nouvelle éd. 9500
2/391

LA BELGIQUE

LES GRAVURES CONTENUES DANS CE VOLUME ONT ÉTÉ DESSINÉES

PAR MM.

A. de Bar, — Barclay, — Ph. Benoist, — H. Catenacci, — H. Chapuis, — C. Chauvet
E. Claus, — H. Clerget, — J. Delvin, — A. Deroy
J. Férat, — A. Ferdinandus, — C. Garen, — E. Van Gelder, — Ch. Goutzwiller, — Th. Hannon
A. Hennebicq, — A. Heins, — J. de La Hoëse, — A. Hubert, — F. Khnopff
Frans van Kuyck, — D. Lancelot, — Am. Lynen, — Matthis, — X. Mellery
C. Meunier, — E. Puttaert, — Riou, — E. Seeldrayers
P. Sellier, — A. Sirouy, — A. Slom, — H. Stacquet, — Jan Stobbaerts
J. Taelemans, — Taylor, — Tofani, — H. Toussaint, — Uytterschaut, — E. Verdyen
P. Verhaert, — Th. Verstraete, — G. Vuillier, — Th. Weber
et par M^lle Marcelle Lancelot.

CAMILLE LEMONNIER

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET MODIFIÉE

CONTENANT 400 GRAVURES SUR BOIS

BRUXELLES
MAISON D'ÉDITION ALFRED CASTAIGNE
28, Rue de Bellevue, 28

1905

À LA MÉMOIRE

DE LOUIS-FRANÇOIS LEMONNIER

MON PÈRE ;

DE MARIE PANNEELS

MA MÈRE ;

ET D'ANNE-CATHERINE PANNEELS

MON AÏEULE MATERNELLE.

Philosophera qui lisse est nécessaire.

LE BRABANT

LA BOURSE DE BRUXELLES

LE BRABANT

I

[illegible] — Aspect de la ville. — Industrie et art.

L'étranger qui arrivait la capitale de la Belgique à l'époque de l'Exposition de 1880 fut frappé de son aspect grandiose, avec la ceinture de ses casernes englobant d'un vaste demi-cercle le dédale de ses vieilles rues tortueuses, entrecoupées de maisons et de places, telles l'image de coup de fouet d'une période intermédiaire entre le Moyen Âge et la Renaissance, celle-ci se caractérisait que la Bruxelles des jours exceptionnels.

Mais que cet hôte soit, par pensée de partir, venu à la curiosité de s'attarder sur le pont Isabelle (Hôtel), il verra succéder à la tumultueuse des rues le vrai passé de Terminus commerce. La Grand'Place bientôt ensuite, la ville a bientôt fait de reprendre son aspect normal de capitale bourgeoise, à la fois somptueuse et paisible en bois, avec les deux magnifiques de l'Hôtel-de-Ville et le monument des grandes artères.

La régularité des habitudes quotidiennes se révèle alors : le dimanche, l'étude des feuilles vers le Parc, le lundi, les campagnes environnantes, certains après-midi de la semaine, la flânerie le long des tentations de la Montagne de la Cour, jusqu'aux larges pentes des boulevards du Centre; le samedi enfin l'éternelle et petite orgueilleuse de la toilette de la ville, au bel entrain de leurs rangs longues en longs tire-sous d'eau, montant les halles, dardant les yeux d'amour, enchantant les maisons qui, sous les fenêtres répétées, finissent par refaire comme des visages.

Rien que la propreté est assez excessive à Bruxelles qui dans les Flandres, on

BRUXELLES. — LE PARC, DU CÔTÉ DE LA PLACE ROYALE.

soupçonne déjà l'approche de ces grandes draperies particulières au bâtiment, les planchers, les murs et les intérieurs, constamment ouverts, s'emplissent d'un verni de porcelaine, avec un rayonnement vaguement d'angles et de surfaces dans la pénombre : c'est l'indice d'un pays où l'eau surabonde et qui oppose à l'envahissement de la boue, soutenu des pieds nus, l'éclosion des meubles de bois, la salubre opération des longs balayages périlleux.

Ces particularités locales connues, l'étranger n'apercevra pas de différences sensibles avec la physionomie des grandes villes européennes.

Il faudrait descendre dans la vie du peuple, visiter ses intimités domestiques, gagner certains de ses quartiers populeux, par-delà de rue Montagnarde aussi de petites Vierges dans des niches, comme l'angélique oeuvre de Notre-Dame aux épineuses, allumer cette rue de l'Hôtel, décorée d'une fontaine quelconque au petit bassin en bronze, baptiser

du «bruyant» de Bruxelles et celui de son «au-delà» silencieux, on bien encore cette harmonie des Hauts avec ses cimetières de dalles et ses types d'une tournure si surprise, puis retrouver certaines originalités locales qui, chez les classes bourgeoises, tendent chaque jour à s'effacer un peu plus. L'application des principes de l'hygiène publique n'est pas faite, il faut faire le reconnaître, pour extérioriser les originalités dans la

LE VIEUX CHEVALIER. — LE PIÉ DE VIEUX HÊTRE.

phénoménal des grands centres, les perspectives modernes des boulevards et des avenues parlantes ou des larges places, la petite existence des coutumes de la vie intérieure, altérer par la coalition des intérêts engrenant de l'habitation, disposer en cordons les maisons, tout réduire les aspects de caractère. Bruxelles nouveau — une sorte de cauchemar pavoisé le Mardi Gras des individualités «bruyantes».

Il y a quelque chose ici, Bruxelles, qui s'est graduellement élargi par le creusage de

nouveaux quartiers et déjà elles devenues dans ses faubourgs le trop-plein de sa population, au point que les communes suburbaines regorgeant bientôt à leur tour, Bruxelles fut pris de l'ambition de se moderniser en bâtissant sur les ruines de ses séculaires remparts.

Rêveries pâles de cerveaux ferme comme; la topographie de ce qu'on appelait la vieille ville, se transforma; il y eut, à la place des vieux quartiers tortueux et malsains, par les rues d'une petite ville pittoresque, un développement de voies neuves parallèles, le Sud boulevard qui s'englobait sous un nouveau glacial taillé.

Aujourd'hui les boulevards qui relient les stations du Nord et du Midi, ces points opposés de la ville, se prolongent entre deux rangs de constructions hautes luxueuses de hôtels, de palaces, de cafés-bars et de variétés, donnent l'idée d'un développement considérable de la fortune publique.

LE PASSAGE DE BRABANT.

Le commerce, les grandes et les petites industries qui autrefois se renfermaient dans les étroites rues de la Madeleine, de Marché-aux-Herbes, de la Montagne de la Cour et dans leurs ramifications, la rue de Flandre, la rue Cantersteen, la rue Saint-Jean, la rue de la Putterie, la rue des Epingliers, la rue au Beurre et bien d'autres, lourdes de grandes bâtisses, obscures, malsaines aux gaufres chétifs et légers, délaissent maintenant dans les larges voies de circulation des quartiers nouveaux.

Le négociant que la vente retient encore au comptoir y rêve de se retirer un jour dans une demeure propice, avec spacieux pour s'y mouvoir aux trois étages, les cuisines en haut, les parents dans les chambres du premier étage, le bas ouvert pour le salon et la salle à manger, avec une fille de la campagne pour le service. Chacun ici a sa manie, qu'il accommode selon sa fortune et ses goûts, tels une grande écurie pour le bien-être domestique. Et ce besoin d'espace dans une vie séparée des autres fait penser à une multitude de ménages maîtres chacun chez soi, doit une sorte d'indépendance morale qui fait de chaque famille un petit monde autonome.

Presque toujours la maison se compose d'un ou de deux étages, au-dessus d'un rez-de-chaussée divisé en deux pièces : celle de devant garnie d'étagères, de glaces à bordure dorée, d'un lustre en cristal en cristal, l'ameublement et la décoration en rapport avec le revenu ; celle d'arrière moins encombrée, d'une simplicité extrême qui ne distrait pas de la nourriture, une grande table en toile, sur laquelle s'étend le vaste nappage éclatant de gaz, des buffets-dressoirs dans les retours de la cheminée, et contre le mur au coin de chaise en chêne sculpté de Malines.

C'est une des plus importantes de l'industrie : les vieux vins s'y digèrent; aux jours de gala, les argentiers entassent la vaisselle en pyramides; les draps blancs y durcissent jusqu'à la raideur de l'apprêt. Dans les faubourgs, la chambre s'ouvre d'une grande verrière sur un large espace d'air, sous un jardin, mais de préférence un jardin bordé

LE VIEUX MENDIANT. — LES ENFANTS CHERCHENT LE PÈRE.

d'allées droites où pyramident les ormes à tronc, entre des murs chargés d'espaliers, dans l'enceinte desquels sont ménagés des cabinets de verdure. Le matin y descend le soleil, en long fil de chemise, son compagnon à la mode, éveillant tendrement les feuillages, puis les branches, enfin les oiseaux, auxquels s'associe à contretemps dans un angle un pigeonnier, aux ramiers, au perdreau pour les poules, une cette différence pour les bêtes qui se promènent dans le

caractère de Bruxelles. Des rentiers, des pensionnaires de l'État, de petits employés élèvent des pigeons, souvent en cur des corneux, engraissent des serins, des chardons et des pinsons, passent des heures délicieuses à les écouter chanter, et, le dimanche matin, s'en vont lâcher au marché de la Grande-Place, encombré de huit heures à midi d'un palpitant étourdissement d'ailerons.

On se rapprochait d'ailleurs de la campagne le plus qu'on peut : à partir des anciennes enceintes de la ville, disparues aujourd'hui sous un revêtement d'hôtels parisiens, c'est une succession de façades claires, luisantes, décorées de guirlandes et de mascarons; et le défilé se prolonge à travers les faubourgs, plus bourgeois à mesure qu'il s'éloigne des remparts, mais partout également riant, les fenêtres étoffées de rideaux blancs, les petites verandahs, les vitres des magasins brillants comme de l'or, jusqu'aux enclaves profondes de la banlieue, ici les campagnes maraîchères d'Anderlecht et de Saint-Gilles, là les banlieues boisées d'Ixelles, partout la grande paix verdoyante mêlée d'exhalations brunes.

La ceinture de la ville n'est déplorée : une poussée du dedans en dehors a illuminé les banlieues, qui, se rendant toujours un peu plus, ont fini par s'répandre à travers les champs, dans un rayon à tout instant agrandi, et cultivent à présent de beaux rubans blancs et roses, aignées en pignons ou coiffes de tuiselles, toute la largeur des perspectives. Jette-Saint-Pierre, Uccle, Auderghem, le château de Koekelberg, après les dernières rangées de maisons des faubourgs, ont une activité rubanière de villages; leurs cottages noyés dans les feuilles, au bord des grandes routes, commencent tout à la fois la paix des demi-solitudes et comme la pénombre lointaine de la capitale. La vie y est moins intense, naturellement : grand appât pour les ménages bourgeois, surchargés d'enfants, avec trois salle-bonnes en y peut vivre, recondruit par l'air salubre, toujours les légumes du jardin quasi à plaisir soi-même.

La famille n'a pas déplacé en Belgique. Particulièrement chez l'ouvrier, l'employé, le petit bourgeois, les cas de famille abondent : il n'est pas rare de voir marcher par les rues une nappe de famille entourée d'une ribambelle d'enfants échelonnés par rang de taille, avec des différences à peine perceptibles, le dernier encore au maillot quand le second s'essaie seulement à marcher. A la campagne, du moins, avec beaucoup d'épargne, il est permis de joindre les deux bouts; et de jour en jour la capitale se dépeuple, au profit des petites cultures voisines des bois, d'un excédent de population peu fortunée, qui, reflet au lait vivifiant de la nature, se développe avec aptitude, répare ses forces perdues dans les basses fosses et pousse à la vie d'un jet vigoureux.

A ces causes de peuplement des agglomérations un peu éloignées, s'ajoute le goût de la villégiature, très répandu chez les citadins : non seulement les gens riches, les spéculateurs à la Bourse, les rentiers, mais les fonctionnaires, les industriels, possèdent ou louent à l'année de plus ou moins luxueuses habitations où ils passent une partie de l'été, hébergent des amis, donnent des fêtes, aiment à réunir des visages nombreux en de tumultueux dîners.

J'aurai plus d'une fois l'occasion de reparler de la solidité des ressorts, en cette Belgique adonnée aux gogailles et aux banquets, le ventre à table chaque fois qu'il s'agit d'honorer quelqu'un ou de célébrer quelque chose, joviale, expansive, hospitalière, riche en bétail, en boudins et en cousins. A ceci dire, il en résulte une vie en peu heurtée, dont les meilleurs moments sont employés au bien-être domestique. Généralement, à table, les soirées bourgeoises, dans les réunions intimes, les conversations sont insignifiantes, bercillent de leurs ronronnes, se sentent par la tête à tête des préoccupations

domestiques : toujours par quelque beau ou on revient à la question du boire et du manger; les dames échangent entre elles des réflexions au sujet des prix des denrées; on se renseigne sur les facilités pour se procurer de bonnes marchandises à des prix modérés; on cherche à connaître mutuellement les recettes de cuisine. Mêmes les jeunes filles s'intéressent aux détails du ménage.

ENTRÉE DE LA HALLE MODÈLE

Dans la petite bourgeoisie, entre filettes, on les aide à l'économie de la maison; elles raccommodent le linge, brossent, époussettent — quelquefois même, elles font les grosses besognes, et du haut en bas trouvent la matière toute de saillies. La beauté des mains s'en trouve naturellement : sous un gris de poussière à la peau, des doigts épatés, des ongles écornés ne relèvent pas un peu durant. Ah! alors dans la femme travailleuse, la travailleuse qui passe et sort de ses cuisines, l'être robuste, résistant à la fatigue, que le ménage, les affaires, la maternité ne pèsent pas, du lit de cour pour l'usage intérieur,

la tache assez des frères, et reste sur ces vagues fêtes civiles presque sans interprètes, chaude, terrestre et drapée, à travers toute la plaine flamande. L'œil, habitué à se poser sur elle et journellement exposé à recevoir la sensation de ses heures accordées étoffes, finit par se satisfaire et se complaire aux divertissements de la palette. Ce qui paraîtrait ailleurs surtout, cette prédestination colorée de toute une race, s'explique très naturellement par la prodigalité des matières de la terre; cela se conçoit dans l'air assez naturellement que les armures du tournoi et la broche fût partie de l'organisme.

II

Particularités du caractère national. — Le goût des fêtes. — Magnificence et somptuosité. — Le théâtre des géants.

On sait le goût des Belges pour les étalages bizarres, les cortèges rapsodiques, les cavalcades composées de personnages brillants, les processions flamboyant de fer des chandelles, et généralement pour tout ce qui délecte les yeux. Il est resté dans la nation comme une suite des prodigieuses bacchanales parmi lesquelles s'ajustait le roi de Bourgogne, intéressantes à la fois du bruit des musiques, du roulement des chars, du fracas des bombes et des hilarités d'un populaire gorgé de cervoise. Encore aujourd'hui, une organisation publique un peu épaisse ne va pas sans l'organisation d'un divertissement, en costumes de théâtre, avec hallebardes, pétitionnaires, soldatesques et bannières, escortes de grands seigneurs retenant fièrement leurs montures sur le bout des rapières, chevauchées de grandes dames hachées sur des haquenées et attifées comme des châsses, grouille-grouille de pages, de mamelus, de porte-étendards, de chevaux, de chars, toute une frivolerie baroque et chamarrée à laquelle de beaux hommes et de belles femmes prêtent leurs larges carrures et leurs ports de tête altiers.

Lille, Douai, Valenciennes, dans la Flandre française ont conservé ce goût de la pompe et de la représentation : le Gayant et les fêtes, à de certains jours, y descendent par la rue, au son des orchestres et des fanfares, comme un appel vague des mythologies. Mais peut-être l'entrain général, la suspension de toutes les choses de la société, le débauchis d'originaux semblent plus modérés que dans les villes belges.

Bruxelles, Bruges, Gand, Malines ont perdu à ses dernières fêtes la profusion de luxe dans la mise en scène de leurs cortèges historiques : c'est fort un siècle et tout le passé d'un peuple descendant, avec une splendeur de costumes inouïe, parmi l'intérieur désert des villes modernes, une sorte de cortège des âges ressuscité dans un déploiement de pourpres, de cuirasses, de vêtements, presque sans manifestations sérieuses, quelque chose comme l'époque en carnaval de l'humanité légendaire, mimée par le délire des foules ressuscitées en hôtes d'un drame carnavalesque.

Même en temps ordinaire, les dimanches sont largement chômés : tout ordonne les villes, puis chaque quartier dans les villes a ses jours de liesses; alors le travail s'interrompt; les fonctionnaires du bourg et du canton entretiennent l'universelle gaîté; avec un gros plaisir éveillé on se porte aux prodigalités de la table, à l'ostentation de la dépense, à toute sorte de folies et de bombes. Et cette habitude de régalles et de fêtes est si bien dans le caractère national qu'on l'aperçoit à travers l'histoire, à travers de ces joyeuses Entrées où des grands et des souverains circulaient sous des arcs triomphaux d'attributs et d'allégories.

Il y a bien, d'ailleurs, des primitifs actuelles aux figures inconnues du XV^e^ siècle superbes, on se contente de promener aux fenêtres populaires les vieilles et jolies de Jan et Mieke, les serviteurs de cette légende de gaîté qui se remplissent encore, en 1789, les de fêtes galée en l'honneur du « Sacrement de Miracle », de petit Jean, de Pierre, de petit Michel, du jeune mariage de Gudule et de Jean de Nivelle, de selon et de la

La Procession du Sacre.

saleur, de papa et de maman, et traitement de « grand-papa » et « grand'maman ». Bien que la descendance ait diminué, les rangées ne s'en éclaircissent pas moins devant ces glorieux poupées marmites et bonnes rassemblées sous des bannières de toile d'images avec rondes, jusqu'à ce que les sonneries, hâtées de coutumes anciennes, réveillent par-dessus les têtes nues des cabanes lentes de colonne en belle hauteur.

Il existe au South Kensington Museum une curieuse peinture de Denis Calvaert, datée de 1600 et représentant la fête que célébrait les jeunes à Bruxelles, en mémoire de la

(Histoire de Charles-Quint à Paris. C'est un merveilleux dissentiment plus extraordinaire que tous les autres, dans un cortège qui remplit la largeur de la Grande-Place, c'était un mélange de bêtes et de gens, but les animaux avec des oublications qui ne finissent pas, et, comme une poétique montagne lâchée dans un lit de peuple, ramène parmi les chars remplis de musiciens, de portiers coupés, d'empereurs à dalmatiques, de personnages affublés de robes oratoires, de prêtres vierges tenant des palmes, de grosses femmes couchantes sur leurs seigneurs à paillettes, le plus grotesque pêle-mêle humain et animal : montures littéralement reproduisaient, dessous dont la tête se dentelle en crête de coq, harnais cortèges pendeurs par des colliers en plumes, drapeaux ailés, gueules, chimères, singes, léopards, tout un monde chimérique qui semble représenter les imaginations d'une race tourmentée de pittoresque et de truffes.

A peu près au siècle plus tôt, nous en avons la procession de Dunkerque, dont toutes les fêtes populaires ne font que reproduire à satiété les magnificences barbares. Il faut lire, dans les chroniques du temps, le détail du cortège qui sortit, en 1383, le dimanche avant la Pentecôte : c'est le défilé d'un peuple qui veut être sauvé par des saints épiques, des ornements de théâtre, un spectacle inoubliable. Le maire s'y rend en prélats, les échevins, les chambellans, les connétables, les bâtonniers, les crieurs, les huissiers du cabinet suivent aux chevaux grimaçants, au haut bonnet rouge des magistrats, à la mantille des dames, dans une confusion qui se rencontre dans quelques-unes des fêtes religieuses et populaires du pays. On y voit apparaître là, successivement : des prêtres, des confréries, des théâtres traînés par des chevaux et jouant les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Vierge; le diable, sous la forme d'un lourd monstrueux soufflant du feu et accompagné de deux enfants vêtus en loups; derrière lui, les porte-bannières de saint Michel et le saint patron de la ville lui-même, représenté par un cavalier couvert d'une armure étincelante, l'épée et la balance à la main; puis les corps de métiers précédés de leurs étendards; un grand char sur lequel on voit une touchait un orgue d'une musique particulière, probable, au dire des chroniqueurs, par les mouvements exagérés de cet instrument étaient renfermés séparément dans des cages et dont les queues étaient liées aux touches du clavier, et qui jouaient sur le plus singulier ménétrier de Philippe II, prenait à la fin, au dire de ces vieux auteurs que l'histoire comptait; puis encore des bandes de jeunes garçons, habillés les uns en singes ou en ours, les autres en pourceaux, ceux-ci chargés de représenter au naturel la fable des compagnons d'Ulysse; le cheval Pégase; les quatre fils Aymon montés sur Bayard; et griffons, des chameaux, des autruches chevauchés par des nègres; un serpent vomissant le feu; puis toujours des chars, au nombre de quinze ou vingt, dont l'un, occupé par un arbre à chaque branche duquel pendait un enfant, symbolisait les roi juifs, ancêtres de la Vierge, et, comme pour allonger démesurément cette cavalcade déjà si burlesque, les patriciens, les officiers de la ville, les membres du magistrat, les trois ordres mendiants, le clergé des paroisses avec la châsse de sainte Godule, etc.

Ce ne sont, en ce règne brillant de Charles-Quint, que tournois, carrousels, jeux à l'anneau de chevalerie, fêtes pompeux, parades publiques, réceptions solennelles, présentes à faire les souverains. Heureux peuple ! serait-on tenté de s'écrier si l'on n'entrevoyait derrière tout cet appareil la nécessité de compléter un maître tout-puissant, et si à la gaîté des parades on pleurait, confondue dans une large ivresse merveilleusement orchestrée d'or et de couleurs vives les seigneurs, les bourgeois, les manants et les serviteurs, ces serviteurs armés de piques et de hallebardes, vêtus en blanc et bleu, ces archers en blanc, noir et rouge, ces arbalétriers de Saint-Georges en rouge et blanc, ces hommes d'armes, ces pages, ces

LE DÉFILÉ DES GRÉVISTES DEVANT LA MAIRIE DE MONTREUIL

porte-bannière, ces juifs en robe de drap rouge, se correspondait la procession funèbre de cent cinquante gentilshommes espagnols et italiens qui, le jeudi saint de la même année 1549, par condescendance pour la dévotion de l'héritier du Trône, se flagellèrent par les rues jusqu'au sang!

III

Une Cour des Miracles. — Mauvais sujets par nécessité. — Le goût de la musique et de la parole chez les Belges. Le théâtre flamand.

Une vraie Cour des Miracles fleurit encore dans certains quartiers bruxellois, principalement dans les étroites venelles et ruelles qui aboutissent au fond des agglomérations populeuses de la rue Haute, de la rue de Flandre et de la rue d'Anderlecht, certaines, comme des sanctuaires, d'un lacis de ruelles humides où vit un peuple rongé par la gale, la misère et la misère. A de certains jours, lundis, mardisans, chapeaugrins et mauvais patrons de là et envahissent la rue, les portes des églises, le seuil des maisons, les boiteux béquillant et sautant à cloche-pieds, les aveugles menés à pas menus par de vieilles femmes et de jeunes enfants, tous courant à leurs affaires avec une activité fiévreuse de remuers. Bruges, Gand, Malines, Louvain et même encore aujourd'hui Bruxelles, malgré les efforts de l'initiative privée pour combattre la mendicité des rues, ont gardé leur type de petit pauvre, humble, patient et rusé, d'une tenue décente, saluant doucement aux portes, les mains en croix sur la poitrine et inclinant sur l'épaule un visage aux yeux tristes et noirs.

Bruxelles paye encore le tribut aux misères enfantines, grappes de gamins, lisières de violon, tourneurs de harpe et d'accordéon, chanteurs de romances et de complaintes, une variété d'artistes déchus dont un ancien quartier, à présent disparu, les Marolles, monopolisait autrefois la possession. C'était là comme un dépotoir de tout le déchet social, lentement infiltré parmi le population primitive, très particulière celle-là, avec des mœurs, des coutumes, des fêtes et même un langage différents du reste de l'agglomération bruxelloise. Tout ce monde envahissait des logis étroits et bas, couvrant sur des ruelles ravalées de détritus, chiffonniers, ramasseurs d'ossements, ramasseurs de poussier et d'engrais, aux provocants accoutrements, débardeurs et portefaix, terrassiers et maçons-vrais fraternisaient comme une vaste famille sur laquelle régnait greffé le ramassis de rubans et de sabordons qui, les jours de kermesse, se déhanchaient le long des promenades, avec des étalages d'ulcères et d'affreuses fractures.

A cette époque, les Marolles étaient une des singularités bruxelloises; on y allait accompagné des gens de police, comme on va voir certains quartiers de Londres et de Manchester; mais l'horreur, à beaucoup près, n'était pas aussi grande. Il n'existait bien des bouges suspects et des ruelles mal famées où se faisaient gourder, comme dans un taupinard, les chourineurs et les voleurs de profession. Toutefois, c'était l'exception : une dégénération inconsciente, produite par les promiscuités de l'habitation et le parquement obligé des ménages dans des locaux exigus, remplaçait l'effroyable criminalité des ruffians anglais. D'honnêtes artisans s'y rencontraient même, qui, vus dans ce dédale de petites rues, continuaient à y demeurer, par suite de l'attachement aux vieilles choses, indéracinable chez le peuple, surtout chez celui-là.

Chaque soir, une légion de cinquante cochers s'échappait de là et s'éparpillait dans les cabarets, enlevait du cabot, pincait de la harpe, soufflait la clarinette, devant un auditoire composé de buveurs et de marchandes d'oeufs, ces anecdotes entrecoupées en jappant épouvantablement, qui colportent le long des tables de cartes passées partagés en compartiments où sont renfermés le produit des légumineuses, tous les cabots, les bâtonnets, les tonneaux, les saucissons s'entassent à côté de petites crevettes et

TYPES POPULAIRES.

salées, appelées « sauvelles ». Quelques-uns possèdent d'une célébrité : un Pagenini de contrebande avait chaque fois une gobelet qu'il considérait de sa naissance; un brave rentier du Rouleau, et on n'a pas oublié la vieille guitariste, en chapeau à plumes, qui s'interrompait de sauveler une ariette de Boieldieu pour priser une pincée de tabac. C'était le temps où Bruxelles possédait encore des guinguettes avec des îles de tilleuls et bois peints sur des pignons, des découpures de feuillages dentelant les auvents en toile bise d'ombres légères et balancées ; le Petit Paris, dernier asile de la « fraîcheur »

pipée d'échalotes, a disparu. Les familles allaient y entendre un vieil aveugle à barbe *napolitaine*, sa contrebasse entre les jambes et qui, aux applaudissements de l'auditoire, hurlemmait des chansons composées par lui. Quelquefois encore, les soirs d'été, devant la terrasse des estaminets, des associations de trois ou quatre musiciens berçaient un orchestre en miniature, tous gueux, les cheveux pommadés, proprement vêtus. Les deux, le mouchoir passé entre les boutons et lié à la cadenette.

MARCHANDE D'ŒUFS.

Cette prédilection pour la musique se rencontre, du reste, dans toutes les parties de la Belgique; de petites villes possèdent des salles de concert où se font entendre des artistes en renom; les villages eux-mêmes, principalement dans le pays de Mons, de Liége et de Charleroi, organisent des soirées musicales auxquelles on accourt de plusieurs lieues à la ronde.

Il n'est si mince *estaminet* qui n'ait une société de chasseurs ou de fanfares, sauvée péniblement par l'insouciance de la population, tenue par une religieuse spéciale de travailleurs,

ouvriers de carrières, de mines et de houillères : en sorte que chaque industrie à peu près est représentée par un groupe de chanteurs ou d'instrumentistes, bien suffisamment exercé, chaque à un moment donné la dispose d'un déplacement et va participer aux festivals voisins. Presque toujours, dans les petites localités du centre, ces sociétés recherchent la présidence d'un chef d'industrie ou d'un notable, dont la bourse, largement ouverte, les aide dans leur organisation. Quelquefois des représentations dramatiques remplacent les exhibitions purement musicales : une troupe se transporte au théâtre par le moyen d'un tortueux omnibus sur des banquettes, et des acteurs de cru, noircis au bouchon et affublés d'oripeaux, y jouent des vaudevilles, des saynètes, des pantalonnades devant un public ravi. Un peu du vieil esprit qui remplit les chambres de rhétorique se propage même d'un endroit aux grands centres populeux. Dans les villages riches, une société de gymnastes chez les entrepreneurs, rajoute aux frais de la mise en scène. Les villes, de leur côté, renchérissent sur ces prodigalités rustiques par des étalages somptueux, un grand déploiement à tout ce qui sollicite et attire les yeux.

Bruxelles, toutefois, l'emporte dans cette émulation générale : ses cercles d'artistes et de amateurs, dirigés par des maîtres accomplis, peuvent d'un mot rassembler : les amateurs du grand art remplissent régulièrement les salles où l'orchestre du Conservatoire et des Concerts populaires détaille tour à tour Haydn, Beethoven, Berlioz, Weber et Wagner. Aucun exclusivisme d'ailleurs dans les goûts : on exécute la musique française aussi bien que l'allemande et l'italienne ; la musique flamande, incarnée en un compositeur de grande longue, Peter Benoit, trouve chaleureuse des partisans fervents. Grande affluence, en outre, à l'Opéra, qui s'appelle ici la Monnaie, et aux théâtres secondaires, le Parc, les Galeries Saint-Hubert, le Molière, etc. Il y a des théâtres pour tous les goûts et pour toutes les bourses : chacun a sa spécialité, depuis la comédie spirituelle jusqu'à la plus parodie. Le drame à panaches et à paillettes, l'idylle bourgeoise et populière trouvent un public passionné et semblable au Théâtre flamand et à l'Alhambra. Il n'est pas jusqu'au genre trop risqué du bouffon pour la basse gaudriole, les saynètes égrillardes, la chanson grivoise, qui n'ait ses chapelles ramassées. Le café-concert, les bals à musique, les tréteaux exhibitionnistes du triomphe histrionique, se sont multipliés dans des proportions inquiétantes.

En bien ou en mal, le Brabançon aime le théâtre, les mirages de la rampe, les discours de la fiction, les élégances artificielles de la parole scénique. Les kermesses, les réjouissances populaires, les occasions de festivement public se compliquent toujours par des représentations gratuites auxquelles les petits emplettes, les bourgeois peu fortunés puisent en foule ; et les cercles d'amateurs où l'on joue le drame et la comédie abondent, aussi bien chez le peuple que dans les classes moyennes.

J'ai plus d'une fois expérimenté l'intelligence de ces acteurs improvisés, gens d'atelier et de bureau qui, sur les planches, avaient l'intonation simple et naturelle des acteurs de profession et soulignaient avec finesse les moindres nuances, comme s'ils eussent fait de cet art exceptionnel une étude constante. Chez quelques-uns d'entre eux, la prononciation généralement vicieuse du Belge s'exprimant en français, était même à ce point corrigée qu'on aurait pu se croire dans une vraie salle de spectacle, devant des interprètes habitués à une diction choisie et étudiée.

Cependant la véritable originalité éclate plus particulièrement parmi les cercles flamands, passé, dans cette langue des Flandres, moelleuse et sonore, aux cadences pleines et prolongées, suivies de consonances gutturales, mêlé de tragiques sonorités royales, débités avec une emphase naïve et adorable, sont les pièces du terroir d'un esprit si

différent de celui de la scène française, passablement de gaîté est laissé aux acteurs jugement de grimaces et de coups de pied au derrière, allusions lubriques, expressions presque toutes, une une observation assez juste du personnage, surtout quand ce personnage se prête à une interprétation satirique. Il y a là comme une création spéciale, un peu amère, reflétant avec une joyeuse exposition les drôleries et les ridicules d'un certain type social, brutal tout à la fois de malice, de jovialité et de goinfrerie. Naturellement, la pure langue littéraire n'a rien de commun avec le jargon qu'on lui prête ; c'est un patois estropié, dans lequel les mots français s'enlèvent en désinences flamandes et les expressions flamandes se greffent sur des tournures françaises; mais l'effet en est irrésistible quand à la charge parlée s'ajoutent une musique exagérée et une tête sérieuse, mais de pets, d'une rondeur outre et bouffie.

Le Théâtre flamand, à Bruxelles et à Gand notamment, se donnait personnel et recherché. La spontanéité du trait et la franchise des moyens comiques le rendent souvent supérieur aux théâtres où se jouent des œuvres littéraires. On y sent la rigueur d'une observation moins soucieuse peut-être de règles littéraires, mais préoccupée d'effets immédiats et d'observation exacte. Il a ses auteurs dont l'art s'alimente aux sources nationales et reflète les mœurs et les types de la race, grand avantage sur les auteurs écrivant en français et qui, sauf en très petit nombre d'œuvres fidèles à leur pays, sont portés à imiter les genres de Paris. Je parle ici de la comédie de mœurs et de ce qu'on pourrait appeler le théâtre d'expression nationale dans ses modalités ethniques. Encore faudrait-il mettre nettement à part l'admirable effet que, avec d'autres et sensibles génies comme Maeterlinck et Verhaeren, réalisa aux heures expérimentales un théâtre de rêve et de forces mystérieuses.

L'acteur flamand est différent aussi des autres ; il se dégage aux conservatoires, aux écoles où se donnent l'instinct original et particulariste. Rien chez lui qui sente l'affectation gênante et la pose systématique de l'homme de métier, point à petit calculée dans ses gestes et jaillissant par leurs données une tournure habituelle et comme un même pli figé. Il joue comme il sent avec une émotion sincère et spontanée.

Rien peu, d'ailleurs, aussi des spécialités faisant du théâtre par état; la plupart s'improvisent comédiens au bas de la rampe et, le jour, sont commerçants, font des métiers ou s'emploient dans des bureaux. Il est des mœurs paisibles, une existence modeste, familiale, où le soir seulement se transforment en critiques, en causeurs ou en héros.

IV

Coup d'œil d'ensemble. — Bruxelles historique. — La révolution brabançonne.

Bruxelles, l'humble bourgade obscure du sixième siècle, après avoir connu des fortunes diverses, s'était peu à peu étendu au point de compter, en 1570, deux enceintes, sept portes et soixante-quatorze tours. Devenue au temps de la cour de Bourgogne comme le jardin des lettres et des arts, la cité était destinée à fournir aux représentations de ces espèces, les poètes Jean Lemaire, Bruxelle de Fleurance et Jean Second, les peintres Pierre Floris, Michel Coxie et Bernard van Orley, les architectes Keldermans, van Pede, van Boghem, les savants Corneille Agrippe et Fernel. Riche, triomphe, en proie à des

discussions intestines ou repoussait ses besoins d'activité violente, on la vit monter vaincre, au comte de la souveraine espagnole, une abondance de palais et d'églises qui inclina à l'idée d'un fourmillement de peuple et de grands seigneurs, d'une circulation d'équipages et de chevaux, d'un large train de vie entretenu par une dépense journalière.

La ville a six mille six cent quatre-vingt-quinze maisons et contenait, environ soixante-quatre mille habitants, avec de quarante cinq religieux, trois quartiers et quarante et une sections. Les d'Egmont, les Mansfeld, les Foix, les Calvenbourg, les de Launoy, les Lalaing et les Bossu y résidaient dans des hôtels somptueux; la halle au Pain

(Gravure tirée de Vue.)

ou maison du Roi se dressait en face de son hôtel de ville; et la magnificence de ses églises rivalisait et pâlissait devant celles qui s'élèvent, Sainte-Gudule entre autres et la chapelle du Saint-Sacrement. Si la vieille réputation de son industrie disputait à petit à petit ses laines teintes, ses toiles, ses tapisseries et ses armures figurait en première ligne sur tous les marchés de l'Europe; elle s'enorgueillit de ses collections savantes, montre avec complaisance ses sept écoles latines, dont une, supérieure, ses trois écoles flamandes et ses trois écoles wallonnes ou françaises.

Brusquement le profil fier de Philippe s'enfonce derrière cette prospérité; Marguerite de Parme n'est bientôt plus qu'un fantôme insaisissable entre ses mains; le gouvernement cède alors la place à ce soldat victorieux, Alvarès de Tolède, duc d'Albe. Un premier vide se fait à la nouvelle de son arrivée : cent trente mille citoyens émigrent en Allemagne; puis la mort à son tour mille des coups sombres dans la population suppliante d'Hercule,

Les deux frères Verdickt, Charles Lamoral, comte d'Egmont, le seigneur de Berlaymont, Jean de Casembrodt, secrétaire d'Egmont, Philippe, comte de Hornes, décapité entre gentilshommes, souvent sur la place publique, à Bruxelles, les uns décapités ou écartelés, les autres brûlés vifs après avoir eu la langue arrachée et le poing tranché. D'autres encore lentement torturés par ce mécanisme effroyable, l'estrapade, qui consistait à élever et à renverser, au moyen d'une poulie et à plus ou bas, par-dessus un brasier fumeux, une victime à laquelle, préalablement, on coupait la langue et l'on brûlait le pied et la main entre deux fers rougis à blanc, ne sont que le prélude des boucheries qui, petit à petit, saignent aux quatre veines le pays. En moins de cinq ans, les grandes villes, ces cerfs où s'élaborait la richesse nationale, dérivent à ce point qu'un historien, passant à Gand, déclare n'y avoir vu que deux chevaux paissant dans la solitude des rues. Et l'horreur va grandissant jusqu'au moment où le sinistre lieutenant de Philippe, ayant fait massacrer jusqu'à la fièvre éclater la mesure qualifiée par lui « conseil des troubles » et par le peuple « conseil de sang », est enfin rappelé et s'en va, dit l'histoire, expier dans une agonie hideuse, aggravée encore par des visions supplémentaires, le deuil et la misère des Flandres.

Un parti, la paix se répand à pleines mains le grand corps meurtri de la nation. En 1581, des décrets ayant proscrit à Bruxelles l'absolutisme du culte catholique, la suppression des couvents et l'expulsion des prêtres, la ville, cernée par l'armée espagnole, subit avec un courage héroïque les privations d'une longue douloureuse. Un péril conjuré, il lui fut donné face à des maux plus grands et, les affaires interrompues, le commerce partout entravé, sans communications avec la mer, désertée aux événements une existence menacée par les dissensions intestines autant que par le pillage et les rigueurs de l'ennemi. C'est une époque troublée, sans cesse bouleversée de lamentables impressions; la paix et la fortune publiques ne reviennent en lumière la stabilité que pour être tuées net après à des aventures nouvelles; éclatant pendant de courtes accalmies, soudainement elle se remplissait tout des cris épouvantables.

A peine les archiducs Albert et Isabelle ont-ils fait refleurir les lettres, les arts et les sciences, dans cette cour ouverte au Rubens et Juste Lipse illustré leurs et si grand honneur, que la nouvelle reconnaissance éclatait avec les gouverneurs, querelles avec les magistrats, émeutes toujours renaissantes au sujet des questions de la souveraineté royale. Jugeant la paix qu'elle en 1667, la régence de la guerre avec Louis XIV, le bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi, pendant lequel, trois jours durant, cinq cent mortiers et dix-huit canons vomirent sur la ville trois mille bombes et douze cents boulets rouges, détruisant littéralement cent églises et trois mille huit cent trente maisons et endommageant quatre cent soixante maisons et sept églises, sans compter le bon plaisir du grand roi. Mais presque immédiatement l'énergie de la race se fait jour, de nouveau, dans un bel aspect de ville neuve surgit en moins de quatre ans des décombres de la ville ancienne, avec des palais renaissants, des richesses retrouvées, les fastueuses architectures ornementées de cette place de l'Hôtel-de-Ville qui est encore une des curiosités de l'Europe.

C'est merveille de voir ce peuple résolu réparer ses désastres presque sous la grande fumante des canons. Tour à tour la proie des dominations étrangères, cassée par la France après avoir été pressée par l'Espagne, martyrisée par les ducs de Bourgogne après avoir été saignée par les archiducs d'Alle, il garde dans l'épreuve son inconscience native, s'accommodant à apparaître de tous les régimes parce qu'il sait de matérialité son intégrité, mais en restant rebelle au joug et d'une vaillance légendaire éternisant de temps

en temps l'univers, moins par haine du pouvoir, dont il aime le magnificence, que par goût de l'indépendance.

L'Etat pourtant, dès le milieu du dix-huitième siècle, s'était reposé, grâce à une répartition plus équitable de l'impôt, à une sécurité plus grande des personnes, à un fonctionnement meilleur des rouages administratifs. Pendant près de trente ans, Bruxelles put goûter, sous le gouvernement paternel de Charles de Lorraine, une paix non troublée.

HÔTEL DES MONNAIES.

En même temps, les finances publiques se consolidaient; le commerce et l'industrie échappaient aux entraves qui les avaient si souvent entravés; la prospérité générale se manifestait dans l'accroissement des habitations et l'aisance des ouvriers; les sciences et les lettres elles-mêmes protégées, encouragées pour s'y abriter une demeure qui porte le nom d'Académie impériale; et pareillement une Académie de peinture et de sculpture était fondée.

Il y avait maintenant un conseil d'Etat, un conseil privé, un conseil des finances, un conseil souverain de Brabant, tout un échelonnement d'institutions assurant le mécanisme gouvernemental. Pour loger à l'aise cette extension des pouvoirs publics, la ville elle-même s'était agrandie par l'adjonction d'un quartier bâti sur un plan régulier, dans le style élégant et lourd de la décadence italienne : cette conception artificielle qui concentrait en un même endroit les splendeurs du règne et l'activité politique, et semblait ne plaire presque exclusivement hanter en ses îlots d'hôtels nouveaux, dont la large ordonnance suggérait l'idée d'une société solidement assise. Aujourd'hui encore, ce quartier garde sa destination : c'est là, à un pas du palais de la Nation, que s'entretient l'organisme constitutionnel, s'élaborent les législations, se consomment les actes de la vie publique, sous cette vieille assise et sous qui signale un peuple soucieux du progrès.

Cependant Bruxelles, non plus que le reste de la nation, n'était arrivé à une stabilité définitive : les heures difficiles allaient sonner de nouveau; derrière ce long règne tranquille de Marie-Thérèse se levait inquiétantes les figures de Joseph II, de Napoléon et de Guillaume de Hollande. A peine s'était-on habitué aux douceurs d'une cour ennemie des aventures, que celle-ci recommençait : c'est d'Alpy, l'énergique des limites encore de l'empereur intolérable, s'avançant à travers les provinces troublées pour assurer l'exécution de décrets qui donnait les Etats généraux de Brabant, coupables d'avoir refusé le vote des subsides; cinq années après, c'est Dumouriez, le vainqueur de Jemmapes, arrachant la Belgique à la domination autrichienne et y implantant la république française, brusquement remplacée l'année suivante par la réintégration de l'Autriche; puis, de nouveau, la bataille de Fleurus rend le pays à la France et balaye les Impériaux. A partir de ce moment, la Belgique subit l'absorption de la puissante république; elle la subit à travers un remaniement de toutes ses énergies, comme un corps immobilisé dans un moule de

accumulations, et le vainqueur accepterait de cette qui s'appelait le maître du monde l'horrible de désagréger ce qu'il lui reste de sa forte individualité ancienne.

Traître en pays conquis, elle qui, à travers les régimes les plus opposés, avait su garder son autonomie, elle devient, aux mains du roi des rois, une machine à pomper l'or et le sang nécessaires aux ambitions colossales qui ébranlent les empires, des fureurs humaines, le meilleur de sa chair, s'en vont s'ameuter au gouffre des défaites et des victoires; entre deux l'engrenage aux dents de fer qui se nomme la conscription, les réquisitions, les impôts, le trône en argent et en métaux, comme au bétail dont le

PALAIS DE JUSTICE

lait et la viande, de tout temps réconfortants pour les despotismes, continuent à couvrir les appétits insatiables du conquérant. Elle finit par n'être plus qu'une entrepôt géographique offerte, sur laquelle se projette l'ombre d'une civilisation de fer et de feu. Elle peut subir, dire son indignité: le droit de s'enorgueillir de ses collections d'art, ses chefs-d'œuvre, héritage d'un passé merveilleux, vont s'ajouter dans les musées de Paris, comme un fleuron de gloire ancienne, à l'apothéose du jeune empire, lequel, pour la dédommager de toutes ruines, des victimes subies, de sa large collaboration jamais marchandée aux pompes sanglantes de la conquête, la gratifie en retour d'une législation régulière, d'institutions et de fondations importantes.

Un instant, la nation interrompt par un cri sourd de colère contre les changements l'habitude, qui désobéissait les chaînes les plus pesantes, avait mêlé de gaîté douceur à ses infortunes;

et, tablée à merci, vidée par les coups sombres, engraissée de ses lies, elle s'était reprise à vivre d'un souffle puissant comme vents et marées.

Tout à coup cette date : 1815, sonne à la grande horloge, et de nouveau la chevauchée des années recommence. Une prodigieuse avalanche d'Anglais, de Prussiens, de Hollandais s'abat sur la Belgique, obscurcissant de ses hordes mâtées même le soleil d'Austerlitz devenu à Waterloo, disque de cuivre hâtif, il est vrai ; mais à peine la poussière des légions en marche s'est-elle dissoute dans le ciel pâlide, où l'aigle napoléonien a cessé d'agiter ses ailes, que la terre tremble encore sur soi, et une nouvelle trouble humaine emplit le pays de ses tumultueuses allées, tandis que, rapide comme les bonds de tigres qui ont porté le nom français aux quatre coins de l'espace, l'empereur Italique, étranglant de l'ombre, pousse en avant ses bataillons pour une partie décisive. Alors c'est une tourmente plus effroyable que toutes celles qu'on a vues : les artilleries crachent la mitraille dans l'atmosphère changée en fournaise ; les légendaires plaines de Waterloo, pareilles à des chaudrons, bouillent des fleuves de sang. Cette fois, l'heureux du destin est bien mortel. Et, comme après l'écroulement d'un univers, le silence succède aux tonnerres des mêlées dans le pays belge qui se détache de la France et passe à la Hollande sous le roi de Guillaume.

Cependant l'union n'est qu'à la surface ; des germes de mécontentement s'engraissent de la prédilection trop peu dissimulée du prince pour ses villes natales ; bientôt la méfiance générale éclate sous la pression des impôts, la prédominance officielle de la langue néerlandaise dans l'administration, les privilèges accordés aux Hollandais de préférence aux étrangers. Exaspérant par le gouvernement du monopole de l'enseignement, mille vexations grandissantes qui aboutissent enfin les grandes journées de 1830, desquelles sortit la Belgique indépendante et libre.

Des extrémités du pays, des hameaux aussi bien que des villes, et de la plaine et de la montagne accourent alors des hommes au cœur vaillant et à la tête chaude ; sans avoir besoin de se concerter, mais rendus à valoir ce à point, ayant pour arme la plus sûre leur foi dans la patrie, ils marchent, oublieux épouvantés qui la veille labourèrent la glèbe natale ou manœuvrèrent l'outil professionnel, ardemment des bataillons agguerris, et, cent contre un, à la baïonnette, à la hache et au sabre, font plaies les lignes ennemies en payant de leur vie leur héroïsme, derrière les barricades où les grenadiers les exterminèrent.

Rien n'est comparable à ces élans d'un peuple qui rompt ses chaînes, se souvenant des fers qu'il y a portés dans ses esclaves : les femmes et les enfants chargeaient les fusils dans les rues ; les vieillards épuisaient en chantant, bourgeois et ouvriers se tuaient fraternellement le coude aux postes périlleux ; chaque maison, défendue de la cave au grenier, avec ses volets entr'ouverts d'où partaient les balles et ses lucarnes béantes vomissant sur l'ennemi les meubles, les ustensiles, les briques arrachées aux cheminées, faisait un rempart impénétrable derrière lequel jaillit une vie combattive. Et telle était la surexcitation générale que chacun, avec une insouciance absolue du danger, faisait des prodiges de valeur : des citoyens s'en allaient, par petites bandes, combattre les avant-postes, et d'autres organisaient des expéditions nocturnes, tandis que ceux-ci et ceux-là ne rentraient, loin des portes de la ville. Ou partait pour le mont Cenis pour une partie de plaisir, et, mais dans une commune pensée, sous commandement des divisions anciennes, Wallons et Flamands batailleront, entraînant les blonds soldats de la maison d'Orange.

Au milieu des émotions intenses de ces heures vitales de toutes les poitrines, la

gaieté bonhomme particulièrement touchait sur la gravité un peu pesante des patriarches d'Alost, d'Ostende, de Courtrai, de Bruges et de Gand; elle chantait à travers la mousqueterie ce refrain cité qui revient à chaque page de l'histoire, ajoutait ses quolibets au défi des balles. Une joviale et bonne vie naît, en effet, à ce patriotisme facile par les rues, avec une débandade de gros instants; les cabarets débraillés qui se ouvrent à l'heure où des brassées de gens sortent de table et le soir se voient encore les mêmes se remplacent, entre des rires interminables et des coups de gueule rabelaisiens. C'est le débordement d'une race comprimée par deux régimes successifs et dont la vie militante brusquement se révèle dans une révolution qui a l'air d'une ivresse et dans des coups de main inexplicables comme des ilades.

Pendant que les fers manœuvraient, les cerveaux ne demeuraient pas inactifs : la désorganisation gouvernementale des Pays-Bas avait pour complément l'organisation d'un gouvernement provisoire. Il s'est trouvé, dans cette Belgique trop légèrement qualifiée d'apathique, des hommes de conseil supérieur et de décision rapide qui, au bruit des fusillades, sous la pluie des boulets, eurent tout à la fois pourvoir aux réelle nécessités de la défense, parer à l'anarchie, édicter des lois et jeter les bases d'un État stable, parmi l'universelle effervescence d'un peuple soustrait à toute espèce de frein. C'est cette portion pensive qui, petit à petit, germe dans un terrain mouvementé de sang, a fini par s'épanouir sous la forme du gouvernement constitutionnel, avec une large ramification de droits laissant le citoyen libre dans l'État libre.

Les événements qui suivirent sont trop voisins de ce temps pour avoir besoin d'être rappelés : on sait que le trône fut offert à Léopold de Saxe-Cobourg, et que ce prince, pressentant une grande nation en ce petit peuple prodigue de son sang, l'accepta; on sait aussi que, le nouveau royaume à peine inscrit, le prince d'Orange et le prince Frédéric, au mépris de l'armistice proclamé par le roi leur père, envahirent le sol une première fois libéré; on sait enfin que la France, amie généreuse et loyale, envoya le maréchal Gérard à la tête d'une armée pour aider la Belgique à se débarrasser de cet ennemi extérieur. Ce fut la dernière convulsion; après quoi l'État jeune et sain, partit à un corps vigoureux, prédestiné à se développer splendidement, se mit à poursuivre ses semences, accomplissant au grand soleil de large besogne pacifique avec une activité régulière et constante.

De robustes énergies, tournées vers le travail, avaient succédé à la grosse dépense de nature nécessitée comme première mise de fonds, dans la constitution du pays indépendant. En peu d'années, les arts, les sciences, l'industrie, les affaires se développent, s'épanouissent, forment une rapide circulation vitale et intensifie; en même temps l'armée s'organise, l'administration se raffermit, les écoles s'ouvrent, un premier chemin de fer rapproche les distances : et bientôt, la sécurité grandissant, les centres industriels prennent une extension plus vaste, le commerce bénéficie de gains plus assurés, l'épargne vient aux dangers des capitaux : c'est une fusion universelle de toutes les aptitudes qui ont pour objet le rideau, le bénéfice, le train normal de la vie plutôt que la gloire et les aventures.

Toute proportion gardée, la Belgique est, à cette heure, de toutes les nations la mieux munie de lignes ferrées : elle a des entrepôts, des ponts nombreux, d'excellentes routes, un grand port maritime, Anvers, et un autre, Ostende, en attendant Bruxelles et Bruges; deux fleuves, la Meuse et l'Escaut, coupés de nombreux déversoirs, le premier superbe, roulant à pleins bords dans l'encaissement des montagnes, le second arrêté par les hautes marées, reçu des digues chaque jour rassurées par le reflux, sûr, lorgné et formant

comme le corridor de la grandiose mer du Nord; tant provinces, agrestes et forestières, les eaux et les sources intarissables en richesses naturelles qui les prédisposent merveilleusement à l'action des grandes industries. Et pour achever ce tableau d'une touche de peintre, partout l'activité humaine se déploie à travers un étonnant de paysages variés, où les villes succèdent aux landes marécageuses et les grandes pétifications aux renflements légers d'une plaine transformée par la culture en un énorme potager : ici les constructions modernes, les transformations récentes, l'adaptation de la nature aux besoins nouveaux; là les ruines, les vieux souvenirs, les rêves d'une tradition demeurée et comme un décor splendide laissé par les âges, sur lequel se détache et se meut la vie contemporaine.

V

LE VIEUX BRUXELLES. — LA BOURSE ET LES BANQUES. — INDUSTRIES VARIÉES. — TYPES ET COSTUMES.

Les hivernales de 1850 rouvrirent encore, en Bruxelles où, au sortir des représentations de la Monnaie, les fines du high-life du temps se réunissaient. *Au Diner*, un simple restaurant fréquenté comme un club et aux tables duquel les plus authentiques noms de l'armorial belge, les d'Hoogvorst, les Chastelet, les d'Andelot, les de Meeûs s'en venaient, aux chandelles, lampes de la bière de Louvain « en jouant une partie d'écarté à cinquante centimes l'enjeu » (Souvenirs de vieux Bruxelles, par *J. Dietrich de Ten Hamme*); au Bruxelles où il n'y avait que trois journaux, l'*Etoile*, le *Petit Courrier des Pays-Bas*, le *Lynx*; où les bourgeois allaient au célèbre café des Mille-Colonnes pour voir le patron de cet établissement allumer lui-même au gaz rouge à peu près invisible; — au Bruxelles encore sans régulateur (le Barre Invisible) et où seulement en 1850, sous le nom de « sibaudine », le premier omnibus surgissait; — au Bruxelles où, le 5 mai 1851, l'Anglais Stephenson, l'inventeur de la locomotive britannique, présidait au lancer d'un train de « luxe, de diligences, de chars à bancs et de wagons », se frayant un passage furieux parmi d'innombrables populaires acclamations; — au Bruxelles où deux fois la semaine démarrait la voiture qui, en trente-six heures, faisait, par Mons et Valenciennes, le trajet de Paris; — au Bruxelles, enfin, où la politique d'un règne au début libéral et illustré d'immortels souvenirs des Frappes de marchands de poivre sec, de halles de sel et de dégrès qu'une bourgeoisie commençait en rappels ardents de la jeune nouvelle.

Cette cour de Léopold I^er^, perdue parmi le commerce et la finance, ne connaissait pas la sévère étiquette dont plus tard devait s'entourer la Noblesse des rois. La vieille noblesse et l'orageuse aristocratie dans leurs racines, il fallait amener les nobliaux et les sympathies. Ce fut la cour à dîners et à parades, à fêtes intimes et à chasses, où, sous les haies, des pâtissiers pléthoriques se plastronnaient de joailleries, où tout le monde était content d'être des pieds à la tête, où il se mêlait à la cohue mangeant les buffets des fournisseurs, des banquiers, des marchands et de simples gardes-civiques; une cour fraîche, le visage frais et doré aux joues rubicondes, une irréductible vérole cachait les plâtras. Il est intéressant, curieux, ce petit de roi marquis et philosophe, raillant d'Anglais et d'Allemand, fait cordial, sans illusion sur les hommes, et qui, avec un art couvert de diplomate, savait la banque cosmopolitaine à travers les tourmentes politiques.

Léopold, des fenêtres de son palais, voyait ériger sur la place un symbole national, l'arbre de la Liberté, toujours plus modeste à chaque printemps. Tout seul parmi le terre-plein, jalé des pavés avec lesquels s'étaient barricades les barricades de 1830, c'était, entre sentinelle avancée des ifs du Parc proches, le gardarme populaire, gardien des droits de la nation, en faction aux portes royales.

LA RUE ROYALE.

L'âge et la mort l'ont relevé de sa garde. Mais en ce temps, l'arc triomphal rivalisait les hauts bourgeois montrant les empiements de la Montagne de la Cour et se disputait à qui d'elle irait pousser ses feuilles en fenêtres le couplet de la Brabançonne : Sous l'arbre de la Liberté. On avait ainsi, avec cet arbre et le Parc, un décor historique où s'encadrait le plus récent chapitre de l'histoire du pays. La terre, sous les vigoureux ombrages du Parc, finissait à peine de boire le sang humain ; vaincu par les fenêtres des maisons de la rue Royale, le carrefour y avait jeté les bataillons comme dans un entonnoir.

Bruxelles, entre toutes les autres villes, profita largement des bienfaits d'un règne à l'abri des conflagrations qui, presque partout ailleurs, pendant ces cinquante dernières années, ont ébranlé les peuples et les trônes.

Il ne faudrait pas cependant comparer la petite capitale de 1820, telle que l'ancienne cité les régimes successifs nous léguèrent, le pays éprouva tant de peine à affermir son autonomie, à l'exubérante agglomération d'aujourd'hui; elle ne tarda pas non plus de subir de larges et pendant longtemps offrit le spectacle d'une tranquillité provinciale, où le train d'une cour tenue en suspicion par la noblesse et formée dans le principe d'éléments disparates, ne suffisait pas à activer l'ondulation du luxe et de la dépense. Tel de ses vieux coins solitaires, la rue Terarken, par exemple, avec ses perspectives tranquilles et la saillie de ses hétéroptes par dessus le pavé humide, semble perpétuer encore la monotonie de ces jours lointains. Une torpeur de silence pesait sur les rues; l'herbe verdissait le seuil des hôtels patriciens clos comme des forteresses; par intervalles seulement, apparaissait une silhouette de valet chargé d'épousseter les tentures défraîchies; les maîtres, eux, rétugiés dans de solitaires chûteaux, nourrissaient, en chassant le sanglier et le daim, leurs hautaines rancunes.

C'était aussi le temps où une ceinture de fossés, rasiges des anciens remparts, circonscrivait la ville, avec des portes grotesques de distance en distance, par lesquelles les marguises, à de certains jours, se déversaient à l'extérieur, apportant les denrées nécessaires à l'alimentation publique : leur mince tige de fer à la main, les gardes de l'octroi, en tunique bleue agrémentée de boutons d'argent, guettaient à l'accomplissement des formalités fiscales. Les raccordements s'étant peu à peu effacés, soit à cause des extensions grandissantes du règne, soit par suite de la nécessité de s'opposer à l'extension d'une noblesse créée pour suppléer à l'ancienne, les maisons aristocratiques se repeuplèrent; la haute ville, délaissée par le prince de Ligne, s'étendit; les belles rues et les riches habitations se multiplièrent; et Bruxelles, successivement agrandi, élargi, accrut, tout en conservant, comme on l'a dit, son ancienne physionomie, devint l'objet d'une suite de spéculations, qui enfin l'aspect des grandes capitales.

Ce n'est pas sans mélancolie que les vieux Bruxellois se rappellent les étroites ruelles, à cette heure remplacées par les symétriques alignements des boulevards du Centre, que l'on était certain de rencontrer à chaque pas dans la partie basse de la cité, il y a quelque trente ans. Un délabrement de maisons vermoulues, flottées de mauvais crépissage, avec des jalousies dans les cheminées, surtout tout le long de la Senne ses pays de eaux dégoûts, surchargés d'immondices et surplombé par d'énormes tas de fumiers, et lézardés de fissures en pierre par où dégoulinaient les humeurs des voisinages. Tout un lacis d'impasses s'entrecroisait dans une demi-obscurité chaude, remplie de fumées nauséabondes que le soleil faisait fuir. Partout le plâtras écaillé coulait avec les pluies, laissant à nu le rouge de la brique, comme une plaie, sous l'ennui pesant des toits capricieusement de laisser en saillie. Aux fenêtres, sur des cordes tendues, des haillons séchaient, hérissés de taches éclatantes où se révélait l'intrigue pour les couleurs vives; et quelquefois des pots de capucines, d'œillets pourpres, de pâles oeillets brochaient sur cette misère, faite pour exercer le regard d'un peintre par ses tristes contrastes.

En ces culs-de-sac grêles et ces étroites rues où le passage d'un chariot faisait refluer les passants le long des maisons, habitait un peuple qui avait gardé le relief et la vraie physionomie de la race, indépendant, turbulent, batailleur, aux hommes, des jeux populaires et des réunions où l'on chante et boit. Là avait fourmillé des tabagies, des brasseries, des mitoyennes, des multiples petites industries qui en ce temps prédominaient dans le quartier, ne formant

qu'une même famille, comme pour perpétuer la tradition des grandes corporations disparues : les énormes garçons brasseurs, aux cuisses démesurées, avec une petite tête apoplectique et hautaine de colosse; les meuniers semblables à des pierrots poudrés de farine, leurs blancs vêtements soigneusement dans le blanc des faces; les tisserands barbouillés de fuchsine rouleurs ou violacées, montrant des bras rehaussés par les manipulations constantes; les tanneurs au cuir jaunâtre enfoui dans les épaules et tapissé de leurs lourdes fabriques le cuivre des faïences.

ATELIER DE TAPISSIER.

Tout ce grouillement humain emplissait la rue, bruissait, marchait, chantonnait, coulait en larges de la lune, avec une bonne humeur ronde, qui se répercutait pour arrêter d'un trait la cloque de bière carpentrasse. Après le roulement du chariot sur les cailloux pointus comme des briquettes où les interminables luttes des brasseurs font sautiller de bouteilles entrechoquées et hilarant un échelonnage de gueule, le des attelages de meuniers emportant la mante, le lait, la boulangerie, les tas de pain et les petits monts de sable; puis encore, aux heures ordinales de l'approvisionnement, les roulements des maraîchers,

surchargés de leurs pyramides de légumes et de vergers, et les hauts chariots rustiques, recouverts de bâches ballonnées sous lesquelles s'entassaient les beurres, les œufs et les fromages. Midi sonnait sur ce trafic de la vie quotidienne, devenant entre les maisons, comme entre des digues resserrées, la fourmilière affairée des usines qui se bousculait, rentrait à grandes enjambées, engloutit le pavé du galop saccadé de ses sabots.

La rivière serpentait à travers cette agglomération de petites maisons basses, en bonne ouvrière qui prend sa part du travail général et se multiplie pour être largement serviable : ses bras s'écoulaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des airs de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînerons lents de fluides huileux sur tout son parcours. Elle avait fini par être le dégoût, une ordure des industries grasses sur ses bords, mais de toutes les maisons ouvrantes, il n'était pas une de rue ou cabane bâtissant de chiens flottés, pêle-mêle avec des ustensiles et des détritus ménagers, à la dérive de ses eaux grises et lourdes. En amont, des brouillards montaient de ses vases, assombrissant l'air de voiles opaques à travers lesquels les réverbères, le soir, avaient l'air d'yeux rouges larmoyants; et ses poitrinaires aéraient l'atmosphère d'une odeur particulière, où se confondaient des relents de caoutchouc, de ramponis, de charognes et de vieille cire moulue.

C'était une des curiosités du vieux Bruxelles; on flânait sur ses ponts d'où s'entrevoyaient, par échappées brusques, des profils de toits taillés en dents de scie et aiguisés en girouette de broche, avec des ressemblances vagues de quais bruyants; la nuit, les lanternes luisaient sur le noir des eaux, reflétées en un fourmillement de paillettes ignées dans les moires sombres du lit; et celui-ci, en se logeant aux arches, avait un bruissement doux, continu, auquel ne résistaient que toujours les doubures solitaires.

Des salves épaisses bouleversaient par places le courant, sautillées de pavés en fer qui se heurtaient et s'ébranchaient : c'étaient les écluses; et, en d'autres endroits, des constructions se dressaient, des passerelles s'étalaient aux deux rives, d'énormes roues tournaient, faisaient l'eau de leurs palettes. Ici le moulin de Rayschenbos qu'on apercevait du pont de la rue Saint-Géry; là l'Eckmolen, au moulin de l'Ane, contigu à l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours; plus loin le moulin de Borgval, non loin de la rue des Pierres, puis encore le Bortmolen, le moulin de la Barbe, et le Driesmolen empâtant les perspectives d'amas de charpentes, de vastes carcasses démantibulées, d'une complication d'invalidités primitives, et tout le jour soufflaient, bouleversaient, broyaient une musique monotonale sur laquelle se détachait le clair ronflement rythmé des roues en mouvement. En outre, les brasseries soufflaient par leurs décharges des odeurs chaudes de houblon, si pénétrantes qu'elles besognaient au large; et les corroieurs, aussi refluées, du cuir, que les eaux des rues de Bourgogne et du Rhin y savouraient à l'avance le parfum de la bière suivante, l'épais houblé dont coulait le strop et le limpide fort à la fine saveur acidulée. Toutes ces ramifications successives s'alignaient dans la rivière, espacées par de vieux mâts en briques, bombés dans le milieu et demi-croulants, par delà lesquels s'ébouriffaient les touffes violettes des îles et retombaient les draperies massives des lierres, avec des malandres de paysage urbain pensif au soleil à travers les rameaux de bouteilles et les grenés.

La basse rivière avait gourmé ses manières d'Ostende; en temps des crues, elle pénétrait dans les sous-sols, montait l'escalier des caves, montait même semblait le rendre chasseur. Il ne fallait qu'une nuit pour opérer la transformation des bas quartiers en un lac, duquel émergeaient péniblement des troncons de maisons, et dont les rumeurs, parfois violentes, persistaient, au déclin des eaux, des cris de naufrage que contemplaient, résignés, les bourgeois en bonnets de coton, soignés au coin du lit par Gambrinus.

C'était un arrêt momentané dans l'activité de cet entrepôt de populeux rouleur; les conditions de la vie étaient changées; les barques finissent le service de ravitaillement, et là où l'énorme cheval flamand, si haut que son poitrail était à peine subaigre, musiquait, rubor et lent, toute une famille pendue à ses crins. Naturellement, ces ravitaillements de l'eau occasionnaient des désastres : des barques qui montent s'écroulaient; le travail s'interrompait dans les fabriques et les moulins; les ménages, obligés de chômer, mangeaient d'argent et de pain; des complications de misère et de maladie s'ajoutaient à la perte des recettes et des journées. Brusquement, le tour joué, la fantasque rivière remontait dans son lit, laissée par les rues de jeunes fesses infectant le voisinage et sur les papiers de tenture des maisons d'inévitables moisissures qui finissaient par monter jusqu'aux plafond.

Eh bien, malgré ses frasques, on aimait la Senne d'une affection tenace : il y eut d'énergiques protestations lorsque les ingénieurs se déclarèrent contre elle. C'est qu'en la

LA PLACE SAINTE-GUDULE. — LE NOUVEAU ET L'ANCIENNE ÉGLISE.

supprimant on abolissait du même coup une circulation considérable, un mouvement d'affaires intéressant des habitudes d'existence particulières et au dire les plus caractéristiques de la physionomie bruxelloise, enfin par-dessus tout la vieille cité, les vieilles coutumes, les usages du bon temps, à tel point que place Saint-Géry signifie le berceau de l'antique Bruxelles.

Le bourbeux et jaunâtre cours d'eau établissait, en effet, une démarcation parfaite entre les gens de la ville : une race à part, radicalement différente à celle des hauts quartiers, vivait petit à petit formée dans ses atmosphères graves de brasseurs, perpétuant la tradition de ce caractère réalo-ou rural, primesautier, prompt à l'injure, dépensier, naïf au fond bon enfant, que l'histoire prête aux Bachefloteurs ou mangeurs de poulets, subriquet que valut aux Bruxellois leur élection pour les succulentes délicates.

C'est dans le voisinage des brasseries et des moulins, entre la place Sainte-Gudule et la rue d'Anderlecht, la place de l'Hôtel de Ville et la place Saint-Géry, que fleurait le vrai bourgeois contemporain où restée; ramassé, il franchissait les limites de la circonscription où il était né, où il avait pris racine, où son existence entière s'était

rendre entre le cabaret, la boutique et l'église. On le reconnaissait à sa face pâle et rasée, à sa chemise éjaune, très prononcée de son ventre, à la suie en peu touffue de sa personne. Le jour entier dans son jardin, en dirigeant son compère, arrosé le chou ou ébouillanté ses arbustes. À de rares qu'il l'heure des offices, entre chien et loup, et en gros bird allait battre le pavé de cartes à Vollaerd, en fumant sa longue pipe de Wallonie, satisfait d'être rôti en ses patriotes et lui entourant de la bière, dans des verres à rouelles d'étain.

Créant la régularité d'un bien-être monotone, coupé par des trous de société, avec des idées de grosse vie animale. Bon catholique, il participait à toutes les ouvertures et à toutes les actions, chaussait d'appartenir à une confrérie et presque toujours, en outre, était affilié à quelque Serment, ces antiques milices bourgeoises jadis exercées pour la bataille et aujourd'hui dégénérées en simples réunions de sport et de plaisir.

Il existe au musée de Bruxelles un tableau où le peintre a représenté l'infante Isabelle allumant le papegai devant les membres du Serment royal; elle aimait bien, la noble princesse, que rien ne pouvait flatter l'amour propre de son peuple comme cette condescendance à se mêler à l'un de ses jeux favoris. Le taible jeu du tir n'a pas cessé de passionner le cœur flamand : même en ces temps pacifiques, il aime encore à se mettre, les jours de fraîcheur, dans les peintes qui entourent la ville et à y lancer une volée de grosses flèches avec l'espoir d'être proclamé roi et de gagner les convois d'argent qui, presque invariablement, constituent le prix de la joute.

Il faut se rappeler la joyeuse bonhomie pour se rendre compte de l'animation de ces parties, où les cris, les rires, le claquets des verres rincent gaiement aux chaises et coups, l'un après l'autre, les vieux bandent à la force des poings leurs énormes arcs; le carde se tend comme un câble et tout à coup fait siffler la flèche qui part droite, rapide comme l'éclair, effleure le but, coupe brièvement dans l'air, puis retombe, et l'autre fois, mieux projetée, va retomber d'un coup sec le verrou-bobine sinistré fiche à la pointe du mât. Naturellement, l'exécution de chaque roi est accompagnée de pressantes sonnailles, de tournées de bière et de grands banquets où le succès se consomme au bruit des flambeaux.

Le tir au berceau nécessite par toutes d'embarcations; quelques de vieux cabarets de la ville possèdent une allée droite, palissadée de planches et protégée sous une voûte de verdure, — de là le nom de berceau — avec, de distance en distance, des arcades figurant une perspective de portique. L'entre des feuilles permet les faire comprendre des tireurs qui, au fruit sous la charmille, par la faiblesse des après-midis estivales, alternent avec le mouvement de l'air en de l'arbalète les lampées à plein gosier des grandes chopes écumantes. Autant de heures d'ailleurs, autant de sociétés; chacune a son bobon, ses coutumes, son patron particulier, et, les jours de réjouissances publiques, passion par les rues en cortège où l'or flotte en arabesques variées sur le grand et flottant des robes.

À ces jeux, qui sont le partage du bourgeois seul, s'en adjoignent d'autres, plus spécialement réservés au peuple, les quilles, le palet, le jeu de balle. En outre temps que la valeur du mètek, le prix varie : des mirabelles, les pralines font remplacent ici les argentées massives. Mais toujours nous voyons reparaître au bout de ces réunions les agapes substantielles, le coup de doux à travers le pot défendu, une sorte de noce de Gamache qui fait parler des délices de la vie flamande et dont comptent parus les environnants de son paradis. Tout ici, d'ailleurs, est prétexte

LE JOUR DE LA FÊTE.

à boire et à manger, en baptême, en enterrement, une fête de famille, les solennités patronales, — et aussi seulement les corps constitués, les sociétés, les grands serments ont leurs patrons, sans les professions et les métiers; — de plus, chaque semaine de travail s'allonge du dimanche du lundi, largement observé; et comme elle a commencé, l'année s'achève dans une succession de Noels pendant lesquels la gaieté de la race se donne largement carrière.

Un chapitre sur les gaietés bruxelloises serait incomplet si l'on n'y parlait des jeux populaires, ces divertissements où l'adresse du corps et la sûreté de l'œil sont presque seuls en jeu, sans un fait qui ait son originalité. Il y a les « courses de sacs » pour

LES JEUX DE LA BARRIÈRE.

femmes et enfants; enfermés jusqu'aux épaules dans des sacs hermétiquement clos qui leur entravent la liberté des mouvements, ils se font sautiller, par petits bonds saccadés, les yeux ordinairement fixés sur l'étape, rouges, soufflant, suant, entre deux fils de fouet ironie et paternels. À mesure qu'ils approchent, leurs amis s'excellent, leurs châtiments deviennent plus secs et plus fréquents; souvent leur impatience les perd, et, pris d'irritation le bienheureux timbale, ils roulent dans la poussière, la tête en avant. Ce sont encore les sacs de rouages; l'un après l'autre, hommes et enfants grimpent le long de la perche enduite de savon, mais la plupart se laissent glisser à mi-chemin; un mieux entraîné, se hisse enfin jusqu'à la couronne où pendent des jambons et des objets divers, fait rapidement son choix, et descend aux applaudissements de la rue, en agitant triomphalement son trophée. Ailleurs, le « jeu de la corelle » passionne la curiosité publique. Figurez-vous un appareil d'escarpolette dans la chaise avait une corelle, accrochée en travers de la rue; celle-ci

remplie d'eau, est munie d'un niveau qui, haussé à fond de train, les verres doivent subir du bout de leur lance. Juché sur une charrette que poussent des camarades, le héros se ramasse, s'arcboute, serre sa pique, épaule de bois l'étroite escrime; tout à coup le signal est donné; la charrette se précipite, le cerf-volant, frappé d'un coup heureux, s'égaie en cascade, inondant toute l'équipe; et un autre commence, qui espère être plus heureux. Qu'il reçoive au but redouté, il prend place des vis de triomphateur romain sur son char.

Quelquefois d'ingénieuses hostilités sont tentées à ces parties, mais avec une barbarie inutile. Le « jeu de la grenouille », par exemple, consiste à lancer, sur une peau distendue, des hommes préalablement ficelés de quatre ou cinq malheureux hannetons aux quels les estomacs d'une course vertigineuse inspirent bientôt d'effroyables nausées. Le gosse affecté est de les empêcher de glisser à bas du tabernle; le premier qui arrive sur le carreau complète gagne le prix, que toujours les pauvres grenouilles, hommes, les véritables perdantes, paient de leur vie.

VI

Le grand Place. — L'ancien et le nouveau. — L'extérieur et le physique. — L'intérieur et le moral. — Le pittoresque et la transformation. — Quartiers et monuments.

A une première, le vieux Bruxelles n'a pas tellement disparu; il suffit de parcourir le réseau des rues qui avoisinent la place de l'Hôtel de Ville qu'on appelle aussi Grand'Place pour retrouver en partie la saisissante physionomie que présentait l'agglomération entière. Là encore, elles s'entrecroisent à angles brusques, entre de petites façades étroites, garnies de vitrines aux menus carreaux quadrillés, quelquefois formant saillie sur le trottoir.

Entre la place et le marché aux Poulets, se donne l'ancienne boucherie, un chaos grouillant de petites maisons basses y a poussé, tellement recouvertes qu'une voiture a peine à circuler entre l'oudet aux des étalages. L'intérêt est célèbre : il donne un quadrilatère divisé de ruelles; et celles-ci ont des noms qui se rapportent à l'alimentation, spécialité de ce quartier. A chaque pas qu'on fait la dedans, c'est une invitation à boire et à manger; il n'y a pas un de ces logis ramassés, aux lanternes élégamment dans la nuit, qui ne sollicite la gourmandise : ici, un entrelacement de volailles grasses, de lièvres et de chevreuils; là, une marée jetée toute pantelante sur un étal, au des homards d'huîtres ouvertes sur le seuil; ailleurs, toutes des rôtissoirs entrouverts sur un rang de tables dressées, des plats où mariaient des viandes rares, parmi les légumes et les fruits.

Et plus loin, le spectacle recommence : toute une rue, celle des Bouchers, remplie des produits des campagnes jusqu'aux; poulets, coqs, dindes, pintades, faisans, s'entassent par charrettes derrière les vitres; à côté, les boutiques de triperie regorgent de dépouilles animales; et partout, sur les seuils, des têtes de veau, hideuses et blanches, immobilisent leurs orbites ouverts. C'est ici le cœur, c'est ici surtout l'estomac de la capitale.

L'étranger qui dans cet appétit sain comme ornement délicat, comme devoir la survivance d'une existence surmenée; et regardant il est saisi par les matérialités plantureuses qui s'offrent à lui si naturellement. Aussi ne manque-t-il pas de passer la porte

d'un de ces petites auberges tentantes devant lesquelles les oisifs s'arrêtent souvent leurs dîners; et bien lui en prend, car il lui est ainsi donné d'apprécier le spectacle des gros mangeurs de cru, savourant avec de bruyantes félicitations les perpétuelles ratifiances qui leur sont servies.

Rien de curieux, autrefois, comme ces gargotes : presque toutes se prolongeaient en un étroit boyau sous un plafond bas, percé par les fumées, avec une cuisinière pour le comptoir; la plus grande tenait à peine trente personnes. Il fallait attendre, debout, qu'une table fut disponible; encore n'était-on pas sûr de l'occuper longtemps seul, car les serviteurs l'encombraient par chaque bout. Pas de dégagement, ni couples, dans ces lignes exiguës : un escalier, raide comme une échelle de meunier, conduisait à l'étage, où l'on pénétrait

UN BIS PRÈS DE LA BOURSE.

en heurtant la tête, du poêle de cuivre des cabines. L'entrée, la cuisine, la salle s'alignaient sur le même plan, à travers un brouillard de vapeurs montant des marmites; et l'odeur des fourneaux se répandait parmi les consommateurs, par bouffées chaudes et nauséeuses. Aucune supputerie de cuisine ni d'argenterie aux plats; les mouets étaient posés à côté des couverts en étain, sur une serviette humide et crayeuse; le public était considéré par le maître comme une machine qui fonctionnait en vertu de ses énergies propres et qu'il n'était pas nécessaire de stimuler par des ménagements.

Le temps a passé sur ces mœurs un peu simples. Le Brasseur est resté le vaste magasin du passé, mais le décor a changé. L'intérieur « mangeoire » desservie par des servantes aux bras rouges a fait place à des aspects de restaurant où des garçons en habit proposent des mets distingués à une clientèle qui ne croit pas les additions exorbitantes.

Le goût des belles marchandises, ici, pour complément naturel une abondance de victuailles. A tout bout de champ, des huîtres pétantissantes, des énergies barbouillées de jaune rou-

il représentant des chevaux blancs ou rouges, des coqs d'or et d'argent, des lézards, des cygnes, des lions, des renards, un véritable museum d'histoire naturelle, égaillent un débit de boissons : ambassadeurs aux salles éblouies, décorés de rideaux sur un fond jaunâtre intérieurisé, au plafond mûres par les fumées du tabac, au carrelage rouge parsemé de mottes de sable, avec des tables massives rendues à l'imitation du chêne, des chaises à bout plein, un grand poêle monumental jaspinant de blancs rayons.

Sous les auvents fabuleux dont la silhouette correspond au nom de Cocheux, se lit généralement le mot : « Estaminet, » qui sert à désigner les maisons où l'on consomme de la bière. Ce n'est pas le café mollet inspiré de papier à fleurs, d'une gaieté faite pour amuser l'œil, et que le relient par des coquetteries d'images et de glaces et les bavardages de ses comptoirs relaissants de verres de couleur. Ici règne une simplicité substantielle : aux murs, des affiches de courses retirables jaunes et bleues pour tout ornement, quelquefois des cages où s'égosillent des canaris, au cadran émaillé pareil à un gros œil, ou une vieille pièce sculptée d'horloge.

Visiblement, toute distraction qui pourrait troubler le travail dans la digestation du liquide fermenté est écartée comme étrangère à la gravité de cet office ; une austérité officielle va par plat d'austérité ; et les gens qui sont assis autour des tables, sérieux, un peu cuborais, avec des gestes automatiques, participent de la sévérité que dégage l'accomplissement. Par surcroît, des pancartes accrochées au-dessus des tables rappellent au respect de l'ordre les buveurs que les libations répétées pourraient à s'échauffer entre eux ; telle dit nettement : Ici la cordialité se cherche (il est défendu de blasphémer) ; telle autre enjoint même de ne point chanter. Aussi n'entend-on s'élever souvent de ces réunions qu'une sorte de bourdonnement sourd et continu, le ronflement d'une digestion laborieuse.

La plupart des estaminets ont une clientèle spéciale, qui varie peu ; il en est où un intérêt serait mal vu s'introduire ; chacun, par une coutume tacite, observée des autres consommateurs, occupe sa place à la table qu'il a choisie dès le premier jour, comme une propriété que personne ne s'avise de lui disputer.

Les soirées passées à boire de la bière, en jouant aux cartes ou aux dominos, ont une habitude si régulière de la vie bruxelloise qu'aucun événement n'en peut distraire ceux qui les accomplissent : un concierge fréquentera autour des tables des pères qui ont manié dans la journée leur fille, des maris qui viennent d'enterrer leur femme, des gens d'affaires sous le coup d'une déconfiture financière ; et le médecin, l'avocat, le juge, le fonctionnaire, sortant dans les quartiers bas de la ville, se rencontrent en rêvant aussi bien que le petit rentier, le banquier et le maître d'école propriétaire. C'est un trait de mœurs locales que cette égalité de toutes les classes dans la ruelle enfumée où, pour deux centimes, le pauvre et le riche cherchent une place chaude, un fauteuil ergonomique et la liberté de délibérer contre les planches, les graduateurs et le pouvoir, s'il leur en paraît outre. Aussi, par ces côtés, l'estaminet est-il presque une institution : on s'y rapproche, on s'y juge, on s'y convie, les affaires s'y traitent, les marchés s'y négocient ; et, les jours de bourse surtout, le nombre des verres vidés y suit la progression des transactions conclues.

Tels vieux cabarets renommés ressemblent à des silencieuses et gaies assemblées, où, semblables à des bourgeois, de dignes bourgeois se rencontrent sans solennité. Le silence n'y est troublé que par l'oscillation du pendule, et le bruit, mesuré dans son compteur, à côté de la bouteille, dont la tête enfoncée sur l'épaule, y semble la personnification de l'ivresse pensive qu'il débite. Les heures de dîners se montrent dans le matin et le soir où est sûr coupés par les heures creuses réservées d'un autre calcul ; les chefs, les

chiens, les oiseaux, les chevaux eux-mêmes ne résistent qu'difficilement à l'influence du sommeil universel. Vous y verrez les pipes, retirées des lèvres à temps suffisant, se fumer en de courtes bouffées régulières, comme si ce mouvement était mesuré par le balancier de l'horloge, les verres se consommer par gorgées lentes, les cartes valoir sur le tapis par gestes insensibles qui ont l'air de continuer un songe intérieur plutôt qu'ils ne participent de l'action.

En regard de ces réunions, il en est d'autres, d'une circulation de vie nouvelle et rapide, où la bière abonde, où les idées neuves et jeunes prennent leur essor, où s'accélèrent les pulsations de l'organisme national. Presque toujours une société, constituée soit pour le plaisir, soit pour la défense de principes ou d'intérêts délicats (et le chiffre des unes et des autres est considérable dans ce pays dont l'association constitue l'un des principes essentiels), choisit un restaurant pour y établir son local et y tenir ses séances, de même les meetings, les conférences, les assemblées pour délibérer sur les actes publics s'installent de préférence dans le voisinage des pompes à bière. C'est là que se complètent la ruine et le triomphe des ministères, que se fixèrent les fortunes politiques; c'était de là que partait en 1830 le signal de la révolution.

Une infinité de petites institutions pompeuses : banques de prévoyance et d'économie, cercles littéraires et dramatiques, clubs politiques, sociétés philanthropiques, etc., toujours munies d'une idée de plaisir qui attire les adhérents, font abonder les souscriptions et comptent l'assiduité des femmes.

Dans peu de pays l'association est aussi facile et aussi efficace : les sujets s'attirent entre eux, ont un local spécial, font des toilettes, comme à d'autres degrés les banquiers, les commerçants, les industriels, les militaires, les artistes; et les sommes réunies servent soit à des excursions, à des banquets, à des parties privées, soit à des intérêts communs ou à des institutions fructueuses et charitables.

Les confréries, les serments, les clubs sportiques, les sociétés qui se proposent un art ou une industrie délicats, celles qui n'ont en vue que le plaisir, d'autres qui s'attribuent un but charitable, fonctionnent également dans des usages. La matière et la forme n'en sont pas toujours identiques : il en est une qui, tous les ans, au printemps, après en avoir fait sortir, se répand dans une kermesse de village toute et exerce rigoureusement ses membres, sous prétexte de choisir le funambule; au chaud prétexte ces hères pacifiques en servant une fraîche ordinaire; la petite troupe est en gris, sur des tiges extrêmement élégantes, en bleu bleu et pantalon blanc, le dos fait un cerceau. Telle autre amasse des capitaux en vue de la prospérité, vote au maître, bâtonné quelquefois celui à lors remuant; et ce capital, gagné par l'épargne de tous, devient dans un moment donné pour chacun. Les jeunes gens organisent des caisses pour être exonérés les jours de renvoi, font un voyage à la Meuse ou au Rhin, payer la cotisation sur un petit théâtre de la banlieue, montent des vaudevilles, participent à des représentations publiques.

L'initiative privée se développe ainsi dans toutes occasions où l'action du pouvoir est défaut : c'est tantôt une représentation ou une fête de nuit au profit des pauvres et des orphelins, tantôt un défilé de sociétés de musique, ou bien un cortège monstrueux accompagné de collectes dont le produit se répartit entre des fondations ou des collations de secours; et rien n'égale l'émulation, le dévouement, l'ingéniosité qui se révèlent de toute part. Il faut avoir assisté, pour en juger, à une de ces fêtenoires pantomimes de chars et de cavaliers, parées par les rues comme une mascarade solennelle, toutes les mains tendues vers la foule, avec des fleurs, des sacs, des cassettes qui tintent par compte, avec ses

sollicitations répétées des collecteurs : rien ne les arrête, et ils circulent à travers les groupes, souriants, empressés, ayant des mots aimables pour attirer le monsieur retardataire.

Chaque agrément, comme chaque nécessité, enrégimente des adhérents, disposés à subir un règlement qui devient la loi organique de tout le groupe. On compte des sociétés de chasseurs, de pêcheurs, de colombophiles, d'amateurs de pinsons et de canaris, de gymnastes, de canotiers, de vélocipédistes, de joueurs de tulle, de quilles, de cosse et de palet; il y a l'œuvre des Vieux papiers, celle de la Feuille d'étain, celle des Vieux vêtements, celle de la Soupe scolaire, celle du Denier des écoles, leur nombre en est infini et toutes possèdent une activité qui, dans chaque sphère, témoigne d'énergies particulières.

Nombre d'écoles et d'institutions sont sorties de la bourse publique et, à part d'énormes subventions, furent construites avec l'accumulation des deniers recueillis par le moyen de collectes dans les rues et sur la rue. Presque tous les estaminets ont des boîtes cadenassées dont on fait à intervalles réguliers le dépouillement et où s'amassent les oboles; en outre, chaque soir et plusieurs fois par soirée, un des habitués prend la boîte et circule de table en table avec une insistance polie. On comprend la prospérité des œuvres populaires nées d'un tel concours de dévouements.

D'ailleurs, le public ne regarde jamais : cette facilité à mettre la main à la poche est même un trait de caractère bruxellois; non seulement il donne pour les écoles, mais il donne pour les pauvres, les victimes des catastrophes, et quelquefois sa charité s'étend aux désastres des autres pays.

Généralement, dans les estaminets du centre de la ville, un collecteur appartenant à l'une des loupeces, souvent au syrupigineux, rasé de frais, linge blanc, redingote élimée, mais soigneusement brossée, fait le tour de la salle à petits pas, agitant de son main tremblante une tirelire sur laquelle est inscrit le nom du refuge pour lequel il quémande; et personne ne se dérobe à l'offrande. Il existe même à ce sujet une tradition : chacun des collecteurs, installé non loin du comptoir, reçoit par mains un ou deux verres de bière qu'il vide en fumant sa pipe, et, au bout de l'an, une députation des vieillards vient, en témoignage de gratitude, au chef des établissements où la collecte a fructifié le mieux, une pendule, une glace encadrée d'or, un tableau ou quelque objet analogue, sous le contrôle du duc et des douairières. Naturellement, la remise est accompagnée d'une régalade qui fait jouer les bons vieux comme une compagnie de jurés et leur met aux yeux des clartés nouvelles, où flottent les souvenirs du passé.

Il faut ajouter à ces classes courantes l'habitude des distributions d'aumônes; les repas de noces et les grands mariages sont les jours privilégiés des mendiants, qui savent alors en bandes pressées de leurs taudis, se répandre à travers la ville, marchant, sautant, culbutant, hydropèques, scrofuleux, hâtards et estropiés, se poussant à bâtons et à béquilles, et vont de porte en porte pressurer la charité publique avec le même air délibéré que s'ils exerçaient un droit. Et cette mendicité professionnelle, qui date par s'étendre comme une route, est encore considérable à Bruxelles. J'ai connu des maisons dont les pauvres constituaient une clientèle immovible, et chacun arrivait à son heure, marmottant des bénédictions dans le couloir, d'une voix bénigne sur à la longue devenait exigeante et bourrue, si la distribution tardait.

ORPHEON

XII

Les monuments de Bruxelles. — La place du Grand Sablon. — Les artistes. — Le quartier des Ecoles.

Je ne sais situation à ces particularités, personnelles qu'est se saisir aussi vite d'un peuple que par le détail de ses habitudes et de sa physionomie intime. J'articule je l'ai dit déjà, Bruxelles a beaucoup perdu de son originalité artistique ; il part quelques rares échappées à la démolition et l'élargissement divin de la Grand'Place, elle ne possède plus les collections qui la firent. Triste des autres vieilles villes pittoresques du pays. Tout un génie, parmi les révélateurs vestiges restés debout sous l'envahissement du moderne, pourrait en signaler : l'hôtel d'Aremberg, cette grande demeure archaïque sur laquelle plane le souvenir de d'Egmont, toute perdue au demi-silence du square où deux lanternes pétrifiées d'un peuple de statuettes perpétuent les légendes populaires locales, s'érige le Journal et fantôme groupe de ce même Lamoral d'Egmont et de Horne jaillant au supplice ; les vieilles rudes ingénieuses de la rue de Flandre, où, dans les angles, des vierges naïvement peintes par des grillages, commencent des dévotions populaires ; les restes des anciens remparts toujours émergeant des pauvres échoueries du faubourg dans les jardins du Treurenberg ; les jardins bourgeoisiers et taillés en jardins des pâgeons qui, le long des maisons de l'ancienne, cossue et vivante artère princière du Marché aux Poulets à la place Royale, entretient et historiette l'étroite bande de ciel vieille entre l'ennuyeux jardinet des remparts ; les symétriques et majestueuses colonnades de la place Royale relève par ce qui subsiste encore des arcades jetées par-dessus le mouvement de la rue ; et, près de la place Royale, les façades rococos de palais des princes-gouverneurs, actuellement aménagé pour les collections de la Bibliothèque royale et du Musée de peinture moderne, ces maisons de l'Abbé où se gardent en leur essence étrangement le génie et la sensibilité des âges ; ici, dominant le faible remuement de 1830, greffant sur les débiles pousses nouvelles un soudain réveil des prétentieuses de la race, l'originale et forte école des Leys, des Stevens, Alfred et Joseph, des De Groux, des De Kayff, des Stobbaerts, des De Braekeleer, des C. Monnier, des Courtens, des Heymans, des Mlle Verwee, des Hipp. Boulenger, des Artan, des Claus, des Lauwers, des Mellery ; là les livres, les manuscrits, les gravures, les médailles les merveilleuses collections fraîches comme des jardins et qui semblent avoir été cueillies avec [le soin] des fleurs, le livre d'heures du dernier siècle reproduisant avec des variantes la plupart des enluminures du célèbre bréviaire Grimani, le Verrue, le Liber Evangeliorum du dernier siècle, l'hilarion augustéen du matériel, un vrai scintillement de lumière paradisiaque à travers des flambées de vitraux.

Statue de Godefroid de Bouillon.

Le chanoine qui raconte en guise de préambule comprenait ici, une foule de ces merveilleux et vivants chapitres de l'histoire de l'art, où se trouvait le Musée des ancêtres. En un célèbre banc, ligne, clair et spacieux, dont les galeries s'ajustent sur un fût central, l'échauffement ne cesse pas durant la splendeur de ces six journées dont comme un trompe-l'œil d'abord les figures et les primitifs, en grand nombre; les imagiers et parmi eux le candide et savoureux légiste des Evangiles, l'évangéliste et traître Memling de la « Descendance apostolique de la Vierge », puis les maîtres Gothiques, le Rubens de « Saint Liévin » et de « Parnasse de Cyrus », le Jordaens de « l'Auberge » et de cet autre extraordinaire tableau, « le Satyre et le Paysan », une chapelle des rois, une splendeur d'après-midi de soleil éternisé par les images de la couleur et comme une sorte d'allégorie du pacifiement des Flandres, synthétisée par la fraternelle communion de

JORDAENS. — LE SATYRE ET LE PAYSAN.

l'homme de la glèbe et des primitives esprits de la Genèse; enfin, au choix entre des plus beaux maîtres, mais surtout des maîtres flamands et hollandais, Rembrandt, Hals, Jan Steen, Ostade, Brouwer, Rubbens, Van Dyck, Snyders et Teniers.

La Grand'Place, à elle seule, avec ses architectures surchargées de colonnes, de pilastres, de statues et de bas-reliefs, suffirait à composer le plaisir des monuments fantastiques à Bruxelles. Rien de plus pittoresque et de plus savoureux pour l'œil que cette succession de maisons, d'arcs, de fenestrages, de tailloirs, de toits en tuiles encombrés comme des étagères. Ici, la maison du Cygne, ancien lieu de réunion de la corporation des Bouchers, terminée en galerie ajourée; là, la maison des Brasseurs, surmontée de la statue équestre du prince Charles de Lorraine; ailleurs, la maison du Roi ou Brodhuys (maison de Pain), où les comtes d'Egmont et de Horne avaient pour geôlier le fantastique et qui, après cette longtemps exilée d'un local trop moderne, a repris enfin son bois gothique, auprès

L'HOTEL DE VILLE

d'ornements nouvelles; ailleurs encore, la maison des Imprimeurs, ornée de vers et de médaillons à l'effigie des inventeurs de la presse; plus loin, la maison du Renard, surmontée de celui des Merciers, recommandable à ses pilores gothiques et à ses figures représentant les quatre parties du monde; le Sac, qui appartenait jadis aux Tanneurs, ornée aux Merciers et aux Fileurses, mélange de gothique et d'antique, avec ses pilastres de bouteilles et de tonneaux; la Louve, bâtie primitivement pour le Serment des archers, d'une décoration sévère et noble, où s'amalgament des empereurs romains, un groupe de Rémus et de Romulus et quatre statues — la Vérité, le Mensonge, la Paix et la Discorde; enfin le Cornet, propriété des Bateliers, bâtie en pierre de taille, avec une suite d'oculaires, trèfles, cintres et chiffres variés qui mêlent sur la pierre comme le mouvement et la gaieté des appareillages.

Imaginez ensuite, dominant tout de sa masse, l'Hôtel de Ville déployé sur une longueur de quatre-vingts mètres, avec son portique de dix-sept arcades ogivales, ses deux étages percés de quarante fenêtres rectangulaires, son toit à balustrade couronné de quatre rangs de lucarnes, le groupe symétrique de ses tourelles octogones s'élançant aux quatre angles, imaginez-le, enfin, tel qu'on voit se dresser aujourd'hui comme une échauguette sculpturale, avec ses prodigalités de clair, de cul-de-lampe, de niches et de médaillons, la pierre en tous sens animée d'un fourmillement de personnages, partout la vie et la complication symbolique d'un livre d'images, tout cet étonnant feuillage appartenant d'ailleurs au chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse, la tour qui, d'abord carrée jusqu'au faîte des toits, puis polygonale et partagée en étages, s'élance, pâlit, finit en une flèche évidée, file tout à la fois et finie, au haut de laquelle rutile le groupe de cuivre doré de saint Michel, patron de la ville, terrassant le dragon. Avec les grandes maisons civiques de Louvain, de Bruges, de Gand, c'est l'exécution de l'orgueil des communes. La pierre ici est vivante : elle frémit des énergies d'une race. Quand, en 1365, Jacques Van Thienen, le premier, commence l'œuvre immense, il scelle à la base l'âme brabançonne. Ceux sur elle qu'il bâtit elle qu'elle soit l'assise profonde de laquelle s'élèvera la tour. Jean Van Ruysbroeck continuera l'édifice en 1448 et c'est sa hymne ailé qu'avec la flèche glorieuse il jette à travers les airs.

Si prodigieux que soit, avec ses maisons corporatives et son palais communal, le décor d'une telle place, il faut, pour en avoir la vraie physionomie, l'animer de l'incessante circulation, à la fois active et désordonnée, qui, de toutes les rues aboutissant, afflue vers cet étonnant cadre d'or et de pierre. Sans nommer ici un coin de la ville, une fête de ses berceaux et de ses modestes origines. Des palefreniers plus sujettes y portent le marc et le vin. Celle-ci y retentit avec force, la vie commerciale et intime, la vie des affaires et du plaisir. C'est le fil d'or, aux jours d'ouvrage, cependant le fait populaire

Toutes les heures tumultueuses de l'histoire ont leur entrée en toutes fêtes. Et rien n'a changé : aujourd'hui comme hier, c'est le peuple ameuté de l'agglomération ; tout y retentit ; on coupe d'épingles, l'horizon place Sainctelette comme une cible. Les derniers drapeaux rouges défilent, un réverbère le temps de se faire entendre les orphéons. Le bourgeois se pâme sous le cadran de la tour et se montre en train, règle sur lui sa montre sur celle des grandes aiguilles. Immobile, les mains en sac, l'instinct éclairant d'abord le phénomène des premières semailles, guette humides vertes, aux citrines des cadrans. Le piéton à la ligne, planté devant la boutique où s'étalent vermes et filets, s'absorbe en des études comparées d'hameçons. C'est le passage accéléré d'un peuple qui se met allures, se rend à la Bourse, vaque à ses négoces en la flânerie saine qui entoure le long des vieilles maisons historiques, aux recherches banales d'enjeux et d'ensembles de haute mode, tailleurs, passiers, débits de tabac, graveurs, vanniers et cordiers.

PORTAIL DE CHAPELLE DE VILLE.

Ajoutez l'animation des criées aux enchères, le carreau encombré d'un amas de nouveautés, de meubles neufs, de vieux bois luisants que se disputent une foule de regrattiers, les ramassements en blouse blanche représentés et jouant des coudes pour se livrer passage, le tintamarre des criées gardoises qui éclatent jusqu'au milieu du gaz et s'élèvent avec des sonorités devant cette mélancolie des objets qui ont servi au bonheur domestique.

C'est encore la rumeur du marché aux Fleurs, le parc reculé de Bruxelles d'après-midi, les grands parapluies verts ou blancs des marchandes, la haute promenade des dames à travers la clarté des jaunâtres odorantes. Le chantier moins, la place n'est plus qu'un long frémissement d'ailes : l'appel des roi chanteurs ; les pigeons convoitent, les pinsons sautillent ; alouettes, tarins, chardonnerets participent au fond des ramilles rudérées tandis que le cygne le sol, répandant que, du cœur de la maison du Sac, l'abri sonore en grêle des marelles et des enclos semble emporter l'épisodement d'un orgueilleux bâtiment.

Enfin, il faudrait se représenter les défilés de drapeaux et de lanternes qui, aux grands jours, déroulent d'un long fleuve de feu, de lumière et de rubans : la perfection du fond et de la taille en relief des anciennes dentelles des corporations qui lui servent de cadre. Aucun pays, d'ailleurs, n'est plus riche que la Belgique en trésors d'art historiques. On ne peut juger, il y a quelques cinquante ans, aux fêtes du Cinquantenaire, lors du mariage de toutes les vieilles sociétés du pays ; les Serments y arborèrent des étendards surchargés comme des trophées. Les Flandres ayant toujours vu que contribuait le pays des associations d'hommes unies pour le plaisir, la sécurité personnelle et les affaires, on remarquait dans le déroulement de leurs gildes locales réunies au soleil leurs insignes, des gluons vieilles de deux, quatre et même huit siècles, perpétués par des compagnards, des

soutiers, des bourgeois, les fils et les petits-fils de ceux d'autrefois, tous à la file processionnant derrière les portoirs d'ordinaires et de pesantes châsses ou vieilles reliquaires et des pieds à la tête parés comme des figures de vieux tableaux.

Au premier rang marchaient le royal serment des arbalétriers de Bruxelles, avec son roi et son conseil bâtis de lourds colliers d'argent massif; la société des arbalétriers de Thielt, qui fait remonter ses origines à l'an 1100 et dont le drapeau était porté par un paladin en chapeau chapé, *tabbaard* d'un rouge vert à bandes de métal; les archers de Notre-Dame-Hoorbeek, fièrement groupés autour de leur président, celui-ci armé d'un *pappegay* ou oiseau de fer à long plumet blanc, et pareil à un chevalier de la Toison d'Or sous la superbe collier ciselé qui lui guirlandait la poitrine. Les archers de Marbais s'avançaient ensuite derrière un des leurs, plastronné d'une énorme plaque d'argent gravée, sur laquelle s'incrustait la chasse de Sainte-Marie, avec cette date : 1038, et cette inscription : *Rex, Gregorius de Matta; I. Petit, Fame et Bella, Libera nos, Maria.* Puis venaient à la suite : la gilde de Deynze (1402), la gilde de Saint-Nicolas de Willebroeck (1551), en *pourpoints* taillés, chausses, écharpe et toque de velours; les arquebusiers de Montaigu (1440), entourés d'une large écharpe de soie à franges dorées, une aigle en velours rouge sur le chef; la gilde de Saint-Jacques de Louvain, précédée d'un porte-bannière en dalmatique rouge brodée d'or; les arbalétriers d'Hiere, la société de sainte d'Egmont, celle des Quatre-Saisons, celle de Graaf van Vlaanderen, etc., etc. Pendant près d'une heure, ce fut un ruissellement ininterrompu d'uniformes extravagants, d'étoffes fastueuses, passementées de perles, soutachées d'or et d'argent, avec un cahotement de médailles entre-choquées qui faisait chanter les cavalcades et sur cette houle d'orgueux glorieux promenait comme la palpitation joyeuse des siècles.

LA CATHÉDRALE.
(PORTAIL LATÉRAL.)

Ces magnificences profanes n'ont de comparables que les pompes pieuses qui se gardent au fond des sacristies et, à l'époque des processions, chatoient par les rues comme la louange et l'extase des religieux. Partout, en Belgique, la dévotion publique se manifeste par les belles églises fraîchement décorées et un respect dévotieux s'attache à la conservation des vieux monuments du culte.

Non loin du Parc, en bas du Treurenberg, dont le nom superstitieux (montagne des Pleurs) perpétue le souvenir d'une guerre du seizième siècle, Sainte Michel et Gudule dressent leurs deux sévères tours quadrangulaires inachevées. Chaque grande époque d'art a laissé de son génie à l'édifice; nous y verrez se succéder le gothique primitif en lancettes, puis les voûtes, le portail, les arcs latéraux se fleurir au caprice du gothique fleuri. Un jour mystérieux ruisselle des verrières, illuminant de reflets disparus les marbres sévères qui garnissent le pourtour. Quelques vitraux sont admirables, principalement ceux que peignit en 1538 Bernard van Orley et où s'agenouillent Charles-Quint et sa femme Isabelle de Portugal, agenouillés en costume de cérémonie devant Dieu le Père portant la croix, et Albert Louis de Hongrie et sa femme Marie, sœur de Charles-Quint, en adoration devant le saint Esprit. Plus loin, un vitrail daté de 1528, par Jacques de Vriendt, Bruxellois par-dessus le *gabl*, au fond de l'église, raconte une légende

de soleil ; des tableaux, des sculptures, des bancs-clodts, des tentures illustres, des tapisseries de haute lisse couvraient à la somptuosité du temple. La splendeur merveilleuse pas cette fastueuse châsse de métal ciselé, ciselé et fondu par l'artiste Henri Verbruggen, 1699, une image de vierge, un précieux tableau sculpté dans le bois et où se voient, parmi les anges adorateurs, Adam et Eve poursuivis par la mort, et, tout en haut, la Vierge et l'enfant Jésus debout sur l'arbre de vie.

A Notre-Dame des Victoires, la richesse des autels et des ornements contraste au rattrapage de goutte catholique et orthodoxe. Les allégories sont nombreuses : dans l'une des chapelles, celle de la Tour et Taxis, une femme en marbre blanc, figurant la Vertu, tient à la main une chaîne d'or par laquelle le Temps la tire avec force. Une autre chapelle est dédiée à Saint-Marcou : on y voit un mausolée en marbre noir et rouge et relevés porte le nom du poète J.-B. Rousseau, mort en exil à Bruxelles le 8 avril 1741.

L'intérêt archéologique grandit encore avec Notre-Dame de la Chapelle. Ici existait le troisième ossuaire de la période de transition. Ce sont d'abord les piliers, de style byzantin, les colonnettes en faisceau alternant avec des colonnettes isolées, sur le pourtour du tribunal, signalent encore l'ornement de roses; enfin, par-delà le tribunal, la frise et la naissance des nervures s'entre-croisant pour former une voûte en arc-en-plein, manifestent le gothique.

VIEUX MONUMENT DE LA CHAPELLE.

L'incendie, le bombardement, les dépradations successives altèrent la physionomie de cette grande construction religieuse : en 1695 les voûtes sont refaites, et on ne les refait qu'en 1421 : la tour centrale quadrangulaire qui s'élevait à l'intersection des transepts et du chœur disparaît en 1626 ; à peu près vers le même époque, on élargit les fenêtres du chœur, et l'on bouche les arcades ouvrant l'arc de réponse au Saint-Sacrement, l'entre de large pour l'édification des prêtres, la troisième de presbyteriens où officiaient les officiants. Quelque temps auparavant, le maître-autel fut enfin tombé sous les coups des sectaires, et on le remplaça par un de ces spécimens architecture où l'élégant gothique, la pierre et le marbre, Une toile du maître, « l'Assomption de la Vierge, » était alors suspendue dans le chœur fut exprès pour s'accorder au nouvel ameublement; mais elle fut volée, depuis, par les tapissiers à l'électeur de Bavière.

De nombreuses chapelles garnissent les bas-côtés de l'église actuelle. Arrêtez-vous devant celle qui est consacrée au Saint-Sacrement : au sommet y existe la première des épinoles, avec un groupe de trois grandes figures d'un goût violent représentant le Temps, la Mort et une Renommée. Tandis que celle-ci proclame les vertus des défunts, le faucheur à la face disparue en squelette symbolique le souvenir de leur gloire. Considérez encore sous un tableau qui l'ornait et où vie spirituelle pays des cadavres de la mort, le tombeau du peintre Pierre Bruyghel. Un autre monument, surmonté d'un médaillon en marbre blanc à l'effigie de François Anneessens, rappelle le temps de martyre populaire, décapité, le 19 septembre 1719, sur la Grand'Place, pour avoir défendu les franchises de la ville contre le gouverneur autrichien, le marquis de Prié.

L'extrémité toujours croissante de la ville a déterminé l'édification d'un certain nombre d'églises nouvelles qui, ajoutées aux anciennes, à celles dont il vient d'être parlé et aux

LE CHEMIN DE CROIX À LAVIGNOLASSE.

autres, à Saint-Nicolas, à Notre-Dame de Bon-Secours, aux Riches-Claires, à Saint-Jacques, au Béguinage, découvrent le goût public. On ne peut des matériaux que la richesse de ces monuments religieux, récents époque encore l'ardeur de l'ancienne foi.

Comme c'est le sort des capitales que la prospérité est venue tout d'une fois, le Bruxelles actuel, épicurien, joyeux, peu à l'inventaire, se trouverait plutôt dans les éclairs nocturnes des allées basses, les feuilles intensément dessinées des maisons, l'éclat des compositions extérieures qui frappent l'œil et font penser à une grande dépense d'argent.

PARC DE LEOPOLD BRUXELLES.

Et palais de la Bourse du beau son pendant à l'architecture brutale ; on de petit magasin en feuilles plus ravissantes de statues et de couleurs, allégories grecques, attributs mythologies, fleurs variées et diverses. Et en plus d'un endroit les nouveaux boulevards s'appuient à la vieille bande fortifiée de vieux-pierre.

Combien plus charmante la vieille promenade circulaire qui se prolonge le long des anciens remparts. Les trapézoïdes et oblongs boulevards extérieurs sont bien longues avenues d'arbres paisibles, bordées des hauts hôtels et jardins ; enregistrent des côté de rentrée et de fenêtre. Tout n'est que détente ; une impression de richesse urbaine calmée ; ici, le jardin botanique avec ses lacs, ses bassins, ses pourtours dépeints de plantes odorantes, ses galeries vitrées entourées à une grande coupole de verre ; là, dans un

large échancrure, l'énorme splendeur des fontaines, ayant par le grille d'ancrement de la colonne du Congrès ; ailleurs, se détachant sur un rideau de vieux arbres, la Porte de Hal, utilisée aujourd'hui pour les collections d'armures et d'antiquités, une masse de pierre hémisphérique, dépouillée de créneaux et accostée de tours, aux escaliers rabougris, barbacanes, mâchicoulis, grandes salles ajourées de hautes fenêtres ogivales sous la hauteur desquelles hautaient les cuirasses, les enfumures, les noms de maillés, les victoires remplies d'objets rares, les antiques meubles durs ; au cœur même de la ville, les grandes, les spacieuses et les hautes verdures du Parc, éclairant une gerbe où, derrière un grand Bélard en marbre, s'égaie la flèche de l'Hôtel de Ville, Le lac, pendu des ombrages du canal, les longues façades de l'Entrepôt s'allongent d'un amas de petites maisons à

LES BASSINS DU CANAL.

pignons, percé d'innombrables fenêtres ; plus loin, tout-à-fait les limites des quartiers industriels, Anderlecht, Cureghem et Molenbeek-Saint-Jean.

L'ensemble, vu d'un point élevé, de la hauteur qui couronne le Palais des sciences, par exemple, déroule un tableau mouvementé et merveilleux. A droite, une boucle de toits en escaliers, redoublés de tuiles et d'ardoises, coiffés de cheminées, capuchonnés de lucarnes, se prolonge, dégringolant les pentes, s'enfonçant comme en des entonnoirs, brusquement heurtés aux montées, semé de constructions en tous sens odieuses de ruelles qui se croisent et sont les rues, où hérissé de pointes de clochers et de grêles aiguilles, là haute et blanche cheminée d'église, avec des espacements de verdures claires qui tranchent sur l'échiquier des maçonneries grises et brunes, et toujours le cheminement ininterrompu des petits pignons pareils, rectangulaires, enfoncés sous leurs rangs calottes de gouttières. Émergent de tas, Notre-Dame du Sablon, la Chapelle, les Minimes, Notre-Dame de Bon-Secours, les Riches-Claires, Saint-Nicolas, le Finistère s'allongent dans leurs robes de pierres ou taillis de leurs paroisses respectives. Plus à droite, la cathédrale dresse ses deux tours jumelles, comme des bras tendus vers le ciel, parallèlement à cet autre élancement

ornements, l'aiguille de l'Hôtel de Ville. Sur le même Forum, au bois, Sainte-Marie, érigée dans la perspective, ornait ses dômes.

Plus riche, cependant en diverses directions, c'est la nouvelle Sainte-Catherine (sud-ouest), en regard de l'ancienne, riche d'élégantes sculptures toutes : Saint-Jean-Baptiste du Béguinage, avec sa façade crénelée de tours et son ornementation tourmentée ; Notre-Dame de Laeken, aux accotements découpés sur l'horizon comme de gigantesques vertèbres ; Saint-Jacques de Coudenberg, dont le dôme laisse de crème vert bronze s'en bombant grêle à l'époque. Proche des massifs de l'ancien Jardin zoologique, Saint-Joseph (avec la pointe de ses tourelles en pierres bleues) et tout à coup l'œil aperçoit une coupe

LA TOUR DE BRUXELLES.

cylindrique, le Palais de Justice, cette construction babylonienne, plongeant dans les profondeurs de la ville avec des temples géants, avec des portes de cent pieds, des labyrinthes de salles et de prisons à l'infini, de perspectives colossales et des escaliers ouverts, tel un jeu de briques qui date une confusion de style et d'ordonnance, n'en restant pas moins un grandiose et imposant décor.

Le regard d'un tel édifice est l'invention d'une forme nouvelle de la conscience publique. Il emporte à cet autre symbole du passé, l'Hôtel de Ville qui était aussi le Maison du Roi, mais appliqué à la vie civique et limité à un groupe ethnique déterminé. Une notion d'humanité élargie se dégage de ses vastes proportions dominant de si haut la ville qu'il semble que les incertitudes et les agitations de la rue des hommes ne puissent atteindre jusqu'à ses degrés. La Maison communale est le cœur vivant d'un agglomérant ; le grand Palais de Justice est comme le cœur d'une société toute entière.

Bruxelles se refuse à s'immobiliser dans la voie de ses transformations. Il représente un principe national; il est le centre de l'industrie, commerce des intelligences et des affaires. Si la ville haute et grande est assez tabernacle, si le temps était des siècles, perhaps par dessus les places de l'Hôtel, signale l'arrivée des immobiliques en marche vers le port intérieur, c'est ici que réside la puissance de son organisme et travail. Les grandes villes furieuses mystères. Le bas les mêlent, labourent les pavillons communs, font vendre les marchés; mais Bruxelles est la cohérente synthèse et pensive; devant comme en dehors sur leurs hautes corbeaux.

LE PALAIS DE JUSTICE.

C'est le signe de sa prospérité toujours croissante de sacrifier au souci des ordonnances représentatives d'un haut état social, les aspects de sa beauté extérieure. A l'étroit dans un décor qui correspondait à sa destination dans le passé, la capitale opère à élargir ses voies, à créer leurs ouvertures, à les munir à de puissantes architectures. Ma vraiment aspect que l'art, cette fois, le sens exposait de la beauté en ses rapports avec la vie, prévaudra sur l'idée des solidités : mais grâce et sans ce qui, jusqu'ici, abandonnait la Bruxelles intérieure. Il semble étrange que la Grand'Place et le facile aspect de ses maisons des corporations soit resté sans influence sur la recherche architecturale contemporaine. Les pâtres rehaussant l'archaïque des lignes, le bas-relief et la ronde-bosse allouant au jeu d'ombre et de lumière, l'invention des façades dont l'or et la pierre doctrinés et unies en vue d'un aspect colorisé, l'adaptation de l'édifice sensibilisée par le goût architectonique, les stylobates, les allégories et les figures proposent des leçons merveilleuses qu'on s'obstine de

se perd une idée dans un pays où l'atmosphère est peu encore réclame des mille pittoresques et des paysages généreux, renfermés avec le goût public.

Le règne actuel, il faut l'en louer, se montre toujours préoccupé des embellissements de la grande cité bruxelloise. On lui doit la création de parcs et de squares nouveaux ; on lui devra bientôt la transformation de la vaste et monotone artère que bordent les façades du Palais de la Bourse. Les plans prévoient, en prolongement à celle-ci, la construction de deux galeries ouvertes en quart de cercle et dégageant les façades transversales. Les mosaïques ébauchées de quelques parties, séparés par une grille monumentale du côté de la place et peut-être aussi terrasse dominant les bas-fonds du Parc.

Cette gravure est tirée de Bruxelles.

Ces grands travaux correspondraient avec la réalisation du vaste projet qui, sous le nom de Mont des Arts, comprend le dégagement des musées nationaux, l'agrandissement de la bibliothèque de Bourgogne et la percée d'une avenue nouvelle s'ouvrant entre le Grand Sablon, la place Royale et les quartiers en contrebas.

Les faubourgs, de leur côté, n'ont pas cessé de se développer et font aujourd'hui à l'agglomération bruxelloise une ceinture de villes nouvelles qui commencent à la fois les dernières ramifications des agitations de la capitale et les paisibles silences des campagnes prochaines. C'est presque un dix-huitième que mélange, au lieu des squares en pente, le lac où les habitants de Saint-Josse-ten-Noode vont chercher la fraîcheur des soirs d'été. Et Forest a toujours un étang, s'il a perdu les courbes molles de ses roseaux jaunes. Là, près d'un asile, le sculpteur Samuel érigea un monument de petit canal, commémorant ainsi le destinée mélancolique d'un grand écrivain, de ce Charles de Coster qui écrivit la « Légende d'Ulenspiegel » et ne connut la gloire qu'après sa mort.

VIII

Les environs de Bruxelles. — Le bois de la Cambre. — La forêt de Soignes. — Waterloo. — Wavre.

A mesure qu'on s'éloigne de Bruxelles, la variété de la nature brabançonne se fait sentir dans la multiplicité des paysages et des habitations ; toute une partie rappelle les Flandres par le développement de ses pâturages où, dans les hautes graminées, les bestiaux plongent à plein flanc. Le long de la Senne, surtout, les herbages, fréquemment arrosés par les débordements de la rivière, ont une surprise riche et sûre qui nourrit les bétails abondants et les viandes offertes par une alimentation inépuisable. En même temps, on perçoit le travail et les directions de l'industrie, celles-ci agissant

sont une large part consacrée à l'élevage des bêtes, et tirant profit des interminables prairies, comme d'un vaste magasin de fourrages où la chair animale emmagasine l'élément pour les besoins de la reptide.

Alleurs, une succession de terrains cultivables et non, comptés de bruyères, font penser aux landes de la Bretagne, aux solitudes amples du Brabant des bruyères. Et de nouveau, encore, les aspects changent, le gris cède le sol, le plaine se dévoile, on voit une vallée sous la vaste horreur les premières ondulées de la grande contrée ardennaise. En même temps le travail se modifie : la maigreur de la terre ne permettant plus à alimenter les pâturages, la charrue péniblement laisse ses fines pierres, elle n'est faire jaillir les céréales, et l'activité humaine applique à la production céréale de la glèbe ; puis, quand l'exploitation agricole n'est elle-même plus possible, le pic se taille une voie dans le roc, les carrières suivent leurs douces profondes ; ou bien les mineurs fouillent au sommet gradins des falaises calcaires.

Entrée de forêt dans la Lesse.

Autour de la ville, cependant, la campagne présente plutôt l'aspect d'un grand potager, où les cultures, parallèles aux voies d'un damier, alternent en carrés réguliers. Anderlecht, Schaerbeek, Ixelles, Uccle, Etterbeek, Evere, Laeken, Ucele, Forest et tous les villages environnants sont le jardin nourricier de l'agglomération bruxelloise : la terre, spongieuse et brune, fécondée par un travail régulier et nourrie d'engrais puissants, produit sans relâche. En tous sens, les horticulteurs disposent sous le défilement continu des champs, formant aux maisons une ceinture d'un volume profond sur lequel se détachent les habitations rustiques, disséminées dans ce vert universel, avec le rouge clair de leurs toits de tuiles, semblables à de grands coquelicots.

Enfin le sixième secteur borde de bois derrière lesquelles le paysan engraisse son lapin de luxe ; l'attrait agreste emplit partout les langues, vert, charmes, hêtres, cytises, bouleaux, hêtres et ormeaux ; sous le toit sont rangées les cages en bois où nourrit l'aigre pendeloque des fromages ; dans les cours, des charrettes fraîches de bottes de carottes, de chapelets d'oignons, d'amas de navets attendent le moment d'apporter pour la ville ; puis de l'étable, sentant le mâle des vaches à lait ; au milieu, le taureau allongé sur ses pattes, contemple la prée charrue pointe en vert à laquelle on l'attellera tout à l'heure. Et par les fenêtres basses vous apercevez, dans les chambres proprement colorées, les hommes et les femmes accomplissant des besognes qui ont trait encore à la terre. C'est une préoccupation unique de bien vivre à celle-ci en rapport avec tout ce qui forcément augmente l'optique des ménages ; et des étables les vastes grondent sous le ruminement de centaines de vaches qui, par longs convois, charrient aux étables une nutrition plantureuse.

Ici, comme partout, la couleur est la note constante de ce train naturel ; elle chemine dans les harmonies foncées de la plante et de la bête, dans les jaunâtres qui recouvrent les céréales, dans le pétrail humide des grands fumiers, chaumés et roses capricieusement de sang sous les lambeaux étalés de chaux de saltre, dans les gais vermillonnés des paysans assis sur les granges, aux leurs bonnets à rubans, leurs étoles rouges de fleurs, leurs corsets jupes de couleur lie de vin, soulevant le devant puissant des hanches, du fond de nourrissons suivis moins harmonieux sur des bancs d'herbes, avec des vermillonnés des pis de fraîche race, un ensemble d'animés gaieté et

sources, jaillies de notre terre. La Lys se voit dans les tableaux d'une atmosphère qui lui est toute personnelle, dans la plénitude d'une gamme vigoureuse sur laquelle les ombres du ciel semblent avec des éclats de pierreries. Il semble qu'on ait là le secret de cet art de la peinture auquel la poésie constamment se reporte en Belgique. Bien avant que le pays n'eut une littérature, les peintres furent l'expression vivante de la terre natale. Elle leur dictera ses lois, ses énergies, son âme pieuse comme à des fils de dévotion chargés de la magnifier. La Campine, les Flandres, le bas de Gueldre, Anvers, Malines, Bruxelles, Louvain, le Limbourg, le Hainaut, Liége, Namur, le Luxembourg, ont leurs écoles de paysage où les Ruysdael, les Hobbema, les Rembrandt, les Dubois, les Verboeckhoven, les Verwée, les Gaertner, les Claes communieront avec les vestiges de la Nature primitive, avec le grand mur ténébreux semblable aussi bien aux pétrifications anciennes qu'à nouvelles les landes, les eaux, les pâturages et les bois. Plus près de la capitale, vers 1880, un jeune peintre allait fonder, dans une région semblable et fertile, une libre académie d'art qu'il appelait l'École de Tervueren. Le pays était boisé, accidenté et grave en ses multiformes variétés : on y eût bientôt vu planter les chevalets devant les horizons. Hippolyte Boulenger a vécut une vie charmante, solitaire et laborieuse, après avoir longtemps souffert dans les villes; son art vibrant, personnel, tendre, ardent, avait été mal compris d'abord; endeuillé de nuit, trempé aux aubes et aux crépuscules, tout frais de vertes eaux, il chantait, sublimait, transfigurait. Il donnait à jamais asservie au cœur de nature où il prit naissance et qu'il exalta d'une poésie merveilleuse.

L'ÉGLISE DE LA CAMBRE

Cependant le caractère général et particulier de la région saharienne n'est pas oublié. A l'extrémité de la longue avenue Louise, séjour préféré de la haute bourgeoisie, commence le bois de la Cambre, ancienne dépendance de la forêt de Soignes, dont les taillis et les futaies formaient dans le passé un prodigieux enchevêtrement vert où pénétraient les moniales et les dames. Ont y accédait autrefois par une avenue qui partait du pied de l'abbaye, aujourd'hui transformée en large voirie urbaine et dont on aperçoit toujours les facades régulièrement disposées, le grand portail d'entrée et la chapelle isolée au milieu des cours, notes de monastère et tableaux. Gisella conduisait ses troupes de religieuses. L'ombre était profonde sous les ramures séculaires dont les mousses se tendaient au pas de sa mule comme des tapis. Les cimes, hantées par le chat sauvage, l'écureuil et les corbeaux, inclinées au-dessus des allées encombrées de mousses et de feuilles mortes des épaisseurs sombres de dames, appuyées sur les troncs rugueux comme sur des pilotis de feuillage. Les chanoines, prêtres et cavaliers, par petites troupes, s'engageaient sous les arceaux de la Porte de Linthout, au bout de laquelle on rencontrait le pavé qui mène à Boitsfort, de bel air parfois d'alors, que déshonorèrent les misères des maisons basses et basses les futaies plus lointaines.

A présent l'avenue bois, ombrée, ordonnée, quotidiennement coupé de routes pavées aux sentiers, aux boulingrins, parcs d'eau, chevaux de manège, stalls, haltères et trapèzes, parcs aux cerfs, terrains de croquet à un jardin digne de rendez-vous, où les ombres colletées des Nouvelistes parisiens servent de table de fond au défilé des équipages, à l'étalage des voitures, à la Bourse libre des familles élégantes par les dimanches.

Rejoignons cependant la grande caserne : le village de la forêt monumentale d'aujourd'hui

avec les grands hêtres. Ça et là des campements de bûcherons groupent leurs huttes basses, en leur dressant un rempart de fascines, et des nuées de fumée s'enroulent au milieu des troncs éclairés où le maquereau des corneilles rythme le bruit sourd des cognées. Tandis que vous cheminez, des hardes de chevreuils bondissent sur les pentes, effarouchées, et gagnent l'épaisseur des taillis, sveltes silhouettes d'une grâce frayale, qui sont comme l'incarnation de ces paysages solitaires, perdus dans la profondeur des clairières.

Par moments, une clairière au parc bondieu, sur lequel rabattent des attelages de cavaliers, prolonge entre les fûts d'arbres sa monotone ligne grise. L'une vous mènera au pays du peintre Boulenger, à Terveuren, ex-résidence royale, à présent ruinée par le feu et où, dans le silence des bois, Charlotte, fille de Léopold Ier et femme de Maximilien, promène longtemps sa démence. Une autre vous conduira aux champs funèbres de Waterloo.

BOULEVARDS ET BOIS DE LA CAMBRE.

A voir le gros village aux maisons basses que traverse celle-ci, on ne s'imaginerait pas qu'une guerre épouvantable a passé par là, et déjà des monuments douloureux se dressaient au milieu de ce lointain village, perpétuant la mémoire des extermination. Derrière les boutiques industrieuses, les cabarets pittoresques de bières vives, les fermes bretonnes et l'entrée ouverte des maisons coquettes du vaste cantonnement qui les avoisine, une église, toute tapissée extérieurement de plaques funéraires, dressées d'inscriptions anglaises, attendit son deuil, proche du jardin où lord Uxbridge fit retirer sa jambe, comme une personne qui lui serait très chère. Ce ne sont pourtant encore que les avant-coureurs de cette procession de lamentables souvenirs éternisés par le bronze et la pierre aux alentours du champ de bataille même.

À mesure qu'on avance, il semble que les maisons s'espacent, pour mieux préparer à l'horreur du tableau; et, la dernière borne franchie, cette hôtellerie des Colonnes dont l'odeur exhalée à vous accueillir, avec un respect sacré au réel, le fabuleux d'où chaque traité Victor Hugo pouvait contempler les lointains fabuleux sur lesquels, en ce temps, il faisait se dérouler l'étude inoubliable dans ses « Misérables », une sensation de solitude et de tristesse vous envahit soudain à l'approche des lieux qui témoignent de désolé inépuisables. Bientôt, en effet, à travers le rideau des arbres de la route, la grande plaine apparaît, élargissant vers le ciel son battement comparable d'une immense poitrine de fou vu fond, que la grande entr'ouverte se poitrine par à rendre monstrueux. Vous n'irez plus qu'à vous replier en vous-même, rabattu de toutes les saisons qui s'entre-choquent sur cette terre et qui vous font homme vos sens : vous êtes entré dans la bataille.

Au pied de la butte, trois habitations isolées, à la fois cabaret et maison, la table toujours prête, les portes ouvertes, les grilles closoiriées et tournantes, guettent le passant comme une proie profitable à l'inévitable tavernier. Le flot, la plate-forme de laquelle on croit voir onduler les régiments en marche, la glèbe grosse d'entrailles qui par moments semble bouger sous les pieds, le soleil ruisselant sur les nappes de blé déroulées en tous sens sur l'un et l'autre des versants, le modelé mouvementé des ombres, tout ce bruyant, mêlé aux choses leur appartenant, comme le cours d'eau et le vent du ciel appartiennent à la rose et à l'aile des moulins.

VUES PRISES DU BOIS DE LA CAMBRE.

Traversons l'ombre du gardien et contemplons l'ossature gothique verticale qui aboutit à l'inévitable porte sur laquelle est posé le flanc cyclopéen. De l'autre l'avenir se développe dans sa plénitude ouverture, cirque de maisons neuves qui filent entre les cercles, celles-ci démolies jusqu'à l'horizon, d'une large boule extérieure sur laquelle tournoient, par places, des constructions blanches démesurées. A l'est et à l'ouest, des lignes d'arbres, qui vont s'espacer dans la profondeur, pointent interminablement leurs silhouettes feuillues, évoquant l'idée d'une file de grands soldats coiffés de bonnets à poil : l'une longe la chaussée de Nivelles, l'autre la chaussée de Charleroy. Et au nord, un peu en retrait du colosse de bois et à un pas des casernes, une autre rangée de feuillages sombre, à demi enterrée d'un large remblai couvert de terrains, pareil à un cimetière où les champs dévalent en pente rapide; c'est en effet la cuvette, immense excavation entre de hauts talus et bordée de haies vives, qui a gardé dans l'histoire le nom de chemin creux d'Ohain.

CHAPELLE DE WATERLOO.

L'élévation des talus primitifs, petit à petit diminuée par les éboulements, ne suppose plus guère à présent que par comparaison, au moyen de l'obélisque historique et de la colonne Gordon; de l'excavation que Napoléon ne soupçonna point, et qui pourtant en 1815 remplit si profondément la cote cinquante, il ne reste qu'une vaste cuvière entre des broussailles. D'ailleurs, toute cette étendue a été bouleversée pour la construction de l'immense tumulus, au point que les cotes exactes sont difficilement perceptibles; pendant quatre ans, les bataillons légionnaires, espèces de bêtes de somme à visage de Suisses, qui, en ce temps-là, s'employaient pour les transports par toutes et quatre voyait, les épaules tendues sous les fais les plus accablants, descendre en remuant sans pleurs les rampes escarpées du Pavois dans leur cité d'origine, exhaussant constamment la montagne de cendres les terres rapportées des alentours, préparant ainsi de monuments aptes de conjecturer aux archéologues et aux voyageurs

Là-bas, dans les bâtisses, la France, servière obligeable qui, ayant ses douzaines en croissant d'une couche, fait sa tournée de roche en roche. Les gens sortent vers elle, sont ce que vous apprenez.

Le long de la chaussée de Charleroi sont les cafés contenant à toute heure, en sus de leurs habitants à bâtisses en cabanes autour un sous-sol de complément par défi douanier d'échappeurs de vous bouteilles d'eau-de-vie et d'alcool ; de beaux bâtes rires, épaisses comme des mousquetons, chassent les crocs, accrochés d'eau débandade de pensières légères et bonnes, parole à de fins vous soulés.

« La Haye-Sainte ! » vous dit le garde, en relevant de ce que la poussière de vos bâtes.

Un air de tactique a depuis longtemps gardé ce chemin de combats aux portes, et cependant on éprouve tragique tâtisse à donner à ces vieilles guerres blessées et

LA FERME DE MONTHOLON.

mues, qu'encore écrite manière du côté de la route, l'esprit éloigné des lieux luttés.

De nouveau, le brouillage mêlé de couronne troublé le silence : et, désignant un prolongement de la chaussée en tache claire, entouré d'un les arbres, il déclare au nom : « Belle-Alliance ! »

Puis, étendant la main d'un geste circulaire, il vers ouvrir au lieu Plancenoit, vers le mur mobile des Français et des Prussiens ; la forêt de Rossomme (le nom de ce vieux Rossom qui l'habitait au siècle dernier), au centre de laquelle l'empereur Napoléon avait presque toute la journée de 18, étudiant tout à la fois la plaine et la carte du pays ; puis le reste en circulaire les douze bataillons de la vieille garde ; la maison du guide Bauduin de Couvin, fusillé au Caisne ; et finalement, sur un point plus rapproché de la butte, un massif de feuillages pareil à un bois et qui fut pris pour tel par l'empereur impérial, le verger du château de Hougoumont.

En même temps, dans un bouleversement électrique, le Wahut qui, à force de creuser des nuits anglais devant un sublime héroïsme, a connu le silhouette des fantômes hautes, atteint les profondeurs de chacun de ces lieux mémorables.

« Là, à l'angle de la chaussée et du chemin creux d'Ohain, le duc de Wellington se tint, pendant toute la bataille, appuyé contre un arbre qui, depuis, a été scié et vendu en détail en Angleterre.

« A côté, regardez le monument historique, élevé par les officiers de ce régiment à l'honneur de leurs morts, avec sa borne d'infanterie et ses tables de pierre où sont inscrits les noms des braves.... Et en face, la colonne du brave lieutenant général Alexandre Gordon, aide de camp du général Wellington, enlevé à la fleur de son âge....

« Dans la cuisine derrière la Haye Sainte, grise et triste chaumière sur le mur laquelle, du côté de la route, une plaque en fer rappelle les événements.... Voici la Belle-Alliance, reconnaissable aussi à sa plaque en fer.... C'est là que les généraux Wellington et Blücher se saisirent mutuellement la main, le 18 juin, à neuf heures et demie du soir.... La Belle-Alliance était nommée à cause du mariage célébré d'une Fermière

WATERLOO. — LA HAYE-SAINTE.

de Frischermont.... Puis Bourgemont, ces arbres noirs. Relire ici l'action commencée.... Et maintenant, comprenez bien.... Le 17 juin, les Anglais et les Hollandais, après s'être battus aux Quatre-Bras contre les Français, passent à Genappe ; et, un peu après eux, l'armée de l'Empereur passe à son tour, trempée jusqu'aux os par une pluie abominable.... Les Anglais et les Hollandais viennent se mettre ici, droit dans la direction de notre ligne, au *mardemont* ; et les Français bivouaquent là, à la lisière de la Sainte-Alliance.... « Vingt minutes de distance, et comme qui dirait les Français à la tête du Lion et les Anglais à la queue.... Napoléon, lui, pendant ce temps, établissait, dans la soirée du 17, son quartier général à la ferme du Caillou, après avoir reconnu le champ de bataille avec ses généraux.... *Il* devinait encore quand on l'éveilla, le 18 au matin.... Et il alla s'établir au haut de mon hêtre, là où nous ne vous pas, vous ni je vous le montre la ferme de Rossomme.... Tout à coup, à midi, il aperçoit des troupes qui s'avancent sur la Chapelle-Saint-Lambert, à six kilomètres de Planchenoit : c'était l'avant-garde prussienne. Pendant ce temps Grouchy, qui avait été envoyé à la poursuite des Prussiens, était à dépasser à la vue de son frère Wally Jeanneau, chez le notaire Hollaert, d'où il entendait le bruit de la canonnade.... Mince que Grouchy lui dit : « Ouvrez-moi, bonne amie ! »

« Une supposition : si Grouchy, au lieu d'essayer prendre Gembloux et ses trente mille hommes, les avait eus sous la main, il gagnait la bataille.... Mais cet homme gênait Dieu.... Et alors donc, les Français étant au nombre de cent-dix mille, cent mille chevaux et deux cent quarante canons, les autres ayant cent cinquante-neuf canons et trente mille cavaliers, on sait, par leur part, cent-dix mille hommes, sans compter l'arrière-garde de Blücher, les trente mille Prussiens de Bülow qui attendaient le moment de prendre en flanc l'armée française, à une heure trente-cinq minutes le signal est donné.... Les lignes se replient sur le château de Hougoumont, d'où les Français étaient par des trous faits dans le mur.... A une heure, l'artillerie française commence son attaque sur le centre..... A une heure trente minutes, le général d'Erlon marche sur la Haye-Sainte, soutenu par les dix, mais c'est à trois heures seulement que le maréchal Ney s'en rend maître.

« A quatre heures, les cuirassiers de Milhaud font une charge, qui est repoussée ; et, à cinq, une nouvelle charge dure pendant deux heures.... Jamais on n'avait vu rien de pareil ; tous les alliés tenaient bon, et à cinq heures et demie les Français plaisent déjà partout.... Plancenoit est pris alors par les Prussiens, Grouchy n'arrive pas, et tout à coup, la garde, commandée par Ney, forme le carré. L'ennemi l'entoure de toutes parts ; on lui crie de se rendre, mais elle refuse, et le général s'écrie : « La garde meurt et ne se rend pas! » A huit heures, le duc de Wellington, qui était resté tout le temps de la bataille sous un orme, s'élance enfin.

MONUMENT DES HANNOVRIENS.

« Napoléon est perdu : l'armée française fuit dans toutes les directions, cernée par Grouchy, heureux l'empereur, qui fait avec ses soldats, il en tombe trente et un mille ; les alliés, eux, auront perdu cinquante-deux mille hommes. »

La lamentable mêlée terminée, il ne reste plus qu'à errer, en se retirant à soi-même, dans le silence de la pensée, le tableau de la bataille et de la défaite qui s'en suit.

La pluie se charge de l'ensevelissement immédiat des hautes destinées par les paraboles des boulets. On voit les grenadiers, hautes statures hautes, pousser leur sac entassé de larges briches blanches, tandis que les cuirassiers, pareils à une tenaille, s'enfoncent dans les lignes extrêmes, boucanées par le poitrail des chevaux, et crevées par la pointe des sabres. Un tourbillon remue les régiments entiers, hachés, déviés, parcellaires, ils ne tiennent bientôt plus sous la mitraille, que des troncons tenaces de bataillons fameux, jusqu'au moment où ces troncons eux-mêmes, foudroyés par les décharges, disparaissent dans le naufrage de la mêlée. La chair vivante augmente comme de la viande d'abattoir ; les agonies en tas sous le galop épars des cavaliers ; il bat. La Haye-Sainte, Hougoumont, Belle-Alliance, Plancenoit, ressemblent à des îles submergées, où pourtant le massacre et l'extermination continuent ; chaque pierre abritant un foyer qui crépite sans relâche et quand elle s'écroule, fracasse sous le sabot des belles, sur tête de soldat se vidant de ses entrailles du même coup ; tous ces souvenirs reviennent et l'impression est terrassante. Elle redouble quand, descendu de la butte, on suit pas à pas, à travers le charnier aujourd'hui bouleversé par l'affouillement des charrues, les phases de la bataille, comme les stations d'un pèlerinage inégal arrosé d'un sang de larmes.

Je n'ai jamais longé le petit sentier, étant parmi les cultures et qui mène aux terribles

reines de Hougoumont, sans un arbre vivant dans les profondeurs de mort (1815) n'est que l'extermination et le carnage sont demeurés inscrits ici partout. Rien qui vous arrache l'ancienne du cœur. Hanches, plus basse en cet endroit, d'une épaisseur grasse qui fait penser à de monstrueux engrais, vous mène aux genoux, et, entre l'ensemencement des premières batailles, les mauvaises de l'année pour vous appartiennent, en partie, recouvertes d'un manteau de lierres et de chèvrefeuilles.

Il n'existe plus, sur toute leur longueur, aux traces de crépi large comme la main, la teinte partout s'est effacée sous la robe des balles, avec çà et là des *marbrures* de ciment. A l'est, particulièrement, les murs se rapprochent au point de passer à peu toute cette partie de la clôture, en une succession de brèches qui ne finit qu'à la porte charretière de la ferme. La reconnaître, aussitôt, à rester d'ailleurs à ses distances, malgré désormais que l'incessant vandalisme des touristes qui, sous prétexte de reliques historiques, chargeaient les moindres originalités et déshonorent leurs mutilations glorieuses.

Hougoumont, en 1815, était habité par un comte de Nouille et se composait d'une ferme et d'un château qui appartenaient à la femme du comte, la comtesse de Hougoumont. Dès l'approche des troupes, tout le monde avait déserté; le comte et la comtesse s'étaient réfugiés en France, et la domesticité avait gagné les villages voisins. Quand les artilleurs revinrent, ils trouvèrent la maison intacte, à l'exception de l'habitation du jardinier et d'une partie des communs; mais neuf des deux époux ne revit ce foyer séparé : trois jours après la bataille, le comte mourait à Paris. Un mot ne passe, pour la *propriété* lui rendue.

Il semble qu'on se soit gardé, comme d'un sortilège, de toucher à l'œuvre de dévastation laissée par la guerre; les bâtiments n'ont pas été réédifiés, et le sol continue à étendre ses espaces vides, dans une désolation à laquelle ajoutent les pans de mur couverts des lèpres végétales. Des ouvriers de paysans se sont installés dans les dépendances épargnées; celles-ci alignent sur la gauche une suite de constructions basses, faisant équerre avec une façade plus haute, la demeure de l'ancien jardinier, encore occupée aujourd'hui par son fils. On vous montrera dans les étendues l'ancien des balles ; ici les ruines vitrées d'écuries, là les excavations de la porte écologique, ailleurs une porte en chêne percée à jour. Dans une petite pièce carrelée de dalles, moisi au intérieur fonds de cuisine, rongé par la rouille : étriers, bâtonnettes, fragments de sabres et de fusils entassés dans les décombres.

Au milieu de la cour, une margelle de puits dresse une empoterie, ruinée comme tout le reste; en vous penchant par-dessus l'ouverture, vous apercevrez un amoncellement d'os pourris et de lèpres jetés pêle-mêle. Le guide ne manque pas de vous dire que deux cents cadavres gisent dessous, empilés les uns sur les autres, sans qu'on ait jamais rien fait pour leur donner une sépulture décente. C'est une des *croyances* légendes de cette maison hantée que je vous conseille regretter d'après beaucoup, sur lesquelles comme pour toutes les légendes des ruines, on aimait déverser des pleurs et de la tolige. Mieux, s'il faut en croire les récits qui circulent encore dans les fermes d'alentour, tous ceux qui y périrent n'étaient pas morts; dans la hâte du déblaiement, des agonisants furent confondus à la fumière fumante; et pendant toute une nuit leurs lamentations s'entendirent au loin, mêlées à des appels, des supplications vagues, qui, des profondeurs du puits, montaient dans les ténèbres de l'air.

Non loin s'élève la chapelle : quatre murs nus, recouverts d'une frise de noms et d'inscriptions, avec une ruine d'autel lamentable d'où sont tombés

un groupe taillé dans le bois, la Vierge tenant entre les genoux un petit Jésus drapé. Cette statuette a pour pendant celle d'un grand Christ, également en bois, qui attire, les bras ouverts, au-dessus du seuil, dans une niche pâle. Pas plus que l'enfant divin, l'homme-dieu ne s'est trouvé à l'abri des colères humaines; et dans cette humble maison grossière silhouette tuméfiée de taches de sang, dont les rides s'ombrent dans des anfractuosités noircies par la fumée de l'incendie et qui, du haut de sa croix, fait le grand geste miséricordieux du pardon.

Un petit cimetière en pierre sépare la cour des anciens jardins, entourés par le grand mur d'enceinte, et semble dans la nuit, une boule sombre entre les pommiers espacés en lignes inégales, autour desquels des chevaux paissent en liberté; et, tout au bout, un petit bois de peupliers gentil au vent. D'une telle hauteur et brûlé, cette race qu'on prend chez les nains, l'homme ou la femme qui vous accompagne tend la main vers la terre et vous dit :

WATERLOO. — LA FERME DE MOUSCRON.

« Ils sont là couchés par milliers ! »

Vos pieds foulent, en effet, une nécropole; Français, Anglais, Prussiens, réconciliés dans la pourriture, ont bouclé le sol de leurs ossements. Pas une pierre, pas un cippe pour perpétuer le deuil des familles; seuls les hauts peupliers balancent leurs ombres sur des ombres.

Près de la tranchée, deux tombes, envahies par l'herbe, s'dignent parallèlement, comme des dernières pareilles : sous l'une repose John Lucie Blackman, général anglais, et l'autre recouvre les restes d'Édouard Cotton, « serjeant major of the 7th hussars who departed this life at Mont-St-Jean the 21 day of June 1815 ». Le soldat a voulu être inhumé près de son supérieur, par dévouement ou par désespoir, et la hiérarchie qui les séparait durant la vie les a rapprochés dans la mort. Édouard Cotton, demeuré dans le pays, avait installé au pied de Lion une collection historique que sa veuve, restée dans cette région longtemps à exploiter avec une dignité toute anglaise.

Sombre de pâleurs, chaque année s'en retourne à la grande plaine, la plupart ordonnée l'amour de curiosité pathétique qui collecte aux lieux marqués de sang par l'histoire.

Pendant tout l'été, chaque matin, un coach anglais, sur le siège duquel on trouve à placer un livre à d'insidieuses lectures, fait, au grand fracas de ses quatre chevaux, cinq ou six fois le tour de la statue de Godefroid de Bouillon, dont l'équestre silhouette s'enlève sur les architectoniques lignitudes de la place Royale de Bruxelles ; c'est un signal connu auquel accourent des hôtels environnants, les touristes britanniques, en plaids écossais et chapeaux à larges rubans, ainsi que surgissent d'ombrelles et de lorgnettes. Quand la voiture s'est remplie, à l'intérieur et à l'extérieur, un large coup de fouet pressé et échappé les maigres limbelles, et l'attelage s'élance dans la direction de Waterloo, soulevant aux cahots du pavé la grappe humaine des voyageurs sur les banquettes, tandis que l'éternel cornet, entouré et salivé par des roulis réguliers, jette aux échos de la forêt ses retentissantes invitations sur le thème du *Roi Dagobert*. Toute la campagne est vendue désormais à Mont-Saint-Jean, et devient dans le verdoiement des cultures, sous de larges étendements d'écharpes roses et rouges, sous la conduite des guides habituels et rapaces.

Cette industrie du maître de l'équipage a du bon : elle supprime la peine et abrège le temps; mais l'itinéraire prévoit de Groppe prévenant toujours pour le solitaire contemplatif, car il paraît de suivre pas à pas la marche des armées, et, au retour, de se confondre en quelque sorte au secret de la défaite. Rien cependant, dans la pénible horreur traversée de deux unique rues, où les roches circulent pour aller au pâturage et dont les petites maisons basses semblent enfermer dans une perpétuelle somnolence, ne rappelle plus le terrible vision de cette débandade de soldats échappés, courant du pas allongé de la fuite et se bousculant sur l'étroit passage du pont.

Napoléon lui-même fallut être entraîné : pendant une heure il voulut tenter une dernière attaque. L'homme du destin dut rester assis sur sa chaise froide au fossé, à l'égard de ces lambeaux affolés qui ne reconnaissaient plus ni sa face ni sa voix ; puis-même vint se dresser sur les flancs d'escarpement de la rage en, vieux lion chétif, en allait l'écailler.

IX

Le pays wallon. — Les anciens Belges. — Namur. — L'abbaye de Villers. — Une fête dans les ruines.

Des Groppe, la contrée wallonne s'annonce par de grandes landes interminables où les bruyères, de distance en distance, massent des agglomérations de maisons basses, dont la fatigue aux corps et d'un son sang de bœuf, se recuit au soleil. La blancheur claire des villages disparaît sous l'empoussiérement accumulé ; une patine lisse revêt les façades et fait penser à des intérieurs vernis. En même temps un changement d'humeur et d'esprit donne des conditions différentes de la vie ; tandis que le Flamand, essentiellement sanguin, sensible à son champ, peu distant de la cabane qu'il occupe avec les siens, et n'a qu'une courte étape à fournir pour se retrouver au cœur de son être, dans la douceur de son ménage, le Wallon, dans les glaises ocreuses qu'il remonte, défriche ou laboure avec une gaîté particulière pour la grande culture, demeure éloigné du toit familial pendant des journées entières et n'y revient qu'à la nuit, pour prendre sa part du repos en commun et bientôt après se livrer au sommeil. Son existence passée au dehors, dans le milieu des champs souvent très éloignés de son habitation, le prédispose, moins que son aîné, le petit cultivateur toujours en train de soigner ses choux et de lisser ses pommes de

tenu presque en vue de sa maison, à s'enfermer dans le haut-lieu d'une pièce ramassée, qui petit à petit s'est meublée, sur un fond blanchi de marbre, de miroirs, d'images encadrées, de petites Vierges resplendissantes de paillon, parmi des scintillements de cuivres et de faïences régulièrement bouchonnées. Naturellement hâbleur, le Wallon aime les paroles de cabaret : le dimanche, il s'y attarde, joue aux quilles, et la grosse gaîté des tablées lui semble préférable aux silences de la chambre où souvent le chat dans les cendres, avec des interruptions de ronflements de pendule et de soufflements de bouilloire. D'ailleurs le sens des coquetteries de la toilette lui manque : tous ne verra pas chez lui, comme chez le chasseur flamand, se perpétuer le souvenir des choses séculaires, rajeunissantes à l'œil, habits pâlis par l'usure et les nettoyages, beaux cuirs rabougris, héréditaires poteries reluisantes d'émail. Sous le jour cru des vitres, à peine tamisé par un bout de rideau, le buffet neuf d'un meuble de noyer achevé à la ville mitoyte d'un drôle dur de travail.

NIVELLES. — LA COLLÉGIALE.

Cette déperdition du goût de la couleur s'atteste à mesure qu'on s'écarte des régions flamandes, et le touriste qui, venant de Groupe, se dirigera sur Nivelles, pour ne citer que cette partie du pays wallon, pourra en faire la remarque.

Au surplus, un bon traiteur chez un moine de choix boira cette sorte qui n'est pas variée, mais s'impose à quiconque a été parler de Jean de Nivelles et de son chien légendaire. — « Le chien de Jean de Nivelles qui fait quand on l'appelle ».

Cette expression chagrine s'est trouvée renforcée par un bruit qui ne laisse aucun doute sur le caractère du célébratif quadrupède. Jean de Nivelles, le guerrier hardi du quinzième siècle, dont la haute silhouette de reître doré s'accole toujours à la tour de Sainte-Gertrude, partageait autrefois son piédestal avec la bête que l'histoire a associée à son nom; mais le sentiment de l'indépendance avait des racines si profondes dans le tempérament bovin, qu'il profita d'une bataille pour se séparer violemment du guerrier, et, jugeant à cette abstention que, si on le replaçait, il oublierait de nouveau à son poulain, on laissa le grand Jean tournoyer son épée dans l'air sans lui restituer son vieil compagnon.

Sans doute ce quatrième animal n'était pas de souche nivelloise : on a peine à concilier une si sauvage humeur avec la gaîté gaguenarde qui s'exhale de la bonne ville. Et cette gaîté ne se concentre pas uniquement, comme une précieuse essence, au caractère des habitants : elle se répand par l'air et s'allie jusque dans la topographie pittoresque des rues, la disposition des toits sur les portes, la curieuse physionomie de toutes ces petites façades irrésistiblement souriantes. Il y a des villes tristes et des villes gaies : Nivelles appartient à la catégorie de celles-ci. Le soleil superpose l'éclosion de ses cruelles nuit dans les vitres, dans les vitres aussi fleuris de violiers, dans les feuilles de lierres rhumatisées comme une peau de singe qui n'est que désorbitée par l'accent bonhomie des usages. On va là porte à porte, dans la familiarité d'un voisinage si souvent que d'une fenêtre à l'autre on peut se tendre la main. A peine sur les deux grandes rues,

et, à la place, un palissonnage de vieux échalas, tournant sur eux-mêmes, comme dans l'entrain d'une ronde.

En tous sens elles s'entrecroisent, ces ruelles, bâillent, se coupent à angles aigus, plongent, remontent à plaisir leurs circuits pour égarer l'étranger qui, oubliant sur le pavé en pointes de diam. émû s'enfoncer dans ce labyrinthe, et, après avoir entrevu à la dérobée des cours de cours noyés dans les feuilles, des échappées de jardins aux murailles tapissées de vignes, des profils de maisons étranges par les tourmens capricieux, puis encore ci et là un pignon, une façade à balustres ventrus, au milieu d'architecture dentelée et flamboyante, le plus souvent tout des eaux de la Thiaux sous des ponts et des perspectives bizarres par les brusques saillies des anciens, finit par déboucher sur la place, le cœur et le poumon de la petite cité, aujourd'hui réduite à la vie paisible de chétifs d'arrondissement, et autrefois bruissante d'une rumeur de ruche, alors que ses ouvriers en laitine et en toile fine n'avaient pas encore, à la suite des troubles de 1647, transporté leurs métiers à Gosheni et Valenciennes.

LE THEUX, À NIVELLES.

Les gens de l'endroit, non sans orgueil, vous citeront sur le parc de la Dodaine, une promenade sous les tilleuls, bien alignés, le long d'une nappe d'eau, avec des pentes sur les bâtisses, puis encore la statue de Tiberius, un assez pauvre grand homme qu'on a mis, en l'honneur d'une gloire plus épurée, sous les feuillages de la place Saint-Paul.

Quand Nivelles n'avait ni la Dodaine ni ses belles promenades, elle possédait encore un riant paysage, son romantique cloître abrité à la collégiale, avec ses quatre galeries découpées en arcades et pressant jour sur l'antique pavé transformé en jardin. Là, sous les pierres sonnantes, reposent les « demoiselles en blanc aux pieds », ces inscriptions chrétiennes du monastère fondé en 645 par Itte, femme de Pépin de Landen, propagées, sous Louis le Débonnaire, le concile d'Aix-la-Chapelle prescrivit notamment la règle de Saint-Benoît. Dès le douzième siècle, où les cent habitent séparément des hôtels ou maisons capitulaires, celles-ci au nombre de dix-sept, qu'elles quittent par intervalles, pour se mêler au train du monde. Intérieurement, il en va, le chapitre était resté en communauté, largement doté d'une juridiction d'initiations et de coutumes, vraie comme une petite cité, avec cette distinction : au penant, la maison abbatiale; au levant, les tilleuls, l'église Notre-Dame et l'église des Chanoines ou Saint-Paul; au septentrion, le

sorte groupe en vue de la maison, à s'enfermer dans le bienêtre d'une pièce confortable, qui petit à petit s'est ornée, sur un fond blanchi de marbre, de miroirs, d'images encadrées, de petites Vierges engoulantes de pailles, parmi des scintillements de cuivre et de faïences régulièrement bouchonnées. Naturellement bâtiers, le Wallon aime les parfums de calament ; le dimanche, il s'y attarde, pour ses quilles, et la grosse gaîté des tables lui semble préférable aux silences de la chambre où rayonne le chat dans les cendres, avec des intermittences de sonneries de pendule et de silhouettes de bonnetière. Ailleurs le sens des superficies de la maison lui manque : tous ne verra pas chez lui, comme sous le chaume flamand, se perpétuer la douceur des choses séculaires, répétées à l'œil, bâties par l'aïeul et les bisaïeuls, vieux rideaux rabattus, héréditaires paravents rabougris d'ennui. Sous le jour cru des vitres, à point tamisé par un bout de rideau, le bâtiment neuf d'un mobilier de noyer ciselé à la ville saisira d'un éclat dur de verni.

NIVELLES. — LA COLLÉGIALE.

Cette dispersion du goût de la couleur vitrifiée à travers quoi s'ouvre des régions flamandes, et le courage qui, venant de Gosselies, se dirigera sur Nivelles, pour se créer que cette partie du pays wallon, pourra en faire la remarque.

Au surplus, un bon marcheur aura en moins de deux heures cette route qui n'est pas variée, mais s'impose à quiconque a lui parler de Jean de Nivelles et de son chien légendaire : — « Le chien de Jean de Nivelles qui fait quand on l'appelle ».

Cette signification chagrine s'est trouvée confirmée par un fait qui se laisse aussi doux sur le rancière du rébarbatif quadrupède. Jean de Nivelles, le guerrier hardi du quatrième siècle, dont la haute silhouette de cuivre doré s'écoule toujours à la tour de Sainte-Gertrude, partageait autrefois son piédestal avec la bête que l'histoire a associée à son nom; mais le sentiment de l'indépendance avait des racines si profondes dans le légendaire wallon, qu'il fallut d'une tempête pour se séparer violemment du guerrier; et, jugeant à cette abnégation que, si on le replaçait, il céderait de nouveau à son penchant, on laissa le grand Jean tournoyer son épée dans l'air sans lui montrer son vilain compagnon.

Sans doute ce quintessenciel animal n'était pas de source nivelloise : on a peine à entrevoir une si mauvaise humeur avec la joviale gaîté qui s'exhale de la bonne ville. Et cette gaîté ne se concentre pas uniquement, comme une précieuse essence, au caractère des habitants : elle se volatilise par l'air et s'évade jusque dans la topographie pittoresque des rues, la dégringolade des toits sur les pentes, la curieuse physionomie de toutes ces petites façades invraisemblablement riantes. Il y a des villes tristes et des villes gaies : Nivelles appartient à la catégorie de celles-ci. Le soleil reproduirait l'éclosion de ses rayelles dans les vitres, dans les eaux sous leurs de voiture, dans les feuilles de bonnes ébouriffées comme une joie de vivre qui n'est pas observée par l'ennuie bordonnée des usages. On vit là paix à paix, dans la familiarité d'un voisinage si resserré que d'une fenêtre à l'autre on peut se toucher la main. A peine une ou deux grandes rues,

A quelques heures de marche de la ville de Pépin se dressent, au milieu des bois, les ruines d'un autre château, qui, tout aussi bien que celui de Nivelles, évoque la splendeur des ordres religieux dans le passé.

Je n'oublierai jamais le souvenir d'une fête prodigieuse jaillie dans la nuit pour ces solitudes désertes. Par deux fois nous avions escaladé des rochers, au flanc de ces bosses qui bourrellent si étrangement, au de certains endroits, l'échine de la campagne brabançonne. Nous allions sur Villers, dont l'abbaye est une institution à laquelle se rattachent toutes les gloires des collèges ; c'était notre première visite : et par avance nous recomptions les émotions attendues des lieux auxquels s'est attachée la vie d'une humanité antérieure. Derrière nous, Rosseau avait disparu, avec ses larges nappes de fraises et ses cheminées de maisonnettes rangées autour de l'église, qui le serrent d'une collerette. Devant nous le sentier que nous suivions s'enfonçait dans les taillis, sous une voûte tressée par les bras entrelacés d'un essaim d'ifs. Le murmure des feuillages berçaient d'un gazouillement ininterrompu, comme une sérénité. Tout-à-coup des sonneries cuivrées, soufflées par la distance, interrompirent la douceur de ce concert ; et à peine eûmes-nous fait un quart d'heure de marche qu'un orchestre, encore caché, nous foudroya de ses décharges. Les cordes cependant continuaient à vibrer, tandis que les palombes roucoulaient, et le bois, même à travers le bruit, gardait son air tranquille.

Le château maintenant dévalait ; nous descendions la pente, écoutant gradativement grossir dans les feuillages cette rumeur de musique à laquelle se mêlait une rumeur humaine. Bientôt nous discernâmes des cris, des rires, des chants, les roulades tyroliennes d'une valse ; un villageois qui nous croisa au bas de la butte nous fit qu'il y avait fête aux ruines. Je me souviens alors du retour annuel de cette partie de plaisir à laquelle le pays wallon se rend en foule, le premier dimanche d'août. Nous avions marché plusieurs heures à travers champs pour nous isoler dans la nuit, et nous tombions dans les grossières réalités d'une danse.

Le hasard voulut que la première personne que nous rencontrâmes dans la vieille auberge Dessart, dépendance désormais déchue de l'abbaye, avec de vastes salles voûtées et d'interminables corridors où servit l'empereur des cloîtres, fût un ami, débarqué avec trois dames. La petite porte s'ouvrit sur un nuage de jupes, qu'il coula à l'oreille des commissaires garnis de blanc et portant un brassard frangé d'or, insigne de leurs fonctions, et sut d'une des nôtres fleurs cueillies d'un lot de toilettes claires et de blondes opales déroulées. On dansait dans la grande cour, celle qu'on appelle encore la cour d'honneur et qui est bordée par l'étendue dénue des murs du réfectoire, taillades et ébréchés. L'orchestre s'entassait dans un petit kiosque, au milieu de la foule des fins chat le commencement se prolongeait jusque sous les arceaux des cours, dans la rondeur.

Un soleil rutilant pondrayait sur les pierres effritées, de la réverbère sur des visages allumés par la danse ou tellement détendus dans une sérénité brillante. A peine si un peu d'ombre descendait des anciens arbres plantés dans le temps-jadis, croisait d'une pâleur bleu les grands pans. Au long des soubassements, près du logis démantelé où l'économe rangeait la recette particulière au fond de ses coffres, des tables avaient été dressées, régulièrement prises d'assaut par les danseurs qui s'y abattaient, exténués et suants, après

cloître, enfin, au midi, l'énorme tour de Sainte-Gertrude, une des plus belles architectures romanes du pays, superposant à sa petite entrevoie quatre étages de massives maçonneries, presque pareilles, avec leurs sévères surfaces lisses, aux escarpements rigides d'une falaise.

Tout le style cathédrale primordial se reconstitue ici, à la faveur de ce grand organisme. La ritournelle des innombrables chapiteaux à ne bien passer par là : leur ouverte frise n'altère pas l'austérité du vieux cloître, pareil à l'ombre du temple, presque lombard en sa rudesse fruste. Et des deux côtés les piliers le contiennent comme une forêt. Et,

LE CLOÎTRE DE NIVELLES.

comme pour ajouter à cette impression d'une religion d'un autre âge, on voit exposées dans le trésor de Sainte-Gertrude d'étonnantes orfèvreries, châsses, reliquaires du douzième et du treizième siècle, entièrement émaillés par Nicolas de Verdun, deux choses renfermant dit-on, les restes de Pépin et de sa femme, puis un prodige de ciselure, la merveilleuse châsse de sainte Gertrude, en or et argent, et cette superbe croix à pied octogone, avec ses huit riches agrafes, dans laquelle les pèlerins venaient boire les eaux miraculeuses de la fontaine sacrée sous la crypte. A ces richesses s'ajoutent des tableaux, des statues, un bas-relief en pierre de 1353, des stalles sculptées. Deux chaires de Nicolas Laurent Delvaux, l'une en marbre, l'autre en bois, d'une exécution large et grasse, traitant les péchés capitaux et l'épisode connu de la chaise, avec des ours, des dragons et des feuillages comme arrachés en bloc aux vieux tailloirs d'images rustiques.

RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS.

chaque matin. Une gaîté bruyante en sort, et moment en moment saisit retenue; les grandes, attirées par la splendeur du jour, s'égaient d'éclats dans la blancheur marbrée des chairs; et là un rinçage de bonne propreté des ardeurs de copulation, dernière la palpitation de l'éternité. Et puis brusquement, la musique jette ses appels : les tables se vident et le tournoiement des danses reprend. Pendant ce temps, nous regardons s'ouvrir, béants, les murs enfoncements des cachots, derrière l'écroulement des cannelures.

Les ruines composent un vaste ensemble de pans de murs, de tas à demi écroulés où découpent leurs silhouettes déchiquetées sous l'assaut des végétations, les restes presque entiers encore et gardant, en dépit du temps, un air de vie au milieu de la désolation générale. C'est là que s'érigeait la dernière somptueuse qu'un abbé grand seigneur en 1721, fit élever à la droite du monastère pour y loger ses hôtes de distinction. Par places, le lierre adhère encore à la brique, avec des rinceaux d'une ornementation singulièrement gracieuse, qui met parmi la majesté des vieilles pierres sombres comme la dérobure subtile de la dentelure originelle.

Une sorte de petites pièces dont les refends continuent à marquer les emplacements prennent deux accès aux restes imposants de cette grande habitation religieuse qui s'appuyait aux quatre bretèches, châtaux d'une enceinte de murailles en dehors de laquelle se groupaient les fermes, les moulins, les métairies, toute l'exploitation compliquée d'une exploitation puissante encore en 1787 d'un revenu de cent trois mille cent dix-sept florins. A peine entre-t-on qu'on aperçoit, le long d'un petit ruisseau abrité de blocs écroulés contre lesquels bouillonnent les eaux, la façade extérieure de la maison de l'économe, percée à sa base de vastes ouvertures garnies de barreaux. Cherche à passer la rivière pierreuse, sur la terre calamiteuse qui a fini par envahir les dallages et maintenant montonne en petites bosses verdoyantes. Où loge ensuite les grands noms du palais abbatial, hérissillés d'angles grillonnages, se relève écrasant flamboyant, il y a quelques années, avec sa quatrain courroucé, le pavillon de Victor Hugo, depuis lamentablement gratté au couteau. Des salles aux voûtes surbaissées appuyées sur des piliers massifs : l'une d'elles, la cuisine, a conservé sa monumentale cheminée, entre des colonnes encore garnies des anneaux auxquels pendait le cuivrerie.

De là on passe au réfectoire, vaste salle oblongue que cinq colonnes partageant en deux nefs et dont les quatre murs, ajustés de hautes ogives grisâtres et par places colorés d'un reste de peinture, sont seuls demeurés debout. Tout au fond de l'extrémité nouvelle se trouve dans cet espace; on revoit l'entrée haute des moines tenant leurs mains, la circulation silencieuse des frocs tombant à plis droits, la ligne brisée des épaules fléchissant pour le bénédicité, les blancheurs retroussées des crânes frappés par la lumière des lucarnes et, penchés par-dessus les tables.

De colons qu'ils étaient à l'époque où saint Bernard les envoya défricher la contrée, les cénobites, d'abord au nombre de trente, siècle de cinq frères convers, étaient devenus des seigneurs largement comblés de prérogatives et de donations. Au treizième siècle, ils sont quatre cents moines et trois cents frères convers, vivant dans une abondance de biens qui amène peu à peu le relâchement. Au troisième siècle, leur nombre diminue : il n'y a plus, en ce temps, dans l'énorme abbaye, que soixante religieux. Les compétitions, les fermentations orgueilleuses les déchirent par moments de pleurésies intestines. Il faut le contre-coup des luttes politiques pour mûrir le vaste domaine qui défend alors ses privilèges avec des énergies accrues par la longueur de la possession. Deux fois le monastère est ravagé; la seconde fois, les paysans s'ajoutent aux Français pour le piller.

Ce fut alors comme le signal prémonitoire de la dispersion définitive : le 7 thermidor an V, la prévôté communale, donnée à l'égal des autres établissements religieux du pays, au sida de sa population, et l'église, le cloître, le palais abbatial, les jardins, les murailles, toute cette opulence et cette source de revenus utiles passèrent aux mains d'un négociant de Saint-Hubert.

Une dévastation irrémédiable s'ensuivit : pour payer le prix de l'acquisition, l'heureux propriétaire mit à nu les bâtiments, enleva les fers, démolit les charpentes, vendit le marbre des chapelles, le gris des tombes, le plomb des couvrures. Après cela, il ne lui plut besoin, pour achever l'abbaye, que d'un dernier ébranlement : en 1815, lors de l'arrivée des alliés, une bande de traîtres Français se mit sur les démolitions, pressentant la ruine et la mort pour les fiers vaincus en soubresaut suprême. Dans le silence des cavernes rendues à la solitude, commença ensuite le persévérant travail du temps, épluchant pierre par pierre la désagrégation totale et préparant le sauvage et superbe tableau qu'on a aujourd'hui sous les yeux, comme la réalisation naturelle d'une fantaisie de Bossuet.

Cependant, si affreux que soit le vide dans ce lieu funèbre, rempli de pierres tombales rendues par le cloître et où chaque pas qu'on fait dans les ruelles herbeuses du sol remue une poussière d'humanité persistante à travers les décombres, on peut conjecturer le reste de l'intérieur journalier en cette collectivité familiarisée qu'on peuple de nombreuses vallées dans son exploitation. Bâtissant dans le réfectoire, le chauffoir, où les moines moisi venaient de se réunir, à pointe d'aube, pour y vivre à la chaleur des feux leurs matinales visites par l'allure de la nuit, subsiste un de massif piliers dessinant trois travées en hauteur reste unique, pareille à celle de la cuisine, du lavoir et du garde-manger. Plus loin, le réfectoire des domestiques communique avec une cour découverte où s'engraissait la volaille, proche des bâtiments de la pharmacie, qu'un petit jardin précédait, avec ses parcs réunis de plantes médicinales.

Le chauffoir, d'ailleurs, de même que le réfectoire des moines, s'ouvrait sur un préau bordé, le long de ses quatre faces, de galeries découpées en ogives dont les retombées s'adaptaient à des chapiteaux de colonnes historiés de faites symboliques : des quatre galeries, deux subsistent seulement : l'une qui date de la fin du dix-septième siècle, avec de maigres applications de pilastres sur le mur du fond, frivole fioriture décorative au milieu de la majesté du reste ; l'autre, du treizième siècle, admirable et profonde sous le déploiement de ses arceaux ployés selon les belles élégances du style royannais.

Dominant tous de ses amas pierreux, le chevet de l'église élargit ses lézardes, pareilles aux jours d'une rouge que le temps aurait percée en regard de l'étoile de pierre ouvrée par l'architecte. Malheureusement la superposition des styles et les dévastations du comble de Saint-Hubert ont presque partout détruit l'aspect primitif. A travers la ruine et les transformations, le chœur et le jubé n'attestent plus que vaguement la perfectibilité du temps, tandis que la partie moyenne du monument se rattache visiblement à la fin du treizième siècle : vraisemblablement une première église romane avec crypte existait là et plus tard s'accommoda aux exigences d'un style nouveau ; mais l'église elle-même fut altérée au siècle dernier dans ses motifs essentiels par l'application à l'extérieur de revêtements en renaissance bâtarde et à l'intérieur d'un grossier badigeonnage verdâtre qui cache les riches profils de la pierre.

De toutes ces architectures, les murs extérieurs ont seuls subsisté avec des fragments de fûtes brisées sur le sol, comme les échancrures largement ajourées d'une coupole, et, dans le chœur, les derrières de la grande rose mystique épanouie au milieu du délabrement

couronne est soutenue entre la roue pointue des criminels ordinaires, gravitant sans trouble autour du faisceau verre-plein, et la machine hideuse où la justice des seigneurs garrottait les misérables paysans d'autrefois. Bien peu, parmi les rares qui les visitent aujourd'hui, se doutent du sang des leurs devenus sur ces pierres légendaires. Les vertèbres à la torture de leurs devanciers ne font plus passer le frisson dans leur

PRISON DE BRUXELLES-CHÂTELET.

échine, et l'appareil du supplice a fini par devenir pour le village un monument auquel il aime ses visites.

Un matin de dimanche, passant de ce côté avec ce gros des solitudes agrestes qui prend les cercueils avec les grosses bourses aventurées, je débouchai sur des baraquements foraines, installés à ce pas de gibet : les marchands avaient dressé là leurs fades étalages recouverts de toiles, où les pâtisseries sèches étonnaient avec les dialogues de semeuses ; et un gitre semblait un baladeur dans un cirque de Gavarni, au risque en travers de sa face enfarinée. Une chaleur de feu d'été enveloppait les groupes, et les

entrevoit. Une forêt d'arbres a poussé à travers les joints des pierres descellées, balançant ses rameaux sur la nudité des murs ; et le tortillement des racines enchevêtrées, autour de ce qui persiste des chapiteaux, une complication de nouveaux reliefs, qui semblent par moments faire bouger l'énorme construction. Ainsi, la nature a repris peu à peu possession de la demeure des hommes, livrant livrée sur ses ruines des parfums de corolles et de serfeuils et criblant l'éternelle fraîcheur des niveaux d'un ruissellement de lumières.

J'ai vu, depuis, les seigneurs de Thiez succéder sur le sombre siège aux moines rigides de l'ordonnance ; j'ai vu disparaître sous un linceul blanc ses fils dévouements, où des mains de corbeaux tissaient un funèbre tissu ; et puis je l'ai revue, à travers l'irrégulière clarté des vitres d'ici, soleil à l'élégance des choses comme une chaleur amante de renaissance, ses solitudes bourdonnant dans les souffles tièdes de l'atmosphère, son chœur rempli d'une palpitation confuse d'ailes. Forêt de ses souterrains tressaillant sous l'oscillation lente des fondations, ce vieux d'ossements et de débris pris du tressaillement de la germination, tandis que Gislenus, de toutes ses frustres charges en bois et de tout son vaisseau transfiguré en nef, l'église, droite dans ses chapes rouges au prêtre officiant devant l'Éternel, semblait entonner un prodigieux hosanna, de vie qui oublie ce long pâtissement affolé de la Mort sculptée sur les tombes. Dans le cantique qui s'élève au temple, des robes éclatantes tournoyaient, et la foule contenait dans l'église, le cloître, le réfectoire, les cours, enlevait de ses grappes bondissantes les travées gisant, célébrait les reliques sculptées encore, inébranlablement profondes sous l'écroulement des siècles.

Nous cherchâmes un peu de solitude en montant à la fenêtrerie, meurtrières ébrasées creusées par les moines, sur le flanc d'une roche hérissée de broussailles. Boberant s'écoulait au-dessus ; c'est là, dit la légende, que saint Bernard, avant de quitter l'abbaye, en 1147, planta son bourdon, duquel sortit un chêne.

Lentement le ciel s'estompa dans le gris crépusculaire, et l'ombre s'élargit au bas des piliers de l'église. En ce moment une illumination pâlotte de ses fenêtres de gris à grisou et des hauts sourds de ses lanternons visitonnés les cryptes-ossuaires restés par la nuit. Sur la pelouse, l'orchestre guéripsait ses cithares, les danseurs sautillonnaient dans des rougeurs de torches ; et, par intervalles, des fulgurations vertes et roses montaient dans l'air, éclairant les grandes architectures sombres, comme le décor d'une féerie gigantesque. Un instant les ruines parurent se tuméfier en brasier ; une pluie d'étoiles s'abattit sur les voûtes, tandis que les fenêtres découvrirent leurs trajectoires rougeâtres, et tout à coup l'on ne vit plus qu'une vaste nappe immobile de clarté lunaire, où quelquefois passaient des nuages silencieux.

X

Vestiges historiques. — Le plébé de Rixensart-Château. — Retour au pays flamand. — Hal et son pèlerinage.

Les ruines de Villers ne sont pas les seuls restes historiques du Brabant. Non loin de Bruxelles, entre Hal et Nivelles, le touriste ne manque pas d'aller visiter, dans le petit village de Rixensart-Château, un pilori dressé au milieu de la place et faisant face à une rangée de maisons modernes proprement badigeonnées, dont l'une, qui sert de lieu de réunion à la société des fanfares de la localité, s'honore de cette enseigne parlante : *A Sainte-Cécile*. Le

grouillante qui déborde jusque par-delà le parvis les gens sédentaires et propriétaires par lesquels il arrive au-dessus des fronts courbés le bénédict de la régénération; et, sans discontinuer, les cantiques des enfants de chœur caillouteux, ajoutant leur musique à la basse sourde des lamentations montant des profondeurs du temple. Puis, après que l'officiant eut donné sa dernière fois à l'encens les noms, l'immense bloc immobile se ranima en une oscillation lente, comme la surface d'une étendue d'eau emplie, et la circulation se rétablit, au bruit des hoquets cognant le pavement, aux sourdes foulures des dames de Saint-Guy, à l'interminable glissement des calottinettes traînant leurs semelles sur les dalles. A la file, femmes, vieillards, sœurs chargées de nourrissons, traînent alors des affûtiaux sans nombre le long des murs flamboyants de croix et de bannières, où les ex-voto font à la longue un revêtement de plaques d'argenterie, soudainement saignantes sous les feux des candélabres; et la procession serpente, circonvoisant les reliefs d'un processionnement de figures rouges, d'arbres alcoolés, de tiges brandies dont la trépidation semble continuer dans la pénombre le vacillement des hautes chandelles portant silhouette à prodaire.

Parfois la colonne devient faiblarde, comme un nombril débord : d'effroyables contorsions font saillir les vertèbres, des charpentes disloquées circulent sous des creux de vieux saints gothiques, on croit entendre sortir au râle des poitrines étranglées, mais la vie s'échappe en ces déroutantes vacuoles. Et, titubant, choppant, quelquefois même roulant sur le sol dans un secret relief qui les tord comme des hallebas, ils continuent leur lugubre promenade, gonflent à la suite les rondes du chœur, défilent devant l'autel, les grands plutôt, des bégaiements aux lèvres, toute leur oreille une martyrale éclatant lamentablement dans des supplications, sur lesquelles les corps semblent faire descendre l'illusion d'un pâle sourire de la Vierge, puis s'écoulent et disparaissent dans l'éloignement, reconnaissant à chaque station et de chapelle en chapelle leurs rouvrissements monstrueux qui ci et là s'élèvent comme les lunules de la chair tomblée.

On n'imagine pas de spectacle plus tragique : toutes les désolations sont vraies, à de certains jours, dans ce cahos de pierre qui met en présence les deux grands sapplices éternels, se tendant naturellement les bras sous pouvoir à s'étreindre; et le Christ, du haut de la croix, semble pleurer sur son frère mortel les mêmes larmes de sang qui ruissellent ses poignées au moment des affres suprêmes. Une pâleur terreuse rode à travers les colonnes en noirs suppôts, les visages sont terrifiants comme le nombre ceux de morts vivants; c'est une pathologie de tous les maux qui assaillent le corps humain, de toutes les plaies qui le trouent et le déchiquettent, de toutes les difformités qui le rendent ratatiné et nocturne; et de cet amas de douleurs, de ce flux de sang noir, s'élève une pestilence faite de charnier.

L'un après l'autre, l'éléphé, le bancroche, l'ophtalmique, le paralytique vont poser une bougie sur le porte-cierges, branché comme un arbre, qu'on aperçoit, s'élevant de centaines de flammes, derrière le grillage d'un relief translucide en bronze et où les cires coulent de longues larmes blanches par-dessus la résille figée des ciselles offrandes.

Près de là, un gâchet ouvre une baie mystérieuse au fond de laquelle un pénil immobile de chanoines, soulevant le triple des étoles empesées à bec de chouette qui découpent dans les ténèbres de Watteau leurs faces pâlies et cirées, prêle d'une phrase entière de volumineux registres au papier riche et jaunâtre : *Incipit liber primus qui vocatur Genesis*. C'est en effet la solennelle de cette pastorale sérieuse, largement commencée par l'office perpétuel du prix des messes et des cierges et

plaisanteries grasses auxquelles, dimanches par les visites aux cabarets prochains, Soudain, au-dessus des toits gris, des dos moutonnés et des petites figures épaves d'enfants, jaillissait cette chose noire, douceâtre soudain dans la clarté matinale : « la Lanterne, » comme on l'appelle dans le pays.

Ce fut une émotion bruyante, comme une échappée sur un monde disparu : je revis le droit barbare, la juridiction du seigneur, l'intégrité de la vie livrée au bon plaisir du maître. La victime libérée fuyait éperdue, courait où se cacher à l'écart; il regrettait de lâcher sa chaumière, ses enfants et sa femme en larmes. De tout cela, heureusement, il n'y avait plus rien. Des rieurs, possesseurs de droits exorbitants, narguaient joyeusement l'antique rustique. Bientôt j'éprouvai même la mélancolie du long martyre souffert par nos humbles ancêtres des campagnes. Un placide laboureur, sa pipe à la main, me bourra du doigt et me dit : « Jolivent consenti, tout de même, hein? monsieu? »

C'est une colonne entre quatre supports en fer sur lesquels s'appuie une cage de pierre formée de six piliers à chapiteaux reliés par des arceaux cintrés, le tout sur un emmarchement également en pierre, partagé en trois étages. Par un raffinement cruel, l'art s'ajoute à l'horreur dans cette construction sadique où le patient se tenait sans que l'oil du justicier fût choqué par les aspérités grossières du cachot. Six énormes tilleuls entremêlent leurs branches modernes, noyant dans une ombre douce ce lieu tragique; et le ruissellement continu d'une source sourdant du soubassement se confond avec le bruissement des feuillages. Mirâcmant, en effet, l'eau coule où coulait le sang : le pilori s'est changé en fontaine. Et qui sait? Peut-être le châtelain actuel du vieux manoir entoure de fleurs dont on aperçoit, en se retournant, au fond d'un parc planté de hêtres et de marronniers, les tourelles effilées en poivrière et la grosse tour dentelée de créneaux, a-t-il aidé de ses deniers à cette transformation utilitaire du monument monstrueux auquel les anciens hobereaux, ses prédécesseurs, avaient attaché la marque de leur puissance.

Cette station faite en bon pèlerin qui ne veut omettre aucun des lieux où l'humanité a souffert, celles aux Quatre-Bras la chaussée semble rétrécie par des talus, aussi hordés de pénitents, qui, de bosse en bosse déroulant son pavé cahoteux, mène à cette petite cité de Bal si extraordinairement protégée par la Vierge pendant un siège terrible du quinzième siècle. A mesure que les boulets pleuvaient sur la ville, la bonne Dame les recueillait dans son tablier, consternant l'ennemi qui ne pouvait s'expliquer pourquoi les maisons ne s'écroulaient pas comme les capucins d'un jeu de cartes, et, bien au contraire, semblaient les dômes de leurs rouges pignons intacts. Les merveilleux projectiles s'entassaient à pleurs en pyramide dans un des angles de l'église, mais la légende veut que nul n'en puisse dénombrer le chiffre exact. Jolivent, pour sa part, n'avait pas essayé.

Bal est demeuré l'un des « pardons » traditionnels de la Belgique. Chaque dimanche, d'innombrables manants s'agenouillent sous les voûtes de Notre-Dame, étalant leurs plaies, sous l'impulsion des désespoirs, dans les fumées de l'encens et le resplendissement des tabernacles. A peine on peut circuler dans les huis presses de la foule, les uns agenouillés sur les dalles, les autres appuyés aux piliers, mais tous ployés sous l'attente anxieuse de l'aide céleste et dardant des yeux ébaubis de fièvre vers l'étincelante image de la Vierge, habillée de drap d'or, et dont la petite face d'ébène s'éteint comme un vieux soleil dans la lumière pâle des cierges.

Le prêtre va et vient, dans sa chasuble rehaussée, d'argent sur l'ancienne soierie

dont les ornements servent à démontrer la magnificence de l'église, reliquaires d'or et d'argent du faîte à la base.

Fleur de l'ogival du quatorzième siècle, l'élégante et svelte Notre-Dame de Hal en devenant avec le temps comme un perpétuel reliquaire d'art, inébranlablement enrichi par la vénération publique. Il faut voir le grand retable du maître-autel, datant de 1533, avec son ornementation feuillue, ses motifs légers, ses proportions harmonieuses et régulières marquées de l'influence italienne, les deux portes contenant en bas-reliefs, le tabernacle finissant en aiguilles ajourées sous lesquelles s'abritent deux scènes de la vie du Christ, et surtout les admirables feuilles lapidaires, du bonheur surprenant. Guillaume Le Pelerin, en formant de cuivre à jour octogone porté par huit lions accroupis : au couvercle entouré de tiges où les douze apôtres sont représentés debout contenue la cuve d'une galerie finement ajourée, faisant apercevoir en retrait trois statuettes, saint Martin, patron de l'église, saint Georges terrassant le dragon, et sainte Hubert en contemplation devant le cerf merveilleux, dans des attitudes à la fois fières et naïves.

Cependant les pèlerins se sont petit à petit répandus sous les portiques, bousculés à la sortie par des flots nouveaux qui rétrécissent à leur tour et réduisent les processions à s'avancer des bénédictions rompues. Sans interruption, dès l'aube à midi, les offices se succèdent : à peine la célébration d'une messe est-elle terminée que la porte de la sacristie se ouvre et livre passage aux frères chargés du service suivant. Mais les fidèles n'accèdent pas tout de suite : généralement la promenade des autels est précédée d'un arrêt assidu d'amitié à l'extérieur du temple, devant les portails et les calvaires. Et, ces stations recommençant à l'issue des messes, on les voit alors marquer une dernière fois autour de l'enceinte, difficilement soigneux à quitter le lieu saint aimé, de si loin la plupart, ils sont venus demander en adressement à leurs misères. Un grand cierge rouge, la tête ceinte d'épines, pleure de grosses larmes de pierre sur un entrecroisement de rocailles, près du portail d'entrée, et, à la gauche du chœur de l'église, les saintes femmes montrent la croix, dans des proportions presque humaines. Plus peu loin, l'illusion est complète : l'Homme-Dieu, avec ses chairs lie de vin, son front ébréché et sa face douloureusement crispée, est sur le mur des contentions de corps vivant, et les plaintes agenouillées tournent vers lui un des visages d'une désolation terrible. Le peuple, prosterné devant ces tableaux, tend les bras et s'abîme en des contemplations où bon, recueilli en soi-même et les yeux demi-clos, ne voit plus que les tableaux vivants qui semblent continuer dans les saintes scènes sa propre humanité.

Vous vous figurez, à ce détail, le tableau qu'offre le chœur aux grands jours de pèlerinage général. Une multitude de croyants prosternés, tête nue et quelquefois pieds déchaux, sont courbés, allongés sur les genoux, frémissants comme une prosternade de serpents bleus et de chaînes multicolores, s'enfonçant à travers la perspective par longues files immobiles et grouillantes, comme des contorsions de chair et d'os prolongeant à vue de pays l'ornature gigantesque de l'édifice.

Au-dessus de cette nappe de dos pénitents, la dentelle des balustrades, le fourmillement des clous, l'enlacement des niches, la profusion merveilleuse des culs-de-lampe, des chapiteaux, des gargouilles, taillés comme des feuillages, fait penser à une forêt de pierre où, à la pointe des branches, grimacerait une animalité fantastique, guivres, tarasques, chimères, licornes, bêtes symboliques, marmousets à tête de singe. Notre-Dame ajoute encore à la comparaison par la variété de ses fleurs, peintes à des tiges dentelées et à des rameaux sinueux d'arbres. Puis, pour cadre de fond, à l'horizon, l'Hôtel de Ville, en briques rouges, avec ses avant-corps, ses arcades de rez-de-chaussée, ses fenêtres percées de quatre rangs de lucarnes, ses pignons terminés en pierre auxquelles commande

la halte du crépuscule, une architecture similaire à celle du dix-septième siècle, faisait face aux petites maisons basses du reste de la place, boutiques et cabarets, toujours remplis d'ailes et encore dans l'illusion violoncelliste habile, les Serres, arrêté du haut de son siège de sonner vraiment la retraite.

Lentement les pèlerins se dispersent, tandis que, rigide à l'égal des silhouettes de pierre déployées dans les niches, un groupe de pensionnaires demeure rive au chevet de l'église, par la pluie ou le soleil, tendant la main d'un geste éternel et quelquefois gémissant, du fond de leurs cassures poitrines, une petite tour historiée qui ne les servait même pas.

XI

Le pays brabançon. — Les villages. — Les paysans.

Dès que les routes pédestres en Belgique; les dimanches surtout sont consacrés à des excursions pour lesquelles on se met en bande et qui se terminent à la tombée, dans la gaieté des fins de jours passés au grand air. Au collège nous avions déjà la passion des explorations; dès matin, nous rejoignions le pavé des routes avec la curiosité inquiète de l'aventure; et toutes nous parlaient pour Vilvorde, Malines, Louvain, Tirlemont pour l'un des villages qui se trouvent entre Hal et Bruxelles.

Hal conserve une tendresse pour ce dernier itinéraire, qui m'avait révélé une variété aimable dans des paysages naturellement ruraux. De légères inflexions font onduler le pays, partout couvert de prairies et de cultures où parfois s'ensevelissent des pentes de bois et que sillonnent en tous sens de hautes lignes d'ypréaux : c'est la grasse glèbe flamande, inconsciemment travaillée par le cultivateur dont on voit le toit de chaume ou de tuiles s'abriter derrière les renflements de la grande plaine verte, par-dessus la tache blanche ou bleue des murs. Et dans les labours bruns, le long des chemins pendeurs, se tient la lourde croupe des bêtes qu'il conduit à son travail, les semailles au grand panier, les pesants faucheurs dressés faisant saillir comme des contours lourds sous la robure des robes marron, noirâtre, rubéole et mauve.

Plus de vastes installations ni de fermes opulentes; les habitations, rivées et basses, se collent les unes aux autres, formant des hameaux, ailleurs s'espacent au milieu des labours, toutes tirées à la taille de l'homme qui, sur fois l'hiver venu avec ses neiges, le verrou tiré et le volet clos, peut se croire isolé dans une campagne, loin du reste du monde. Nombre de ménages entiers vaquent là, cultivant leur lopin après la journée de travail; quelquefois c'est la femme qui bêche, laboure et ensemence la terre, pendant que le mari et sa fille, montés sur berrouettes, demeurent jusqu'au samedi à la ville; mais la différence n'en est pas moins grande entre ces travailleurs actifs, chaque semaine à la mine exténuante des campagnes et les gais ouvriers urbains, rentrants dans des logis pauvres, mais l'insalubrité finit par leur vicier le sang et les rend débiles avant le temps.

Par fermes innombrables, la ville du pays dominant, on les voit traverser la capitale à grandes arpentes, claires, leur blouse sur le dos, surchargés parfois de meubles et d'ustensiles, mais tous se pressant, heureux d'échapper à l'atmosphère enfermée des rues et rappelés bientôt par les mains rouges des petits. Soyez sûr que le cabaret aura bons multiples, ce soir-là, aux histoires tentées sur leur chemin : ils savent que la saison

les arceaux, par delà les bois et les prairies, et, à mesure qu'elle se rapproche, la tour allonge devant eux l'ombre de leurs jambes plus rapides.

Ces noms soutenus la jeunesse wallonne qui descendait, dans la circonscription circulaire, les agglomérations villageoises, Rixy-Thy, Monstreux, Lampoigne, Sart-Dame-Avelines, Rouvroi, Gastil-Saint-Amand, Grand-Rosière, Tourinnes-les-Ourdons, Jandrain-Jandrenouille, Thorembais-les-Béguines, Chastre-Villeroux-Blanmont, Roux-Miroir, Perwez, Petruwez, Remerchain, Jodoigne, succédait les dénominations absurdes des noms flamands, Beyenghem, Bellinghen, Pepinghem, Bayenghem, Lieb, Alexsberg, Roosbeeck, Boeyenbosch, Forest,

PAYSAGE BRABANÇON DE RENOIR A EN PERSPECTIVE.

Anderlecht sont, aux approches de la ville, comme les poteaux de la grande carrière brabançonne. C'est un développement de paysages, signalés par des pointes de clochers émergeant des bouillonnements du sol, ou des cimes de hêtres entrejoints, d'une grâce jolie que ne bousculent ni les raides profils et les silhouettes escarpées, avec des renflements légers, des pentes insensibles et, dans les dessertes, des ondulations d'eaux vives sous le rayon pénétrant des ramures ; une sorte de bucolique noyée dans les feuillages et où l'on entrevoit encore les gracils paysans de Teniers.

A ces particularités de la campagne brabançonne s'ajoute, par places, l'attrait des ruines. A Bersel, au milieu de prairies coupées d'ormes, en chênes du dernier siècle, contre lequel musclement plus d'une fois les Bersellois, érige sa muraille tour ronde reliée par d'épaisses courtines épaulées de contreforts et criblées de meurtrières aux différents corps

de légers cintres sur le pourtour. On y pénètre aujourd'hui par un petit pont de bois, bâti sur des arches en briques; mais le pont n'engendre plus le mystère. Mal d'eau et rattaché seulement le bastion à la crête des anciens fossés, à demi comblés de hautes herbes qui bientôt auront caché les pierres écroulées. Une clef, remise chez le fermier voisin, vous ouvre le seuil de la forteresse; partout dernière dans l'ombre et vous entrez dans ce passé plein d'ombre, évoqué, à la manière romantique, le fantôme des châtelaines dont vous croyez apercevoir les pâles silhouettes errantes au bois; si vous préférez les interrogations positives, vous efforcez de reconstituer, d'après des réminiscences d'archéologie, l'ordonnance générale et le détail des installations. Salle des gardes, barbacanes, tourelles aux escaliers tortueux, souterrains aboutés par lesquelles coule un jour sombre, restes de chapelle, débris d'arcs, fenêtres et ogivettes, rien ne manque à ces ruines, malheureusement ravagées par le paysan qui, vengeur inconscient des maux soufferts par ses ancêtres, bâtit avec leurs épaves les assises de sa maison. C'est la tanière d'un carnassier, merveilleusement organisée pour les rapines et l'extermination, dans un pays plat où les hautes constructions offraient trop de prise.

RUINES DU CHÂTEAU DE GRIMBERGEN.

A moins de deux lieues de là, une autre seigneuriale maison, domaine des ducs de Bisenbeck, érige au milieu des bois, dans une solitude admirable, ses longues façades coiffées de toits en poivrière, avec des saillies de pignons irréguliers, accostées tant bien que mal à un fossé et à trois donjons. Tout remarquable qu'il est par les restaurations parasites, celui-ci a gardé son air sorcellerie et érige fièrement ses tours de surveillance, découpés en créneaux et percés de longues lucarnes pointues par-dessus l'ouverture d'une bouche bonne à canonner, dans l'axe du portail. Mais le donjon seul demeure vénérable. Le train des grandes demeures féodales, le piaffement des impatients, les allées et venues bruyantes des pages, l'effroi des manants, le grand-bruit des marmites, le gai bruit des tournois d'armes, l'entrée des chariots pleins de vivres, tout ce merveilleux des riches abandonnent aujourd'hui au silence d'une gentilhommière presque constamment déserte, où un concierge vous précède par les longs corridors vides et les escaliers tapissés de vieilles et grises portraits d'ancêtres, un trousseau de clefs dans la main. La visite a d'ailleurs son charme : quand on pénètre dans la vénérable salle des gardes, encombrée de panoplies soudainement entrevolantes sous la rafale de lumière déversée par la haute fenêtre, il semble qu'une trouée s'ouvre sur l'humanité de sire et de vavasseur dont cette chambre seigneuriale était comme l'organe essentiel; si bon a coup le spectacle des troupes de bois immobilisé à mi-vol dans le clair mirage des vitres nous rendre à des sensations de nature qui font oublier la malveillance du fief.

lointaine de l'église, dont une crête brunâtre où les voix humaines sont étouffées par le chœur aquatique des têtes.

Autour de Hoeilaert, le paysage s'anime d'une succession de petites échappées champêtres, variant selon le caprice et les faites d'un pli ruisseau joyeux, la Woluwe, sur les bords duquel Eybelt a été domicilié et qui donne son nom à tous les villages au milieu desquels elle circule. Saint-Hubert se rencontre bientôt, évoquant les souvenirs du galant cavalier, Antoine Van Dyck et de la belle Anna van Ophem, cette patricienne de laquelle s'éprit, dit-on, le peintre et dont le gracieux souvenir demeure attaché à un tableau célèbre, le « Saint-Martin donnant aux pauvres la moitié de son manteau. » Un jour, les fabriciens de l'église, voulant

LE CHÂTEAU DE BOUCHOUT

« frapper de grands coups, renforcer la glorieuse peinture; mais les paysans, chevaliers gardiens du trésor, s'opposèrent pour un caprice fanfaronnant, et l'orfèvre anglais dut rentrer à Bruxelles le village d'une oeuvre à laquelle celui-ci tenait plus qu'aux yeux. Depuis ce temps, le cheval gris pommelé enfourché par le redoutable evêque, en qui l'Anversois n'eut point lui-même, tant représenté de belle et sauvage manière à cracher sa poussière rouleuse sur le marbre mural.

Non loin, Malines s'enorgueillit d'un monde aux vastes bois ombreux, construit au dix-septième siècle par le comte de Tilly sur la pointe d'un coteau, dans un décor ombreux champêtre où l'imagination inscrit ses silhouettes illustres, le roi d'Angleterre Guillaume III, qui en 1695 établit au château son quartier général et Marlborough, qui y

Le pays garde à peu près partout, autour de Bruxelles, les mêmes aspects. Quand on a dépassé les installations industrielles de Molenbeek-Saint-Jean, le premier faubourg dont les bâtisses font un arrêt de la ville au perpétuel rouge invariable, par-dessus le groulement des mêmes couples dans maladive pâte, on entre dans une belle campagne unie, divisée en prairies silencieuses par de petits cours d'eau et bordées de longues files d'arbres, au milieu desquelles, perdus et se touchant presque, se groupent des villages verts. Toujours l'excursionniste est récompensé par la découverte d'un vieux pittoresque, sur lequel s'ouvre l'action très particulière de la lumière. Elle est la magicienne, en effet, de ces grandes étendues plates qui n'ont que le pittoresque lointain des contrées nordiques et tirent leur charme de la mobilité et de la succession des impressions lumineuses. Il faut avoir vu l'extrême limite d'une aube de printemps sur l'Océan ceinturant des pâturages brabançons, l'étincellement de toutes les herbes emperlées d'argent sous les flèches d'or naissantes du soleil, les scintillements profonds des mares reposant entre les flexuosités des berges, pour se faire une idée de la clarté parfaite répandue et tombant entre ciel et terre comme une immense gaîté couleur d'arc-en-ciel. Les dégradations du ton, dans cette aire de verdures prolongée jusqu'aux horizons, s'effectuent par transitions insensibles, à travers des couches d'air moite où les premiers plans se colorent de teintes appuyées et lentement se fondent dans l'estompe des lointains. L'hiver lui-même, avec ses âpres blancheurs diamantées et ses mystérieuses transparences, les hauts peupliers en sentinelles, garde ce comme l'enchantement d'une féerie.

CHÂTEAU DE GAASBEEK.

TOUR DE GOSSELIES.

Les traditions et les particularités abondent, au surplus, dans cette partie du pays. Chaque lundi de Pâques, comme autour de Hal, nous verrons s'emplir les routes d'une population dolente, les hommes et les femmes chargés de jolis enfants délabrés, aux petites têtes ovillantes. Il ne faut pas oublier que nous sommes en terre flamande, terre de foi et de grande dévotion. Toute cette foule se dirige vers le village de Beglioni, dont la gothique église se relève d'une haute tour bâtarde à quatre étages diminuant vers le sommet, avec des airs vagues de pagode. C'est le grand pèlerinage de Saint-Corneille, protecteur de cornalines, qu'on voit à l'intérieur représenté en un tableau du peintre Geyer, et, l'un après l'autre, les pèlerins apportent des offrandes en nature, chacun selon sa richesse, grasses volailles, pompeux bétails, cornes cornalines, qui, à l'issue des offices, sont vendus au

logea après la bataille de Ramillies. C'est encore : une ancienne seigneurie brabançonne, l'une des plus riches dont il soit fait mention, Sterrebeeck, et son église de style ogival, extérieurement hérissée de nombreux sculptures, offrant des confessionnaux ornés de personnages, d'un goût surchargé et fleuri ; Pentbi, la rustique résidence de l'infatigable bourgmestre des terreurs flamandes, David Teniers le jeune, qui des finances de son castel, confortablement assis sur l'emplacement de la demeure actuelle, regardait s'ébattre par les pelouses et par les chemins les ancêtres des paysans bonnasses, à grosses têtes et à jambes grêles, qui aujourd'hui encore donnent au sol des Gaules, les pieds de lièvre, dans les culottes courtes de jambes lourdes ; Elewyt, où plus d'une fois, sur une de ces fières montures qui étaient son orgueil, Rubens, alors dans tout l'éclat de la gloire, partit, après la bénédiction du père pour rendre visite au jeune compère, Inopel, de son côté, se plaisait à renouer les fils de leur amitié par un tour de carrosse jusqu'au Steen de son grand voisin, encore debout aujourd'hui grâce à une restauration respectueuse ; Gaasbeeghen, siège autrefois d'une abbaye importante, célèbre aussi par l'ingérence de ses princes et de ses barons dans toutes les querelles brabançonnes, et qui n'a plus, pour évoquer ces luttes opiniâtres éphémères, qu'une humble enceinte de fossés herbeux et une église du dix-septième siècle.

C'est encore : Hal, dont le manoir, ravagé par le temps, porte allègrement une énorme charpente, complément d'un développement qui égale le reste de la construction ; Wemmel et ses trois tourelles pâlissant l'air de leur flèche ramassée ; Merode, où s'élèvent actuellement, à l'ombre de vastes ormes centenaires, dans le majestueux château de Bouchout, environné de pièces d'eau, la mélancolie d'une demeure royale frappée aux sources de la vie ; Vilvorde enfin, entrevu de loin à travers les bras tournoyants de ses moulins, fourmilière silencieuse sur qui pèse l'agonie de la saison de fièvre. Tandis que se consument à l'intérieur les détresses pleins de mêtes rancunes, la belle campagne verte prolonge indéfiniment ses collines et ses prairies où, dans les horizons estompés de brumes, poussent les clochers de Louvain.

XII

Louvain. — Aspects de la ville. — L'université. — L'Hôtel de Ville.

Pénétrez à la tombée de la nuit dans la vieille ville universitaire. Une rue spacieuse, bordée d'habitations correctes, s'ouvre devant vous et vous mène à la place carrée en face à face se dressent Saint-Pierre et l'Hôtel de Ville. Une circulation silencieuse occupe le long des trottoirs ; petit à petit la population des fabriques s'est écoulée du côté des quelles ; çà et là un capuchon noir, bottant de l'aile sur une tête de femme, hâte les pas ; descendent la ville restée dans le silence. Il n'y a plus que de rares passants qui vont se perdre dans l'allée sombre des petits cabarets, où des étudiants prennent l'air après les études de la journée. Suivez la rue qui prolonge à travers la place le large pavé que vous avez suivi d'abord ; les maisons se resserrent, la rue s'étrangle, les toits se projettent en saillie, les pignons se dressent, des ombres violettes mettent dans l'ombre des angles inquiétants.

Engagez-vous dans la double rangée des rues ; les unes vous conduisent à des gares où les draperies se vont sur une bande et que des poste entrent par volonté, les autres à des places se terminant en bosses, avec au cadre de vieilles maisons ; il faut à coup sur

sensation de fraîcheur agréable l'approche d'un square ou d'une promenade plantée de grands arbres. Vous passerez successivement devant des églises, de vastes casernes modernes, des théâtres, des parcs chargés de sculptures, des îlots de façades percées d'innombrables fenêtres : c'est le quartier des écoles. De grands cloîtres en pierre, des cabarets, des chapelles dédiées à la Mère des douleurs s'ébranlent d'une manière furtive dans le profondeur des rues, comme les deux chanteuses au ravissement de la prière et auxquels à chaque pas la prédominance de l'idée religieuse vous fait, en effet, dans la cité catholique au règne : l'Alma Mater ». L'existence de cette grande maison gouvernant la ville a une physionomie différente de celle des autres villes manufacturières ; partout des séminaires et des couvents, autour desquels l'activité se ralentit et dont les bâtiments se prolongent dans le calme des rues ; une atmosphère de contemplation et d'étude y règne ; à de certaines heures seulement, les jardins avoisinants se peuplent de jeunes silhouettes, en soutane, et qui, méditatives, arpentent les allées, cabrioles quelquefois d'un mot bref. La parole des maîtres de la théologie germe en ces lévites ; ce sont ici les réserves où se recrutent les défenseurs du Dogme, c'est le gîte évangélique où se forme l'âme des petites Sœurs. Et dans ce milieu monotone, d'une monotone convenable, l'initiation à l'isolement définitif se fait par la douceur graduelle de la vie.

Poursuivez votre promenade : à mesure que vous vous éloignez de l'artère principale, le sol(ide roulable ; les maisons, par endroits, s'entr'ouvrent de verdures ; sous les ombres, au détour d'une maçonnerie disjointe, le gémissement d'une eau paresseuse s'éveille de scintillations. On croit une pointe normande de la campagne dans la circonscription urbaine. Au bout de la rue du Sont, une architecture en forme de mitre découpe de hautes fenêtres par lesquelles la lumière crépusculaire entretient sur des salles de dissection. Ailleurs un hôpital s'enclôt de murailles avec un feuillis de toits réguliers que dépasse une pointe de clocher. Et tout d'une fois vous arrivez le contour bastide des bières ; vous touchez aux limites de la ville.

Orientez-vous sur l'Hôtel de Ville. Dans le silence accru, l'édifice apparaît, avec ses élancements de tourelles et ses floraisons de clair et de statuettes, comme une arborescence colossale, arrachée au sol par de puissantes racines et se ramifiant en végétations inouïes dans l'espace. Vous ne verrez qu'au grand jour la prodigieuse complication de ses feuillages, l'enchevêtrement de ses guirlandes, la multiplicité fourmillante de ses statues et de ses motifs décoratifs ; mais l'impression d'une grandeur élégante, compliquée d'une sorte d'animalité de la pierre, se fera encore sentir à la faveur de la nuit. Qu'une vague lumière semble la merveilleuse demeure et l'enchantement vous tiendra les yeux grands ouverts, comme devant une forêt, coupée d'ombres brusques, qui dessinent les reliefs sculpturaux, la haute façade a l'air de palpiter sous l'ondulation de toutes les bêtes symboliques et des patriarches qui habitent ses niches ; un bruissement de paillettes inonde les vitres, et l'énorme voûte relève comme une coupe de chimère bizarrement d'arêtes gothiques.

De l'autre côté de la place, la Collégiale projette ses tours, opposant à l'orgueilleuse ambition des pinacles du palais communal, symbole des libres revendications populaires, l'écrasante masse de ses superpositions de pierre, image des indestructibles assises éternelles de la religion. Ces deux grands survivants des jours évolus contiennent dans la rue leur collège séculier, une paroisse singulière des changeurs qui ont vue bonheur aussi d'eux. Un champignonnement de petites maisons basses végète au pied de Saint-Pierre, plaquant ses crépis jaunâtres aux puissants contreforts sculptés, et fait penser à des cryptes basses sur l'orteil d'un Gulliver. La ville cependant s'est retirée

plus grand dans le sommeil; un à un les cafés se sont fermés; les sérénades nocturnes, s'égosillant au vent de minuit, succombent à des yeux qui ne demeurent ouverts qu'à grand'peine. Le boulevard, à cette heure, nous accueille le bruit d'une circulation sourde et la rumeur sourde d'un grand corps tranquillement actif.

Longtemps Louvain fut un centre considérable d'exportation, sa déperse était en rapport avec sa production. La exploitation, comme à Gand, à Ypres, à Bruges, la manufacture et les effervescences de la vie publique. Dès 1360, une révolte éclate parmi les ouvriers drapiers; vingt ans plus tard, ils se soulèvent de nouveau, à la voix du tribun Pierre Coutereel; mais le moment le plus tragique apparaît en 1378, quand le peuple pénétra sur les lieux et les premières troubles d'où lui les patriciens qui s'étaient enfermés dans l'Hôtel de Ville. Ce carnage eut des conséquences funestes pour la prospérité des métiers: le duc Wenceslas fit disperser les chefs du mouvement, et quantité d'artisans passèrent en Angleterre, où ils transplantèrent les perfectionnements du drap. C'est le signal du dépérissement : le travail se ralentit partout, reçoit finalement le coup suprême des mains de Marie et de Maximilien qui, par représailles de la sédition de 1477, frappent les Louvanistes d'impositions inouïes; et la puissante halle aux draps, délaissée, se transforme, avec l'acquiescement du duc et du pape, en cette extrémité qui, aujourd'hui encore, est l'âme de la ville. Ainsi l'esprit s'est substitué à la matière, dans la Souveraine science; le calcaire s'est galvanisé en moelle de la théologie.

HÔTEL DE VILLE.

Rien d'exotique mêlera la force de cette citadelle de la scolastique que l'ampleur et l'étendue de ses installations; c'est l'appareil d'une longue richesse accumulée que les privilèges ont largement fait fleurir et qui lui permet de prospérer au milieu des tourmentes les plus cruelles. De grandes cours spacieuses, des bâtiments imposants, une succession de vastes salles, des escaliers monumentaux donnent l'idée d'un palais de prince brusquement logé au milieu des aises de la vie. On sent qu'ici notre souveraine règne, non sur la pierre et l'intelligence, également asservies à sa volonté; et on sent le moment a conservé la pleine juridiction sur tous les membres de l'université.

La bibliothèque est l'annexe de cette grande institution. Fondée au dix-septième siècle par le chanoine Beverlinck et continuée par Corneille Jansenius, Pierre Stockmans et Jacques Boonen, archevêque de Malines, elle s'est accrue d'un afflux ininterrompu de legs, d'achats et de donations; aujourd'hui plus de cent mille volumes s'alignent sur ses rayons; elle possède mille manuscrits, une riche collection d'incunables, un trésor de livres d'une rareté inouïe.

A de certaines heures l'endroit a une solennité particulière : des enfants en longues robes noires circulent avec des cadenas entre les rangées des armoires; il semble qu'elles aient peur de s'éveiller de trop sous le faisceau des rayons parcimonieux; le seul bruit qu'on perçoive est le grincement d'une clef dans une serrure, le claquement d'une voix dans la profondeur, ou le noyau brusquement de papier buvard d'une main hâtive.

Le recueillement qui règne dans les églises n'est intérieur que la continuation de cette paix quasi monacale de l'école. Saint-Pierre et ses portes agenouillés devant l'autel lumineux dans une stalle inédite le grand mystère catholique qui est la base de

l'enseignement extérieur. La Sonate s'inscrit ici dans le pilliosement des colonnes, l'élancement aigu des fenêtres, l'évidement des trèfles, le découpage merveilleux du jubé, la structure imposante des portes; et l'ensemble raisonné se rattache par une mesure idéale au port où s'opposait la conjuration de l'esprit nordique.

Une première église Saint-Pierre avait été bâtie par Lambert le Barbu, et, sous son successeur, s'accrut d'un chapitre de sept chanoines, augmenté successivement jusqu'à dix-huit; mais les flammes anéantirent par deux fois le temple, et ce ne fut qu'au quinzième siècle que Sulpice van Voest, originaire de Diest, jeta les fondements de la construction définitive, secondé dans la partie sculpturale de son œuvre par son fils et l'imagier Eustache. L'artiste n'eut pas la joie d'assister à l'achèvement de l'édifice : soixante-treize ans seulement après le début des travaux, en 1594, la première pierre du porche s'ouvrant sur la Grand'Place et demeuré incomplet. Encore l'ensemble de l'église diffère notablement de la conception première : d'après le plan du moyen âge son tableau devait être orné de trois nefs et le modèle en relief qui, l'un et l'autre, sont gardés à l'Hôtel de Ville, la voûte devait être soutenue de cinq flèches, dont la plus grande aurait eu une élévation de cinq cent trente-cinq pieds. Mais les fondements furent jugés insuffisamment solides pour ne pas trembler, et les tours s'arrêtèrent à la hauteur du toit. Telle que nous l'ont transmise les siècles, la Collégiale se prolonge entre ses vingt-huit faisceaux de colonnettes, avec une majestueuse ampleur, rendue plus saisissante encore par le bel accord des proportions et la simplicité du style. Des chapelles en grand nombre garnissent les bas côtés, avec une profusion d'œuvres d'art qui préparent aux étalages fastueux des églises d'Anvers : c'est dans une de ces chapelles, celle de la confrérie Sainte-Anne, que, plus d'une fois, les yeux éblouis par la lumière diffuse des vitraux, je me suis absorbé dans la contemplation du triptyque de Quinten Matsys, ce chef-d'œuvre d'émotion touchante que possède actuellement le musée de Bruxelles et qui ornait sur le mur une si large tache lumineuse.

Ce n'était qu'un des nombreux trésors de l'église; la « Descendance apostolique de la Vierge » partie, il lui est resté la bouleversante ornementation de ses autels : dans la chapelle des Prêtres, un beau tableau à la manière de Gonzales Coques; dans celle des Brasseurs, l'admirable « Croix » de Thierry Bouts, longtemps attribuée à Memlinc; dans celle des Chirurgiens, le « Supplice de saint Erasme » du même peintre, une horreur superbe où ce maître-ouvrier se livre à de prodigieuses recherches d'invention et fait voir le patient tranquillement en contemplation de son propre bâton, duquel dégorgent les entrailles, à moitié enroulées autour d'un rouet; puis, ailleurs, répandus dans les sacristies, le chœur, les cryptes et toute l'étendue du sanctuaire, des peintures de Roger van der Weyden, de Crayer, de Gérard Zeghers, des fonts baptismaux en cuivre forgé, œuvre de Matsys, un lustre en fer étincelant ouvragé, un tabernacle en pierre de taille haut de trente-cinq pieds et ajouré comme une dentelle, un banc de communion en marbre à rinceaux de Papenhoven, que n'aurait pas répudié Duquesnoi, une quantité d'orfèvrerie, d'ex-voto, de pierres tombales, de grands monuments funéraires, une chaire en bois compliquée et touffue, avec un cheval

pour les rendre plus compréhensibles, a donné à ses personnages l'aspect des hommes et des femmes de son temps. Les gueux vagues des patrouilles se confondent de costume flamand : les matrones juives ont des chairs lourdes de bourgeoises commères ; les vierges laissent crouler à leurs pieds les cascades des grandes robes dont s'habillaient les patriciennes. Partout on se délecte les yeux du tableau de la vie au quinzième siècle ; et les statues ressemblent à des passants entr'aperçus dans un décor d'architecture basse allées et venues. Les sujets religieux ne manquent pas ; l'édifice remplit à une suite chronique presque où aucun contemporain qui ne soit sculpté tout vif ; et la gaîté à tant

PAYSAGE DE BRUEGEL.

leur de champ rétrospective jusqu'à la fureur, dans des entrelacs baroques qui semblent le commentaire enluminé de la vieille ville.

Rien de plus légal pourtant, sous son réseau compliqué, que l'ornement liquide ; rien docile dans l'air d'un pli roide et hardi et les six tourelles qui terminent sa courbe donnent à l'édifice entier un mouvement d'ascension. C'est le chef-d'œuvre de la proportion exactement observée ; et la multiplicité des ornements, qui ailleurs paraîtrait dégénérer en profusion, s'atténue ici par la prodigieux élancement des grandes lignes verticales prolongées jusqu'au faîte.

Louvain est plein de vieux chantants : j'en connais peu qui aient le charme de Bruxelles, un quartier rendu gaîté de rues étroites où sont disposées élégamment de petites maisons basses et larges, précédées de jardins et décorées de sculptures de pierre et de vieux Quelquefois, par les portes entr'ouvertes, on aperçoit des tableaux flamands dans

LOUVAIN. TABERNACLE DE SAINT-PIERRE.

et son couloir grande comme nature; plus encore, dans le transept, les autels des sculpteurs Celtis et Faydherbe, et, au centre de l'église, l'incomparable jubé à trois arcades tout enchevêtré de feuillages et peuplé de statuettes, que l'artiste du quinzième siècle a semé des prodigalités de son caprice.

Saint-Michel, Sainte-Gertrude, l'église du Grand-Béguinage, l'église des Dominicains, Saint-Jacques même, malgré ses reliquaires, son tabernacle et sa célèbre balustrade en cuivre fondu, ne peuvent soutenir la comparaison avec cette richesse; seule la façade de l'Hôtel de Ville, fouillée comme la plus orfévrée de ses stalles, ciselée comme le plus orfévre de ses ostensoirs, historiée comme le plus étoffé de ses tableaux, rejoint de gigantesque châsse où les métaux et les gemmes sont suppléés par la pierre, rivalise avec les magnificences religieuses de son sévère cénobite.

En ce temps-là, Philippe le Bon régnant, Mathieu de Layens fut requis pour dresser les plans de la « Cuve publique »; ceux qu'il présenta émerveillèrent les magistrats de Louvain qui, toutefois, se défiant d'eux-mêmes, soumirent le projet à notre Pauvelz, archiâtre de monseigneur le duc de Bourgogne, lequel trouva l'invention de Mathieu fort de son goût. On se mit donc à l'œuvre, et d'un travail incessant sortit à la fin le bijou glorieux dont la pauvreté enrgueillit à bon droit les descendants des paisibles drapiers du quinzième siècle.

On imaginerait difficilement le minutieux guilloché de cette grande dentelle lapidaire; les surfaces se compliquent en tous sens d'une végétation de sculptures: l'intérieur des fenêtres se festonne d'ourlets taillés, les angles disparaissent sous un amoncellement de pendes et de dais; c'est, dans toute la hauteur, une broderie dont les entrelacs s'emmêlent dans un feuillis de fleurs et de motifs décoratifs. Toute la Bible déploie en ces parois frustes; vous y pourrez suivre, de niche en niche, les épisodes principaux de l'Ancien Testament: le naïf imagier

entre 1664 et 1758. L'ensemble donne l'idée d'une splendeur à son apogée, et l'on est frappé par l'aspect grandiose des installations. Il faut franchir cinq enceintes successives avant d'arriver à la cour où le bâtiment principal dresse son perron d'honneur, et chacune de ces enceintes s'ouvre par un portail surmonté de deux lions de pierre soutenant des écussons d'armoiries. Là sont les brasseries, les moulins, les fermes, les étables, les écuries, les granges et les blanchisseries; dans la troisième enceinte s'allonge le vivier, proche des murs du cimetière; et le monastère proprement dit, superbe et largement déployé, avec son église décorée de marbres et de sculptures en bois, est en rapport avec la beauté des entrées. Une ceinture de bois fontainiers entoure, mais des cultures ont remplacé les futaies anciennes; de l'ancienne forêt charbonnière subsistent seuls aujourd'hui les massifs touffus au milieu desquels se profilent les tourelles du château de Hercke.

LES GRANDS MOULINS, À GRIMBERGE.

XIII

Grimbergen. — Laeken. — Ukkensbosch. — Jette.

De Grimbergen à Anvers, la rive droite présente une variété dans les aspects qui progressivement change; des vastes perspectives du pays brabançon s'ouvrent des échappées architecturales, le sol est partout riche de fraîcheur, des beaux chênes monumentaux et de bois, pour toute végétation, des saules étêtés au bout des rives et des bois

l'attitude du travail, les unes cirant les plates-tombes ou cousant les ailes, les autres soignant aux fourneaux économiques; et çà et là d'autres figures s'immobilisent dans la posture de la méditation. C'est un lieu de refuge où les femmes et les filles se retirent, quand, fatiguées du train du monde ou frappées par ses désastres, elles ont soif de retraite et de calme. Elles y vivent en communauté, sans renoncer toutefois à la discipline monastique, formant entre elles de petits groupes qui logent sous le même toit et se composent de trois, six, huit personnes, selon l'ampleur de l'habitation. Une liberté relative leur permet de sortir dans le jour, aux heures qu'elles veulent; mais, le soir, les murs se closent, et, la dernière des portes refermée, une irrémédiable mort s'élait sur la petite cité.

CHAPELLE DU BÉGUINAGE.

Il n'y a du reste qu'un peu plus de silence ajouté au silence : même le jour, l'agitation humaine y vient mourir dans une atmosphère sonore où traînent des monotonies de prières; et des formes noires, des ombres glissent sur plis des longs manteaux filent entre les cloîtres à pas muets, rendus perceptibles seulement par le claquetis des chapelets.

Entrez cependant dans une de ces demeures : tout y respire des femmes, quelques-unes autrefois mères et épouses : celles-là, dans le cloître et le ménage, ont gardé l'habitude de la vie; d'autres, en qui le monde intérieur a peu à peu tué les sentes d'une horreur étroite, semblent participer de la rigidité des statues de pierre devant lesquelles elles vont prier. Mais questionnez celles qui sont demeurées vivantes : elles vous diront le souvenir de leur institution, l'époque des vœux, la touffe de la mère ou supérieure des Béguines, et vous feront voir leurs ménages de célibataires, réduits d'ordre et de propreté. Vous n'aurez pas de peine à soupçonner leur existence frugale, dont une bonne partie est consacrée à des pratiques religieuses et l'autre partie à d'interminables causeries qui, même dans cette solitude, perpétuent le monde et ses agitations.

CHAPELLE DU BÉGUINAGE.

Contraste curieux que ce Béguinage placide, où les esprits aussi bien que les sens sont endormis, si on les oppose aux activités intellectuelles des écoles de théologie voisines. Tout le bruit des querelles scolastiques aboutit dans la ville universitaire à cet assoupissement de quelques bonnes âmes naïves, ignorantes des luttes modernes.

Sortez de la ville : vous ne tarderez pas à rencontrer une somptueuse abbaye bien faite pour parachever le tableau de ce grand boulevard du catholicisme. Fondée en 1170 par Godefroid le Barbu, l'abbaye de Parc, consacrée à la règle de Saint-Norbert, n'arriva toutefois que par étapes à sa magnificence actuelle. Du monastère primitif, la chapelle seule est restée : elle est devenue le chœur de l'église; toutes les autres constructions s'espacent

de la vie : en files innombrables, piétonnes et piétons, elles s'avancent, venant à la suite des bannières qui sont comme le symbole de leur foi et dont l'éclatement consolide le cohésif par lequel elles accèdent vers le sanctuaire transformé en bosser et épandant, telles des lames remuelles, le ruissellement de ses flammes jusqu'aux chevets des églises.

Bient s'offre ensuite à vous. Une entrée ouverte et passe : par delà les fortifications, une rue étroite et qui finit par s'étrangler en un sévère passage, avant d'aboutir sur la place : une rivière longeant de hautes maisonnettes où reflètent les boiseries ; quelques carrefours spacieux ; deux belles églises, Saint-Sulpice et Notre-Dame ; au pied de Saint-Sulpice, la grand'garde : et, si c'est le dimanche, les étrangers installés sur le pas des portes,

LE CHÂTEAU DE BIOT.

les cortèges s'avancent jusqu'au milieu du pont, des rues de grosse vie parviennent des bandes de militaires battant les tambours retentissants, enfin à la fenêtre des bourgeois qui vont parader le front sur les remparts.

L'antiquité de la cité donnerait se rapporter plus que par des vestiges aux ombrages : on sait que c'est là qu'il faut chercher le Briogetum de saint Grégoire de Tour ; mais rien ne subsiste plus du berceau des rois francs, à part sa tradition perpétuée jusqu'à nos jours. Le mot celtique appropriée à des parcelles de terre. Mêmes les souvenirs s'approchés de nous se sont petit à petit effacés sous l'action du temps et des hommes. La vieille industrie de la laine, florissante au quatorzième siècle, a laissé debout une halle délabrée, où se débattit aujourd'hui la bourgeoisie, et qui n'atteste plus que historiquement la prospérité de la ville intérieur bourgeoisie, à peine délassée par ses oisellers. Toute cette gloire de passe semble devenir à toucher d'une chose en ruine, merveilleusement

de sapins dont le noir feuillage trouve facilement la consistance de la glace. La Campine se révèle déjà dans cette région; la charrue a beau fouiller la terre, celle-ci ne produit qu'une maigre avoine, et ce maigre rapport la rétribue encore, à savoir qu'on s'écarte du passage cherchant quelque abri derrière soi. Nous sommes dans le Hageland.

LE PONT DE L'ESCAUT À ANVERS.

Des maisons se réveillent à ce nom; on pense aux fraîches paysans vendus qui étaient cet endroit désolé pour refuge, dans leur lutte contre les soldats de la République française. Assis sur les dunes, protégés par Wesembeke, auraient également habité ces barbares et de la magnificat tout le pays vous.

Arrêtez-vous à Anvers, le temps d'admirer l'église, d'un beau style ogival primaire à sa partie antérieure, et le remarquable pylône architecturé qu'elle renferme, comme la fameuse tour d'Anvers, qui dévoile aussitôt les comptes de la ville, puis encore les restes d'une belle tour témoignant d'une prospérité ancienne, enfin le pittoresque vieux, dit les Grands-Boulets, vous aurez tout vu. C'est l'inévitable destinée d'une petite cité que les luttes religieuses du seizième siècle ont déposséder de ses énergies. Telle autre n'existe plus qu'à l'état d'humble village. Sichem, par exemple, la plus vieille ville du Brabant, selon le dire populaire, et qui n'a plus, pour échapper à l'oubli définitif, qu'une tour isolée, vestige de ses anciens remparts, jadis haute de trois étages, avec des salles à chacun d'elles; une seule encore visible, développe une voûte en ogive, entre, à la ceinture des murailles, de curieuses sculptures à figures d'anges.

ÉGLISE DE MONTAIGU.

C'est la première étape vers cet autre — pardon — célèbre, le pèlerinage de Montaigu. Bel et Montaigu, Sous l'harmonie soulevante et de loi dardée vers les gloires dont l'or entoure le corps de Marie! Quand, à Montaigu, dans le soir, vous se tour paisible : le tour gentilesse, célèbre, à l'ouverture des cloches et des harpes, le sanctuaire de la sainte divine, la sensuelle et propitiatoire église vers laquelle convergent toutes les douleurs de la contrée, l'asile, au bruit des multitudes processionnaires graviter le haute sacrée et s'enfoncent sous les portes ardentes, que se ouvrent soudain sonores, pavillons, l'effrayant remède des affections nerveuses, les seuls bienfaits de l'esprit des superstitions. Montaigu est la patrie miraculeuse dont les cités vous étonnent les doux éclosions de la crédulité. Au fond des horizons elles accourent, les humbles aussi nombreux de soulever aux mêlages

vue s'élargit : on a devant les yeux une superbe église du treizième siècle dont quelques parties, notamment la galerie découpée en arceaux trilobés autour du chœur, se rattachera à la période des transitions.

Dès le seuil, une émotion vous prend : dans la première chapelle à gauche, un retable à volets laisse voir les merveilleuses sculptures d'une suite de scènes empruntées à la vie du Christ; la première chapelle de droite vous en montre un autre, plus admirable encore, tout fouillé de personnages et de rinceaux. Du haut en bas, une dentelle de bois se prodigue, entrelacée de feuillages et de figures, avec des dais, des fleurettes, une ramification inouïe de motifs sculptés : à la partie supérieure, la Vierge tenant l'Enfant sur ses genoux; sur les panneaux, la Visitation et Marthe embrassant Marie; le long des montants qui séparent les compartiments, des silhouettes et des groupes d'anges; partout des dames en atours, des chevaliers armés de rapières, des prêtres aux longues dalmatiques, tout un coin du Nouveau Testament restitué à travers les costumes et les attitudes de l'époque. A petite distance dissimulé les regrets, vous apercevez, au-dessus d'un autel daté 1601, un haut relief exhumé et doré, d'une perfection non moins prestigieuse. Mais vous n'êtes point au bout de vos surprises : la deuxième chapelle à droite vous arrête devant un saint Hubert sculpté et la crosse au poing, ayant à ses pieds le cerf traditionnel; dans une niche qui surmonte une peinture représentant le saint en costume de chasse mi-parti rouge et jaune, joignant les mains et tournée vers la lune aux cornes sinistres d'un christ dans une gloire. Un peu plus loin, par-dessus un triptyque dont le panneau central représente Jésus et les saintes Femmes, un saint Georges fait le geste de transpercer le dragon. Toujours sur le même rang, le saint patron de l'église, crosse d'argent aux doigts, de gros tabernacles à la peinture et aux gemmes, occupe le milieu d'une niche surmontée d'une balustrade dentelée de petits clochers, comme un jubé en miniature; de chaque côté se développent des compartiments remplis de petits personnages et surtout, comme la niche, d'une profusion de motifs décoratifs.

La même abondance de richesses se remarque dans les bas côtés de gauche. Vous passez successivement devant un retable où trois figures peintes et dorées habitent des niches à fond d'architecture, fermées sur tout leur pourtour, devant un autre retable couronné d'un étonnant petit baldaquin derrière sous lequel se silhouette une Vierge; puis encore devant des triptyques dont le moins curieux n'est pas celui qui représente le dragon sous la forme d'une espèce d'hydre se débattant au milieu des eaux bouillonnantes. Il faudrait citer aussi les magnifiques dalmatiques dont l'église possède : le grand ostensoir à sept branches, le seizième siècle et Suisse en cuir, chasuble des autres terminée par une balustrade découpée et

OSTENSOIR DE CUIR.

enchevêtrée de lierres touffus comme des lianes, dans l'étonnant cimetière qui, aux limites de la ville, s'ouvre par une manière arcade ogivale, d'un aspect tragique et monumental. Une vieille femme que nous avons lu, agenouillée devant un tombeau et les bras en croix, ressemblait, dans le silence de cet endroit funèbre, aux figures de marbre qui, sur les sarcophages, matérialisent le regret des choses disparues.

Tirlemont, ville propette et endormie, d'ailleurs, comme la plupart des villes flamandes, avec des rues accidentées, une place perchée sur une bosse, des rangées de vieilles maisons à pignons en gradins, et, quand on s'écarte un peu du centre, des échappées de verdure, un empiètement de la campagne sur le noyau urbain. Une énorme église domine les toits étagés sur les pentes de la butte : c'est Saint-Germain, tour et piliers romans, les fenêtres et le chœur en gothique primaire. Ailleurs, devant l'Hôtel de Ville, l'église de Notre-Dame du Lac, singulière, dresse une halle sans appuyée sur quatre piliers qui prématurément trouvent le centre de l'édifice. Et toujours une profusion d'ornements ravissant le long des murs et dans le fond des chapelles. On n'en finirait pas s'il fallait détailler toutes ces richesses : la pitié publique permet à peu près la dorure, le tableau peint, la dentelle en couleur, les sculptures pittoresques, et naturellement beaucoup de mauvais goût se mêle aux délicatesses de l'art pur. A Saint-Germain, par exemple, un christ repose dans une espèce de loge ajourée, sous des draps brodés de dentelle et couverts d'un voile à reflets d'argent; au bas,

un cadre pauvre en bois sculpté représente un paysage d'arbres et de falaises d'où se projettent trois croix, avec deux pleureuses figures en ronde bosse, l'une tenant un geste de désespoir, l'autre, plaintif, le bras passé dans une ceinture. Juste en face, un autre christ pend au mur, vêtu d'une longue robe aux franges, brodée d'argent ; et le tout s'éprouve près d'un autel hérissé de flammes pourpre et or, au-dessus desquelles un christ colorié prend son vol. A l'heure des offices, la procession des femmes traîne le long de ces pieuses images, et des cierges de faveur se mêlent au murmure des prières. Les adorations, dans le pays flamand, vont de préférence aux effigies matérielles exprimées; la religion en enveloppe de réalités tangibles qui semblent inciter à les palper.

Ces impressions seront bientôt atténuées par la beauté des églises qui, comme celle de Saint-Léonard, à Léau, ressusciteront les apparences de l'ancien culte. L'impression est forte de traverser, dans ce petit village perdu au milieu des campagnes, un musée littéralement peuplé de reliques archéologiques. L'église de Léau n'est pas autre chose. Il faut s'emmurer la tête, aux fenêtres basculées à bascules compliquées, semblables d'un treille ; on passe dans des rues étroites, bordées de maisons rustiques, et tout à coup la

PROVINCE D'ANVERS

oblique, d'une hauteur totale de douze pieds; le fenêtre supérieure par des lions et des chiens ailés; une infinité d'autres ornements dont le détail nombreux est pénible. Encore pittoresque devant la magnificence de l'incomparable Tabernacle qui, à l'angle du chœur et du transept, se dresse, haut de seize mètres, formé de neuf étages, divers étages de groupes et de bas-reliefs. Rien ne peut dire la délicatesse de ce chef-d'œuvre de Corneille de Vriendt; il semble jaillir du sol comme une flèche vaporeuse ajourée de l'infini peuplé de personnages qui s'entremêle à l'entour; et, si haut qu'il monte, c'est la même finesse de profils, les mêmes élégances de lignes, la même prodigalité d'ornements.

HÔTEL DE VILLE DE LILLE.

Quand, les yeux éblouis, on quitte enfin l'église et qu'on dirige ses pas vers la place, on a devant soi l'Hôtel de Ville, un bijou d'architecture renaissance, d'une coupe charmante et svelte, avec ses deux rangs de fenêtres allongées, son perron bordé de statues en pierre et garni de lions, ses trois pignons saillies dans la façade et occupés par des figures, son grand toit découpé en combles et flanqué de tourelles.

Nous rencontrerons souvent, dans la suite de cette relation, des édifices plus somptueux ; nous n'en verrons pas toujours qui aient au même degré la puissance de la proportion et l'harmonie de l'ensemble.

VUE SUR LA RUE.

PROVINCE D'ANVERS

I

Malines. — Entrée dans la ville. — Les tours remarquables. — La Dyle. — La Grande Place. — Saint-Rombaut et le carillon. — Les églises. — La dentelle. — Les Basiliques de Sye. — Curieuses coutumes. — Bienfaisance et charité. — La Béguinage.

On songe de grasses prairies, des campagnes coupées de longues files d'arbres, des villages aux toits de tuiles et de chaume, groupés autour de leurs clochers, une succession de paysages frais et reposants sur lesquels la couleur de l'atmosphère étend une sorte de voile : c'est la caractéristique du paysage brabançon. Rien encore ne trahit le caractère du pays anversois, ce partage de la terre entre de vastes étendues emblavées et de plantureuses zones cultivées, et pourtant, à chaque tour de roue, on pénètre un peu plus dans la contrée. Là-bas, dans la perspective, s'estompe la haute silhouette de Saint-Rombaut, dominant de sa masse carrée la cité endormie; et des clochers, des tours, des faîtes aigus, élancés parderrière les toits des maisons, en grand nombre, semblent autant de galets groupés autour de leur aîné. Nous sommes ici dans un centre de grande foi et de catholicisme intégral : du fond de son palais, le cardinal-archevêque commande à tout le clergé du pays.

Cette grande part que la religion tient partout autour d'elle et en elle-même le mouvement de la vie publique, nous la retrouvons à Malines dans le silence de ses places, l'effeuillement paisible et lent de ses quais, la couleur éteinte de ses habitations et jusque dans le geste craintif de ses habitants. Un peu du recueillement qui règne dans les sacristies se répand par ses rues, comme un air subtil isolé à l'atmosphère respirable;

affectant des grilles de demi-lune, de soleil ou d'animal chimérique, se remarque encore dans quelques vieilles portes.

Heureusement la vieille résidence de Marguerite d'Autriche possède toujours, pour dédommager la curiosité, ses pignons, ses tours crénelées et ses remparts. Nous venons de passer le premier de ses ponts, et, à mesure que nous prolongerons notre promenade, nous verrons se multiplier les autres, au gré de la capricieuse rivière qui coupe la ville dans tous les sens.

La Dyle, en effet, étend partout ses bras, ici s'ouvrant entre les maisons de vastes corridors où passent les bateaux, là s'étranglant en de brusques coudes, ici pied de grands murs nus, percés de meurtrières et de mâchicoulis. Selon que le terrain monte ou descend, elle couvre ses lames à ras les berges et les pilotis qui protégent ses digues, tantôt coulant à pleins bords des rues horizontales où reflue le flot épais de l'Escaut, tantôt s'étranglant avec des clapotements brefs contre les rives inégales de vase. Souvent

STATUE DE MARGUERITE D'AUTRICHE ET LES HALLES.

ces bords de marnes s'ornent d'un passage de chalands aux ventres bruns, rehaussés de rouge et de vert. Bientôt la vie s'en paraît peu sensiblement baissée dans la ville ; les lourds mouvements de ses bateliers semblent rythmer une activité sommeillante qui n'a point de raison de se presser ; sous le grincement des poulies, mouvement au long du quai, se perd parmi le silence de l'air, comme une plainte sans écho.

La rue suivie tout à l'heure nous mène à la Grande Place : en milieu s'érige une Marguerite d'Autriche, en marbre blanc, tenant d'une main le traité de Cambrai et ramenant de l'autre les plis d'un manteau bordé d'hermine. La fière gouvernante a la face tournée vers Saint-Rombaut, dont la tour élancée par-dessus les maisons, s'enfonce dans le ciel de prodigieux contreforts ; derrière elle, comme au fond de décor sur lequel se découpe sa silhouette, les Halles, vieille construction ouverte et sombre, se cachent, par-dessus un grand toit triple, d'une courte tour carrée, flanquée à ses angles de tourelles octogones.

L'ensemble de la place est pittoresque : des maisons la bordent sur trois faces, avec des pans variés d'architecture, les unes s'empanachant de volutes à lucarnes, les autres

les bruits semblent s'y dissoudre dans du sommeil, un sommeil qui tombera des parcs, gagnera le dedans des maisons, petit à petit submergera les êtres et les choses; c'est la torpeur d'un jour de dimanche empêtrant sur le coin de la semaine, avec une saltarelle lente; et la pâlotte petite ville y est à ce point soluble, qu'en de certains quartiers le battant d'une porte frappant son chambranle sonne, dans l'accompagnement général, comme l'empêtrade d'un événement inouï.

Malines partage, d'ailleurs, avec les villes en qui meurt le deuil du passé, le charme de cette physionomie silencieuse, un peu effacée, où se marque le regret des jours révolus. Il semble que la décadence soit l'envers de toutes les splendeurs humaines et que, pour les cités comme pour les hommes, la gloire doive être suivie d'un abaissement irrémédiable. Il y a loin de ces quartiers déserts où le pas du promeneur éveille aujourd'hui des échos, loin de cette existence monotone et casanière, aux magnificences bruyantes de la cour de Marguerite d'Autriche passant par les rues en galop des équipages et par éboulements croisant à travers places et carrefours en dix-sept allée.

En ce temps, l'esprit et les grâces fleurissaient à Malines; le palais de la régente retentissait du bruit des musiques succédant au récit sonore des beaux vers. Elle-même composait des stances à Notre Dame; et, sous les lambris sculptés, Jean Second, Erasme, Cornelle Agrippa, Jean Lemaire se donnaient la réplique, comme des peintres Malouse, Grégoire et Van Orley. Chevauchées, tournois, ballets réunissaient les belles dames et les beaux chevaliers dans de grandes parties égayées par les parades de nains Boyard, les danses des Ayman et les salutations grotesques des Géants.

De ces temps héroïques il n'existe plus que des vestiges; les pierres seules parlent encore, en leur muet langage, des fastes passés, un vent de mort a soufflé sur le reste, sur les fêtes, les costumes et les gaîtés; et les figures illustres et charmantes, la grâce et la toute-puissance d'un jour ont disparu sans retour. Ce n'est point encore le désolement accroupi que fut longtemps Bruges et qui n'a pas disparu tout à fait; le contraste entre la grandeur ancienne et la médiocrité moderne est moins saisissant; mais déjà, à Malines, reste précieuse dans cette obscurité que laisse après lui le soleil des belles époques de l'histoire et qui rend si impardonnables les leurs autrefois célèbres. Elle ne sera que grande quand nous aurons dépassé les cercles de la vie et que nous nous rapprocherons des villes mortes des Flandres.

Pénétrons dans la ville par une de ses artères principales et suivons, par exemple, la Grande-Rue qui part de la gare. Des commerces variés alternent avec des aspects de maisons bourgeoises, oblongues de revers, les fenêtres ornées de moustiques et de guipures, derrière lesquelles s'entrevoient des appartements confortables, d'une richesse lourde et sommaire. Rien de particulier dans ces échappées sur le train des ménages; on rêvait de vieilles chambres célèbres d'une histoire terrible et meublées de dressoirs, de bahuts, d'escabeaux noircis par le temps, avec d'archaïques personnages se mouvant lentement et pareils à des figures de tableaux gothiques; il faut en rabattre: le luxueux ameublement des étagères chargées de bricabracs, des crédences en acajou et des fauteuils en velours a remplacé, dans les familles bourgeoises, la vétusté pittoresque des anciennes.

Malines a perdu, principalement dans les quartiers commerçants, son caractère de ville historique. Partout les magasins, les cafés, les restaurants affichent de dénominations françaises, peinturlurées au-dessus des portes en grosses lettres noires, ou incrustées en marbre sur les montres. A peine le joyeux fantaisie des êtres pendus à des triangles et

terminées en pignons découpés et semblables à des proues de navires, presque toutes étroites, de hauteur égale, entassées l'une dans l'autre et faisant jouer au soleil des nuances, des teintes, des hasards, des bizarres, des exigences, dans un ensemble charmant de lignes.

Revenez presque sous le perche des Halles : vous verrez s'ennoblir devant vous, par-dessus la ligne interminable des toits, la forêt des clés, des flèches et des aiguilles, partant accrochée au chevet de Saint-Rombaut ; et du même coup les hautes fenêtres à pénitles se projetteront comme des glaives entre-croisant leurs pointes.

De tous ce monde, la tour tranquille plonge dans le ciel, avec ses trente loges vitrées, ses balustrades sculptées et ajourées, sa profusion de niches et de statuettes, ses cadrans radieux dorés, vêtus comme des reines. De la haut, comme une vaste fabrique abandonnée, part, chaque quart d'heure, la sonnerie du carillon, dont le vent disperse au loin en rafale par les rues les hautes mélodies et les légères roulades, en larges nuées sonores arrondies se mêle au sourdine l'accompagnement des bruits de la ville. Ce n'est encore qu'un prélude, un hymne de notes se tournant au bout d'une mesure, et comme le premier coup d'archet de l'orchestre de cuivre caché dans les profondeurs de la tour : mais, aussitôt que l'aiguille a marqué l'heure, la gigantesque manille s'ébranle ; la musique, un instant suspecte, se réveille ; l'air tremblé se contient à travers un bourdonnement joyeux ; une folie d'arpèges bondissante dans le ciel ; et les sonneurs frappent, les timbres retentissent, les cordes crient et grincent, un duel, de toute cette gaîté ailée qui passe comme le vent, l'éclat de rire éclatant des gnomes et des tarasques sculptés dans la pierre. A ces moments, Malines la silencieuse semble sortir de sa léthargie ; un frémissement parcourt ses places, comme un peu de vie qui lui viendrait de son carillon : aux angles de ses vieux murs, dans ses échevaux de petites ruelles entortillées, sur le seuil de ses maisons mornes et jusque dans l'obscurité de ses ponts, des voix, de vieilles voix chevrotantes d'ancêtres chuchotent alors des mots depuis longtemps oubliés ; et, tandis que s'égoutte la pluie mélodieuse, comme une rosée qui fait refleurir les choses d'autan, le bizarre Béguinage lui-même s'anime.

La Grande Place, du moins, a gardé quelque chaleur dans la décrépitude du reste de la ville ; elle est comme le cœur d'un corps frappé de paralysie. C'est là, dans sa cour carrelée, que passent, à de certains jours, les cortèges, que traîne la flânerie lente des habitants, que roulent les charrettes des maraîchers se rendant aux Halles de fer, et que, le dimanche, stationnent, au sortir des messes, les groupes qui remplissent s'épanouissent de coin des estaminets. C'est là aussi que, les jours de fêtes populaires, apparaît, à l'une des fenêtres de l'hôtel des Archers, l'immémorial *Op Signorken*, le bonhomme carillon, dont l'origine et les aventures ont largement défrayé la conjecture des archéologues. Ajoutez qu'à un pas se trouve le Schepenhuis, un joli édifice gothique de travelles, où siégeait en 1473 le grand Conseil, aujourd'hui refuge des collections d'art de la ville ; qu'à l'entrée de la rue de Beffroi s'aperçoivent les élégants vestiges d'un petit couvent par Rombaut Keldermans, d'après les ordres de Charles-Quint ; enfin, que les principales artères de la ville débouchent à chacun des coins de spacieux quadrilatère dessiné par la place. Au final, les Halles, avec la lourdeur écrasée de leurs gros murs plats, ressemblent vaguement à une prison où achèverait de mourir la vieille gloire de Malines. Cependant, qu'un clair de lune enveloppe ce tronçon de tour, répande les ardoises de toit, glisse dans les niches vides, l'informe construction rayée dans ses blancheurs, silhouette monumentalement et non sans beauté ses lignes déchiquetées dans la nuit.

Traversez la place dans sa longueur, vous arrivez à une vieille boucherie publique

invisible au travers de la rue. Aux six temps du plafond pendent des cages à claire-voie, des poules, des lapereaux, un entrelacement de cordes et de perches qui, dans la demi-obscurité brumeuse, s'emmêlent avec des complications bizarres. Quelquefois un rayon de soleil, glissé par les baies latérales, accroche une poupe rose ou grande quantité de viande achevant de saigner aux crocs, il détache sur les planches repoussoirs un tablier blanc de boucherie saignant à coups de hachoirs les billots éclaboussés de rouge. Et, tandis que l'on passe entre deux rangs de bêtes immobiles, étalant leurs reins ouverts, une odeur fade de charnier monte des dalles. La pâleur du peuple de nuit qui, le soir, sort de ses retraites et fait la chasse aux dépouilles abandonnées sous les étaux. Debout, le long du mur extérieur, s'égrènent des échoppes protégées par des auvents de bois — c'est la contrevallation de la boucherie, dans la clarté crue du plein air tombant sur les cours roses et les vieux bonds à chair lie de vin.

MARCHÉ AU BÉTAIL.

A de certains jours de la semaine, ce soin de la ville s'emplit de la circulation des ménagères. Les chevaux en bandeaux aplatis à la mode flamande, elles vont, le sein de même au bras, à travers les Halles voisines, marchandant les fruits et les légumes, d'une voix chantante et aigre qui par moments sonne à la cocotte. Le type flamand n'a pas, semble-t-il, la solidité sûre que nous trouverons au Sud des Pyrénées : le chair, sous le capuchon qui l'abrite chaperonne la tête, garde une blancheur cadavéreuse ; les yeux, d'une teinte effacée, ne semble s'allumer la vie, ont un air de rouge. L'être humain semble participer de la décoloration qui a frappé la ville magnifique des passé ; comme elle, il évoque la nécessité d'un organisme où le sang s'est raréfié.

Les Halles de fer forment, de nos jours, les boiseries de la vieille boucherie, une place en forme de carré long, bordée de maisons modernes où et là égayées d'un pignon en rideau, entre des deux allées parallèles qui constituent la rue proprement dite, s'espace une aire pavée, circonscrite par des chaînes en fer. C'est le marché. Par hautes pyramides s'entassent sur le pavé les produits de la terre, avec une abondance de tons vigoureux et clairs, et les larges parapluies sous lesquels s'abritent les marchands ajoutent leurs taches vertes et rouges à cette opulence débordée de nature morte. Au fond de la place, émergeant des toits, la tour de l'ancienne maison des Arbalétriers elle-même aiguille pareille à la pointe d'un chapeau de pierre.

TOUR DE MAISON.

Et maintenant que vous avez traversé le cœur de la ville, épanouissez-vous : à droite, à gauche, des rues tortueuses s'allongent entre des rangs pressés de maisons, aux styles souvent variés, et du milieu desquelles surgit, par places, une vieille façade en bois, chevronnée, aux étages surplombant sous un toit en saillie. Les rez-de-chaussée y croupissent sous le pied, le temps des vieux intérieurs s'efface, des boutiques

sculptures, des feuillages, des motifs variés occupent les surfaces planes, couronnent les chéneaux, ornementent les angles et montent jusqu'à la corniche du faîte. En cette délicieuse installation, comme l'évêque le matériau employé, obligeait la coopération des Pépoussières.

Tout proche, une foule d'maisons ; [illegible] il [illegible] de nouveau charmants. Au rez-de-chaussée, installés, l'entremêlement des coquilles et des feuillages semble grouiller sur le travail primitif une décoration adjective. Ici, du reste, comme dans les maisons du quai aux Briques, la sculpture a été utilisée comme emblème :

MAISON DU QUAI AUX BRIQUES.

l'habitation. Deux figures, un guerrier casqué dont les moustaches dévorent un paratonnerre, et une femme, à demi nue, tenant d'un et l'autre une banderole, de chaque côté d'un cartouche, se silhouettent dans le ciel, au-dessus de la porte d'entrée.

L'intérêt du vieux Malines n'est pas circonscrit à ces seules demeures : il traînait en cinq cents autres. À peu de distance du Palais de Justice, restauré d'après les plans de l'ancien palais de la régente, avec ses grandes salles hautement de chêne, ses cheminées à manteaux sculptés, ses balcons en saillie sur la rue, ses tourelles en poivrière, ses fenêtres à croisillons, ses grilles de serrurerie compliquées, l'académie de Musique occupe les bâtiments du vieil hôtel Busleyden, superposant ses galeries classiques en grandes lignes droites et rigides à un corps de logis dont le pignon corbeau en gradins. Çà et là, des morceaux plus intéressants encore retiennent l'attention : voyez la Porte de Bruxelles (Grande Porte),

feuillent les planches ; mais l'ensemble est demeuré échiné, semblable à une ruche grossièrement recouverte. Tout ici vit de ces maisons, espèces de cités de bois : des planchettes bouchent partout les trous, forment une chape de bourgeois et tiennent de laborieuses reprises ; des clous, en grand nombre, comme des points d'aiguille, tentent de réparer la dislocation finale. Quelquefois la nature fait davantage. Une tige qui, au printemps, se changeait en jardin, nous le verdoiement des feuilles nouvelles et le gazouillement des jeunes oiseaux.

MAISON DE GRAMME.

Il en est, parmi ces vieilles demeures, qui ont mieux résisté au temps : on vous montrera, en un retour de la place, un pignon à couvelles appuyé en arrière, tandis que, plus loin, une grande de trois maisons égales l'une à l'autre et dont l'architecture est bien faite pour attirer les yeux. Celle du milieu, en pierre et en bois, figure une série d'étages séparés par des poutrelles horizontales ; chaque étage a son jour ou salubrité en compartiments où s'entrecroisent les feuilles, quelquefois de cuivre à rameaux de pleurs. Trois cariatides saxiques se rangent, au-dessous de la porte, en postures correspondantes au nom de la maison : « Buyvelgevel » ou Maison du Diable, d'autres figures sculptées, d'une tournure cynique et grotesque, accrochent encore aux angles de l'entablement par-delà lequel s'aigüise le toit. A gauche, un pignon semblable cache une construction formée de deux corbeaux superposés, l'une et l'autre festonnées de guirlandes et de rinceaux sous lesquels des bustes relevés, hardiment taillés et barbiés de pierre rongée vers, font honneur en modèles vivants au « Adam et Ève au paradis » tournant pendant à lui « Adam et Ève chassés du paradis ». La troisième maison, celle qu'on désigne sous le nom d' « Hôtel de l'Enfant prodigue », très ornementée à sa partie supérieure, montre ses vers, ses entrelacs et ses pilastres précieux les ornements d'un vaudeville agrémenté de figurines dans les tympans. Visiblement ironique et les sculpteurs se rapportent à la destination intérieure ; les bestiaires d'Adam et Ève au paradis symbolisent les jeux grossiers et l'accueillante hospitalité qui attendaient le passant de l'autre côté du seuil.

Quai au Sel, la maison du Serment — les dix grandes Vertus, se prêtant à l'heureux poème d'une hardiesse qui s'allonge au-dessus du seuil. L'habitation est luxueuse d'une ornementation régulière et riche qui traîne le renaissance italienne. De grands pilastres, appuyant le ressaut des entablements, encadrent les hautes baies carrées des fenêtres ; et des

tout un peuple dans Malines; et cette vie mystérieuse, sombre, pourtant active, avec ses pratiques de piété, ses visites de couvent à couvent, ses silencieuses allées et venues ingénieuses par le haut clergé pour le salut de la religion, reposait sur l'existence occupée des marchands et des bourgeois.

Non loin de l'église Saint-Jean, au milieu d'une place déserte, s'élève le palais archiépiscopal, dans une pompe monotone et froide. Il veille la pensée entière qui se communique hiérarchiquement à tout le reste du pays. Quelquefois, dans les grands jardins qui s'étendent par-delà les cours et longent un des bras de la Dyle, un personnage en rabat violet se tient avec lenteur, laissant paraître sur ses traits fatigués des soucis obsédants. Tandis que le serviteur de Dieu glissait au fond des oreilles, accompagné des graves exigences, ses yeux, par moments, se portent vers le pignon dentelé de la vieille maison de l'Écosse (ancien refuge des moines de Saint-Trond), faisant presque face aux arbres du parc et portant fièrement, au haut de son toit rapetassé de lucarnes, une élégante tour octogonale en briques rouges rapiécées de filets blancs. Peut-être l'antique demeure lui paraît-elle d'un passé plus propice aux intérêts de cette religion dont il est une des colonnes, et le regret de la liberté disparue se mêle alors à ses autres pensées. Le pauvre, détaché de ces solennelles préoccupations, simplement regardé, du pont jeté en travers d'un délicieux canal, se dessinait l'élégant profil du petit édifice, sa façade plongeant dans l'eau et percée à sa base d'une porte à laquelle autrefois devait s'amarrer une barque, sa tourelle effilée surgissant parmi les lucarnes et les cheminées d'une toiture découpée en gradins.

L'endroit est rien moins que pittoresque : à peine trente-cinq pieds l'étroite ruelle qui traverse en pâté de maisons à la gauche de l'église Saint-Jean se porte le nom bizarre de Klyppat (Tête aux pavots). Ne peut-on offrir un raisonnable perspectif? C'est une diversion heureuse au récit monotone que vous venez de traverser et où vous est apparu, dans un angle lointain, sous un treillis de fer ouvragé, un jardin des Oliviers en pierres grossièrement taillées, le Christ debout, nerveux en geste, parmi les apôtres couchés en de raides postures sur des oreilles, et le tout barbouillé de vilaines peintures à demi effacées par les pluies. L'ombre des maisons voisines rend cette sculpture qui, à distance, impressionne comme une illusion d'humanité lointaine, avec des apparences vagues de chair souffrante et martyre.

En tous sens, les échappées sur de vieux coins d'humanité se multiplient : quantité de rues sont coupées par les entre-croisements des canaux et ménagent des percées sur des ruelles de vieux murs, d'escaliers descendus à l'eau, de pignons élevés, de cintres étayés de vieilles façades rétrécies, de petites cages en surplomb, pendues contre des brèches et dans des maisons, de mansardes lézardées dont la moitié, en se retirant, laisse à découvert les fondements noirs, enfumés, frottés de mousse, tandis que, plus haut, l'humidité, comme une lèpre, ronge la brique, pourrit le bois, de proche en proche envahit de grandes taches vertes qui vont gagner jusqu'au toit.

Le spectacle est charmant et mélancolique : derrière ces murs croulés, ou devant de pauvres existences étouffées, des rues à l'abri, le rêve d'une condition meilleure et qui reste à l'état de désirant ravage, puis encore des industries mortes, le travail sédulaire abandonné à un salaire insuffisant, et, par-dessus tout, la tristesse d'une vie morne, ingrossable, pesant sur les épaules du passé d'une lente agonie. Par moments, une voix de jeune fille apparaît à une lucarne, et, l'on ne sait pourquoi, on pense alors aux vierges de Memling dans leurs cadres en bois ouvragé. Si par que la vision est close, le tableau n'est vraiment d'un rejet de grâce; le gargouillis des gouttières dans les eaux du canal devient presque

avec ses deux tours vénitiennes et ses filets de hautes maçonneries, dernières ruines des fortifications de la ville au quinzième siècle.

Des quartiers entiers sont bordés de longues façades, percées d'une infinité de fenêtres basses, sans rideaux, les carreaux dépolis. Des saints de pierre s'aperçoivent au fond des ruelles. Ce sont les séminaires et les couvents. La solitude qui est le caractère essentiel de la ville, se fait là plus profonde encore, comme pour laisser toute leur force aux prédications et à la prière. Par intervalles réguliers, reprenant, l'heure sainte au campanile des chapelles, et ce rappel du temps, avec les corruptions qu'il amène, fait contraster, devant les hautes murailles chaulées, des vivants comme nous accoutumés au partage inégal des nuits et des matins. Le temps en temps une porte s'ouvre en montrant soi par les fenêtres et le temps. Le capuchon rabattu sur la tête, ce bien ou vieux marchant à la manche pleine allongeait les doigts vers la tirelire pendue à l'entrée. La sœurise porte alors entr'ouvre un de ses vantaux, derrière lequel s'efface une silhouette, sœur tourière en frise perlée, en coiffe blanche en longue soutane. Pendant ce court moment, les yeux se sont projetés sur une échappée de cours et de jardins, à peine animés, aux heures de la promenade, par la sombre lente d'un groupe d'hommes et de femmes.

PORTE DE BRUGES.

La physionomie de la cité s'accommode de ce fond d'ombre monacale : il semble, aux minutes crépusculaires, qu'il sortirait naturellement pour traîner le long des maisons religieuses, et l'oreille croit discerner les rythmes prolongés des cantiques. Ce n'est point toujours une illusion. Je me souviens d'une nuit claire d'hiver où, attardé par les rues mortes, sous les lumières interdites, j'entends s'élever un concert de voix : l'oraison ; elles s'échappaient, ardentes et profondes, d'une vaste construction dont les fenêtres brillaient dans la perspective. Irrésistiblement leur prière les entraînait d'un chant qui venait descendre du ciel. A mon pied s'ajustait une eau noire qui, sous les arcs de la sainte demeure, s'allongeait du reflet des lampes. Longtemps j'écoutai, appuyé sur la margelle du pont; puis les voix moururent, les lumières s'éteignirent : il me parut avoir vécu dans ce bref instant toute l'âme mystique de la ville.

Dans les rues, de jolies figures, coiffées d'un bonnet empesé, dont les ailes blanches retombent sur des épaules couvertes d'une étoffe grossière, fournissent glissé à vos côtés, dans un bruit de chapelets entre-choqués ; la chevelure a fleuri sur leurs joues les roses de la vie ; elles marchent d'un pas rapide, se perdent les jambes dans leurs robes qui tombent à plis droits. D'autres figures, en costumes, celles-là, civils, privées de jeunes lèvres, les visages en cheveux, échappent aux ailes au soleil reposoirs. Cet

LE SERVICE AU RÉFECTOIRE DE MARMOUTIER.

en bruit joyeux; et des idées de vie nitre, de cœurs simples et croyants dans le dessin succèdent aux impressions douloureuses du premier instant.

Cependant, elles reviennent bientôt après; les petits de l'intérieur semblent une ressource parmi ce délabrement de vieilles choses, et c'est à peine si le pensent parvient à se frayer une place au soleil dans la surveillance nouvelle du puits. Fraîches, effilées, rangées du faîte à la base, les petites tuiles aux briques couchées et saignantes ont fait d'abriter au peuple de moineaux seul un bout de cornille mangée en vert au temps des repas; pour un moment, les rêveries mystérieuses de la ville remuaient alors un peu d'animation.

Le silence et la solitude sont s'accroissant autour du côté du Béguinage, un vieux quartier perdu aux limites de l'agglomération et où calfeutré, dans un creux de rues étroites, de petites demeures basses, servant d'habitation à une population féminine qui vit en commun dans un état demi-religieux, demi-laïque et pratique la règle de Sainte-Begge. A Louvain déjà, une institution semblable vitait révélée à nous : c'est ici, comme là, un refuge pour les cœurs et les douleurs de la terre. Moyennant une dot légère, on entre au Béguinage, c'est-à-dire qu'on a pour possession d'un lopin, où l'on est trois ou quatre, chaque béguine règlent d'ailleurs sa vie comme elle l'entend, sous la faculté de sortir à des heures déterminées. La journée se partage entre les occupations du ménage, les offices qu'elles vont entendre à la chapelle voisine et les causes à la ville, chez les pauvres et les amis qu'elles ont gardés. Cela leur fait une existence monotone, sans surprises pour les sens et le cœur, et dont la dévotion forme le fond, mais qui s'accommode d'un certain bien-être tout matériel, particulièrement du côté de la table; chaque jour amène la répétition des mêmes besognes aux mêmes heures, et elles vieillissent ainsi, ayant de longues années suivi pas à pas, minutieusement, dans une quiétude cadencée, rythmée par la cloche de la chapelle qui les appelle au sentiment de leurs pieux exercices, une presque inexistence lointaine du monde à leurs portes.

M'étant mis un jour à la recherche de la « Kloosterjuffer » ou sacristine, c'est le nom que porte celle d'entre elles qui garde les clefs de l'église), je fis apparaître, à mon coup de sonnette, une grande fille pâle, le corps robustement charpenté; sans rien dire et restant seulement interdite, elle me précéda par la rue, puis, ayant ouvert la porte d'entrée, s'effaça pour me laisser passer. Tandis que je pénétrais dans la nef, regardais s'allumer sous le jour des fenêtres les couleurs et les ors de l'autel, elle demeura agenouillée près du seuil, ses trousseau de clefs dans ses mains jointes, et sa forte silhouette se découpait sur les boiseries du fond. L'église, de ce style surchargé qu'on a appelé le style jésuite et qui caractérise la renaissance flamande du dix-septième siècle, renferme quelques particularités intéressantes; des tableaux, assez peu l'encens et l'humidité, rappellent la manière de Jean de Mabuse, de Crayer et de Quellin; un grand sarcophage de cuivre, recelait, dit-on, le corps de saint Bonifas, rebâti derrière des vitres, dans la nef de gauche. Je remarquai que le chœur était occupé par des stalles pareilles de sièges supérieurs, à dossier bas garni de cuirs frappés à clef, et qu'à chaque siège correspondait un scabelle pour s'agenouiller : c'est l'emplacement réservé aux béguines; chacune d'elles possède son prie-Dieu, et elles ont coutume de suivre dans les cours les voûtes dont elles s'entourent la tête aux grands jours de l'année. La sacristine me donna ces renseignements d'une voix brève et sourde, comme si elle fût sortie à regret de son mutisme habituel, et ses lèvres rapprochées à peine dans son beau visage immobile. Quand je m'en allai, elle se rangea de nouveau contre le mur, après avoir trempé ses doigts dans le bénitier, et je vis dans sa main une légère effraude. Je la vis disparaître ensuite dans le vieille.

Comme sur l'avis du « Moestertje », les filles de Sainte-Begge, à de certains jours, se parent de leurs voiles blancs, par-dessus leurs coiffes habituelles, et ces voiles, épais, carrés à longs plis raides, descendent jusqu'à terre, en cachant leurs visages. Par longues files immobiles, elles demeurent ainsi longtemps en prière, prolongeant leurs rêveries attitudes qui les rendent pareilles à des statues de pierre. Autour d'elles cependant la foule des consolées suit ses fluides itinéraires, et de rouges rollets de cierges par moments oscillent sur leurs pâles silhouettes, comme un peu de sang qui leur remontait du cœur. L'office terminé, elles replient leurs voiles et regagnent leurs petites demeures lumières, dans ces ruelles aux noms caractéristiques, la « ruelle des Huit-Béatitudes », la « ruelle des Douze-Apôtres », etc.

Au Begynage, chaque maison porte un nom de sainte ou de mai, et quelquefois une image sculptée se détache du fond d'une niche, par-dessus la porte d'entrée presque toujours garnie d'un guichet grillé ou appuyé, au coup de sonnette, une tête coiffée du traditionnel béguin. Toutefois le quartier n'est pas exclusivement habité par des béguines ; des ouvrages tranquilles ont été donnés parmi elles : on put jouir l'occasion d'entrer, dans un froid arrière-boutique de la rue des Huit-Béatitudes, au pâtient travail d'une dentellière. L'endroit était triste ; une lumière pauvre glissait par la fenêtre contre laquelle était assise l'ouvrière ; c'était une femme de quarante ans environ, pâle, mince et silencieuse, dont les grandes mains sèches, bien que rudes par le froid, dans cette chambre sans feu au début de l'hiver, maniaient les fuseaux chargés de fil avec une dextérité merveilleuse. Les pommes, les quittant, les saisissant, les faisant rouler sur le coussin, d'une pression régulière du bout des doigts. Une infinité de longues épingles en cuivre reconnaissait ceci-ci : à chaque instant elle en déplaçait une, puis reconnaissait ses fuseaux, et le lin, en s'entrecroisant, dessinait des arabesques, des fleurs, des étoiles, des oiseaux, comme le capricieux givre sur une vitre. A la partie supérieure du coussin était fixé le modèle, et j'admirais avec quelle rapidité se réalisaient, sans défaillances ni reprises, les multiples combinaisons d'un dessin touffu et fin comme une frange araignéenne. Pendant qu'attentive sur sa tâche, le dos voûté, et les yeux fixés sur ses épingles, la dentellière maintenait ses fils, l'ombre d'un passant s'étendait par moments sur ses longues mains pâles, et un bruit de talons décroissait dans la ruelle où allait se cliquetis des fuseaux.

Le splendeur ancienne de l'art éminent qui fit l'une des gloires nationales abritait aujourd'hui à ce travail solitaire d'un groupe douloureux de pauvres femmes continuant à filer dans les recoins perdus de la ville, les délicates beautés sur lesquelles ont pâli leurs yeux ; elles vivent misérablement dans des intérieurs lamentables et délabrés, gagnant à grand'peine, à ce labeur dont l'objet va parer les reines du monde, l'alimentation de leur triste existence. Les journées entières et souvent les nuits qu'elles passent à exécuter ces tableaux, légers comme les brouillards lunaires d'argent que répandent sur les arbres, leur sont payés par les marchands à des prix qui n'atteignent pas même la rémunération des plus grossiers travaux. Cependant de leurs pauvres mains mortes s'échappent incessamment les délicieuses captives qui, aux chutes des candélabres, font ressortir les belles épaules satinées ; et, silencieuses comme les béguines dont elles ont la vie recueillie, elles accomplissent dans l'ombre leur rôle de fileuses, sans envier les gloires de ce monde pour lequel elles travaillent.

Le calvaire de Tréguier à Saint-Guirec.

II

Les cathédrales. — Saint-Rombaut. — La chaire de vérité et le « Christ en croix » de Van Dyck. — Le « Calvaire monumental » et l'« Adoration des anges » de Rubens. — Autres églises. — Hôtel-Dieu.

Entrez un matin de dimanche à Saint-Rombaut : jusque sous les porches la foule se presse, attentive au geste de l'officiant, les épaules courbées, les têtes oscillant avec lenteur dans l'immense vaisseau où résonnent les orgues ; et vers les voûtes montent les fumées violâtres de l'encens, voilant l'or des tabernacles. Cependant, sous la lueur ambrée des candélettes, s'aperçoit la pompe du vieux culte catholique flamand : les chasubles, les ostensoirs, les autels, les verrières s'illuminent et reluisent ; une foulure sombre transforme la chaire en un échafaudage de dorures et de pierreries. Et toujours les mains égrènent les chapelets ou font tourner les feuilles des livres d'heures, tandis que les yeux, humides vers la chaire lumineuse des diacres déployée entre les colonnes de marbre, plongent avec une curiosité vague dans les orbes flamboyants que tracent en ondant leurs dalmatiques surchargées de broderies. Dans la lumière des hautes fenêtres et le resplendissement des vitraux ruissellent le cuivre et l'argent, en traînées de flammes nées qui moquent dans l'air, cotoient autour des statues dorées, volent au fond des grandes bleues, et les encensoirs lancent, les laies basses, les fenêtres des livres sacrés rayonnent, les grands christs d'ivoire se tachent de pourpre sanglante. Lentement la main du custode fait glisser sur leur frange les rideaux verts qui masquent dans le transept septentrional le « Christ en croix » d'Antoine Van Dyck : alors la pierre à son tour se revêt de gloire, l'église de Hollande, magnifiée par le génie d'un magicien, se transfigure en apothéose, et, pareilles à des gemmes, les larmes de la mère des Douleurs ruissellent en longs ruisseaux que des chérubins recueillent dans des calices d'or. C'est comme une incantation qui accomplirait aux paroles sacramentelles du prêtre. Le rouge tremblement des torches prête dans ces moments une vie surnaturelle à tout l'édifice : du haut de leurs mandes centenaires en ronde-bosse, les douze apôtres de la grande nef font de grands gestes vagues sur lesquels se reflète la splendeur des saints, des évêques, des martyrs, des docteurs, peints aux colonnes, sculptés aux niches, sculptés aux chapiteaux ; les figures des confesseurs, à leur tour, agitent leurs mains dans un mouvement lent de bénédiction ; le cheval de saint Paul, abattu, les crins épandus, les naseaux béants, sur le marbre que domine la chaire de vérité, tend les muscles de son poitrail, comme en l'effort d'un rebroussement ; et, au sommet de la corniche en marbre noir qui domine les blanches colonnes du grand autel, un saint Rombaut de quatre mètres de hauteur élève par-dessus la foule inclinée la croix dont le rayonnement des cierges perdange fondre jusqu'aux voûtes.

Comme un musée gratuitement ouvert par des donations successives, l'église métropolitaine, bâtie en l'an 900, si l'on en croit les chroniques, considérablement agrandie aux treizième et quinzième siècles, ruinée en partie en 1542 par un incendie terrible, puis reconstruite cent ans plus tard, avec son chœur actuel, sa grande nef appuyée sur des piliers octogones et son énorme tour, conçue par Wenzler Dankaert, étale à profusion les chapelles, les portails, les cryptes, les confessionnaux, les statues de saints et de saints, les tableaux, les verrières, les retables, les triptyques, les tabernacles, les stalles, les bancs de communion, les autels, les croisées, une abondance de marbres et de matière, une

magnificence de stalles taillées, ciselées, dentelées, fouillées à l'imitation de la vie. La chaire à prêcher, notamment, est une merveille; elle fut achevée en 1725, d'après les dessins de Michel Vervoort, d'Anvers; on y voit en premier plan saint Paul frappé par la foudre; à droite de la tribune, entre la Vierge et saint Jean, Jésus crucifié est gardé par une grande figure ailée, représentant l'Humanité; à gauche, Adam et Ève tentés par l'Esprit lui offre la pomme; et tout en haut, représentant dans l'abîme ces en forme de nuée, un

INTÉRIEUR DE SAINT-JACQUES.

passage serait un fouillement. Le banc de communion qui ferme la chapelle consacrée à Arnold de Jollier, fondateur de douze bénéfices au chapitre, n'est pas moins étonnant : le sculpteur Arnold Quellin l'avait sculpté, en 1678, pour le monastère de Lobbenhof, d'où provient également la chaire de vérité; c'est une complication inouïe d'arabesques, de feuillages, d'entrelacs religieux et de figurines nudistes dans le bois, avec un sujet principal, un religieux mutilant et une religieuse mutilante prosternés devant l'Eucharistie.

Mais par-dessus tout, dans sa beauté sévère et tendre, rayonne l'œuvre de Van Dyck,

avec sa bouscalade de personnages *figés* et bêtes, l'autre évoque la sensation d'un rêve mystique, accompli sans violence. Sur la première les flamboiements projettent des reflets vacillants qui, dans la pénombre, allument les pourpres, les ors, aux *passages de lèse*; la haute splendeur extérieure ruisselle sur l'autre, dans la *stalle* sévère d'un passage grandiose. Et, tandis qu'en croit voir tâter les flûtes et les violons, accordés sur des *rythmes* persans, le mouvement sourd des flots se prolonge ici avec lenteur.

Ce fut pour la corporation des Poissonniers de Malines que Rubens exécuta le tableau de Notre-Dame. En ce temps on associait l'art à toutes les idées de moralisation, et de simples marchands ne trouvaient pas de plus bel emploi de leur argent que l'acquisition d'un ouvrage de peinture. Le maître, en représentant le miracle qui lui était demandé, songea sans doute à glorifier la puissance infinie des eaux ; la « Pêche », en effet, évoque l'idée des forces secrètes et des genèses inépuisables que l'Océan nide en lui: les filets regorgent de *mixtes* ; *flottent* le labeur*ieux* perpétuellement en travail de la création sous-marine, la fermentation active des détritus propres à constituer la vie, l'animalité éternellement pullulante des abîmes. Chez le miracle pressentent des flots que chante la couleur avec la *joie* de ses voix claires et frémissantes, servies par l'air comme les gammes d'une gaie aimée. Elle s'élate sur la mer, les hommes, l'azur scintillant des pouces, du haut d'un ciel délicieusement pâle ; et les vagues se confondent à la rue dans les fluides dorés d'une atmosphère d'après-midi. Des hommes nubs, à face humaine, les mandes en saille sur des membres bien d'aplomb, se meuvent dans ce cube éclatant ; une allégresse les domine, altière et douce : c'est le Christ ; et la noblesse de son attitude transfère sur la vieille humeur du groupe, comme la marque de sa divine origine. On se sentirait, à regarder les apôtres, des robustes variées des parts ; ils ont de ceux-ci les mouvements rythmés et forts, les larges torses-nus et les pieds carrément plantés sur le sol. Le maître les entraîne aisément à travers les *fumées* des atmosphères successives. Au contraire, la belle tête de l'Homme-Dieu signale un de ces efforts par lesquels le génie de l'école saurait s'élever à l'intuition d'une humanité supérieure ; Jésus ne cesse point d'appartenir à la race mortelle, et pourtant une vie sublimée se lit sur son front, comme un reflet des gloires célestes : il marche dans une *apothéose*, et son pâle *sourire* fonde les degrés d'un escalier qui mènerait aux étoiles.

L'« Adoration des mages », d'autre part, a la clarté et la grâce d'une vision. Quand, au fond de la vieille église de Saint-Jean, dans les ors et les couleurs du contre-autel surmonté des statues de Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, *assises* sur un nuage parmi les chérubins, se découvre, au couronnement du surcroît tiraé les rideaux, l'éblouissante peinture, on croit assister à l'ouverture des portes du paradis flamand. A gauche apparaît la Vierge ; ses yeux noyés, placides, chargés de langueurs maternelles, illuminent comme des soleils chastes ; et il en descend un sourire qui tombe sur la foule, nimbé de l'enfant divin. Ce sourire est irrésistible : il est en quelque manière le point central du tableau ; c'est le bonheur dans son expression la plus haute. Cependant des *splendeurs* de costume et d'accessoires flamboient dans la pénombre, aux pensées de ce peuple qui s'entasse et veut avoir sa part de la fête, sur les pas des rois mages drapés d'étoffes chatoyantes et pressentis accomplis dans des postures d'adoration ; les mains, les bouches, les nerfs sont moins scintillants toutefois que les regards, vrais leviers où s'allie au feu d'amour à la foi humaine et religieux, humble et lourd, d'une éternelle souffrance qu'illumine une allégresse de pureté ; et cette scène d'étable, voisine des bords magiques, tout à coup se transforme en magnificences royales, dans un train de palais doré la paille gisante à terre flamboie en tapis tissé d'or et de laines précieuses. Un accord de couleurs claires, légères, fraîches, forme l'atmosphère de la salle, se combine aux blondeurs lactées

avec son Christ livide baigné des larmes de la Vierge et de saint Jean, ses larmes tordus et grimaçants, son fourreau droit-en et le soldat attendri qui, raidi sur son cheval, contemple la scène. L'ordonnance en est pathétique avec un accent d'affection profonde dans les têtes, et la scène se déploie dans une lumière pâle qui des personnages principaux glisse sur les fonds, y détache les visages égrisés d'une foule.

Cependant, à tout qu'il mette le nom de maître, le tableau pâlit devant les merveilleuses peintures de Roberti que possèdent Saint-Jean et Notre-Dame. On admirait le charme d'une lumière limpide, tamisée d'un voile léger, et brusquement le tonnerre éclatait alors sur les

LA MORT MARIALE, par MEMLING.

éblouissements du plein soleil. A Notre-Dame nous verrons la « Pêche miraculeuse », à Saint-Jean l'« Adoration des anges », et toutes deux sont la beauté accomplie qui fait les œuvres éternelles. Ce sont des tableaux de peinture, calmes comme des jardins de vie échappés au grand peintre aux heures solennes de l'automne; la gloire mûrissait avec sous lui quand il les termina l'une et l'autre, et elles sont comme l'apogée de sa maîtrise. Dans chacune d'elles, l'effet reste unique que les figures et que le sentiment général. L'« Adoration » ressemble à un tableau de Rembrandt enflammé, la « Pêche » à un écroulement de pierreries dans un éblouissement de clarté; mais, si différentes, une chose les apparente : le jet magnifique de la vie. Elle circule à pleins bords dans l'air calme de la « Pêche », dans la grande mer bleue, dans ses rudes pêcheurs tannés par le hâle; elle circule non moins dans les gaies tendresses de l'« Adoration ». Si refroidi fût passé au tamis des harmonies,

d'orgues, entourée de sculptures et couronnée d'une sainte Vierge parmi un riche de verdure, ses entrées enrichies de triglyphes et de bas-reliefs, sa chaire à prêcher formée du groupe des quatre évangélistes assis deux à deux sous la tribune, sculptures de la composition physionomie imposante.

Ce ne sont pas les seuls livres saints de Malines où se déploie la magnificence du culte : Notre-Dame d'Hanswyck, Sainte-Catherine, Saint-Pierre, du fond de leurs tabernacles

ÉGLISE SAINT-PIERRE.

tenus contenus des théâtres, attirent à eux les dévotions de la foule. Nous verrons dans cette dernière église les mêmes ordonnances intérieures que celles qui règnent à Saint-Rombaud ; et les autels en marbre, les confessionnaux, les stalles, l'admirable chaire à prêcher du sculpteur Verbruggen, avec ses quatre parties du monde, ses génies potelés et ailés, ses groupes de chérubins déployés au-dessus du dais, ses épîtres drapés à grands plis et sa rampe enchevêtrée de belles exhibitions symboliques, vous garderont à vous seul le groupe des temples nouveaux.

de la Vierge et du bourreau, brodé les grandes harmonies de clair-obscur, avec je ne sais quels soupirs, des tableaux tièdes, des ombres tendres d'hommes mollement amollis par la contemplation de l'enfer fait comme par eux. Mêlez aux peintres qui prêtent à prêt aux ouvrages la pensée exposée à la lueur des cierges et des encensoirs, le tableau a gardé ce belle puissance ensemble; une musique mystique semble sortir de ses profondeurs, accompagnant les supplications ardentes des rois; et il est comme une messe à grand orchestre par laquelle le peintre aurait voulu glorifier la naissance du Sauveur, entremêlant aux lumières éblouissantes des fonds, comme aux grandes voix des orgues, le chant aigu, le joyeux épithalame des tons suaves, chatoyants et sucrés.

Le génie de Rubens contient la vie toute entière : l'horreur tragique s'y combine avec la grâce la plus suave; les ailes blanches y frémissent sous le vol des ailes noires; le jour y succède aux larges crépuscules; et aussi c'est Ezéchiel, Dante et Shakespeare, aussi Virgile, Anacréon et Théocrite. A peine a-t-il fini de faire fleurir les tendresses et les amours de l'« Adoration » qu'il trempe ses pinceaux dans du sang fumant. Un des volets qui accompagnent le panneau central supérieur de la « Décollation de saint Jean-Baptiste » : le corps est couché à terre, comme celui d'une bête; à ses pas, la tête, martyrisée, a roulé; des cruelles bouchures au fleuve rouge. Avec un morceau de boucherie effroyable fait artistiquement à la fête infâme de la cruauté : la mort contraste avec la vie. L'autre volet vous montre saint Jean l'Évangéliste dans les gloires et les splendeurs du supplice; le chaudron bout, fléchi par les flammes, sous le corps du martyr que des bourreaux nus-jusqu'à mi-corps. Un fond d'apothéose, entre tous, encadre les affres de l'agonie; là-haut, dans les nuées, apparaissent des anges blonds, balançant des palmes; et, entraîné, blême, les yeux à demi sortis de la tête, sans lumières, sentir, mariant, Jean les contemple, comme la prédestiné des félicités futures. L'allégresse sacrée de mourir pour sa conscience rayonne ici plus haut que la douleur et l'épouvante; le corps du saint lui-même, éclairé de jaunes lumineux et verts, a déjà comme le reflet des gaudis; et, tandis que les bruits tournoyants arrivent sans bâte les souffrances supérieures, la chair, rôtie, saignante, ouverte, glorifie intimement le Dieu triomphant.

Tel est ce beau monument de peinture, tel est que Rubens l'acheva rapidement. Commandé le 20 décembre 1610 par l'administration provinciale de Saint-Jean, le tableau et ses volets furent installés en septembre 1617; le maître, il est vrai, se rendit à plusieurs reprises à Malines par la suite pour donner les dernières retouches et sans doute pour accorder les tons du tableau à la destination qu'il allait revoir, pressant plus que lui n'avait le souci des harmonies décoratives. Mais moins d'un an avait suffi pour jeter tout pantelant sur la toile, dans sa grâce et son horreur, le sujet complexe où le sang du martyr et le lait de la femme ruissellent à magnifier le Fils de l'homme.

C'est au fond d'une vieille église délabrée, aux lents nouveaux, aux pierres effritées, que repose le chef-d'œuvre : rien ne relève l'auguste la gloire de cette possession magnifique; aussi, quand on a pénétré dans le temple, la sévérité des murs, l'abondance des sculptures et des tableaux, le froid cadavre d'orgues qui se montre à la gauche du maître-autel prédisposent à la contemplation de ce nouveau d'art triomphant.

Notre-Dame, au contraire, en raison de « Pêche miraculeuse », développe un tel aspect extérieur, deux portails latéraux, un style ogival flamboyant. Il fait une entrée glorieuse, et ses statues, ses autels, ses chaires de vérité, ses bancs de communion dont l'un, taillé en 1618 par Artelen de Fle aux frais de la corporation des Bateliers, s'ornementé d'arabesques mythologiques, avec accompagnement de sirènes, de tritons et de nixes, son ballet

cité commerciale se fait sentir à l'oscillation d'une foule cosmopolite courant aux affaires du pas allégré d'individus pour qui les minutes sont de l'or. Partout les comptoirs accueillis aux balcons signalent les escales ; une forêt de hampes déborde sur les trottoirs, toutes prêtes pour y suspendre les pavillons ; et les grandes plaques de cuivre, les enseignes lumineuses, l'étalage des fenêtres laissent deviner des magasins emplis d'marchandises, des cours où se chargent les camions par centaines, des bureaux bourdonnant de commis. Observez cependant les allées et venues de ce monde en travail : la fièvre n'est qu'apparente ; une activité régulière rythme les gestes et la démarche ; l'habitude des grosses entreprises où chacun risque à tout bout de champ sa vie, une longue tradition de négoce et de spéculation maintient l'équilibre général dans un calme relatif : on comprend qu'avec de tels hommes les portes et les gares sont prêtes, que rien n'est laissé à l'aventure et qu'ils auront réparé laborieusement les brèches faites à leurs fortunes, si la chance contre eux.

Dessin de Lionel Adam.

LES BORDS DE L'ESCAUT : ENTRÉE DES FORTIFICATIONS, SOLDATS DU TRAIN.

Le souvenir de son premier séjour à Anvers remonte à une époque déjà lointaine. J'irais elle retrouver un ami, nommé aux dures épreuves du concours en loge : il était peintre et retrouvait le pays de Rubens. La ville de Rubens et de Van Dyck a gardé, en effet, les privilèges de son ancienne gloire : son Académie des Beaux-Arts est demeurée le boulevard de la tradition des maîtres ; et c'est chez elle encore que se meurt le son nouveau. Une auberge, rue au Marché au Lait, avait en ce temps pour hôtes principaux, outre la petite bourgeoisie de province et les porte-manteaux en tournée, des jeunes gens turbu-

III

Malines. — Anvers. — Les fortifications. — Aspect général. — Impressions et souvenirs personnels.

Le train qui va de Malines à Anvers longe des bâtisses, des cultures, une terre merveilleusement *fertilisée par* le travail du paysan. Ça et là l'eau d'un fossé s'étale en soleil, une bicoque rustique s'entoure d'un parc, une file de grands arbres suit les sinuosités d'une chaussée. Et partout, l'activité silencieuse des campagnes, les chevaux labourant en cadence, les femmes fauchant en été, les hommes répandant les fumiers en hiver. Aux stations apparaissent derrière les barrières des faces placides où roulent des yeux somnolents et doux; des femmes robustes sont vêtues du surtout bleu réglisse, des calottes pourpres coiffent en triangles que le train voit passer. Point d'industries : la préoccupation constante est la glèbe; on vit et meurt dans ses sillons. La terre nourricière paye largement l'agriculteur. Dès l'avril elle se pare de fraîcheurs grasses qui, s'étendant de proche en proche, finissent par envelopper tout le pays d'une chaude feuillée de banquet. Aux blés de Vieux-Dieu, les tubes du rendzin s'enfoncent à chaque printemps d'une immense friture fertile; on dirait qu'il y neige des pépinières : et cet éclat magnifique est répercuté au loin par l'étincellement des prairies.

Inopinément des rangées de chênes s'ensemencent à travers les sueurs ruisselantes de la machine : on s'arrête, et les yeux se portent sur les *magnifiques glacis* des buttes de terre taillées à angle droit, le long des fossés des fortifications. A la paix profonde des campagnes succèdent le tournoiement des soldats, le roulement des caissons de vivres et de munitions; et le pantalon bleu du pioupiou en corvée remplace, dans le paysage, la culotte en velours — plus — éraillé du laboureur. Nous sommes entrés dans la zone des installations organisées pour la défense du pays. A Berchem, de hautes portes monumentales surmontées de colonnes en fonte ont quelque chose de surnaturel, comme la barrière qu'un petit peuple oppose aux envahissements du dehors.

Bientôt Anvers se dessine à l'horizon : les dômes pointent; les *appareils* de la gare ressemblent aux remparts d'une ville forteresse. La ligne, hantée de murs crénelés, hérissée des tours à guérites, en apparaît garnie qui coupe les entrées des places fortes allemandes. Puis c'est la gare spacieuse, monumentale, qui, par des jets d'escaliers, communique avec les rétroacs en contrebas de la ville.

Dès l'abord on se sent en présence d'une grande ville : la circulation intense autour de la gare, gagne le cœur de la cité, se répand vers les banques, les entrepôts, les agences, la Bourse, les marchés. Une large voie, portant le nom du grand peintre Leys, en souvenir de la demeure qu'y occupa cet incomparable ressuscité de la cité historique, est comme l'accès de l'Anvers nouveau. Son opulence extérieurement, d'un goût d'ailleurs douteux, se confond à la haute fortune de la métropole qui la fait la rivale des grandes puissances du monde. Le fleuve répandu à profusion dans la porte et les voitures annonce une prospérité orgueilleuse et sûre d'elle-même.

A peine débarqué, on entrevoit, en passage, des théâtres, des hôtels ombragés derrière de grandes emblèmes aimantés, des statues du marché et de bronze, une sorte d'émanation de la gaieté en rapport avec la sérénité publique. On n'a point encore touché le pont, cette merveille prodigieuse sur la mer et les grands appareillages, que déjà la grande

transporté dans une atmosphère de légende, parmi des existences royales, au train de cour où coudoient des peintres, des musiciens, des sculpteurs, au faste de cortèges somptueux et de joyeuses entrées qui faisaient lever des arcs de triomphe au carrefour des rues avant que le Sinistre Alcaïde de Tolède vînt pratiquer ses saignées terribles au cœur des provinces flamandes. On fêtait le roi ? On commence le massacre ? On rêve, on croit ici entendre retentissant que de quart d'heure en quart d'heure, le carillon de la cathédrale égrène son chapelet de notes scintillantes ; leurs vibrations se répercutent dans la ville, s'éteignent, se réveillent, reprennent par moments les vibres roucoux les tintements d'un rire insensé, et d'autres fois s'élargissent en des points d'orgue, au murmure de soupirs, quelque chose de vibrant silence qui suit un chant espéré.

IV

Grandeur, décadence et renaissance d'Anvers. — Le négociant en tableaux et son rapin. — Les Gueux. — Le noble convent. — Diverses classes d'hommes correspondant à des quartiers divers de la ville. — Les dominicains : la sainte Famille et de l'Enfant, le Marché aux Poissons et les origines des premières fortifications d'Anvers. — La légende de Brabo et du géant Antigon. — Origine et armoiries d'Anvers. — [illegible] ! — Le Steen et l'Inquisition. — La Rade des Escaut. — Le rempart méridional. — L'Hôtel de Ville. — Le système Hausmann. — La maison de Rubens. — Le système Haussmann et Gilbert van Schoonbeke.

Il est des villes privilégiées entre toutes et qui, semblables à l'oiseau fabuleux, renaissent de leurs cendres. Telle est Anvers. Héritière au quinzième siècle de la *prospérité* de Bruges, elle arrive à l'époque de sa splendeur commerciale à l'époque de la Réforme ; les guerres de religion, les *persécutions* du duc d'Albe, les sièges qu'elle soutient contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, les traités européens qui ruinèrent son port, les changements du jour qu'elle subit la dépeuplent et la ruinent ensuite, jusqu'au moment où la conquête le jette aux mains de Bonaparte.

Avec cette sûreté de coup d'œil que ses admirateurs comparaient au regard de l'aigle, le grand batailleur, qui savait être aussi à l'occasion un grand économiste, conçoit le parti qu'on peut tirer de sa situation topographique, de son fleuve, merveilleux instrument de stratégie, de son port, le plus vaste du monde. Si on l'a condamné à mort, c'est parce que toutes les puissances convoitaient ce riche morceau ; ne pouvant se le partager, elles ont mieux aimé qu'aucune d'elles ne jouît de sa possession. Mais Napoléon, qui n'a ni les scrupules ni les entraves des potentats de la Paix de Munster et de Nimègue, décide que le moment est venu de restituer à la métropole flamande son ancienne importance. Anvers grandement voit s'élever ses premières installations maritimes modernes, celles-là mêmes qui furent inaugurées plus tard par les rois belges Léopold Ier et Léopold II, après avoir été négligées sous le régime hollandais pour ne point porter ombrage à Amsterdam, sa rivale.

Anvers est actuellement la grande reine où s'opèrent les trafics internationaux, où s'établissent les fortunes particulières, où s'alimente la richesse publique ; les millions s'y entassent journellement au contact des affaires ; elle est un des foyers les plus puissants de la prospérité nationale, et son activité n'a de comparable que celle des plus vastes ports de l'Europe.

D'où vient à l'Autre de l'autre, les vaisseaux abordent en ses murs et tous les pavillons du monde flottent à leurs mâts ; ses quais incessamment encombrent des balles que les Indes, les deux Amériques, les Iles lui envoient, et elle n'a point assez de ses

brun et bizarre, en qui les cheveux ébouriffés, la moustache effilée et la longue barbe blanche eussent suffi à faire reconnaître des peintres et des sculpteurs. On vivait là à bon compte. Les heures du midi et du soir nous trouvaient réunis autour de la longue table commune, meublée d'énormes quartiers de viandes et présidée par le maître de la maison, qui gourmandait déjeunait les gigots et les rôtis en tranches rases, tandis que les femmes passaient les portions à la ronde. Par l'entre-baillement des portes nous arrivait l'odeur de la tabagie, avec la rare bonne des buveurs. Dans l'escalier, des rouets chantaient.

La nuit venue, après une promenade au port où, établis dans un cabaret, nous prenions de bière d'orge trois sous de verre et de cervoise, nous revenions à notre hôtellerie par les rues crépusculaires, le long des maisons endormies aux fenêtres desquelles des lampes s'élevaient de moins en moins ; et ce retour, sous le bleu des étoiles, dans le silence de minuit troublé des vieux pignons et nous berçant encore qu'une musique, avait une douceur grisante, comme si nous venions marché dans un songe. L'obscurité se peuplait alors autour de nous des visions du passé : il nous semblait voir circuler dans l'ombre les visages sévères et charmants des grands peintres, comme nous-mêmes rentrant le soir chez eux, après une rapide surprise au fond intérieurs puissants. A chaque instant, au souvenir de cette époque brillante se levait devant nous : ici, le toit taillé en dents de scie qui avait abrité le lit clabaudant Antoine Van Dyck ; là les portiques majestueux sous lesquels avait passé le triomphant Rubens ; ailleurs, les demeures, aujourd'hui verrouillées, où traînait la fleur et la gloire de l'art, ces palais princiers, du haut en bas garnis d'étoffes rares et de meubles précieux, dont les cuirs étaient ornés par les Jordaens, les de Crayer, les Otto Venius. Notre imagination, surchauffée par la contemplation des toiles célèbres dans les églises et les musées, ne pouvait plus se détacher des temps qui les avaient vues se produire ; elle se trouvait dans le siècle qu'elles avaient ouvert devant nous, et notre nuit se donnait délicieusement troublée.

Si Bruges, la ville des ombres, suggère les mystiques et sévères Memling, Anvers parlait évoque l'âme joyeuse et frénétique des Rubens. Notre rêverie prenait corps dans une de ces luxueuses ordonnances, comme le prodigieux artiste aimait à en combiner. Les seigneurs et les dames du temps se promenaient dans nos ateliers, magnifiques, aimables, souriant en cadence du sourire qui les groupait pêle-mêle avec les portefaix, les hercules de foire, les marins du port, tous merveilleux de force et d'audace ; et les pourpoints éclatants, les grands manteaux flottant sur des roses rudes de Christ ; toute la grâce et la puissance du temps se métamorphosaient sous les pinceaux en belle matière vivante, que rehaussait l'éclat des lampes, des pierreries et des or, dans le scintillement chaud des perruques. La soie et le satin des Flandres roulaient à longs plis sous les coudres dont empourprait les fonds ; un échevèlement de torsières allumées tombait sur les chairs, enflammait les satins, traînait sur les tentures, les roses s'élargissaient sur des perspectives de ciel ; des flammes cinéclantes montaient du sol, coulaient de la nue, répandaient à travers l'atmosphère des reflets, de dessous les draperies et jusque des profondeurs de l'eau partaient des rumeurs qui allaient les gestes, réglaient les attitudes et cadençaient la démarche.

Les grands salons du port flottaient dans un air chargé de vapeurs et de fumées, les statues plantées sur les places publiques, les chapelles peuplées par le génie des peintres, cette frénésie de chefs-d'œuvre qui part du musée, passe par Notre-Dame et Saint-Jacques, s'étend à Saint-Paul et court de paroisse en paroisse, ensoleillait partout les murs et rejaillissait jusque dans les maisons des particuliers, soit bien fait pour hisser un chômeur. Il avait en passant une époque de grandeur et de fécondité intellectuelles, où même

CHAMBRE DE LA REINE ELISABETH.

docks pour recevoir les cargaisons qui lui viennent de partout. Chaque navire de son formidable *Tor*, sous les replis des produits variés qu'enfante la terre où s'épanouit le travail des hommes ; et spécialement, d'un effort sans bâte et sans trêve, elle fait un relief au grand bouquet d'univers qui se nomme par la Société. Parcourez ses rues, vous y verrez se confondre les types les plus dissemblables : le Russe à l'œil gris, à la barbe longue, aux membres courts et trapus, l'Anglais roux et flegmatique, l'Oriental basané, le Nègre couleur de cirage bronzé, le Hollandais blanc comme un cachet, l'Italien nerveux et nerveux, l'Espagnol trapu, qui a pour de couteau, le Norvégien grand et doux, reflétant dans ses grandes bleues l'eau dormante de ses lacs, le Français agile et bruyant, l'Américain largement planté sur ses pieds, enfant d'une terre libre. Toute cette foule, mêlée de couleurs variées, pressée dans la ville aux ruelles bigarrées, ayant dans l'œil la nostalgie des grands voyages, population flottante, *indigente*, *flâneur*, qui se mêle à la race commerçante du terroir.

CHEMIN DE LA MARINE.

Dès les premières heures du jour, la cité présente une animation de fourmilière, toutes les rues remplies d'allées et venues affairées, les longs trajets broyant le pavé sous leurs énormes roues, un peuple d'ânes pouilleux et bâtés circulant sous des fardeaux. Les comptoirs populeux sur leurs hauteurs font grincer leurs girouettes ; un bruit de forge sort des magasins ; les entrepôts se vident et se remplissent, principalement le long des quais, sur le fleuve, dans les docks et les bassins, la vie se fait intense, grande, hâtée, d'un allant perpétuel qui crie sous le ciel, subit au longlacement des machines et au claquement des voix.

Jusqu'au soir, l'Anversois est l'homme des affaires et de l'argent [1]. Si vous le rencontrez dans la matinée, il vous bousculera sans vous regarder, laissera tomber un bonjour sec, en dévalant la rue. Il ne connaît point d'autre avant l'heure de dîner, divise l'humanité en acheteurs et en vendeurs, ne considère plus les choses qu'au point de vue de l'offre et de la demande. Une demi-heure de répit à midi pour déjeuner, un quart d'heure de détente après les transactions de la Bourse, voilà tout ce qu'il se distraira de sa journée de travail. Toutes les facultés de son être convergent au merveilleux palais qu'il s'est construit au cœur de la cité, comme la glorification de ses intérêts. Là, sous ces voûtes magnifiquement décorées auxquelles s'attachent les peintures terreuses du fer contourné en arcs et jaillissant en colonnes, dans le cadre splendide d'un hall gothique distribué selon les nécessités modernes, il se sent maître et roi ; il n'a qu'un pas à faire pour communiquer avec les deux Amériques ; le télégraphe incessamment lui apporte des nouvelles de toutes les contrées de la terre ; des flottes de steamers et de voiliers n'attendent que son signal pour appareiller. Le puissant organisme commercial de la métropole se résume véritablement en ce moment, dans ce gros homme brusque et affairé qui court, les yeux ouverts devant lui, comme un conquérant. Le pays et sa prodigieuse agitation se reproduisent dans les mouvements de son cerveau ; il souffle avec les poumons de ses machines, respire par

(1) Je remercie ici, à propos de ces notes sur Anvers, mes fidèlement et mes sympathiques lecteurs, l'auteur de « La nouvelle Babylone », le puissant écrivain Georges Rodenbach qui voulut bien mettre à mon disposition sa riche bibliothèque d'observateur et plus les meilleures traits de cette étude.

les tables de ses semblants, et se rient dans cette multitude que prend comme de lui, en proie à toutes les frénésies de l'argent, comme un capitaine sur le pont d'un navire.

Ce n'est qu'à la tombée du jour qu'il redevient l'homme de la famille, de la société, d'un autre commerce que celui de Mercure. Le soir il reprendra les manières du gentilhomme que des rapports continuels avec de rudes capitaines de navires, des portefaix tutoyeurs, des charretiers bourrus lui ont fait perdre pendant la journée. Il abandonnera alors le ton du commandement, la parole brusque, l'air distant qu'il se croit obligé de garder devant sa légion de commis. Dans le tableau familial, près des têtes blondes et brunes dont les boucles s'allument aux reflets des lampes, son front se déridera, ses sourcils contractés se détendront, et, comme un homme qui se réveille après un rêve pénible, il sentira une bonne grâce naturelle à exercer ses talents.

Tout ce qui l'entoure chez lui est bien fait d'ailleurs pour le distraire de ses préoccupations habituelles. Cet homme d'argent qui, en barbare expérimenté, a dépisté d'un œil de jour et d'une bonne poire d'ail, dans une taverne aux odeurs rances, entre des cochères et des agents de change glapissant des chiffres, dîne naturellement en gourmet, hume le bouquet d'un vin généreux dans un verre mince, prend le temps de savourer la bouche pour dire des choses aimables aux siens, s'informer de leur santé, plaisanter, s'intéresser à des riens de femmes; et par moments, retiré dans sa chaise à haut dossier taillée sur le modèle de celles du vieux temps, les yeux à demi clos, comme en une sorte de béatitude de gourmet idéaliste, il contemple un Teniers, un Ostade, un Ruysdael, dont les tons sombres se détachent sur les lambris de l'appartement.

S'il a des enfants, le patricien déploiera un entrain surprenant pour égayer la table; le même homme qui, sans trop se forcer, se laisse traiter de lubie et chicane de parents dûbles pour les gênes, l'encre, le papier qu'ils consomment à son service, stimulé par une large nourriture le sein d'un nombre bien auprès il paye souvent des appointements qu'il refuse à un correspondant pour les langues étrangères.

Après le dîner, on se rend au théâtre. Le théâtre, c'est ici l'opéra, exclusivement; le monde — comme il faut — délaisse la scène flamande et l'abandonne au peuple, à la petite bourgeoisie, à un groupe d'artistes et de littérateurs amis de la langue nouvelle des coulisses. En réalité, pour une ville de l'importance d'Anvers, qui aime la bonne, les pompes décoratives, les parades, le pique de divertissement musical et a fourni à la scène des compositeurs originaux et puissants, le théâtre, même lyrique, est peu fréquenté. Cette indifférence s'explique en partie par la concurrence que soutient aux meilleures jubilées les nombreuses sociétés privées et les réunions particulières où l'on exécute d'excellente musique de chambre. Les sublimes de Beethoven, de Mozart, de Haydn ont toujours du choix. Chaque soir ils sont invités chez l'un ou l'autre marchand qui les régale de quintettes et quartettes, et l'importance croissante de la colonie allemande dans la ville tend à répandre de plus en plus le goût de ces concerts intimes.

La journée dorée, elle, est utilisée par les salles de cafés-concerts ou se débitent les « scies » qui ont fait trois mois auparavant les délices des habitués de l'Horloge et des Ambassadeurs. Il n'est pas rare, au surplus, que le gros négociant lui-même, l'important gentleman de tant à l'heure, après une courte apparition à l'Opéra, boude la peinture à Rossini et à Meyerbeer pour les vaudevilles et les airs périlleux de quelque comparse de trapèzistes et s'en revienne au prochain Eldorado accompagner du haut des loges, en battant la mesure avec sa canne, les gentillesses d'une saint de chanteuse, rabâté dans des falbalas pailletés.

Le goût de la distraction règne d'ailleurs dans toutes les classes, mais plus particu-

UN MARCHÉ À ANVERS.

lièrement encore chez les hommes d'affaires, si rares que soient leurs loisirs. Sans le négociant, le théâtre resterait vide. Les sociétés chantantes, les dialogistes donneraient les leurs moins devant des rayons encombrés. C'est le « monde du négoce » qui donne à dîner, organise les soirées, paraît l'initiateur des grandes solennités artistiques, inspire partout à la vie l'impulsion.

Les cargo de cette grande société anversoise organisée pour le travail et le plaisir, sont, du reste, dictés par de véritables nécessités climatériques de propreté et de traditions. On pourrait faire une étude bien curieuse sur la population, rien qu'à se promener dans les divers quartiers où elle est répartie. Les marchands, suivant la nature de leurs affaires, ont leurs bureaux et leurs magasins le long du fleuve, à proximité des docks ou aux environs de la Bourse, et leurs maisons dans les quartiers nouveaux, les anciens voisins du parc et les faubourgs. Le matin, lorsqu'il ne fait pas, hiver et été, sur les terres de la Campine et des Polders, se retire dans un de ces froids hôtels parisiennes, lavés et nettés comme un cloître, qui bordent encore la rue de l'Hôpital, la place de Meir, la rue Neuve, la rue Saint-Paul, bien que la plupart des grandes demeures aristocratiques du passé tendent à s'industrialiser.

LE MARCHÉ AUX SOULIERS.

Les descendants des vieilles familles bourgeoises se claquemurent, d'autre part, dans les rues étroites et sinueuses du centre de la ville, principalement du côté de l'ancienne église des Jésuites. Les petits détaillants suivent leurs boutiques et leurs clients le long de cette artère qui part du Marché aux Œufs pour aboutir à la place Verte, tandis que leurs concurrents, plus subtiles, installent des magasins et des bazars copiés sur ceux des capitales dans la vaste artère qui part de la rue Leys et aboutit au Marché aux Souliers. Enfin, les quartiers Saint-André, Saint-Amand, du Steynberg, du Schelde, et les ruelles des centres bourgeois ou aristocratiques, telles que le « Zeemeeuw », rare rue basse allée du Cygne, dévalée en plein cœur de la ville riche, avec ses cours de charrettes, le tumulte en l'air, son grouillement de petit peuple, son ramassis de marchandes d'oignons, de moules et de coquettes, le regard hardi, le geste cynique, ont décidé à la pâlir et à la ridiculiser. Quant aux ouvriers, aux batteliers, aux portefaix, ses gens qui vivent exclusivement du fleuve et que leurs occupations retiennent près de l'eau, « aux 't water », ils ont choisi la partie la plus ancienne de la métropole et se tiennent dans le labyrinthe des pittoresques ruelles entrelacées aux

abords de l'ancien Marché aux Poissons, sur l'emplacement du « Burg », la première forteresse d'Anvers et le berceau de la cité. De toute cette vieille humanité sort une rumeur de vie qui, le matin, s'accroît de l'activité des différents marchés où les paysannes de la Campine et du Polder, vieilles encore, quelques unes, de grands bonnets à barbes flottantes, viennent vendre les linges et les légumes.

Parmi les receptacles habités presque exclusivement par le peuple, le quartier Saint-André montrait autrefois le plus d'animation. Il était traversé par une rue longue et étroite, baptisée d'un nom significatif, le « Lauren Markt » (Marché aux Poux). De cette artère s'détachait, à droite vers l'Escaut et à gauche vers la ville, un réseau de ruelles et d'impasses, sauf l'humidité et la misère, au bord desquelles, rongées de lèpre, les plâtres écroulés, les portes sans fenêtres, oscillaient des façades de bois pourries et comme calcinées, aux pignons ébréchés en guenle de brochet. Certains « cafés » de Londres et de Manchester donneraient seule une idée des taudis qui s'entassaient là. Repaire d'enfants et de vauriens vivant dans les boues de l'égout, groupes de flâneurs arrêtés à l'angle des rues, les mains dans les poches, l'œil provocateur, bandes de filles impudentes, la lèvre tatouadrice, des brunes dans l'œil, riant aux plaisanteries crapuleuses de leurs admirateurs en sarrots.

Avec ses maisons délapidées, ses pignons écroulés, sa poussière de crasse et de misère, sa race populeuse de laborieux et de misérables, ce quartier méconnu des ressources abondantes aux artistes. De superbes lueurs y pénétraient leur féerie pittoresque, avec d'épaisses crinières à reflets blonds inondant une origine semi-européenne. On était étonné lorsque parfois, de la bouche d'une fillette crapuleuse coiffant certains portraits de Murillo, de grossières injures proférées avec un accent roguenne, dans le patois traînard et péjoratif du faubourg, venaient en plein nez gâter la beauté, telle marchande de pommes rances, d'écres saucissons, de « matelotes » lapidifiées et de « schelde », poissons sales qu'adore le peuple anversois, aurait pu vendre sur les bords du Xenil, une rouge fleur de cactus dans les cheveux, les épaules nues et les bras parfaits. Peut-être même cette animale artistelle eut-elle à la cour de Madrid sa place au pied du trône. Certains des habitants du quartier Saint-André ou des autres centres ouvriers d'Anvers ont non seulement gardé le type espagnol, mais même des mots castillans, souvent retentissants à travers l'histoire de l'Ibérie. On m'a cité le cas d'une marchande de légumes, veuve et mère de dix enfants, la femme « Armenta », du nom de ce marquis Arrienta qui fut un des seigneurs de la cour du duc d'Albe. Sa descendante, indifférente à cette haute origine, besognait des choux par les rues, traînait sa fière hérédité dénaturée par un subriquet ignominieux : « Aine Rotte ».

La transformation de ces quartiers pestilents et opulents en communes rues aux spacieux trottoirs, sous le nom de rue Nationale, l'ensemble « Lauren Markt » et ses ruelles fétides. L'air et la lumière virent ont envahi les cloaques où se vautrait une humanité vicieuse, gangrenée de maux sans nombre. C'est l'un des résultats, appréciable celui-là, du bouleversement qui, depuis bientôt vingt-cinq ans, a mis en coupe réglée la vieille ville, éventré les anciens quartiers, taillé à blanc sous dans le tas des souvenirs historiques.

On ne regrette, telle qu'elle s'offrait autrefois, la superbe et triomphante porte de l'Escaut, cette porte Royale, surmontée de son couronnement des murs et construite par Antoine Quellin, d'après les dessins de Rubens, à l'occasion de la joyeuse entrée du roi d'Espagne Philippe IV. Quand on descendait la rue, au haut de laquelle s'élargissait son ouverture, le fleuve apparaissait par delà, comme à travers un portail ouvert sur le ciel et l'eau. Il nous faut faire notre deuil également du marché aux Poissons, ce pittoresque et bruyant rendez-vous des mariniers s'égaillant autour de la grande pêche toute vive sur les étals, en longues traînées

semble, un géant, le redoutable Druon Antigon, dont l'effigie est encore promenée par les rues lors des kermesses, ravageait les rives de l'Escaut. Dans la position du colosse de Rhodes, un pied sur la rive du pays de Flandres, l'autre sur la plage anversoise, il gardait le passage des flottilles qui remontaient le cours du fleuve. Malheur aux bateaux naviguant à portée du géant ! Druon se baissait, ressaisit le bras et empoignait lestement

MAISON DE LA RUE STEEN (ANVERS).

rement un singe entre ses pieds. Si les patrons étaient pauvres, le géant leur passait gratis; mais, s'ils étaient à court d'argent ou se montraient récalcitrants, le barbare broyait leur bâtiment et ne leur rendait la liberté qu'après leur avoir coupé la main droite qu'il jetait dans l'Escaut. Le Druon Antigon, ayant ainsi rendu grand nombre de mariniers, rencontra un jour, comme Goliath, un brave guerrier, époux de Lévina, sœur d'Octave, et cousin de Jules César, qui le provoqua en combat singulier, et finalement l'abattit avec sa

d'or, de suie et d'eau. La destruction a surtout frappé les quartiers où se maintenait le vieil Anvers. Ainsi on a abattu, malgré la protestation des artistes belges, malgré Victor-le-Duc, qui s'en était ému, le vieux bastion connu sous le nom de « Tour Blanche », dernier vestige des fortifications du quinzième siècle; les belles portes historiques, la porte d'Alsacen (Burgerhout), et celle-ci, la porte Kapelsche (Berchem), construite par Pieter

L'ANCIEN MARCHÉ AUX POISSONS.

Frans en vont plus ainsi à Anvers comme le délicieux et frais hospice de la rue Olivier Vereyt, dans la cour duquel Leys aimait à s'isoler et qui lui a servi à envelopper de la mélancolique atmosphère du passé plus d'un de ses tableaux. Du « Burg » du glorieux Burg lui-même, il ne demeure plus qu'un vestibule effacé, de quoi on peut voir un reste des murs d'enceinte et deux tours trapues, en assez mauvais état. Les reporters vont? Anvers en qu'en dira relatif pour ses véritables origines et les pierres qui en témoignent.

Cest pourtant dans l'intérieur du Burg que la grande cité prit naissance. En ce

LA BRABONNE ET LA VIEILLE MAISON

bonne fraude et la grâce de Dieu. Silvius Brabo, le moyen David, tranche alors à son tour la main du voleur par représailles de toutes celles qu'il avait maudites, et le nom de la ville, « Antwerpen » ou « Hand werpen » (jeter la main), perpétua à jamais le souvenir de l'énorme débris précipité dans l'Escaut.

Un sculpteur nerveux et singulier, en qui la décadence épique des Jordaens et des Rubens n'est pas méconnaissable, Jef Lambeaux, vient tenté de l'épisode légendaire pour en faire foudroyance et le sujet de la monumentale fontaine qui érige devant l'Hôtel de Ville. Près d'un mur ensoleillé, le tumulte se calme à l'expression tendresse de la Femme

LE HAVRE

vaste fontaine et trouve la chaîne de vie qui coupe dans les Flandres de si adorables carrures, épine, comme relâché, de la beauté des anciennes assemblées, des constructions de la couleur et de la ligne, de large rythme des formes expressives et pittoresques. Un peu enfin quiquinoise le groupement des motifs, la vie est rude d'un fol incompressible, fourmillant et fier, gonflant les grasses mamelles dont les laitances caillent parmi les algues, parmi aux arêtes de la galère Médicis, exaltant l'alerte et jeune vigueur de Silvius, soutenant les végétaux et les monstres marins qui peuplent toutes les parties inoccupées par la figure humaine.

Cette étymologie du nom de la cité, à la vérité, n'a pas satisfait les érudits, mais, parmi bien d'autres, elle est la plus populaire et la plus poétique. Ajoutez que les armoiries d'Anvers lui donnent raison : celles-ci figurent en effet un fond de gueules au château d'argent

flanqué de deux mains coupées. D'après un récit différent, rapporté par l'historiographe Augustin Thys, la mort de Brabo aurait été commandée par *sept jeunes gens* qui devinrent les fondateurs des sept familles patriciennes d'Anvers : de « Zeven Schilden ».

Voisin du port, un édifice célèbre du dernier siècle, le Steen, épargné par l'autorité bruxelloise, contient à peu près son expression officielle, au haut d'un vieux quai fossile et fortifié ; c'était là que, sous les ducs de Brabant et leurs successeurs, les ducs de Bourgogne, se enfermait les criminels de droit commun. Plus tard Charles-Quint et surtout Philippe II, son fils, représenté par le duc d'Albe, l'affectèrent à la détention des hérétiques, des iconoclastes, des gueux et en général des patriotes envoyés de Rome et de Madrid ; sombre époque durant laquelle ses cachots contribuèrent aux tourments infligés aux malheureux prisonniers à qui on donnait la question avant de les livrer au

ANCIENNES MAISONS DE BOIS, PLACE SAINTE-WALBURGE.

bras séculier. Le Steen a été restauré et son caractère fortement altéré. On lui a donné une construction de mauvais goût et une triste décoration de bois douteux. Loin d'évoquer la terrible Inquisition, la débonnaire Flandre, avec sa légende, guillochée de fins ornements entrelacés dans un gothique fleuri, serait mieux des pensées blondes et riantes, si le témoignage de l'histoire ne démentait ce prestige menteur. Comme pour rendre irrécusable celui-ci, à quelques pas de là se dressait naguère un calvaire devant lequel le condamné à mort, conduit processionnellement au supplice, prélassait ses dernières oraisons, avant d'être traîné sur la Grand'Place, où s'accomplissait « l'acte de foi ».

Disparues les fortunes reelles qui s'entre-croisaient à l'entour de la place Sainte-Walburge, avec l'ancienne captive de leurs maisons de bois, tachetées de lucarnes vermoulues et coupées de vitrages bombés, vieilles maisons que chaque an l'on calculait comme des chaloupes après la tempête. Tout, en ce quartier rempli de passé, persiste à entretenir l'illusion qu'on venait de prendre garde au petit peuple de boutiquiers, de marchands de mode et de porte-faix qui rappelaient la peinture de présente pour ne plus voir, se

LA HALLE DES BOUCHERS.

jouait sur le clair écran du souvenir, que le jeu infini des ombres. Les salles closes du port, le grincement des mâts entrechoqués, le cri des guindals et des courlis, animent des gémissements de longues plaintes et déchirent des sanglots.

Après avoir longé le rivage à partir du canal au Sucre, on enfile les sinueux petits ponts reliés au pont. Une puissante vitesse s'échappe du Marché aux Poissons, dont on

LE PONT AUX HERBAGES.

longeait les murs, et bientôt on s'engouffre sur cette voûte en arc de pierre, soutenant un quai, le pont de la Prison. On débouche ensuite dans une rue profonde, couverte, comme un souterrain à ciel ouvert, entre des maisons irrégulières et effilées; puis, à un brusque contraste, on nouveau tunnel recouvre le « Rhodberg » Montagne de Sang. A chaque pas le caractère de l'inquisition surgissait, montrant partout, comme une série de cadavres, les sinistres douloureux de l'humanité opprimée. Le Rhodberg existe toujours et tout près, une construction moderne, en guise de garde à vous, s'ouvre dans le sol

qu'il semble que la pierre n'ait osé s'en prendre à ses invulnérables assises : on est devant la Halle des Bouchers. Les chroniques disent la splendeur de cette grande maison corporative commencée en 1501 et achevée l'an suivant, d'après les dessins de l'architecte Herman de Waghemakere. On n'a plus pour en juger que les proportions harmonieuses de ce quadrilatère construit en briques purpurines, avec ses pans escadrés de chaînons en pierre de taille, ses tourelles hexagonales à clochetons s'élevant aux quatre coins, ses fenêtres cintrées découpées en meneaux flamboyants, et sur les deux façades latérales, l'élancement de son toit taillade en gradins. L'une en est partie, ce grand seizième siècle, avec ses magnificences et ses frivolités. Le Steen se dressant à l'entrée de la rue, la Halle des Bouchers élevant

MARIONNETTE ESPAGNOLE (SALLE À MARIONNETTES). Dessin de Lancelot Ridley.

la sortie; d'une part, la prison des temps espagnols; de l'autre, le palais d'une corporation opulente et libre; ici les guerres et les mercenaires espagnols tumultuant de pillage; là le commerce florissant et la prospérité matérielle récompensant un labeur constant, c'était, en ce bref espace, comme les frontières et les ébènes de toute une époque.

La vie présente gardait ses droits à travers ces images du passé : l'échi de cris du marin, du marchand, de l'homme du peuple sortait comme un défi en ce quartier hanté de visions tragiques, et ce n'était pas le seul rire qu'on y entendait. Un soir que j'errerais une minute seule dans entre l'énorme mur de la Halle et un pan de hautes maisons sans fenêtres, pareille à un de ces fortunes logeurs où Boris, dans ses esprits d'un classique moyen âge, suspend, au haut de triangles tendues, des panonceaux découpés en silhouettes

desquelles s'étendent des tableaux tout frais. Ici l'Hôtel de Ville, construit par Corneille de Vriendt et dressé à la partie centrale d'un élégant avant-corps, auprès les scènes de la Furie espagnole, entre Saint-Barthélemy des Anversois (4 novembre 1576), qui vit l'ennemie détruire presque complétement le riche édifice et où périrent six à sept mille personnes de tout rang, parmi lesquelles l'ironiste Garcon de Vaark, le bourgmestre Vander Werve et les échevins. Quelquefois, des maisons de bois, à pignons aigus, laissent apercevoir leurs intérieurs sombres, où un petit jour vert, descendu à travers les carreaux sale-de-bouteille, fait reluire, sous les lentes ténébreuses, des escaliers de bois sculpté, aux rampes polies par le glissement des mains. Ailleurs on s'arrête devant un ancien hôtel d'architecture, une porte massive et sévère, un bas-relief symbolique, une naïve sculpture taillée dans la pierre. Et ici édifice évoque la période tourmentée des luttes civiles, ici autre une ère de splendeur commerciale.

ESCALIER DE LA MAISON HANSEATIQUE.

A cette dernière catégorie appartiennent la maison Hanséatique et la maison de Bourgogne. Celle-ci seule subsiste; l'autre fut, il y a quelques années, dévorée par les flammes. Toutes deux appartinrent à des époques différentes; rien pourtant n'égalait leur gloire dans le passé. La maison Hanséatique était tout à la fois, au seizième siècle, le comptoir et la résidence des négociants allemands appartenant aux villes de la Hanse. C'était alors une somptueuse demeure, avec trois cents appartements où logeaient les marchands; et un rez-de-chaussée où s'accomplissaient d'innombrables négoces dans lesquels s'engouffraient les marchandises. La façade antérieure était surmontée d'une tour quadrangulaire à double galerie, d'où l'on signalait les navires. Au sommet, l'aigle impérial d'Autriche déployait ses ailes. — Soixante-quinze villes allemandes contribuèrent aux frais de construction de cet immense palais, jusqu'à concurrence de soixante mille florins; le magistrat d'Anvers intervint pour trente mille florins. Les Hanséates, qui restaient chargés seuls de la décoration extérieure et de l'ameublement, y mirent tant de luxe, que les marchands de Bruxelles en glorifièrent ouvertement, disant que l'édifice, avec ses grandes et petites tourelles, ses dômes, ses clochers et sa splendide ornementation intérieure, ressemblait plutôt à un palais qu'à une habitation de négociants. — Aujourd'hui, [illegible]

Ils finirent, que leurs coutumes plus élevées contrastaient incompatible avec la gravité du négoce, les patriciens hanséates le déployaient dans tous les actes de la vie. Lorsqu'ils se

d'auvents, des chiffons qui semblaient partis de dessus leurs bonnets frappaient aux vitres. C'était comme un grondement intermittent, subit d'explosions de rafales et d'hilarités. Une vague buée flottait d'un soupirail au ras de la rue.

L'esprit préparé à de fantastiques croquenitaines, je n'hésitai pas, et, m'appuyant aux parois, je descendis un escalier de pierre aux marches inégales qui plongeaient dans l'ombre. Ni mon pied ne rencontra le loquet d'une porte, ni mon dos jailli pénétrer dans une assemblée de gnous empaillés, ou peut-être même installé au confortable d'Wagnerski; le moins qu'il pût m'arriver, c'était d'être poignardé par les uns comme espion, ou vis à la lettre par les autres comme héritique. Je pensai le battant et ne trouvai point une fente quelconque. Alors seulement je m'aperçus que ces catacombes recelaient un théâtre. Guignol, le Guignol lyonnais, me découvrit les mystères d'un « Polichinelle Tobler » (lire à polichinelles).

A la clarté tremblotante d'un spermet suspendu à la voûte dans un brouillard d'habitues et de fumées de pipes, je distinguai des bancs étroits en gradins jusqu'à la scène et chargés de buveurs en manches de lasse, de matelots en bonnet rond, de jeunes fashants coiffés de la casquette mycroscope, de gouvernantes et de marchandes de modes, les hommes gilets et rubis, les femmes en et à bretelles et graves, tous ensemble oscillant au fond des pénombres, dans une grosse trépidation de fureurs et de rires. Sur la scène un drame déroulait ses péripéties. L'assistance, tout en craquant des pommes et des mots sévères, trépignait, hurlait, se démenait, applaudissait la victime et anathématisait le traître. A vrai dire, il eût fallu être initié aux habitudes de ce public simple et frais pour discerner ses bordées d'enthousiasme de ses marques d'impatience, tant les rires et les cris s'emmêlaient dans des tumultes presque identiques. Ce que j'apercevais me donnait la sensation d'un patriotique spectacle exprimé dans une langue nègre, crue, pittoresque où la diphtongue gutturale parlait, dans l'injure, le compliment et le cri d'animaux.

Derrière la rampe, figurée par un cordon de chandelles, gigotaient au bout de leurs bras de bâton des bonshommes en carton peint, affublés, qui en Sultans, qui en Vrai Breton, qui en roi de jeu de cartes, qui en berger, qui en matelot. Le dramaturge, non content de se moquer des unités classiques, s'était affranchi des dernières entraves et passait, avec une désinvolture très goûtée par son public éclectique, des vers à la prose, du récit au dialogue, du quinzième siècle à la bataille de Waterloo dont Charles-Quint montrait les péripéties à Geneviève de Brabant. De temps en temps les régisseurs de ce carnaval théâtral venaient de manière et de faire parler leurs marionnettes pour se chamailler entre eux avec des jurons et des pantomimes de haut goût. Le pauvre alors s'égrisait, atteignait la fin de la querelle.

La salle de la salle était faite par un grand diable de batelier basané, l'air farouche, armé d'un manche à balai qu'il gesticulait à la ronde, particulièrement sur la tête des gamins trop bruyants. L'entrée du théâtre coûtait deux centes (quatre centimes), et la représentation durait jusqu'à dix heures. Moyennant un pourboire, je pus visiter les coulisses; j'y restai jusqu'à la fin du spectacle, m'égayant de ses gaîtés et subissant le magnétisme de ses tumultueux convois. Le rideau tombé, la foule sérieuse en commentant les événements de la soirée, et longtemps je regardai monsieur dans les pâleurs de leur les larges épaules des hommes, les bâtches débordantes et diaboliques des femmes.

Ce qui subsiste de la ville ancienne offre encore, du reste, de nombreuses surprises à l'observateur. Depuis la Grand'Place jusqu'aux grandes basses, le regard est partout attiré par des architectures, des rentes mystérieux, des motifs d'art, des perspectives au fond

causé par l'ingratitude de ses concitoyens ne tarda pas à laisser sa constitution ruinée, et il mourut à peine âgé de trente-cinq ans, expiant la gloire d'avoir bâti à ses compatriotes, outre plusieurs industries nouvelles, l'agrandissement, l'assainissement et l'embellissement de leur ville.

V

Caractère de l'Anversois. — La femme. — L'étranger. — Le carnaval. — Les « quartiers ». — Les fêtes des Corporations. — Amour des Anversois pour la danse. — Les guinguettes. — La musique. — Influence de l'exercice corporel et de celui de l'hygiène sur l'hygiène publique et le chiffre de la population. — Bonté proverbiale des Anversois. — Les compagnons des Nations. — La nouvelle ville.

Si nombre de monuments historiques de la grande cité ont disparu, l'Anversois a conservé, avec plus de ferveur et de religion que dans d'autres grands centres de la Belgique, ses mœurs, ses usages, son caractère et sa langue.

C'est avec orgueil qu'il se prévaut toujours du surnom de Signor dont l'avaient décoré les vieux espagnols. Seigneur, il l'est désormais par sa fortune matérielle, par ses trésors artistiques, par l'antiquité de ses origines. Vous ne trouverez si pauvre débardeur des quais qui n'ait conscience de l'importance de son rôle dans l'activité commerciale de la « Reine de l'Escaut ». L'accompagnement naturel de ce sentiment de sa propre dignité chez l'Anversois est une sorte de retenue fière, qui se manifeste au premier abord par une froideur quelquefois décourageante. Peu lisant, il ne se laisse pas facilement pénétrer aux apparences. L'habitude des affaires et la défiance qui s'ensuit lui font observer longuement les gens avant de s'aboucher. Mais, la glace rompue, le prudent marchand devient un ami sûr, souvent même un compagnon indulgent et joyeux, d'un entrain qu'il ne semble dissimuler que pour le rendre plus désirable. La réputation d'égoïsme qu'on lui a faite et qu'un calcul calculateur a aidé à propager l'Anversois « bon enfant au fond » est une accusation gratuite, aussi contestable que le reproche de manque de dignité dans le tempérament et de gaieté bruyante dans l'esprit. Ses festivals de musique, ses expositions de peinture, ses sociétés littéraires flamandes, ses chambres de rhétorique, pour ne parler que des manifestations intellectuelles collectives, infligent un démenti à ces préventions et à ces préjugés. Il est gai, en surplus, d'une gaîté turbulente et bruyante qui se révèle surtout dans les occasions de réjouissances publiques. Il faut avoir pris part à ses kermesses, à ses défilés de corporations burlesques, à la bruyante procession de son historique « Ommegang » pour discuter d'avec le signor grave et digne qu'il affecte de paraître le bonhomme-trois-fois et gogueta caché en lui.

Il n'est point à Anvers de véritable fête populaire sans une sortie de carnaval ; et c'est chaque fois une orgie de formes et de couleurs, où le géant Druon Antigon, la Géante, des suisses, des chaloupes, des chars, la célèbre ballerine et les non moins célèbres danseurs volants dans d'innombrables pourvoiries. Dès le matin, le gros bourdon de Notre-Dame célèbre à pleines volées dans la nuit dorée que lui a sculptée le génie d'Appelmans. Aussitôt les rues se remplissent. Les ouvriers, les pavoisés, les gens du port ont endossé leur surtout bleu réglementaire; la casquette en pointe sur le côté de l'oreille, leurs larges débardeurs, bien qu'encore tachés des crasses de la semaine, du cou, tendent leurs nerveux jarrets sous des pantalons de velours bouffants. Les costumiers venus du Polder ou de la Campine arborent encore les bonnets à dentelles et à barbichettes, les chapeaux pointus ornés de rubans et garnis de longues brides claquant au vent. C'est une folle bigarrure, serpentant,

conduisait à la cuve et suivie à la Bourse, où se faisaient procéder d'une troupe de musiciens jouant du fifre, du violon et de la flûte, cette longue flûte du temps, de six pieds de long et la circonférence en proportion, dont le bec et les clefs étaient en argent doré. Déposable de ses habits et de ses bourdes, comme un corps auquel on aurait coupé les membres, l'immense cylindre n'offrait plus d'ailleurs, dans le désordre où il semblait, que la vue d'une inconcevable fraîcheur et manière.

La maison de Bosse qui lui a valu sa splendeur formait le quartier général des négociants brassés. C'est là que, le 22 janvier 1580, l'archiduc Mathis donna, en présence des États, sa démission de gouverneur des provinces belges fidèles. Cette abdication fut pour la hautaine maison comme le signal de la décrépitude; elle qui avait connu le train magnifique des grands seigneurs venant l'un sur leur coste, déchut au point de n'être plus qu'un lieu de cantonnement pour les troupes.

Dans une large rue, toute heureuse du vieil âge des boissons et retentissant du martèlement des fabriques cuivrant les douves, une construction, qui doit peut-être à ses proportions modestes d'avoir échappé aux mutilations de la civilisation et du progrès, convient aussi parfaite que celles des révolutions et de la guerre, accroître les restes de ces orgueilleux palais : c'est la maison Hydraulique. L'apparence extérieure ne tranche pas sur l'aspect des maisons en bois qui l'entourent et qui, comme elle, se terminent en pignons à gradins; mais, dès l'entrée, on croit avoir sous les yeux l'un de ces tableaux des peintres hollandais où, dans des pénombres rayées de filtres jaunes, monte un escalier à rampe sculptée, au bout d'un corridor dallé de losanges bleus et blancs. L'étonnement par excellence des particularités intérieures, Less, et après lui ce peintre des intimités pensives, Henri de Braekeleer, ont souvent représenté, dans les arrière de leurs toiles, le palier en chêne par lequel on aborde à la grande salle de l'étage, garnie encore de son cadavre circulaire et de haut en bas lambrissée d'un marbre et merveilleux cuir de Cordoue. Aux murs, des portraits, des cartes topographiques alternent avec les crânes des girouettes, et une grande allégorie de Jordaens étale ses tons mats sur le manteau de la cheminée.

La maison doit son nom à la destination que lui donna son ingénieur illustre. Gilbert van Schoonbeke, et son histoire se rattache à celle des prodigieux travaux qui transformèrent complètement au seizième siècle, en quatre années de temps, l'aspect de l'antique cité. En 1552 Gilbert van Schoonbeke ayant acquis, sur les bords du canal des Brasseurs, quatre cent-vingt de terrain, y érigea vingt-quatre brasseries. Pour les approvisionner d'eau douce, il avait imaginé de construire la maison Hydraulique, où les eaux d'un canal déjà établi étaient amenées, par un tuyau souterrain, dans un immense réservoir; une chaîne à godets les remontait ensuite jusqu'au sixième étage de vingt-trois mètres, de là enfin elles se répandaient, par une infinité de conduits, dans toutes les brasseries et dans plusieurs maisons du quartier. Aujourd'hui encore, la « Waterlaye » appartient à la corporation des Brasseurs, qui tient ses séances dans la grande salle intérieurement éclairée par de petites lucarnes vitrées de couleurs à armoiries.

Gilbert van Schoonbeke fut mal récompensé des bienfaits dont il dota sa ville natale. La maison Hydraulique tombait à peine à son achèvement et les eaux douces nécessaires aux brasseries arrivaient encore par bateau d'un village situé au bord de l'Escaut, quand on reprocha le bruit qu'elles étaient censées causer. Une émeute populaire éclata le 11 juillet 1554. Les cuves brassoises et les globes furent obligés de s'armer pour défendre les jours de Gilbert, accusé de dilapider les fonds publics. Le grand homme, découragé, exilé, s'enfuit à Bruxelles, où Charles-Quint l'avait nommé membre du conseil des finances. Mais le chagrin

des gamins déguenillés, ils prenaient plaisir à dorloter les bonnes grosses rubenniennes, les chapeaux de soie neufs, les bonnets brodés des paysannes, et là-haut, par delà les balcons chargés de jolies femmes, les salons remplis de lustres et rehaussés d'or. Plus la lutte de la misère contre l'aisance, plus le ciel prodigue multiplie ses miracles, que de frères pour ne point effaroucher ses victimes il leur darde en bon nouvel le terrible geste ramollissé.

Ces fêtes populaires étaient encore disputées autrefois par les petits d'un autel plus sauvage encore aux animaux antiques. A coups de *pepernoten*, grossières pâtisseries à la farine et au miel, dures comme des cailloux, s'engageait d'homériques combats entre les jeunes gens massés en plein milieu du pavé et les dames debout dans l'embrasure des fenêtres. Les vitres volaient en éclats, les chapeaux se bossuaient, les robes délicates des soubrettes craquaient sous les mitraillades, sans qu'on fût tout de suite.

La rue des Tanneurs, le Marché aux Souliers, la rue des Peigneurs, la vaste place de Meir, exposante comme un forum, présentaient un spectacle d'animation dont Rome et Venise seules pourraient donner l'idée. Les cabrioles désarçonnées, les haudas fermés, les dog-carts, les four-in-hands, les attelages en flèche débouchant en colonne serrée à travers la foule compacte des curieux. Ici d'ailleurs, comme aux fenêtres des maisons, le duel s'engageait entre les piétons et le monde des voitures : des dames, des messieurs, arc-boutés dans leurs huit-ressorts, visaient à travers la foule, lançaient de *pepernoten*, à leur tour chatouillant, par toute sorte de vire-dites, à parer l'averse; et les huées, l'hilarité, la clameur bouchaient au délire. Des musiciales sonnant de la trompe entremêlaient les passants aliénés. Les croûtes de pain gonflées s'abattaient avec un bruit mat sur les dos en boule. Les femmes se lamentaient, les hommes bougonnaient, les enfants braillaient. Soudain un entraînait un ou deux *mispelbroods* (petit pain de sirop). Un joyeux drille transmis en chic-en-l'air s'abattait au-dessus d'une bande de jeunes drôles une lippe de canne à pêche dont la ligne portait en guise d'hameçon un petit pain trempé dans le sirop. La troupe en fuir, la bouche ouverte, les mains tentant après l'appas, s'englant à la volonté les mains, la face et les habits. Celui qui parvenait à serrer l'amorce entre ses dents recevait un coup du propriétaire de la canne à pêche, qui poursuivait ensuite poursuivait son chemin et reconnaissait un peu plus loin ses exploits. Ailleurs un homme campé au coin d'une rue abritait, à coup d'oranges pourries, les chapeaux des cochers, en lui et à mesure que les voitures débouchaient sur la place. Et les costumes baroques, les travestissements insensés, les bigarrures fantasques, les tapis de pommes, d'arlequins, d'astrologues, de débardeurs, de petits marquis, de seigneurs en linge, grouillaient, dansaient, tournaient, pêle-mêle avec les animaux chimériques, ours, ongres, kangourous, girafes, autruches, hommes-poissons, gorilles, etc.

Vers le soir, toute cette folie investissait les cafés, les bars, les tavernes, les bals publics. Un de ces bals était célèbre, celui du « Théâtre des Variétés ». La foule se donnait rendez-vous, les mats de carnaval, dans cette énorme baraque qui, avec son clinquant d'or et de fleurs, son éclairage fantastique, ses statues en cire, ses fontaines artificielles, ses rochers imitant le marbre et les porphyres, son orchestre où dominaient les cuivres pâteux et les ophicléides enragés, dévorait les fermentations de la bacchanale. Comme les pagodes des idoles de l'Inde, le sanctuaire avait sa crypte, un cuivre où les libations de bière pâle alternaient avec les consommations de saucisses bouillies, tandis qu'au-dessus des tables grondait, comme un tonnerre, le piétinement des milliers de talons martelant le parquet. Les Variétés, comme on disait, ont été démolis, et avec les *pepernoten* a disparu le carnaval anversois. L'actuel et banal cortège leur sera suivi un peuple matériellement brutal et chez qui la gaîté s'exhibait jusqu'à la frénésie.

thasienne, à laquelle s'ajoutent les noms de toutes les nations, en pantalons blancs ou bleus, en vareuses aux cols immenses et lâches, en feutres mous ou berrets, duvetés sur les bourbes, les gods largement plantés à terre, les airs hautains, tâtonnés d'enflures, vieux loups de mer trempés dans les rosses de toutes les rues de la terre; les autres, singles « schippersjongens » (aide-lamaneurs), les jours glabres, les jambes cuisses, courts, trapus, solides, l'oreille percée d'anneaux d'or. Et tout ce monde s'entre-choque dans

CARNAVAL DES RUES. — RÉPARTIE DE POISSONNIÈRES.

des poissons. Les yeux fixés sur le bout des rues. Puis un cri éclate, dominé toutes les autres rumeurs : « Pour qui ce? » Ils sont là!

D'abord apparaissent de petits drapeaux en cartes parés à des d'homme; ils se suivent par rang de taille, grandissant de proche en proche, jusqu'à atteindre les étendards de la fanfare ou plutôt des trois fanfares qui les suivent. Celles-ci s'avancent supportées par des chars attelés de six chevaux; à cahotechou sur la croupe de chacun d'elles, de petits glaives aux ailes de papillon entourent du cou de la foule des fusées d'artifices qui se couvrent aussi en la rampant du monstre. Comme on choisit pour ce rôle de fusées

IN MUSIC IS POET FANTIES.

La cléricature n'a pas perdu pour cela ses droits. Chaque soir les rampes du port regorgent d'un peuple de marins débauchés en des boutiques héroïques, au parfumeux des orgues de Barbarie. Les « salles » des casinos de la gare de l'Est, par contre, sont dévolues aux militaires et aux servantes. Le sans-culottisme et le « fils de bonbec », de leur côté, s'en vont tournoyer dans les innombrables « Eldorado, Alhambra, Palais Rabelais, Wallace, Palais des fleurs », etc., du quartier de Bergerhout. Puis, très tard, on se répand dans les guinguettes de Borchem, où des jardins entourés de tilleuls de bal et mêlent à l'intimité des cantines le relent de leurs tonnelles. Une certaine effervescence se mêle à ces paisibles, qui souvent dégénère en rixes et en bagarres, particulièrement dans les endroits fréquentés par les marins et les soldats.

A la passion de la danse s'en ajoute une autre, le canotage. La partie sur l'eau, la promenade à l'aviron ou à la voile. « Navez ? » « Nénigner ! » c'est la grande élection. Le rocking n'a pas plus de tendresse pour la Tamise, « the silent way », que le Nageur pour les grands eaux plombées de son cher Escaut. Il sait à coudoyer un esprit sur les vagues hardeuses, à portée des passages dangereux, par des temps de tourmente, le même amour-propre intrépide qu'un turfiste à dompter et à dresser un cheval de sang. Les clubs nautiques sont presque aussi nombreux que les sociétés de fanfares et que les cercles dramatiques. Yachts, canotiers, gigs à quatre et à six avirons rivalisent aux matches autour de sports différents. Et quelle émulation, quelle vitalité lors des régates ! Quel entraînement héroïque et persévérant avant le grand jour ! quelles angoisses durant la joute ! quels bourrus acclamant le champion !

Le goût des exercices du corps, alimenté par cette réalité de choix, par des sociétés de gymnastique et d'escrime, des cercles de paumes, d'excursionnistes, etc., règne à tous les échelons de la population anversoise : il est source des activités physiques à postérité contribue, avec l'air salin de l'Escaut, à propager dans la métropole une race forte et saine dont la large carrure frappe d'étonnement l'étranger. On se rencontre par à Anvers ces figures fraîches et saines, ces jeunes têtes et tailles qui impressionnent si péjorativement le visiteur dans les villes industrielles du pays. La beauté des femmes d'Anvers, particulièrement, est proverbiale. Ce qui distingue l'Anversoise, c'est la fraîcheur lumineuse de son teint marbré de rose sur un fond laiteux, le caractère de ses lèvres sinueuses et charnues, les narines découpées et modelées, enfin la limpidité cristalline des yeux, variant d'un bleu clair, pailleté d'or, au bleu verdâtre et changeant de l'aigue-marine. Quant au corps et aux membres, si les attaches manquent souvent de finesse, si le buste est plus potelé que fuselé, si le pied, large et court, pose solidement sur le sol, en revanche les lignes du torse et des hanches, pleines, onduleuses, hardies, se groupent dans un ferme dessin complété par les contours puissants de la poitrine, la cambrure svelte du dos, la rondeur des épaules saillies en pleine chair. Rubens exaltant les troupes fécondes de ses nymes dans les écumes du *Débarquement de Marie de Médicis* ne faisait que reproduire la belle structure et le plein épanouissement des femmes de sa race.

Le type de l'homme des bords de l'Escaut n'est pas moins remarquable. Massif et carré, le visage plein, l'œil clair, les cheveux abondants et ras, souvent crépus, le cou vigoureusement attaché à d'herculéennes épaules, il se révèle en sa beauté native aux abords des entrepôts, sur les quais, parmi les ballots des « cotons » et des compositions de chocolat. Aucun spectacle pour les artistes épris de la force sereine, ne pourrait me la remontrer d'un déchargement de navire : par longues files, on voit les autochtones compagnons des nations, les reins d'abord ployés sous le poumon du fût, redresser gaillardement leurs torses érainés, aux pectoraux opulents comme des dalles, jusqu'à ce

que la charge soit bien assise sur l'épaule, puis, d'un pas égal, leurs biceps saillants comme des câbles, s'acharnaient par la frêle passerelle oscillante qui relie le navire à la terre et sans effet apparent, le souffle régulier, le corps balancé en des mouvements cadencés, gagnaient les longues rues, ployait leurs jarrets, demi-renversés en arrière, ils déposaient enfin sur le sol leur fardeau, sous lequel pesellemit un bœuf.

LE PALAIS ROYAL.

Anvers couvre aujourd'hui un territoire considérable : les nouveaux quartiers gagnés sur la campagne, ont en abondance l'air et de la lumière. Quelques-uns tiennent même de la banlieue par leur caractère de demi-rusticité, traversés qu'ils sont de spacieuses avenues bordées de jardins : tels les quartiers Saint-Laurent, du Kiel, etc. Les maisons y sont plus simples qu'au cœur de la ville : propriétés sous leur peinture à l'huile verdâtre, elles ont vu sur de bois-vêtre et se ouvrent à la fille avec une monnaie beaucoup, à peu sorte. Cependant même ici, la mondanité et l'empêtre des fortunes se fait par moments sentir à des ambitieuses prétentieuses. L'ouvrier enrichi, le marchand de barrage devenu millionnaire « nouveau riche », comme les appelle le peuple, sont trahis par la recherche et l'excès du faste au dehors, un étalage de façades extravagantes comme des étagères, une profusion de sculptures, de fleurons, d'entrelacs où se heurtent tous les styles, où se confondent toutes les époques, et qui mêlent ensemble les chimères, les deux sœurs, les nymphes nues, les ailes et les pinacles gothiques. C'est, au surplus, un faible tout accessoire que l'amour de l'ostentation et de la parade, et ce travers se fait jour aussi bien dans le décor massif et lourd des rues, des édifices taillés en pleine carrière et des statues aux formes pléthoriques que dans les ordonnances emphatiques de l'habitation. La mesure est une qualité précieuse qui ne se rencontre pas dans les civilisations rapides, basées sur les affaires et l'argent. L'argent brutal de parvenu veut frapper les yeux par des signes violents et irrécusables. Dans les monuments de l'Anvers actuel, même les mieux conçus, vous retrouverez le signe qui est ici comme la tare originelle : l'Athénée royal, le Musée, le Théâtre flamand, en un ensemble de lignes balancées et pleines; le Palais de Justice, la Banque Nationale, sont des résurrections, ses nouvelles aiguës, ses arêtes aiguës, ses clochetons coiffés aux girouettes dorées, évoque le souvenir d'un petit Chambord, convenance bien à ce peuple pressé qui bâtit pour le présent.

LA STADHUIS.

Dans un marbre tourmenté, se dresse le monument élevé à la mémoire de bourgmestre Loos, sous l'administration duquel fut proclamé l'affranchissement de l'Escaut : c'est une

paissent des ours ours et chassés, odorant le suif, les épices et la viande fermentée. Des relents putrides pénétraient dans les narines en même temps que des fragrances balsamiques ; l'imagination représentait de la lutte de l'Esquimau et du Samoyède fleurant l'huile rance et la colle de poisson à la culture du Javanais embaumant le gingembre et la cannelle. Ces impressions ethnographiques étaient encore renforcées par la variété des types qui défilaient sous les yeux ;

LE MONUMENT LOUIS.

le Norvégien silencieux, le Hollandais court et trapu, l'Écossais aux cheveux roux, le Portugais alerte, le Français bagarre, l'Espagnol svelte et nerveux, l'Éthiopien roulant des yeux blancs dans des chairs bleues, appartenant la Force et le sang de leur race, heurtant entre eux les langues gutturales et gutturales du Septentrion et les douces sonorités du Midi. Tandis que les entrepreneurs travaillaient à prolonger le tronçon bordé jusqu'au fond de cale, le gros matériaux, débarqués après de longues traversées, s'entassait du côté des tourniquets, avec des fumées jaunes de bêtes fauves. Par bandes ils luttaient les vieilles bourses du canal aux Herbes, pressant

rampe entourée de grandes figures musculeuses et hardies, dont les uns bourraillés, les autres athlétiques, l'embrassure massive et calme s'accordent avec le goût public pour les architectures lourdes et redondantes.

VI

Le jour.

Une curiosité constante pousse vers le port tous ceux que passionne le spectacle de l'activité humaine se déployant dans un cadre magnifique. Cent fois j'ai suivi, sous un

LE THÉÂTRE FLAMAND.

beau jusant, le déchargement des immenses bâtiments venus d'Amérique et d'Australie, avec la dépouille des Hespérides lointaines. Le matin amène le long du quai commandé par les chantiers des Bois de hautes mâtures. Des grues, fixées sur des plates-formes mobiles, tournoient incessamment avec un va-et-vient de chaînes, pareilles à des trompes qui allaient chercher les fardeaux en des cavités profondes. A chaque volte de la machine, des ballots énormes étaient emportés dans l'air et ajoutaient aux entassements de marchandises qui emplissaient les hangars. Un peuple d'athlètes nudipèdes, véritables cariatides archaïques sous la charge en dressés dans des attitudes que l'art moderne d'un Constantin Meunier et d'un Mellery ont rendues héroïques, se pressait avec des bâtes calmes, la tête prise dans une sorte de capuchon de toile goudronnée et retombant sur les épaules. Puis s'avançaient de longs bagnots plats, attelés de chevaux puissants et lourds, et les sacs, les barriques, les caisses lourdes d'estampilles s'entassaient pêle-mêle sur les essieux gémissants. Dans le vent

LE GRAND BASSIN AU PORT D'ANVERS.

d'assez les salons lambrissés de glaces. Ceux-ci sont également ainsi d'un besoin de grosses sensualités.

Ailleurs on montait à l'embarquement d'un convoi d'émigrants russes ou allemands, hâves, défigurés, jaunâtres, portant sur leurs faces le deuil de la vie, et à travers leurs frêles haillons, montrant sur le carreau des frégates, montrant une chair exténuée, des corps émaciés, une peau sous laquelle perçait le squelette. Ils allaient, les misérables, chercher au bois cette fortune qui leur avait échappé chez eux, et, tout saignants des blessures du sort, recommencer, dans les *tabernes* de leurs rêves, leur éternel labeur sans trêve de paries coupés par la faim, les maladies, la misère renaissante de chaque jour. Quelquefois leurs blanches visages étaient, où les lavaient, à force de sueur, revient comme des troncs comme l'eau dans la pierre, s'éclairaient du vague rayonnement d'or de songe intérieur ; puissiez voyageurs se dressant dans la profondeur des horizons, derrière les masses grises du ciel où plongeaient leurs regards, le vague instinctivement demandé à la mère patrie. Leur départ, à ceux-là, était comme une extase ; ils ressemblaient aux oiseaux qui, les frimas venus, gagnent à tire-d'aile les pays du soleil ; que leur importaient leurs compagnons de chaînes, demeurés sur le sol natal, à présent que l'espace s'ouvrait devant eux ! La terre des ancêtres ne leur avait été qu'une marâtre ingrate, aux mamelles de laquelle ils avaient usé l'adolescence ; et, leur nullement n'ayant rien à regretter, ils quittaient presque joyeusement la glèbe engraissée de la dépouille de leurs trépassés. Mais tous n'avaient pas le même détachement ; on en voyait qui avaient, du pas traînés des gens qu'un appel sinistre, venu du lointain, empêche de partir ; et d'autres, accoudés à la passe, regardaient de leurs yeux mornes passer sur les quais les vieilles gens, les jeunes femmes heureuses, les petits enfants rieurs. Des souvenirs les assaillaient en ce moment suprême : ils songeaient à la mère dont la tête grise brunie dans le fond de l'âtre, à la compagne dont les mains autrefois aimées s'emmêlaient aux cheveux, aux petits qui avaient bénéficié des heures et pour lesquels eux, les pères, s'en allaient chercher fortune par delà les mers. D'autres fois c'étaient des femmes qui pressaient des enfants sur leur sein, des jeunes filles sanglotantes dans un coin, des vieillards courbés par les ans et l'infortune.

Tandis que l'émeute tuait s'emplissait de cette foule humaine, il me semblait voir errer un passager auquel personne ne pouvait résister : c'était la mort. Elle allait de l'un à l'autre, les marquant au front d'une croix invisible comme les lèves d'un troupeau destiné à l'abattoir ; et les vieux s'enfonçaient dans la contemplation du passé, les jeunes se plongeaient dans l'espoir décevant du futur, sans s'apercevoir qu'il leur fallait gravir le reste de leur calvaire, sous le fait de cette croix plus lourde que toutes les autres. Ainsi l'inexorable sort, qu'ils croyaient avoir déjoué, leur chevauchait en croupe, perdu à leurs côtés et les épiait enfoncés dans leurs couches. Et je pensais aux cimetières, aux agonies, au *De profundis* de l'Orient berceur de cadavres.

Cependant les pensées de la marâtre s'arrêtaient dans des souffles rauques ; le capitaine, debout sur la passerelle, jetait par-dessus le tumulte de la foule des ordres brefs ; et des femmes glapissaient, des enfants criaient, des anglais vociféraient, plus haut et plus pressés. Çà et là des passagers attardés fendaient les groupes, haletants d'avoir couru ; et, perdus par groupes à ces détresses, de vieux trafiquants, l'inévitable garni de pittoresques physionomies et de cauteleux gousdrins, offraient leurs marchandises dans un jargon polyglotte. Puis un glissement profond partait des flancs du navire ; la monstrueuse chaîne courait dans des pilonnements de basse ; et tout à coup d'affreux beuglements de bête féroce, des hululements caverneux d'hippopotame et de cachalot signalaient le départ. Parmi les émigrants penchés par-dessus le bordage, un grand silence s'était fait ; ils

regardaient derrière la terre, comme on assiste à la mise d'une bibliothèque, morte, ancienne ; quelques misérables filières sonnaient par des mains fébriles ; on entendait des cris, des adieux, des lamentations ; puis chacun s'occupait de se ménager un peu de confort, se croisait, se pressait plus qu'à soi, dans une hâte grandissante d'égoïsme. Et bientôt l'hôpital

DÉBARQUEMENT D'UN NAVIRE.

flottait, la marque des morts venait d'amener un bain ; tournant les poignets s'enfonçaient dans les flots.

Constamment, dans l'immense port mouvementé, les attelages se heurtent, mêlent et séparent la Vie et la Mort, donnent aux chaînes l'aspect changeant des houles. Après les cargaisons humaines exportées pour les Indes et l'Australie, les cargaisons de viande animale convoitées par la vorace Angleterre ; elle hâle, mugle, grogne, pérore et grouille sous l'épaisseur de gros moutons étoilant la nuit, de grands bœufs roulant des yeux glauques,

MARCHÉ FORTUNÉ À LA NOUVELLE-ORLÉANS.

de pavés fouillant du grain le sol. De cette usine s'élèvent des rumeurs indescriptibles qui par moments s'unissent dans un tapage assourdissant où le cornemuse ronflante du gros bétail fait une basse continue aux grêles gémissements du reste du troupeau. Celui-ci, pris en écharpe par de vifs traits de lumière, traverse enfin la passerelle, étonnamment étroite pour de semblables échines, les cornes et les têtes ensanglantées, puis se débande par le quai, au milieu des cris et des jurons des conducteurs qui les poussent, les repoussent, finissent par les parquer, apeurés, ahuris, laissant aller de leurs peaux fraîchement ouvertes une vapeur chaude. Plus loin la même agitation règne dans un autre qui vient d'entrer en rade, avec un arrivage de chevaux de sang; à grand'peine les maquignons font sortir des bas, en les frappant par le front, les bêtes qui piétinent, meurtrissent, chancellent sur leurs jambes, battent le pont de leurs sabots mal assurés. Puis encore, ce sont des transports de victuailles, de salaisons, de tonnes de poisée ou de goudron, dételangés par les marins qui encombrent les docks; des accouplements de cuirs de Buenos-Ayres; des amas coulants de peaux de bêtes sauvages; des montagnes de cornes de buffle répandant une pestilence fade de charnier; et le clamour des hommes, le vacarme des chantiers, le roulement des machines, le grincement des métiers d'essieux broyant le pavé, composent un orchestre prodigieux dont les rauques sonorités étourdissent l'air, du lever au coucher du soleil.

Pas un rôle de l'horizon où ne s'étende un tableau : un navire en signalé; un autre démuré; les salves de bienvenue se croisent avec les salves d'adieu; une voile fait un mouvement d'hirondelle; une autre apparaît du côté d'Hoboken; des bélières battent l'onde, comme des aigrettes monstrueuses, laissant derrière elles des nuages d'écume; des pavillons bariolent au haut des mâts comme des flammes; un paquebot a l'air de s'engloutir dans du métal en fusion; une chaloupe revient de l'horizon vermeil; il y a des moments où les rames, en sortant de l'eau, semblent s'égoutter en pluie de feu; et, sur l'autre rive, les chantiers ouvrent leurs sombres cloaques sur le bleu de l'air. Une vie débordée, active, furieuse, une activité incessante d'appareillage, une gaîté du ciel et de l'eau chantent dans les cordages et battent le ventre des navires remplissant le paysage d'une mobilité éternelle. Sans cesse les points de vue se déplacent; les perspectives fuient. Ce qui était de l'azur se heurte avec une carrosse sombre; la lune des eaux s'engouffre du noir roulement des chaînes; un vol de goélands se change dans un glissement de voile; des lieux mous qui sont des doigts semblent se détacher de la terre, doucement se dissoudre dans de la fumée violette; et des tubes de steamboats sont parmi aux mâts d'une ville vue de la rade engagée. C'est le royaume de la chimère et du mirage : les bouées bondissantes sur la crête des vagues sont l'effet de puissants volants; les innombrables cordages des vaisseaux de grand tonnage plongent dans les mâtures avec des airs de promontoires; et d'autres fois des silhouettes, indéterminées, demeurent flottantes dans le vague de leurs contours. Par moments aussi la nappe liquide paraît se rompre en rejaillissements d'étincelles ou se dresser en d'oscillantes colonnes fluides, puis encore s'effacer en un tremblement de larmes diamantées; aux heures d'orage, les eaux y appuient des architectures pénitentiaires, d'où fulgurent les éclairs et qui s'assombrissent, pantelantes, par-dessus la ville; et les couchants, de leur côté, l'ébouissent d'une pourpre d'apothéose. Mais ce sont là les aspects extraordinaires de l'Escaut, et les Flamands l'aiment surtout quand il coule plombé et sombre, étalant entre ses rives un ventre terreux de squale. Il est par excellence le corridor de la grise mer du Nord : les lourds rougets plaintifs courent à la débandade dans un ciel d'automne, comme un troupeau de bœufs, fuyant à ses rives leur cadre natural.

Cette succession d'un décor toujours changeant au gré de l'air qui l'allume ou l'assombrit, cette circulation incessante de foules cosmopolites, cette infinie variété des scènes auxquelles

dessus lieu la vie des eaux, se renouvelle sur tous les points du quartier maritime. Une des surprises les plus étonnantes du port est le spectacle des bassins, réservoirs immenses dans lesquels se pressent et s'entrechoquent les navires de toutes les nations du monde. Un fourmillement de mâts met dans l'air comme l'ame confuse d'une forêt, à travers un lacis enchevêtré de cordages et d'agrès dont les frémissements déliés ressemblent aux dérangements d'une gigantesque toile d'araignée dans laquelle des hommes s'agiteraient, pareils à des faits exécutant sur des fils de la Vierge d'effrayantes voltiges. Des exhalaisons lentes qui montent font onduler toute la masse, et, par grands lambeaux qui se déchirent et crèvent sur les percées du ciel, un perpétuel tourbillon de fumées monte, s'allonge, finit par tout noyer dans le frémissement d'une brume violette.

Non loin se trouvent une succession d'arches, comme les cirques antiques, rangées en gradins immenses et modelant leur structure sur les courbes parois des carènes : ce sont les cales sèches. Quand le bâtiment arrivé, glissant sur la marée montante sur un levier, a franchi la cavité, celle-ci est rendue étanche, et bientôt le vaisseau en touche le fond; il est visible alors et abordable sur toute sa surface, prêt à être soumis aux opérations que réclame son état. Une nuée d'ouvriers l'attaquent à l'instant de toutes parts; calfats, mouleurs, charpentiers, fondeurs, forgerons, peintres, cordiers se ruent sur ses flancs, se glissent sous sa quille, se penchent à sa poupe, enfoncent à coups de maillet ses ferrures, lui passent des cuirasses de goudron, font sous mouvable l'énorme opération chirurgicale après laquelle le navire blessé, rendu de ses avaries, pourra de nouveau défier les tempêtes. La vague refoulée, on fait rentrer graduellement les flots dans le réservoir. Puis le blessé est débarrassé de l'appareil de soutènes et de tuteurs qui l'emprisonnent aux parois de la cale. Le bouillonnement des eaux monte autour de lui; le voilà qui se balance à flots ses eaux; et enfin il regagne librement, à travers les canaux, les sas et les écluses qui avaient servi à l'introduire dans la cale réparatrice, le flux et plus tard la pleine mer.

Au quai des Bassins anciens, se groupaient autrefois, sur une superficie de près de trente-deux mille mètres, les pavillons des entrepôts, reconnaissables à leurs avant-corps entaillés d'une colonnade et à leurs larges frontons. Un incendie terrible les détruisit. Reconstruits depuis, ils supportent des terrasses; les frontons et les colonnes n'ont pas été rétablis. À l'intérieur, d'interminables files de magasins, des labyrinthes de caves reliées par des couloirs larges à y faire passer des éléphants chargés de leurs tours, réalisent l'image d'un colossal madrépore percé dans tous les sens; par centaines innombrables s'y déversent les marchandises; elles montent le long des murs, s'emmêlent sous les voûtes, débordent par delà les seuils. Comme à un estomac prodigieusement gorgé et qui jamais n'est rassasié, toute l'activité du port, le mouvement des arrivages, le remous des déchargements, la danse des navires dans les bonds marins aboutissent à ces cavernes aux noires fondrières, au figure, d'escarboucles et d'or qui les palais enchantés des noirs Kobolds. Cependant autour d'eux la vie grouille, les cabestans roulent, les poulies grincent, les grues manœuvrent, un tonnerre incessant ébranle l'air. Infatigablement les installations se succèdent, développées sur des étendues considérables, avec des magasins, des entrepôts, des casernes, des ateliers; ici, les cales couvertes qui servent à la dessiccation des peaux, vastes longues emplis d'une population de femmes, les faces allumées et trognonnantes, les bras rouges, la tête coiffée, rudent, à grands coups de bâton, des dépouilles de bêtes étendues à terre; là, les étuvements, isolés du reste des quais par les bâts des écluses et où, par rangées innombrables, s'alignent les barriques à pendre; ailleurs, les halles sous lesquelles se remisent les carrosses en formation, les chargements en quarantaine, les arrivages aux recherches. Et à travers cet amas de charpente, ce dédale de cordes, cet

VUE DE LA VILLE PRISE DE LA TÊTE-DE-FLANDRE.

merveilleusement de beaux, cette prise de possession effrayante de la terre par le travail de l'homme et cet encombrement de cultures, de chaînes, de ballots, d'épaves, qui enlacent des voies ferrées, plongent des canaux, couvrent des jetées, s'allongent des bois, engloutissent des marbres.

Sur l'autre rive, dans le dernier d'un désert, le faubourg de Sainte-Anne semble

UN CANAL À ANVERS (PAGE 187).

nouveau, perdu aux limites de la cité. De quart d'heure en quart d'heure, de petits steamboats font la traversée, débarquent des passagers, des victuailles, des marchandises, par centaines de tonnes de bière qui, ensuite, s'élèvent, pétillent, fusent, remplacent de ses flaveurs le malheureux de la matière.

Ce petit homme a bien un charme, soit qu'on longe les docks, au pied d'un vieux fort désaffecté, soit qu'on s'attarde à la table des cabarets où les gens d'Anvers vont savourer de bière pâle des asperges d'argenteuil. De la jetée les regards se perdent sur un panorama merveilleux : devant soi la mer et ses frissons de moires, le fleuve aux eaux lour-

mêmes, les bâtisses marbillonnaises, l'entrée et la sortie des barques de pêche, au fond lointainement dévorées, des cavalcades de voiles, un perpétuel frémissement de l'air et de l'onde; au second plan, le tumultueux du port, les allées et venues de ses équipes de marins et de portefaix, les montagnes de caisses et de ballots s'étageant sur les quais, les deux vastes promontoirs cintrant les bassins et se prolongeant comme des bras aux deux côtés du Steen : puis, plus loin, la ville avec ses toits-lacis de tuiles, d'ardoises et de cuivres d'églises, sa corbeille d'aiguilles, de tourelles et de clochetons, ses feuilles d'architectures fouillées, lambrequinées, ouvrées à jour, vraies broussailles de pierre hérissées de pignons, de dais, de pinacles, de édifices découpés dans un pâle ciel, comme dans une gloire, et plus haut que toutes les autres, la triomphante flèche de la cathédrale. Quand, l'été, ce paysage de bâtisses et de maisons s'enveloppe d'un rayonnement de tous matériaux, par-dessus la mer scintillante des hautes et des basses, que toutes ces blancheurs émergent des dessous laiteux dans l'ombre,

BARQUES DE PÊCHE DANS LE BASSIN AU.

éclatent à la fois sur les bleus transparents du ciel, et que, dans la clarté, le vent, la gaîté du midi, les tours ressemblent à une floraison de lis prodigieux, on devine par ce qu'on voit les magnificences intérieures, les splendeurs cachées, le trésor jalousement gardé au fond des musées et des églises.

Souvent je me suis attardé jusqu'à la nuit dans ces contemplations; çà et là une palette s'allumait dans le jour mourant; des vitres s'enflammaient; aux mâts des navires tremblotaient des flammes, comme l'or pâle d'une étoile; puis les feux grandissaient; le gaz perçait par flèches; des ponts de navires s'illuminaient sur toute leur hauteur; en haut, en bas, dans les airs, à ras du sol, des milliers de points scintillants épinglaient l'ombre graduellement obscurcie des maisons; de moment en moment l'incendie s'étendait, montait comme une marée, finissait par projeter ses flammes dans les rougeurs insondables du ciel; et, à mes pieds, l'Escaut, chpotant et noir, se peignait de flamboiements pourprés, se constellait comme dans l'éblouissement d'une pluie de fusées, roulait son flot lourd, multiplié de reflets, tandis qu'au-dessus, par milliers, clignotaient dans le noir, comme des lucioles, les lanternes fixes à la pointe des mâts. Lentement le silence tombait dans le

LA FLÈCHE DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

port ; tout le grand langage du jour s'entremêlait dans un seul dans, égal, une sorte de symphonie épaisse et lointaine, rompue seulement par le craquement des cerfs.

VII

La cathédrale. — Aspect (1) de l'est. (2) L'ouest. — La « Descente de croix » et l'« Elévation de croix » — La porte de Quentin Matsys et sa légende. — Les cathédrales de la mer. — Notre-Dame et la police belge.

Comme ses sœurs de Cologne et de Strasbourg, la cathédrale d'Anvers, ce chef-d'œuvre de la pierre évidée et sculptée, se complique, à son origine, de merveilleux. L'emploi était aventureux, les fondations toujours s'écroulaient ; à peine les murs s'étaient élevés de quelques mètres au-dessus du sol, que des claudements les entraînaient. Un des compagnons de l'architecte alla enfin d'un pressoir cette prédiction : les murs de Notre-Dame ne pourraient tenir que s'ils étaient bâtis sur des pieux de bœuf. Mais, possesseur de précieux secret, ainsi va la notice humaine, il ne sut point taire sa découverte à sa femme et à ses enfants. Une de ceux-ci confia au maître lui-même la cabalistique découverte. L'artiste tenta l'expérience, et cette fois la pierre volera ensuite par enchantement. Le mauvais compagnon, frustré dans ses ambitions, tua l'enfant qui l'avait trahi. Ensuite, bourrelé de remords, il quitta la ville, et l'on n'entendit plus parler de lui jusqu'au jour où, au pied de l'édifice presque achevé, un cadavre effroyablement brisé, dont les lambeaux s'enveloppaient d'une robe de pèlerin, fut aperçu par des gens matinaux. Nul doute : c'était l'assassin qui, voulu finir avec la vie, s'était laissé tomber du haut de l'église, espérant ainsi se réhabiliter. Aujourd'hui encore, on montre, au bas de la tour, une dalle bleue incrustée d'une quantité d'éclats de marbre. Ces incrustations figurent les parcelles du corps du maître criminel, et la tradition veut qu'il soit impossible de les compter.

En réalité, on ignore le nom du véritable auteur du plan, et l'on ne sait pas davantage en quelle année commencèrent les travaux ; toutefois les livres attribuent à Pierre Appelmans la gloire de la conception générale : il mourut en 1454, sans avoir joui du spectacle de son œuvre achevée. Les architectes Herman de Waghemakere et Boniface Keldermans reprirent alors les travaux, en substituant à la pensée du créateur leurs initiatives personnelles. On serait assez, de la base de la tour jusqu'à la hauteur de la galerie des cadrans, à rétablir les plans d'Appelmans ; au-delà de l'horloge, la fantaisie des successeurs du maître s'affranchit dans les arcs surhaussés et surchargés de gothique flamboyant ; et, les styles se modifiant à mesure que s'écoulaient l'immense vaisseau, d'autres éléments se mêlaient par la suite même à ceux-là, bouleversant la pensée de proche en proche et lui faisant porter des données hybrides. Enfin, les élégances raffinées du gothique décadent, substituées lui-même à la sévérité de l'art ogival, auraient fait place à leur tour à une architecture encombrante et monstrueuse : et la flèche d'Appelmans aurait fini par se réduire d'un pinacle inutile au goût de la Renaissance.

Telle qu'elle est, la cathédrale demeure une des fleurs de l'art chrétien. Elle domine la ville, comme le symbole mystique de la foi sur nos cités, et l'histoire établit la communion étroite qui exista entre le génie de pierre et la cité. De là haut partaient les appels aux armes, la vie populaire sonnait dans le chiffre de ses cloches ; sa merveilleuse tour, épaisse comme un cartonnier, portait, sous les humbles cavilions où pyrex, des tirs de beffroi. Ceux, en effet, le beffroi communal ; la maison de Dieu devenait, aux heures

d'effervescence, la maison des hommes ; Anvers, en écoutant chanter les oiseaux d'amis nichés dans ses contreforts, conjecturait toujours avec évidence le temps qu'il ferait à l'heure du politique.

En plein azur, aussi haut que peut aller le regard, plonge la flèche ; d'ivoire en rose, de galerie en galerie, elle va, s'évasant, croît, finissant par mesurer à son faîte cent vingt-trois mètres de hauteur ; et rien ne vaut l'étroitesse du pays qu'on embrasse de la plate-forme de son clocher. Gravissez, au moyen de chair solide, l'escalier en spirale cotoyant dans les parois de la tour. A intervalles réguliers, des fenêtres étroites pareilles à des archères ajourent la maçonnerie, laissant filtrer sur les degrés tournoyants des rais de lumière blanche, et en même entrouvrent des ouvertures par lesquelles le regard coule dans un dédale de rues, une perspective tumultueuse de maisons et d'édifices. Chaque ouverture est comme un cadre où s'encadre un morceau de la ville ; par places une touffe de verdure balance sa tache sombre dans le tassement des façades, et des fenêtres ouvertes sort le bruit des ménages. On n'est encore qu'à la cent-dixième marche ; la rumeur lointaine se perçoit, distincte, avec des chants, des cris, des rires, qui sont comme l'adieu de la vie à mesure qu'on se rapproche de l'infini ; puis les voix s'étouffent dans un bruissement diminué, une sorte de grondement lointain qu'accompagne la basse ronflante du vent. Celui-ci grandit bientôt, jusqu'à emplir la haute spirale d'un bourdonnement qui ne cesse plus ; on dirait la respiration de quelqu'un qui subitement dans le vide ; et le paysage s'élargit, les horizons reculent, on est presque dans le bleu de l'air. Voici que dans les fumées, les ors changeants de la lumière vermeille, les flocons de brume roulant à la dérive, commence à se découper la mer des campagnes ; au-dessous de soi, une débandade de quartiers, un pêle-mêle de toits et de pignons, une nuée de cheminées noires, de grêles aiguilles et de tourelles vertes. Une buée ce et là enveloppe les bâtiments roux, les nobles gris de lin, les rudes rouge de bœuf, les ardoises bleues, gîme le long des chemins mouvants, enchasse l'entonnoir profond des rues. Et l'escalier geint plonge plus avant dans le ciel, la foule s'éparpille plus que comme au bourdonnement de petites mouches noires ; on entre dans la région des oiseaux, dont le vol par moments fait une nuée sur le jour des vitraux.

De minute en minute, la ville s'enfonce un peu plus et le point de vue se déplace : la voici, passant à travers des champs la pointe de ses banlieues, ou devant ses murs de vieilles demeures illustres, ses églises, ses chapelles, ses hôtels de ville, ses bourses, ses entrepôts, ailleurs s'écartant pour faire un lit à ses canaux, puis, tantôt serrés, s'écartant sur toute la ligne de ses quais. Du Kiel aux nouveaux bassins, le grand fleuve sévère dans la cluse comme une gigantesque couleuvre, guilloché par les mille dentelures des ponts, et ses chantiers, ses docks, ses entrepôts ressemblent à des noires écluses parmi les feuilles vernies de ses trois-mâts et de ses steamers.

L'escalier escalier s'arrête enfin ; une galerie circulaire découpe autour de la plate-forme les fines roses de son parquet, et toutes ensemble sont comme une succession de fenêtres ouvertes sur un tableau prodigieux. Anvers, la grande métropole, n'est plus qu'un point habité dans le déploiement des prairies prodigieuses à l'infini, de la vaste terre verte perdue dans les lointains brûlants, de tous poncés des Flandres rehaussé des chatoiements de l'émeraude et coupé par les ornements d'argent de l'Escaut. A travers le ruissellement de la lumière, les vapeurs sorties de sol montant en colonnes isolées ou planant en îlots aux-en-ciel, la plaine par moments semble bouger dans une vapeur grise d'étuve, et d'autres fois se couvre de cendres ardentes ; et parce cette chaleur et ce brouillard pâmant les trompent, tirent les narines, palpite dans d'une nation vaillante. Cependant un tendre, nourri d'élevé et qui se grisait dans une envie de poétiser, un parti des silencieux nuages de cuivre ; une

PANORAMA DE LA VILLE ET DU LITTORAL. — LA GRAND' PLACE D'ANVERS ET L'HÔTEL DE VILLE.

limbe de notre petit d'un élancement de haute curiosité, puis s'élève, et tout à coup, sans qu'on s'y attende, se change en une trompette de bronze. Les tuyaux montent, descendent, cognent à toutes cubes les timbres ; des cloches chevelues se balancent dans le vide, comme des gorges prodigieuses ; on dirait qu'une race de monstres invisibles s'est pendue aux cordes, abattue sur les claviers, éparpillée dans la tour pour la faire chanter ; les monstres sculptés dans les gargouilles, gâteaux, lézards, tarasques, ont l'air de vivre leurs mufles ouverts s'en soufflent dans des buccins ; et les trilles cascadent, les stretes hennissent, les orgues escaladent les points culminants de la gamme, tout le mystérieux et terrible orchestre se tord dans un serpent de cuivre et d'airain. Les charpentes tremblent, un frissonnement court de proche en proche à travers la tour, on croit sentir le plancher se dresser sous ses pieds. Mais, si vous ne craignez pas le vertige, faites un suprême effort et montez les échelons de fer qui vous mènent au pinacle.

Charles-Quint, parlant de la flèche de Notre-Dame, regrettait que ce bijou n'eût pas d'écrin pour le préserver contre les révolutions des hommes et les ravages du temps. C'est un bijou, en effet, d'une délicatesse compliquée et quasi miraculeuse ; mais un bijou solide qui a résisté au temps et aux hommes. La journée de la « Furie espagnole », dans laquelle furent incendiés une quantité de palais et de trésors, épargna la glorieuse aiguille, qui sortit également victorieuse du bombardement d'Anvers par les Hollandais en 1830. Le peuple, cette fois, put croire à une intervention de Marie, la protectrice de sa cathédrale et de la ville, tant les obus et les grenades avaient mal de gré, sans les atteindre, les fines ciselures de grand joyau de pierre.

Cependant l'intérieur de l'église eut à souffrir au seizième siècle du vandalisme des iconoclastes, conduits par le président Hermann Mole. Si grandes, en ces affreuses journées de discordes religieuses, furent les dépréciations, que Notre-Dame ne s'en revit jamais complétement. Soixante-dix autels, la plupart en marbre, furent renversés et brisés, ainsi que trois orgues, les jubés, les fonts baptismaux, les boiseries sculptées, etc. On lacéra à coups de poignard des toiles précieuses, un « Christ en croix » de Quentin Matsys et une « Assomption de la Vierge » de Frans Floris. Rubens, heureusement, ne paraît qu'après cette époque tourmentée, et les deux chefs-d'œuvre sortis de ses pinceaux, qui ornent actuellement le transept du chœur, à droite et à gauche du maître autel, la « Descente de la croix » et l' « Erection de la croix », sûrement jusqu'à un certain point la perte des autres trésors dont se parait autrefois la cathédrale.

Le prodige qui s'opère à Saint-Jean de Malines quand, le rideau tiré, apparaît aux yeux, dans ses magnificences fleuries, la « Pêche miraculeuse », se renouvelle, sous les arceaux de Notre-Dame, chaque fois que les deux tableaux sont exposés au jour. Ce n'est plus des hautes fenêtres lancéolées que part la lumière : elle est comme concentrée dans les corniches étincelantes et les sculptures saillantes qu'allume la couleur ; ici, du haut fléchissoir du Christ, de la face douloureuse de la Vierge, des linges étalés sur les corps, nimbés par des plis flamboyants verriers, ruisselle le mystique soleil auquel prennent feu les pénombres du temple. Pourtant le centre n'attire point ici sa fournaise ; une gamme chaude sans violence baigne les deux scènes dans une sorte d'épanouissement ; la « Descente » surtout s'enveloppe de tendres mirapelles ; mais la nouveauté, chez ce magicien, est encore à ce point du mouvement et du cœur, que les autres peintres paraissent pâles à côté. Son coloris n'est que relatif : même dans l'épanouissement des atmosphères au milieu desquelles la couleur divine est descendu de la croix, les étoffes précieuses projettent des éclairs ; et la sourde symphonie exigüe de nuances puissantes, pareilles à des sonneries de trompettes. Au fond, c'est toujours la même grande esthétique, la même prédominance de la vie, la même

recherche des effets contrastants et forts. Les étrangers qui croient admirer à la cathédrale les meilleures œuvres du prodigieux artiste, celles dans lesquelles il se serait surpassé, n'admirent que des pages où s'est déployé son génie habituel ; tout au plus trouvent-ils dans la « Descente » des élégances plus serrées et un dessin moins tourmenté. Comme la plupart des grandes âmes de maître, celles-ci auront à l'esprit des échappées sur un monde énergique et vaste, sur des visions d'humanité réelle, infinie seulement en sa grandissement d'idéal, sur les grosses sensualités d'un paradis flamand ; elles égaleront aux autres chefs-d'œuvre et ne les dépasseront pas. Un intérêt considérable s'attache, il est vrai, à l'une d'elles : l' « Erection » se rapporte au temps où Rubens, revenu d'Italie, cherchait à combiner l'exemple de Rome et de Florence avec son propre instinct de l'art ; mais la nature, déjà plus forte que l'imitation, fait percer le goût de la belle chair débordante à travers les savantes règles de l'arrangement italien.

Il est regrettable que les deux tableaux ne soient point traités par la fabrique d'église, qui en tire pourtant des profits considérables, avec le respect dû aux grandes productions du génie humain. Constamment on les recouvre d'un rideau de serge verte sous lequel l'humidité pourrit les toiles et les rentoile. Parbleu, il est vrai, l'éclat s'éteint ; on engage des négociations avec la fabrique ; mais la timidité des fabriciens finit par décourager le zèle le mieux intentionné.

LE PUITS DE QUINTEN MASSYS.

St Rubens trône à la cathédrale dans l'immortelle vie de l'art, Quinten Massys y règne à travers la mort. Une pierre tumulaire scellée à l'intérieur du mur, au bas de la tour, perpétue son souvenir glorieux. Et, comme pour nous ensemble les belles heures de la jeunesse et l'heure funèbre du trépas, un petit marbre de la main du peintre forgeron s'attache non loin du lieu de sa sépulture, sur la place du Marché aux Gants, au pied même de Notre-Dame. De haut en bas rivées au marbre, en d'élégants entrelacs de feuillages et de fleurs, la cage s'épanouit comme un bouquet de métal, vive aux légèretés inimaginables, où étonnent d'étranges de fables et de vilains ; et les branches montent, se tordent, s'inflorescent dans un pleurement gracieux de cep jusqu'au sommet où, par-dessus leur pointes feuilles, se dresse la silhouette du légendaire Silvius Brabo prêt à lancer la main du géant Antigon.

Une légende d'amour se rattache à ce délicieux travail de ferronnerie. Quinten, étant encore enfant, s'éprit de la fille d'un riche bourgeois, amateur d'objets d'art. Celui-ci s'opposait à leur union. « Passe encore pour un artiste ! disait cet homme ; mais devenir simple serrurier à ses forgerons, le dernier des artisans ! » Pique d'une amour-propre de hauteur de fer, comme aussi signifiant par les beaux yeux de sa mie, Quinten offrit au

INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'OTTAWA.

patriciens de lui confectionner un chaperon avec le saint suaire. Le père acquiesça, et amoindrit l'enthousiasme intime de cet ami du travail. D'un goût exquis, il forgea le pain du Marché aux Gants; et cette merveille enfin lui conquit la main de l'impératrice. L'histoire est consolante, car elle nous prouve qu'en ce temps les cœurs nous triomphaient des rigueurs du sort. Et c'est au délice toujours renouvelé de son verger, à l'ombre du portail, en pleine circulation de la place, les coudes de ce joli arbre de fer, tout autour s'ouvre la rue, roulent les bagages, grondé le mouvement du port prochain; sous les neiges et les soleils, il continue à fleurir, comme l'arbre écorcé des antiques noëls, portant à ses branches des vœux d'amour.

LE COIN DU VIEIL ANVERS : LA GRILLE DE LA MAISON JORIS.

Le vieil Anvers abonde, d'ailleurs, en petits documents caractéristiques, bien que tous n'aient pas une valeur d'art égale; mais ils témoignent du goût de l'habitant pour la plastique qui parle aux yeux; ils recèlent aussi les curieux profondes de la vieille religion. Aux enseignes des rues, aux chevets d'église, on rencontre des édicules d'un décor naïf et populaire, de grands christs en croix, des retours de miséricorde, des saints avec leurs attributs légendaires, des évocations du Jugement dernier, de douloureuses et effrayantes Passions, ou bien encore, comme en cette cour de la maison Joris, des Vierges aux attitudes raides habillées de longues robes plissées en raides rouleaux et portant sur leurs bras, avec un geste de tendresse admirable, de petits Jésus emmaillotés et dodus. Le soir, de grosses lanternes pendues à des angles durs ou balancées par des chaînes rouillées éclairent devant ces images toujours vénérées du peuple, qui font se signer les passants et se prosterner les vieilles femmes en sombres voiles.

Quelquefois l'image décèle une intention satirique; dans un coin du Marché aux Gants se remarque une silhouette de paysan bonasse, à la barbe hirsute, le corps enveloppé dans un sarreau gris bleu, ayant sous lui un panier d'œufs et tenant un autre panier posé sur ses genoux. C'est Tom Kockeker, le « Pasquino » anversois, dont la naissance remonte à 1667. Un citoyen aussi ancien peut se permettre des critiques, et Tom ne s'en fait pas faute. Qu'un événement se produise, le maître l'apprécie à sa façon, avec une gaieté quelquefois cruelle et irrespectueuse. Il y a quelques années, il échangeait des vues sur la politique locale avec une autre statue du même acabit, la petite laitière du Marché au Lait. La vieille paysanne lui donnait la réplique, dans un langage non moins incisif que le sien. Tom n'a plus cette joie aujourd'hui : on lui a dérobé sa vaillante commère, et, fatigué de monologuer, il s'est tu. D'ailleurs ne lui a-t-on pas changé son vieil Anvers au point de tout rendre méconnaissable autour de lui? Peut-être en a-t-il gardé une rancune aux magistrats de la ville.

Comme le « Manneken-pis » de Bruxelles, Tom Kockeker et la laitière étaient vêtus de riches vêtements lors des kermesses ou des joyeuses entrées des souverains. D'humeur

délibérée, ils s'exprimaient en vers de haute graisse, avec la verve mordante et grivoise d'« Uilenspiegel » lui-même : on en peut juger par les sottgraminen et les quatrains de digne couple, recueillis par un érudit curieux. Ces représentations, exercices et primesautières, dont le trait cingle comme une lanière, restent par moments à jour l'histoire intime et populaire de la renaissante cité.

LE CHARIOT MONDAIN.

J'ai relevé déjà plus haut le côté railleur et satirique de l'esprit anversois, perpétué de nos jours dans des pamphlets et des chansons locales, d'une ironie *bonigrande* qui ne respecte rien. Elle éclatait surtout autrefois contre les ordres religieux. En plein église Saint-Jacques, sous un portrait de philanthrope du dix-septième siècle peint par Van Dyck, on lit une épitaphe élogieuse, dont les deux derniers vers sont ainsi conçus :

Met wint den Hemel met gewelt
Of is te Rycp met Kracht van Geldt.

Traduction : « On gagne le ciel par la force ou par la puissance de l'argent. »

Toutefois, en dépit de son naturel frondeur, l'Anversois, qui, le rire aux dents, dénonce les gibecières du Stom et l'attirail du Petit Cousin (*Cuijsken*), hisse le fanatisme, demeure constant en sa ferveur religieuse. Mais peut-être est-ce à de secrètes et invariables délectations, à l'attrait permanent de l'art pour les cerveaux flamands qu'il faut attribuer la multiplicité et la richesse des églises surgies du sol anversois. Les lieux de dévotion, devenus comme des théâtres, abondent; il n'est pas de vieille rue qui n'ait ses chapelles, ses statues de saints, ses portiques s'ouvrant sur un fond lumineux de tabernacles; et la fête des yeux s'augmente, les jours de procession, de l'éblouissement des bannières, des stoles, des encensoirs, des reliquaires, promenés en cortège pompeux par les places.

CHAIRE SCULPTÉE.

Tout ce que les merveilles accidentées d'orfèvrerie, de gemmes et d'étoffes précieuses se répand alors sur la voie publique, comme un fleuve d'or, de pourpre et d'azur; l'air est embaumé par l'étincellement des habits sacerdotaux; les images peintes brillent dans le relâchement et la soie semblent tissées avec des rayons de soleil; et les crosses, les mitres, les ciboires, les custodes, illuminés d'un feu à chacune de leurs facettes, flambent, sous la voûte de l'encens, ainsi qu'en reflets d'éteuf de vieil orfèvre. Nulle part la magnificence du culte n'apparaît avec un plus constant éclat. Et tout se reporte au temps où les gildes, les corporations, les métiers ne trouvaient pas de meilleur emploi de leurs deniers que la commande de chefs-d'œuvre d'art qui allaient garnir le trésor des églises. Non contents de se construire des hôtels somptueux sur la Grand'Place, ils imposaient à leurs fils de bannerets, maîtres charges de navires, de cinéfères et de tableaux,

l'irremédiable. Testament de l'art. La « Descente de croix » de Rubens, pour ne parler que du plus célèbre des tableaux abrités à Anvers, fut commandée à Tarlete par le vieux Serment de l'Arbalète.

Si les gildes ont disparu, les œuvres dues à leur munificence existent encore, pour la majeure partie du moins. Parcourez Saint-Jacques, plus riche encore que la cathédrale, avec son ornementation Renaissance qui ne dépare nullement son large et puissant vaisseau

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES À ANVERS.

gothique, avec ses reposoirs ciselants d'or et de jaspe, ses grands vitraux flamboyants dans le demi-jour des nefs, son peuple de blanches statues prenant, dans le clair-obscur des voûtes gothiques, une grâce mystique et paradisiaque, ses chaires décorées de figures turbulentes et moqueuses, ses murs couverts de tableaux, tous offerts d'ailleurs par le bouquet ruisselant du « Saint-Georges » sorte d'apothéose que Rubens laissa de lui-même et où il se représente, avec ses femmes et ses enfants, escortés des symboles de sa vie, dans un écroulement de roses, une ruée réfutée d'Olympe, une volupté de chairs rutilantes

Un besoin de glorification personnelle se confondait avec leur désir d'élever un monument à la gloire du ciel. Rien n'était trop coûteux pour leur ostentation, et ils rivalisaient d'invention

LE SAINT-SACREMENT PORTÉ EN TRIOMPHE DE RUBENS À L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.

et d'opulence, stimulés par l'ambition de se surpasser mutuellement. Les bois taillés, les marbres entourés, les dieux nus, les anges ailés, les pleurs sertis dans l'or commençaient à exalter leur foi et leur orgueil. L'édifice terminé, on s'adressait à Erasme Quellyn, à Otho Venius, à Gaspard de Crayer, à Van Dyck, à Rubens, pour répandre sur

Particulièrement le soir, ces intérieurs de sanctuaires revêtent une poésie singulière. C'est quand on a assisté à l'une ou l'autre des grandes cérémonies du rituel catholique, aux offices de la Semaine sainte ou de l'octave des Morts, par exemple, dans telle de ces églises sombres comme des palais, qu'on se rend compte de l'influence incomparable d'un culte ainsi solennisé. La nef est à peine éclairée, les autels latéraux demeurent plongés dans une obscurité que pique un trèfle vacillant çà et là. Au pied des colonnes démesurées enfonçant leurs chapiteaux dans le noir des voûtes, comme dans l'infini, des cierges de cire sont fixés sur des dés de fer, et leurs longues paraîtres dardent du fond de la nuit, élargissant dans les pénombres des ombres lumineuses qui petit à petit se perdent sous les arceaux. Par les verrières, l'ombre du dehors pénètre presque en clarté, tant les ténèbres sont épaisses. Seul le maître autel où officie le chapitre, resplendit de hautes clartés sur lesquelles se détachent des chants d'ivoire, aux chairs presque lumineuses, et des tableaux fleuris comme des jardins. Tous ensemble, les fidèles se tournent de ce côté, inclinés ou relevant, aux paroles de l'officiant, leurs faces pâles comme autant de lis mystiques frôlés par un souffle du ciel. Pendant ce temps, l'orgue soupire et gronde dans les profondeurs du temple. Du jubé, les voix des chantres descendent, ensuivantes ou croisées, avec d'ineffables mourures ou de retentissants éclats. Là par moments le prêtre psalmodie les paroles latines auxquelles les chantres répondent avec un recueillement concerté; puis le rigide chant grégorien résonne seul dans le vaisseau, imposant silence aux mugissements de l'orgue; et d'autres fois des chants hiératiques, des mélopées lentes et douloureuses, comme un chœur de trépassés, traînent sous les piliers, écartent l'air par la pesante cadence de la fin de ton.

J'ai gardé, pour un port, l'impression d'un office du jeudi saint réglé sur le rite officiant de la Sixtine par le maître de chapelle de Notre-Dame en ce temps, ce puissant, fougueux et rude Peter Benoit, âme merveilleusement filiale, en qui s'incarne la musique flamande. Bien que de nombreuses années se soient écoulées depuis, je n'ai pu oublier l'obsédante monotonie des répons succédant au chant désespéré des ténèbres et des basses, avec un bourdonnement sourd, qu'on eût dit parti de dessous terre; c'était comme une lamentation qui revenait chaque fois, une clameur venue par les catacombes, un « De profundis » jeté sur toutes les pâles d'enfer par des voix sombres, voilées et rapides. Souvent des tentures de deuil recouvraient les autels, ruisselant à grands plis étoilés de larmes d'argent; de la splendeur des tableaux, des marbres et des ors, plus rien ne s'aperçevait; l'église avait été transformée en sépulcre.

Deux jours après, le temple, débarrassé de ses parures obscures, brasillait dans les illuminations du jour de Pâques et, de la voûte à la base éclatait par des polyphonies triomphales, ressemblait comme une forêt dans laquelle passe l'orage.

VIII

Le goût des arts. — La manie de peindre. — Rubens et les peintres de l'école.

Le goût de la couleur, signalé déjà dans ce livre comme un des côtés essentiels du caractère flamand, s'exalte jusqu'à fanatisme dans la population anversoise. Il n'est pas de riche bourgeois, pas de gros négociant qui, dans son hôtel encadré de boiseries sculptées et de dressoirs chargés d'argenteries, ne réserve une large place au murmure de peinture. Même le petit commerçant, celui qui vend au détail et vit derrière un comptoir, dans un

et jouera déployant, au-dessus de la dalle sous laquelle repose sa dépouille, une allégorie riche et mouvementée. Visitez Saint-Paul, ancien Gesù, mais non moins riche, avec ses boiseries fouillées comme des fougères tropicales, ses rudes figures de saints taillées dans le chêne, son calvaire encombré de figures grandeur nature, représentées en des attitudes de torture comme un prodigieux martyrologe, son Jardin des Oliviers à ciel ouvert escaladant en amas abrupt de rocailles, sa crypte ignoble de lazarets grillés, derrière lesquelles hurlent des loups

LE CALVAIRE DE SAINT-PAUL.

voraces, éclairés par d'affreuses applications d'un Christ couché en sanglots, plus bas un enfer rempli de oscillations et de grincements de dents, où, entre les flammes rouillées, s'entrecroisent, par delà les barreaux aux d'entrelacements, des races de damnés tourbillonnants. Allez ensuite à Saint-André, dont la chaire de vérité, grillagée de haut en bas, évolue avec les prestiges de l'orfèvrerie ; Saint-Charles, cette *apothéose* curieuse, mais impressionnante, de l'art de la Renaissance au grand style religieux : partout vous verrez se manifester le goût de la plastique mouvementée et d'une représentation de la vie grossièrement pittoresque.

ateliers, la multitude des statues carrelures les laissent indifférents ; leur conception de l'art reflète plutôt les modèles anciens et s'enferme dans des principes d'imitation. Leys et quelques peintres à sa suite ont associé à la représentation des sujets tirés de l'histoire un genre de composition et d'exécution qui rappelle par moments les gothiques ; mais du moins chez eux le décor sur lequel se déroule l'action est empreint à la fois naïve ; nous retrouvons dans leurs tableaux les pans de murs effrités, les faîtes dentelés et élancés, les portails fouillés au ciseau, les meubles en usage à l'époque qui se voyait encore en 1866. Et ce n'est pas la moins curieuse chose, que ces réalités archaïques aient pris à petit compagnie un fond d'école, perdu dans des contemplations rétrospectives, alors que, partout

COUR DE L'ANCIENNE MAISON DE RUBENS.

autour de l'artiste, les acteurs de la vie se multipliaient extérieurs, comme un appel à ses instincts d'observation.

Quoi qu'il en soit, la cité de Rubens a gardé son indéfinissable cachet de métropole des arts ; elle possède une académie de peinture illustre, toujours féconde en peintres. Telle est l'importance de cette antique école, qu'elle forme presque une institution dans l'État ; c'est dans son sein qu'ont lieu les grands concours pour le prix de Rome, et elle occupe le plus haut rang dans la hiérarchie des autres établissements similaires du pays. Autour d'elle rayonne tout un vaste commerce basé sur la vente des tableaux ; les marchands opèrent sur cette marchandise, comme on peut les gros banquiers du négoce international opèrent sur les produits exotiques ; ils ont leurs débouchés, leurs ramifications, leurs agents, et cette circulation constante a fait d'Anvers un des marchés d'art les plus considérables de l'Europe. Par milliers, chaque année, les toiles sorties des ateliers anversois passent la mer, s'en

magasin encombré, s'empresse de garnir trois ou quatre tableaux qu'il montre à ses visiteurs avec fierté. Un peintre n'ouvrait, un jour, qu'il n'était pas possible de vendre de bons à Anvers, pour peu qu'on eût bonhomie ou patience : il y a toujours, à défaut de clients sérieux, un négrillon quelconque pour acheter de la peinture. Les boutiques de fripiers abondent en rares bas d'atelier inutiles à toutes les autres; des espèces reconquillées, de vieilles soies enflées, des tentures à moitié effacées par le temps, et çà et là, dans un cadre renoncé, un placide portrait souriant au songe du passé, pendillent parmi les défroques, les vieux sont sonnés, les sonnettes bossuées et les lambrequins déchiquetés. Tel artiste en renom a commencé par trouver une existence en troquant avec un boucher et son boulanger; plus tard, le goût des choses disparilières étant venu, c'est au moyen d'échanges avec l'architecte, le charpentier, le tapissier, le marchand de bronze, qu'il a bâti sa maison, édifié son toit, garni son atelier. Tel autre, dans les moments difficiles, s'en allait au port, entrait dans une taverne à matelots, le jour de la paye, offrait en loterie le petit tableau qu'il portait sous le bras : presque toujours un des marins l'achetait, ou bien, moyennant une mise de fonds commune, on le tirait à la courte paille, et le pauvre garçon rentrait en logis, faisant sonner son gousset.

C'est assez dire qu'il y a à Anvers une vie de l'art, que l'art y est considéré comme un agent de richesse publique, et qu'un paysage, un sujet de genre, une nature morte s'y débitent aussi couramment que les nécessités de la subsistance matérielle. L'un constitue ici, en effet, une sorte de marchandise cotée et cotée à la Bourse. Il n'est pas rare qu'une transaction d'huiles, de grains, de cuirs, de denrées s'achève par la négociation d'un tableau. Quelquefois le tableau passe dans une vingtaine de mains, aidant ainsi à la circulation des capitaux, sans se fixer : puis, un jour de veine, après un coup de bourse heureux, un officieux joue le grippin donné, et l'heureux peintre va s'immobiliser parmi le luxe banal d'un salon, où les murs vivement provinciellement l'admirer. On l'aime tant à la fois, ce morceau de toile ou de bois colorié, pour la délectation qu'il offre aux yeux et la quantité d'argent sonnaye qu'il représente : on le pressonne, on lui fait sauter de l'or, comme à une balle de caoutchouc; et la jouissance d'une contemplation agréable s'augmente de la certitude d'un placement avantageux.

Il ne faudrait pas croire cependant à des préoccupations exclusivement mercantiles. En dehors des fluctuations auxquelles est soumise l'œuvre d'art, celle-ci se perpétue dans les familles, s'incruste dans le bien-être intérieur, fait partie de l'existence commune. Elle répond à la affection générale pour l'apparat, le décor pittoresque et brillant, et, dans les maisons riches, elle est comme l'épanouissement de la prospérité. Dans les autres, elle réalise de son luxe consolant le rêve réservé de l'existence. Souvent il arrive qu'un fils d'une simple pochade, c'est un tableau de maître inscrit; alors une sorte de culte entoure cette possession; on n'a pas une ferveur plus grande pour une chose. Et ce est d'un trésor aux mains de gens d'une condition obscure est fréquent dans la grande cité anversoise; les traditions héréditaires ont fait descendre jusque chez le peuple des souvenirs auxquels s'attache la gloire des belles époques d'art. Il n'y a pas bien longtemps, une vieille femme dans un dénouement absolu vendait une merveilleuse tête de Christ de Quinten Matsys, qui, achetée après, a fini par atteindre le prix d'une fortune.

Anvers, examiné au point de vue de l'importance qu'y acquiert l'œuvre plastique, est donc un foyer d'art considérable. A Rome seulement on trouverait un plus grand nombre d'artistes, et presque tous vivent dans une aisance relative, qu'illustre un travail continu. Généralement ils peignent l'histoire, le paysage et le genre; bien peu se montrent sensibles aux particularités du milieu anversois. Le port, l'agitation des rues, le mouvement des

dessine l'art flamand tout entier, et il est vraiment au musée comme dans un temple, parmi Teniers et les abolitions.

C'est qu'aussi Rubens domine en lui une époque et une race. Il arrive à son heure, comme tous les prédestinés. Avant lui, un travail sourd, considérable s'opère, qui le rend possible et l'explique à ses rares. Il est le dernier anneau de la chaîne qui part des Van Eyck, de Memling, de Quentin Matsys et va jusqu'à Michel Van Coxcyen, Frans Floris,

STATUE DE RUBENS PAR J. GEEFS, PLACE VERTE.

Martin de Vos, en passant par Jean de Mabuse, Bernard Van Orley et Jean Mostaert ; il s'assimile leur universel effort, l'absorbe, en fait son sang et son style, et, dans une exaltation prodigieuse, surgride sur les caractères de l'école qui le précède. Il est le sommet jaillissant tout à coup par-dessus les médiocrités furieuses de l'art ; les ardeurs, les troubles, les recherches, l'idéal variable des peintres de son temps aboutissent à ses paroxysmes calmes. Il est le génie définitif. Après lui, l'art des Flandres, épuisé par cette grosse dépense de sève, tombe au calme et doucement se résigne à la décrépitude.

L'énorme physionomie de Jupiter flamand, touffue, ne s'expliquerait pas complètement sans ses voyages en Italie. Comme les Mabuse, les Van Orley, les Mostaert, il connaît les

vent courir les aventures lointaines. Sauteront s'échangent contre les bank-notes anglaises et les dollars américains.

L'école du dessin, dans le peuple, s'est ressentie du développement de cette industrie propice. A tous les degrés l'enfant est initié de bonne heure aux notions graphiques ; à peine sait-il lire et écrire, on l'envoie suivre les cours de géométrie, et, au bout de quelques années, il manie le crayon comme un outil familier. Tous les soirs, en hiver, dans l'immense salle où se donne le premier enseignement, des planches à dessiner se prolongeaient de part en part, plusieurs files parallèles, et les élèves, assis sur de petits tabourets, copiaient le modèle qu'ils avaient devant eux, un cahier d'un côté pour les élèves appliqués que troublaient seulement le crissement du papier et le claquement des T. Ils étaient pressés les uns contre les autres, ayant tout juste la place nécessaire pour des mouvements aisés, et les professeurs circulaient dans l'espace restreint laissé entre les longues tables, surveillant le travail de chacun. A un signal donné, le cours prit fin, les papiers furent serrés, les estompes et les crayons rentrèrent dans les poches. En un instant la rue fut obstruée ; la circulation demeura interrompue ; c'était une vague humaine douce qui coulait, et de laquelle partaient des cloute et des cris.

De même, à l'heure de l'entrée, toute la rue n'est qu'une foule de têtes et de dos ; quand enfin les portes s'ouvrent, une clameur s'élève, et l'immense gouffre turbulent des visages s'engouffre sous les voûtes du corridor, graduellement apaisé. Dans le tas se coudoient des apprentis de tous les métiers, des fils de bourgeois, des élèves peintres, une promiscuité d'habits, de vareuses, de blouses ; et des faces hâlées d'hommes noirs, marins, employés d'entrepôts, ouvriers du port, militaires, patrons d'industries, simples curieux, s'ajoutent à la cohue des jeunes visages imberbes. Rien n'est émouvant comme le spectacle de cette foule, composée, en de certaines saisons, n'oublions-le, de près de deux mille élèves, également ensemble par le besoin de savoir et se rendant aux cours comme à une fête, avec un empressement joyeux.

On conçoit qu'avec un semblable aiguillon une race n'ait pas peu d'aptitudes au tradition artistique. Il faut voir d'ailleurs avec quel orgueil l'homme du peuple, l'ouvrier, l'artisan parlent de leur grand homme, de ce Rubens dont la gloire est devenue en quelque sorte le patrimoine de chacun. C'est qu'ils comprennent que tout un passé magnifique tient dans ce nom sonore, et, quand ils le prononcent, on sent qu'aucun nom ne leur paraît plus beau. Le souvenir du prodigieux artiste est si indissolublement attaché à la grandeur de la cité, qu'on ne peut faire un pas dans les rues sans se le rappeler. Place Verte, en bronze emphatique et froid le représente debout, saluant la ville qui lui communique son âme tragique et joyeuse. De la maison qu'il occupa, il n'existe plus que des ancrures et des colonnes ornées de hautes et de maigres sculptures ; mais d'autres portent son nom avec un orgueil qu'aucune attribution royale ne pourrait dépasser ; et les églises pleines de son génie, les architectures auxquelles il a mis la main, les vieux carrefours qui le voyaient passer, tout, jusqu'aux dénominations des lieux publics, vous donne l'illusion de sa présence perpétuée à travers le temps.

C'est surtout au musée qu'il trône, dans sa gloire sans rivale ; avant même qu'il y apparaisse dans les apothéoses radieuses de la « Vierge au perroquet » et de l' « Adoration des Mages », on sent ses approches aux préparations de l'école qui le précède. Il est le dieu d'un olympe de talents et de renommées, et ceux-ci, comme des trompettes dans un cortège, annoncent sa venue. Aussitôt qu'on l'a vu, quand l'éblouissement de ses grandes toiles est descendu dans le regard, tout s'efface devant lui ; assis sur l'escabeau d'or, il

dernière mettre à des ascensions triomphales. Il y entendait tout ce qui brait et bat, les cuivres et les cuirs à cause des sons froids de l'airain, les timbres et les cloches à cause des sons chauds de l'or, les bruants, les sifflets et les salins à cause de leurs frémissements lumineux, les vases précieux aigrettés de blancheur, la robe blanche des chevaux, la rouge fourrure des lions, l'émoi élégant des cristaux, le frisson profond des chairs, une sorte de transmutation prodigieuse de nature morte éclatante dans des tons rapides de fleurs et de fruits.

Un tel bouillonnement de vie sort de son œuvre, gonfle jusqu'aux bords, avant toutes les

LA VIERGE AU PERROQUET, D'APRÈS LE TABLEAU DE RUBENS DU MUSÉE D'ANVERS.

formes, subissant toutes les métamorphoses, touffue et simple comme la nature. Il improvise dans une sorte de fureur sacrée; il fait servir la terre, le ciel, la mer à ses tentations; il prend à l'éclair son rigueur ploplomorphe, à la nuit ses plus chers diaprements étoilés, aux lits leurs ramages de vieil or, à l'eau ses écailleurs argentins de poissons, à la vitre solaire la féerie de ses bleus dans la brume et le topaze brûlé de ses ambres dans les apothéoses de couchant, à la création entière des images, des comparaisons, des pratiques qu'il adapte à ses évolutions grandioses de masses en mouvement. Ainsi il évoque dans l'âme des semailles qui lèvent comme au siège et moissonnent comme des coups de tonnerre.

rontes pourprées et candélabres qui mènent à Florence et à Rome. Et, dans ce milieu enflammé, il entre aux magnificences de l'art du Midi. Les ondulations de Michel-Ange se gravent en traits de feu dans son cerveau. Les chaleurs mordorées qui enflamment les pénombres de Titien ricochèrent sur sa rétine leur suggestive magie. C'est une intuition rapide, émouvante, pleine de frissons : mais telle est déjà sa puissance, qu'il résiste à tous les enchantements : les œuvres qu'il fait à cette époque ne sont que passagèrement empreintes de latinité. Alors qu'une émotion, en effet, son instinct de Flamand le préserve des entraîlles qui pourraient être faites à son originalité : il pense en Flamand et il peint en Flamand. Comme les gens de sa race, il a un idéal de santé plantureuse, d'existence comme, largement exilée en terre, et il exprime la vie matérielle, sensuelle les choses, étale la fleur d'une création à part, où tout est exubérance, désir de jouissance, absence complète de mortification. Alors que les Italiens raffinent la forme, épurent la ligne, serrent de près leurs contours, ciselle les silhouettes, il amplifie la matière, il fait trouer la chair débordante et grasse dans des agrandissements d'empyrée.

Cependant la concordance avec le génie de sa race n'est qu'une des lois auxquelles se soumet cette personnalité énorme : il appartient à son peuple ; il appartient aussi à son époque. La trouble des inquisiteurs et des bourreaux de Philippe II a peine disparue à l'horizon rouge de sang. les Pays-Bas s'étaient remplis, refoulés, ramés à la forge. La fraction la plus indépendante était devenue la lointaine république future, avec son cortège de héros, de grands citoyens, de grands peintres, la patrie des Tromp, des Ruysdaël et des Rembrandt. La fraction catholique, elle, s'était soumise. Petit à petit, chez celle-ci, on vit alors refleurir les chambres de rhétorique, s'organiser les *kermesses*, se refaire les kermesses ; et les maisons des bourgeois couvrirent des *compositions* intérieures. Une sorte de renaissance païenne suivait cette période : le seizième siècle avait été mystique, rempli d'élans sacrés, presque théologique ; et avec Albert et Isabelle, c'est le ciel Olympe qui se dévoile dans les poésies, hyperbolise les lettres et semble s'emplir contre les moines et les abbés, que la nature remet en vogue, malgré les anathèmes. Dès lors l'énigme s'éclaircit : ce paganisme tardif, outré, latéral, en retard sur les autres nations, jaillit les mixtures de mythologie et de légende catholique que le maître a fondues dans son gigantesque creuset. Rubens, en effet, combine tout ensemble la Flandre foulée aux pieds, nourrie dans l'ordre, puis remuée à la vie, aux fêtes, aux pompes des églises et des cours. Il est l'hérésiarque et l'apothéose ; il résume dans ses rengorgements de chevalier les tortures du peuple flamand couché sur le gril, comme un bétail taureau, et, dans ses gaîtés de dieux, les sensualités amoureuses d'un peuple épris de danseurs, de processions, de cortèges, oubliant dans des fêtes copieuses les tombes à peine fermées.

Rubens, pour achever ce portrait, a exprimé la religion des jésuites, tolérante, glissant sur les cas de conscience, fraternisant en ses actes en scène, offrant au milieu de l'or, des statues, des tableaux, dans le scintillement des chasubles relevées, des autels en marbre variétés d'arcs-en-ciel, des vitraux dispersant les dalles d'une pénombre de prisme. De même que le culte adoré de l'Espagne trouve dans Murillo un peintre d'ermites galant, mystique et fleuri, le catholicisme flamand régénéré du dix-septième siècle adore son peintre dans Rubens. Il répand le sang et en fait jaillir les roses. Ses martyrs consentent à la vie au lieu d'enclore l'esprit à la mort ; il y a chez lui un si savoureux mélange d'horreur et de volupté qu'on frissonne et qu'on désire ; et les affres de la mort, dans ses toiles, sont toujours proches des tortures de l'amour.

Ses vastes compositions s'encadraient de colonnes et de rideaux, se tenaient dans une lumière blondie d'encens, dominaient la foule à genoux, curieuse et terrible, japonnée

IX.

Le Musée Plantin.

Il est à Anvers un autre musée, non point comme le premier, uniquement consacré aux arts, mais empli des plus glorieux souvenirs : le passé y dort sous une chape de poussière, de laquelle, aux évocations de l'esprit, s'éveillent des fantômes illustres. C'est la demeure des Plantin.

MUSÉE PLANTIN. — COUR INTÉRIEURE.

Quand on débouche de la « Petite rue du Lion » dans la place du « Marché au Vendredi », on a devant les yeux une de ces enluminures pittoresques de constructions dentelées et pignonnantes auxquelles s'accoutume le touriste qui parcourt les Flandres. Au fond de la place, une vaste habitation aligne sa façade, percée à droite d'une porte d'entrée surmontée d'un écusson représentant une main sortant des nuages et tenant la coupe d'or, avec cette devise : « Labore et Constantia ». Dès le seuil on est saisi d'une impression respectueuse ; les deux figures allégoriques qui sertissent le cartouche, taillées par Étienne Quellyn, et qui l'une et l'autre symbolisent, dans une ingénuité naïvette, les vertus de la fière devise, vous avertissent que vous pénétrez dans une demeure régie par ces deux principes immuables : au persévérant effort et au constant labeur. Il faut

Regardez au musée d'Anvers la « Vierge au perroquet », tout imprégnée de tendresses familiales ; l'harmonie en est caressante, tendre, vivante, heureuse. C'est le tableau des femmes maternelles : l'art n'a pas mieux fait sentir la joie simple, tranquille, souriante d'une mère, selon la nature. L'adorable Vierge tourne sur la lumière du fond la rondeur d'abeille de ses yeux pleins de songerie, et, assise dans l'épanouissement de ses seins rebondis, semble écouter la palpitation de sa vie prolongée à travers celle de l'enfant.

Rien ne peut dire non plus la chasteté intouchée de la jeune fille dans l' « Éducation de la Vierge », si la douceur et la simplicité naïves dans ses chimères pieuses certes. La grâce des Flandres n'a point rêvé une femme plus belle ; le monde est ingrat comme l'âme qu'il modèle ; et la vieille Anne, les perspectives bleuissantes du ciel, l'atmosphère ensoleillée, tout rayonne autour de la pâleur et claire enfant, dans un grand foyer qui de la toile se communique au spectateur.

Telle est la magie, dans l'œuvre de Rubens, que les agonies, les douils, les extases mêmes gardent, sous l'enchantement de ses tons comme sous une jonchée de fleurs, l'éblouissement égal de la vie à son époque. La « Sainte Thérèse délivrant du purgatoire Bernardin de Mendoza », fondateur du couvent des Thérésiennes à Valladolid, s'entoure de langues de feu, dardées dans des flaques transparents, d'un éclat incomparable ; et les flammes sont pareilles à la rougeur du jour qui revoit dans le bienfaiteur humain d'une sœur de sang.

Dans l' « Adoration des Mages », dans le « Christ entre les deux larrons », le charme se continue ; ce sont des éclats vifs de soleil, des étincellements sourds d'autres, on ne sait quelle paisie de grands lacs tranquilles, enflammés par le couchant, et, par-dessous, des musiques, des vols d'anges, des pressentiments de fleurs, de semblables égouttées de rosée, des matrices qui ont la forme d'une aube délivrée. Puis, brusquement, la brutalité du Flamand perce, vous secoue dans les audaces de vert où vous glissez, rampe et plisse opulemment au Christ paralytic, à taille athlétique munie de musculatures saillantes et semblables à des câbles, comme dans la « Trinité » et le « Christ à la paille » ; noie en rais de soleil, en ruissellement de ciel bleu, une entière partie de fonciers est passé, enlevés, sur le détail choquant, et l'esprit, reconquis après une divinité passagère, de nouveau flotte dans la joie et la volupté.

Si haut que soit un musée Rubens, il serait pourtant nécessaire de reconnaître la valeur des peintres qui l'y entourent. N'y a-t-il pas là Van Dyck, Jordaens, de Crayer, Snyders, Teniers, Fyt, tout un écoulement de contrefaçons ? Et ne s'y trouve-t-il pas aussi, parmi les maîtres de la première heure, Van Eyck, Van der Weyden, Memling, Mabuse, et, pour rattacher la filiation, les Mabuse, les Cocxcies, les Gossaert, les Van Orley, les Bruxari, les Boerk, les Patenier ?

Le long des murs se succèdent ces chefs-d'œuvre : le « Christ en croix », la « Déposition de croix », la « Mise au tombeau », d'Antoine Van Dyck, le peintre des élégances pâles et des lumières lunaires, qui, dans une perpétuelle approche du maître, mit garder sa gentillesse reflétée, ses airs de têtes mélancoliques et patriciens, ses grands longues et affinés d'amoureux des belles dames anglaises ; la « Croix », le « Christ au tombeau », l' « Adoration des bergers », les « Allégories » de Jacques Jordaens, l'un des plus merveilleux, sinon le plus accompli, parmi les grands ouvriers de la palette ; les natures mortes, et les grandes natures de Snyders, le poète des guirlandes de la table ; le « Repas de l'aigle » et les « Deux lévriers » de Jean Fyt, un artiste de haute taille, celui-là aussi, et qui atteint sur la toile par ses vivifiantes mêlées et ses fiers animaux.

quatre copies d'après Pourbus, et les autres directement interposés d'après le modèle, représentant les uns et les autres Christophe Plantin, Jeanne Rivière, sa femme, Adrienne Gras, mère de Jean Moretus Ier, Martine Plantin, femme du même, Jean Moretus Ier et Jean Moretus II; dans le deuxième salon, sept Rubens, restituant les traits d'Abraham Ortelius, Juste Lipse, Arias Montanus, Nicolas V (Thomas Sarazano), Alphonse V, roi d'Aragon, Laurent de Médicis, Léon X; dans la même pièce, on put admirer de Van Dyck, le portrait de Balthazar Moretus, très fin, nez recourbé et pincé, yeux à paupières lourdes, petite touffe de papemoser au bout du sang filtre une brume de fine empreinte. Puis dédiées des Pourbus, avec leurs chaises d'un rose de vie heureuse, leurs mains à la Holbein, leurs ovales ajustements noirs, des Corneille Schut, des Corneille de Vos, des Govaert Flinck, des Gobrias, deux ravissants nonlis et gras de Rubens, l'un pour un titre de livre, l'autre pour une marque d'imprimerie. Des vitrines occupent le milieu des salles; on y voit étalées grandes ouvertes des bibles, ces belles bibles plantiniennes lignées de monstres encres rouges et noires, des manuscrits enluminés dont les vignettes, serties d'or, évoquent des disputes de vitraux, des livres de comptes, des documents relatifs aux affaires de la maison, puis encore une suite de dessins de Van Oort, d'Erasme Quellyn, de Martin de Vos, de Rubens, frontispices, titres d'ouvrages, compositions sacrées.

Gagnez ensuite la cour, toute cette bordée par les bâtiments de la librairie et de l'imprimerie. L'émotion grandit à mesure qu'on se rapproche du mystérieux sanctuaire où s'élaborait le grand travail secret de la diffusion de la pensée. Le pas régulier des gardiens a cessé de se faire entendre : ici l'on est tout à sa songerie, et le lieu a quelque chose de solennel et de silencieux, comme on a coutume de dire. Sur les quatre côtés se dressent les façades, percées d'une infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets en chêne à ferrures de fer, les autres encadrant dans des croisillons de plomb la transparence verte de leurs vitres bombées. Epinse contre un pilier de colonne, une vigne ancienne, énorme, pousse par ici-dessus ses jets vigoureux, dévidle l'entour des fenêtres et des seuils, monte jusqu'aux gouttières, turbulente, bruissant d'un éternel vol de mouches et du pépiement des moineaux. A travers les mailles de ce sempiternel essaim, la statue divine qui, dès l'entrée, signalait les activités intérieures de la grande maison, frappe le regard : « Labore et Constantia », elle est sculptée partout, comme un blason nobiliaire et comme un titre de gloire, avec cette plénitude d'orgueil qui sied aux livres de l'esprit et de l'église. De distance en distance, le buste d'un des imprimeurs illustres, taillé dans sa médaille par quelque maître, commémore de leur foyer, énergie de leurs supérieures que leurs filles, en se recueillant, les servantes, et cette face placide, aux rides pétries, par moments semble se plisser d'un sourire sous le frisson des grandes feuilles balancées.

Une porte pratiquée dans les bâtiments de droite donne accès à une pièce éclairée par un jour étroit. Le long des murs, des armoires exhibent des tampons, des brosses, des encres noires; près de la fenêtre, un pupitre encrassé et malchaste supporte des fragments d'épreuves, des feuilles apostillées de gloses marginales, des bouts de placards et d'édits, des règles, des écritoires, des mouchettes à chandelles. Un commencement de vie, où se devinent la geste courbatue, l'attitude penchée des correcteurs, semble animer devant vous la poussière tournoyante sous le pied, et cette vie, signe encore comme la parabole d'un christ, comme la frémissante d'un réveil qui va sonner, gravite de nouveau en secret, finira par devenir l'accompagnement de votre vie propre, se glissera dans ses spirales insensibles.

Une porte vient de s'ouvrir : au milieu d'une pièce blanchie à la chaux s'érigent deux antiques presses à bras, vraisemblablement du fin du seizième siècle. Il y a presque

laisse dehors les frivolités de l'esprit ; elles n'auraient rien à faire dans cette vaste de l'intelligence, demeure bourdonnante à travers le temps ; comme en un salon rempli de vieux portraits, tout y parle austèrement de la vie accomplie.

La vieille imprimerie de Christophe Plantin, avec ses logis et ses dépendances, sa grande cour bordée de vastes étuves, son labyrinthe de salles, de chambres et d'ateliers s'enfonçant à la file dans les profondeurs des magasins et reliés ensemble par des couloirs, des passages, des escaliers, forme un ensemble de bâtiments du caractère le plus attrayant, où se retrouve, sous les changements qu'y apportent par la suite ses gendres et successeurs, les Moretus, la disposition primitive de la vénérable maison édifiée par le chef de la maison.

« Den gulden Passer » (le Compas d'or) perpétue dans les agitations du quartier, au cœur de la ville moderne, le souvenir d'un grand organisme, merveilleusement outillé pour répandre au loin le Verbe et concentrer les calmes méditations du penseur ; il est tout à la fois une bibliothèque, un cabinet d'étude, un laboratoire. Tandis que, dans les petites chambres du rez-de-chaussée, les lexicologues et les philosophes du temps, penchés sur leurs pupitres, rayaient de larges écritures les rames de papier jaune, l'abbé se soulait, à un pas d'eux, dans sa carapace de plomb, comme dans une armure d'airain forgé ; les petits ouvriers pendeurs, courbés d'encre, qu'on devine se mouvant dans la pénombre, étaient les collaborateurs des graves historiens et des délicats humanistes ; et souvent, au vu d'un travail à démarrer, que la belle organisation intérieure facilitait, étaient retirées de collections, de livres et d'estampes, n'ayant qu'à tendre la main vers les placards et les rayons pour y trouver la substance de leurs recherches.

Cédé à la ville d'Anvers par un descendant de la famille Moretus, l'hôtel Plantin a gardé son mobilier du quinzième siècle, son matériel d'imprimerie, ses vitraux garnis d'effigies pédestres et de grandes ramures, ses lattes recouvrant les arêtières de la maison, ses lambris recouverts des peintures du temps, paysages et portraits, et, à part les restaurations jugées nécessaires, l'aspect qu'il avait alors qu'il fonctionnait dans sa pleine activité. Il nous souvient d'avoir visité, jusqu'en ses moindres recoins, antérieurement à la cession, l'immense officine, naguère placée sous la surveillance d'un conservateur, quelque chose de désordre des chambres mortuaires régnait parmi les salles ; les tiroirs regorgeaient de papiers entassés, dans lesquels la lumière n'avait pas été faite ; et, par places, sur les murs, le délabrement remontait aux cintres. On doit donc se féliciter qu'en abandonnant à sa ville natale le patrimoine de ses ancêtres, un patricien intelligent l'ait aussi encore le sort qui attend généralement les palais historiques et les curiosités qu'ils renferment. Les mains pieuses qui jusqu'à nos jours ont su préserver le vieil édifice et ses salles triséculaires des dégradations, des bouleversements et des accroissements sacrilèges, n'ont fait que se reposer de ce soin sur une protection plus stable.

Tel qu'il se voit à présent, le musée Plantin mérite un sujet d'études et de contemplations unique au monde. En franchissant la grande porte décorée à l'extérieur du compas armorial, le visiteur se reporte à trois cents ans en arrière ; et la force de cette impression rétrospective augmente à chaque pas qu'il fait dans la maison. C'est d'abord la partie moderne de l'habitation, une enfilade de pièces basses, auxquelles on a rendu les fenêtres à meneaux de plomb, encadrant des vitres cul-de-bouteille, l'alignement des chaises sculptées le long des murs, les pendentifs brunissants des plafonds saillants en travées, toute une disposition ferme et symétrique de cheminées monumentales, de tentures gaufrées d'or, de meubles lourds dans le style du temps. De distance en distance se remarquent des sujets de peinture variés, alternés de portraits ; dans le premier salon, des portraits par Rubens, dont

venait confier à son ami Christophe la relique de ses volumes aimés; plus loin, le prêtre en attendrissait peut-être, en un jour d'alerte, avant de commencer leurs perquisitions, les envoyés du duc d'Albe suspectant d'hérésie le maître de céans, bien que celui-ci eût été chargé par Philippe II de la traduction de la « Bible polyglotte ». Tout ici parle de grandes ombres, tout garde l'empreinte de la vie et révèle comme une permanence des âmes, à défaut des corps qui n'y sont plus.

Un nouvel escalier se propose; on le gravit, on pénètre dans les chambres de l'étage, et l'enchantement continue, le tableau se complète, une histoire plus intime révèle les destinations de la maison. Voilà les cuirs, les lais, les premières images d'outre-Rhin, les estampes de Ferdinand Bol, Wouters, Mekkery, une collection de médailles, de monnaies, de lais d'entablement, de matrices, de cuivres, etc. Les yeux sont pris par tous les côtés

UNE SALLE DU MUSÉE PLANTIN.

à la fois. À peine a-t-on cessé de les fixer sur un point que d'autres surprises les sollicitent. Et l'ensemble des petites et des grandes pièces plonge plus avant, gagne le cœur de l'habitation, s'étoffe de sièges et de rideaux, rattachés par des cordons sur lesquels courent les élastiques petites fenêtres aux volets garnis de serrures compliquées. Au passage, dans de sombres pénombres pâmées de blancheurs verruilles, comme les dernières phosphorées des intérieurs rembranesques, on aperçoit des murs couverts de tableaux et de bibliothèques, des meubles merveilleusement ouvragés, des boiseries sculptureusement fouillées, des vitrines regorgeantes de pièces rares, dentelles de matières, parchemins précieux comme des titres de noblesse, manuscrits du dixième au quinzième siècle, recueils au nombre de près de deux cents. Et, tandis qu'on regarde, l'air s'emplit d'une rumeur de zèle en travail; les compositeurs, les correcteurs, les auteurs se croisent, s'interrogent, se consultent, mettant parmi le tintement sourd de leurs voix; et de la presse sortent triomphantes,

en attendrissement à considérer ces vieux bois taillados, grillés par des clous et des ferrures, ayant encore l'empreinte chaude et la grasse adhérence des mains. Et la sensation est à peine effacée qu'une autre, plus puissante, anime, comme devant une résurrection, ce frémissement de tout l'être, à l'aspect de l'imprimerie proprement dite, prolongée sous la clarté des fenêtres à meneaux, bordées de petites vitres enchâssées dans du plomb. A droite, les casses se développent, pleines encore de caractères, avec les visorums et les compositeurs; à gauche s'alignent cinq presses, demeurées des vingt-deux que la maison possédait, et, dans le fond de l'atelier, des tables, des galées, des cases en bois des sortilèges traînent sur les meubles.

MUSÉE PLANTIN. — LES PRESSES.

C'est d'ici que partirent les belles éditions, les rares suites de figures imprimées, les livres enrichis de gravures, toute cette curiosité des bibliophiles d'à présent, cette lecture des hommes d'alors. On dirait vraiment que les typographes, qu'on s'imagine, on ne sait pourquoi, avec des figures en pointe, des barbes en deuil de soie, des fronts mélancoliques et des yeux gris cachant sous des besicles, viennent de quitter l'atelier jusqu'à demain.

Or, demain, c'est aujourd'hui, on espère de près de trois siècles.

Des ateliers en partie dans une succession de réduits encombrés : ici, le cabinet de Juste Lipse, étroit et bas, avec ses murs tapissés de cuirs de Cordoue estampés de gilles fleurs frisées sur fond d'or; là, la chambre des contrats, meublée de casiers où s'entassent les papiers de comptes et d'affaires; ailleurs, la boutique où le greffier Grapheus

des grandes fermes de la contrée de petits paradis humains, où bêtes et gens connaissent les épanouissements d'une existence à l'abri des vicissitudes.

Au sud, vers Lierre, Malines et Boom, règnent les labours, les gras pâturages, les champs coupés de fossés d'irrigation au ras desquels clignent les eaux et les saules; et cette fertilité devient encore plus sensible dans les polders, tout le long de l'Escaut, où les terres constamment fertilisées doivent leur fécondité aux alluvions du fleuve.

Barrant par places la perspective de leurs lignes sévères et régulières, des chaînes de digues courent à travers le pays, protégeant l'intérieur contre le danger des inondations et répartissant en même temps, dans une proportion régulière, le trésor des pluies entre toute la région. Sortes de montagnes artificielles, ces digues ménagent de véritables fossés et empêchent que tandis qu'un champ se dessèche, un autre se trouve sous l'eau. De là cette prospérité égale du sol, produisant sur un espace considérable le froment, le seigle et l'avoine, avec une abondance qui ne tarit jamais, sans cesse se retrempe aux humidités de l'air et des canaux, et fait de toute cette zone un prodigieux jardin d'une fécondité constante. Même le petit cultivateur, celui dont la maison, coquettement d'un tiers de chaume, met au bout du chemin ses murs maçonnés avec de la glaise, connaît la certitude de la récolte. Dense, spongieux, élastique sous le pied, la terre loit à une infinité de ruisseaux, véritable réseau arrosement perpétuel, s'engraisse des laves flottantes à sa surface; comme le corps humain lui-même, adipeux, lourd, puissant, d'un chyle épais nourrissant des bons sucs, elle ensemble au flux des eaux tièdes le miracle de ses renaissantes fécondités; et le lopin hoché de haies, remué par les mains de l'humble travailleur, avec bien que les hectares du grand fermier, verdoient, fructifient dans les brouillards et le soleil.

Naturellement, une pareille productivité ne s'obtient que par l'action sans trêve des bras; une sorte d'organisation du travail s'est ajoutée ici à l'effort individuel. Les propriétaires se constituent en association ou «Bond», qui nomme un comité, ayant à sa tête un président ou «dyghef» (comte de la digue). Le comité du Bond représente les intérêts de tous les propriétaires, depuis le simple cultivateur jusqu'au gentilhomme rural. Il s'occupe de l'entretien des digues, des travaux d'irrigation, du fonctionnement normal des écluses d'alimentation, des débordements possibles de l'Escaut, sur le grand fleuve nourricier, le père de la contrée, en peut descendre l'ennemi, dans une heure de colère. C'est encore le Bond qui transmet au gouvernement les vœux et les réclamations des fermiers, s'entremet dans les temps de crise, en tout temps est comme préposé à l'état sanitaire de la terre dont il étudie le diagnostic.

A proprement parler, la misère n'existe pas au polder; tout le monde y vit dans une aisance relative, de son fermage ou de son patrimoine; et peu de spectacles sont plus réjouissants que celui de ces villages, avec leurs rangées régulières de maisons basses et propres, peinturlurées de couleurs vives. Au milieu de l'agglomération s'élève l'église, une tour quadrangulaire coiffée d'un clocheton, et quelquefois une petite place s'ouvre devant, bordée de boutiques, de cabarets et de pignons de *stadthes*. Un peu plus loin, comme la pointe avancée du bourg, se groupent les métairies, spacieuses la plupart, avec d'énormes cours flanquées de façades construites en briques rouges; ici la maison d'habitation, large, confortable, égayée de hautes fenêtres encadrées de volets verts; là les écuries, les étables, les granges, les remises, les greniers, une installation à pleine étoffe pour laquelle la pierre et le bois n'ont pas été marchandés et qui s'anime d'un peuple de bêtes, vaches grassouillettes, *fardes* enrubannées, coqs fringants, chiens de garde aboyants, bœufs engraissés, brebis bêlantes, chevaux hennissants, tandis que accès de Noé se ruent à travers les étables, les porcs, le brouillard chaud des paillers.

salut Governor la devise « Labore et Constantia », des pages aux encres alternées, aux rubriques de vermillon, pareilles à des gouttes sanglantes.

Partout la vie des anciens maîtres s'incrit si prestigieusement qu'on s'étonne de ne point apercevoir en chair et en os, debout dans l'encadrement d'une des portes ou assis dans un fauteuil, le doigt errant sur le texte du quelque in-folio, un de ces personnages graves et roses, la barbiche fine et la moustache en brosse, dont le pourpoint de velours noir, la fraise empesée et l'air avenant se retrouvent dans les Rubens et les Van Dyck des salons du rez-de-chaussée. Au moment de franchir le seuil de la chambre des correcteurs, on s'attend à surprendre le docte Kilianus dans son travail de revision. La tâche commencée est encore sur son pupitre avec le dictionnaire hébreu ouvert à la bonne page, et, tout près, la plume où s'est grondé un rallot d'encre. Peut-être confère-t-il avec Erasme et Plantin lui-même, dans la bibliothèque voisine, parmi les livres précieux, tout prêts à être feuilletés par la main des érudits.

Comme dans le château de la Belle au bois dormant, il semble qu'un enchantement d'une heure mystérieuse en ait surpris à la fois tous les membres de cette famille industrielle, depuis le chef jusqu'au moindre apprenti; que tous ces êtres aient été rendus en même temps invisibles pour les yeux; que les typographes aient été saisis devant leurs casses par l'irrévocable enchantement; que le tenir de graveur se soit arrêté au milieu d'un trait; que le tour de vis ait à l'instant immobilisé la presse. Dans un compositeur, un commencement d'idiote s'arrête brusquement au milieu d'un mot; plus loin, des épreuves gisent sur des réglettes; dans le clair-obscur confus des fonds, on croit voir des silhouettes se mêler, comme prises de lithargie; et les teintes, les tableaux, les volets demi-clos blêmes une lumière morte faite d'innombrables poussières humaines. Le bruit des pas sous lesquels gémissent les vieux parquets troublé uniquement le calme majestueux, la muette grandeur de ce palais des intelligences. Soyez seul alors, n'ayez point avec vous de contemporain, l'Esprit complètement comme Erasme lui-même, il vous glacerait et étonnerait la douceur de ce commerce avec les ombres. La voix intérieure suffit; n'écoutez plus que vos intimes suggestions!

X

Les environs d'Anvers. — Cathédrale de la Vierge et de la cité. — Les publicains. — Le Rond. — Rues-rêve des Tanneurs. — Rêves et gens. — La Lanterne de Bruges.

Elle s'étend à l'infini, la grande lande uniforme, à peine bouclée ci et là, avec la mélancolique et dure aspect des paysages hollandais. Déjà vers, Ruysdael, Van de Velde ont brossé dans leurs toiles ce clair satin des prairies, enveloppées, selon les saisons, de ruilances ou de tons moroso, et tantôt chantant au soleil l'hymne des colzas, des coquelicots et des lins, tantôt fondues dans les gris estompés des brumes. La terre flamande n'est monotone que pour ceux qui préfèrent les gaîtés turbulentes de la promenade aux impressions sereines des grands ciels appuyés sur l'horizon, aux tableaux riants de la vie rustique, à l'orgie d'un bonheur résultat composé de l'accomplissement de la tâche journalière et de l'universelle abondance qui en résulte. De plus elle est comme l'expression même du caractère de ses habitants si explique les grosses mines tranquilles, le goût du bien-être matériel, le merveilleux contraste des besoins du corps nourri de bière saine, gras et riche en sang, subit les habitudes de soigneuse alimentation et journalière qui font

affublées de toilettes criardes, non combinées dans un ensemble de belles roses, d'herbes, gigantesques. Quelquefois l'attelage s'arrête devant un cabaret : une poussée se fait dans l'intérieur; tout le monde descend s'abreuver de bière sapide, tandis que les chevaux soufflent en reniflant; puis on se prend par les mains, on tourne en rond, on bien on saute sur place, et souvent la bourrée recommence dans le cabaret, après qu'on est ressorti. Sur le

FIANCÉS DE VOLENDAM.

chemin, des couples, des groupes, des files de fous, mis en gaîté par cette joie qui passe, roulent à leur tour des tonneaux, battent des entrechats, se livrent à des pas de deux fantasques, ils lèvent très haut les jambes et les coudes. Une folie de gigoter s'empare d'ailleurs des plus calmes, dès qu'ils entrent dans le tourbillon de la kermesse; on les voit tourner en rond, avec des airs sérieux, une sorte gravité d'individus accomplissant une fonction; et, sous les blouses flottant au vent et les rubans claquant dans l'air, la campagne a l'air de circuler dans un jeu de kermesses d'ailes.

A l'intérieur règne le bien-être dans toute son austérité tranquille. Les chambres, grandes à y mettre trois ou quatre ménages, se décorent sans des plafonds coupés de travées, d'un chêne enfumé et noir; et des bahuts, des dressoirs, des vaisseliers chargés de porcelaines et d'étains, des chaises à fond de bois, barbouillées d'un vif sang de bœuf, s'alignent le long des murs, percés, aux encoignures, de coges profondes qui sont les alcôves. D'habitude, la famille se tient dans une salle commune, où se fait la cuisine, tantôt sur de grands poêles à récipients de fonte, encadrés d'une armature de tuyaux larges et plats, tantôt dans l'âtre profond des cheminées à manteau, voûté par des contre-cœurs vastes comme des autels, et que garnit, sur un fond de carreaux luisants, historiés de peintures de vie selon le goût des faïences de Delft, l'appareil compliqué des crémaillères et des chenets. C'est aussi dans cette pièce que se consomment les repas, tout autour d'une table ronde après chaque usage et sur laquelle, aux heures propices, fument la potinade odorante et les platrées de pommes de terre. A la fête s'ébattent les maîtres et les domestiques, gardant dans cette promiscuité de la réfection en commun les distances respectueuses de la hiérarchie; et le jaune soleil, si c'est le midi, les rousses chartes de la lampe, si c'est le soir, éclairent à la ronde des faces hâlées, des cous vermeyens, des poings calleux, devenus elles-mêmes pareilles à de la terre.

Le repas terminé, la fermière aide ses servantes à enlever le couvert, les chats rôdent sous la table, en quête de rogatons, lentement le bruit des sabots décroît dans la profondeur des cours; puis, tandis que le fermier allume sa pipe aux fumerons de l'âtre et se prépare à inspecter une dernière fois ses étables, la digne matrone retire d'elle un paquet de chanvre, de linges et de serails, et, les deux pieds sur les barreaux d'une chaise, calme, se berant par moments pour surveiller l'achèvement d'un travail ou donner un ordre, elle prend activement sa besogne. C'est l'existence rustique dans son charme grave et sa noble placidité occupée; un peu de la solennité des mœurs patriarcales persévère dans la régularité de train de maison, la répartition équitable du labeur commun, la soumission déférente du valet envers le maître et la mutuelle concorde de la famille.

Souvent il m'est arrivé de m'asseoir au foyer de ces fermes hospitalières, au retour d'une excursion dans l'immense plaine verdoyante: chaque fois j'étais frappé de l'ampleur des manières, de la politesse du langage, de l'accord qui régnait entre l'âme et le corps, chez ces créatures robustes, naturellement dans une sorte de paix intérieure par les salubres émanations des champs. Je reprenais alors à tes rudes romans, Georges Eekhoud, mélancolique et suggestif poète de cette contrée attristée, un nouvel élément, ainsi que le baptême lui-même en ton « Kees Doorik » — C'est d'elle, en effet, que procède, toujours et sans défaillance, son honnête labeur d'artiste empreint de la ville et étalement dévotieux à la terre. De ses mères et de ses sœurs tu fis le sang de tes livres.

Cependant il ne faudrait pas s'en tenir richement aux apparences; ces lourds terroirs, ces paisibles assemblés, ont par moments de furieux réveils. Voyez, par exemple, le temps des moissons, et, entre toutes, cette mémorable kermesse de Pâtre, célèbre dans tout le pays, reine mère de Gamache, compliquée des gaîtés et des folâtries d'une fête des Fous, toutes les faces ensoleillées de grands rires, les estomacs soumis à l'épreuve d'interminables goguilles, les femmes et les hommes se cherchant sous les ombres; et le bombance, commencée au clair soleil du matin, se poursuit, à travers une fermentation grandissante, jusque dans les ombres de la nuit. Une ivresse lourde, inquiétante, s'en suit à la fin et, comme à coups de maillets, assomme les buveurs derrière les haies.

Dès avant midi, la grande route est encombrée de voitures remplies à déborder, cahotant sur le pavé boueux des tapes d'hommes en chapeaux de paille enrubannés et de femmes

cabaret de grand prince; là une mine-bas de friperie, avec des loques éclatantes, des guenilles lustrées d'usure, des défroques écaillées, polies par le coup de fer; ailleurs un long frémissement de rubans et de bonnets pétillant à la boutique d'une modiste en vogue; des « thérèses » aussitôt mariantes; plus loin le murmure d'un tripotier, un cliquetis de pendeloques et de clarines, un feu de verroteries, une traînée d'or et d'argent, desquels étincelait les épaules dont les femmes du pays aiment à se tire-bouchonner les tempes; puis encore les grêles de flanelle rouge, bleuâtre, bleue des mouchoirs, étagées comme des voiles de navire; des entassements de faïences peinturlurées de coqs indigo et sang-dragon, de grès ripolins, de terres cuites lustrées, toute une vaisselle retentissante à chaque instant par les poussées de la foule; des feux d'étincelle, de ruminier et de tapissier écrasés sur le pavé dans un amoncellement de meules, de manches, de fers, de lanternes, de tables en bois blanc, de chaises à fond de feutre, devant lesquels s'arrêtent rêveurs les couverts épousés; et la procession s'allonge, traverse la place, serpente par delà, sous les feuillées de la campagne, dans un tohu-bohu d'instruments, parmi un concert de voix furieuses et glapissantes, chaque morceau criant plus haut que son voisin.

Par places, des rondeurs d'ecrevisses, debout sur une table, le ventre en poire sous de grosses chaînes d'or, s'éveillent à vociférer les interminables récits de la foule qu'ils élèvent entre le pouce et l'index; et tantôt la pomme guérit les bêtes de la claudelle, de la tympanite, de la bilieuse et de la colique, tantôt les bonnes de la gale, de la dysenterie, de la gastrite et de la toux. Ailleurs un dentiste, grave, l'air ennuyé, hissé sur sa voiture des patients auxquels il applique ses clefs, les tenaillant à tour de bras, en dépit de leurs hurlements de douleur, puis, avec un sourire solennel, exhibe d'un geste circulaire les chicots cariés, tombés que, saignant comme un bœuf à l'abat, l'opéré tient de longs filets de rouge sur le bras. A un pas de là, un homme ripé, les cheveux aplatis sur les tempes, accompagne des ronflements de son violon la complainte que module une femme portant un enfant dans ses bras; et par intervalles la femme pousse un sifflement à la foule, sans cesser de chanter. Des marchandes de pains d'épice, établies sur des chaisettes transformées en boutiques, avec des gingas rouges et blancs tendus de haut en bas, se meuvent, en jupettes froncées, tablier blanc à grandes poches, bonnets barbelés par-dessus des plaques de métal, frappant leurs pâtisseries l'une contre l'autre à grands tours de bras, et par moments disparaissent, plongent sur elles-mêmes, battant le fond de la voiture d'un ronflement de sabots. A côté se groupent les tirs à la claudelle, les tourniquets, les carrousels, les étalages de pepernoten, de saucissons, de caramels et de chocolats, les baraques de géants et de géantes, les mystérieux cabinets des diseuses de bonne aventure, et toujours les éternelles friteuses en plein vent, grésillantes à coups d'épaisses fumées. Les saltimbanques, d'autre part, ont dressé leurs trétaux au lieu le plus apparent; le théâtre s'élève, dans une gloire de toile peinte, avec ses animaux fabuleux, ses couleurs chimériques, ses affiches supportant des montagnes de quinquets; et un tambour de parade, au tambourin de grosses oreilles et de tifres, un claquement de sandales dorées dans le creux des mains, un craquement de voix tonnant à travers des buccins, hypnotisent la foule, bouche bée, devant les dislocations des chairs, la pâleur des sangs rouges, la vitalité débordée de la grosse ballerine, qui, rejetonneuse, sous son maillot violet et ses bouffantes mousselines, des accroche-cœur aux tempes, semble regretter des grandeurs féminines.

Cependant le gaîté va son train, les bières deviennent homériques, les gosiers glouglous en d'interminables lampées; et la buvée des rentards, le crépitement amoureux des tirs, le brouillard des haleines, le flottement des poussières se mêlent aux pétilleures des grillons dans lesquels mugissent les beignets et les pommes de terre. Lentement le jour décline et, dans le soir, une mélancolie pénètre lui les voix; les cages reprisent par-dessus la

Cependant, ce n'est encore que le prélude. Dans les cabarets qui s'échelonnent sous les ombres de la route, tintent et ronflent les orgues, au mouvement précipité des manivelles tournées par des hommes en bras de chemise. Quelquefois un orchestre de musiciens ambulants remplace l'énorme cuivrière, ou simplement un ménétrier déguenillé qui, debout sur une bûche, racle de l'archet un violon poussiéreux. Et bien avant que la foule arrive, ils sont installés, la contrebasse pelant ses cordes sous des frottements répétés, le cornet à pistons soufflant en son cuivre fêlé, le tambour écorchant de roulements de baguettes un pont d'une détrempe. C'est un appel à la joie; ça et là une paire d'hommes se met en train; des essais de chorégraphie, encore timides, font trembler les planchers; puis l'heure de l'orgie ne sonnera que plus tard, après les longues ribaudailles, l'engloutissement laborieux des mangeailles et les efforts de muscle désespérés par les trains stoppant à Cappelle.

Graduellement la route s'encombre; chaque sentier apporte son contingent à la fête; de proche en proche les champs sont dénudés de longues files pesantes le pas, pour être plus tôt roulées, et bientôt la chaussée semble sous une circulation mère, attirée, qui dans le lent roule comme un torrent. Une trompe de bois s'échappe à pesant des chars, tous les orgues mêlant à la fois leurs airs, à travers un chatoiant d'arcel de filets pittoresques, de cuivres grinçants, de bancs rougeauds; et par moments une batterie de pavillons de trompettes, en saillie sur l'instrument, partant tout à coup comme une mitraille, vous crève dans le tympan ses volées de sonorités. A mesure qu'on approche du foyer de la kermesse, le tapage augmente, les cris redoublent, une énorme clameur, faite de rires, d'exclamations, d'appels, d'invitations de gorgements de bière, d'épouvantes de femmes serrées de trop près, d'aigres chamailis d'enfants, traine par-dessus le piétinement de la foule qui marche toujours, s'arrêtant seulement pour danser.

De distance en distance, des frênes en plein vent sont établis sur des tréteaux mobiles; un rouleau de foire, activé par des bouches soufflant au milieu des jours gonflés, telles les Eoles des mythologies, hurle sous le pétillement de la braise; et un gril roulant, labyrinthe de grasses, étale à plat de grands harengueux, fendus en deux, les entrailles recroquevillées et pendantes. En d'autres endroits, sous des toiles en voile, plantées sur des piquets, de longues tables s'entourent de bancs saillants pour les agapes de moules. Constamment les tables sont prises d'assaut; chaque consommateur s'accoud devant une pleine assiette de mollusques bâillant dans l'aigre et le persil, et un bras actif de matrones se fait entendre, tandis que les mains, d'un mouvement régulier, portent l'écaille à la bouche, dans un mépris complet de la fraîcheur et du contenu. Une gloussanerie regrole les estomacs de pains d'épice durs comme le cuivre, de poissons sentant le tonneau humide, d'œufs échaudés au mètre sinueux. Dans les cabarets, des buveurs s'immobilisent, empotés en des affaissements d'ivresse; les tonnes de bières défoncées coup sur coup, lâchent des flots de chair liquide; et des soupirs, des bouteilles, des jointes de chemisette et de vestes, bousculés par la gêne, s'efforcent d'exister la pâté.

On arrive enfin. Le village entre autour de ses deux églises, l'une protestante et l'autre catholique, ses maisons trapues, aux façades quadrillées de lambourdes et ajourées de fenêtres basses, la partie inférieure revêtant dans une ruisselle; et chaque maison est précédée d'un trottoir en briques alsaciens, d'un rouge avivé par de minuscules larages. C'est la Hollande : une borne, en forme de pyramide, alternant les armes belges et néerlandaises, limite les deux territoires. Suivez la grande rue; dans toute sa longueur elle est envahie par un fourmillement de barques, d'échoppes, d'étalis, de tentes, d'étroitures débordés, usés, chevauchant l'un sur l'autre : ici un village de bourrelier, avec les bords chevêtres à clous de cuivre, les faces roses de gland rouges, les étrilles pareilles à des

LA KERMESSE DE NUIT.

rebondissement des couples, de bal en bal s'avive et brûle la grande kermesse immortelle. Dominant le tumulte des musiques et des paroles, le buste du grand Jacques Jordaens s'érige, rire aux lèvres de bronze, en large bonhomie épanouie, où on voit quelle bonhomie amusée de se retrouver dans cette humanité goguenarde et gentille, que ses pinceaux sinaient à représenter. Trapu pour cette d'épousée, l'illustre Flamand avait quitté le sol natal et, très des vers, était allé mourir dans l'humble bourgade où, il y a quelque dix ans, l'admiration de ses concitoyens lui élevait ce monument. Bienheureux retour des choses d'ici-bas, cette gloire, isolée dans l'oubli d'une église, à la solitude des fins de vie dispersées sur lesquelles s'acharne le vent.

La foire de Petit dure trois jours, pendant lesquels la chanson et les cabarets ne désemplissent pas. Une fois l'an, le Polder se déboude dans ce festoiement, puis l'esprit, content, se reprend au train de l'existence régulière.

XI

La Campine. — Aspect général de la contrée. — Le paysan campinois. — Les superstitions de la contrée. — La langue de bois et le chien de feu. — Les sorcières de Brunehaut. — La danse des Magots. — Le polygame de Brunehaut. — L'heure de désenchantement générale dans toute la contrée. — Les Gueux et les Gueuses. — Gourous de bandes. — Guillaume. — Les dames de salon. — Bruxellomanie, Bruxellolâtrie, Mots, Paroles. — L'ennemi de la Trappe.

Tout entre que le Polder est la Campine, la région sablonneuse qui commence à deux lieues au-dessus d'Anvers, entre le nord-est de la province et de là s'étend sur une grande partie du Limbourg. Ici le champ cultivé se fait rare, par endroits seulement met une enclave de touffes rabougries et pâles dans le crépitement roux des bruyères stériles. Au lieu des blés et des foins, déroulant leurs masses glauques que juillet raccole blonde de flambes rouges, la lande inculte et grise mamelonne de gauche en gauche; au lieu des digues et des talus verdoyants, où des vaches grasses paissent à pleins flancs, des crêtes brûlées de dunes et de mamelons à l'infini. Çà et là des îlots de sapins plaquent sur la terre grise ou jaune des taches noires, funèbres, bordées à leur lisière de nuées roussâtres où s'échevèlent les ajoncs; puis l'étendue recommence, tantôt plate et tantôt bosselée, comme le désert du vieux pays flamand. Quelquefois un hameau trempe de rouge s'aperçoit, brûlant les pommes en vue du sol, sous la garde du beffroi, encore silhouette inconnue, et du « Spits », le chien fidèle, le compagnon des jours terribles et des nuits glacées, qui, le poil roi et hérissé, les yeux en feu, les oreilles dressées, ressemble à l'esprit malin de cette nature farouche. L'homme, enveloppé dans sa limousine de laine, vous envoie un « goeden dag! » triste et grave; le chien, debout, s'approche, le museau tendu; et lentement le troupeau passe en hâtant, devant la profondeur, sa laineuse après lui qu'un nuage de poussière qui incessamment se dissipe dans la clarté du jour.

Le caractère du paysan campinois se ressent de cette désolation de la glèbe; tandis que le fermier du Polder, hâbleur et goguenard, est porté à l'optimisme, à la gaîté, à la discussion frondeuse en raison de son indépendance et de son bien-être, le Campinois, pauvre, vivant du produit des haies, des ruches, des fruits de cueillette (*vruchtsteppen*) qu'il porte à la ville, est craintif, superstitieux, hostile aux idées de progrès qui soufflent des grands centres.

Habitué à se replier sur lui-même, dans une concentration permanente, loin de sa hutte

de chasse et des signes glapissements de la sirène. — sur la terre qu'il laboure, sont sur elle toutes les eaux de son corps, est souvent perdue, à de grandes distances, dans l'énorme broussaille aride de la contrée. — il s'enferme en de longs silences, tourne à la taciturnité, finit par ne plus vivre que sur un petit répertoire de mots, toujours les mêmes. Rien n'est triste comme de voir ces hommes, exigus, les vertèbres saillantes sous la peau, vides ainsi que des squelettes, s'écrouler sur le sable friable, inférieur, pareil à de l'eau solide qui filtrerait d'entre les dents de la herse. La lutte est terrible entre le sol et la créature misérable qui le fouille, cherche à en arracher la pierre et le chiendent, à grands coups de sec et de pelle le nomme, et seul, pendant des jours entiers, sous l'ondée, la rafale, l'âpre soleil lacérant des midis, petit à petit recule à la condition de la bête, les yeux usagés par la réverbération des calcaires, les oreilles emplies du bourdonnement perpétuel du vent, l'âme et l'esprit vides.

Rien plus qu'il semble passer à la subsistance des siens, il a l'air, cet être solitaire et déshérité, ce bœuf à face humaine accomplissant son travail sans trêve, sur lequel la mort vient se *surprendre*, se *creuser*, dans l'ingrat gisou d'un cimetière, la fosse où les autres le coucheront tout à l'heure. Il ne connaît rien des satisfactions du labeur ; toujours devant lui les boulbs et le cailloutis surgissent, s'allongent, s'entassent ; il n'a pas plaisir fini sur un point qu'il lui faut s'acharner sur un autre. Hue ! dia ! lui crie le sort ; et il va, pauvre bête résignée, pauvre corps usé qui se désagrège et se disloque chaque été un peu plus. Passez dans un mois, dans un an : vous le trouverez à la même place, bête, crevassé sous les hâles, se reposant à peine une heure sous le midi du jour, quand juin rôtit et gerce la lande autour de lui, dormant alors, derrière un sillon, à l'ombre de sa charrue, son manteau de bruie à poils fermés, puis reprenant son outil et se remettant à peiner. Ce grand effort touche celui qui en est le témoin, comme la lutte contre les éléments et les fatalités ; ainsi l'on assiste, du haut de la falaise, à la bataille de l'homme et des flots, à la tourmente où tourmente un marin, pareil à un cavalcadant dans une mêlée, et l'on conjecture lequel sera vainqueur, de la sauvage nature ou de l'implacable ouvrier qui cherche à la dompter.

Un pareil état de l'âme et du corps ne fera fait pour engendrer les terreurs, les idées malsaines, les croyances chimériques. A force de s'attaquer à la chasse sourde et aveugle, on finit par redouter l'hostilité latente d'êtres invisibles. Que la vache soit morte crève dans une colique, que le vent se déchaîne, que le blé semé dans la pierre se dessèche en terre, il n'en faut pas davantage pour expliquer la présence d'esprits rôdant autour du champ et de la maison. Il y a ici comme une grande misère grimaçante et cornue sur tout le pays ; dans la lune rouge et déchiquetée, dans la brume d'octobre, dans le soleil cuivrâtre, la créature tremble aux confins de la bestialité par l'absence d'éducation et le retour d'un même labeur borné, discerne des signes funestes, des présages mauvais, l'enlacement des prévidences noires. Elle se croit entourée de maléfices, voit partout le diable, a foi dans la haine tenace, inépuisée, dont l'enfer poursuit la malheureuse humanité. Quelquefois, perdu dans la lande déserte, aux approches du soir, le passant entend distinctement la rafale se lamenter avec une voix humaine. Les broyères s'agitent comme au long sanier traînant par l'étendue, et son propre pas l'épouvante : libéré, troublant, évitant de regarder derrière lui, il se presse vers sa demeure, et, quand il est arrivé enfin, soufflant de peur et de hâte, il ramasse, portes closes, d'une voix basse, qu'il a vu le « berger de feu » tournoyer par-dessus la plaine, dirigeant des météores flamboyants sous le ciel, se dirigeant soudainement vers un certain point de l'horizon, pendant que des claquements, des cris de chouette passaient dans l'air.

Cocinera de Pomo de Canasta

Généralement, en effet, la superstition affecte ici la forme extérieure des seules créatures qui habitent constamment la lande : le petit cantelou, rusé, vindicatif, parlant aux étoiles, se connaître voulant avec la nature; le *chien*, insidieux et rusé, sorte de messager de l'homme dans ses fréquentations diaboliques. Ce sont presque toujours des histoires d'âmes en peine, traînant le passant, l'égarant à travers les fondrières, l'illusionnant avec des mirages trompeurs; elles errent au loin sous une forme monstrueuse, expiant ainsi les actes coupables pour lesquelles elles sont punies. On n'a pas de peine à deviner, derrière ces imaginations crédules, l'impression produite par un phénomène fréquent, en ces espaces couverts de matières en décomposition qui, les soirs d'été, sous l'action de la chaleur, s'enflamment et dégagent des phosphorescences. Les tourbes ignées, rasant le sol ou montant en spirale et dans lesquels le paysan suspecte des âmes errantes, ne sont que des fallots formés des gaz de la tourbe et circulant parmi les obscurités *bleues* de la nuit. Comme le Breton et l'Écossais, le Campinois aussi a son foyer une source féconde en inventions; c'est elle qui flotte sur les lèvres des vieux conteurs, mais dans l'âtre et répétant à la veillée les histoires naïves et terribles dont les romanciers et les poètes flamands ont tiré largement parti. Ajoutez que l'habitant de ces régions a gardé la foi des ancêtres dans les pratiques du culte religieux, qu'il est catholique à la manière des Vendéens, et que son attachement au pasteur, le seul guide qu'il reconnaisse, s'étend jusqu'au fanatisme.

Toutes sortes d'idées de sorcelleries ont cours dans les villages. Certaines gens, victimes d'un vice de conformation ou notées pour telle autre particularité sur laquelle s'exerce la malignité publique, sont considérées de pratiques *diaboliques*; souvent il suffit qu'elles soient plus intelligentes que les autres pour devenir l'objet de la défiance universelle. Il n'y a pas bien longtemps, on me montrait une vieille femme, vivant, à la limite d'un hameau, du rapport de son champ, non sans un peu d'aisance : c'était, disait-on, une des nombreuses sorcières du pays; elle jetait des sorts sur les maisons, ensorcelait les bêtes, paralysait le mouvement et la respiration dès qu'elle paraissait quelque part. Tous tremblait dans le poêle, la sueur se glaçait, la chemisette s'emplissait de fausses pustulations; et tout le monde la fuyait comme la lèpre. Je vis une créature énervée par le travail de la terre, avec des yeux doux et affligés, sans méchanceté aucune; mais elle avait le malheur de connaître les vertus des simples, ayant recueilli cette science, comme un héritage, de ses aïeux, et plus d'une fois elle l'avait appliquée avec fruit pour soulager des malades. La rumeur s'en était répandue dans les alentours, et petit à petit on en était arrivé à croire qu'elle entretenait avec Belzébuth un commerce abominable. Les enfants, eux-mêmes devinant les boissons, lui jetaient des pierailles, les femmes lui montraient le poing de leurs fenêtres, les femmes se signaient sur son passage : elle était exécrée et redoutée à la ronde. Son dos voûté, sa maigreur muscle, sa peau rude et craquelée comme celle d'un crapaud offraient seuls des analogies avec le physique du rôle qu'on lui prêtait; mais son regard, où tremblait une larme quand elle vous parlait des seuls qu'elle avait perdus, attestait un cœur sensible et compatissant.

Non loin de la cahute qu'habitait la pauvre recluse, se groupaient des bâtiments d'une ferme qui avait connu l'aisance autrefois, si l'aisance existe réellement pour les travaux misérables de cette contrée. Les portes des cellules battaient au vent, des bourbiers de paille combattaient les vides laissés par les carreaux aux fenêtres, et sur leurs appuis les poutres des toits brûlaient, délabrés. Un affreux dénuement régnait à l'extérieur; dans l'âtre où se consumait un petit feu de tourbe, un fourneau, pendrons et suie, était balancé par un panier de sept à huit ans, les cheveux emmêlés sur un museau de fouine; et d'autres enfants, le ventre aux genoux, avec d'horribles maigreurs, se tenaient accroupis près de la flamme, accusant constamment par un grand tremblement de fièvre. Une *table*, ou dressoir sale de ses ustensiles, quelques chaises

cueillantes composaient l'unique mobilier de la chambre où s'éteignait cette misère; la chambre voisine, que nous vîmes à travers l'entre-bâillement de la porte, tenue nue et n'ayant, relégués, qu'un pêle-mêle gisant en désordre, infestait un figurant d'hôpital, comme un lieu vomi par la mort. La toux ne tarda pas à entrer, étant allée ramasser dans un bois pourrissant des poumons de pin pour son feu; puis le père apparut à son tour; et le couple familiarisé semblait sorti de quelque danse macabre de Holbein, lui, vieilli avant le temps, les épaules affaissées et croulantes, une stupeur d'idiotisme dans la prunelle, les membres agités d'une trémule qui le mettait en mouvement, comme un mécanisme d'os et de chair; elle, grande, hargneuse, plantée sur ses pieds, mais la face écaillée, les yeux morts, le crâne pelé, contenant une bouche tordue par les crapoles et qui ne savait plus se fermer.

Il fut un temps, nous assurèrent, où cet homme et cette femme passaient pour les plus beaux du pays; ils s'étaient mis en ménage, gagnant, dans une abondance de toutes choses, et petit à petit la guigne avait pris place à leur foyer, les étables s'étaient dépeuplées, le champ n'avait plus donné qu'un maigre rendement, on avait senti s'appesantir la misère sur le train de la vie. Par surcroît l'organisme, vraisemblablement vicié, s'était débilité dans les fièvres et la maladie; des enfants étaient morts; d'autres étaient nés à travers des grossesses douloureuses; et, l'ivrognerie s'aggravant de jour en jour, la ruine avait connu les affres d'une perpétuelle agonie. C'est à peine si ces tristes créatures, pareilles aux bêtes en qui la brutalité de l'homme a tué l'intelligence, avaient conscience de leur déchéance; la mère accepta, sans sourciller, l'aumône que je lui mis dans les doigts; et, comme nous allions de l'étuve déserte, où des heurées de bouille avaient remplacé les clayettes, à la grange, dans un coin de laquelle s'épanchait un petit tas de pommes de terre gressé tout au plus comme des marrons, elle nous suivit de son morne sourire inaltérable d'idiote. La sœur-balaieuse y tint pas; on ne manquait pas de dire que la ruine de la ferme était due à ses sortilèges, et ces paysans en parlaient comme d'un fait certain, avec une haine sourde à laquelle l'habitude du malheur avait mis des sourdines. Tout autour de l'habitation s'étendait une terre aride et pâle, où le sable perçait sous les mottes brunes, parmi les pierres et la bruyère: c'était la tour, et, par fatalité, accoutumance persistante, inutilité de se débattre contre le sort, ils la laissaient improductive.

Un des aspects de la Campine nous fut révélé là, en cette sentine pauvre et ce délitement sordide au milieu desquels, plus mal qu'en un terrier, vivait toute une famille. L'apreté des familles contre le sol, les éléments, l'inclémence des saisons suscite par moments, en effet, chez ces colons si peu payés de leurs mœurs et fléchissant sous le mal de l'existence, une renaissance farouche qui lentement les mène à la pensionnée et ne leur laisse plus que la force de souffrir, dans une détresse désespérée comme le final calme de la vie. Cette misère qui s'abandonne est l'ennemi effet du travailleur sur qui les rigueurs de sa condition n'ont pas de prise et que plus haut j'ai montré, perché par-dessus la glèbe et la bêchant à coups furieux, dans un renouveau sans trêve.

Bruxelleer, qui m'offrit un si lamentable tableau, passe à la débandade, à travers le déroulement des sables, sur des rangées inégalement espacées, un groupe de maisons, d'abord assez serrées aux approches de l'église, et qui ensuite s'espacent à mesure qu'on s'écarte du centre du village. Le pavé s'allonge à travers l'agglomération, large, bombé, à demi lavé par les équipages du train, les voitures d'ambulance et de munitions, les galops de l'artillerie; et ce grand passage, cet appareil militaire, décernés par le voisinage du Polygone, lui donnent vaguement l'air affairé et heureux d'un bourg en temps de guerre. A une faible distance de la bourgade, se mirent avec une régularité géométrique les casernes

UNE ÉTABLE EN CAMPINE.

sans militaires. Affiliés en vue de l'exercice de vie en commun; elles hantent une plaine presque nue, peuplée de bouquets de pins sylvestres et de taillis de chêne, et reproduisent de jardins légumiers, de haies vives et d'arbres fruitiers.

Toute cette partie de la province s'est ensuite sous le coup de cultiver fraternel du soldat et du paysan, stérile à la valeur chrétien et défrichant d'un royaume dans la lande rebelle. Ce que des religieux, les robustes et courageux trappistes de Oosterwel, ont fait pour la terre où s'élève leur abbaye, transformant en champs de fourrages et de blés, en potagers grassement fertiles le « Zand » inhospitalier, prolongé partout autour d'eux comme une terre morte, avec une succession ininterrompue d'herbes pâles, de bruyères et de joncs, les troupeaux belges l'ont fait pour les sables au milieu desquels se dressent leurs tentillations. Plus au nord de la province, vers Vorst-Gemeente, entre Hoogstraeten et Merxplas, vastes pénitenciers régis comme des colonies, le vice, la misère, l'oisiveté, réglementairement subrogées, s'emploient au travail de la terre, collaborer à l'œuvre générale du défrichement, graduellement amener le libre-être dans le pays circonvoisin. Il n'est pas jusqu'à cette autre colonie, plus sinistre encore, bien qu'elle serve à un genre d'internement différent, Gheel, qui n'apporte des bras à la tâche commune. Là est un peuple soudain, dans les hôpitaux et les hallucinations de la folie; chaque paysan héberge chez lui un ou deux fous, selon sa maison; et tous mènent ensemble une vie rustique, où le travail souvent met un frein à la fureur des démences. Ainsi le religieux, le soldat, le dangereux végétal des villes et le pauvre être privé de raison humaine ont, petit à petit, fertilisé le sol rebelle et dur.

Ce serait, d'ailleurs, donner une idée tronquée de la contrée que de s'appesantir exclusivement sur la misère du petit cultivateur. Comme le Polder, le Campine a ses grandes exploitations, ses fermes entourées de champs cultivés sur de vastes espaces, ses troupeaux de bœufs et de moutons paissant dans l'herbage; mais l'aisance ici est achetée au prix d'un labeur plus rude et, même chez les riches fermiers, ne stimule pas la belle ordonnance de la maison, le train généreux de la vie, l'abondance des repas, le goût de la parure et des joyaux. Les femmes, plantureuses et grasses dans la région fertile, d'une chair alimentée par des sucs riches, comme de la belle boucherie rouge, sont, dans les pays de sable, maigres, sèches, rouissées, la peau terreuse, sans grain et sans coloration. Encore bien plus l'homme, cuit par les labeurs, mal nourri, tenu en défiance perpétuelle par la femme ménagère, s'écarte de l'ample structure du Flamand pléthorique. Un fond de mélancolie farouche perce sous les visages, comme une rancune contre la glèbe hostile, cause de la rudesse de la vie. Constamment une âcre odeur de tourbe, des matières marécageuses et ferrugineuses, empoisonnent l'air; les haies elles-mêmes, languissantes, avec des scintillements dans l'œil, arc-boutent des carcasses tuyautées sur de minces jarrets. On est loin des sarles découpés, dans les hautes herbes des pâturages de Saeftinghe, de Blommen et de Santvliet, leurs grandes croupes rebondies, des énormes ponts gorgés d'aliments et pareils à des boules de suif, des pesants chevaux marchés dont la robe, lisse et bien tendue, se lustre de baisers de satin. Le paysage vieillit, dans ces latitudes brumeuses, que de la maigre terre pâle, et l'insuffisance de cette nourriture fait paraître l'animal malheureux et rabougri. Au lieu de paille, une litière de feuilles sèches et d'aiguilles de sapins garnit les étables, où se mouvent, dans les buées et le suint, des ossatures efflanquées. La vaillance, toutefois, demeure le caractère de la bête, comme de l'homme, en cette vie qui semble poignante. Qui ne s'est attardé à regarder un petit cheval, échauffé et nerveux, traînant, dans le sable où les roues s'enfonçaient, une charrette grinçante sous son faix, et ailleurs une paire d'attelles, le flanc ruisselant, tirer le soc à travers les sillons pierreux, d'un pas régulier? Tenant le manche ou marchant le long des rideaux, le conducteur suffisait dans ses demi-nu au rude et dur, que rythmait la marche leste de l'attelage.

Tout a changé d'aspect, au reste : non plus que vous ne voyez les toisons épaisses et les robes pailletées sur les échines animales, vous n'apercevrez les chars, lourds de moissons et élevés comme des tours, qui oscillent dans les chemins du Polder. Le véhicule, léger et ramassé sur de hauts essieux, peut se poser n'importe, participe de la maigreur de l'attelage : plus massif, il aurait peine à fendre la mêlée des huîtres et s'enfoncerait dans les creusières. Généralement un bœuf est un timon ; sa force égale sa mansuétude, sa docilité patiente, sa robustesse qui le rend propre aux besognes pénibles, en font un auxiliaire recherché ; on l'emploie au labour, au trait, à la corde, et dans le pays de Beveland il est même dressé à la course.

Non loin de l'église, dans l'avenue plantée d'arbres qui prolonge la rue du village, chaque année un concours réunit les meilleurs coureurs du pays. Des guirlandes de fleurs au col et des flocons de papier à la queue, les bêtes sont alignées devant une corde, renâclant et ruginant, chacune ayant à ses côtés le bouvier qui doit la monter. Rangée le long de la piste, la foule attend, entame des paris, piétine, et tout à coup une clameur s'élève, le sol tremble, un souffle précipité et chaud gronde, avec un bruit de vannes ouvertes : le signal a été donné. Excités par les talons qui labourent leurs côtes, les poings qui cognent leurs frontaux, le rebondissement des rustres sur leurs croupes, les ponants animaux trépignent, s'ébranlent, se lancent, roulent par l'arène, durant en vrac leurs cornes recourbées. Leurs yeux s'allument de rayons phosphorés ; leurs flancs résonnent comme des tambours ; et de leur ventre pend, en longs filets, une bave argentée. Sur leurs vertèbres se dressent des êtres cuivrés et barbants, dont la ferveur redouble à mesure que se rapproche le but ; et la trouble passe dans un mirage de poussière et de cailloux, pourchassée, à grands coups de trique, par le village entier, qui à son tour s'est mis dans l'allée. Le cœur froid des Campinois bat alors d'un mouvement pressé ; des injures sont proférées contre les bœufs trop lents ; des mains se tendent vers les autres, plus rapides ; et l'immense bousculade ne cesse qu'après que le vainqueur, extrait, hissé, le ventre ballonné et cuivreux, s'arrête enfin, sur ses jarrets qui se dérobent, près du poteau d'arrivée. Puis le bœuf est ramené triomphalement à sa crèche, et tout le jour les femmes s'épuisent dans des lessives.

Les occasions de bombance sont rares, du reste, en Campine ; tandis que dans les gros villages du Polder on fauge et bâfre, à propos de tout, fêtes paroissiales, jours sous la tonnelle, parties de tonneau et de tir à l'arbalète, godailles d'élections, le paysan du Zand mène dans sa métairie une vie austère et parcimonieuse. Il n'a cure des embellissements de l'extérieur, des belles chambres entretenues dans une relouante propreté, des garde-robes bondées de vêtements et de linge ; une crainte d'irriter son bien-être, peut-être aussi l'inquiétude des ruraux esprits rôdant par la lande, avec des convoitises vindicatives pour les ménages heureux, lui fait rechercher le silence et l'obscurité. Une vaste pièce, enfumée par l'âtre où flambent des amas de tourbe, sert à loger la famille, à prendre en commun les repas, à traiter les affaires, à recevoir les hôtes ; dans le mur, échauffé une fois l'an, sont percées des alcôves ; et des poutres du plafond, noircies comme du bois carbonisé, descendent des jambons, des pièces de lard, des chapelets d'oignons. Une couche terreuse, cuisine sur creuse de vieille house, enferme les habits, les choses, les tailles, le plâtre étendu sur la brique, et semble monter aux visages, les hâler d'une patine bizarre. Dans la pénombre, sous le jour bas des lucarnes, un dressoir allège ses rustiques bordées de faïence en couleur, ses bras de faïence, ses grandes calebasses en cuivre rose, et sur le crépi sont accrochés, de distance en distance, des estampes encadrées de bois, des images de petites Vierges sous verre, dessinées de taches de bois. Dans le retour de la haute cheminée à manteau, frangée d'un lambrequin tuyauté, une vieille canardière suspendue émiet des gaîts de chasse

Tout a changé d'aspect, au reste : non plus que vous ne voyez les tuniques épaisses et les robes traînant sur les échines arrondies, vous n'apercevrez les chars, hauts de moissons et élevés comme des tours, qui ouvrent dans les chemins du Polder. Le véhicule, léger et monté sur de hautes roues, pour ne point s'embourber, participe de la maigreur de l'attelage; plus souvent, il aurait peine à fendre la mêlée des broyeurs et s'attarderait dans les ornières. Généralement un bœuf est au timon; sa force égale et nerveuse, sa docilité patiente, sa sobriété qui le rend propre aux besognes pénibles, en font un auxiliaire recherché : on l'emploie au labour, au trait, à la meule, et dans le pays de Brasschaet il est même dressé à la course.

Non loin de l'église, dans l'avenue plantée d'arbres qui prolonge la rue du village, chaque année un concours réunit les meilleures coureuses du pays. Des guirlandes de fleurs au col et des fanfares de papier à la queue, les bêtes sont alignées devant une corde, renâclant et meuglant, chacune ayant à ses côtés le bouvier qui doit la monter. Rangée le long de la piste, la foule attend, encore des pas, piétine, et tout à coup une clameur s'élève, le sol tremble, au souffle précipité et rituel grandi, avec un bruit de cornes ouvertes : le signal a été donné. Excités par les talons qui labourent leurs côtes, les poings qui cognent leurs frontaux, le redoublement des cornes sur leurs croupes, les pesants animaux trépignent, s'ébranlent, se lancent, soulevé par l'autre, dressé en avant leurs cornes recourbées. Leurs yeux s'allument de rayons phosphoriques : leurs flancs résonnent comme des tambours; et de leur souffle pressé, en longs filets, une bave argentée. Sur leurs vertèbres se démènent des êtres excédés et barbares, dont la frénésie redouble à mesure que se rapproche le but; et la foule pousse dans un nuage de poussière et de cailloux, pourchasse, à grands coups de trique, par le village entier, qui à son tour s'est mis dans l'allée. Le cœur froid des Campinois bat alors d'un mouvement pressé; des injures sont proférées contre les bœufs trop lents; des amis se troublent vers les autres, plus rapides; et l'immense bousculade ne cesse qu'après que le vainqueur, exténué, fumant, le ventre ballonné et caverneux, s'arrête enfin, sur ses jarrets qui se dérobent, près du poteau d'arrivée. Puis le bœuf est ramené triomphalement à sa crèche, et tout le jour les femmes s'ajustent dans des fanons.

Les occasions de bombance sont rares, du reste, en Campine; tandis que dans les gros villages du Polder on lampe et boit, à propos de tout, fêtes patronales, jeux sous la ramille, parties de tonneau et de tir à l'arbalète, guilleries d'élections, le paysan du Zand reste dans sa maison sur sa réserve et parcimonieuse. Il n'a cure des embellissements de l'intérieur, des belles chambres entretenues dans une relative propreté, des garnitures bordées de vêtements et de linge; une crainte d'éveiller son bien-être, peut-être aussi l'inquiétude des mauvais esprits rôdant par la lande, avec des convoitises vindicatives pour les sérénités heureuses, lui fait rechercher le silence et l'obscurité. Une vaste pièce, enfumée par l'âtre où flambent des amas de tourbe, sert à loger la famille, à prendre en commun les repas, à traiter les affaires, à recevoir les hôtes; dans le mur, échauffé une fois l'an, sont percées des alvéoles; et des poutres du plafond, noircies comme de bois carbonisés, descendent des jambons, des pièces de lard, des chapelets d'oignons. Une couche terreuse, comme une croûte de vieille boue, enduit les briques, les étriers, les tables, le plâtre étendu sur la brique, et semble monter aux visages, les hâler d'une patine historique. Dans la pénombre, sous le jour bas des fenêtres, un dressoir aligne ses assiettes bordées de filets en couleur, ses bocks de faïence, ses grandes cafetières en cuivre rose, et sur le crépi sont accrochées, de distance en distance, des estampes encadrées de bois, des images de pâtes Vierges sous verre, démunies de touffes de buis. Dans le retour de la haute cheminée à manteau, frangée d'un lambrequin tricoté, une vieille carnassière suspendue trahit des goûts de chasse

et de brocantage. Et proche des créatures humaines, dans des étables délabrées, ruminent les bœufs, vautrés sur de maigres litières. La sombre estampe des « Maigres », de Breughel de Velours, revient alors à la pensée, contrastant avec les aises grasses des « Gras », les joyeux plantureux du Polder. Au dehors, plate, coupée de fossés, droit delà suivie d'un rang de bâtisses, la lande s'allonge, sous le ciel qui la gerce, sous le couchant reflété dans ses flaques en rouges éclaboussures, sous les blêmes lueurs farouches qui la peuplent de fantômes.

A Calcapitbout, brusquement elle se redresse, dans un soulèvement de dunes hautes par moments comme des montagnes. De même que Breughel, qui a tenu sa cohorte d'artistes en quête d'impressions sauvages et fortes, c'est ici un endroit recherché des peintres : toute une école s'est formée à l'étude de cette nature sévère, les Baron, les Boyeaux, les Asselbergs, les Cosemans, les Verstraete, et leurs grands paravents gris arrondissent, tels comme hiver, dans l'étendue rase en blanche, selon la saison, leurs dunes de gros champignons.

Quand, à la descente du train, on a suivi pendant quelque temps la chaussée, dont le pavé s'ensable graduellement et finit par se ravaler d'ornières oubliées de mousse, on dépasse bientôt un petit groupe d'habitations coiffées de chaume, dernier vestige humain dans ces latitudes; puis le désert des sables commence. Un mouvement de talus soulève la plaine, aux bouffées du vent, comme un poil sous de laine que la main rebrousserait, inégalé d'arrêtes sombres et de lueurs claires, et le pied fait craquer continuellement des tiges entrecroisillées et courtes, qui se dérobent de proche en proche. Par échappées un sillon chemin décrit des serpentines, rayant la masse brune de son ruban clair. Il est le fil conducteur en ces larges espaces, où l'on risque à tout bout de champ de s'égarer dans un marécage et qui, ainsi bien que les forêts enchantées, multiplient les sortilèges pour égarer le voyageur. Un silence énorme pèse sur l'étendue, troublé seulement par le froissement long des broussailles et le cri entêtement de la brise sifflant à vos oreilles; pas d'oiseaux, si ce n'est un épervier fendant l'air, tache noire flottant dans les hauteurs du ciel, ou un vol d'hirondelles glissant dans une vibration argentée.

Au loin, les dunes ondoient sur l'horizon, par bosses inégales, avec des crêtes dentelées ou coupées, comme des vagues figées, et l'on a l'impression d'une mer prochaine, apparaissant tout à coup derrière leurs sables d'un jaune mat marbré de plaques de soudes verdâtre. De leur sommet, c'est une mer, en effet, qu'on aperçoit, mais solide, déployant sa large nappe dans une bordure de végétations rabougries et touffues. Des flaques d'eau écaillées de reflets de ciel miroitent par endroits, comme un trou d'azur dans la sombre entrevoie. Aux limites du ciel, un clocher aigüise sa pointe, un bois de sapins plaque sa masse foncée, un train qui passe prolonge sa fumée; et quelquefois une charrette attelée d'un cheval, un troupeau de moutons, une silhouette d'homme, comme perdus dans l'énorme lande, passent, décroissent petit à petit et finissent par ne plus être dans la perspective qu'un point imperceptible sur lequel se referme l'espace. Au ras du sol, de longues bandes d'ombres se tassent, s'allongent, ressemblent à de la terre qui se mettrait à remuer, tandis que de lourds nuages, formés des vapeurs salées par les marais, se balancent dans les fluides transparents du ciel, sont doucement ensuite se dissoudre sous la chaleur du jour. Toute la plaine s'enfonce dans un brouillard fumeux de métal en fusion. Une évaporation perpétuelle communique à l'air comme le tremblement d'un voile frissonnant, à travers lequel le paysage semble sommeiller dans des épaisseurs de clarté.

C'est ainsi que m'apparut la contrée quand je la vis pour la première fois. On touchait aux derniers jours d'octobre, et le soleil ne projetait plus dans la nuit mélancolique qu'une

CHASSE DE BOEUFS A BRANCHEVILLE.

chaleur atroce. Des rivières de glace emmaillotaient le sable des sentiers, mais les ramures s'allumaient encore, sous le froid rayon, de feuilles vertes et jaunes, de phosphorescences d'écharpes sourdes de flammes et de mêlées arc-en-ciels, comme ces velours merveilleux dans lesquels la chimie fait passer un frémissement vague d'arabesques; et la bruyère, défleurie par l'hiver, s'agrippait de pâlissons violacés, comme d'un voile de jeunesse demeuré à travers les premières frimas.

Il n'y eut plus aucune tête, alors que la grande terre semblait remuer les allégresses ressuscitées, retirer vaincue un prodigieux bouquet, s'allanguir en des ébouissements de mains frileuses, hâtée dans les vents furieux, et que, par-dessus le bourdonnement des longs grands voies

SCÈNE DE CARNAVAL.

et le carillonnement des cimbales vigides, tremblant, dans la fournaise de l'air, de longs cris de joyeuses vrilles. Le sens du labeur quotidien ne m'a pas permis de visiter ce désir; il m'eût été doux pénétrer de quelles transformations des vieilles dames ces fêtaient en leur, après les avoir vues à travers les pâleurs automnales; chaque fois qu'on pénètre, aux Salons, fait saigner à la foule compassion le rouge vif des flétrissures, sous les glaces exhalaires de juillet, je sens se mêler le désir d'aller m'entretenir tout un été dans la chaleur parfumée des dames.

Des chères parents et trapus ont pourtant trouvé le moyen de veiller de leurs ancêtres racines et sol de fer et de pierre. A l'est de Calmpthout se déroulent de grands bois, et leur haleine éternel, presque sans interruption, jusqu'à Hoogstraeten, sur me montant entre deux fils d'arbres derrière lesquels s'élèvent des cimes basses et basses au lait de chaux. Rien.

dans la placide Lovergale, ne rappelle plus la barbarie du troisième siècle, bornés le château des anciens seigneurs de Coyck, demeure debout dans l'accroissement de leur puissance; mais, par une division cruelle, l'altière demeure s'est transformée en un dépôt de mendicité, et des vagabonds, des loqueteux, des claque-patins, jouent aux cerceaux sociale paillade dans le logis dévolu des hautains barons exterminateurs. Près de la s'élève une belle église ogivale

HERENTHALS. — HÔTEL DE VILLE.

terraine, divisée de stalles et de verrières, et dont l'ordonnance douce perpétue, dans la quiétude des jours présents, la tradition d'une splendeur historique.

Hoogstraeten, Herenthals, Gheel, Moll rappelle, avec leur air de gros villages, la monotonie de la plaine campagnoise. Quelquefois, comme l'hôtel de ville d'Herenthals, un vestige historique arrête l'attention; mais de plus en plus le passé recule devant la conquête rhénane pour élargir de la sorte. A Turnhout, le chef-lieu de la contrée, une certaine activité industrielle, concentrée toutefois aux abords des fabriques de coutil, de toile et de rubans à jours, se mêle au rococo ennuyé de l'existence semi-antique et semi-bourgeoise.

Ce n'est, à vrai dire, qu'une agglomération un peu plus populeuse que les villages de la région, mais nous aimons perdre dans la Kempen qui l'isole, avec sorte de bégaiement flamand, réalité des jours languissants et pareils, dans une placidité que ne troublent pas les agitations des autres villes. Des luttes religieuses du seizième siècle, dont elle eut tant à souffrir, la petite cité n'a gardé que la torpeur qui suit les grandes crises, et cette torpeur dure toujours, le tissu nouvelle toute vive dans un silence claustral. Elle ignore les luttes politiques, ne sait rien des fureurs des partis, et, les grosses pluies devant ses carreaux, s'endort dans la dentelle.

Tandisque la chrétienté est encore ébranlée contre les idées modernes par son désert que

L'ABBAYE DE LA TRAPPE.

par une nouvelle chrétienté. Il semble, au moins, qu'elle se remette des approches de la grande tuerie religieuse que des moines chassés de France, au temps de la Révolution, vinrent exiger en plein milieu de la Kempen : quelque chose du silence des cloîtres se prolonge jusque dans ses murs, et elle est la proportion aux austérités que le voyageur rencontre bientôt sur sa route. Notre-Seigneur et Bonheur se donnent un vaste rendez-vous de contemplation en Belgique : c'est la Trappe. Aucune recommandation ne traîne au dehors l'importance de la maison ; elle ressemble à une riche solitude, l'église et les cellules au milieu, les granges, les étables, les écuries, les ateliers et la besogne rangés autour en carré. Un peuple d'enfants y vit dans le travail et l'obéissance, ayant renoncé au monde, laissant se cicatriser les stigmates saignants de la vie sous les plis pesants de la robe de bure. Beaucoup de ces hommes sont ici depuis trente années, en effet, usées les passions, et, le cœur en hâillonné,

sont venus chercher un refuge contre eux-mêmes dans ce parc ouvert aux douleurs humaines. Nulle pensée mondaine ne les distrait de leur éternel labeur; levés avant le jour, vêtus de laine et sandales, ils partent pour les champs, défrichent la lande, ameublissent la terre, la ensemencent, la fécondent de leurs sueurs qui viendront après eux; et du matin au soir, sans lassitude, le corps plié, ils poursuivent leur œuvre de rédemption. Vous les verrez, par le soleil et la pluie, le tête couverte du capuchon brun et la robe relevée jusqu'à la ceinture, piocher dans la plaine leurs sombres sillonnettes, comme des galériens attachés à la glèbe. Tous cependant ne s'occupent pas du dehors et du labour; chaque aptitude trouve chez eux son emploi, et les uns sont forgerons, charpentiers, tailleurs, cordonniers, les autres fabriquent le pain et la bière, d'autres encore cousent les bières et confisent les médecines. Chaque jour amène régulièrement les mêmes besognes et les mêmes prières; le temps qu'ils ne donnent pas au travail des bras, ils le passent en méditations. Immobiles alors, dans l'église où pénètre du dehors un pâle jour, ils ont l'air, sous leurs rigides cuirs, de saints pétrifiés. Par moments ils s'étendent sur la dalle, de toute la largeur de leur haute, et demeurent ainsi longuement prosternés. Puis tous se relèvent, et leurs lèvres closes décroissent avec lenteur dans les corridors. Un moment abrégé est leur règle : seul le père chargé de montrer les étrangers parle dans le silence morne du cloître; et cette voix, qui semble plaît qu'elle ne s'entende, ressemble au vent passant sur des tombes.

Toute cette vaste famille continuellement, sans bâtir comme sans défaillance, et, si détaché qu'il soit des choses terrestres, chacun de ces longs fantômes accomplit une tâche de laquelle il ne se départit pas. La mort seule sait trêve à son labeur. Une fosse, toujours ouverte dans le jardin, appelle la fin de tout; elle ne se comble que sur le dernier trépassé; et une fosse nouvelle est creusée aussitôt après, attendant la proie prochaine.

A force de persévérance, l'exploitation des trappistes a prospéré; ils cultivent aujourd'hui plus de six cents hectares de terrain, et dans ce grand espace, la terre arable a presque remplacé le sable et la bruyère. Rien n'est resté nu que leurs étables, et la force qu'ils laissent jaillir de labeur, fécondante et continue, a le goût puissant du bonheur.

TRAPPISTE EN PRIÈRE.

LA FLANDRE ORIENTALE

DÉPART D'ANVERS À LA NUIT DE FLANDRE.

LA FLANDRE ORIENTALE

I

Le bonnet. — La nuit en Flandre. — Saint-Nicolas. — Le jour du marché. — Gloire de ceux qui gouvernent. Le meilleur. — La mort dans le lac.

Nous étions quatre qui, par une claire après-midi de février, prenions, à Anvers, nos billets pour Saint-Nicolas. Chacun de nous connaissait les Flandres pour les avoir vues maintes fois pendant la saison qu'on est convenu d'appeler la belle saison, — comme si toutes n'étaient pas également utilisées pour le tourisme véritable, capable de découvrir des beautés, même au cœur du plus rude hiver. Et justement nous étions de ces voyageurs obstinés que ne rebutent ni les pluies d'octobre, ni les grêles de mars, ni les calcinants soleils d'août, et pour qui les saisons sont de mirobolants décorateurs, d'un caprice toujours inquiet et renouvelé constamment le mieux.

Nous avions donc rêvé de surprendre la campagne flamande dans le sévère et joli moment où l'hiver n'est point encore tout à fait expiré, où le printemps ne fait qu'ébaucher son premier sourire, et, le sac au dos, chacun de grosses semelles à caboches aux pieds, en voyant par la gare, le coup de sifflet de l'embarquement. Le voyage ici commence, en effet, par une course nautique : il faut aller prendre le train de l'autre côté de l'Escaut. Enfin les portes sont ouvertes, l'énorme wagon en fer et en bois qui descend au quai grondé sous le poids accablé de la foule, nous saisissons la poignée du bateau. Et, pendant une

fraîche de mirages, l'animation du port, encombré d'un peuple de calfateurs, de ferreurs, de belles filles aux chairs luisantes, nous offre un constant sujet d'observation. Deux maîtres tiraillent, avec des gestes hardis d'indifférence, devant un groupe de matelots superbement plantés à l'arrière dans de bouffants maillots de drap noir. Bobelaert la tête, une coquette planée en cône aigu sur le bout de l'oreille et s'y maintenant par un miracle d'équilibre, les drilles chevelent, au moyen d'une gesticulation simiesque, à les ensauvager avec les rudesses coutumières, un irritable et brûlé sourire labrifié aux lèvres, tandis que d'une main ils s'époussètent le cuir et que de l'autre ils déploient la prodigieuse envergure de leurs pantalons de velours qui, tendus, finissent par ressembler à des voiles dans le vent. Autour, un cercle de paysans surpris, la pipe aux dents, s'ouvre visiblement de la gêne des trois femmes; mais l'une d'elles, avec un calme japonais, exroie brusquement, d'une bourrade dans l'épaule, roder à cinq pas d'elle le gars le plus entreprenant.

Nogge! Le bateau vire lentement du côté de l'estacade, on sent la passerelle, et nous foulons le sol de la Flandre. C'est le premier pas dans ce jardin du pays de Waes, si fertile qu'on a pu l'appeler « le potager de la contrée ». Les ventres de trois nefs sont grises d'essuis par les femmes et les répondeurs du port; des bêches, des fourches, des manches d'outils, des sacs, des paniers s'entrechoquent dans le couloir qui sépare les banquettes; et, comme il n'y a plus de place, des femmes s'accroupissent en riant sur les genoux des hommes. Nous nous installons enfin, après d'inutiles efforts pour être à l'aise, dans un compartiment où dix personnes sont déjà entassées. On rit, on crie, on s'interpelle, à travers le ronflement de la machine qui s'est mise en marche, et, de temps en temps, une grosse scène éclate à terre avec un crépitement de gelée sous une vitre. Un brouillard gris monte de cette pâte humaine comme d'un terreau en fermentation, mais personne ne fait mine de s'apercevoir de la douleur d'asphyxie qui rend l'atmosphère irrespirable.

Hélas, sur la terre moite, détrempée par des pluies récentes, traîne aussi le brouillard, mais un brouillard de lumière qui inonde les fonds comme à travers une poussière aluminifère. Le train semble faire d'une sphère tournoyante où, dans des fluides gélés, sont précipités les campagnes, les villages, les clochers d'églises. Un jaune soleil d'après-midi pompe les eaux du sol, qui s'élèvent en colonnes de vapeur, irisées dans la perspective par le rouge des toits, par ceux des cheminées, le vert éclatant des carrés de navets. Et, par moments, les arbres, les bouleaux paraissent se dissoudre comme des gaz dans la splendeur molle des clartés. Rien ne peut être la transparence humide et brillante de l'éther; les nuages s'empourprent de leurs chatoyants d'ors neufs; le haut du ciel, illuminé d'un bleu dur, lustré, nacré, petit à petit se décolore dans des teintes fanées d'améthyste; et la terre, rose en bas, s'irise d'émeraude aux sommets.

Mais déjà, leurs silhouettes refroidies et pointant en crêtes brunes, les champs que nous longeons ont un aspect sujet. Vivement le blé, le colza, le lin, et toute la couverture florifère comme un prodigieux bouquet. Dans les sablonnières, une verdoyante gale est comme le premier accent ensoleillé de la symphonie prochaine. Hommes et femmes, à plein corps dans la terre, aident à la grande parturition printanière. Des lambeaux de paysans surgissent du sol, coupés à la ceinture par la ligne rigide d'un fossé. À temps réguliers, leur tête se penche, avec une poussée lourde sur la bêche, dont le fer, l'instant d'après, s'allume d'un éclair blanc par-dessus la surface du champ, et du moins on voit ce mouvement se continuer d'une même activité sans fatigue. La terre, ici, est toujours remuée à la main, à de grandes profondeurs : on fait une tranchée, dans laquelle l'ouvrier de la glèbe s'enterre, bêchant à sa droite et à sa gauche, jusqu'à ce qu'il soit au bout du sillon; puis une tranchée parallèle est creusée, et il recommence, emplissant de ses pelletées la tranchée abandonnée. Des saisons entières

il est là, dans l'humidité boueuse des deux mois brumeux entre l'hiver et l'été, trottant aux pieds de vastes sabots bourrés de paille. Mais la terre le prend aux jambes, après quelques années de son dur labeur, quittée pauvre, hâve, ravagée par les rhumatismes et poulas.

Déjà apparaissent les petits champs bordés de tilleuls qui, dans le Pékler, offrent le plus séduisant aspect des cultures flamandes. Cependant ce n'est encore que l'exception : la division de la grande plaine verte en petites enclaves presque égales ne commence véritablement qu'après Saint-Nicolas. Plus généralement, des lignes d'arbres coupent la campagne : pâtures, vergers, chènes maigres et tortillés, et quelquefois une double rangée parallèle suit les sinuosités d'un chemin qui se perd au large. Pas d'horizon : la jonction du ciel et de la terre est presque universellement masquée par les plantations ou les toits d'une banlieue. À chaque tour de roue, on aperçoit, disséminées ou groupées dans le recoin, des maisons basses et longues, capuchonnées de tuiles rouges, les volets vert cru découpant les murs échaudés qu'on dirait gâchés avec un mortier de fromage blanc. Çà et là, au passage du train, une fille de village débouche sur la ligne, toute droite, avec ses tiges de petites herbes fraîches ou le vert, l'éternel vert, délave ses taches fraîches.

De station en station, notre compartiment s'est vidé sur les quais ; et à notre tour, nous descendons à Saint-Nicolas. Assurément c'est jour de marché. Bourg salubre pour tous, car le marché de Saint-Nicolas attire les terriens de plusieurs lieues à la ronde. La calme petite ville paraît alors, pour quelques heures, une métropole extraordinaire. Dans les cours, des troupeaux de lourds bœufs entre-heurtent leurs grandes échines cornues ; des attelages entiers brûlent le pavé ; dans les hôtelleries encombrent les tables de fermiers. Mais c'est surtout la place du Beffroi qui concentre le spectacle.

Figurez-vous un espace de plus de trois hectares, et dans ce large étendent une multitude de toiles plombées sur pieux, par quatre et vingt rangs compacts entre lesquels filent des ruelles pour la circulation. Là-dessous tout un déballage de petites industries, entrelacés de ferrailles, de meubles, d'ustensiles et d'outils de toute sorte, de mercerie, de bonneterie, de vêtements, étalés au soleil ou à la pluie dans un immense fouillage de couleurs. Sur le comptoir en plein vent du mercelot végètent les pièces de drap, de gingas, de flanelle et de toile, la naïve toile bise des Flandres où les mains sont cousues après y avoir dormi leurs songes de vivants. Aux cochets du tondeur d'habits pendent des pantalons en drap de cuir, des vestes en velours côtelé, des redingotes de coupe première, taillées à larges coutures pour des tailles épaisses. Ailleurs, les matelas de plumes tombent à grands plis droits, avec une envergure de draps de cotonnade, les sacs doubles de noir riche où parmi de fermoirs en argent, les mères à boules d'ivoire et en dragant nu. Chez le vannier s'empilent des pyramides de casquettes, allongées en cônes ou rondes comme des cloches, avec le miroitement des visières de cuir ciré. Les « Campinoises » ont apporté leurs osiers roussis, et les paysans du Bord de l'eau, des sparteries grossières, nattes et paillassons. À côté bondissent des monts de sabots, cylindriques dans l'orme et le saule, de toutes tailles, depuis le sabot d'Ève et frangé de flanelle destinable qui chaussera le pied des fermières, jusqu'au lourd sabot à bouts ferrés avec lequel le cultivateur fendra la glèbe. Des attirails de pêcheries réfléchissent leur bois, alternant l'éclat dur des osiers en chasse ou fiscelles et la pâleur fraîche des frênages et des agrès en aspect. Le bourrelier a rangé en bel ordre ses chevêtres piqués de dessins de cuivre et interminables de sonnailles, harnais des grands chevaux du pays de Waes garnis aux palefrois gantés qu'enharnachent les laitiers de la mer. Aux chemignons de la mêlée, semblables à des perches le long desquels s'agrémentent des oiseaux légaries, bandeaux en nacre d'ailes en laiton et en somonkas, riddes à barbes

ajourées, bonnets brodés comme des jardins, capotes bouffantes de fanfreluches, *grands* chapeaux de paille brunie qui, les jours dominicaux, se plantent sur les bandeaux des cadres. Pâtes devant les échoppes, les paysans aux larges culottes pelpent entre leurs doigts calleux les étoffes, serrent d'une pesante d'Anges les tirs de la marchandise, ou, les mains dans les poches, tournent de leurs bestiaux rouennaises, brutes à se réunir, les indigos gâtent de teintures, tandis que le forain, un malin jamais à court de ruses, cherche pour dîner un client. Les carrets indigos, épongé des aborigènes, les courts vestes brunes de bouchonnage qui, chez le marchand de Publier bellumbis, s'accompagnent d'un chapeau haut de forme, les blouses couleur de lin ou fleur, vêtement distinctif des marchands de bestiaux, s'entrecoudent, bigarrandent, flottent, avec des lanières bordées de rubis-pièces, parmi les souliers neufs flottants et les coiffures corbeautées des intérieurs de Flandres, les grooms jupes bollonnées aux hanches et les hommes tire-bouchonnés de spirales d'or des cantatrices ambulantes. Les sons et les odeurs, *piquées par l'oreillon des* coquetières, encombrent les boutiques de pailleries, épuisé le scintillement des sons et des chatoiements, on bien suivent dans la glace irisée de la nacelle, une fine commère : leurs grosses joues roses suivies d'une taille à l'essai.

Cependant la foule, depuis quelques instants tintinnabule, roule vers un unique rivage. Jaillissant d'une voix de fausset les mérites de sa « mort aux rats », à deux pas d'un montreur, radieux de lorgnons, hagard, debout sur une chaise, dégoise une complainte tragique en roulant ses yeux. Des cantoles ci et là ont dressé des tréteaux par-dessus lesquels ils font des grâces ironiques, éblouissent les femmes du claquement de leurs bagues ; et des marchands de pâtisseries poussent un nègre en dyspepsie, l'épaule sanglée de la bretelle qui leur retient l'estomac sur le ventre. A mesure que l'heure avance, les sollicitations des marchands deviennent plus pressantes. « Holà ! bonne mère, bons garçon, coq de village, oh ! ho ! dame fermière, et vous, fille bien en point, le riche bestière, achalandez mon bonk et faites luire au chat soleil vos rouges lards ! » Les mariers regrettent leur trésors du plat de leurs mains ; les tourneurs mettent en branle la cordes des bois ; quelquefois une bestie est emplie par un coupeur qui, ayant un bâton, lui sabre dextrement le contre-chef de la croupe et y substitue un de ces dons mous, souffle comme des vessies-de-loup. Sur le gendarme, seul des rois d'hommes brodant des chamailles de couleur foncière ; poings sur la hanche, acteurs et tréfoniers marchandent sérieusement ; les repartie s'entrecroisent ; on crie, on piaille, on se dévale ; et les marchés ont l'air de combats.

Là-bas, sur un des côtés de la place, des barres de fer soutiennent la pesante des bœufs dont les mâchoires soutirent, émergeant d'un chaud brouillard, s'élèvent par bonds des mugissements et qui, cornus, le mufle bas, soliet leurs mouvements au vacarme de la foire. Une matrice exagère d'utile masse de toute cette riche viande animale, parmi laquelle coient, les mouffles embrassés, le lacets des triges emmêlés à la crin. Les bouchers engraissés, rappelant de fait les quartiers de chair négociés que le dépeçage mettra sur l'étal. Au cri des trétiers, d'innombrables véhicules, tombereaux, charrettes à ridelles, cabriolets posent sur leurs brancards dans un enchevêtrement de jantes et d'essieux entrés de glaise ; et en éclat de carrosserie rustique éclatent dans les rues circonvoisines, devant les auberges où, tandis que leurs maîtres, les fermiers riches et ébouillés, lampent, en causant le tonn, l' « attelé » fringe d'écume, les chevaux se mangeront avec de pleines auges d'avoine. Les femmes du bouillon peu à peu ouvrissent les étoiles ; des tables montent de tumultes hilarités ; les affaires faites, chacun se gaudit à l'idée du gain conquis ; et de grands tâtefaits, flanqués de pommes de terre, viennent réconforter la bonne humeur

LA GRANDE PLACE DE SAINT-NICOLAS ET RUE DE MARCHE.

des estaminets. Puis, subi comme, une plaie de notre siècle troube du pôle européen de l'hôtel de ville sur la débandade des tentes, lentement dispersées.

Cependant l'animation ne cesse pas immédiatement dans la ville. Toute une partie du peuple, le vieux reste de la Flandre orale, roule sous les plafonds bas des cabarets, avec le bruit soufflant de la bouche qui aident les quilles. Et le lente intrigue parlée en terrien hollandais, pareille au vent qui chante dans les mâtures, la parole savoureuse du Campinois, interminablement tordue dans une rustrie où la lour souffle du large et empêtrait en tordant les phrases trop étroites, où l'air d'échanger des confidences dans l'être. Des bonds accrochés à l'anneau de fer scellé au seuil des intérieurs coordonnent le sour de la pointe de leurs cornes, et longtemps après le mouvement attaché à l'intérieur dévoue les dernières tronçons. Rebondant leur pis entre leurs jarrets cagneux, des cartes passent par bandes, cannées à l'étable ou cordées au boucher, avec leur grand œil clair ouvert au mirage. Et flic ! flac ! au pied-devant des bocks, les cornades allument le pavé, enlevées par cette solide race de chevaux pansus et rouges dont le sole, large ferrée, s'empreint comme un pâton dans les ornières du chemin. Luttant presque de vitesse avec leurs cajoleurs, des attelages de grands chiens à poil dru, au nombre de deux et même de trois par attelage, exportent, dans un tournoiement furieux de roues, les fortes acrocupis, gaule et rênes en main, par-dessus leurs étalages replets. Et l'air est dévoré de risques abois, de tintillements de salut, de grincements d'essieux, de colliques cahots au roulement des roues. Puis le soir roule ses silences sur les trajets déserts du côté des campagnes, et dans les rétrécits de la place, à grande eau lavée des souilleres du jour, les familles se rangent en cercle autour de la partie de cartes, en fumant le noir tabac d'Barlebeke.

Nous faisons connaissance des vieux bourgeois de Saint-Nicolas. Dans un café tapissé de papier à ramages, une collection de têtes usées et soupies, empreintes, les unes, de mélancolie rouge et, les autres, de santé bonnement jouissante, nous dévoile d'abord la torpeur ravissante et les lentes dégradations de l'existence casanière. Cependant, au « café catholique », — car dans la plupart des villes belges, ainsi bien dans les Flandres qu'en pays wallon, les divisions de l'esprit public pénètrent au cœur même de la vie, — la gesticulation et les cris indiquent une intensité plus expansive. Quelque chose de l'ardeur des guerres de religion est demeuré partout ici dans les partis en présence. Aux champs et à la ville même, le prêtre commande, assiste chaque électeur, en temps d'élections, il mène lui-même ses troupes aux urnes, presque semblable à un chef de partisans.

Nous pénétrons ensuite au « café libéral ». Une tablée de francs buveurs s'y gausse des « pipeaux », nom qui s'applique en petit nombre et se traduit en français par cet équivalent : les rats blancs. Un blondin, monocle à l'œil, frais émoulu des cours universitaires, tient à coup sûr à pérorer sur les libertés modernes. Le « bass », en train d'enfoncer une pelletée de charbon dans le poêle, s'interrompt pour loucher la tête, avec une satisfaction visible. C'est qu'en province un café libéral est libéral jusqu'au comptoir inclus. Dans leur petite cage accoutumée au mur, les serins brillaient à tue-tête pour tuer le chant des oiseaux catholiques, à l'autre coin de la rue.

A dix heures, une petite cuisine aigre soulait grelotte dans le vide de la ville ; et ce timbre, qui avait l'air d'une voix très vieille, nous rappelait les sonneries de couvre-feu. Avait-elle assez sonnailli, l'ancienne, pour les vieilles et les jeunes, l'heure de se mettre au lit, avec le feu des longs jours tombés sur l'échine ! Alors, la Nuit, ce grand chat noir qui ronronne, prend entière possession de la maison, accroupi de tout son long à travers les escaliers, de la cave au grenier. Assez veillé ! La bourgeoise sort sa curette et sure jusqu'au lendemain son trou ; on a raisiné les cendres du feu, soufflé la chandelle, fourré deux fois la clef dans la paluche,

Il y a une demi-heure que nous avons quitté le « café des Gueux », intérieur archaïque jadis aux antiquaires et vanté par eux comme une gloire, et nous voici dehors, sans avoir quitté la place, gobelotant dans un cabaret de vieilles gens, enfumé comme l'esprit de ceux qui le hantent. Sur des tables cirées au sable, des bocaux à couvercles s'alignent, remplis des bières du cru, ambrées, comme ces vases du bord brûlé, au vinaigre du tenancier journalier. Près de causer aux buses, un bataillon de pipes culottées s'insère aux entailles d'une planchette, et chaque entaille porte un nom, celui du propriétaire de la pipe. On nous montre ces noms, inscrit il y a quarante-huit ans, et on nous signale entre l'heureux bourru qui, depuis cette moitié de siècle, tous les soirs, au même coin de table, n'a jamais manqué de vider ses trois chopes en jouant aux cartes le « manejas » ou le « pembar », Des cataclysmes ont bouleversé le monde ; lui n'a rien senti : et, comme le récipient en terre où grille son tabac, il subit calmement, heureux, soulevé de loin sous ses cheveux blancs — blanchis comme les vieux charbons dans les sables ardents — l'oubli calculé, unique pipe fumée par le temps.

Au dernier avertissement de la cloche, une à une les pipes et silencieuses silhouettes, ayant vidé d'un suprême coup de langue la purée des verres, quittent les tables, suspendent aux crochets leurs pipes de Hollande, saisissent comme des bâtons de marcheur, et, après un lent « poelet avond » (bonsoir) distribué à la ronde, lentement leurs pas s'éloignent du côté de la porte. L'heure, cette députée de leur vie, les a touchés du doigt, et, lithargiques, ils vont au sommeil, comme à un peu plus d'immobilité sur leur vie figée.

Autour de nous, la solitude s'est élargie : il n'y a plus que le « baesje » du compteur, une femme qui range, leur causer, en attendant notre départ. Tout à coup elle s'arrête de besogner et nous regarde d'un œil étonné. Il est visible que notre présence la gêne, comme une chose extraordinaire et presque inconvenante. Nous sortons.

La place, si tumultueuse au matin, est à présent comme une mère après la tempête. Des ménagères guettent de leurs paillons passer l'obscurité où plongent les maisons. Au large, un bruit de bottes résonne dans le soir. Et, comme dans une église, tous semblent tenir de baisser la voix, pour ne point troubler le lourd silence. Une sélection fend l'air, comme un soupir, et brusquement du seigneur bellevi couvert d'étoiles part une volée d'arpèges : c'est le carillon de la douane. « Eberhart, grande fée, conteuse de contes gris, semblait-il nous dire en nous criblant de ses flèches sonores, quelle chimère vous tient à pareille heure errants par la cité ? Ne voyez-vous pas que, sous qu'on éteigne paresseusement le monchoir de la chandelle, le bonnet de coton dont elle s'est ceint les tempes va le laisser sans chaleur et sans vie jusqu'à la prochaine aurore ? »

On l'écoute, leur carillon! Ainsi bien une gardienne de village s'est répandue par les rues : c'est l'heure où le paysan vient emplir ses tinettes à la ville du rendu limité des fosses. Et cette pestilence nous suivra d'étape en étape comme l'haleine même de la terre flamande en fermentation.

II

Vallée de Meuse. — La rivière d'une petite ville. — Les habitations du pays flamand. — Le lin. — Les usines. — Tapisseries. Les remparts de Tournai. — Notre-Dame-aux-Arpents et l'église qui lui est dédiée.

A peine d'aube éveillée, deux d'entre nous descendent regarder l'éveil de la ville. Des ouvriers traversent la place, crépitant le pavé de leurs sabots. Hâtons-nous le matin frigide. Du déclin! tuteur doucement les premières clartés. Alors une rumeur, sourde encore comme le

leur lointain d'une cité qui s'éveille quand les vannes sont levées, lentement s'ouvrait derrière les portes. Çà et là des volets battent contre le mur, des têtes apparaissent aux seuils, une boutique s'ouvre, puis une autre, sans hâte, comme ayant regret à la nuit. Dans le brouillard, Notre-Dame de Bon-Secours dresse ses contreforts blancs, entre lesquels la pointe des hautes fenêtres se relève. De furtives figures aperçues de « bateau-lit » ayant disparu par l'huis entre-clos, nous pénétrons à leur suite dans l'église, toute baignée encore de nuit et où répandait, comme la mer éclaboussée par les jeunes clartés de Torinel, les ténèbres commençaient à s'épuiser sous l'harmonieux des grandes baies. Proche du chœur, dans le cercle jaune des lampes, un petit peuple d'hommes et de femmes courbe le front sous le geste du prêtre, dont la chasuble s'enfonce au relief des cierges. Aux voûtes, dans les bleus d'une décoration

LE RETOUR DE LA PÊCHE DE NUIT.

lymphatique, s'allument des étoiles d'or, et les piliers, polychromés de dessins géométriques, ont l'air de vieux troncs tatoués de sagaies rouges. Un peintre devait le suivre avec d'une grande fresque plate dont les rumeurs voilées nous apparaissent, à travers la lumière ondulante des flambeaux, dévoilées à l'imitation des rois d'une tapisserie ancienne. Cependant l'officiant, après avoir déposé les hosties dans le saint ciboire, se tourne vers les fidèles : l'un après l'autre, on les voit se détacher de leurs chaises et se diriger vers le banc de communion, avec des glissements mous, comme sur sol d'algues attirées vers la divine nourriture. Quelques enfantines de jeunes filles, toutes pâles dans le petit jour grandissant des fenêtres, mêlent leur blancheur hâtive aux faces jaunies des vieilles. Et parmi les hommes, il y a des têtes douloureuses, aux yeux troublés, et pareilles à des visages de noyés dans l'ombre froide des rameaux.

Dehors, la vie s'est arrêtée, sans grand bruit toutefois ; des groupes hâtent le pas du côté des fabriques ; un petit flot d'hommes et de femmes se dirige vers la station. A cette heure matinale, le bourgeois, que rien n'appelle à la rue, tient encore ses volets clos, et les boulangers seuls, les gens des petits métiers pour qui le travail commence à l'aube, arpentent le pavé. Quand nous pénétrons dans la gare, la salle des troisièmes est déjà emplie. Autour du poêle en fonte ventant et rouge, des portefaix, entrés en soufflant dans leurs doigts à cause de l'air très vif, font cercle, la pipe aux dents, et causent de leurs affaires. La plupart se plaignent des lenteurs de la vente : un malaise règne dans les campagnes ; même les grands fermiers économisent de forte façon. Pour ces humbles commerçants de chevaux, colportant leur industrie par les champs et dont toute la marchandise tient dans une charrette, le grand courant, c'est le chemin de fer. Avec lui, plus d'achalandise chez le paysan au prix élevé : celui-ci préfère acheter à la ville, où le train l'emporte en une demi-heure. Et il ne reste alors que les cultivateurs, les valets de ferme, les manœuvres, une population dans la gêne et sur laquelle il n'est pas facile de pratiquer des saignées.

La veille, quelqu'un nous avait expliqué les causes de cette situation tendue ; autrefois le lin était cultivé sur des espaces considérables et faisait vivre largement le petit paysan : la récolte terminée, on allait vendre à la ville le rendement des champs, on faisait le marchand pendant la récolte sur pied ; et, dans le vaste développement de l'industrie linière, tout le monde trouvait son compte. Depuis, une nouvelle matière textile, venue d'Amérique et dont on a acclimaté la culture dans le pays, tend à supplanter l'antique culture du lin. Le paysan, naturellement, voyant son gain baisser, s'applique à une exploitation plus productive. S'il sème encore la graine qui l'enrichissait dans le passé, c'est par petites quantités, et, dans les années un peu abondantes, pour le linge de la maison.

Le lin n'était pas, du reste, l'unique bien-être de la contrée : il y avait aussi la sidérurgie, qui, pendant longtemps, battit son plein dans tout le Pédant. Mais il, également, l'accable à bonne : à la place de l'exportation, c'est l'importation qui est venue, et toujours l'importation américaine, en tarifs qui semblent tout, et, avec ses bas prix, annonce la concurrence. En 1880, un million de tonnes portait de toutes les hauts de sidérurgie étrangères dans les hauteurs : la campagne stérilisé d'un inconnu brûlé de surfaces et de forêts ; et l'été, l'hiver, sans qu'on connût le chômage, les charrettes des colporteurs roulaient par les chemins, chargées de hautes piles de soleils. En ce temps, il est vrai, le soleil était la chaussure du fermier aussi bien que du varlet, et il y en avait de toutes les qualités, depuis le soulier pour le dimanche, à peine équarrie, taillée à même le bois, jusqu'au bloc soigneusement dégrossi et qui sous l'outil prenait des airs délicats de sculpture. Maintenant le bon marché des soleils de cuir, embarqués par flottilles sur les quais américains, a ruiné à peu près la vieille industrie dont les générations se transmettaient les secrets.

Ces doléances, qui nous contristèrent plus d'une fois, trahissaient le bouleversement qui s'est partout opéré, en Flandre, dans les conditions du travail local. La fabrication des villes empiète sur les vieilles pratiques domestiques des artisans ruraux ; on se met aux champs selon la mode des grands bassins industriels ; de tous ces simples métiers auxquels les femmes travaillaient à la veille, en berçant l'enfant, et les autres qui s'exerçaient sous un abri de bois, avec une bonne pipe d'écaille, dans un coin de chambre et sur un bout d'établi, il ne restera bientôt plus, absorbés qu'ils sont par le Moloch de fer et de feu dont le sombre sifflement résonne pour le paysan dans la locomotive, qu'un pâle souvenir, petit à petit disparu aux lézardes de l'oubli.

Nous roulons à présent sur Tamise. Des deux côtés de la voie, la vaste enceinte un paysage joli, sans ampleur, bordé parfois de lignes d'arbres qui sont comme les bras en plein ciel des petites cultures. Des champs de minces étendue s'alignent l'un à côté de l'autre, tous

parcels, avec les allées parallèles d'un rivet labour tantôt à nu la terre brune, tantôt perpétuellement couverte d'engrais et qui donne au large ruisseau un égout continu. Près du champ, la maison isolée adhérente aux murs bas sur lesquels pose le toit de rouges tuiles en fer chasse symétriquement issues. Quelquefois un noyer élargit par-dessus le seuil ses branches nouvelles, semblables dans le matin brillant aux rais entrelacés d'une roue-soleil marche à plein accès. Et tout à coup les maisons s'entassent, les courtils se resserrent, la campagne s'étrangle en banlieue encombrée : Ledeberg est devant nous.

A deux pas de la station, un pont de fer énorme enjambe, de son intermittente rafale, coupé par la ligne de Malines à Terneuzen, l'Escaut, très large en cet endroit. De la rive on domine une succession d'X noirs-croisés, ouverts comme des fenêtres sur l'horizon du fleuve ; tandis que, tout petits sous cette gigantesque architecture, se glissent entre les piles massives

LE HAVRE.

et couvert au fil de l'eau des flottilles de yachts, de bateaux, de pêcheurs, de caboteurs, de voiles, de spirits, de bacs, de galliotes, avec des claquements de voiles pareils à des battements d'ailes de gros oiseaux, des trains filent à toute vapeur sur le tablier, barrant l'air d'un rai de feu, parmi le bourdonnement des flèches noires par toutes les entrailles de la charpente comme par des sabords. De chaque côté des rails, un puissant assemblage de poutrelles et de traverses forme une cage à ciel découvert, longée par une passerelle. Et ce pont, avec son passage de service, ses roulements de trains, ses arches profondes tapissées des allées et venues du haubage, toute cette vie de la terre et de l'eau jetée en travers de sa gaieté familière de colosse et qui en fait comme un organisme vivant, donne une émotion singulière au fleuve.

A peine trente-neuf franchi la moitié de l'immense jetée, que nos dessinateurs, émerveillés, se campent, l'album en poing, devant le tableau de la petite ville échelonnée sur la rive avec sa dérisoire de maisons tirées à bec et à dir. Un grand silence tombe sur nous, quelque

chose d'opiniâtre et de dur où l'esprit se recueille en une quiétude de nature; et nous demeurons là, les yeux abandonnés au mouvement des petites vagues qui se brisent contre les piles. Un peu à droite, la vieille église pointe son clocher bulbeux par-dessus un pâté de maisons à pignons dentelés, massées au bord des chantiers et formant un amphithéâtre de toits couleur de sang caillé. Le long du quai, des barques de pêche et des bateaux d'intérieur, la quille à sec, s'ensablent dans les limons jaunes, déshabillés par la marée basse. Puis, la ville s'arrête, une ligne d'arbres grêles à perte de vue sur le bas de l'horizon dévoile graduellement dans le lointain : c'est la digue, solitaire, avec ses moyes striant le fond brumeux de leurs minces entrelacements. Rentrée, elle fait un coude, étranglant l'encrue rappe du fleuve, pareille à une coulée de plomb fondu; et au loin, les moyes chevelus ne sont plus qu'un mince ruban verdâtre, gracilement effilé dans l'azurage du ciel.

L'autre rive, elle, s'enfonce dans une étendue de pays, coupée de canaux dont on voit luisarner les eaux, plane, monotone et triste comme ces grands paysages mélancoliques de Ruysdael, étrangement ravagés par les accès et tranquilles par les averses. Une aisselle remplie des champs verts, hantés par places d'une broussaille d'arbres, avec, à de longues distances les uns des autres, des fermes lourdement assises comme des bastions. Tout près de nous, plantée sur la digue même, dans un bouquet de moyes, un cabaret allume ses vitres au soleil, pareil à la sentinelle avancée de ces campagnes désertes. Les bourgeois de Tamise y vont boire *Tête* une bière aqide en causant avec la « hanse », une figure triste comme le paysage.

Tandis que nous explorons nos prunelles de la vision de cette rude contrée, un bruit de sabots martelant les cavées sur des rythmes inégaux nous arrive des chantiers, dans cette paix solennelle d'après-midi savoureuse. Au large, une barque, glissant au fil de l'eau, met une tache noire sur l'éclat d'argent du fleuve; et, et là des pales de rames, levées à temps réguliers, *scintillent* à de grands faisceaux lumineux *émergés* d'un tournoiement de paillettes; et, par moments, des *éclaboussures* dans comme de la soie qu'un doigté nous fait regarder une nuit, sortant de l'ombre du pont, un bateau chargé d'une montagne d'orges, *semblable* à une grosse tâche noire. Tout à coup le grincement d'un disque correspond au sifflet d'une locomotive, le roulement d'un train roule sur nos têtes par-dessus l'écran, nous sommes secoués comme des colonnes par la trépidation du pont. La rumeur s'apaise, il ne reste plus que des craquets de fumée, lentement dissous dans le bleu de l'air et becquetés par un vol noir de corbeaux sortis des moyes de la digue.

Nous gagnons le port, une petite esplanade *bordée* de pilotis, où des hommes de peine, les yeux tout blancs dans un masque noir, sont en train de décharger un bateau de charbon. Une rangée de vieilles maisons pignonnent en gradins sur face au fleuve, avec le vert cru des volets tranchant sur le rouge violacé de la brique enfumée. Au milieu du quai, des filles de quinze ans, les cheveux lissés sur les tempes, dansent une ronde en attendant l'heure de rentrer à la fabrique.

Des fenêtres d'un cabaret *plongeant* à pic dans l'Escaut et où nous nous attablons devant de copieuses portions de poissons à la diable, *égrés* dans une sauce relevée de clous de girofle, nous *apercevons*, immédiatement au-dessous de nous, le balancement des barques amarrées au quai, entre des énormes « dues d'Alle » où malgré planté droit dans les eaux, et, à l'arrière-plan, coupant l'air de sa masse ajourée à la façon d'un gigantesque treillis, le pont du chemin de fer. Si petit qu'il soit, ce coin de vie marine, avec ses grincements de poulies, sa circulation lente de débardeurs, sur cesse de barques à l'ancre, nous plaît, comme une échappée sur le mouvement des grandes eaux.

Peut-être est-ce sur cette pointe avancée de la ville que sainte Amalberge, la puissante

de Tamise, aborda, portée en croupe par un monstrueux estrigon. Grand miracle, à coup sûr, longtemps commémoré par les pêcheurs de la côte qui, chaque année, en grande pompe, s'en venaient déposer sur l'autel de la sainte, dans l'église qui lui est dédiée, un descendant du volatiliaux monstre, le seul, dit-on, qui durant l'année se pêchât dans les estuaires de la contrée.

La merveilleuse aventure de la sainte a servi de sujet à un sculpteur du XVI^e^ siècle, Nys, lequel vivait au dix-huitième siècle, pour une chaire de vérité toute mondaine où les jeunes nonnes sous le voile de la robe, sainte Amalberge est représentée assise avec une grâce risquée d'ouvrière de cirque sur un globe que supporte le légendaire estrigon. Ce Nys avait un bel entrain de composition : outre la chaire, les stalles du chœur, fouillées par un caprice de motifs gracieux, révèlent une verve facile, servie par une pratique qui n'était pas aisément dévotieuse. L'église n'avait, au surplus, qu'un faux médiocre ; ce n'est pas la pompe des autres sanctuaires flamands ; çà et là aux murs sont appendues des toiles rongées par l'humidité : à gauche du maître-autel, un tableau d'un modèle gras et blond, et, dans l'une des nefs, une pâle et douce « Sainte Famille » de Corneille Schut, un moins bon époux que bon peintre et qui laissa dans maintes églises le témoignage de ses larges tendresses.

LE TOMBEAU DE LEVERNE A L'ÉGLISE DE STEKEN.

Encadré par une niche, un sarcophage supporte, dans la nef de droite, les figures de Richard Lefèvre, trésorier de Charles VI, et de sa femme, allongés l'un près de l'autre, dans les grands plis symétriques des costumes du temps. Rien d'élégant comme la niche, bordée d'une fine dentelle de pierre refouillant intérieurement sur des colonnes torses, celles-ci accolées à des pilastres cannelés d'angelots d'un joli mouvement. Le gothique s'y épanouit dans une suprême floraison qui va s'étouffer sous les ordonnances régulières de la Renaissance. Et, rigide, ses yeux de pierre fixés à la voûte, le vieux couple couché sur sa dalle fait penser à ces pierres tombales fleurissantes par les vieilles des chèvefeuilles, dans les eaux cimetières feuillues.

Nous sommes attendus chez le berger de Wachtebeke et l'après-midi décroît. Il nous reste juste le temps de suivre jusqu'au bout la grande rue de la ville, en sortant à petit bruit les discrètes échappées ouvertes sur la vie intérieure. Mais aucune particularité ne nous frappe : ce sont partout les mêmes ensommeillées de la province, avec le bel ordre et la triste

laine d'un vieux lainé démodé. Seules, quelques têtes bouclées de baudets, la bâtière d'or aux oreilles, tranchent sur la placide et pâle bourgeoisie. L'extrémité de la rue s'enlève dans la campagne, à travers de vastes prairies qui se couvrent d'eau tous les hivers, et, le gel venu, se transforment en lacs solides, sur lesquels descend la ville entière. A coups de patins, les hommes partent alors en bandes pour les villages voisins, une multitude de petits traîneaux à bras sillonnent la glace, et les grandes routes de femmes, dressées au vent de la course, ont l'air de larges ailes ouvertes sur l'horizon. Le patinage est le complément indispensable de la vie du bord de l'eau : quand la neige encombre les routes et que les petits sentiers étant entre les prés sont inondés, le paysan rattache aux pieds le long fer recourbé à la mode hollandaise, et, d'un élan fendant la grande plaine, la pipe aux dents et la hotte au dos, bat la contrée, court les foires, de ferme en ferme s'attarde jusqu'à la soirée.

III

Le train de Terneuzen. — Gala de village. — Le berger de Watteau. — Fantaisie villageoise. — La pêche. — La cabotte. — Les environs de Gand.

En route pour le Pôlder! Un petit train, composé de deux voitures seulement, quatre bancs dans le sens de la longueur, l'une de première et l'autre de seconde classe, avec la machine à l'avant de celle-ci, nous emporte sur la ligne de Terneuzen. Devant nous se tient un grand campagnard vanneau, la mine hilarante, laissant pendre sur son flanc une barbe de bouc sortilège : c'est un fonctionnaire de la compagnie; il nous dit que les affaires sont bonnes et qu'il va seul à soigner ses huit enfants, sa femme étant morte l'an dernier. Près de lui, deux matelots, un chapelet de longues pipes autour du cou, dévalisent leur record, et fraternent, en ayant fait deux parts, insèrent la nourriture dans un recoin de leur estomac et les pièces blanches dans un autre recoin, qu'ils ont soin d'imperméabiliser en tirant dessus de toute leur force.

A la descente de voiture, une claire plantée d'arbres nous mène au village où nous sommes attendus. Des deux côtés du pavé, un sable profond et mou recouvre celui des deux bords des maisons aux nombreux escabeaux de bois de bout. Un grand troupeau de moutons, avec ses « agita » noirs courant sur les flancs, vient à nous; et dans le grand garçon superbement taillé, la tête ronde et petite accrochée à de fortes épaules, qui d'un geste lent, majestueux, drape sur ses épaules la limousine aux longs plis, nous reconnaissons le fils du berger de Watteau.

Celui-ci, d'ailleurs, nous a aperçus par les trous de la haie; il hèle les traînards de la barrière et, la casquette à la main, nous reçoit avec cordialité, en nous montrant la maison et nous disant : « Le pain et le fromage sont sur la table. Entrez. »

C'est une des bonnes fermes du pays. Sur le seuil, trois belles filles sur un joli mariage gaie d'accueil, dans la haute chambre d'un énorme chambranle qui bord sur un fourneau de pierre, près de la porte d'entrée, et les enveloppe comme un nuage. Les vaches, rentrant la bonne odeur de betteraves et de galettes de pommes de terre rabattue par le vent au nez des étables, poussent des meuglements doux en tirant sur leurs longes. Et à la file nous pénétrons dans la pièce commune, d'un blanc de cloud éclatant sur lequel se détache la polissure brune des bahuts et des chaises taillés en plein bois.

Le fermier a dû voir sur la table un pot de bière, des œufs, du fromage et des mets appétissants, et, tandis que, dans l'âtre à sécurité, entretenu de paratchèvres bien tendre, le poêle, bourré de charbon, accélère son ronflement de basse, nous entamons la viande bien et grandement, allongés d'une chaleur de bien-être. Aucune des filles n'est muette ; chacune pourtant a ses soupirants, et avec une bonne humeur accorte, qui ne risque à des mauvaises, elles plaisantent sans vergogne les hommes qu'elles appellent : coureurs de dots et pilons de fermières ».

Puis l'après-midi se passe à battre les environs. Par malheur, le soleil s'est enfermé dans un ciel de plâtre, où la plaine, d'un vert humide la veille, prolonge ses grises ondu-

LE BERGER DE WACHTEBEKE.

lations. Nous entrons nous chauffer au feu des fermes et des cabarets, glacés par le froid qui remplit l'hiver. Portes closes, les femmes, assises contre la vitre obscurcie par le toit qui descend, font aller leurs raides sur des rapiéçages de soyeux, des remaillages de bas, des reprises de coutre. Quelquefois un valetaillon, chassé sur sa chaise par le chauffeur, nous parle de son jeune temps, de quelques-uns de la compagne, bien plus actif alors qu'à présent. Dans le Pukkel, le paysan aime les parlotes, silencieux seulement quand il est au travail. En hiver, chez des femmes entièrement jetés son kruit de cuicelle à travers l'entretien. Les gosses, les valides, eux, sont aux champs, malgré le brouillard, herbant ou charriant.

Dans un logis de vieilles gens, l'homme, maigre et court, nous fait voir son métier à tisser, auquel il travaille toujours, après le ménage des bas, et qu'il devine en grande hâte au bruit d'un appentis à enfiler bottes. Il est une demi-douzaine qui, dans le pays

d'alentour, tissent encore, tandis qu'autrefois ils étaient exigé au moins; mais les grandes fabriques ont emporté le gain; on préfère acheter de la toile toute tissée plutôt que de la commander aux ouvriers de la campagne; seuls quelques fermiers font encore tisser la récolte de leur champ, et eux, les petits tisserands, vivotent sur cette rive sablonneuse. Un riche cultivateur, homme grave et bien en point, nous reçoit, en effet, ses armoires hautes pleines de solide et forte toile, tissée à la main, avec tant moins empreinte pour le travail de la machine, bien moins résistant selon lui. « Chez nous, dit-il, on drague de fil, après nous avoir servi trente ans, servent à nos enfants. Et nos enfants à leur tour les découpent pour les chemises de leurs petits. Voyez-vous, c'est comme la terre, on n'en vient jamais à bout. »

On nous mène ensuite chez le potier du village, une petite vieille diligente et faite, en grand bonnet à rubans verts tuyautés comme des frisettes de fuchsias et qui monte à l'échelle, devant nous, pour nous conduire au grenier, encombré de vases de terre toute fraîche encore et dans l'angle duquel, près d'une fenêtre basse ouvrant sur les champs, est installé le tour. Tandis que le potier s'accroupit sur le banc de bois, une jambe de chaque côté de la sellette garnie de son bloc d'argile, un *appareil*, pour mettre lapon et empêcher, sous sa courte-lui de tour, fait manœuvrer d'un mouvement régulier de son pied une planche fixée par une corde aux volives et qui imprime l'impulsion à la roue. Celle-ci tourne régulièrement avec un ronflement sourd qui s'accélère à la volonté, et peu à peu la glaise, façonnée au pouce et à la main, les deux pouces par moments ensemble pour donner la hauteur et d'autres fois les dix doigts plongeant tout entiers dans le creux de la poterie pour l'évaser, prend la forme du vase définitif. La lumière qui tombe des vitres, tamisée par la poussière et les toiles d'araignées, éclaire en profil l'artiste, dont la silhouette, ligotée d'un filet clair, se montre sur la paroi échappée de ciel bouillonné découpée par la fenêtre. Une touche vive frappe aussi, dans la pénombre, le gros limonaire de l'angle gauchement, l'extrême bout de la selle et les mains de l'artiste, lentes à se mouvoir et faisant au-dessus du tour comme un geste mystérieux d'invocation. Tout à coup le sabot du patin cesse de faire mouvoir la planchette, le tour s'immobilise, le potier nous montre son vase : c'est un récipient à panse débordante, le col largement ouvert, mais auquel les anses manquent encore. Cette partie de travail ressemble à un spécialité, assis à l'autre bout de l'atelier, parmi un monceau de tôles et de pots, et qui, après avoir pétri sa terre en forme de boules, l'attache aux parois du vase en surveillant les joints. Il ne reste plus alors, avant de porter la pièce au four, qu'à donner le suprême coup de lissoir, quelque chose comme la signature de la maison. Justement un vieux à face de bonhomme abrité sous une casquette monumentale, des anneaux d'or aux oreilles, s'occupe de raclet avec un fer rond passé dans ses doigts de grandes écailles à contenir le lait.

Quand nous redescendons l'échelette pour gagner l'atelier de la cuite en couleur, nous apercevons en bas un groupe de petites silhouettes rieuses et silencieuses, assises sur des escabeaux de bois et plongeant alternativement des poteries dans des cuvettes remplies de plombagine et de sulfate de cuivre, selon qu'elles doivent être brûlées en brun ou en vert. Tout près sont les fours, clos de massives portes de fer, avec leurs creusets percés à des trous *cuissières*, prolongés sur deux rangs parallèles, de chaque côté d'un couloir où l'on range les objets soumis à la cuisson. Le coup de vent de la porte qui s'ouvre sur un des fours fait tirer fait tourner jusqu'à nous une flue rendre grise, comme celle des cheminées rabattu. Pour finir, l'escorte pénètre sous terre en rampant, — une dizaine de voies et d'entendre de toute nature à travers deux grandes chambres. Il y a là, par milliers, des tilles, des jarres, des réchauds, des cassolettes, des jattières, des pots à lier, des bacins, des

LE SOUPER DU PAUVRE.

espadrilles, des corbeilles à fleurs, toute une grossière et naïve curiosité, l'armement des dresseurs de campagne, depuis le petit coq en grès rouge, fendu dans le bout pour servir de tirelire, jusqu'à la énorme pomme, historiée de figures et qui s'emplit de bière aux kermesses des fermes.

Nous quittons enfin l'obscure petite poterie, perdue au fond d'un village avec son charme intellectuel de vieille industrie primitive. Au tournant du chemin, une botte en planches, posée sur l'axe de ses faces d'une large fenêtre carrée à petites vitres, nous fait penser à une cabine de bains échouée dans le sable des dunes. Au moment où nous passons, la porte s'ouvre, et dans la demi-teinte nous apercevons le sabotier à son établi, un trou d'arbre fixé au mur, sous le jour cruel de la fenêtre.

« Allons, l'homme! montrez-nous votre savoir-faire! »

Dans un des angles de la pièce s'amoncellent des piles de sabots sommairement équarris. Le sabotier commence, en effet, par partager le bois en cubes égaux, qu'il dégrossit ensuite au moyen du « kromms », espèce de tailloir fortement aiguisé et manœuvrant sur un billot entre deux branches de fer, comme les tailloirs à tabac. Le sabot, ainsi ébauché par grands plans, a la couleur différente d'un pain bis grossi. Plus tard il s'assèchera, s'évidera, se modèlera sur la forme lumière.

L'homme, à notre demande, prend un des blocs, l'assujettit au banc au moyen de traverses, creuse du ciseau et du maillet le plein du bois, logeul, à mesure, vole en éclats ou se tourelle en minces copeaux. Quand la pièce est évidée, d'un tour de doigt rapide il fait sauter les esquilles et se met à veiller à grandes passes du bras. Le fer laboure le bois, fore les recoins, pénètre dans la dure matière comme dans de la motte. A chaque instant, d'ailleurs, l'artisan change d'instrument: il n'y pas moins de trois sortes d'outils pour l'évidement : le « gomse », avec lequel on attaque le bois, l'« afdreger », qui le mord en profondeur, et le « tielmes », qui découpe le talon. Puis les tranchants sont enlevés, le sabot bourre et vivement sur l'établi du comptoir qui descendait d'un empan d'une lame large, le « schaven » ; et celui-ci entame le bois par en dessous, fixé par l'échancrure et lui donne une cambrure. Ensuite le « tielmes », comme un dernier coup, bisaiguë d'un coup de tranchant le talon, d'un lui vient un nom. Et l'œuvre serait arrivée à terme s'il ne fallait encore calotter de ci, gâter de là, égaliser les bords, ramasser l'extrême bout en pointe, dans le goût des sabots de Polichinelle, ce qui est le dernier mot de la belle façon.

Notre homme est maître en son art : aussi prodigue-t-il les raffinements; tout son râtelier d'outils n'est pas de trop pour figurer; et quand enfin, d'un geste brusque, il pousse devant nous, parmi les frisures tortillées et les éclats du bois, le sabot qui couronne un minois, il a, en se redressant, la même assurance de quelqu'un qui connaît sa force. Cependant la vue de nos allures, constamment bolsfeld de hardiesses de crayon, l'inquiète : sa défiance de paysan est éveillée par notre curiosité, et il finit par nous demander si nous ne sommes pas des ingénieurs, chargés de préparer l'outillage d'une sabotterie mécanique. Tout le pays, déjà fort opprimé par l'invasion américaine, a une peur terrible de la machine à vapeur, qui l'appauvrirait encore, en supprimant le médiocre salaire qu'il retire de la main-d'œuvre.

Nous emportons d'un dernier regard la petite cuisine, son aire resserrée d'un fil de cuivre, ses murs salpêtrés illustrés de vieilles d'imagerie, ses murs tapissés d'outils de toute taille, son âtre fuligineux où des étincelles rôties de suie sifflent au foyer, tandis que la clarté du jour s'assombrit à travers les vitres, sous la première grabelle du crépuscule. Dehors, le brouillard s'est épaissi ; une odeur de bois brûlé, traînant dans l'air avec la fumée des cheminées, signale les approches de la veillée ; et nous pressons le pas pour rentrer, pour ne pas être surpris par la tombée de la nuit, l'hiver, quand le Polder est couvert d'un pied de neige.

Chez le berger on nous attend avec d'anciennes traditions au lard. Justement les moutons passent la barrière; la tête du troupeau s'engouffre dans les fonds roux de l'étable, pendant que la queue file, traînée par les chiens; et peu à peu, comme une eau qui s'écoule, les dernières toisons disparaissent à leur tour. Blanche de chaux fraîche dans la clarté des lampes, la chaumière a une gaîté pleine qui nous fait trouver charmantes les heures que nous passons sous le manteau de la cheminée, lutinant avec ses bêtes et nous humectant les glandes par souvenir de bière frigide.

Le lendemain, au trot d'un robuste bidet, pâtes comme un cuir, l'écolière fermier nous entraîne, dans sa carriole perchée sur de hautes roues, par les routes qui mènent à Gand. Quelquefois, nous côtoyions pendant plus d'un quart d'heure des pièces transformées en lacs artificiels et dont la vaste nappe liquide, prolongée jusqu'à l'horizon, tremblotait et

Dessin de Karl Girardet.

LES INONDATIONS ARTIFICIELLES AUX ENVIRONS DE GAND.

courait vagues. Puis des champs se succédaient, entrecoupés de fossés, flanqués de glaises molles qui se perdaient dans les brumes. A Destelbourk, comme nous longions le cimetière, trois petites tombes gazonnées nous émurent : chacune d'elles était lestée d'un entablement de papier découpé, et les croix, en outre, étaient garnies de couronnes et de bandelettes multicolores. Des enfants reposent là, à l'abri de ce culte naïf propriété à leurs camarades, sous une couronne locale, par les autres enfants du village. Un berger nous arrêta la pestilence des engrais versés sur la campagne; et par moments des haleines nous revinrent, régénérées de la rencontre fétide des villes. Ensuite, près d'Oosterlo, un dédale de sentiers commence à processionner; s'éloignant des prêtres venus à une Notre-Dame de Lourdes, dont le sanctuaire, érigé à grands frais, a fait par devenir un lieu de pèlerinage achalandé. Et bientôt les groupes devinrent plus nombreux; des dames vêtues de soie et de pauvres femmes du peuple en « kapmantel » se dirigeaient vers l'église, avec des mines douloureuses. Insensiblement ces tristes figures s'espacèrent, Mont-Saint-Amand devint au bout de la route son

Pl. 1 — Interior de cozinha

pâli gothique d'hôtel de ville à pignons en briques rouges, et, l'instant d'après, nous pénétrions dans Gand par l'un des percées du nouveau béguinage, toute une petite ville close de murs, avec des rangées parallèles de maisons basses, silencieuses comme des tombeaux.

IV

Gand. — Le passé, le présent, le commerce. — Gand pendant les fêtes. — Triomphe de Charlemagne. — Un dîner en ville.

Gand a trois choses qui le rendent extraordinaire : ses béguinages, ses fabriques et ses serres, c'est-à-dire trois mondes et aussi trois peuples distincts.

Dans les béguinages, une vie nonnaille, sous l'aile polyzèmie des longues coiffes blanches, semble perpétuer le passé, à travers un étroulement de petits oratoires, de cellules étanchées, de longs couloirs vides, avec des chants saignants à tous les nons.

La fabrique, à côté, ronfle comme un donjon, le vrai donjon de ce temps, malgré ses artistes barbares, dans le tonnerre de ses machines ; pour se cuirer dans son emplacement, elle a fait table rase du passé, éventrant les vieux quartiers historiques ou simplement, quand elle pouvait s'en arrondir, s'installant dans les ruines féodales, comme on le fit autrefois pour le château des comtes. Vous verrez tout à l'heure ce qu'elle a fait de la vieille ville, bouleversant tout, asservissant à ses besoins d'envahissement les palais et les églises, plantant au cœur de la cité ses hautes cheminées par dérision des pignons gloriens. Ceci est le présent, la vie tourbillonnante et pressée, un grand fleuve humain coulant par les rues, des milliers journellement enfermés au cornet de la fabrication. A de certaines heures du jour, quand l'usine, comme un vomitoire, vomit ses hordes d'ouvriers, Gand a l'air d'une ville assiégée, coupant aux barricades du pas robuste de l'émeute.

Quittez cependant les centres populeux : aux rafales du travail, aux ronflements des ateliers, aux sifflements de la vapeur, à l'étourdissante rumeur du feu et du fer succède la tranquillité d'une banlieue idyllique. Ce n'est pas que, sous cette placidité extérieure, les activités aient cessé, mais elles s'appliquent à des élaborations mystérieuses, dans les sourdines d'un travail sans bâte, dont la nature fournit les éléments. De quelque côté que se portent les yeux, de grandes serres parallélisent alignées parmi les rectangles symétriques des terrains livrés à la culture florale, signalent les installations horticoles. Elles ont fait passer à la ville aux ceintures épaisses, s'étendant sur des milliers d'hectares. Là, chauffée d'engrais puissants, la terre fécondée en une production sans trêve, gonfle une flore merveilleuse dans l'explosion de coup de sang d'une sève tourmentée par le feu et l'eau. Des forêts de végétations, des montagnes de floraisons, une poussée extraordinaire de troncs solides comme le bronze et de tiges tiraes comme le fil d'archal, y surgissent du sol bouillant et gras.

Gand est l'une des grandes villes horticoles du continent. Chaque année, ses établissements expédient par cargaisons les tulipes et les jacinthes, autrefois la gloire des jardiniers de Hollande. Cette immense industrie de fleurs en fleur, ils l'ont accaparée et développée au point d'en posséder aujourd'hui le monopole incontesté. En une, toute la contrée disparaît sous une mer diaprée, et, jusqu'à une lieue de là, le vent pousse au large des vagues d'arômes.

Dominons un instant dans ce monde enchanté des fleurs : aussi bien, comme je l'ai dit, nous parlerons là non seulement à l'âme des choses, mais aussi à l'âme des principales

richesses de la vieille cité. Ce goût de l'horticulture ne date pas d'aujourd'hui : en 1696 un échevin de Gand, Guillaume de Blasere, avait des serres dont la renommée était universelle. Si belles qu'elles fussent pour le temps, le digne homme qui y mettait son orgueil ne pensait pas qu'il en naîtrait plus tard par centaines, auprès desquelles les siennes ne seraient plus rien. L'établissement Van Houtte, à lui seul, occupe tout un coin du pays, avec une administration qui a sa hiérarchie, un personnel qui est une armée, cinquante serres, une centaine de hangars et un périmètre de terrains où tiendrait à l'aise une colonie entière. Autrefois qu'on y pénètre, on a la perception d'un énorme laboratoire où s'active la génération des espèces les plus magnifiques : toute une création monstrueuse et charmante de végétaux touffus comme des huttes, délités comme des filigranes, verruqueux comme des cuirs de pachydermes, polis et satinés comme de la chair de femme, étend sous les vitres vitrées ses larges parasols, se déroule en grappes de fleurs, s'étire avec des allongements de reptiles, enlace aux parois ses rentrures, développe ses ramifications pareilles à des tentacules, accroche partout ses vrilles et ses griffes. Depuis les bambous, les bananiers, les cocotiers, les palmiers de l'Inde, dressant leurs hautes pilules dans la clarté avec des airs de patriarches et de guerriers, jusqu'aux chimériques fragilités des orchidées, l'épanouissement des flores se prolonge de serre en serre, à travers l'innombrable suite des métamorphoses, multipliant à l'infini ses caprices et ses luxuriances.

Il y a des serres pour toutes les latitudes et toutes les familles ; et quelquefois, avec leurs rudiments de vague animalité où l'œil perçoit des formes en suspens comme l'ébauche d'un monde inachevé, ressemblent à des ménageries fantastiques, remplies d'une pullulante et farouche faune, vautrée au ras des dalles en coques emballantes ou dardée en suçoirs prêts à happer. Tels l'Aloccia cristata, pareille à une pieuvre, les Cycas aux durs aigus comme des glaives, les bananiers d'Abyssinie, dont les feuilles géantes ont la pesanteur d'une oreille d'éléphant ; tels encore l'Euphorbia heptagona, étalant son ventre d'énorme lézard hideux, le Mamillaria avec son gonflement de mamelles superposées qui lui donnent l'air d'une loi végétale, et ces superbes fougères de la Nouvelle-Hollande, aperçues d'ensemble à l'égal des sapins et par secrets éperonnés de durs rameaux.

Ailleurs, comme en des antres de mort, se gardent précieusement les plantes malfaisantes, toutes rangées de pustules et gonflées de lait vénéneux, avec leur lisière de crapauds et de scorpions. Toutes, il est vrai, ne sont pas également opulides : quelquefois une éclatante fleur, d'un carmin sombre, fait penser à la ferocité patiente et dissimulée des belles empoisonneuses. Les alchimies des Levantes n'approchent pas des meurtrières recettes au moyen desquelles se distillent dans ces alambics naturels les sucs qui foudroient. C'est un lieu de maléfices fait pour les pâles magiciens du crime : il n'y manque qu'un gibet, avec les salutations d'un vieux de sorcières opérant ses sortilèges.

Les serres des broméliacées, des chrysophyllées et des lianes sont bien faites, d'ailleurs, pour vous arracher à ces pensées tragiques : on y trouvait, entre autres raretés, une liane qui suspendait le long des vitrages l'arabesque d'une flamme et vous cherchait de près de trente mètres de long. Vous traversez ensuite des bois entiers d'orangers, d'orangeraies parterres de camélias, d'éblouissantes plaines d'azalées, une magie de charmes innocents et roses reconnaissant à chaque pas, dans la magnificence et la gaîté d'une sorte de pandie terrestre. Mais le chef-d'œuvre, dans ce défilé de merveilles qui ne laisse pas un instant les yeux en repos, c'est peut-être la serre aux orchidées : l'art et la nature semblent être ici accordés pour varier avec une indicible profusion la structure et la vie de la plante : comme en une prodigieuse orfèvrerie, pour laquelle toutes les formes ont été copiées, des guillochis compliqués, des ciselures enchevêtrées, des filigranes légers comme des souffles

et qu'on croirait sortie de la main d'un miraculeux sorcier, viennent en aide au travail des abeilles, fleurissent les tiges de splendeurs artificielles, et au bas de l'œuvre divine mirent une grille énigmatique. Suspendus à la coupole par des fibres ténues comme un crin, déroulés dans l'air en impalpables écheveaux, épanouis au bout de leurs tiges comme des lampes et des mystères, avec le vague et l'idéal du songe, des étranges répétaux, cristallisés en guilloches et en qui se confondent les illusions de la croissance naturelle et d'une main-d'œuvre humaine, expirent dans l'atmosphère amère et le pâle lumière septentrionale l'arome et le souffle de leur frêles de vie. Et on y voit, tout suffocants, lumières, presque invisibles comme les gouttes d'une buée, sinon l'air de s'évaporer dans un jet de vive, d'autres ressemblaient à un fin brouillard, à des flocons de fumée se dispersant sur le bleu de la vitre, sans un rien de matière qui paraissait se dissoudre dans un vol et une haleine. Celles-là

UN VÉGÉTABLE DE L'ÉTABLISSEMENT VAN HOUTTE, À GAND.

semblaient perdues aux limites infimes de l'air. Les plus considérables, en revanche, montraient la grosse de velours, d'étoiles ailées, de poires insectes inconcevables sur un rêveau de fleur. L'Hexaglottis imperialis purpureum, avec sa fleur fantaisie balancée au bout de la tige, à le tremblement d'un papillon dans la lumière, et l'Aspasia pleurans, d'une impondérabilité terminante de plume, n'est plus qu'une chose qui songe, à peine distincte de celle qui l'entoure. Et les bijoux, les artisanats du plus étonnant caprice se perdent dans tous les sens : le Zygopetalum crinitum, le Lycaste skinneri, le Maxillaria melanopoda, le Burlingtonia rufescens, le Pleurothallis ruhlei épanouissent comme une mousseline cendrée son frêle fin tout blanc, avec sa pointe blanc comme sa fleur, puis encore le Nigritella, l'Anthurium wheatleanum, le Cypripedium ou Sabot de Vénus, aux chaussure d'amour pour un pied de Cendrillon grand comme une main d'enfant.

Il serait et Terpsichore qui, lors de ses courses aux provinces brésiliennes de Minas-Geraes, Matto-Grosso, Goyaz, São-Paulo, Pacaya, etc., rapporta ces fleurs et les accroupis

sur le sol gantois, à en la jase de voir prospérer la ville richissement fondé par ses soins. D'autres maisons closes se sont élevées autour de la sienne; aucune n'a fait oublier l'éclat de la grande création de Louis van Houte. On a pu dire de lui qu'il aimait la fleur en poète plutôt qu'en spéculateur : à côté des installations qui fonctionnait l'organisme de son entreprise, il monta un atelier pour la mise en couleur et l'impression des planches d'un recueil qu'il avait luxé sous le titre : « Flore des serres et des jardins de l'Europe ». Une vingtaine d'artistes s'y employaient constamment à reproduire les fleurs dans leur forme et leurs chatoyants tons; des presses à bras servaient ensuite à tirer les épreuves; la publication inaugurée il y a plus de six lustres a fini par former une magnifique bibliothèque, haut placée dans l'iconographie florale. Ce vaillant homme malheureusement n'est plus; mais un monument d'une belle ordonnance, avec une noble figure élevant des palmes jusqu'à son buste, œuvre du sculpteur Paul de Vigne, glorifie sa mémoire sur la place publique du village qui lui doit sa prospérité.

V

Les Beguinages. — Visite au petit Béguinage. — L'intérieur. — Echappée sur la vie des béguines.

Tu le souviens, toi, l'amoureux des pâles religieuses et des humbles existences, tu le souviens, mon cher Melleq, de notre entrée au béguinage de Gand, à celui qu'on appelle le petit, pour le distinguer de l'autre, le nouveau, plus vaste dans son enceinte de murs crénelés comme des remparts. Enfin ici, nous l'avons voulu la veille, tout en courant des heures heureuses parmi de pleins ciels aux grandes églises sombres entr'ouvrant leurs pâles trapes dans l'ombre des crypte comme dans le froid des sépulcres. Nous avions visité les étroites ruelles de ce quartier reconstruit, longé les alignements symétriques de ses petites maisons jaunies, et une grand entrainement nouvelles, par complaisance peut-être pour les pignons des vieilles estampes, vanté la gothique modernité de cette ville, pensée en bons outils dans la sérénité de l'autre.

Au fond, ces kilomètres de murs, d'un ton de brique calcinée et presque noire, tournant sur eux-mêmes dans le labyrinthe des ruelles et ne laissant apercevoir que les *petits* échappées des habitations, sans une gaîté pour les yeux, servent une *une* échappée sur les claires verdures, cette douceur des solitudes, nous avaient tristement impressionné comme là où le train de la vie exprès ne laisse plus régner que la mélancolie du silence et de l'abandon. Le triste brouillard, abattu sur la petite cité à cette heure crépusculaire, avait peut-être contribué aussi à l'impression navrée qui nous fit *malaisée* d'être brusquement transportés dans le tapage et la circulation des quartiers marchands.

Nous quittâmes la morne cité, emportant aux épaules le frisson toujours renouvelé aux approches de la nuit et nous demandant si toutes ces maisons étaient vraiment habitées ou si elles n'étaient que des tombeaux au fond desquels, rigides en leurs robes à plis réguliers, dormaient les béguines trépassées. Comme nous contournions l'angle d'une rue, un fer de cheval cloué à l'autre extrémité, sur les pavés extérieurs, dans la morne paix de l'air. Et nous vîmes passer, gaînée d'un humble mobilier, une tapissière que suivit, dodelinant la tête, une petite dame très vieille, coiffée d'un chapeau ridicule. Où allait ce déménagement perpétré entre chien et loup? Nous finîmes par nous persuader que les sombres grandeurs du soir nous avaient brouillé les yeux et que la tapissière était simplement un cortège roulant une bonne sœur vers les ifs du cimetière.

Aussi prîmes-nous grand plaisir, le lendemain, au recueillement matinal de l'autre béguinage, comme assoupi dans sa ceinture de toiques noires. Un joli soleil pâle faisait les toiles, dormait aux volets le verni d'une peinture neuve, et, sur le pavement clair des rues, détachait l'éclat cru des ridoirs. Notre tristesse de la veille se fondit dans cette lumière molle, épandue sur la tranquillité brunâtre des maisons, du fond desquelles montait une rumeur d'ailes et voyages, avec des murmures de paroles et de prières.

Au milieu de l'enclos, un vaste carré d'herbe verte étendait sa belle tache uniforme d'aquarelle, piquetée d'un ameublement de pâquerettes, comme cette prairie mystique de l'« Adoration de l'Agneau » où Hubert Van Eyck agenouille ses théories de séraphins dans la blancheur fleurie des lunaires. Les beaux anges du vieux maître flamand n'offensaient pas de leur vol le gazon gemmé dans ce coin d'idylle, mais un gros mouton y paissait, bêlait et dort, avec une placidité de bête symbolique. Tout autour du pré, des arbres avaient poussé, versant sur le pavé une ombre fraîche dans laquelle s'ébattaient des milliers d'oiseaux; et par moments une coiffe d'antique béguine se glissait sous le demi-jour des feuilles, glacée de reflets de vieil argent. Rien ne pouvait dire la douceur de ce paysage; derrière les murs de clôture éclatants de chaux neuve, les maisons, avec leurs pignons pâles, avaient des largeurs étendues de couvalescence; et, comme une odeur de bonnes consciences, nous humions la sérénité qui émanait des choses.

Ensuite nous prîmes de voir de plus près ces cœurs simples. Un des couvents — c'est le nom que portent les maisons du béguinage, quel que soit le nombre des béguines qui les habitent — nous attirait surtout par sa belle teinte extérieure, d'une placidité heureuse et rassise. Cette *note* du dehors qui trouve aux murs extérieurs des maisons, comme chez les hommes elle monte au visage, et compose leur physionomie sensible, nous avertissait confusément de la présence de créatures plus jeunes et moins mortifiées que les deux siècles que nous allions vous circuler par les allées. Au troisième coup du heurtoir, la clef tourna dans la serrure, et une tête de vieille, nitide comme une relique, sous les blancs neigeux de son bonnet, s'enfonça du fond de longues ombres, avec l'azur fané de ses gros yeux regardant par-dessous des besicles en verre. Elle eut une courte hésitation quand nous lui vînmes demander de risquer un coup d'œil dans l'intérieur; mais sitôt après, soupesant d'un mouvement de la tête, elle s'effaça pour nous laisser passer.

Un petit jardin aux sentiers bordés de buis, avec des parterres de roses et de reines, précédait le vestibule, surhaussé de deux marches et conduisant à un escalier de bois blanc dont les degrés, sous le passage de plusieurs générations, s'étaient usés par le milieu. La digne portière, les épaules fichusées et le dos incurvé, toute sèche et ratatinée comme un bois duquel la sève s'est retirée, trottinait devant nous, faisant ronfler le long de ses maigres jambes les grains d'un interminable chapelet. Des parloirs se succédaient au rez-de-chaussée, d'une parenté décente et froide, meublés chacun d'une table, d'une armoire et de quelques chaises, avec une abondance d'images pieuses et de crucifix sur les cheminées et les murs. Dans la réalité sévère d'une de ces salles, plus vaste que les autres, une demi-douzaine de grandes toiles noircies et craquelées, œuvres de peintres anciens oubliés et de qui l'épaisseur gluante devait modeler dans le rayonnement des maîtres du dix-septième siècle, italiennes des allégories et des symboles, parmi des floraisons ovoïdales de roses chairs d'anges, selon le goût du jésuite Zeghers, ou bien s'ensanglantaient de rouges martyres dont l'horreur contrastait avec la fine poussière de silence qui dormait sous le jour des hautes fenêtres.

Du fond des corridors nous arrivait une monotonie bénigne, comme un froissement de livres feuilletés, et cette rumeur sourde, intermittente des béguines en prières ajoutait encore à l'engourdissante tranquillité de la maison. Chaque jour, en effet, les bonnes filles se

remuaient dans l'ombre, passait les heures de la matinée à travailler en moulant le rosaire; après quoi elles prenaient déjeuner au sortir de la journée. Cependant notre guide, nous ayant menés à l'étage, entrait devant nous le petit des chambres, presque toutes pareilles, avec l'humble coquetterie de leurs couchettes voilées de courtines blanches, dans la blancheur nue des murs; et une odeur de vieilles lessives, de linge frais, de bois ciré sortait de lit, mêlée à une senteur de vieil encens. Toutes les chambres s'ouvraient sur de longs couloirs cintrés, où roulait une lumière liquide, pâmée, très douce, détachant ça et là des murs un divin mirement printanier, le flanc blanc d'une large plaie saignante.

Une dame, le mortier carré et les pans amples, apparut tout à coup sur le palier, ses deux mains étalées dans un bon sourire. C'était la supérieure du couvent. Elle s'offrit à nous montrer le reste de la maison, un peu étonnée de notre curiosité pour ce qu'elle appelait ses ténèbres, nous invita au potager, en notre vieil rectangle où un jardinier s'occupait à piquer des salades, finalement nous fit traverser le réfectoire et les cuisines. Mais approchant, la béguine préposée aux hôtesses, une grande figure débile, la chair exsangue et les lèvres violettes, remuait avec une cuiller une soupe au lait et un pain mélangés sur le feu. Longtemps elle demeura plongée dans cette occupation, à laquelle elle apportait une gravité recueillie et de laquelle nous la tirâmes, après un certain temps, se départir pour déployer la nappe et mettre le couvert. Des armoires en chêne garnissaient les quatre côtés de la pièce, chacune des communelles ayant la sienne, où elle serre, outre son linge de table, ses provisions et ses douceurs. Au coup de jeûne, les béguines n'appartenant plus de la table et prenant leur collation debout, leur nourriture passe par la planchette roulante que renferme chaque armoire. Elles étaient en nombre de trente dans le couvent et gens de mêle dans les deux béguinages réunis; l'une d'elles avait récemment quitté l'institution pour se marier, mais c'était un cas qui ne se représentait pas souvent, la plupart préférant les aises du célibat aux charges du ménage.

Depuis quelques moments, le bourdonnement des voix avait grandi, et quelques-unes, plus hautes, tranchaient sur la note sourde des autres, avec d'aigres discordances. Bientôt une simple portière d'étoffe sous laquelle se devinait le couloir, où s'achevait le travail du matin. Sans doute la supérieure s'aperçut du désir qui nous tenaillait et qui, je ne le regrette, mon cher Mellery, mettait dans nos yeux d'artiste la flamme des curiosités impatientes. Lentement le tableau vivant s'ouvrit, dans ses cernes, de toutes les impressions recueillies à travers la grande maison mystérieuse sur laquelle planait une bonté de puits et d'oubli, et entre le dernier coup de pinceau et où il ne restait plus que l'épaisseur du mince rideau qui nous voilait encore la réalité présente. D'un bout geste décidé dont la rivalité semblait rougir au dernier scrupule, la respectable mère écarta brusquement les battoirs de la serge, et, subitement affranchies, les béguines, les vieilles et les jeunes, haussant leurs béguins de dessus leurs ouvrages, se levèrent d'un même mouvement, restant dans les choses, à l'entrée d'une inspectrice, se dressèrent les pensionnaires. Tout d'une fois, les voix s'étaient tues, avec des lueurs de pâles curiosités exprimé aux lèvres dans un frémissement. Puis elles se montrèrent, le front penché sur de la coutre ou de la tapisserie, quelques-unes ne levèrent plus vers qu'une mince traînée de feux sur leur bandeau, et les autres s'interrompirent de travailler pour se regarder brièvement d'un œil bonnête, tandis que sur son aiguë déployé la main remuait les bienvenus de la soirée.

Notre air intérêt nous avait bien servis : des jeunes filles, fleuries de roses, nutrissent dans ce jardin de virginité de tout âge comme un jeune épanouissement de soirs agrestes. Par les grandes fenêtres sans rideaux, pénétrait mielleuse tamisée par la lumière du soir de clôture, une belle nappe de jour s'épanchait sur les coiffes, les chasses et les planchers,

EN INVIERNO EL PISO BOHEMIA DE LAVAR.

se laissant presque d'ombre salle par et enfonçant toutes ces femmes dans une blancheur laiteuse, où la chair de leur visage et de leurs mains se détachait en taches plus pâles. Au fond de l'auvent, entre des feuillages d'or, une Vierge parée de dentelles posait sur le nombril de l'être transformé en chapelle.

Peu à peu, le silence du premier moment étant rompu, des chuchotements volèrent de bouche en bouche, avec des rires, des malices, une gaîté de figurer dans le croquis du peintre ; et tout doucement les plus jolies s'arrangeaient une pose, copiées par d'anciennes coquetteries. A la fin, un petit rire éraillé chevrota près de nous : c'était la vieille tourière qui se regardait faire, par-dessus ses lunettes ; et, mises en train par cette bonne humeur, l'une après l'autre, toutes se levèrent de leurs chaises et vinrent se ranger autour de lui, si bien qu'en huit d'un instant il ne resta plus que la sainte Vierge toute seule dans ses draps de dentelles, là-haut, sur la cheminée.

VI

Résistance d'un fleuve. — L'Escaut disputé par la Lys. — Phénomènes de la rivière. — Les ruines de Gand. — Activités de la ville. — Un Manchester flamand. — Le passé aux prises avec le présent. — Vieilles grandes familles. — Les classes dirigeantes. — Le Prolétariat. — La Cathédrale. — La place du Vendredi. — La vie d'autrefois et la vie d'aujourd'hui. — Jacques Van Artevelde.

A Gand, le vrai fleuve n'est pas l'Escaut, mais la Lys.

Une simple rivière pour ici le rôle du géant à hautes ambitions qu'on voit se pétrifier sur son urne, dans les allégories mythiques ; et, tandis que l'autre, le glauque et lamentable Scheldt flamand, étranglé dans ses rives, avec l'aspect croupissant d'un large fossé marécageux, s'immobilise dans une gloire déchue de fleuve changé en dépotoir, l'alerte et diligente rivière, toute grasse des eaux qu'elle lui dérobe, claire, ample, heureuse, dressant sous des flottilles de bateaux et coupant à tous les ponts sa crampe nourrie, plonge au cœur de la cité, et de quartier en quartier promène sa grosse vie active.

Dès le douzième siècle, elle devient la grande artère ; on connaît alors un canal qui lui apporte le flot de l'Escaut ; et, malgré ses quatre voies, celui-ci, dans Gand, n'est plus qu'un ruisseau dont le sang va à cette saignée. Comme un large corridor, elle traverse à peu près la ville, à l'aise dans ses quais, reflétant des usines, des tours, des toits, tout un cadre magnifique de prospérité vieille et neuve. C'est la bonne ouvrière, active sur ses parcours, alimentant les industries, nourrissant les hommes, multipliant les sources du bien-être, allant et venant par les rues et laissant partout son nom. L'Aperlé, la Lieke, le Graslei, nombre d'autres quais gardent la musique de sa dénomination flamande comme une tradition patronymique, avec quelque chose de la tendresse des fils pour une mère. N'est-ce pas elle d'ailleurs qui donne son véritable caractère à la ville ? Son lent enlacement de tous les côtés, elle la baigne intérieurement, et où que vous alliez, vous êtes sûr de la rencontrer, elle, ses ponts, ses îles, ses chantiers, tournoyant sur elle-même, pointant sa pointe entre les maisons, avec le tarabustement de ses vedes, le ronflement de ses écluses, le clapotement de son eau, cette rumeur et ce train des navires industriels qui roulent de l'or et s'animent à l'égal des roues de fer.

Tandis qu'à Bruges, la ville du mystère et du silence, les canaux, dans l'ombre des vieux murs, ont l'air de rouler des larmes, ici le mouvement de l'eau semble refléter les

énergies d'une race entreprenante et forte. Gand n'a pas démérité de ses origines : elle a gardé les flottes et les vaillances des Communiers, ses ancêtres. Si elle n'est plus, selon l'enthousiaste jugement d'Æneas Sylvius, une des trois grandes villes du monde, la puissance de ses machines, l'abondance de sa production et l'étendue de ses relations commerciales la maintiennent toujours à un rang élevé parmi les activités des peuples modernes. A certaines heures du jour, la fumée de ses usines épaissit une tristesse dans son ciel ; de toutes parts ronflent les chaudières, sifflent la vapeur, tournent les métiers ; et ses carrières fermentent encore une armée, comme à l'époque où les drapiers à cent looms mettaient sur pied dix-huit mille hommes. Quand le feu des fabriques, ces bouches de soufre, s'éteindra par les ans,

LES ABORDS DE FABRIQUES À GAND.

les bourgeois rentrent chez eux pour se peut être balayés par ce fleuve humain roulant avec le grondement d'un torrent débordé.

Rien n'est comparable à quelques-unes de ses grandes installations : La « Lainière » occupe un peuple d'ouvriers, et l'on vous montrera à la « Ley » un moteur, le plus puissant du pays. L'industriel, ici, en général comprend plus largement qu'ailleurs les nécessités du labeur moderne ; lui-même est souvent un savant, un curieux des découvertes et des perfectionnements, et qui met son ambition à les appliquer chez lui. Cette vraie émulation a produit les vastes établissements, pourvus à tous les carrefours de la ville, avec une merveilleuse distribution de travail et d'incomparables utilités mécaniques.

Plus que partout ailleurs, la fabrique gantoise est un organisme quasi humain, ayant pour estomac ses forts gorgés de coke, pour poumons ses hautes cheminées par lesquelles

s'absorbent l'air et le vent, pour système vasculaire les canaux de transmission imprimant à tout la rotation et la vie, pour sang artériel la rapeur projetée dans tous les sens, en une poussée turbulente, comme le sang investissait les rouges rêveurs chasseurs des cirques. Et pardessus les toits de la cité, le séminaire, diverses d'hommes et d'oiseaux, mouette, hulotte, grenade, continuant par tous ses suborde le feu et la fumée. À l'intérieur, dans une poussière asphyxiante et mortelle, désagrégation de la matière en travail, s'empêtrent, comme en un réseau de cathédrale, les coureurs toutes plantées sur leurs fils de fonte, avec l'enchevêtrement des poulies, des barres, des trapèzes, un outillage compliqué dont chaque rouage est comme une masse qui frappe, un pilon qui broie, un rôle qui tue, les membres attachés au grand tronc de la bête qui roule et saigne dans les douves.

Cathédrale, en effet, par la morale et la profondeur des sens, par l'élancement en plein ciel des cheminées pareilles à des tours et le bourdonnement d'orgue des machines, cathédrale aussi par l'asservissement de tout un peuple sous ses voûtes à l'aveugle dieu Million, au dieu qui, pour grandir, extrait des entrailles et dont l'Esprit, réalité à coups de couteau et d'éclairs, se manifestera dans l'orage d'une perpétuelle colère, la fabrique s'oppose aux abbayes basiliques silencieuses, aux grandes églises chrétiennes, les Saint-Bavon, les Saint-Jacques, les Saint-Nicolas, les Saint-Michel, agenouillées dans leurs robes de pierre au bas de l'horizon et, comme des prières, enfonçant leurs flèches à travers la sérénité infinie des Élysées catholiques.

L'Hôtel de Ville d'Audenarde.

Quelquefois, entre le Dieu de pardon et de silence, saignant sur les crucifix dans l'ombre froide des chapelles, et l'autre, le sanguinaire de chair, le broyeur de fortunes, l'engloutisseur de villes, c'est une lutte où la croix n'est pas toujours victorieuse et reculé devant les empiètements des armées inspirées par le Moloch. Bien se tient devant ses vassaux ; des temples où brûlait l'encens mystique, il a fait ses temples à lui, ses autels, ses dieux, ses effigies, vautré dans son omnipotence d'idole infirme qui rêve d'absorber la terre en un insatiable gosier.

Le vieux Gand a subi le sort des villes âpres au gain : son immobile n'est fait parmi ses pignons, ses clochers, ses demeures féodales, son histoire écrite dans le grès et la brique. Presque partout rebâtie, la tradition a fait place aux tressaillements de la vie présente, ce fleuve qui creuse son lit dans le lit de ce qui fut la vie avant elle et balaye les ruines, les monastères, les âges, de ses grandes eaux troubles des digues les plus solides. Pendant longtemps, sur le berg des anciens comtes de Flandre, champignonna un large grouillement de petit peuple, filant dans l'ombre nid d'église ses cuisses de prolétaires et de son frottement de misère usait chaque jour un peu plus la féodalité des moellons. Le temps, d'ailleurs, la grande pourvoyeuse de fer s'était emparée de ses grilles et de ses tentacules : une filature inutilisa un des fers de ce château désemparé, pareillement à une boîte de chiffonnier, la haute cheminée de briques, et un sous-sol prolongeait son ventre de gros chat qui pelote : si bien que, percé par le pavillon supérieur dans la poussière et le néant de la gloire, on

rbouissait à cette autre heure, celle de son activité sans trêve, prédestinée comme l'époque des grands travaux à se dérouler dans le Temps. Une pitié tendre a voulu à la maison illustre ses apparences historiques. Les industries qui faisaient craquer sous leur poussée lente l'immémorial donjon, colosse étranglé par une armée de pygmées, ont été délogées; on a débloqué le perché, resserré entre des maisons obscurément vulgaires et qui avait fait d'une bouche ténue par la compression des jours sous un gâteau d'ardoises. Peintres dans les encoignures; la restauration a fait fleurir à toutes l'appareil guerrier, des architectures fleuries. Des meurtrières, des balcons, des salles, des cuisines, des tours à échaugettes et à machicoulis, des courtines, tout l'infini outillage de la demeure féodale, avec ses quartiers réservés aux hommes d'armes et ses logis ouverts qui abritaient les intimités familiales, parent d'une illusion de vie lointaine le grand organisme mort. Il ne nous déplairait pas, quant à nous, que la gloire se fût démocratisée, que les terrains se fussent mis dans les poumons du géant et que la féodalité, comme un corps pourri, eût été restituée à la circulation de la vie universelle, mais la grande cité gantoise, en conformant à un plan général les transformations de ses places et de ses rues, manifeste à la fois un respect fier de son passé et un souci d'aise à la hauteur de sa fortune actuelle, qu'il convient également de considérer.

Du « Prinsenhof », berceau de Charles-Quint et qui avait trois cents salles, six entrées fortifiées, autant de ponts et des jardins merveilleux où les ducs de Bourgogne faisaient lutter ensemble des lions et des taureaux, il ne demeure que des ruines utilisées pour des fabriques, des ateliers, des logis d'ouvriers; tout le reste a été dispersé au vent. Et, quand ce n'est pas la démolition, l'effondrement aveugle à coups de pioche, on, ce qui revient au même, la transformation pour les nécessités de la vie moderne, c'est l'enlaidissement de la destruction, une authentique de palais historiques et d'églises finissant par enfermer des corps de garde ou des commissariats de police. Un boulanger occupe le « Collaerssteiger » du Marché du Vendredi, avec sa jolie tourelle d'angle et sa galerie circulaire, et l'« Uytenhovenen », qui leur faisait vis-à-vis, produit dans le ciel son toit aigrelet, a été raté par un marchand de bière. Du « Gerard Duivelsteen », le légendaire château de Gérard le Diable, on a fait un dépôt d'archives; le Sint-Jorisdael ou cour Saint-Georges, ancien local des archidiacres, dans les salles duquel, en 1477, furent décrétés par les états généraux des Pays-Bas les articles du Grand-Privilège de Marie de Bourgogne, enferma longtemps une auberge, partout des boutiques, tournoi-fermier de l'épicerie et du poisson sec, se sont installés dans les débris des palais du quinzième siècle. Et le démembrement continue du côté des maisons religieuses : la grande abbaye de la Biloque, aujourd'hui hôpital et hospice; le couvent de Saint-Pierre, converti en caserne du génie; le couvent des Dominicains, investi par un pullulaire d'ouvriers; le couvent des Frères Mineurs, dégénéré en magasin de coton, serait d'être affecté aux collections intéressantes du musée d'archéologie. C'est la revanche de ce temps, en attendant qu'un autre inflige à son tour les usurpateurs. Quelquefois, comme au mi-côteau dans la gueule d'un canon désemparé, toute cette invincible déchéance aboutit à cette chose charmante et inquiétante, la rumeur d'une école abritée dans une maison féodale ou dans un asile religieux.

La besogne de s'élargir, de se tailler des habitations dans les vieux murs, de se loger, soi et ses petits, parmi les décombres du passé, a fait pousser la cité ouvrière. Ce n'est plus ici, comme dans les villes modernes, croissantes sur leur fumier de grands hommes et de choses abolies, un musée rangé des larves, avec ses nomenclatures pantoufiques gardant rigidement la forme décomposée du cadavre de ce qui fut de la substance saisie. Une sève effervescente a poussé pêle-mêle les étamines, d'un jet ininterrompu qui à la longue a

fût un grand arbre couvert, comme ces treize évêchés que ces dragons de Lorraine ont étroitement enlacés, au point de les changer en une forêt de feuilles sous lesquelles le bois mort ne s'aperçoit même plus.

Il y a bien de la bruyante ruche actuelle, avec ses palais, ses universités, ses foyers de gaîté, ses circulations de foules, à ce Gand dans les rues duquel, après les orgies opérées par le duc d'Albe, de maigres haridelles errèrent, à défaut de passants, broutant solitairement l'herbe croissante entre les pavés. Tel qu'il s'étend, il rappelle bien plutôt l'abondance et la large vie tumultueuse de la période des communes, alors que, chez ces hommes des métiers, toute haut le courage sur la gorge des comtes, et d'autres fois, comme à Courtrai et à Gavre, consolidant entre la personne royale son lourd gonna de fer, le sang, abondant par la forte nourriture et exercité par la violence des luttes intestines,

VIEUX PALAIS DES COMTES DE FLANDRE.

leur donnait à la tête un rouge tapageur d'orgueil, et, comme des hauts, les lançait, nerveux et avant, dans la défaite ou la victoire, méprisants du danger, insensibles à la peur, mais glorieux d'héroïque exploit.

Gand, à cette heure, est une des forces les plus considérables du pays : toute une jeunesse y nourrit du pain de la science, pétri à son usage par une élite de professeurs, la lumière et la sagesse de cette grande école universitaire, sœurs dans l'idée de Bruxelles et de Bruges. Le même coup de piston aux usines qui accélère ses industries fait mouvoir cette autre machine, et la plus merveilleuse, l'intelligence humaine. L'esprit, en effet, garde ici une large part dans les préoccupations générales : toute la ville se presse aux conférences des maîtres de la parole; elle a des cercles littéraires, des académies de musique et de dessin, une bibliothèque, la plus riche du pays en documents concernant l'histoire nationale du seizième et du dix-septième siècle. Sa culture est toute française : il semble que la cour de Louis XVIII, en y séjournant, ait répandu dans le sol qui lui recréait aux chevaliers du lys, le goût et la tradition des élégances royales de France. Ses salons de peinture lui ont

fut un renom universel parmi les artisans. Travaillant en des ateliers mystérieux comme des cloîtres, issus aux écoles d'artisans, où s'est perpétuée la pratique des ancestrales industries, l'école Saint-Luc, patiente et vaillante de faire refleurir, dans la sculpture, l'imagerie, la ciselure et l'ancien peinte, les saines ferveurs de l'art chrétien. Ardente, en outre, aux revendications politiques et sociales, la cité apporte à la vie publique la passion généreuse, la véhémence de verve, le goût de la lutte inscrits à chaque page de son histoire : c'est la continuation des énergies séculaires, autrefois dépensées sur les champs de bataille par les gens de métier en qui déjà s'agitait l'âme communale, et aujourd'hui appliquées au développement régulier, presque sans soubresauts, de cette idée devenue la base des sociétés modernes. Gand, la grande ville ouvrière, est aussi l'un des centres puissants du prolétariat belge. Sa maison du Peuple, « Vooruit », fonctionne avec la régularité d'un organisme où se concentrent les activités d'une coopérative ramifiée en tous sens et l'outillage complexe d'un parti qui a ses services et son administration. C'est le palais populaire et comme la maison commune, le cœur vivant de la cité prolétarienne. Elle ouvre ses vastes baies sur cette place du Vendredi, où coula par torrents le sang des Communiers. Il semble que du haut de son socle, Artevelde la désigne aux hommes de son temps comme la bastille placée dans l'axe des avenues frayées par son génie d'agitateur et de politicien.

Il faut avoir parcouru, en temps d'élections, les innombrables estaminets de cette ville de buveurs d' « witzet », même les petits cafés auxquels on descend par des escaliers plongeant sous le niveau de la rue, dans un crépuscule humide de caves, — d'où leur vient leur nom de « kelders », particularité toute gantoise et qu'on ne retrouverait point ailleurs, — il faut avoir vu là, massés autour des tables, les énergiques figures du bourgeois et de l'homme du peuple se rapprocher dans la chaleur des controverses, avec des gestes décidés et qui appuient de coups portés dans le vide la solidité des arguments, pour comprendre à quel point l'ardeur combative est demeurée ici vivace.

Cependant, si ensevelie qu'elle soit par la germination du présent, cette poussée de toutes les graines bonnes ou mauvaises d'une civilisation surchauffée, la physionomie de la grande commune du quinzième siècle persévère encore çà et là. La place du Vendredi, avec son énorme terre-plein bordé de maisons déchiquetées, aux pignons en dents de scie, en proie d'où de rues filant dans tous les sens, si commode pour les flux et les reflux de population, aux grandes masses d'air où serpente où la voix des tribuns roulait, véhémente et répercutée, offre un cadre que l'esprit n'a pas de peine à remplir. Cet homme trapu, la face ardente et chevelue, qui harangue, du balcon du « Toogdaie », la foule haranguée dont les cornes battent les nues, c'est bien le Jacques Van Artevelde qui, dans son attitude statuaire, se tournait tout à l'heure vers la Maison des Ouvriers. Une immense clameur couvre la dernière de ses paroles ; tous les bras sont tendus : on l'acclame ; il est le roi de la cité. Aux Armes ? et bouleversera la place se vide dans l'entonnoir des rues voisines, par grands flots noirs qui, s'engouffrant dans les maisons, en sortent, la hache et la pique à la main, et courent se précipiter par la campagne à la rencontre des chevaliers français.

Attendez quelques années, passé le temps pour que ce fruit qui porte en soi son ver se rappelle la popularité se pourrisse ; et la même harangue, naguère portée au triomphe, près, comme les vieilles idoles, roulé aux objections de la rue, va crever sous le poignard d'un assassin, dans le couloir d'une écurie. Le sang, passé encore pour ce héros ? coule son sang coule dans la boue d'une injure vile ; on l'accuse de vilain et il meurt comme une bête humide, sous l'énorme clameur lâche de la foule. Relisez le grand historien depuis, sous les cris haineux d'une sanglante justice, se traîne à présent dans la place,

PLACE DE VERDRON ET STATUE DE JACQUES VAN ARTEVELDE.

à Frédéric III, avant la guerre, se dressait la statue d'une Minerve jacobine, qui elle-même avait succédé, installée les ghères de ce monde, au Charles-Quint monumental élevé par les Gantois dégénérés, haineux la main qui les avait si radicalement châtiés.

Rien n'est mélancolique comme cette espèce de concession à perpétuité d'une voie de pierre, soumise aux vicissitudes des temps et dont les statues s'écroulent, plus fragiles que des murs de sable. Quelle Minerve en marbre ou en bronze aurait d'ailleurs pu tenir sur ce sol mouvant, toujours ravivé par le flot populaire charriant aujourd'hui les ruines de ce qu'il avait bâti la veille? Trop de sang y a coulé encore les pavés pour que le « permanent sur » y soit autre chose qu'un temps d'arrêt à mi-chemin du guillotin et de l'échafaud, et qu'un peu de stabilité ait pu s'asseoir dans cette terre amère, toute gorgée de sève humaine. A grandes ondes elle a ruisselé ici, la fontaine de vie, soit dans des rixes de particuliers, — on sait qu'il ne compte pas moins de quarante-trois personnes tuées, — soit dans les rencontres des milices descendues à la rue et s'entr'exterminant. Une rivalité ayant éclaté entre les Foulons et les Tisserands, cinq cents morts demeurèrent sur le carreau. La vie ne semblait pas peser aux mains de ces hommes qui la gaspillaient et la perdaient comme à travers une insouciance de héroïnes, mais aux ventres ainsi qu'à des bombances.

VII

Les monuments. — L'Hôtel de Ville. — La cour Saint-Georges. — Le Beffroi et la chaire Renaissance. — Quelques vestiges de peintures. — Les Maisons des Corps Nobles. — Le quai aux Herbes. — Les Lions de Bakel. — Le « Belle Grâce ». — La chaire Louis-Quinze. — L'église Saint-Bavon. — Rapidité de la ruine. — L'« Adoration de l'Agneau » par Van Eyck. — Le « Saint Bavon » de Rubens. — Les cathédrales flamandes.

Gand n'éveille pas seulement ces idées sévères. Il a un coin aimable, d'un air ferri, et qui évoquerait, à côté des désastres, la pensée d'une vie de splendeur et de tranquillité, alors que la cité pouvait penser à s'édifier un chevet, elle pour qui le chevet était souvent la pierre des tombes et qui, comme le grand Merlin de Saint-Médegonde, semblait s'être proposé cette devise : « Repos ailleurs ». Peut-être, il est vrai, n'est-ce là qu'un de ces sophismes modernes, une bouffée de ce sentimentalisme qui nous gâte si fort dans l'exacte appréciation du passé. La mort, dans ces centres d'humanité débordante, allait de pair avec la vie. Une émeute ne déséquilibrait pas le train des activités publiques. Les batailles de la rue étaient comme un exutoire par où s'écoulait le trop-plein des énergies du sang. Et, tout en haut et se faisant tour, les Gantois soignent de grosses tours de bâtisseurs, offrant à chaque coin de rue des palais, des églises, des maisons de corporations, dans un caprice charmant et subtil de la pierre.

Leur Hôtel de Ville, malheureusement gâté par des saletés disparates, une hybridité de styles plaqués après coup, comme des rajouts sur un tableau, avec des pilastres et une colonnade à l'italienne accolés aux fines découpures de l'ogive, mais d'une ogive déjà arrondie et déguisée par des feuilles d'acanthe, se gaillarde sur toute sa hauteur d'entre-lacements de rinceaux et de feuillages, parmi aux enbrèvements de rolles et de rinceaux qu'y mêlèrent une énorme vigne sculptée à la pierre. Cent, dans son irrégularité et son flori extravagant de gothique, le moment digital de la transition entre l'ogive épaisie, tournée aux pointes de la rinceau, et les cintres aplatis ou surbaissés qui font présager la Renaissance.

En face de l'édifice énorme du cœur de la ville, penche de cette vieille grâce aujourd'hui dégagée où s'affrontent ces témoignages toujours vivants de la grandeur gantoise, Saint-Bavon.

le Beffroi, le Steen. Leur austérité est tempérée par la grâce élégante et fine de cette tour Saint-Georges, ancien palais où siégeait la gilde des Arbalétriers et que couronne un toit à petites lucarnes capricieuses, par la noble ordonnance de l'ancienne Halle aux Draps, avec son mince pignon flanqué de tourelles et sa façade percée de fenêtres gothiques accouplées s'élevant aujourd'hui, dans les longues salles de l'étage, les parades d'ouvrages de la noble confrérie de Saint-Michel, exercitée par Albert et Isabelle.

Ce n'est encore que le point de départ de ce défilé de monuments qui se poursuit à travers le Bloq-Poort, s'étale au Marché aux Légumes, s'enfonce dans le réseau des petites rues avoisinantes, gagne la place Sainte-Pharaïlde, longe les quais de la Lys, et, aux confins de la vaste agglomération gantoise, aboutit aux lourdes tours jumelles du Rabot, émergeant encore deux gros poivriers de pierre. Leur masse trapue semble témoin encore, à travers les âges, de la violence des passions qui agitèrent ces cœurs orgueilleux, exaltantes dans le succès autant que grondantes dans la défaite; avec leur apparence hostile et le vague geste de bravade qu'ont quelquefois les monuments, comme si l'âme d'un peuple était capable de façonner la pierre sur ses mouvements et pouvait lui communiquer le frisson de ses colères et de ses enthousiasmes, elles symbolisent bien les énergies d'une race véhémente et rude qui croit tout à la mesure de sa force, égliser, beffroi et jusqu'à ce canon dont parle Froissart :

L'Abbaye de Saint-Bavon (Gand).

« Pour plus parfaire ceux de la garnison d'Audenarde, ils (les Gantois) firent faire et ouvrer une bombarde merveilleusement grande, laquelle avait cinquante-trois pouces de bec, et jetait carreaux merveilleusement grands et gros pennés, et quand cette bombarde décliquait, on l'ouït par jour bien de cinq lieues lès, par nuit de dix, et aussi si grande noise en décliquer, qu'il semblait que tous les diables de l'enfer fussent en chemin ». Il n'est plus, pour rappeler ces monstrueuses machines de guerre et en donner approximativement la mesure, que cette espèce « Belle Gisette » de la Vauchelmont, ainsi baptisée en mémoire d'une certaine comtesse de Flandre, Marguerite d'Bourgogne, avec laquelle le peuple gantois fut longuement batailler, Bourgogne, elle dut l'être, sans doute, pour mériter l'analogie avec cet engin et qui se chargeait au moyen de boulets en pierre de taille et de barils d'une véritable faïte de fer, de pierre et de verre.

A l'angle de la rue Saint-Jean, écrasant les abrivoirs de son formidable entablement de meurtrières, le grand soldat de la cité, le commandeur de pierre, le pouvoir dont maugréaient la révolte et la victoire, cette hautaine incarnation des libertés flamandes, le Beffroi, couronné de lions armés d'une torche géante, dardé en l'air en sept ou quatre flèches sveltes, tournées aux points cardinaux, flanquées autrefois d'une, celle qui regardait le nord,

LE BEFFROI DE GAND ET LA HALLE AUX DRAPS

descendre de son piédestal de plusieurs centaines de pieds, après avoir plongé pendant des siècles ses regards dans les lucarnes frêles bâties par les vents de la mer, a fini par s'ébouler au château de Saint-Revais, où, devant son masque terni et sa carte percée du poids d'un plomb sur la garde de son épée, vous croiriez voir l'esprit des croisades ressuscité par ce roc à forme humaine. Là-haut, dans la cage gardée par le cuivre, au cœur de bronze, qui tinte la cloche Roelant, regnant la tour du battement de ses ailes, — « Mon nom est Roelant : ch'ie Alleppe, dus n'i brusl; ch'ie bryde, n'i sarra ni cabelaud », disait dans sa rouge vantaise l'inscription flamande gravée sur sa paroi. « Mon nom est Roelant ; quand je crépe, alors c'est l'incendie ; quand je m'élevande à toute volée, alors c'est la tempête en Flandre. » Et la chanson naïve de ce geôlier d'airain recommençait, où le suif, à de brefs intervalles, annonçait la tempête qui du large accourait, avec ses cavalcades capricieuses en guise de dragons de feu. De la turbulente Roelant, il ne reste plus rien à présent que l'horlogerie d'un carillon, le carillon d'Hemony ; — l'aigle, fondu

CAEN : LE BASSIN.

avec tout le reste dans le creuset du temps, est devenu un pinson chantant au fond d'une boîte à musique.

On n'en finirait pas, d'ailleurs, s'il fallait s'apesantir sur ces mélancolies : à chaque pas dans la ville, il s'en trouve qui nous importunent en arrière et font entendre le glas du souvenir. Et puis, à quoi bon insister ? Le présent, de son large remous tournant qui fiche avant de briser et à la fin emporte tout, a fait ces poussières d'antiquaille si de gloire. Il vaut mieux passer en curieux, avec la philosophie que donne le sens des incompressibles fatalités, devant cette vie nouvelle greffée sur l'ancienne et qui, aux creux des rives, aux refends des majestés abolies, a poussé tumultueusement ses sergous. Donc, bouche close, mais l'œil grand ouvert, allons voir ce que les guides, ces portières parisiennes et inquisitrices, appellent les curiosités de la ville : comme fastidieux se borner à n'en indiquer que quelques-unes.

Près du pont du Lazaret deux maisons, désignées sous le nom de « Maisons des vieux

Bourg », élégant de pittoresques façades, historiées de rinceaux et de motifs sculptés comme de vrais tableaux de pierre. Celle qui fait l'angle porte à ses pignons les trois vertus théologales parmi des volutes et des guirlandes, et plus bas se couvre d'une composition symétrique de scènes mythologiques, autour d'un bas-relief représentant un cerf ailé, avec cette inscription : « Vliegenden Hert ». Quelle industrie pouvait répondre à pareille enseigne? On l'ignore; mais certainement la maison voisine, bâtelée de bas-reliefs où figurent aux deux côtés de l'architrave, avait un trait de grosse hôtellerie, suffisamment établi pour que la seigneurie ouvrit l'hospitalité, n'eût pas besoin d'être soulignée à sa frontière. On dut repaître là à pleines tables, dans ces temps où les estomacs étaient encore mieux culs que ceux d'aujourd'hui. Les deux maisons suppléent d'ailleurs l'exubérante sculpture de ce dix-septième siècle en Bretailles, reboisant la Grand'Place, fournit ses maisons en forme de navires, avec

LE CHÂTEAU DE GAVERSTEEN.

des encadrements de chevaux marins, des statues de tritons et de sirènes, une plaisante débauche de mythologie.

Si amusant qu'il soit pour l'œil, ce coin du vieux Gand ne vaut pas toutefois les quatre pignons plantés en plein milieu du quai aux Herbes, dans la grouillante circulation de ce quartier d'eau, encombré de barques, de carioles, de tombereaux, et, de plus, battu par les bouchers et les maraîchers, une triple échappée narrative animée du bruit des déchargements et fournant les beautés typiques du peuple. Au milieu des autres habitations, d'une modernité affligeante, les quatre maisons, avec le relief de leur architecture si exquisement stylistique, un fier air de grands seigneurs s'ensoleillent dans un triple. L'une, surtout, en gothique fleuri de 1531, est un pur bijou orfévré sous ses entablements serpentés roulés les tiroirs d'un chiffonnier et montant jusqu'aux tourelles du toit. En ce palier, la corporation des Francs Bateliers tenait ses assises. Les Messagers de grand occupaient la maison voisine, une architecture moins ornementée, mais qui de tout son poids semble soutenir et

QUAI AUX BRIQUES. — MAISONS DES FRANCS BATELIERS, DES NOUVEAUX QUAI AUX BRIQUES, DU PORT DE GRÈVE ET DE L'HÔTEL, QUAI DE L'HÔTEL-DE-VILLE.

minuscule édifice, pauvre à sa base, comme une ravenelle dans une fente de mur. « Het steenen huys », ainsi appellait-on cette loge où se percevait jadis le droit de tonlieu. A peine aperçoit-on son pignon en accolade de coquin, perdu qu'il est dans l'ampleur de son entourage, d'une part la maison des Mesureurs de blé, et de l'autre le haut bâtiment romain, avec ses deux étages en retrait dans lesquels, au moyen âge, s'emmagasinaient les blés du droit d'étape. La restauration récente a rafraîchi ce que le temps avait lustré d'une patine chaude, recousu les angles, ébarbé les rinceaux, peloté les bossettes avec ce grand art de peintre-statuaire qui relance, accuse, chaussure, crible et dans une tête de mort fait tenir un chef-d'œuvre.

Ce merveilleux tonnail du temps, allez le voir surtout au cloître de Saint-Bavon; là, dans ce vaste cimetière de silence et d'oubli, où les tombes ne sont plus que des traces vides et où la mort, si c'était possible, serait plus que de la mort, puisque la poussière de ce qui fut la vie ne s'y voit même plus, la mystérieuse beauté du squelette vous apparaîtra plus sensible qu'ailleurs. Au septième siècle, trois siècles avant la naissance de Gand, s'élevait en cet endroit un monastère; quand enfin le « Portus Gandavus » apparaît, lui, le monastère, comme un patriarche, assiste au développement de cette nouvelle venue parmi les cités. En 1300, il a déjà des biens immenses; en 1769, il sert à la célébration du mariage de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; et telle est son imposante grandeur matérielle et morale, qu'il semble longtemps absorber toute la chaleur de la contrée. Brusquement une heure sonne, qui sert fin à sa gloire. Charles-Quint, irrité des révoltes des Gantois, tourne ses yeux vers la puissante abbaye et rêve d'en faire une citadelle qui tienne en respect ce peuple de mauvaises têtes. Il y a bien là-bas le pape; mais la tiare s'incline devant l'omnipotence du sceptre. De partout s'amasse une armée d'ouvriers, et le monastère est attaqué avec la même fureur qu'une bastille; il n'en reste qu'une crypte, un bout de cloître, des roses, un tertre de débris sur lequel, depuis, les guinses folles soufflées par le vent ont fait pousser une forêt de végétations. Au printemps, des touffes de lilas oscillent sur la dévastation universelle, les murs se constellent de floraisons, la germination gagne jusqu'aux excavations béantes dans l'ancien prieuré et qui, comme des moules, ont gardé la forme des corps qu'on y descendait. Aucune oraison funèbre, fût-elle de Bossuet, le grand embaumeur, n'approche de la majesté de ce tas d'écroulements, où le vent traîne avec une plainte presque humaine et qu'arrose seul le flocon des feuillages, comme le ruissellement de l'eau à la place où une vie s'est englotie.

Les siècles ont bouleversé jusqu'à la trace des anciennes installations; par-dessus les voûtes, la terre s'est haussée; ailleurs, des murs se sont abaissés; tout est resté confondu. Et pourtant des morceaux admirables, demeurés dans l'écroulement du reste, témoignent encore de la magnificence de cette maison religieuse. La ville actuelle en a fait une sorte de musée de Cluny où des pierres tombales, des statues, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, arrachés aux décombres et numérotés sous les arceaux du cloître, inclinent l'esprit à méditer sur la vanité même des vénérations.

Encore, parmi les innombrables couvents dont partout on entend tinter les sagnes dans la ville, ne rappelle-t-on l'abbatiale splendeur de Saint-Bavon. Elle est passée aux églises et sa première ligne à celle qui devait hériter du nom de son monastère, lors de la translation, en 1540, du chapitre collégial, à cette somptueuse cathédrale gothique, décrite comme un palais d'une profusion de marbres et de tableaux et où, à certains jours, le clergé des paroisses, dans l'éblouissement de ses chasubles, vient officier devant le trône de l'évêque. L'église, qui s'appelait alors Saint-Jean, était bâtie sur une crypte profonde et ténébreuse.

Cette crypte existe toujours ; là, sous la lumière bienfaisante des vitraux enfoncés dans le mur, s'accomplissent encore aujourd'hui les mystères de catéchisation. D'énormes piliers trapus, reliés par des cintres, blanchissent dans le demi-jour humide. Et tout le long du pourtour se succèdent des chapelles, au nombre de quinze, avec peintures, boiseries sculptées, bas-reliefs et pierres tombales. L'une d'elles recouvrirait la sépulture de Hubert Van Eyck et de sa sœur.

C'est sur ces arceaux de la crypte que pesent les trois nefs du temple, une sévère et merveilleuse ordonnance alourdissant ses magnificences de chœur, avec une succession ininterrompue de fastueuses croisées. Ce goût de l'étalage et de la dorure qui nous émerveillait à Anvers se reproduit ici dans toute sa force, sous forme de colonnes en spirale, d'architraves surchargées de figures, d'autels chatoyants d'or, de vermeils flamboyants comme des brasiers, de sarcophages ciselés comme des châsses, de grandes peintures célèbres où Van Eyck, Rubens, Otto Venius, Pourbus, Van Couwe, ont prodigué le coloris.

Une des chapelles surtout s'illustre du prestige d'une œuvre incomparable. Le maître à qui fut attribuée l'invention de la peinture à l'huile s'y éternise en cette admirable « Adoration de l'Agneau », devant laquelle l'esprit prend vaguement la pensée de contemplation imaginée par le peintre lui-même pour les personnages de sa grande scène symbolique. A peine les volets du triptyque ont-ils tourné sur leurs gonds, comme les vantaux d'un portail, qu'une lumière plus subtile que celle du jour naturel caresse les yeux, jaillit toute vive de la blancheur d'innocence de l'Agneau et du rayonnement des adorations qui l'entourent, ainsi qu'une eau de grâce ruisselle des fontaines du divin amour. En même temps l'oreille, affolée au contact des surexcitations de la vue, par cette loi qui répercute la vibration d'un sens à travers tous les autres dans une sorte de plénitude de la sensibilité, perçoit des musiques séraphiques et lointaines, accords d'une infinie douceur faits des soupirs de toute une foule priante et, du fond des gouffres de l'extase, aspirant à la félicité des conversions spirituelles. Aucune salle au monde, je pense, ne donne la connexion de ce chef-d'œuvre inouï où les fleurs, tombées sur les parvis comme de la poussière d'étoiles, sont elles-mêmes pareilles à de la candeur qui attendrit, où un vent de mystique tendresse fait onduler les longs plis des tuniques blanches et bouillonner l'écume des cassolettes dans les frissons de l'air, où la couleur, étincelante comme des gemmes liquéfiées et toute chaudbe des rayons partout visibles d'un invisible soleil, semble sonner des notes larges ouvertes du ciel en une pluie de trompettes scintillantes. L'Agneau, debout sur l'autel, tourne une face presque humaine, ornée d'un grand œil doux, vers les innombrables théories d'élus et de vertus combattants dans ces magnificences d'apothéoses ; à l'extrême plan de droite, les apôtres, les confesseurs et les martyrs, avec leurs rudes visages hâves, hâlés par la prédication au désert, blanchis par les tortures du supplice, mais tous transfigurés par la sublimité de la foi ; à gauche, les patriarches et les prophètes dans une majesté d'attitudes et de visages où, par l'effet de la révélation, se lit la constante approche du Tressaint ; puis, s'avançant de par des processions, parmi un enveloppement de blancheurs et une clarté lactescente qui donne aux corps comme l'enlèvement des purs esprits, les sages-femmes vierges et martyres balançant des palmes et des lis ; et enfin, tout rehaussés d'or et de pierreries dans l'éclat de leurs chasubles et de leurs dalmatiques, et semblables à un long fleuve de pourpre et de lumière roulant à travers un paysage, le groupe des saints évêques et des chefs d'ordres monastiques. Au loin, dans la sérénité du ciel, les tours de Maestricht, de Maseyck et de Maestricht, dressées sur la même ligne que le Dôme de Cologne, ressemblent à des patriarches géants et l'artiste aurait rêvé d'allumer le feu de ses flèches lumineuses pour les faire auxquels fut rendre son existence.

Mais devant les exubérantes ordonnances du « Saint Bavon » reste dans l'abbaye de

Saint-Amand », la source vivace de paix et d'adoration demeure dans l'esprit et ne peut être tarie. Et pourtant Dieu sait si Rubens, l'étonnant ouvrier, prodigue, dans cette grande salle ordonnée avec une *splendeur* inégalée de mise en scène et un étalage somptueux de mitres, de dalmatiques, d'orfrois et de satins, les magies de son étonnant génie de décorateur! Dieu leur goûte théâtral se pourtant heurté, ployant le genou sur les marches de l'autel où l'ostensoir les dignitaires de l'abbaye, grandes figures illuminées, sous les palmes et les pourpres sacerdotales, des feux d'un serment couchant, le futur saint, en armes de guerre et recouvert des plis flottants d'un manteau de pourpre, fait son entrée dans le matériel grave de la grande tentative religieuse, accompagné d'une suite de pages et d'écuyers, comme s'il s'agissait de quelque fastueux cortège évoluant sous les voûtes parées d'un palais, aux accords des fanfares de théâtre et de cirque. La toile est partagée en deux parties, selon le mode auquel le maître Rimaud recourt plus d'une fois, notamment le « Saint Roch », où une division semblable était semblable aux double action parallèlement prolongée. Tandis que, en haut, presque dans des gloires d'apothéose, le héros du tableau s'humilie comme d'autres se redressent, avec sa fière élégance de capitaine et de gentilhomme, on voit en bas, à l'avant-plan des degrés gravis par sa suite, un seigneur à calde tête barbue se pencher sur un groupe de malheureux et puiser dans un plat porté par un page de pleines poignées d'or dont il soulage les hallucinantes misères prosternées à ses pieds. Deux belles dames, aux grasses poitrines tourmentées sous des étoffes étincelantes, et qui assistent à la réception avec un geste de surprise, surgissent au milieu de ces désolations, pareilles à de vivantes caryatides naturellement grecques, mais plantureusement nourries de sève flamande, témoignant de l'éternelle tendresse du peintre pour la beauté forte en viande et lente en couleur qu'on voit fleurir comme un bétail heureux au soleil de son art.

Cependant, de chapelle en chapelle, les belles toiles, les marbres superbes, des statues de femmes et d'or ciselé se succèdent. Ici, le « Christ parmi les docteurs » de Fr. Pourbus, étrange et attirant tableau sur lequel est répandu l'éclat de la cour de Charles-Quint, celui-ci vieilli au premier plan, à côté de Philippe II, et plus loin, Granvelle et le duc d'Alle, une étonnante page d'histoire écrite par un contemporain et où l'on voit que ces hommes, chez lesquels nous sommes trop de chercher des faces d'hyènes et de chacals, ressemblent ainsi la tête qui souvent ressemble à l'homme bien plutôt que celui-ci ne ressemble à la bête, avaient des airs graves et froids de diplomates désabusés ; là un « Christ entre les larrons » de Gerard Van der Meer, puis encore une « Reine de Saba » de Lucas d'Heere, le « Mauvais riche » de Michel Van Coxcie, un « Christ sur les genoux de la Vierge » de Jérôme Van Boetheyt, et plus loin une « Vierge adorée par les saintes femmes » de Nicolas Lemachers, cet élève de Rubens qui alla prendre en Espagne la couleur enflammée, les ombres fulgurantes et les couleurs hachées de Zurbaran et de Ribera. Ceux au commencement d'art qui ne fait pas, recommençant dans la grande nef avec la chaire de vérité de Gustave Laurent Delvaux, un « Arbre de la vie » ramifié en arborescences touffues, au pied duquel le Purgatoire, au cauchemar d'un mouvement admirable d'effroi et d'illuminisme, voit apparaître la Vérité ; plus loin, continuant dans le chœur avec des cuivres merveilleux, de fins feuillages de bois, un étalage de marbres, spécialement le remarquable du Général Triest, un prodige de matière ouvrée, ciselée, fouillée, la dernière œuvre de Jérôme Duquesnoy, qui de notre après mourut sur l'échafaud pour expier une faiblesse de la chair.

Un catéchisme sur de l'image flottante et pathétique, des reliefs moulés, de l'architecture contournée, du symbolisme matériel règne d'ailleurs dans presque toutes les églises de Gand. A Saint-Michel, dont le cœur carré, arrêté à mi-hauteur, élève au-dessus du pavé roman

un colossal rougeaud, et qui, en 1791, devint temple de la Raison, vit se lasser sur ses ruines, à la place du Dieu catholique, une statue de la Liberté, c'est Van Dyck qui attire les regards avec un « Christ mourant sur la croix », un chef-d'œuvre de douloureuses et nobles élégances, dans une chaleur stérile d'atmosphère confuse comme une vapeur sortant des grises pâleurs des carnations. Mieux à Saint-Jacques, la sévère église du dix-huitième siècle qui dévore dans l'air ses tours romanes, et à Saint-Nicolas, entre colosse tout rouge de réalité, la décoration théâtrale garde ses droits, augurative encore, aux grandes fêtes de l'année, par l'étalage des trésors leurs sous clef dans les sacristies : les bures, les pallemons, les dalmatiques, toute une magnificence qui dort chaude sous la flamme des vitraux, constelle de perles en grelots l'ombre des forêts et, comme une pluie de paillettes, se met à ruisseler le long des dalles.

VIII

Ascension du grand vol de la cour de Saint-Bavon. — Les bombardements. — L'eau et le bétonage. — Industrie des petits ramiers. — La fabrication de la soie à Krijnen. — Dîner canadien. — Un villageois jouant de quilles. — Fondation accidentelle d'hôtels de ville. — Antagonisme des villes flamandes. — Les campagnes et les cultures paysannes.

Du haut de Saint-Bavon on aperçoit au dominant *dévalement* de pays : c'est la grande terre verte déjà entrevue à Malines et à Anvers, mais ouverte d'une vue plus abondante encore dans ce coin de contrée baignée partout par les eaux. Les prés, les labours, les champs de colza, de trèfle et de lin brodent le fait de l'horizon d'une immense tache pâle d'aquarelle, prolongée dans la matière scintillante de l'air. A Tronchiennes, le vert buté des prairies, pareilles à des boulingrins anglais lavés d'un incessant ruissellement de fontaines, a une limpidité perlée d'émeraude. Puis encore Melle, Loochristy, Evergem étendent dans tous les sens leurs régulateurs grumes de potager. Et tout là-bas, dans le brouillard chaud de juin, Wetteren aligne ses bombardières. De Wetteren à Alost, la ligne du chemin de fer longe presque sans interruption des étendues plantées de perches au long desquelles s'entrelace la verdure claire du houblon, cette vigne flamande dont la sue, cuite dans les cuves, prépare les fermentations de la bière. Toute la grasse richesse des Flandres s'alimente aux réservoirs de ce pays de cocagne des vidanges de pots. Cependant plongez vos regards dans la plaine : un large réseau d'irrigations partage le sol en une infinité de canaux reliaient comme des cordées d'argent, et qui, à l'intuition de l'appareil vasculaire dans l'organisme humain, font circuler la vie à travers le paysage. A plus forte raison, les rivières ressemblent à des artères, roulent à ciel ouvert les rôles nourriciers indispensables à cette terre toujours en travail. L'eau est ici la grande nourrice, fertilisant tout sur son parcours, charriant les limons, lustrant les engrangeurs d'un ravitaillement perpétuel et tirant du Sud de la glèbe les racines. Parallèlement aux voies de terre et de fer, elle construit, en outre, une route continuellement fraîche et pas sûr, du lent glissement des chalands, semblables à de gros poissons emportés à la dérive, le commerce descend au cœur des villes riveraines.

Toute une partie des provinces flamandes s'anime du mouvement sonore et des silencieuses activités du bétonage : tandis que les hordes rouges coulent du béton, les femmes, entre les rives, dans le claquis léger de l'eau refroidie, la femme, assise près de l'échafaud, ravaudé du linge ou écorge un poisson fraîchement pêché, les petits, accroupis sur les talus, regardent filer les barges de leur œil mélancolique, et le père tantôt pèse de toute sa force

Tableau de Jacques Blanc.

LE CHRIST MOURANT SUR LA CROIX, D'APRÈS LE TABLEAU DE VAN DYCK A L'ÉGLISE SAINT-MICHEL.

sur le gouvernail, quand le galeux rive aux tournants, ou plonge dans sa longueur la gaffe avec bonne foi, il ne se rattrape le tirant de l'eau. Aucune hâte ne trouve le pêcheur de cette vie dormante qui ne s'accélère un peu qu'au passage des écluses, aux approches des quais où pendant le déchargement, et qui, comme l'eau sur laquelle elle roule, s'écoule sans bruit, dans une paix de mitre.

Si quelque jour vous voyagez dans ces latitudes, entendez-vous avec un de ces mariniers de batellerie, bonne gens très doux, d'une placidité de visage et de caractère qui ne se démentit pas, bien que le rattrape par le gel et la pluie, ait ses repliées dans ces habitacles exigus où il vit en tripotant ses rebâbes de large : pour une obole, il vous accueillera à bord. Et, initié à cette vie bonne, errante à travers la solitude des paysages, avec le frisson de l'eau sous les pieds et le bourdonnement du vent dans les cordes, vous verrez

LES BATELIERS SONT HEUREUX ET GAIS.

peu à peu se dessiner dans le lointain les tours de Termonde, d'Alost, de Nieuwe de Gramont, de Beyne ou d'Audenaerde, les rebâs habituels de ces mondes du fleuve et de la rivière.

Toute la chaleur vitale n'est pas accaparée par la métropole : si absorbant que soit le grand pouvoir gantois, il reste assez d'énergie dans les petits centres pour qu'on entende s'élever de leurs agglomérations une rumeur d'industrie. A Beyne, perdu aux limites de la province, plus de quatre cents ouvriers travaillent en chambre à la fabrication de la soie, faisant tant bien que mal, avec leurs vieux métiers d'un outillage primitif, la concurrence à la nature. On s'imagine difficilement le rustique et riche travail de la soie dans une petite ville chétive d'aspect, loin du soleil qui fait pousser les mûriers. L'exportation n'en est pas moins considérable, et j'y ai vu une manufacture dont les métiers, ébranlés par des pédales sous la menace de la vapeur, font à la journée chacun dix mètres de bonne soie unie, laquelle se vend meilleur marché que les produits de Lyon.

Naissent-elles par d'industrie, presque toutes ces vieilles villes, qui, avant d'être tombées à la déchéance, ont connu l'apogée de la richesse et des énergies, nutritivaient encore les

peu de cette pieuse attention qui est l'aumône de l'esprit aux lieux irrémédiablement frappés. Le Temps a laissé debout, dans ces cimetières de pierre et de chair, des coins mélancoliques et charmants, auxquels une ombre de gloire est demeurée attachée : quand on la rencontre, c'est comme l'illusion d'un souffle de vie dans la rigidité d'un corps expiré. Même des bourgades, dans le fond des campagnes, croupent des mares, livrent un coin de rouge, font carillonner dans l'esprit des dates triomphales ou funèbres. Je n'ai pas oublié le matin d'hiver où, étant descendu à Sottegem, la porte d'un cercueil, soutenue sur ses pieds, me laissa voir, dans un crevasse de fer peint en rouge par un bigolow caprice de barbouilleur, les lames de plomb tordues et déroulées de manière entre lesquelles s'ammoncelait la poussière effondrée de celui qui fut le beau Lamoral d'Egmont. Une section coupait net le robuste tronc au dessus du thorax, laissant devines l'abattage d'une hache merveilleusement tranchante ; et, roulé sous dessus dessous, avec ses grandes orbites vides, dans les cavités béantes de la poitrine, la tête, cette tête si bien plantée entre les épaules et qu'on avait fait choir portant Philippe II, l'effrayant joueur de quilles pour qui les quilles étaient des hommes et qui les abattait avec un dos d'Albe, une boule, celle-là, faite du métal le plus irrésistible, montrait toute le trou par lequel était évadée la vie.

Chaque coin du pays a ainsi sa histoire et sa légende. Les hommes et les choses ont changé, mais d'irrécusables témoignages continuent à parler, dans le silence de la vie actuelle, des temps qui ne sont plus. Pour la plupart des villes flamandes, il semble que la gloire se soit immobilisée dans l'impérissable souvenir des grandes activités du quatorzième siècle ; l'aiguille, au calme de leur histoire, s'est arrêtée aux dates héroïques où elles furent mêlées aux agitations de cette époque de luttes et de revendications. Presque toutes, même les plus laides et les plus effacées aujourd'hui, donnaient alors librement des leurs, s'enfermaient de murailles puissantes, bâtissaient un beau de marbre et de travail dans l'universelle prospérité des Flandres. Elles avaient des usines, des industries qui les enrichissaient, de vaillants hommes dont les noms restent à travers leurs chroniques, comme des trompettes.

Bien que gravitant dans l'orbe des deux grandes cités qui, pareilles à des soleils, emplissent tout l'horizon du passé, elles gardaient, à côté de Bruges et de Gand, ces deux grosses sangsues jamais sur la carrière dans elles pompaient l'âme pour en faire l'aliment de leurs énormes vitalités, une libre allure d'autonomie. Souvent il leur en coûta de résister aux injustices parties de ces fières dominatrices : il fallut alors plaider à ses métiers, courir aux armes, descendre dans les plaines voisines. Gand pouvait mettre sur pied en quelques heures, rien qu'avec une seule de ses corporations, dix-huit mille hommes, la lutte était presque toujours inégale, mais rien n'arrêtait l'élan, comme des avalanches, les armées se roulaient l'une sur l'autre, et des deux côtés le sang coulait abondamment.

C'est merveille de voir l'indomptable énergie de ces petites cités marchandes, quand elles sont aux prises avec le colosse ; elles ne cèdent que vaincues, à un doigt de l'exterminations. Et si la guerre civile et la guerre avec l'étranger ne les entament d'ailleurs bien profondément : au lendemain d'un revers, elles recommencent plus ardentes l'œuvre interrompue ; il semble qu'elles ont toujours assez d'hommes pour remplacer ceux qui ont disparu. Chez elles, en effet, l'humanité se refait à mesure qu'elle se désagrège ; elle est la pépinière de vie, qu'en ce petit peuple de marchands et d'artisans, aiguisé comme un bien d'abattoir, le rouge gicle un tant pis, et que, après une coupe sombre pratiquée dans sa chair, son chair nouvelle se lève, comme l'autre héroïque et dure, toute pétrie d'indomptable liberté.

Même dans les campagnes, chez l'humble paysan ameuté par son cœur misérable aux cordes de l'animalité, la stabilité des villes semble avoir refait. Le paysan ne peut se résoudre

Cocina de Diego de Silva y Velázquez

à chaque nouveau labour en la glèbe maternelle, nourrie de sa sueur et de laquelle il attend en retour la subsistance pour ses bêtes et lui. Chassé de sa hutte par l'aurore de fer et de feu qui grande ouvre des sillons, dans ses champs incessamment ensemencés, il y revient après la tempête, et sans trêve recommence son dur labeur si mal payé.

À peine la cavalerie des barbares a-t-elle foulé le sol nourricier, labour autrement pénible que celui de la charrue, il passe avec une paix stoïque, la mort et la foi au cœur, le découragement écarté par la double humaine. La vie qui a roulé partout à mort, du reste, assez d'engrais sur ses sillons pour qu'à la longue il puisse son mal en patience. Entre deux éclaircies, il pousse ses maigres bœufs dans la plaine grosse de troupeaux, hélas, n'ont ni la graisse dont pas plus que de l'autre peut-être il ne récoltera la moisson, mais il puise au devoir, aux dures rigueurs de la vie, à sa sérénité qui crie humain, et sont large pas tout bêtement l'espace, tandis que son œil, diffus et opaque, embrasse circulairement l'horizon, redoutant d'y voir apparaître les grands chevaux caparaçonnés de l'ennemi. C'est la figure héroïque de ces temps agités ; la sombre peinture de La Bruyère semble avoir été faite expressément pour lui ; il n'échappe à la mort que pour subir les affres d'une agonie plus terrible encore, puisque, après tout, la mort serait pour lui un refuge contre des souffrances renaissantes et qu'à la glace s'ouvre un avenir gros des plus noires conjectures.

Ces mêmes réflexions ne pourront manquer de vous requérir si jamais, comme moi, le hâleur à la main, vous pélerinez à travers la campagne flamande. Où revit les chaumes sous lesquels s'abritaient ces troglodytes, hères comme des loups et un peu moins bien nourris que les pauvres de nos modernes paysans, leur terre ingrate uniformément dressée par-dessus le sillon, le grand pli sombre qui leur fendait le front, à ces va-nu-pieds de la glèbe qu'on traînait à peine comme des hommes et qui pourtant avaient des femmes, des enfants, hélas ! mis bas par les mêmes ou ceux d'un bois, comme les petits des bêtes, quand l'aurore des hommes d'armes réveillait leur troublant troupeau dans les fonds pleins de ronces et les pentes marécageuses qui coupaient leurs champs. Toute cette noire misérable de la condition humaine voilée, assombrit le paysage d'une vision de misérables créatures pantelantes et déguenillées, courant de taillement, de misère et d'abus.

Plus rien, à la vérité, ne rappelle ces temps funèbres qu'évoque seule la rêverie du poète, tandis que sous son pas s'envole la poussière du chemin, la poussière faite d'os de gueux exécrés au vent. Aux chaumières dévastées ont succédé les hordes plantureuses, grassement établies dans la paix des campagnes, avec ce bel air de prospérité solide qui à l'extérieur se traduit par la largeur des granges, l'ampleur des vergers, l'éclatant bodigeon des murailles, et à l'intérieur se dégage de la chair fleurie des gens et du poil soyeux des bêtes. Le nouveau paysan du passé est devenu le maître d'une exploitation pour laquelle il n'a plus à craindre que la grêle ou la foudre, ces exterminatrices mais d'en haut et contre lesquels rien ne se possède ; il n'a plus d'autres ennemis. Son grand geste de semeur, c'est en vue d'une moisson certaine et dont il recueillera le fruit, qu'il le fait. Il mange le pain que lui donne son froment, il boit la bière brassée avec son houblon, il est, parmi les bêtes de son arche, presque un roi dans son domaine. Des deux fléaux contre lesquels se débattirent ses pouilleux ancêtres, il y a longtemps que l'un a cessé de sévir : la [illegible] engraissé des maladies à longue rapière n'est, en effet, disparue dans le gouffre du temps, avec le cadavre décomposé du passé. Quant à l'autre, l'infécondité de la terre aux siècles nouvelles, de plus en plus il recule devant son obstiné labeur. Autour de Gand, la primitive plaine de sable et d'argile s'est transformée en une terre merveilleusement fertile, que les engrais, le travail et la main, l'amendement font fructifier sans répit.

IX

Particularités de la campagne flamande. — Amour des paysans pour la terre. — Habitudes des fermes. — Apparence de la Hollande. — Différences dans les mœurs et les aspects. — Hulst et Axel. — La plaine entre Axel et Terneuzen. — Échappées sur la vie flamande. — Les installations rudimentaires. — Promenades sur la digue. — La grand'place de Terneuzen. — Une visite d'art flamand. — Saint-Jean de Terneuzen et son trésor d'art.

Le morcellement confère à la terre flamande un aspect particulier aux villages de la Flandre : la plupart des maisons sont précédées d'un courtil clôturé de haies ou, côté du chemin, de fossés, selon la saison, de pivoines, de roses trémières et de tournesols ; c'est la part faite au plaisir des yeux dans les nécessités rébarbatives de la culture, une goûté de bouquet épanouie parmi les grosses verdures crues ou les brunes ondulations du champ ; car le Flamand n'oublie jamais d'agrémenter sa maison d'une note éclatante, coulée de fleurs dans un pourpris, asperges en cordons sur son dressoir, et sur le crépi bleu d'outremer des façades, le vert clair chantant des portes et des volets. Puis, derrière la maison, recouverte presque toujours de chaume sous qui, sur les rives sèches, se lustre de mousses veloutées, s'étend l'enclos, tout fumant d'engrais entre ses haies de saules ou d'épicéas. Une apparence de bienêtre fait penser aux petites fermes hollandaises, avec leurs murs lustrés comme des cloisons d'appartement, leurs fenêtres à guillotine peinturlurées d'un ton pimpant, leurs rideaux en brisepetites ramassés, rafraîchis par les lavages.

Passé Saint-Nicolas, on a presque un pied en Hollande ; mais, si bien préparé qu'on soit à l'aspect de la contrée hollandaise par la traversée du pays flamand, le contraste ne laisse pas que d'impressionner. On se trouve brusquement jeté dans des conditions d'existence différentes ; l'atmosphère a changé, couvre le paysage et l'habitant ; ce n'est plus la large ébouillante extérieure, le train actif et bretant, la grosse existence animale qui signalent les riches villages de la Flandre. Ici la fortune du métayer est comme diminuée derrière le grand silence ensommeillé qui pèse sur l'exploitation ; il semble que la vie se soit retirée au fond de la maison, avec un recueillement qui ne dépasse pas le seuil ; et l'on pense à quelque enchantement qui fasse peser sur le pays entier la torpeur d'un songe éternel. Les fenêtres, derrière les vitres assombries par l'obscurité du dedans, des têtes mettent des blancheurs furtives ; et une curiosité de grands yeux doux vous suit çà et là avec l'obstination inquiète des bœufs au pâturage.

Rien de travaillant comme cet air recueilli de béguinage, ni sorte de l'animation des basses flamandes : on se demande à quelles occupations le temps peut s'employer dans ces intérieurs d'une propreté figée et froide, où les heures doivent marcher d'un pas plus lent qu'ailleurs et qui ne s'égayent ni d'une chanson de marmaille, ni d'un ronflement de rouet, ni d'un cliquetis de vaisselle.

Telle fut l'impression que je ressentis un matin de pluie en parcourant Axel et Hulst, les premiers villages qu'on rencontre après avoir dépassé la frontière. Le brouillard avait caché le pavé des rues d'un glacis humide, par meilleur, aux boties, crevées de la boue des routes campagnardes, y manquaient des empreintes de terre jaune ; et, une à une, je vis sortir des maisons des femmes qui à coups de torchon firent disparaître ces souillures de mon passage. Ce fut à peu près l'unique connaissance que j'eus, cette fois, l'occasion de faire avec les visages de la contrée ; bien que l'automne fût peu avancé et que le mauvais temps n'eût point encore sévi, il n'y avait personne dans les chemins ; et j'arrivai dans l'après-midi

à Termonde, n'ayant aperçu sur ma route que d'immenses horizons de marais prolongés jusque dans le ciel sous des voiles transparents de vapeurs et des files infinies de peupliers émergeant des rideaux brumeux d'aunes qui symétriquement coupent la plate uniformité de ce grand sol mélancolique.

J'ai revu, depuis, dans la clarté printanière, les mêmes villages qui m'avaient paru si désolés à travers les grises hachures des pluies d'octobre; une végétation merveilleuse semblait en vert par delà les haies toutes en fleur; mais le même silence régnait dans la campagne, et, derrière les portes closes des grandes fermes, la sève murmurante des taillis et des arbres semblait se mouvoir dans l'ombre et le froid d'une solitude.

Je m'attarde volontiers au paysage dans la description de cette partie des Flandres; là

L'ÉGLISE DE SAINT-TRUDON ET L'EMBOUCHURE DE LA MOSELLE.

nature ici, en effet, absorbe avec passion les regards; une fermentation si généreuse monte du sol, qu'on ne peut en détacher son attention. Nous sommes, avec cette glèbe éternellement remuée et à laquelle le travailleur des champs se cramponne jusqu'à sa dernière heure, dans une vivante hécatombe dont le chaume tranquille va doucement se nourrir et y creuse des impressions épouvantables et lointaines. En s'attachant à la terre, du reste, c'est encore l'homme qu'on étudie, sa robuste vaillance, son incessible résistance aux duretés de la vie et sa sérieuse ascèse d'agriculteur, élaborant en silence le perpétuel miracle de la multiplication des pains. Tandis que sommeillent là-bas, en une *quiétude de paresse*, les petites villes déjetées, entrelacs cités orgueilleuses, dont les tourelles et les beffrois continuent à déchiqueter l'horizon, lui, le paysan, sans trêve attelé au *joug*, comme les bœufs fraternels dont il s'aide dans son travail, fait sortir des sillons la moisson. Un déplacement s'est fait dans les conditions de l'activité générale : des villes où, grâce aux métiers, à la grande industrie des draps et des laines, un peuple d'hommes fourmillait, broyait, payait, occupé, la prospérité a reflué vers la campagne.

Le colza, l'ancien serf à la merci de toutes les exigences fiscales urbaines, a pris sa revanche des oppressions subies, et, nourricier du pays qui le trempait jadis comme un bétail engraissé, en pressait la chair et les os, à son tour traite les villes en vaches à lait, leur soutirant l'or à pleines mains. Il suffit de voir aux marchés sa belle mine rebondie et sa mauvaise mauvaise à côté de l'homme des villes, bouffi d'une graisse pâle, pour comprendre que le véritable seigneur est souvent le maître appuyé sur son manche et fumant assurément dans son cerveau les rêves exorbités à ces jeunes serfs modernes, le bétail bourgeois tremblant pour son modeste pécule.

Autour d'Audenarde et de Termonde, le grand paysage vert est rayé par la large coulée grise de l'Escaut roulant ses eaux à la mer. Bientôt il pénètre dans la ville, refoulant les maisons pour s'ouvrir un lit à sa taille; et cette entrée d'un fleuve a quelque chose d'imposant et de solennel comme une marche royale. Sur son passage, les quais s'élargissent, les ponts s'exhaussent, aux échelles des débarcadères pendent des grappes d'hommes, une vie de commerce et d'affaires semble jaillir de l'écume de ses courtes vagues. On respire un air de grands horizons, et, comme des perles, çà et là des eaux débouchent sur des perspectives marines, où des jardins, des voiles luisent de l'aile, comme d'énormes goélands.

A Termonde, dans la rue de l'Église accueille, un canal allait du château au Steenpoort, entre des quais bruyants, et s'emplissait d'un perpétuel passage de bateaux. Aujourd'hui que le trafic des activités a sensiblement déserté, ce passage suffit encore à animer la tranquille petite cité. Un observateur, un contemplatif trouverait aisément l'emploi de ses heures à flâner le long des quais, parmi les piles de briques, de pavés et de sabots qui obstruent la circulation. Les bateliers de la Flandre, qui de toutes les villes riveraines amènent leurs cargaisons à Termonde, lui fourniraient en outre matière à d'intéressantes études sur la vie des fleuves, et il verrait à de certains jours la Dendre, pareille à un large corridor, s'ouvrir à de véritables flottilles d'embarcations.

Termonde est un de ces ports minuscules comme il s'en présente à chaque détour de l'Escaut, bien que d'une importance plus grande, en raison de la jonction que la rivière y opère avec le fleuve. Dans l'air flotte une saine odeur de goudron, mêlée aux relents vineux des berges ensoleillées, et par-dessus les ponts l'œil voit s'entre-croiser dans les fonds des rideaux de mâts et de cordages. C'est au long des quais une succession de tableaux tout faits qui retiennent l'attention par leur originalité et leur variété : ici, un grand bateau plat, profondément enfoncé dans l'eau et duquel les débardeurs retirent des sacs de chaux; ailleurs, une cargaison de moules fraîches de sortes crèvent de vanelle qui se vide à pelletées dans des paniers; puis des enfilades de cuves cerclées de peinture crue et suffisées dans le renflement de la rivière; des glissements de petites barques à travers les gros bateaux amarrés, des files de marinières aux oreilles percées de boucles d'or, fumant de courtes pipes noires, les yeux perdus dans les horizons où tournoie le vol blanc des mouettes; des tremblements de brunes marines traînant l'éclat du jour et s'élevelant autour des mâts en ouvrages floconneux; puis encore l'entrée ou la sortie des bateaux et des remorqueurs; la manœuvre des voiles qu'on hisse ou qu'on range; les silhouettes penchées sur le gouvernail; les croisements de barques au large : toute cette silencieuse animation de la vie des eaux, d'un charme si impressionnant pour l'esprit.

Presque aux frontières, au sortir de la ville, commence la campagne : le paysage urbain s'achève dans la ligne des mâts de la digue, prolongée à l'infini. Vous n'avez pas connu la longue sensation de la pleine solitude, qu'il franchit la passerelle de l'écluse; des étendues, bouquetées d'arbres trapus, avec des maisons claires jetées par places et qui sont des fermes

LE PRINCE AUX LIS, ESTAMPE

perdus dans la haute verte, se déroulent à la droite et à la gauche du fleuve, dont les eaux grossies par l'afflux de la Dendre, un instant se dédoublent en deux courants, puis doucement s'épanchent d'un large flot égal. C'est la région des plaines qu'en inonde l'hiver à travers hauts ou couvrent toutes larges les écluses d'irrigation : par grosses gerbes torrentueuses, l'Escaut se répand alors en saignant dans le bas pays, fertilisant la glèbe de son limon puissant et pénétrant l'étendue sous son énorme nappe ondulante. De ce lit aux rumeurs claquantes, les dunes émergent seules, avec le squelette dénudé de leurs hautes noyers dont les branches ont l'air de gesticuler dans les tourmentes ; et celui qui s'en irait par cette grève de terre d'un village à un autre, ayant de chaque côté la rainure profonde des bandes, pourrait, sans trop de fruit d'imagination, s'imaginer qu'il traverse un pays dévasté par l'inondation. Inondation bienfaisante, en effet, et qui passe sur les champs comme une eau lustrale pour le rajeunissement et le remplissement de la terre des Flandres. Toute une saison, elle dort sous les vases chaudes et les boues limoneuses, entretenue par la palpitation du grand fleuve et couvée par lui comme par un ventre maternel. Puis, un matin, les vannes de chaux sont levées, le flot relâché par les ouvertures desquelles il avait jailli, et la marée descendante balaye lentement l'Escaut vers son lit.

La digue fait partie des habitudes de la vie riveraine ; comme elle sert souvent de voie de communication entre les villages, il n'est pas rare d'y voir défiler entre les troncs de ses noyers de petites caravanes de paysans, marchant de leur grand pas appuyé et terre, le buste incliné en avant pour mieux fendre le vent. Au temps des noix, des bandes d'enfants gaulent les hautes branches ou les ébranlent à coups de mottes et de pierres. Puis, les dimanches, après complies, les filles, par couples, s'en viennent s'asseoir sur les berges, regardant couler le fleuve à leurs pieds et devisant. Ou bien une paire de fiancés, la main dans la main, suit à pas lents le mince sentier d'herbe foulée serpentant à la crête. Derrière eux la digue ondule en courbes sinueuses qui suivent le cours de l'eau ; et tandis que la belle fille fixée de la main les folles graminées, lui, le gars robuste, deuxad cueilli, en un des petits canaux filant le long des berges du côté de la campagne, des touffes de pâquerettes qu'il réunit pour elle en bouquet. Au-dessous de leurs têtes passent les corneilles ; la fraîcheur du fleuve les enveloppe, et ils s'aperçoivent tout à coup que le clocher de l'église a disparu dans les détours du chemin.

Certains quartiers de la ville, au milieu de ces tranquilles enchantements de nature, ont un charme de banlieue exclusive. On suit d'abord les lentes géométriques des remparts, ainsités dans les chaises aux des fossés ; on passe des ponts ; puis les maisons basses de peintre aligneut le long des eaux leurs façades. Par places, un chemin reflète les fenêtres garnies de rideaux à guipures et décorées de vases remplis de fleurs, de vieux coffres hauts à la mode et de représentations pieuses enluminées, comme des reposoirs du temps des processions.

Aucune animation, sauf celle qui règne sur les quais et du côté des fabriques, ne trouble d'ailleurs la paix des rues ; des fortifications pénètre jusqu'au cœur de la ville la sonnerie des clairons, aigre musique d'une si indéfinissable mélancolie quand elle se fait entendre dans le haut silence des remparts, et par moments un détachement de soldats débouche, frappant le pavé à coups de talons cadencés. Sur la Grand'Place, à de certaines heures, il ne passe que trois personnes. Ce n'est là que pour s'abattre avec un bruit sourd sur un consommateur qui s'en retourne à la sueur de ses affaires, quelque obèse bourgeois en pâlissant d'hésitation, le large débordant du parapluie, en ses étoffes amples épandelles, le col de travers, dans cette torpeur négligée du militaire en province ; puis la solitude reconquiert, monopolisée et ronronne, sautant sur la ville comme une lassitude de vivre. De tant des

aire cependant le beffroi continue à veiller sur les toits enlacés ses pluies de noirs, perlant sable sonore dont les gouttes ruissellent dans l'eau dormante de la vie intérieure sans en agiter la surface. Ainsi, de ville en ville, la volée des cavillons sous tait, pareille à une nuée d'oiseaux chanteurs, jetant aux horizons, en souvenir des gaîtés de la vieille Flandre, le caprice de leurs allégres mélodies.

A Termonde, l'originalité de la place consistait, autrefois, dans le contraste du charmant et sévère Hôtel de ville avec un petit édifice accolé d'une tour, le Halle aux Draps, où siégeait aussi le conseil de la cité. Un simulacre de portique, en haut d'un perron à double rampe tournante, s'encadrait dans le pignon en gradins, comme l'estampille du dix-huitième siècle sur le livre de pierre du quinzième. Toute manifestation de la vie sociale, si disparate qu'elle semble, revêtait un élément de beauté, perceptible, tout au moins pour l'artiste qui, au fond des choses, comme dans une chambre claire, regarde se refléchir l'évolution changeante des époques. Cette architecture, accolée à la vieille maison des marchands termondois, n'offusquait pas l'œil : elle a disparu.

L'Hôtel de ville lui-même, du reste, comme nombre d'édifices similaires du pays, a subi, de la part des siècles, ces retouches auxquelles se reconnaissent les variations de l'idéal plastique et social. Toute une partie a été remaniée, selon le dessin de Mansercius, dans un gothique très pur, d'une simplicité relevée seulement, aux entre-deux des fenêtres, par des niches à pinacles, tandis que l'aile gauche se pomponne d'un pignon couronné dans le goût fleuri de la Renaissance. Plantée dans la maçonnerie comme un pâtre sur la falaise, la tour dresse d'un jet hardi ses quatre faces couronnées d'un groupe de tourelles dont les pointes jumelles veillent autour d'une lanterne finissant en flèche bulbeuse. Certes, le monument n'a rien de l'imposante solidité du beffroi de Bruges ; mais, tel qu'il est, avec la symétrie de ses proportions, l'équilibre de ses lignes et la délicieuse silhouette qu'il profile dans l'air, il fait bonne figure parmi les autres ancêtres de pierre du pays. Une suite de salles s'ouvre à l'étage ; l'édilité y a réuni les tableaux qu'elle possède et qui presque tous sont dus à des peintres du terroir.

Termonde, en effet, a eu la fortune de marquer dans l'histoire de la peinture contemporaine en Belgique : plantes spirituelles grasses des fermentants terreaux qu'inonde chaque hiver l'Escaut, ses artistes ont su refléter la moiteur grasse des atmosphères, la scintillation perlée du sol, la chaleur humide des végétations, avec une pâte robuste et saine.

Cet épanouissement de sève artistique dans un coin perdu de la province étonne moins quand on se rappelle que le goût de l'art fleurit partout sur cette terre flamande, par excellence la terre des peintres. A Gand, à Anvers, à Malines, à Alost, le génie des plus beaux maîtres est prodigué sur les autels : il semble que le catholicisme des Flandres ait tenu de s'élever à Dieu par des entassements de chefs-d'œuvre, employant les miracles de l'esprit humain à glorifier les miracles d'origine divine et s'en servant comme d'une arche jetée de la terre au ciel. A Notre-Dame de Termonde, la vieille collégiale sombre dont la nuque trapue s'enfonce dans la grasse terre de l'ancien cimetière, sous verres, parmi l'or et les marbres des chapelles peuplées de grandes figures sœurs, alternent Van Dyck et de Crayer. Il semble que ce dernier n'ait déployé nulle part plus de chaleur et de vie que

dans l'« Assomption de la Vierge », une théorie de lumineuses chairs d'anges *dégloyés* comme une grappe lumière autour de Marie, par-dessus de kaleidoscopes robes figurées à l'image des patrons de corporations de la ville.

Mais, si enveloppée de pandiculeuses splendeurs que soit cette apothéose, elle n'approche point de l'illumination intense du Christ expiré dans l'œuvre de Van Dyck. Pareille à un soleil à l'agonie, de qui la pâle chaleur ne se montrait à travers l'étoffe, la chair divine, divinement immatérielle, projette à travers le voile comme la visible palpitation dévorante de la vie. Ce n'est pas un sang matériel que la mort a tari dans ce torse merveilleux, mais la

LA GRAND'PLACE DE FURNES (CÔTÉ DES ANCIENS ABATTOIRS).

clarté même du monde, et la rouge croix des plaies, répétée sur les insolubles ténèbres, a fait d'un vieil étendard se tapant dans l'approche des universelles ombres. Saint François, prosterné au pied de la croix, lève vers l'autre évanoui ses craintes subites hallucinées, tandis que d'une étreinte passionnément tendre son bras extatique les désunis adorables ; et près de lui, la Vierge, debout dans une attitude de morne affliction, fait avec la Madeleine renversée un arrêt au groupe inséparablement douloureux.

Le maître élégiaque et sombre, le subtil musicien des harmonies crépusculaires, en qui le moderne goût apparaît comme le pressentiment de cette nouvelle lumière naturelle où, de nos jours, l'art devait chercher le renouvellement de la palette, a tiré de l'accord de ces figures pleureuses et désespérées avec la sainte clarté vaine des atmosphères, une inconnue symphonie. Bien que Gand place la ville immédiatement après le retour d'Italie, revenant

Van Dyck, dans le reste de sa carrière, a gloriﬁé en accents plus pathétiques la grande désolation du Crucifiement. Je me vois à lui comparer, parmi les autres tableaux d'un même sentiment que possède le pays, que le « Christ en croix » de Saint-Michel de Gand, sur par chef-d'œuvre aussi, dont le temps a malheureusement miné les blondes colorations originelles, sans rien enlever toutefois de la souffrante sérénité du drame.

X

La Rivière. — Paysages de Jordaens. — Leur caractère et monotonie. — Les quais de Schaerbeek. — Aspect d'Alost. — Le Beffroi et Notre-Dame. — La Grand'Garde de Renaix. — Tournai. — Vue des Ponts. — L'Escaut à Tournai et le « Tournaisien ».

En amont de la Dendre, les *prairies* recommencent : c'est la continuation du grand paysage vert que nous avons vu se dérouler autour de Gand. La bête et l'homme y fleurissent d'une santé grasse, aliments par l'ampleur des pâturages. Là, perdu à mi-corps dans les hautes herbes où plongent à plaisir leurs museaux, on goûte mieux qu'ailleurs les opulentes sensations de la nature. Au-dessus de soi les vapeurs humides fument, dans les ﬁnales argentées du ciel, de flottants archipels, et de l'eau monte une brise fraîche qui fait onduler le paysage. La *prairie* couverte de la rivière, qu'on peut suivre de Termonde à Grammont et qui multiplie à travers la contrée ses sinueux serpents, même d'ailleurs, de ses passages de bateaux, de ses cris de bateliers, de ses gaîtés de grand'route qui sourcle, le pays qui, sans cette vie silencieuse à la fois et active, pourrait paraître à la longue monotone. De loin, par-dessus les buissons, on voit venir à soi des pointes de mâts qui dépassent l'horizon plat et ont l'air de s'avancer à travers les terres; puis bientôt, aux mâtures, les voiles, dont on se distingue d'abord que la ﬁèche à une grande distance, s'aperçoivent dans toute leur hauteur, et le bateau apparaît, cheminant de son train lent de grosse tortue.

L'Église Notre-Dame.

Ces surprises sont fréquentes dans une région qui, comme celle-ci, est partout sillonnée par la rivière. De même que la Lys à l'ouest de la Flandre, la Dendre est vraiment, à l'est, la grande artère du pays. En 1558, Louis de Marle s'occupe de la canaliser entre Grammont et Alost, et, au siècle dernier, Charles de Lorraine achève l'œuvre commencée en la canalisant d'Alost à Termonde. Elle traverse à présent la grande plaine agricole, fertilisant la campagne de ses eaux et aidant entre les villes et les villages groupés sur ses bords la facilité et la rapidité de ses moyens de communication. Aux abords des agglomérations urbaines, l'approche des fabriques et des usines lui donne pour un instant quelque chose du mouvement des rivières industrielles ; mais bientôt elle reprend sa paisible physionomie de petit fleuve rustique, ses allures nonchalantes de cours d'eau faisant sans se presser à travers le paysage. Si vous en avez le loisir, montez à bord d'un de ces flottants villageois qui sont les diligences des rivières et des fleuves : de l'étroit, comme de la plateforme d'un observatoire, vous verrez alterner avec le tranquille aspect des interminables prairies

les passagères activités des petits ports échelonnés sur la côte. Presque toujours le cloche aquatique fait écoule à ces stations : vous aurez ainsi la faculté de prendre pied, tout au moins assez de temps pour échanger connaissance avec les villes de ce littoral fréquenté. Alost, si vous venez de Termonde, s'annoncera par ses blanchisseries de toile. Comme dans les paysages de Ruysdael et de Van der Meer le Vieux, les prairies se déroulent ici en nappes intégrales, ininterrompues de rez-de-chaussée qui assure le lit fréquemment lavé. Par kilomètres de longues bandes juxtaposées, elle s'étale à la ronde, la belle toile des Flandres, gisante le sol d'un clair manteau hivernal. Soudain, ennuie, vous montrera ses cheminées de fabriques émergeant d'un horizon de toits bas, percillé par les verdures ; et cette ferme se dressera dans la perspective son Oudenberg, avec ses couvents et ses calvaires.

HÔTEL DE VILLE D'ALOST.

Deux villes vous retiendront particulièrement, Grammont et Alost ; celle-là à cause de pittoresque de sa situation et de ses coutumes, celle-ci à cause des souvenirs qui se rattachent à son passé. La haute prospérité antérieure de l'accorte petite cité alostoise ne peut plus guère se conjecturer toutefois que par son Beffroi, grande tour carrée appuyée à une délicieuse basilique flamande avec corps sur un Hôtel de ville du quinzième siècle. C'est à peu près tout ce qu'elle a pu dérober aux tourmentes qui successivement se sont abattues sur ses murs, depuis les troubles guerres de religion, typhons rougeurs tout sur leur passage, jusqu'aux troubles humaines, lacunaires dans les années de Terreur et de la République. Mais si les contemporains de pierre de ses gloires ont croulé sous la torche et les boulets, si ses vénérables remparts ont fait place à des boulevards où le flâneur bourgeois se donne carrière, si de sa collégiale elle-même qui, au dire de Guichardin, était une merveille, Saint-Martin n'offre plus qu'une lointaine ressemblance, en revanche un chef-d'œuvre d'art, une de ces élaborations délicates de génie exotique où prodigua le cerveau de Rubens, atteste encore l'opulence de ses ancêtres corporations. Sollicité par les bourgeois d'Alost, le grand Pierre-Paul consentit à peindre pour leur chapelle la grandiose composition qui a nom « Saint Roch » et dont les nombreuses figures, toutes vêtues de l'époque et encore pittoresques déjà sous les oripeaux de la Ligue, au haut du chœur abject où, vautrés dans leurs excréments, on les voit darder des regards ardemment vers le Saint illuminé des gloires célestes, donnent heureusement contraster avec les nues fleuries et les ramures rebondies des richissimes arceaux de ses Gaudereaux.

Ostes, Grammont n'a rien de comparable ; et pourtant celui qui pénètre, le jour du grand carnaval, les portes de ses vieux murs, malgré l'uniformité de la plaine environnante, sent s'éveiller du spectacle fantasque qu'il semble se déployer au sommet du manteau.

Le long des routes qui conduisent à l'ermitage de la Vierge et que ombragent, de distance en distance, de douloureuses figures sculptées dans la pierre, s'avance un cortège d'ecclésiastiques et d'oblats, entremêlant au chant latin des litanies les refrains des chansons, ou un flot tumultueux qui bruissait s'élève, dispersé de ses rives chaussées les eaux pâles de la rivière et se change qu'au pied de l'édicule consacré à la divine protectrice. Comme une sainte embrasse, toute la ville suit à la file l'étrange procession qui, ayant fait halte, tout à coup se prosterne au vent des oraisons psalmodiées par les prêtres, tandis que d'en bas les clochers des églises, pareilles à des tubes d'ivoire, bourdonnent de confuses sibylles, par-dessus le déroulement de ces groupes humains pieusement prosternés qui flottent du rouge, comme les grappes d'une monstrueuse vigne.

On s'imaginerait assister à quelque suprême cérémonie cultuelle, célébrant, par une

LES ÉLÉVATEURS D'ANVERS.

ascension générale vers la cime de l'antique montagne, l'acclamement des voix à Dieu. Mais à peine la dernière syllabe a-t-elle cessé de vibrer sur les lèvres consacrées, qu'une clameur puissante éclate, sans ses ondements répercutés de la base au faîte, les hautaines murs du temple. Alors la solennité qui présidait à la pieuse déambulation de cette théorie de lévites et de populaire s'évanouit brusquement devant les facéties d'une bamboche que le grand naturaliste des discours, l'exhilarant Teniers, eût voulu d'immortaliser. Une soupe en argent, à plein bord remplie de vin écumant au fond duquel s'agitent des goujons, est offerte aux autorités présentes, et chacun, en humant une soupe vineuse, s'efforce d'engager en même temps un des frétillants poissons. C'est le signal de l'universelle kermesse : quand la coupe a passé de bouche en bouche, des monceaux croulants de pâtisseries et de fromages sont dévalés à terre de leurs pavoisements de feuillages, et chacun, se bousculant, trépignant, se rue sur les largesses de ce festin improvisé. La bannière, naguère ressemblante à une montagne des Oliviers, avec ses simulacres de la divine Passion autour desquels s'agenouillait

LA FÊTE DE L'HIRONDELLE À CHAMBOUR

les maires et se chuchotaient les pouvoirs, évêque plaisait à poisser la pensée d'un tintamarresque Breeker mystérieusement du fourreau des mercières. À grand'peine les blanches étoles et les frocs de gala, pour qui l'heure de la retraite a sonné, parviennent à se frayer un chemin parmi cette naturelle affluée qu'un double courant précipite sur les rampes de l'Hakenberg. Cependant, l'obscurité crépusculaire n'est pas si peu obscure sur cette grosse gaîté d'un peuple bon enfant, en qui pour un instant se romantise l'épisodaire fête d'une Joyeuse Entrée, alors qu'un ogre princier, condescendant à des façons de populaire, daignait, avant de le saigner, gorger son vil bétail de saveurs flamandes. Et tout à coup de nouvelles clameurs s'élèvent ; là-haut, sur la cime du mont, des torches sorcières en vont une crinière d'étincelles ; presque aussitôt après, une rouge réverbération d'incendie falgare dans les ténèbres du ciel, allumant d'un phosphorescent éclair les maisons noires au pas de la plaine. Hourra! c'est le « Tonnekenbrand » qui flambe au bout d'un bâton, éclairant l'horizon de longs jets de feu et crevant à gros bouillons sa poix enflammée.

XI

Environs d'Audenarde. — La campagne environnante. — Paysages d'hiver. — Audenarde un jour de marché. — Un jeune de jeunes. — L'Hôtel de ville. — Merveilles d'art. — Saint-Walburge et Notre-Dame-de-Pamele.

Autour de Grammont, le pays se relève et cahote en molles circonvallations : brusquement la région plate s'efface : la côte qu'on aborde à presque le mouvement d'un coin de la contrée hollandaise. Aux abords d'Audenarde, les courbes du sol se renflent encore : tel village, aperçu de la voie ferrée, est assis sur une butte, avec des toits groupés qui suivent l'ondulation des pentes.

La grâce de cette partie de la terre flamande m'apparut surtout un matin de fin d'hiver, sous la mince couche de brume qui dérobait les champs. Après une veillée passée à errer dans les rues d'Audenarde, l'esprit tout peuplé du joli roman des amours de Charles-Quint avec la belle Jeanne Van der Gheynst, amours éternisées par le grand pignon à l'ombre duquel Marguerite de Parme, fruit de cette royale aventure, essaya ses premiers pas d'enfant, j'avais quitté de bonne heure la ville, et le train m'emportait vers Sottegem, où m'attirait le souvenir du comte d'Egmont. À ma droite, l'Escaut, débordé par la fonte des neiges, étalait sa large nappe bouleuse toute ensoleillée de soleil, de laquelle émergeaient des îles de saules et de taillis. En contre-bas d'une prairie plus haute que les eaux et pareille à un vert promontoire par-dessus l'énorme lac, des bouleaux enflaient la pâture, gonflant au vent leurs voiles hâves, tandis que, au large, la cité s'éveillait riante dans la rigide clarté matinale, et qu'une tranche de lumière plus vive détachait sur le noir des maisons la fière durée de son Hôtel de ville. Bientôt le fleuve décrut dans la profondeur, les îles s'effacèrent, et, à la place, la campagne se mit à dérouler ses perspectives, suivies de fins cristaux. Pour avant-plans, des prés, des billons labourés, des emblavures, pentes de granges sur des surfaces inégales que des pentes ensemencées relient à de vagues massifs. À mi-côte, des massifs d'arbres bosquetaient les creux, parmi de petites installations agricoles, hangars, granges, sortes à porcs, d'une rusticité accentuée. Plus bas, des haies étalées de congélations, aux hivernales fleurs d'aubépine, serpentaient au flanc des mouvements, délinéant les courtils. Et par places, de grands vergers ramaient leurs troncs gibbeux verticalement échelonnés sur le sol ondoyé. Mêmes sous la glace de l'hiver, une palpitation montait de là, une émanation de vie cordiale et simple, comme le souffle chaud d'une respiration moins silencieuse qu'ailleurs.

Ces maisons hissées sur leurs toits me faisaient l'effet de se hausser mutuellement d'un degré au-dessus de celles de la place, et croisées en vis-à-vis qu'elles regardaient en large, de dessus leurs mansards, comme des paysans arrêtés sur une côte et qui se servent de leurs mains en guise de visière pour mieux voir au loin. J'aperçus la moustache d'une autre face, déjà sortie du limon où le Polder s'ouvre.

Pourtant tout ce pays d'Audenarde, par le langage, le tour de l'esprit et les habitudes

HÔTEL DE VILLE D'AUDENARDE.

de la vie, se rattache bien à la région de Gand ; on est ici en pleine gaieté flamande, parmi les pâturages et les cressons ; un style riche et lourd rappelle les fastes de l'histoire aussi bien que de la bière. Il suffit de circuler cinq minutes sur la place d'Audenarde, un jour de marché, pour se convaincre que la plaine humaine, vivace, largement arrondie, bien en point, peut résister pour la robustesse et l'emploi avec la région voisine, mais du même tempo qu'elle.

Le marché d'Audenarde ! Quel chef-d'œuvre eût fait d'un tel sujet un de ces précieux petits maîtres hollandais qui passaient leur vie à peindre des places et des édifices, avec le même scrupule empressé qu'ils eussent apporté à portraiturer des modèles vivants ! Sans doute l'habile ouvrier n'eût point négligé de marquer la trogne truculente des marchands : mais il eût mis surtout un soin à faire jouer, comme le tronc lourd d'un gallichage, les fourmillantes loges de l'opulent décor de pierre qui s'échafaude au fond de la place. Quand on a vu l'hôtel de ville de Bruxelles et celui de Louvain, il reste encore à voir l'hôtel de ville d'Audenarde. Celui-ci ne pâlit point devant ses deux rivaux, quelque éblouissement qu'ils fassent dans l'esprit. C'est qu'en effet, si le palais communal de Bruxelles déploie des proportions plus majestueuses, si l'étourdissant joyau qui fait la merveille de la cité catholique étale des parois qu'on dirait fouillées par le ciselet d'un Benvenuto Cellini, la symbolique maison d'Audenarde a, dans ses dimensions réduites et l'élégance de son ornementation, une symétrie élégante et fière qui lui compose une beauté à part. Une science admirable a combiné l'effet de cette exquise architecture : l'harmonie en est tellement parfaite que la grâce et l'irrésistible séduction des détails ne s'aperçoivent qu'à l'étude dans le faisceau qui les unit à l'ensemble.

L'hôtel de ville.

La gravure vous donnera assez nettement la sensation qu'on éprouve devant le délicieux monument, quand on le regarde d'un peu loin : à première vue, c'est comme l'éblouissement d'une des fourmillantes orfèvreries japonaises, ramifications d'arborescences et toutes peuplées d'une fantastique animalité rampante, serpents, crocodiles, lézards, salamandres de haut en bas rôdent aux feuillages, enchevêtrés aux tiges, rôdent le long des poteaux, dans un fouillis monstrueux et charmant. La façade, en effet, se meut, bouge, palpite sous le jeu capricieux de l'ornementation avec une apparence de vie terrestre, quelque chose du naïf tressaillement de la pierre qui se métamorphosait en bête. Puis, à mesure qu'on approche, les figures se précisent, la chimère fait place à une réalité non moins captivante, on se délecte de la clarté et de l'harmonie de l'ordonnance générale.

D'un jet noble et hardi l'édifice s'enlève de terre, parcourt les sept arcades de son portique, se couronne à la hauteur du toit d'une rampe supérieurement ouvrée, et perce dans les airs son admirable beffroi à huit pans, fenestré de riches à jour sur chacune de ses faces. Ce beffroi n'est en réalité qu'une lanterne, toute feuillagée de dais et de pinacles, et dont les deux étages, bordés de balustrades, prolongent la tour carrée qui fait saillie dans le milieu de la construction. L'hôtel de ville a lui-même deux étages, coupés dans la hauteur par un double rang de contreforts décorés de niches ; ses angles s'aiguisent en pignons dentelés, ornés de tourelles qui, par delà la balustrade, effilent sur le toit de jolies flèches à clefs. Ce toit, à lui seul, pourrait à bon droit passer pour une merveille ; c'est tout un monde de crêtes, d'aiguilles aériennes, de petites lucarnes encorbellonnées, de groupes d'ardoises, toute une île de cuivre, de fer et de bronze épanouie sur le dôme rempant des cheveux d'ardoises ; une seule brèche les pigeons laissent y fleurissent sa tourelle, mais les contreforts y pénètrent, et, couronnant les deux travées centrales de la façade, deux frontons s'épanouissent leur fin bouquet de colonnettes qui, sur cette masse de moellons et de cheveux, dessinent la silhouette de longues espagnes pâlies. Maître Van Pède, l'auteur de ce bijou,

monumental, s'entendait en outre à produire l'illusion, aux moins que les plus prestigieux décorateurs. Que n'a-t-on pas raconté d'ailleurs à propos de son œuvre? A en croire la légende, il se serait laissé emprisonner aux voûtes centrales de son temple les motifs les plus universellement admirés. Telle eût été, en surplus, l'ingénieuse colonie des grands magistrats qui lui commandèrent le travail. Mais, en compensé, on acquiert la certitude

TOMBEAU DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE TURNAY.

que Delobbe, avec sa noble conception de l'œuvre et sa belle ferveur consciencieuse, est bien sorti tout entier d'un cerveau de créateur et non d'imitateur.

N'a-t-on pas dit aussi de l'admirable chevauchée qui, dans la salle du Peuple, modèle de sa balustrade à l'égal d'une dentelle et, comme de soigneuses tours de cathédrale, signale ses trois pignons élevant les statues de la Vierge, de la Justice et de l'Espérance, que l'éminent artiste qui tailla ce délicat chef-d'œuvre dans la pierre en prit le modèle à l'Hôtel de ville de Courtrai, lequel cependant ne fut construit qu'un quart celui d'Audenaerde? C'est

encore là un de ces inestimables trésors d'art, à propos desquels les Sociétés de l'admiration semblent trop vite épuisées. D'ailleurs, les merveilles se poursuivent dans tous ces vieux hôtels de ville. Le même Pierre Van der Schelden qui eut faire épanouir dans les dais et les niches de cette chronique la fleur du plus pur gothique, conçut les délicieuses ordonnances du portail de la salle des Échevins, dont il sculpta lui-même les innombrables statuettes, dans une série de vingt-huit tableaux intimes, comme des tableaux de Boucher, par les plis d'une ribambelle de plus jeunes charmes. On voudrait être un moment de la vie de ces grands artistes oisifs, étudier en eux le double courant qui les emportait à la Renaissance et les retenait à l'art ancien ; malheureusement, c'est à peine si l'on peut démêler leurs traces dans le nid qui s'est fait autour d'eux.

Deux grandes églises, Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele, occupent les premiers rangs des anciennes liturgies. Les seigneurs d'Audenarde et ceux de Pamele les avaient fait construire sur les deux rives du fleuve, au centre de leurs possessions respectives, et chacune symbolisait, avec une rivalité dans la magnificence et les proportions, la superbe de ces féodales rivales. Mais, tandis que Sainte-Walburge, trop souvent reconstruite pour qu'on puisse encore y discerner la primitive architecture, demeure, dès le dixième siècle, sur la rive droite, ses mêmes impassibles, Notre-Dame, que des restaurations intelligentes achèvent de rendre chaque jour plus conforme à ses origines, ne s'élèvera sur la rive gauche qu'en 1235. A cette heure, l'intérêt se concentre surtout sur Pamele, qui, particulièrement étrennée pour l'époque où elle fut construite, offre dans toute son intégrité le caractère de la transition du roman au gothique. Près du portail, dans la pénombre, s'aperçoit la tombe des seigneurs de Pamele, une fraîche dalle où, pareils à des traces échappés sur une table de dissection, s'allongent deux grands squelettes. Dans le chœur un triforium développe l'austère beauté de ses arcades cintrées qui plus loin se continuent dans la grande nef, désemplie, parallèles une forêt de colonnes en pierre bleue, leur sans d'ouvertures symétriques. C'est la part du style romain, et le gothique primitif apparaît encadré dans les hautes fenêtres du grand transept et des bas côtés, sous la forme de trois ogives accouplées dans un plein cintre. Une indicible majesté se dégage de cette vieille architecture dont les colonnades ordonnances sont malheureusement déparées par les pallios et les trépieds qui, ici comme dans la plupart des autres églises catholiques, profanent la sévérité des entrails.

LA FLANDRE OCCIDENTALE

INTÉRIEUR DE COUVENT.

LA FLANDRE OCCIDENTALE

I

Un combat de coqs. — Ypres. — Les remparts. — Pierre Beckaert.

Au sortir des plantureux repas où, selon la coutume flamande, les six ou huit services qui composaient le menu furent religieusement arrosés de vins généreux, et dont notre hôte, grand amateur de combats de coqs, et sa digne compagne, vraie et jeune cousine des bonnes dames portraiturées par Hals, Pourbus et Flinck, nous firent les honneurs avec la bonhomie qui est l'apanage des maîtres de maison dans les deux Flandres, une calèche nous emporta vivement vers la ville aux halles célèbres, aux cloîtres nombreux, aux tours de jais. À mesure que nous approchions, les groupes se faisaient plus compacts, croisés en tous sens par des véhicules chargeant de gros fermiers joyeux et des attelages conduits à grandes guides par des bateliers propriétaires de quelque bicoque peinturée. Partout les cabarets, regorgeant de buveurs attablés ou debout, exhalaient par les portes ouvertes les propos bruyants ou moins despotes qui saluait à l'avance le défilé ou le retour

des champions. Avec de grands gestes qui battaient l'air, des redoublants provoquaient, ouvraient des paris comme pour un Derby, et d'autres, moins organisés, avaient l'air de se dégager, en roulant lentement de lourdes poignées glaireuses. Dans ce peuple naturellement calme, mais de qui la chaleur ne semble se contenir que pour mieux éclater quand sa passion ou son intérêt est en jeu, une effervescence grandissait, alourdie par les langueurs.

On savait que le combat irait pour deux heures, et, bien que les gendarmes se tinssent mêlés à la foule, on n'eût point vu jusqu'alors régner le moindre excès de mauvais goût, une certaine défiance réciproque paraît la fête. Le bruit courait même que le parquet, averti de la batterie, aurait délégués la surveillance d'un tour de sa façon ; mais d'ores et déjà toutes les précautions étaient prises dans l'éventualité d'une soudaine apparition des limiers à poil. Ce n'est point pour si peu, en effet, que ces citoyens flamands trouvent à leur plaisir leur contradicteur, campé sur un point, se retirant ailleurs, sitôt que la surveillance a tourné bride, et quelque coin de grange ou de cellier, subitement transformé en champ clos, devient alors le théâtre où se consomme le tournoi.

Notre amphitryon accueillait avec un sourire les inquiètes rumeurs dont la traînée nous suivit à travers les étapes de notre voyage, songeant à part lui, comme il nous le fit entendre par la suite, que, si les magistrats s'étaient décidés à ouvrir l'œil, il n'était pas manqué d'un zèle averti par Pandore lui-même, avec lequel il avait de secrètes accointances. Nous nous aperçûmes bientôt, en effet, qu'une tacite complicité de l'autorité garantit, en peu d'en faut, l'impunité aux clandestines assemblées qui, sur presque tous les points de la contrée, tiennent, de dimanche en dimanche, l'indestructible franc-commerce des amateurs d'oiseaux crevés et de gibiers perlants. Quelquefois, pour l'exemple, la justice serrait ses foudres, mais elles n'écrasaient vite sur la rébarbative opiniâtreté des populations, en qui l'amour de ces sortes d'exploits vient chevillé par une tradition constante. D'ailleurs, l'autorité, si forte qu'elle soit pour le trouvailler d'une amende à coup, est souvent comprimée par les préjugés du métier, en sorte qu'aucun ne recule devant la sévérité des lois et qu'il n'est presque point de rébellion contre une barbarie qui, répétée, reprouvée tant de fois après, comme une chose perverse dont rien ne peut avoir raison.

Quand nous arrivâmes, une cinquantaine de spectateurs étaient déjà assis autour du cirque en miniature où, parmi des gladiateurs ailés et, comme eux, destinés à périr pour l'émerveillement non d'un César, mais d'un public de rustres en blouses et en sabots, les grands volatiles, armés d'éperons en guise de glaives, allaient descendre. Des nattes de salde jaune pourpariaient l'espace circulaire compris entre les parois d'une sorte de cuve mesurant environ deux mètres de circonférence et garnie sur tout son pourtour de bandes de toile grise. Aligniés autour du tarf sur deux rangs, des chaises en bois remplaçaient les strapontins des salles de spectacle, et, immédiatement après, de grandes planches posées sur des tonneaux figuraient les gradins étagés en amphithéâtre de nos modernes « pigeonniers ». Une bande lombe sur piquets fermait hermétiquement l'enclos.

Ce ne fut pas sans un léger battement de cœur que nous prîmes place sur le siège d'honneur qui nous avait été réservé ; avec un peu de vanité, nous aurions pu nous croire le juge sur mains de qui la vie et la mort des misérables bestioles allaient être suspendues. D'un soudain recul d'étable, devant lequel, par l'ébranlement de la portière d'entrée, nous aperçûmes montonner des complets, s'échafaudait le chatoiement des futurs belligérants, pareil à une fanfare de défi qu'ils s'envoyaient l'un à l'autre à cette minute suprême qui précédait les joutes homériques où plus d'un devait succomber. Mais bientôt les passions impatientes de la foule investissant la scène entrecoupèrent ces sinistres clameurs. On se

répétait que les « arsouses » — c'est de ce nom guerrier que sont baptisées les valets de coq chargés de leur réussir l'épreuve d'usage — venaient de pénétrer dans le réduit où, réfugiées en dix sous les timides gallinacés gisaient mélancoliquement, liés de jais. Ayant témoigné le désir d'être initié à la cérémonie de bagarelle, à la fleur des anciens gueux, ceux-ci surent chevaliers, nous firent introduire, en dépit de la rigoureuse consigne qui ferme aux curieux l'accès de ce lieu secret, dans l'obscur hellénium; là, après avoir mangé en tous sens, nos yeux finirent par percevoir l'artiste et son aide. Tous deux se tenaient perchés sur une bourse en crapaudine agitée de brusques trépidations; un instant humaine y demeurait plongée; et soudain ils en extirpaient un capelet chante-clair, haut perché sur ses ergots. Solidement maintenu entre les griffes du maître ouvrier, le volatile fut amené tout d'un maître plus proche que le plus vilain poignard.

Nous vîmes alors qu'il y a un art d'armer le coq, duquel dépend presque toujours l'issue de la bataille; mal éperonné, le plus fier bretteur risque souvent de paraître sans le sou d'un partenaire moins robuste que lui; c'est pourquoi, en Flandre, la mission de l'armeur, révérée à l'égal d'une profession savante, n'est pas éloignée de rapporter aux individus qui en sont investis les honneurs et les gains qui incombent à des ministères en apparence plus graves.

Nous avions à peine engagé notre siège que, des deux côtés opposés, débouchaient sous la solennelle clarté tombée par le velum, pareils à des maréchaux de tournoi, les armeurs des coqs rivaux. Instantané comme la foudre, un profond silence se répandit parmi les assistants, suggéré vraisemblablement comme une série de mouches avant l'orage; et vivement, s'observant mutuellement de leurs claires prunelles intrépides pour régler leurs mouvements l'un d'après l'autre, les deux hardis, en qui se concentrait en moment alors l'ardeur des partis en présence, posèrent leurs sacs devant eux, en élargirent l'ouverture et donnèrent l'essor aux coqs captifs. Les deux paix se vidèrent sur le sable, partout criblé des lames et des fraises qu'y avaient jetés les parieurs comme l'enjeu de la mort, un lin terreux et roux, semblable, sous sa chevelure de grosses pennes ébouriffées, à un chef de tribu sauvage hérissant de peaux et de verroteries.

Ce fut un moment solennel. L'indicible sensation de la mort présente sur le tout à coup ouvrit le lieu, comme pour croître les conjectures suspendues par l'air. Mais une nuit impénétrée et nulle clarté sur la scène, ne contaginant à l'invisible; et tout de suite après je vis, inoubliable spectacle dont les phases se succédèrent si vertigineusement qu'elles se fondirent à mes yeux dans un unique et monstre tableau, les deux porte-crête, transportés d'une indicible fureur, se ruer après être demeurés une seconde, la crinière rebroussée et le col tendu, à s'entre-détruire de leurs rouges et tranchantes prunelles, puis, mêlées de près dans un effroyable choc, l'aile battante et le bec tendu en un rauque sanglot mutuel, se percer réciproquement le flanc de leurs dards secrets. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que les lutteurs s'abîmaient dans un tourbillon de plumes et de sang, crevés presque au même endroit par la pointe de l'éperon et tout grondants encore d'un tragique à travers les ailes dressées.

Alors l'assemblée, jusque-là sans haleine et sans voix, se déchaîna en un grand cri qui refoula au dehors les lâches clameurs longtemps retenues :

— Bond ! (monte !) — hurla-t-elle.

Ridiculisant, la vile bataille et les pattes ensanglantées, les deux captifs furent emportés comme de vulgaires oiseaux, eux qui pourtant s'étaient si glorieusement conquis dans un combat singulier où leurs espadons s'étaient croisés selon les plus scrupuleuses règles de l'escrime et qui, également vaincus et vaincus, avaient exhalé leur souffle presque dans le même instant.

Il y eut un court répit, pendant lequel les tigres, allumés par la bière et la passion, s'accroupirent en de sifflantes colleges; puis une plus de grosse et de sourde sonnaie roula derechef sur le sable ensanglanté, et, les arceaux ayant repris leur place avec des cris frais, on volait à de nouvelles et incomparables joutes d'armes. Cette fois, deux cavaliers se trouvaient en présence: d'abord l'un d'eux parut ne point vouloir accepter le combat; sans doute étourdi par la lumière et le grouillement de la foule, il faisait déjà mine de se dérober, lorsque barbu qui sans cesse est là au tête-à-tête et généralement soufflé parmi les spectateurs de barbarie étrangères d'indignation, quand, brusquement pris en flanc par l'essaim, eut aile, tout à l'heure fluque et pendante, s'enfle, hérisse, s'ouvrit toute large; et, dans une série d'assauts courtoises qui semblaient ne plus devoir finir, les deux jeunes spadassins, tirailant d'adresse et de mise comme de vieux duellistes éprouvés, épuisèrent le répertoire des plus diaboliques parades pour s'exterminer. Tantôt l'un dirigeait son épieu au cœur de son partenaire, qui, fléchissant, saillopé par les rafales de sang, s'accroupissait un moment, comme si la douleur lui eût fauché les pattes; mais, bientôt après redressé, le taureau se lançait à son tour sur le téméraire, et tel était l'acharnement mutuel qu'on n'avait plus sous les yeux qu'une masse pourpre, glissante, informe, adhérant de se désunir sous le déchiquetement des becs, à travers un rouge de plaines et de ravilles valant en éclats.

Une attention anxieuse se lisait sur les physionomies: les paupières en feu, mais impassible, pâleurs et comme statuaires en d'immobiles postures, le public suppliait mentalement, et sans en rien laisser paraître, les chances réciproques de ces superbes aventures. Le moment s'éternisait à galoper en des attaques plus molles, auxquelles se reconnaissait la lassitude grandissante des lutteurs; et tout d'un coup, à bout de forces et de souffle, sans grâce, sans adresse et sans crinière, le crâne ouvert et les yeux roulés hors de l'orbite, leur corps entier se faisant plus qu'une plaie d'où le sang roulait en noirs filets, on les vit s'affaisser, accotés tous deux de grande frisure et laissant aller de leur gaîté de rouges loques. Alors, d'un tacite accord, les arceaux tirèrent leurs montres, et ceux qui dans l'assistance possédaient au valant les imitèrent, tous graves à cette heure comme des magistrats de l'Inquisition qui, dans les tableaux de Gérard Dowd, président aux supplices des hérétiques, sans faire grâce d'une seconde aux patients qu'on couche clos ou qu'on travaille dans des étaux.

« Une minute!... deux!... trois!... quatre!... »

Ceci la coutume que le combat est considéré comme non avenu si, après cinq minutes écoulées, les acteurs de ce funèbre drame n'ont pas repris les hostilités. Mais on avait affaire à de terribles athlètes, tellement disposés à cinq merci, et la quatrième minute ne s'était pas écoulée que, se relevant d'un bond sournois, ils se précipitèrent de nouveau l'un sur l'autre. Alors une effervescence gagna la foule excitée à la vue des jets de sang qui, comme des fontaines, bruissaient des blessures; les yeux s'empourprèrent; les machoires s'entrechoquèrent, un grand paroxysme secoua les gens d'un frisson pareil à une danse de Saint-Guy; et sur les faces se grava le pli d'une hostilité chaude et féroce. Nous-même, si pénible qu'en soit pour nous l'aveu, secoué jusqu'en nos moelles par le cruel bâillonnement de ces adversaires, sous subissons l'universel vertige qui soudainement avait occupé les esprits de fureur et de folie. Côte à côte, raidis par la douleur, les invincibles continuaient à se tordre, mais leurs yeux, comme galvanisés, ne se mouvaient plus que par brusques élancées, et, au bout de quelques instants, revinrent même tout à fait de s'agiter. Ce n'était pas la mort, nous avons-nous, mais leur mal n'en valait guère mieux, puisqu'ils risquaient d'être exposés

Le Christ et les petits enfants.

pour le reste de leurs jours. Il fallut les emporter, et dans les coulisses du pandémonium on les signa de bonne foi pour constater leurs pleurs, tandis que, ouvrant enfin la soupape au flot contenu de leurs impressions, bourgeois et manants, en de bruyants devis qui s'entrecroisaient par l'air, dégonflaient la peur d'haleine sur les particularités du triomphant corps à corps.

Trois « parties » se succédèrent sans ramener le gain des émotions violentes chez ce peuple adonné aux boucheries et ayant vidé de ses combats de coqs que les Espagnols le font de leurs tauromachies. Bien que éveillant à la longue dans la monotonie accomplie du charnier, nous eussions le triste courage de demeurer, sinon jusqu'au bout de la perbevaure, du moins assez de temps pour voir succomber, dans les combats qui suivirent, deux guerriers dignes de fouailler les seaux sacrés de la Walhalla. Ils trépassèrent, ces héros, après des exploits que l'histoire n'enregistrera pas, mais dans lesquels, à l'exemple des paladins antiques, ils déployèrent la plus rare vaillance. Leur âme, ivre de carnage et de gloire, s'envola à travers un nuage rouge, accompagnée par les rires et les clameurs de l'assemblée, résumé par les cuivres et les basses d'une marche funèbre.

Longtemps encore se prolongea la mascarade lamentable, et, quand faute de combattants, elle eut pris fin, les spectateurs se répandirent dans les cabarets d'alentour, où les pompes à bière glouglouèrent jusqu'à la nuit, versant aux gosiers altérés par les parfums au fleuve de pâle houblon.

II

Les dentelles valenciennes. — Sur l'Escaut. — Le lin et les linières.

Comme tout à l'heure la Dendre dans les grandes prairies de Ninove et de Termonde, la Lys pousse à travers la campagne courtraisienne ses eaux sagaces françaises et qui, à partir de Menin, infiltrent la chaire exubère des paysages flamands. Dès son entrée au pays, elle prend cette activité de bonne nourrice qu'elle gardera à travers tout son parcours et qui, aux approches de Gand et plus encore entre les quais de la remuante cité industrielle, prendra un point de faire sourire le vieil adage des grands poissons mangeant les petits, puisque jusqu'ici, en effet, c'est la petite rivière qui dévore le grand fleuve.

A pourvoir ses crochets dans tous les sens, à multiplier ses sinuosités ici, là, partout ; à cheminer de risque en risque de son train délégué de roues d'eau qui se sont nécessaires et, même en ayant l'air de flâner, accomplit une besogne régulière, elle jette plus de vie et de mouvement dans la contrée qu'un réseau ferré avec le souffle rauque de ses locomotives et l'ahanation de ses débrouilleurs. La placide indolence des rivières bordées d'horloges et contrées dans leurs rêveries tacites comme les grands bœufs qui s'abreuvent à leurs gués n'est pas sans fait : elle n'est ni pastorale ni bucolique ; et le claquement des palettes qui dans les moulins à remuer battent le lin, s'accorde moins au rythme grave de ses flots que le rustique « pilori » des pipeurs entourés par les prés.

Son idylle, « elle, est la verte filière qui en fils végétal d'un éclatant bleu pâle, la grange où, comme des tentes, s'empilent les gerbes avec lesquelles on tissera les draps suaires, les bateaux chargés à plein bord se traînant dans les ondes de flottantes chevelures de lin. Ce flexible et blond textile, dentelle végétale dont les esprits de la terre tissent extérieurement les fils en attendant que la main des femmes les transforme en brumes

blanchisseuses de toiles, penchées sur ses bords par zones inégales : toute la campagne s'en revêt comme d'une énorme nappe glissante.

La Lys, démocratique et nourricière qui évoque dans l'esprit la lumineuse symphonie des voix argentines et fait penser à de grands jardins. Bornée des palais enchâssés de la rénovée, est par excellence la rivière de fête. Chaque année, au temps des inondations, elle couvre universellement la plaine et y forme le genre qui, des mers, lève en fait de tiges serrées ; plus tard, quand, tombées aux fuseaux, la plante appartient déjà à l'industrie, c'est encore elle qui la lave, la rouit, finalement la décompose dans ses liquides réservoirs qui, mieux que les creusets de la chimie, en assouplissent et détachent les fibres.

De tout temps les merveilleux agents dissolvants de ses eaux lui valurent un rôle prépondérant dans l'œuvre initiale de rouissage. Grâce à ces secrètes et naturelles vertus, Courtrai, la ville qu'elle baise avec de tempérées tendresses, a entendu universellement vanter les « belles nappes, serviettes et ameublements en linge de dames » que ses adroits tisseurs tissaient autrefois et que nos usines fabriquent aujourd'hui en quantités, mais dont la brillante et solide trame a probablement été façonnée par les génies de la rivière.

A l'époque de la floraison, la *couleur* entière *courre*, sur d'immenses étendues, d'un saphir tendre comme la couleur du ciel en mai, et cette limpide, délicate et pâle tache d'aquarelle, prolongée jusqu'à l'horizon, a l'air d'un vaste lac dans les transparences duquel se refléterait la céleste coupole. Jusque dans les plus humbles courtils, et même aux fentes des vieux murs, parmi les lichens des toits de glui, partout où la semence jetée au vent a pu s'attacher et germer, la fleur du lin épanouit ses bouquets, symbole des activités communes, ainsi que sur les blasons les emblèmes héraldiques. Puis, la récolte venue, les maisons se vident de leurs hôtes taillés : hommes, femmes, enfants, abandonnant les tâches domestiques à la garde des vieillards, s'en vont par milliers s'embaucher aux liniers. Un peuple de fourmis brunes se courbe alors sur le sol, remplissant la campagne d'un mouvement de fourmilière, avec de beaux gestes ensoleillés et simples qui, sans s'arrêter, achèvent l'œuvre de la nature.

Aux rustiques liniers de Fontainebleau, Millet, qui de son grave outil burina le paysan dans toutes les phases de son labeur journalier, consacra peut-être et consola n'eut point l'occasion d'exprimer la suave grandeur des mouvements de fête. Avec quel sens des valeurs agrestes son génie eût détaché l'intense vision des tapis mouvants et des gorges-flottantes se mouvant rythmiquement parmi le jaune incendie des gerbes entassées sous les feux de l'air ! Il eût montré les attelages qui, du pas de leurs chevaux, surchaussent de front sous les chevalets cardinaux de sonnailles, roulent à la rivière, par des chemins où jusqu'à moyeux s'enfoncent les roues, des chars hauts comme des tours et grinçant sous le poids de leur ruisselante vision. Jambes nues et la chevelure bouffant au vent sur leurs épaules rebis, tels que, maintes fois, je les vis se mêler dans les eaux vertes, il eût silhouetté, en outre, le groupe des moissonneurs allant en d'incessantes exhalations de la rive encombrée de lin botteler à la cage où grelottèrent les gerbes s'empilent, tant qu'enfin l'appareil, de faîte à la base chargé et par succès lesté de quartiers de meules, de monceaux de pavés et de boules ferrugineuses cuit aux bords du bief, versant en ruisseaux tabescents.

Cependant, graduellement pourri par le travail désagrégateur de la rivière, le lin, amassé par couches compactes au fond des cages, a peu à peu perdu les gommes qui font adhérer

LE BAPTÊME DU CID DANS LA VIE.

l'écorce à la tige. Généralement le séjour dans l'eau ne dépasse pas quatre semaines ; au bout de ce temps la désortication est terminée et il ne reste plus alors qu'à étendre le textile sur le champ, pour le faire sécher. Mais, avant tout, il faut extraire des fosses les cubes à claire-voie chargés de leurs entrecroisements d'herbes. Des mercenaires descendent alors dans la rage et la délivrent des poids qui la maintenaient enfouie ; puis à brassées ils retirent les gerbes réduites en gélatine, et, toujours croissant plus avant dans le récipient engloti de vase et d'herbes aquatiques fraîchement dénouées, ils finissent par toucher au fil même de la rivière, plus pareils, sous leur chevelure de joncs et de liserons, à des tritons qu'à des hommes. A mesure que les lins sont extraits, une équipe les transporte dans les prés voisins ; ils en font des gerbes en croix pour mieux les imbiber de vent et de soleil ; et rien ne prévaut sur la suffocation de ces deux agents pour en séparer la dernière cuticule.

L'ÉTANGUEUR.

Puis la campagne se hérisse d'interminables files de meules qui, dans la perspective, simulent la présence d'un vaste hameau. Les granges, en effet, sont insuffisantes à contenir la coupe de chaque année, bien que la plupart, spacieuses et profondes comme des entrepôts, puissent loger à l'aise jusqu'à dix fois la charge d'une attelée. Et tandis que la ceinture paisible d'or roux, ces amoncellements éparpillés par la lande, les interstices troubles les blanchissent sous la volée des flocons, on attendant que le teillage et l'étangage les restituent à l'industrie.

Il y a différents modes d'étanguer, mais le plus intelligent est encore au moulin, au moulin qui ne chôme jamais en l'année et au seuil duquel se groupent les femmes grises, ployant sous le poids des ballots qu'elle apportent à battre. L'appareil se compose d'un moyen agité d'un mouvement de rotation rapide et battant de l'extrémité de ses palettes les botteles de lin qu'on pousse à mesure. Cependant il n'est pas rare que l'étangage s'opère à domicile ; armé d'un instrument en bois, vigoureusement semblable à un papillon aux ailes déployées, l'étangueur alors frappe à coups redoublés les échevaux glissant dans l'écuelle d'une planche. D'une façon comme d'une autre, il ne reste bientôt plus que des cuirs de blanc feutre. Cette filasse encore subit à son tour une main-d'œuvre : peignée sur des herses successives dentées, par grosses touffes, elle se sépare graduellement de son élément grossier, l'étoupe, et devient à la fin le fort et flexible fil, semblable à un cheveu, qui, soit que les fabriques, tout à l'heure si rapprochées en blancs rangs de toile sur les sentiers des tisserands,

Autant de préparations, d'ailleurs, autant d'industries différentes. Dans les villages, par les seuils entr'ouverts, vous verrez le rudimentaire outil du peigneur, son grand rateau à machoire de requin, s'accrocher sur un tissu pulvérulent d'apparence, parmi l'entrelacement des innombrables mailles grises dans lesquelles fourrier se tient, à peine visible, la garge mêlée par des quintes de toux. Non loin, le moulin dresse son fonctionnel, intérieurement enfumé de sombres pénombres, bien différentes du joli décor blanc de ses confrères, les

COMMERCE DE TOMBEAUX.

moulins à farine, emplacés aujourd'hui d'un Bâtiment rejeté de lieue. Puis, c'est la langue de bœuf, un spécialiste encore, dont la mission consiste à ingérer le lin en paquets pesant généralement trois kilogrammes, fluches soudoyées, tordus et serrés ensemble; les baltes, jointes ensemble, formant comme d'énormes balles qui, par liteaux ou par laquets, sont déposées sur les filatures.

A partir de ce moment, l'activité et le charme de tout le multiple travail qui accompagne

les métamorphoses de la plante sacrée pour l'observateur réaliste, créé surtout par l'imagination des mêlées poétiques populaires : il ne lui reste plus alors qu'à s'enfoncer au silence des bruyères, l'oreille tendue vers le murmure du vent roulant aux noirs des vieilles, dans l'être fervent où bout le chevalier. Comme au temps des sandales, hélas! entrelacs dont la belle enfin libre par leurs mains délicates, le paysan tourne autour le mort, saillissent aux mêmes durs les monstrueuses chevalures entrelacs d'hommes; et cette berçante exergue de l'antique esthète, qui sylvain à bien le balancement des berceuses en les bonds sidéraux des chansons de nourrices, passe sur la campagne comme au relief des choses abolies, toujours douces aux mêmes qui se souviennent.

III

Panorama de Courtrai. — La Grand'Place et la Statue des Éperons d'or. — Notre-Dame de Courtrai. La Lys et le Canal de jonction.

Rien n'indique plus, autour de Courtrai, dans sa ferme matérielle, le théâtre des exploits des communes flamandes ligues contre la chevalerie de Philippe le Bel, en cette héroïque et glorieuse journée baptisée par l'histoire du nom de bataille des Éperons d'or. Le royaume dans les bourbiers avait dispersé la fleur de la gentilhommerie française trouvé le mort et qui, pendant les horreurs du massacre combat, définit la position des éperons parisiens armés de cet outil sans recul que par dérision ils avaient dénommé « gambelag » (lanjour), espèce de salut qui tendait de haut en bas avec le bas du talon levant sa cognée, le flamingant, pour lui restituer son nom, a disparu dans les gradués agrandissements de la ville.

Le temps n'a pas épargné davantage la grande basilique suivie de Baudouin IX, aux voûtes de laquelle, parmi les images d'oiseaux cousues des insectes et les accords gothiques des cantiques, les milices de Breydel et de De Koninck suspendirent, comme de guerrières dépouilles, les sept cents paires d'éperons ramassées sur le champ de bataille. Étranglée, depuis, entre des pilastres à cannelure et par surcroît grossièrement masquée par une facade d'une renaissance pâteuse, Notre-Dame n'a plus guère gardé de sa primitive et majestueuse simplicité que son triforium d'entrée.

Il faut lire dans les récits du temps le détail de la ferveur flamande naïve sur l'une des plus tendrement armées qui jamais se soient rangées sous l'étendard des rois de France : Namur envoyant six cents hommes avec le comte Jean pour capitaine; les West-Flandrin abandonnant le siège du château de Cassel et, Guillaume de Juliers à leur tête, accourant prendre leur part du danger commun; le chevalier Jean Borluut quittant secrètement Gand, dissimulé par la fraîcheur du Lis, avec ses sept cents amis et serviteurs; les milices confondues aux joyaux, les nobles aux vilains, les moines aux soldats; puis, à l'approche du combat, dans le grand frisson qui précède les mêlées, le hardi encouragé par tout un peuple à genoux; et, tout de suite après, ce même peuple se courbant vers la terre et par un de ces mouvements admirables où communie l'âme des foules, portant à ses lèvres quelques parcelles de cette terre maternelle pour laquelle et sur laquelle le plaisir veut verser leur sang. La campagne invisible sous le chevauchement des superbes cavaleades barnachés de drap d'or où des pieds à la tête hardes d'acier damasquiné et dont les cimiers empanachés, incendiés par les feux de juillet, oscillent comme des ramures parmi l'échevèlement des crinières et

le vent des réflexions. Au contraire, le vigile front de bandière de ces bourgeois équipés en guerre ne révèle ni parade ni jactance: leurs haubergeons et leurs casques de fer brun dérobent à distance les flots d'une mer sombre sur laquelle trouble seulement la rouge musique des gens d'Ypres. Le champ de bataille, à travers un semblable appareil, grandit aux proportions de l'épopée; le génie des Flandres aux prises avec le génie de la France nécessite ce cadre homérique où n'a pas de place, en effet, à représenter que la lutte sera mêlée d'horreur à homme que de race à race.

Au cri de « Montjoie et Saint-Denis », une partie de la cavalerie ennemie, sous à peine s'est-elle élancée que les lourds chevaux des barons, surchargés de leurs quintaux d'or et d'acier, s'empêtrent dans les glaises de ce sol partout pourri de fondrières. Un carnage de fléaux tourbillonne, les montures se cabrent, ruinent sous elles leurs cavaliers; en un instant le marais se change en un cimetière horrible d'entrailles dégorgées et de crânes volant en éclats; et la hache, la dague, la pique et le gourdin ouvrent l'air d'effroyables sanglantes rouges.

« Sire, dit alors au comte le connétable, pour l'amour de Dieu! changez votre plan de bataille. Dirobert-vous par une fuite simulée; cette piétaille nous suivra par delà les ravenaux, et nous en aurons bien vite raison.

— Par le diable! s'écria monseigneur d'Artois, pâle de colère, voilà un conseil de Lombard. Avez-vous peur de ces loups ou plutôt ne serions-nous leur gué?

— Cher sire, répondit noblement le vieux Raoul de Nesles, si vous voulez me suivre, je vous montrai si loin que vous n'en reviendrez plus! »

Alors de nouveaux vociférations se mêlent aux épaisses rumeurs des hommes d'armes flamands: mais l'intrépide marécage les enlace; ils s'embourbent dans les limons, roulent pêle-mêle dans le Groeninghe, harcelés de traits de traits, s'entassent par monts et fossés au ravenau au pont de chaînes pantelantes sur lequel d'Artois passe à son tour en ralliant ses derniers chevaliers, roi de bannières et de panaches qui décroît au loin dans le carnage.

« Percez de vos lances les sangliers et ouvrez les traies », leur avait dit avec une gaîté féroce la brave royale, leur reine et sœur Dame. A cette heure, ils éprouvent ce que valent les crocs de cette hardie qu'ils ont si follement relancée dans ses bauges. Ils croyaient dépecer le sanglier, un sac de leurs serres de chasse, dans le Sud et la Suie d'une joyeuse exterminations, mais, à retour de la fortune! c'est lui, c'est le sanglier flamand qui, de son formidable boutoir, les refoule et les écrase. Ils sont cent mille, ils s'en sont cent à peine. La plaine boit leur sève à grands traits, s'abreuve de ce sang français abhorré, rebondissant s'engraisse de cette chair de ducs, de princes et de comtes, fumier superbe d'où jaillissent les moissons de Flandres. Il avait, parbleu! raison, l'antique connétable, quand il promettait à son prince de l'entraîner si loin que ni l'un ni l'autre ne reviendraient plus. D'Artois court son étendard en bas, qu'il brûle de la pointe de son glaive, mais un bercail, un démon, une de ces troupes guerrières comme la patrie en danger en suscite autour de dessous le feu et la lave, Guillaume de Saeftinghe, frère lai de l'abbaye de Terdoest, bondit sur le palefroi royal et lui fend le chanfrein d'un revers de sa massue. Alors Robert supplie : la cour, ses pompes, ses tournois, ses belles dames hautes en gaîtes reparaît dans son esprit, vision troublante et subite qui lui rend détestable la vie.

« Meure! » lui crie Breydel.

Et le beau chevalier rend le sang et la vie.

A partir de ce moment, la déroute, pareille à une avalanche, emporte tout ce qui reste de la fleur de lis; comme des mâts ballottés par la tempête, les pennons de la chevalerie

frémit à l'ouverture dans l'immense mêlange. Le combat se changea alors en boucherie; devant Courtrai la plaine n'est plus qu'un prodigieux charnier. Sept mille chevaliers périssent là, parmi lesquels sept cents seigneurs bannerets, soixante-trois princes, ducs, comtes et près de cent cents nobles. Quant aux valets, archers, arbalétriers et fantassins quelconques, il en demeura bien vingt mille sur l'aire.

Ainsi finit cette légère tragédie de laquelle, quatre-vingts ans plus tard, Charles VI devait si cruellement se souvenir. « Quand le roy de France fut parti de Courtray, écrit Froissart, il ne mit mie en oubli les épreuves dures qu'il avait trouvées en l'église... Si ordonna le roy que Courtrai fust toute arse et détruite ». Revanches de prince. Grossièrement ordonnée, la cité du quatorzième siècle s'élève donc, en peu d'ans, sous le fer et la torche; et la Lys, après avoir lavé la Roulitie, fut contrainte de charrier ses propres écumes les fils des Communiers.

Ce n'est là qu'une des pages de l'histoire de Courtrai. Comme presque toutes les autres villes du temps, elle fut étroitement mêlée aux tourmentes des Flandres. Détruite, puis rebâtie, à travers les fluctuations d'une époque qui ne laissait pas longtemps debout ce qu'elle édifiait, et promenait la lèpre dans les villes ressuscitées sans attendre la germination, elle eut le sort d'Ypres, de Béthune, d'Audenarde, de tant d'autres héroïques riches où, vite après les désastres, la vie recommençait tumultueuse et haute, couronnant son néel avec les fleurs de la mort.

IV

Les Bouchoreas. — L'Hôtel de ville. — La Chemisette de la salle des Consuls. — Les Halles. Le Béguinage. — L'église Notre-Dame.

Le Courtrai actuel n'évoque plus que furtivement cette héroïque civilisation de fer et de sang. Réfléchies par les eaux de la Lys, au berceau de laquelle leurs substructions s'accrochent indestructiblement, deux tours jumelles, restes des ouvrages du quatorzième et du quinzième siècle, dressent toutefois encore, pareilles à des prêtresses géantes dont les silhouettes noires figurées par les lucarnes à ouvertes et les meurtrières, leurs cyclopéennes maçonneries ocreuses près de trois mètres d'épaisseur et reliées entre elles, au-dessus du lit de la rivière, par trois arches toujours soutenues de puissants contreforts. Ces inexpugnables bastions, épargnés par les cadavreuses eaux moins que par le temps et qui, sentinelles bourrues en faction depuis des siècles devant la ville, n'ont point été relevés, heureusement, par la garde montante des siècles, rendent plus sensible la platitude des maisons environnantes, pareilles, avec leurs mornes rangées de fenêtres noires trouées de monotones et rectilignes façades, à un alignement de dés à jouer. Les « Broeltoren » ont d'ailleurs chargé toute protection guerrière : dans leurs larges salles circulaires, écrasées par des voûtes basses, sous lesquelles des barbacanes coulent de pâles rais de lumière, l'entrain des corps de garde a fait place au vide et au silence des lieux inoccupés. Des couches de débarbeurs recouvrent seuls les pavements pénombres de ces halles qu'il y peu de lieu une ville marinière de ses antiquités transformerait en un étonnant dépôt de trésor archéologique.

Certes, Courtrai ne peut plus se prévaloir du trophée conquis par elle dans les bastières de la Groeninge, non plus que de ce carillon où deux jaquemarts, « Matten » et « Kalle »,

ainsi que les désignait la voix populaire, marquaient les heures et que les écrits, pour en dater la cadre ville de Dijon, le pays occupaient duc de Bourgogne ; mais on sait aussi labeurs par l'histoire absolu heureusement en reliques, et peut-être suffirait-il d'un coup de baguette appliqué aux bons endroits pour en faire sourdre, comme une eau vive, un peu de la vie des grands jours. Que n'en tente-t-elle un noble fonctionnaire, l'édilité qui ait un si pieux sollicitude à remuer son Hôtel de ville et, prodigue de sacrifices pour cette dernière œuvre, en rehausse par la presque résurrection la noble ordonnance générale !

Déployé sur deux façades, malheureusement enclavées dans un pâté de vulgaires constructions, le palais communal aligne à l'étage un rang de douze fenêtres séparées par des niches à pinacles ; une délicieuse balustrade le couronne, ajourée de rosaces et coupée de pieds-droits à crochets, au bas d'un large toit taillé en polygone à ses angles et festonné à sa crête d'une lame denticulée. Ce n'est pas la magnifique façade de quelques autres édifices similaires, guillochés comme des bijoux et des châsses ; sa décoration extérieure est plaisir sobre. Une suite de statues rappelées sur les encorbellements sculptés des traverses, et contre la figure des rondes de l'étage ; de leurs piédestaux, comme d'un balcon, ils regardent passer la rue, assistés de pieuses curiosités de gloire et peintes sur la médiocrité des pans présentés. Le flanc occidental semble avoir été réservé pour le salon de l'édilité. Dans la salle du Conseil, ornée de peintures sur tout son pourtour, une étonnante cheminée, vraie végétation de rinceaux, de feuillages et d'entrelacs, supporte trois tableaux de pierre, fourmillant de bêtes et de gens : en bas, remémorant au-dessus du support, les sept péchés capitaux, grimaçants et lascifs, sous un bestiaire percé par intervalle, l'Histoire ; au second rang, et séparés du premier par une double à rinceaux enchevêtrés, huit motifs de l'Histoire sainte, encadrés dans des portiques ornés de rosaces ; puis, couchant aux caissons de la voûte, des figures tarmentées de dieux ; et à la partie centrale, sous les fines aiguilles à crochets d'une touffe de pinacles, un Charles-Quint portant le globe et le glaive, entre deux personnages symboliques, la Justice et la Paix, accostés aux pignons d'angle et posés sur des culs-de-lampe prodigieusement ouvrés.

LES MISÉRICORDES.

Une autre cheminée, d'une fantaisie presque moins magnifique, groupe ailleurs la statue de la Vierge, les effigies d'Albert et d'Isabelle, des images de saints, parmi une collection de siècles, de dames et de sujets sculptés, au nombre desquels Marie Rappant le sacre d'Henri, c'est-à-dire la Foi, et saint Thomas, c'est-à-dire le Doute, symboles des attributs du roi augustal, lequel était rire en même temps plein de majesté et d'humanité.

Après avoir admiré ces pans de cette belle tapisserie du seizième siècle, montons jusqu'à l'appui des grandes fenêtres à meneaux : à l'autre bout du parc, les tuiles chaudes leur osent leur carrée, flanquée de cheminées à poterie figurant assez exactement la

CHEMINÉE DE L'HÔTEL DE VILLE DE COURTRAI.

gothique des « rétrogrès » de nos anciennes maisons de ville ; et cette ressemble effectivement qui la fait se distinguer sur les blancheurs de la laine à la façon d'une grande voûte chinoise jaunit des vertes, se détache aux architectures obliquantes de mise de la place.

Contre toutes Halles avait pris à tâche de couvrir les « variétés » sur un point

En pleine circulation, dans l'alléchement autour du marché, un obscur petit bâtiment, tout noyé de silence, abrite sous la grosse tour de Saint-Martin la paix morte de ses ruelles. Assez souvent la peinture de ces mélancoliques solitudes s'est rencontrée ici, pour que, malgré la tentation d'y revenir et leur mystérieux attrait, je n'y insiste plus que discrètement. Mais à Courtrai le recueillement est plus grave encore qu'ailleurs : le fleuve d'oubli ne coulait pas sourdement au fond des cités que cette vie de cloître et de cimetière

SAINT-MARTIN DE COURTRAI.

à l'ombre des vieilles bâtisses cadenées et penchantes du quartier. Un doigt sur les lèvres, le Temps, ce froid passant des siècles, semble rôder ici à l'égoût des choses et des âmes. Quelquefois un ribaud s'entre-hèle, tiré par son train qui ne s'attache à rien, et l'on croit voir la Mort enlaçante derrière la fenêtre et faisant le guet. Plaintif et doux comme sur les tombes, le vent seule de la poussière humaine dans l'air, avec un chuchotement confus auquel d'on ne sait où, du sol ou des petites chambres closes, comme des profondeurs d'un puits. Et, assises, rangées de travers, alléchées dans la pénombre humide de leurs

rues sans soleil, jette assez large pour le passage d'une personne, les façades enfumées de vieux cul-de-bouteille ont des airs de paralytiques, au bord du pavé en tôles de chats qu'étale le jeune pénitent. Par instants, une porte s'ouvre, une béguine met une tache blanche sur le sombre d'un couloir, et comme d'un souterrain s'exhale une fade bouffée de vie recluse; la porte refermée, n'est la dalle qui retombe sur ce semblant d'aération, et de nouveau tout sonde à l'immobilité et au muet assoupi. Seul le grand christ qui, près du porche d'entrée, tend sous les jaunes larves des cierges ses deux bras désespérés, paraît vivant dans ce délaissement universel où de quart d'heure en quart d'heure, comme une pierre dans un tonneau, descend le carillon du beffroi.

Pour mieux savoir l'étouffement des pauvres filles de Saint-Begge, pénétrez, en sortant de là, sous les grandes voûtes de Saint-Martin, la basilique voisine. Ici l'âme se déploie à travers l'espacement des nefs et l'ampleur du grand chœur, pareil lui-même, avec ses collatéraux peuplés de piliers ronds et élevés d'un trilobiers, à un temple dans le temple et tout illuminé par les miraculeuses clartés de ses hautes fenêtres, hautes d'approche que l'homme longue vaincrons sur l'insondable mystère. C'est la partie moderne de l'église : des chapelles s'y succèdent, flattant le goût flamand pour l'exagérée grande et les matérialités spécieuses : ici une Vierge en robe violette, la poitrine plastronnée de grands cœurs en argent où sont plantés les sept glaives; là dans un renfoncement, un Christ noir près d'un gothique derrière lequel apparaissent quatre figures pleureuses, d'un peinturlurage barbare; ailleurs un autel doré, revêtu à sa partie inférieure d'une admirable broderie d'or et d'argent où l'artiste a dessiné en relief des fruits et des rinceaux. A la gauche du chœur, un tabernacle en forme de pyramide, aux parois duquel se suspendent d'innombrables haute-reliefs pareils à des feuillages autour d'un thyrse, étage une profusion de niches, de pinacles et de culs-de-lampe, jaillissant en flèches dans un tumultueux parallélisme de lignes, coupé çà et là par d'énigmatiques croisillons, des bouchons de pagodes, des bois retrouvés de jonques chinoises. Une précieuse tour d'un beau gothique secondaire, par meilleur contraste d'un escalier à fleche ballonne, s'appuie de tout son poids sur les racines de gazon du porche, par delà lequel se développent de majestueuses routes architectées, soutenues par deux rangs de colonnes toscanes.

Aucune œuvre d'art vraiment supérieure n'illustre ce monument de l'ancienne foi : la religion, contrairement à la coutume des Flandres, ne fait preuve dans la maison de Saint-Martin. Ce galant homme qui, en considération des hôpitaux de son temps, se complaisait à partager sa garde-robe, n'a, pour couvrir la nudité du sanctuaire qui lui est dédié, qu'un obscur mais très curieux et délicat tableau, œuvre de quelque maître inconnu. Notre-Dame, du moins, passée au Van Dyck, entre « Élévation en croix », à Tervuren célébrée, nous dont la grâce molle, le dessin mou et les élégances affétées ne sont plus que la fin d'un beau genre.

C'est à l'abri de ce double et glorieux patronage que Courtrai, l'industrieuse cité, accomplit sa tâche séculaire de bonne Flandre, avec une activité sans hâte et qui ne hausse pas sensiblement l'animation de ses rues, si ce n'est les jours de marché, alors que de toute la contrée affluent chez elle les marchands de lin.

V

Le voyage entre Ypres et Courtrai. — Explication de la bataille. — Aspect de la frontière. — Les habitations. — La langue. — Constructions et monuments.

De Courtrai à Ypres le voyage s'accidente, revêt de brusques coffures, de monts de sable pelés, de dunes soyeuses embroussaillées de bruyères, ravinées de sapinières ou coupées d'eaux marécageuses, taches noires dans la gaîeté de la contrée. Cependant, autour de Menin et de Wevelg, les prairies étalent toujours le grand tapis verdoyant de la vaste Flandre, abondantes en herbages et en bestiaux. Par endroits y poussent les houppiers, multipliant à

FERME AUX ENVIRONS D'YPRES.

l'infini la race chevaline qui fait la gloire des éleveurs du pays. La terre est ici rousse en prodigieux abandon au feu duquel l'herbe parfumée et haute se change en rouge sève orientale, purgeant les tiges de la bête et préparant la riche viande de boucherie soignant à ses bouillons aux cuves des abattoirs. Au-dessus des pacages, le vent coule des vagues d'air humide et tiède, les vagues de cette atmosphère brillante, gris-perle, laiteuse, où les objets flottent sans lignes précises, estompés d'un voile tiède et qui, à des lieues à la ronde, prolongent la douceur maritime des ciels maritimes. Ciel en arbalète de bon conducteur, accordé dans une gamme d'harmonies sévères qui, toutes ensemble, composent un poème d'une décoration merveilleuse où le rouge, le vert, le bleu accordent leurs sonorités austères.

Dans ce riche giron de mixture, des villages groupent leurs toits de tuiles et de plâtre que dépasse la pointe des clochers, et cette riante vision s'imprime sur la rétine, comme le mirage d'une placide Terre, tandis qu'entre les champs et les nuages file le train, fendant carrière sur ce tableau monotone et doux. Le sol d'ailleurs n'est plus parcimonieusement mesuré au cultivateur avisé. Il est autour de Tamise et de Saint-Nicolas, dans cette partie

LA LUCHA DE JACOB CON EL ÁNGEL.

de la cocotte où la terre est morcelée comme un damier. Par grandes zones se prolongent parfois les exploitations, et les fermes, entourées de hêtres, avec leurs parcs à moutons, leurs étables où pâture le bétail, leurs granges roses à faire le beurre mises par des chèvres, ont l'air de petites arches de Noé échouées dans la plaine.

Là-bas, dans les espaces du lointain, se devine la frontière française : longtemps avant d'arriver, les approches s'en font sentir à l'aspect pauvre des villes, à une dégradation de la misérabilité propre flamande, et aussi à l'apparition de la brique violacée et aux badigeons. L'industrie de la toile, qui semble communiquer aux petites villes de la West-Flandre une blancheur toute neuve, une fraîcheur de grosse mariée flamande, fait place, en ces riches milieux d'élevages complexes, à un genre d'industrie où la race, l'argent, la division forcent la plus large place. Menin et Wervicq, reconnues au loin pour leurs fabriques de tabac, sont les entrepôts d'une contrebande qui modèle surtout son personnel dans les hameaux de l'extrême Belgique. Presque tout le monde, d'une façon occulte ou patente, s'y emploie, le paysan aussi bien que le contrebandier de profession, et, comme en une vaste succursale où l'on s'entend à demi-mot, tous sont ligués contre l'ennemi commun, le douanier. La fraude, rapportant de gros bénéfices qui, en fin de compte, profitent à toute la contrée, il y a un accord tacite pour favoriser les individus qui s'y adonnent.

Entrepôt sous un certain angle, cette lutte à mots armés contre l'autorité, avec le cercle de la douane qu'il faut franchir, la vigilance des gardes qu'il s'agit de dépister, les rafales de plomb qui pleuvent par l'air, ne vide de gros gibier traqué sur les pistes duquel des troupes embrigadées errent à travers la nuit, l'œil au guet, le mousquet à la main, ne manque pas d'un certain héroïsme. A la longue, c'est, entre le douanier et son adversaire patenté, une émulation de ténacité, de ruses et d'adresse pour aboutir à ses fins dans cette partie essentielle dont la vie est quelquefois l'enjeu. La nuit, les villages sont réveillés par des fusillades qui éclatent soudainement, se déplacent, courent derrière les haies, sans qu'on sache qui a tiré le premier coup et si quelqu'un est demeuré sur le carreau ; et, dans le noir, des corps luttent l'air, lâchent aux haleines des bouffées de chair et de sang.

Sous le dernier empire, les journaux et les pamphlets constituaient une importation lucrative. Ce qu'on trouva de sa propre popularité à passer chaque jour de mauvais de la douane à la barbe des plus vigilants douaniers, défie tous les calculs. Aujourd'hui c'est la malsaine curiosité des amateurs de pornographie qui s'alimente à ce mode de colportage illicite. Toutefois la dentelle, la soie et le tabac demeurent toujours l'essentiel objet de la fraude : celle-ci, pour les introduire en France, virginie à une étonnante diplomatie, multiplie les dégénérescences et les subterfuges, en véritable proie qu'elle est. Quand le contrebandier se sent sûr de son gain, il choisit la pièce qu'il croit la meilleure et, les roules au corps, ramène la terre de la pointe de ses orteils, tout ramassé sur lui-même, courbe en angle délicieux, il s'élance, se charge au dos, d'un train qui défie la portée des balles. Les brouettes, les traîne-la-mort, les fa-direlo du métier, car il en a qui ont trouvé le goût du pied, ne procèdent pas différemment. Quant aux autres, ils se servent de cannes à double fond, enfourchent des chevaux sellés de bardelles creuses, s'affublent de leurs ventres et de gibbosités hypothétiques, et quelquefois le corps du délit se dissimule simplement dans les flancs d'une carriole ou dans des tonnes d'ardoises scies en deux, au fond d'une charrette de paille.

Le fraudeur d'ailleurs travaille rarement seul ; il a un auxiliaire admirable, un chien, qui l'aide à déjouer l'ennemi, le détourne des routes où le douanier se tient embusqué, et, s'il est attaqué, plante ses crocs dans la gorge de l'assaillant. C'est une race particulière

au pays, née pour ainsi dire de ses bouches inutiles, et qui, au contact de son rude compagnon, le rébarbatif a fini par affiner prodigieusement sa naïveté gaîté de mot et de malice. Vigoureux d'escalade, les oreilles basses et pointues, avec un sifflet large et des flancs que ne s'essouffleront pas, l'hiver aux de contrebandier, d'une taille approchant celle des grands dogues, mais, l'œil au guet, passant souvent un bouchet à travers champs, semble conscient de sa mission. Souvent il est à lui tout seul l'arrière le plus actif de la contrebande; à peine son maître, après l'avoir flatté de la main, a-t-il lancé le hop! hop! du départ, la laisse, le col hérissé d'un carcan à clous acérés et le bât sanglé à l'échine par des courroies, flairé le vent, court en avant des hommes, en jappant et revient le querir, comme enlacé, et enfin s'élance, lié d'un trait, en quelques bonds gagne le large. Il sait que la-bas, au relais habituel, une abondante pâtée, de chanvre cuisses l'attendent; et comme une flèche il fend l'air, se dirigeant à la ligne droite que si l'odeur des balises certe, avec laquelle il est familiarisé de longue date, l'écorce de hêtre; livre alors à son génie naturel, il rebrousse chemin, se terre au rouge à pas des salines.

La plupart du temps, on les lâche par bandes de cinq ou six, sous la conduite d'un vieux routier. Celui-ci n'a point de charge et fait le service d'éclaireur. Tandis que la petite troupe se rue à travers champs, il surveille l'horizon, flaire les buissons, accélère d'un coup de gueule les traînards. De loin, on les voit filer comme une ombre compacte qui rasait la terre, et quelquefois tout ce galop passe à travers la surveillance endormie d'un poste.

Le chien de contrebandier a du reste un adversaire plus redoutable que le douanier, c'est le chien dont celui-ci s'accompagne dans ses tournées et qui, dressé aux embuscades comme un vieux soldat, surveille les passages, donne la chasse aux bandes ennemies et leur livre bataille. Ainsi le guet de l'homme par l'homme a son complément dans le guet de la bête par la bête. Tout le long de la frontière, la nuit est déchirée de rauques abois qui se changent en hurlements quand les mâtins se sont joints et des luttes et des cris s'entre-croisent.

VI

Entrée à Ypres. — Le quartier Ypres-Saint-Jean. — La rue Basse et la place d'Armentières.

Un soir, étant débarqué dans une auberge située à l'entrée de la ville de l'auberge, une enfant de douze ans, auprès de laquelle, désireux de demander par la ville jusqu'aux limites du temps livré, je m'étais enquis de l'heure du couvre-feu, cette réponse nette et sans réplique :

« A neuf de dix, Monsieur. Et après demain! Où n'avez plus! »

Une si ferme décision régnait dans la salle de la Halle que je n'eus pas un instant la pensée de protester contre une si brève injonction; on y sentait passer la pondérable irrémédiable d'une habitude traditionnelle, comme si, implacable servante des fatalités, l'enfant se fût conformée à quelque ordre posé d'en haut. Bien me prit d'ailleurs de ne point anticiper le délai accommodant : à peine assise sur le pied sur les marches du vieil escalier à rampe sculptée qui servait à ma chambre, une salle bien plaît, sous les poutres basses de laquelle une « vente » de tableaux avait coutume à faire, que la porte se ferma derrière mes talons, solidement barrée d'une traverse en fer, et que, par surcroît, toutefois

dans la jalousie une clef semblable aux monumentales ferrures des portes de cimetière.

La mélancolie des cours veillées, l'agonie des grands jours inutiles, la désuétude de cette qui prend les vieilles cités mourantes du trop-plein de la vie ancienne, s'étendent solitaires dans le sud fluidique de sa petite hôtesse. Une heure plate immobile au beffroi d'Ypres, celle du silence et de la mort, et depuis des siècles la même voix sourde opposée à toutes les intérêtes qui essayent de franchir le seuil de ce grand tombeau de pierre l'irrévocable arrêt :

« Passez votre chemin ; l'hôtellerie est close ; on n'ouvre plus ».

Comme sur des rivages épuisés, plus rien ne pousse au bord de cette mer morte du temps, figée en une horrible de choses idolâtres ; seuls les superbes édifices du passé, hantés par le vol tournoyant des souvenirs, ces solitaires corbeaux de la mort, continuent à consolencer les grandes eaux vives desquelles ils émergeaient autrefois. Aucune parole ne peut dire le sommeil de cette métropole oubliée, de ce grand carrefour des peuples au treizième et au quatorzième siècle, rendu à l'inviolable clôture. Chaque matin, Ypres se réveille dans sa fin de glaise qui est en même temps son cheval de deuil, et, ne voyant autour d'elle que les entassements pénibles d'un inconnu sommaire, se rendort, avec le sens profond de ne pouvoir renoncer, même à la fin ; ou plutôt, pareille, en son silence perpétuel où la beigne de ces vieux murs, en croulant, fait seule quelque bruit, à une belle au bois dormant frappée par quelque sortilège mystérieux sortilège, elle sommeille depuis des siècles dans sa forêt enchantée, sa sœurette Sorti dont les chênes sont des palais et des cathédrales que le battement d'aile de l'esprit n'atteint plus. Je ne sais pas de plus effrayant témoignage du retour des choses d'ici-bas que l'immobilité de la vie contemporaine dans la solennité et la magnificence de ce décor d'une ville autrefois grande entre toutes ; inutile que, dirigée dans le courant de son histoire, elle prolonge son rôle aux angles des carrefours, le cadre a perdu à changé parmi le mort de tout le reste. Comme il y a cinq cents ans, d'innombrables tours pressent leur volée dans son ciel, une dentelle de pignons sculpte la perspective de ses rues, ses Halles, entourant l'Hôtel sur Dieu, profilent une confuse silhouette de temple babylonien ; toute une vieille gloire continue à palpiter par-dessus les pâles cadres crevassés de ses places, plus semblables à des cimetières qu'à des lieux de circulation et de vie.

Quand, le soir, montant à l'assaut dans la ténébreuse nécropole, presque sur la pointe des pieds, comme s'il redoutait de déranger la majestueuse sérénité de la mort, le pressentiment attardé prête l'oreille aux rumeurs lointaines, il croit reconnaître dans les gémissements du vent, rentrer les vieux cris et roulant les antiques poussières, les sourdes lamentations d'un « De profundis ». C'est que, en effet, ces hôtels de ville, ces stéréum, ces demeures fastueuses dont le flore ordonnance accompagnait un train de vie somptueux, symbole matériel de la richesse commune, sont à cette heure comme autant de pierres tombales sous lesquelles gît le passé, et que le présent, en vain il sentiment le retenir, sentait rapidement de soulever. Comme un mince fil d'eau dans des sables coulant pour entraîner le flot tumultueux qui portait les commerces, les affaires, le négoce, l'industrie, tous ces éléments de la vie d'un peuple, et particulièrement d'un peuple tel que celui-ci, merveilleusement taillé pour le trafic, ne fait plus, dans le lit où roulait le grand fleuve humain de la cité première, qu'un maigre et imperceptible courant à peine capable d'alimenter la ville actuelle.

Cette histoire d'Ypres dans le passé est extraordinaire : on croit voir quelque légende fabuleuse, tirée en perspective inclinante promptement à ce titre de métropole que, bien avant Bruges et Gand, elle mérita de porter pour l'immense concours de nations que ses « halles » attiraient tous les ans dans ses murs. Dès le neuvième siècle, comme une Minerve, elle sort toute armée de l'obscurité des temps, déjà grande agglomération urbaine et prolongeant

sous le soleil une haute manière de vie, sans qu'on ait presque assisté à ses commencements et sans qu'elle paraisse avoir été autre chose que ce qu'on la voit alors, une fleur sociale épanouie par le travail et les séculaires énergies. Cependant elle grandit encore; elle grandit toujours. A la fin du douzième siècle, elle a des chartes qui l'affranchissent de la tutelle du prince, des privilèges qui lui permettent de commercer en France et dans les pays d'outre-Rhin, des immunités de toute sorte qui font de ses foires les rendez-vous les plus sûrs du monde, des « keures » qui réglementent son industrie et la mettent à l'abri de la fraude.

Ces constantes faveurs et le relâchement des coupures que, six siècles plus tard, les ouvriers de la renaissance sociale, les grands parleurs de la Révolution, grefferont sur le tronc

UNE DENTELLIÈRE À YPRES.

épuisé du vieux monde. En 1250 ses bourgeois partent en voyage d'Ypre, comme les nobles, et interviennent dans l'élection de leurs magistrats; en 1255 elle fonde les premières écoles libres dont fasse mention l'histoire; chaque année étend ses droits, élargit son commerce, fertilise son industrie; elle a des navires qu'elle envoie jusqu'à la mer; elle prête des hommes et de l'argent à ses comtes; et cette éloquente fortune va croissant, à travers une fermentation continue, des compétitions ardentes, un vaste fourmillement humain toujours pour élargir la sphère d'action commune. Bien qu'avec l'argent de la corporation des Drapiers et de la ville, on commence en 1200 les énormes Halles, ce Louvre d'un peuple libre, l'un besoin de trouble a levé : les drapiers, les banquiers, les détenteurs de capitaux du temps, fournis aux seigneurs de la plaine[illegible], obtiennent le pouvoir de leur omnipotence et de leurs ambitions : les autres métiers, foulons, tisserands, etc., ont beau revendiquer, appris de ces

remous modernes, leur droit de participation aux affaires de la cité : leurs prétentions sont contenues. Alors cette plèbe, qui n'a pas les vices des hauts bourgeois, mais en sera inséparable à la prospérité générale, émerge ; et le comte Guy de Dampierre, intervenant dans la querelle, contrôle aux malonniers le contrôle sur les actes des échevins.

Bientôt de nouvelles dissensions éclatent; au simple contrôle ne suffit plus aux métiers: ils veulent forcer les portes du grand Conseil. Après des luttes sans nombre qui implantent la guerre civile au cœur de la ville, l'accord s'établit enfin : le peuple siège avec les nobles et les riches « pouriers ». C'est le principe de la démocratie la plus pure. Malheureusement ce grand progrès politique coïncide avec des symptômes de désagrégation : à partir de ce moment, la vieille fortune *yproise*, minée tout à la fois par les conflits intérieurs et les guerres contre la France, se prend à péricliter. Bientôt un siège terrible l'ébranle en ses fondements. Le travail se déplace alors, se déserte en masse une cité de laquelle la stabilité semble à jamais bannie; et Philippe le Hardi lui porte le dernier coup en prohibant la reconstruction des immenses faubourgs ingnère habités par l'innombrable légion de ses ouvriers. Cependant, si vidée qu'elle soit de son sang, ni Alvarès de Tolède trouve encore le moyen de la saigner aux quatre membres : c'est l'heure la plus tragique de l'histoire des Flandres. Une débandade générale, qui ne fait que suivre le courant par lequel l'âme et le corps des vieilles cités coulent à la France et à l'Angleterre, la dépouille de ses dernières énergies. Au seizième siècle, elle n'a plus que cinq mille habitants. L'herbe pousse dans ses rues, les quatre sièges qu'elle aura soutenu à subir depuis 1648 jusqu'à 1678 ne la dévasteront pas davantage. Étendue sur sa croix, elle clame le consommatum est : son histoire est révolue, aucune ignominie ne peut plus ajouter à la coupe d'outrage à laquelle elle boit depuis ce temps sans pouvoir à la vider.

VII

Les Halles. — Le Beffroi. — L'Église Saint-Martin

A Ypres se respire déjà le serrement douloureux qui si irrésistiblement étreint le cœur à Bruges. On a dans les rues le deuil et le froid des choses irrémédiables; et la ville entière est comme un vaste Campo Santo où tout parle de la mort, où la vie, la plus vive de tous ceux qui y traînent leur mélancolie, n'est qu'un contraste pour rendre plus sensible l'universelle détresse. Vers le midi du jour, des sonneries de clairon font passer dans l'air comme un frisson guerrier; le pas rythmé d'un peloton de soldats résonne en touchant le pavé des places; puis le silence recommence, et Ypres retombe à la solitude.

A part cette lointaine musique, à part le doux cliquetis des bobines aux mains des jolies dentellières travaillant dans l'obscurité pesante des vieux logis, nulle rumeur ne frémit ce recueillement de bégonge. Mais où sera toujours pour les songeurs, amis des tristesses, l'attrait des cantiles malheureux, qu'on ne sent presque usés de ce bout du temps, comme d'une trouvaille qui portenit encore à la nécessité d'un endroit de paix et de prière; chaque pas qu'on fait dans la ville semble que sous les pierres qu'on foule, derrière les murs qu'on frôle, des siècles sont couchés, semblablement à ces illustres trépassés qui, les jambes allongées et les mains rejointes à la poitrine, reposent, au fond des églises, la dalle des tombeaux et, de leurs vides prunelles, semblent contempler éternellement le rêve évanoui de leur gloire.

C'est surtout aux heures du soir, ces heures voilées de crêpe comme si elles portaient

le deuil des idées du jour et qui pressentaient dans l'espace, pareilles à des pèlerins hissant hâtivement leurs voiles à travers leurs mâtures espacées, c'est alors surtout que se réveillent les souvenirs et que l'esprit se laisse aller aux lointains. Dans le sombre de la nuit, les Halles, lanterne qu'on croirait faite pour des géants, se dressent comme un mont de pierre, et leur immensité, grandie encore par la confusion des ténèbres, sert à mieux mesurer l'irrémédiable décadence. De tout leur poids elles écrasent le présent misérable, projetées sur le toit de la cité comme des arches sous lesquelles ne passe plus que le faible équarrissement d'une forêt tari. Ceux qui les ont bâties croyaient pourtant que leur œuvre continuerait à symboliser après eux les libertés conquises et, pour leurs nerveux cœurs comme pour eux-mêmes, éternisait la splendeur de la vieille journalièrement accomplie. A quoi, en effet, leur eût servi de rivaliser avec les constructeurs de cathédrales si, à l'exemple de ces derniers, ils n'avaient été convaincus de l'indestructibilité de leur monument spirituel ? Ils portaient en eux la foi ardente des apôtres, ces commerçants superbes qui élevaient à leur idole humaine une demeure telle qu'on n'en bâtit que pour Dieu, sans se douter qu'une heure arriverait où, dépossédé de l'esprit dont ils l'avaient animé, ce palais populaire deviendrait pour les générations futures une simple curiosité d'art, aux significations gratuitement obscures.

Quelques chiffres diront l'ensemble du colosse ypréo. Développé sur quatre faces, entre la Grand'Place et le cimetière Saint-Martin, il occupe une superficie de quatre mille huit cent soixante-douze mètres ; dans ce chiffre, les limites comprises pour trois cent cinquante-quatre ; les charpentes du toit s'étendent sur dix-sept mille huit cents mètres carrés ; enfin, la salle de l'étage supérieur a deux mille quatre cent soixante-douze mètres de longueur sur soixante mètres et demi de largeur ; et, entre l'axe de cette salle et la voûte de la voûte, il y a trente mètres de hauteur. Les esprits positifs, qui se rendent compte de la majesté des édifices par leurs dimensions matérielles plutôt que par leurs résonnets de beauté mystérieuse, pourront ainsi se faire une idée de l'ensemble des prodigieux rectangle que le style spirituel primitif pare de ses sévères splendeurs.

Les Halles se subdivisent en une triade : le Belfroi qui occupe le centre de la construction et plonge en plein milieu de la Grand'Place en masse quadrangulaire, aiguillée de tourelles à crochets par-dessus trois rangs de fenêtres superposées ; la Halle aux draps proprement dite, prolongée sur trois côtés, avec l'infinie succession de ses hautes baies vitrées ; le « Stadhuis » ou maison de ville, hissé vers la rotonde du chevet de Saint-Martin, mais gêné par des remaniements successifs, comme un trouveur dans lequel on coule plus le vin du vase du corps et qui pourtant continue à vivre péniblement à côté des nouveaux donneurs sains. C'est généralement sur cette impression fâcheuse que commence la visite au grand hasard de l'intérieur. Le guide, en effet, avant de vous conduire à la partie ancienne de l'édifice, ne manque pas de vous attacher dans la mesquinerie des appartements modernes, en sorte que vous en deviennez comme le vestibule par lequel on s'achemine à l'inexprimable structure intérieure du monument.

Remarquons la salle de mariage découverte sous parois décorées de peintures que le temps n'a point encore pâlissent, sa voûte en bois où joue la clarté diaprée d'une verrière, et, sur une des faces latérales, une « scala » découpé dans l'or d'une frange, par-dessus des pénitles à culs-de-lampe grotesques. On traverse ensuite une plate-forme couverte d'où la vue se porte sur une couple de pignons en bois datant du commencement de la construction, avec des cages en surplomb aux vitrages présentement bouchés ; il pourque monte après un pénitre dans la gigantesque galerie qui fait à l'étage le tour de l'édifice.

LES HALLES.

A peine est-on entré qu'une impression de grandeur confond l'esprit, qui, détaché du présent, oublieux des oublis contraires, perdait le sentiment de la mesure à laquelle se juge la valeur des œuvres contemporaines, reste dès lors absorbé par la suggestive d'une humanité évoluant en des époques. On revoit ces êtres du temps où venaient s'entasser les produits du globe, ces frémissements par lesquels on accueillait un souverain et qui troublent encore. L'ancienne salle est une boîte de bronze d'or et d'argent, les magnificences de ce gala qui, en 1514, à l'occasion des noces de Maximilien, comtesse de Flandre, avec Marie, fille de Lorraine et de Bar, fit étaler sur les tables la ruisselle orfèvrerie des opulents drapeaux. Toute une succession de scènes de la vie communale s'évoque dans la mêlée, sous l'enchevêtrement des couleurs multipliant en l'air comme les voiles d'une fête suspendue.

Dessin de Xavier Mellery.

INTÉRIEUR DES HALLES.

Pour toute, en effet, c'est ici le charpentier à qui de toit qui déploie ses complications de chevrons, de poutres carrières, de chevrons et de solivaux ; et leur brunissure polie se détache sur le gris argenté des fonds comme sur un paysage brumeux la sombre ossature des chênes. Inconsciemment on rapporte le nombre de fûts qui, de tous les points de Septentrion, durent appareiller, dans les eaux flamandes, avec ces prodigieuses cargaisons de sapins, l'immense des grands squelettes, avec sa symétrie géométrique de membres, n'est pas plus admirable que la structure de ce toit profond, développé à l'infini en ramifications de pièces emboîtées : telle est, du reste, une splendide qu'une maison de bois du septième siècle, transportée là avec son pignon en volte sur des roulettes antiques, sa façade ajourée de petites fenêtres et, en bas, sa boutique close de volets à hauteurs variées, n'attirent pas à la hauteur des chevrons. Cette salle, unique au monde, n'a d'autre solution de continuité que la chambre de l'ancien Conseil, sur laquelle porte le poids de la toiture. Un mur et délicieux artiste passé là des heures émerveillées à fouiller les entrailles de délicate et simplement

justice d'art. Il faut révéler ce nom authentique et digne de mémoire, Louis Bellaert. La vie, qui toujours lui fut inclémente, ne lui permit pas d'achever la décoration des Halles qui eut été pour lui la gloire. Ce qu'on en voit atteste un esprit fertile et fécondant, adroit à tirer parti des lignes et des saillies, un goût de colorations rares et justes où se rejouait le vocalise délicat et toute la diversité calme que pour se traiter à une telle hauteur, seule pouvait posséder une âme ingénue. Qu'il y a loin de cela aux spécieuses polychromies où se noie présentement les principes épandus de l'histoire d'Ypres!

Cependant descendez les degrés qui mènent au rez-de-chaussée. La nuit de bois suspendue là-haut se continue ici sous la forêt d'une multitude pliées de sveltes piliers, en grand nombre. Là, sous une obscurité voûte ogivale, se prolonge, à travers le labyrinthe des entrecolonnements, le primitif marché de la ville.

Extérieurement, les Halles offrent à l'origine une physionomie qu'il serait peut-être opportun de lui reconstituer : le Belfroi en ce temps portait de grands écussons polychromes et dorés, et dans une niche, pratiquée à la base, trônait la Vierge Marie. L'image resplendissait sous un dais de cuivre doré; à sa droite et à sa gauche, dans les trente-quatre loges ogivales qui entaillent les façades, les monuments de la Flandre, en nombre égal, prêtaient leurs artistiques silhouettes sculptées dans la pierre. Troisièmes imposables, ils regardent se promouvoir autour d'eux le travail des siècles : leurs orbites semblent pleines du songe de cette ville qui n'est plus qu'un songe, et quelquefois arrivent à lire, comme une oraison qui commémorerait à d'autres siècles. Quelles, en effet, les pensées qui, à pas lents, déroulent en détour des rues; quelquefois, l'après-midi du marché, jour de « Boodschap-renderie », en guichet s'ouvre au rez-de-chaussée d'un des petits cabarets qui avoisinent le palais des ancêtres; une figure de commissionnaire-prieur apparaît derrière les entrebâillements; et, parmi un bouillon de détritus éparpillés sur le pavé, les petites gens d'Ypres, vieilles bonnes femmes en manteaux, filles grasses bondissantes sorties à la grâce, enfants de leurs besognes sorties d'une poussière de décombres, s'en viennent, silencieux et pâles, assister au démembrement d'un antique mobilier. A temps réguliers la voix du crieur jette une note à part; une voix répond dans la foule, et l'on dirait de ces mots que c'est la gloire de la grande cité du quatorzième siècle qui, morceau par morceau, se disperse aux marchées, devenue comme une légende lointaine que la misère du peuple disperse aux vents et aux pays.

Le contemplatif qui, après avoir erré entre les pignons touffus de la Grand'Place, dans ce merveilleux décor moyen âge dont les Halles forment le fond, voudrait détacher sa pensée des hommes et la reporter vers les mystérieuses conjectures d'une vie supérieure, n'a qu'à pénétrer au soir, à l'heure où la ferme des choses s'enveloppe dans une confusion propice aux méditations, sous les voûtes de Saint-Martin. S'il est sensible aux somptueuses splendeurs des dernières clartés allumées dans le lointain des verrières et venant sur les vagues crépusculaires comme le reflet d'une mer d'éternité, il sentira descendre en lui l'ineffable frisson des grandes basiliques. De la rue voyageuse, épanouie au-dessus du porche comme un cœur saignant, en dessus de pourpre coulant jusqu'aux dalles où posent ses pieds, lui rappellera que la pierre aux laquelle le Christ a mis son église est rouge de l'ineffable sang du Golgotha. Dans la pénombre il verra reluire des statues, des tableaux, des boiseries à figures humaines qui s'éclairent pour lui comme les symboles matériels de la religion. Au fond du chœur, par delà le déroulement des stalles couleur d'or brun, des entrelacs, détachés en merveilleuses pâleurs sur les noires colonnes voisines de l'autel, lui parleront de la vanité des ambitions humaines. Enfin, des arceaux grêlement entrelacés

UNE VENTE À L'ENCAN SUR LA PLACE DU MARCHÉ.

dans la nuit des tombes il nous rêt s'élancer, sous l'apparence de cette irradiation lumière qui, dans les temples catholiques, ne s'éteint jamais et y perpétue la présence divine, le vol des vérités que les chrétiens virent rayonner le principe et la fin de toute sagesse.

SAINT-SAUVEUR.

Aucune impression, si ce n'est celle qu'évoque Notre-Dame à Tournai, n'est comparable, en Belgique, à la sévérité radieuse émanée du pendant vaisseau de la cathédrale yproise. Admirable monument de la transition romano-ogivale, elle porte ses voûtes dans la gloire des parades, taisé baignée des clartés qui versent à ses nefs les hautes fenêtres déployées en dessous son triforium; et ses deux rangs de piliers cylindriques, reliés par des ogives élancées comme des prières qui volent à Dieu, ont l'air d'énormes troncs lisses supportant

la rondeur du dôme. Partout les vitraux flamboyants font couler dans un demi-jour la ruissellement des claires symboliques; et les voûtes de l'abside constellent sa majestueuse robe de pierre comme d'éblouissantes broderies. Dans son chevet sans collatéraux, d'où rayonne un jet de svelles colonnettes, des sépultures perpétuent le renom de ses évêques : ici ce Martinus Rithove qui fut nobli aux derniers tournois d'Egmont et de Bornes; là Hennin, de Visscher et Pierre Simon. Insolites, dont le nom brave en vain la mort, dont l'histoire des siècles n'a qu'une simple pierre carrée avec une croix au milieu et un chiffre (1658) dans les coins. Longtemps les pèlerins viennent s'agenouiller sur la froide dalle, ferrement devenues à son contact, où un moment s'ouvrent toute l'Église. D'autres morts, des princes, des archevêques, toute une théorie de gloires et de vertus trépassées dort à côté, sous les tables juxtaposées qui s'alignent entre les rangées des stalles. Au dehors, comme des arches gothiques jetées dans le ciel, le temple déploie la courbe légère de ses arcs-boutants, s'aiguille de pinacles et de clochers; et, à son portail d'entrée, se couronne d'une massive tour carrée qui, à travers l'espace, semble faire pendant au beffroi des Halles.

Encore une fois, pénétrons dans Saint-Sauveur aux approches de la nuit. Perdu dans les ténèbres qui tombent, parmi l'éblouissement sombre des vitraux dont les pourpres et les cuivreux s'en viennent baigner çà et là de vagues formes humaines agenouillées sur les dalles, le grand calvaire nous apparaît d'une indicible solennité et tel qu'en méditation si douloureuse qu'il soit des Évangiles, l'esprit ne sent en présence d'un ineffable et troublant mystère. Quand même on en éloignerait Dieu, il restera toujours, en ces lieux d'irrésistible sorcellerie, une atmosphère de religion qui fera monter du cœur aux lèvres une prière, une invocation, une pléiade de sensations pieuses et douces, éveillées à la pensée d'un grand travail exécuté pour glorifier le principe caché des choses.

VIII

Bruges. — Impressions. — Promenade sur les remparts. — Merveilleuse lumière qui allume ses flèches. — Les ponts de la ville. — Les maisons des remparts. — Le « Rei van Brugge ». — Le Lac d'amour. — Le Béguinage et ses légendes. — Les « Godshuizen » ou maisons de Dieu. — La porte de la Boucherie. — La porte Marichale. — La porte d'Ostende.

Nous touchons ici au cœur des Flandres, et une émotion nous prend, pareille à celle que dut ressentir ce violateur des cendres, Othon III, quand, dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, lui apparut, à travers les poussières de la mort, le grand fantôme de Charlemagne assis sur son trône de marbre et d'or. Comme le superbe empereur dont la forme décomposée gardait encore, sous le sceptre et la couronne, l'attitude de la majesté et de la domination, Bruges, la reine du Nord, elle aussi revêt du diadème qui lui ceignait la royauté des mers, repose, auguste et sacrée, dans la gloire d'un merveilleux sépulcre.

A Malines, à Audenarde, à Ypres, nous avons vu se tisser la trame que file au fond de la nuit cette active araignée l'Oubli : le passé y est enseveli sous les couches du Temps, prodigieux voluns au creuset duquel les vies, les gloires, les royautés et les vertus sont incessamment broyés et qui les recouche en poussière d'ombre, par-dessus les empires et les hommes. Mais, si consolante que s'annonce ces assises du passé, ce ne sont là que les étapes vers une déchéance plus consolante encore et comme les degrés par lesquels l'Histoire nous fait descendre avant de pénétrer dans l'hypogée où pendant des siècles s'ensevelira la cité brugeoise, aussi rigide que ses dures remparts aux tables des sarcophages

dans ses temples, elle est couchée là parmi les lambelettes ; et mainteneu, comme ces hautes princesses dont parle la légende et qui sont l'hermine, la pourpre et les fards conservaient jusque dans le cercueil un fastif standard de vie, elle n'apparaît morte qu'en ses apparences sensibles, parmi les orfèvreries éblouissantes, les magnificences de la pierre et du bois, les miraculeuses architectures qui lui donnent en son tombeau comme une immortelle jeunesse d'art.

Les graves et contemplatifs paysagistes hollandais, en se mettant à peindre un paysage, évoient d'abord la lumière de leurs ciels, l'suivant ou la déroulant en vibrations riantes ou pleines, comme la clef de l'infini et profonde musique que les bois et les eaux chantent au fond de leurs horizons. A leur exemple, considérons un moment la silhouette extérieure de la ville à travers la très particulière atmosphère qui les enveloppe aussi exclusivement qu'une nappe d'eau enveloppe la carène des navires. C'est, d'ailleurs, la douceur de son ciel sont amortis d'opalines pâleurs qui avec ses maisons de Bruges cette palpitation lumineuse, ces

LES REMPARTS DE BRUGES ET LE BEFFROI.

Dessin de Jeanne Maury

tremblantes échappées de fraîcheur sous lesquelles l'œil croit les voir par moments se diaprer, comme dans l'oscillation d'un perpétuel frissonnement ; au-dessus de la cité s'arrondit, vers le milieu du jour, une coupole de vapeur ; de là, ainsi que d'une prière qui se brisait par l'espace, pleuvent jusqu'à ses toits les chatoyantes illuminations, les azurs lavés et fondus, les brillantes roses grossies des eaux de la mer prochaine. Aucune combinaison chimique ne peut donner l'idée du bleu nouveau, soyeux, électrique, lame de fraîcheur d'argent froid, qui compose ici la couche mouvante de l'air : semblable à un velours fané, d'une chaleur dormante et secrète qu'un frôlement rouge de gaz entrouvrait, elle développe une iris infiniment variée dont les harmonies se génèrent et se suivent, avec des éclairs éteints et de molles vibrances amorties, tels qu'en leurs recoins nacre de perle en laissent apercevoir les frayeurs lointaines intérieures.

Pour point de départ chétiennes l'une des portes feudales qui, de distance en distance plantées dans les anciens remparts, forment actuellement les points de communication de la ville avec la campagne et, après avoir pendant des siècles livré passage à des cortèges guerriers, se voient plus pacifiquement que les bourriquets bâtés de légumes et les roulages

parfois calfeutrées par les contrôles. Leurs limites moyennes ont gardé, chez la plupart, la sévérité rébarbative des murs de pierre taillée ; reliées à la rive opposée par des ponts de bois ou de pierre, elles plongent leurs voûtes dans le canal qui étreint Bruges d'une ceinture d'eau.

Entre la porte d'Ostende et la porte de Gand, on longe d'abord les dernières survivances de ces couvents dont Lille portait autrefois l'enfroi, le long des fortifications, aux coups de brise du large et faisait claquer dans l'air une gaîté coloriante d'oriflammes aux emplois démesurés. Des hauts, sur lesquelles ils s'érigent, déjà s'aperçoivent les reflets de la mer d'aiguilles et de clochetons dont le Beffroi est comme le phare. A gauche, cependant, par delà le canal, s'étend jusqu'aux limites du ciel, dans un déroulement de prairies humides et basses, une campagne qui éveille la pensée des coins de nature épanouis chez Van Eyck et Memling.

Puis la ville vous reprend, la vision de cette héroïque beauté du quinzième siècle qui hâtissait des cours à la mesure de son orgueil. Non loin des vastes jardins de la Potterie, une exquise miniature de store, en longues roses, darde son pignon effilé : c'est le « Bef van Brugge », le Jardin des Archers, où, les jours de gala, la gildde de Saint-Sébastien reçoit en grand appareil les sérénissimes de ces bourgeois de haute grâce et de haute lignée qui, dans les tables de Pourbus, ressemblent à des symboles d'une vie heureuse et Bonne. Des pointes de faubourg s'avancent jusqu'au pied des remparts avec des dégringolades de toits rougeâtres et tordus, en tohu-bohu de cheminées plantées de guingois, des grelots de pigeons en devis de soie et de tourelles coiffées de flèches, des bouts de courtils étranglés entre des haies, des alignements de vieux murs boudés, aux lézardes étoilées de cresselles, ici une casette dont les modernes façades trouées de rouge de fenêtres symétriques s'enfoncent comme un œil dans les feuilles de mauves déjetées, à tablettes en auvent, là d'antiques faites en bois transformés en pignonnets, des granges qui ont des perches pour entrer, des fermes lointaines comme des bastilles et flemmardes de crampons en fer forgé. De nouveau, ensuite, les remparts s'éloignent d'esprit, encarpent en taillis plantés d'essences variées, s'agrémentent de corbeilles de fleurs dans des bordigères de surface fruitée, à travers la chevelure des ombres s'étend le crépuscule vert des eaux ; le canal fait un miroir sombre où toujours, un baiser glisse avec un frissonnement doux, comme un grand cygne noir.

Une pointe avancée de banlieue, un coin de campagne spirituelle s'ouvre devant nous : voici les petites maisons blanches du Béguinage et ce Lac d'amour dont le nom seul, comme une musique, un soupir arrache aux cordes d'une guitare, un voile air frileusement sous sa hâleine, suscite dans l'esprit des idées mélancoliques et tendres.

L'endroit est solitaire, perdu sous l'ombre des grands ormes, voir des eaux Basses de nénuphars, des berges gazonnées de graminées, des touffes de saules échevelées. On devait au fond d'un parc royal, loin des avenues, quelque retraite de myrtes et d'ombre sur laquelle s'appesantit le poids des feuillages. Les prières des béguines venaient s'en venaient expirer dans la morne atmosphère des ondes dormantes, comme un rêve de mystiques tendresses dans un silence de nature.

Suivez la rive : sous l'arche antique d'un pont passe un canal, dans l'axe des grandes rues de la cité. Au bout des ponts, un perche sous son grand Christ de pierre élevé en mur, s'ouvre sur un terre-plein planté de grands arbres dont le ramage triste semble s'accorder avec l'humidité froide de l'endroit : c'est le Béguinage. Les mêmes silhouettes lentes et ployées que nous avons vues circuler dans les ruelles des « Begijnenhof » de Malines, de Gand et de Courtrai traînent ici, dans l'ombre verte des ormes, leurs béguins pâles, symbole de la blancheur et de la pureté de leur monotone existence. A matines et à vêpres, leur devoir

LE BOUVREUIL DE LA CHINE.

troupeau se presse entre les colonnes de la petite chapelle érigée près de l'entrée, sous la clarté des bougies illuminant les bariolures d'un chœur en marbre et de la rejaillie jusqu'aux boiseries d'un double rang de stalles. Puis, l'office terminé, du même pas docile elles enfilent les venelles herbues par où elles sont venues, et une à une disparaissent derrière les seuils verts de sainteté des petites habitations au fond desquelles leurs jours se consument dans les oraisons et les occupations ménagères. Si, l'âme alourdie de quelque vulgaire pêne, vous aspirez à l'obscurité et à l'oubli, allez à ces lieux qu'on dirait faits pour les solitaires douleurs : une mélancolie de délaissement, de souffrance voilée, d'humanité meurtrière y flotte jusque dans l'agonie de la lumière, exacerbée aux grandes ombres balancées des arbres. Et, de l'horizon des toits dérobés sous vos yeux, vous entendrez monter à vous, comme un rire et un sanglot, la douceur et douloureuse musique d'un carillon.

C'est du rempart qui domine le Béguinage que le regard embrasse dans une de ses

Dessin de A. Thiollet.

L'ENTRÉE DU BÉGUINAGE.

ordonnances les plus touffues le « tableau » de la ville. Et vraiment le tableau y est — arrangé comme le souhaiterait l'artiste le plus exigeant, avec des succession de plans, des oppositions de clair et d'ombre, un jeu savant de lignes, toutes les conditions de la secrète beauté qui fait l'œuvre d'art. Si, par surcroît, le printemps met aux arbres l'or pâle des jeunes feuilles, comme une claire vapeur qui s'allumerait dans cette autre vapeur claude, moelleuse, irisée de l'air, le paysage prend une beauté inoubliable. Détachées sur les verdures du lac, des façades roses et blanches, dont la tache se dissout aux rides de l'eau, forment en quelque manière un établissement à la perspective. Au second plan, ce n'est déjà plus qu'une mêlée de toits, une confusion de pignons, un feuillis d'architectures dentelées, à travers lesquelles on voit pendant quelques instants la topographie des rues; puis la masse se resserre, prend la densité d'un bloc compact, devient comme un grand monument de croupes, coupé çà et là par des tours, des clochers d'églises, des cheminées, des aiguilles : ici Notre-Dame avec l'élancement de ses quatre étages couronnés de tourelles; là Saint-Sauveur avec ses puissants contreforts d'où jaillit son énorme flèche à crochets; et, dans la

rendre, les carreaux du Beffroi, le grand doigt indicateur qui immobilise son geste pendant tout l'horizon de Bruges.

Comme si le hasard s'était complu à grouper en un même point les misères et les souffrances du présent, le Béguinage est le centre d'une agglomération départie aux valétudinaires, aux vieilles gens tombés dans la misère, à toutes les épaves de l'âge et de la maladie que recueillent les hospices, ces providences municipales des villes. A Ypres, déjà, on était confondu du nombre d'infortunés secourus par les différentes fondations de charité; aux jours de distribution, toute la rue de Lille grouille d'un essaim de hospitaux se pressant à l'entrée de la maison Belle; mais, à Bruges, le nombre augmente encore. En 1854 on

LA PORTE MARICHELLE.

comptait vingt-deux mille deux cent cinquante-six indigents inscrits au bureau de bienfaisance, presque la moitié de la population; et ce chiffre, en 1869, malgré l'extension de la main-d'œuvre, s'élevait à trente mille deux cent vingt malheureux : actuellement il y en a encore de huit à neuf mille.

Aucune parole ne dit mieux l'épuisement de la vie dans les cités tombées à la sénilité : le sang y tourne en chlorose, peu à peu tari comme un fleuve que les sources n'alimentent plus; semblable aux vieux murs entre lesquels il se traîne et languit, le corps humain devient une ruine rongée par les pâles fleurs de la maladie. Tout ce quartier de Bruges le fait bien voir : un cri d'humanité en détresse sort de ces asiles de la mort où sont enfermés les fous, de ces « Godshuizen » (maisons de Dieu) qui, à elles seules, forment une petite cité au cœur de la grande et dans lesquelles se déverse l'excédent des hospices.

Mais le spectacle de ce délabrement s'atténue par le paysage environ. Il le fruit ailleurs, on plaint il se confond si bien dans la mélancolie du cadre, qu'on est moins tenté de s'en impressionner. N'y a-t-il pas, du reste, une poésie dans cette charité qui s'abrite sous le nom de Dieu et laisse planer sur l'aile qu'elle apporte aux déshérités la pensée d'un pitoyable qui viendrait du ciel et non des hommes? Et, comme pour rendre plus sensible le bienfait de ses miséricordes, chacun de ces humbles logis, clair, ainsi, blanchi au lait de chaux, s'entoure d'un coquet fleuri, où se confesse le goût des béguinages pour les petits jardins touffus comme des repaires.

Le canal, avec ses épaisses rangées d'arbres se mirant dans l'eau du canal, prend ici une rusticité saine et vigoureuse; c'est la campagne pénétrant en pleine dans la ville. A droite, l'ancienne porte de la Boucherie rappelait la fière révolte de Bruges contre Philippe le Bon, ce gros mangeur qui, venu de France avec une armée de sauterelles, eût mangé le pays entier, si Bruges n'avait opposé à ses frégates le coup de corne du taureau

LA PORTE DES BOUCHERS.

qui n'entend pas être dépecé. Puis le boulevard s'élargit, se vallonne, prend des airs de petite Suisse autour d'un pignon mangé par les lierres, débris de l'antique maison Hydraulique dont les eaux alimentent encore en partie la consommation de la ville. Un peintre de l'école des ruines n'eût pas mieux imaginé le romantique enchevêtrement de ces massifs de verdures et de ces tourelles écroulées, dans la restitution d'un *vieillard divers* historique. A chaque instant le point de vue s'est déplacé; l'œil prend en écharpe la ville; par ouvertures émerge de l'entrecroisement des maisons toute une flèche nouvelle de tourelles et de cheminées. Et soudain voici devant nous la porte Maréchale, ainsi qualifiée en l'honneur de la gilde des maréchaux et qui s'appuie sur deux massifs bastions, rattachant le pavé urbain à cette campagne de Saint-André dont les gais, verts grains des redoutables « Bouckerels » du genre, s'illuminent chaque année de meurtrières parties de couteau. Contemplons sous l'épaisse voûte du portail et regardons l'admirable de maisons que forme de la poterne ravalée devant nous. Bientôt au lois entre deux rangs de maisons qui finissent par se toucher, la rue Maréchale s'enfonce dans un délicieux feuillis de pignons aigus, de toits à volutes, de façades bariolées, découpant l'air et prolongeant jusqu'au Beffroi, qui tout au

huit douze aux gigantesque chandelier, une double tache d'un rose pâle, éclosent par les humidités du ciel.

Le canal s'allonge à peine dans un silence de linceul. Une couleur terreuse dont les épaisses brouillasses pittoresquement recouvrent le « Verlpoort » en partie des Boulets aux demi-lunes vertes par les infiltrations de l'eau, monte à cette grande nuit du Nord dont les approches se faisaient heures sentir à l'inclinaison des arbres battus par les rafales. C'était comme le vestibule par où entraient les corps de nuit qui, à de certaines heures, mettent sur Bruges et ses pignons le frisson des plaies.

IX

Les canaux de Bruges. — Mélancolie et monotonie. — La loi des eaux. — Fantômes.

A Bruges il y a la ville qui dort et la ville qui s'est réveillée. La première est la ville des estaux, des vieux édifices, des hôtels, des « guildhalles », des quartiers où entre les pavés pousse l'herbe. L'autre est celle qui a rêvé de se construire un port à la mesure de son ancienne fortune.

Donc deux Bruges. Bruges la morte, comme l'appelle le sensible et délicat poète Georges Rodenbach, ouvrier merveilleux d'art qui cisela ses vers comme des bijoux et des coffrets, et Bruges, la ressuscitée, qui se reprend à l'espoir de ramener dans ses docks les vaisseaux du monde.

De celle qui est restée silencieuse, on peut dire qu'on ne bouge jamais avec ses mortels à volupté exclusivement.

Une paix d'ombre monte de ses canaux qui se ressemblent dans tous les sens, reflétant la gloire et le deuil des siècles : comme on un linceul, leur flot mort semble bercer le cadavre embaumé de la vieille Flandre. Ce sont, en effet, ces longues nappes d'eau dormante, les berceuses aux bras évasifs la cité de Breydel et de Coninck prolongea trois cents ans son lithurgique sommeil et dont les « dode », l'enfant de « soupirent aux arches des ponts, explorent avec de plaintifs tâtonnements et de brusques bonjets de larmes la désolante stérilité de la ville actuelle.

La nuit, surtout, quand le faible battement des artères s'est éteint dans le soupir de l'air et que le silence, cette grande chauve-souris qui ne ferme jamais tout à fait ses ailes sur Bruges, suit dès le crépuscule les rares voiles larges, comme d'immenses cierges où saignent et pleurent les rues, les sanglots de l'eau montent du fond des canaux, évoquant le douleur de mystérieuses figures voilées dont les larmes toujours ruisselantes auraient fini par creuser dans la pierre le lit des canaux. Aucune de ces Artémises, qui sont les antiques reines du monde et qui, penchées sur les cendres de leurs défunts orgueils, les lavent éternellement du flot de leurs remords, ne pleure avec une plus émouvante solennité les ruines de ses grandeurs abrogées. Une atmosphère de tristesse morte semble ici exiger l'espérance plus irrémédiablement que la voûte d'un tombeau ; dans le soir les réverbères ont l'air de grands cierges brûlants, éparpillant en rouges éclaboussures leurs lueurs sur le noir des eaux, comme sur un drap sigillé de catafalque ; et jusque dans les sombres maisons qui, pareils à des voiles funèbres, masquent les fenêtres de la ville aux gîtes, on croit reconnaître les signes d'une irrémédiable désolation.

À Bruges, en effet, tout rappelle la mort; on ne fait pas un pas sans heurter de la première barrière; la vie elle-même, dolente et seule, semble aider par avance les matières de la décomposition universelle. Au front des petits enfants, Wordsworth le constate dans une ligne retentissante, flotte déjà comme l'ombre des royautés finies, cette « grâce pensive » où semble se refléter la conscience des inconnaissables fatalités. À plus forte raison, chez les hommes d'un âge mûr, en qui les exercices de la matière n'ont pas étouffé le penchant aux méditations, la gravité réfléchie des traits, l'immobilité songeuse des prunelles, la lenteur du geste trahissent l'inutilité des efforts pour résister au courant qui entraîne toute chose au néant. Les plus intelligents paraissent perpétuellement absorbés dans la pensée de l'inéluctable, et, comme les malades qu'aucune science humaine ne peut guérir, imitent après eux le mal profond d'une incurable désespérance.

Le grand fleuve du quinzième siècle, roulant à rouges bords ses vagues humaines, courait à ce lieu d'où chaque été se déploient les moelles du vieux lion flamand, frappant tout à la fois, comme tous les peuples qui dégénèrent, au cœur et à la tête. Celui-ci ne peut détacher ses yeux des lumières et matériels symboles qui au fond de ses cœurs-galeries ranimaient constamment les vanités de la vie; et, comme dans une atmosphère d'où les gaz se sont retirés, ses poumons ne fonctionnent plus sous la cloche pneumatique morale qui le recouvre.

Dans ces plus grands coups d'aile, l'esprit, aux époques d'abaissement, ne parvient pas à déposer l'horizon dernier lequel s'est couchée la gloire des ancêtres. L'initiative de quelques cerveaux plus hauts n'est elle-même qu'un retour vers les manifestations de la vie première. Il semble que l'illumination spirituelle ne peut plus descendre se faire grâce les tentes *ombreuses* de la tribu des siècles; et, quand on veut instaurer le présent, c'est encore le passé qu'on restaure. Ainsi la pensée généreuse qui, en ces dernières années, s'est faite à Bruges du culte d'une extension de la vitalité locale, a pris pour point de départ l'illusion d'un Nuremberg rendu à ses splendeurs originelles par l'active poésie de ses industries anciennes. Ils ne mesurent malheureusement pas le courant du temps : au bout de pareilles tentatives il n'y a de possible qu'une vaste mascarade avec de la gloire ressuscitée et cataloguée, de la mort sous verre, et, comme les chasseurs-nains à la porte des granges, les grandes ailes de Temps clouées au mur et suspendues de parure, par ennui des nuits.

Mais tel est le miracle qui s'opère dans les cités très illustres, que, mortes, elles paraissent vivre encore, sous la reine et les démons, d'une jeunesse terrible. Leur mère que le filial effort de quelques-uns de ses enfants aboutirait à une renaissance de ses premières énergies, il me semble pas que cette Galatée du nord, parée d'une beauté spectrale, puisse jamais, en s'animant, dépasser l'image que lui font dans la mort ses derniers accomplis. Aucune gloire ne vaut pour elle les magnificences de sa robe de veuve étoilée de larmes d'argent. Et, pas plus que les vaisseaux de l'univers, si tant est qu'ils appareillent encore à ses quais, ne remplissent l'espace d'une musique comparable aux agonies de silence où s'endorment ses vieux pignons, la restauration de ses vieux quartiers n'en égalera la mystérieuse beauté abîmée.

Ce silence de la ville brugeoise a, en effet, une voix; il s'opère dans les consécutives rumeurs de l'air et de la rue. Les tourelles et les clochetons qui enchevêtrent dans son ciel leurs aiguilles sont comme autant de lyres résonnantes aux cordes desquelles la griffe des vents du Nord pince de sombres arpèges. En ses basiliques, les lamentations de l'orgue traînent sous que de faibles appels partis de dessous les dalles. Partout l'oreille spirituelle, tendue vers le mystère, perçoit des accords, des brefs battues, l'écho de la vie expirée.

Comme si une myriade d'oiseaux chanteurs cachés sous l'arrêt de ses toits y gazouillait perpétuellement son répertoire de lieds et de complaintes, la pluie coule ; à des symphonies grêlissantes et rudes. Et dans la pluie pleure la douleur des vieux canaux avec une voix presque humaine ; elle pleure et les eaux mêlent leur pâleur aux de verte chevelure. Ne cherchez pas ici la moule guerrière, cordant au soleil son rhigrom d'où ruisselleut les perles : ce sont plutôt d'innocentes Madeleines ; jadis leurs bras voluptueux enlacèrent la jeunesse du Franc, et depuis le vent demeurent accrochés à sa croix d'affliction. Aux vieux murs bombés dont la brique rouille fait penser à de la chair couverte de cicatrices, elles chuchotent leurs confidences, et, de même qu'elles se lamentent sur le beau cadavre qu'elles

LE CANAL PAR LA PLUIE.

ont vu se pourrir à travers les siècles, les pierres compatissantes ajoutent à leur tour des pleurs sur leur humanité oblitérée. C'est entre elles et ces eaux lointaines un échange de doléances, comme il s'en opérait chez Eschyle, quand les chœurs tragiques alternaient leurs plaintives mélopées. Ils lui des gargouilles pleurent, en effet, inutiles et frigides, les larmoiements des toits, et cette eau qui tombe avec un clapotement régulier y la monotonie des larmes intarissables. On pense alors au deuil des existences brisées, au veuvage éternel des religieuses, à la souffrance des pauvres filles traînant dans les maisons vastes l'ennui des longs jours vides.

Qui n'a pas erré le long des canaux bruges, sous les pluvieux brouillards de novembre, ne sait rien des pénétrantes tristesses du bord de l'eau ; l'esprit, humilié par un vol de

papilleux noirs, finit par ne plus entrevoir la vie qu'à travers un rideau. Et dans les bosquets des cimetières, dans le feuillis des feuillages, dans le gloussement des ponts, on croit entendre vaguement des pleurs et des soupirs, l'écho d'une désolation sainte qui monterait des caves, par la bouche d'ombre des soupiraux, comme si les « in pace » existaient encore et en ces murs granitoïques exhalaient les affres de leurs victimes. C'est un prestige auquel il est impossible de s'arracher ; de même que la vision s'emplit de perspectives chimériques, l'ouïe perçoit dans les bruits de l'air des analogies décevantes qui donnent au corps un songe et rendent sensible l'illusion.

L'illusion! Elle est la fée de ce royaume des merveilleux; à tout bout de champ on coup

Dessin de Armand Rassenfosse.

LE CANAL GELÉ.

de baguette change les aspects, confond les lignes, déplace les horizons, et, prodiguant la réalité, cette source qui puise en terre son nectar, épanouit les fruits d'or d'un grand arbre idéal. Le temps et le climat lui servent d'auxiliaires, l'un et l'autre merveilleux artisans de rares et de soudains effets; celui-ci en ébauche et en dissout les objets, celui-là en recouvre les angles et en enfouraut les surfaces. Dans la morte stupéfiante nuancée comme en pleurs, la matière engourdie, chaussée de mouvements, se teinte de chatoiements des plus splendides couleurs; le fer rouillé de vieille grille des palissades semble d'hématite; le cuivre et jaspe des ornements vieillements de la fenêtre; et tout s'allume, se dévore ou s'éteint en un magique flamboiement pâle. Ainsi, par un véritable sortilège, les siècles, ces oublieux sculpteurs qui œuvrent avec un même art inégal le ruisseau, le cloître et l'échafaud, fouillent la pierre de telle manière, la sapent, la déchiquettent, la désagrègent, et d'un simple

pignon de briques font un chef-d'œuvre devant lequel s'effacent les richesses florentines.

Mais nulle part ce double et précieux travail ne s'accomplit avec plus d'accord que dans ces lieux humides, sous l'action dissolvante des eaux rongeant de proche en proche le bois et les maçons. Comme des fleurs aquatiques, d'étonnantes architectures émergent des canaux par centaines, étalant des façades guillochées de mousses, soupiraux tout moussus qu'une chape interdisait. Naguère encore, avant la scrupuleuse restauration qui leur a restitué leur splendeur primitive, toute l'enfilade des glorieux pignons du Vieux se dressait d'excoriations et de lèpres magnifiques; et l'on regrettera presque la pierre rajeunie et lisse qui les profane à côté d'une eau de jeunesse trop neuve, à l'élégance des matériaux

LE CANAL DU RAMPART.

décomposés n'avait été pour leur conservation une salutaire et indispensable opération chirurgicale.

Il semble d'ailleurs que c'est pour souligner l'enchantement que les canaux remontent et chaque instant sur eux-mêmes, bâillent, zigzaguent, se dévient, et font à coup reparaître, après avoir noyauté sous les maisons. Tout le réseau des petits embranchements qui serpentent au cœur de la ville forme un entre-croisement inouï comme au lieu de sentiers. Là, plus de quais; comme en ce délicieux canal du Rempart, les maisons plongent à pic dans l'eau, avec de petits escaliers dont les marches se perdent sous une laide noire, des galeries verdoyantes qui rasent la liquide surface, des logettes en surplomb dans le vide, des pignons penchants qui ne se maintiennent plus que par des prodiges d'équilibre, des terrasses entourées par des murs à demi croulants et revêtus de manteaux de lierre, une humanité

de maisons façades noires, latérales et cadrées, que de larges plaques lumineuses striaient de haut en bas comme des damiers.

L'eau ici est la vie même, une vie mouvante, silencieuse par des taches et des reflets qu'on voit émerger des gares, dans la ronde de jour voilée des soir, bercer entre les bancs de vase allongés ci et là en cœurs jaunâtres. Elle dort longuement, les jours heures, quand le rapprochement des façades ne permet plus la manœuvre des rames, et lentement s'évanouit aux coins profonds d'une arche, après avoir fait de porte en porte et d'une rive à l'autre leur service de cache mensagère. Quelquefois le fil de canal s'étrangle entre les maisons, au point que celles-ci ressemblent aux parois d'un couloir; près l'eau va,

LE CANAL DE BRUGES, À DAMME.

rétide, verte, comme aux reptiles, tortueuse aux roseaux, reine des pigeons, des rares lézards, des contreforts de vieux murs dont la brique, pourpre foncée d'une éternelle songerie de crépuscule, se reflète en traînée rose dans ses miroirs dormants. Continuant un canal succède à un canal, et tous ensemble se fécondent, se répètent, prolongent dans leurs fins sens leurs méandres, coupent les carrefours, longent des jardins, avec des coques, des flots, des remous, des poutres noyées dans le glacis des maisons, toute une curieuse vie aquatique où les voiles sont remplacées par le clapotement des bêches pendant aux fenêtres et qui s'intercale dans un décor de murets, de palais, de tourelles, de fantaisies échelonnées de fillettes de jour en jour dans le reflet des pénombres.

L'impression tient du rêve : dans le cadre de la perspective, les maisons baignent par en

plus apparaître, au-dessus de la foule qui s'élève de l'eau, que comme du brouillard solidifié, une architecture de rêve aux lignes grêles, un fond de forêt échafaudé avec des nuages. Aux brumeuses saïeurs du sud, le paysage semble s'achever dans un frisson : une fraîcheur danse au bout des rames ; l'horizon se dénoue en des obscurités tendres, molles, vaporeuses, dans lesquelles les oiseaux se noient. Et cette pensée charmante du virginien Guest, qui, plus que nul autre, exerça ses claires prunelles à saisir l'invisible, vient chanter à l'esprit : « On ne voit rien, on voit tout. »

En fin des eaux se lève alors dame Tombée-pâle, un doigt sur les lèvres, comme la gardienne du mystère et du silence qui règnent dans les maisons. Lentement se mêle l'ocre des ombres dans l'air, comme un dessous de quelque chimérique clarté. A ce geste d'évocation que comprennent les fontaines, de douces figures blanches, d'abord flottantes et qui peu à peu revêtent une forme, sortent de leurs retraites, s'allument d'une fleur de beauté lointaine ou revêt la candeur des vierges de Memling, et sur les grands murs goudronnés laissent couler le flot de leurs tresses.

En même temps, les petites fenêtres à croisillons s'allument à la chaleur et à la gaîté de la vie intérieure rouennaise : autour des tables, les *apprentis* « pouteurs », en angéliques habits, firent leurs saints prônes ; les cercles des « Nain », qu'on vit, lors de la joyeuse entrée de Philippe le Bon, s'avancer comme des prêtres par les rues, avec un si pompeux arroi qu'on n'eût pu dire lequels étaient le plus capparaçonnés d'or, d'eux ou de leurs chevaux, présidait l'inévitable dit conseil, leur large cheminée à hotte dans des cathédrales sculptées ; ailleurs, paré le chatoiement des draps de dames et des soies d'argent, un homme grave, courbé sur un pupitre, hante, au moyen de minces pinceaux qu'il trempe dans des godets diversement colorés, des vélins vermeils où lentement son patient travail fait éclore des hommes et des femmes parés de tuniques étoilées comme l'arc-en-ciel ; ailleurs encore un jeune bourgeois, le peau fine et odorante, vêtu d'un de ces amples et chaleureux cotillons qui engainaient la forme du corps, se penche sur une Grecque exsangue dont la main tire machinalement le fil d'une tapisserie, et lui verse dans l'oreille la musique insidieuse de ses amoureux dires ; plongés sur le comptoir d'un marchand, de belles filles aux claires roues froissent entre leurs doigts des étoffes raides d'or, hésitant encore et pourtant déjà comptées par la splendeur des métaux ouvrés que le drap déroule jusqu'à terre. Au rez de l'eau s'ouvrent des portiques dans l'ombre desquels des ballots, récemment déchargés, s'étagent en piles énormes, exhalant l'arome des épices, la senteur sylvestre des pelleteries venues de Hongrie, les odeurs chaudes des laines écossaises ; et dans les entrepôts voisins s'entassent les vins de Guyenne et de France, les bières fermentées d'Angleterre, les liqueurs au goût de grain brûlé, qui, au pays du Nord, activent le sang et allument les énergies du cerveau. Plus loin, sous la clarté d'un vitrail, un orfèvre, assis devant l'établi chargé de métaux, irisé de son délicat ciselet les feuillages des hanaps et des bénitiers, sans se douter que l'ouvrage auquel s'appliquent ses mains fera sur chemin à travers les siècles. Cependant une rumeur de vie tumultueuse s'élève graduellement des quais voisins, mêlée au piaulement des fifres et aux cigres sonorités du cuivre, tandis que, sur un rythme étonnant, s'avance, parmi les cris de liesse de la foule, un fastueux cortège de seigneurs en habits de parade. En même temps l'eau, foulée par une cadre d'embarcations, les unes décorées de draperies éployées, avec des groupes de femmes et de musiciens dont les vêtements bariolés tamisent l'or de reflets inédits, les autres, conduites par des mariniers et gémissant sous une pyramide de marchandises, cingle et bouillonne aux coups des avirons. Et, comme des ordonnances de tableau, toutes ces visions, composées de souvenirs d'art et qu'un caprice de l'atmosphère a suffi à projeter en vives lumières sur la toile de fond du souvenir, développent devant les

yeux, dans le vain effacement du présent, les vaillances, les tendresses et les gloires du passé. Mais, de même qu'une dernière flambée de jour dans le crépuscule leur a donné la vie, la lumière ressuscite aux rayons solaires les espoirs avec elle dans les cieux vides. Du mirage charmant qui, pour un instant, a peuplé l'air d'allées et venues, il ne reste que les solitudes de la solitude et de la mort.

Ce sont là les émotions inoubliables qui, comme des divinités spontanées, se livrent à tout bout de champ de la surface des eaux, dans cette ville du songe où le présent ne semble fait exprès que le songe contenir du passé. Inébranlés sur les canaux, avec leurs fenêtres closes, les maisons y font des rêves de vieilles gens; peut-être se ressouviennent-elles de l'animation qui les remplissait aux siècles d'or, avant l'arrivée de ce timide peuple moderne, définitivement retiré dans la salle de bains délimitée par les meubles et qui, tout petit, n'est assis dans les larges chaises où leur ancêtre tenait à peine, pour grogner les mêmes de la salle.

Tandis qu'eux, les fiers Bruxellois, imitaient de puissance à puissance avec les rois et, dormant dormant, leur payaient à beaux deniers comptants des octrois de privilèges, leur race dégénérée porte sous les arcades du front comme l'obsession d'une perpétuelle songerie, et, les yeux perdus, ces yeux de revenant où flottent les lointains et qui ne savent plus s'ouvrir à la lumière, continue à se mouvoir d'un mouvement automatique dans la paix liturgique de la cité. Autour d'eux l'industrie, les affaires, le négoce, cristallin sur lesquelles s'appuyait autrefois l'édifice de leur prodigieuse fortune, ont subi le sort des génies de pierre qui, au fronton des maisons, symbolisaient la prospérité publique : le temps, qui a fait disparaître ceux-ci, a effacé jusqu'à la trace des grandes activités qu'ils glorifiaient. Avec la mer, dont les fonds laissent un grand port de Bruges et, comme un sang toujours renouvelé, pénétraient jusqu'en ses entrailles, ainsi qu'aux artères de son puissant organisme, Bruges a vu se retirer d'elle les flottes qui alimentaient son commerce. De ce droit régalien de l'Europe qui rendait le pays entier tributaire de son manufacture et faisait de ses docks l'entrepôt exclusif de la Flandre, de cette Bourse que ses marchands tenaient en si haute estime pour en avoir connu l'idée et où les courtiers, les premiers qu'on voit apparaître dans l'histoire du commerce, réglaient les conditions de leurs contrats d'assurances, de ces syndicats que Brême, Lubeck, Cologne, Hambourg, Dantzig, Venise, Gênes, Milan, Florence et Londres entretenaient à grands frais sur son marché et auxquels les Lazzaro Bachiego, les Pietro de Salamanca, les Gonzalve de Séville, les Gonzalve Bugalleja, les Spinola, les Gualtieri, véritables agents consulaires, habitant des palais et étalant un luxe princier, prêtaient l'autorité de leurs noms illustres, à peine demeure-t-il, parmi toutes ces gloires en poudre, quelque rare vestige subsistât pour en perpétuer la tradition intégrale. L'obscur Lethé, dont les canaux semblent les affluents souterrains, comme lui profonds et noirs, avait passé sur toute cette civilisation d'or et de pourpre, sans en rien laisser debout.

Et cependant une autre Bruges, à côté de celle-là, a fait le geste de la vie : elle s'est tournée du côté de l'Orient et elle a disposé les ombres; elle a coupé le cercle sacré des enchantements. Elle a heurté aux portes de bronze et a entendu monter cette clameur : « Réveille-toi, toi, qui n'étais qu'endormie. Voici la couronne et voici le sceptre. » C'est-là que la ville de la douleur, jaillie des larmes et de la nuit pour exhaler les suprêmes lamentations et expier les séculaires torpeurs.

X

Le Beffroi

Pour comprendre ce culte fou de Flandre, il faut aller droit à son autre, le Beffroi, un mont de pierre projeté en plein ciel comme pour une escalade de Titans. Chaque moellon, dans un pareil chef-d'œuvre d'audace et d'indiscipline, s'exhibait à la façon d'une vie d'homme dans une vie de peuple. Le souffle énorme qui a mis debout le géant est demeuré dans toutes ses parties, en sorte que du faîte à la base la pierre hurle, tressaille, vibre, gronde, pense comme une foule. Un peuple a écrit là son histoire, dans le cœur de fière de sa grandeur : de là-haut, comme Moïse parlant à Jéhovah sur le Sinaï, il parle aux siècles, dicte et toujours répète. Qui pense encore ici au silence des morts cassés, à l'obscure décadence de la cité moderne? Bruges n'est pas morte : elle vit, avec un cœur héroïque, dans ce vil pastiché, montrant aux races d'âge en âge, jusqu'aux nôtres qu'elle semble défier.

Ceci, en effet, est plus qu'une tour : c'est de l'humanité sonnée, de la matière cérébrale irritable, une sorte de grand homme de granit agitant ses bras dans l'espace. L'œuvre d'art, en cet édifice fabuleux, n'est que sortie d'une pensée isolée, mais de la volonté collective et des entrailles de toute une race d'hommes. La norme est si violemment outrepassée qu'on est pris d'abord, comme devant un volcan, un gouffre, un phénomène de la nature, d'une sensation d'effroi; et tout de suite après on a la perception d'une humanité à pic, plongeant de haut, de plus haut que les généralions actuelles, dans la destinée.

La même impression vitale ressentie déjà à Ypres, devant les Halles, ces pyramides d'un peuple libre, non moins formidables que celles de Chéops et sous lesquelles il s'est enterré vivant. Ypres et Bruges remplissent l'horizon de la vision d'une race en proie à des fermentations inouïes : l'énormité de leurs monuments fait penser à un état de crise plutôt qu'à un développement suivi de civilisation; leurs architectures, comme la poussée furieuse d'une mer débordée, semblent jaillir de l'excès de la vie. De pareils peuples n'eurent rien de notre équilibre tempéré et froid : il suffit de lire les récits des chroniqueurs pour les savoir épiques, déchirés dans le bien et dans le mal, terribles comme des Etres par des fous de colère et d'orgueil, avec des songes de Centaures et de Lapithes. Quand Charles le Téméraire fit son entrée à Bruges, son cortège croisa la procession de sainte Livia, au moment où elle passait devant la maison de la gaîeté, qu'on appelait la maison de la Gueillette, et de toutes les poitrines monta un rauque bonjour :

« A bas la Gueillette! Sainte Livia ne se détourne pas! »

Mille bras se démenaient, et, comme sous le choc d'une armée de hérétiques, en un instant l'édicule abhorré vola en éclats, dans une poussière qui n'en laissa rien subsister. Alors le duc voulut opposer la force; mais, s'apercevant bien que, par plus qu'il massacrait, l'autorité d'un prince n'arrête la volonté d'un peuple, et qu'il allait être exterminé, lui et les siens, s'il ne cédait, il monta au balcon des comtes et se contenta de harangner ses « chers enfants ». Et tout à coup une figure sombre, nuque du Gouverneur en qui s'incarnait impérieusement l'âme publique, se leva à ses côtés et, lui coupant la parole, pour tous demanda que l'abolition de la maison fût consacrée par l'abolition du sanctuaire qui l'abritait.

LE BEFFROI.

« A bas la gabelle! » criait-on lors de la *sédition*. Et cette fois l'audace du *Téméraire*, sautant sur lui le grain des Flandres, ploya, pour bientôt se redresser après. Ne croit-on pas assister à un tournoi de demi-dieux jouant avec des armes spirituelles, et ce tête-à-tête du prince et d'un homme obscur, en plein air, sur une saillie de falaise, l'un vêtu, cuirassé, *hupé*, l'autre pensant et *fraternisé désarmé*, avec le grondement d'un peuple au-dessous d'eux, n'évoque-t-il pas la pensée de deux chevaliers luttant sur le bord d'une falaise et faisant tournoyer la flamme de leurs glaives! Ici, comme d'un bout à l'autre de cette grande histoire flamande, si en avance sur son temps et on, bien avant 89, la Révolution se résout par le *triomphe* du bas contre le haut, la *plèbe* et le *pouvoir* se rencontrent, se mesurent de fond, s'enlacent dans une *courte* et brillante passe d'armes, au bout de laquelle le sceptre, devenu hochet, demeure sur le carreau. Mais quels rudes compères il fallut pour se mettre de barrangueurs de pouvoir! Et comme ce peuple qui abattait une maison d'un revers de la main, soutenait par là qu'il abattrait aussi aisément ses ducs, était bien le même qui s'obstinait des *beffrois* et des halles pareils à des cathédrales!

Ce sont, en effet, des cathédrales laïques, ces babyloniennes constructions qui, comme leurs sœurs catholiques, se perdent dans la nuée : peut-être, en les bâtissant si grandes et si hautes que, selon la tradition du temps qui prêtait un corps à Dieu, le Père éternel pouvait y appuyer ses pieds, les rudes communiers associaient-ils à leur propre glorification une pensée mystique, comme si, des plates-formes crénelées qu'ils dressaient dans l'espace, ils eussent voulu faire des marchepieds pour se rapprocher du maître des destins.

D'ailleurs, en pays flamand, l'idée religieuse se confond presque toujours avec l'idée laïque, au lieu qu'il y ait rivalité entre l'Église et l'Hôtel de ville, une parenté spirituelle les unit dans un rêve commun, une commune ascension des esprits vers le ciel. A Bruges surtout, cité de grande foi, mais d'une foi presque farouche, comme sa ferveur civique, l'accord paraît visible entre le Beffroi et la maison sacrée, l'un et l'autre massifs, trapus, menaçants, avec des contreforts qui semblent faits pour soutenir des sièges, et des perches d'où l'on s'attend à voir tomber les goudrons, ici sur la place publique, là sur les seuils de l'empereur. Saint-Sauveur et le colosse des Halles se regardent par-dessus la ville comme des pouvoirs sortis d'un même giron, également redoutables et terribles, tous deux enfonçant au fond du ciel leurs tours comme des poings et plantés en plein cœur de la cité, avec des entrailles qui tiennent aux fibres intimes de ce sol et des quatorzième siècle. Le donjon chrétien aux lourdes assises carrées, flanqué d'échauguettes et de poivrières, et le sourcilleux colosse communal dardant ses flèches et ses girouettes, ont l'air de symboliser, dans une pareille d'aspirations, les guerrières ardeurs du catholicisme et les mâles insoumissions de la commune.

Tout l'esprit de ce temps de révolte et de foi, qui, même dans ses prosternements devant l'autel, gardait quelque chose de son intraitable énergie et ne séparait pas la pensée de Dieu de ses revendications purement humaines, s'incarne bien dans le double caractère de cette église armée en guerre et de cette tour civile finissant en prière. Un peu de la rigidité de la théologie se confond ici aux exaltations de l'orgueil national; comme aux élans de la ferveur religieuse s'allument des fureurs iconoclastes, en sorte que l'église, peinture par l'art du siècle, prend une beauté irritée et sombre où passe un reflet des luttes de la rue et qui est très-vrai. Le grand soldat de pierre, empereur à la sérénité des temples flamands majestueuse et la virginité hautaine de sa nonne. Ceci la nonne de gloire que le Beffroi célèbre là-haut pour les hommes, en y sonnant les heures pour le Seigneur, la nonne héroïque et terrible dont la voix des carillons rythme la liturgie et sur laquelle se lève, comme un étendard, la girouette sacrée du salut. Plus tard l'allégie catholique s'efforcera

gradiellement, laissait prédominer l'idée humaine : de symbolique qu'elle fut jusqu'au quinzième siècle, l'œuvre d'art devenait alors pittoresque et vivante, donnait la sensation d'une grande vie joyeuse qui se réfugiait plus aux sources vives de la religion.

Je le répète : pour connaître les vieilles Flandres, il faut aller au monument d'orgueil et de richesse qu'elles ont laissé derrière elles, comme la mer, en se retirant, laisse debout, sur le sable des plages, les grands phares solitaires et tristes. Là pénètre à des clefs mystérieuses les clefs rouillées qui ferment le secret des siècles ; là se prononce le « Sésame, ouvre-toi » qui donne accès chez les ombres. Car, il faut bien le reconnaître, l'homme sur n'écrivain plus que le songe et le deuil de la vie ; le frisson qui la secoue aux tempêtes du nord est le même qui galvanise le tronc des chênes morts ; elle a la désolation d'une gigantesque croix sur laquelle serait étendu le cadavre fumant.

C'est la tour-fantôme pleine de ténèbres et de silence.

XI

Le vieux Bourg. — L'Hôtel de ville. — La chapelle du Saint-Sang. — Le Beffroi. — La Basilique de jadis. — Le Palais de justice. — La Prison.

A un pas du Beffroi, tout a changé : il a suffi de traverser un bout de rue pour être jeté d'un siècle dans un autre. Sous les arbres touffus du Bourg, plus rien ne rappelle le bruyant Solférino. On était chez les *gueux*, dans un temps de grandeur farouche, presque barbare, dont les conceptions et la vie semblaient à l'époque ; on va se retrouver chez les bourgeois, dans un milieu plus accessible à notre intérêt moderne.

Autour, en effet, sur ce grave « Groote Markt » noyé dans l'ombre des Halles, la proportion heureuse disparaît, courbé l'esprit des calmes contemplations d'art et n'y laissait plus subsister que le *trouble* d'un monde matériel et d'une civilisation démesurée, autant la pensée va s'épanouir à l'aise dans le jardin fleuri des belles architectures du quatorzième et du seizième siècle.

C'est la continuation de ce songe du passé qui ne nous quitte pas un seul instant ici, mais dans un sens qui ne dérange plus notre goût des harmonieuses symétries. Un peuple mercenaire, moins fruste que l'ancien et d'une culture intellectuelle qui se délectait aux images délicates, se révèle dans l'ornementation sévère de l'Hôtel de ville et de la chapelle du Saint-Sang. L'état social est bien encore d'*avoir* compris son équilibre définitif, si tant est qu'il le comprière jamais au milieu des terribles agitations de cette race nerveuse et exaltée que les effervescences du sang et la passion de la liberté jetteront continuellement à d'étranges revendications ; il ne faudra rien moins, en effet, que l'appauvrissement graduel d'un sang généreux et la déperdition des énergies natives pour amener au calme les fers-à-bras populaires qu'on voit, le poing à la hanche, poser sur le chemin de toutes les joyeuses entrées ; et ce calme, alors, sera comme le commencement de l'agonie, le signe visible d'un proche déclin.

Mais, si tourbillonne que soit encore l'humanité, à l'époque où les cygnes flottaient du vieux Bourg appartenaient sur le trône de l'urbs flamand, les assises de cette grande prospérité des Flandres se sont si bien assises dans le sol, que la stabilité économique et commerciale supplée jusqu'à un certain point à la stabilité politique, toujours mise en question chez

L'HÔTEL DE VILLE ET LA CHAPELLE DU SAINT-SANG.

ces rivières de la mer qui, à l'exemple des bras nourrit le continent, se mêlaient par grandes masses humides, chaque fois que de nouvelles conditions leur permettaient ces élans, débordant alors par-dessus les digues que les comtes opposaient vainement à leurs assauts.

Ce quinzième siècle, en effet, inaugurait le temps où le mécénat de la splendeur bourgeoise : aucune pompe n'est comparable à celle qui s'étale par ses rues, et ses marchands ont l'air de grands seigneurs, rivalisant de magnificence et de largesses avec la cour. Voyez Philippe le Bon, le grand duc d'Occident, comme le qualifiaient les rois d'Asie, avec ses folles de parade, ses cortèges de pourpre et d'or, sa passion des tournois et des fêtes, et Bruges aura l'air d'un théâtre de féeries, dont les magnificences, sans cesse renouvelées, serviront de cadre aux appétits immodérés d'une race de Gouziers perpétuelle. Ni la gloriosomanie des princes qui, comme des ogres, vivent de substance, ni le large écoulement de la fortune publique dispersée en tous sens ne l'épuisent : à mesure que l'or ruisselle de ses mains, le négoce alimente son ruisselle, y fait affluer l'intarissable flot d'une richesse toujours plus haute. Elle est pour le nord ce que Venise est pour le midi, la mère patrie des chercheurs de fortune, l'Eldorado où apparaissent les aventuriers, le rendez-vous des raines monnayeuses du globe, le creuset où, avec des épices, des fourrures, de l'étain, des vins, de la laine, des blés, on fait les soudes de ce pactole qui coule à travers le été et pour lequel ses canaux semblent avoir été creusés.

Ses rues, d'ailleurs et de nulle qu'elles étaient autrefois, se sont déjà peuplées au contact des seigneurs de Gênes et de Milan, comme les hommes d'or et d'argent, qu'elle bat dans ses murs, ne voulant reconnaître d'autre souveraine que celui qu'elle fabrique à son effigie, petit à petit se bâtissent et se polissent sous l'action d'une circulation ininterrompue. Elle a des joailleurs, des miroirs, des jouets de verre, des trouvères, dont les grimoires, les chants et les musiques suivent la turbulence de ses orgues ; ses extravagances de parure n'ont d'égale que la richesse du décor qu'elles convoitent : c'est le temps des robes de drap semées de pierreries, avec des grappes de serpents, de basilics, de lions, d'hermines sauvages, courant dans les ramures ; des coiffures écroulées en croissant et moulées de feuillages d'or, par-dessus lesquelles retombent des voiles bariolés ; des jaquettes de Bohême ramagées de fleurs cynégétiques et descendant sur des chausses collantes et arrondies qui elles-mêmes se perdent dans la fantaisie de bizarres escarpins ongles en griffes, tordus en spires, recourbés en cornes. Toute cette fantasmagorie de garde-robe fleurie par la rue en travestis de carnaval devait merveilleusement encadrer parmi les pignons à redents de clinquant, les tourelles aiguillées en flèche, les grands toits découpant dans l'air comme des silhouettes de requin.

Avec de pareils goûts de parade, le sol est mûr pour le germination de l'art de peindre, ce bel art de la chair et des étoffes soyeuses qui ne pouvait qu'à l'époque des sociétés. En 1400, Hubert Van Eyck, son frère Jean et sa sœur Marguerite, gloirons intuitif spirituelle qui fait, à la manière des soleils, son ascension dans le firmament du temps, ouvrent à l'éblouissante école flamande la trouée qui va s'élargissant jusqu'à Rubens, répercutent, à travers la sévérité de leurs conceptions théologiques, la beauté et les élégances de cette civilisation que Jeanne même de sa fortune ne tardera pas à désorbiter et qui alors, du grand idéal austère des trois primitifs, tout empreints encore de gothique hiératique, avec un reflet des paradis traînant sur la représentation des choses terrestres, s'acheminera aux coloristes et idéalistes rouges des peintres de la grâce féminine.

Mais avant-là, nous les rencontrerons tout à l'heure à l'hôpital Saint-Jean. Pour le moment nous n'avons pas à dépasser la limite du temps où se circonscrit la fondation de l'école

qui, au vieux Bourg, perpétue l'âme et les aspirations d'un peuple sérieux, contemplatif, médiocrement sûr de sa prospérité et que n'a point encore retenu le vol des gratte-ciel trop prolongés.

Le temps des tours de Babel est passé : nous rentrons avec l'Hôtel de ville dans les perpétuelles normales; à Ypre historique a succédé un train de vie plus régulier sous ses apparences tapageuses. Et vraiment cette grande chasse de pierre, qui demeure grande par la parfaite symétrie de son architecture, bien que, comparée à son voisin le Magasin du « Grote Markt », et même à d'autres hôtels de ville du pays, elle ne soit plus qu'un nain de moyenne grandeur, fait penser à des puissances inemployées, à un horizon ouvert, à la possession d'un état social différent et qui n'a plus besoin d'exiger de monumentale beauté pour inspirer le prestige. A la place de l'architecture hautaine et belliqueuse, un art fleuri, délicat, compliqué, signale des esprits apaisés, ennemis de la domination. Avec ses trois étages en encorbellement, sa façade de haut en bas historiée de dais et de niches, les nervures finement ouillées de ses fenêtres ogivales, la volante dentelle de la balustrade longeant le toit, le mouvement et le caprice de ses flèches et de ses couronnes, tout ce treillis grillagé de façade qui à distance évoque l'image d'une étoffe passementée de filigranes, la maison bourgeoise apparaît digne des grands marchands qui l'ont bâtie.

A l'intérieur, un hall voûté se développe sur la longueur du rez-de-chaussée et supporte la très belle salle qui se prolonge à travers le premier étage, avec le jeu hardi de ses pendentifs, mettant sa courbe du plafond comme la retombée d'immenses nénuphars. Là s'entassaient les collections imprimées et manuscrites de la ville, et notamment la série des éditions de Colard-Mansion (1475), environ cinq cents manuscrits et un nombre respectable de livres d'heures du quinzième et du seizième siècle soigneusement réunis, on ne sait pourquoi, à l'Hôtel des postes. Quant aux archives, aux papiers de la commune, à tous ces glorieux titres qui constituent le portefeuille des grandes cités, c'est à la bibliothèque publique qu'on les a réunies. Et juges quelle fortune : rien qu'en analysant les documents antérieurs au quinzième siècle, on a pu remplir six volumes in-quarto.

C'est une des particularités de cette complexe et fourmillante place du Bourg de multiplier autour de nous les évolutions de l'art en nous faisant sentir irrésistiblement le changement idéal des siècles. A peine avons-nous détourné les yeux de l'édifice communal et de ses groupes de statues pendues comme de gros raisins aux sarments de sa vigne de pierre, que nous tressaillons, par le caprice du plus brusque et du plus original contraste, nous plongeons aux prodigalités du gothique flamboyant. Le portail du Saint-Sang n'est séparé de l'Hôtel de ville que par la façade de la chapelle sur laquelle il fait retour, et dans ce court espace nous avons reculé deux siècles. Toutes les folles végétations du style tertiaire, dans cette crise de suprême exubérance après laquelle le grand arbre gothique, épuisé, s'alanguit et meurt, s'épanouissent en feuilles enchevêtrées de ce délicieux édicule, plus semblable à un mignon palais laïque qu'à un porche ecclésiastique. C'est la poussée dernière d'un art arrivé à terme et qui s'est vu de l'excès même et du tourment de sa sève, incapable de se compliquer et jaillissante en flèche, en efflorescences presque maladives à force d'innocence.

Quelque chose de la féerie anglaise semble s'être transfusé dans l'ornementation ciselée de cette légèreté de pierre, ces balcons superposés qui semblent faits pour des dames de la cour, ces feuillages minuscules comme des enlacements de branches naturelles, et qui, pour ajouter à l'illusion, s'agitent à l'arrière-plan d'une fleche ajourée de minaret, accolée au pignon d'angle de la chapelle. Un reposoir se cache, d'ailleurs, sous la forme sensible d'une pourpre de sang, derrière le treillage grillagé de cette merveilleuse petite

Jacobé, sous une royauté spirituelle devant laquelle se sont courbées toutes les autres; là se garde, en effet, au fond d'un tube, une goutte séchée de la pure sueur des Plaies du Christ et que, selon la légende, Thierry d'Alsace rapporta pieusement de la Terre-Sainte. Tout ce joli prodige d'architecture, avec ses ogives lancéolées comme des élancements de cœurs aimants, ses mystiques Rosaces épanouies comme des ardeurs de foi, ses aspirations terribles allumées sur les pinacles de l'escalier comme sur les piliers d'un sépulcre, chante ici la divinité crucifiée dans la douleur, le secret de ses nerfs, c'est étreinte dans un symbole matériel.

Jusqu'au portail et continuant dans un caprice non exempt d'élégance les arbres-

LE VIEUX BOURG ET LE PONT DES BIBLIOTHÈQUES.

cerceaux de sa légère et solitaire architecture, l'ancien Greffe criminel de la Ville (1535) s'élance, à côté des hautes cheminées, la pointe de ses deux grandes fenêtres aux frontons décorés de médaillons et de rinceaux, avec un mélange heureux de Renaissance et de renaissance. La Renaissance, d'ailleurs, après ces floraisons du gothique expirant, va nous apparaître à son tour dans l'angle opposé du vieux Bourg, comme pour relever d'un dernier sourire cette chaîne d'art qui, partie du douzième siècle avec le Franc, s'est continuée à travers le quatorzième, le quinzième et le seizième.

A la gauche de l'Hôtel de ville, et relié à sa face latérale par une courte pièce en travers d'une route, — cette route délicieusement ombragée qui plonge la rue de l'Arc-en-ciel et ramène comme d'une berline les maisons du quai du Rosaire, — le Greffe actuel,

absolument répété par l'architecte dont le nom demeure associé à toutes les grandes constructions de Bruges, M. De la Censerie, érige son double rang de colonnes et de pilastres sous un grand pignon central émergeant de deux pignons plus petits, tous trois couronnés de figures allégoriques ou sacrées. Une salle basse y sert actuellement de prétoire à la justice de paix et se décore d'une belle porte de 1544, divisée en quatre panneaux, sur lesquels s'entrecroisent des rinceaux et des feuillages d'une rare complication. Les élégantes et harmonieuses combinaisons de style flamand ajoutèrent donc au balancement de figures classiques cette façade de riche usine bourgeoise, postée à l'ombre du grand édifice gothique du quatorzième siècle, presque en même temps que le portail du Saint-Sang et son vestibule, le palais et leurs petit Greffe. Tandis que ces jeunes années d'un art à son apogée sortent de terre en 1621, l'autre prend naissance en 1651. Six ans ont suffi pour élever la tradition des dais, des pinacles, des aiguilles ou pointes de gothique : à la place de cet ordre symbolique, une pseudo-histoire pierreuse montre la vérité des ordonnances hellénées.

Cette nouvelle phase nous amène d'ailleurs une surprise dernière. Juste en face du portail du Saint-Sang, un autre portail d'entrée, qui n'est plus, celui-là, à fleur de : qu'on nidifie porte cochère, masque l'accès d'une cour où s'érige une architecture du dix-huitième siècle au fond. Sans aucun doute, la phraséologie usuelle des magistrats de province continue à appeler ce fond logis : « Théâtre de Thémis ». C'est en effet le Palais de Justice qui, sous cette forme disparate, jurant si péniblement avec les voisins styles du reste de la place, s'érige à l'endroit même où les justices du moyen âge, les dures cours de Flandre, prononçaient leurs sentences. Quelques vestiges matériels attestent encore le sang versé, les supplications inutiles, l'insensibilité du bourreau debout contre le pilori. Dans l'ancienne salle de torture, devenue l'antichambre de la *cour d'assises*, cet autre tribunal d'inquisition qui, ne pouvant plus broyer le corps sur ses chevalets et ses roues, a inventé d'y coudre tout vivant l'esprit, on vous montrera les voûtes pierres noires, cercles de l'Enfer en miniature, auxquelles s'attachaient, en ces époques d'une aire si forte que le sang était au bout de tout et pullulait également dans les prétoires et sur les champs de bataille, les effroyables pilori de justice du temps.

Comme une horde chaste, le Palais de justice actuel recouvre les majestés saintes du Franc primitif : emblème, par on ne sait quelle ironie de symbolisme, dans un hiérologie de religieuses mascarades, ces fins gilets de tripes, tissées de tant de supplices, sont là à présent tout englantis d'ombre, et ne s'aperçoivent plus que du quai des Marbriers, au bord de cette Reie qui, du moins, elle, leur contemporaine, continue à les refléter dans le noir de ses eaux.

Ainsi, des glorieux et pimpants chefs-d'œuvre d'une civilisation arrivée à son point culminant, nous sommes revenus, par un mal brusque, à cet austère berceau des prospérités bruxelloises. Toute la grandeur de la cité a, en réalité, pour point de départ l'enceinte où s'établit la féodale demeure des comtes ; puis successivement nous la voyons se développer avec l'Hôtel de ville, s'épanouir en un caprice de pierre dans le portail du Saint-Sang et le Greffe, s'immobiliser plus loin dans les lignes déjà plus régulières de la Renaissance, finalement tomber à l'ordonnance de nos tristes temps sans idéal et sans beauté. Chaque siècle a donc mis sa griffe à ce grand et merveilleux tableau, que des retouches habiles, un louable scrupule de restauration rendent chaque jour un peu plus conforme à sa splendeur originelle, sans que toutefois il soit possible de le recomposer dans toutes ses parties, tel en un mot qu'il s'offrait à la vue quand, au lieu de l'espace minuit qui s'allonge au-devant du Saint-Sang, deux autres ruelles semblables s'enchevêtraient dans la perspective à la suite des aiguilles du Franc et de l'Hôtel de ville, et qu'à la place des maisonnettes du

terre-plein. L'église de Saint-Donatien éteignait en face de toutes les autres architectures ses contreforts et ses pinacles.

XII

La chapelle Saint-Basile. — La chapelle primitive. — L'intérieur de la Grande-Chapelle. — La religion du Saint-Sang. — La procession du Saint-Sang. — La chronique des Flines.

Sous les hêtres d'une rivière d'or de la chapelle du Saint-Sang, une autre chapelle, qui n'est pas à proprement dire une crypte, bien qu'on l'appelle la crypte de Saint-Basile, s'enfonce dans les profondeurs d'une voûte basse, appuyée à d'énormes piliers romans flanqués de chaînes puissantes. Quand on a laissé les splendides magnificences du portail et qu'on pénètre sous les arceaux ruinés de cette première église, une impression d'austérité chrétienne s'empare de l'esprit. Le catholicisme pompeux qui se révèle aux polychromies d'en haut, sous les jolis arcs concaves du caisson gothique, y fait place à un mystère de foi sombre, concentrée en elle-même, meilleure expansive comme l'autre. Des âmes saintes souples ou des corps plus rudes cherchaient ici dans la prière des rafraîchissements aux ardeurs de la vie civile, et, des humidités noires de la voûte, semblaient s'égoutter sur elles, comme des roses, les larmes sanglantes de la divine agonie. Aujourd'hui on officie encore dans l'antique chapelle : mais la mollesse des pratiques modernes doit singulièrement contraster avec la sévérité tragique des colonnes du douzième siècle, symboles encore de la solidité avec laquelle la religion s'incrustait dans les consciences. Tout au plus trouverait-on une analogie de dévotion lointaine dans la ferme prostrée des élèves du saint lieu, ces vieilles bergeronnes ratatinées sous le grand manteau à capuchon dont les longs plis rudes leur donnent quelque chose de la rigidité des figures de pierre accroupies sur les tombeaux.

Cependant, si rempli de gravité que soit le sanctuaire, le merveilleusement grandit encore quand, entre les piliers, tout au fond des obscurités froides de la crypte, s'ouvre l'étroit passage qui mène à un lieu ténébreux et profond, plus pareil à un sépulcre qu'à un refuge ouvert à la prière. C'est ici, selon les conjectures, que ce Thierry d'Alsace, dont le nom est désormais attaché à la légende du Saint-Sang, venait courber jusqu'à terre, sous la main de l'Éternel, sa tête ravagée du châtiment. Une solennité presque funèbre plane entre ces rugueuses murailles sur lesquelles une ouverture diversement en mouvement, à l'endroit même où se voit dans la pierre un dessin d'armes aux deux côtés d'une croix latine, laisse filtrer une vague de clarté, blanchâtre reçue aux profondeurs de la voûte. Et dans l'évidement d'une baie, un pilier toujours debout, parmi l'écroulement de tout le reste, et qui sans doute supportait originellement l'autel, continue à témoigner de la simplicité de ce culte qui, pour s'élever aux altitudes de la croix, n'avait pas besoin des excitations du faste extérieur.

Après de pareilles contemplations, l'œil a peine à se refaire insensiblement aux splendeurs du portail, cette porte ouverte sur les compromis d'une religion déjà dégradée de sa grandeur première et qui, comme un roi barbare, se revêt, pour mieux s'imposer aux esprits, des prestiges d'une pompe toute matérielle. Le Christ alors déjà n'était plus le chef des rudes apôtres, ressemblait à un pèlerin du désert, la peau tatouée et les membres : l'Église, se vêtant de l'inexprimable misère des temps, de plus en plus s'efforce de concilier avec les goûts d'une civilisation amoureuse de la parure, instruite, polie, ouverte aux arts par la musique et la peinture, l'image du Sauveur, graduellement parée

d'une pompe toujours accrue, dans laquelle finissent par se réfléchir les prodigalités des cours asiatiques. Cependant, si lorsque par soi le contraire, on éprouve comme une délivrance en cet horrible cloaque d'humanité, après la saison aux frigides théâtres du christianisme matériel.

Quand, sous le ciel clair, joyeux, couleur d'or, l'œil se repose sur deux cadres combinés comme des tableaux de famille et où P. Peerlan Béhemont représenta un groupe de membres de corporations à genoux, la face au peintre, dans une expression parfaite et pensive, on est heureux de retrouver à nos vieilles images. C'est, à travers les bordures grasses et fleuries du temps *philippin*, l'embourgeoisement du bel art de vie allemande pratiqué par l'aristocratique et cruelle Marie-Louise. On nous montrera encore des peintures attribuées notamment à l'un des Van Eyck et qui pourraient être de Gérard David. Mais la vision des idées de la femme de Thierry et de la translation du Saint-Sang aux mains de rubénis n'est si fortement gravée sur la rétine, que toutes les autres toiles pâlissent à côté. Après ce délicat

LA CHAPELLE DU SAINT-SANG.

cantique, nous n'avons plus qu'à nous ouvrir les yeux de l'objet même qui l'a inspiré.

Dans le Bassin attenant à la chapelle, sous un portique formé de six colonnettes à faisceaux cannelés et reliés par des chapiteaux de feuillage à jet, établissent enfin d'une *galerie dentelée, épaisse, ébouissante de pierreries et de sculptures*, la châsse où est enclos le sang divin. Une fermeture souffre de rosaces, d'entrelacs, de cercueils recouvrent les parois du mystérieux coffret, auquel, bien plus que les joyaux dont il est enrichi, l'admirable travail de l'orfèvre, ce Jean Crabbe qui l'exécuta en 1616, donne un inestimable prix. Au-dessus de la châsse reliquaire, une voûte d'or et d'argent, sur fond bleu d'un métal sans alliage, laisse pendre de grosses perles pareilles à des larmes miraculeuses ; et, comme des pensées élancées à Dieu, trois clochetons garnis de statuettes et coiffés en forme de lanternes où brûlerait le feu du calme amour, achèvent le monument, avec un feuillage d'ornements feuilles comme des ailes. C'est un ce chef-d'œuvre, à peine dépassé par quelques détails d'un art moins subtil, qu'il faut fermer sur ses les portes de la chapelle.

Autrefois, avant que le sang miraculeux eût trouvé le sanctuaire habituel qu'il occupe aujourd'hui, une pompe inouïe accompagnait son passage à travers les rues de la cité. Le

grand autel, des musiques annoncent la solennité; puis les Serments, en grand arroi, montés sur des chevaux harnachés, les Corporations avec leurs bannières, les Gardes suisses de l'étendard de Flandre, se réunissent sur la place; et, par-dessus les têtes découvertes, émergeant d'un flot de soie, de drap d'or et de pourpre roulant au soleil sortant des eaux matinales, bientôt apparaissent, au frémissement des tentures déroulées par l'air, au mugissement des bêtes allumées, au son des trompettes déchirant la voûte des cloches, le témoignage indestructible des souffrances et de l'agonie du Christ. Pour se déployer dans un cadre moins pompeux, la procession que chaque mois de mai ramène aujourd'hui n'en garde pas moins, grâce à la magnificence d'un rituel qui semble avoir hérité des trésors de Golconde et qui, ce jour-là, les étale au soleil des rues dans une gloire de croix, de calices, d'ostensoirs, de custodes, de vêtements sacerdotaux rutilants d'or et de pierreries, une émouvante et mémorative splendeur, rendue si, des tableaux de Van Eyck et de Memling, le Roi couvert des anges, des rois et des grands prêtres, sorti par la vertu d'un enchantement, se mettait à couler parfois sur la grise monotonie des murs contemporains.

CHÂSSE DE SAINTE-GUDULE.

Pendant la traversée qui suit cette sortie annuelle, c'est une tradition pour les dames bruxelloises de précipiter le vendredi, isolément ou par grandes files, dans l'oeil-de-bœuf décrit par le saint cortège; et cette dispersion dure deux heures, soit qu'elles les emploient réellement en vues diverses à ce pieux exercice, soit, ainsi que l'assurent de malicieuses langues, qu'elles profitent des libertés de ce jour exceptionnel pour se livrer aux flâneries coutumières.

Le vendredi est encore consacré à une autre coutume: la chapelle, ce jour-là, revêt un air de fête; au haut des cierges dansent des papillons de feu; parmi les illuminations, la relique du Saint-Sang trône, exposée aux regards. Alors, au son des dalles, enflammées par la réverbération des autels, toute un vent d'adoration: tout un peuple d'extases s'approche en tremblant de la pourpre sur laquelle repose le vase miraculeux, et chacun à son tour appuie ses lèvres au verre, dans un élan de communion spirituelle.

L'auteur le sent : il faut se décider à donner les descriptions qui retiennent trop longtemps l'esprit sur un même objet; mais les œuvres de l'art se pressent partout en ce musée de toute une ville où se sont accumulés les trésors des siècles. Et comment résister au désir d'en faire sentir la beauté grand, comme en ce monument inégalé de sculpture qui est la chronique de Furne, l'art et les serviteurs d'un grand règne s'accordent à y accoler une triple guirlande d'immortalité? Cent ans se tiédeur qui surgit devant

les yeux lorsque, par delà la triste enclave ouverte dans laquelle le passé est ici renfermé, le nouveau prépare à la garde du chef-d'œuvre vous entre le seuil de la salle voisine d'Hagelstamoer où quatre larges fenêtres font couler jusqu'à la majestueuse cheminée les ondes de la ravissante lumière particulière à Bruges. A peine la porte s'est-elle refermée que la notion du monde extérieur semble abolie : on n'a plus assez de ses yeux et de sa pensée pour suivre en ses mille complications le caprice touffu d'un Benvenuto Cellini du bois ; dans une atmosphère de songe se livre comme l'image matérielle d'un temps où les empereurs étaient glorifiés dans le marbre, le chêne et les métaux, par des artistes qui, dans la hiérarchie spirituelle, étaient, eux aussi, des rois.

Sur une légère architecture de cathédrale, formant le centre de l'énorme boiserie, Charles-Quint, le globe dans une main et le glaive dans l'autre, détache, aux plis du manteau impérial écroulé derrière lui, sa haute stature dominatrice. Comme un soleil, le maître du monde rayonne en son opulence, sans rivalité permise auprès de lui : de même que sa gloire suffit à emplir le siècle qui la vit se produire, la majesté de son image occupe tout entière les abords de ce portail taillé en pleine forêt. Les sculptures que l'artiste a rangées à sa droite et à sa gauche, dans les compartiments en retour de son ouvrage ou dans les cases seules çà et là parmi les Amours et les feuillages, n'appartiennent plus, en effet, à cette distance, que comme les comparses de l'histoire autour d'un héros unique.

Cependant ces comparses portent des noms éclatants : sur le siège du trône s'entrelacent les médaillons de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle ; sur le dossier, figurent Charles de Luxembourg et Marguerite d'Autriche. Plus bas, aux pilastres d'appui de la voûte, François Ier et Eléonore d'Autriche s'encadrent de couronnes tressées. Enfin, par delà, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, Maximilien et Marie de Bourgogne, debout, la tête tournée vers l'autre impérial, semblent soignés à lui faire cortège. Tout pâlit devant son omnipotence, que célèbrent autour à leur manière, comme les symboles de sa grandeur, d'innombrables rinceaux ghettiant à l'infini ses possessions et ses alliances ; c'est une vraie pluie de cartels qui, des cravates jusqu'à l'entablement, ruisselle autour de l'empereur, si douce qu'elle fournit à elle seule le motif de la décoration générale ; et, comme les rameaux d'un arbre généalogique, les écussons se prolongent dans tous les sens, s'accrochent aux appuis du trône, gagnent la voûte en folles poussées désordres.

Laurelet Monfeel, l'auteur de cette merveille, a couronné son tableau — car, par l'abondance des accessoires, des festons et des rinceaux, non moins que par les jeux de la lumière, la sculpture prend vraiment ici des airs de nature morte — comme un mémorial ou de bataille en bataille et de motif en motif coulerait le sang des ancêtres d'Espagne, de Bourgogne et d'Autriche. Une vigne avec ses complications de rameaux et ses entortillements de ceps, n'est pas plus touffue que ce prodigieux enchevêtrement de guirlandes, de grappes d'anges, d'attributs, de nouures, de bêtes héraldiques, de serpents, de cornes d'abondance, de faisceaux et de banderoles : avec une légèreté aérée, un mouvement de vie voluptueuse, une grâce dénudée de fouge, il s'entasse, se mêle, ondule, s'évide, jaillit et, après avoir rempli toute une paroi de la salle, comme si la matière et la verve ne pouvaient s'épuiser, lentement va mourir dans l'ampleur du vaste plafond. Tout ce prodige de science et de caprice repose sur un entablement de marbre noir, encadrant une blanche frise sculptée où se déroule l'histoire de la chaste Suzanne. Des faisceaux de colonnettes, aux deux côtés d'un large décors d'une superbe plaque de foyer frappée aux armoiries du Franc, complètent l'architecture de cette cheminée sans égale.

XIII

Encore les canaux. — Bruges sur la Reie. — Le quai du Rosaire. — Les églises des ordres. — La colonie écossaise. — La Potterie. — Le quai Vert. — « La Vache ». — Le musée des vieux de Gruuthuuse. — Le Béguinage de Notre-Dame.

Ma ne peut se détacher de ce Bourg : toute la vie ancienne aboutit là comme au cœur vivant de la cité ; même aujourd'hui, sous le délaissement et la solitude, on croit y sentir encore une vague palpitation lointaine. Lui non plus, d'ailleurs, ne semble pouvoir se résigner à nous quitter : depuis ce quai du Rosaire baigné par la Reie, jadis un fleuve, aujourd'hui presque un égout, jusqu'à l'extrémité du quai Vert, il nous suit avec le détail et la multiplicité de ses architectures. On a d'abord sous les yeux les magnifiques embrasures du Franc, l'élancement hardi des faîtes coupés à pans droits, le jet délié des tourelles d'angles, aiguës comme des aiguilles de minarets, le jeu accidenté des trois façades inégalement alignées et que des saillies brusques cernent dans l'ombre ou avancent dans la lumière, le mur de clôture plongeant à pic dans l'eau avec ses mystérieuses portes basses abritées de larges baies sombres. Ce n'est encore que la première indication du paysage de pierre qui va nous apparaître dans un instant, avec le tressaillement de ses rumeurs et de ses feuillages.

A mesure qu'on s'écarte, les masses du Franc s'abaissent dans l'éloignement, bientôt surgit par-dessus leurs crêtes déchirées des feuilles à cinque ou plus souvent à six pignons du pignon latéral de l'Hôtel de ville; la couronne du grand Beffroi commence à se dessiner; l'espace où ne pointaient que de rares flèches se peuple d'aiguilles plus nombreuses. Puis le cadre s'élargit encore : de nouvelles tourelles apparaissent, un clocheton nettement à jour perce le cadran des Halles. Atteignez le pont du Cheval qui, de son arche unique, enjambe l'eau à la hauteur du quai Vert, enlacez la rive à une délicieuse ruelle étroite, tortueuse, étranglée entre deux files de petites maisons à toits coniques : tout d'une fois le panorama se déroule dans son ampleur; une mêlée de toits, de tours et de flèches fraîches et élégantes la perspective; les tourelles de l'Hôtel de ville s'enchevêtrent aux pignons du Franc; le Beffroi émerge avec ses galeries et ses contreforts; toute cette vie de la pierre baigne de proche en proche, et, pour compléter cette évocation d'un grand passé évoqué par une pensée religieuse, au bout de la courbe de la Reie, Saint-Sauveur dresse, comme une tiare, sa haute tour crénelée.

Le point de vue est célèbre : tous les guides le vantent à l'envi; et l'ensemble d'une ville où ce coin de la ville se renverse avec la confusion de ses lignes brisées et le prisme brouillé de ses colorations y ajoute une grâce de mélancolie, la mélancolie de cette ombre qui, comme le temps, a passé sur tant de choses auxquelles fut mêlée la vie d'un peuple et ne cesse pas d'effacer le pâle reflet qu'elles ont laissé après elles.

A Bruges, d'ailleurs, on peut suivre au courant de l'eau presque toute l'histoire de la ville : comme en un miroir magique où les vieilles images se lèveraient du fond noir des siècles, le passé se reflète au fil dormant des rivières, avec une pâleur d'évanouissement, une estompe de tons rayés et lointains qui, mieux que l'éclat dur de la lumière, contribuent à sa gloire spéciale.

Tout ici évoque le mystère : même le nom des rues et des quais a une poésie de silence et de recueillement. Souvenez-vous de ce Lac d'amour, percée du Béguinage dont il semble

et son vaste foyer, mêlez la tranquillité, avec ce *frissonnement* opiniâtre *de solitude*, à tout fait pour les cœurs clôtrés. Rien qu'à l'voir, ce mot dévot comme une musique, on est pris d'une illusion soudaine : il semble que les sources cachées sous les cloîtres de ces vieux asiles de la douleur jaillissent où les cœurs trop resserrements ont laissé leurs mystères. Et ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cet autre mot, quai *du Rosaire*, une langueur de monotone resignation, suscitant la *pensée* d'ombres monotones qui, sous des voiles flottants, égrènent le chapelet des belles heures du passé? Comme pour rendre l'analogie plus sensible, l'eau *majeure* sous les ponts; les feuillages *verdâtres* par-dessus les murailles ont des murmures infinis qui ressemblent à des murmures de bouches adorantes; et, par instants, passent sur le quai, pareilles à des ombres de cloîtres, de furtives figures penchées aux plis des longs *manteaux* et qui l'une après l'autre disparaissent sous les portes basses au bord du courant des eaux.

L'enchantement se prolonge de quai en quai, à travers une enfilade de ponts, dont l'un, le pont de l'Archiduc, se décore d'un grand saint de pierre. Au quai du Rosaire succèdent le quai des Marbriers et le quai Vert, celui-ci bordé de pignons lépreux, avec un vis-à-vis de maisons rongées de chèvrefeuilles et de lierres, une série de nature pittoresque flottant dans toute cette antiquité. Et l'on débouche enfin dans un élargissement d'horizon, le canal filant à présent entre un double quai, deux alignements parallèles de façades du seizième et du dix-septième siècle, découpant l'air de leurs riches caprices d'architecture en aiguilles, en escaliers, en frontons ouvragés, d'un jeu de lignes baroque et varié.

Ici la vieille ville garde presque tout son caractère : surtout aux approches de la porte de Bruxelles, on a l'illusion de l'existence d'autrefois encompassée dans un décor délicieusement archaïque. Après tant de vicissitudes, l'eau du canal continue à refléter la triple zone des toits, le blanc éveillé des façades, le joli air d'intimité heureuse des maisons. Seuls leurs anciens maîtres ont disparu, ces riches marchands qui, du quai, assistaient au déchargement des bateaux montant descendus jusqu'à Bruges par ce canal du Zwin joignant la ville à la mer. Des chalands oblongs naviguent aujourd'hui dans le détour des rives, accompagnés par le *sillage* des cygnes qui peuplent partout les canaux brugeois et, semblables à de doubles emblèmes symboliques, y promènent leur triple majesté courbe à travers les glaïeuls fleuris d'un pittoresque royale.

Ces cygnes ont leur légende : une goutte de sang empourpre leurs ailes blanches; ils expient le crime qui ensanglanta de rouge leurs livrées héraldiques. Les cygnes au long col gardés sur l'étendue de ces écoulets de Bruges, Pierre Lanchals, ministre-amant mis à mort par les bourgeois révoltés contre Maximilien d'Autriche. Plus tard on s'aperçut que la virginité publique avait frappé un innocent, et, pour racheter par une réparation éclatante l'horreur d'un *meurtre inutile*, la ville fut condamnée à entretenir à perpétuité des cygnes dans ses canaux. Sans doute les mânes du triste écuyer se sont apaisés, depuis quatre siècles que flottent sur les eaux de la *cité*, couleur des nefs, les séculaires relatifs. Cependant, au sortir des neiges hivernales, chaque printemps les ont revenir, éternelles images de remords, dans les canaux où leurs plumes en naguère semblent faire pleuvoir les lis du martyre.

Il est, à un pas du quai Spanilis, au fond d'une ruelle bordée de longs murs, une porte extérieure et qui s'ouvre sur un petit couloir plus extérieur encore. Ce n'est pourtant que l'entrée d'un cabaret; mais ce cabaret a gardé le meuble et le décor du dix-septième siècle, comme si les ancêtres des Brugeois contemporains venaient encore chaque soir y savourer la bière en fumant leurs grises et courtes pipes de terre. L'endroit n'a pas cessé de

LA CHEMINÉE DE FRANC.

porte une date unique : « A Flessingue ». On prétend qu'il servit aux conférences des Gueux ligués contre d'Albe et que les titres de *gueuserie* font mention de cette particularité glorieuse. Rien, à la vérité, ne rappelle moins les heures héroïques et douloureuses que l'accueillir des jeunes habitués qui, sous les yeux d'y viendront autour des vieilles tables de chêne noirci, sur des chaises en cuir jaune étalé de clous d'or, pour y tuer, en d'interminables parties de piquet et de dominos, la longueur du temps, plus long à Bruges qu'ailleurs. L'été, on descend lancer la boule au jardinet, un frais jardinet flamand encadré de murs élevés et que domine un petit sanctuaire de dossiers lequel la vue se porte sur une mêlée de verdures et de toits carrelés. Si malaisé qu'il soit de détacher sa pensée de la vie actuelle, parmi les rédingotes et les chapeaux mous qui ont succédé aux pourpoints et aux larges hautes-mœurs, le plafond rempli de moules entomées, les murailles sur lesquelles se découpent des peintures patinées d'une fraîcheur de jambes fuses, l'alignement des tables et des sièges

LE QUAI VERT.

sculptés, ramènent l'esprit vers les mœurs pittoresques d'un âge plus noble que le siècle des ordonnances républicaines pour l'œil.

Cependant le quai Spanda ne tarde pas à changer d'appellation et devient le quai de la Poterie, du nom de l'*abbaye* qui, sur le bord du canal, dégage, à un pas du séminaire, ses longues façades roses percées de portes à jubés. Plus rien ne rappelle leur destination primitive, alors qu'elles abritaient les saintes des pestiférés. Au grincement de la triple roulette qui met en branle la cloche, une figure encadrée d'un fronton blanc vous apparaîtra dans la pénombre des corridors, et, si vous en témoignez le désir, vous voudra à travers les salles, la plupart garnies encore de leurs anciens cadres. Peintres, en arrière de là, dans la délicieuse petite chapelle voûtée dont les vantaux s'ouvrent sur le quai. Sous une table en bois ciselé, un jubé y prolonge son arcade de marbre noir et blanc, divisé dans le milieu par une claire-voie à balustres de cuivre. Les *fenêtres de gauche* ont été murées et il découvrait d'abord ci de cartels mortuaires sur lesquels « pour la première dispute des fenêtres de droite, enfermées de vitraux superbement damasquinés et dévoilant une suite de scènes saintes. Constamment des femmes, des épouses, des mères y viennent intercéder

espoir de la Vierge pour la souffrance des leurs; et le feu des verrières, comme un reflet de la haute sérénité, descend jusqu'à leurs plus sombres coins intimes, où se fait la moisson des suprêmes mystères.

Au dehors, la solitude semble continuer le recueillement de ce lieu de prières; peu à peu les maisons s'espacent; les grèves font place à de misérables bicoques; la vie, si pauvre déjà partout ailleurs, se ralentit encore ici; vous êtes aux extrémités de la ville, et du même coup vous touchez au terme de la circulation sensible.

Refaites alors le chemin parcouru, mais en changeant de rive, jusqu'à ce que Vert-Bois vous apparaisse une dernière fois à perspective de pignon des maisons du vieux Bourg; puis, après vous être un instant arrêté au Marché aux pommes, un petit remous

LE CABARET DE « TERMONDE ».

d'échoppes et d'étaux à l'étroit dans une trouée de maisons décrépites, dépasse le seuil de « La Vache », le digne estaminet irrévérencieusement baptisé au temps de la domination hollandaise de « Hollandsche Koe » et qui mire toujours ses balcons de bois dans les eaux d'un canal sombreux, ce canal du Rouge, bordé de pâles bâtisses, de hangars en ruine et d'escaliers plongeant sous l'eau. De là, trois fois la semaine, vous entendrez tomber de haut du beffroi les musiques du carillon sonnant à grandes volées sous les doigts du carillonneur; les yeux fixés sur le cobalt comme sur un azur prodigieux déployé dans la profondeur du ciel, vous croirez voir alors tomber de ses frissons de pierre aux folles tourmentes d'oiseaux chantants. Enfin longez les maisons du Dyver, si tranquilles qu'on dirait un prolongement du Béguinage; un épais ruban d'arbres y verse son ombre sur le quai désert, feuillumé le silence qui continue à planer sur les eaux, striées de leurs feuilles.

Si perceptible que soit ici le sommeil des eaux de cette petite ville, vous n'aurez qu'à rabattre l'espace voisin pour reconnaître un déplacement plus profond encore. La source au trop

d'ombre et de verdure, une eau morte y dort sur les marches des vieux escaliers le reflet d'un superbe décor de pierre : à droite, une grande façade sombre hérissée en un double pignon et trouée d'une aile en retour formant voûte sur le canal; à gauche, un chaos de maisons entrevues d'une forêt de cannelles, de bambous, de plantains et de timbers, et devant vous, toute songée d'humidité sous sa chape de mousses, avec ses arcs-boutants tordus comme des pieds de crabe et ses contreforts en saillie comme des vertèbres, la masse fruste de Notre-Dame, poussée d'un jet dans ce silence et cette nuit.

Ce n'est qu'une première et rapide échappée sur l'admirable accord architectural que composent le gracieux store des sires de Gruuthuse, abri actuel d'une remarquable collection de dentelles et d'habits sacerdotaux, et les grandes lignes majestueuses de l'église. De la petite place sur laquelle se développe le portail de la cathédrale on aperçoit le profil d'un

LE BAPTISTÈRE DE NOTRE-DAME.

tout gothique surmonté d'une courte tour octogonale; un pignon plus petit encadre, avec une brusque saillie du faîte, dans le pignon principal et à son tour répondu à un troisième pignon en gradins appuyé sur un tour de chœur; le tout se relie par des angles de maçonnerie à l'énorme tour romane de Notre-Dame, découpée à sa base d'un cintre merveilleusement ouvré par lequel on pénètre dans le temple.

Le Baptistère, c'est ainsi qu'on appelle ce bijou d'architecture, a la forme d'une grande châsse, visible sur trois faces seulement, avec un toit à double pignon émergeant d'un épaississement de galerie percé d'étroites des pinacles : deux fenêtres aux nervures entrelacées comme les rinceaux d'une dentelle et ciselées dans le goût du plus raffiné flamboyant, prennent jour, du côté de la place, entre les niches à baldaquin et les pinacles des contreforts; c'est, au pied de la sévère et rude cathédrale, comme une seconde église en miniature, gaîlle et d'une grâce, avec ses sculptures de pierre ajourées par le temps, son orfèvrerie et ses vitraux, la grâce de reliquaire bénit, dans le recueil des cérémonies, par la ferveur assidue des femmes.

XIV

L'hôpital Saint-Jean. — Hans Memling. — Le martyre. — Jean van Eyck.

A un pas du Beffroi, dans un coude de la rue, s'aperçoit une façade pignon latéral d'où pas les mousses. Un pilastre central et des colonnettes d'angle y dessinent encore, à travers les nervures qui ont comblé la baie, la forme d'un portail, sous une double ogive ourlée de sculptures. C'est la première entrée de l'hôpital Saint-Jean. Le temps, ici comme partout, est venu en aide à l'imagination de l'homme pour parer d'une grâce incomparable ce fragment d'architecture. Deux bas-reliefs s'encadrent dans le tympan des ogives, parcils à des tableaux de pierre; et de naïves figures y glorifient la Mort et le Couronnement de la Vierge. A peine les restitutions permettent-elles encore de suivre les ondoiements des groupes; mais les plis des draperies et des robes, l'allongement souple des femmes, le charme de quelques têtes y révèlent encore la fleur d'un art déjà savant à la barbarie.

Tout près s'ouvre une large porte vitrée, au cintre : franchissez cette porte; vous vous trouverez dans une cour dont une partie a été transformée en jardin : l'été, le parfum des roses s'y mêle à la senteur des vieux murs humides; et, sur le ruissellement des bâtiments, les allées étroites et pavées comme des cadres de bottes figurées de rayonnements.

D'interminables corridors se succèdent ensuite, bordés de petites pièces semblables à des cellules et de salles plus grandes où sont rangés des lits. Un arome d'encens parfume les approches de la chapelle, sanctuaire de paix et de prière que ne troublent pas les bruits du dehors et qui, dans la molle clarté de la lampe éternelle, s'épanouit, tout petit, à l'ombre des piliers massifs. A de certaines heures du jour, des religieuses en coiffe blanche viennent s'y agenouiller : le silence est alors interrompu par le glissement de leurs pas sur les dalles; mais, l'instant d'après, tout brûle à nouveau, humain peut-être au murmure de bouche adorante ou le soupir d'une poitrine oppressée.

Aucun endroit ne porte plus à la rêverie : l'esprit s'emplit de conjectures à cette paix de solitude; les religieuses elles-mêmes ressemblent plutôt à des fantômes qu'à des vivantes. Il semble que les douces filles dont la robe, en frôlant les murs, suscite l'illusion d'un soyeux bruit d'ailes, viennent de relever les religieux qui furent les gardiens du peintre Hans Memling; et machinalement on cherche la tête du côté de la porte, comme si, en roulant sur ses gonds, elle allait livrer passage à un homme mélancolique et pâle, portant une lueur de gloire sur son front.

C'est à l'hôpital Saint-Jean en effet que la légende fait entrer Memling en 1477. Il y vint par une nuit sombre, blessé, fuyant les champs de bataille de Nancy, ayant à peine la force de lever le marteau; et les bons moines le soignèrent comme leur enfant. Il connut alors la paix profonde, les consolations, des jours unis après les traverses de la vie, et, sentant ses forces lui revenir dans le calme du cloître, il se mit à peindre. Mais il voulut que son art servît à perpétuer en un monument de reconnaissance le souvenir de fraternel accueil que, mourant, il avait trouvé à l'hôpital. Tel est le touchant roman que les historiens ne sont légal et qui, aujourd'hui encore, revient s'asseoir la pensée de quiconque pénètre dans la maison hospitalière.

Gagnez la cour, entrez dans le petit bâtiment qui est au fond : vous y verrez le témoignage touchant de la gratitude du peintre. C'est là que se trouve, en effet, cette admirable chasse de sainte Ursule, merveille de grâce, de sentiment et de délicatesse. Elle est construite sur le modèle d'un édifice gothique, avec une légère toiture, dentelée à sa crête d'une galerie finement maillée et arrêtée à ses angles par quatre pinacles à crochets, qui, pareils à des lis, prolongent eux-mêmes les pignons évidés en niches et guillochés de dais de cette merveilleuse petite architecture. Chaque face latérale est divisée en trois compartiments séparés par des colonnettes ; aux deux extrémités, une broderie d'anges remplit les panneaux, et la toiture se déroule de six médaillons, répartis également sur les deux pans. Un paradis de couleurs exquises et tendres y charme les yeux, comme l'éblouissante vision d'une contrée qui ne serait plus la terre et où continuerait cependant à se montrer, avec une grâce idéale et déjà détachée de la terrestre réalité, la création humaine. Il semble que le massacre des onze mille Vierges lui-même, entre leurs chairs de chairs roses et soigneuses, qui, sous le pinceau, prend ici l'air d'une apothéose de fleurs, s'accomplisse dans la clarté du pleur rieur; le sang qui y longe jette ruisselle sur les dalles pâleurs de terrifiant trompe-mort rougeâtre à des pétales douceurs pourpres, échappés aux pâleurs que les anges agitent par-dessus le saint martyre.

CHÂSSE POUR SAINTE URSULE, DE MEMLING. (HÔPITAL SAINT-JEAN.)

Quand Rubens, deux siècles plus tard, dans la merveilleuse petite église du couvent de Bruxelles, poussera à son tour des tendres floraisons d'une gerbe ecclésiale faite symbolique où s'entrouvrait en souriant les compagnes de sainte Ursule, il ne trouvera, pour glorifier la virginité sous telle des jeunes filles, si plus de tendresse, si plus d'horizon; mais, tandis que les anges fluides et les terrestres rivales de sa merveilleuse palette de tortures chantaient sur la splendeur sanctifiée du martyre, à travers un étalage d'épaules et de gorges nues, le vieux peintre, demeuré mystique dans son rêve de lilles filles vêtues de brillantes étoffes, peint la vocation de la vie sous l'image sensible d'un songe brusquement interrompu. Chez lui, une couleur légère, une inexprimable chasteté prêtée à l'hiéroglyphe, montent jusqu'à la lucidité des horreurs, comme si, dans l'ardeur de lui qui, mourantes, les transperce au ciel, les vierges avaient cessé de souffrir la douleur et, par-dessus confondues aux sources des éternelles délices, ne goûtaient plus que la volupté de la présence de Dieu. La main des soldats ne les déshabille pas, comme dans l'œuvre du peintre shakespearien; Rubens, on le sent, se complaît aux abominations du meurtre par dilacération du cruales durat avec le sang et des cris joailliers épandus des entrailles; mais dans l'œuvre du naïf liégeois, c'est à peine si les plis des tuniques sont dérangés; si la

blessure qui perce les flancs s'égoutte en larmes secrètes comme le sang d'une rose mûrie.

En les faisant couler sans violence, d'une mort qui n'imprime pas au corps la flétrissure des agonies lentes, Memling semble avoir voulu exprimer la souffrance des âmes pendant le temps qu'elles sont encore loin du ciel, plaisir que les affres de la décomposition terrestre. Et, de tableau en tableau, sa peinture déroule les épisodes de la légende catholique à travers des allégresses extatiques de martyre que la douceur sanglante des visages, l'éclat charmant des vêtements, le ruissellement des cuirasses et des casques des victorieux, les transparences aériennes de l'air, les cavalcades du décor manifestent extérieurement, comme un accompagnement à une musique songeuse et voilée. Aucune intuition de miroir ne vivifia à un égal degré le charme naïf du dessin, le feu sensible du coloris, l'idéale perfection de l'exécution : dans le panneau qui représente la Réception à Rome, le scrupule va jusqu'à reconstituer dans l'autre pan des armures, comme une facette d'un miroir, le relief et la décoration des objets environnants.

Memling est à l'hôpital Saint-Jean comme la divinité du lieu ; son âme s'y épanche dans une suite d'œuvres qui l'y sacrifient à travers le temps. Et tel est l'intime accord de la maison et de cette rouble fleur de l'art, qu'il semble que son ordonnance son esprit, voire son corps même y soit encore présent. Malheureusement le cadre charmant qui nous montre le peintre des vierges et des saints achevant dans la paix d'une haute contemplation, sous les yeux des religieux, les panneaux de sainte Ursule et le triptyque du Mariage mystique, a été irrémédiablement détruit par l'histoire. On sait à présent que Memling n'a pas servi dans les armées de Charles le Téméraire, et que, n'ayant pas été blessé, il n'a pas été recueilli par les religieux de Saint-Jean.

A bien considérer les choses, d'ailleurs, la main qui servit à cet esprit délicat pour réaliser son rêve n'avait rien de la rudesse militaire. Memling s'épanouit dans l'art du temps avec une grâce d'exécution, une douceur de sentiment presque féminines. Au sortir de l'école de Roger Van der Weyden, son maître, en qui se perpétue un reflet de l'austérité catholique des Van Eyck, c'est comme une idylle qu'il développe sous nos yeux, avec des naïvetés d'or et des bruissements de feuillage où nous sentons une âme virginale, échappée aux rigueurs de la scolastique. Et comment admettre que cette âme eût appartenu à un homme d'action, alors que tout en elle inclut des habitudes de contemplation et de rêverie ? Memling, au surplus, connut si peu les matérielles afflictions de la vie, qu'en 1480 il figure dans les comptes de l'abbaresse de Sainte-Beuthes comme payant une rente de trente-quatre écus parisis, et dans les comptes de la fabrique comme débiteur d'une autre rente de trente-cinq écus. Il paya en même temps une rente de neuf couldres à la table des pauvres de l'église de Notre-Dame. Ces rentes étaient des charges solidaires sur deux maisons et une parcelle de terre, situées rue du Pont-Flamand et que l'artiste avait acquises avant mai 1480.

Quel que soit le charme de la fable choisie, peut-être préférons-nous cette figure de peintre bonhomme, vieillissant entre sa femme et ses enfants, dans une maison qui n'était pas sans doute dépourvue de luxe-être et dont subsiste encore à Bruges le pignon, hélas ! irrémédiablement altéré. Elle nous paraît plus conforme à la sérénité et aux tendresses que ce grand travailleur et ce doux visionnaire répandit dans son œuvre.

De même que Memling revit en une immortalité de grâce et de candeur à l'Hôpital, Jean Van Eyck trône en pleine lumière, dans la solennité de sa gloire solide comme le bronze.

Quand, après s'être délecté aux exotiques paradisiennes de ce jongleur de luth qui s'appelle Memling, on est tout à coup transporté devant la peinture de Jean Van Eyck, on croit pénétrer dans la cour d'un vieux roi sévère chez lequel les divertissements et les rires font

place à un cérémonial compassé. Au lieu d'harmonies légères et molles, des accords graves, prolongés, semblent l'accompagnement de pensées austères. Nulle gaîté pour les yeux, mais une indicible majesté visible qui laisse après elle l'impression d'un large fleuve coulant à pleins bords dans un lit de marbre. On n'a point quitté les parvis du ciel; seulement une pompe impériale et terrestre, parmi des architectures de palais, vient substituer à l'idéale douceur des idylles séraphiques.

Derrière ce parvis plus solennel, un Jérusalem flamande, animé des passions de cette époque virile, règne dans son antipotence instinctive; autour la Vierge, symbole des pitiés et des tendresses, n'a point le regard humide et attendri des Maries compatissantes. Une grandeur

L'ADORATION DE LA VIERGE, PAR HANS VAN EYCK.

sculpte prête ici à toute chose le reflet d'un catholicisme presque inconscient et qui se ressent de l'Esprit des théologies. Saint Donatien et saint Georges, immobiles aux côtés de leur virginal, avec leurs yeux pochés devant eux sans regard, ont l'air de deux piliers supportant le poids de l'Eglise. La Vierge, l'infaillibilité de la Vérité royale est la pierre sur laquelle est bâti cet art angélique et fait-même pétrifié. Pas une parcelle de lumière dans la pesante atmosphère dont s'entourent les personnages, graves comme des personnifications des Vertus théologales, et les prières n'y volent pas d'une aile délivre ainsi que chez les mystiques Italiennes, mais y demeurent suspendues par l'air, comme si elles se sentaient impuissantes à dépasser l'inflexibilité du Très-Haut.

Regardez de plus près cet étonnant monument d'une époque devant laquelle plusieurs

les subtilités les plus raffinées de la virtuosité des autres siècles ; tout y semble sculpté dans le marbre, ciselé dans le métal, rattaché avec du ciment indestructible ; les attitudes, figées et dures, donnent l'idée d'une humanité rencontrée dans le songe et l'intensité d'une vie supérieure ; les mains et les visages ont l'intégralité des matières sur lesquelles le temps n'a pas de prise. La couleur elle-même, égale, solide, aux tons gloires et forts, semble avoir été lavée avec les pierreries qui constellent les manteaux ; elle ne coule pas, comme chez Memling, en nuées demi-teintes et en fluides transparences, mais gîsle sur les surfaces murissons, comme une laie refroidie. C'est la peinture d'un esprit sérieux, positif, abstrait, qui apporte dans ses art la religion et l'austérité d'un mage et n'est pas distrait de l'observation minutieuse des choses par des visées chimériques. Jean Van Eyck a poussé aux dernières limites du scrupule le culte de la nature qui s'immobilise devant le chevalet, et il l'a exprimée à travers la rigidité et l'immutabilité du symbole. Mais, tandis que l'école germanique s'attardait encore aux gaucheries byzantines, le merveilleux instinct flamand l'entraînait à peindre dans leur intégrité la structure extérieure et les apparences sensibles de la vie. Tel qu'il est, il apparaît bien comme la source et le point de départ de cet art septentrional, amoureux des réalités et les réalisant dans leur vraie immédiateté.

Relativement aux tendances de l'« Adoration », il est bien difficile de prendre aucune attention aux autres toiles du maître ; et pourtant telle est l'incomparable séduction des œuvres de Memling, que, même devant cette merveille du génie flamand, le « Saint Christophe » garde sa divine magie de coloris et de composition. Puis cette fleur de poésie va se mêler aux barbaries de Gérard David, le peintre du « Jugement » et du « Supplice de Cambyse », aux songes effrayants d'Albert de Ouwater, particulièrement à une toile, le malheureux Cambyse est dévoré vivant par des monstres à face humaine. Tandis qu'un des bourreaux tire à deux mains le derrière de la jambe comme une peau d'anguille, un autre fend, de la pointe d'un couteau, les cognements du bras, un troisième écorche la poitrine, un quatrième se met en mesure d'éplucher le bras gauche. Tous cette cruauté ensemble avec un calme froid, une attention soutenue de chirurgien pratiquant une opération sur un patient qui, les dents découvertes, livide, râlant, fait une grimace effroyable. Aucun cauchemar n'approche de cette boucherie que l'invisible artiste, avec une indifférence qui n'a d'égale que celle des tortionnaires, a buriné de ses convaincants pinceaux, comme si, à la place du sang ruisselait à gros bouillons et des effets abominables du plus odieux supplice, il eût pour simplement le dépecement d'une viande morte dans la pourpre d'un étalage.

XV

Le Moyen âge. — La ville de Bruges. — Impressions et souvenirs. — Bruges au printemps. Bruges l'été. — Bruges l'hiver.

Bruges est par excellence la ville des coins intimes, perdus au détour des vieux murs, des petites maisons ignorées, noyées dans une mélancolie de passé, des bouts de quais bordés de pignons en ruine, des ruelles civières baignant à l'eau, des quartiers muets comme des cloîtres et des longs corridors mystérieux, prolongés sous l'ombre des toits et aboutissant à d'insolites horizons de jardin abandonné. C'est là qu'il faut la surprendre dans le charme et la tristesse craintive de sa vraie physionomie ; ailleurs, dans les grandes rues, cette rue des Pierres qui longe les remparts et les tombes de Saint-Sauveur et cette rue Flamande

qui entre une si magnifique échappée sur le Beffroi, le vol extérieur l'emporte ; on est dominé par une circulation puissante et tumultueuse qui fait ses emplettes, s'arrête aux vitrines et offusque de sa cohue de toilettes et de gestes le tantinet people des ombres, sommeillant proche de là.

LA RUE FLAMANDE.

Cependant écartez-vous d'un pas : le soleil a repris ses droits. A ce jeune arbre se rassise une infinité de petites ruts qui vous explorent en tâtant et où les petites échevaux tombes, dans la soie des ravents et des plafonds bas, sont de beaux vitrifiés gris tenus derrière les carreaux, ressemblent à des poissons d'hôpital attendant sur les grèves la fin de leurs maux. Le boulanger, le tailleur en vieux, le serrurier, le cordier, le marchand

de silences. *L'épicier* y sait, au rez-de-chaussée de leurs minces pignons faisant un grand de brochet, de sombres petits relains, au seuil desquels grelotte à intervalles irréguliers une sonnette frêle, agitée par quelque main de vieille femme ou d'enfant. Et tout ce pauvre monde, pâli par la lèpre et le sang des scrofuleux, paraît se nourrir de mets lents, dans le vide de l'air où, pour tout bruit, claque ça et là une porte, grince la roue d'un taquet, traîne la semelle d'un savetier, et par moments tombe en fine poussière de notes cuillées, la lointaine musique du carillon.

Ce chant aile, descendu des hauteurs du ciel, avec son tournoiement cristallin de pluie s'égouttant sur les vitres comme des larmes, empli d'une infinie mélancolie les délicieux raisons de ces quartiers perdus au cœur même de la ville ; on croirait entendre l'égouttement d'une cage d'oiseaux enfermés dans une volière de pierre et pleurant leur captivité avec de mélodieux sanglots. Mais, même là, dans cette mort et cette misère, les yeux sont à tout instant charmés par de merveilleuses architectures, des façades ciselées et fleuronnées du plus délicat esprit, un mystère de balcons en saillie sur la monotonie de la rue. Derrière leurs verrières à mosaïques, l'esprit suggère et reconstruit les scènes d'un passé d'amour et de gloire. Ne devinez-vous pas de ces loggia suspendues, de ces galeries ajourées comme de la dentelle, de ces minces fenêtres perdues aux enchevêtrements de leurs feuillages de pierre, des sièges faits exprès pour les rêves et les prières ? Comme à Venise, tout parle ici de la femme, et, quand la pluie gargouille aux gouttières avec de petits hoquets, on croit entendre l'écho des sanglots exprès se réveiller parmi des soupirs et des baisers.

Nulle part la pluie n'éveille de comparables nostalgies. C'est à travers les lumières réseaux des brouillards d'automne que Bruges m'apparut pour la première fois, et je n'ai pas oublié la poignante émotion de cette rencontre. Un froid d'agonie emplissait en ses rues, où nul ne s'interpellait seul, parmi le ruissellement des vieux toits pleurant le long des façades. Plus je plongeais au dédale de ses ruelles, plus je sentais la vie se retirer de ce cadavre momifié, au point qu'il me parut que j'étais devenu moi-même une ombre au milieu de toutes les autres et que l'eau s'égouttant dans le silence universel était comme le bruit de mon propre sang s'écoulant. Cette impression grandit encore quand je me mis à longer les canaux, ce qui du Rosaire dont les pigeons ont l'air de grands personnages en deuil, et que Vert où les moindres feuillages des jardins voisins s'épanchent jusque dans l'eau comme les couleurs d'un lit funèbre. J'entends distinctement alors ces larmes des vieilles choses dont le souvenir ne s'est jamais perdu en moi et que j'ai tâché de traduire dans ces pages écrites sous l'empire des sensations éprouvées. Elles se sont entremêlées, d'ailleurs, ces sensations, chaque fois qu'il m'a été donné de revenir à cette vieille mère souffrante des anciennes Flandres, que les fermentations printanières même n'égayent jamais complètement et qui, sous les chauds soleillements de juillet non moins qu'aux lividités apocalyptiques de novembre, garde son mélancolique bandeau de veuve.

Cependant pourtant met sur les plaies toujours saignantes de ses murs délabrés comme une caresse de lumière qui, à travers son éternel deuil, a la douceur triste d'un sourire dans les larmes. Un air moite et languissant d'alcôve longtemps close et qui s'ouvre au vent matinal règne alors sur ses rues où la grâce et l'œil d'une convalescente. Il semble qu'elle va sortir de sa léthargie, se lever de son tombeau, faire dans l'espace le geste de la vie revenue ; ce n'est qu'une illusion, parmi toutes celles qui s'engendrent d'elle ; mais, si courte, elle suffit à plonger l'esprit dans un enivrement, comme la fugitive ivresse du vin nouveau sous la pâleur d'un soir mourant.

C'est le temps des vapeurs lumière d'argent, des voiles de rues s'évanouissant en des iris

Le Quai des Pêcheurs et la Ville.

brumeuses, des bouts de canaux scintillant dans un fourmillement de paillettes. Des pâtis là-bas se perdent sur des eaux où neige la fleur des cardères, de vertes solitudes de parc clos par des murs d'ancienne clôture, des échappées de jardins émaillés comme des enluminures et quelquefois un pâle rideau tremblant après des peupliers, parmi de gros coquelicots, des boules de vieux saule et des touffes lustrées de vieux lierre. Partout, aux clartés de pourpre soudaine semble le rouge éveillé de la brique, se reflète dans l'eau des canaux, allume jusqu'aux toits ouïes de pinsonnets et fait voir les perspectives comme à travers les branches d'un grand arbre lumineux dont les rameaux seraient des rais de soleil.

Alors les chèvrefeuilles aux grands feuillages ternelés, les vignes vierges dont les trilles ressemblent en effet à des mains de vierges, mais de vierges folles, les glycines enroulantes comme des couleuvres, retirent le manteau pénultième qui pour toute une saison habillera la nudité blonde des vieilles pierres. Sous l'universel revêtissement, la ville grise des aïeux dont une main d'oiseaux serait l'unique visiteur et aïde. Surtout le long des canaux, le charme ne s'épuise pas; des écharpes diaprées comme l'arc-en-ciel flottent au-dessus de l'eau; des colonnes de poussière vermeille montent dans le soleil, se rompent à l'ombre, frissent comme des obéliques ramifiées sur lesquels s'appuie l'extrême pâleur du ciel.

Attardez-vous à toutes ces images, attendez que toute cette magie du jour et de la lumière se soit noyée dans les obscurs remparts du couchant; brusquement une gloire pourpre s'est écroulée sur la ville, éveillant de réverbérations ardentes le miroir sombre des canaux, allumant dans les vitres des reflets de lampes, échelonnant d'une frénésie exigüe le faîte des pignons. La poussière qui augurait durant vermeille aux chutes du midi s'immobilise à présent dans les flammes de l'air. Aux arches ténébreuses des ponts, l'eau semble fumer sur de la braise; les loggia en saillie sur la rue, toutes flambantes d'or et de cinabre, rougissent comme de petites chapelles illuminées; et le tâtonnement jaune des chandelles que des femmes allument ci et là au coin des rues, devant les vierges de cire et les saints de pierre des niches, fait une tache de cuivre poli sur la plaie de sang qui saigne du ciel. Puis les tons d'incendie se fondent dans les obscurités élargies; et, tandis que se dissout à l'horizon, comme un caillot, le dernier feu du couchant, une gerbe d'argent pâle s'ouvre à travers l'espace, un ruissellement de fleurs laiteux coule jusqu'au lit des canaux, une atmosphère de songe enveloppe les ponts et les maisons.

Une robe de satin noir passe parmi de grandes ombres qui font la femme blême des hautes à seule le frisson de cette nuit répandue sur les eaux. De molles transparences baignent les fonds qui, dans cette fantaisie de féerie, échelonnent des architectures vagues, des palais de vapeur et de rosée, aux colonnades qui se perdent dans du rêve, aux cavaliers de marbre blanc trempant leur pied dans des lacs de lune; et, sur la rouille diamantine des canaux, des embarcations pensives de chair d'ombre noire passent aux câbles des ponts égoutiers en pierreries. Dès ce moment la fantasmagorie étend ses rôles, prend possession du paysage où les formes ne sont plus que le désir de la réalité, dans une pâle confusion de contours; et, des ténébreux pignons, des maisons endormies, des arches soudaines dans un fourmillement de fusoles, des lanternes de l'air où sur leurs trapèzes d'or se balancent les sylphes du sommeil, une voix semble sortir et murmurer : Amour! mystère!

Puis l'air, une chaleur moqueuse et louche, qu'enflamme la réverbération des vieux murs restés au soleil, s'allait dans les rues. L'odeur de dissolution, partout répandue dans les splendides villes, profondément émotionnée blanchie, se répand alors parmi les fragrances des jardins en fleurs, comme l'émanation de la mort mêlée à toute cette vie folle des rêves. En tous sens, les pierres s'empurlent d'une transée de gouttes sous la germination universelle. Chaque pan de maçonnerie a son bouquet, érige ses touffes de graminées, s'ensanglante d'un

engelures, devint comme une teinte de fleurs et de couleur sous le soleil brûlant; et, dans les crevasses des toits lépreux, devenus pareils à des corbeilles constellées de floraisons, les grands papillons se posent, avec de longs tremblements d'ailes. Toute cette gaîté de la nature nouvelle investit le délassement et le silence des rêves comme une ivresse, sans en arracher une rumeur plus haute. Même il semble, quand le soleil tombe à pic sur les quais déserts, morne et noir parmi les ceux bords, que la sensation d'un vide immense que rien ne peut plus combler s'impose plus impérieusement à l'esprit : et l'on pense aux cimetières tout neufs d'Égluniers et que l'été rend plus solitaires et plus tristes.

Enfin l'hiver à Bruges a pour les esprits graves d'étranges douceurs de mystère, plus affligeantes encore que les impressions estivales et printanières. La neige, comme en toute autre région, sous laquelle s'ensevelisse ce qui reste de la vie, étend ses hermines sur les toits, les quais, les ponts, où d'une pulsion d'ensevelissement la mort des rues. Comme un fantôme vêtu, la tour des Halles apparaît par-dessus les voiles de flocons qui submergent la ville; et toujours les neiges montent, les routes s'effacent, il n'y a plus qu'une nécropole de marbre, dressant ses mausolées et ses stèles dans les ténèbres blanches de l'air. L'oubli et le silence semblent alors accomplis : le deuil hivernal termine le lithurgique souvenir de la cité comme si jamais plus elle ne devait s'éveiller. Pourtant, çà et là, de maettes et élégantes figures glissent sur la glace des canaux; les noirs manteaux à capuchons des femmes tourbillonnent dans la bise comme des ailes de mouettes et de perches; par moments passe un traîneau de marchand, et, le long des trottoirs, de petits vitriers ponssés à bras emportent de vieilles dames et des enfants pelotonnés sous les fourrures et les fourrures. On croit voir la Mort derrière, ombre qui fait mouvoir des ombres et les précipite tous également vers l'irrémédiable engloutissement.

Quelle que soit d'ailleurs la saison, si vous voulez connaître Bruges, jetez-vous dans le maître de ses canaux : plus sûrement que les meilleurs guides, ils vous mèneront aux bons endroits, à travers le scandaleux luxe des habitations et des ruelles. Toujours vous verrez se refléchir dans leur nappe, ou se lever aux alentours, l'agonie d'une demeure autrefois illustre, un pan de façade noblement historiée, quelque inestimable chef-d'œuvre de l'art et du temps.

Portez, par exemple, du quai des Augustins à votre gauche se prolonge, sous une succession de ponts aux arcades basses, le canal qui longe le quai Espagnol et plus loin le quai des Orientaux, tantôt bordant d'une marge d'ombre des murs palissadés de lattis derrière lesquels se dressaient des jardins, tantôt laissant de ses immobiles eaux les ruines de hautes et cadaques façades singulièrement profilées dans la perspective. Dès le premier pas, vous êtes arrêté par un bijou d'architecture, un édicule à rinceaux gothiques enchâssé dans une banale maçonnerie, un de ces charmants tableaux sculptés comme le caprice du moyen age en prodiguait : la légende qui, pareille aux parfumeurs, fausse toujours entre les vieilles pierres, en a fait la logette du bourreau. En réalité, celle-ci servait d'atelier à Herman Van Ambelde, doyen de la corporation des orfèvres, qui avait reçu, des échevins de la ville, l'autorisation de la construire en 1541. Éclairée par trois baies, la délicieuse tribune aux fines nervures ogivales pareilles à des vrilles de fougères, se prêtait à merveille au travail minutieux d'un orfèvre-lapidaire.

Franchissez le pont sur lequel la mignonne construction fait saillie; une suite de pittoresques pignons s'échelonne entre les parallèles des rues voisines : ici, une maison de bois du quinzième siècle, avec ses étages en surplomb ajourés de fenêtres à meneaux et pilastres par les ans d'inexprimables rouilles rembrunissantes; là, des façades dévêtues en dents de scie où des gables longuement effilés. Un bout de rue étranglée dans ces intervalles, la rue Queue de Vache, s'émerveille de quatre curieuses architectures de la fin du quator-

VUE INTÉRIEURE DE L'HOPITAL SAINT-JEAN.

xième siècle, très suggestives de ce style bruyant qui dans un chaudron enferme l'ordonnance et le détail de ses façades. Et les découvertes se poursuivent : des murs entiers ont gardé leur physionomie séculaire, avec des lignes brisées de toits, des saillies violentes de briques, des motifs énigmatiques d'ornementation; presque chaque maison, garnie par d'obscures ruelle, a eu comme le vieux pignon de la primordiale rue et des légendaires murs

LA JOCONDE DE BOURBELLE. Photo de Victor Jacobs.

brugeoises. Peut-être reconnaîtra-t-on quelques d'entre elles sur le mémorable plan où, avec un scrupule de bénédictin, le digne peintre Marc Gheeraerts s'appliqua à dessiner en sa minutieuse finesse de petits pignons bossus, ventrus, enchevêtrés, toutes les habitations de la ville, véritable monument à la fois d'archéologie et de pittoresque historiques, toujours visible à l'Hôtel de ville.

Cent mètres le long d'un canal que côtoyaient les longues façades latérales de l'hospice Saint-Jean : avec leurs toits aigus, leurs lucarnes hautes égrenées s'élevant jusqu'à la corniche et

l'entablement des multiples édicules greffés sur leurs répétons monumentales, elles figurent matériellement une vaste chasse sculptée en relief et surchargée de joailleries. La vue d'abord se trouble en une confusion d'angles rentrants et saillants, de cabinets en saillie sur l'eau et soutenus par des contreforts aux bases du fond, de toits brusquement inclinés sur des murs ensanglés, de ramures se perdant dans le ciel, sans qu'on sache à quels mystérieux escaliers elles peuvent servir. Et, plongeant dans la verdâtre lumière et le capiteux de ces jolies ruines de pierre accrochées au cœur d'Ypres, se profile la silhouette unique des autres dépendances de l'hôpital.

Ailleurs, proche du canal de Meuse, sur cette place où la statue de Jean Van Eyck étonne le génie de l'art flamand, un pignon flanqué d'un arcade-cloître évidé à la base en portique et qui lui-même s'accole à une tourelle ronde découpée en fines arcatures, forme un gracieux décor polychromé fait de couleurs vives, avec des dentelles de balcons, des fenestrages de galerie, entre une cloche délicatement fouillée d'orfèvrerie à laquelle la restauration

QUAI DE MEUSE ET STATUE DE JEAN VAN EYCK.

a redonné la fraîcheur de ses arabesques et de ses encadrements. C'est l'étonnante maison du Tonkin. Suivez ensuite l'entrée ruelle qui, à un pas de là, se glisse en serpentant entre deux rangs de façades, inégales et bourgeoises comme les choses d'une existence sûre mais maussade : vous ne tarderez pas à déboucher dans une espèce solitude bordée de pignons dentelés sur lesquels se détache, en une silhouette charbonneusement délicate, le pointu des parafils, le noble et gracieux Hessing.

Le fil de l'eau vous acheminera encore à bien d'autres découvertes. Sur une petite place qu'entourent un pâté de maisons à pendu *délire*, vrai coin de moyen âge perdu dans la circulation du quartier, vous verrez se dresser, sous un rampant couronné d'une boule de cuivre, les tours jumelles de la petite chapelle de Jérusalem. La paix de recueillement qui règne partout dans la ville retombe ici, aux fraîcheurs pénombrées de cet endroit de prières, où l'image du Christ, omniprésente, semble régner sur une grande croix invisible. C'est par adoration des pèlerins de Sainte que l'édifice fut bâti par le Jacques Adornes,

seigneur de Nieuwlande, Nieuwlet, Yvré, Marquilles, Pelsonde, Walle, Bamyghem, Ingel, de la légende, ayant conçu la pensée de glorifier le Christ en érigeant un sanctuaire sur le modèle du Saint-Sépulcre, recommença trois fois le pèlerinage de la Terre-Sainte, pour se remémorer la forme exacte du divin tombeau. Bien que la chapelle brugeoise ne reflète qu'une assez lointaine imitation, l'impression de la mort d'un Dieu n'en est pas moins sensible dans la sombre atmosphère sulfureuse de ces voûtes où le reflet des vitraux et le bruissement des cierges laissent couler comme des larmes de sang. Un jour éteint tombe des hautes ogives à lancettes des fenêtres et vient baigner un tombeau du Calvaire, chargé des attributs de la Passion. Hardi sur l'entablement de la tour, le chœur développe au-dessus de cette partie de la chapelle une vaste baie à laquelle on monte par un double escalier. Et au pied même des marches s'aperçoit de chaque côté une porte mystérieuse et basse, communiquant avec une crypte aux voûtes surbaissées de lourdes gothiques. D'interminables demi-ténèbres règnent dans ce lieu profond, éclairé par quelques rais de lumière des vierges brûlant en un rendez-vous. Là, derrière une herse de fer, repose un Christ étendu mort, sous un linceul de dures dentelles. Un étroit passage, qui oblige à se courber, leur accès se creuse fraîche : perpétuellement la piété des gens du quartier y entretient, comme au pied même des murs divins, une double rampe de lumignons ; et, sous cet incendie qui se rallume chaque matin et ne s'éteint qu'aux environs du soir, le sanglant visage s'agite en son lit de marbre d'un frisson de vague résurrection.

Photo de Louis Bolyn.

LA CRYPTE DU CALVAIRE.

C'est une des émotions de Bruges que ce sanctuaire de ferveur contemplative ; dès l'entrée, on tremble en pierre et en marbre, où le Christ est représenté sur la croix, entre les portraits du donateur et de sa femme, vous avertit de la destruction du petit temple. Dans l'angle opposé, une vieille, les deux pieds posés sur une chaufferette, devant un petit bureau chargé de cierges et de chandelles, convie à participer, par l'offre d'un peu de cire, au grand feu d'amour qui brûle dans la crypte en l'honneur du Dieu fait homme. Constamment des figures isolées de femmes à grands manteaux noirs viennent accomplir en pleurs leurs prières, et des femmes aux mains, disposées sous les portes du fond, derrière lesquelles, prosternées et suppliantes, elles demeurent longtemps en prière.

La dévotion s'entoure partout à Bruges d'une pompe silencieuse et recueillie qui émeut, comme une douleur muette des âmes, en cette vie précaire de la ville où les misères sont plus grandes et les souffrances plus vives qu'ailleurs. Parmi le naufrage universel des espérances, la Foi, qui ne trouve sur la terre que des âmes retrouvées accueillies elle ne parvient pas à s'accrocher, remonte à Dieu, source à la source des miséricordes, et lui demande

la subsistance spirituelle et morale que le travail et la civilisation ne peuvent plus donner à la majorité. Toute une part de l'existence des femmes et même des hommes est ici consacrée à la fréquentation des églises. L'ouvrier qui allume pour distraire ses enfants devant les temples catholiques, s'arrête un instant pour s'agenouiller dans un coin sombre des piliers, parmi le peuple de silhouettes sombres qui toujours se recueillent dans les confessionnaux et sur les bancs réservés à la ferveur des pauvres. Et les églises elles-mêmes, riches, sombres, lumineuses, sans

ÉGLISE DE SAINT-GUDULE.

les génies dont elles se décorent à Anvers, à Gand et à Bruxelles, participent de cette religion inquiète, douloureuse, pénitente, qui retentit dans les cœurs le deuil d'une humanité éprouvée. Saint-Sauveur, avec son immense vaisseau sombre où le sanglot plaintif sorti du confessionnal ne se dissipe pas au feu symbolique des cierges et aux élévations des clergés, mais fait passer dans l'air comme le froid des tombeaux ouverts sous les dalles. Saint-Sauveur, partout vêtu de marbres noirs pareils à d'immobiles plis de draperies funèbres, a l'apparence d'un gigantesque catafalque déployé sur le seuil des choses, cette mort de tout dont l'esprit est

lauté à Bruges et qui finit par y plonger le passant dans une torpeur voluptueuse. Même à Notre-Dame, plus claire sous ses profondes arcades, la pompe de la décoration et l'abondance des trésors d'art, cette floraison matérielle qui symbolise l'épanouissement mystique de l'esprit et même comme d'un frisson sensible la sévérité austère des vieilles cathédrales, ne suffisent pas à briser le sombre horizon de la dernière Vengeance.

LA VIERGE DE MICHEL-ANGE.

Nous sommes là pourtant dans un de ces musées comme en recèlent la plupart des grandes églises catholiques de la Flandre : telle est la prodigalité des tableaux et des sculptures, que chacune des innombrables chapelles apporte elle-même comme un musée. Erasme Quellyn, Pierre Pourbus, Van Dort le Vieux, Bernard Van Orley, Gerard Zeghers, Antoine Claeissens, Crayer, Adrien Isenbrant, élève de Gérard David, en qui on voulait voir longtemps Jean Memmeling, multiplient à Notre-Dame les images douloureuses ou martyrisées des Christs saignants, des Madeleines pâmées et des belles Vierges nourricières. Mais toutes ces peintures pâlissent devant la possession inestimable d'une œuvre sortie des mains de Michel-Ange, cette Vierge

en marbre blanc de la chapelle du Saint-Sacrement, dont un rétable architectural couvert, lors du centenaire du maître de la Sixtine, l'authenticité jusqu'alors contestée, certainement

TOMBEAU DE MARIE DE BOURGOGNE.

dans le témoignage des archives de l'église, selon lesquelles la statue servit de pierre en 1514 pour dorer au sculpteur, par un certain Jean Mostaert, marchand de Bruges.

TOMBEAU DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

Une inexprimable majesté est répandue sur le visage légèrement incliné de la Mère céleste, comme si, du haut de son trône, elle abaissait ses regards vers le séjour des humains;

pareillement. Jésus, penché dans son giron et appuyé sur son genou gauche un peu relevé, semble contempler d'un œil miséricordieux votre terre dans sa propre agonie ramener plus tard les meilleurs. Ainsi devait, en effet, concevoir ce groupe familial le rude génie de qui la pensée s'en allait par une pente naturelle aux tristesses sévères. Et non seulement la conception, mais le grand style des statues et des draperies, la grave beauté de l'ordonnance générale attestent bien un certain souvenir.

Ailleurs, dans une chapelle latérale, se font face, à travers la nef, deux monuments incomparables. L'un et l'autre recouvrent des poussières royales : ici les cendres de la bonne et gentille Marie de Bourgogne, là les ossements du valeureux et dur Charles le Téméraire. Le duc et la princesse, les mains jointes à la hauteur de la poitrine, sont couchés, couronné en tête, elle dans les plis d'une robe retombant par delà ses pieds, lui dans une riche armure de parade, sur l'entablement de leurs sarcophages feuillagés de cuivre et émaux d'émeraux en émail. Ces majestés abolies, dont la forme terrestre n'est éternisée dans le travail d'un grand ouvrier, quand tout ce qui les accompagna pendant la vie et l'illustre maison même dont elles sont issues ont été dispersés dans l'éternité, offrent toujours à l'esprit un sujet de méditation sur la vanité des grandeurs. Toute cette puissance des ducs de Bourgogne, si haute dans le passé, repose vivre elles sous le marbre pâle d'une et de sang comme leurs effigies : c'est dans l'étroit néant où elles sont étendues elles-mêmes que l'orfèvre de leurs possessions, déployé aux pieds de leurs tombeaux, prolonge ses rameaux, comme un tronc frappé de mort et sur lequel rien ne doit plus germer.

Ces deux illustres sépultures sont à Notre-Dame comme les monuments de la chevalerie espérée. Sur Charles, la Force, et, sur Marie, la Poésie, elles veillent la gloire des temps. Et — comme aux funérailles royales, un cortège de princes marche derrière le corps — vingt-neuf écussons aux armes des chevaliers de la Toison d'Or qui, dans cette même église Notre-Dame, assistèrent au chapitre de l'Ordre, sont suspendus au-dessus des stalles du chœur, mêlant l'ironie de toute cette gloire ravivée à la solitude triste des deux grands ossuaires.

XVI

Adieux à Bruges. — La montée au Beffroi. — Vue générale de la ville.

Après avoir vécu un certain temps des mélancolies et des grandeurs de cette ville captivante entre toutes, on ne se résigne pas à la quitter brusquement. Un attrait irrésistible nous ramène vers elle et nous fait désirer de la revoir une dernière fois, comme, au moment de quitter la chambre où, sous la clarté des cierges, repose aux plis du linceul un être longuement aimé, on soulève la portière pour remplir les yeux d'une contemplation suprême. Du haut du Beffroi nous apparaîtra donc, dans un large coup d'œil d'ensemble qui sera notre salut de départ à Bruges, la cité chimérique où les yeux se fatiguent à des visions qu'ils ne perçoivent point autre part.

L'entrée de la tour n'est pas facile : on tâtonne de la manette qu'il faut agiter pour faire apparaître le gardien, il semble que des appréhensions se sont prolongées dans le vide de l'immense cage; et les pas de l'homme résonnent sur les dalles, de l'autre côté de la porte, c'est une douceur amère et folâtre qui fait penser à quelque esprit descendu pour vous ouvrir.

La clef a tourné dans la serrure, cette grande clef du manoir que le concierge retire

saurait après, comme un gelier qui, sous les verrous, garderait les siècles prisonniers. Un doigt vous montre alors, dans un trou noir, les premières marches d'un escalier sur lesquelles expire une pâleur de jour, et ce geste est comme un adieu des vivants au moment de s'engager parmi les morts.

Puis l'ascension commence.

Une fois entré dans la spirale qui toujours tourne et monte, on s'aperçoit plus que l'on est en plein ciel, sans paliers pour se reposer, avec de rares ouvertures à travers lesquelles un rais de lumière s'étrangle comme un tolmer entre les battants d'une porte, on est bien, en effet, dans la région des ombres. Impossible de se dérober à l'impression sévère qui s'empare de la pensée. Il semble que cette spirale qui monte dans la clarté des espaces plonge au contraire dans les ténèbres et qu'on va voir tout à coup, au fond de cette nuit accumulée, apparaître, comme ces soldats qui gardaient le tombeau du Seigneur, les rêves engagés enlacés autour du corps suppliciè de la vieille métropole.

A mesure qu'on s'élève, une rumeur lointaine, comme la respiration sensible d'un grand poumon, descend par saccades rauques, emplissant les oreilles d'un bourdonnement intermittent. A cette distance, ce n'est qu'un grondement confus, une trépidation vague des marches sous le pied, le bruit roulant d'une ruche ou tournent expirer les autres bruits.

Quelquefois une porte se rencontre sous la main : on croit enfin arriver au jour; on pousse le battant; mais on n'a sous soi qu'une ouverture, béant à pic sur quelque salle démeublée qui prend toute la largeur de la tour et se suspend dans le vide comme un nid pour des oiseaux géants. Deux vents contraires, et la giration sans se dérouler toujours, giratoire dans la nuit qui semble redoubler. A present, une autre sensation envahit l'esprit, une fièvre de monter toujours plus haut et plus vite, comme un besoin d'escalader l'énorme mur d'ombre contre lequel, pareille à une échelle, la tour est posée et qui de son chaperon doit nous laisser voir enfin la gloire et la lumière des siècles. Par moments un frémissement d'ailes trouble le silence de la montée : c'est une chauve-souris dérangée dans son sommeil et dont le vol sans fraîle le pétrin de ses catacombes en hauteur.

A la trois-centième marche, la rumeur sourde qu'on entendait tout à l'heure s'enfle, grandit comme le cri d'un lointain de cloche qu'on aurait au-dessus de soi, dans ce bloc qui ne s'aperçoit point encore et auquel l'âme, ployante sous toute cette nuit entassée, aspire comme à une délivrance. Des grincements de rouages en mouvement, des sonneries de cuivre semblables à des éclats de trompette encore voilés, commencent à percer dans ce tonnerre roulant d'en haut. Puis les bruits se mêlent dans une vibration, un souffle qui va se perdant au fond de l'entonnoir; et de nouveau le silence se refait, interrompu seulement par la retombée régulière des pieds qui se lèvent sans trêve.

Brusquement les degrés de pierre s'interrompent, font place à un petit escalier de bois : on touche à la plate-forme des cloches. Et la commotion est étrange de « sentir » en ce moment la venue de quelqu'un qui descend vers vous, de l'autre côté de la nuit; on n'entend encore que des pas lourds, comme voilés de sommeil et de ténèbre; puis le haut se pelote; les degrés de l'escalier gémissent; une ombre apparaît, grandit, devient un visage humain, sourient et clair. C'est le veilleur de la tour, qui vous accueille au seuil de sa demeure élevée. Cette voix qui se fait entendre et dont les paroles, à peine perceptibles dans le vent qui souffle à cette hauteur, bourdonnent comme un essaim de mouches éparses, cette rencontre d'une créature de chair et d'os au sortir des longues obscurités de la montée, sur ce pont de bois qui semble enjamber l'espace, ne s'oublient pas et tiennent de l'impression de quelque vision surnaturelle sortie du fond des airs.

Encore un effort, et vous avez pris pied sur le plancher solide où, en pleine région des

sonnez, ce Simon Stylite perché au haut du Beffroi surveille les heures et de quart d'heure en quart d'heure sonne le temps au-dessus de la ville. Ce veilleur qui jamais ne dédaigne et, la nuit comme le jour, sans broncher d'une seconde, tire la petite corde au bout de laquelle s'agite la cloche, a quelque chose de l'invraisemblable des fantômes. C'est l'homme-horloge de la cité, le régulateur de ses destinées, en même temps que la prunelle d'Argus fixée à tous les points cardinaux et guettant le feu rouge des incendies dans les hôtelleries. Quand d'en bas le guetteur attardé dans les rues, le rentré des bourgeois regagnant son gîte, voit aux six fenêtres de la tour scintiller la lumière de la petite lampe, il croit apercevoir, brillant derrière la vitre, l'œil rutilant du veilleur. Et, si près de l'Italie, l'humble fonctionnaire qui, humain et terrible, pour le rôle du Temps, continuellement tourne et retourne son sablier, versant l'éternité en petits plats d'heures, de quarts et de demies, à la tourbe humaine qui dort là-bas s'agite, rêvant une pourvoirie noire roulée par le vent, dans la profondeur illimitée d'un puits. Une cabine avec deux bancs dans le mur, un petit poêle dont le tuyau fait un détour au coude qui, vu de la place, ressemble à un imperceptible crampon de fer, une planche sur laquelle s'entassent des ustensiles de cuisine, une armoire et deux ou trois sièges pour les visiteurs suffisent à cette existence d'éternelle échauffée dans la nuée.

L'homme n'est pas seul, d'ailleurs : ils sont là trois qui se relayent en cette veille sans trêve de Providence, chacun ayant son temps de faction, sentinelle perdue aux confins du ciel, dans l'énorme échappatoire ouverte à tous les vents. Tous trois piquent l'aiguille, regardent le ciel et ajustent le nouf pour leurs chères d'en bas. Figurez-vous ce qui-va de continuer s'entremêlent aux roulements de l'orages pendant les nuits d'hiver et aux battements d'ailes des oiseaux de mer lancés contre les vitres par les rafales ! Singulière, en vérité, doit être la sensation de se chauffer d'escarpins fabriqués par ces fils du ciel dans leur longue lutte des nuits de l'hiver, quand la tempête, leur semeur, se penche aux coudes des cloches et les met en branle aux nuits d'équinoxe !

En raisons en plein sommeil ne reçoit pas plus de chocs que ces haletants trépidant aux secousses des agrafes ; à certains moments on perçoit nettement comme la poussée d'une force irrésistible, de toute une masse d'air battant la tour du poids d'une montagne. L'énorme pilier bouge alors, semble vieiller, surprenant sous l'effort des vents, avec des râles rauques et déchirés, des lamentations, des appels de voix humaines s'étranglant aux meurtrières, pendant que seul, perdu dans ces bruits sous le ruissellement de sa lampe qui charbonne, le veilleur continue à chauler à petits coups de marteau ses semelles, s'interrompt seulement en cette grave bousculade pour remonter sa cloche ou bourrer d'une pelletée de charbon son poêle. Une minuscule horloge, grosse comme le poing, rythme de son tic-tac le calme travail de l'homme, et, dans cette cambuse battue par les valses d'ouragan comme les nids arrachés par les paquets de mer, semble être la respiration sensible d'une conscience tranquille.

La chambre des veilleurs s'ouvre par huit larges baies sur l'espace, et ces baies sont pareilles à des cadres dans lesquels se meuvent l'énorme paysage des Flandres, en plaine aux saisons d'un énorme tableau aux nuances éternelles. De là, en s'allongeant à plat sur le rebord, l'œil suit l'escalement à pic de la tour jusqu'à la première galerie, embrasse le dessin des cadres de l'horloge, suit comme l'arbre d'un cirque, limite aux contours des contreforts, se perd aux crochets des pinacles, roule, glisse, ricoche, et du pied du Beffroi rebondit enfin aux reposs solides d'une mer de toits, coupés d'espaces clairs qui sont les places et les rues, pareils aux remous de cette grande houle immobile.

Le tableau est merveilleux : aussi loin que va le regard, il ne rencontre que pignons, tourelles, aiguilles, dais, clochetons, interposant de l'enchevêtrement des toits rouges et des

ardoises grises dans une pâleur lumineuse où s'illuminent des lueurs de soleil. De nouveau s'attriste le prestige de cette lumière des Flandres, lavée d'une saveur triste les horizons, baignant les arbres dans les eaux et les noires, irisant le faîte de la pierre sous une agonie de chaleur, pleurant aux heures sentinelles en roses d'arc-en-ciel sous lesquelles se dénoue, s'éteint et se fond la réalité subite comme aux mirages d'un songe. Ici on est comme au laboratoire même de ces merveilleux alchimistes : on assiste à la formation des vapeurs, environne infiniment des flammes ; on les voit s'abattre sur les maisons, errer aux angles des rues, pénétrer aux cloîtres des églises, se déchirer aux aiguilles des tours, en laissant aller de leurs flancs une ombre scintillante et vermeille. Et dans cette incomparable atmosphère, dans ce paradis de clartés humides, aux prismes moelleusement brouillés et que les frottis légers du pastel pourraient seuls exprimer, somnolle, au murmure de ses canaux, la grande aïeule glorieuse du passé, devenue la bonne vieille décrépite et chagrine du présent.

A perte de vue se déroulent et s'étagent ses palais, ses couvents, ses hôtels de corporations, ses entrepôts, ses édifices communaux, ses clochers d'églises. Voici le Bourg, où elle prit naissance, les lignes de sa circonscription primitive, le lit où coulait son fleuve, la maison de ses comtes, la chapelle du Saint-Sang, l'hôtel provincial, l'hôtel Gruuthuuse, cette église de Notre-Dame où se réunissait le chapitre de la Toison d'Or, le nouveau temple de Saint-Sauveur, Saint-Jacques, le Poortenhoge et d'un autre côté, la maison Bélaerem, l'Hôpital, le Craenenburg, tout un dédale de grands pignons de meulons et de frêles rappelant l'honneur, la vaillance, la foi, une prospérité jamais suivie d'une extraordinaire décadence. De cet observatoire élevé, un œil exercé peut suivre l'histoire de Bruges à travers ses nécessités et ses splendeurs, remonter le courant des siècles, reconstituer, à la faveur du cadre, l'époque de ses anciennes énergies, et, saisissant de tout en tout, comme un réseau de branche en branche, dans cette solidité de pierre jolie et touchante, plonger au plein cœur de sa turbulente civilisation défunte. Là retentissaient les prises d'armes ; là sonnaient à la place publique du pas cadencé de l'ennemi les milices communales ; là éclataient les processions, les cortèges, les carrousels, dans le chatoiement des bannières, le scintillement des or et des pierreries, la magnificence des costumes ; là un peuple industrieux de marins au noir batiste l'embrasse, d'où il incomparable était que Bruges était considéré comme une des grandes forges du monde ; là chantaient l'amour, le travail, la vie ; là enfin le génie des mêmes inépuisablement engendrait pour la fête, la mort et la gloire. Toute cette activité a sombré aux trous noirs des arches, dans le silence et la mort des canaux qui ci et là en reflètent, égratignés par un pan de lumière. Comme des toiles tendues sur un pan de mur écroulé, au feuillé de végétations débordées, des mélancolies de parc abandonné, de claires verdures de square ont poussé à travers le désert des hommes, bouchant avec une éternité de nature les vides laissés par l'humanité écoulée.

Ce sont là de tragiques tristesses. Attachons-y en vivant encore notre pensée avant de nous absorber au spectacle de cette terre flamande qui va nous apparaître, au règne plus haut, dans sa magnificence matérielle et qui, pareille à une gracieuse ouvrière, jouit en repos, continue à élaborer, sujour du deuil et de la solitude des villes, les prodigieuses séves de ses pâturages et de ses moissons. Mais, en même temps que des regrets pour ce désastre d'un peuple, ayons une admiration respectueuse pour l'effort obstiné qu'il met à ne pas disparaître. Il n'est point, dans cette vivante et merveilleuse Belgique entière, de plus touchante affirmation de l'indestructibilité de sentiment de la conservation. La vie qui lui reste, après tant de désastres qui successivement l'ont accablé et semblaient tarir ses sources pour lui rendre la mort plus désirable, Bruges l'emploie à se redresser du fond de son lit de douleur contre les implacables fatalités.

Comme un grand négociant tombé dans la détresse et qui, pour se créer une ressource, imaginerait d'exhiber les épaves sauvées du naufrage, elle se contentait jusqu'ici de vivre de sa misère en étalant sa décrépitude et ses ruines. Mais un orgueil la reprend ; elle désigne cette condition basse de mendicité, et, pierre par pierre, elle rêve de reconstruire le grand édifice abolli de son passé. Mieux encore, elle veut adapter aux nécessités de la vie moderne ses palais et ses églises, loger la science et l'art sous ses plafonds lézardés, installer des bibliothèques dans ses couvents, répandre la lumière et le mouvement dans ses vieilles poussières obscures. Et voici que d'immenses chantiers, des tranchées profondes, tout un vaste bouleversement des terrains signalent l'emplacement du grand port marchand qui établira ses communications avec la mer et ramènera pour l'industrie flamande un peu de l'incomparable fortune qu'elle eut autrefois. — Ah ! oui, qui avec « jadis » revient à tout instant sous la plume

BRUGES, ET SES REMPARTS.

quand on parle de ces royales années ! Et ses ambitions, si elles ne sont pas plastiques déjà elle a mis la main à l'œuvre ; sur l'emplacement de la cour Saint-Georges s'élève une école normale, un palais épiscopal, d'une ordonnance somptueuse, avec des cours vastes comme des mers, des salles spacieuses comme des églises, des escaliers qui semblent faits pour des cortèges princiers, une architecture touffue dans laquelle la profusion remplace le savoir et le goût. L'antique maison du Tonlieu, restaurée avec magnificence, abrite la Bibliothèque de la ville ; dans l'ancienne Poorterlogie répercie se réfugièrent récemment les archives de l'Etat. Enfin, il est vrai, part d'un groupe intelligent et actif, mais n'atteint pas les couches supérieures, encore moins le peuple, qui regarde faire, indifférent, tombé à un fatalisme stupide, tel on en voit qu'il a été montré, au commencement de cette étude, dans sa routine ensommeillée et pauvre. Nous soulignons, quant à nous, que cette généreuse évolution tarde à défendre des excès : en refoulant les matériaux du passé, au risque de changer de la vaisselle d'or en un infâme loqui. Un Bruges poli à la pierre ponce serait horreur

à tous ceux qui ont le respect de la vieillesse ou vous cherchez blancs et ne sourient le voir poudrés et maquillés, dans une singerie de jeunesse où se perd la majesté des déclins.

Et maintenant montons les quelques degrés qui mènent à la plate-forme. Mon Esprit, oubliant dans une échappée sur l'infini les douleurs de la vie présente, va pouvoir s'élancer librement dans les horizons. Huit fenêtres, basses comme des portes, sont les ouvertures par lesquelles pénètrent sous les voûtes de ce lieu sévère, comme un fleuve sous des arches, le vent et la lumière des espaces. Salut, vieille patrie, Flandre maternelle! Une gaieté intarissable multiplie à travers ta lande le perpétuel miracle des prairies. A l'est et au sud, des lignes de bois se prolongent, couvrent la terre, de Kaeseleere à Aertrycke, d'une verte chape couronnée qu'ont mis l'or des colzas constellé de plaques ardentes. A l'ouest s'étendent les pâturages toujours verts, comme une immobile mer qui gonflerait ou sourit, non loin de cette autre mer, la vraie, dont la barre d'airain ligne au nord l'extrême limite du ciel, dans le scintillement pâle des dunes. Des vaches allongent l'ombre; des canaux rayent d'une couche d'étain les prairies; çà et là un trait de chaux ou d'ocre rougeâtre de ferme; et des bateaux cheminent lentement entre les berges. Dans les lointains noyés de brume bleue, Blankenberghe et Heyst s'égayent d'une clarté; le canal maritime qui va rejoindre le nouveau port scintille comme un mât d'acier. Cette tour perdue dans le désert des campagnes, c'est Damme; et, lui faisant face dans le vide, une autre tour solitaire, Lissewegle, jaillit comme un phare. Cependant tournez sur vous-même, les yeux projetés à travers les énormes lucarnes où s'encadrent ce pays sans fin; dans la rondeur, Eeckloo dresse ses clochers; plus à droite, Gand, géant vague dans le brouillard, a l'air d'un grand ouvrier soudeur sur l'azur du ciel; et successivement Flandre, Deynze, Thielrode surgissent des bois et des prairies, comme des noms sur lesquels pose l'histoire.

L'INTÉRIEUR DU CARILLON DE GHISTELLES.

Redescendez ensuite chez les hommes, je vous dirai chez les honnêtes veilleurs de la tour, et faites-vous montrer le mécanisme du carillon, ce prodigieux orchestre suspendu par l'air et que tout un homme, comme l'âme de tout ce colossal outillage, un cylindre d'un poids de dix-neuf mille neuf cent soixante-six livres. A peine le cylindre s'est-il commencé à se mouvoir, qu'une trépidation court à travers les cent quatre-vingt-dix mortiers qui sont les mystérieux de l'énorme symphonie. L'un après l'autre, ils s'ébranlent, cognent, frappent, comme des enfonceurs, sur les quarante-huit cloches, dont la plus grosse pèse la bagatelle de dix-neuf mille livres.

Tandis que le digne homme, plein d'admiration pour ses « artistes », vous détaillera leurs perfections en faisant tinter leur carapace d'airain sous ses doigts aux douces phalanges, vous sentirez tout à coup un mystérieux frisson courir à travers les chaperons, soie humide d'un indéfinissable et long grincement de chaînes dénouées. Puis un son vague, hésitant, qui semble tomber des profondeurs de l'air, naîtra en instant, avec une hauteur de prélude, comme l'accord qui va donner le diapason à tout le reste; et, aussitôt après, un vol de petites notes cristallines mêlées dans la vague de bronze comme l'éveil des nids au

matin. Ce ne sont d'abord que des grappes légères, des sautillements, des gargouillades de chanteurs se mettant en train. Mais attendez! la rumeur grandit, des roulades répondent à des guilloris de moineaux précoces; d'invisibles et nouveaux gosiers s'mettent, grouillent, tintinnent, montent et descendent, en d'infinies conjugaisons, l'échelle des sons, et cette folle d'aube s'accroît encore, lentement coupée d'une note grave et prolongée, comme le ronflement d'une vache humant les herbages prochains. La grégorienne mélopée prépare l'orchestre dans le chœur des ronflantes cornemuses de pâtres qui à leur tour mêlent le solfié lointain. L'une après l'autre, les basses sortent de leur léthargie, grondent, tournent, ronflent, finissent par faire un accompagnement entrecoupé aux petites voix aiguës qui, toujours plus haut, vont, montent, s'élancent aux cimes vertigineuses de la gamme. Comme de gros moineaux pérorant dans les vergers, les cornues bourdons sont à leur tour pris d'une gaîté, roulent de sourds tonnerres à travers le gazouillement des clochettes ingénues, ingénues de leurs brillants leurs robes de bravade. Et, mêlée à cette harmonie en délire, des musiciens solitaires ont l'air de tirer des sons pour eux seuls, raclent de coups d'archet des violoncelles invisibles, agitent dans les profondeurs du carillon des grelots étouffés. Mais, de notre après, l'affolement des trilles et des vocalises reprend, rythmé par des cascades d'arpèges ou de larges accords plaqués. Silence! En plein déchaînement d'orages, une panne inexplicable les exécutants, les cloches s'arrêtent, les flûtes cessent de pleurer, les violons suspendent leur chant. Cela ne dure qu'une seconde, puis la reine reconnaissance de plus belle, la bataille des grosses cloches seule, éclate et tonne, les marteaux cognent, heurtent, font rage, tandis la tour s'ébranle dans un lointain d'orgue aux touches duquel un géant mettrait ses poings lourds comme des montagnes. On est emporté dans une mêlée de bruit, on ne pense plus, on n'entend plus, on reste aux aguets de cette symphonie furieuse dont les sonorités s'enflamment dans le cyclone comme des décharges de canon, et les planchers tremblent, la tour frémit, il semble qu'on vole avec le battant des cloches à travers l'espace.

Graduellement cependant une lassitude atteint les musiciens, des ralentissements détendent les arpèges, des bouts de phrases s'amollissent en une douceur de soupirs; et tout d'une fois, l'énorme orchestre s'étouffe dans une agonie d'accords qui, pareille à une rafale descendante, enfle d'un souffle couvrant les mille poumons et se perd vite après dans un frisson, une vibration lentement expirante au creux de l'air.

Trois fois la semaine, un carillonneur, de cette grande famille des maîtres carillonneurs de Flandre, habitués à manier des claviers de cathédrales, monte au Beffroi et, vite vue, en bras de chemise, selon la coutume de ses pareils, frappe des pieds et des poings les pédales et les touches d'une espèce de rudimentaire chevalet dressé dans la chambre des cloches et qui servit pour hisser la tour elle-même. Alors ce n'est plus la mélopée, déroulant ses rouages avec une précision mathématique, mais un vrai chaos de musiciens descendu de l'une aux doigts; et, tandis que, mélancolique ou gaie, la pluie des notes s'abat sur la cité, les passants, du fond des petites rues étroites, lèvent la tête vers le cabotin accroché parmi aux cordes de son instrument d'acrobate, comme au mâts aux agrès d'un navire balloté par les vents et dans les voiles duquel l'espace gronderait avec des musiques d'orages.

Ame des Flandres! on croit vous entendre chanter alors au haut de la tour, parmi le soleil et les nuées!

XVII

De la plate-forme du Beffroi nous nous vu se dresser tout à l'heure, au nord de Bruges, par-dessus la grande campagne plate, deux hautes tours solitaires, celles de Damme et de Lissewegle. L'une et l'autre sont demeurées debout, dans la ruine et la disparition de tous les agrégats d'humanité qui, autour de la cité morte, s'étaient grossis du trop-plein de ses terribles énergies, et, comme des estuaires où le flot dépose ses sels et ses vaseries, formaient de petites zones à côté des hautes profondes de la grande. Mare, Vive, Sint Creys, Assebrouck, jusqu'où débordait la prospérité du temps, ne sont plus que des villages oubliés, après s'être longtemps engraissés des alluvions du grand commerce brugeois : pareils à ces déserts de sables, d'une pauvreté molle et boueuse, que les vagues, en se retirant des continents, laissent après elles, ils végètent obscurément dans l'effacement d'une vie qu'aucun courant n'alimente plus.

LE VIEUX MUR CRÉNELÉ.

De tous ces endroits courbés par la gloire, cette guenne aux longues dents qui finit toujours par manger les festins qu'elle dresse pour les autres, Damme est de beaucoup le plus extraordinaire. Nulle part la tristesse des destinées accomplies ne se fait plus silencieusement sentir que dans le silence de l'humble agglomération qui a survécu au trône d'une grande ville marchande. Ce n'est plus même la mélancolie des ruines, telle qu'on l'éprouve à Bruges, parmi un peuple d'ombres se mouvant au pâle reflet d'un soleil descendu à l'horizon, mais l'affreuse désolation d'un néant qui a tout balayé, n'épargnant que quelques rares restiges du passé qui continuent à se dresser dans l'écoulement du reste, comme pour dénoter l'étage de cette fortune qui du haut de sa *perle d'aujourd'hui* faisait un des vastes comptoirs du monde.

Quand on a dépassé la porte de Damme, on longe le canal de Bruges à l'Écluse. Un talus descend du côté des champs et lave ses herbes dans un mince filet d'eau parallèle au canal. Des fermes se montrent encore çà et là dans l'ampleur des pâturages, puis les habitations s'espacent, et, après avoir marché quelque temps, on n'a plus devant soi que le déroulement des grandes plaines vertes. Des vols rauques de corbeaux déchirent seuls le silence de l'air, et leurs hautes ramures se déploient comme des éventails de crêpes. Par zones ils arrivent de la baie, des villes mortes couchées dans le deuil des horizons, les nombres oiseaux. Ils ont quitté les tours, les pignons, les vieilles églises délaissées où, parmi à des officiants funèbres, ce les entend croasser la messe fatidique, parmi les obscurités de la ruine et de la solitude; et à larges coups d'ailes ils plongent dans le soleil, épiant de leur prunelle aiguë si quelque ville nouvelle ne tombera pas dans l'espace.

Aussi loin que vont les yeux, on n'aperçoit que la terre fumante et grasse qu'illumine le bouillonnement des eaux. Derrière soi, Bergues dérit arrêtée dans la rondeur de tournoiement de ses remparts, grandes croix noblées dont se signe l'horizon par-dessus la circulaire cupidité. Les arbres des routes gardent une attitude fléchie, comme les rôles pénibles d'une décrépitude. Peut-être n'est-ce qu'une illusion, mais il semble que tout se recueille des approches de l'écroulement et de la mort. Même avant d'avoir fondé les découvertes de Dumme, on a le pressentiment des hautes tristesses prochaines. Cependant l'air a des transparences admirables, de grands papillons ocellés se balancent comme des œillets et des jonquilles, la brise apporte du large l'émanation chaude des terrains fermentés. La nature accomplit son œuvre éternelle avec la sérénité méprisante d'une ouvrière pour qui le temps n'existe pas.

Par moments une barque passe, avec sa carène ventrue, sa petite cheminée qui fume, son chien accroupi près de l'étambot; et ce silence qui glisse sur du silence fait paraître plus grande encore la douceur muette du paysage. Comme une ombre, il disparaît dans l'argent liquide du canal, le pénible haleur; il s'enfonce au lointain comme dans du sommeil, ne laissant de son passage qu'une ride légère qui finit par s'effacer; et l'on songe que, pas plus que lui, le passager de l'onde et du vent, n'a laissé d'empreinte sur l'immobile sérénité de l'eau, les grandes civilisations expirées dans l'effacement pâle des plaines, ancien merveilleux verger des Hespérides sous des pavillons de gloire et de chimère, n'ont tracé leur sillon sur la mobilité des siècles.

Des toits crèvent enfin les champs plats; des verdures, des haies, des vergers, bougeottent la glèbe lasse; et la tour de Dunme jaillit, rugueuse, interne, comme un calvaire de pierre dans les jardins de la mort. Bientôt un faîtage le cloître se perdre tout seul dans la solitude des bords de l'eau, et une autre solitude, celle des tombes, vous accueille au seuil de la grande auberge du quinzième siècle.

Dunme n'est plus qu'une unique rue qui s'allonge à travers champs et arrondit un petit cimetière endormi au pied de la tour rataplan de Notre-Dame; mais cette rue est élémentaire un cimetière bien autrement funèbre; puisqu'elle n'a pas même les croix qui, dans l'humble champ de repos, perpétuent la mémoire des villageois enterrés à leur endroit: le temps a rendu jusqu'aux monuments eux-mêmes la fragilité de ses grandeurs. Aux heures matinales, un petit pâtre passe, à travers les herbes qui ont envahi le pavé, le troupeau dodelinant des vaches, et, quand leur silhouette a déjà dans le lointain, l'espace se remplit d'un silence de solitude que trouble seul le chirurgement d'un coq piété sur un fumier.

Je me souviens cependant d'une chaude matinale de mai où, ayant avancé jusqu'à Dunme en flânerie de songeur, mes yeux aperçurent deux très vieilles femmes accroupies sur le sol, dans la pâleur d'un premier soleil printanier; de leur main sèche dont les os trouaient la peau, elles arrachaient gauchement les touffes folles poussées entre les cailloux. Éprouvaient-elles comme moi le besoin de boire à cette coupe de chaleur et de lumière, au sortir de l'ombre éternelle qui règne dans la morne cité et passe en frisson froid dans l'église? ou, par un goût incompréhensible de la mort, ces Parques, en dénouant une herbe qui est encore de la vie, choisissaient-elles simplement un désir d'anéantir jusqu'à la trace la plus fugitive des rêves qui allèrent leur pousser les hommes et les végétations? Elles ne levèrent pas même la tête quand je passai devant elles; et dans ces maigres silhouettes closes sur leur besogne, et qui à trois heures de là je retrouvai toujours à la même place, guettant ferrablement le pâtre, je crus voir les ensorcelleuses de l'antique Dunme, toutes chargées d'un ellébore et fouillant sous le soleil la toilette de son cadavre décrépit.

Plus glus que les autres colons de ces régions, elles ne se doutaient sans doute, les esthonoques vieilles, du fleuve humain qui, sur le même sol qu'elles dépouillaient si laborieusement de ses sauvages grandeurs, coulait au troisième siècle son large lot turbulent. Et qui, d'ailleurs, s'inquiétait qu'ici s'étendît le grand entrepôt des Flandres, où par exprimées innombrables débarquaient les vins de Bordeaux, de Rhénanie et de Bourgogne, les cuirs rouges de Pologne, les métaux de l'Angleterre, les pelleteries de la Hongrie, les soies de la Chine et de la Syrie ? Quel effet de l'imagination pourrait évoquer, parmi l'aride nudité du désert actuel, le spectacle de cette flotte de dix-sept cents navires équipés par Philippe-Auguste contre les Flamands et les Anglais et mirigeant à travers les eaux profondes de ce Zuyn sur lequel était bâtie la ville et qui a disparu comme la ville elle-même ?

Bruges avait alors de larges privilèges, sa compagnie qu'y avaient fondé les villes hanséatiques, un autre qui était celui des Lombards, deux canaux qui s'unissaient à Bruges et à Gand, un droit maritime qui s'appelait le « Droit maritime de Bruges » ; et son port de mer, où affluait la richesse de tout l'Occident, se faisait une place couverte par les souverains. Il semble vraiment, à feuilleter les chroniques qui reconstituent ce milieu d'humanité agité, qu'on ait affaire aux chatoiements magnifiques d'une légende. Essayez donc de reconstituer, avec ce qui reste des Halles gothiques, des églises subsistant en quelques maisons de la place et de cette sombre tour de Notre-Dame, glissée dans l'air comme un poing indicateur sur le chemin d'une nécropole, le tableau des allées et venues qui, au quinzième siècle, réunissait entre elle Bruges et Bruges, ces courriers amenant du port à la chef-ville les arrivages, ces ramas sillonnés par des ravenets « pesant quatre cents rasels », ces vingt vaisseaux d'aujourd'hui, au grand émerveillement de Guicciardini, puis encore ces demeures somptueuses où de simples négociants menaient une vie patricienne, ces magasins gorgés de marchandises, ces banques alimentées de vastes capitaux, ces comptoirs d'assurances où, il y a cinq siècles, fonctionnait déjà le système des garanties, et toute la végétation parasite de métiers accessoires ou clandestins qui ne tarde pas à se greffer sur les centres de grande vie.

Le 5 juillet 1468, cinq cent six heures du matin, dans le réfectoire de la maison du bailli, Charles le Téméraire et Marguerite d'York recevaient la bénédiction nuptiale des mains de l'évêque Salisbury, et ce mariage princier, commencé là, parmi le sol des nouvelles et le balancement des mâtures à l'entrée, s'achevait dans un prodigieux cortège de joyeuse entrée, le long de ce pittoresque canal de Bruges qui n'est plus aujourd'hui, au contre-bas de la chaussée, qu'une rigole fangeuse d'une aquarelle. Des chariots de parade conservent à la métropole, parmi le chevauchée des comtes, des barons et des écuyers, la cour d'Angleterre et la cour de Bourgogne, en habits chamarrés d'or et scintillants de pierreries ; puis ce fut de gloire et de beauté allant s'éparpiller au coup de soleil des rues longeoises tendues de tapis, décorées de feuillages et festonnées de populace.

Retour des fortunes terrestres ! Sept ans s'étaient à peine écoulés à partir de ce mémorable concours de princes assemblés dans les murs de Bruges, que la mer, qui lui avait prêté jusque-là sa grandeur, et, comme un courtier souris, avait permis à ces marchands d'ouvrir leur comptoir sur la croupe de ses vagues, se retirait subitement du port, laissant celui-ci s'ensabler lentement sous les sables. Ainsi devait s'anéantir en un jour cette ville qu'un jour avait fait sortir de terre.

On le sait, en effet, commencée par une sorte de rade intime, abritée à un pas des écumes marines, une affluent d'ouvriers travaillent aux digues de Bruges à Cadzand et qui se construisent là des hôtes ; et ce premier noyau se s'augmentant en quelques années jusqu'à former le rudiment d'une cité qui bientôt tentante son « développement »

un tribunal avec deux bourgmestres et des échevins; puis une plaie de privilèges s'était ouverte et lui donna sa forme définitive; elle s'unit de bras et d'amitié avec la cité naturelle et fut créée à l'intérêt de l'édifice qu'elle a élevé; mais une révolution terrestre en vint à l'improviste les fondements. Vaincront Albert et Isabelle, en 1617, s'efforcent de la relever en redressant ses comptes désastreux; cette cuisine de vie va s'animer en outre s'affaiblissant

LA HALLE COMMUNALE DE BERGUES.

sous l'action d'une irrésistible décadence; et, comme quelqu'un qui, après avoir rêvé l'opulence, se réveille au milieu d'une réalité misérable, Bergues aussi put croire, en s'éveillant un matin dans la solitude de ses rues redevenues silencieuses, à la fin d'un beau songe s'évanouissant parmi le désenchantement des régrets stériles.

Le Beffroi de Thérouane achève à présent de se consumer en quelques rares vestiges qui, comme les tombes des monstiers, émergent dans l'herbe glauque des feuillages, tel fut

eux-mêmes par disparaître à demi sous le grand exhaussement des siècles. Cependant les Halles, joli édifice du milieu du quinzième siècle, bâti en forme de rectangle, semblent toujours attendre le retour de l'ancien peuple expiré, tandis que, debout sur un socle au milieu de la petite place, le doux et malheureux Jacques de Coster veut Maerlandt, greffier de la ville, en costume de clerc, a l'air de méditer sur l'ironie des choses humaines. L'effet de cette statue au geste parlant, si médiocre qu'en soit l'exécution, fait impression sur l'esprit, dans cette nécropole où un vaincu-vainqueur semble avoir tout emporté et où pourtant une gloire de poète s'élève à travers la mort universelle. Le grave archiviste des échevins de « simulacre » n'aurait pas échappé à l'oubli si ses livres ne lui avaient mérité le renom d'un Ennius flamand.

Il y a mémoire aux environs, une pierre recouvrait ses ossements dans le chœur de Notre-Dame, et cette pierre, sur laquelle il était représenté, des besicles au nez et griffonnant des tablettes, à côté d'un hibou, avait donné lieu à une *légende singulière*. A la place du vieux poète, l'imagination populaire s'était complu à rêver, sous ce symbole de la science

ANCIEN ASPECT DE NOTRE-DAME DE HAMME.

et de la sagesse, le légendaire héros dont les aventures défrayent toujours en Flandre la gaîté des veillées, ce héros bizarre qui, il y a quelque vingt ans, devait inspirer à un grand artiste en belles-lettres contemporaines, portant par un autre singulier rapprochement le nom patronymique de l'auteur de « Wapene Martin », Charles de Coster, un livre merveilleusement empreint de poésie et souvent humoristique. C'était à Damme que les contes de bonnes femmes faisaient fréquenter l'incompatible Uylenspiegel, et l'association du hibou « Uylen » et des tablettes, qu'on prenait pour un miroir « Spiegel », avait aussi à accréditer la croyance de la sépulture du païen en lieu bénit. Une pierre nouvelle, depuis, a été maçonnée dans le mur de la tour isolée et restaurée à l'humble Van Maerlandt une mémoire longtemps disputée.

C'est l'un des signes de cette piété qui nous fait honorer avec des soins pieusement au passé. La connaissance des monuments et les pouvoirs municipaux ont heureusement compris qu'accorder bien avec la sensibilité plus grande des esprits pour ce qui tient aussi aux mœurs. De scrupuleux et adroits artistes, aidant de leur côté, à des restaurations qu'il faut louer tant qu'elles demeurent prudentes. C'est ainsi que les Halles, qui n'offraient plus qu'une

lointaine image de ce qu'elles furent dans le passé, ont repris leur aspect historique, elles servent actuellement de maison commune aux gens de Bruges et des alentours. Je me rappelle le temps où partout la brique écaillée saignait aux fissures, où la pluie pénétrait librement par les lucarnes, achevait de pourrir les solives, où, dans les ruelles, les marches descellées s'écroulaient sous le pied. Une ferme s'était installée dans cet abandon avec ses bêtes et ses gens; toute une misérable grouillante frottait sous les vieux plafonds illustres, et crapulait sur la poussière des siècles. On voyait au rez-de-chaussée, sous une jolie voûte ogivale, s'entasser entre de larges piliers, reliés à leur partie supérieure par de fines nervures, les litières d'une étable, comme le fumier de toute cette gloire décomposée. Et, à l'étage, un cabaret aliguait ses tonnes de nidre.

Des salles où siégeait le Conseil, il ne restait que deux assez vastes pièces, l'une qui servait encore aux délibérations de l'Hôtel, l'autre, dépendance ou refuge où s'empilaient des balais, des lances et des falourdes. Dans l'âtre de la première, sous le manteau encore orné d'une frise sculptée du quinzième siècle, d'ouvriers tondeurs de fer à personnages barbus s'accompagnant d'une paire de pincettes hautes de près de deux mètres et qui dormaient une singulière idée de la force musculaire des dignes échevins qui les tenaient. Des chefs-d'œuvre de peintres figuraient des scènes aux armoiries de Flandre, de Bourgogne et de Marie de Bourgogne; celles de Bruges décorées d'un chien courant (houds-dans ou chien de la digue), en mémoire d'un chien que les ouvriers de la digue aperçurent pendant longtemps, suivant leurs travaux d'un œil sombre, et qu'ils mirent à mort, ayant soupçonné en lui une incarnation de l'Esprit des ténèbres. Dans la pièce voisine, c'étaient des sujets burlesques et sacrés : ici, la figure du roi David avec sa harpe; là, la Vierge portant l'Enfant Jésus; plus loin, un prophète. Pour couronner ces symboles pieux, un homme à pensers, comme dans les drôleries de Rès, de Van Cuyym et de Teniers, soufflait sous la queue d'un cochon.

La bourse des Bourgeois devait s'ouvrir de ces grossières facéties devant lesquelles les jolies paysannes de la Zélande venaient, le dimanche, étaler dans de larges rires leurs saines dents blanches. Un palier s'ouvrait à l'escalier droit clouté d'une tour ouverte aux ravales et débouchait sous l'énorme charpente rocheslérée du toit. Les deux cloches du quatrième siècle qui de là-haut sonnaient les pièces d'armes, sont toujours pendues à leurs traverses, mais ne s'ébranlent plus aujourd'hui que pour marquer le moment des repas et de la rentrée des bureaux; dans le petit campanile à bulbe doré qui, comme un champignon, a poussé sur les soubassements du minuscule beffroi original, une horloge fait entendre son ronflement monotone, qui semble à travers le temps les lourds bourdons de l'oubli.

Une façade à pignons latéraux inédits se coiffe de tourelles en encorbellement; au milieu, une cage en saillie forme perron par-dessus une double rampe; et une balustrade délicatement fouillée borde au ras du toit d'ardoises cupchoutant d'un rang de lucarnes. Imaginez la ronronnante présence des valets des échos arrivés sur ces degrés de pierre que gardaient les pieds mignonnement cloutés de Marguerite d'York; imaginez aussi les couples montant l'escalier au temps des kermesses et, sous les plafonds qui retentirent délibérer les grands magistrats de Bruges, le tournoiement des danses au coup d'archet d'un ménétrier. Pendant un jour, en effet, la vieille bourgade sortait de son ressellement, et la bourse des bourses abandonnait la vétusté vermoulue du vieil édifice allait inspirer les toits de tuiles accrochés aux contreforts de Notre-Dame. Cette rumeur des hommes expirée par l'air, la mort reprenait possession de son empire : face à face dans le silence, la cathédrale et l'hôtel de ville, le génie catholique pleurant sur le chevet éventré de la vieille église et le mois trop lointain tomber une à une ses pierres dans le puits du temps, recommençaient le colloque

colloque que, depuis des siècles, ces deux débris d'une cité glorieuse prolongeaient paresseux les injures de la décadence.

Comme une pâle enveloppe d'un grand vaisseau sombré, Notre-Dame n'était plus qu'un couvercle d'église, demeuré dans le naufrage des rues. Aujourd'hui, *Notre-Dame est ressuscitée* et il n'y a plus, dans la cuisson ensemencée débloyée, ce frisson si rabâché.

XVIII

La mer. — Ostende. Scandinavie. Bruges. Newport. La France. Knocke. — Naissance des plages.

Après ces citations prolongées dans la mort, on éprouve le besoin de se retremper dans un flot de vivante humanité; ce sera la mer du Nord qui nous apportera sur ses blondes plages bourdillantes d'un si grand mouvement de femmes et d'enfants. Au gîtes des eaux, comme en une Jouvence réparatrice, nous laverons les phosphores qui garnissent des oreillers-coffres engraissés de la fréquentation des gîtes ouverts de Damme et de Bruges.

Sur les gloires abrégées de ce petit de pays maritime a poussé une *vie* de civilisation nouvelle, assez forte pour faire oublier que partout ici s'étendait le grand commerce du monde. Des palais, des halles, des *comptoirs* marchands régnaient où sont bâtis des casinos-minéraux et des bowling houses, moderne genre d'industrie qui s'abreuve du sang et de l'or des peuples, et à la place du vieil étendard des Flandres, large ouvert aux brises soufflant d'Angleterre, orgueilleusement arbore la serviette *fournie des auberges*. Mais, dans ce tourbillon des villes de grandes eaux et de grands vents, les allées et venues de la vie distraient des deuils du passé; toute la *contrée* s'est si bien *vêtue* sous le passage des caravanes exotiques, *cette mère de matrelles* que chaque été ramène à la mer, qu'il nous faudra gagner Newport avant de sentir encore une palpitation d'humanité ancienne.

C'est par des cimetières que nous vous avons achemini au présent; mais le temps n'est pas l'époque funéraire qui nous en pelletiez d'oubli à comble la fosse où dort ce qui fut. La mer a aussi sa part dans cette œuvre d'ensevelissement. Nous avons vu qu'à Damme elle a lassé de ses sables le vestibule par où coulait jusqu'au cœur de Bruges même la richesse du monde. De Zuyn, le bras de mer qui s'enfonçait à quatre lieues dans les terres, mouillant partout des ports, il ne reste qu'un estuaire dont de récents endiguements ont achevé de matriser le maigre flot. La main de l'homme a ainsi *mollo délicatement* cette porte par où les brises ramenaient le plat pays et sur laquelle, dès le quinzième siècle, la mer déjà avait renversé son énorme sablier.

A pied sec, vous traverserez maintenant la campagne qui de Damme s'étend à Knocke, l'ancien petit hameau de pêcheurs perdu aux limites de la *contrée* flamande, dans un repli des dunes. La vague longtemps épargna la solitude de ce coin de terre où les *dieux gardiens* leur voilà leur primitive et qui, à un pas de Heyst, avait le silence et la douceur d'un désert. Comme une ville oubliée dans la circulation des plages, elle s'ensevelissait à l'ombre de sa vieille tour catholique, qui seule parlait encore du quatorzième siècle. Mais cette modeste *confidente* de vierge rustique, parmi toutes les autres *vierges d'autrefois*, métamorphosées en grandes dames au coup de baguette de la *mode*, elle l'a perdu sans retour. Knocke a pris rang parmi les villégiatures régulières. Chaque jour on y *implante* sur le pays des vieilles mœurs. La spéculation, ce parvenu qui guépine les logements pour une civilisation

PEACE & FREEDOM.

avide d'air et d'espace, ne court plus seulement les grandes routes, mais les petits sentiers de silence et d'ombre, et, de sa serpette faisant un chêne d'argent, frappe aux portes closes des villages, en agitant ses grelots d'or. Et, comme des îles énergiques des flots, l'une après l'autre des stations balnéaires s'éveillent au-dessus des sables, avec des salons, des kursaals, des chalets de plaisance, des hôtelleries, où des oiseaux de passage s'en viennent accrocher leur nid.

En moins de quarante ans, la physionomie du littoral a été littéralement bouleversée. Ostende était alors la grande auberge maritime; la concurrence n'épouvantait pas encore aux alentours la clientèle des malades et des désœuvrés. Puis, un jour, le goût d'une dépense plus intense et l'attrait d'une plage moins encombrée firent affluer son trop-plein à Blankenberghe.

TYPES DE PÊCHEURS DES CÔTES.

Au sortir du sable et du bois des dunes, les familles trouvent là une tranquillité de vie provinciale. Mais à son tour l'encombrement visita Blankenberghe, dont la plèbe se déversa au dehors, dans une bourgade jusque-là obscure et qui, sous ce coup de fortune, devint tout à coup comme la banlieue achalandée de sa voisine. Heyst, en effet, hérita de la prospérité de Blankenberghe, comme celle-ci avait hérité de la vogue d'Heyste, comme Knocke, le solitaire hameau du passé, hérite actuellement de l'invention de Heyst même. Tous ces centres, grands et petits, vivent grassement, profitent les uns de l'été, de l'étranger comme d'une proie abondante qui leur assure la subsistance pour le reste de l'année.

La mer est pour les villes du bord de l'eau comme une banque où chacune d'elles place ses capitaux, avec la certitude d'en retirer de gros intérêts. Un génie aux conceptions de toute nature qui semblent les époques de grand labeur, ce siècle éprouve un tel besoin

de se refaire les muscles, qu'il paie sans compter les bains de vie que lui dispense la grande officine des eaux.

Ici, en effet, s'accomplit journellement, pour ces foules pâles, usées par la souffrance et la vie, le miracle de la régénération : la mer, avec ses sels et ses brumes, tout à leurs jours des *albergos*, comme en Provence on qui serait le secret des tarentais. Quand le baigneur touche à sa fin, sous la chaste opalite des lointains, l'horizon gorgé de sel qui l'absorbait des narrations à *sucrer* le sang, il l'antimoine dont les appétits doivent être réveillés, s'en viennent également s'ouvrir à la Gaspe et nulle table de l'Océan.

Ce sera une des gloires de la médecine moderne d'avoir cherché son plus actif agent dans cette piscine universelle où par tous ses pores le corps humain absorbe les eaux de la rédemption.

Dessin de Jeanniot, Dreux.

UN COIN DE VILLAGE A KNOCKE.

Les plages du nord ont d'ailleurs, en leur beauté un peu mélancolique, un si irrésistible attrait qu'on s'explique aisément leur vogue toujours croissante. C'est par milliers que les usines descend à Ostende, Blankenberghe, Heyst et Knocke, pendant le temps des bains, les infirmités de la vieille Europe : tout un peuple languissant de femmes épuisées, de jeunes filles rongées par la chlorose, de convalescents débilités accourt au grand médecin des flots. Telle est l'affluence que, aux chaudes journées de juillet et d'août, la digue ressemble à une fourmilière et qu'on a peine à se loger dans les hôtels. Et ces petites capitales de l'univers, ouvertes sur l'infini du ciel et de l'eau, ne sont pas seules à bénéficier de ces grandes migrations : Nieuport, la Panne, Middelkerke, Mariakerke, Westende, Wenduyne, le Coq, ont aussi leur part des épaves que jettent à la mer les naufrages de la terre.

Il semble que, dans la mixture triste des sables, mêlant qu'aux urnes fabines, cette crème d'espérance sans laquelle l'humanité se désespérait en une lente et perpétuelle agonie. Puis, des grandes électrices du flot, quelque chose comme un frisson de vie descend à ce bras salin des plages continuellement lavé de claires écumes et qui a la fraîcheur douce de la peau. Ajoutez qu'aux endroits circonvallations des dunes se cachent

de mystérieuses retraites, des alcôves faites exprès pour le recueillement et le songe intérieur. En ces nids de silence que tressent les musiques solennelles de la mer, l'esprit, replongé sur lui-même, n'est plus entraîné à de graves méditations, comme devant la majesté des falaises, mais ressemble en de telles occasions aux rêveuses. Le vent pleut le sable de petites rides imperceptibles qui deviennent ainsi l'image des pensées, comme elles fuyantes, changeantes au caprice des impressions et à peine sensibles dans le chœur de cette suite de voluptueux anéantissements.

Aucune magie non plus n'est comparable à la tranquille splendeur des couchants expirant au large dans les gris plombés des vagues et, sur l'heure même, s'éteignant en pourpres refroidies. La terre, avec ses ombres vraies et sa pâleur lactée, à presque ici l'immatérialité du ciel, et, quand le soleil à son déclin y projette ses réverbérations rouges, on dirait la gloire d'une nuée détachée d'en haut et traînante à ras du sol. Lentement l'crépuscule s'étend,

VILLAS DANS LES DUNES AU COUCHANT.

couvre les grèves, enfouisse le pays au loin, puis va mourir dans l'horizon assombri, par-dessus les silences de la campagne, tandis que, dans cette nuit de la lumière, on croit voir la fin d'un beau drame d'ombrages et de songe. Le spectacle est toujours saisissant, et le bruit ajouterait du mal sur le paysage, cette monotonie rare différant à grands plis sombres au-dessus de l'astre, le rendant plus émouvant encore.

De Knocke à la Panne, station extrême du littoral, la plage flamande ourle de molles dentelures l'Océan. Une succession ininterrompue de dunes met entre les villages le mouvement d'une chaîne de petites montagnes dont les cimes, vertes de bayas et de chardons, dominent, comme des observatoires, la bataille des flots. A la Panne, le Mont-Blanc, énorme croulière chauve, à l'ouest de Nieuport le Hoogt Blekker, vaste cône grêlé par-dessus la contrée, semblent immobilisés de prodigieuses vagues jaillies d'une houle des sables. Une épaisse végétation, qui change selon les localités et épuise toutes les variétés de la flore marine, dévale de proche en proche son tapis velouteux et gaufré. A Nieuport, dans l'argent fluide des lointains, fleurit le paisible îlôt, pareil, en sa grâce découpée et mince, à un très fin nuage céladon; et partout ailleurs la bruyère aux grappes d'or, le bayas dont les racines ramifiées en tous sens fixent comme des crampons la mobilité du sol, l'hippophaë

saignant ses baies rouges contrastent leurs feuillages touffus, comme la gaîté riante de ces mélancolies de paysage.

Chaque plage a d'ailleurs sa physionomie propre qui la distingue des autres. Celle d'Ostende, barrée par l'enchevêtrement de ses pilotis d'estacade, prolongés au large et sinuant sur le ciel les tenailles d'un étonnant échafaudage, évoque la toute-puissance de l'homme. Blankenberghe, avec sa jolie jetée entaillée par des escaliers au large découlement de l'eau que la marée haut découvre profondément, a moins de grandeur et plus de coquetterie. Un peu plus loin, Heyst, sans port ni estacade, offre sa poésie de belle fille nue, demeurée rustique et sauvage à travers ses succès. A l'opposé, Wenduyne avec ses parfums, sa digue en fines briques rouges, ses hautes terrasses et sa grande vitrée soutenue jusqu'au toit comme une proue, se groupe dans un paysage de grasses et luxuriantes prairies aux horizons infiniment mouvants et d'où émergent les tours des paroisses. Le Coq enfin, aux creux de ses dunes d'or et d'émeraude, prolonge de mauvaises avenues qu'une ambition singulière baptisa de ces noms fameux, Beethoven, Mozart, Wagner, Goëthe, Schiller, pour n'en citer que quelques uns. Il semble que le voisinage de la mer eût pu s'accommoder de plus de simplicité.

Les saisons de la vie, aux chercheurs de grand silence, la mer fameuse mirage de rêves entraînés; la Panne, aux approches de Adinkerke, a des déserts où expire toute rumeur humaine. Là le ciel et l'onde se trouvent point de rencontre. Quand, perdu au milieu des sables sans fin que, pantelliement à l'eau, mouvementent en flots figés, sans aucune digue qui en coupe l'interminable uniformité, on laisse aller au fil des années ses yeux et sa pensée, on peut se croire détaché de tout lien terrestre en cette double solitude faite de deux aspects d'éternité. Rien ne peut dire la plénitude que, loin des hommes, goûte, dans l'isolement de ces plages, l'âme qui rêve de retourner aux sources de la création.

Et non seulement la physionomie extérieure et sensible, mais les habitudes de vie, le genre des villégiatures, les modes de distraction et de plaisir changent de plage en plage, en ce joli défilé de villes d'eaux. Ostende a son public spécial, ses amoureux entraînés, ses clients accoutumés, comme une grande famille où, à travers les hiérarchies, règne une apparence d'homogénéité. Il semble que son vieux renom historique, et peut-être aussi le patronage royal, aient consacré pour Ostende le privilège d'une villégiature aristocratique. La banque, le négoce, le high life s'y donnent rendez-vous et y jettent sur le courant de la vie le prestige d'une sorte d'existence à grand orchestre. C'est la consécration du tourbillon qui entraîne au plaisir, dans les capitales, ceux qu'on appelle les favoris du sort. Les bals, les concerts, le théâtre, les courses, la toilette, les réceptions, le dîner, le jeu occupent ici les journées. Les femmes y changent de robe le matin, midi et le soir, avec des rivalités dans le luxe et la fantaisie. On y voit des princes avec leurs chambellans, des duchesses avec leur cour, des chevaliers du turf avec leurs écuries; et tout le monde y mène un train de seigneurs, prodiguant la dépense et l'apparat.

La ville, d'ailleurs, s'accommode son cadre à ce passage des grandes fortunes; ancienne station balnéaire du continent n'a peut-être la somptuosité de sa digue; les architectures les plus fastueuses s'y entassent dans un entrelacement de tous les styles, avec des balcons à cariatides, des moucharabys vitrés, des pignons en flèche, des rez-de-chaussée ajourés, des colonnades, une abondance de rinceaux, de pilastres, de faîtages et de sculptures. Naturellement le mauvais goût n'est pas absent de cette profusion; aussi un tel décor s'apprête bien à la vanité, aux étalages de toilette et aux élégances légères de cette foule cosmopolite et superficielle qui n'a d'yeux que pour elle-même et semble instinctive aux grands spectacles de la oisiveté.

LE MOLE D'ANCONE.

A part quelques vieilles rues, de médiocre caractère, des restes de remparts et çà et là dans les dunes un fort démantelé, plus rien dans Ostende ne révèle la tragique histoire d'une ville guerrière. Massacres, bombardements, pillages la saignent et la désolent, aggravant par la colère des hommes les catastrophes des eaux. Quand ce n'est pas un Albert de la Motte ou un Louis XV qui le saccage à coups de canon, c'est la mer qui rompt ses digues, se rue à travers ses rues et balaye tout devant elle. Le nombre de ses désastres maritimes se chiffre presque par le nombre des années, et en moins de cent cinquante ans elle est trois fois submergée par les armées qui l'assiègent.

Ses infortunes, d'ailleurs, n'ont d'égale que sa vaillance; à peine la mer et les soldats se sont retirés qu'elle se relève de ses ruines et regrossit sa bourgade de grande cité marchande. Pendant trois ans, avec Maurice de Nassau, elle soutient contre l'Espagne et l'archiduc Albert la cause de la liberté de conscience; quand elle se rend enfin, vaincue par les épidémies, les incendies et les inondations, soixante-douze mille hommes ont péri dans ses murs, et ceux-ci ne sont plus eux-mêmes qu'un amas de décombres.

Son passé, du reste, est plein de prospérités extraordinaires, bientôt suivies de lamentables retours. En 1714 le chevalier Ruffet de la Merveille débarque dans son port une cargaison d'épices, de bois, de richesses exotiques apportées du Bengale : c'est l'origine de cette puissante Compagnie des Indes qui, pendant onze ans, concentre dans ses entrepôts toutes les denrées de la terre; et brusquement la concession du commerce avec l'Afrique, l'Inde et la Chine lui est enlevée par le même Charles VI qui la lui octroya.

Ces vicissitudes et ces grandeurs ont fait par se fondre dans les profits, sinon dans les gloires de son trafic ancien, si elle n'a plus ses redoutables escadres du dix-septième siècle, ces illustres Mauricius, le Jean Bart des Flandres, et ces héroïques Jacobsen qui a lui seul soutint le choc de neuf navires hollandais, pais, crevant sous le nombre, se fit sauter sur son corsaire, elle pratique à sa façon le métier d'« écumeur de mer » en rançonnant les étrangers échoués sur sa plage. Ostende est comme un vaste garni où la table est toujours mise devant l'hôte; tous ses habitants sont garçons et aubergistes; et ses maisons privées se transforment en succursales de ses hôtels. Elle a des magasins dignes des grandes villes, un kursaal spacieux réputé pour ses auditions musicales, un théâtre où se joignent les genres en vogue, des promenades soigneusement entretenues, un bois de Boulogne en miniature, des cercles et des agréments de toutes sortes. Elle s'attache experte en l'art de retenir une clientèle naturellement blasée.

Blankenberghe — pour le moment du moins, car toutes ces paroisses des eaux sont, au fond, mêmes de vastes ambitions — se contente d'une destinée plus modeste : demi-mondaine, demi-bourgeoise, elle mène son train de vie régulier aux musiques flottantes d'un kursaal qui fait bonne mine sur sa digue bordée de villas fraîches et fleuries, aux tramways en retrait. On danse, on s'amuse, on lit, on excursionne, sans grand éclat ni mise en scène, et les coutumes de la maison, les traditions du set house y conservent les habitudes familiales, avec une modération dans la dépense et une sécurité discrète dans les rapports mondains.

C'est la plage des travailleurs, des gens de robe et de plume, des fonctionnaires, se délassant dans le calme d'une petite vie sociale aimable, également exempte de vide des plaines solitudes et de l'encombrement des foules. C'est aussi, avec Heyst et Westende, la plage recherchée des allemands, dont l'exode, tous les ans, se déporte en foule vers la côte belge. Les femmes et les enfants, dans le chatoiement des toilettes, y ont une grâce d'abandon que n'ont pas les belles dames d'Ostende, gênées et raidies comme des recrues de garnison.

Ils sont qu'ici la mer n'est plus uniquement un décor, mais qu'elle joue son rôle dans

l'existence commune, de sa grande voix et de ses attitudes caressantes ensoleillait, autrefois, atténuait les défaillances de l'esprit et du cœur. La colonie s'intéresse à cette vieille amie, d'humeur variable, mais bonne au fond, et qui refait son sang, détend ses nerfs, active ses nerfs et lui infuse des énergies pour rentrer bientôt dans la lutte. On l'aime pour la vertu de ses bains, les sables moelleux de sa plage, les brumes de son atmosphère, la poésie de ses ciels, la vaillance mâle de ses pêcheurs au type particulier, vrais gens de mer qu'on voit attendre l'heure de la marée dans leur barque, en se berçant au gonflement des vagues.

Une dignité leur est restée dans le geste et la vie, comme s'ils ne voulaient pas déroger de leur ancien ancêtre de pourvoyeurs de la cuisine royale. Marie-Thérèse, qui leur octroya une charte, et après elle Napoléon Ier n'acceptaient sur leur table que le poisson pris dans leurs filets. Avec ceux de la Panne, ils avaient acquis le droit d'exploiter en mer un jeu de cartes, droit refusé aux autres pêcheurs de la côte, et duquel, sans doute, ils ne voulaient pas. La charte de Marie-Thérèse réglementait toujours leur corporation; un doyen la présidait et, comme une sorte de magistrat, conservait précieusement dans un coffret le parchemin signé de la main de la souveraine, qu'ils continuent à appeler « leur souveraine », par une reconnaissance écrivaine de la prédilection qu'elle eut constamment pour eux.

L'ÉGLISE DE VIEUX-BERQUIN.

Cette vaillante et humble population, attachée d'un si grand amour à l'Océan, même de ses allées et venues la plage flandro-berghaine. À la tombée du jour, les hommes laissent leurs voiles et s'en vont pêcher à plusieurs lieues en mer : pareilles à de grandes chauves-souris aux ailes éployées, les pêcheuses de crevettes, portant sur l'épaule des filets emmaillés de longues perches, l'hameçon en outre sanglé par la bretelle d'une hotte, autrefois promenaient dans la scintillation soudaine des eaux d'ermites et mystérieuses silhouettes. Là-haut, contre une dune qui veille, contre la lampe du phare, finissait fait au fond du ponton flottant qui, à ras des flots, par-dessus le « Paardemarkt », énorme verrière de sable saillante sous les écumes et contre laquelle rageuses allaient se briser les marées, étoile les ténèbres contrites.

À l'autre extrémité du littoral, Nieuport-Bains, serti, au geste d'un sultan tournaisien, de la profondeur de ses dunes, se relie par une chaussée bordée de pâturages à la ville mère, sœur à la désœuvrante et au silence, après avoir été l'une des cités illustres des vieilles Flandres.

On devait une banlieue de ville perdue dans les sables de la mer. Mais cette banlieue avec son train de vie restreint, fait seule, au bout des flots un peu de bruit quand la ville elle-même n'a plus, pour se gouverner d'un reste d'animation, que sa marine et ses chantiers. Le matin, sort des maisons la troupe délicate des vaches qui lentement passent à travers l'herbe des rues, longent les Halles et leur beffroi, au cœur de vieille gloire perdu dans un silence de désertion, doucement s'en vont paître le long des remparts, au pied d'un reste d'ameublement dunois.

Les Templiers, qui avaient bâti là une église, ne sont plus qu'un souvenir englouti dans le temps, cette mer qui, comme l'autre, emporte les continents et les hommes ; et

LA FOIRE DE FLANDRE.

pareillement, des huit sièges que subit la grande ville du quinzième et du seizième siècle, du mémorable combat des confédérés hollandais contre l'archiduc Albert, du haut renom de ce port où l'on appareillait pour les destinations lointaines, il ne reste plus qu'une légende réveillée ci et là par un bout de ruines, un amas de pierres branlantes sous le pied. Mais tant de disparitions éveillent parmi ces Flandre l'idée de la fragilité humaine, que cette déchéance ne nous étonne presque plus. Comme une poussière balayée au vent, Nieuport a roulé dans le gouffre d'oubli son siècle en gloire, cette puissante et antique colonie de Lombartzyde, riche port marchand du douzième siècle, qui déjà au temps de Sanderus n'était plus, selon la désignation qu'il lui donne lui-même, qu'un « ignoble village ». Ici, il est vrai, tout a disparu, ne laissant surnager au-dessus du tourbillon dans lequel la ville a sombré, que la misère et l'effacement d'un groupe tout de pêcheurs, désormais insoucieux d'une rivage célèbre en pays flamand. A plusieurs lieues dans la côte, la piété populaire ne veut reconnaître que la rivage de Lombartzyde ; si humble qu'elle soit, elle fait pèlerinage à la miraculeuse de ses merveilles la pimpante patronne qui règne aux tabernacles de Nieuport ; et c'est dans son giron que la douleur des mères et des épouses va puiser les consolations.

A Nieuport-Bains expire la mer élégante ; au délicat et sensuel poète belge, Georges Rodenbach, la chanter sous ce titre dans des strophes dont la musique évoque plus encore le rythme mélancolique et tendre sur lequel, aux lointains d'Ostende et de Blankenberghe, obligent les jeunes filles, ces insectes en mousseline, que la sauvage et solennelle harmonie des flots battant les estacades.

La Panne, qui, à côté de cette dernière chaleur de vie, ne fut longtemps qu'une solitude où, pendant les mois d'été, se réfugiaient quelques familles, venues de Furnes ou de Dixmude, à son tour s'efforce de conquérir le règne. Un caprice ingénieux et charmant donne à sa digue l'air paradisiaque d'un Nuremberg peint sur une toile de fond. Mais, sitôt après, l'ombrage reprend, la florale splendeur des dunes, pareilles à un prodigieux bouquet épanoui sur plusieurs lieues de largeur. Le ramage des hommes, ne troublé pas la sérénité recueillie de ce merveilleux coin de nature ; et, comme l'eau referme ses sillons sur la quille d'une barque, le déferlement des sables reconstitue à une mer légère où s'arrête l'excursion de la falaise.

Nulle part le littoral n'offre une végétation plus magnifique ni des horizons plus étendus. Des courbes profondes font couler les salées en petites vallées qui se recouvrent et s'élargissent, toutes comblées d'un fleuve d'herbes sauvages, de plantes odorantes, de grands fleurs d'or, avec des alternances de taillis, de sentes pelées, de chemins couverts, d'endroits vallonnés où, dans la chaleur, reposent les papillons, cercellent les guêpes et ourdissent de gros bourdons moucheté de gris. C'est un enchantement de musiques d'insectes, de murmures de vent, de profonds souffles venus du large, dans une pâmoison d'odeurs, une fermentation sauvage de terre vierge dont les sèves jaillissent en touffes de floraisons.

XIX

A travers la dune. — L'église. — La vie des pêcheurs. — Coxyde.

Çà et là, au creux des dunes, un village de pêcheurs range ses toits bas, perdus dans les replis du sable. Sur le pas des portes, les femmes ravaudent des filets, la peau brune et ridée comme de la glu séchée, près des berceaux que le vent balance, de l'aïeul paralysé par les rhumatismes et qui fume sa courte pipe noire, de l'air familial qui sent un peu pêle

derrière la haie. Vers le midi, en maigre tire-bouchon de fumée sort de la cheminée, où feu de bruyère flambe dans l'âtre, et, tandis que les écuelles sonnent sur la table, une odeur de poisson bouilli ou de pommes de terre frottées d'ail se répand dans l'air. Un à un, les maris et les garçons s'en retournent des bouts opposés de l'horizon. L'un sort attelé d'eau de mer, le sel et la sueur des marées sur les membres, l'autre qui depuis l'aube, assis à la herse, suivi le cheval infatigable. Pendant une heure, toute cette humanité précaire connaît le repos, et dans la cour vide il ne reste plus que l'âne maigre, continuant à brouter le gazon et le chardon, sous un bourdonnement de mouches voraces.

Il est l'âme de ces solitudes. Là même où le bœuf ni le cheval ne trouveraient pas toujours à pâturer, il a pour régaler le mont chauve qui se dresse derrière la maison. Son échine fait seule un peu d'ombre parmi la pâleur embrasée de la terre, et le soleil se lève et décroît sur cette silhouette errante qui tantôt émerge des crêtes, et tantôt s'enfonce dans les ravines, comme la barque de cet océan de sable.

Tout le jour subi ses flancs de l'air, ses flancs creux rongés par la piqûre des insectes qui s'abattent sur lui comme sur une proie vivante, en dépit de ses ruades et de ses coups de queue, le pauvre bourriquet laisse pendre sa tête lourde sous les rares rafraîchissements. La nuit seulement apporte quelque apaisement à sa peine : il couche alors sur la terre refroidie son ventre haletant, roule son dos meurtri dans les roses, se délecte sous la grande douceur fraîche des ténèbres; et la rosée amie des étoiles coule comme un baume sur ses blessures. Les mouches, ces guerrières innombrables de carnage, se sont retirées sous leurs toits, au fond des écuries sablonneuses et dans les baies rouges de l'hippophaé, ayant le sang lui pendant le jour ; seuls les lourds papillons de nuit et les luxurieux vol de velours vibrionnent encore dans la molle nuit bleue. Mais il ne les craint pas, ceux-là; ce sont les mouvements de la vaste sympathie du silence et de l'ombre, qu'accompagnent au loin les lames profondes de la mer. Il rôde alors dans la haute nocturne, aspire le vent qui lui apporte l'odeur des autres ânes aux frères, vagabondant comme lui par la dune, et ses énormes oreilles toujours en mouvement, comme où s'enfle l'immense remuer inaperçu des nerfs, dressent sur le firmament clair comme le croissant d'une lune.

Toute la côte est pleine de ces petits grisons gobe et rôde dont la race pâlide comme la bruyère et le chardon aux latitudes insaisissables du sable. Ils sont les bêtes de somme de la contrée, chargeant d'un coup de reins intrigable, labourant, hersant, sciés, comme des galets, à la dure vie de l'homme. C'est à peine si l'on prend soin d'eux : l'été, on les lâche par la dune, où ils paissent pendant les intervalles du travail. Si rare qu'elle soit, l'herbe, du moins, alors est parfumée d'une odeur de thym et de serpolet; mais l'hiver ils sont obligés de disputer leur nourriture au gel et à la neige. Après les moissons dévastées des céréales, la bise hivernale leur mange à son tour les oseilles dans leurs petites écuries nul bouchées qu'emplissent les rafales. Robustes, débrouillards, accoutumés du maître ingrat qui ne les paye souvent de leur labeur qu'en coups de rudin, ils conservent pourtant à travers leur éternelle misère une force indestructible; la bonne nature, qui fait pousser l'herbe jusque dans le sable aride, leur met à la peau un poil épais sous lequel se conserve la chaleur. Personne ne s'inquiète de leurs secrètes souffrances si leur œil oblique, au fond duquel se livrent les longues douleurs, leur tête inclinée vers le sol dans une attitude d'humilité affligée, l'air de songerie pensive qui les fait ressembler à des créatures humaines, ne trahissent leur misérable intérieure : il semble qu'ils plaignent l'homme de les si mal comprendre, au lieu de lui en garder rancune, et leur obscure pensée a par moments la noblesse d'une tâche qui se cherche par.

A LA CÔTE. — FEMMES RETIRANT DE LA PÊCHE AUX CREVETTES.

C'est la mélancolie des plages que ces douces lèvres consentantes. Par troupeaux on les voit, aux abords d'Ostende, de Heyst et de Blankenbergh, parquées parmi les parcelles et les tentes sous lesquels s'abritent les familles. Sanglées de bandes bariolées, elles s'immobilisent là en demi-cercles pensifs, regardant au loin la mer grise comme pour y suivre la marche trop lente du soleil. Toute la lande a sous la paupière la stupeur de cette humanité ironique et cruelle qui ne l'approche qu'avec des paroles mauvaises et des gestes menaçants. Mères les filletes frissonnent, en les abordant, leur aigrun sourcil, pressent pour leur commander un tas courroucé, lèvent sur leur nuque misérable de petites cannes qui voudraient cravacher. On dit quand l'enfer engloutit leur corps en trique sur les reins et leur bourre à coups de pieds les côtes.

Sur cet accompagnement des petits airs des plages. Le flux augmente sous le bas, ils clapotent de l'aube à la nuit, à travers le sabots des dunes, hublots, talismans, pétunias, cétérac. Leur carmen toujours s'enfonce dans le vent et l'écume, en route pour les lointains pèlerinages, pour toutes laisses, leurs, les oreilles pendantes, sous la piqûre des aiguillons. Point de dimanche pour ce métier de souffre-douleur; chaque matin on les voit revenir au piquet, en peu plus délabrés à mesure que s'avance la saison, et leur martyre ne cesse qu'après que le dernier galopin a quitté la plage.

Aux le matin.

La vie, il est vrai, n'est pas sévère exclusivement pour les pauvres haudets : elle l'est aussi pour les hommes; et peut-être est-ce là le motif qui les rend si durs pour leur compagnon de misère et de travail. Rien de *remarkable* soumis à l'idylle que la sauvagerie et l'âpreté de cette existence toujours en lutte avec la mer. Quand, à la *tombée* de la nuit, ils partent dans leurs bateaux grands comme des coquilles de noix pour aller pêcher au large, nulle parmi les mères, les sœurs, les femmes qui les accompagnent jusque sur la plage, ne sait s'ils reviendront. Le vague point noir de la voile s'efface chaque fois dans le lointain des eaux, comme une part de leur vie à elles qui s'en va et qu'elles ne reverront peut-être plus. Mais il faut vivre; on a des petits dont les dents sont grinçantes; l'aïeul, lui, tout le jour blotti dans les coudes de l'âtre, n'a plus la force de tirer ses cordages, et d'ailleurs il a eu sa large part des dangers connus et des épreuves subies; et c'est pourquoi les jeunes partent à leur tour, presque gaîment, en sifflotant aux lèvres, et se jettent au gouffre, en pensant aux poissons qu'ils ramèneront dans leurs filets. Elles restent alors au logis, les femmes, anxieuses et muettes, et l'humble chambre où les hommes étaient assis tout à l'heure leur paraît à présent lugubre comme après qu'un cercueil en est sorti.

Cependant ils se sont enfoncés dans les embruns; leurs corps disparus à la pointe des flots; perdus dans les immenses étendues, ils songent à ceux qu'ils ont laissés à terre. Quelquefois la tempête s'élève à la nuit; comme une épave, l'esquif flotte dans un tourbillon

de grêles et d'éclairs ; l'abîme hurle après cette proie. A chaque moment il manque de s'engloutir sous les montagnes liquides qui frappent comme des pilons ; il monte, il descend, il roule, il disparaît ; il est le volant dont s'amusent les flots et qu'ils se renvoient l'un à l'autre comme des raquettes. Dans le fracas horrible du vent, les cris ne s'entendent plus, et les silhouettes ne sont plus qu'un peu plus d'ombre dans l'ombre universelle. Tout semble mêlé d'eux, le ciel et l'eau, dans une confusion qui laisse à peine distinguer si le gouffre est en haut ou en bas ; et pourtant, enfoui parmi l'épouvante des catastrophes, ils font, au-dessus de la mer courroucée, le geste régulier de la manœuvre. Des glaçons hérissent leur poil ; l'eau s'est congelée sur leurs vêtements, et le sel irrite les blessures qu'ils ont aux mains. Aveuglés, de feu aux paupières, les oreilles bourdonnantes, hallucinés par des fantômes, ils se battent avec la nuit, avec le vent, avec l'inconnu. A la fin, un mât brisé déchire l'horizon ; une vergue allonge l'aile par-dessus le monstrueux océan, comme des échafaudages de sang rejaillis au ciel.

Pendant ce temps, dans les hameaux au pied, au sommet, ou s'agenouille devant le calvaire, ou brûle un cierge, et pour les pauvres mères venant leur recevoir la vingtaine qui fait le fond de leur vie. Quelquefois les mères vont jusqu'à la plage, elles demeurent là dans la pluie et la rafale, épiant la formidable houle. Enfin un cri : C'est eux ! Et simplement elles se signent. Mais tous ne rentrent pas toujours : il en manque un parfois, emporté par-dessus le bordage sans que nul l'ait vu disparaître. Quand on s'est compté, il n'était plus là ; voilà tout ce qu'ils savent. Et celles à qui ils parlent ainsi s'arrachent les cheveux, couvrent dans la dune rocheuse des cris funèbres, crachent des injures à cette mer abhorrée qui a pris leur amour, et encore une fois essaie se soigner.

Il est une époque de l'année où les villages se vident de tous leurs hommes valides : les femmes, les vieillards et les enfants seuls demeurent dans le silence des maisons. Eux, les mâles, sont partis pour le banc de Terre-Neuve ; la pêche aux harengs les a tous pris, le père et les garçons, comme au temps de guerre où l'on tirait le bon et l'arrière-ban. Par flottilles innombrables les petits bateaux ont disparu derrière la grande barre sombre de l'horizon. Chaque équipage a des vivres pour un mois, du combustible, des voiles, une abondance de filets. Mais un mois, c'est la mort inévitablement présente ; et tandis que, errants dans l'horreur des nuits, ils cueillent le produit de leur pêche à la furtive lueur d'un fanal, une inquiétude, dans les maisons de la côte, tient éveillées les femmes aux oreilles hantées par les visions.

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'an, les jours traînent après eux leur cortège d'angoisses, de peines et de fatigues sans nombre. Quand ce n'est pas la mort qui frappe à la porte, c'est la maladie ou la misère. La mer nourrit mal ses enfants ; après des jours et des nuits passés à batailler contre le flot, le salaire est précaire ; rares sont les pêcheurs qui ont pu s'assurer une vieillesse tranquille. Ce poisson conquis au risque de la vie se déprécie aux halles urbaines, ne laissant qu'un minime pécule aux mains de celui qui l'a retiré du gîte océanien. L'habitant des côtes vit donc pauvre, ne couvrant à grand'peine, lui et les siens, du petit champ qu'il défriche dans le sable et qui lui donne un seigle rendrement. Tout le temps qu'il n'est pas en mer, on le voit courbé sur cette terre ingrate où sa bêche ne mord pas et qu'il s'obstine pourtant à fouir, s'asseyant à la Gaudio et l'humectant de sa sueur. Jusque dans le sol, sa silhouette farouche se dénonce en ce dur combat, douloureux autant que celui des eaux, et le pauvre qui voit son grand geste fauveur recommencer sans trêve, s'imagine lutter au corps à corps de deux ennemis s'entr'exterminant.

Puis il faut compter avec l'usure physique. Après trente ans de mer, un homme n'est plus bon qu'à veiller les harengs ; les rhumatismes ont roidi sa charpente, et la paralysie

finit par le noyer dans un coin, comme une grande source morte. D'autres ont dans leurs bras, durcies à l'égal de la pierre, parmi des gerçures profondes, d'affreuses dartres qui mangent, rongent le nez et le front, y superposent un masque rigide. Ou bien les yeux sont rongés d'ophtalmies purulentes, dans un saignement horrible de sanies, et à la longue s'éteignent, dévorés par des poux comme par une bête.

Les filles, d'ailleurs, ne connaissent pas une vie plus exilée. Be bonne heure initiées au métier des hommes, elles vont ça et là encore à la pêche aux crevettes, à mi-corps dans l'eau perdant des heures. A Heyst, Nieuport, la Panne, on les voit sortir vers le crépuscule des replis de la dune, leurs rouges jambes nues apparaître longuement le sable, le corps fléchi sous l'ampleur des pesants filets qui deviennent ici-dessus de leurs épaules comme des ailes immenses. Derrière elles, la lumière des couchants allonge parmi les bruyères enflammées le ruissellement lourd de leurs mèles. L'une après l'autre elles descendent dans la mer, vagues formes que la nuit submerge petit à petit et qui meurt les bordes dans un bourdonnement d'insectes, pareilles à de grosses mouches.

A Coxyde persiste un autre genre de pêche. Les femmes y vont à la mer montées sur de rudes chevaux qu'ils poussent très avant dans le flot, ayant eux-mêmes de l'eau jusque proche la ceinture : ils abattent alors les filets qu'ils portent en travers des épaules et dont les longs manches dépassent leurs têtes comme des hampes. Les invisibles, accoutumées au roulement des vagues, demeurent impassibles parmi les bêtes qui hennissent contre leur poitrail, et, la ceinture toute frangée de varechs, ressemblent aux hippocampes de la mythologie. D'une race résistante et sèche, mal nourrie, les côtes en saillie, gardant dans l'œil, comme les sels, leurs caravanes d'exilement, une tristesse rougeâtre, où les voit cheminer la tête basse, l'aiguille nouée, emmaillotées à cru par les pêcheurs en vareuse rouge, leur chapeau de cuir bouilli dans la coupe. Quand, à la file, toute la bande, par monts et par vaux, regagne le village, balançant dans un dodelinement les paniers remplis de crevettes et de moules qui pendent de chaque côté du garrot, l'ombre propulse qui encadre leurs silhouettes hautes solennise ce cortège évoqué en noir sur les cuivres du ciel. Puis, à mesure qu'on approche des maisons, la chevauchée se rompt, les bidets s'éparpillent par les sentes, et, derrière les clôtures, les lampes des filets qui s'abaissent et s'élèvent selon les lames du sol ressemblent à des mâts de petits bateaux dans le cahotis des vagues.

Coxyde, au milieu des hameaux perdus dans la côte, a l'importance d'une grosse bourgade. Be loin il apparaît avec ses petites maisons basses, coiffées de tuiles d'un rouge pâle et laid qui se fond dans la douceur des sables, sur un double alignement bordé par les haies des courtils. Au bord de la route, des arbres ont poussé, qui arborent d'une écorce grise le pore, et des tamarands, des dahlias, des roses trémières, des rhubarbes contrôlent les petits jardins qui sont la coquetterie du pêcheur. L'été, c'est un peu d'ombre dans l'étendue terrible : les maisons, larges ouvertes à la brise de mer, laissent voir des intérieurs bien tenus, d'une fraîcheur reposante. Une auberge, où l'on a des œufs et du lard, toute pimpante de couleur, à la grille rehaussée d'un coin de chapelle. Et la halle, dans cette paix occupée de village, à un pas des agitations du flot, prend une douceur particulière. Çà et là un enfant crie, un âne brait, un porc grogne, mais ces bruits sont vite étouffés dans la sourdeur des sables, où on n'entend plus rien que le ronflement monotone, continu, d'un vieux moulin dressé sur une butte et dominant toute l'agglomération.

Comme un patriarche, il a vu se succéder les générations autour de lui ; les pieds solidement plantés en terre, il a résisté aux tempêtes qui emportaient les hommes et les maisons. Ce que de ses grandes ailes déchiquetées par la grille des agrès il a salué de cernoilla qui s'en

alliées et de nouveau-nés qu'on portait baptiser à l'église, qui ne le sait que lui. Il est le témoin désespéré debout des repues écœurées, des fêtes écroulées, de tous les désastres sans nombre qui désolent les heureux côteaux, où sifflé battus par le vent de la mort, toujours soufflant à travers les moissons. Et il a bien, sous sa casaque grise, déchirée, trouée, rouge, raidie au vent comme une croûte d'orgue, le véritable aspect d'un de ces longévités de la mer, présents à tant d'assauts desquels ils survivent la vie indienne, un peu plus désolés seulement à chaque bataille. Coupé là haut, dans la région des goélands qui passent en tel nid pour une mouve, s'y viennent percy quelquefois, chassés de large par la tourmente, il semble défier encore les ouragans et sur ses six grimpants tournoie avec mêmes

CHUTES.

oscilles qui passent les nuages à travers l'abime. Tout a changé autour de lui et il subsiste encore. Le hameau a pris l'importance d'un gros bourg où la vie qui monte comme les mauves petit à petit fait affluer les alluvions des petits centres en formation. La chaumière qui le relie à la mer déjà se hausse de villas et d'hôtels, en prévision des rapports heureux qui, là comme ailleurs, circulent tous les ans, cherchent le renouvellement des conditions de l'existence.

Autour de Cozyde, le paysage se déploie, à la fois maritime et pastoral. Un cône tourmenté, ciselant comme la neige, le Mont-Blanc, y découpe sur le ciel ses pâleurs lisses. Aucune fleur ne germe sur cette désolation d'un sable toujours mouvant où la graine n'a point de prise, en sorte que la lutte, pelée de haut en bas, sans autre tache sur sa blancheur éternelle que l'ombre errante des nuages, garde une virginité farouche et terrible. Mais, à mesure

qu'on s'enfonce dans le pays, la nudité pâle et triste de la dune se voit d'une merveilleuse teinte de rousseur aux teintes fraîches et roselières. Une électricité de fraîcheur ravivale semble courir sous les flaireurs, en sourdes phosphorescences qu'un rais de soleil oblique à allumer. Aux feux du couchant, la lande entière s'enveloppe d'une flambée qui traîne en lois comme le ruissellement d'un fleuve rouge.

Autrefois, vers le milieu du jour, des files innombrables d'ânes, de chèvres, de taureaux et de chevaux, descendus des bourgades voisines, traversaient, sous la garde d'une couple de petits pâtres, à la gaule bas fer, toute cette ménagerie florale, nonchalant avec les rondeurs du sol en un entrelacement infini d'échines qui tantôt apparaissaient à la crête des monticules et tantôt s'enfonçaient dans les creux, mouvantes disparues de bosquet sur le développement des allées et des gramens. Chaque midi venait passer dans la dune montueuse cette cohue animale qu'attirait le voisinage des eaux et qui, couchée dans les creux, sur le bord de la plage,

TROUPEAU SE DIRIGEANT VERS LA MER À TRAVERS LES DUNES.

(Dessin de Eugène Burnand.)

s'en venait goûter, pendant les heures brûlantes, la douceur d'une sieste rafraîchie par les brises marines.

En ces immenses étendues, la terre et la bête accomplissent silencieusement leur œuvre, sans entrer l'être troublées par l'agitation vaine des hommes; comme au seuil d'un désert, celle-ci espère aux silences de cette création en travail.

La même fortune qui du sein des flots fit sortir la petite station hennuyère de Knocke a voulu pour Oostduinkerke, autre grosse bourgade qui jusqu'à ce jour avait préféré les sécurités de l'intérieur au voisinage inquiétant de l'océan et qui, par la découverte d'un sentier de chasseur pratiqué à travers la dune, a vu sur s'est ouverte vers la mer qui ne venait pas jusqu'à elle. Ne devait-on pas, de ces longs perrés qui relient les villages à la côte, des bras qui plongent aux vents de l'espace, dans une sorte de main-mise sur le terroir mystérieux des eaux? Une fois la chaussée construite, les maisons ne tardent pas à se bâtir : c'est le premier degré de la vie et elle ne doit plus s'arrêter.

On peut prévoir le temps prochain où toute la côte ne sera qu'une longue croissance de

villettes rattachées par des voies de circulation rapide. Une à une, à l'ange des antiques cités nées de sel et des dunes, les plages, ces filles modernes de la mer, émergent chiures et jointes des combes blondes du sable.

La spéculation, les nécessités d'une hygiène virile, l'aspiration à une vie moins brève et qui se répute à mesure qu'elle s'épuise, le développement aussi du bien-être matériel correspondant au rêve d'une existence qui cherche ses lois dans une somme plus large de jours et de repos, tels sont bien les facteurs qui collaborent à cette extension des cités au bord des grandes eaux.

De plus en plus l'humanité cherche ses ravitaillements dans la nature : c'est d'elle qu'elle attend les forces secrètes nécessaires à l'énorme labeur collectif des civilisations; la mer qui limita l'essaim des groupes primitifs, devient ainsi, pour les sociétés qui leur ont succédé, le point de départ d'un essor indéfini. Issue sur le plénitude des moyens d'action et de conquête, l'aventure industrielle qui sans cesse déplace l'emploi de ses capitaux et ne voit dans les œuvres qu'elle réalise qu'une source de profits, obéit à une loi mystérieuse qu'elle ignore en accroissant le nombre des villégiatures balnéaires et en créant pour les hommes de demain des conditions toujours plus larges de santé et d'énergie.

Demain, en effet, est le grand mot de toutes les tentatives humaines : nous ne vivons de hâte pour l'heure qui va nous servir et que nous portons virtuellement en nous, nous sommes bien plus les contemporains d'une humanité prochaine que de celle où nous vivons; quand nous croyons n'agir que pour nous, c'est pour elle que nous travaillons. Nous subissons la prédestination merveilleuse de n'être qu'un chaînon de transmission dans la continuité de la vie des races, mais un chaînon magnétique, électrisé par la force latente qui nous fait vivre de l'avenir plus que du présent.

Or, demain, ce sera peut-être le département des capitales et des agglomérations à l'étroit que les grands horizons distributeurs d'une vie physique encore inconnue. Sans oublier aujourd'hui que le temps et en se tuant compte que des plages flamandes, on sait déjà qu'elles sont destinées à présenter l'aspect d'une succession de stations de pèlerins, un vrai de paysages bâtis qui servent la reprise des droits de la terre devant le règne infini des eaux. Elles fourniront les bouquets de la mer, dans des jardins d'essences vertes, parmi des parcs, des bois, des squares et des avenues, avec un boulevard extérieur qui bouera la dune et sera l'artère par laquelle se rattacheront toutes ces villettes et ces stades de la vie extensive des sociétés en marge de la grande vie des flots.

La vitalité d'un pays se reconnaît à ces activités qui se confondent à des besoins toujours plus variés et jusqu'aux confins des sables revèlent les limites des territoires habités. Cependant on se ferait une idée encore incomplète du spectacle qu'est appelé à présenter le littoral belge s'il n'était parlé ici de l'admirable travail d'art que sera l'aménagement du canal maritime qui bientôt unira Bruges à la mer.

Chaque fois que les résistances de la nature et la conjonction des forces sont domptées, il semble que le prodige d'Hercule se renouvelle et que, d'un effort vertigineux, les bornes du monde sont reculées. Tout ici est démesuré, les résultats acquis aussi bien que ceux qu'il reste à acquérir, l'étendue des chantiers, des gares et des bassins, le jeu des outillages, la puissance des écluses, la beauté des machines qui sont les poumons et les muscles de ce prodigieux organisme.

A considérer la perilleuse, gradueile et sûre évolution d'une telle œuvre, on a le sentiment d'un exploit surhumain. C'est le point de jonction de l'infini dans un de ces corps à corps où il faut bien que l'élément le plus formidable qui soit, accepte d'être asservi au génie de l'homme. Il ne s'agit plus uniquement, en effet, on le sait, d'une simple entrée à la mer,

comme il en avait été question d'abord, mais de la création d'un port d'escale, d'un port qui n'entrât pas l'arrière des navires sortis des eaux profondes et qui pût, de ses jetées, de ses môles, de ses moyens d'accostage, semble aller au-devant de ces puissants des océans que sont les énormes transatlantiques, d'un port enfin où les lignes régulières pourraient toucher jusqu'en pleine mer, sans subir les retards des déchargements aux quais d'un fleuve vers lesquels il faut s'acheminer souvent péniblement, par des passes tortueuses, avec l'aide des pilotes. » L'escale, dit un opuscule que j'ai sous les yeux, est difficile aux grands steamers lorsqu'elle exige d'eux un détour important, car les frais généraux et la perte de temps sont des facteurs sérieux qui influent sur le rendement d'un navire. » L'auteur ajoute : « La Belgique avec ses communications ferrées rapides vers Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg, Luxembourg, Vienne, l'Italie, Constantinople, est dans une situation économique qui attire l'attention des transporteurs. Elle n'avait pas à la côte de port d'escale ; le port côtier de Bruges est destiné à combler la lacune. »

Zeebrugge est sorti de ces raisons économiques, Zeebrugge, c'est-à-dire le port d'escale et le rattacher d'une ville qui sera aux portes du vieux Bruges, du Bruges occupé dans ses premières séculaires, en bonne voie sur l'horizon de l'histoire, un Bruges nouveau en communication avec la haute vie universelle du monde et où peut-être va se réveiller l'antique fortune de l'ancienne ville de la Hanse.

Il n'est permis de faire que des aspects généraux dans un ouvrage qui, comme celui-ci, se propose surtout de montrer les choses sous un aspect durable, en leur aboutissement définitif. La jetée délimite une rade d'une centaine d'hectares qu'elle protège contre les vents dominants du sud ou du sud-ouest ; elle couvre l'entrée du chenal et ferme la zone au-delà de laquelle l'abri des bancs et des hauts-fonds tempère les violences de la mer. Elle est formée de trois parties : la première, pleine et qui s'appuie à l'estran, la deuxième à claire-voie, la troisième pleine comme la première. La tête de la première partie est en blocs de béton longs de vingt-cinq mètres et dont la hauteur varie selon la profondeur de la mer, de manière que la face supérieure de la mer dépasse uniformément de six mètres le niveau des basses mers. En tête de quoi limitera le terre-plein de la jetée du côté de la rade, également en béton, avec des fondations en blocs de vingt-cinq mètres et des assises superposées en maçonneries bétonnées. Sur cette longue dernière de la terre où viendra mourir la force des eaux, des puits, des hangars, des grues électriques, des voies ferrées, le outillage d'un port aux services intensifs et rapides et qui possède un régime de marée excellent, peu tâtonnement, avec des profondeurs rapprochées des côtes, cette passe de Wielingen propice à la grande navigation.

C'est de ce côté qu'est l'effort, la bataille où l'homme et l'océan se valent, tous deux rusés, violents, souriants, terribles. Tandis que je m'avançais sur le tablier à claire-voie, j'entendais, je voyais sous moi le flanc des eaux arrivant battre, comme d'un pilon gigantesque, l'appareil énorme des charpentes. La houle pourtant était légère, peu sensible, d'une poussée régulière contre la résistance élastique du fer et du bois. En me retournant, j'apercevais les installations pour les chaloupes de pêche, les écluses maritimes, le port intérieur, le bassin de garage, la large rappe tranquille du canal filant sur Bruges.

XX

Furnes. — Le pèlerinage.

L'étrangeté de la nature contraste parfois, en ces belles Flandres, avec le bruit des mouvements des hommes. À peine a-t-on quitté les dunes, qu'on se trouve replongé aux révélations de l'histoire. Cette petite chapelle de pain et d'oubli où nous allons, Furnes, avec ses tourelles profondes de vapeur, pareilles à des bourdonnements d'orgues, seul bruit qui, à de certains moments, s'entende dans la solitude de sa place, a vu, comme

LE GRAND'PLACE DE FURNES.

presque toute la contrée, son heure d'histoire et de gloire. Mais le Temps, qui brise ses bords autant d'époques que la mer en rejette à ses côtes, a mis fin à cette éphémère grandeur. Abandonnant toute vue à la mélancolie de son humble condition présente, comme, à quelques lieues de là, il a ruiné pour jamais cette orgueilleuse châtellenie de Furnes qui comptait dans sa circonscription cinquante-deux riches villages.

Ici, du moins, le cadre est demeuré debout, pareil à un théâtre qui, dans le rêve de la scène, tout rendue de silence, continuerait à silhouetter ses portants sur d'illusoires et lointaines perspectives. L'ancien nous doit les rigoureuses inconnues se dressant à l'angle de la Grand'Place, avec leurs frontons découpés en cintre et en ogive; l'Hôtel de ville profilant son double pignon par-dessus une bretèque en bois sculpté; le beffroi qui élance

au milieu duquel on fait de l'extrême chœur de Sainte-Walburge. Les délicieuses façades guillochées, à colonnes et à bal-cons, d'un goût fleuri de Renaissance, qui nous font désirer le viol de leurs pigeons, composent un de ces prestigieux décors flamands où l'imagination reconstitue sans effort le mouvement de la vie passée.

Rien n'existe plus de la prospérité ancienne que les souvenirs matériels. Un air de fêcheuse réalité s'impose aux rues élémentaires, partout bordées de vieilles maisons et noyées dans une atmosphère de songe; et certains coins ont la douceur de petits hospices où s'achèvent de se consumer les miraculées d'une existence qui ne l'espoir ni la soif n'alimentent plus. Tout près de Sainte-Walburge, un terre-plein planté de grands ormes vénérables, sous l'ombre verte des feuillages, de pignons en briques roses qui laissent voir à l'esprit la pensée d'une agonie de pâles religieuses s'usant dans le mystère et la ressemblance. Toujours on est ramené à des idées de dévotion et de pratiques humbles, en ces petites cités où l'âme des femmes, pour échapper à l'étouffement du vide, a besoin de se jeter aux consolations descendues des parvis.

Furnes perpétue d'ailleurs dans ses églises la tradition de notre religion aux symboliques matériels et tangibles qui assurent en des images terrestres, frappant les yeux d'une révélation de chair et de réalité, les vérités de la foi. A Sainte-Walburge, des niches dévoilent les épisodes de la vie du Christ en de haut-reliefs barbares, sortes de tableaux vivants où les personnages, de grandeur naturelle, affectent les mouvements de la croûte vieille et sont peinturlurés de plaques rouges à l'imitation du sang des plaies. La mort et la résurrection, d'ailleurs partout ici, multiplient leurs emblèmes comme dans un charnier sur le chemin d'un paradis : sainte Barbe avec sa tour, sainte Catherine avec sa roue, lèvent la tête sous les palmes et les anges qui décorent les autels. Jusque dans les coins, à côté des banquettes en bois, il y a des évêques à crosses et à mitres, par rappel des sentiers et des bienheureux. Un vrai ossuaire de têtes de morts et de tibias sur des draps blancs s'étage parmi les tas de croix qui sortent un instant pour dans l'ombre. Toute l'église, par ses plans d'ombre et d'obscurité, soigne comme une agonie lumineuse; et la petite mort des rues aboutit à ce frisson de basilique qui lui-même n'a plus qu'un peu de vie mystique sous les hautes clartés des fenêtres.

Dans un tel milieu, une de ces processions funèbres comme on imaginait le moyen âge et qui gonflaient des gaîtés de kermesse sur des drames de tragédie, trouve naturellement sa place. Tous les ans, aux approches du juillet, Furnes quitte sa torpide attitude monacale et organise son célèbre cortège de la Passion divine. Un petit vent de mistral souffle alors à travers les rues. Une pieuse activité anime les confréries. Toutes les semaines, la Société tient des séances sous la présidence du premier Vicaire qui est aussi le directeur de la procession. Ceci le dernier dimanche de juillet que sont celles-ci. Elle est un des derniers mystères chrétiens : elle représente la vie et la mort de Jésus-Christ, et elle a la beauté d'une tragédie liturgique. Voici cinq siècles qu'elle fut instituée : elle servait à l'origine à promener une parcelle du morceau de la sainte Croix rapporté de Constantinople par Baudouin, comte de Flandre. En 1465, c'était déjà un spectacle complet : les Chambres de rhétorique y figuraient en grand appareil; des simples grandiloquences scandaient la marche du cortège. Le goût des parades pédagogiques était si vif en ce temps que le drame chrétien connu de tiers en quart y ajouta d'autres mystères : « la Légende et le mystère de Tobie, le Mystère de saint Sébastien, le Jeu des vivants et des morts ». Le dernier restant s'intitulait pathétiquement : « Coupe regardant en arrière se désolait et finait surgir des squelettes hors de sarcophages suivant à la file. Cette apparition macabre troublait la joie et la crainte des châtiments éternels.

La grave tradition, à travers cette déviation de son esprit originel de la procession, essaie dégénère. Au dix-septième siècle, elle renfle à la foire. Un « géant », un fils de cette grande famille de poupées qui, en Flandre, a presque partout, dominait les groupes sacrés. C'était la poupée de Goliath vaincu par le petit David. Un épisode burlesque succédait à cette exhibition; le populaire s'emparait du géant, le déshabillait, finalement le pendait au chevet de Sainte-Walburge.

Il fallut qu'une confrérie se fondât pour arrêter la profanation : elle s'appelait « la Solidité du Seigneur crucifié », et reprenait le mystère primitif. Mais alors un fait se produisit, pour un long temps, changer le caractère de la cérémonie. Deux oublies s'emparent des saintes hosties et les transportent. Une réparation publique est jugée nécessaire pour l'expiation du sacrilège. Elle devient la raison de la sortie annuelle du cortège et elle assure sa durée à travers les âges.

La procession dès ce moment prend le sens qu'elle porte encore aujourd'hui. Sous le ratiot de l'acte impie, elle perpétue l'humble foi des simples et le miracle de la dévotion populaire à ces tableaux vivants qui lui ressuscitent la vie du Christ. Toute la ville, les centaines acteurs des cortèges à plusieurs lieues, se prosent dans les rues. Pour un après-midi, le solitaire et tranquille Furnes des jours semblables roule des foules. Les maisons sont parées de draperies; aux fenêtres, les fleurs, les statues de piété, les emblèmes et les argenteries s'amoncellent. Le pavé est jonché de sable, de guirlandes, de rameaux et de bluets. Dès le matin, les rues, la ville encore muette et mornes, retentissent des sons prolongés des cornes et de l'aigre strideur des crécelles : les ânes et les ânes servent tout à l'heure à traîner l'ironie et l'outrage sur le chemin du Calvaire. Puis, à mesure que midi s'avance, des groupes de cavaliers romains, coiffés de fer-blanc et drapés de costumes éclatants, des pharisiens aux longues robes traînantes, des apôtres ceints de peaux de bêtes et affublés de perruques chevelues, commencent de circuler; les cabarets s'emplissent de personnages sacrés s'assurant par des libations de bière dans la gravité de leurs rôles; et derrière les fenêtres, on voit les dames de la ville se parer de soutanes violet flottantes pour figurer parmi la théorie des Saintes Femmes.

En quelques heures, la vie moderne s'est effacée devant un cortège aux épisodes profanes et sacrés. Les nôtres et les Galiléennes s'entremêlent aux cavaliers et aux bouffons: la cavalcade se joint la Nativité parmi la paille et les bœufs creux le Saint-Sépulcre; les soldats de la cour d'Hérode en collants filés et bottes empesées dansent avec des anges à ailettes blanches et de grands prophètes barbus; et toute cette assemblée se dirigeant aux portes de Sainte-Walburge, tandis qu'à l'intérieur de l'église se commencent les apprêts de l'office intime et de la Passion même du Sauveur. Là, dans le secret de la sacristie, des moines de poitrine grimés et pénétrants habillent les figurants chargés de représenter le Christ aux différentes époques de sa vie de gloire et de douleur, les Madeleines pleurant sous leurs chevelures crêpelées. Les saintes Vierges chevauchent des ânes par remémorance de la fuite en Égypte ou portent entre leurs bras des corps transpercés de glaives.

Au coup de quatre heures, quand enfin sonne à volées le bourdon de la cathédrale, tout le monde s'est rassemblé, et on est prêt à remplir avec ponctualité ses devoirs. Ce sera moins un spectacle curieux qu'une manifestation de la piété locale. Les humbles figurants, aussi bien que les protagonistes célestes, s'acquièrent des indulgences célestes en assumant leurs rôles divers; une part de pénitence, en effet, s'attache à leur ministère. C'est à la fois affaire de conscience et légère fumée vaniteuse. On ne devient pas l'un des trois anges, saint Pierre ou simplement le traître Judas sans en retirer quelque importance.

LA PRISONNIÈRE DE PIERRE.

C'est sous les voûtes de Sainte-Walburge que le cortège s'organise. Devant le parvis, les lourds chevaux des soldats romains déjà caracolent ; Marie, montée sur un âne, attend le signal pour faire avec saint Joseph. On voit défiler les pénitents traînant l'étable de Bethléem, le Saint-Sépulcre, le char de la Résurrection et le char de l'Ascension ; des théories de fillettes aux visages roses sous les voiles blancs, les grandes figures isolées des Saintes Femmes, les portiers d'attributs funèbres, d'emblèmes, de motifs de la Passion en hauts reliefs polychromés, d'un aspect barbare, émergent à la lumière de la place. L'art des vieux sculpteurs de Flandre est là dans ces images violentes, frustes et naïves. Elles se mêlent à la figuration vivante avec leurs gestes de bois, leurs faces extatiques et la barbarie de leurs couleurs. C'est, en symboles sensibles, en représentations matérielles et réalistes, la foi d'une race plastique entre toutes et qui veut être touchée littéralement par les yeux. Le catholicisme flamand s'atteste à ce mélange de sensualisme et de piété.

Les files processionnaires enfin se développent; il n'y a pas moins de quarante groupes; on croirait voir s'épandre un fleuve d'or, de pourpre et d'azur. Voici le Sacrifice d'Abraham, les Prophètes, les trois Frères de Daniel. Voici les Rois : la Guerre, la Peste et la Famine. Voici saint Jean le Précurseur, les Femmes et les Bergers.

Les Bergers sont des garçons des écoles : ils ont des mâchoires jeunes et fraîches. C'est toujours une émotion quand, tout en tête du cortège, on les voit apparaître, en rollants et sayons, leur lance ornée d'asphodèle de pous de moutons, et que d'une voix grêle qui sonne comme des notes d'harmonica, ils se mettent à parler mièvrement entre eux du prodige. Et l'un s'appelle Corbon, le second Mendero, les deux autres Orphelus et Titus...

Corbon si pâlement commence :

« — Quelle nuit délicieuse nous vit apparoir aujourd'hui ! Il me semble que ma douleur s'est totalement dissipée. Je me sens si joyeux et la cause de cette joie n'est connue. »

Titus répond là :

« — Je me sens joyeux aussi parce que partout où je vais est notre Dieu et Seigneur. »

Ensemble ils sont allés à Jérusalem. Ils offrent au fils de Marie, en paroles enflammées un cœur plein d'amour. Cela dure comme un cantique dans une grande plaine. Cela semble venir de très loin, par delà les remparts de la ville.

Un nuage précède devant l'Étable, avec Marie et Joseph dans les paillis. Des pages portent l'encens, les chandeliers et l'encensoir, accompagnent les rois d'Orient en cuirs verts et turbans.

Toujours, devant les groupes, s'étend la voix nasillarde et haute des nègres explorateurs : les cymbales flamandes s'enflent par-dessous l'orientale pâtisserie chevelue. Cependant, à son tour, les sonnets français, en vrai mi historique, s'avance, parmi les princes et les gardes, Hérode, semblant des versets furieux. A peine on a voulu de les entendre que la petite voix claire de Jésus enfant, avec son timbre d'argent, répond aux basses exaltantes des docteurs.

Et puis paraissent les vierges aux bijoux précédant Marie Magdeleine. Entrée dans Jérusalem : filles, femmes, enfants, « bourgeois », agitent palmes et rameaux et chantent l'hosannah. Les douze Apôtres et, parmi eux, Jésus monté sur l'âne, un Jésus à long manteau bleu, la barbe et les cheveux ondulés, les deux doigts de la main levés à la hauteur des yeux, et droit, immobile comme une statue de cire, sans un clignement ni un pli à la peau. La Cène, le Jardin des Oliviers, pénitents portant la Bourse de Judas, le Cierge pénitentiel, le reniement de saint Pierre, la Flagellation, le Couronnement, l'Ecce Homo. Tout à coup Jésus s'agenouille traînant la croix. On entend le bois durement cogner les pavés. Douze soldats et les bourreaux, « avec leurs instruments », sur deux rangs, marchent à côté.

A ce moment, l'émotion est intense dans la foule. Un silence énorme plane. Sur les trottoirs, des hommes à genoux tournoient leur chapelet ; des femmes sanglotent, jettent des entrailles, pâles d'adoration et de pitié. A toutes les fenêtres, des luminaires, des lampes rougeâtres, de pauvres chandelles. J'ai vu de vieilles hospitalières, à la porte d'un refuge, dans la folie de leur foi naïve, prier des nids au-devant de la croix ; et cette humble offrande révélait mieux encore l'explosion de leurs cœurs inconsolés, poignés de la détresse du Sauveur.

L'homme, du reste, un de ces acteurs naïvement comme il s'en révèle en pays flamand, s'identifiait extraordinairement les douleurs divines. La tête couronnée d'épines, la figure percée de sang caillé, il touche trois fois. Sa face pendante et sainte touche terre, de sa robe brune sortent ses pieds écorchés et nus. Alors l'un des douze soldats le frappe du bois de la lance ; il se relève en chancelant et se remet à marcher. Les trompes et les cornets emplissent l'air, se mêlent aux hurlements sauvages des juifs guidant dans le groupe homicide. Cependant, derrière Jésus, Marie et saint Jean se lamentent.

La vision sanglante a passé, et on aperçoit Véronique, avec le suaire et la Sainte face. L'ange qui la devait s'adresse aux hommes toujours prêts de se plaindre de leur sort : il leur dit de prendre en considération les souffrances que Christ a endurées et qui sont plus grandes que toutes celles dont un homme ait jamais eu à souffrir. Des pénitents, à la file, déploient des oriflammes et des sentences, et voici l'Époux, les Clous, la Lance, voici la Robe et les Dés. Une voix de nouveau bourdonne, lente, longue ; et un ange, au-devant de la Croix des Sept Paroles, dit : « Voyez les sept leçons que Jésus vous a données : la première, c'est que, à son exemple, vous devez pardonner les offenses ; la seconde, c'est qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu ; la troisième, c'est de tout en rapporter au Tout-Puissant pour le soulagement de vos souffrances ; la quatrième, c'est que saint Jean vous entretiendra dans la vie ; la cinquième, c'est la soif et la faim des souffrances pour que vous puissiez vous rejoindre à jamais au bienheureux séjour ; la sixième, que, pour obtenir les cieux, il faut suivre la volonté de notre Père ; la dernière, qu'il faut remettre votre vie et âme, comme le Christ, entre les mains du Père. »

Cet ensuite l'ange précédant le Seigneur crucifié, et les vérités découlent de sa bouche. Il parle au peuple d'Israël dans le désert : il rappelle le serpent de métal que fit faire Moïse, et qui avait le vertu de guérir les morsures des reptiles, l'emblème de la croix qui sauve les hommes de la mort éternelle. Suivent des pénitents portant la Résurrection. Des chevaux traînent le char du Saint-Sépulcre ; de petites vierges, en vêtements de deuil, s'égarent autour de la funèbre image. Les suprêmes afflictions, une dernière fois, sont évoquées dans une grande figure sombre : Notre-Dame des Sept Douleurs passe, accompagnée de deux vierges pleureuses. Et puis il n'y a plus que le char de la Résurrection, dans sa haute lumière glorieuse. Les autres sont dispersés : l'espoir, la vie ressaisissent.

Des masses profondes alors ferment le cortège. A peine on entend, dans le battement des bottes et le claquement sous des pieds déchaux, les roucoulements de l'ange exhortant les hommes à mener une vie vertueuse. En rangs pressés, sont les pénitents capuchonnés de « nuisette », des torches dans les mains, les pénitentes voilées, petits pieds nus de dames et larges orteils nus de servantes, toutes trébuchant sous de massives croix qu'elles traînent, cassées en deux. Des milliers de cierges, comme un incendie de pitié et de foi, enlacent le Saint-Sacrement, porté sous un dais garni par le clergé, les ordres, les confréries, une pompe féerie de dalmatiques, de chasubles, d'ostensoirs, avec, devant, toujours, à l'infini, les voix en un rythme grave de cantique, un tintement lent de mélopée.

Depuis des siècles, c'est la même ardeur à s'enrôler dans cette figuration du drame sacré. Tous les rôles sont considérés comme des charges publiques : le nombre des postulants est toujours trop considérable, même pour la traction des chars, le port des dais, des attributs et des croix. Et comme des charges encore, certains emplois sont inamovibles et se transmettent dans les familles. Rien n'a changé depuis le *Cortège historial*, si la versification, *monotone*, sonore, grandiloque, et qui est toujours celle du passé. Elle s'adapte au déroulement des péripéties dans un décor de costumes et une symétrie d'arrangements qui s'accordent avec les pignons effilés, les grandes tours et le cadre archaïque de Furnes. Une *confrérie*, « la Sainte », assume le travail des répétitions, règle les ordonnances et veille au maintien de la tradition qui, une fois par, réveille la petite cour des fastes d'une grande ville.

Lentement la procession fait le tour de la cité, entre des rangs pressés de populaire prosterné sur les pavés : seule la fumée des cierges brûlant à toutes les fenêtres ; et quand, après d'infinies stations, pour ajouter à la solennité de la nuit, elle s'écoule sous les arceaux de l'église, on demeure sous le coup d'une émotion nerveuse, comme si l'empire des ombres, après s'être ouvert à ce long défilé funèbre, refermait lentement ses portes sur les vivants.

LES HALLES DE DIXMUDE.

LE HAINAUT

L'USINE DE MOTS, VUE PRISE DES ENVIRONS DE CHARLEROI.

Dessin de Constantin Meunier.

LE HAINAUT

I

Entrée au pays wallon. — Une race nouvelle. — Les combats de la terre et du charbon. — Les foyers tranquilles. Ambitieux. — L'unité dans la diversité.

En ce doux et pâturé pays des Flandres, nous avons vu alterner les silences du labourage avec les activités des besognes agraires et le mouvement de la grande industrie du lin; et cette vie flamande, successivement accélérée ou alentie suivant les centres où elle se déploie, nous l'avons vue enserrer graduellement s'étendre aux humides sables de la région maritime, parmi les palpitations diminuées d'une humanité frappée de mal sourd des décadences.

D'un autre rêve et d'autre race, vivante et heurtée, aux allures dévolues, et spécifiée sur un théâtre dans notre profondément labouré par le travail des siècles, peut-être plus déblayé des inextricables souvenirs que les siècles laissent après eux, n'a pas fleuri sous l'accablement des ruines de fortune, cette guerre plus lourde que celle des tombes et dont le passé opprime les épaules des peuples vieillis.

Au poison des contemplations introspectives, l'extérieur infligé dans les usines comme un phénomène morbifère qui finit par étouffer jusqu'aux dernières résistances de l'esprit d'initiative, se substituant, chez ces hommes de sang plus allègre, la chaleur et l'élan d'un labeur qui ne laisse pas de place aux supérieurs désagrégeantes de la tradition, et, sous le coup de tout des progrès industriels et scientifiques, s'active avec une sorte de frénésie alarmée. Tandis que le songe semble inciter les anciennes Flandres à l'obsession des choses évidentes, l'action enflamme ici les cerveaux et communique à l'avenir comme quelque chose de fraîchi des batailles.

Ce sont, en effet, ce perpétuel corps à corps de la nature et de l'homme, qui transforme les pays miniers en une étonnante et souvent sensationnelle scène, d'éternelles rencontres des forces indestructibles de la première genèse avec des milices armées de gaules, de pics, de haches et de mille autres engins de destruction. Sans cesse elles s'avancent à des conquêtes nouvelles dans les mêmes entrailles de la terre; en ces régions de nuit et de ténèbres où, comme en des catacombes, s'ensevelissent les cultures des siècles sur lesquels la civilisation moderne a érigé ses cités. Mais à chaque pas la faite reconnaissance; sachant que du plus formidable bouclier, la vieille cuirasse se retrouve de ses impénétrables écailles, se défend à l'abri de ses remparts de rejaillir, et, tant au fond de ses tours sombres comme la nuit et solides comme l'inconnu, où il faut aller l'attaquer, se recule et multiplie les ruses et les feintises.

Combats sans merci! Pareille aux hydres poussant par la tenue de leurs cavernes des engloutissements qui faisaient pâlir les Thésée, elle grande, sujet, habile à chaque coup qui entame ses flancs, se vengeant par d'épouvantables hécatombes dont l'homme se prodigue parmi les tourbillons de flammes et de fumées qu'elle vomit de ses entrailles gazées. Et pourtant, si horrifique que soit le monstre et si ténébreuses que soient ses machinations, pareille par pareille les armées compétentes aux données et toujours plus avant descendues aux abîmes d'éternité qui sont ses retraites, en sont venu à y pourvoir avec ce visage impavide des premiers navigateurs violentant la virginité redoutable des mers.

On comprend ce qu'une pareille prédestination peut faire d'une race d'hommes opiniâtre, résolue, téméraire, rebelle aux défaillances et douée de l'énergie qui recule les bornes de l'activité humaine. Il faut avoir vu le prodigieux miracle de cette grande industrie du charbon, allant fouiller, par le moyen des énormes puits, qui à eux seuls trouent déjà de prodige, les merveilles les plus secrètes du sol; être descendu aux vertigineuses profondeurs où vit un peuple de fabuleux, toujours à un doigt d'être précipités dans l'inconnaissable horreur du gouffre, broyés sous des écroulements de schistes et de pourrettes, ou foudroyés par l'artillerie du grisou; puis encore, avoir assisté à ces désastreux bouleversements de cataclysmes, quand le bure rebelle en éclats s'est de haut en bas échancré de la vaselle jaillie des cervelles, et que des villages entiers pleurent des pères, des frères, des époux, les assises creusées du foyer domestique; il faut enfin avoir observé, après la stupeur et la consternation de ces grandes calamités publiques, le courage solide, le dédain et l'oubli de la mort, la passive soumission à la consigne qui, à peine la dernière bière soudée en terre, remettent, aux ténèbres ouvertes où les leurs trépassèrent, ces inébranlables soldats du devoir, pour sentir quel concours de semblables heures appelait à la prospérité d'une nation.

Il n'y a pas d'exemple que, à la suite d'un de ces horribles drames qui s'accomplissent presque aux limites de l'organisme terrestre, avec les fureurs extraordinaires de la création pour acteurs, un de ceux qui ont échappé à la catastrophe déserte le puits où, face à face, il a vu en instant le faubert visage de la Camarade lui apparaître à travers les sanglantes apothéoses des ténèbres soudainement incendiées. Et ces resistances perdu, cet héroïsme

qui signale, cette sorte d'impossibilité devant les destins inévitables, est graduellement composé une humanité spéciale, capable de résister à toutes les épreuves.

Nous verrons tout à l'heure par la même force tranquille qu'elle oppose aux revers de la guerre outrageuse, elle l'apporte aussi, en vrai dompteur d'éléments qu'elle est, dans ses luttes contre le feu, aux ténèbres de ses houillères et de ses verreries. Ainsi s'achèvera pour nous, à travers le fer et la houille, le contournement de cette complexe physionomie de la Patrie belge, remuante empreinte par la terre et par l'eau.

Il semble, au surplus, qu'en faisant ensemble le faisceau des grandes fatalités et malheurs, les politiques aient voulu réserver à l'observateur la surprise des plus saisissants contrastes. De même qu'entre la grande plaine des Flandres, roulant les houleux sous l'interminable déroulement des pâturages, et le soulèvement de la vallée de la Meuse, tout hérissée de monts et ravinée de ravins, les dissemblances géologiques suffisaient à caractériser deux contrées parfaitement distinctes; ainsi les mœurs qui y ont mis leur lit, usées à la surface par l'attachement à l'œuvre collective, semblent se séparer sur tous les autres points. Autant l'un, dans l'accomplissement du labeur quotidien, est grave, taciturne, concentré, froidement tenace, résistant jusqu'à l'héroïsme, sans expansion bruyante; autant l'autre se laisse aller aux manifestations extérieures, impétueuses de sa gaîté, fête de son travail, prodigue la dépense nerveuse. Et, ainsi divisés par le sang, la coutume de la vie, la nature même du sol, on comprend à quels invisibles ferments devaient s'abreuver entre les extrêmes Flandres et l'ancienne Wallonie les commerciales rancunes qui toujours, à la suite de la chevalerie du Lys, ameutèrent les milices communales des villes contre la révolutionnaire indépendance des farouches communiers de la plaine.

Le temps a fait par trop noircir de ces antipathismes, mais sans faire disparaître les différences essentielles qui règnent dans le caractère et les mœurs; et l'on admire qu'un tel accord ait pu graduellement vaincre les premières résistances, en un pays où les configurations du sol tout à la fois et les pentants des aboutissants semblaient marquer les infranchissables limites de deux peuples incompatibles.

Ce n'est pas là le moins curieux spectacle de cette attachante Belgique, groupée sur des étendues de pays successivement maritimes, agricoles, forestières et minières, avec une mer, des fleuves, une infinité de cours d'eau, des industries souterraines, des défilés de montagnes, le tout si étroitement juxtaposé que, en quelques heures, on passe de la contrée des grands eaux à la contrée des grands rochers, elle a su concilier à la longue les différences spirituelles qui semblaient devoir barrer d'une éternelle ligne de démarcation ses fédérations politiques et sociales.

II

Aspect du Hainaut. — Vue de la contrée du haut des terrasses du Château de Mons. — Collections conservées. — Impressions et souvenirs. — Les mœurs. — Le Mobrik. — Conditions de l'homme, de la femme et de l'enfant au Borinage. — L'école libre hainuère.

Pour bien juger ce peuple wallon, il faut le voir à l'œuvre dans les foyers de ses établissements et les carrières de ses mines. Toute une partie du pays hennuyer, où nous allons pénétrer, a l'animation et le mouvement d'une prodigieuse forge; et le mot fabrique de la houille et du fer a fait par changer le pays même et lui donner une physionomie

incendie, comme ces cercles dantesques brûlés par la foudre et qu'aucune flamme n'éteint plus.

De la terrasse du château de Mons, on voit se dérouler des *campagnes dévastées* et *ravagées qu'une nuit éternellement pourprée* des hautes cheminées recouvre d'un linceul chaque jour épaissi. Sur ce lieu se *terminait* déluge de charbon, l'air s'*emplit* de teintes *fuligineuses* qui *dévalent* jusqu'à la clarté du jour ; le soleil lui-même y *mêlera* ses rayons de l'universelle lumière comme un navire battu par une mer d'encre. Pour nous, qui venons de quitter les verts idylles de la terre flamande, ce tranquille paradis de pâtres et de bestiaux, la sensation est forte de nous trouver brusquement jetés sur ce sol de cataclysmes, dans les noires intimités d'un horizon cubiste, au bas duquel s'étagent en tous sens des boîtes sombres, affreusement pelées. L'averse n'y distille pas, comme ailleurs, ses *rosées* de topazes, de rubis et de saphirs, mais, comme en blessé roulé dans des linges souillés, elle met au ciel une large plaie rouge dont les lueurs sont lues rapidement par les pompiers *nocturnes* de la terre.

C'est la contrée dévolue aux rites de laquelle *expirent* les gaîtés de la création, la terre de feu où bout dans les profondeurs la chaudière des sorcières de Macbeth, le « Fatis terre » des églogues et des bucoliques. De grandes flammes souterraines la dévorent constamment, pareilles à une meute de chiens roux, et elle pèle sous le *ciel de suies* vénéneux auxquelles la glèbe ne pend plus que comme des *chiffons* aux os d'un squelette. Partout l'œil est offensé par de nides et géométriques cuvettes dont les *rudes* terrassements, découpés en grosses barres noires sur le noir de l'air, ressemblent à d'énormes *constructions de squales échouées* sur le rivage. Ainsi, du moins, nous apparaissent, dans l'énigmatique crépuscule de ces lointains *atmosphères*, les compliqués *échafaudages de charpentes, de poutrelles et de chaînages* qui revêtent extérieurement les *chargeages* et font à la terre comme une vaste *chape de fer* et de bois.

Ce qu'on aperçoit du château de Mons, c'est le cœur même du pays charbonnier. Plus loin, du côté de Charleroi, dans cet autre cratère toujours en *coupion* et qui vomit du charbon, du fer, un fleuve igné de matières incandescentes, l'industrie houillère s'extériorise aux verreries et aux laminoirs ; mais ici, elle est seule et règne en maîtresse absolue sur toute la contrée qui s'appelle le Borinage.

Aucune diversion au grand œuvre ténébreux de l'extraction du charbon : toutes les activités, toutes les intelligences, tous les capitaux, perdus sur le gouffre où, de minute en minute, s'engloutissent les petites cages *chargées* de wagons, comme de la vie qui s'*enfoncerait* dans les entrailles d'un monstrueux Érèbe, organisent *vainement* l'or noir arraché par l'infatigable pic des mineurs aux *environnantes* Californies enfouies dans l'*empire* même des Ombres. Les coups de piston de la machine qui stimule et lamonne va-et-vient des cages montantes et descendantes, rauque symphonie qu'on n'oublie plus une fois qu'elle vous a déchiré l'oreille, sur l'air d'*hideuses* furieuses rythmant la *palpitation* de cette vie du fond. Par moments, un bouleversement d'accroche blessé monte des *entrailles* du sol, comme le *cri de douleur* et d'*agonie* de la terre *violée*. Et tous ces bruits auxquels s'ajoutent encore le roulement des wagons poussés à toute volée sur les plates-formes, les sonneries qui signalent le départ et l'arrivée des cages, le ronflement des volants tourbillonnant comme de gigantesques meules, et, au fond des galeries, le roulement des berlines entraînées sur des rails par des gnomes d'Espagne ou précipitées le long des plans inclinés, multiplient dans l'air une prodigieuse clameur, ce pendant que, des cheminées hautes comme les girondes qu'entraînent une légion de pythons, jaillissent des tourbillons de fumée et de feu.

Partout où l'horizon est enfermé de grandes buttes, amoncellements poussés à la surface du sol sur la formation souterraine : ce sont les « terrils ». Chaque jour les augmente du tassement des schistes qu'on *enlève* de la fosse et des cendrilles entraînées par les foyers.

CHARBONNAGES DU HAINAUT. (SIÈGE DE LA CHAPELLE DARBLAY.)

Quelques-uns atteignent la hauteur de petits monts à cime brisée, avec des flancs demi-abrupts et ravinés de profondes cavernes. Un feu sourd leur communique sous leurs rugueuses parois, brûlant en vils d'étincelles qui, la nuit, piquent de points rouges ces énormes et grandes tanpinières obscures, comme les pétillements dansant aux cendres d'un foyer enfumé.

À la longue cependant, le noirre reprend possession de leurs bosses chauves, prodiguant alors les semailles de graminées dans les creux, accrochant des rameaux d'arbres entre les pierres, finissant par jeter sur la nudité brûlée des pentes le verdoiement d'une flore tenace qui se balance, endolorie et floue en longues chevelures dans l'immobilité vide et noire de la contrée.

Si loin que va le regard, il ne rencontre qu'une plaine hérissée d'installations subterrestres dressant des bras, des roues, des tubes, un outillage compliqué qui est comme l'attirail

INTÉRIEUR MINIER AUX CHARBONNAGES DU COUCHANT DE MONS.

extérieur de ce grand organisme qu'est animal de la terre. Voici par un couloir, à découvert chaudière, des pompes, des hautes cheminées rejetant des bâtisses enfumées, des ateliers, des galeries couvertes dans l'intervalle et reliées en tous les sens, une respiration sensible, celle que font passer aux diverses foyers les coups de vent furieux de ses soupirs?

Bien plus encore que la fabrique gantoise, cette usine hâve apocalyptique, l'appareil de charbonnage incite à la conjecture d'une vie organique et régulière, cachée dans le sous-sol de quelque accessoire monstrueux. Et cette similitude devient surtout saisissante quand, descendu dans sa vaste circulation intérieure, on a vu la clair le souffle de ses soupirs et dans les oreilles le ronflement de ses machines.

Tout au fond du gouffre, le colosse remuant, infatigable, vigoureux, rouge, réchauffe ses poumons et ses cellules. Dans d'éternelles ténèbres, que déchirent seulement les

échiné bleus de grisou, il accomplit sans trêve, en un chan qui ne s'interrompt jamais, sa mystérieuse besogne de Danaïdes, sœur de Danaïdes qui, au lieu de remplir le tonneau, servent condamnées au contraire *Détruire*. Et le bruissement ici est un chœur qui se tait à plaines parois de chaînes ou gaine de mines ; — à savoir qu'il montent en jour, emplis des eaux salées du fond, de nouvelles voiles s'ouvrent et déploient des ailes toujours nouvelles.

Tout le Borinage n'est pas autre chose. On a la perception d'une race d'hommes que les fatalités condamnent à l'implacable labeur d'une mer de nuit à vides et qui, loin du soleil et des routes, consument leurs jours en d'interminables ordres pour arriver au bout de leur tâche. Point de répit, ni d'une heure ni d'une semaine ; quand ils succombent, d'autres arrivent qui les remplacent.

Inexorablement le *Dieu des Mines* requiert, comme un tribut de chair, non seulement la virilité des hommes, mais les tendres grâces des petits et jusqu'au gosse de la femelle. A l'âge où l'enfant s'essaye à la vie par des rires et des chants, il est plongé tout dans ces ténèbres ; la jeune fille, comme l'enfant, s'y engloutit à son tour ; et la mère elle-même, la matrone qui devrait retenir au ciel le soin de la marte, y est jetée avec toutes les autres espèces et y ajoute aux horreurs, comme une bête de trait, sa patiente force pour les petites bêtes et les petites mines du morceau.

Le gouffre veut tout ; il lui faut cette vive lumière de laquelle son glouton appétit fait le style de ses activités ; où l'âge ni le sexe n'ont raison de ses exigences impérieuses ; où femmes, hommes, *épaules* vont se fondre à son gouet, comme le charbon aux gueules de ses fours.

A trente ans, l'être aimant et sensible n'est plus, on n'est que *ouvrage* de la houillère qui la fit fructifier d'un salutaire travail et ainsi l'achève des hommes, qu'une compulsion sécrète et voilée, dont les fureurs se comptent à angles brusques et qui tient, se grise, sue et engraisse comme les tristes mâles auxquels un métier farouche.

Heureux encore quand la monstrueuse fera bâtue sort de ses reins, les uns et les autres laires, rêveurs, tendres, plus semblables à des bêtes qu'à des créatures humaines ! Mais, trop souvent, tout ce troupeau d'êtres vivants ne sert qu'à des besognes et, comme de la viande de boucherie, n'est là alimenter les chaudrons de la faim.

Comme en Crète on devait pour le sacrifice au peuple de victimes, la grâce horrible pour le chaudronnage. Au bruissement d'un des plus effroyables désastres qui aient ravagé la *contrée*, une mère au cœur, avec un rire grinçant qui sourd à ses vieilles rouges un glas, en une montrant l'enfant qu'elle allaitait : « C'est pour l'Agrappe ! »

Oh cet Agrappe, dont le nom, maintes fois, fit passer par le monde entier un frisson d'épouvante et d'horreur, et quand il eut fut jeté par cette femme, évoqua tout à coup en son lugubre surnom d'une multitude d'hommes englutis par un coup de grisou, était précisément le chaudronnage qui emporta presque la moitié de Frameries.

Cette hantise terrible d'une *proie* universelle, jaillie comme une lave des cratères d'un rêve qui procurait l'incroyable de la destinée, trouvait sans la chercher le mot vrai ! Toute chair, en ce pays d'*Adversité* houillère, qu'elle soit de fille ou de garçon, est prédestinée à se nourrir au laboratoire phlogène en feu et souvent d'ouvrelle. Telle est cependant la force des traditions, tel est aussi l'héroïsme de cette race populeuse que, pour un cri de mère qui retentit çà et là, presque universellement foudroyé de la mort, l'indifférence du danger et, qui sait, peut-être aussi l'illusion de croyance le sort s'accroissent dans les esprits. Ainsi le marin s'embarque le cœur léger et ne pense pas à la tombe que lui creuseront les flots.

THE CHILD'S BED.

Il y a d'ailleurs, entre la vie de l'homme des mines et celle de l'homme des mers, de curieuses analogies. Lui, en s'enfonçant dans les spirales d'ombre du puits, sur une frêle planche qui a fait d'une barque, laisse, en plongeant aux insondables des grandes eaux sur un souvenir aigu que chaque souvenir semble devoir emporter, alternent également l'inconnu. Quand il mettent le pied sur la vie de cette nacelle qui doit précipiter le mineur vers

DESCENTE D'UN MINEUR.

la rapidité de la foudre au plus noir des gouffres terrestres et balancer le matelot sur l'horreur des abîmes marins, nul ne peut dire si au bout de cette corde qui se déroule et laisse couler à fond la petite cage à claire-voie, et si au bout de ce large coup d'aile des câbles claquant allégrement au vent du départ, une mort tragique ou les mêmes vous deux. Sous eux sombre au plafond de ténèbres qu'aucune flamme ne percera jamais ; la mer n'est pas plus insondable aux pieds du marin que cette profondeur de puits où descend le houilleur ; et, une fois engagés dans leur sombre aventure, parmi les roulis et les vertiges de l'espace, l'un et l'autre sont aux mains des mêmes Providences.

Nest-ce pas encore la même mort qui les attend, celle-ci dans le bouleversement et le fracas d'un volcan d'eau, celle-là dans les chocs et les écrasements d'une trombe de murs et de pierres? Ainsi se vérifie jusqu'au bout, en cette double existence également laborieuse et qui tient à un fil, le vieux mythe antique de la corde de mineur et les analogies que présentent les voleurs de nuit ne sont, en effet, qu'un fil toujours sur le point de se rompre aux coups

MINEURS EXTRAYANT LE CHARBON DANS LA FOSSE.

de vieux du Hasard, voire quelques Parques qui commencent aux deux autres, la vieillesse d'angoisses et de détresses pour ces deux façons semblables d'affronter perpétuellement les redoutables mystères de la terre et de l'onde.

Pour peu qu'on se mêle à la vie locale, dans les nombreuses agglomérations qui, autour des charbonnages, ont fini par former de populeux villages, on est frappé de peu de place que la pensée du danger occupe dans l'existence du mineur. Chez un petit nombre d'entre eux seulement, l'œil semble avoir gardé une stupeur de ce perpétuel tête-à-tête avec la mort

mais noire, aux grimaçants profils de tarasques et de gueules pétrifiées; mais sous ceux que leur métier de bête de somme n'a pas labourés au point d'en faire des sortes de brutes automatiques en qui l'humanité n'est presque éteinte, ont sous leur masque de suie une gaîté brutale et gigantesque, servant haut aux parties de cabaret et aux chahuteries des salles de danse.

Cette gaîté mâle est même une des particularités du Borinage, et le mal profond des crises industrielles n'a pu l'entamer. Autrefois, paraît-il, quand les commandes étaient si pressantes qu'il fallait acheter à prix d'or, pour faire face à la consommation, le travail des charbonniers, la haute hauteur s'élevait à l'abondance du salaire : on vous raconte à Jemmapes, à Mons, à Saint-Ghislain les prodigalités de dépense qui donnaient, en ce temps, au bois des mauges l'air d'une kermesse. Les charbonnières, à voir ces échos d'un passé lointain, se couvraient de soies et de bijoux, et chez elles s'allaient des lues effets d'une servante. Quant aux charbonniers, ils dévalisaient galamment aux saisines des « salons », les bouteilles de champagne, ne trouvant rien de trop coûteux pour leur goût du faste et de la haute vie. Ils en sont bien revenus, les pauvres Borains: le pot-de-vin ne saigne plus que misérablement dans leur cire; et d'un bout à l'autre de l'an ils triment le dur métier de misère.

« Au premier abord on les croirait sauvages, me disait quelqu'un qui les connaît bien; mais ils ne sont qu'enclins et sauvages sans aucune notion de politesse et de bienséance. Aussitôt que cette impolitesse ne sert la leur : l'épargne leur est inconnue; ils vivent au jour le jour, sans souci du lendemain, accordant la dette chez l'épicier et le boulanger, et, quand ils ont de l'argent, le dépensent sans compter en goinfres, en paris, aux jeux de boule et de tir à la perche, qui sont leur grand divertissement. Au fond, malgré leurs coups de gueule et de boutoir, leurs excès et leurs continuels désordres avec la justice de paix, ils sont bons drilles. »

Mon interlocuteur peut-être avait raison : le peu d'argent qu'ils gagnent s'en va à des dépenses déraisonnables, à des plaisirs de cabaret, à des gageures de bastringue, aux émotions du jeu, qu'ils aiment en enfants, ces pauvres diables qui jouent leur vie à pile ou face, dans une sorte de perpétuel jeu de hasard; mais ce qu'il ne me disait pas, c'est que toutes ces folies de petit peuple s'étourdissant leur cachent leur misère, l'état précaire de leur vie présente, la vraie à l'heure de leur humble mobilier peut-être pour le lendemain, les sombres incertitudes de leur existence murées dans un puits.

Pour qui a lu dans l'oeuvre et connaît la nature des hommes précise ses significations, leur gaîté semble au fond de gaîté forcée, dans les halls où ils grouillent et hurlent leurs entrechats, la ténébreuse soûle que la mort étend partout sur l'humanité misérable est écrasée sur eux et les pousse, pareils à des cadavres grimaçants et qui tressaillissent sous soupçons qu'on leur danse il y a la crèche au fond de la fosse, le cabaret sans pain et la faim pour abri. Peut-être, après tout, le savent-ils, et sous leur insouciance apparente cachent-ils la prescience de ce qui les attend : le génie qu'ils boivent à pleins verres serait alors le breuvage de consolation et d'oubli plus encore que de stupide ivresse.

III

Les villages ouvriers. — La Louvière industrielle. — Le bassin houiller du Centre. — Aspect du charbonnage. Les cités ouvrières.

De Mons à Quiévrain se prolonge le *faisceau* des villages miniers : Jemmapes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Boussu, Elouges, Cuesmes, Dour, Pâturages, Frameries, Flénu, Hornu, Wasmes, tandis qu'à Jemmapes, Quaregnon et Saint-Ghislain, grosses bourgades rouges, d'une physionomie de petites cités marchandes, l'activité du charbonnage se greffe sur des industries textiles, horlogère, chimique, etc., à Elouges, Dour, Frameries, Cuesmes, Flénu, lui son génie l'irrésistible corne du Borinage.

À faibles intervalles et se touchant presque, se succèdent ici les exploitations, bouleversant tous les coins de l'horizon de leurs grandes lettres, hérissant partout leurs cheminées et leurs échafaudages et couvrant de leur ombre non moins que de leur gloire les petites maisons à toits rouges pressées comme des champignons à leur pied. De même qu'aux flancs des vieux forts se tassaient les chaumières de serf, les tanières du houilleur s'entassent de toutes parts le charbonnage, s'empêtrant là dans l'atmosphère enfumante du minerai comme les autres vivaient dans la rubéfaction et le grondant appétit de l'orge, chez, comme on marquait, dont ils voyaient en levant la tête, si tant est qu'ils eussent la lever, entre entre les créneaux le carrousier silhouetté. Et la carrasse du charbonnage est silhouette pareille à son tour au fond de laquelle regnait un ogre bien autrement dévorant. Le passant attardé l'entend ronfler dans la nuit, tandis qu'aux hautes fenêtres des locales, flamboyantes comme des tavernes, s'allument les soifs de la ténébreuse cuisine qu'active pour ses gloutonneries un tourbillon de petites femmes noires, les maîtres queux de ces fournaises dont les marmites sont des chaudières.

Le charbonnage est, en effet, le moderne donjon de la contrée; comme son ancêtre, il prélève la dime et la corvée sur les populations gîtées dans ses guérites, même de bois, sa gueulement sourd annonce ses approches; et de ses entrailles, noires gluantes qui pompent la sève et la vie aux alentours, il s'exhale, il plonge au cœur de la terre et des cieux.

Est-ce que ces palais du Feu ne sont pas bâtis aussi bien dans le temps que dans l'espace? Une rage qui s'exhale dans la lave a l'air de s'engloutir dans l'infini des âges. Et c'est à toute heure du jour, et sur cent points différents, que s'opère ici ce miracle; on ne compte pas moins de deux cents charbonnages dans ce petit coin de pays, presque tous fonctionnant sans interruption, perçant le chaînon, rabattant la terre, remblaiant au sommet leurs inextricables réseaux, — catacombes du travail remplies d'ossements humains et dont l'ouvrier ne désespère pas le martyrologe.

La malice ou la rancune publique les a baptisés de sobriquets, comme des bêtes ou des hommes; et cruauté ou ironie en persiste toujours desquelles, presque toujours, on voudrait lire vengeance. Souvent c'est une trouvaille qui semble railler l'argent et l'effort perdus : Plate-Veine, Pouilleuse, Grand-Bouillon de Pâturages, Bonne-Veine-à-Boucler. D'autres fois les noms ont simplement une *drôlerie* pittoresque : Tire-Terre, Grand-Buisson, Tirlière, Belle-Vicloire, Comète, Crachet-Pickery, Escalliers, Turlappe, Imparfait-sur-Bonne, Grande-Machine-à-Feu de Dour.

Chaque bouillon a son petit peuple qui vit dans ses fumées, c'est lui des maisons sur

soit entière, se marie, procrée et meurt au ronflement des machines dont les serpents, comme des tiges d'orgues, se mêlent au contrepoint et à la fin de toute existence. Les mêmes pièces qui arrivent dans la boue la montée et la descente des cages font aller cette vie de misère et d'ascendance, comme les palmiers d'un grand coup de fer; et quand, à côté de la fosse abîmée, se creuse pour le Borain cette autre fosse, l'éternelle et la définitive, la première venue des charbonnées va s'ajouter aux pelletées de terre dont les voisins recouvrent un proche cimetière son corps consumé par l'âge ou le travail. Comme le paysan des Flandres est marié à la glèbe, la grande matrice qu'il fouille de ses sueurs, le mineur, lui, est marié à la fosse; — mariage bien autrement charnel, car la mineuse ici est grandeur et beauté et finit presque toujours par dévorer son mâle époux.

Pourtant ils l'aiment d'une indissoluble tendresse : même usés par le temps, ils ne peuvent se résigner à vivre loin d'elle; et cette affection tenace est un trait de plus qui les fait ressembler au marin, lequel, si dénudé qu'il soit par les coups de mer, se fixe encore dans sa barque ou, accroupi à la pointe des estacades, serre sa ferrugineuse canne aux roseaux.

On m'a montré de très vieilles gens, hommes et femmes — car la femme elle-même ne peut se défendre de l'amoureux *du pays* — qui, après avoir vu pendant un demi-siècle se clore sur eux chaque jour ses ténèbres, continuaient, quasi impotents et ne se trouvant plus qu'à grand'peine, comme des squelettes aux articulations rouillées, à vivre encore de cette bourbe d'ombre, ramassant les escarbilles, triant le charbon, s'employant aux petites besognes de la houillerie. Quand ces jeunes, ils descendaient presque en chantant : j'ai vu s'engloutir dans les puits des cages d'où montaient, comme d'une volière, des cris, des rires, des folies, et, à mesure que s'allongeait la fragile minière, cette gaîté, comme une espèce retour de vie sortie de la mort, venait expirer à l'orifice.

Au milieu du noir universel et presque dans les ténèbres éternelles du fond, des filles, tout le goût des coquetteries, l'amour des robes. Le désir si féminin de sourire, s'il fait qu'elles mettent, avec un brin de parure et de toilette. Toutes blanches et fraîchement lavées sous leur voile et leur guenille d'homme, on les voit partir en bandes pour le charbonnage, une fleur aux dents, de longs « saucissons » chaînés jusqu'aux reins, leurs cheveux ramenés dans des résilles ou des bonnettes en taffetas sous de petits chapeaux de paille cloche ou fanchon.

Une odeur de nature saine les suit dans l'obscur d'où elles ressortiront tout à l'heure souillées, la bouche et les yeux cernés de charbon, comme si, tout au fond d'elles, une pensée vague d'attendrir le Destin par leur joli air analogue de filles-garçons remuait à toutes les saletés de leur misère. Ainsi, sœurs des rouges du minuit, elles demeurent femmes, pénètrent dans l'horreur des corps de grisou avec l'éclair noir d'une œillade et le rouge pétillement d'un œillet ou d'un ruban sur la tempe. Et, loin d'un rire, on est ému par cette persistance obstinée de plaire qui, à un doigt de la mort, entretient le soin de la beauté chez ces pâles filantes de l'Enfer.

Répétons-le, il est vrai, elles déclinent : une fois que l'amour, les gosses et l'âge les ont prises, elles déclinent et deviennent de squelettes vulgaires, en qui le sexe s'efface rapidement. Mais, jeunes, elles ont presque toutes, en cet étrange Borinage où l'esprit du labeur et les misères de la vie ne parviennent pas à tuer le sang d'une race au galbe gallo-romain, une fleur de beauté solide et dure dont l'éclat se reflète jusque chez les hommes. Les filles de Quiévrain, Anglefontaine, Baisieux ont leur valeur et de belles lèvres pourprées aux régulières arcades de leurs chevalets imposées, avec de longues lignes ondoyantes de visage.

IV

Un « Salon » bavarois. — La Sainte-Barbe. — Procession et bénédiction. — Les costumes et les danses du Borinage. Le baiser du fiancé.

Chaque village a son Salon, ou salle de danse, dans lesquels, les dimanches et les jours ouillaumés, les filles, ayant revêtu leurs grandes mouchoirs, s'en viennent, leurs bandeaux ornés de pomade, en étroits corsets et bonnets flottés, attirer au cœur des danseurs les feux de l'amour et de la jalousie. Trois ou quatre quinquets accrochés au mur tapissé de papier à rosaces allument les lueurs de leur sobriété, où le rouge, le vert et le bleu ferment, comme si elles voulaient noyer en ce flot d'éclatante teinture l'oubli des travaux durs, toute la semaine, la fouille les ouvrit ; et aux sièges rustes d'une ébénisterie d'un ouvrit à poteau et d'un tourneur perdus sur une estrade, elles empilent, avec des cages furieuses de plaisir, dans des rondes éperdues et d'étourdis quadrilles que les hommes, ronds de frais, une casquette en cire sous plainte sur l'oreille, scindent de coups de talon frénétiques. Les heures des chalumpicrs aux « flonflons » anciennes donnent rythme aux de ces gigues tumultueuses qui font osciller les cotillons de fleurs en papier pendues aux solives et se prolongent jusqu'à ce que, à bout de valse, épuisées, rendus, les couples s'affalent sur les banquettes, haletant comme des soufflets de forge.

En un milieu de si grande fraternisation, la morale court des risques, et, bien qu'en ait craqué la licence des Borains, il n'en est pas moins vrai que l'honnêteté des filles y est exposée à de rudes assauts. Des filettes de quinze ans s'y rencontrent en rigodons brûlants, aux bras de jeunes gaillardons du même âge. Dès le premier salaire, le garçon s'affranchit de la tutelle familiale, court les danses, fréquente le cabaret, mène la vie d'homme, et, sur une redevance qu'il paye à ses parents pour le logement et la nourriture, dispose à peu près intégralement de son gain.

Mais il est un jour de l'année où toute cette brutale effervescence, déjà grande en temps ordinaire, est portée à son comble : c'est pendant le temps de la « fête » par excellence du Borinage, la grande kermesse annuelle de la Sainte-Barbe. Ce jour-là, le charbonnage chôme et le rodach sommeille. Mieux que les plus anciennes années, on va par bandes de cabaret en cabaret, au son du tambour, filles et garçons mêlés, et l'air est déchiré par les éclatages de petits mortiers bourrés de poudre qu'on fait partir de moment en moment, comme une joyeuse artillerie dont le bruit veut en glorifier la sainte en son paradis.

Le Borinage appelle cela « tirer des canons ».

Il y a vingt-cinq ans, un gloire de l'ancien charbonnage, la fête s'accompagnait d'usages auxquels s'affiliaient fraternellement ouvriers et patrons, de touchants protocoles qui délimitaient les solennités, de dénominations de prêtres et d'officiers aux cérémonies qui coûtaient plus de cinquante pendant l'année. Chaque paroisse élisait alors ses autels de feuillages, de pavillons et de fleurs, avec une pompe charbonnière et barbare qui servait à glorifier la ténébreuse patronne pendant la durée d'une grandiose prolongée au tonnerrant des orgues.

La gêne des mineurs a mis, depuis, une sourdine à ces gaîtés ; l'esprit public aussi, sous l'action des syndicats et des patronages, s'est modifié. Partout régnant actuellement des œuvres de prévoyance ; le syndicat, en faisant appel à la participation des ouvriers pour ses propagandes et ses congrès, a rendu l'épargne nécessaire ; elle aide à conjurer le péril mortel des grèves.

Gallimard, éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris (6e)

Cependant on tire toujours les « rasques » ; la gaudriole résonne comme par le passé, autour de la statue de la patronne, une foule impatiente qui, entre-bâillé du matin, suivant partout autour d'elle les incertitudes de la vie, s'active dans une sainte de sincère ferveur ; et sur les tables des plus pauvres apparaît la tarte aux pruneaux et au riz dont s'régale la famille, en vidant de grands bols de café. C'est encore la coutume, la veille de la Sainte-Barbe, que le « traîn » du matin emporte avec lui, en sa descente à la fosse, une sorte de grossière effigie de la « bonne dame », parée à dessein comme. Elle y demeure toute la journée comme le témoignage de l'aide intéressée que la sainte accorde aux ténébreuses populations de la houe, et différentes cérémonies, qui du reste varient avec le chômage,

UN BOUT DE SAINTE-BARBE PAR LES TOITS DE VIEUX-CONDÉ. (Dessin de Xavier Mellery.)

accompagnent son séjour aux régions de la houille. Généralement, on la pose dans une niche, sous le vacillement de trois ou quatre chandelles, humble lumignon qui, tout là-bas, en ces profondeurs de nuit, est comme une pâle imitation des lustres allumés dans la splendeur des cristaux. Et contre le spectacle d'où cette minuscule lueur ne fait que mieux épais de l'ombre éternelle scintiller et trembloter ses petites étoiles rouges, auxquelles tant de cœurs accrochent leur espérance. Il semble que, tant qu'elle est présente, la Toute-Puissante et la Toute-Bonne, le danger soit momentanément écarté ; et, de même qu'on traîne en la descendit avec solennité, on la remonte, le soir venu, avec une pitié grave, toute mouillée et misérable, sous ses voiles engloire lamentable et tristement marbrés de charbon. Reviennent enfin un jour, les filles de la mine s'empressent autour d'elle pour réparer le désordre de sa toilette ; encore un instant, et la boîte à double volet au fond de laquelle

trône la mirandeuse pimpole sera retirée ; alors l'une des charbonnières, celle à qui la garde de la sainte est confiée, l'emportera chez elle et la tiendra religieusement cachée jusqu'à l'an prochain.

Indépendamment de l'ouverture de Sainte-Barbe, les villages tiennent fêtes et dansent antiquelles, quelquefois, se rattachent des particularités plaisantes. Ainsi on sait de cette manière de quêter, de maison en maison, accolé après la kermesse, la filou qui ouvrira la kermesse suivante. Les jeunes gens investis de cette mission s'appellent « capitaines » ; c'est une sorte de charge honorifique à la fois et lucrative, qui s'élève à l'adjudication, moyennant cent, deux cents et même trois cents pots de bière, selon l'importance des villages. Avec le produit des collectes en argent des bals, des fêtes de Bengale, des décharges de boîtes à feu, et le surplus devient le bénéfice des adjudicataires.

Pendant tout le temps de la fête on les voit parcourir par les rues en chaque habitué d'un plumet flottant et un jone flexible, insignes de leur dignité ; et le silence exact de leur trouve leur donne l'air de notaires de campagne.

Rien n'est imposant comme la solennité avec laquelle ils montent le bal ; à peine l'orchestre a-t-il préludé qu'ils se mettent à tourner lentement sur eux-mêmes, les bras arrondis, avec des grâces majestueuses de danseurs de pavane. La poussière rougeâtre sur leurs grandes immobiles. Ils semblent rappeler le respect de la danse les fidèles qu'une ardeur trop grande risquerait d'écarter des bienséances ; souvent le « cavalier seul » ne figure là que comme un rite obligé qui précède l'entrain des chorégraphies. Bientôt des filettes de six à huit ans, enthousiastes et gentes, pénètrent à leur tour dans les salons de leurs cadets gentilons endimanchés, et, tandis que, rougissantes et légères dans une raideur candide de prix de sagesse, elles exhibent le mouvement de leurs petits brodequins sur les entrechats de leurs danseurs, ceux-ci les balancent dans une valse circonspecte sous les regards orgueilleux des mères qui, à leurs derniers, ont payé la faveur que les capitaines accordent à leurs filles, élevées pour la circonstance à la dignité de « dames de danse ».

Une autre farce, qui rappelle la mascarade de notre âge pour les noces naïves, signale la fin des festivités : si, parmi les capitaines, il s'en trouve un qui soit marié, c'est à lui qu'incombera le rôle de provoquer les adjudicataires pour la capitainerie de l'an suivant ; mais la considération de l'époux sera tout offensée dans sa personne par une contrainte dérisoire dont l'origine se rattache sans doute au cas de quelque querelle bête et comique. On l'attache sur un âne, la figure barbouillée de suie, et en ce burlesque équipage, qui donne à la barbaque parade son nom de « Burmann », on le promène à travers la place du village, enfoui aux coups d'écharpe de sa joyeuse escorte.

V

Vue d'ensemble du Borinage. — Une contrée admirable. — Aspects des villages. — La maison du Borain.

Il y a un moyen très simple d'embrasser, pour ainsi dire, tout le Borinage d'un seul coup d'œil, c'est de prendre le train qui va sur Quiévrain et plonge à travers les activités de fourmilière de cette contrée de charbon. En quelques heures on a touché d'assez près aux cœurs pour en rapporter sur le vif et dans les détails l'aspect du travail, comme d'un voyage accompli aux frontières de Behaïstah ; et, nouvelle par les renseignements nouveaux

qui font ressembler tout le pays à une prodigieuse exploitation minière par cent mille mineurs, aveuglés par les spirales de flammes et les nuages de fumée qui se déroulent dans l'air, exaspérés par le spectacle de cette sage aveugle d'un incendie de feu se nourrissant, tournoyant, hurlant l'air, sous des ciels chargés de suie et d'irrespirables atmosphères, les sens désorientés dans l'étau d'une impression de combat à outrance livré par des pygmées aux monstres d'une création primitive, démontrés par la taille et par les colères.

La locomotive qui, soufflant et crachant le feu, nous emporte à travers la foudre et les éclairs de ces horizons incendiés, roulant des précipices recouverts d'une mince pellicule de terre, est bien l'hippogriffe aux rouges haleines qui servent à ce pays des enchantements et des épouvantes. Tandis qu'il fend l'espace, le grondement de sa course se prolonge en oscillations répercutées de proche en proche à travers les creuses et tremblantes parois de la croûte terrestre. Et c'est au fond des entrailles, dans les sonorités sifflantes de la grande primordiale qui, descendue par mille fissures qui partout compent la solidité du blanc tellurique, va expirer en longs échos graduellement étouffés cette rumeur de la vie bondissant par-dessus les gouffres de la mort.

Toute la région, en effet, effroyablement trouée, percée à jour, intérieurement minée par le travail d'une infinité de rats, ressemble à un prodigieux remède d'un intérêt exclusivement de galeries. A tout instant le train franchit des tunnels lézardés, des zones boisées, des aqueducs vacillants qui se maintiennent par on ne sait quel prodige sur la trépidation de ce sol mouvant comme une mer, et dont l'effondrement continuel au-dessous de cette mince croûte de voûtes et d'hommes une garde où elle irait s'engloutir tout entière.

Aucune impression pourtant n'est comparable à celle du Borain visant sur cet immense cimetière tranquille qu'un déplacement intérieur, une secousse d'écroulement prolongée des échos au dedans pouvait d'un moment à l'autre changer en carrières à ciel ouvert, larges à y faire passer des Nils et des Mississipis. Jusque sous nos pieds la terre, vidée et rayée comme une poitrine de phtisique, n'est qu'un grand poumon creux desquels la vie s'est retirée et qui n'offrent plus que les organes intérieurs d'un vaste cadavre désarti. Et la structure matérielle du pays elle-même donne bien la sensation d'une contrée insolite, projetée en hautes tourmentées, violemment éjectée comme si le feu des volcans l'avait portée soulevée et lui avait donné cette physionomie d'éruption figée.

A partir de Jemmapes, elle se dialogue vaillamment avec cette lumière toute de l'Ouest envoyant la plaine d'un coup d'épaule furieux, et plus loin, sur le territoire de Boussu, vers Bellevue, Longterne, Grand-Hasard et Bois-de-Boussu, échouée, la cheminée en l'air, ici les fils d'horizon comme de géants ensemble. Puis un temps d'arrêt se fait dans cette nature bouleversée, comme si elle avait ébranché horreur de tant de cataclysmes anéantis, et un doux paysage, d'une agreste placidité, lave de ses humides verdures, dans le silence d'une campagne rendue aux labours et où se mêlent le grincement des machines, le bruit de voix des routes qui mènent aux exploitations.

C'est un beaupré contre-courant que nous rencontrons tout à l'heure où se prend marche dans le pays de Charleroi et qui rompt insensiblement la chaîne des oppressions sous lesquelles l'esprit est demeuré jusqu'alors paralysé. Mais, comme pendant une tourmente le ciel se déchire sur un pan d'azur et tout de suite après, au coup de fouet des rafales, se remet à tourbillonner, à peine avons-nous goûté l'épanouissement de cette détente que le cercle dantesque se referme sur la vision consolante de ce coin de création épanoui au soleil : et Chapelle, Dour, Pâturages, Wasmes, Cuesmes nous objectent un plein geon de la houille. La même terre calcinée et inhabitable, négligée aperçue, donne de nouveau ses noirs, pénètre

ses cheminées, en pomme à gros bouillons aux fumées, avec de lourdes carnures de châtaignes partout enfumées comme des mains dans le ciel, et des perspectives de corons se culbutant sur les pentes en un fouillis de toits rouges, rouges comme des lèvres sanglantes dans les lèvres charbonneuses d'un visage de jeune bûcheronne.

Presque toujours, malgré les saintes effluves et fulgurances, l'aspect d'ensemble pittoresque : une chaussée coupe l'agglomération, entre deux files inégales de petites bicoques basses, lézigonnées en pente ou en long, sous le large rebord des toitures ; puis s'élargit une place en fond de laquelle l'église catholique aiguise son clocher, vis-à-vis du temple protestant, car, chez ces populations à demi détachées du catholicisme, la religion réformée est sur un pied d'égalité et, chose plus rare, souvent en bonne intelligence avec le culte romain. Et, au seuil des portes, de saines figures ensoleillées, accroupies sur les talons, dans l'attitude

WASMES.

fondière au soleil qui se dévore des sabbats de la fosse en fumant sa pipe, causant sur lui-même, le menton aux genoux.

Quelquefois, comme à Wasmes, le village, bâti sur une hauteur, chevauche les pentes, dégringole les versants, s'épand en tronçons de maisons qui suivent les ondulations du sol, dans un capoire de bruyne topographie, parmi des vendures de bois et de bosquets. Devant l'habitation, un courtil se bordure de haies ; il en connaît la gaîté de cette contrée coquardière : le nain sécateur du maître du logis y prodigue l'œillet, le tournesol, les dahlias et les pivoines, échairs jaunes, rouges et violets qui accrochent la lumière et entretiennent au cœur de ces pauvres gens un plaisir que seuls connaissent les amateurs de jardinage aux confins des banlieues urbaines. Entre deux émondes à la haie, le maître soigne son jardinet, taille ses plates-bandes, échenille ses arbustes, appartient à cette simple et placide bougne les saines satisfactions et possède aussi les pâmes douceurs de son être, tout enveloppé de brutalité sereine sous sa veste et pesteuse carrosse qui recèle parfois de vraies valeurs d'honnête, héroïques et cordiales.

Avec un peu plus de sollicitude générale à leur haute condition végétative, on en serait sorti des crises tranquilles; pourvu qu'on l'eût tenté, à Marchiennes et à Marienmont par exemple, la manque d'hygiène de ces ouvriers qui ne demandent qu'à se civiliser, la lecture, l'éducation, l'attrait des plaisirs honnêtes ont en raison de leurs apparentes indisciplines. Nombre de villages possèdent des fanfares, des chorales, des cercles,

CHEZ UN VILLAGE MINIER.

des bibliothèques, des salles de spectacle où l'on joue la comédie. Il suffirait de combiner en quelque sorte leur instinct du plaisir et leur besoin de s'étourdir une heure ou vallée des misères de leur vie, pour détourner au profit de leur amélioration morale les forces vives qu'ils iraient aller au contact d'excitations souvent grossières. Malheureusement, en ce Hainaut pensé de faire de l'argent sous l'exploitation de la terre et de l'homme, on est plus préoccupé d'extraire à coups de pic le charbon contenu dans les schisteuses parois de la fosse que d'arracher au fond vides de la caverne le pétillement de l'étincelle intérieure.

VI

Le pays de Charleroi. — Aspect général du pays. — Le monde des machines. — Le « pendu ».

Après les labeurs excessifs du Borinage, l'industrie semble prendre un temps de repos, comme une machine dont les feux sont momentanément recouverts et qui, au bout d'un court moment de chômage, se précipite plus furieusement le mouvement de ses balanciers et de ses pistons. Ainsi, la contrée qui s'étend entre Mons et Charleroi ne fait plus entendre, au sortir des fournaises hennies, qu'un ronflement de travail assoupi, écho expirant des tonnerres prolongés de charbonnage en charbonnage au cœur du pays de la houille, comme la grandiose respiration et la tumultueuse exhalaison de ce foyer de vie intense et de volcanique labeur.

Sans doute la terre n'interrompt pas brusquement ses sombres alchimies : sous les cendres cultivées qui tissent à ses épaules le riche manteau vert des prairies et des champs, se poursuit le grand œuvre mystérieux de la fabrication du « métal noir » auquel notre monde refroidi emprunte la chaleur de ses foyers. Mais, pour quelques cheminées qui de distance en distance crèvent encore de fumeuses spirales et signalent la présence des fournières, on a plutôt la sensation d'une région tranquille, se remettant d'une grosse dépense de force dans les activités savantes des besognes agricoles et se reconquérant du style et des forces avec les rentes d'une campagne naturellement fertile, comme une fée épuisée se refait au gîtes des pâturages, parmi les lianes des hautes herbes et la fraîcheur des eaux courantes.

Binche, la joyeuse patrie des Gilles, ces bons légendaires d'un carnaval qui semble empreinté aux mœurs italiennes. Binche a des charbonnages et des verreries dont le bruit ne dérange pas sensiblement le calme des paysages ; et voici s'étendre presque sans interruption jusqu'aux rives de la Sambre, où bruissent la rumeur des usines industrielles se jette de nouveau au travers de l'idylle.

La paix agreste semble n'expirer pas entièrement ici comme au Borinage, et, dans des Temples d'ombre et de silence, perdure un relent de ce monde de fer et de feu, continue à planer par-dessus la sérénité des solitudes. A chaque pas, la délicieuse vallée, toute retentissante du bruit des forges, nous réserve la surprise de ces nids de feuillages et d'oiseaux où la création accomplit en paix son œuvre, parmis inopinés dont le charme a la douceur d'une découverte parmi ces autres de la métallurgie et qui font à ce coin de pays une beauté émouvante et surprise, comme un jardin de roses poussé en d'arides déserts.

Des Marchiennes, l'air est déchiré par le martèlement d'une usine de cyclopes lançant leurs cadences ; nous rentrons dans le royaume du Feu qui nous avait liches à Carvins et qui, cette fois, ne nous abandonnera qu'après que nous aurons franchi les cercles d'une industrie bien autrement compliquée que celle du Borinage, puisque au travail des fours s'ajoutent, en ce pays de Charleroi, les innombrables élaborations de la métallurgie et de la verrerie.

Déjà, aux bouillards enfumés d'Élouges, de Dour et de Boussu, on avait la perception d'un enfer ; mais ici cette impression grandit encore, tant le ciel et le sol sont bouleversés sous la lutte de cet effroyable labeur humain qui, par son effort sans trêve, lient des fatalités. Il faut, en effet, des images surnaturelles pour exprimer avec quelque réalité ce

déchaînement d'humanité mise aux besognes ténébreuses et s'isolant du contact de cette autre humanité asservie en quelque sorte sur le poteau de la créature et qui, à son imitation, déploie des bras, respire par des poumons, brûle avec des matières et, dans des vêtements pareils à des suaires, englobe des formules d'absolu.

La machine, cet homme de fer qui, s'il n'est pas la ressemblance matérielle de l'homme de chair et d'os, en est tout au moins la grimace, règne là partout comme l'intelligence naturelle des énergies de son maître et seigneur, l'œuf pâle qui active ses pulsations, sue de graisse ses rouages et nourrit ses prodigieux appétits. Ou plutôt, tant il tient de place et se meut avec bruit dans les cavernes bâties à sa taille et qui sont ses demeures, c'est lui, c'est ce Brasier dont les tuyaux plongent à la fois dans le sol et dans la nuit, étendant en tous les sens, comme si rêvant qu'ombre la lumière et l'espace, leurs innombrables ramifications, c'est ce standard de tout ce que la civilisation, en ses

VUE INTÉRIEURE D'UN LAMINOIR À COUDERT.

sinistreuses gestes *primordiales, infanta gentis de plus démesurée*, qui exerce l'empirisme royauté et commande à un peuple de travailleurs sourds.

L'homme, notre frère, à peine grand en tout comme la moindre des cellules qui composent son énorme ossature, apparaît ainsi qu'un serf *prépuné* à sa garde et à son entretien, mais perpétuellement en défiance des cruelles ruses qu'imagine sa perversité, pour se venger de ne pouvoir asservir les forces où s'emprisonne sa grandeur et se régénère comme un métière vulcanien, à travers la race maudite qui la soudoie et la gouverne en des orbes intransgressibles. Si soupçonné qu'il soit, il semble souverain, ce roi né des mains, que, sous les apparences qui mettent la force de son côté et ne laissent à son serviteur que la faiblesse et l'orgueil, il croit à l'impalpable partie de cette obscure volonté souveraine, comme un despote lié par l'intangibles loi et qui ne peut régner que dans un cercle tracé par le « Tu n'iras pas plus loin » de ses sujets. Aussi, tandis qu'il accomplit ses extraordinaires gloires et qu'il emplit l'air de ses tarabustements inutiles, ne soupçonne-t-elle, en d'abominables songeries de myriades, d'exterminer les pygmées qui l'entourent ; et tantôt il les happe au passage, les saisit par un pan de leur vêtement et les broie entre ses rouages, pour les rejeter ensuite à l'état de boulette sanglante ; tantôt il essaye insidieusement de coupler ses

attelles et, comme un Samson vivant écroulant les colonnes du temple, fait voler ses chaumières en éclats, multipliant alors partout le massacre et la ruine.

Il suffit de pénétrer dans un des vastes laminoirs qui y contiennent, à Couillet, à Marchienne, à Châtelet, à Monceau-sur-Sambre, pour comprendre combien souvent vont à l'esprit, devant les apparences animées de ces créations de la mécanique, si multipliées qu'elles et pourtant si intelligemment génératrices de vie latente, l'idée d'une spiritualité renaissante, agissant en raison de ses lois propres et sans l'aide d'agents extérieurs.

Comme les membres du corps humain, chacun des infatigables rouages de ces vastes organismes semble travailler pour son compte, avec des mouvements précipités ou alternés, en apparence revêtateurs d'une volonté délirante, ici en de courtes élipses, là en des gyrations violentes et toujours en des va-et-vient de leviers, de pignons, de bielles, de volants, de coupoirs de transmission, tout un jeu d'articulations se mouvant à vue d'œil en évoluant dans l'espace, les unes presque insaisissablement, comme des âmes cauteleuses et rampantes nourrissant de mille desseins, les autres ricanantes et orgueilleuses comme des âmes de héros déployées dans la lumière.

Impossible de s'arracher à ce spectacle de sombre horreur devant les gesticulations sourdes ou exaspérées, les étreignements accélérés ou convulsifs, les ruptures et les bonds de fête déchaînée qui communiquent à ces grands corps de fer — insensibles, idiotiques et ignorantes de la souffrance atroce indicible — les mouvements et les pulsations de l'être vivant, avec des spasmes qui semblent partir des entrailles, une exhalation qui est comme le souffle et la respiration d'un géant enfoui, des sifflements et des râles qu'on croirait arrachés par le mal profond d'une blessure aux tourments d'une agonie.

Comme de la cervelle bouillonnante aux parois d'un crâne frappé de folie furieuse, la vapeur s'agite et sublime ses vagues dans le flanc des chaudières, sortes de cratères terreux d'où partent, en se ramifiant à travers mille conduits, les artères de la vie qui donnent à toute la machine le branle et l'élan ; et aux jets ardents de cette sève *pyrolique* en tous sens, les rouages se distendent, les chaînes se compriment, les engrenages ronronnent, l'énorme colosse délie ses bras, revient sur lui-même, se tord en ondulations sur son lit de travail et de douleur.

Malheur à celui qui s'approcherait trop près des griffes du monstre ! Il serait brisé, happé, broyé, dévoré bien mieux que par des mâchoires de tigre ou de crocodile. Et ces griffes, il les aurait partout, percée, déchirante, invisibles, multipliant les sortilèges et les vertiges pour mieux capter la confiance, étourdir l'esprit et dérouter l'attention, ici s'allongeant avec des mouvements lents et presque imperceptibles, il tournait sur lui-même comme une trompe doucement ronflante, ailleurs agitant des volants pareils à des éventails d'organt, — cruel Protée de sidérotechnie nouvelle et de monstrueux perfide, dérobant sous la multiplicité et la bizarrerie des métamorphoses la formidable puissance de désagrégation que lui a départie la science et qui, réfrénée, contenue, soumise à des lois tutélaires — cette terrible puissance capable de tout exterminer si on l'abandonnait à elle-même, — inerme participant à la gloire et au profit de l'ouvrier industriel.

Pour ma part, chaque fois que je suis descendu dans le redoutable cirque où se meut l'énorme brute, j'ai eu présente à la pensée l'étrange et terrifiante histoire de cet horloger de Nuremberg, possesseur d'un « golem », être chimérique sorti des terreurs du moyen âge et créé à l'image des esprits infernaux, pareilles monstruosités qu'il fallait charger de choses dans le secret de la maison sans jamais de le voir se répandre au dehors comme une trombe qu'aucune force humaine ne pourrait plus contenir. Or, l'horloger, maître de ce monstre, était un jour à travailler tranquillement dans sa boutique, une grande clameur s'éleva tout à coup

dans la rue et il vit affluer vers lui une solitude effarée et pâle qui criait : « Le gredin est détaché ! Il court et bondit à travers la ville, semant le carnage et la destruction sur son passage ! » Et, s'étant rendu à l'endroit où l'horrible bête était naguère attachée, il comprit qu'elle avait en effet brisé ses liens et qu'à moins d'un miracle du ciel, lui-même et tous les habitants de la cité deviendraient bientôt sa proie.

VII

Les centres industriels. — Couillet. — Marcinelle. — Sainte-Marie d'Oignies. — Initiatives en vue d'améliorer la condition de l'ouvrier. — Intelligence des esprits. — Retour aux vallées de la Sambre. — Aspect du pays aux alentours de Charleroi. — Le royaume du Fer. — Le Manufacturier belge.

De Marchienne à Monceau et de Couillet à Sainte-Marie d'Oignies, l'air s'embrase d'une réverbération de fournaise, à travers d'épaisses fumées qui font penser à une prodigieuse cancrelade lançant sans relâche ses volées. Tout le paysage est empli de hautes cheminées, pareilles à de grands arbres aux branches qui se dressent par-dessus un paysage de briques. De proche en proche se succèdent les hauteurs, les fours à coke, les hauts fourneaux, les cerreries, les blanchissages, formant quelquefois, comme à Couillet, à Monceau, à Sainte-Marie d'Oignies et à Marcinelle, des agglomérations régies par une seule administration et faites comme de petites villes.

Ce sont des villes, en effet, ayant leurs rues, leurs canaux, leurs chemins de fer, leur organisation intérieure, un fourmillement de rouges propres qui leur donnent un caractère d'autonomie et une physionomie variant de l'une à l'autre. En 1870 la société de Marcinelle et Couillet inaugurait le premier groupe de ses habitations ouvrières, et petit à petit d'autres initiatives naissent, fondant des écoles gardiennes et primaires, de dessin, d'apprentissage, de notions ménagères, créant d'une société de secours, imitation d'une caisse de secours et de retraite, etc. Ailleurs, sous l'impulsion d'un philanthrope éminent, M. Abel Warocqué, la populeuse cité de Manceaux en peu de temps atteignait à une période de vitalité économique. A Sainte-Marie d'Oignies, des liens d'étroite solidarité unissent un peuple de près de seize cents employés et ouvriers qui, outre ses écoles, possède un magasin de denrées alimentaires, des fourneaux économiques, des caisses de secours et d'épargne, un outillage social déjà étendu. Et ces centres d'activité modèles ne sont pas les seuls : à des degrés moindres, d'autres établissements réalisent cette image d'une petite société autochtone, se développant selon un idéal d'amélioration morale et graduant progressivement l'échelle qui des travaux les plus bas conduit aux régions d'une humanité plus sensible et plus fine. Ajoutez à cela les œuvres scolaires et charitables : leur influence tend à sensibiliser les esprits et à polir l'écorce de l'être farouche endurci par la rudesse de son travail.

Le personnel des grands établissements, l'élite des ingénieurs qui s'y emploient ne demeure pas en dehors de ces graves préoccupations. On les voit s'appliquer à découvrir en rivaux des humbles intelligences pour mieux les élever, et, comme cette lampe du charbonnier qui aux ténèbres des mines mêle un semblant de jour, agiter la torche de la science pour en faire tomber jusqu'à elles des étincelles. Je ne sais comment les choses se passent dans les autres pays de grand travail, mais j'ose dire qu'en nul autre vallon on sent vivre les esprits,

comme des leviers, soulèvent les plus difficiles problèmes. L'affranchissement intellectuel et moral de l'ouvrier — cet autre problème qui, par ses démonstrations éparses de solutions pratiques, demeure un continuel point d'interrogation — s'opère graduellement, grâce à l'universelle exaltation d'un féconds d'intelligences éclairantes, se dévouant au défrichement et à l'ensemencement des terres incultes de la pensée. Quelquefois c'est l'ouvrier lui-même qui

USINE D'EXPLOITATION À HOUSSU.

donne la bonne levée et devient le frère secourable proposé aux initiatives fructueuses; dans certains centres surtout, il n'est pas rare de trouver des hommes sortis de la génération nouvelle et qui, d'une application sans trêve, prêtant sur leurs veilles de studieux loisirs, se sont formés à la science et à la parole. Cest merveille de voir fructifier l'enseignement de ces maîtres improvisés : chaque année, les semailles lèvent plus pressées dans les déserts où tout charme à passé; à en juger par les rendements déjà obtenus, il n'est pas impossible d'espérer, dans un temps point trop lointain, le défrichement intégral de toutes les résistances hostiles qui sont

rouvre les ressorts de l'esprit et entraîne encore la grande roue civilisatrice à laquelle se sont vouées ces collines.

Et nous soulevons en cherchant à remonter par la pensée à la vie de ces hommes frêles jadis, mais on s'efforce de mêler à nos propres yeux la condition morale et matérielle du prolétaire. A Sainte-Marie d'Oignies, le *léger foyer* que pays l'ouvrier pour sa maison fait par lui assurer la possession d'un immeuble qui, si modeste qu'il soit, le grandit vis-à-vis de lui-même et lui donne dans la vie quelque chose de la gravité et de l'assurance d'un petit seigneur vivant dans ses terres. Le fait-paraît intime de la propriété l'attache d'un lien solide à l'exploitation de laquelle il tient sa personnalité sociale, comme dans un moulin l'aile s'attache à la roue qu'il fait mouvoir.

A Maisonnet, où fonctionne le même principe, on n'a noyé des installations carrières. Généralement elles se composent de quatre pièces, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage, avec un jardin et souvent à la dépendance d'un petit ménage. Ils étaient là quelquefois cinq ou six, naturellement un peu à l'étroit, mais dans des locaux sains où l'échange renouvelé des mêmes exhalaisons une saine odeur fraîche; et un gouvernement d'aisance, un air de vie bien ordonnée. L'application des idées d'épargne communiquaient à ces intérieurs une apparence de calme et de sérénité qui contrastait avec le tourment triste des mêmes heures. Je ne sais pas bien sûr que les admirables outillages et la robuste structure des charpentes du puits d'extraction qui font de Maisonnet l'un des plus beaux charbonnages de la Belgique n'aient plus vivement impressionné que cette victoire remportée sur les ténébreux du cabaret.

On se trompait cependant si l'on méconnaissait toute cette prodigieuse contrée à travers la lénifiante perspective de quelques villages privilégiés où des sollicitudes alliées ont fini par vaincre la native rudesse des mœurs. Partout où cette action secourable ne s'est pas encore exercée, parce le sol recouvre qui en premier abord découverte la coquetterie. En vaincu enlevé, l'apreté de la vie, l'accablement du travail, la fréquentation de l'usine ont composé à l'ouvrier une surface d'humanité rugueuse. Les ménages y vivotent péniblement dans la négligence et le désordre, ballottés en de perpétuelles conjonctures de misère, sans cette précieuse boussole des notions morales qui, aux centres d'activité intellectuelle, remet les égarés au devoir ou tout au moins contient les excès de dissipation.

Presque tous les traits de la sombre peinture du Borinage s'appliquent à ce pays désolé par l'industrie. Mêmes promontoires qui, plus heureux que leur glorieux et misérable devancier, ne sont plus précipités des hauteurs du ciel, mais accomplissent pacifiquement leur œuvre sous les yeux des divinités réconciliées; les flammes du feu, rouges violateurs des lois naturelles, y accomplissent de mystérieuses alchimies dans un prodigieux et obscur décor où persiste l'image de l'environnement chaos. Horizons de monts différents, gibbosités accrochées à l'échine du sol, déchirés de profondes solitudes, dolomies et porphyres éventrés sous les coups sûrement de la foudre, et partout couturés de cicatrices, ainsi qu'un grand corps blessé, la terre ici revêt des apparences chaotiques, dont la mort et l'effacement des réalités contraires. Devant les flamboyants cratères des fours à puddler, on se prend à rêver aux fabriques incendiées de quelque forge arrêtée par Borée lui-même et toute retentissante des tonnerres dont Vulcain et ses bandes martelaient leurs souterraines enclumes. Les fuligineuses fumées tombées en spirales à l'horizon se transmuent en un roi de guerriers sulfureux chevauchant des cavales noires comme l'Erèbe, dans la profondeur du ciel. Et les énormes halles enfermées aux limites desquelles rougeoie en lointains fulgurations la réverbération des fournaises incandescentes, finissent par évoquer ces mythologiques palais du feu décrits aux

artistes des élaborations céramiques et qui, sur des fonds d'émaux, se groupent d'un pittoresque de grandes silhouettes flottant éternelle.

Aucune supercherie intérieure ne vient le ravir, en ces grandes usines flamandes comme des fournaises qu'alimentent des bûches d'arbres. Tandis que du centre des machines s'échappent des sibilations et des lamentations dont la répercussion fait trépider au loin le sol, tandis que du haut des soufflets sont la gloire des energies premières, inspirante à l'égal d'une voix déifiante sur des gloires, et que des myriades d'ames troupes, les pesteurs sans et la crinière échevelée de fumées, s'élargissent et se roulent en coupes les dimensions, comme une mer d'espaces infernaux, — des gerbes de flammes, irrésistibles pâleurs sur lesquels pose la pourpre des gloires, dardent leurs oscillantes épindes dans l'espace ; les fours laissent passer par leurs ouvertures l'échevèlement fluvial d'une nuée de rubescences ; un torrent de lave, coulant de gueule en gueule comme du soleil en fusion, roule ses lourdes vagues dans des réservoirs où lentement s'amasse une large nappe d'or et d'argent. Toute l'illustre puissance humaine éclate en ce moment dans les salons colossaux de l'élément asservi ; comme un dieu, flamme l'a contraint à se plier à sa volonté surnaturelle ; et, frémissant, docile, il s'épanche en nappe où le guide le caprice du maître, ruisselant en un bouillonnement de larmes ignées qui lentement se nacrent et se figent.

Le fer ! il est partout ici l'ouvrier des enchantements, l'agent des alchimies, le coopérateur suprême du grand œuvre industriel. Aux fours à chaux, il brûle, titane et rôtit les pics, comme aux hauts fourneaux il consume et liquéfie le minerai de fer, comme aux fours à puddler il affine et solidifie la fonte. Le sable siliceux, mêlé de potasse et de soude, que le verrier balance au bout de sa canne, a passé par ses creusets. C'est lui qui est l'âme des laminoirs et communique au flanc des locomotives, des chaudières et de toute cette colossale fabrication sortie du fer et dressée sur les fers le moelle embrasé qui plus tard les animera. Comme des chevaux occupés dans des cases ardentes, chaque année voit sortir par centaines des ateliers de Couillet, les *hippogriffes* qui feudent les plaines lumineux et sont les coursiers de notre civilisation volant dans l'espace du train des rails.

Pénétrez dans une des fonderies de Monigny, de Lobbinnart, de Marchiennes, de Couillet, de Bomptinay ou de Jemmet à l'heure où les fours sont en pleine activité. Le ball se prolonge, immense, dans les flammes et la poudre. Au centre tourbillonnent, avec une vitesse de cent tours à la minute, les gigantesques volants qui impulsionnent les trains chauffeurs et laminoirs. Chaque laminoir a son équipe d'hommes, généralement quatre crocheteurs, quatre dresseurs, un ratisseur et le chef laminoir, comme le centre a ses rayons. Lancés à toute volée sur les tapes de pavement comme sur de la glace polie, on les voit passer et repasser, à travers les cylindres effroyablement tournoyants, les « loupes » cinglées au martinet-pilon. Dès le premier tour, la masse ignée s'est amincie, a pris la forme d'une barre plus ou moins allongée, selon qu'elle a passé au train de puddlage ou au train finisseur ; et, groupés de chaque côté des cylindres, les crocheteurs la saisissent de leurs fortes tenailles, la tirent à eux, l'étendent en courant, puis la replongent entre les rouleaux, où les tenailles de l'autre moitié de l'équipe vont la chercher pour recommencer le même exercice.

A chaque tour le fer vitrifié, pareil à un rouge serpent précipité à mi de l'eau ; et, toujours plus mince, il durcit la tête, plonge sa queue de l'autre, déroule ses enlacements comme des anneaux de feu. Rien ne peut donner l'idée de la rumeureuse rapidité, sûre, qui se produit au moment où l'extrémité de la barre sort des cylindres. Toute cette bande d'hommes se rue à sa rencontre, l'agrippe de ses crochets, fait à moindre on la roulant à

trous ; c'est une galopade furieuse, comme si redoutant le fer qu'on traîne ainsi était quelque monstre venu d'une caverne et qu'on relancerait dans une chasse à toutes jambes. Quand enfin la herse a pris la forme voulue, elle passe à la mise rectangulaire, une horrible machine à mâchoires qui arrache et rende dans un rail, et brise net, avec un craquement effrayant, le fer encore brûlant.

Cependant l'usine gronde ; le sol, sous les gigantes efforts des volants, est secoué d'une trépidation violente, et le tournoiement des bandes ressemble à un tonnerre qui ne cesserait pas. D'instant en instant la retraite du marteau-pilon fait entendre son coup de canon énorme, tandis que le matin succèdent, en sifflet de cuir, des gantelets de cuir

LE MARTEAU-PILON.

aux mains et des jambières de cuir aux genoux, la face protégée par un masque en fil de fer, tenue et retourne la « balle » gémissante, de laquelle, à chaque coup de marteau, gicle une pluie d'étincelles.

Bien l'air irradient des aveuglantes pourpres, parties des creusets de puddlage et de chauffe, ou projetées par les effroyables globes en fusion que les paveurs emportent au pas de course, et qui s'éteignent sur leur passage en explosions milliaires. Gueules ou l'ouverture des fours, les puddleurs remuent du bout de leurs ringards, au fond de la cuve chauffe à blanc, les plats de gueuses, gonflés-lourds mangés par la carburation. Tour à tour on les voit enfourner à pelletées les scories qui leur servent à refroidir la masse, glisser celles-ci en l'aspergeant d'eau, ajouter le laitier qui s'épaule en puddlements de fers, broyer avec des mouvements lourds en dessus la mer de flammes

(surbillonnant dans le creuset ; et, la gaze tendue par le feu, ruisselant des pieds à la tête, les côtes serrées par l'ardélionné de leur travail effort, sous l'œil du chef dans la rouge atmosphère le geste d'ailleurs l'accable.

Les lumières et les fours isolés ne sont qu'un des détails de ces immenses appareils

FERRARIS A LES YEUX DANS UNE LUNE DE FEU.

raisons d'ateliers et de magasins qui, à Marchienne, à Châtelet, à Couillet, etc., composent l'usine. Celle-ci, considérée dans son ensemble, réalise l'idée d'un prodigieux organisme imbibé en une infinité de rouages qui, tous, concourent à l'œuvre commune, comme les membres du corps humain.

Les fours à coke, profonds creusets bâtis à l'argile et bourrés de charbon jusqu'à la gueule, sont le d'abord qui vous requièrent à l'entrée. Leurs obscures murailles, sans cesse calcinées par le feu, se couronnent d'une file de petites flammes claires brûlant toutes

LA BALLE DE GOLÉ AUX PRISES DE CHULLET.

pâles dans le midi. Les pieds nus par l'effroyable chaleur intérieure, des hommes constamment ruisselant sur la plate-forme, poussent devant eux des wagonnets chargés de houille dont ils déversent aussitôt le contenu par des trappes, qui sont les bouches de ces infernales voraces. La distillation terminée, on ouvre la massive porte de fer qui clôt le four, et on voit précipiter au jour, par une poussée lente, le gigantesque tronçon de coke brûlant qu'entretient, avant cette opération ingénieuse de la mécanique, les fournaises, à mi-corps plongés dans les flammes, étaient obligés d'attiser à eux avec des crochets.

Comme une bête monstrueuse imbrogne d'écailles ardentes et crachant le feu par d'innombrables gueules, la rouge montagne s'avance, glisse sur le sol, est projetée tout entière hors du cintre ; et aussitôt des hommes se précipitent à sa rencontre, armés de longues lances qu'ils dirigent contre cette masse ignée et desquelles l'eau jaillit à grandes gerbes. C'est à peine si, dans le bouillard de vapeur et de fumée qui s'élève en ce moment, on distingue encore des silhouettes ; la flamme sifle et gronde aux prises avec son éternel vainqueur, qui la noie en tous sens, l'étouffe, la rouge, graduellement change ses pourpres vives en des tons de brune refroidie. Puis, à coups de pique et de cisaux, s'ouvrant l'immense bloc jusqu'à ce que, rompu, morcelé, miettes, il jonche l'aire de ses débris.

Plus tard ceux-ci deviendront la pâture de l'ogre qui gronde et logre là-bas, par l'orifice du gueulard, dans la prison embrasée des hauts fourneaux. Plantés en terre comme des pylônes, ils dominent l'horizon de leurs tours carrées, au sommet desquelles s'échevellent des gaz roux et verts. C'est là, derrière leur épaisse armature de briques, que le grand génie de l'usine jour et nuit fonctionne sans jamais se ralentir, élaborant la fonte brute, qui ensuite passe aux fours à puddler. La mise à feu a elle seule exigeant une petite fortune, la fournaise ne s'éteint que pour des cas de force majeure, et quelquefois isolée dix et quinze ans sans répit, dévorant d'une gueule les wagonnets de minerai, de coke et de fondant que les chargeurs précipitent dans sa béante ouverture.

Au pied du colosse se développent les halles de coulée, une voûte allongée supportée par des piliers trapus entre lesquels circule la lave incandescente, venue par le canal des fourneaux. Telles que, maintes fois, je les vis à Couillet, dans la réverbération des brasières roulant leur fleuve rouge, elles évoquaient en moi la pensée de quelque monstrueux temple de Djaggernat à l'heure des sacrifices. Dans la profondeur s'ouvraient de puissantes embrasures au fond desquelles, par le trou enflammé du tuyau, s'épanchaient des torrents de matières liquéfiées, dont la pourpre incendiait au loin les murailles et qui petit à petit se répandaient à travers mille rigoles creusées dans l'aire. Insensiblement la fonte se solidifiait en larges couleurs de plomb, devenait la « gueuse » qu'évacuée des ouvriers à torse nu, des panses de cuir aux mains, détachaient à coups de maillet pour les empiler crûes sur des roulettes.

La distillation du charbon dans les fours à coke, la liquéfaction du minerai dans le ventre des hauts fourneaux, la coulée de la fonte dans le réseau des longerons constituent l'œuvre initiale parmi les complexes élaborations de l'usine. Presque toujours cette partie des installations forme un groupe distinct, compact, parallèle à la ligne des fours qu'on voit s'allonger sur le flanc du hall occupé par les laminoirs. Le hall lui-même se reconnaît à la rangée des cheminées géantes, longues, couronnées de chapiteaux, qui émergent des toitures, comme les mâts d'un vaisseau, et par lesquelles les courants de puddlage et de chauffe lâchent leurs fumées.

Plus loin se trouvent les ateliers : ici la construction et le montage ; là la chaudronnerie ; puis encore, la fonderie, la fabrique, les chaudières de montage et de pression, etc. ; toute une suite de bâtiments qui sont comme la filière par laquelle passe le fer à sa sortie des laminoirs.

et qui s'échelonnent à travers l'espace devant des cuves, encombrées de moules de grilles, de cuves, d'escarbilles et coupées par des voies ferrées où circulent incessamment les machines.

Un bruit sec d'échafaudage domine seul l'effet de la prodigieuse manœuvre qui, aux heures où l'usine bat son plein, monte de ce labyrinthe partout trépidant du va-et-vient des bielles, du grondement des machines et des fauves ronflements du feu. La rauque symphonie du fer s'y déchaîne alors avec des bruits d'éléments en révolte, rythmée par les chocs des pilons et l'infatigable martèlement des cadences, comme la colère et le délire d'un peuple de titans peinant avec des tonnerres et des voix.

VUE EXTÉRIEURE D'UN HAUT FOURNEAU À MARCHIENNES.

Les cendres encore tyrannisées par le chantier-travail de ce labeur de cyclopes, peuvent entrer dans une des nombreuses verreries du pays. Là aussi, pareillement à ces légendaires guerriers que des magiciens gardaient enchaînés dans leurs cavernes, le feu emprisonné dans les hauts fûts, le froid, habite, inerte. Mais le calme a changé : au lieu des installations compliquées, des mécaniques et des rouets qui impriment à l'usine comme le ronflement d'un perpétuel ouragan, de grandes halles sans air et désertes gardent les silencieuses activités d'un peuple accroupi et pendant, plutôt que couché et endormi.

C'est que l'homme-machine lui-même a fait place à l'ingénieux et au calcul de l'artisan : le travail s'est humanisé, a pris corps dans un être prodigieusement adroit, dont chaque mouvement est réglé et qui manœuvre avec une précision rythmique. Pour tout instrument, la bouche qui souffle le verre et le bras qui balance le cueuil. Demi-nu dans la gueule du four, dont les flammes lui lèchent la peau, l'homme y puise du bout de sa tige

creuse la boule de verre, reste un instant son énorme canne sur un billot, puis l'emboucle en lui communiquant un mouvement de rotation ; et petit à petit la boule s'arrondit, s'enfle, grossit, à chaque bouffée s'allonge et finit par former un énorme cylindre orné de dispersions d'arc-en-ciel. Il semble alors que le verre fragile qui oscille au bout du tube, lancé d'un tour de bras élégant dans une suite d'arbres rapides, soit sorti des poumons mêmes du verrier et bâtisse à travers l'espace comme son âme et son souffle visibles.

On a comparé Charleroi et ses alentours à Manchester, comparaison qui colle presque invariablement à l'esprit quand il s'agit de trouver une assimilation pour montrer la puissance du travail uni au développement des installations dans un milieu de haute organisation industrielle. Et c'est ici le cas.

Il faut voir du haut des « terrils » de Monceau ou de Couillet le formidable panorama des

LA CHEMINÉE INCENDIAIRE, VUE DES HAUTEURS DE COUILLET.

usines qui, de toutes parts et sans interruption, se succèdent jusqu'au fond des horizons, pour saisir la prodigieuse vitalité de ce coin de la Belgique. Si, pendant le jour, la variété et l'originalité du tableau s'émoussent un peu dans les grisailles d'un incessant nuage de fumées, brouillant les perspectives sous un gâle crépuscule de suies où les lueurs s'atténuent, l'aire de cette immense forge se fait, au revanche, étrangement sonore aux ténèbres enfumées de la nuit. Comme des chapelles, les hautes fenêtres des charbonnages allument leurs feuilles en rouges vitraux sur les noires tentures de l'espace. Les fours à coke disséminés çà et là ressemblent à des cratères vomissant la mort et le feu par leurs soupiraux. Et, pareils à des torchères, les gueulards des hauts fourneaux éclairent des crinières ardentes que le vent tord à pleins poings.

Un cercle de flammes entourait l'horizon où, comme au firmament de subtils écarlates, fulgurent partout des cratères élargissant leurs gerbes jusqu'au scintillement effaré des étoiles. Chaque fois qu'une de ses énormes langues de feu darde des profondeurs de l'usine, le ciel

s'éclaboussa d'une traînée de pourpre, comme si le sang d'un monstre immolé rejaillissait jusqu'à lui. Goullet, Charbonnel, Montigny, Bourcau, Marbotteau, Lodelmont, Marcasolle sont autant de sculpteurs de hautement inscrits sur l'époque, et leurs manifestations font passer à travers l'aube oscillante des formes comme le frisson et la phosphorescence d'un éclair.

En tout cela naît d'autre de rougeurs, revêt une illumination d'aurore boréale, s'enlace de fertiles incendies qui suspendent dans l'air des gloires d'apothéoses ; et, par grandes plaies, des vols de flammèches tourmentés et vitalisés sur le sol, accrochent comme des clous de rubis aux pans de l'étendue, après avoir écrit des arbres, des monstres et des mirages qui, sur les plafonds nocturnes, ciselèrent en or prodigieux Mont Thiriel Planta.

VIII

Aujourd'hui des pays. — Les premiers hommes. — Poétique d'industrie. — Poésie des villes. — L'industrie moderne. Le fantastique. — La vie partout triomphante de la mort. — Conclusion.

Dans ce grand mouvement des industries, on oublie presque l'antiquité de la contrée. L'esprit, sollicité partout par le spectacle des activités modernes, se détache des contemplations introspectives, et, sans s'arrêter aux fondements qu'il pourra en trouver et sur lesquels il est bâti, s'absorbe dans ce qu'il a de tangible et de visible le prodigieux édifice dressé par le travail des générations actuelles. Pourtant, si profondément labouré que soit le pays par la force industrielle, il a gardé les vestiges d'une humanité antérieure. Une œuvre aussi considérable que celle qui s'accomplit dans tous les sens, à l'heure présente, comme un gigantesque tissu, ses rouages d'opiniâtre labeur et d'incessible vaillance, ne puisse s'établir que sur un terrain longuement trempé de sueur humaine, et celui-ci le fut vraisemblablement de toute cette portion d'étendue où se renferme pour nous l'évolution des temps historiques.

Le Borinage s'est conservé, dans ses particularités de gaîté et de structure originelle, un type qui diffère sensiblement du reste de la province et, par un genre de beauté facile pleine et charnue, sollicitant rattaché à la carrure trapue des épaules, évoque de furtives affinités avec ces légionnaires qui appartiennent ici la civilisation de Rome. Mons, avant de passer par les multiples avatars où s'encastrèrent les différents âges de son histoire, vit à l'origine se dresser, sur l'emplacement de ses jardins, restes de quelque ancien château, un de ces nombreux camps romains comme les sédats de Cour et multipliaient dans les territoires conquis.

Ainsi la tradition rattache à travers le temps les modernes cyclopes travaillant au fond des mines noires, aux hauteurs d'époques et de structures militaires dont l'œuvre, défiant l'usure des siècles, demeure encore imperméablement debout dans la presque totalité du Hainaut. Mais, si vénérable qu'elle soit, cette tradition s'unit elle-même sur les sédiments d'une tradition antérieure, longtemps demeurée enfouie aux entrailles du sol, comme le secret d'une humanité jalouse de ses ingéniosités et qui, en disparaissant du monde, les aurait enterrées avec elle dans le profond cimetière d'oubli où, l'une après l'autre, sombrent les races des hommes.

Quand les mineurs, ces ouvriers des ténèbres qui sont aussi les ouvriers de la mort et vivent constamment, dans leur marche à travers les entrailles de la terre, des sépultures et vieilles forces décomposées — squelettes de la création primitive dans les rectilignes despodes, comme des nids desséchés aux rameaux d'un arbre mort, ont reconnu l'empreinte des fleurs

monstrueuses, — quand ces sépultures renfermèrent au jour les premiers feuillets du livre mystérieux de la nature, tables de marbre écrites non par un Moïse, mais par la terre elle-même, et depuis enfouies dans la vaste nuit de cet intérieur stupéfiant sous la croûte du globe, — quand sur ces pages sombres comme le chaos duquel le jet semblait les avoir détachées, ne déroula ces hiéroglyphes de cet écriture sacrée, on crut avoir touché à des profondeurs où il paraissait impossible que l'homme se reconnût jamais. Et cependant, à mesure que l'attention et la curiosité s'attachèrent à ces épaves de la genèse primordiale ensablées des gouffres du temps, on finissait par découvrir aux parois de ce qui, au lointain des âges, avait été l'épiderme du sol, la trace inquiète d'un pas humain. Alors, comme l'archéologue lassait au fond des sarcophages par le sabot du chamois aide à conjecturer l'embryon où est soudée la horde entière, ainsi on partit de ces premiers vestiges d'un passage de créatures pour arriver à la découverte de stations de la plus haute antiquité.

C'est dans la province de Namur que se manifesta pour la première fois cette apparition de l'homme préhistorique — apparition auprès de laquelle les spectrales résurrections de la Kabale ne sont qu'une grossière duperie, bonne à satisfaire, chez les personnes hystériques, le goût des visions surnaturels.

Brusquement, sur l'épais rideau qui nous dérobe la scène où le passé, ce grand acteur muet, joue ses tragédies, on vit passer l'agitation et le tourbillonnement d'un peuple d'ombres, taillées sur le patron de l'homme éternel et qui, si enveloppées d'invisibilité que nous les sentîre notre vanité de civilisés, soient, après tout, en rapport avec nous d'égales douleurs de souffrance et de pareille obstinance aux volontés parties d'on ne sait quels empyrées.

Pompéi, longtemps ensevelie sous le dos accumulé des cendres, émergea un beau jour au soleil des vivants avec le geste matinal d'une humanité trépassée en pleine activité. Ici même, au fond des cavernes de la Lesse et de l'Hermeton, sous ces autres cendres que laissent après elles sur les grèves du temps les générations évanouies et qui finissent par former les fondations des empires nouveaux, s'aperçut l'ébauche d'un monde rudimentaire, restreint à l'idée d'un état social.

Certes, dans le Hainaut, la spirale des conjectures que toute sonde jetée au puits du passé prolonge à travers l'infini de l'ombre, ne descend pas aussi loin. A l'échelon où s'arrêtent les découvertes géologiques, on touche déjà à une civilisation vaguement dégrossie ; dans le « struggle for life » — compliqué, hélas! dès les premières fermentations humaines, de la sombre prédestination du carnage et du massacre, — ce rudiment de société s'aide des armes que lui fournit la terre sur laquelle, gérme à peine développé, il ne fait que d'apparaître et que déjà il emplit d'épouvante.

La première industrie de l'homme, commencement de toutes les autres, s'emploie à se fabriquer des outils d'extermination rapide qu'il dirige sur les bêtes, sa pâture, en attendant qu'il les tourne contre son semblable ; et, rendu inventif par la cruelle nécessité de vivre, il invente la mère nourricière qui jusqu'alors l'a nourri de sa chair et de ses racines et ne parvient plus à alimenter sa gourmandise toujours renaissante.

A Spiennes, non loin de Mons, cette barbarie rudimentaire de l'âge de la pierre polie, pour lui donner le nom par lequel la connaît la science, apparaît avec certitude dans des feuilles qui mirent au jour un gisement d'instruments façonnés. Sept puits qu'on trouva entre Douc et Mons, presque au plein milieu des grandes industries d'aujourd'hui, et qui stérilisent l'exploitation du silex, obligèrent de faire coïncider la présence d'un atelier centre de fabrication.

Le grand laboratoire du Hainaut actuel, avec ses mille cornues, creusets où s'amalgament et se brûlent les matières les plus irréductibles, opère ses alchimies à l'endroit même où les premiers ouvriers s'essayèrent à de confuses ingéniosités de main-d'œuvre : comme un colosse aux poumons de fer, soufflant l'oxygène par les mines et faisant trembler le sol du seul mouvement de ses bras, l'industrie moderne contient sous les voûtes de ses palais de feu l'obscur et puissant travail de ces primitifs Kobolds en qui s'était éveillé le génie de la découverte et qui forment l'ouvrier le plus lointain de cette chaîne de grands ouvriers se transmettant de proche en proche le flambeau allumé à l'étincelle de Prométhée.

Plus tard, longtemps après l'établissement de l'ordre embryonnaire, quand Rome eut déversé le surcroît de ses formidables énergies dans le lit de l'ancienne Gaule comme un fleuve à l'étroit entre ses digues et qui coule au large ses eaux débordées, elles creusèrent si bien partout le sol, ces eaux chargées d'électricités viriles et dosées de la force occulte qui suscite les civilisations, qu'aujourd'hui encore toute la contrée est remplie des ineffaçables traces de leurs alluvions.

La charrue, en creusant les sillons, la bêche, en fouillant l'écorce terrestre, ont mis à jour — depuis cette date de 1821 où, à Montigny-sur-Sambre, des feuilles furent surgir des restes d'squelettes — toute d'ossements du grand colosse romain pour qu'il ait été permis à de savants dissertateurs de reconstituer, d'après les trouvailles, la structure de l'organisme en action. Ce n'est pas sans doute le sujet où l'ampleur des monuments retrouvés dans le Trévirois; ce sol circulairement romain et dans les entrailles duquel en tout temps la métallurgie, industrie traditionnelle de la contrée, a recherché ses éléments, n'était pas fait pour étonner la beauté des œuvres d'art; mais le trésor jalousement caché sous les monts de scories et de cendres qui, à travers les ans, ont dû si singulièrement transformer sa physionomie, n'en a pas moins révélé la merveilleuse application du génie de Rome à ce pays de facile que César délivra par le même procédé expéditif et violent qu'il délivrait l'Europe barbare des Nerviens, premiers habitants de la contrée.

On comprend d'ailleurs combien sûrement la nature d'un travail qui sans relâche s'exerce en profondeur et fouille les veines de la terre devait aider aux découvertes dans toute cette partie du Hainaut creusée à l'égal d'un madrépore et qui, sous la vie et la circulation de ses cités à ciel ouvert, cache une infinité d'autres villes souterraines, où, comme au-dessus, roulent des chars et se meuvent des foules, de pâles foules funéraires.

En outre endroit le pic heurta des tombes, mit à nu des nécropoles. A Presles — où, le plus généralement, on place le théâtre de la mémorable bataille exterminatrice des soixante mille Nerviens contre les légions de César, alors que d'autres la reculent vers Haumont — on trouva quarante tombes gallo-romaines. A Aiseau on découvrit tout un cimetière. A Marcinelle, une grande tombe couverte d'un arbre s'aperçoit de loin, sorte de tumulus planté dans la plaine et sous lequel, anachronisme plaisant, la légende s'obstina longtemps à placer la sépulture d'un général de l'empire : cette tombe aussi est romaine. Plus loin, à Gerpinnes, on exhuma une villa, trois corps de bâtiments avec une chambre souterraine, probablement un laraire, lieu de paisible dévotion qui, si l'on en juge par les croix placées entre les niches, dut s'approprier plus tard aux pratiques du culte chrétien.

Ces habitations souterraines ne sont pas les seuls que recèle la contrée.

Comme le sol érige des stratifications naturelles qui révèlent ses différents âges, elle a également lui ses couches historiques visibles où la fécondité a laissé sa griffe. Si dévastatrice, en effet, qu'ait été l'action de l'industrie, elle n'a pas partout extirpé les robustes racines qu'enfoncèrent en terre les nombreux châteaux forts placés sous la juridiction des comtes de

Namur et des premiers évêques de Liége. Des vestiges d'antiennes enceintes subsistent encore comme pour perpétuer le contraste entre les sécurités du temps présent et les renaissantes inquiétudes d'autrefois, ces terribles impériosités des villes encloses sur les pas de leurs seigneurs à d'incessantes querelles et obligées de déposer sans cesse les outils du travail pour revêtir la cuirasse de guerre. Même après les sombres agitations féodales, elles continuèrent à subir d'innombrables vicissitudes et connurent les nulle déchirements des guerres de reconquête et de conquête, comme si, pour l'âme inquiète des politiques, si le respect du travail et les vertus d'un peuple ne pouvaient l'emporter sur les fatalités du massacre et de la destruction.

Le temps a passé d'ailleurs ces blessures anciennes : nulle part moins qu'ici sous le coup de fouet de la vie présente qui nous pousse en avant sans presque nous permettre de retourner la tête, on ne songe à arrêter les yeux sur les heures sombres franchies par l'aiguille fatidique à la rouge horloge de la vie des peuples. Bien pour les cités-sanctuaires

LA SAMBRE À CHARLEROI.

de susciter irrésistiblement l'esprit en arrière et de l'obliger à prendre dans le silence des choses la posture douloureuse et recueillie des tumulaires figures de pierre qui peuplent leur solitude ! Mais, dans les milieux de transformation violente, le passé n'apparaît plus que comme un accident, un barrage que le torrent des activités a laissé derrière lui, une pierre contre laquelle l'humanité s'est butée pendant des siècles, ces témoins de l'éternité, et dont elle a fini par déblayer le chemin.

Charleroi, le centre de toute la grande circonscription industrielle qui s'étend de Lodelinsart à Châtelet, donne la sensation d'une de ces villes californiennes sorties de terre en une nuit. Toute neuve et pourtant décrépite, sans jeunesse et sans fraîcheur, le luxe extérieur, le bien-être apparent, le décor de la vie sont ici accrédités aux exigences d'une vie entièrement tournée aux affaires.

Érigée sur les pentes d'une colline, dont une ville haute et une ville basse que séparent les eaux torrentueuses de la Sambre, elle dérobe sa tradition de guerre et d'aventures derrière un aspect morne, froidement moderne de cité qui n'aurait pas le temps de penser à la gloire ni au plaisir et se bâtirait des raisons plus sensibles à de temporaires abris qu'à

des installations confortables pour l'agrément et le charme d'une existence *repose*. La magnificence de ses édifices publics, la pureté de son architecture *gothique*, l'absence de tout grincement dans ses places et ses boulevards, trahissent le dédain des vieux Tournaisiens, comme si la plaie de suie qui forme à toutes ses atmosphère et s'infiltre jusque dans ses maisons, y répandit l'ameublement de la *contrée d'Abraham*.

Une préoccupation domine ici toutes les autres, celle d'un gain rapide et assuré. Point d'horizon pour les âmes : le mur de fumées sombres qui encercle la ville pèse sur les imaginations du poids d'une prison. Mêmes au fond des grands hôtels de l'entrevoie, on devine l'inquiétude des fortunes toujours sujettes à vicissitudes dans ce jeu incertain des grosses entreprises que les *événements* rendent si périlleuses. Aussi en société aussi ne tarde-t-il pas à prendre à la gorge l'étranger égaré dans cet étouffoir qu'entoure une banlieue désolée et où ne germe aucune fleur d'art. Telle y est la monotonie de la vie, que ses habitants, ceux-là même que l'intérêt devrait retenir dans ses murs, la quittent souvent pour venir passer à Bruxelles la saison d'hiver.

IX

Légende de la Tournaisienne.

Du mont de la Trinité, dont l'énorme échine s'arrondit au-dessus des plaines de l'ancien Tournaisis, on voit se dresser, émergeant du moutonnement des toits, les cinq hautes tours carrées de Notre-Dame. Si élancées qu'elles soient par la rondeur, elles impressionnent par l'épaisseur lourde de leurs murs jumelles, dardées en plein ciel comme un groupe suppliant de saintes femmes tendant leur âme et leurs bras vers les divines clémences. De même que les grands bois d'une foûtre de chênes à l'horizon annoncent la végétation profonde des bois dormants à leur ombre, les cinq arbres de pierre signalent de loin la merveilleuse floraison architecturale poussée à leur pied, dans le mystique crépuscule des nefs : placés au cœur même de l'illustre et vénérable cité, ils semblent ouvrir à l'esprit les avenues de l'Histoire indéfiniment prolongées à travers les temps.

Aucune antiquité n'est comparable, dans le vieux pays de Belgique, à celle de la première bourgade tournaisienne. Nous touchons là au berceau de la monarchie française ; comme les grands fleuves dont la source jaillit de terre, dans les obscurités reculées de la montagne, loin des pays qu'ils traversent de leurs plus larges cours, la magnificence du trône de France prend son origine dans les barbares grandeurs de cette cour des rois fainéants qui, de Clotaire à Childéric, a ses assises dans le Tournaisis du cinquième siècle. Mais déjà ce petit peuple, dont le brave esprit allait s'éveiller si vaillamment au choc des aventures guerrières, était marqué pour les heures tragiques : en 451, Attila, l'homme du destin qui, sur l'horizon de l'histoire, apparaît avec la sauvagerie farouche d'un exterminateur des mondes vieillis, mettra au front de cette humanité prématurée la tristesse où, quatre siècles plus tard, passera tout entière l'épouvante normande.

A partir de ce moment, Tournai est comme un rouge chêneau qui fondrait, du pas emporté des armées, le carnage et la destruction. Quand Ferrand de Portugal lancera ses hordes sur la ville, ses meutes furieuses dépêcheront si bien la proie bâtarde deux-centième aux crocs des dogues de l'empereur Henri, qu'elle finira par n'être plus, sous l'assaut de ces chasses royales, qu'un vague monceau épars.

Panorama de Londres en 1647.

Attendez répondait que la force indestructible dont la nature a investi ces âmes énergiques ait fait repousser la chair sur le trou des plaies et rendu la circulation de la vie à ce corps deux-mariberd : à l'abri de ces nouveaux remparts, édifiés sur la ruine de ses murs rasés, Tournai s'illustrera dans les siècles de combats qu'elle livrera contre les Flamands en 1340, contre les Anglais et les Flamands en 1385, contre Henri VIII en 1513, contre Charles-Quint en 1521, contre Farnèse en 1581, et plus tard contre Louis XIV et contre Louis XV.

Dans ce *pas* fureur de la guerre qui ne la laisse pas un moment tranquille, elle est comme un volant bondissant de raquette en raquette ; et les malheurs qu'elle endure, les périls qu'elle court, les sièges qu'elle subit, ne font qu'exalter son héroïsme. Les femmes elles-mêmes ont la vaillance des hommes et montent sur le rempart les armes à la main, plutôt que de se rendre à la défaite. Au centre de l'agglomération actuelle, sur cette admirable place qui est son Forum et d'où s'élancent le Beffroi et Notre-Dame, une statue montre Christine de Lalaing, princesse d'Epinoy, marchant à l'ennemi, avec l'air inspiré d'une Jeanne Hachette ; et ce monument, qui perpétue l'une des plus pures gloires tournaisiennes, exprime en même temps le souvenir de la résistance désespérée que la noble ville opposa pendant deux mois aux efforts de Farnèse : « soixante femmes et filletes et trente-trois jeunes garçons » y périrent en combattant.

C'est le moment des plus grandes activités de la cité, elle ne compte pas moins de soixante-douze métiers et arts principaux ; ses draps sont renommés au loin ; et l'ardeur qu'elle dépense sur les champs de bataille semble l'excéder des énergies qu'elle apporte dans le développement de ses industries. L'artisan et le soldat s'accouplent au fond de cette puissante individualité locale, ardente à l'action et qui, pendant les courts répits qu'elle consacre au travail, se prépare encore à la guerre. Les troupes qu'elle fournit aux rois de France sont merveilleusement exercées ; elle a une cavalerie *inspirée* de laquelle toutes les autres pâlissent, et jusqu'après Rocroi son infanterie est réputée indélectible.

Aussi les éternels ennemis des libertés communales ne se font-ils point faute de prélever sur cette race batailleuse et déterminée le tribut du courage et du sang : au moindre signal, ses milices sont debout et accourent se ranger sous l'étendard de Lis dont elles ont mérité, à force de constance et de fidélité, de porter les couleurs sur leurs pennons. Aujourd'hui encore, les armes de la ville sont décorées de trois fleurs de lis d'or, qui se dessinent sur leur champ de gueules comme les symboles sanglants d'un attachement déjà longtemps soupçonné. Mais alors elles attestaient la solidité du lien qui unissait le Tournaisis à la monarchie et lui faisait faire cause commune avec celle-ci contre les fières indépendances et l'insoumission du joug des grandes cités flamandes. La monarchie, il est vrai, devait mal payer ses fidèles partisans de l'appui qu'ils lui avaient si peu marchandé : quand Louis XVI mit le siège devant la ville, il ne fut pas attendri par la pensée de cette ancienne amitié d'un peuple, et Tournai fallut s'ensevelir sous les paraboles de feu que lancèrent dans l'air les quarante mille boulets d'un des plus formidables bombardements du siècle.

Notre-Dame, heureusement, échappa comme par miracle aux ravages de la terrible pluie de mitraille qui obtint le reste de cette ville déjà si éprouvée et tombée à la décrépitude depuis les migrations du grand chemineur d'Albe. Dès ce moment on la voit rapidement déchoir dans une sorte de délaissement et d'oubli : elle a perdu pendant la tourmente religieuse son sang le plus actif et ses fils les plus vaillants, ces bons ouvriers drapiers qui, désertant le giron déchiré de la mère patrie, allèrent porter leur industrie à Lille et Valenciennes. Réduite à la médiocrité d'une existence stagnante et stérile, elle tâche alors d'étouffer dans la dévotion, à l'ombre des cinquante clochers qui se dressent à son horizon, la monotonie des longs jours vides.

Cependant la race ne quitta jamais entièrement ce trou en apparence vidé ; même à travers son abaissement matériel, Tournai semble vouloir donner raison à ce dicton qu'elle adopta plus tard et qui est devenu pour elle comme un mot de ralliement : « Les Tournaisiens sont là ! » cri de fier orgueil et aussi de joyeuse justice où éclate la foi en soi-même de ce peuple hardi aux entreprises, gogenard et bon enfant.

A cette heure, Tournai est très certainement l'une des villes qui influent sur la direction intellectuelle de la Belgique ; dans la politique, l'armée, les arts, les heureuses découvertes, elle a posé son pas triomphant ; partout la première sur la brèche, elle recherche le feu et la lumière de la gloire, avec cette radiance chevaleresque qui rendait incomparables ses soldats et fait encore des légions d'ouvriers, que cette vieille matrone guerrière se tire constamment de sein, des explorateurs de rives pailleuses et de brillants tacticiens.

Rien ne rappelle plus d'ailleurs la lourde décadence sous laquelle le silence navré, décrié par la conquête, dut plier les épaules : ses activités matérielles ont repris leur train, après ce long silence forcé ; et non seulement la ville, mais toute la contrée qui l'entoure, accomplit sans relâche le grand œuvre de la moderne alchimie, l'élaboration de l'or par le travail des machines. Il semble que la cité de briques et de marbres se soit ramassée, dans le jet qui l'a fait sortir de terre, toute pareille de richesse et de belle santé, à l'épanouissement de la vie spirituelle, de celle qui a ses noces dans le génie d'un peuple et s'accroît aux libres lumières comme à un sol plus indestructible que les quartz et les basaltes. Ses squares, ses boulevards, ses écoles, ses maisons nouvelles, cette floraison de pierre qui ne pousse que sur la bonne terre de la vie et du labeur régulièrement accompli, lui donnent la gaîté extérieure, reflet de l'impérissable bonne humeur qu'elle n'a pas cessé de léguer comme un tableau à ses enfants ; à l'ombre des célèbres ginsts qui symbolisent sa puissance dans le passé et se nouent à la voix d'une grandeur perdue pour ses travaux de paysanne, elle développe le joli aspect d'un chef-lieu de province éveillé et que n'a point usurpé son blason.

X

Notre-Dame

Notre-Dame, avec ses tourelles nefs et son chœur vaste à lui seul comme un temple, garde incorruptiblement la forme spirituelle de vieux catholicisme naïfs. Elle n'a pas de légende dorée, comme les cathédrales d'Aix et de Cologne, et pourtant son merveilleux décor, taillé dans de la naïve puissance et de la majesté, montrerait d'étranges gloires que le furtif souvenir d'un Charles-Quint, hôte passager dont l'ombre ne s'est pas imprimée sur ses dalles, la fraîche et impériale présence d'un Charlemagne couché en ses entrailles.

L'emploi de souterrains qu'elle exerce parmi ses autres sœurs, les belles églises ogivales debout dans la robe à plis droits de leurs tours, lui vient tout entière de la splendeur de ce mystique célèbre de la foi répandu sous ses arceaux, immobilité et sévérité talismaniques sur lesquels l'entassement de rocs et de montagnes qui composent sa forme extérieure s'est moulé, sans y peser toutefois non plus qu'une impondérable fumée d'encens. Romane par la structure de ses nefs et de ses absides, mais gothique par l'élancement incomparable des colonnettes auxquelles s'appuie son chœur, comme une âme chrétienne soutenue en son vol par le faisceau des pratiques de miséricorde et de piété, cette pèlerine de l'éternité qui, sans

PARIS. — INTÉRIEUR DE NOTRE-DAME : L'ABSIDE ET LE JUBÉ.

marcher, à sa dernière limite d'elle l'espace et le temps, enfonce ses pieds dans la poussière des siècles et confond, ainsi qu'en un gouffre où tient à l'aise toute une part de l'évolution religieuse du monde, la gravité austère du catholicisme primitif perpétuée par l'ascèse de son tribunal, et le mysticisme exalté, l'ardeur emportée et sombre du moyen âge, symbolisés dans la montée vertigineuse de ses piliers.

Elle est le grand vaisseau de la Foi, ouvré dans la pierre du Saint Sépulcre comme dans le flanc noir d'un Dieu, et qui portant à mât pavois dans ses hautes mâtures le frisson des incertitudes de la conscience humaine; sa poupe et sa proue plongent dans les horizons d'une double mer dont les vagues se sont également immobilisées et qui de leurs gouffres figés ne laissent plus émerger que cette prodigieuse carène, tantôt et inefflable exaltation des rédemptions de l'âme naufragée parmi les lueurs et les écueils.

On a commencé des bibliothèques à détailler le miracle d'art qui fit sourdre de terre ce superbe monument, plus comparable à une création de la nature, en son épanouissement de végétations forestières, qu'à une œuvre sortie de la main des hommes. Et pourtant il semble qu'on n'ait pas dit encore la certaine partie des perfections de la noble église, ni épuisé l'infini des sensations que sa contemplation ouvre dans l'esprit. Pour Schnaase, le sûr archéologue qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de débrouiller les secrets matériels de la construction des vieilles cathédrales, elle est le type le plus achevé du degré de splendeur que les deux styles qui la composent atteignirent en Europe; ainsi, comme les autres historiographes de cette noyauté au douzième fleuronné de ses cinq tours, il ne quitte les formules générales que pour épingler, avec le sang-froid et la patience de l'érudit, la complexité des beautés de détail, alors qu'il faudrait glorifier d'une âme enthousiaste de poète et de croyant ce chef-d'œuvre de la prière.

Dès l'entrée on est frappé par la majesté et l'ampleur de l'ordonnance de la nef principale, prolongée entre deux rangs superposés de piliers, au nombre de quarante, et débouchant, par delà un jubé de bronze et de marbre en forme de portique, dans les gloires irradiées du chœur, coupé sur toute sa hauteur de longues verrières pareilles à des portes ouvertes sur l'illumination des paradis.

Chaque pilier du rang inférieur dessine les minces faisceaux de colonnes, dont quatre cylindriques et engagées et quatre détachées et octogones, et toutes ensemble ressemblent à un groupe d'Athlètes supportant l'entablement des étages supérieurs. Ceux-ci gênent de leur poids formidable sur les arcades en fer à cheval qui relient ensemble les piliers; puis ces belles courbes du plein cintre sont répétées d'étage en étage à travers l'énorme nave ajouré et vont se perdre dans les altitudes de l'ambulacre.

L'ensemble fait naître la pensée d'un mystique agenouillé jeté sur les murs sacrés de la fontaine de vérité et déployant dans l'espace la noble symétrie de ses vastes bras montant toujours plus haut, jusqu'à ces mains ouvertes pâles de la voûte que sont les fenêtres et d'où ruisselle en large nappe pâle la lumière des délices. Là règne, dans toute sa rude magnificence, l'esprit de la vieille religion; et cette sainteté, qui se revoit encore des catacombes où avec la mort voisinait la foi primitive, contraste avec les ardeurs plus expansives de la ferveur ultérieure, symbolisée par les gerbes élancées et l'admirable mouvement d'ascension du chœur.

C'est, croit-on, vers le milieu du treizième siècle que ce parfait monument de légèral primitif grella sur le tronc roman la floraison de son idéal régénérateur. Tel fut l'universel enthousiasme que suscita cette forme d'art toute jeune où les âmes cherchaient un lit pour leurs aspirations nouvelles et peut-être le rafraîchissement d'un catholicisme trop théologique.

que la transformation du chœur fallût amener la transformation de tout le reste, entre temps de nouveaux fils qui portent la main sur le génie au pendant des siècles ils poursuivent les constructions. On se contenta heureusement d'édifier le grand chœur gothique en le raccordant par des combinaisons d'ogive aux grandes lignes du cintre. Vingt faisceaux de colonnes, vrais bouquets de tiges sveltes ensemble par des chapiteaux à crochets comme par des anneaux, s'élancent vers la voûte où va mourir gracilement la pointe ogivale des nervures, ouvertes dans l'intervalle pigeons du fond comme des cœurs percés d'épées et faisant couler une pourpre de sang jaspée sur les dalles.

Pourtant, si saisissant que soit ici l'accord de la pierre avec la spiritualité tourmentée d'un temps d'élans et de hautes aspirations, Notre-Dame ménage une impression plus touchante encore. Quand, après avoir parcouru la grande nef, on atteint la croisée surmontée du dôme à nervures qui supporte la masse carrée de la tour centrale, les regards se portent à droite et à gauche sur l'un des plus beaux spectacles que dispense l'architecture religieuse. De part et d'autre, en effet, se déploient admirablement les grandioses ordonnances des absides représentant la grave disposition des rangs de piliers superposés de la nef médiane. La forme des arcades s'est toutefois modifiée et a pris la courbure du cintre surélevé ; le triforium, au centre, qui tout à l'heure se glissait également en arc, n'est plus surmonté que d'une architrave ; mais, à travers ces légères variations, une harmonie merveilleuse continue à apparier cette partie de l'église aux sévères combinaisons du cintroux. Tout en haut, par delà le triforium, cinq hautes fenêtres étroites s'encadrent dans un bouillard de vitrail, et les nervures saillantes qui les séparent convergent vers un arc ogival dont les nervatures retombent sur de longues colonnes à chapiteaux et forment comme les soudures de l'ogive avec le roman primitif. Les plus riches complications ne sont point comparables à l'effet de cette simplicité qui donne l'idée de toutes les combinaisons qu'il est possible de réaliser dans l'espace, et, par le rajeunissement heureusement des lignes, non moins que par le jeu puissant des masses, produit la multiplicité dans l'unité, en laissant l'esprit sous l'impression d'un trouble recueilli, plus fort que tous les enthousiasmes.

Tandis que du fût coule un flot de lumière claire, de derrière les piliers de la rangée inférieure pavent, comme des scintillements de gloires, les mêlés brûlants des rayons solaires enchâssés aux meneaux des fenêtres ; et cette double lumière confondue s'en va draper de pâleurs chatoyantes les marbres du jubé dont la disparate se change plus sûre les yeux, éblouis par une irradiation de flammes sour à tour ardentes et pâles et qui, adoucie en demi-goût, finit par prendre la vague apparence d'un portique romain, sous un saint Georges ailé terrassant le dragon.

XI

Tournai. — Les églises. — La Grand'Place.

Des cinquante tours et clochers qui, au dix-huitième siècle, frappaient les yeux du voyageur en arrivant vers Tournai, en restait encore à disputer, mais ce qu'il en reste suffit à laisser l'impression d'une grande ferveur s'exerçant anciennement à l'ombre de très vieux sanctuaires, groupés autour des cinq piliers géants de Notre-Dame comme les membres de moindre noblesse d'une grande famille spirituelle.

LA GRAND'PLACE DE VIENNE ET LE BEFFROI.

A Saint-Jacques, dont le clocher couronné de quatre tourillons coiffe une tour trapue, on reconnaît le style de la transition. Saint-Pol et sa tour carrée à trois rangs de fenêtres cintrées ; Saint-Quentin, qui abrite la sérénité de sa nef romane avec les élégances d'une chevet ogival ; Saint-Nicolas, une ruine singulièrement pittoresque dans son fruste délabrement de vétusté qu'illustre encore un pignon triangulaire décoré de tourelles d'angle en encorbellement, épanlent à la tradition vénérable de Notre-Dame leur antiquité, quelquefois tout moins urgente par les racines qu'elle plonge à travers le temps, comme c'est le cas pour Saint-Pol.

Cependant ne croyez pas à un culte immodéré de piété dans les paroisses que ces restes du catholicisme tournaisien continuent à abriter comme sous une grande aile jadis tutélaire et qui aujourd'hui, rognée par les ciseaux de l'esprit frondeur, n'étend plus ses emplis ombreux que sur un étroit horizon. Tournai, pour employer un cliché de journal, est actuellement un des « bouleverds » du libéralisme belge : elle n'a plus pour les monuments de son culte primitif que la sollicitude respectueuse qui s'attache aux offrandes épargnées par les siècles. Son orgueil se partage surtout — et à bon droit — entre les splendeurs de sa basilique, dont les « chanoq clochiers » se mêlent si intimement à son histoire et forment le refrain de toutes ses chansons, et son immense Grand'Place, où la ferté des grands jours est consacrée par l'image de cette Christine de Lalaing, devenue pour le peuple comme une sorte de légendaire génie de la ville et la fleur faite femme d'un vieil héroïsme chevaleresque.

TOURNAI. — ÉGLISE SAINT-NICOLAS.

Ce besoin d'un peuple batailleur est bien fait, d'ailleurs, pour se confondre avec l'histoire Notre-Dame dans les souvenirs qu'une race a le droit de garder toujours présents à la pensée. Nos souverains des rois, des empereurs, des cortèges de princes y ont marqué le rouge empreinte de leur passage, rouge tout à la fois par la pourpre dont ils étaient vêtus et le sang qu'ils emportaient à leurs talons : l'honneur d'avoir hébergé ces maîtres du monde fut trop souvent acheté au prix de la tranquillité publique pour qu'on ne s'arrête pas de préférence aux manifestations de la vie nationale, elles-mêmes si agitées et mêlées aux incertitudes et aux angoisses du temps. C'est ici que, à l'appel de la bannière sonnant du haut du Beffroi, le peuple se rassemblait pour conjurer les périls de l'invasion, s'armer contre les Anglais et les Flamands, organiser la défense en temps de siège, et de là voler aux remparts ; — ici que, comme les fiers tournaisiens d'une autre race, bouillonnaient les énergies populaires ; — ici encore que la conscience d'un peuple outragé rôtit dans la gorge étranglée des patients sur lesquels s'épuisait la férocité de l'Inquisition, tandis qu'après leur avoir brûlé entre les gaufres rouges au fer le pied et la main et leur avoir mouché la langue avec des tenailles, on les attachait à une corde qui, enroulée autour d'une poulie, les montait et les descendait à trois reprises par-dessus un grand feu où chaque fois ils étaient précipités et d'où ils sortaient comme des flambeaux de chair allumés, la crinière incendiée et fumant en spirales vermeilles ! Le « grand homme de pierre » installé à l'un des angles de la place, qui tant de fois entendit monter à lui la clameur vindicative de la ville, assista souvent aussi à ce déploiement d'une humanité traître en misérable bétail.

Comme une haute qui se retire en découvrant la nudité des grèves, la sombre marée des siècles s'est depuis longtemps retirée au lit de l'histoire, ne laissant subsister derrière elle

que cette altière tour du Beffroi semblable à quelque pâtre intelligent d'une ruche *englouée* par les eaux. Parmi tant d'autres monuments de l'orgueil des communes que nous avons vus *défiler successivement*, celui-ci est pareil à un ancêtre plus ancien que les autres. Les hautes baies qui découpent ses quatre façades s'évident en effet selon le style de l'ogival primaire, et tout l'édifice émerge du faisceau des contreforts qui soutiennent sa base avec l'élancement supérieurement noble et hardi qu'ont les tours des cathédrales du même temps. La place, gardée par cette énorme sentinelle dont on les bombardements et les sièges n'ont interrompu l'invincible guet, a conservé l'ordonnance d'un beau décor architecte que complètent les tours de Notre-Dame, le portail de Saint-Quentin, la statue de la princesse d'Épinoy et les élégantes renaissance d'un grand hôtel orné de colonnes, la primitive Halle aux Draps.

Le vieux Tournai ne s'étend pas d'ailleurs au cœur seulement. On vous montrera, à l'angle de la rue des Cordes, un glorieux pignon écroué qui, avec la Halle aux Draps de Gand, est certainement la plus ancienne maison romane du pays. Le pont aux Trous, trois voûtes cyclées du treizième siècle reliées à deux tours trapues et plongeant par deux arches puissantes dans les eaux de l'Escaut; ailleurs un étrange débris du château élevé par Henri VIII et qui, pareil à une petite ville, avait ses maisons, son église, son hôpital et son atelier à forger monnaie, fournissent de leur côté deux chapitres curieux au livre de pierre de la vieille cité, chapitres auxquels est demeurée attachée la sombre écriture d'un temps guerrier, bâtisseur de bastilles pour son compte quand il n'était pas contraint de les édifier pour le compte des rois. Ce château de Henri VIII, dont il ne reste plus maintenant qu'un fronton rongeon de tour, construit, puis démoli avec l'or de Tournai, ne coûta pas moins de deux cent cinquante mille florins à la ville, cinquante mille qu'il fallut payer pour l'élever, et deux cent mille qu'elle paya plus tard au roi de France pour le démolir.

XII

Environs de Tournai. — Les chaussées. — Maisons modernes. — Aux 13 sols pièces. — Antiquités du pays. Les carrières. — Leur exploitation.

Tournai est la capitale d'une région à la fois agricole et industrielle; tandis que, vers le sud, les usines, les fours à chaux, les carrières à pierre commencent le réseau d'exploitations qui peu à peu raccordent cette partie du pays aux grandes activités du Borinage et du bassin de Charleroi, à l'est et à l'ouest s'allongent des étendues grenues et ensoleillées où, à la place du croissement des pics et du ronflement des machines, meuglent et ruminent, à travers les silences de la nature, d'abondants troupeaux. C'est une des particularités de cette intéressante province, d'une si diverse valeur quand elle s'attaque au fer, à la houille, au calcaire et au sol, de multiplier les contrastes au point que, presque sur toute son étendue, une suite de paysages et d'idylles reflétés dans les miroirs de l'eau alterne avec les fulgurants horizons de fumées, de hauts fourneaux et de terrils qui partout multiplient leurs étouffes enchevêtrements.

A partir de Tournai commence aussi ce *défilé de parcs princiers*, de vieilles maisons féodales et de châteaux historiques qui, au milieu du bruit des usines industrielles, entières où sans trêve s'engloutissent les vies et les fortunes, aident à la conjecture de grandes existences quasi royales — immobilisées dans l'immensité et le désolé des fameuses mortes qui, à

au pas d'elles, merveilleusement dans une roue d'Iris toujours en mouvement, elles n'ont pas à courir après ce qui, comme un fleuve, coule naturellement à travers leur frais emplacement.

Avec ses charmilles, ses ombres, ses pièces d'eau et ses airs de petit Versailles, Beloeil, la fastueuse résidence des princes de Ligne, tout empli encore du sourire et de l'esprit du galant fêld-maréchal, évoque la pompe et la symétrie d'un siècle où même la nature s'accordait aux bienséances prescrites par le règne. Ailleurs, Chimay, perdu dans une solitude de bois et de bois, où s'éveille le souvenir de la Tallien, a la mélancolie des lieux qu'éclairèrent la gloire et la beauté et qui petit à petit retournent au silence et à l'oubli. Le feu peut bien les détruire et l'on connaît les incendies, ils découvrent frappés d'un signe qui les soustrait à toute résurrection.

Enghien aussi, la princière demeure, eut ses temps de magnificence. Mais aujourd'hui

CHÂTEAU DE BELOEIL.

bien effacé ? La Voliaire repentait de ses jambes grêles, en frappant le sol du bout de sa canne, les allées touffues sous le couvert desquelles un d'Arenberg, par amour de Jean-Jacques, s'était construit une chaumière en glui, mais une chaumière de grand seigneur, avec quatre ou vingt chambres, et le reste à l'avenant. Dans une croisière, le bisaïeul de l'Oncle donne toujours, comme alors, sa jolie architecture de temple-cale, reflétée aux eaux dormantes de ses bassins. Et derrière ses sévères courtines de lierres et de chèvrefeuilles, la chapelle, ses bijoux de décoration, avec ses retables, sa tribune et ses vieilles sculptures, se souvient peut-être encore de la grimace de singe croquant une noix verte qu'avait, en passant devant elle, le sardonique vieillard dont le rire devait dérider tout un siècle et n'a pas dérouté le mystérieux petit croisière.

Tandis que, parmi ces seigneuriales résidences, la plupart, enfermées à l'ombre de leurs murs-remparts, en une paix de silence et presque de mort, semblent, comme le palais enchanté

de la Belle au bois dormant, atteste le réveil de ce qui dans le temps fut leur jeunesse et leur gloire, et ne trouve plus qu'ivraies le grain et mauvaise herbe des grands parterres recouvrant le long des salles et des escaliers, d'autres, par contre, ne gardent l'air rébarbatif

GALERIES NEUVES DU CHÂTEAU-D'ARENBERG, DANS LE PARC RÉSERVÉ.

de bastilles ornées en gargote. Là une seule des maisons des princes de Ligne à Amblise, coiffée d'un toit en poivrière et ornée d'une tourelle à échauguette, a le plus fière

LE CHÂTEAU DE L'ÉCOLE DU PARC D'ARENBERG.

mine qu'on puisse rêver à un vassal bataillant et exhibe avec crânerie sur le ciel, derrière son mur d'enceinte pittoresquement lézardé et flanqué d'indestructibles maçonneries, restes des bastions primitifs. Épaulé à de puissants tourelles, Érasmus Lelong, qui de la maison de Croy passa à la maison d'Arenberg, après avoir connu de multiples fortunes, renversaient

de dix au fond de ce cornet qui est le hasard, évoque la pensée d'un burgrave vivant à l'ombre de ses mâchicoulis et soliloquant avec le vent, le vent, l'ombre triste des ancêtres errant sur les créneaux, parmi les vols d'autours et d'éperviers.

Non loin, Fontaines-l'Evêque entre sur large perche d'entre sur une délicieuse chapelle de gothique fleuri, en saillie dans un des angles de la cour, et, comme pour perpétuer la mémoire de quelque légende d'amour et de deuil, continue à refleurir dans son écusson cette énigmatique et troublante devise : « Qui-en-voudra-de-la-fille », dont lui est demeuré le nom de château de la Folie, qu'il porte toujours.

Entrée principale du château.

Trazegnies, un autre manoir, d'antiquité vénérable, a conservé à travers les mutilations et les restaurations — ce qui ne diffère guère — un reste de la rude grandeur qu'il devait avoir jadis, avant d'être déchu au rang de paisible gentilhommière ne gardant plus guère que contre les lapins de ses pelouses et les corneilles de ses tours.

Puis c'est, à Fontaine-l'Evêque, une tour gothique à lourdes pierres, où, au temps qu'il pouvait encore sur hommes des serrés d'acier de prise, des aigles faisaient leur couvée et qu'un grand industriel moderne a transformée en un nid d'une fraîcheur aimable et accueillante, singulière fin pour un autre aussi terrible !

Souvent le vieux repaire féodal est tout proche du hideux industriel, ce Caliban du siècle qui a pris la place de tous les ogres de la légende et, comme ces derniers, continue à prélever sur l'humanité la dime et la corvée ; mais le remplacement de ses poignets de fer et le fonctionnement de ses énormes machoires viennent s'opérer dans la mort des semblables, sous le couvert des grands bois qui leur font une ceinture de piété et d'oubli.

Château d'Ecaussinnes-Lalaing.

Quelquefois, il est vrai, comme un tronc resté droit dans un bois écimé par la cognée, le donjon n'est plus qu'un pan de tour échiquetée par le bec des ans et qui s'éventre au cœur de la ruine, sous le souffle des fumées montées des usines, avec une mélancolie hautaine et méprisante. Partout d'ailleurs les traces de l'humanité qui précéda la nôtre sont demeurées visibles à travers cette histoire écrite dans la pierre ; et quand ce ne sont pas des créneaux et des ponts-levis, ce sont des tombes, c'est de la poussière humaine qui parle dans la confusion de toutes les autres poussières. Une pensée d'art se mêle alors à toutes ces déchéances : parmi les curiosités de Tournai, les tombeaux des de Melun à Anvaing, des de la Roche à Ecaussinnes, des de Beaufort à Rumes et ceux des du Chastel à la Hovarderie signalent, du quatorzième au dix-septième siècle, la mode de la peinture polychrome à Tournai, où la peinture à l'huile était déjà appliquée à la sculpture en 1361.

Cette grande terre historique du Hainaut, qui fut dans le passé l'éternel champ de bataille des convoitises et des passions armées, prépare merveilleusement aux héroïques joutes de paladins dont les monts de la Meuse ont gardé partout l'homérique souvenir.

A Marienmont, non loin du parc des seigneurs de la contrée, cette puissante et secourable famille des Werrequé, qui a recommencé pour le pays de la bonne le miracle révélé par John Cockerill à Seraing, on voit se réveiller, sous la fusée des folles végétations enlacées aux pierres d'un palais en ruine, la vision tragique des représailles de Henri II. L'armée impériale lui avait brûlé son château de Pourdie, et à son tour, doublant les étapes, il arrivait comme un loup affamé de destruction, par monts et par vaux, revoir ses Marienmont les tuiles rougeoyantes de l'incendie. Il suffit d'une nuit pour que du palais où Marie de Bourgogne tenait sa cour de rit et de gaîté, parmi les fraîcheurs ombreuses d'un beau dôme de pierre accommodé au goût de la Renaissance par l'architecte tournois Jacques Dubrocque,

LA CHAPELLE DU PARC D'ENGHIEN.

il ne restât plus qu'un amas fumant de décombres duquel émergeaient des pans de murs où une main avait buriné : « Bonne ville, souviens-toi de Folembray ! »

Les grandes façades percées de hautes baies symétriques et les débris de portiques aux fines silhouettes qu'on aperçoit encore aujourd'hui sous le tuteau des lierres, forcent que la nature met au cadavre décomposé du passé et dont elle enveloppe avec une maternelle pudeur la nudité des vieilles pierres, attestent l'inexorable retour des fatalités. La saison où la vengeance des rois de France fit couler un fleuve de flammes, les armées de la République à leur tour déchaînèrent les rouges meutes de l'incendie ; et, de même que le palais de Marie de Bourgogne avait connu sa première fois dans le naufrage du feu, le palais reconnaissait sur leurs ruines par Albert et Isabelle avec la pompe particulière à Rubens s'en alla pareillement dans une pluie d'étincelles.

Du haut des remparts l'œil voit se dérouler à présent, au pied des glacis où s'étendait le mouvement des royales splendeurs abolies, d'autres monuments, d'une grandeur plébéienne et farouche : c'est le groupe des charbonnages de Maisières. Et, comme si la tradition du Feu devait demeurer liée aux destinées de la contrée, tandis qu'il fait disparaître et balaye la magnificence des anciennes cours, il est entre les mains des hommes d'aujourd'hui l'ouvrier actif et le collaborateur intime de ce grand artifex de la prospérité publique, dont les usines plongent aux entrailles mêmes de la terre et qui projette en l'air ses cheminées hautes comme les tours qu'elles ont remplacées à l'horizon.

Dans tout le Hainaut, c'est la même activité constante. A Ath, centre d'une union d'industries, une tour quadrangulaire, la tour Burbant, énorme tronçon de pilier qui ne supporte plus que le vide, et, au temps de Baudouin IV, servait d'assiette au donjon d'une forteresse, parle encore du redoutable appareil guerrier des constructions militaires du douzième siècle. Le contraste est saisissant entre ce lambeau vestige d'un monde de fer et le joli aspect moderne de la petite ville, ses boulevards, son parc, ses écoles, ses maisons, ses promenades, cette grande plaine de l'Esplanade où s'exercent ses compagnies d'archers et de tireurs à la perche, les belles rentes qu'elle possède aujourd'hui, et qui, les jours de dimanche, s'en vont faire cortège aux légendaires géants dont tout véritable Athois est non moins fier que les gens de Mons le sont de leur immortel Boudoc.

TOUR DE BURBANT.

Cette grande famille des géants, amoureuse des copieuses hermines de la maison de Bourgogne, sous laquelle leur gloire bouffonne s'éveilla, garde dans les vieilles provinces des racines si profondes qu'il est permis de s'y attarder ici encore un instant. On les retrouve à Bruxelles, Anvers, Lille, Dunkerke, Cambrai, Douai : partout ils ont droit de bourgeoisie dans la cité, se mêlent aux allégresses populaires et sont traités comme des officiers en qui s'incarnent presque à la longue les franchises publiques. Ceux d'Ath, très nombreux à l'origine, se composaient, outre Goliath, qu'on appelle Goyasse dans le pays, patron des arbalétriers de Saint-Roch, de Tirant, patron des archers de Saint-Sébastien, des quatre fils Aymon et de leur inséparable monture, le cheval Bayard, dont la hideuse animalité se métamorphosait en une sorte de personne humaine dans la chimérique confrérie.

Déjà au quinzième siècle, cette grosse mascarade agrémentait la procession religieuse qui sortait lors de la grande foire de septembre, un de ces immenses rendez-vous de marchands, très qu'en connaissait ce temps-là et où de partout l'on accourait comme à un pèlerinage d'affaires et de bombances. Depuis, les malheurs se sont abattus sur ce groupe si bien uni et ont disjoint le faisceau de leur parenté. Tirant, les quatre fils Aymon et Bayard ne figurent plus aux kermesses de la ville, mais seulement le bon Goyasse et un personnage nouveau, le farouche et chevelu Samson.

Toute cette histoire de mannequins est d'ailleurs fort drôle : les Athois vous diront que, des signes de décrépitude et de vieille mélancolie s'étant révélés chez l'honnête Goliath, on lui donna, vers 1745, une compagne, dont la couronne et le sceptre n'ont jamais varié et sont encore proposés en exemple aux dames de la ville. Quant à Samson, il paraît difficile d'embourgeoiser si inquiète aventure en la couronnant d'un mariage avec la fameuse Dalila, de laquelle lui vinrent tous ses malheurs. Aussi laissa-t-on le pauvre Samson sans femme.

Touchée la fidélité qui se montra si cruelle à son égard dans le passé semble pendant longtemps ne pouvoir se résigner à l'abandonner à sa sévérité de vieux célibataire. Conjointement avec le terrible Golath et les autres membres de la famille, il fut proscrit sous Joseph II, comme entaché vaguement d'obscurantisme.

Les grands bouleversements ont lu vie dure : toute la bande reparut lors de la révolution brabançonne, mais pour peu de temps, car une nouvelle proscription, plus terrible que l'autre, les replongea aux oubliettes d'où les avait pendant un court moment tirés la vieille sympathie populaire. Le citoyen Jacques Lacombe, délégué de la République et grand prêtre de la déesse Raison, qui leur porta ce coup affreux, leur eût peut-être laissé la vie. Un petit bossu qui sortit à point nommé de l'ombre, comme ces diables du fond de sa loge, fit allumer un vaste bûcher où tous ces bourgeois d'antan, dont les ancêtres avaient si longtemps sauvé les bonnes gens, furent impitoyablement brûlés.

Après cette exécution radicale, on croit pu croire à jamais exterminés ces terribles

ENCEINTE ET CHÂTEAU D'ANVERS.

ouvrables, si la gaîté d'un peuple n'avait le merveilleux secret de ressusciter ses idoles. Sept ans s'étaient à peine écoulés depuis la funeste catastrophe, que, comme le phénix renaissant de ses cendres, Samson, Golath et sa gigantesque reparurent un matin de foire dans la rue, tout éclatants de peinture neuve et promenant sur le foule leur bonhomie monstrueuse de colosse. Samson, il est vrai, avait mis à profit le temps passé dans le sépulcre des ombres pour méditer sur la nécessité des compromis et devenir un profond politique : le chaperon à cornes sur la tête, des tartines de laine rouge aux épaules et le rudegan lui laissant le dos, l'antique ennemi des Philistins portait l'uniforme des grenadiers de notre République qui l'avait vaincu avec tant d'autres ennemis.

XIII

Les mineurs.

La grande zone calcaire qui commence au delà de Tournai et comprend au sud d'Ath vers Mulle, pour de là se diriger vers Leuze, Soignies et Écaussines, cache à l'industrie du Hainaut une source de richesses naturelles qui s'ajoutent à toutes celles qui font de cette province la grande usine où s'élabore l'or du pays entier. Sous l'effort sans trêve des carrières, le sol s'est creusé de profondes ravines qui rendent reflet ici, mais avec d'autres aspects, la physionomie tourmentée de la contrée charbonnière.

LE PUITS MINIER.

Tandis qu'en Borinage la saison ramène en hâtereuses pluies sous lesquelles le ciel et la terre s'amollissent comme d'un grand crêpe tendu par l'espace, lâches d'impalpables suies grises poudroient au-dessus des innombrables trous béants des carrières, parois à de prodigieux entonnoirs taillés par des marteaux de cyclopes dans les parois lisses de la roche. Quand de la crête on plonge les yeux dans ces gouffres en forme d'entonnoirs de soixante mètres parfois à pic, crête, semble-t-il, plaît pour des capricornes que pour des hommes, on voit s'agiter au fond un peuple d'ouvriers qui, à cette distance, ressemblent à des gnomes fouillant le gîtes même de la terre.

La bataille qui, au Borinage et au pays de Charleroi, se livre dans les ténèbres contre le charbon, se renouvelle ici au grand jour contre le granit qu'il faut rompre avec la dynamite avant de le desceller avec le pic et de le concasser avec le maillet. Le labeur est terrible de part et d'autre : si le froid d'une nuit éternelle met par rivage aux épaules du charbonnier, dans ses puits couverts d'ours noirs et glacées, le travail du tréfonds, le carrier, lui, dans son usine que les flammes des cyanures transforment en fournaise, sue et halète sous la morsure dévorante du soleil, réverbéré de roc en roc en une ronde de plomb fondu. Quand le flanc taillé enfin cesse de le harceler, un autre est moins redoutable, le gel hivernal, sévit, changeant les fêlures de l'été en englacements de lumières qui semblent des miroirs de glaçons. Comptez encore les incessantes comparutes de sang où vit cette âpre population, toujours à un doigt d'être engloutie tout au fondement, broyée sous une pluie de quartiers de roc ou lancée au ciel avec les éclats de la mine.

A tout instant l'air est déchiré par des détonations d'artillerie : réfraction de proche en

proche jusqu'aux lointains horizons. En même temps une colonne de débris, violemment détachés du roc qui lui-même vole en morceaux, s'élance au plus haut des airs, entraîné l'explosion d'un volcan ; et retombe la carrière, en ce moment, à bien l'air d'une bouche volcanique vomissant parmi les tourbillons de fumée et de poudre sa fermentation intérieure. Malheur à qui ne s'est pas enfui à temps ! Et cependant telle est pour ces hommes l'habitude

CHAPELLE DU CHÂTEAU DE LA HULPE.

d'affronter la mort sans pâlir que, presque indifférents parmi cette conflagration qui s'apprête et dont les premiers roulements sourdent de toute part presque sous leurs pieds, ils ne se pressent pas de quitter leur travail et attendent pour fuir que la mèche, au bout de laquelle est l'extermination, soit à peu près consumée et qu'il n'y ait plus entre eux et la Cannade qu'un pan grand comme celui d'un rideau. Enfin une petite flamme éclate, rouge sur le fond gris des rochers, s'élance un serpenteau qui se tord, et tout à coup le sol crève, les blocs se coupent, un nuage de poussière et de pierrailles se projette par l'air, tandis

qu'au loin, sur les routes, les passants, gares dès le frileux éveil-matin de la chaude d'entretenement, luttaient comme au glas, regardent pleuvoir à travers les arbres déchirés les trombes d'éclats semblables à des projets de mitraille.

Tout cela rend le pays sévère au fond, mais d'autant plus intéressant à parcourir. Les hommes, robustes et puissamment musclés, par l'habitude de cette incessante gymnastique qui consiste à grimper le long des parois rocheuses, à ramasser des cailloux énormes et à broyer le grès sous le rebondis des marteaux, y sont presque pareils à des lutteurs de palestre athlétiques dont les simples forces se développeraient sur les gradins d'un cirque ; et la comparaison paraît d'autant plus naturelle que ces immenses carrières, évidées en forme d'amphithéâtre,

UNE CARRIÈRE AUX ENVIRONS.

avec leurs rangées étagées échelonnées sur les parois, ressemblent elles-mêmes, la plupart du temps, à de vastes arènes ouvertes pour des jeux olympiques.

Chaque centre a d'ailleurs son genre d'exploitation particulier : à Soignies, à Ruffle, aux Ecaussines on extrait le petit granit dont les larges dalles bleu turquin, d'un grain à la fois dur et fin, s'encadrent harmonieusement dans les ordonnances d'architecture. Ecaussines taille intelligiblement dans son porphyre le dur pavé des rues et en utilise jusqu'aux déchets qui, broyés par les cassoirs de pierre, s'en vont empierrer au loin les grandes routes. Tournai exploite à la fois la chaux et la pierre bleue. Et quand les carrières cessent, le sol livre à l'industrie d'autres éléments, comme par exemple la terre plastique d'Hautrage, qui sert à cette nationale et caractéristique fabrication des pipes de Nimy.

Partout les cheminées d'usines fument, les machines ronflent, les ateliers s'illuminent dans la

rie de hautes fumées. Pas un coin de cette terre si riche ne chôme. A Bonsfonds, à Baudour, à Boussoyaux, à Kessales, la fabrication du poêle et du fourneau multiplie par milliers la même ossature de ce fer art des porcheteurs de Tournai, au temps où Tournai était célèbre aussi pour ses tapisseries. Ces nobles applications du génie d'une race industrieuse n'ont pas péri tout entières : il y a toujours dans la ville « aux Chaux Ouchies » des tapissiers de haute lisse et des porcelainiers habiles; mais peut-être ces derniers auront perdu le secret de la perfection qui rendait l'ancienne porcelaine tournaisienne, marquée aux épées rouges, comparable à la délicate fabrique sortie des fours de Sèvres.

LAMBUSART.

Chacune des petites cités qui peuplent la province joue son rôle dans les activités générales, réunies au rouge qui, si petit qu'il paraisse, manœuvre sans relâche et contribue à faire marcher la machine. De Lessines sort, en 1775, le premier échantillon de chicorée; plus tard la fabrication des glucoses chimiques s'y établit à demeure; et ces deux humbles industries finissent petit à petit par alimenter la Belgique tout entière. Leuze exporte par ballots innombrables sa bonneterie; Ath a ses filatures, Peruwelz sa cordellerie, Soignies ses grès et ses engrais. Puis ce large mouvement industriel décroît progressivement dans les bois de l'Entre-Sambre-et-Meuse, et la Sambre, qui naguère coulait dans un terrible empourpré des réverbérations d'un ciel de feu et reflétait de farouches paysages incendiés, se change, au sortir de ces usines, en une délicieuse rivière traînant ses eaux à travers les rêveries d'une contrée familière et rustique. Toutefois, comme si l'activité des hommes, après le terrible enfièvrement des villes, ne pouvait se résigner à abdiquer entièrement l'énergique

royaume du travail, de rares usines font entendre encore par places, telle des lointains tonnerres qui doucement s'éveille dans la sourde épaisseur des taillis, le grondement de l'homme de fer emprisonné dans leurs armatures. Mais c'est là l'exception. Aux limites de Marchiennes, on se croirait transporté dans une de ces vallées du pays namurois creusées par les cristallines transparences des eaux de montagnes au fond desquelles, sur les minces feuilletages d'un lit de galets, l'éclair argenté de la truite fait des miroirs des rochers et du ciel mouvants. Landrichies, le joli village dont les maisons s'égrènent dans une ceinture de prés et de bois, comme les oeillets d'un rosaire entre les doigts d'un pâtre, est une escale où expire la rumeur des riches cultures, parmi des gazouillis d'oiseaux, des meuglements d'étable et des douceurs de vie champêtre.

L'approche de la grande chaîne montagneuse qui dentelle de ses crêtes les bords de la

L'ABBAYE D'ALNE.

Meuse, se pressent déjà les vieux manufactures enfouies en larges plaques crayeuses dans le flot sanglotant; prolongées quelquefois par un assez long espace, elles sont comme les contreforts soutenus de l'énorme mur rocheux qui presque sans interruption s'étend de Rimaut à Givet. Laissez-vous aller à vos sensations, tandis que vous remontrez la Sambre du côté de la frontière. Au long des rives se succèdent, dans la fraîcheur d'un aimable paysage, des villes et des villages où n'a point pénétré l'inquiétante maladie de ce siècle, intérêt en un si poignant symbole aux chaudières et aux machines de la contrée industrielle, et qui, soumis au retour régulier des humides besognes journalières, connaissent les rassurantes douceurs de la médiocrité. De Landrichies au petit hameau d'Aulne il y a vingt minutes de marche à peine; mais ce court trajet suffit à effacer de l'esprit le dernier souvenir des fièvres prochaines, et les ruines de la vénérable abbaye, qu'on découvre tout à coup devant soi, dominant, de leurs restes d'ogives où le lierre a remplacé aux fenêtres les meneaux flamboyants de l'église, le moulin, la maison de l'éclusier et les trois ou quatre petites fermes qui composent toute

l'agglomération, achèvent l'entrée commencée par la salle de la guinguette et vont enfoncer

vers

en de lointains replis. Un hospice de vieillards s'est abrité presque sous les ruines

ue de commerce

croulantes de la maison religieuse: on les voit aller et venir, accablées d'infirmités et tremblant,

dans l'herbe haute, parmi les tronçons de colonnes, les débris de pierres, les arcs brisés des nefs; et ces humbles figures touchées déjà par le doigt de la Mort sont comme les vivantes images des mélancolies du lieu.

Plus loin, Thuin, couronné au sud perché aux anfractuosités du rocher, érige au flanc de la colline une pittoresque dégringolade de toits sur laquelle se projette l'ombre d'un vieux clocher, proche d'un cimetière herbu où s'élève de moisis une solitude de petites croix, dans une église concentrant de sa hauteur tout le coupeau de la montagne; mais l'église a disparu

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE THUIN.

et la tour elle-même s'est changée en beffroi, service aussi grise que, du bord de l'eau, on voit se détacher en plein ciel, par delà les rampes qui mènent à la ville haute.

A une heure de route de Thuin, Lobbes pittoresquement s'échelonne sur des collines, et par les degrés d'un escalier, large rue ouverte aux innombrables files de pèlerins qui s'en viennent intercéder, pour la guérison de leurs enfants, auprès de sainte Ermelle, la patronne du sanctuaire, monte à sa vieille église romane demeurée à peu près intacte à travers les siècles, avec ses arcades ouvrées séparant la nef centrale de ses bas côtés et reliée par une suite d'arcades dont la dernière, à la hauteur du chœur, est formée de doubles cintres géminés, appuyés à une colonne cylindrique. Une baie cintrée, pratiquée dans le mur qui termine les collatéraux, s'ouvre sur les degrés d'un sombre couloir conduisant à des obscurités plus grandes encore, celles d'une crypte peuplée de sarcophages et de pierres tombales. Ces

funèbres monuments perpétuent le souvenir des abbés qui se succédèrent à cette abbaye de Lobbes, rivale de celle d'Aulne et sombrie comme elle dans la tourmente révolutionnaire ; mais, tandis qu'à Aulne le cloître a gardé, à travers la ruine, quelque chose de ses gloires primitives, rien ne signale plus la grandeur de la maison religieuse de Lobbes. A peine quelques restes de cloître et un corps de bâtiments sans majesté, où sont aujourd'hui logés les services d'une modeste petite gare de chemin de fer, attestent l'ancienne puissance d'une institution qui eut une heure de puissance et d'autorité.

On ne peut se défaire de l'attrait de la mort. Il semble que, un doigt sur la bouche, elle vous attende sur les marches qui mènent à la crypte ; sa main glacée vous y guide à travers une ombre froide qui fait passer dans les os comme la sensation anticipée des cimetières ; et çà et là d'humides suintements ressemblent à des ruissellements de larmes pleurées par d'invisibles yeux. Cependant, si impressionnante que soit ici l'image des choses éteintes, l'émotion n'égale pas celle qui s'empare de l'esprit quand, remonté au jour après cette station parmi les sépulcres, on s'oublie à rêver dans la vénérable antiquité de l'église. Les d'antiques piété où tant de générations ployèrent les genoux et qui replonge la pensée aux austérités du culte primitif.

Bientôt les villages s'espacent ; la terre, aux approches des grands bois de Fauce et de Chimay, prend un aspect plus tourmenté ; on sent que la nature va reconquérir ses droits souverains après avoir permis à l'homme de la violer des impérieuses exigences de son génie. Et cette grande province d'une vie si tourbillonnante et qui attire au feu d'activité à toutes les forges de l'industrie s'achève, à ses extrémités, dans la sérénité des vallées solitaires, parmi les rampes sombres des bois dévalant jusqu'au fond des horizons et les moutons éteindus des fagnes, vastes régions désolées sur lesquelles la culture est demeurée sans prise et dont les mares s'allument dans le couchant comme de rouges miroirs où la lumière agonise avec des splendeurs mourantes.

XIV

Mons. — Aspect de la ville. — La foire. — Dessous des hauts. — Une ville souterraine.

Quand on roule sur cette heureuse ligne du Midi, où rabotent incessamment les trains de la France, on aperçoit, au sortir des bois de Ghlin, une gloire coupée de cimes, à l'horizon de laquelle, plantée sur une butte, une tour fait face à une masse trapue et puissante, par-dessus des plans de toits fuyant dans tous les sens. — Mons ! » crient les gardes ; et, après avoir dépassé la gare, on voit s'élargir devant soi les ramures d'une large rue, qui ne tarde pas à se rétrécir et, laissant, coupée à angles brusques, filant entre des terrains souvent illusoires, aboutit à une vaste place où se dresse l'Hôtel de ville. Cette voie irrégulière, au pavé cahoté, est pourtant la principale artère de la ville, celle où se fait le mieux sentir la respiration de ce peuple sous des gaîtés, et celle aussi par où se répand le plus activement la circulation entre le marchand. C'est le quartier des boutiquiers et des grands étalages, une rue de la Madeleine de chefs-lieu de province avec des vitrines décorées d'arc-en-ciel de couleurs et de polychromie type à l'œil.

Là, dans ce vaste hôtel, les jours de marché et de chasse, affluent de tous les points du Borinage la rude population des houilleurs du fer et du charbon. Des gais des charbonnières et des vertes noirs on les voit descendre par grands bandes, flot rampe et bâchure aux expositions

de visages narquoises ou bêtasses sous les cascharges de feuille incrustés dans la pate. Comme une ame qui se prime au goulot d'un entonnoir, cette foule pataude et bigarrée se tasse en se bousculant devant les magasins, avec d'infinies et pareilles curiosités pour les triviales complaisances dont les rayons regorgent. Mais, pour ces baboeufs arrivés à la suite des foires et qui s'en viennent une ou deux fois l'an s'enfoncer au gaz de la ville, grosses platines étourdies par le claquant des montres et le cri des sonnettes, est comme la capitale de ce royaume des ombres où s'écoule leur dure existence. Leur rêve de dissipation et de folie ne dépasse pas la splendeur des baraques illuminées qui, pendant quatre jours, au temps de la Sainte-Barbe, couvre l'aire de la place et allument dans le noir des pyramidales torquelles éblouissent leurs yeux.

Cette foire si populaire est, avec la kermesse de la Trinité, une des grandes journées du calendrier montois. Non seulement les comtadins, mais le petit peuple de la ville attend ce moment de l'année pour faire ses emplettes, se remonter en ustensiles de ménage, se rapiécer aux innombrables étalages que les marchands flamands, wallons et français installent sur le théâtre des exploits de saint Georges combattant le Dragon.

A Mons on nombre le temps par les stalles des foires, qui deviennent ainsi comme une légende au moyen de laquelle se suppute la date des ans. A chaque instant vous entendrez dire : « Il y eut tant d'années à la foire dernière », et cette disposition à tout rapporter à une date joyeuse répond aux autres signes qui, dans le cimetière local, traduisent le goût des souvenirs.

La foire, à dire vrai, dans un temps où la « boutique à spinse », accrochée à tous les angles de rue, fleurit comme une foire permanente et rend de plus en plus aggravante la présence excessive de ces nomades du pays, colportant de ville en ville leur commerce et leurs trésors, a gardé un certain appoint qui explique sa vogue persistante. En quelques jours l'errante tribu des forains a bâti sur la place une éphémère et pittoresque cité aux maisons de toile et de papier peint, que des disposeurs, des machinistes éclatants, des barioleurs d'or et de couleurs vives font ressembler à d'illusoires fonds de théâtre, tant ces profonds connaisseurs du cœur humain, experts dans l'art de chatouiller les fibres sensibles, savent exploiter les inébranlables supercheries du merveilleux!

Echoppes, tentes, installations de cirques, faisons humble par se tasser au point de former une masse compacte où la circulation n'a plus, pour s'épancher, que d'étroits couloirs qui sont comme les rues de ce grand bazar. Les « salons » de consommables et de discours de bonne aventure, les comptoirs à loteries et à pommes de terre frites, les baraques de saltimbanques, les installations de tir à la chandelle, s'échelonnent aux vitrines des vendeurs de joailleries, aux étalages de poupées et de polichinelles, aux tables garnies de nappes bourgeoises de rouge et de blanc sur lesquelles s'entassent des monts de pains d'épice et s'alignent des files de bocaux de pistolettes, de cornets, de coupes de Dijon et de macarons, friandises pourvoyeuses auxquelles ne résiste pas le gros appétit populaire.

Mais attendez que sur tous ces appâts, qui sont comme la répétition générale de la pièce définitive, le jour de l'ouverture ait fait tomber ses trois coups de minuit! Attendez surtout que, dans ce champ clos des curiosités, les trains supplémentaires de la Sainte-Barbe aient déversé les bataillons de Bray, de Wasmes, de Carnières et d'Elouges! Alors toute la place s'anime d'une émotion inoubliable; les boutiques sont prises d'assaut; vous voyez se tendre à la fois vers les cartes que des ingénus distribuent moyennant deux sols et dont les confuses légendes annoncent la prospérité d'un des innombrables trésors qui garnissent la montre; on se rue aux roues de fortune tournoyantes dans un étincellement de vases à filets d'or, de boules

de métal, de chandeliers en terre cuite et de petites statuettes barbarement coloriées; tout ce qui est jeu de hasard attire à son appât de chance rapide les pauvres diables pour qui la vie n'est si souvent qu'une lutte et qui se retrempent aux satisfactions de ces minces coups de fortune. Et quels cris! quelles clameurs! Les voyons voix éraillées par la nécessité du boniment dans le bruit de tonnerre des cages pénétrées au fond des fosses et des brillantes monnaies sur des plaques de tôle, se croisent à travers le grincement aigre des tourniquets, les appels incessants des montreurs, la bousculade en salmis des soudards de palais *Régie* sautant sur les planches de leurs charrettes changées en *comptoir*, les roulements de la grosse caisse et les déchirantes sonneries des cornets à pistons, amortant la fonte au pied des théâtres sur lesquels parodient les lolichons.

Un besoin de s'étourdir dans des gaîtés à coups de gueule et à coups de poing pousse à toute sorte d'extravagances bruyantes ce peuple échappé aux servitudes de son grand labeur sans trêve et qui, dans les *éphémères* folies de cette annuelle reprise de bals, mal comme une *bête* lâchée à la hantise terreur de se savoir libre, oublie les dures contraintes qui le reprendront le lendemain. A travers que l'heure avance, rapprochant le terme de ces espèces de hyperexcitations qui donnent à cette inepte fureur l'illusion d'une saveur d'oubli et de joie, le tapage augmente avec le délire, en même temps que la place, fourmi*l*ante de peuple en peuple sous l'allumement des lampes dans la nuit tombante, s'apprête pour le coup de feu de la soirée, au bruit-fou assourdissant des estrades arpentées par les pitres, des fritures fumant comme de petites usines, des orchestres hâtant leurs hoquets, des carrousels sonnillant au roulement des orgues mécaniques, des baraques s'égosillant à vanter leur marchandise avec des rires épouvantés qui se perdent dans le bourdonnement des tambours, le pétaradement des clarinettes et les hurlements de baromètre éjectés à travers les portières des féeriques de spectacles debout sur l'estrade et parés, avec leur grand cornet de cuivre qu'ils promènent sur la foule, à des capitaines de navires commandant les manœuvres d'un abordage!

Quand l'heure du dernier train sonne enfin, les rues s'emplissent de longues files de titubantes silhouettes qui, du pas fraternaliseur des ivrognes, regagnent la gare en chantant, sanglotant, hoquetant des louanges et mêlant des rondes, dont le bruit prolongé à travers le silence des carrefours va troubler les placides bourgeois dans leur lit. A l'embarcadère, le grouillement est indescriptible, malgré les efforts des gendarmes et de la police urbaine pour contenir les poussées et empêcher que cette foule, affolée et rare jusque parmi les rails, ne se fasse écraser sous le ventre des machines. File-moi en s'entassant dans les voitures, au milieu d'un tonnerre effroyable de claquements, de rires, de jurons, les femmes assises sur les genoux des hommes, tout le monde tapant des pieds, grelottant des refrains, poussant des cris d'animaux. Mêlée après que le sifflet du départ s'est fait entendre, l'air est encore déchiré par les hurlements qui s'échappent des portières et sont comme l'adieu aux gaîtés et aux folies de ces heures englouties dans la nuit.

XV

Le combat de Lamoral. — Les Doudou. — La « cat » d'or. — Les processions.

Comme Tournai demeurera toujours pour ses enfants la ville aux Cloches, on commence à appeler Mons la ville du Beffroi aussi longtemps que le Château se dressera sur la colline qui domine la verte campagne de Thulin. C'est que le Beffroi, qui, pour le Montois,

Le retour des soldats après la prise de Sébastopol.

à des airains incomparables (à telles enseignes que, revenant de Paris, un digne enfant de la cité ose proclamer un jour avec conviction devant ses concitoyens ravis : « Paris serait la première ville du monde s'il avait le Doudou »), tirent dans l'esprit populaire la place d'une sorte de génie national, dont l'illustration se mêle à la gloire même de la cité.

Vraisemblablement, à moins qu'on n'accepte la légende du fameux dragon de Wasmes mis vers 1133 par Gilles de Chin, le très véridique combat de monsieur saint Georges contre le Lumeçon perpétue quelque représentation des confréries de Saint-Georges, petit à petit détournée de ses primitives significations et pourtant demeurée conforme à l'esprit de la tradition. Dès la veille on a tracé sur la Grand'Place, au moyen de pals, l'enceinte qui servira de théâtre aux exploits du saint, personnifié par quelque joyeux maréchal des logis de la garnison ayant aux passes d'équitation, et qui, le chef casqué d'un cimier à panache et la poitrine bardée d'une cuirasse, finalement doit consommer l'extermination. Mais ce n'est pas sans de pénibles efforts que le vaillant cavalier parvient à se rendre maître du monstre : constamment, en effet, celui-ci, avec le gigantesque bond d'une tour qui se mettrait à sautiller sur elle-même, virevolte dans le cirque en menaçant les concurrents d'un animal irrité, et par des coups lancés de son énorme échine cherche à contrecarrer les adresses hippiques du valeureux preux, dans sa chevauchée agressive en même temps que défensive.

Figurez-vous un monumental tétard au ventre renflé et à la queue effilée, recouvert d'imbrications imitant vaguement la cuirasse squameuse du crocodile, dont le drapeau cérébelé, origine de toutes ces paraules, aurait eu, s'il faut en croire la tête de mauvais pèlerinage gardée ainsi qu'une relique à l'hôtel de ville, les mêmes agressives de la formidable ancêtre. Rien, toutefois, n'évoque moins la pensée d'une bête malfaisante que l'espèce de masque humain, souriant de gros yeux et muni de lunettes, au moyen duquel un obscur artiste s'est efforcé d'en réaliser la chimérique ressemblance. Le débonnaire dragon n'espérait même de rendre la joute parfaitement illusoire, tant son énergique et sa puissante personnalité peu aux manœuvres décisives, s'il n'était aidé dans ses exercices giratoires par une couple de farauds en casque à mèche, chargés de suppléer à sa pesante inertie par mille ingéniosités, soit en dérobant très haut et d'une façon menaçante son appendice caudal, soit en le faisant courir à travers la place de vertigineuses boucles, cependant que, lancé sur sa piste au galop d'un fringant destrier, le magnifique saint Georges semble lutter contre des dangers toujours renaissants et dispute sa vie aux ruses du démon caché sous ces grotesques apparences.

Ce ne sont pas les seuls protagonistes du drame héroïque qui se commente en ce moment devant les yeux des foules amusées, et, à l'exemple des tragédies antiques, met aux prises, sous la forme d'un envoyé du ciel et d'une hydre venue par les enfers, l'éternelle dualité qui régit le monde. Des êtres fabuleux, comme les centaures mi-hommes et mi-chevaux, traînant après eux un simulacre de coupe chevaline sous laquelle on voit s'agiter, par un effet des plus comiques, le bondissement d'agrestes pantalons effrangés, envahissent aux côtés du valeureux capitaine accablé des rudes désordonnées de postures échappés à l'enfer. La mêlée passée dans les foules agrémentées de grelots, ils s'épuisent en vaines efforts pour contenir l'élan de leurs montures, où plaît, puisque on les relance agrégats la solution humaine et la tête demeurent étrangement unies, pour refléter leur propre impétuosité. Et, partout où le héros est exposé aux attentats du Doudou, ils accourent, en nuit et en bondissant, faire diversion aux feintes qu'imagine la perversité du monstre.

Pas plus d'ailleurs que le grand saint Georges n'opère seul dans ce combat sans trêve et sans merci, où les « chevaliers » ont reçu des ténébreuses providences la mission

de la souveraineté et de la défendre, le diabolique animal s'est livré à ses cruels instincts ; pour équilibrer les chances, le cortège des *ridders* l'a traîné d'une route de traîtres rappels contre, armés de lances auxquels est accrochée une roue et portant dans le dos des masques grimaçants, attributs de leur démoniaque origine. Mais, jugeant sans doute ces « diables » eux-mêmes insuffisants devant les miracles que peut l'héroïsme au service d'une cause sainte, il leur a adjoint, par surcroît, des archétypes dont l'aspect terrifiant serait bien fait pour mettre en fuite les chiens-chiens, si ceux-ci n'avaient en eux le courage qui triomphe de tous les maléfices. Avec les « hommes sauvages », des pieds à la tête couverts de feuillages en papier et armés d'énormes massues qu'ils font tournoyer en de grands moulinets, se complète le contingent des milices infernales.

Une fureur sombre et qui montre bien à quel point les comparses de la bouffonne tragédie sont peintres des vertus de leurs rôles, se révèle dans l'extraordinaire précipitation avec laquelle les diables déversent sur leurs partenaires, les bonnes et secourables chiens-chiens, la pluie des lattons : de leur côté, les hommes sauvages, toujours prêts à frapper l'air de leur terrible « goedendag », combinent avec des pensées d'extermination le sens des belles attitudes classiques, telles qu'il s'en voit dans les saints en scène athlétiques de Michel-Ange.

C'est, entre les multiples scènes qui composent les temps successifs, un pêle-mêle sans trêve où par moments le ciel semble près de succomber sous le harcèlement de l'esprit du mal, fertile en ruses abominables ; à droite, à gauche, partout, les carriers de ses machinations se répandent, aides comme des mouches guêpières à la destruction ; mais toujours les chiens-chiens et leur patron, le noble saint Georges, surtout triomphants des embûches que leur dressent leurs rusés adversaires.

A la fin, une vieille défaillance calmait l'ardeur du Dondon et de ses acolytes ; les frénétiques qui, selon l'ordre providentiel, doivent assurer la victoire du Juste contre les attentats du Démon, accomplissent petit à petit leur œuvre en épuisant les forces des méchants et en permettant qu'en contraire celles des bons redoublent à mesure que l'hostilité semble se rapprocher du dénouement. C'est en vain que le dragon s'acharne dans une série de bousculades désordonnées, dont la violence a pour unique effet de rendre plus active et plus tourbillonnante la chevauchée du soldat de Dieu : il faut qu'il succombe pour satisfaire à l'indestructible soif de justice dont s'emplit le cœur des foules, dans les moments où la conscience humaine est en jeu. Aussi voit-on tout à coup le saint se hausser sur ses étriers, de longs éclats de sainte colère éclairer sous son casque, et, la lance en arrêt, chercher le défaut de la cuirasse où le coup qui mettra fin à ce combat inhumain atteindra le plus sûrement aux entrailles la bête effroyable. Le sang, à la vérité, ne coule pas, pour la raison qu'il serait impossible d'en arracher une goutte à un être purement spirituel et qui n'a pas de sang à verser : mais l'épopée n'a que faire de ces vulgaires matérialités et cependant s'accomplit, aussi indéniablement que si les lois naturelles gouvernaient à son tissu. Tout le monde est convaincu que le Dondon est mort véritablement, et cette certitude supplée à tous les autres témoignages.

Aucune réalité n'aurait d'ailleurs le don de passionner plus vivement le peuple assistant que cette représentation héroïco-bouffonne aux péripéties de laquelle il assiste avec des alternatives de tristesse et d'allégresse, selon que la victoire paraît balancer entre les diables et les chiens-chiens ; et, quand le Dondon roule enfin aux pieds du saint Georges, la clameur qu'il élève vers le ciel semble le bruit d'un torrent qui a rompu ses digues et se répand à travers la campagne. Aussitôt les musiques, qui n'ont pas cessé un seul instant d'accompagner du roulement de la grosse caisse et des retentissantes fanfares du cuivre le cliquetis des armes et le claquement sourd des roues, tournent leurs ouvertures en dispersant d'une sorte

LE CHEVAL DE BRONZE.

de marche guerrière, bien que l'air du Boudou, qui est l'unique thème sur lequel, depuis le commencement de la fête, elles se soient à peine exercées, fasse cette fois encore les seuls frais de ce pieux triomphe. Et comme cette tempête de sons n'était pas suffisante pour célébrer dignement la défaite du Lancelot, les braves pompiers qui, pendant tout le temps des assauts, sont restés, eux aussi, au combat meurtrier et se chargeant par pelotons des deux points opposés de l'arène et se tirant constamment des coups de fusils, lâchent tous ensemble une bordée de mousqueterie aux naseaux du cheval de saint Georges, semble après reconduit processionnellement avec son cavalier et la cohorte des chiens-chiens, des hommes sauvages et de toute la diablerie, à la tour du Château, d'où, non moins processionnellement, on les avait tirés quelques heures auparavant.

A la vérité, en bon chroniqueur soucieux de ne laisser aucune lacune sous le baiseau, j'aurais dû débuter par cet important préambule, qui est la sortie du cortège et constitue le prélude de la très célèbre et incomparable farce, si toutefois il est permis de donner ce nom incongru à la mémorable et annuelle rencontre de Mr saint Georges et de son rival le dragon de Wasmes. A peine le casque du héros a-t-il apparu, que le roi populaire salue en ce dernier le champion de son choix, et une clameur traîne sur ses talons, l'accompagne jusqu'à son arrivée sur la place, pendant que les chiens-chiens, par de grotesques soubresauts et des torsions d'échine, semblent indiquer la part qu'ils prennent à la gloire de leur chef de file, et que le monstre, difficilement contenu par deux de ses cornacs, s'agite avec colère et déjà fait refluer la foule sous les oscillations de sa formidable queue, qui, çà et là, écorniffe des nez, poche des yeux et ensille des chapeaux dans le tas humain.

A un certain moment, le spectacle devient vraiment pittoresque : c'est quand, précédé et suivi d'une multitude démente, le glorieux monarque descend la rue des Clercs, et, échelonné sur sa proie rapide, dessine une file bondissante qu'illuminent les éclairs partis de la lance et du casque de saint Georges et les éclatantes bariolures des oripeaux de l'escorte. En tête s'avancent les diables, pirouettant sur eux-mêmes et se disloquant en gambades affolées, puis les chiens-chiens piaffant dans un échevèlement de crinières et de plumets, et immédiatement après apparaît le Boudou, énorme une grosse baraque secouée aux remous de la foule ; d'une mer de têtes émerge encore la haute silhouette du futur vainqueur, fièrement campé sur ses étriers et promenant devant lui des regards emplis d'une joie sereine, tandis que brandille dans sa main la lance qui doit terminer les jours du dragon. En même temps, de toutes les poitrines part le refrain national, qui, mêlé aux musiques des orchestres et tout là-haut accompagné dans le ciel par les notes du carillon sonnant, lui aussi, à toutes volées l'air célèbre, finit par remplir la ville entière d'un énorme bourdonnement vibrant de proche en proche jusqu'au fond des banlieues et qui ne cessera de se faire entendre pendant toute la durée de la bataille.

Un poète du cru a rimé en patois ce fameux chant du Boudou, d'une gaîté si vaillante et dont les rythmes allègres, chers au cœur montois, vibrent, par la cité, de l'aube à la veupée, en ce grand jour de la Trinité, comme au vol d'alouettes et de pinsons :

Nous irons sur l'mat d'si
A l'procession du Mons ;
Ce s'ra l'premier, bonn' journ
Qui n'a mêm' pas fi bon ;
C'est l'Boudou, c'est l'Boudou,
C'est l'pompier, pompier, pompier,
C'est l'Boudou, c'est l'Boudou
C'est l'plus fort Boudou' qui y a.

Le chansonnier n'a eu garde d'omettre dans son couplet l'éblouissant « car d'or », inséparable des grandes images du Boudoir et de la poupée. Il est, en effet, manqué quelque chose à l'évocation des splendeurs de la dorure s'il n'avait enchâssé dans un vers une allusion à la magnificence du char qui sert à promener les glorieuses reliques de sainte Wivelrie. Glorieuses, certes, puisque, selon la légende, c'est à leur vertu miraculeuse que Mons dut, en 1349, la brusque cessation d'une épidémie qui désolait la ville.

Chaque année, la procession de la Trinité, qui précède de si près la fermeture du cortège du Lumeçon que celui-ci semble l'épilogue naturel de ce pieux exode, fait le tour des rues pour perpétuer le souvenir du miracle. Monté sur de hautes roues, le char apparaît alors dans la fumée des encensoirs, tout étincelant de l'or de la châsse qu'il supporte, et, au pas de douze superbes chevaux blancs dont la robe sans tare resplendit parmi les orfèvreries, les chandelles, les bannières et les rideaux de jeunes filles en exigeuses mousselines, s'avance avec la sereine splendeur d'un attelage royal. Il a lui-même la forme d'un carrosse de cour, fait pour promener des infantes et des duchesses dans sa nacelle blanc et or, bordée d'une galerie et décorée de guirlandes. Balancée sur de puissantes suspentes, l'élégante nef par surcroît s'agrémente d'un vol d'anges qu'on prendrait bien plaisir pour de profanes Amours ouvrant leurs ailes au vent de la folie, n'étaient les attributs funèbres auxquels s'appuient leurs nudités poupines. La suite de Dubrocque a passé par là et leur a donné le modelé galant de la sculpture du temps. Bélénhâtre et boucles, avec leur geste de théâtre qui entr'ouvre les seuils des parads et pourrait entre-bâiller les portes d'un boudoir, ils ont l'air de mener un gala par les sentiers fleuris d'une Cythère. Ils ne voient, en réalité, que l'ombre d'une antique assemblée du Christ, tripotée dans le martyre ; et, tandis que va le char aux manières roses, leur ribambelle, déployée autour de la châsse, ressemble à un groupe de jolis croque-morts dansant sur un corbillard.

Ce n'est là du reste qu'une des curiosités de la riche procession, car la cathédrale épanche ce jour-là son trésor à la clarté du soleil, comme un écrin de ruisselantes joailleries, et, pour augmenter la magnificence du spectacle, les paroisses voisines de Saint-Denis, Havré, Nimy, Ghlin, Hyon, envoient leurs plus belles bannières parées de riches argenteries, prêt des sociétés de jeux de balle désormais dans tout le pays d'alentour. Quand l'immense cortège déboucle sur la place avec son inextricable chargé aux dalmatiques flamboyantes, aux pompeuses ordonnances de dais et de tabernacles, aux étincellements d'or ciselé, de pierreries et de vieilles soies où semblent s'allumer des reflets de vitraux, le coup d'œil est bien fait pour éblouir les regards et hausser dans l'esprit l'impression de cette omnipotence que le catholicisme a consacrée aussi bien au pays wallon qu'au pays de Flandres.

XVI

Mons en temps habituel. — Le lendemain matin. — La journée de Mons. — Mons à table.

Ce sont là les grands jours de Mons. Mais à peine le bruit des pavades du Lumeçon s'est-il effacé dans l'air, avec le claquement des coups envoyés aux nains de la borde diabolique, que la vie montoise retombe à son fond de monotonie. Et cependant, si

pensées que soient les livres dans le vide de l'existence de la province, le caractère des gens du pays possède une force merveilleuse qui les empêche de flétrir sous le fait des minutes inutiles et des heures inoccupées qui forment la chaîne sous laquelle succombent ailleurs les esprits. Ce ressort secret, au moyen duquel, hostiques du petit ménestrier vital, ils se remontent eux-mêmes et empêchent que l'aiguille s'immobilise au midi d'un morne désenchantement, il faut le chercher dans leur entrain naturel et leur vivacité d'imagination.

Un charmant et ingénieux conteur, enrôlé par la mort en plaines ondoyées, Charles Deulin, a mêlé les facétieux exploits des « mieux » de Condé, sa ville natale ; certes, les innombrables et légendaires rêves qu'il y puisa à la veine populaire sont des trésors de bonne humeur et de franche hilarité ; mais il en eût entendu de bien autres s'il se fût mêlé aux tablées de café des « tiers » montés. Le bouffe, graine poussée au terreau de la jovialité wallonne, fleurit ici à tous les degrés de la société, bien qu'il ait surtout son plein épanouissement dans les couches du peuple, d'un sol si gras pour le développement des originalités de nature. A lui seul il remplirait des in-folio de l'intarissable flux de ses dires et de ses bons faits, comme si le malicieux compère au bilboquet, Tiel Uylenspiegel l'incomparable, lui avait légué en mourant le génie bouffon duquel ses générateurs furent si prodigues à son endroit.

Au fond de ces histoires il y a toujours une dose de franche gaguenarde qui s'amuse aux dépens des autres et se complaît, selon le mot du cru, à « tirer le monde en bouteilles », locution, à coup sûr énigmatique, mais qui n'en donne pas moins l'idée d'une opération grave, comme l'action de soutirer de ce foudre à sottise, l'humanité, le précieux liqueur de gaîté sans laquelle l'existence n'offrirait aux lèvres que d'insipides breuvages. Les pointes sans doute ne manquent pas à la farce montoise ; quelquefois même la gaudriole, qui en est le suc capiteux, se complique de licence scatologique d'une transcription malsaine ; mais, le plus souvent, la plaisanterie demeure dans les limites de ce qu'on appelle un bon tour, et, comme elle s'exerce presque toujours contre les personnes qu'une certaine crédulité incline à la jobarderie, elle se trouve par la confusion des bêjaunes prise à l'éternel miroir aux alouettes.

Les habitudes de la vie et les particularités des mœurs non moins que la vivacité de l'esprit font de Mons une ville wallonne par excellence. Le Français des agglomérations limitrophes se sent attiré par ce centre de gaîté et de faciles plaisirs, connus par une sorte de petite capitale provinciale dans les distractions, si peu étendu qu'en soit le cercle, lui rendent tolérable l'ennui de son milieu coutumier. Une jeunesse active et entreprenante s'y entend à organiser les fêtes ; en temps de carnaval, on arrive à ces bals presque de Saint-Quentin ; et ces occasions de rencontre et de communauté amènent petit à petit des amitiés solides, point de départ souvent d'unions qui rapprochent les familles. Ainsi s'est effacé, par l'action graduelle de cette fraternité de peuple à peuple qui est la plus solide des annexions, puisqu'elle attache ensemble les cœurs avec une chaîne d'or, le souvenir des maux que la France de Louis XIV et de Turenne laissa derrière elle dans le pays montois, comme un mortel ennui dont les rengos fallirent épuiser plus d'une fois la série locale.

Mons est à cette heure une jolie ville d'aspect confortable, sans pittoresque extérieur, lovant en bel ordre ses promenades, ses places et ses maisons, celles-ci propres et fraîches, sous leurs façades rehaussées, presque toutes modernes, car les vieux hôtels y sont rares autant que la vieille aristocratie. La sociabilité, la bonne chère, et chez les dames les

rivalités de la toilette y maintiennent, à travers l'uniformité des habitudes journalières, une vitalité joyeuse qui, sous ce stimulant, s'engourdit de se perdre dans l'élargissement d'un fond de vie casanière. Une bourgeoise, même de fortune médiocre, aime à étaler un spectacle et un concert, pour lesquels le goût public est très vif, des toilettes rapportées de Paris, et tout roi Montois réunit au moins trois ou quatre fois l'an à sa table, extraordinairement

LE CHEVET DE MONS.

garnie pour la circonstance de vins et de victuailles, une bande de joyeux convives.

La cuisine est ici d'ailleurs du domaine exclusif de la femme, qui s'entend mieux peut-être qu'autre part à organiser un grand festin, et toute l'année, en vue de ces agapes mémorables dont il est de bon ton qu'on parle dans la ville, amoncelle des recettes, collectionne des menus et se prépare à la confection d'ingénieuses et subtiles gourmandises. Le mari, lui, a le département des vins; il faut voir l'abondance et la richesse des caves montoises pour comprendre le prix que, dans une maison bien conduite, on attache à cet élément indispensable

d'un bon dîner. Tel épargne sur ses plaisirs de café pour aller lui-même en Bourgogne, à l'époque des vacances, s'entendre avec les propriétaires de vignobles et s'acheter une ou deux pièces d'un cru dont au préalable il a longuement dégusté les produits. Personne ne raisonne plus pertinemment sur les vertus d'un clos et ne connaît mieux les multiples précautions de l'entonnement. D'un claquement de langue contre le palais, l'amateur montre vous dira la marque et l'année d'un vin avec une aussi incomparable sûreté qu'un bibliophile se prononçant sur les éditions d'un livre. Et le rapprochement n'est point banal : c'est la manière à Mons d'appartenir à une bibliothèque une cave un peu nombreuse. « Ma bibliothèque », dit en parlant de ses vins l'hôte qui vous accueille à un festoiement; et, vous guidant avec un flambeau, il vous fera descendre dans ses souterrains, divisés en petites allées au fond desquelles, alignées sur des rayons modèles, s'empilent dans une nuit poudreuse, toute tapissée de véritables réseaux par les araignées, d'innombrables rangées de bouteilles précieusement étiquetées et scellant de mûrir parmi les grasses humidités d'une atmosphère pleine de fermentations. Les rayons ne surplus ne se développent jamais semblablement, car les bûches sont réparties à mesure qu'elles se produisent, en sorte que la consommation, au lieu d'épuiser ces richesses du sous-sol, semble au contraire leur fournir un sujet constant de renouvellement.

A Mons commence véritablement ce luxe des vins « à bourgogne », qui, de la Meuse aux rives de la Sambre et de la Meuse, concentre le trésor des lointains vignobles dans des caveaux où, sous la paix des voûtes, fleurissent, à l'égal des escabelles et des amphytes des légendes antiques, les pourpres et les violettes des grands crus. Mais comme une installation de ce genre exige des mises à part, il n'est pas rare que les plus entendus parmi ces fins connaisseurs fassent construire, au dessous du niveau même de la rivière ou du fleuve, dont les infiltrations maintiennent à l'intérieur la température désirable, des caves que les eaux inondent par intervalles et, en se retirant, emplissent d'un limon propice à la fermentation du vin.

XVII

Antiquité de la ville. — Les vieilles rues. — Les anciennes promenades. — Les murs de Mons. — Le beffroi. — L'hôtel de ville. — Aspect de la place.

Il fut un temps, où renfermée entre ses remparts, la petite cité qui servait de relais aux diligences filant sur Paris, ressemblait à une grosse bourgade jadoie sur une hune.

La hune existe toujours, avec ses amas de vieux toits rouges échelonnés sur les pentes, et tout en l'air son Beffroi planté comme un chandelier, — une sorte de « ville haute » au pied de laquelle, depuis, s'est formée une ville nouvelle, régulière, symétrique, évitant des styles ambitieux. Des collèges et des hospices, y ont une allure disproportionnée de palais et suscitent la pensée d'une grande fortune publique se prodiguant en de dispendieuses fondations. Pourtant la circulation et l'activité semblent hésiter à gagner les quartiers nouveaux et continuent à refluer vers les petites rues tortueuses du centre, débouchant de partout sur la Grand'Place, comme au cœur sensible où se garde la chaleur de la vie. Quelques-unes ont gardé d'originales dénominations correspondant à des particularités locales ou à leurs destinations primitives, telles la rue de la Tour-Auberon, la rue de la Terre-du-Prince, la rue des Sœurs-Grises, la rue des Clercs, la rue du Chapitre, la rue de la Grande-

Triperie, la rue des Gueux, la rue Casse-en-Bronc, la rue des Cinq-Visages, et maintes autres dont le nom s'accorde bien avec son topographie accidentée de vieux quartiers populaires.

Tandis que le pittoresque de plus en plus se retire des alignements de la voirie contemporaine, monotones comme les parallèles d'un plan géométrique, le dégringolement de ces vieilles rivières, coudes à angles brusques et bordées de façades étranglées, avec leurs saillissements de pans aigus, qui semblent faits pour des oriels et des chiens, arrête

L'HÔTEL DE VILLE DE MONS.

l'œil par l'imprévu et la fantaisie de leurs lignes. Des terrasses du Château on voit se dérouler une prairie de toits tortus, démaqués, quadrillés de « pavans » bombés, où le rouge-sang, le rouge lapin, le lie de vin, le rouille plaquent des taches chaudes d'aquarelle, et qui, en tous sens dégringolant les rampes en s'échelonnant le long des ruelles, décorent joyeusement le noir paysage de leurs saisons bigarrées et pittoresques.

Ce Château, ou plutôt, comme on l'appelle dans le pays, cette Cour du Château, qui

avec Sainte-Waudru, forme le point culminant de Mons et dresse sur le ciel éclaboussé par les fumées boraines sa silhouette de vieux de pierre, est un des rares monuments demeurés debout parmi les bouleversements de la vieille ville. Encore son antiquité n'atteint-elle deux siècles seulement, et cette jeunesse relative en fait la cadette de toutes les tours lointaines qui, en pays flamand, émergent des âges. Quant à l'ancienne chapelle proprement dite, il ne reste plus que les pans de murs coupés d'une des portes primitives.

Tel qu'il s'offre, avec sa gloire de fraîche date et que nécessités il a fallu opérer il y a quelque trente ans, tant la pierre, comme l'homme, est sujette à de précoces radeurs, le Beffroi — pour lui donner l'autre nom qu'il porte à Mons — dresse fièrement ses trois étages d'architecture classique, séparés par des médaillons et des balustrades à l'italienne, sous son chapeau de chevaleresques bulbeux plantés aux angles et surmontés d'un pittoresque campanile. Quand l'architecte Ledoux le reconstruisit sur l'emplacement du Beffroi antérieur, atteint par un incendie, il ne se soucia pas de réintégrer la masse ronde que les flammes avaient exaltée bas : il préféra y substituer une superposition de pilastres, de colonnes et de corniches, qui eut pour effet de distinguer la tour monotone de tous les autres beffrois du pays. C'est dans cette grande cage de pierre que chantent, comme une nichée de gros oiseaux, les trente-six cloches d' « el' carion d'Mons », celles-là mêmes dont les trilles allègres sonnent si joyeusement la défaite du Boudou, pendant le mémorable jour de la Trinité, et qui, en temps ordinaire, se mêlent en volées de notes frétillantes à ces autres oiseaux chanteurs, les rires de la jovialité wallonne.

Hélas ! ils battirent étrangement de l'aile, les gais carillons, au cours de cette histoire montoise si abondante en pendaisons, en étranglements, en bûchements et en supplices de toutes sortes, qui tantôt s'abattirent sur les particuliers et tantôt sur la cité entière, comme un tourbillon de noires épouvantes. Quand Albe, le féroce pourvoyeur des échafauds, quitta la ville, il y laissa partout l'éclaboussure du sang versé par torrents, au point qu'il n'y fut de famille qui n'eût à déplorer la perte d'un des siens, et que ce qui resta après ce grand ébouillage rougea dans des régions plus élevantes. La terre a depuis longtemps lu l'énorme tache rouge, et il faut en effet d'imagination pour se représenter aujourd'hui, sur cette place où l'on dispersait les hommes comme des bœufs et qui ne voit plus se consommer que l'illusoire agonie d'un monstre en osier, le spectacle de ces effroyables extermination.

Contemporain des tueries qui étangraient le « marbleu » en charnier, l'Hôtel de ville lui-même, au milieu des services sous lesquels les maisons circonvoisines ont fini par perdre leur physionomie passée et tomber à la plate vulgarité moderne, a trop extraordinairement pâti pour qu'il soit possible de reconnaître, avec son aspect actuel, le fond du tableau où se déroulèrent tant de scènes d'horreur. Mais si le campanile dont se coiffe son toit percé de lucarnes et si le choquant balcon qui a pris la place de la terrasse primitive dénaturent les lignes élégantes de l'ordonnance ogivale, ce qui subsiste de celle-ci n'en compose pas moins, au milieu de ce pays labouré jusqu'aux racines par l'histoire, un joyau délicatement serti et qui, par l'élancement de ses dix fenêtres d'étage finissant en pinacles et ripostes par des niches en encorbellement, tient sa place dans la floraison des jolis édifices sortis de terre au coup de talon de l'esprit communal, ce magicien incomparable des attaques livrées diamantes.

On raconte que les gloire, la fortune et la paix conjuries ayant partout suspendu dans la ville le travail des manufactures et plongé l'innombrable peuple ouvrier dans une noire détresse, les magistrats résolurent, en 1440, d'employer à la construction d'un palais

communal les bras que cette effroyable crise avait rendus inactifs. L'Hôtel de ville serait donc sorti d'une idée humanitaire en même temps qui d'un calcul économique, grand honneur pour les magistrats du temps !

Le vrai trésor de Notre-Dame n'est pas là : gravissez les degrés qui mènent à la cathédrale, et quand vous aurez fait le tour des chapelles polygonales qui garnissent extérieurement le chœur, pénétrez sous le porche par delà lequel Sainte-Waudru étend ses hautes nefs d'une si pittoresque majesté ; vos soupçons vous auront sans doute fait découvrir le plus bel édifice de la ville, ce qui n'est pas un mérite extraordinaire dans une cité où les points de comparaison font défaut, mais l'un des plus nobles vaisseaux du pays entier. Comme à Saint-Pierre de Louvain, dont lequel la basilique montoise a de frappantes analogies, l'âme est saisie par la grandeur vraiment religieuse et l'austère sérénité de ce lieu de prière et de recueillement, déployé sous des voûtes de briques sombrement rembrunies et prolongé à travers un alignement infini de piliers jaillissant du sol comme une forêt de grands lilas.

LE VRAI DE BOIS.

Nous ne voulons pas ici, il va sans dire, en dire les fameux stalles de statues et de tableaux, tels qu'il n'en rencontre partout en Flandres : les prédilections pour ces catholicismes sensuels et pâtés sous lui abandonnés dès le premier pas que nous avons fait dans la contrée wallonne. Mais quand la médiocrité dans la décoration s'attache à un monument d'une splendeur matérielle et mystique aussi écrasante que celle qui règne à Sainte-Waudru, on est presque tenté de se révolter. L'absence de la pompe extérieure, toujours sujette à distraire l'esprit de la contemplation des intimes et profondes beautés de la conception architecturale, comme en maintes cathédrales sous lesquels se déroulent à la fois la chair et l'extase vivantes, laisse mieux apparaître, en effet, la grandiose nudité de la pierre et fait pénétrer plus avant dans le secret de ces hautaines gloires qui sont les bâtisseurs des maisons de Dieu. C'est à peine si quelques tombes du quinzième siècle, un retable en gothique tertiaire d'une exécution fleurie et guillochée et les élégants bas-reliefs sur albâtre de cet élève de Jean Goujon, le sculpteur montois Jacques Dubreucq, débris du jubé qui séparait autrefois la nef du grand chœur, attirent les yeux dans l'immensité du temple ; et pourtant cette simple ribambelle s'accorde mieux avec la sévérité de l'édifice qu'une opulence qui y serait en tous cas répandue.

Longtemps on attribua à Jean de Thiée et à son fils l'honneur d'avoir conçu ce chef-d'œuvre d'élégance et de majesté ; mais les dates, impérieuses inflexibles qui apportent la lumière dans les plus obscures enquêtes, ont rétabli cette gloire au bénéfice d'un autre architecte dont le nom a sombré dans l'oubli : créateur véritable de l'œuvre gigantesque dont Jean de Thiée ne fit que le continuateur, il avait rêvé, ce Titan, orgueilleuse conception d'une tour qui vint jeter un pont entre le ciel et la terre pour être plus près des paradis, de couronner cette grande prière élancée vers l'Éternel, d'une tour découpée à jour et haute de cent quatre-vingt-dix mètres, soit plus de cinquante mètres de plus que celle de Strasbourg et d'Anvers !

PROVINCE DE NAMUR

ENVIRONS DE LAVAUX.

PROVINCE DE NAMUR

I

Les premières agglomérations de rochers. — L'Entre-Sambre-et-Meuse. — Acheminement à l'Ardenne proprement dite. — Les vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Les familles de petites rivières. — L'Eau-Blanche et ses compagnons. — L'histoire du sire de Chimay.

Dès les plus paysages rocheux de la Sambre, l'Ardenne se fait sentir aux brusques mouvements du sol, jusque-là à peine renflé de légers tallonnements. Landelies, Tiaret, Labbes, avec leurs hautes vertes ou crayeuses réfléchies dans les eaux, sont comme une échappée sur les perspectives d'une grâce tourmentée qui abondent aux vallées de la Lesse, de l'Hermeton et du Bocq; et cette impression va grandissant à mesure qu'on se rapproche de Chimay, de Mariembourg et de Couvin. Mais, bien que l'Entre-Sambre-et-Meuse, comme son nom l'indique, comprenne tout le territoire qui se déploie entre le fleuve et la rivière, il faut avoir dépassé les premières étapes de la transformation du pays plat en pays montagneux, revues toutes les zones de transition encore quelque peu indécises, et s'être rapproché de la région plus accentuée qui avoisine le fleuve, pour comprendre et saisir l'originalité de cet âpre et nerveux coteau qui, même quand elle semble abdiquer ses sauvageries, garde encore dans ses détentes une allure de violence et de désespoir.

A partir de Chimay, cependant, dans cette vaste bruyère en partie seulement défrichée par les trappistes, déterreuses violatrices de solitudes, dont la herse et le soc frayent des sillons jusque dans le plus stérile calcaire, on a une émotion qu'on n'avait point encore ressentie, comme à l'approche d'une crise de la terre d'où va s'engendrer la métamorphose définitive de la contrée.

On la devinait bien déjà aux bouleversements de l'air, couverte de grêles rayées et projetée en corrélats violentes, mais à travers un état de demi-caractère qui n'est que le prélude des sévérités auxquelles les grandes dislocations cosmiques semblent vouer les lieux tragiques. Et tout à coup le découlement soudain des lignes chaotiques, en leurs étroites coupées de ravinages et de broussailles que jaune désolée et quelques rougeurs d'automne, fait sur l'esprit l'impression d'une suite d'accords rudes et poignants par lesquels un compositeur prépare son auditoire aux secousses du drame.

Là commence vraiment l'initiation : une désolation pire sur ce désert, où pourtant l'homme s'est bâti des villages et qui heureux revêt devant l'effort fraternel du colon et du bœuf attelés l'un et l'autre au même joug. Quand plus loin, dans les dangereuses feuillées qui vont de Spa à Malmédy, on sentira monter en soi le froid et le deuil d'une tristesse aride et croissante, sans se résoudre pour s'alléger des pâleurs du soleil, sans un bosquet d'arbres pour y reposer sa prunelle incendiée aux flambées de l'air, sans un filet d'eau courante où se désaltérer, l'agonie de cette fin de tout, douloureuse comme aux confins du globe la mort de la vie, ne fera qu'aiguillonner jusqu'au paroxysme la sensation perçue en cet approfondissement des égoïtés de la contrée.

Mais ce bosquet misérablement est d'abord remplacé par le charme des aimables vées arrivés d'eaux et bruissants de feuillées, que les vallées mauresques ouvrent à travers leurs portails enfoncés, comme un rappel déjà plus caractérisé des vallons de la Semois et un avant-goût des combes accidentées qu'emploient de leur bouillonnement la Semois, l'Ourthe, l'Amblève et la Lesse, ces grandes sœurs des humbles ruisseaux qui s'appellent l'Eau-Noire, l'Eau-Blanche, l'Eau-d'heure, le Bronze, le Viroin, l'Hermeton et l'Aise. En même temps le pays se peuple, les villages apparaissent, la montagne s'exhausse, le rocher se hausse et se déchiquette, de pantelants profils saillent à chaque détour de la route qui va, monte, laisse, par subits circuits gagne les hauteurs. Et l'espace s'élargit, l'aire des plateaux s'ampliﬁe, l'ivresse des altitudes entre aux poumons comme un vin capiteux et fort.

Tel qu'on sélectionnerait au cœur de l'Ardenne, celle l'Entre-Sambre-et-Meuse ; ce n'est point encore la rutilante des plateaux condruziens, ni la majesté des défilés de la Meuse, ni l'idylle charmeuse des fonds de la Lesse et du Bocq ; et pourtant ses bois, ses landes, ce qui lui reste de l'antique Marlagne, l' « Intrica Sylva » des Commentaires, la mystérieuse et sombre forêt qui, à la Révolution, occupait encore vingt lieues carrées de son territoire, resurgit dans une image admise les mélancolies lointaines et les jalouses rêveries de cette grande terre ensoleillée qui, une fois qu'on l'a foulée, laisse au cœur d'inépuisables souvenances et le retient par toutes les chaînes qui des eaux, des monts, des ravins peuplés des nains et des fées de la légende, vont aux esprits sensibles, capables de s'émerveiller des inépuisables féeries de la nature.

On pourrait dire de l'Entre-Sambre-et-Meuse qu'il présente à l'état de réduction le système des plateaux et des vallées du reste de l'Ardenne, non pas une miniature toutefois — car l'idée d'une telle diminution ne s'accorde pas avec l'extraordinaire du sévère et du gracieux qui, dans une succession de sites très variés, inquiète et ravit presque aux intervalles les yeux, — mais, pour employer un langage qui explique forcément l'impression et cependant la rend sensible, une ébauche déjà rudimentaire du tableau tourmenté où s'achèvera la connaissance définitive de la région.

Trois grandes vallées, celles de l'Hermeton, de la Hoëgnée et du Viroin, y creusent leur ravine profonde, ouvrent les sillons d'où labour qu'au temps de la Gaule y suivent les soc les premiers éleveurs connus ; et d'autres vallées plus petites, les vallons de l'Hermo

et de l'Aron, se rattachent, pareilles à des sortes de subdivisions, à ces trois grosses tiges au bord desquelles, comme de la chair rencontrée sur une face tourmentée, a poussé la dure cellosité du roc, cette chair morte de la terre.

Plus tard, aux temps éteints de la banquise Michel, tout isolée et perdue au point le plus haut de l'Ardenne dans un froid et un silence de Sibérie, nous verrons, en des bonds décordants, monter le sol à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer; mais ici, comme on aimait surtout sur lui-même et qui ne prendra son élan qu'après une longue gradation d'efforts, la montagne ne dépasse pas dans ses mouvements les plus violents le tiers de cette altitude.

Si modestes qu'ils soient toutefois par comparaison, les reliefs de l'Entre-Sambre-et-Meuse suffisent déjà à marquer les déclivements de cette nappe cervelée qui, dans ses boules figées et ses rosaces de pics et de crêtes, isolées comme des vagues océaniques, semble écumer l'écume d'une mer pétrifiée. Et, comme pour fortifier cette illusion par une illusion nouvelle, les plateaux qui, là-haut, par-dessus cet immobile cataclysme, déroulent, en pleine région des alouettes, leurs étendues égales et paisibles, sont pareils à des grèves dominant la route barbare des eaux.

En bas, cependant, lichant le pied des rocs de leur langue de lices soumises qui, à la saison des crues, se changent en dragons furieux, chante et gamme le chœur des rivières. Amoncellements enlacés aux assises de la montagne dont elles reflètent dans leur limpidité cristalline les crêtes rocailleuses et les taillis chevelus, puis encore se frayant un chemin à travers le tremblement des sanlaies, sous le vol bleu des libellules, en tous sens on les voit hâter, multiplier les méandres et les détours, se perdre aux verdures des herbages pour côtoyer plus loin les corvées du chemin, souvent vagabond comme elles.

Le nombre en est infini : ce sont, outre la Molignée, l'Hermeton et le Viroin qui ont baptisé les vallées qu'elles arrosent, l'Yvoir, la Bieure, le Flavion, le Burnot, l'Aron, le Bronze et ces autres ruisselets aux dénominations rythmiques qui, comme les filles d'une même source, portent tous le nom patronymique d'Eau. Partout on les entend jaser, comme la musique et l'éclat de rire des paysages; au friselis du vent dans les feuilles elles mêlent le sifflotement des airs de flûte que jouent les sylphes dans les roseaux de leurs rives; et les rochers, ces grandes solitaires qui ont leur front portent la mélancolie des vieillesses éternelles, les ayant laissées couler de leurs flancs et de leurs cavernes, comme la rosée de leur sénéchaire ennui s'égouttant de leurs sèches feuilleyées, les regardent s'attarder aux cascatelles semblablement à des enfants qui ont trouvé un collier de perles sur leur chemin et, disjoignant leur doigts, s'amusent à les regarder en plein autour d'eux.

Suivez-les, ces errantes : comme une querelle qui, en se divisant, déroulerait des soies merveilleuses, des soies couleur d'arc-en-ciel et d'irisation, elles déchevellent, les pimpantes ouvrières, le fil de leurs claires eaux à travers des silences et des douceurs de nature, coupes embrumées, nids de feuillage, retraites ombreuses des jusiers en fleur, halliers crépelés en d'étranges tresses, amphithéâtres de bois étagés sur le versant des monts, sauvages ravines écorchant le roc, soudaines surprises des perspectives variées à chaque tournant.

Toujours elles vous mèneront, non par le chemin le plus court, mais par des routes à peine frayées et dont le sillon s'efface sous le délerlement des graminées, par ce charmant chemin des écoliers qui s'attarde, tentée avec des sables et des joies de flâneries, toujours elles vous mèneront aux meilleures places pour entendre la messe que, dans la chapelle du bon Dieu, laïque ici avec la montagne pour voûte et pour piliers, les grands pics, pareils à des abbés très vieux sous leur chasuble de lierres, de lichens et de taillis, disent aux eaux,

aux bois, aux horizons, — vénérables pontifes qui d'un haut hiéron tendez sur le fracas de la création le geste solennel de la bénédiction parmi les rafales de l'espace et le roulement des éléments, semblables à un lent bourdonnement d'invisibles orgues.

Quand on a quitté Chimay, sa petite place où s'élève, dans la mélancolie de décadence qui a succédé aux jours et aux rois de la vieille cour chimérienne, la statue de Jean Froissart, coulée sous une dalle au chœur de l'église du lieu, et qu'on a laissé derrière les lumineux étangs que feuilletait autrefois des nacelles parées et qui ne reflètent plus que la silhouette des grands bâtons solitaires perchés au bord des eaux sur une patte, on ne tarde pas à rencontrer un ruisselet babillard que, à cause de sa transparence sans doute, on a nommé l'Eau-Blanche.

C'est la première de ces poétiques et douces paroissiennes dont on entend s'égrener en tous sens les chansons, la première du moins qui s'offre au voyageur venu du Hainaut et qui, pour recommencer son tour d'Ardenne et pénétrer dans la province de Namur, a préféré se jeter de prime saut dans la sauvagerie des vallées, sautelant à petites journées et s'initiant graduellement aux beautés de la contrée, plutôt que de brûler les étapes sur un banal railway.

Figurez-vous que, indécis sur l'orientation, vous ayez entre-bâillé la porte d'une bergerie : une voix rustique et cordiale y chantait un air des montagnes, avec ses langues traînantes que le vent porte à travers l'espace et qui si doucement caressent l'oreille quand on les entend venir du large, plaintives et prolongées comme une musique qui ne sait point finir. Dans le chaud brouillard d'or de l'étable, la tache brillante d'un visage de paysanne se détachait, et, pour vous répondre à votre question, s'est tournée jusqu'auprès de vous, s'allumant tout à coup au grand air d'une rougeur de sang sous le hâle cuivré de la peau. Mais, comme vous prêtez plus attention à la saine fraîcheur de la bouche qui vous parle qu'à l'explication qu'elle vous donne, les lèvres s'impatientent, et la jeune fermière, ayant d'un geste rapide fait tourner ses manches sur ses bons bras, s'offre à vous mettre sur la bonne voie. Une et l'autre vous opinez alors de pourpris, et, tandis que les roches s'échelonnent à droite et à gauche du chemin, que les perles sifflent et que les rainpandes s'ouvrent comme des yeux curieux dans l'herbe, elle, dont le rire fleurit le jour et qui aime à lavander, délicate avec malice un chapelet d'histoires sur Jean, le meunier dont on entend lâcher derrière les roues moudre la nuit et qui, vieux garçon, cherche depuis bientôt trois lustres une meunière à son goût; sur Martinette, la fille de la veuve qu'on voit penchée à la croix du mont, « une mademoiselle qui faisait la fière et qu'a pourtant fauté, l'an dernier, avec un monsieur venu de la ville »; sur l'infortune du messager d'un village voisin, écrasé par la roue de sa charrette à l'endroit où une pierre déjà moussue perpétue le souvenir de ce lamentable accident; puis encore sur les fantômes que, certaines nuits, on voit tournoyer aux pans de murs écroulés, pareils au-dessus de votre tête, dans le bleu de l'air. Et ce gazouillis d'enfant sautant d'un sujet à un autre comme de branche en branche vous met peu à peu si avant dans l'intimité des gens et des choses du pays, qu'il vous semble reconnaître, partout où vous passez, d'anciens amis dodelinant la tête au bord de la route avec le mouvement familier et surprenant du bonjour.

Ainsi en est-il de l'Eau-Blanche et de toutes ses pareilles, les brigides naïades au miroir desquelles se reflètent si harmonieusement les paysages et qui en savent si long sur les habitants de la vallée dont suivies fois, quand le soir tombe et qu'on ne craint plus de se parler, comme si les paroles elles-mêmes, en sortant des lèvres, se dévêtaient aux ébouissures de la nuit, elles ont surpris les confidences et les yeux.

RUINS OF RATHMULLEN.

Ne sont-elles pas d'ailleurs moulées elles-mêmes à cette humble et paisible existence? De porte en porte, à la traversée des villages, elles roulent leurs vieux chaises dans lesquelles on voit gésir les légumes et le linge, que les bestiaux lapent en trouvant leur auge tout dégoutant de perles diamantées, où enfin se brouille, au fil des ornières errantes, l'image renversée des rochers, des arbres, de l'humble logis au seuil bleu, et quand, échappées aux hameaux, elles reprennent leur élan à travers la campagne, comme des chèvres détachées du piquet et qui gambadent sur les flancs de la colline, c'est encore elles qui vous mènent au moulin, à la petite ferme isolée au milieu de ses champeaux, à la grotte qui là-bas ouvre sa gueule sombre, au donjon démantelé accroché par d'indestructibles griffes au creux du roc.

Avec l'Ave-Hostie au clocher des communes, au linge des cloîtres, au nuage d'alentour rochers, au crémail s'éveiller dans le matin la rumeur des villages, ici Ardoie, Yvoir, Lustapret,

CHUTES ET SES ROCHERS.

la Roche-en-Ardenne, plus loin Marienbourg, une ancienne ville de guerre aux remparts démantelés, aux fossés comblés; pas même une ruine, tant la démolition a disperse jusqu'aux moindres vestiges du passé, ne laissant subsister sur ce néant de gloire qu'un champignon croissant de petites maisons basses entre lesquelles passent en cornant les vaches qui vont aux champs. Tournez-vous vers l'est : Fagnolles, la ruine six fois séculaire, semble contempler, du haut de sa tour crevassée et lézardée sur le vide, avec la tristesse hautaine qui est comme la méditation de ces monuments d'un autre âge devant nos petitesses et nos vulgarités, la chimère de cette dignitaire de tout, sous laquelle la cité de Marie de Hongrie a cru pouvoir ensevelir et n'être plus qu'une morne bourgade. Quant à elle, la grande morte, elle porte fièrement, sous les ronces et les broussailles qui la défendent comme un secret trop facile, ses plaies pareilles à des blessures par où on verrait couler son sang et sa vie, et toute radieuse et brodante, avec ses corniches lambrequinées qui dentellent l'horizon, ses débris de tours foudroyées que les vents d'équinoxe semblent devoir coucher à terre et qui pourtant

se tenant encore debout, elle continue mélancolique à dessiner par-dessus la courbe sa formidable silhouette d'ombre, gardée par une arche de pont-levis.

La décadence a partout frappé cette terre historique, dont les ancêtres burgs ne sont plus à présent que des chaudes de pierres et qui, sur l'emplacement de ses gigantesques petites villes, conquises au labour et aux semailles, regarde s'allonger l'ombre fluide des charmes. De Namur, la ville aux seize tours, ainsi que l'appelle l'histoire, il ne reste que des pans de maçonnerie, lézardés et isolés comme des falaises sur une plage.

Mais si le manoir, le château fort n'ont peu à peu émietté, quelquefois, comme à Couvin, couronné par un roc pittoresque duquel le donjon roboratif qui le coiffait au quinzième siècle a chu sans laisser d'autres traces que quelques éboulis à ras de terre, les maisons et la rue n'ont pas dépouillé entièrement une certaine couleur d'archaïsme pittoresque. Une sœur de l'Ave-Blanche, que, pour la distinguer des autres dans cette famille de naissans de montagnes portant le même nom, on a qualifiée d'Ave-Noire, bien qu'elle ait la même limpidité cristalline que ses congénères, coupe la ville en deux, déroulant sur chacune de ses rives des feuilles panchantes, diverses çà et là de petites légettes en surplomb. Puis les eaules escaladent le bord, rejoignent à mi-côte l'église et, par des ruelles qui s'essarpent à mesure qu'elle se rapprochent de la crête du roc, s'en vont gagner un cabaret dissimulé parmi comme un champignon sur les restes de l'orgueilleux château.

Un curieux épisode se rattache à la destruction de cette bastille. L'officier chasseur qui régnait alors sur Couvin, dont le Cuy, ne se faisait point scrupule, paraît-il, de courir avec ses meutes dans les bois de Couvin et s'appropriait de par droit de conquête un gibier auquel il n'avait point d'autre titre.

Ce fier dédain de la propriété finit par irriter les bourgeois de la ville, qui résolurent de prendre un tel cachet le loup devenait et, s'il faut en croire un document retrouvé aux archives de la ville, n'y mirent guère plus de façon que le noble veneur n'en mettait lui-même à guetter contre la plaine et le poil dans ses extravagances chevauchées à travers la forêt. « Donc, pour exécuter leur dessein, un jour ledit comte vint vers chasser sur les bois dudit Couvin et, par malheur de la chasse, trouvant les halliers à cause de cheval, tellement qu'il était bien loin et séparé de ses gens, ils couvrent sur lui masqués, mettent la main sur la bride de son cheval, l'arrêtent, le garrottent et, lui bandent les yeux, le mènent çà et là à travers les bois, comme s'ils fussent voulu ramener bien loin jusqu'à la nuit, et puis, à l'insu des autres bourgeois, le jetant en une profonde fosse et lâdeux cachot d'une tour du château dudit Couvin, où chaque jour on lui jetait en cachette quelque peu de pain et d'eau pour le faire mourir lentement plutôt que pour le nourrir.

Il fut là sept ans, sans que madame sa femme ou autres de ses gens en reçussent aucune nouvelle, en faisant se persuadant qu'il avait été assassiné par quelques voleurs, ou dévoré des bêtes sauvages ; lui aussi ne savait en quel lieu il était détenu, ni pour quelle raison, s'imaginant bien bien dîgné de Chimay, n'en était retenu que de très petites fleurs. »

Voici comment finit la si long supplice :

« Dans ledit cachet, qui était le creux d'un rocher, il y avait une fente et ouverture par où tant seulement il recevait quelque peu de lumière, et au pied dedit était une petite plaine, où près là un jeune garçon paissait des moutons, lequel avec une arbalestre tuait et tirait après ledite fente et ouverture dudit rocher, et après plusieurs coups arriva qu'il tira droit au trou ; donc, étant approché du rocher et ayant mis son bras pour reprendre son trait, le comte le prend et le tient ferme par la main ; le garçon crie, hurle, et le

comte l'apaise, le fait taire, lui parle doucement et demande là où il était, et, ayant entendu du garçon qu'il était à Couvin, le prie qu'il voudrait appeler son père. »

Un fait assez inexplicable se place en cet endroit du récit : Jean de Croy, à la faveur du peu de lumière qui filtrait par la fente du rocher, écrit à madame sa femme, lui enjoignant qu'incessamment on vienne le délivrer. Écrivit-il avec son sang cette désolée missive, et, pour y tracer les mots, se servit-il de son ongle, après s'être préalablement ouvert une veine? Le naïf chroniqueur ne le dit pas, et peut-être a-t-il raison, car ne serait la légende s'il ne flottait pas un peu de mystère en cette merveilleuse et délicate aventure? Bref, le prisonnier se charge du message et absout la curieuse au moment où elle passe le pont-levis du château pour se rendre à la messe.

A la vue de cette écriture, la dame pâlit, tombe aux bras de ses femmes, puis soudain s'en arrache et, sans perdre un instant, commande aux dix-sept villages de la terre de Chimay d'accourir en armes pour délivrer leur seigneur. Bientôt les routes se remplissent de monde, les *piquets* relèvent, deux pièces d'artillerie s'ébranlent, et toute une foule se rentre le siège devant Couvin, qui s'effare et demande la raison de ce tumultueux appareil guerrier. « Notre seigneur est enfermé là, languissant depuis sept ans en un horrifique cul de basse-fosse, crient les gens de Chimay en tendant le poing vers le donjon. Alors les bourgeois, qui ne savaient rien de la captive aspérée dans les bois par quelques-uns des leurs et ignorent la prise superbe englatie au *glacier du roc*, gravissent quatre à quatre les degrés qui mènent au château, pénètrent la porte du cachot et donnent le roi au geôlier qui, soutint ses griffes reprenant, se sauve de cette cage barbare et se met sur l'heure à « commander la ville. »

Cette grande colère ne prit fin qu'après que le châtelain se fut soumis dans une première d'écroulement. Et comme si un pareil affront les eût mis en garde contre le retour d'autres affronts semblables, ceux de Couvin ne rebâtirent jamais leur donjon, laissant leur ruine solitaire et découronné dans un duel des ouragans subis.

II

Une rivière souterraine. — Une caverne à Nismes. — La Roche à l'Homme. — Rustic Gothic. Les grottes de Neptune. — L'Hermitage. — Nature et grande. — Souvenirs.

L'Eau-Noire, après avoir un instant noué ses vieilles lierres aux ruines de la ville, reprend sa course à travers les prairies, s'élit dans un vallon aux molles courbes, laisse à droite Pesgny, qu'une vieille mémoire à naguère recommande à l'attention du touriste. Jusque-là elle n'est qu'un de ces nombreux ruisselets de montagnes luttant sa robuste des nonnes dont s'émaillent les pâtures de leur lit en filet d'eau argentée où se baigne la bergeronnette; mais brusquement l'idylle tourne à l'épopée, on sait quelles dramatiques horreurs. Le ruisseau qui, l'instant d'avant, réfléchissait le ciel et les herbes de la rive, paisible comme une âme sur laquelle la passion est demeurée sans prise, plonge au Pont d'Acigaux, une montagne baptisée de ce nom de vieille pipalière et qui se trouve à point nommé sur son cours pour n'en faire qu'une bouchée, absolument comme si cette grosse taupinière celait dans ses flancs quelque chimérique dragon, rongeur de fraîches rivières.

A partir de ce moment on demeure sans nouvelles de l'Eau-Noire pendant vingt-quatre heures; du moins on a calculé qu'elle mettait vingt-quatre heures à sortir des profondes cavernes dans lesquelles elle s'engouffre et tournoie, déchirée peut-être par des pointes de

roc, tordue par des gestes absurdes, livrée à toutes les épouvantes d'une nuit éternelle, dont nul n'a pu sonder les mystérieuses ténèbres.

A quelles sinistres amours le chaos qui règne dans cet empire des ombres soumettait la pauvre amante, quels accouplements de bêtes immondes s'accomplissent pendant ce séjour aux Avernes qui d'un tournoi enflammé fait un noir Styx, quelle fatidique horloge enfin règle le temps que dure cette farouche métamorphose, ce sont là les secrets de la montagne. Quand, après le tour du cadran, l'Eau-Noire reparaît à l'autre versant, avec un bouillonnement d'écumes, cette agitation monstrueuse, comme le trouble et la honte d'une orgie diabolique, inhibe seule les angoisses auxquelles elle a échappé, et presque aussitôt son flot se clarifie, sa sanfilante rumeur s'égrène en gazouillis, elle reprend ses transparences où miroitent les paysages.

Or ce fantastique roman, auquel l'imagination s'intéresse presque comme aux péripéties d'un drame humain, se passe à Nismes, fameux dans le pays d'alentour par une coutume où inquiètement, en plein cœur d'une vallonnée ombreuse, revit la grâce et le piquant des temps chevaleresques. C'est, en effet, l'usage à Nismes, lors de la célébration d'un mariage, que les capitaines de la jeunesse, postés sous le porche de l'église, croisent sur le passage des mariés deux épées qui ne se séparent qu'après que le mari, cueilleur en ruban au corsage de l'épouse, l'a livré de ses mains à la poitrine d'un des galants chevaliers. L'épouse, il est vrai, peut s'affranchir de la dîme du ruban en payant une redevance. A Val-des-Saints, non loin de Gouvy, celle-ci est payée par le garçon d'honneur, mais pour racheter la mariée que les terribles capitaines ont ravie à la barbe du mari, lui dérobant ainsi par un irrévérencieux simulacre de rapt son doux trésor d'amour.

Près de Bourbes, l'Eau-Noire et l'Eau-Blanche, les deux sœurs qui jusque-là ont vécu séparées, confondent enfin leurs eaux, dont la réunion produit le Viroin et va former la délicieuse vallée qui porte ce nom. Comme si la nature avait voulu illustrer cette petite scène de famille par un ouvrage de sa façon, elle a mis, juste à l'endroit où les rivières se mêlent, un rocher qui, à chaque printemps, se teint d'un éclat ventôsement, pareil à une brillante chape consulaire d'écarlate. On l'appelle la « Roche à l'homme ». Les gens du pays vous diront qu'un berger, courant après ses chèvres sur les hautes parois du roc, voulut leur emplâtrer jusque dans la plaine, ce qui valut au pâtre homicide, en commémoration de l'heureux vœu qui prit fin à son pied, le signe et énigmatique sobriquet qui le fait distinguer des autres. Une tradition plus véridique, à défaut de cette mort d'un pauvre diable, suffirait à expliquer l'ombre fatidique que le souvenir de la créature humaine fait planer sur ce rocher. L'homme préhistorique y a laissé, en effet, des traces de son passage, préparant ainsi les voies à cette autre barbarie, déjà haute au déclin des peuples, que César combattit glorieusement contre les populations de la contrée et qui, elle aussi, devait marquer l'empreinte de ses pas sur cette terre antique.

A peine le Viroin a-t-il grossi des alluvions de ses deux affluents, que le paysage s'escarpe et prend un aspect plus mâle; tout au haut d'un roc merveilleusement feuillu et qui semble à pic, se dresse, comme la sentinelle avancée des défilés où serpente la rivière, une romantique silhouette de ruines, les restes de ce château de Haute-Roche qui subit le sort de tant d'autres maisons féodales de l'Entre-Sambre-et-Meuse et fut déchiqueté par les volées de l'artillerie française, quand les bandes armées de Henri II s'abattirent comme une nuée de sauterelles à travers les vallées et y laissèrent partout la ruine et l'extermination. Avec ses robustes tours plantées à la crête du pic, comme des piliers sur lesquels s'appuie le mât tourbillon des nues, elle ressemble, la grande ruine solitaire, à des degrés foudroyés qui tentèrent d'escalader le ciel.

Un vent de colère est descendu sur ses monstrueux ébranlements qui, dans les silences de l'air, semble et bouge sous le reflet des lierres avec une épouvante apparence de vie. Çà et là quelques coins de mousseuses d'un dessin plus tourmenté semblent éternise l'immobilité menaçante de sombres rochers ou gnet, comme si Titan des cauchons à face d'homme qui jadis escaladaient là leur aire avait fini par s'incruster dans la pierre et le modeler sur une ressemblance symbolique. Cependant le Titan, au pied de ce délabrement farouche, rêvait

RUINES DE MONTAIGLE.

en rappe tranquille où, aidé au lâchissement de la coupole aérienne, le grand mont sourcilleux bâtaille son abrupt profil renversé que des algues traînantes lavent éternellement, comme pour le nettoyer de ses rouilles de sang. Lustrée par les ombres argentées de l'eau, la sauvage ruine n'est plus, au fond de ce miroir enchanté, qu'un pacifique décor dont le reflet se perdant, avec les rides de la surface, aux détours de la rivière.

Ainsi, comme un sauge fantôme, veillera dans la paix reconquise du paysage ce fantôme de deuil et de vieille gloire guerrière, expirant tout seul Dolent, sous la tourmente qui le

fourmi, le soleil qui l'effrite et la rouge qui lui fait un linceul blanc, sa rouge histoire sanglante de pillages et de massacres; et des herbages, des sablières, des bosquets de bois suspendus à la montagne, un charme de nature qui ne s'interrompt plus succédé à cette vision lentement décrue aux hommes et, de village en village, par Alloy, Vierve, Treignes, achemine à la frontière de France.

Rien ne vaut le plaisir de suivre ces jolies vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse depuis le moment où elles commencent à se dessiner jusqu'à leur formation complète, il varie pour chacune d'elles à travers les perspectives toujours changeantes que déterminent la pente et le contournement de leurs eaux. Quand, après avoir longé sur la crête de la montagne la route qui va de Marienbourg à Philippeville, on aboutit à cette ancienne place forte baptisée par Charles-Quint du nom de son fils, on entre dans *Agimont* qui ne tarde pas à s'élargir. Hermeton, vous conduit à Sautour, autrefois châtellenie du pays de Bouvet et célèbre pour sa redoutable ceinture de remparts. De ce puissant appareil militaire il ne subsiste rien plus aujourd'hui que des tronçons, mais si solidement enracinés en terre, qu'il semble que ni le pic ni la hache n'en puissent avoir raison, moignons indestructibles d'un grand organisme mutilé et qui, après tant de siècles et d'assauts, racontent encore, ainsi qu'un leur seul langage des invalides se narrant des batailles passées, les premiers efforts de ce farouche retranchement de moellons.

Tels que les ont faits le temps et la destruction, ces fragiles débris gardent un air de grandeur. La nuit surtout, quand, sous les sélènes claires, la noire silhouette des tours délabrées, sur la rudesse du plateau, ses arêtes déchiquetées, on croirait voir se dessiner parmi les blanches obscurités du ciel les murailles et les crocs d'un grand vaisseau.

Hermeton reposant, après s'être un moment posé au pied des ruines, comme une hirondelle qui a trouvé une fente dans le gîte mousu d'un toit et regagne ensuite à tire-d'aile les hautes régions de l'air, repart d'un trait, elle aussi, à travers le paysage. Et peu à peu celui-ci s'accidente, des pointes violentes tout à coup crèvent le sol; le long de l'eau apparaissent successivement d'anciennes douves remblayées dont les bords fondent à pleurer de leurs larges poireaux, comme des prunes, les boules glauques, des élancements de roches tertiairement poussés sur les rives, des éboulements de roches frustes de moissonneurs et roulées dans le lit de la rivière où elles forment d'énormes barrages. Par endroits, aux déblais de la route qui s'échancrent en tous sens, de puissantes masses calcaires se projettent jusque parmi les pierrailles du chemin. Et, tantôt polies et nues, elles s'effritent en feuilles, se partagent en cimes fourchus, se ciselent à facettes, s'évident en cavernes, exhaussent des ordonnances d'escaliers aux larges dalles superposées; tantôt, sous les vertes franges de leurs ramures de feuillages pendant jusqu'à la base, elles ont l'air de patriarches fléchissant au poids de lourdes chevelures.

Bientôt la rivière multiplie ses méandres, se tortionne, hâte, avec des *reglis de cadavre*; et les roches se resserrent, se cassent à angles plus brusques, coupent les perspectives, ceignent partout des cercs au fond desquelles l'eau bouillt et se brise en écumes et toujours plus activement bouillonne à passer qu'elle s'irrite aux ouvrages gorges prochaines, non loin de l'accidentée Bourgale d'Hermeton, dont, au bout d'un petit temps de marche, on aperçoit les chaumes roux chevauchant aux bosses du sol et par places se détachant sur la ligne sinueuse des rochers de la Meuse. Il semble que les restants de la turbulente nature où se cabre le gave soient une préparation au chaos du grand bassin vosgien. Le fleuve coule en effet là-bas, dans une paix de solitude, en large nappe verte égratignée par les rais de lumière obliquement glissés des monts. Nous sommes ici à un pas d'un centre de villégiature recherché : en longeant la Meuse, on ne tarde pas à déboucher dans

Rustiève; chaque été voit s'abattre dans sa grande rue ou petite, inégalement dentelée de maisons et d'auberges qu'abritent de leur ombre les hautes murailles rugueuses du roc, le vol des hirondelles roses et bleues, comme un tressaillement de papillons éteints.

Pour le moment, il nous tarde d'atteindre la vallée de la Molignée : avec celles du Viroin et de l'Hermeton, elle complète la série des paysages que déroulent les vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, ces magiciennes dans l'art d'évoquer, sur les transparents riches de l'air, les prestiges variés au théâtre : ici, semblablement à de monstrueuses coupes ciselées recevant la bordure du ciel, la grande faucille grimaçante des roches, géants musculeux dans des postures d'Atlas, noirs accroupis en des stupéfiements de fables, ferrailleuses chimériques de pendjabs et de gemmes, — là, pareillement à la grâce et à l'enchantement

LE SITE DE LA MOLIGNÉE.

d'un chœur d'idylles, les femmes sereines et molles de la terre en travail, prés, bois, ruisseaux, strophes blanches du vaste poème tellurique dont les montagnes et les rocs sont les strophes noires, face pacifique de l'éternelle crinière sur laquelle les nuées effeuillent les roses et que les couchants n'ensanglantent pas, comme l'autre, de tragiques lueurs.

Une route qui coupe l'Hermeton et mène à Stave cajolée, à la hauteur de Rosée et non loin de sa source, un petit filet d'eau : c'est la Molignée; bientôt elle s'enfle et, par ses courbes, ses étapes, ses crochets, devine, de Pay à Monfort, la physionomie de cette vallée nouvelle, rattachée par une succession de crêtes aux escarpements des grandes roches de la Meuse et certainement l'une des plus délicieuses de la contrée.

Là, comme sur les rives de l'Hermeton et du Viroin, défile la procession des grands profils rupestres, noires dispos de longues étapes laissantes, drapant écharpes aux flottantes crinières, gravures monstres d'étincelantes armures. Et toujours, dans le fond de la gorge, la chanson du ruisseau, les rondes dont les paletots tourneni, épaulées en plaies d'arc-

en-ciel, les grès ruilleux où les bœufs vont s'abreuver, les cressonnières tremblantes et frisées de l'eau, les haragers contre lesquels le flot bouillonne, et, dégringolant par places le berge, les grosses tiges lézardées des saules comme un écroulement de piles cerclées sur la tache rouilleuse des roseaux.

A Foy, vis-à-vis d'une crête *jachère* à l'extrême extrémité d'un immense bloc, périlleux pâture pour les semailles qu'on voit venir à sur flanc, en versant de montagne, en partie coupé de crevasses ravinelleuses et ailleurs brusquement écroulé à pic, gagne le plateau où s'entassent les ruines du vieux castel de Faing, bâti au douzième siècle, mais modifié par le quatorzième, et qu'aujourd'hui particulière ne nous mènent sonner à l'oreille : Montaigle. N'entendez-vous pas, à cette libre musique, se réveiller l'écho des nuques cornes jadis embouchées par les hommes d'armes quand le seigneur, rentrant de la chasse ou de la guerre, qui n'était encore qu'une chasse, mais plus rouge et plus furieuse que l'autre, faisait sonner sous le sabot de son cheval le plancher du pont-levis ?

Montaigle ! Et les crénaux se garnissent d'archers en bagnettes, les bagnettes gonflent dans les cours, les bouches-fours exhalent de lamentables gémissements, dans les corridors roule un flot de pertuisanes, de cuirasses et de visières empanachés, tout un spectacle moyen âge se lève aux souvenances qui obsèdent l'imagination. Les visions dont les contes du vieux temps berçaient nos songeries d'enfant se représentent en foule à notre esprit: nous voyons danser sur notre rétine une belle dame coiffée d'un interminable hennin, moins pâle que ses joues, et laissant cascader derrière elle une traîne lamée d'or, dont l'extrémité est aux mains d'un petit page gros comme un poireau. Cette belle dame, rongée de tristesses profondes que nous voudrions pouvoir consoler, finit par si bien prendre possession de notre rêverie, qu'elle franchit avec nous le seuil de l'antique manoir, nous accompagne dans la salle des gardes, suit avec nous le long des courtines, en même temps que nous plonge ses yeux dans les oubliettes, grimpe aux donjons, descend aux souterrains et ne cesse de nous frôler de son corps diaphane qu'à l'aspect de ses ongles, une espèce de Barbe-Bleue sibérique qui brusquement sert d'une chauve-souris, finit chargé d'éclairs et tordant entre ses doigts les flots de poils roussâtres de sa moustache. Alors elle pousse un grand cri, et, quelques instants après, nous avons la douleur de la voir se partager en deux morceaux comme une poire, au fil d'une cimeterre que cet homme sanguinaire inopinément a détachée d'une panoplie.

Il faut en convenir, rien ne prête moins à ce petit divertissement d'esprit que les romantiques ruines de cette seigneuriale demeure perchée, ainsi qu'un nid d'autour, à la cime d'un roc escarpé. Les cavaliers appuient encore aux parois de la muraille des trognons de larges degrés éboulés, convoyant en spirales au creux des tours démantelées et débouchant soit sur des vestiges de chemins de ronde, soit sur l'aire silencieuse des salles gothiques. Quand, sous le pied du visiteur, ces antiques degrés, tant de fois garnis par les bouquetins légers ou les pesantes mules de fer, résonnent en une pluie de pierrailles qui, glissant de proche en proche comme des pourriers d'un sablier, finissent par remplir le vide d'un bruit d'écroulement, on croit ouïr l'écho lointain des mille rumeurs qui, des cours aux échaugettes et des remparts aux corps de garde, grondaient, tintinnaient, ondoyaient à travers la spacieuse bastille, confondant ensemble le cliquetis des épées, le piaffement des chevaux, les musiques des ménestrels, la clameur des soudards, le tapage des valets, le chiens des pages et jusqu'aux cris des agonisants, vivantes pourritures que, lambeau par lambeau, dévoraient les rats dans l'ombre exécrable des cachots. Çà et là, une barbacane, mince comme une estafilade, elle une ouverture par laquelle s'aperçoit le dévalement de la vallée, ainsi qu'un

RUINS OF WOTTON.

temps où, sur les hâtes des embrasures, s'essuyait l'immobile silhouette des hommes d'armes. Ailleurs, dans ce qui reste des anciens logis, des pans de murs ont gardé, comme une empreinte de l'humanité qui s'y abritait, la suie fuligineuse des feux de cheminée; aux voûtes qui, par places, surplombent la dévastation, des nervures continuent d'accrocher leurs arêtes, pareilles aux vertèbres de quelque squelette marcelé; et de hautes baies dichotomes, taillées par le temps dans l'arc régulier des fenêtres, s'ouvrent toujours comme des yeux de pierre sur les zones de vers qui bordent le dédale.

Ce ne sont point, on l'a dit, les formes imposantes de l'époque homérique de la féodalité: Montaigle n'a rien de la farouche énormité des burgs qui faisaient au loin trembler des rois et même, tant ils se rapprochaient du ciel, semblaient menacer Dieu dans son paradis. Il est plutôt construit à la taille de ses seigneurs pillards et querelleurs du quatorzième siècle, enfermés dans leur donjon comme des araignées dans leur toile et guettant le passage des marchands pour en extorquer des rançons, menus profits qui, constamment accumulés, servaient à défrayer la solde des reîtres, l'achat de munitions, la dépense du train intérieur en ces grandes hôtelleries bruyantes où l'on hébergeait plus souvent Mahon que Bacchante.

Cependant ce retour aux mœurs batailleuses, mais déjà dégénérées d'un temps plus fameux par ses rapines que par de véritables exploits, n'occupe pas exclusivement l'esprit sur cette butte historique qui, avant de se couronner des tours d'un castel, subit, pendant des siècles, ainsi que l'affirme la tradition, porté les restes du camp de Quintus Cicéron. Quand l'histoire, comme c'est ici le cas, se mêle à des beautés de nature, elle finit par s'effacer; elle la transitoire et l'éphémère, devant l'éternité sereine des choses qui composent son cadre, au point que, après avoir été lancé d'abord par l'image des hommes, on cesse de suivre des yeux cette folle poussière d'événements dispersée par l'espace, pour se concentrer dans la contemplation des immuables roes, témoins de tant de gloire et de fragilité.

Du haut des ruines on voit saillir une mer de feuillages, parmi des masses de quartz et de schistes, tuyaux écluses suspendues dans l'air ou reliées par d'abrupts contreforts au lit du ravin et qui, de l'autre côté, se ratiachent aux gradins de la région des grands plateaux, prolongés jusqu'aux rives de la Meuse. Tandis que, errantes au loin, les prunelles s'enfoncent dans les enfoncements ou redressent aux reposts des pics, le glissement de la Molignée monte du fond de la vallée, à travers le frisson des arbres et des végétations, comme une musique qui accompagne délicieusement la rêverie. Si rien qu'il soit, le site revêt néanmoins une certaine austérité, grâce à la proximité de l'antique gorge du Flavion, première station préhistorique du pays. Là, dans les entrailles déchirées de la terre, cinq cavernes, le trou du Sureau, le trou de l'Erable, le trou Philippe, le trou du Chêne et celui du Lierre, mirent successivement à jour, comme autant de cimetières, de considérables vestiges de l'âge du mammouth et du renne. C'est le chemin que vous suivrez si, parti de Montaigle, vous voulez vous orienter sur Dinant: la gorge franchie, vous gravirez les prairies qui mènent à Haut-le-Wastia, gros bourg juché au point culminant du plateau et duquel, par des sentes boisées, vous dévalerez insensiblement jusqu'aux ruines vénérables de Bouvignes, proche des portes de la cité dinantaise.

III

Les rives. — Walcourt. — La Chronique de St Gorgon. — Le sénéchal des Walcourt. — Une marche nuptiale dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Florée. — Florifle. — Légendes du Namur.

Après ces agrestes flâneries, il est enfin temps de nous rapprocher des villes : nous nous acheminerons donc par rapides étapes vers Namur, la capitale de ce pays de vins et de bois, en prenant pour point de départ la gorge que commande l'ombre mélancolique de Montaigle. Un petit temps de marche nous mettra à Walcourt, ancienne seigneurie du neuvième siècle, dépôt de son nom d'un couvent où une église gothique, au bois sculpté pour la possession d'une Vierge miraculeuse, érige son armature de pinacles et de contreforts, comme un grand reliquaire suspendu.

Il y a quelque six cents ans, le sanctuaire fut soudainement envahi par les flammes; mais des saints pieusement accueillirent au brasier la divine patronne, objet de la contrée, et la transportèrent dans le creux d'un arbre, rustique chapelle de laquelle, le danger conjuré, Thierry, comte de Rochefort, s'efforça vainement de l'extraire pour la ramener en son domicile originel. Monté sur un palefroi, le noble porte-bannière s'épuisait en supplications, quand sa monture, se faisant complice des secrets desseins de Marie, se retrouva dans un enlacement si violent qu'elle fallut le désarçonner. Alors une lumière subtile pénétra dans le dur entendement du seigneur, et, miraculeusement averti que la radieuse Vierge ne résistait à ses prières que pour mieux le conquérir au ciel, il jura solennellement d'ériger l'abbaye de Jardinet. A peine le vœu formulé, l'obstination de la statue s'attendrit du délire par enchantement, et elle se laissa ramener au siècle, souriante, docile et soumise, comme le sont universellement ses saintes semblables, les filles sorties du giron d'Ève, quand, relâche de nos rudesses, elles daignent payer d'un sourire notre acquiescement à leurs caprices.

Abbaye de Walcourt

Le tronc qui servit d'abri temporaire à la dame de Walcourt s'est depuis effeuillé dans l'intervalle; mais le miracle, chaque année rajeuni par une coutume plaisante non moins que pittoresque, se commémore à travers le recueillement d'un bocage, sur l'emplacement même où l'image argentée de l'arbre légendaire fut témoin d'une extraordinaire aventure.

En ce même jour solennel de la Trinité où, au champ-clos de la grand'place de Mons, Gilles de Chin perce de sa lance l'horrible dragon de Wasmes, une autre pieuse guerrière raconte aux abords du bocage révéré le fait et l'arrière-fait des paroisses circonvoisines.

A pointe d'aube réveillés par les roulements du tambour et les sonneries du clairon, les villages ont eu se fermer, sur l'aire des foirails, des bataillons affublés de défroques militaires, et des bizarres milices, armées de mousquets, de piques et de sabres, dans un indescriptible pêle-mêle de casques, de colbacks, de shakos, de bonnets de police et de fer,

et vont aussi à défiler sous les pommiers en fleur, entre les haies d'aubépines neigeuses, avec la gravité martiale d'une troupe rentrant aux frontières.

Partout le sol tremble sous le pas rythmé des compagnies qui, serrées en colonnes, les capitaines en tête, ne font halte que pour doubler en des cercles réguliers leurs gosiers séchés par la poussière du chemin, et, bientôt après reparties, au cri de ralliement des clefs imitant le loup des îles comme des chiens au flair d'un troupeau d'oseilles et bran-

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE WALCOURT.

dissent, qui le coupe-choux du fantassin, qui la lutte redoutable du soldat de cavalerie, qui le fleuret et qui le yatagan, stoïquement enfin l'esplanade, où d'autres bandes, non ralliées fantaisistement épaisies, ont déjà pris position.

A chaque instant débouchent, par les issues de la plaine, de nouvelles troupes, la troupe enfantine et la mâle égyptie, et tous ces tronçons, peu à peu ralliés, finissent par former une approximative armée qui, le signal donné, s'élancera dans la direction du bonheur. Alors commence une suite de manœuvres compliquées, préludé obligé à la grande cérémonie de

l'enlèvement de la Vierge, suivie par un cavalcadour gothique, de pied en cap hardé comme les preux, ses ancêtres d'un jour.

Le coup d'œil à ce moment est réjouissant : échelonnées par brigades en la verdoyante campagne, les sociétés de toute nature qui, depuis un mois et plus, se sont préparées par des exercices préliminaires à ces « marches », ainsi qu'on est accoutumé de désigner ces belliqueuses assemblées en pays de Sambre-et-Meuse, étincellent de mille couleurs sous leurs draperies légères, confondant ensemble la veste bleue et les bouffantes grègues normandes du zouave français, la sabretache et le dolman gamé de fourrure du conquérant hussard de l'Empire, le plastron pommelé d'or des lanciers-grenats, la blanche tunique à brèves d'azur des cavaliers du kaiserlick, les manches plissées comme des fraisettes et les pyramidales shakos à pompon de l'antique schutterij hollandaise, toute une hétéroclite et folâtre dépouille de magasins d'accessoires que pique de place en place le fourmillement humoureux des aiguières, des mitres et des fers-blancs.

Telle s'offre au regard, à travers les nuages de fumée et de poussière qui volent en tourbillons jusqu'au ciel, cette pseudo-garde nationale de la Vierge de Walcourt, inouïe mascarade de tout ce que la contrée compte de riches brasseurs et de pauvres varlets de labour, les uns simples soldats portant l'humble épaulette de laine ou le passepoil de drap, les autres officiers de différents grades arborant le filigrane d'or et d'argent ou la broderie grotesque d'épaulette, tandis que çà et là, au trot d'un poney fougueux, se balance, cahote et reluit, parmi le chevauchement d'un état-major, le chapeau plumeux d'un bobereau promu au généralat.

Aucune division ne se mêle d'ailleurs à cette démonstration militaire qui, sous ses apparences carnavalesques, garde une discipline rigoureuse. Dans l'intervalle des détonations parties des haies à feu et cadençant à temps réguliers les décharges de la mousqueterie, un silence règne parmi les rangs, pendant lequel on entend seulement le craquement sec des fusils qu'on arme, le cliquetis sourd des baguettes tassant la bourre au fond des canons, le piétinement isolé d'une cavalle s'ébrouant prématurément. Mais, tout de suite après, mousquetons, escopettes, couvrières, carabines Lefaucheux, fusils de tout genre et de tout calibre, de nouveau épaulés, éclatent, grondent, roulent, ronflent pour un instant la symphonie hennissante des musiques. Ainsi se passe la matinée, et, quand ce Waterloo, où, emmêlé aux plaines herbeuses, figurent les uniformes de toutes les armées du monde, expire enfin faute de munitions, longtemps encore on voit, dans les rougeurs crépusculaires dont les réverbérations enflamment les faces vermillonnées par le genièvre, cavaliers et piétonnement pèlerins par les routes les défilés des poudreuses phalanges regagnant leurs foyers.

Et cette monstrueuse bomboche n'est pas circonscrite au seul territoire de Walcourt; à Gerpinnes, en commémoration des malheurs de Bellerale, sainte et martyre, qui, pour se dérober aux outrages du mariage terrestre, s'en vint mourir au bord d'une source, après avoir fui de village en village, un semblable déploiement accompagne la promenade de la châsse de la sainte, processionnellement escortée à travers les fumeux qu'elle-même traverse avant de trépasser.

Ailleurs, à Fosses, rivale à la seule pour son saint Feuillen, et à Fey-Notre-Dame, non loin de Binant, où, dit-on, un charpentier mû à sa vue d'un coup de hache une statue de la Vierge cachée en un chêne, les milices ne s'équipent que tous les sept ans, mais avec un éclat qui, dans la province et même de ces localités, dépasse quelquefois celui des parades de Walcourt.

Cette origine de ces archaïques performances paraît difficile à conjecturer; peut-être

UNE MARCHE MILITAIRE A PYRRHUS

perpétuent-elles soigneusement la coutume déplorable de poursuivre pour la garde des troupeaux, jalousement conservés à l'ombre des sanctuaires, dans un temps où le pays était constamment ravagé par les bandes de voleurs dont les déprédations à main armée s'exerçaient, sans respect des choses divines, jusqu'au cœur des églises. Les volées de coups de fusil tirés en l'honneur de la Vierge répercutaient ainsi l'écho des lointaines et souvent meurtrières escarmouches que, toujours sur le qui-vive, les soudoyers paysans du quinzième siècle, ancêtres des dévots paysans du dix-neuvième, étaient obligés d'engager contre les pandours de grand chemin.

De Walcourt à Fosses il y a un bon bout de route; mais les yeux sont si occupés des grandes lignes du paysage, qu'on oublie les longues du trajet dans cette contemplation du ciel et de la terre confondus aux fuites de l'horizon. Le gracilement de l'alouette dans les

LA FOIRE AUX CHEVAUX À FOSSES.

profonds espaces, le sifflotement doux du vent dans les bruyères, le ruissellement des bonds errant à travers les pâturages, font un accompagnement berceur aux songeries de l'esprit occupé d'un mirage qui dérive au tiède de l'air, d'une étendue d'eau qui luisonne dans un pli de ces vastes landes, de la rustique villanelle chantée à pleine gorge par le pâtre qui, au bout du sentier, chasse avec sa paire de chevaux, et tout là-bas, du claquetis de sonnailles qu'agite en vélocement le trot du messager dont la voiture, traînée d'une bâche grise, a l'air d'une carcasse de ballon roulant de pâture en gauche à vau du sol. Enfin, après avoir laissé sur la droite les bois du Prince et des Chanoines, les étangs de Beaulieu et les clochers de Metzet et de Saint-Germain, gros villages endormis à l'ombre des vergers, dans une aire de bien-être, on voit se dérouler la grande rue de l'ancienne « bonne ville » de la principauté de Liège, avec son antique tour d'église édifiée par ce pieux saint Feuillen en mémoire de

qui se couronnent les gloricuses « marches » septentrionales. De l' « illustre et insigne oppidum », ainsi que Fortin est nommée dans les chroniques, il ne reste plus qu'une tranquille agglomération qui, le jour de la foire aux chevaux seulement, s'anime du piétinement des bêtes, du pétaradement des boute et des éclats de la fanfare militaire.

Bientôt les plateaux s'abaissent, et une série de molles ondulations nous ramène à cette vallée de la Sambre où viennent expirer les ramures de la *contrée rocheuse*. Devant nous, Floreffe s'étage sur les pentes d'un coteau que couronnent les bâtiments du séminaire; là saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés, construisit au douzième siècle une abbaye; et la blanchâtre crue des hautes façades se reflète dans les eaux chatoyées de la rivière dont le mouvoir ruban à chaque instant se dérobe aux tournants, parmi les feuillages gris des saules.

A mesure que nous avancerons, nous verrons se multiplier sur l'une et l'autre rive les maisons de plaisance où le Namurois, amoureux de pêche et de canotage, transplante ses

ABBAYE DE FLOREFFE.

pénates pendant la saison d'été. Floriffoux, Flawinne, Salzinne, sont appendices de la ville chantée par Bolleau en de si démesurables vers, sont comme des nids perdus dans les verdures; et tout à coup la route s'escarpe, montre à sa crête par les géométriques architectures de la citadelle.

Nous sommes à Namur.

IV

Namur, centre d'excursions. — Entrée en gare. — La citadelle. — La rue. — Les églises. — Le Musée.

A peine a-t-on mis le pied sur le quai de la gare que, au grincement des freins succèdent en tous sens, au ronflement de la vapeur échappée de la gueule des locomotives, au tintamare des plaques retombant sous le contrecoup des trains, au hennissement des hommes d'équipe tirant les roulottes chargées de colis et des gardes circulant le long des

portières, en recevaient le mouvement et l'animation d'un de ces vastes centres d'excursion, en quelque sorte choisis par la nature elle-même pour servir de point de rayonnement à la multiplicité des routes serpentant à travers la montagne et la plaine, comme les rais d'une gigantesque patte d'oie.

De minute en minute les signaux jouent, les disques tournent, les leviers déplacent les rails, les trompes signalant l'arrivée des convois lancent leurs rauques appels, le sol est ébranlé par de sourdes trépidations, en même temps que dans l'air, empli de fumée et de fraîcheur, tinte le carillon ininterrompu des sonneries du télégraphe, mugissent les machines qu'on approvisionne d'eau en chef à grands coups d'écouvillon en raclant les scories qui, pleuvant en longs jets, crachent à terre comme une grêle brûlante. Chaque fois que sous les voûtes métalliques stoppe en sifflant et en hurlant une nouvelle file de wagons, le bruit des glaces retombées, le claquement des portières, le grincement des grosses de l'entre-voie écrasés sous la roue des débarqués, et les appels, les cris, les hilarités s'ajoutent aux mille rumeurs des unes pris d'assaut par ceux qui s'en vont. Et sans cesse la foule accrue aux poussées de ce double courant, grouillant au fur et à mesure des affluences que jettent sur le pavé de la gare les récents arrivages, fourmies bétrochées de calleux terriens venus à la ville pour se mutuelles et plaisir sous le fais des corbeilles de beurre et de fromages qui tout à l'heure encombrement le carreau des halles, de rougeaudes coiffes de bonnets en peau de renard et le dos sanglé par les brisées d'une manette, de marchands de bestiaux aux longues blouses flottantes, la carrure épaisse et le torse bombant, appuyés sur des triques noueuses dont les lanières s'entrecroisent à leurs mains, de bûcherons ayant gardé aux plis de la peau une blancheur de farine, de sèches couturières accroupies à des sacs bombés où logent quelque gavet, puis encore de laboureurs guêtrés de bouseux et le fusil en bandoulière, de chasseurs en blouses de chasse, la ceinture de cuir aux reins, un taquet à plumes posé sur la coiffure grossière, de touristes nubis et feutrés portant qui le plaid en sautoir, qui le sac à dos aux épaules, qui le pétase entouré de tulle vert sur le chef, saisissant échappés de la solitude des villes et qui, pris de la folie du vin et des aventures, roulent leurs ailes vers les libres espaces.

Une telle affluence s'explique par la situation de la ville, première étape vers les grands horizons de l'Ardenne, porte ouverte sur les plateaux herbagers et ondoyants, espèce d'auberge naturelle placée à l'orée de ce pays des surprises et des enchantements.

Dès Namur le paysage, jusqu'alors indécis et çà et là seulement écorné d'une saillie rocheuse, prend son caractère définitif. La montagne, crevant d'un furieux coup d'épaule la surface terrestre, fait un bond jusque dans le ciel; entre ses versants se creuse le lit profond des vallées, empli à pleins bords par l'ample coulée d'un fleuve et de ses affluents; et un vent frais, descendu des hauteurs ou sorti des gorges lointaines, caresse si quelque invisible main avait brusquement ouvert les vannes de l'espace, vigilleuse le sang sous la peau.

A peine l'a-t-on senti, ce souffle vif, qu'on éprouve distinctement l'impression d'un radical changement survenu aussi bien dans les atmosphères que dans la condition du sol même : l'esprit s'éveille à des idées de migration, de courses aventureuses, de folles escalades au flanc des montagnes, ces pyramidales architectures échelonnées dans l'air comme les piliers du firmament. De partout jaillissent au-dessus des toits de la ville aux murs gris en surplomb, couronnés de corvailles à angles droits, l'énorme bosse de la citadelle ici-bas semble en dessiner les premiers contreforts.

Ainsi Namur, partageant en cela la fortune de Rome, est-il régulièrement choisi par nombre de pèlerins comme le point de départ des excursions dans le pays : de là, en pied

dans le pays de Sambre, un autre dans le pays de Meuse, on rayonne vers les extrémités de cette zone dont l'extrémité ciel figure le noyau. Égalable à son rocher guerrier, au point de jonction de la rivière avec les eaux limides, celle-ci offre, d'ailleurs, entre la facilité des communications, les séductions d'une agglomération urbaine, s'égayant de nombreuses occasions de plaisir en ses casinos, ses kursaals, ses cercles de sport, confidemment accueillants pour les oiseaux de passage que le goût de la villégiature pousse vers ces parages. Sa rue principale, bordée de magasins et de boutiques devant lesquels s'active la circulation, se, s'allonge, au loin, enjambe un pont, finalement débouche dans la lumière; et, tandis qu'aux milliers prochains s'égrènent les sirènes, des files de pluches pêcheurs, assis sur

LA MEUSE DEVANT NAMUR; LA CITADELLE, CONFLUENT DE LA MEUSE ET DE LA SAMBRE.

les quais, jettent l'hameçon aux flottilles de boudins, de chevesnes, de perches, de barbeaux sinillant sous les eaux vertes; et bien encore, bons vus, dans leurs tricots rayés de couleurs vives, des équipes de canotiers remontent ou redescendent le fleuve, en levant à temps égaux leurs rames aux pales égouttées en plaies de perles.

La pêche et le sauvetage sont les grandes élections de la société namuroise, ainsi bien pour l'oisif bourgeois possesseur d'un bachot et d'un attirail de lignes que pour l'artisan, l'ouvrier des fabriques, le petit peuple besogneux qui, le dimanche matinal, s'échelonne par bandes le long des berges, amoureux des plaisirs aquatiques, et s'emplit les yeux du mouvement et de la clarté des liquides étendues. À Namur, du reste, comme dans presque toutes les villes traversées par la Meuse, il est une population à part, nombreuse, inoccupée, quand le temps est favorable au bord de l'eau; les yeux vagues, on la voit se poudrer sur le flot qui

passe, suivant au fond des coteaux sévères, parmi la tache brillante des rouges, le vol des oiseaux, ou, pendant de longues heures, observant les flottations d'un bouchon attaché au fil d'un scion de coudrier. Ces pacifiques silhouettes, non moins que le passage des lourds bateaux pontés qui servent à la navigation intérieure, le glissement des pirogues et des yoles royal d'un éclair l'onde, le chargement et le déchargement des chalands crieurs par des câbles aux anneaux du quai, la manœuvre d'abordage des petits vapeurs qui font la traversée de Dinant et de Liège, animent le grand frémissement lumineux de la Meuse.

De la pointe de Gouyon, le regard se perd aux perspectives d'amont, barrées par les arches basses du pont de Rochet sur un fond de collines vertes ; en aval, par delà le viaduc du chemin de fer, un coude brusque l'arrête ; de leur masse crayeuse les « Grands malades » obstruent le lointain. L'été, quand, épuisés à trouver la large échancrure des monts, le soleil traîne sur les câbles de fer ses filets aux mailles phosphorescentes, alternant de flammes

LA SAMBRE À NAMUR.

blanches les eaux galvanisées dans la rivière, les heures s'écoulent rapides à contempler ce beau paysage.

La ville elle-même ne manque point, d'ailleurs, d'échappées pittoresques, soit que des hauteurs on regarde se resserrer entre le fleuve et la rivière, parmi les touffes de verdure éparses d'entre les vieux murs, la feuille de ses platanes et de ses ébéniers, soit qu'en s'engageant dans le dédale des ruelles qui s'entre-croisent autour de l'église Saint-Jean, soit enfin que de la balustrade du Pont de fer on voie s'allonger, entre une enfilade de bigeries suspendues, le cordon où roulent les eaux de la Sambre. Et cette agglomération, d'apparence vivante, avec ses squares fleuris, ses nouveaux boulevards discrets de riches façades, ses marchés fumants, ses innombrables étalages de victuailles, s'adapte bien à la belle humeur d'un peuple bon enfant, dégourdi, bavard, plein d'entrain, aimant les aises de la vie, les bombances de la table, les joyeux propos qu'inspire le vin, attablé du matin d'une oie forte tendresse à son berceau par ce refrain plaisant : « Vive Namur qui bit ! » se raille à toutes ses gaîtés comme un mot d'ailgonne.

Le samedi est particulièrement le jour où, de partout accourus, et des villages environs du

fleurs et des bouquets perchés à la tête des mâts, les valets de ferme allaient sur les places et dans les rues, aiguillonnant, ceux-ci, une paire de petits bœufs secs et nerveux, cinglant, ceux-là, une attelée de massifs pilliers, et d'autres chassant devant eux, à coups de gaule, des bandes de porcelets. Une rumeur indéfinissable, combinant ensemble les hennissements aigres des chevaux, les craquements retentissants des harnais, les abois des chiens, les meuglements des bêtes à cornes, le ramagement des oies, tout l'orchestre familier des écuries, des basses-cours et des étables s'élève alors jusque par delà les toits. La plupart des places, ce jour-là, se transforment en marchés, où étalent des entassements de légumes et de fruits odorants que le soleil lustre de diamantaires, contrôle d'étoiles d'or ou pique de pollettes rares. Là échafaudent des montagnes d'œufs et des dômes de beurre, moules vermeilles qui se découpent sur des lits de feuilles ou de linges éclatants, ailleurs alléchant les gourmandises par des amoncellements de gélinottes dodues, moins potelées toutefois que les volailles engraissées en pays flamand, plus loin assourdissant l'ouïe d'un infernal concert de gloussements et de glapissements émanés des cages en bois dans lesquelles sont parqués les gorets, pullulement de cuisses rondes et de flancs polis qui, dans la demi-teinte, prennent des tons de chair lumineux.

Du côté du marché aux laitages, perdu dans un dédale d'étroites ruelles encombrées d'étalages en plein vent, et par surcroît obstruées d'un entrecroisement de brouettes et de charrettes, l'animation est surtout grande : comme un liquide au col d'un entonnoir, la foule s'y écoule en flots pressés. Autour des marchands, bouchant les quartiers de lourds paniers aux fonds des boucheries, accrochant les pliés des galets tassés au seuil des boutiques, en tas ventrus qui roulent vers l'intérieur des halles qu'on aperçoit, dans la lumière des fonds, avec ses alignées de petits paysans terreux, de jeunes et laides « mésopennes », de vieilles commères décrocnoires, tous assis sur des bancs, coude à coude, si pris l'un de l'autre qu'ils semblent endormis, et tenant sur leurs genoux des mannes de beurre et de fromages, immobiles d'ailleurs, sans un mot d'appel pour le chaland qui fait librement son choix.

Au dehors, cependant, le pas résonne sous le cahotement des sacs, le passage lourd des charrois, le tintillottement léger des roues de brouks et de tilburys, le frémille mobile des bâtes enharnachés par de gros cossiers rougeauds, le sourd trottinement des ânes bâtis de grands paniers. Le gentilhomme aussi bien que le marmot, le maître d'une hostelle non moins que le tenancier d'une borde, les jolis monsieurs en tarantas dans les bérouettes d'alentour comme les grossiers chartons de ferme ont choisi ce jour-là pour dévaliser les magasins et se ravitailler en provisions de bouche, en ustensiles de ménage, en superfluités coûteuses. Devant les boutiques paille dans un claquis de guenonilles l'équipage seigneurial, pomponné de rosettes et harnaché de cuir clapoté; à la file, le long des trottoirs, se massent les grands laquais guêtrés, le gris du coquet de leurs plaines, les alibornes dont les oreilles tournoient comme des ailes de moulin, les bonis au trolle humide, cornant après la litière de l'étable.

Toute cette foule ne commence à décroître que dans l'après-midi, et de nouveau alors, à mesure que l'ombre des monts s'allonge plus obse sur le sol, le long ruban sinueux des routes serpentinières voit passer, à travers un nuage de poussière, l'interminable procession des aristocratiques berlines balancées sur leurs demi-lunes, les autos glissant, des rutilantes vélocités, aux essieux grinçants comme des chars gaulois, des auto-pétaudant et des ronflants avions filant d'un glissement savonneux aux pieds des monts.

Ainsi le mouvement de la vie contemporaine a peu à peu effacé dans Namur les souvenirs de ce grand passé historique qui commence avec l'« oppidum Atuatucorum » de César, continue

avec le « pagus Lomanensis » de Charlemagne et, des siècles après, l'achève avec les sièges de Louis XIV et du roi d'Angleterre Guillaume III. Le temps, qui ailleurs s'éternise dans des monuments, n'a pas laissé subsister ici une ruine pour témoigner de l'antiquité de la ville, et seul, au milieu de la dispersion de tout le reste, le grand roc de la citadelle est demeuré debout, rocher de témoin des jours évolus.

INTÉRIEUR DE SAINT-LOUP.

Bien intéressé, loge dans des temples sans majesté, n'évoque pas l'austère recueillement qui émane des vieilles basiliques parfumées de l'encens refroidi des siècles admirateurs, isolé parmi le silence du quartier de l'Évêché, Saint-Aubin, avec son abside intérieurement décoré d'allégories théâtrales, ses voûtes en berceau appuyées sur des maçonneries à pilastres engagés, ses jubés uniformément blanches, ses balcons en saillie revêtus de feuillages, selon le goût fleuri du dix-huitième siècle, laissent dans l'esprit l'impression d'une salle de concert plutôt que d'une cathédrale. Et Saint-Loup, malgré ses prodigalités de marbres rouges et noirs et les fastueuses ordonnances de ses autels, magnificences auxquelles se révèle dans

son époque le noble jésuite, se revoir par davantage au fond des bois l'invisible Dieu de la prière. Cet ailleurs qu'il fut chercher des émotions : peintres dans le grand bâtiment quadrangulaire ici au confluent de la Sambre et de la Meuse, proche de la Porte d'eau, en toute pareille surmonté de deux symboliques figures de pierre. La « Société archéologique de Namur » y a installé ses collections, inappréciable trésor d'antiquités historiques et fossiles qui excite l'esprit aux méditations et, sur la palette des tubes contemporains de la jeunesse du monde, fait se détacher le spectre farouche des premières faunes humaines.

V

Les bords de la Meuse. — Jambes, Dave, Wépion, Profondeville. — Le Namur. — Les rochers de Frênes. — Les ruines de la montagne. — Une église dans le roc. — Les Namurois. — Lumière. — La vallée des Rentiers. — Souvenir d'un vieux noyer. — Une légende. — Godinne. — Bouvignes. — Les vacances de Pottier fils. — Les quais des Arsouilles. — Yvoir. — Rochefort.

En route pour les bords de la Meuse !

Chaussé de semelles garnies de calouches et les reins sanglés d'une ceinture légère au jeu des poumons, nous allons cette fois encore, comme naguère au pays d'Entre-Sambre-et-Meuse, nous ramasser des saines joyeusetés de la promenade pédestre, malgré le banal appel des locomotives.

Quand, au sortir de Namur, on atteint le rustique faubourg de Jambes, dont l'antique pont élargi par-dessus le fleuve ses huit arches fleuries de *pariétaires*, on a sur la droite le coup d'œil de la citadelle *perchant* dans l'air sa massive silhouette, coupée par le mouvement des rampes et tablée sur son grand rocher rouillous. Au pied de l'escarpement, une mêlée de toits en ardoises blesit parmi des bouquets de verdure, et d'entre les cheminées file la pointe des clochers, signalant l'existence de nombreux couvents. Peu à peu les clochers s'amoindrissent dans la perspective, les maisons s'espacent, nous côtoyons de grandes landes brunes qui s'étirent en pente douce, entourant par places les maisons grises d'un corps de ferme bordé de ses dépendances.

Jusqu'à Dave, d'ailleurs, nous n'avons vu la Meuse reflété dans ses ondes vertes des berges régulières, glaciers de balivages ramoneaux. La nature chôme encore; il lui faut encore un petit temps de préparation avant qu'elle se mette à ses grosses besognes. Dave lui-même, malgré le haut pensionnaire *émergé* de ses bois et culminé d'une vieille *de donjon*, n'est qu'un village d'opérette où, parmi les vieux logis et les petits rustels bordés de murs bas, il semble voir passer sous sa casaque pace à boutons de métal, monsieur le bailli, s'arrêtant çà et là pour donner une longue pincée de prises au glacier la raison à quelque frisque rustaude. L'idylle, il est vrai, a pour frontispice l'énorme falaise de Neviau, un bloc prodigieux jailli des roches cambriques, une verrière monstrueuse de l'antique Tellus dessinée glaciale de bois pavoisés de fleurs. Pour qui la considère du versant opposé, elle prend, selon les heures et les saisons, d'innombrables beautés qui lui viennent des caprices de la lumière jouant sur une pierre dont les colorations, sans cesse changeantes, s'égarent jusqu'aux nuances les plus fluides où se fondent jusqu'à imiter les plus soudains laques.

Wépion, de l'autre côté, aligne, au long d'une boue bourgeoise de cultivateurs, ses maisons peintes au lait de chaux, déposées nonchalamment, à l'heure où se publient ces lignes, par l'ensablement parmi des bâtisses à tourelles et à mansardes en qui le mauvais goût des amateurs de villégiature se heurte d'un médiocre mirage oriental et foulé. Wépion, à qui donne son nom un délicieux vocable, bondissant au fond d'une ovale verte où les merles donnent la réplique au friselis du vent dans les houleux, les ormes et les pins !

Ci et là une écluse, un barrage sur lequel l'énorme coulée glauque perce en bouillonnant, avec une large frange d'argent dont les écumes gracieusement sont se défont dans le courant pâlide. Et tout à coup le sol se bouscule; les roches commencent à dresser leurs grands cimes pelés ou brunâtres, comme la poussée des belles architectures qui ont vêtu Dinant devant nous de Frênes à Freyr; la petite station en briques rouges de Anseremme se détache sur le cadre d'un versant boisé qui se prolongera jusqu'à Trillebois. Entassées sur presque toute leur étendue d'une interminable escarpement, alternée avec des chênes en planches, la dominent, dans une ravagerie de nature, les parcs de chevreuils et de biches, jalousement gardés pour les plaisirs du seigneur de la contrée, un grand d'Espagne, que, trouvant le tourmentant paysage wallon plus à son goût que les pâturages du sol natal, y a installé, au milieu d'un jardin anglais, sa résidence d'été.

Maintenant à perte de vue, la ligne des toits fermant d'un noir cordon les hauteurs du ciel par-dessus un groupe de maisonnettes aux rangées d'ardoises et qui se massent en contre-bas de la voie ferrée. On dirait de petites fermes normandes enfermées sous leurs pommiers comme en un paradis terrestre, courtes, trapues, largement assises sur leurs fondations de grès, avec la couleur verte de leurs volets luisant au soleil parmi les rosiers et les chèvrefeuilles de l'espalier. Et lentement la montagne se dépouille de son manteau d'arbres pour s'échancrer, gauche d'un autre pâté de maisons, toutes blanches, celles-là, d'une poussière de chaux, en une cavasse profonde et perpendiculairement taillée d'où s'extrait la pierre. Une activité industrielle, assez peu turbulente du reste, surprend ici, pour un instant, la tranquillité des grands espaces solitaires.

« A l'eau! »

Une grosse femme en jupon de flanelle, un chapeau de paille rabattant sur les yeux, sort d'une des habitations qui bordent la rive et se dirige à notre appel vers la barque où déjà nous avons pris place. Elle est accorte, la paysanne, bien que d'un âge mûri par de nombreux printemps, et, tandis que la godille plonge dans les eaux où grouillent sur les cailloux du fond, elle nous demande si par hasard nous ne connaissons pas une Marie-Joseph dans Bruxelles. A notre grand regret, nous lui avouons ne pas compter de femme, ni jeune ni vieille, répondant à ces mots, ce qui n'empêche pas la digne hôtelière de nous accabler de ses compliments pour cette Marie-Joseph de son cœur, si par fortune nous la rencontrons.

La nacelle rase d'un ravissement la glace polie du fleuve, et, poussée d'un vigoureux coup de la perche ferrée, descend vis-à-vis de Waulsort, sur l'autre rive. Là, les pieds enfouis par les rames, nous regardons hier devant nous la large lisière de Trillebois, surbrodée de blancheurs lointaines sur lesquelles se détachent les poudreuses silhouettes des carrières, abaissant d'un mouvement rythmé leurs manteaux dont se répercutent au loin les coquilles affaiblies.

Nous aurions pu longer les roches de Freyr sans nous éloigner de notre première itinéraire; mais nous n'aurions point distingué sous nettement leur énorme profil, échiqueté par places comme par un passage de bouleis; et, vraiment, l'endroit n'est pas de ceux devant lesquels on passe avec indifférence. Aussi bien, le village de Profondeville, que nous allons traverser, allonge sur le chemin de halage une pittoresque rangée de maisons qui, sur du point où nous avons touché terre, se découpe à angle droit sur les fonds de Lustin, de l'autre côté de la Meuse, et enfonce comme un coin dans les petites hauteurs du versant.

Je me souviens d'un tableau du peintre belge Biren, où l'aspect des petits toits rouges, blottis sous la roche ploutante et rôtie parmi les touffes buissonneuses de la pierre dans l'eau

des saint-glinglin, est rendu avec une saisissante justesse : c'est bien en effet ce que nous avons sous les yeux en ce moment. Les humbles cabanes ont l'air de s'enfoncer dans la prodigieuse muraille comme des nageoires, et sur leurs combles tremble l'ombre des chênes suspendus entre ciel et terre, pareils à de gigantesques oiseaux pris par les serres. Ce mariage de l'habitation et du rocher était si bien consommé à la fin que, en certains endroits, l'un complète très exactement l'autre. On ne sait plus où commence la maison, où finit le rocher; celui-ci sert de mur d'appui, avec ses mousses d'or pour papier de fond, ses rugueux bonshags pour cingles et ses trous pour placards. Le soir, les lèvres rigoureuses accrochent leurs habits aux crampons enfoncés dans le roc, aussi naturellement que si les crampons étaient faits dans des briques émaillées avec de la chaux.

Au-dessus d'eux, pourtant, par-dessus violettes semblables à des escaliers faits pour des géants, s'élève la masse titanique, si haut que la plus élevée des maisons bicoques n'est plus, à distance, qu'un humble champignon poussé à son pied. Et de tout son énorme entassement la montagne les protège et les menace tout à la fois, les préservant de la foudre, des trains et du vent, et de temps en temps les bombardant de blocs gros comme des bœufs, qui, roulant de pente en pente avec un bruit de tonnerre, régulièrement franchissent çà et là une *chaussée*, défoncent l'angle d'un toit, aplatissent quelques arbres et finalement s'en vont s'abîmer en morceaux sur le pas des portes.

Ici la montagne est souveraine et suspend à ses caprices les destinées humaines. Le moindre de ses ébranlements met en péril les précaires existences perchées à sa base, et d'en haut elle semble les regarder d'un air merveilleux. Cependant telle est l'inébranlable confiance des hommes, que les vingt ou trente mineurs tapis dans ces périlleux logis continuent à demeurer sous la commination éternelle du grand rocher, sans paraître s'inquiéter aucunement de ce terrible voisinage. Une vieille femme qui gardait des légumes dans la Meuse et à laquelle nous faisions part de nos appréhensions, nous répondit que, puisque les habitants de Frênes, sauf de rares exceptions, avaient été épargnés jusque-là, rien ne faisait présager qu'ils ne le seraient pas dans l'avenir. Et ces locataires du rocher, comme pour donner raison à la vieille, les uns faisaient pâturer de maigres vaches sur les contreforts herbus du mont, les autres, accroupis sur les seuils, ramaillaient leurs filets ou épluchaient de la salade avec une absolue tranquillité.

Le calme, il est vrai, ce jour-là régnait dans la splendeur d'un matin de septembre, comme un bon vieillard se chauffant les membres au soleil, et la lumière baignait de haut en bas sa couronne fendue de larges lézardes au bord desquelles s'ébattaient les corneilles. Quelques-unes de ces ouvertures ressemblaient aux hautes fenêtres ogivales des cathédrales et ailleurs se creusaient comme des portails, diminués dans la profondeur par l'abaissement des voussures; une ombre lézarde tapissait leurs excavations, et tout autour une insensible oscillation lente de flexions poussées dans la pierre mettait comme le frisson d'une gaîté sur la lèvre de pierre rigide. Mais la gigantesque roche n'a pas toujours cette débonnaire apparence. L'hiver, sous son grand froc blanc, avec ses broussailles qui ondulent comme des barbes, elle a l'air de suspendre la malédiction sur la contrée. Rien de plus romantique alors : elle évoque l'image d'un moine-soldat tendant aux nuages du ciel ses pieds couverts des fers. Vienne la tourmente : on la voit écheveler ses crinières de végétations mortes, et, furieuse, aboyer par tous ses trous, comme si des démons étaient cachés dans ses flancs. Dans ces moments on est moins à l'aise sous les petits toits rouges; plus d'une des femmes qui l'été balancent au berceau sous le rebord d'un cube à demi détaché, se trime alors à genoux devant la vitre crochie d'un fenton en papier de couleur, ou, droite dans sa robe constellée de pailloux, s'aperçoit tandaue la Vierge tenant en ses bras l'enfant Jésus. Puis

c'est le dégel : le sol bouge, l'immense roc oscille sur sa base, les eaux du plateau changées en torrents se ruent par-dessus les crêtes, entraînant tout dans leur cours, fracassant de leurs cataractes ce pauvre endroit solitaire qu'il n'est pas rare de secourir.

Le rocher de Freyr n'a pas, au surplus, que sa physionomie révolutive pour arrêter le touriste : il cache dans ses entrailles d'attractives curiosités. Les gens du pays vous disent en effet qu'en se faufilant par une des étroites fissures visibles au-dessus de la sortie du tunnel, on arrive à la « grande église ». Ne rêvez pas de basilique agénitivement curieuse dans les ténèbres de la montagne, avec des arceaux appuyés à des piliers trapus : rien n'y ressemble moins que la cavité à laquelle vous atteindrez après avoir rampé sur le ventre

LES ROCHES DE FREYR.

pendant quelques minutes, le corps enserré aux étroites parois du conduit, comme les toiposons entre les quatre planches de leur bière. J'ai risqué ce passage redouté, il y a une quinzaine d'années, et n'ai point perdu le souvenir des tâtillements de conscience qui me prenaient d'aller jusqu'au bout. Encore dois-je avouer que le cicerone qui m'accompagnait dut me tirer par la tête, les épaules refusant absolument de se dégager, ce qui me valut un torticolis prolongé.

Une autre cavité s'ouvre à une centaine mètres supérieure, mais célèbre dans la contrée sous le nom de « Trou des Nutons ». Albert, si toutefois votre physique réunit les conditions de souplesse et de minceur requises : il se trouvera toujours quelque gamin pour vous y conduire. Vous connaîtrez du moins dans quelles espèces de grottes habitaient ces troglodytes qu'on appelait aussi « Sotais » — et qui, si l'on en croit les vieux, servirent de d'anciens Gaulois fuyant devant l'invasion, et, d'après les autres, des peuplades de bohémiens venues sous terre pour mieux se dérober au pourchas des gens qu'ils épluchaient.

Il n'est point, d'ailleurs, par là-bas, de localité un peu reculée qui n'ait ses trous de

Natoos, et je dois déclarer qu'à peu de chose près tous se ressemblent ; c'est ordinairement une cavité plus ou moins enfumée dans le roc, où il est difficile de se tenir debout et qui fait rougir au feu des torches les sombres humidités de ses voûtes. Jadis, à la veillée, se contaient d'étranges histoires au sujet des habitants de ces tanières ; on était généralement d'accord pour les représenter sous forme de nains très vieux et très laids, grands travailleurs au surplus et qui dans leurs invisibles forges, taillés seulement par des rubans de fumée échappés aux fentes de la montagne, comme à travers des soupiraux, battaient sans relâche le fer et le cuivre. Pareils aux chaudronniers ambulants dont le cri : Y'là le ramoneur ! remuait au fond des maisons dans les villages et les banlieues, leur industrie s'utilisait à raccommoder les chaudrons que les gens de la contrée déposaient le soir à l'entrée de leurs tanières. Dès l'aube, polis et repassés, les objets flambaient d'un éclat neuf à l'endroit où ils avaient été apportés la veille. Ces espèces de gnomes n'exerçaient de maléfices qu'envers les clients trop avisés qui, par gaberie ou méchanceté, cherchaient à subtiliser les boissons de grain ou la marmaille de minettes que les payait de leur peine. Alors c'étaient des orgelailles : le bétail s'allongeoit, l'eau de la fontaine se corrompoit, un sort était jeté sur la maison du téméraire. Et le paysan d'aujourd'hui, en égrenant le chapelet de ces lointaines sorcelleries qui faisaient passer un frisson dans le dos de ses ancêtres, a sur les lèvres un sourire incrédule.

En marche ! Sur le plateau, tout en haut de la boucle où serpente un ruisseau rubané, Lustin groupe autour de l'église ses maisons et ses fermes. Attaquez guillerettement la montée, moins dure qu'elle ne le paraît ; le sentier vous amènera, par de grandes étendues où les blés font onduler, l'été, leurs tuiseaux, jusqu'au gros du village, une place bordée irrégulièrement de petites façades en grès, par delà laquelle recommence immédiatement la solitude des landes, brisées de rares buissons des grillons. Sur l'autre rive s'échelonne, au lieu d'une route toisée, la gorge de Barsut. Il y a là, à la corne de la route grise, une hôtellerie d'apparence honnête, dont les fenêtres engrillagées de feuillages s'encadrent dans de gros noisetiers curés. Autrefois, au temps des diligences, les conducteurs ne manquaient pas de relayer devant « l'Auberge aux Bouchers », et, tandis que les chevaux piaffaient leurs naseaux dans la crèche emplie d'avoine dorée, les voyageurs pénétraient dans le couloir dallé de pierres bleues à la gauche duquel le cabaret étalait son comptoir luisant et ses rangées de tables symétriques. Une bonne odeur de potage gras sortait de la cuisine et alléchait les appétits, mis en train d'ailleurs par le bel air de l'habitation. Il suffisait alors de faire causer un peu la vieille aubergiste, dont les yeux légers et vifs trahissaient une perpétuelle bonne humeur, pour en obtenir la confidence d'une nuit mémorable à jamais écrite dans les annales du village. Le premier roi des Belges, en tournée dans ces semi-postes des Ardennes, avait, paraît-il, soupé à l'auberge hurentienne. De la veuve à l'aube, cette fête souveraine dormit d'un sommeil profond dans la chambre tendue de papier indigo, où, sur la cheminée, des fleurs artificielles étalaient, derrière une cloison de verre, leur pâleur jaunâtre. La chambre ne fut pas ouverte, et plus d'un voyage de noce, depuis, a pris ses ébats sous la voûte peinte au lait de chaux que Léopold, en s'éveillant, vit s'illuminer des clartés du matin ; mais, de moins, un ineffable témoignage de ce séjour auguste fut conservé sous la forme d'un vase à panse arrondie et historié d'entrelacs.

Inégale et bosselée, la route provinciale s'allonge à la droite de cet antique relais, en longeant d'un joli ruisseau, le ru de Barsut, descendu des hauteurs et zigzaguant entre des rives herbues, sur un lit encombré de cailloux, de sourdes roussures et de quartiers de rochers. Lentement elle s'enfonce, et par une succession de rampes gagne le plateau

où se trouvent Arbre, Saint-Gérard et Foest. Çà et là des exploitations de carrières ouvrent de larges excavations dans la montagne; des escaliers et des goliooires lottent l'eau de leurs roues; et le entrechoquement rythmique des tailleurs de pierres rompt le claquement des tapets. A gauche, sur une énorme butte, le ravage hideux de Bois-Laterre, roi nid d'aiglons écroulé dans les airs, rôlit aux flammes des cariolles et se grève au gel des hivers. Et tout là une centaine de ravages vont perdus dans les hauteurs de l'air, vivant comme une grande famille sur leur cime pelée, avec leurs porcs, leurs poules, leurs vaches maigres. En ces régions du plein air, le monde vent souffle en tempête, bouscolant les toits de roseaux qui encapuchonnent le tuyau des huttes. Et du promontoire que forment les rochers, on voit se dérouler, à des profondeurs d'abîme, la Meuse, toute nacre comme un ruban, entre l'enfilade des grands massifs de la base au sommet ombrant sous la fonte des genêts, tandis que, sur les plateaux qui se tirent à perte de vue, les moissons flambent dans le bleu cru de l'air avec des lueurs d'incendie.

LA ROCHE AUX CORNEILLES; LE CALVAIRE.

Un chemin rocheux, qui lit de torrent, impraticable pendant la saison des neiges, dévale raidement de flanc et, tout obstrué de cailloux et d'éboulis, avec de larges affleurements rocheux qui, par moments, s'étagent comme des degrés d'escalier, débouche en face de la rustique agglomération de Goërne. Qu'une transparence azurée baigne la perspective sur la rive adverse, que sur le fond de vapeurs ondoyantes se découpent alors les tourelles du petit manoir accolé à l'église, qu'enfin, à l'arrière-plan, le fleuve s'allume d'un scintillement de soleil, et l'on a sous les yeux le plus séduisant tableau. La montagne, d'ailleurs, divisée par-dessus le vieux village des damiers de cultures, alternés de prairies boisées et de pierreux pacâtis, et dans toute sa hauteur se réalise d'une quantité de sentiers qui disparaissent les chaumières blotties dans les verdures.

Cependant la route, après avoir longé quelque temps des parois rugueuses et pelées, se fourvoie dans l'embranchement qui monte vers Rouit, dont le sécheron contre s'ensanglantit encore d'un pont-levis et de ses primitives embrasures; presque aussitôt elle s'étrangle entre deux rangs d'appentis, de huttes à porcs et de logis grossièrement bourdés. Rouillon va vous montrer,

à la sortie de cette rue inquiétée, que trois lourds se pourraient traverser de front, l'énorme pâte de craie dorée, connue dans le pays sous le nom de Roche aux Corneilles ; rare de minces fissures et à peine rendu de légers reliefs, verticalement dégringole le formidable mur jusqu'aux parvilles du chemin. D'innombrables vols de freux tournoient sans trêve autour du grand : quelquefois, par bandes, on les voit s'abattre dans les champs, après avoir longuement déployé leur éventail par l'air, et l'espace est tout rempli de rauques croassements ; ensuite, ouvrant tous en même temps leurs ailes funèbres, ils regagnent brusquement les refuges coniques du vaste madrépore qui alors en un instant est criblé de points noirs, comme des balles frappant en tous sens une cible.

Un peu plus loin apparaît le village de Han, puis successivement Anhée et Houlx, reliés à l'autre rive par un pont de fer dont le dessin géométrique ligne la vaste nappe du fleuve. Déjà dans la perspective mouvementée des maisons de ce joli coin de pays qui s'appelle Yvoir, accrochées au flanc d'une grosse butte ronde échancrée vers le bas par le lit d'un ruisseau. Pourtant, un énorme bloc à pans droits, le « Calvaire », évidé par le tunnel du chemin de fer et couronné à sa cime d'un grand christ, barre encore une partie du paysage. Et, brusquement, la large étendue scintillante des eaux se déroule à l'horizon comme un miroir agrandi de lumière.

Chaque pas nous rapproche, à présent, du feuillis de toits d'ardoise et de paille, entremêlé tout à l'heure. Le village s'égoutte, roule à la débandade sur les prairies du mamelon, dans un désordre capricieux et hardi. Tous les murs ont des espaliers, des vignes, une chape de végétations, les fenêtres rient dans les feuilles, les tuiteaux sont festonnés de mousses. Et la rue passe l'eau, traverse une vieille arche à dos d'âne sous laquelle la rivière du pays, le tortueux Bocq, fait danser ses joyeux parmi les écumes. Au premier plan une bastide aux ouvrailles en poivrière et dont on aperçoit au passage les grands jardins ensoleillés, avec leurs saules épandus par-dessus les murs, détache une note claire et gaie. Un songe d'existence paisible, s'écoulant parmi des terrasses fleuries aux musiques des cascades, caresse l'esprit à la vue de ce manoir exact épanoui dans un cadre de verdure, et l'on poursuit sa route, un peu mélancolique, enviant l'heureuse insouciance des habitants, qu'aucune nécessité ne rappelle à la ville.

Houlx ! point de départ fabuleux des excursionnistes qui abordent Montaigle par le bas de la vallée. Le pays, où jusqu'alors la nature avait posé le rêve ensoleillé, va tout à coup se déchirer sous le tuba de l'histoire. A la place des rupestres bastions inexpugnablement façonnés par la nature, les sombres châteaux historiques aux voûtes desquels se complotaient et se perpétraient les exterminations demeurent leurs murs décharnés. A ceux qui voudraient recommencer le pèlerinage du féodal repaire inquiète-t-il pas nous, une ancienne connaissance, la bohémienne Molignée, qui nous servit de guide pour en trouver l'accès du côté des gentes rustiques de Flavion, fera la conduite à travers les détours du défilé qui, passé Houlx, s'ouvre sur notre gauche. Ah ! si elle voulait nous révéler les secrets du passé, au lieu de colporter de rire en rire la chronique des douceurs qui se mirent dans son cristal ! Mais le ruisseau, indifférent à nos chimères, continue à jaser entre les berges étoilées d'épaisses floraisons, sécoulant de-ci de-là ses écumes blanches autour des herbages ferrés par une branche ou une pierre moussue, et ailleurs reflétant dans son petit flot vert la feuille argentée des saules.

Pour nous, qu'épouvante le désir de l'inconnu, nous nous arrêterons de préférence devant la ruine légendaire de Poilvache, dont la sévère silhouette, lamentablement de pans de murs ébréchés, s'incruste étrangement dans le ciel par delà Yvoir, couronné de son amber les

maisons tombées à sa base. Une ruine escarpée, où le pied hésite entre des débris, dite à la gauche de ce gigantesque groupe sous des éclaircies de feuillage ; de bosse en bosse elle semblait au solitaire plateau un rebord duquel l'arc-boutant les restes de cette manière architecturale guerrière du moyen âge.

Un lourd manteau de lierre étoffe les antiques maçonnes scellés dans la montagne ; comme des festons, ses feuilles lustrées s'enroulaient autour des blocs renversés, pareilles à de vagues parures sous lesquels ne passerait plus que le vent. Et sur le sol inégal partout sablonneux les hautes herbes des cimetières ; par moments on le sent mollir sous la marche, comme pour révéler l'existence de voûtes souterraines, et ailleurs il se bossele d'amas pierreux,

(Ville.)

du milieu desquels le brand pointe en brillante croupe dentelée. Rien n'invite pour les méditations sur la vanité des choses de ce monde. La vieille des ténèbres met dans les oreilles une plainte longue, où l'on croit entendre le ramage des vieilles choses, tandis qu'un peu de poussière roule sur toutes les autres poussières gisantes dans l'enclos. Et l'on pense à ces quatre fils Aymon, contemporains de Charlemagne, auxquels la tradition rapporte l'origine de la redoutable forteresse, à cette barbarie superbe des grands combats qui pour champ clos avaient des fleuves et des monts, à l'énormité de ces orgueils se bâtissant des nids dans la région des vautours, si proche du ciel qu'on touchait sur les matérielles nuits pendant au pied du donjon, la foudre paraissait tomber de ses ténébreux meurtrières. De cette gloire et de ces épopées il ne reste aujourd'hui que des cocasses de maçonneries, des segments échevelés de tours, des galeries peu à peu comblées par les éboulements ; et,

venant une division se retraite exprès des prises d'armes, la sentinelle prolonge seule son stridulement monotone parmi le silence des soldats.

Ces éclipses et soudaines évanitions accomplies, on décale plus allégrement la pente qui ramène dans la vallée : des paysans bâtés et sans accidents aux ombres des bois et des paludiers, et la vérité de leur grossière existence besogneuse remet en pensée l'héroïque héroïsme de ces autres combats sans trêve, l'homme-à-l'homme combat du sec et de la terre. Heur, ruinant dans la Meuse ses tours d'ardoises et ses vertes clôtures, n'a plus rien de féodal ; une humble petite gentilhommière de campagne s'enclave dans son territoire, regardée avec dédain par le vieux roc rechigné ; et çà et là un placide pâturage à la Cuyp, assis sur la berge, achève de donner au paysage sa note apaisante et moderne.

HOUFFALIZE ET LES RUINES DU CHÂTEAU.

Cependant, à notre droite, une ville jolie ornementale, et, comme un simple bourgeois déchu, maintenant réduite à une condition précaire. Bouvignes, aligne ses deux rangs de façades hollandaises d'ocre, entre lesquelles la route se cave soudainement. Quelquefois une ruelle laisse voir un passage le calonnement d'un pavé étroit, filant obliquement sur le flanc de la montagne, puis les façades coalisées font d'église continuent à se suivre, ramagées de vérines à petits carreaux derrière lesquelles l'épicier, le boucher, le boisselier, le tailleur rangent symétriquement leur marchandise. Le tout a l'air d'un faubourg de petite ville, traversé en plein jour par les chariots à bœufs dont les roues grincent le long des trottoirs, dans la rainure caillouteuse du ruisseau. Soyez surtout sûre des petites ruelles montantes qui grimpent le long du versant : par places un vieux pignon, un fenêtre de porte, une lucarne, un coin de cour semblent un motif pittoresque, si l'on va, un accent toujours ; par-dessus les toits, des jardins en terrasse s'étagent contre la paroi rocheuse, festonnés d'espaliers sur un fond de gelée calcinée. Là-haut, dominant toute cette demi-rusticité, se dresse la tour de Crèvecœur, la ruine de cette autre tour, Montorgueil, laide par les gens de Dinant. Mélancolique, un peu plus démantelée chaque année, elle perpétue la légende des trois dames de Crèvecœur et semble s'abîmer dans la contemplation de l'endroit du fleuve où, héroïquement enlacées, ces sœurs héroïques se précipitèrent pour échapper aux mains des farouches soudoyers de Henri II. Quand la dernière pierre aura chu, peut-être le tragique roman aura-t-il cessé d'exister ; déjà des savants en « os », ayant mesuré la distance qui sépare le donjon des eaux, ont déclaré illusoire le saut dans la Meuse. Contre ce pour les princesses de contes de fées et de légendes il n'était pas toujours quelque pont invisible qui leur facilita les promenades aériennes les plus compliquées, quelque trou mystérieux

et providentiel grâce auquel leurs pieds, aidés à l'égal de ceux d'Ariel, exécutent en se jouant les plus périlleuses voltiges !

Bouvignes ne fut pas toujours le tranquille séjour dont le silence n'est aujourd'hui troublé que par le claquement des voitures faisant pétarader leurs fouets au ras des vitres. Au quinzième siècle, elle rivalisait avec Dinant dans l'industrie des cuivres, et cette rivalité n'eut fini par amener toutes les autres : on se harpaillait, on se pétaudait, on s'exécutait à la façon des héros d'Homère, et quelquefois, tous en bandes, les milices devant, on sortait des murs pour s'aboucher en rase campagne. L'histoire a conservé le souvenir de ces luttes locales, gravées par moments à la taille de l'épopée, quand, par exemple, le duc de Bourgogne, épousant la querelle de ceux de Bouvignes, marche contre les Dinantais, en fait un grand massacre, et, pour leur enlever le goût des représailles, met leurs murs jusqu'aux fondements.

Les artistes, en ce temps, avaient la tête près du bonnet : le plus ou moins d'adresse à ciseler une buire et à repousser un plat allumait des jalousies qui devenaient le prétexte d'interminables guerres. On ne s'en doutenait guère aujourd'hui, à voir s'allonger, du côté de la cité des orfèvres « cuivres », la pointe des maisons de Bouvignes, et Dinant réconcilié leur tendre la main par-dessus ses rives : le levain des discordes s'est depuis longtemps fondu dans les limpides fraternelles du cabaret ; et, en même temps que les médailles rouillées, la glorieuse tradition du cuivre battu a rejoint dans les gouffres d'oubli l'âme des rudes artisans, les ancêtres des bonnes gens paisibles d'aujourd'hui.

VI

Dinant. — Aux rochers. — Sa collégiale.

A mesure qu'on avance, la rive droite se peuple de maisons bâties en bois et en briques, dont l'irrégulier profil s'accidente de cages surplombantes, arc-boutées aux murs par des contreforts. Quelques-unes poussent des pignons taillados en scie, au milieu desquels s'ouvrent de minces fenêtres quadrillées de petites vitres. Il y en a qui, à leur base, sont traversées de passages à voûtes surbaissées, montant par des degrés du quai à la rue. Et presque toutes ont un bon air de vétusté, attristé malheureusement par le peinturlurage au lait de chaux.

C'est là que commence Dinant, dont l'étymologie, au dire des érudits, est mirifiquement épinglante d'ana, viendrait de ce jeu de mot : « Die Nam », paroles initiales de l'apostrophe que jadis saint Materne lança à l'infâme idole adorée sous le nom de Nam dans la contrée. Mais n'approfondissons pas ce mystère et contentons-nous de regarder le spectacle que nous avons sous les yeux. La ligne des maisons qui tient à l'heure longeant le rivage s'ouvre bientôt pour former le cercle autour d'une place ravissante en carrefour. En même temps le rocher, qui s'était reculé sous la poussée des faubourgs, fait un saut en avant, s'érige en rempart s'enfonçant jusque dans la rue, entasse les contreforts pour appuyer sa masse énorme, et brusquement se découpe à pic par-dessus un bijou gothique épanoui à sa base. Notre-Dame, en effet, du côté du chevet, s'accole si étroitement au mur formé par le roc dressé elle qu'elle y semble enfoncée, comme un bloc même de la montagne qu'on aurait ajouré de hautes fenêtres à ogivilles et auquel on aurait donné pour revêtement une noble chape de cathédrale primitive. La montagne a dit ici à l'œuvre des hommes :

Tu n'en as pas plus loin ; et, au lieu de lui permettre de se déployer, lui a mesuré la place, la contraignant à se passer de collatéraux, avec un chœur visiblement étranglé comme un prisonnier de guerre jeté dans un cul de basse-fosse et qui ne peut étendre ses bras. Ainsi caché au rocher, cette fleur de la seconde moitié du treizième siècle, qui ailleurs paraîtrait imposante, semble réduite à des proportions modestes si on la mire à l'échelle du colosse qui l'écrase et l'étouffe de ses prodigieux étagements. Le ballon clocher, cabriolé d'ardoises bleues, dont elle se coiffe et qui figure assez bizarrement un couvercle de pot à moutarde, ne parvient même pas à l'égaler à l'orgueilleuse cime restaurée au-dessus d'elle. D'en bas, d'en haut, la collégiale a l'air d'un nain à côté d'un géant, comme si la nature avait entendu faire de celui-ci la vraie cathédrale, ne laissant à l'ouvrier de l'autre que la possibilité d'une lointaine imitation. Or cette cathédrale de sérénité, d'extase, d'amour, d'idylle de poissons envolés, aspects de laquelle toutes les autres maisons sont pareilles à des jouets de Nuremberg, se cuve, pesante, revêche, incompréhensible, avec l'église elle-même pour pilier d'appui. Mais, si efficace qu'elle soit par cet exhaussement de blocs, celle-ci n'en garde pas moins sa beauté intérieure, semblable au trésor secret dans sa gangue. A peine a-t-on mis le pied sous ses voûtes qu'une magie s'opère et que, dans cet espace resserré qui, au dehors, semble incompatible avec l'idée de grandeur, les trois nefs se déroulent, amples et majestueuses entre leurs colonnes séculaires, comme les profondes allées d'une forêt. L'optique, naguère troublée par les illusions du rue, se dévoilant glorieuse dans la vaste étendue fait paraître toutes choses petites à l'entour, à peine reprend pied dans les certitudes, circule à travers la réalité des choses avec l'étonnement de s'être laissé entraîner à des prestiges trompeurs.

Un souffle d'austère piété descend des vastes espaces du chœur et des transepts, flotte dans l'atmosphère enfumée des vitraux, se dégage des symétriques ordonnances du triforium ; et ce double mirage de l'art et de la religion fait par élargir le sanctuaire presque à la taille des grandes basiliques. Peintres à la nombre de la nuit par un des deux porches aux voussures peuplées de figures, dans ce lieu de silence et de prière ; un jour sombre et doux, qui tombe ici plus vite que dans les maisons de la ville, en raison du perpétuel demi-crépuscule qu'y maintient le voisinage du rocher, ruisselle en lumières voilées à travers les menaçants flamboyants des fenêtres dont les étoiles et les trèfles se découpent sur les flancs de la montagne comme des floraisons de sculpture aux parois d'une façade. Et dans cet obscurcissement de l'air, quelles ténèbres d'un charme d'autant plus impressionnant pour les esprits chrétiens qu'elles s'accordent avec le sens mystérieux des symboles, les formes revêtent des aspects vagues dont la confusion, en brouillant la netteté des lignes, raconte à travers l'espace comme du songe visible et recule par delà le réel la grandeur matérielle du sévère édifice.

Ce qui manque à la grande maison religieuse, ce n'est donc ni la mystique beauté, ni les accords spirituels de la ligne ; même comprimée par le roc, elle s'élance, darde ses jalons, projette son chevet ; elle est comme le matériel symbole de la prière, d'autant plus efficace et virulente qu'elle a besoin de mûrir du tel vouloir de la conscience. Tout cela fait de Notre-Dame de Hanut une des efflorescences les plus pures dans le jardin du gothique primitif, un beau lis sans tache dans le glorieux parterre des grandes églises catholiques. Mais ce qu'elle n'a pas peut-être, c'est l'émouvante atmosphère religieuse des plus humbles tabernacles du pays flamand. A Bruges, à Gand, à Anvers, les adorations ont fait pâlir plaintes sous les arceaux, à travers l'odeur d'encens froid des encoignures, comme un murmure d'âme, une émanation de la créature vers son Dieu. Et le peuple toujours courbé, l'intense tourbe humaine agenouillée sur les dalles, les femmes écroulées aux plis de leurs grands

intérieurs que, à Saint-Sauveur, à Saint-Jacques, à Saint-Barbe, s'agenouillent en de ferventes prosternations, ajoutent encore à l'impression du lieu, apaisent la course des pâtres dont la force et le silence se confondent aux ténèbres du sublime religieux.

Ici rien de pareil : la foi wallonne, plus sèche, ne sait pas prendre, au fond de ses temples, l'attitude obligatoire, l'infini recueillement de la foi des Flandres, agenouillée sur un sol de tombes avec des gestes qui semblent enlacés dans la mort même. L'air des cimes la grise, l'éternelle gaîté de la création qui, autour d'elle, fait germer jusqu'au gris, la prédispose à l'indépendance ; elle est fille de la lumière, de la vie, des grands espaces. Aussi,

NOTRE-DAME DE HOLET.

non plus à Notre-Dame que dans la plupart des autres temples de la contrée, vous ne verrez la profusion d'autels, d'images peintes, de marbres, de dorures qui ailleurs rendent sensible l'élan de la ferveur.

De l'ancienne magnificence de la décoration, il ne reste presque plus rien en la collégiale dunantaise, si ce n'est çà et là quelques ornements de cuivre, témoignages du vieux génie artistique de la contrée. Mais la beauté de l'architecture fait presque oublier cette indigence, si toutefois il est permis d'appeler indigentes des surfaces qui partout se revêtent de reliefs et quelquefois, comme dans la chapelle du baptistère, des voûtes surchargées d'une grappe de prophètes et d'apôtres, s'entourent d'une profusion d'images sculptées, pareilles aux ciselures d'une orfèvrerie.

Cependant l'énorme bloc rocheux en surplomb sur Notre-Dame prend dans l'espace un

air guerrier. La Meuse, en effet, où, au quinzième siècle, dans une position qui semblait inexpugnable, se donnait un château fort puissant, les Hollandais construisirent une citadelle. Tout au long de la côte court une ligne d'épaisses maçonneries percées d'embrasures; mais on y cherchenait vainement le col allongé d'un canon. Un silence a succédé au bruit des corps de garde; les casemates ont été changées en magasins; et dans les cours une herbe drue pousse, toujours plus haute, comme sur de la suie; cette funèbre végétation semble toutefois présentimer pour un tel lieu, d'où jamais la mort n'est partie.

Puis le roc, tout à pic jusque-là, fait un saut en arrière, avance encore, accidente ses plans, avec d'être de la pierre que sous une abondance de végétations. A mi-pente s'étagent les jardins de Montfat, célèbres pour une caverne où la légende met un temple à Diane, et un peu plus loin les terrasses du Casino, en feuilles de verdures avec des berceaux grimpant, bâillant, dégringolant, et deux grottes sous des massifs de mélèzes. Du plateau qui couronne le faubourg de Saint-Médard, la perspective est surtout admirable. Le regard embrasse un tourbillonnement de pignons et de cheminées cherchant à la dérobée sur les mâchicoulis, avec des trous noirs de feuillages, des cours de fleurs miroitant à travers les portes, des faîtières d'ardoises arrachées par le soleil aux toits squameux d'arbres.

VII

Les ponts de Meuse. — Vue d'ensemble de la ville. — La rue. — Extérieurs jetant du Brésil. — Les immeubles dans le passé. — Traits de caractères pris dans l'histoire. — Contrast dans la topographie.

Il y a quelque vingt ans, un pont de pierre aux arches nombreuses, le doyen des ponts wallons, avec celui de Jambes et de Liège, rejoignait le Bronx, reliait aux faubourgs de la rive gauche la partie de la ville où se donne l'église. Comme les grandes eaux risquaient chaque fois d'emporter ses maçonneries descellées, on en construisit un autre, plus solide, mais d'aspect géométrique avec son tablier rectiligne et ses enchevêtrements métalliques accrochés aux câbles. L'histoire des ponts de Meuse est d'ailleurs compliquée : depuis le premier dont parlent les chroniques et qui par-dessus ses cinq arches érigeait fièrement une tour à deux étages, avec plate-forme à parapets, on n'en compte pas moins de trois en deux siècles, en y comprenant l'ouvrage en bois que la rupture des embacles emporta en 1658.

De tout temps, cette vaste passerelle, jetée sur la Meuse à l'endroit de sa plus grande largeur, dut être un observatoire excellent pour contempler dans son ensemble l'original décor qu'offrent ici les maisons, le roc et l'eau. Au premier plan, vers la gauche, un pêle de toits et de façades à physionomie bourgeoise, desquels émerge Notre-Dame, *terrible* par l'immense étagère du rocher, celui-ci rouge, bombant, taillé à facettes comme un bouchon de carafe, d'un gris éclaboussé d'ocre et de rhouge. A la suite du roc, le mur de la citadelle coupé à angles droits. Puis, tout de suite après, enfoncé de coins, le roc qui continue, rayé par l'entaillure d'un escalier, s'escarpe au-dessus de l'hôtel de la Tête-d'Or, un instant disparaît sous les bouquets touffus du Casino, et, derechef, à l'infini gonfle ses côtes, ses reliefs, ses verdures et ses roudles, comme une robe de fond barbouillée de larges accolaires, sur laquelle un feuillis de maisons aiguiserait ses arêtes. Au-dessous de soi, clapotant contre les piliers, la verte nappe heureuse de la Meuse, chatoyée par la pénétration des blancs crus des façades, des jaunes soufreux de la pierre, des clartés vertes du feuillage, en tâtonnement de paysage étagé qui tremble et se brouille aux rides du flot dans ce grand miroir clair

PANORAMA DE DINANT.

des eaux où l'œil suit la silhouette urbaine, depuis l'hôtel de ville aux tourelles pittoresques jusqu'à l'élégante cathédrale d'ogive enfoncée au fournant de la perspective et qui évoque le déroulement de la vallée en marquant les faîtes de la montagne du côté d'Anseremme.

Quant à la ville même, figurez-vous une rue tortueuse, encaissée de hautes saillies et dont entre d'étroites maisons au rez-de-chaussée desquelles s'encastrellent, sous forme de disques, de grappes, de croix, de paysages, de figures d'hommes et d'animaux, les célèbres coques de Dinant, espèce de pâtisserie au relief estompé de reliefs comme les antiques plats de cuivre, la gloire et la fortune de la cité du quinzième siècle, dont elles semblent la héroïque et dérisoire imitation. De Leffe à Saint-Médard courent les quais, une marine en miniature, un coin de port moderne sur lequel débouchent les ruelles, empilent les maisons, s'équerrent les végétations des jardins. Tout Dinant tient dans cet espace circonscrit, logé entre sa roche et son fleuve, solennellement à l'étroit, diriez-vous, pour mieux garder l'esprit de clocher, inconcevable chez les petits-fils des antiques « coqères ». Mais, si exigu que soit le cadre, le pittoresque renaît de vieilles et de passages qui s'entortille à trouver l'agglomération suffisante à l'animer d'un tas de recoins charmants : vieux murs lézardés par les frères desquels coulent les feuillages ; courtines de lierre épanchées par-dessus les clôtures d'un pourpris ; pignons délabrés dont la brique écaillée s'enflambe de tons roux, bouts de vieilles architectures entrevus dans les cours sous des paissons.

De droite et de gauche, cependant, par-dessus les vitrines aux étroits carreaux, des auvents abritent leur capharlue ; des balcons de bois, peuplent leurs boiseries ventrues ; des fenêtres à guillotine enchâssent des perspectives de petits logis. Et la rue, mince, enclose de trottoirs minces, étroite de bornes, dentelée d'escaliers, étale entre la double rangée des maisons sur pavé bombé en dos d'âne. Ah ! la jolie rue, accidentée, active, vivante, les jours de marché surtout, avec son cavalcade de charrettes, de diligences, de cabriolets qui se rencontrent, s'accrochent et se font passage au milieu des jurons des conducteurs ! Une ombre claude, que dévore soudainement le soleil de midi, baigne le va-et-vient qui, certains jours, dure jusqu'au soir. Alors s'illuminent l'un après l'autre les frontons des cafés, et les Dinantais s'en viennent mousser devant les tables alignées sur le trottoir la bière d'or mousseuse d'écume qu'on appelle la « Bavière » du pays.

L'esprit de frondo et de vantardise qui signalisera encore leurs réunions est héréditaire à Dinant. Aucun peuple ne pousa plus loin la jactance, l'outrage envers l'ennemi et aussi la témérité. Toute son histoire est pleine de traits du genre de cette peinture d'une grotesque caricature représentant le comte de Charolais, sur laquelle, au temps de leur longue querelle avec la maison de Bourgogne, on les voit décharger leurs armes en criant : « Vecz là le fils de vostre duc, le fault et traîstre comte de Charolois que le roy de France ait fait en sorte prendre comme il est icy pendu. Il se disoit de vostre duc, mais il mentoit, car il estoit filz bastard au sieur Heinsberg, et à vostre bonne diablesse. » Or, pendant qu'en leur folle présomption ils se targuaient ainsi de leur accord avec le sinistre comploteur de Plessis-les-Tours, celui-ci les jouait par-dessous main. Mais si la duplicité de leur fiers ans, et les lamentables retours de leur légèreté ne les rendirent circonspects. A peine les événements leur ont-ils donné cette leçon qu'il ne faut point compter sur la parole d'un roi, de reconnaissance, suspendent à leurs maisons un mannequin qui cette fois est le duc lui-même, assis sur sa roue et attaché à un poteau, avec cet écriteau : « Voilà le « siège » du grand crapaud, votre duc ».

Le comte de Charolais, pendant ce temps, bloquait la cité avec des avantages marqués et

hésité se rendait maître du faubourg de Leffe. Pris par cette porte, comme en rentrant au tribunal. Dinant redoublait de murs et de courage. Ayant appris que le duc, rabattu[illegible], s'était fait charroyer à Bouvignes, dont il suivait les opérations, de l'éloignement en de vaines imprécations : « Qui a mandé, criait-il du haut de leurs remparts, ce vieil monsart contre nous? A-t-il tant cœurs pour ey venir mourir ey vilainement? et contre nostre Charlotel, que fait-il ey venir ramorir? Il verra qu'il aille au mont le lieve combattre le noble roy de Franche qui nous viendra secourir ne nous faudra point, car il le nous a promis. A mille heure y vint-il onques. Il at le lieu trop jeune, nous de la cité de Liège le feriegrons brief villainement. »

Ni le roi ni ceux de Liège ne vinrent, et, revenu le dit Officier de la Meuse, « fut tendit Dinant par telle façon qu'il semblait qu'il y eut eut ans que la ville estait en ruines », après toutefois que le Charolais eut fait pire à la Meuse huit cents des principaux bourgeois, liés par couple, et qui allèrent expier sous les eaux certes le fol héroïsme des leurs.

Pendant six ans, à l'endroit où Dinant, « la plus marchande, la plus riche et la plus forte ville de par deçà les monts », comme parle la grande chronique des Chartreux, avait fait sa rumeur de merles, battant l'enclume et amassant de telles richesses que les « miquelets » du Téméraire mirent trois jours francs à la piller, le sol resta nu, tout en sous le squelette de ses places et de ses rues. Jamais le « vieil monsart », en sa carrière farouche, ne voulut subir parler de reconstruction.

L'universel désastre, le regret de sa forte autonomie, ce cadavre d'un peuple amassé sur la claie ne corrigèrent pas d'ailleurs l'esprit satirique. Quand, un siècle plus tard, Nevers leur fit démanteler la neutralité, après avoir, dans une marche triomphale qui ramenait tout devant elle, investi successivement Marienbourg, Fumay, Bierges, Agimont, Château-Thierry, Beaurain, ils répondirent avec leur jactance ancienne : « qu'ils seraient charmés de posséder le cœur du roy pour en faire un bon déjeuner ».

Ce fut le roi qui les vengea. Le 10 juillet 1554, les anglaises représailles sous lesquelles la ville, une première fois, avait succombé, de nouveau s'abattirent sur cette exergue hilarité sulfureuse. A partir de ce moment, Dinant n'est plus qu'une funèbre cité déjeter plus tard la solitude de Louis XIV et dont Mme de Maintenon fait en un mot bref la peinture quand elle le déclare un « horrible séjour ». Près l'horizon où le roi-soleil en instant a jeté ses éblouissements s'installèrent de l'oubli définitive : ravalé comme Bouvignes à la condition obscure d'un coin de province perdu dans l'entonnoir de ses montagnes, elle végète, cherchant à ses gloires abolies une compensation dans les gaîtés d'une vie de chasse et de grenailles.

Comme Namur, Dinant, bâti au carrefour des montagnes, forme le centre d'une partie d'ors touristes dans tous les sens, et cette situation lui a valu le renom et le profit d'une hôtellerie largement achalandée. Quantité de familles prennent là leurs quartiers d'été, soit à l'auberge, soit chez le bourgeois, soit encore dans les petits chalets roses échelonnés le long de la Meuse à Nive. Les Anglais surtout s'y abattent par centaines, trouvant en ce pays de grand air l'emploi de cette activité corporelle qui, chez eux, est comme la dépense naturelle d'un riche organisme servi par des muscles de fer. Cependant il n'y a point de colonie proprement dite : chacun vit chez soi et pour soi, n'éprouvant pas, comme aux solitudes et aux silences de la mer, le besoin de nager contre la horde qui, à la longue, s'engraisse de la monotonie des plages et des dunes. La montagne, en effet, si désensuite qu'elle soit, semble mieux faite à la taille humaine et ne écrase pas, comme l'infini des horizons maritimes, l'idée de proportion au fond du cerveau. En outre, la multiplicité de ses aspects s'accorde avec la pluralité d'émotions renouvelées qui circulent à la fois au vif spirituel et au sang artériel. Enfin,

plus que les sables aussi des rivages qui fatiguent, comme au sol aussi pénible, désormais roulant sous le pied, matérielle image de l'effacement de notre passage sur les promontoires de l'éternité, le roc, rugueux et revêche, semble porter un défi à l'homme, le provoque à se mesurer avec lui dans des escalades pareilles à des corps à corps, et de ses plateaux, de ses abruptes pentes, de ses arêtes suspendues, agrippées en lui le goût de la lutte que n'abolira jamais la race d'Adam.

La vie est donc fort occupée entre Lelle et Saint-Médard. De grand matin, les croûtes sures, mûres comme des fromages aux parois d'une roche, s'emplissent de fourmillements d'écharpes et de claquements de talons qui s'éparpillent vers la banlieue, si toutefois il est permis d'appliquer ce mot aux faubourgs d'une ville qui elle-même n'est qu'une sorte de banlieue de la nature. On n'attend pas, pour se mettre en route, que le soleil, brassant aux cornées de la montagne, enflamme la brume bleue qui, montée du fleuve, endort la première partie du jour autour des maisons et jusqu'à l'heure de la méridienne y maintient une saine humidité fraîche. Quand midi, le grand cavalier sombre à cheval au zénith, cingle l'espace de ses rouges banières, une poussière de cuivre plane en grands rougis insondables sur la ville devenue fourmis, où, du pavé, des façades, de l'énorme mur rocheux qui tapisse la vallée, irradient des flammes aveuglantes. Bientôt, en part de haute heure, et par petits groupes ou par longues files, on se répand sur les rives de la Meuse, on gravit les vertes pierrailles qui aboutissent en plateau, on descend aux ravins où de bloc en bloc rejaillissent les cascades, çà et là passent un gué, hélant une barque de passeur, mangent aux auberges du chemin une friture. Tout ce pointillement de couleurs disparates, bariolant les horizons lumineux d'un tas de petites taches, finit par se fondre dans la pâleur ardente du jour.

VIII

Division des pays circonvoisins. — Les plateaux. — Ciney et les Condruses. — La guerre sur la Vesdre. — Immenses horizontales de bruyère et des bruyères. — Où l'on Brumaire mystérieusement. — Les vieux châteaux : Namèche, Beauffort, Spontin, Crupet.

Durant Serme à peu près le cœur des Ardennes namuroises : le réseau de ses grandes routes se hérisse à tous les vents, relié par Philippeville à l'Entre-Sambre-et-Meuse ; par Namur et Gembloux au Brabant wallon ; par Ciney au Condroz, triangle irrégulier étendu entre Namur, Dinant et Liège ; par Namur et Velaine à la Hesbaye, qui se développe en majeure partie au nord-est de la province de Liège et vient mourir dans un coin de la province de Namur ; enfin par Huy et Rochefort à la contrée baptisée du nom significatif de la Famenne. Quand on quitte le faubourg de Lelle par le sinueux ruban de route qui gagne les hauteurs et coupe obliquement la montagne en longeant des jardins en terrasse, on ne tarde pas à atteindre d'immenses plateaux étendus à perte de vue, et où peu à peu les maisons s'espacent, ne laissant plus régner à cette altitude que le grand silence des lieux solitaires. L'hiver, la lande y sommeille, plate et brune, dans les tristesses sévères d'un ciel noir, tissé çà et là d'un sol de cocheux ; et l'âme demeure oppressée sous le ciel des horizons qui toujours reculent plus avant, par delà ces mornes étendues où la silhouette sèche d'un paysan, une diligence fouettée par la bise, un dolent attelage cheminant vers la ville sont les seules formes vivantes et, dressées sur l'immense tache grise de l'air, semblent marcher dans les nues. Mais, l'été, cette monotone et vaste usure se change, sous la houle des moissons, en une prodigieuse mer glauque déferlant aux deux côtés de la

chasseur et qui se fond dans les fluides tremblants de l'espace en lui d'un ciel bleu comme un métal en fusion. Vierge forêt ! le sol, alors, gercé par des feux qui font passer dans le cœur des souffles d'ivresse, roule de grandes nappes d'or, étoilées de rouge par les coquelicots, sans une ombre d'arbre sur ce terrible désert où la rigole, agitant ses cymbales de cuivre, répand seule du creux des sillons un grincellement de l'alouette perdue sous plaines de l'azur. Et cette autre mélancolie qui émane de la plénitude des sensations et émane des splendeurs éternisées de la durée, sous ce soleil qui, à force de briller, finit par ressembler à quelque météore tournoyant au haut de l'éther, s'empare de l'esprit rugueux flétrissant sous les austérités hivernales.

Cissy est la capitale de cette région de plaines : mal à la voir ce qu'elle est aujourd'hui, grosse bourgade d'industrie médiocre, avec un bel air d'aisance toutefois parmi les autres agglomérations environnantes, ne témoignant de son antiquité glorieuse ; et pourtant la lourde tour romane dont la vieille église se coiffe encore fut témoin de mémorables événements. C'est ici en effet que prit naissance cette désastreuse guerre de la Vache qui dura deux ans, coûta la vie à quinze mille hommes et dévasta soixante villages.

Un paysan de Jollet ayant dérobé une bête appartenant à Raoul de Corbion, bourgeois de Cissy, le bailli de la ville ordonna le voleur, lui promettant la vie sauve s'il restituait le bien détourné. Le manant, sur la foi de cette parole, ramena la vache aux étables de son légitime propriétaire, et nonobstant fut brûlé. Aussitôt le sire de Jollet, outré de ces représailles et fier dans ses droits de seigneur justicier, marche sur Cissy, qu'il ravage, et, de son côté, le bailli court brûler Jollet. C'est le commencement du drame. Le sire de Jollet fait appel à ses frères Richard de Falais et Régnier de Beaufort et aux seigneurs de Celles et de Spontin, et tous cinq ligués se répondent à travers le Condroz, dévastant les campagnes sur leur passage. A ce moment apparaissent les gens de Huy et ceux de Liège qui, prenant parti pour la cité épiscopale, incendient Gesves et vont mettre le siège devant Falais, Beaufort, Celles et Spontin. La coalition des seigneurs est sur le point de plier, quand un plus fort rampage, qui va élargir démesurément le foyer de la querelle, leur donne pour auxiliaires Guy de Dampierre, comte de Namur et de Flandre, et le duc de Brabant. La guerre se rallume plus furieuse ; le pays est battu en tous sens de chevauchées ardentes qui exterminent tout : une bande de loups-cerviers lâchée dans une bergerie n'y ferait pas plus de ravages que cette horde de soudards déchaînés ; et tout à coup Cissy, jusqu'ici n'a plus d'autre refuge que son église, à laquelle le comte de Luxembourg bouche le feu. Le maréchal de Fauvion, envoyé par Liège à la rescousse des assiégés, pénètre alors dans la comté de Durbuy, ne, pille, fait un immense ravitaillement de bourgs et de hameaux : de trente villages de la Roudache, il ne reste que des cimetières ardennais de fumer sur des décombres.

On pourrait croire que, après de pareilles atrocités, le torrent rentra dans son lit. Mais les Dinantais, opposant à leur tour la cause de Cissy, choisissent le moment où, faute d'aliments, la disette va s'étendre, pour se ruer sur Spontin ; et peut-être seraient-ils venus à bout d'anéantir le féodal repaire sans le sire de Durbuy accourant en toute hâte avec un corps nombreux pour défendre le pont menacé. Celui-ci, les turbulentes milices de Jacques de Rochefort fuient vers Dinant ; mais où est le pourchas des hommes du sire de Durbuy qu'il ne s'interrompt que par delà les portes de la ville. La herse s'abat sur eux, leur barrant le retour, et un grand carnage fait ruisseler leur sang ; puis, tout de suite, les Dinantais se remettent à la poursuite de ceux des Namurois qui sont restés au dehors, et le combat recommence du côté de Bouvignes. Après tant de massacres et de ruines, la cause

Waleweyt fut porté au tribunal du roi de France, Philippe le Bel, lequel rendit cette épouvantable sentence, à savoir que les choses devaient être remises dans le même état qu'avant la guerre. L'ironie est trop cruelle, un délabre devait une pareille indemnité de la vie de tant de milliers d'hommes inutilement fauchés; et cette parole royale sonne le glas sur l'immense cimetière de la contrée, recouvre à jamais un éclat de rire.

Le Condroz ne se relève guère entièrement de ces sanglantes dépréciations: l'incendie et le meurtre y taillèrent une large brèche par laquelle Famine et Misère, ces deux sinistres compagnons qu'on voit bras dessus bras dessous chevaucher à travers tout le moyen âge, vinrent s'installer au cœur de ce pays rongé jusqu'à l'os; et il semble qu'à partir d'alors, un peu plus de stérilité accroisse l'inconsistance naturelle de la mince pellicule de terre que, aujourd'hui encore, est à peine l'écluse rachetée de l'épée contrôle. Du moins, le sang qui arrosa alors l'humus en fait pour se distiller en sucs végétaux, filtre infectieusement ici à travers le sol exilée.

BORD DE BOIRE DE NAMUR.

Ciney n'est pas seul à témoigner des fêtes de ce temps lointain. A l'extrémité du Condroz, une vaste plaine-forêt recouvre le cimetière du roc, avec des troncons de tours et des débris d'enceintes dont le temps n'a pu avoir raison et qui intriguent fraîchement l'air brumeux. L'endroit s'appelle Samson. Au quatrième siècle il donnait encore son nom au formidable château fort que, d'après les chroniques, César bâtit là pour contenir les Aduatiques et qui, démantelé au siècle plus tard par Charles II, roi d'Espagne, n'est plus attesté aujourd'hui que par des ruines. Sur la route de Namur à Liège, au cœur opulente historique, le château de Beaufort, qui avec Orjeau-Thierry, Fagnolle, Montaigle, semble dans la prodigieuse ville de Henri II, dresse, au gaie de rentiers, parmi les ronces et les lierres, des restes de boulins et d'entable d'une fière et curieuse silhouette. Enfin, sur les rives du Bocq, Spontin, blessé de tours en poivrière, aux douves, bien et pont-levis, comme au plus beau temps de sa gloire, reconstitue fidèlement la manière architecturale des environs d'il y a quatre cents ans. Et Crupet, non loin, assis dans son ouvrage, au bout des trois vieilles arches qui le relient à la terre, semble, de son donjon fièrement planté sur les bastions d'une gorge, faire la nique à notre civilisation égalitaire.

Bouvres quand on l'aborde par ces maigres plateaux où le gris, cet or du sol, apparaît partout sous les genêts sauvages, le Condroz, station d'humanité primitive dont la découverte de Goyet, inépuisable en gisements de silex taillés non moins qu'en ossements de troglodytes et de grands mammifères, révéla naguère la haute antiquité, le Condroz se divise en une suite de vallées qui tempèrent la sévère impression première. Le Hoyoux, le Samson et le Bocq, rivières encaissées en ravinelets, se sont creusé au cœur de l'énorme bosse soulevée par les tourments, excavations profondes qui déchirent la croûte rocheuse et où fond lamentable les eaux alternativement roulent à gros bouillons ou laissent des flots clairs parmi les paysages les plus variés, ici coupant des roches, là léchant le pied des escarpements, ailleurs mouvant contre les chaudrons détachés de la montagne, partout, dans le demi-crépuscule des feuillages, à de nombreuses cascades bouillonnées de pentes ou à ces bouillons pulpiteux dont bouillent les légendes des gués.

IX

La Roche à Bayard. — La gorge de Pondrôme. — Un pâtre dynaste. — Les solitudes. — Celles et son ermite. — Conflans. — Les grottes de Rochefort. — Les gouffres de Han. — Rapprochements de souterrains.

Quand on a dépassé les dernières maisons de Saint-Médard, la Roche à Bayard se tient par à dessiner sur un amphithéâtre de montagnes sa masse grisâtre découpée en un double fourchon. La mine a élargi la primitive fissure qui échancrait ce bloc massif, et la route passe à pointe sans trop de peine par la brèche, couverte par l'ouverture d'un portail, entre de hautes parois échiquetées, dont l'une s'isole à rez de l'eau et l'autre se redresse en formidable mur isolant qui s'étend jusqu'à la gorge de Pondrôme. Brusquement elle s'ouvre à notre droite, la gorge bien nommée, toute hérissée de frênes vigoureux, même en plein midi, pareille à ces sauvages défilés où notre imagination fait chevaucher les paladins, elle encaisse entre de sauvages et profondes parois la haute succession de ses ruines. Nous sommes ici, du reste, dans le cycle de l'épopée. C'est du pic bizarrement gaufré qui a voulu cacher ce point des rives de la Meuse, que sauta dans le fleuve l'illustre « roche Bayard » connue par les quatre fils Aymon, après avoir d'un bond franchi l'énorme ravine des bords de Lesse où, naïf vainqueur, l'empereur Charlemagne s'attarda à tailler des grottes pour leur cuver vin. Tout, en ces temps légendaires, grandit à la mesure des symboles : les hommes sont des géants et les chevaux des hippogriffes, assez fabuleux et féconds pour chasser de famille, comme il en le temps ni l'espace ne suffisaient à les contenir. Et le grand Charles lui-même apparaît comme un mythe en qui s'incarne la force de l'empire contre les vassaux révoltés, personnifiés à leur tour dans ce groupe héroïque des quatre fils Aymon.

Il y a un chemin charmant pour gagner Rochefort par Pondrôme. Enlevé jambe de-ci jambe-delà sur la banquette d'un grand char de Bastogne, on cahote aux soupentes d'une antique berline louée chez Divière, le vénérable loueur de la Tête-d'Or, en part du col de la gorge, on monte par Boisseilles et Celles, on descend ensuite par les fonds de Pessoux, on grève la côte de Custine, puis, laissant à droite Gerpinnes, on mollit le pierré qui après un certain temps mène au terme du voyage. Tantôt à la crête des plateaux, presque en plein ciel, l'oreille emplie de la chanson des alouettes, tantôt échelonné de l'écume des petits torrents bondissant au fond des ravins, on passe de la clarté des hauteurs à l'ombre humide propice

LE ROCHER A PERCER.

par les versants des collines, dans les changements à vue d'un paysage qui tour à tour s'étend ici et deçà à travers des landes, se hausse de pentes et de massifs, se hérisse de futaies de hêtre, se hérisse de mamelons, s'épanouit sur la rétine en scintillements entrecroisés de routes, de verdures et d'eaux.

A Celles, dans une ménagerie d'almandes, le manoir des Beaufort, passé aux mains des

LE CHÂTEAU DE CELLES.

Liedekerke, fantasque aiguille de pierriers d'où la vue, pareillement aux abords d'un vieil arbre dévoré par ses rejetons, a voulu pour se consoler une verdeur élégances du château pseudo-gothique qui lui fait face, paré artificiellement sur son escarpement une séculaire chape de lierres. Puis Corsine, résidence favorite de Léopold II, érige ses tourelles au milieu d'un cercle de ramure admirable, ayant à ses pieds la Lesse dont entre Sauvenière et Hérock on voit serpenter, parmi des prairies bouquetées de saules, le clair ruban d'argent. Et tout à coup Rochefort apparaît dans un rétrécissement de collines, ramassé d'une haute et s'étreignant les reins d'un château féodal. L'endroit est célèbre dans la contrée, non moins pour la belle

ordonnance de ses paysages, qui, chaque année, lui vaut ses nombreux passages de touristes, que pour le fourmillant et merveilleux décor de ses grottes. Un homme, un enfant du pays, M. Alphonse Colignon, eut seul et sa vue à les découvrir, et, après les avoir découvertes, en fit pour ainsi dire une œuvre d'art par les ingénieuses ressources auxquelles il dut recourir pour frayer à travers l'encombrement des blocs entassés l'itinéraire que parcourent aujourd'hui sans fatigue les visiteurs. Peut-être n'en est-il pas de plus variées ni de plus captivantes; elles ont la forme des plus élégantes paysages parmi l'horreur des plus effroyables catacombes. Aucune splendeur n'égale la magnificence de quelques-uns de ses passages voûtés à l'égal des plus somptueuses orfèvreries; aucune épouvante ne prévaut sur les émerveillements de ceux qui ailleurs écrivent les cataclysmes originels. Et toujours les aspects changent; ici de froides et hyalines salles, aux faîtes de neige, aériens et fidèles comme l'illusion, semblent creusés dans les vierges, frigides et stellaires eaux du plus pur cristal; là des arborescences, ramifiées à travers les parois, d'étonnants estampages de flores éteintes, des chevelures d'ancêtre, des mains, des diamants, des étoiles et des arabesques évoquent les magnifiques légendaires des grottes: par endroits, s'écroulent de la voûte des gluons de joailleries; des pans de lumière se présentent aux clartés des torches: l'ombre partout s'allume de paillettes et d'étoiles. A droite, à gauche, des chapelles, des tabernacles, des chaires, des reliquaires sculptent le roc en relief; aux flambeaux surgissent des silhouettes guêtrées comme de la guipure; un mirage d'enchantement en enchantement, et au bout de toutes ces surprises la salle du Sabbat, spacieuse comme un vaisseau de cathédrale, avec ses voûtes qui se perdent dans les ténèbres, si haut qu'à peine les gerbes des feux d'artifice tirés par les guides en illuminé le cercueil, semblent servir à quelque ténébreux sanhédrin de génies, de démons, de hiérophantes, de turniques immobilisés en de grimaçantes et terres attitudes.

Toute cette région de la Lesse, d'ailleurs, profondément déchirée par les convulsions telluriques, offre l'aspect d'un prodigieux chaos perpétuant la colère et le désordre des éléments en travail. De Furfooz à Chaleux et de Rochefort à Han, les entrailles du sol, ouvertes et lacérées comme des sépultures, fument aux seuils de cavernes presque ininterrompues dans les ombres fantomatiques confondent l'esprit d'admiration et d'effroi. Partout ici la farouche bête humaine contemporaine des mammouths et des ichthyosaures, a laissé l'empreinte de son passage, et les entrées de la montagne, pareilles à des ossuaires, gardent son squelette, voisin à ceux des autres bêtes de la genèse primitive, frères de ce premier homme qui allait par les halliers, velu et grondant, allaitant avec son sein d'ogre les petits que ses dents venaient de pétrifier.

On a nommé, pour les décrire, les grottes de Rochefort à la suite de celles de Han. La manie des comparaisons n'est malheureusement que le témoignage de notre impuissance à concevoir des beautés différentes, ou, si l'on préfère, de notre pauvreté à tout rapporter à un idéal unifocal. Il n'est pas plus rationnel, cependant, de comparer entre eux les grands ouvrages de la nature que les œuvres engendrées du cerveau des hommes; les uns et les autres se révèlent et rayonnent par des caractères particuliers qui chacun ont une signification propre et réalisent une des formes de l'absolu. Si les grottes de Rochefort l'emportent par la somptueuse beauté de leurs stalactites, qui en font comme un prodigieux jardin enchanté des plus merveilleuses floraisons, Han garde la prééminence pour la terrifiante majesté et les épouvantes de ses autres plus tourmentés et plus noirs que le Tartare. L'âme, oppressée d'un incorrigible effroi sous les voûtes de cette Babylone des ténèbres, depuis les commencements du monde englouties au creux des volcans et restée suspendue à travers l'abîme intérieur, croit y sentir peser sur soi, plus lourdement que des monts, l'écrasement formidable des siècles. Une éternité immobile, accroupie dans la posture du sphinx antique, y semble proposer des problèmes à l'homme qui, ébloui et pâle, affronte

ces redoutables lieux pleins de fantômes et de frissons, et, à mesure qu'il s'y aventure, voit se *disorber* sous lui le plancher des vertèbres. Il se tait plus s'il monte ou s'il descend, s'il marche à travers le réel ou s'il tourbillonne à travers un songe. Est-il un enfant des races blanches descendu aux antres de cet océan dont les boules s'élargissent en tous sens, remplissant l'énorme silence d'un bourdonnement sourd, continu, pareil à celui des sons dans les cavités buccales, et, mutilé du séjour terrestre, nage-t-il à travers l'ombre

LA GROTTE DU TROU A SOUCHEZ.

vers lui pour tâcher de remonter au jour? Ou bien, engendré d'un peuple de troglodytes, dont la bleue clarté des étoiles n'a jamais caressé la prunelle, promène-t-il, sous un soleil jailli en flammes noires à travers de noirs espaces, un visage aussi noir que la désespérance? Le jour du dehors et les étincelantes constellations ont-elles tourné le rouge talon de la postérité d'Adam ne sont-ils point un leurre? Ou si, c'est l'inexprimable plaisir de nuits à formes pénibles que jamais ne contrôle la moindre lueur? Il dure, la raison des choses l'abandonne au seuil de ce royaume de la chimère et de l'énigme.

A droite, à gauche, de monstrueuses architectures opposent la série des combinaisons géométriques, comme si une volonté cachée avait fait de ces énormes le réservoir des intransgressibles formes auxquelles est astreinte l'expression de la pensée humaine. Echelonnés en bancs, découpés en minarets, projetés en piliers, élancés en tours, suspendus en dômes, taillés en ogive, déchiquetés en dents de scie, festonnés en feuillages, ciselés en filigranes, échancrés en perches, le roc est là comme une interminable matrice d'où l'imagination fait sortir des basiliques, des mosquées, des cathédrales, des palais féeriques, des temples d'Assyrie, des pagodes de Boudhha et toute l'éblouissante floraison de la pierre glorifiant les dieux d'en haut et les dieux d'en bas. Toute chose, en cette caverne, naît de calcul ou plaisir. Les stalactites, aveuglant les yeux et confondant la raison, commencent par la cécité, et quelle réalité! celle de la

LA GROTTE DE ROCHEFORT. — LES GRANDES DE NOËL.

mort et de la pierre éternelles. Tantôt par l'azote, puis fixé dans le roc. Des blocs soudés çà et là ont l'air de dalles funèbres sous lesquelles seraient couchés des empereurs, de sorciers ayant servi aux sacrifices druidiques, d'anciens de cathédrales gothiques à travers le dédale des cryptes. Les innombrables stalactites qui pendent de la voûte s'argentent sur le noir des fonds comme des larmes d'argent sur le deuil des catafalques; élancées du sol en faîtières blanches, avec des silhouettes de moines penchés ou de grands ours bonhommes, les stalagmites sont semblables aux lampions des mers polaires. Des parois, comme d'une pieuvre, pointe un faisceau de glaives, de flèches et de poignards, et des quartiers de roc s'entr'ouvrent de fentes de baffes, se cabrent comme des hippogriffes, ont l'ampleur de grands pachydermes rayés. Par moments on croit apercevoir des ébauches d'escaliers dissoutes en spirales dans d'insondables trous; et d'autres fois il semble qu'on marche à travers les écroulements

d'une Bérénice ou d'une Geneviève traînée sous le vent des cithares divines. Des gardes d'abîmes hèlent dans la profondeur de l'ombre, avec des magnificences lointaines qui sont le vêtement des eaux dans les cavernes et qu'on prendrait pour des chevaux épouvantés, comme si les galeries exhalaient par ces soupiraux leurs fureurs. Et un hennissement prodigieux traîne de part en part, rampe sur le sol rebelles, ride de plis de pierre contre lesquels butte le pied. Il y a des instants où, au passage des torches éclaboussant le pantèlement universel, de hideuses figures de kobolds et de pothpicans se mettent à grimacer aux corridors du nocher sans, ou bien des fulgurances d'escarboucles s'allument sur les parois que frappe la lumière, et quelquefois l'écroulement des flammes rouges au fond de la nuit humide les fait se tordre comme les serpents d'une chevelure de Gorgone.

C'est la région des effrois : on dirait qu'une incantation a immobilisé le gisement affolé d'une chose au moment de sa plus effroyable rotation et qu'il ne suffise du geste d'un nécromant pour montrer en tranche ces montagnes qui se cramponnent à rien, ces pics déséquilibrés et penchés sur le vide, ces blocs pesant le poids d'une saison et qui demeurent rivés à on ne sait quels clous invisibles. D'énormes chauves-souris passent dans l'air avec un froissement doux d'ailes errantes dérangées dans leur sommeil, et leur aile semble faite d'un peu de toute cette nuit d'éternité qui pendait coupe dans un sol. Tout ici est macabre, désastré, apocalyptique, terrible : le doigt de la Mort s'y appuie sur la bouche du Temps comme pour le contraindre à garder inviolé le secret des génèses et des métamorphoses ; et elle est vraiment la reine de cet empire des ombres, habité par les Nixes et les Farfets qu'on croit apercevoir parfois sculptés dans le roc. Là règne la nuit sans borne et sans fin des créations abolies, pareillement à un fleuve de silence et de désolation que rien ne pourrait épuiser ni grossir.

Telles que les antiques Averses, les grottes ont d'ailleurs leur Lédé, cette Lèse qui, après s'être ruée en tous sens au fil des vallées, brusquement vient se perdre aux horreurs de ces lieux souterrains, comme une Madeleine repentante au cœur des solitudes. C'est elle dont on entend la voix à travers les échos de la montagne, elle qui met ses rauques sanglots aux clairons cachés dans les ténèbres, elle encore dont les eaux mortes, ensanglantées aux écueils des flancs-nus, semblent voiler les époves que Dante entrevit pendant sa traversée avec Virgile. Cependant les salles se succèdent à l'infini dans ce palais des visions et des vertiges, les unes semblables à des arènes pavées de roues et de cadavres, les autres closes dans la pierre comme des parois mauresques, d'autres encore déployées sous des arceaux de cloître, ici la salle du Dôme, là le trône de Pluton, ailleurs la Salle d'armes, la galerie du Précipice, et cinquante autres dont on voit dès les noms à travers que vous plongerez dans leurs tortueux labyrinthes. Et quand, échappé enfin aux sorcelleries des Circés et des Médusines qui peuplent la grande nuit, on revoit la douceur des choses coutumières, il semble que l'âme se réveille d'un songe funeste, et la clarté du jour est une délivrance.

X

Anseremme. — Une vallée de paradis. — Le Tienne. — Croix Rit. — Château et Chapelle du Chevalier. — Wéhin. — Communication du bord de l'eau. — La Roche aux nids. — Les grottes de Furfooz. — Retour de Chevetogne. — Un Perse à Windsor. — La route de Celles. — Après l'orage. Tableau.

A peine a-t-on dépassé la Roche à Bayard, une échappée délicieuse se découvre : là-bas derrière les arbres, à la gauche du fleuve élargi en crique. Anseremme se détache sur un fond de montagnes. Nous voilons la rue de cette pittoresque localité, une vraie rue de village,

avec ses maisons hors d'équerre, fraîchies de verdure et étoilées de fleurs, et notre cœur est salué par des troupes de canards trompettant et barbotant à la queue leu leu devant nous. Ces bons volatiles nous prennent apparemment pour des peintres : le bourg rustique que la gaîté des paysagistes, par mépriser des villégiatures éternelles, a baptisé du nom d'Amerenne-les-Bains, voit en effet chaque année se peupler ses perspectives de blouses pareilles frémissantes comme des papillons, sous lesquelle, tout en barbotant, ces fils d'Apollon remuent d'effroyables scies destinées à construire les baraques. L'auberge où se trouvent ces joyeux compagnons arbore, au sommet de la route, un panneau peinturluré avec cette enseigne : « Au repos des artistes ». On vous y montrera sur les murs et les portes

LE MOULIN DE LA CASCADE

des paysages barbouillés aux jours de pluie avec la palette des pâtres, et l'auberge ne manquera pas de vous vanter, en les exhibant, la variété inépuisable de leurs talents.

Un petit sentier qui monte près de l'auberge et le pierré de la route conduisent également à la Lesse. Le premier serpente à travers champs, dérobé ensuite aux yeux profanes entre les arbres de laquelle s'aperçoit le scintillement de la rivière, et finit par se perdre sous le couvert d'une allée touffue, à deux pas des hautes parois de fond du moulin de Wolain, émergeant des eaux bouillonnantes. L'autre chemin, avec un peu plus de détours, mène au même point : on le suit jusqu'au pont Sainte-Jean, dont les arches de pierre enjambent la rivière à l'endroit où elle se joint au Bocq, et brusquement le pays fait un coude à gauche. On longe alors de vieilles installations de forge à deux étages, une enfilade d'ateliers sombres aux toits écroulés, aux portes délabrées, toute une déchéance triste d'industrie jadis glorieuse, au temps où la métallurgie s'abritait aux bois de bois. Puis des prairies succèdent à

LA MEUSE À FUMAY.

ses ruines, bientôt les rochers apparaissent. Encore un instant et vous verrez le rideau se lever.

Jusqu'alors la bonne rivière aimée et aimée vous a semblé différemment mériter le renom fantasque qu'on lui fait dans la contrée. Cependant elle ne tarde pas à vous enserrer dans ses méandres, déploie et replie mille sinuosités, serpente avec des torsions d'anguille, baignant le pied de grands pans de roche ou de rudes vert-de-grisées, et ailleurs reflétant dans ses rivières vermeils de moutons véritables pensables d'arbres. Elle n'a plus rien alors de ses cours

LE CHATEAU DESCHAMPS À NAMUR.

régulier; visiblement, au contraire, elle cherche à vous embrouiller dans le réseau de ses allées et venues, et, par surcroît, vous barre à tout bout de champ le chemin. A de certains endroits la route frayée manque : les rives sont les pentes mêmes de la montagne, entre lesquelles elle s'encaisse comme dans un couloir, vive, limpide, chahuée par les saillies des roches. Il faut la couper alors, grimper sur ses barrages, entrer jusqu'au genou dans ses gués ou de loin la suivre par les arêtes mêmes qui grimpent au flanc des collines et gagnent les hauteurs. Aucune autre rivière n'a son charme profond, et elle est par excellence la

rivière femme, fraîche fée, Tallienne aussi perverse et douce, tour à tour musicienne divine quand l'été garnelle au clair de lune ses jolies berceuses qu'accompagne le ronflard, et rauque sibylline quand, l'hiver, elle hurle le vent de ses écumes furieuses, pareilles à l'échevellement d'une tête courroucée.

Plus d'une fois j'ai passé de l'eau à l'autre de ses rives, pieds déchaux, les chevilles chatouillées des petits remous froids qu'elle agite sur les cailloux luisants de son lit. Et tantôt j'allais à Chaleux, le hameau célèbre que les neiges rendent impraticable et qui blottit par-dessus les toits de ses fort à dix maisons, comme une énorme stalagmite cachée en forme de fromage, la célèbre aiguille du Chandelier; tantôt je revenais au moulin de Wéris me réconforter de mâche blanche et trouver une savoureuse jatte de lait dans la cuisine carrelée de dalles bleues. Ah! les délicieuses heures passées là, dans les odorantes fleurs du pot-coin, à voir s'éveiller sous l'eau le ventre des poissons parmi les irisantes perspectives renversées des chênes Bregeon aussi sur sa roche à pic comme sur un socle de plâtre rouillure, si haut qu'il vint bien moins le regarder dans la rivière pour n'avoir point à se démancher les vertèbres du cou! Nombre de pêcheurs sybarites, vaincus par la voluptueuse paresse des contemplations, bornent leur désir à ces humides rives, insoucieux des autres qui, plus ambitieux, poussent jusqu'aux dramatiques spectacles de grottes de Furfooz, ou tentent de gagner Houyet après mille escalades.

Pour nous, malgré-nous nous regagnerons Falmagne par les plateaux. Un sentier s'insinue à travers la montagne, suspendu aux gouffres comme un lacet flottant, et hisse, va, s'enfonce, contournant les rochers, plongeant aux *effractoirs*, ici pierreux et au sous le craquement des sabots, là mousse et fleuri, tout tapissé d'ombreuses dalles de feuillages. Aux approches de l'hiver, ces sinuosités laissées de bois retentissent du choc sourd des cognées; dans le noir des fourrés des bras se meuvent à temps réguliers; les arbres tombent, passent à la scie; puis on voit les « schlitteurs » ardennais dévaler à écorche-cul les rocheuses pentes, attelés à des traîneaux chargés d'énormes et de fabuleux. Mais de larges coupes sombres entament le manteau rouge de la forêt; les bûcherons sont poussés au fil de la rivière et s'en vont *schaner* leur, de-là aux entrailles d'où à coups de perches on les rejette au large jusqu'à ce que, dérivant de crique en crique, ils s'amoncellent contre les arches du pont Saint-Jean. Autrefois on les rassemblait ensuite en radeaux que manœuvraient à la rame des bateliers et qui descendaient le courant, pareils à des plates-formes flottantes. Mais, depuis les barrages, le transport par bateaux s'est substitué à cette navigation primitive.

Après une montée accidentée, on débouche enfin sur le hauteur. Bientôt le ciel se dentelle d'arbres en ardoise; aux deux côtés d'une rue en pente, Falmagne montre ses toits entre lesquels dépasse le clocher de l'église. Le village ressemble d'ailleurs à la plupart des villages de montagnes, bâti comme eux tant bien que mal avec une grande rue, la route, qui chevauche la butte, s'abîme aux portes, coupe en deux une agglomération de fermes massives, lourdement bâties en moellons, aux grandes portes laissées sur les fenêtrations des fumiers ruraux. Un chemin creux qui remonte vers la droite va nous ramener vers la vallée au fond de laquelle chatoie la rapide rivière, coulée de la Meuse. De là-haut, de la succession de plis qui cachent à la vue l'énorme sinuosité tortueuse le long de la rive droite, nous verrons, comme au fond d'un entonnoir, couler la nappe des eaux vertes, toute moirée par la chute des paysages. Ce n'est plus le fleuve industriel et encombré que nous avons suivi de Namur à Hastière, avec ses écluses, ses barrages et ses ponts; ici, dans la solitude des routes, à l'ombre des grands monts sourcilleux, la Meuse redevient sauvage, s'attarde aux ramures, roule sur un lit de sable et de galets que les dragueurs n'ont pas approfondi. Et les noms des sites eux-mêmes, au bord de cette route fluviale, gardent comme une musique évocatrice

PLATE III. CAVE.

qui s'accorde avec le charme des lieux : Waulsort, Château-Thierry, le Colebi, Engis ou gendres sur la rive gauche, les jardins de Freyr se déploient avec la royale somptuosité qui caractérise l'art de Le Nôtre. Entrées, puits à feux, chaussées, grottes, labyrinthes, stèles et cippes, rien n'y manque, non plus que les allées coupées à angle droit, bordées de solennels orangers emprisonnés dans leurs caisses de bois; et, dominant cette symétrie, un petit temple érigé en grêle colonnade sur une butte qui autrefois se rattachait à l'enclos et aujourd'hui s'en trouve séparée par la voie ferrée. Le majestueux artiste, créateur de ces merveilles, ne se doutait pas qu'un jour le démocratique railway moderne passerait à travers ses savantes combinaisons botaniques et bouleverserait les points de vue qu'il avait ménagés aux contemplations des seigneurs de son temps, comme pour corriger par une œuvre nivelée ce que la farouche architecture du rocher qui fait face aux jardins, avec ses amoncellements de blocs et ses découpures d'aiguilles, avait de trop heurté et de trop aventureux.

Non loin de Waulsort, Château-Thierry édifie sur un pic sa crête jadis menaçante, et de

WAULSORT.

laquelle il ne reste plus à présent qu'un morceau de tour, quelques pans de muraille, des amas confus de pierres chaque année un peu plus mangés par le lierre et les genêts. Là, comme sur un promontoire créé exprès pour commander à la vallée, les aigles lancés de fer volaient leur redoutable audace, une aire de vautour s'il en fut, perchée qu'elle était en plein ciel, dans la région des autans, avec le sauvage cimier des tempêtes à ses ouvertures. Dans l'effondrement des primitives enceintes, submergées sous le débordement des végétations, l'escarpement continue à se projeter sur ses puissants contreforts, avec une même carpette de verre gardant un défilé.

Toute cette vallée de la Meuse, de Freyr à Waulsort, n'est vraiment qu'une suite d'enchantements. Après avoir vu du plateau couler le fleuve dans son corridor de schistes et de grès, il faut descendre, se laisser glisser jusqu'au pied des immenses falaises par un de ces sentiers sinueux qui serpentent le long des parois rugueuses, pareils à des poses suspendues sur un abîme. D'en bas seulement, de la rive que tout à l'heure nous voyions se dérouler comme une mince bandeole grise dans la profondeur, se découvriront les réelles magies de la contrée. C'est d'abord, devant Freyr, l'énorme mamelle arrondie en travers de la perspective; l'échine

rocheux semble tout à coup se disloquer sous la poussée furieuse de cette verdure en saillie; et, bloc sur bloc, la montagne s'entasse, s'écroule, semble vouloir escalader le ciel. L'endroit serait tragique sans le silence des eaux, la paix du rivage, le sourire de la petite châtellenie aux tourelles peu rébarbatives. Puis le grand roc se déchiquette, des pics déchirent dans l'air de chimériques silhouettes, le désordre fait place au rapide et à la fantaisie; et tout à coup le ravin du Gdelá, au lit de torrent à sec, un bouleversement de cataclysme, ouvre sa gueule dans un coin de nature farouche, parmi des roches déchirées, des éboulis, une boule de végétation débordée. Jusqu'à Waulsort, le paysage s'écroule à chaque pas, d'étranges feuilles de mousses bronzent les eaux, les monts partout semblent étreindre le stade des grandes primordiales. Au loin, découpée sur un massif de grands arbres, une dépendance d'une ancienne et illustre abbaye aligne ses façades blanches dans un site admirable; et, tout de suite après, le joli village de Waulsort se déploie à mi-côte, en face de l'immense boucle, fleurie comme un jardin, au haut de laquelle virevolte Château-Thierry.

C'est le dernier soubresaut de cette terre volcanique dont nous avons vu depuis Namur saillir les pétrifications. Par endroits encore, le roc crève le vert paysage, aiguise un pic, épaule un pilier, se tord d'un rocher; mais l'époque a pris fin; un tumulte des roches empilées comme des nuées dans un ciel tourmenteux succèdent des collines arrondies, molles ondulations où se meurt la dramatique violence de la contrée. Et quand on a dépassé Hastière, les bords de la Meuse n'offrent plus que le déroulement d'une idylle qu'un joli ruisseau bavard de soudes anime de sa chanson cristalline.

L'ERMITAGE DE CHARLEMAGNE À DINANT.

PROVINCE DE LIÉGE

LIÉGE. — QUAI SUR LA MEUSE

PROVINCE DE LIÉGE

I

Les premiers bateaux à vapeur de Namur à Liége. — Bien, ses compagnies, ses usines, ses industries, ses richesses. — Notre-Dame et le quai perché. — La Bibliothèque populaire Pollain. — Les Récollets. — Modène. — Les de Marchin et les Montmorency.

Il y a une vingtaine d'années, un bateau à vapeur faisait régulièrement le trajet de Namur à Liége. C'était délicieux : la vue embrassait une série de tableaux grandioses et charmants, que chaque coude du fleuve variait. Successivement on voyait apparaître l'énorme bloc erratique des Grands-Malades, la haute usine métallurgique installée en cet endroit, l'ermitage de Saint-Hubert, rustique oratoire qu'un four à chaux a prosaïquement remplacé aujourd'hui, le vallon de Marche-les-Dames, célèbre par une abbaye qu'y fondèrent les rois trente-neuf épouses des Croisés au douzième siècle; plus loin, en face de Namèche, la ruine féodale de Samson, un des innombrables châteaux des quatre fils Aymon, sur l'emplacement même d'un cimetière franc mis à nu en 1858.

Entre Salzinnes et Andenne, le paysage s'industrialise; des fonderies remplacent les

faites verres des côteaux; partout le roc s'entaillait de larges blessures, qui étaient les carrières. Mais bientôt le bruit des marteaux, le fourmillement des roches humaines, la métamorphose des grandes roches taillées par le pic s'enfonçaient dans la vendue; au pavois devant Bas-Oha; au haut d'une grosse butte grise, la silhouette d'une citadelle découpait le ciel.

« Hey! » criait une voix partie du gouvernail. Puis les rames de nouveau battaient les remous; sur les deux rives le tapage sidérurgique recommençait; une fuite de cheminées pointait en tous sens d'Ampsin à Flémalle, par les larges baies des fumoirs et des ateliers de construction, des cratères de flammes s'échevelaient; et le ruissellement des volants dans les huilières, les tournures des tôleries et des chaudronneries, en haute-bas d'outillages mouvementés se prolongeait à travers les rares silences des étendues agrandies perdues dans les tourbillons de suie et de feu.

Les roches, elles, avançaient ou reculaient autour de cette immense animation; lorsqu'ouvrant un pâtre, un contrefort, un retournement de calcaires et de grès découvrait la perspective, avec des airs de donjon et de cathédrale; et, quelquefois, en effet, c'était un castel qui se montrait tout au bout du roc, si petit qu'il avait l'air d'un nid de grand oiseau à la pointe du pic. Ainsi en était-il du manoir de Chokier planté sur un sévère contrefort, par delà les brûlis et les fumées de la contrée. De loin en tournelles vous souriait; le regard modulait les degrés du prodigieux escalier couronné par cette bâtisse, d'ailleurs sans gloire, et, dans la surprise du titanique rocher, le travail des hommes, les magnificences de la nature, le faucs des machines s'oubliaient, comme recelés au fond des mêmes horizons. Mais à Flémalle on était repris par les enfers: là-bas charbonnaient les cheminées du Val Saint-Lambert; des bouffées délétères leurs cercaient giboulées dans le ciel; un perpétuel nuage couvait en bilgneuses paillettes sur le tilleul du bateau; et Seraing, Jemeppe, Ougrée, aux approches de Liège, entre-hâillaient leurs antres qui, le soir, à l'heure de la dernière traversée, ressemblaient à des gueules flamboyantes.

A présent les « mouches » circulent seulement de Seraing à Liège; le théâtre de cette longue féerie furide, qui durait trois lieues, avec des perspectives toujours nouvelles, est aboli; c'est à peine si le train qui file à travers ce pays de mines et d'industrie laisse voir à la dérobée, dans le miroir de ses portières, l'abîme dévoilement des côteaux, les sommets lunés de la montagne, la ouâte vaste du grand fleuve.

Au lieu de la vision lente et contemplative, on n'a plus que la sensation d'une galopée furieuse à travers des contrées violentes: ici des idylles et des bucoliques, là des coins de pays ravagés par un labour volcanique, et des villes, des villages, des monts, des vallées tournoyants en de vertigineuses elipses. Une imprécation contre l'hippogriffe ailé qui a tant excité la bile des poètes paraîtrait aujourd'hui saugrenue: il n'y a pas de pays où les lignes de chemin de fer s'entre-croisent en réseaux plus pressés qu'en Belgique. L'Ardenne, longtemps respectée des ingénieurs et des compagnies, est coupée par des ponts sur lesquels cahotent les files de wagons. La Lesse elle-même, la folle et vagabonde rivière, apercevra à travers ses cavernes le grondement des locomotives lancé à toute vapeur.

Rien ne résiste à cette force terrible, l'idée moderne: le temps ni l'espace n'existent pour elle; et peut-être mieux vaut-il encore s'accommoder de l'espèce de poésie nouvelle qui s'engendre de la rapidité des antithèses et de la facilité des communications. Pourtant cette philosophie banale sera toujours démentie par le regret de l'artiste chaque fois que, dans les solitudes lointaines, refuge des âmes souffrantes et des esprits fiers, la vulgaire architecture d'une gare lui révélera brusquement l'incessant passage des foules.

L'itinéraire primitif suivi par les légers paysagistes de la ligne de Namur à Liège est

entièrement desservi par un railway : des stations ont poussé où régnaient de simples arrêts; on voit beaucoup moins bien et beaucoup plus vite.

Le temps de sauter à la vôte, sur son gouvernail, la fine découpure de la vieille chapelle de Statte, et déjà le train stoppe : Huy entre ses portes. Jolie ville et qui semble le point de départ obligé des pérégrinations à travers la province liégeoise. A mi-côte se massent les maisons, dans un grand fouillis pittoresque coupé par des rues et des ponts, avec des tours d'église, de vieux toits et encore, çà et là, ses pignons hors d'époque. L'aspect général, en sa sombre gaîté, d'un gris tranquille d'ardoise et de grès, s'accorde bien avec le caractère de la contrée. On est déjà dans la montagne; par de vastes quartiers nouveaux couverts à Liége et à Verviers, mais d'un réseau rude, des façades en moellons, des cheminées qui montent en fûtaies, une foule de petites industries qu'exhalent les

HUY. — LA CITADELLE ET LA COLLÉGIALE.

terrains, aux jours de marché. Et en même temps on se sent sur la route de Liége et des usines; l'odeur des distilleries et des tanneries se mêle dans l'air au bruit et au cahotement des ateliers de construction; une grande pagaïe fait rôder à elle seule la moitié des ouvriers de la cité.

Aux six églises, aux huit de la Sarthe, au faubourg, les collines voisines de la Mehaigne et de Bovenat, Huy mérite une description fertile en ressources. Dès l'entrée on est pris par un aspect : le roc dentelé en corde Sempre, tout vert par-dessus les toits de la ville, avec de pittoresques maisons superposées; et la citadelle fière à sa crête ensemble silhouettée à une stratification naturelle. Comme à Binant, une église se mélange là, dans l'ombre de la montagne, épaulée à cette masse sourde, à distance, le temple et le rocher ne font qu'un; les hautes lames ogivales ont l'air d'avoir été taillées dans la fraîche pierre; et tout le bloc s'harmonise dans un soubrement gris, finement hachuré, pointillé par des touffes de verdure.

De Notre-Dame de Hay, Schuyes dit qu'elle est la plus belle de toutes les églises de style ogival secondaire de la Belgique, et il admire surtout sa grande rose à meneaux flamboyants, son chœur découpé de longues fenêtres élancées, ses trois nefs partagées par deux rangs de colonnes cylindriques à hautes voutes et à chapiteaux ornés de feuilles de chou frisées.

Si belle qu'elle soit, l'impression religieuse qu'on subit à Notre-Dame de Bonne Foi manque peut-être : la banquise polychromie des voûtes nuit au recueillement, et aussi la banalité moderne du mobilier. La merveilleuse rose elle-même est gâtée par l'éclat dur des vitraux. Pour retrouver l'émotion subtile du passé, il faut sortir de l'église et contempler près de chevet le petit portail de la Vierge, un bijou du treizième siècle, une pure dentelle de pierre.

Toute la foi des siècles croyants est demeurée en ce délicieux rétable, composé d'une porte entrée dont le linteau, orné de quatre-feuilles ouvragés, s'appuie aux angles et se cintre sur des colonnettes à culs-de-lampes gothiques, supportant le statue de la Vierge, de saint Domitien et de saint Lambert. A l'intérieur du fronton, décoré de dais et de statuettes, deux sections d'arc en ogive subdivisent le tympan, encadrant de saintes et expressives sculptures, la Nativité, l'Adoration des bergers et l'Offrande des mages.

Quand, du trottoir opposé, dans le bruit et le mouvement de la rue, ces pieuses images tout à coup s'offrent aux yeux, on a le saisissement lointain d'un chef-d'œuvre de l'art auquel le temps aurait mis la dernière main. Effacées sont les figures, lissés les reliefs, à demi rongées les cavités, et pourtant on comprend qu'aucune restauration ne vaudrait l'œuvre patiente des années. Jusqu'aux petites boutiques et aux cabarets qui enlaidissent la jolie architecture semblent plus sensible et mystérieuse beauté. Huit la main des restaurateurs sera bientôt fini de passer par là : déjà l'une des maisons voisines est à demi effondrée ; les autres ne tarderont guère ; et le portail, alors apparaîtra isolé, simple objet de curiosité duquel on aura enlevé cette chaleur d'humanité qui même les ambiances les plus disparates laissent subsister autour des vieux monuments.

Hay est la roche de cette contrée de plaines et de cultures qui s'appelle la Hesbaye. A un pas de l'aride Hageland, elle offre le miracle d'une glèbe extraordinairement fertile, à base de limon quaternaire, et où poussent en abondance toutes les céréales et toutes les plantes oléagineuses du nord. Au soleil de septembre, pendant des lieues, on ne voit que d'immenses nappes blondes et des champs de blé à l'infini ; tout le pays semble un vaste bonde vermeille ; jusqu'au fond des horizons brûlent l'or et le feu des moissons.

Tandis que le Condroz, dur et sec sous sa minces pellicule de terre, invite à l'idée d'un labeur souvent ingrat, ici la vision première fraîche et riante. Des bois, des parcs engazonnés, de jolis villages jettent la vie et la couleur dans le paysage. De Statte à Tihain surtout, le long de la Mehaigne, la vallée mérange des sinuosités incessantes. Riche, par moments, avec ses grands prés coupés de lignes de peupliers, évoque la rusticité douce du pays hesbignon. Dans les feuillées, des eaux ruissellent ; des haies bordent les champs ; au loin se groupent les constructions d'une ancienne abbaye, le Val de Notre-Dame. Il y a beau temps que les Bénédictines qui l'occupaient se sont dispersées par le monde ; la révolution, de son coup de hache, a fait taire à jamais la cloche qui les appelait à matines et à vêpres ; et cependant, comme en une miniature de Memling, toute fleurie de marguerites et brûlée de chaudes verdures, on croit voir encor passer sous les cintrages leurs robes aux plis nobles.

Hoccorgne, après cette idylle, tout à coup se hérisse de rocs, comme pour rappeler qu'on est bien sur une terre de granit. L'étincelante robe blanc'elle, d'un grain poli comme

le sanctuaire, la roche de la Marquise, commémorative d'une légende de démence et d'immolation, ailleurs une roche en surplomb, sorte d'auvent dissimulé à la caverne qui, par-dessous, a évidé la montagne, puis encore la haute butte chevelue où Fanchette tricote ses tourbillons pour remettre sur le chemin de l'Ardenne.

Maintenant la rivière, qui tout à l'heure coulait entre des berges unies, reflète la sauvagerie

LE PORTAIL DE LA VIERGE À HOY.

d'un coin de nature plus rude, s'entaille entre des pentes boisées, lave sur ses galets l'image renversée des grands pics contemporains des bouleversements cosmiques. Mais, à Fumal, de nouveau les étranglements, les précipices, les tâtonnements tigrés se succèdent ; une paix ombrée sur les ardoises du pâle roux d'eau ; on se croit plus qu'à la sévérité monotone des bocages agrestes ; et brusquement le féodal donjon de Vallois, authentique apparaît d'un sourcil ancré en une tradition de meurtre et de gloire, avec ses douves immergées, ses funérailles toute ornées de barbacanes, son pont-levis prêt à jouer dans les mâchures et sa

vaste cour cyclopéenne déserte de hautes de pierre, sous persienne de cruels ressouvenirs. Partout l'homme s'est battu ici ; le sang a rougi les rudes talons de cette Belgique qui ne s'empourpre plus qu'aux flammes des mitrailles ; de châtiment à châtiment la guerre portait comme une traînée d'incendie. Mais ces souvenirs sont vagues et fuyants : il faut, comme à Fallais, la soudaine apparition d'un vestige historique pour que l'esprit s'émeuve aux résurrections du passé.

Plus plus que la Belgique actuelle, la Meuse qui, à l'autre extrémité, descend de Meuse et débouche en plein cœur de Huy, ne montre le souvenir des luttes tragiques. Quelques rares roulements s'élèvent comme des plaies pour marquer l'étape franchie, mais rares, désormais, n'engendrant point mélancolie. Une autre bataille, il est vrai, latente et grande ici dans le silence de la vallée : celle-là met aux prises l'homme et les éléments. Jusqu'à Barse se prolonge la rumeur des industries : les marteaux battent l'enclume, les haveuses roulent, la vapeur magit dans les chaudières ; et par places les rivières s'ouvrent la montagne. Toute cette activité suit le cours de la rivière et lui donne une animation particulière : de grandes roues usinières fouettent l'eau de leurs palettes ; ailleurs elle écume à gros bouillons sur la passe des barrages, ou bien s'enfuit dans le chenal des sluices ; et, parmi les verdures, les fraîches et rêveuses installations ouvrent des trous pittoresques.

La sensation pénible des *batteries* ouvrières n'est d'ailleurs pour rien dans l'impression de ce labeur tout différent, constamment poétisé par le charme du décor. En ce tonifiant grand air des monts et des bois, le fond de tristesse que revêt toujours l'idée du servage humain se retrouve pas ; la nature générale paye d'une splendeur la gêne sombre où s'élabore le grand œuvre ; on finit presque par trouver que l'antique usine, avec ses murailles verdies par l'eau, ses toits difformes aux coups de fouet, ses cheminées vermoulues et fleuries de violiers, — fait bien — dans les velours et les ombrages du pays de roche qui lui sert de cadre et de fond.

Et c'est vrai, ce n'est pas une illusion : la vallée feuillue, aux pentes garnies de taillis et fourrées de ronces, les profils grimaçants que la pierre ébauche dans la vapeur d'eau montée de la rivière, le bout de forêt qui tout là-haut met sa barre noire sur le ciel, le travail de l'homme de la glèbe échoué à mi-côte, la force et l'âme de ce fourmillant et exquis paysage circonscrivent de la banque délabrée et lézardée, du rudimentaire outillage et de ce très-vieux d'industrie que les hommes ont apporté en cri entrain, mais qu'ils auront pu y apporter tout aussi bien les génies de la montagne.

Véritablement, ce petit bruit humain ne dérange pas trop les mystérieuses élaborations de la nature ; d'un peu loin, il accompagne comme d'une musique en sourdine le bouillonnement des choses d'eau, le sifflotement du vent dans les arbres, la chanson profonde des sèves sous l'écorce terrestre. Et quelquefois il semble que, par places, le roc s'écarte et escalade l'espace pour permettre au rêveur de s'isoler et de s'écouter vivre. Ici on ne monte plus même la plainte grinçante des machines.

Du reste, passé Barse, on entre dans la grande paix ; sous Liaret et Bonne, ce qui est turbulent Heyeux, aux syllabes sombres du lac d'un merle, et qui, l'instant d'avant, faisait tourner des usines, jouait avec les galets de son lit et se donnait à ses barrages des airs de mélancolie Nageurs, portail insensiblement l'allure rassise d'un cours d'eau qui a dépassé l'âge des folies. Dans son flot uni se mirent des ramures repeintes d'un gris de vieille moelle, entre une double découpure de rives herbues, bouquetées d'aunes et de peupliers.

Peut-être un peu de mélancolie fait-elle le fond de ce soudain changement : les rivières, comme les hommes, ne peuvent se résigner à la perte de la liberté ; et justement, à Modave,

un puissant seigneur s'est trouvé qui a contraint celle-ci à ne couler que pour lui seul, derrière les clôtures d'un parc muet comme le bois de la Belle au bois dormant, confisquant ainsi à son profit l'éclat de rire et la tentatrice des ondes. Elle glisse à présent entre des boulingrins de myrtes, sous l'ombre des saules élevelés : Ophélie pourrait y goûter les délaités cruelles de l'agonie, sans courir d'être surprise par l'œil aux aguets de gardes chasseurs ; le mystère et l'inviolabilité des allées couvertes, où nul ne met le pied, si ce n'est le maître, s'étendent jusqu'à ses eaux et la défendent comme un rempart.

Cependant son unique fonction ne consiste pas à désaltérer la troupe des biches et des daims dont la robe fauve ploque de taches fauves l'épaisseur des taillis. Elle a surtout pour utilité de réfléchir dans ses miroirs le jet vertigineux d'une roche, élancée à deux cents pieds et qui forme le soubassement d'un manoir vraiment royal. L'énorme roc se dresse à pic, pénétré de haut en bas, recouvert d'une courtine de lierre, et les nombreuses ouvertes du château semblent continuer dans le ciel l'ascension de ces contreforts.

Pour être perchée sur un si fier escarpement, l'habitation, toutefois, n'a rien de rébarbatif ; son altitude seule lui donne une ressemblance avec les aires d'aigle que les barons pillards bâtissaient sur les cimes. Malbrouck n'est point armé en guerre : ses tours sont vierges de barbacanes ; le pont-levis fruste est remplacé par un perron d'entrée pacifique. Ses terrasses, ses dépendances, sa cour d'honneur, l'ordonnance de ses salles révélaient surtout l'idée d'une résidence luxueuse, créée pour servir d'asile à une cour. Quand l'architecte français Jean Guigon en dressa les plans, il rêva d'y combiner toutes les séductions de l'art avec les ressources que lui offrait l'admirable décor du pays environnant, et un prince du sang n'eût pas mieux servi par ses ingénieurs que ne le fit ce comte Marchin dont le caprice et l'or firent surgir du rocher la pompeuse demeure.

Aujourd'hui encore, par une rare fortune qui atteste le respect des derniers propriétaires, le château a gardé son aspect des grands jours. Dès l'entrée on est frappé par la magnificence du vestibule ; toute la généalogie des de Marchin s'y étale en couleurs éblouissantes dans les travées du plafond ; et les écus d'or, de sable et de gueules y alternent avec une chevauchée volante de grandes figures aux cimiers empanachés. Puis on pénètre dans un salon tendu de gobelins, toute une épopée de scènes maritimes et guerrières déroulée dans la laine et la soie, le long des murs, sous les marbres d'une suite de bas-reliefs incrustés dans la corbe et reproduisant les travaux d'Hercule. Une porte s'ouvre : on est dans la chambre à coucher des ducs de Montmorency. Le lit, avec ses colonnes sculptées en or et bleu, s'érige encore dans un des angles, près d'une console de fantaisie d'une étoffe à fleurs délicatement étoilée ; et un grand portrait, une tête souriante de prélat, celle d'un cardinal de Furstemberg, encadré dans le trumeau de la cheminée, semble considérer l'éternel vide de cette couche fastueuse qu'aucune chair princière n'occupe plus.

Inopinément une coulée de lumière vive s'épand sur les murs lavés de tapis : un domestique vient d'entre-bâiller le seuil d'un délicieux cabinet, aux parois duquel le peintre Morel prodigua les paysages et les fleurs. Le temps a pâmé ces ramures et ces verdures, tandis qu'à l'entre d'une jeunesse toujours neuve la gorge peu farouche qui s'échancre sous le balcon de la fenêtre, à une profondeur telle que les plus grands arbres n'apparaissent plus que comme les feuillages pensifs des bergeries à quatre sous, au bord de la rivière, dénouée à la taille d'un ruban d'argent.

Une petite construction qui s'aperçoit au pied de l'énorme rocher garde une importance historique dans cette beauté du site : c'est là que se trouvait une machine inventée par l'ingénieur liégeois Renkin-Soulow et qui servait à alimenter les pièces d'eau des terrasses.

Toute la fortune du dernier de Marchin passa à l'intérieur dépense de ces travaux hydrauliques, leur renom s'était rendu jusqu'à Versailles, où Louis XIV manda tout exprès l'habile ingénieur pour le congratuler et lui commander une machine pareille, la célèbre machine de Marly. Pendant que le grand roi comblait d'honneurs le savant homme, au coup de baguette de qui les eaux jaillissantes avaient forcé partout des fontaines et des cascades, l'enfant de Marchin, celui-là même qui fut maréchal de France et reçut une blessure à la bataille de Turin, cédait son minuscule Modave au prince-évêque de Liège, Henri-Maximilien de Bavière.

Alors commence une curieuse histoire : l'évêque à son tour abandonne le domaine au cardinal de Furstemberg, qui l'accroît en acquérant d'un sire Wiraud de Ville trois fermes et le petit Modave ; il n'oublia qu'une chose, ce fut de payer. Il y pensa même si peu qu'il fit don du château et de ses dépendances à un sire nommé, prince de la Marck. La créance étant passée aux mains du fils de Wiraud, l'ingénieur Arnold, celui-ci fluira un coup, fit saisir les trois fermes et le petit Modave, et, pardessus le marché, s'attribua le grand, pour les intérêts. Le vieux tranchant du seigneur, avec cette raison opulente que les Marchin avaient mis seize ans à bâtir. Il n'y manquait, pour l'occuper glorieusement, qu'un nom illustre; le nom se trouva, celui d'un Montmorency qui épousa la fille et ne refusa pas le manoir. Un jour, la trique révolutionnaire chassa à Modave le comte d'Arsac, frère du roi. Il y eut des chocs, des duels, des récriminations fraternelles. On attendait le roi Salomon; et tout à coup le bruit de l'arrestation de Varennes courut à travers le bruit des fêtes. Comme un coup de vent, la nouvelle dispersa cette pointe cour qui, le roi présent, fit devenir la vraie cour. Toutes les ailes se tendirent, on s'envola vers Coblentz, et Modave fut rendu comme bien d'émigré. Mais un receveur des Montmorency, homme honnête, l'ayant racheté, le restitua par la suite au fils aîné du duc Anne. Signe des temps, cette grande habitation, illustrée par toute une lignée de princes, de cardinaux et d'évêques est tombée en roture, comme on eût dit de leur temps : ce sont des bourgeois à présent qui meurent sous les lambris qui ont vu mourir les ducs.

II

La Meuse industrielle. — Le Val Saint-Lambert. — Tan Seraing. — Jules Cockerill. — Bataille rangée. — Seraing. — La comtesse de Flandre.

Au sortir de Huy commence cette grande Meuse industrielle qui ne finit plus qu'à Liège. Nous entrons là dans la région des flammes et des fumées : la nuit, au passage du train, les énormes cheminées noires des usines ressemblent à des chapelles ardentes, avec leurs hautes baies qui ont l'air de portes et le ruissellement sombre de leurs vitres pareilles à des verrières.

Une rampe rouge s'y célèbre, en effet, au rougeoiement des machines pour grandes usines; l'autel y a pour servants une main d'hommes farouches, dont la barbe et les cheveux s'ombrent d'étincelles; et dans les ténèbres les immenses cheminées ouvrières font l'office de candélabres géants, brûlant à la gloire du dieu des ténèbres. Cerbères, Pluton, Enfer, de poche en poche, fulgurent sur l'horizon; plus loin les verreries et les houillères du Val Saint-Benoît entre-hâillent leurs gueules pourpres; Seraing ouvrit toutes les bouches de ses lanternes et de ses hauts fourneaux; et la Meuse s'étend, une céleste de feu étreint le fleuve, on a la vision d'une terre volcanique en travail.

CHATEAU DE BOISSY.

Comme dans la zone terrible de Marchiennes et de Couillet, ce cercle d'une géhenne non prévue par Dante, où labeur sans trêve épuise ici le sang et la sueur de l'humanité. D'innombrables populations fouissent les couches profondes de la terre pour en extraire le charbon et les métaux, attisent les feux de gueulage qui les calcinent et les consument, soufflent leur vie aux filles parois du verre, en tirent leur et pour cela industries prodiguent les activités d'un corps qui semble de fer et de feu comme les atmosphères où ils pantèlent, meurtrit, peinent et crèvent.

Le travail de Sisyphe et des Danaïdes qui, aux régions hominas et cauchemardesques, prêtent les échines avant le temps et laisse pleuvoir sur les foules comme le supplice d'une fatalité inéluctable, soumet à des joints pareils les fils de l'épée contrée nouvelle, dans tout le territoire qui s'étend entre la cité liégeoise et la ville des anciens princes-évêques. Sous le coup de fouet des nécessités sociales, ces pygmées, engendrés du givre de la femme, deviennent semblables à des titans foudroyés que les vengeances célestes contraindraient à soulever des montagnes. Dans leurs rouges cavernes une lutte éternelle contre les puissances de la nature bande leurs muscles, tend leurs reins et paraît toujours sur le point de les exterminer; mais une force que rien ne peut réduire les fait sortir victorieux des épreuves et des dangers.

Autour d'eux, cependant, la terre revêt des aspects différents; les énormes monts de scories et de schistes que nous avons vus hérisser les farouches gîtes du centre se dressent en face des yeux, témoins de leur peine et de leur effort, comme des degrés par lesquels ils tentèrent de s'égaler à l'œuvre de la Genèse. Partout le sol est labouré, déchiré, crevassé, ravagé, avec l'aspect d'un champ de bataille; des tourbillons noirs obscurcissent le jour comme les fumées d'une canonnade, et du fond des puits, dont les charpentes et les attelages découpent leurs enchevêtrements sinistres sur le ciel, monte le cri rauque des machines.

Écoutez-vous d'un pas : la lumière a tué les couleurs du paysage; la bruyère, interrompue par les discordes polyphoniques du travail, se reprend à des silences; les bois, les prés, les eaux contiennent sous les cieux apaisés leur grande collaboration mystérieuse. C'est là le charme très particulier de ce pays de puissante industrie et de nature vigoureuse. Celle-ci n'abdique pas devant la marche envahissante de l'homme; les monts sont comme les bastions derrière lesquels son invincibilité se cantonne. Au contraire, dans les usines brûlantes où grouille la fauve horreur, une désolation met à la terre la cicatrice des irrémédiables déchirures, et la campagne par moments ne semble plus qu'un cadavre rigide, sous le suaire d'une pâle vieillure.

Pour qui sait dégager la vision des choses, l'usine et ses troublantes alchimies possèdent toujours d'irrésistibles attraits. Il faut pénétrer dans l'intimité de ces énormes organismes pour comprendre que le sentiment vaguement répulsif, mêlé aux aspects délicats devant la mollesse et la sauvagerie des apparences extérieures, se procède la plupart du temps que d'une idée préconçue. Le tout est de se violenter, d'écarter en soi les appréhensions du premier mouvement : une fois dans l'antre, le monstre finit par consentir à des séductions inexprimables. Sous grand effort, les imaginations oisives s'ouvrent alors à des perceptions singulières : l'esprit, éveillé par le chimérique et l'illusoire qui, dans les sphères de la mécanique, élargissent constamment les aspects en des projections quasi féeriques, entrevoit dans les réalités les moins fabuleuses des configurations héroïques et captivantes, qui sont comme le songe éveillé de tout ce monde à la fois automatique et spectral. Tout à l'heure, à Seraing, dans l'atelier où s'opère la coulée de l'acier, nous assisterons à une scène dont le théâtre n'a jamais soupçonné les éblouissements : il s'ouvre dans toute sa violence le

despotisme de l'homme; c'est l'empire de la force; il y commande en maître au feu, docile instrument de ses élaborations. Mais, même dans les industries plus calmes, le spectacle n'est pas moins attirant.

En face du pont de pierre qui, devant Val Saint-Lambert, coupe les eaux de la Meuse, un perche s'ouvre sur les vastes constructions d'une ancienne abbaye cistercienne, dont les jardins s'étagent à mi-côte. La maison, avec ses larges fenêtres, ses dépendances et ses murs de clôture, a gardé l'ampleur et la magnificence du temps où les abbés ne circulaient par les routes qu'en carrosse à huit chevaux et n'admettaient à leurs ballets les plus déterminés chasseurs de la contrée. Mais, à la place des frais errant sous le couvert des arbres, des bourgeons mouillés par la sueur se multiplient aujourd'hui en d'incessantes allées et venues, dans les cours transformées en chantiers et illuminées par la réverbération des fours. Une cristallerie, l'une des plus célèbres de l'Europe, s'est, en effet, installée dans la grande demeure religieuse du treizième siècle.

Dès les premiers pas, on se sent dans un monde qui n'a plus rien des aspects terrifiants de la métallurgie.

Les rouges cyclopes aux gestes formidables, galopant en de farouches ellipses et traînant après eux des chaînes enflammées parmi le grondement du tonnerre des laminoirs et les effroyables stridences des cisailles et des scies mécaniques, cèdent le pas à des travailleurs calmes, manœuvrant en des attitudes rythmées et s'appliquant à des besognes pour lesquelles l'adresse est plus nécessaire que la force. C'est toujours le feu qui est le génie de la caverne; au fond des cornues il darde en langues bourbeuses, s'échevelle en crinières serpentines, jaillit avec des sonorités de métaux; les voûtes autour des fours s'enflamment de lueurs d'incendie, par grandes traînées pourpres dont le reflet ensanglante les dalles du sol et plaque la pâle chair bouffie des ouvriers soufflant dans leurs cannes. Seulement l'ébénisté qui, aux ateliers métallurgiques, garde un air de révolte dans sa bataille contre les ringards et les morceaux-pilons, semble ici se prêter avec docilité à l'effort des hommes. On dirait que des paroles magiques ont dompté ses rébellions, pacifié à une hydre malfaisante que la vertu des incantations aurait soumise et qui s'allongerait en reptations inoffensives sous l'action d'un pouvoir supérieur.

Et vraiment cette délicate et aérienne industrie du verre tient par moments des sorcelleries. Les arbres décrits dans l'espace par le tube de fer, cette boule ignée qui s'enfle, rose, bleue, verte, comme un peu de l'âme et de la vie de l'homme qui l'insuffle, le minuscule dard d'une pâte liquéfiée se durcissant en d'infinis caprices de formes, puis encore la lente régulière et cadencée des mouvements inclinant au compas d'un enchantement pratiqué selon les règles de quelque secrète cabale.

Dans le hall presque silencieux où souffle la flamme et qui n'est troublé, en outre, que par des foulées de pieds chaussés d'espadrilles, des commandements brefs et le crépitement sec du verre brisé, les visages ont une gravité méditative. L'ouvrier, assis devant son établi, parmi le va-et-vient sourd de son équipe, reçoit des mains des servants la fragile matière qu'il façonne, guidé d'un pied, dirigé d'un coude. Aucun geste n'est perdu; les mains se lèvent, s'abaissent, évoluent, avec la précision d'un rouage, mais aussi la sensibilité d'un outil de chair et de pensée; la moindre brusquerie détruirait l'ouvrage; et tout ce monde s'absorbe dans une activité attentive, sans hâte et sans répit.

Cependant, au-dessus des têtes, des globes de feu se baladent, décrivant des paraboles; la pénombre se constelle de lumières vagabondes; les cannes qui soufflent ont l'air de baladeuses des enfouisseurs; et de moment en moment les bancs, les coupes, les serres, les

cuisses, toute la série des combinaisons de la gobeletterie s'épanouit en lignes flexibles et contournées, comme la fleur de cet incroyable labeur.

Ce n'est là toutefois encore que la fabrication initiale : d'atelier en atelier et d'étage en étage la main-d'œuvre se poursuit, se parachève et progressivement s'achemine à sa beauté

UN ATELIER DE VERRES À LA VERRERIE DE VAL-SAINT-LAMBERT.

définitive ; elle n'y arrive qu'après avoir passé par la filière d'un lent et complet dégrossissement. Et toujours l'impression d'un travail inquiet où un peu de sortilège est subtil se dégage des spires fluides que le geste trace dans l'air, comme s'il invoquait d'invisibles esprits. Ce verre, transparent et frêle, dont l'air à tiède la substance et qui s'évase en corolles de volubilis, s'étoile en tiges d'anthidies ou s'enroule en vrilles de vigne vierge, semble, au bout de toutes ces mains qui le modèlent, composé avec du songe et de l'illusion. Elles paraissent, ces mains, en leurs révolutions vagues et chimériques, prendre autour d'elles du

brouillard et de la lumière pour en façonner la mirifique vision où tout à l'heure s'entendra le guillochage ou que recèlent la gravure à l'acide et la gravure au sable.

Pourtant l'illusion n'est que dans notre esprit : les fées aux doigts agiles entrevues par notre rêve se réduisent à la condition de petites ouvrières accomplissant un travail authentique et ne songeant nullement à exécuter des arpèges sur les claviers aériens. Il n'est pas moins vrai qu'une grâce réside de leurs jolies attitudes penchées sur le tour et de l'agilité avec laquelle elles animent leurs cristaux. Le coupage à la flamme, le filetage, le cubridage au gaz, le guillochage forment autant de divisions distinctes où on les voit, alignées sur un rang, exécuter des travaux de précision, leur minois délicatement découpé dans la clarté des fenêtres, ou scellées de taille serviettière sur la tête pour se préserver les cheveux des poussières du verre et aussi pour ne pas être scalpées par la courroie qui active le tour.

Autrefois les tailleurs faisaient mouvoir eux-mêmes leur tour avec le pied. On imagina alors une roue hydraulique qui transmettait le mouvement à un manège; mais l'eau manquait souvent l'été, et l'on était obligé de reprendre l'ancien procédé. Depuis, une machine à vapeur commande toute la file des tours, et rien n'est curieux comme de voir, dans le tempêtement vertigineux de ces centaines de petites roues glissant à la fois, la dextérité avec laquelle l'ouvrier multiplie les facettes de la taille, d'un frôlement plus ou moins prolongé du verre contre la pierre tourbillonnante.

Dans l'atelier de la gravure à la roue, réservé aux produits de grand luxe, l'habileté va jusqu'à se jouer des extrêmes les plus exubérantes. Tels de ces cristaux, gravés au prix d'une application et d'une adresse extraordinaires, sont de vraies petites merveilles d'art. Pour la fabrication ordinaire on a recours à la gravure par l'acide ou par le sable : la première se fait au moyen d'impressions d'encre résineuse, mordues ensuite à l'acide fluorhydrique; la seconde s'obtient par l'action du sable, entraîné en un courant d'air forcé.

Mais à quoi bon insister sur des détails techniques? Ce qui nous attire surtout, en notre qualité de peintre touriste, épris de la forme et de la couleur des choses, ce sont les significations secrètes et instructives, les particularités attachantes que dégage la vision de ces grands milieux humains, chargés d'une électricité différente selon les modes du travail, ici violente et orageuse, là pacifique et salubre. Au Val, dans les sourdines étouffées d'une atmosphère qui, à mesure qu'on s'écarte des fours, finit par s'éclaircir en des vibrations de lithargyre, on a presque l'impression d'un magnétisme partout répandu, circulant dans les salles et communiquant aux visages l'expression sérieuse et douce des mouvements faits en songe.

Le vaste établissement des bords de la Meuse n'est qu'une des ramifications de cette immense Société anonyme des cristalleries du Val Saint-Lambert qui compte encore à Herstal, à Jambes et à Namur d'autres installations. Différentes institutions curieuses fonctionnent avec succès au Val Saint-Lambert, siège social de la compagnie : ce sont d'abord les écoles, les logements, la caisse de secours. Il existe en outre une caisse d'épargne et une société d'économie, l'une et l'autre régies par les ouvriers eux-mêmes. Ceux-ci forment une population intéressante qui ne connaît pas le chômage du lundi, se distingue par son intelligence et son aisance et a gardé, dans le milieu wallon, les tournures et l'accent de l'idiome natal. Cette grande famille, en effet, suivit la fortune de ses directeurs, à la suite du démembrement des verreries de Vonèche, près de Givet. Tandis que le propriétaire allait porter son industrie en France, ses anciens collaborateurs gagnaient la Belgique, où ils acquéraient les bâtiments de l'abbaye; et la primitive colonie ne tarda pas à se reconstituer.

Au sortir du village, de sa grande rue animée par les boutiques et les ateliers qui

LA CHAMBRE DE L'AUTEUR DES PRÉLIMINAIRES (MORRELL, À HERMAC).

hérissent leurs cheminées dans le plein de l'agglomération, on longe une file de vieilles maisons en pierres et en briques, à toits en saillie; bientôt un barrage situé le fleuve de sa chute d'eau : les rives s'élargissent. Des chalands amarrés au quai, un entrepôt de bouchons, d'innombrables poulies de pêcheurs à la ligne échelonnés, çà et là une enseigne marchande : « Au commerce de Seraing, A la ville de Batavia », etc., mettent en cet endroit comme l'aspect d'un petit port minuscule. Au loin, le pont de Seraing déroule sur les collines brunâtres ses treillis métalliques.

On touche ici à un centre de production considérable; les clous sombres sont les cheminées de la prodigieuse industrie fondée en cette partie de la Meuse par l'Anglais John Cockerill; et cependant rien tout d'abord ne fait pressentir l'immensité du monde noir dérobé derrière l'espèce de palais, à la large et décorative façade, qui s'aperçoit du quai.

Il faut franchir la cour d'honneur, dépasser les bâtiments de service, laisser derrière soi les bureaux, puis s'engager dans le labyrinthe des ateliers, des laminoirs, des hauts fourneaux et des aciéries. Alors la vie, la nature, la vie, tout s'oublie; un Tartare énorme devant les yeux, avec ses gouffres, ses chaudières, ses fournaises; une demi-journée suffit à peine pour parcourir un pan de course sous les cercles de cet enfer. On voudrait trouver un autre mot pour ne pas se répéter, et c'est toujours à celui-là qu'on revient. Lui seul a la vaste ressource quand il s'agit d'un lieu d'effroi et de prodiges, avec le feu partout, des embrasements sous les pieds et sur la tête, cent tonnerres qui roulent, faisant pâlir l'homme d'admiration et d'effroi. Quand, après tous ces ravages, le tympan fracassé par les artilleries des pilons et des forges, les yeux brûlés, la gorge rauque par les fumées, couvert de poudre et d'étincelles, on sort de l'enfer, il semble qu'on échappe à la Mort et aux Furies.

L'ÉGLISE SAINT-BARTH.

Lequel de ces princes-évêques qui, pendant des siècles, goûtèrent là le repos, le chœur des musiques et les langueurs du bien-être, eût supposé la métamorphose de la haute ville ecclésiastique, avec ses jardins ombreux, ses charmilles, ses bosquets d'amour et de rouge, en cette caverne des Mille et une Nuits, grouillante d'un peuple de gnomes et de hobolds qui, au soleil et dans les ténèbres, sans répit extraient fer des minerais? Certes, ce fut un homme extraordinaire, un Napoléon de l'industrie et des affaires, ce John Cockerill qui, un jour de l'an 1817, s'en vint débarquer à Seraing avec un état-major d'ingénieurs, anglais comme lui.

Il fallut dix ans à peine pour que l'Europe entière prît feu aux étincelles de la grande cheminée que l'entrepreneur portait dans sa tête, symbole de toutes celles qui sans relâche recommencèrent dans la fumaise créée par sa volonté. Chaque jour des installations nouvelles surgissaient de terre. En 1823 les grandes forges et la chaudronnerie se construisaient; les fours à puddler, à recuire et à souder, les laminoirs, les machines de la fabrique de fer étaient

mis en service trois ans après; puis la fonderie Henri-Guillaume, avec ses puits, ses galeries, ses aménagements dans des proportions encore inouïes, entrait en exploitation; il en 1838 tout à coup s'allumait le premier haut fourneau à coke du continent. Autant d'entreprises, autant de victoires.

Malheureusement, au plein de ces grandes activités, une crise sévit, lourde, paralysant l'élan universel. Malgré un actif commerce, la concurrence des puissants parut inévitable; Marengo et Austerlitz s'effacèrent devant l'apothéose de Sainte-Hélène. Et John Cockerill s'en alla mourir à Varsovie, lui, peut-être par l'idée de son empire détruit. Une gloire l'entourera dans l'histoire de la métallurgie : l'introduction sur le continent de la construction des machines à vapeur, de la production des fontes au coke et de la fabrication du fer par la méthode anglaise.

LE HAUT-OURTHE.

Toutefois son œuvre ne mourut pas après lui : une société anonyme la sauva et l'étendit de ses capitaux. L'ensemble offrait déjà, à l'époque où il me fut donné de la visiter, cinq hautes fourneaux, une fonderie de fer qui se subdivisait en trois halles, quarante fours à puddler et souder, douze laminoirs, sept pilons, une scierie Besonner composée de deux entretoises, dix-huit fours, neuf laminoirs, huit pilons et soixante et un moteurs, un nombre considérable d'ateliers de construction, montage, boulonnage, modelage, préparation des pièces mécaniques, etc., enfin un chantier de constructions navales, avec cale-bassin, atelier des machines-outils, forges, menuiserie, cales, couleurs, dorure et beaucoup de logement, toute une cité qui fonctionnait, celle-ci, non sur la Meuse, mais sur l'Escaut, à Hoboken, près d'Anvers.

Une pareille nomenclature est bien faite pour frapper; mais elle vaut surtout par les conjectures qu'elle ouvre à l'esprit, la vision d'un pullulement humain, l'idée d'une Babel ouvrière et d'une Tyr de travail. Imaginez les ponts par centaines partis de là et jetés sur les fleuves et les rivières; les transatlantiques, les steamers, les locomotives, ces Léviathan et ces Béhémoths, à qui furent données ici les ailes et les poumons et qui, depuis, lancés à tous les vents de l'espace, sous la vapeur pour semelle, fatiguent la terre et l'eau de leur course furieuse. Et ils n'en auront pas fini, ces monstres; ils en auront par valses, par flottilles, par escouades. En huit ans, cinq cent quatre-vingt-trois machines fixes, deux cent six locomotives, soixante-dix-neuf bateaux à vapeur, deux monitors de cent quatre-vingts chevaux chacun, avec tours, affûts de canons, pompes, accessoires et rechanges, une trentaine environ de forges, bateaux-phares, bateaux-pilotes et drogues étaient livrés au gouvernement russe. Alors, pendant le temps de ces fabrications, l'atelier devient arsenal; la Guerre attise les fours; au cœur la Mort fait bouillonner les creusets avec

du feu et du sang; et la gêhenne est deux fois gêhenne, par le travail et par le martyre.

Mais la Paix aussi préside au grand mouvement de la fourmilière : la première locomotive et le premier rail mettent de Seraing en 1835, et, vingt-trois ans plus tard, les compresseurs, déroulateurs, roues et presses hydrauliques, perforateurs, affûts, etc., du colossal matériel employé au percement du Mont-Cenis. Imaginez, d'après ces données, les branle-bas, les chants-croisés de fonte, les engrènements de ce monde de chair et de machines. Entendez l'effroi et discordant orchestre des forges, des laminoirs, des cisailleuses barbant, grinçant, martelant, reversant les foudres dans un coup de tempête qui toujours recommence. Un ouragan de feu écume et rode de part en part; les fours portent servent des gueules d'où giclent des plaies d'étincelles; et continuement les marteaux-pilons font partir, à travers les autres bruits, leur canonnade sourde.

Mais le grandiose, c'est vraiment là-bas, du côté des aciéries. Quand s'opère l'élaboration des métaux pour la fabrication de l'acier Bessemer, le hall sombre se transfigure dans les splendeurs d'une apothéose. La féerie avec ses trucs grossiers, ses machinations visibles, son appareil de théâtre, n'est rien en comparaison. Et bien plutôt, c'est un grand spectacle de la nature qu'on a sous les yeux, magnifique et terrible, comme si brusquement la terre ouvrait ses volcaniques abîmes. La fonte provenue du cubilot dans une cornue chauffée à blanc. Elle arrive, coule comme un fleuve d'or et de pourpre jusqu'à l'orifice où elle s'engouffre, et lentement la cornue se relève sur ses tourillons.

Alors commence le prodige. Une trombe, un ouragan part de la soufflerie, bouche horrible et ténébreuse, avec un mugissement horrible et s'abat sur la fonte liquéfiée. La mer n'a pas d'autans plus furieux; celui-ci creuse du poids d'un typhon jusqu'au métal qui bouillonne, comme en vagues de feu, projette à la voûte en torrent de scories en fusion. L'éclatement d'un soleil éclabousserait l'espace de pareilles fulgurations. En un instant, l'air est rempli de convulsions sanglantes; des nuées d'étincelles éclatent, pétillent, tourbillonnent; et peu à peu une flamme, jaunâtre d'abord, blanchit dans le creuset. Cependant l'effroyable coup de vent continue à rugir; le bouillonnement s'accentue; les matières incandescentes s'élancent en fusées plus compactes; une pluie rouge bat les murs, voile au loin, embrume le hall entier. Tous les aspects en demeurent brouillés; on est emporté soi-même dans les remous du brasier; l'incendie, comme une bande, mange le sol et l'air, monte en spirales, croule et rampe et se tord.

Puis, à mesure que le carbone de la fonte en ébullition diminue, la cornue blanchit; la projection des laitiers s'alentit; la formidable bouche cesse de souffler; l'acier s'écoule dans une poche, d'où il passe dans les lingotières. Et l'on reste aveuglé, les orbites trouées par la vertigineuse ascension du feu, sentant tourner autour de soi une rose flamboyante. L'enchantement a duré un quart d'heure à peine et pourtant s'imprime, inoubliable, dans la mémoire.

III

Entrée à Liége. — Les cheminées. — Les usines. — Les bassins. — Les ponts. — Les quais. — Le quai de la Batte. — La Grille. — Le Pont-neuf. — Le Musée d'Art.

Toutes les heures, un bateau part de Seraing pour Liége, opportun et facile observatoire pour assister au déroulement du grand paysage industriel qui borde les rives. Le léger vapeur fend les eaux vertes; une fraîcheur monte du fleuve; à chaque instant les versants

annoncent ou révèlent, chèvres, lipeurs, cheveux, sérieux, vitus de rayons ou de nuées; et le rouge a l'air de marcher.

Là-bas, Seraing, sur la droite, s'enfonce dans un sombre fumeux, avec ses forts, ses cheminées, les gaz bleus de ses hauts fourneaux; à gauche, Jemeppe s'étage sur une butte, dans les ruines et les poussières; et les usines, les broûlées, les buttes de scories s'entassent, bouchant les perspectives de leurs amas différents.

La grande forge de ce pays de fer et de charbon bat là son plein, farouche et rouge, meurtrie de sang humain. Toujours un moloch, un autre éclaboussé de ténèbres et de feu se dresse à l'horizon, ou, plus proche, reflète sa silhouette bourrue dans la Meuse, enclavi-

LE PERRON.

tant ses pattelaires sur le ciel, ou de son cube massif, fumeraé, chevauchant sa voie les pentes. Mais à Tenaise voici que fleurissent les jardins, les prés remontent d'après, des rideaux d'arbres tissent sur le paysage sévère une soierie soyeuse. Et avec la montagne qui, derrière, exhausse ses grès et ses cultures comme les cases d'un échiquier, on finit par trouver un charme étonnant à cette contrée qui, partout riche, ravagée d'industries, reconnaissons pleinement l'œuvre de la Genèse.

Coup sur coup, le bateau rase les culées d'un pont, frappe aux ovales, large des lits pesants en pleine eau. Ougrée, Sclessin, les guinguettes de Petit Bourgogne, les bois de Kinkempois défilent, montent sur la rive comme un rideau d'Arlequin. d'Amercœur et de Ville-d'Avroy. Et des nouvelles monte le rire strident d'une cantatrice; une odeur de friture envahit des cuisines; des flotilles de voiles, de pêcheurs et de gigs passent avec la tache éclatante

LE QUAI DE LA RAPÉE

des carrosses roses, bleues et blanches. La campagne s'égaye d'un air de banlieue; les usines s'espacent; on dépasse Angleur; et tout à coup les maisons de Liége se déroulent sur un amphithéâtre de collines.

Que le soleil du matin étende sur cette entrée de ville son pourpoint vermeil, ou que la fournaise reproduise l'enflambe de ses pourpres et de ses cuivres, la beauté du paysage n'en souffre. Cependant, du bateau la rue n'embrasse qu'une partie de vaste et fourmillant tableau qui tout entier se découvre des hauteurs de Cointe; l'enfilade des ponts aux arches grises, le mouvement des toits chevauchant les remparts, les clochers d'églises échelonnés comme des sentinelles parmi l'entassement des vieux pignons demeurent perdus dans l'horizontalité de la perspective. Mais on rase des quais bâtis à grands frais; le nouveau quartier de l'île du Commerce déroule à gauche ses squares, ses fontaines, ses statues, ses blocs d'un style précieux et tarabiscoté; de larges croisées taillent une percée sur les

LA FONTAINE DE LA VIERGE.

côteaux d'Ans; et les maisons de plus en plus se pressent; la rive droite se masse dans les fumées, on commence à sentir battre le pouls d'une grande ville.

A l'arrière découvrent dans le lointain le Jardin d'Acclimatation et son kiosque, les deux arches du pont du Commerce, le parc public aux frondaisons touffues. En revanche, de nouvelles échappées s'ouvrent à l'avant : là-haut, dominant de sa masse énorme les façades étagées à mi-côte, Saint-Martin plante sa lourde tour carrée; la flèche aiguë de Sainte-Walburge taille un instant le ciel; Saint-Jacques laisse voir un bout de son architecture grillochée.

Un dépasse ensuite les bâtiments de l'évêché et du séminaire, à demi cachés dans les feuilles; et le pont de la Boverie étale sur la fuite de l'eau ses cinq arcades cousues des poutres. Bientôt après apparaît le pont des Arches, avec ses piles pansues décorées d'allégories.

Le fleuve semble alors s'élargir encore; un cri vous échappe; à droite et à gauche des rives se déroulent deux lignes de quais admirables : ici le quai des Tanneurs; là ce fameux quai de la Batte, avec son fouillis de cafés-concerts, de gargotes et d'échoppes, sa joyeuse animation de la foule en bras en bras d'arbres, et plus loin, à l'extrémité de la

courbe que décrit la Meuse, au curieux profil de maison du dix-septième siècle, en briques et en pierres, le Mont-de-Piété, anciennement résidence du monumental Curtius, grosse bâtisse flamande d'une tour carrée à son pignon d'angle et historiée à la face antérieure de bas-reliefs guerriers dont l'imagier a fait une illustration en vitrine des fables de La Fontaine.

On est là au plein cœur du vieux Liège; les jours de marché, tout ce qui de la Batte s'entête d'un grouillis-grouillot d'attelages, de maraîchers, de « vendeurs d'hommes », de portefaix, d'oiseleurs et de marchands d'orviétan pullule, bigarrement, truculent, ruisselant des quolibets aux bonnetades et se déversant à travers un tohu-bohu de tréteaux, d'étalages de légumes et de fruits, de tentes et de pamphlets. Débarquez à la Fonderie de canons, refaites à rebours, dans le sens de notre gravure, la promenade de ce qui turbulent, puis jetez-vous dans une des ruelettes et minces ruelles qui coupent par tranches ce populeux et caractéristique quartier: vous ne tarderez pas à déboucher sur le grand Marché, quelque chose comme le Forum de la cité, une délicieuse place oblongue, dentelée par les pignons des hôtels des corporations et qui surtout tire sa célébrité d'une colonne isolée, au haut de laquelle s'enroulent au groupe des Grâces. La colonne elle-même repose sur un soubassement à degrés, celui-ci est supporté par quatre lions accroupis; et tout le petit édifice sert de couronnement à une fontaine. C'est le Perron, un nom qui remuait à chaque page de l'histoire liégeoise. Au même endroit se dressait au quinzième siècle la borne au pied de laquelle se poursuivaient les lois. Charles le Téméraire, l'exterminateur de la cité, la fit abattre; mais elle reparut sous Marie de Bourgogne; et longtemps on songea l'emporter. Finalement on lui donna la forme d'art qu'elle a encore aujourd'hui. Delcour, qui sculpta le joli groupe, ne pensait pas à symboliser une idée patriotique; et cependant celle-ci demeure indestructiblement attachée au Perron. Ce Delcour était un artiste d'un caprice inépuisable et un peu fou: il eut rempli le monde des données de son génie; mais Liège surtout eut sa part de cette fantaisie alerte qu'il prodigua en évocations statuaires, agiles et spirituelles. La Vierge de la fontaine de la rue Vinave-d'Ile, en son drapement de draperies et ses élégances recoco, donne bien la note de son facile esprit, si joliment maniéré.

IV

Panorama de Liège et des environs de Cointe. — Les ponts, les rues, les églises. — La Batte au matin. — Symphonie en gris. — La vieux Liège et la ville nouvelle. — La place Saint-Lambert. — L'ancienne cathédrale. — Le palais des princes-evêques. — Allégories, légendes et prêtres. — Notre François Rossius. — La statue de Rossius et l'hôtel provincial. — Déjeuner. — Rue Hors-Château. — Saint-Paul. — Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Saint-Barthélemy. — Le chêne Saint-Jean et la tour de Saigné. — Les bords inférieurs de Saint-Barthélemy. — Activités d'art des puys de Liège.

Une rue qu'un grand pont des Guillemins oblique à droite, franchit en pente, et de raidillon en raidillon acheminée à une large voie, récemment pratiquée dans le coteau.

A mesure qu'on monte, la vue plonge à travers des percées; les maisons, en se rapprochant ou s'espaçant, diversifient les perspectives; quelquefois, par une échancrure, on aperçoit des voies ardues de la ville et de ses faubourgs, tout un entassement de toits et de pignons, coupé par les hautes cheminées des usines et des fabriques. C'est déjà ici le grand air des espaces; une odeur de la nature libre vous sortie le relent d'étuve et de mal apporté de la vallée par le vent; on dépasse les rares installations de l'Observatoire. La flèche s'est reculé à gauche, dans les alternances de silence et de bruit de ses tirs; on n'aperçoit plus que les ondulations supérieures du relief au fond duquel s'allonge un grande nappe verte; et un plateau se

dévorée, dont la descente tout à coup ménage le panorama de Cointe, le plus saisissant dans cette suite d'échappées qui sollicitent partout les yeux.

Voici, en effet, c'est presque Liége entier qui se développe avec ses deux rives d'une physionomie si tranchée. Une longue scintillation métallique suit la courbe de la Meuse à travers le paysage d'arbres et de bosquets qu'elle découpe. Quatre ponts, le pont de l'Association, le pont Neuf, la Passerelle, le pont Léopold, font au-dessus des eaux une enfilade d'arches s'amincissant dans la verdure, entre la ligne prolongée des quais. Tout au fond, une courbe qui ferme l'horizon se dentelle du feuillu lumineux des petites maisons du quai de la Batte; et le grand ruissellement du fleuve se perd ensuite dans l'entonnoir de montagnes dont les cimes montonnent au loin.

Cependant, à notre droite se déploie, touffue comme une forêt, l'agglomération des

LIÉGE ET SES HAUTEURS DE CHOKIER.

quartiers d'outre-Meuse. Une ligne d'épaisses fumées, brouillard qu'aucun soleil ne dissipe, marque la trajectoire de cette longue rue Grétry, dont l'ancienne dénomination, par une sorte d'ironie, s'attache justement à une voie continuellement ravagée des fureurs et discordes civiques de la métallurgie. L'industrie, en cette active souveraine liégeoise, ne s'arrête pas aux banlieues; comme emportée par le formidable élan qui commence dès Huy, elle traverse la ville, emplit les rues du tonnerroulement de ses machines, et, dans la claire cuivre du grand peuple ouvrier, assied les assises de son foudroyante domaine.

Mais le calme revient sur la rive gauche, à l'avant-plan, les tourelles et les pignons de l'île du Commerce entremêlent le faîte et la fantaisie des styles, au bas de l'énorme butte qu'on voit se perdre encore, sous un dégringolement de façades et de cheminées. En proche en proche, elle monte, couverte d'une campagne toujours plus dense de maisons, aux teintes en soleiées, cuivrées, carrées, bossuées, effilées, pendantes, et qu'on dirait entrecloquées par des remous aux bosses et aux reliefs des pentes.

Tandis qu'à Bruges, à Gand, à Anvers, la rouge symphonie des toits, avec des modulations infinies qui de la pourpre sanguine se dégradent jusqu'aux pâleurs des roses thés, allume sur l'horizon des recrudescences de couleurs et d'ardeurs, un poudroiement gris, chargé d'eau, uniformise les aspects de la ville wallonne et semble réfracter sur-dessus d'elle les blancheurs et les grisailles des calcaires et des grès environnants.

Mais telle monotonie, rien de triste dans cette absence des notes pâpées qui éveillent la plaine flamande. C'est un gris nuancé, imprégné, infusé de lumière, dans des atmosphères limpides qui ne dévorent pas les objets et les baignent, au contraire, en de moelleuses ambiances. La montagne qui fa-dos sert de toile de fond à ce panorama de maisons, soulignée en outre de ses verts vigoureux et que la tonalité dominante pourrait avoir d'un peu vu aux yeux épris d'un coloris plus épanoui; et ce mélange de la verdure avec l'ardoise, la pierre et la brique forme des harmonies particulières où se combine surtout l'accent de la contrée.

LE PONT D'AVROY.

Par-dessus, une multitude de clochers et de tours, de chevets d'églises et de chapelles, aux grandes lignes rigides plantées comme des épieux dans le tohu-bohu des toits pignons. Saint-Jacques et, plus sur la gauche, Saint-Paul, celle-ci coiffée d'une flèche, celle-là trapue et sans tour, émergent, pareilles à des promontoires, du délaiement des pignons et des toits. Et plus loin, dans la brume, la forme partout visible de Saint-Martin rompt l'idée d'un géant de pierre couvrant la colline de son manteau.

A un certain moment l'agglomération s'ouvre à des percées de verdure; les maisons s'espacent sur les flancs de la côte; on est déjà dans la banlieue, et la ville n'a plus l'air que d'un contrefort à la montagne de Vinavis qui s'escarpe et festonne le ciel des cimaises de ses côtes.

Ce n'est là que la connaissance extérieure et superficielle. La part faite aux yeux, il faut s'engager dans le grand méandre percé en tous sens de rues tortueuses, les unes rigagnant en lacets sur des côtes abiellables soudainement pour le piéton, les autres longeant à travers le fouroux dédale des vieux quartiers, et presque toutes coupées à angles brusques par les tournants, reliées ensemble au moyen d'escaliers et par moments si étroites que d'une fenêtre à l'autre des maisons qui les surplombent, deux voisins pourraient se joindre.

Liège, d'ailleurs, a sa vieille ville et sa nouvelle ville, celle-ci correctement alignée, avec des boulevards, des squares, des fontaines, des kiosques, des terrasses, tout le riche décor d'une petite capitale de province amoureuse du faste et alimentée par une certaine fortune publique. Des travaux considérables ont transformé les abords des quais, modifié le cours du fleuve, activé la circulation et la vie dans des quartiers solitaires. A un pas des Guillemins, une cité a poussé par enchantement, une floraison d'architectures somptueuses et surchargées de minarets, de coupoles, de loggias, de colonnades et de frontons.

Descendez quelques marches : la Meuse étale sa nudité chatoyante au bas des perspectifs,

Cour de l'ancien palais des prince-évêques de Liège (palais de justice).

et un autre escalier vous mène à l'opposé dans des jardins plantés d'essences variées et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Bientôt s'ouvre une double allée de grands arbres; leurs branches suspendent dans l'air comme les arceaux d'une forêt; on croit traverser un coin des Champs-Élysées. Puis à cette superbe promenade du boulevard d'Avroy succèdent les fondations de la Sauvenière; les maisons se resserrent; à droite une place laisse voir, derrière une statue, celle de Grétry, la somptueuse ordonnance d'un bâtiment à colonnes, le théâtre; et, tout de suite après, une large rue vous jette sur un terre-plein, cette grande place Saint-Lambert, grande plus encore par les souvenirs du passé que par ses dimensions dans le présent.

Là un édifice merveilleux se dressait, la cathédrale du douzième siècle, avec ses énormes tours carrées, les quatorze piliers de sa nef, ses salles du chapitre, ses locaux pour la

L'HÔTEL PROVINCIAL DE LIÉGE.

recette, ses chartriers, tout l'immense agglomérat qui, incrusté au cœur et aux pieds de colosse, vivait dans la paix et la sauvegarde de Dieu. Pierre l'Ermite y scella la charte des croisades; Lambert le Bègue y sanctionna la réforme des clercs; plus tard un duc puissant, tourmenteur et bourreau de la cité, Henri II, valeur aux plaines de Steppe, s'y plaça avec humilité sous le genou de l'évêque devant les cercueils ecclésiastiques, pénétrants ensuite ramassa le corps du Christ, créé d'épines, qui, par ordre de Hugues de Pierpont, était demeuré sur la dalle, dans le cœur du temple, saignant de la blessure faite à ses fidèles liégeois.

Le feu d'abord, puis les révolutions des hommes réduisirent en poudre le glorieux sanctuaire. Mais ce palais s'élevait à côté, dans sa lumière et dans son ombre, une somptuosité de pierre, d'or et de marbre, que l'évêque Erard de la Mark, parent du farouche Sanglier des Ardennes, avait commencé et qui, lui du moins, est resté en partie debout, au haut de la place, derrière les frêles symétries d'une façade plaquée au siècle dernier sur l'âme et la forme intérieures. Un incendie ayant mangé la façade primitive, on mit à l'édifice ce masque

classique, par vergogne peut-être pour la fausse liberté qui égaya les cours. Or, c'est en celles-ci qu'est toujours le charme, la palpitation de cette poésie demeurée des grands siècles, pour de grands, mais de plaisir aussi, et qui nous tient là comme une image de théâtre, adorable et mondaine.

Quand on débouche dans la plus grande des deux cours, l'émotion va jusqu'à l'inquiétude. La vue, les temps, les styles se brouillent dans ce mélange de cours, d'arcades et d'ombres qui brusquement nous ont échappée sur des alignements, des pagodes, des prises de monastère. Ne cherchez pas : vous êtes dans le caprice et l'imagination.

Un seul homme a dégrossi ce bloc qui semble issu de multiples collaborations, mais quel artiste et quel inventeur ! Ce François Borset, d'outre-Meuse, appartenait à la race des impétueux cerveaux en qui bouillonnent toutes les formes et qui, comme la forêt, contiennent le simple et l'enchevêtré. Il sculpta dans les soixante colonnes des galeries un poème idéal et grotesque, de la grimace et de la chimère, peut-être aussi quelque évocation des féeries orientales. Chacune d'elles décèle le jet d'un esprit isolé en ses combinaisons ; toutes diffèrent par un détail, une fantaisie, un raccourci, et les unes se roulent en boules, dessinent des tulipes, s'enlacent de végétaux et d'animaux, les autres ressemblent à de grands candélabres montés sur des piédestaux et ressemblés de corbeilles. Sur les quatre faces de la cour un portique se continue, dévoilant les entrées ombragées de ses arcades, avec ce peuple de pierre pour appui ; et le portique lui-même supporte l'ordonnance élégante et légère des fenêtres, prolongées en traînes dans l'ampleur des toitures, avec un feuillis de colonnettes, de pinacles, de rinceaux et de balustrades. Cette efflorescence délirée de l'ogival paraît presque sévère à côté des premières folies du jardin de maître Borset. Les rocailles et les chicorées qui, deux siècles plus tard, s'épanouiront comme des végétations parasites sur l'art dégénéré, sont là en germe, dans les volutes et les arrogales de cette fantaisie tarabiscotée.

CHÂTEAU. — PORTAIL.

Après ce coup de théâtre, la seconde cour pâlit, malgré ses prestiges : c'est que la fabuleuse invention de tout à l'heure est restée suspendue sur notre rêverie. Et pourtant le fougueux Borset a passé par ici comme Dédale. Pour s'épanouir moins fantasquement, les fûts et les chapiteaux des galeries, ceux-ci engaînés de feuillages, ceux-là ornés de rameaux, de losanges, d'hélices et de moulures, n'en portent pas moins la marque distinctive de ce serpentant coup de ciseau.

Les portiques, d'ailleurs, en cette cour moins riche, mais d'une intimité plus silencieuse, ne règnent que sur deux faces du rectangle ; sur les deux autres, de grands murs pleins se servent de simulacres d'arcs dont les pieds-droits descendent jusqu'à terre. Au milieu, un jardin à germé ; des gazons bordent une vasque et s'encombrent de vieilles pierres, débris d'écussons, statues, fonts baptismaux, plaques tumulaires ; quelquefois un oiseau descend, vient becqueter l'herbe ou boire à la fontaine.

Il n'en faut pas plus pour la rêverie : les galeries s'animent d'une théorie de pages et de femmes ; des fenêtres sort une rumeur vague, troublante, mal assoupie, comme un bruit

de cultère; les portes ouvertes laissent soupçonner des tapis, des tentures, des statues, des escaliers de marbre. On pense à cette exclamation de Marguerite de Valois : « Il n'y a rien de plus magnifique et de plus délicieux ». On bien une grande silhouette se dessine, grandit, arpente les dalles, celle d'un de ces princes-évêques perpétuant la tradition d'un épiscopat temporel, guerrier, batailleur de la crosse et de l'épée, quelquefois pour le peuple et plus souvent contre lui. Et tout là-haut un carillon verse sa pluie de notes; elles ruissellent, larmes mélodieuses, sur les poussières où fut la gloire de Liége et que le vent balaye dans l'oubli.

Cependant, les ombres noires errantes sous le rire des tentures de François Borset se sont parées des robes de prélats, mais des toges d'avocats. Cette foule qui se rebrousse là-bas comme la fourrure du mélancolique chat des ruines se ruent en un hourvari à poil sur le crime de Pandore, et des plaideurs contrits remplacent la valetaille qui, les jours de largesses, arrivait gonfler aux portes de la grande cuisine. Après tout, celle-ci n'a guère changé sensiblement de destination. Jadis la justice des évêques s'y rendait, et c'est encore la justice qui s'y rend aujourd'hui. Mais, tandis que l'autre n'était souvent que le caprice et l'arbitraire, celle-ci s'appuie sur des codes, des lois, l'appareil rigide de la conscience moderne.

Un peuple pratique se reconnaît à ces utilisations des vieilles reliques. Des anciennes écuries du palais on a fait les bureaux de l'hôtel provincial, et le chef de l'administration a lui-même été installé dans la salle des États. Ce grand service public occupe maintenant toute la partie ouest du palais. Un artiste adroit a reconstitué sur le patron des façades intérieures le vaste développement des façades qui regardent Publémont. C'est la même disposition de travées prolongées dans le fond et reliées par une balustrade découpée à jour, avec des élancements de colonnettes et de pinacles. Un portique, en saillie dans le milieu de la construction, reproduit le délicieux motif des arcs et des piliers de la grande cour, et deux avant-corps, partant des pignons d'angles, achèvent en outre d'en restituer la configuration.

Des marches de la grosse tour qui se dresse en face et vient sonner dans le square de la place Notger, parmi les fleurs et l'eau, on lit merveilleusement ce beau livre de pierre, où l'écriture grave le relief et l'animation d'innombrables bas-reliefs, écussons et statues, l'histoire au ciseau des prospérités et des vicissitudes liégeoises. Ce Palais-de-Justice qui brusquement monte la rue, atteint sa place Saint-Pierre là-haut, sa dégringolade de maisons, ses touffes de verdures, les plans géométriques du tunnel au bas de ses pentes, ébauche là l'enchevêtrement compliqué et savant d'une sorte d'escalier à la Piranèse. Et l'escalier existe véritablement un peu plus loin. De la rue Hors-Château on le voit monter, monter toujours, projeté de palier en palier jusqu'au plateau de la citadelle, avec l'escalade illimitée de ses marches qui, d'en bas, frôlent par vieillerie dans un gigantesque plan incliné. Presque au pied, s'érige en plein pavé une fontaine de Delcour, un jalli et tourmenté édicule à statues, pilastres et bas-reliefs. Un peu plus loin, la rue aboutit à une chapelle d'une destination singulière : Vénus et Psyché y arrivent dans la costume qu'ont les madeleines des quartiers circonvoisins d'y entendre la messe pour l'achalandage de leur commerce. C'est comme un reste de paganisme sorti du ruisseau; et le lieu, paraît-il, ne peut pas toujours contenir les fidèles qui, en priant Dieu, invoquent surtout l'Amour.

Un tel culte ne s'accorderait pas avec les austérités de Saint-Martin et de Saint-Paul. La vieille foi s'y agenouille seule, humblement prosternée dans la pensée de la rédemption finale à laquelle les tombeaux, la solennité des voûtes, les éblouissants pavés des vitraux ramènent constamment l'esprit.

Aucune des grandes églises liégeoises, à vrai dire, n'a les graves tristesses des sanctuaires du pays flamand; et cependant chacune d'elles possède d'inoubliables splendeurs. Saint-Paul, devenue cathédrale depuis la disparition de Saint-Lambert, s'annonce extérieurement par les nobles symétries de l'appareil primaire. Les clos, les gables, les dentelles qui plus tard enfleurirent l'armature des contreforts et des arcs-boutants, n'ont pas encore altéré la majestueuse simplicité des belles lignes initiales : on admire la balustrade à arcatures ogivales trilobées de la grande nef, les saillies des contreforts du chœur, les belles verrières du transept; et un nombre infini de fenêtres donnent à l'édifice l'air d'une énorme lanterne. C'est à peine si les murs pèsent sur ce temple aérien et illuminé; partout de hautes baies s'ouvrent sur le ciel, comme si l'architecte avait rêvé de bâtir son œuvre avec du jour plutôt qu'avec de la pierre. Et l'impression demeure à l'intérieur, sous le ruissellement de toute cette clarté qui, tombée des fenêtres, coule et emplit à travers les quatorze piliers de la grande nef, piliers d'extrême hauteur par cette prodigieuse matière lumineuse entrée de partout et submergeant les voûtes et les dalles.

Au-dessous de leurs arcades lancéolées, de légers arceaux trilobés, appuyés sur des colonnettes cylindriques, prolongent les voûtes découpées d'un triforium; tout de suite après, la voûte s'élance, entre-croisant ses nervures, avec de grandes fenêtres flamboyantes dans les retombées; et des parterres, des jardins, une forêt mystique s'ouvre, se serpente en guirlandes, en végétations et en treilles de feuillages aux voûtes de la sublime église. Là-bas, au fond de la nef, le chœur aligne ses verrières en pointes d'épées; dans les transepts, d'autres fenêtres, immenses, découpent le mur de haut en bas, éblouissantes de vitraux; à droite, l'histoire de sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu, une polychromie *moderne*; à gauche, le commencement de la Vierge, d'une composition remarquable, des émeraudes, des topazes et des saphirs pâlis les ouvrages. Ainsi, dans les flammes et les gemmes, la magnifique église s'épanouit, fleur composite de trois ordres différents, avec ses stalles à pinacles en crosse d'évêque, ses dinanderies, son Christ au tombeau, œuvre de Delcour, ses bas-reliefs, les statues et les guilloches de sa chaire de vérité.

A Saint-Jacques, on touche à la floraison suprême du style flamboyant : visiblement, avant de s'éteindre, il s'y épuise en prodigalités de rosaces et de fenêtres. Les arcades de la grande nef, dentelées de feuillages, sous un triforium découpé de meneaux trilobés et *contrés*, de rosettes, de trèfles et de quatre-feuilles encadrés; les sorts d'arabesques qui s'entrelacent autour des médaillons et des baies dans les tympans; les meneaux des fenêtres évidés en trèfles et rosettes à six lobes, de chaque côté d'un linteau à pinacle; les arcades simples des bas côtés, avec le motif du triforium reproduit dans une balustrade, tout en feuillis de colonnettes, de chapiteaux à crosses végétales, de figures en haut relief, de dais et de culs-de-lampe, entre-taillent, sous la merveilleuse voûte taillée en nervures prismatiques, comme des cônes d'Alhambra. Cette voûte, peinte en couleurs de malheureusement, est, à elle seule, une chose tout à fait extraordinaire; les compartiments s'enchevêtrent si richement qu'on dirait les mailles d'un immense filet retenu à l'infini et tissé avec des câbles de pierre.

D'ailleurs, le caprice fleurit partout dans cette église, curieux comme un reliquaire; il multiplie les pinacles et les statues entre les fenêtres du chœur, peuplé de grandes figures les archivoltes du transept, brode de bas-reliefs prodigieux comme des filigranes jusqu'aux clefs de voûte à l'intersection des nervures. Toute surface libre s'ajoure, fouille et se guilloche dans ce pays luxuriant dont les colonnes sont les troncs et qui remplit dans tous les sens, en guise de rameaux, la chimérique fondation de ses sculptures. Après un tel effort,

l'imagination de l'homme n'a plus rien à inventer ; la prière et l'art ont dit leur dernier mot ; le génie qui a engendré une si étonnante création périt par l'impossibilité de se dépasser lui-même. C'en est fait de l'ogive ; elle meurt dans une apothéose. La Renaissance qui lui succède ouvre la durée d'un idéal et d'un temps nouveaux.

Cette merveille de l'ogival brûlure à son époque développe de larges symétriques,

L'ÉGLISE SAINT-PAUL, À LIÉGE.

presque calmes si on les compare à la somptueuse fantaisie intérieure. Pourtant la balustrade des combles, avec ses découpures trilobées, les très belles fenêtres ouvrées à meneaux par les nervures, l'admirable baie géminée des transepts et, plus haut, les entrelacs des gables ouvrent, derrière les saintes contrefortes, une architecture qui suffirait à la gloire de toute autre église.

Une curieuse ordonnance de portail, du plus pur renaissance, s'est greffée, au bas côté gauche, avec sa superposition de colonnes et de niches, sur le vestibule d'entrée, délabré

par six fenêtres ogivales et couronné d'une voûte à compartiments prismatiques. Et rien n'est charmant comme cette disparate qui tout à coup accroche aux parois flamboyantes les lignes hiéroglyphiquement balancées d'un tableau de guerre, signé de la griffe d'une autre époque, et qui, par une surprise d'art, s'harmonise avec l'élancement des pinacles et des contreforts.

Même parure, mais plus imposante, diminuant l'exiguïté de son vaisseau, Saint-Martin, du haut de sa butte, semble dominer, spirituellement non moins que matériellement, toutes ses pareilles échelonnées au bas de la côte. L'ogival tertiaire y garde, à travers la variété des proportions, une grandeur à laquelle ajoute la sobriété de la décoration. Deux rangs de colonnes octogonales, coupées aux angles de demi-colonnes cylindriques, espacent leurs sculptures sous le déroulement du triforium et supportent la retombée des voûtes nouées de nervures croisées. Puis, au-dessus du chœur, le grand arc surbaissé tout à coup se pénétrant en d'infinis et radieux segments qui se ramifient à travers les floraisons de la polychromie et, semblables à des trajectoires de fusées, s'en viennent s'éteindre parmi l'étincellement des verrières. Comme à Saint-Paul et à Saint-Jacques, un trésor de tour carrée, étanné, s'aperçoit à l'entrée sans commencement, avec la mélancolie des œuvres interrompues.

Il semble que Liége ait voulu aux églises veuves de tours, ses plus beaux temples aient dépouillés de cet appareil si éminemment religieux, dressé en plein ciel comme un flambeau, un hymne, la mystique échelle qui monte à Dieu. Alors que partout en Flandre l'église évide et ciselle ses lanternes de pierre dans le bleu de l'air, ici quelques tours sombres, vénérables et trapues, indestructibles comme le roc, lèvent seules la tête. Les révolutions humaines, peut-être aussi l'appauvrissement de la foi n'ont pas permis aux autres de s'achever en une ascension vers les Trônes et les Dominations. Et cependant Liége a, plus qu'aucune ville, la coquetterie de ses temples : elle les restaure, les complète, les regratte et les peinturlure à l'excès. Quelquefois, à force de peinture neuve, les voûtes finissent par prendre un air bariolé et profane, auquel ne manquent même pas toujours les paillons.

On se repose de cette modernité irrespectueuse dans la contemplation des grandes siéges égides, comme momifiées, celles-là, en leurs gloires immarcescibles, Saint-Jean l'Evangéliste, Saint-Denis, là-bas Saint-Barthélemy. Tandis qu'autour d'elles les siècles ont tout emporté, leur antique semble défier les atteintes du temps.

A Saint-Denis, comme une rumeur à un trône, la primitive nef, austère, vide d'ornements, est restée accrochée à la tour. De même, la sombre carapace de Saint-Barthélemy, à part le portail d'entrée, perpétue la sévérité romane en ses fenêtres plein cintre et ses tronçons de tours, altérées toutefois par des gables et des toitures. Et Saint-Jean, lui, plonge plus avant encore dans le passé; on tour à le pied pris dans les poussières même du farouche Notger: là fut la tombe du grand prélat violent: là sont encore ses os. Et cette masse sacrée, de couronne byzantine, avec ses deux tourelles rondes, plus petites, comme une paire de pommeaux au gros d'une besogneuse, toutes trois de reste frustes, carrées, massives, à peine étranglées de barbacanes, paraît vraiment faite à la spirituelle ressemblance du terrible évêque.

A l'ombre de ce raide profil, un petit cloître ogival à pauvre, silencieux, entourant un préau vert d'herbe, avec des bas-reliefs, des plaques tombales, des inscriptions dans la pierre des murs. Tout autour, des degrés conduisent à des portes percées de judas grillagés; un bouton de sonnette pend à une tringle; des fenêtres aux rideaux soigneusement tirés s'ouvrent à coté; et par moments on bourse, une femme sonne timidement. Ce sont les clients des ecclésiastiques dont la vie s'écoule, à un pas du sanctuaire, dans la paix austère de ce refuge, et qu'à l'heure des offices on voit sortir des humbles petites maisons, tirant la porte sur leurs talons, la soutane lustrée par leur marche pressée.

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES À LIÉGE.

Liége a plusieurs de ces cloîtres; celui de Saint-Paul est cité pour son élégance; mais le cloître de Saint-Jean, plus modeste, a un charme d'oubli, tout perdu dans les gloires de la tour de Notger. On vivait là heureux, loin de la rue, avec une seule langue et patrie à accomplir, comme les vieux moines.

Toutes ces églises, les très vieilles et les autres, possèdent des trésors, des reliques, des

L'ÉGLISE SAINT-BARTHÉLEMY, A LIÉGE.

restes de vieux culte, qu'il faut étudier sur place. A Saint-Paul on vous montrera des croix, des triptyques, des broderies d'or et de soie, un buste de saint Lambert, prodigieux de couleur, le groupe de saint Georges, offert à l'église par Charles le Téméraire en expiation des horreurs du sac de la ville. Mais rien ne vaut le chef-d'œuvre d'art qui se voit à Saint-Barthélemy, ces admirables fonts baptismaux martelés pour la grande Saint-Lambert et qui, depuis, servent, dans le vieux temple romain, à l'enfoncement des générations catholiques. La vaste cuve est supportée par un rang de hauts engagés à mi-corps dans le soubasse-

ment, cornes hautes ou chiques, d'une nervosité et puissance remarquables; sur les parois, cinq scènes du Nouveau Testament alignent une suite de tableaux délicieux, se rapportant aux cérémonies du baptême; et toute la construction a pour siège un entablement circulaire en saillie.

L'artiste qui créa cette merveille, Lambert Patras, batteur à Dinant, était, comme on peut s'en assurer pour cette cuve même, avec un charme expressif, l'ingénuité et l'intensité du geste dans cette abondance de petits personnages d'une beauté si naturelle et si précise. On reste confondu devant cette date de 1112, dont parle Jean d'Outre-Meuse et qui est le millésime de cet immense travail. Telles figures, les deux Ephèbes ailés de l'eau lustrale particulièrement, ont déjà la grâce et le sentiment des précurseurs immédiats de la Renaissance; les draperies ondoient autour des corps, et ceux-ci se meuvent sans lourdeur, en des attitudes dont la mimique n'a plus rien de puéril.

Lambert Patras, d'ailleurs, si extraordinaire qu'il nous apparaisse dans son œuvre, ne fut que s'ajouter, tout en tête, il est vrai, par le temps et le talent, à la phalange d'artistes magnifiques qui travaillaient au pays de Liége. Parmi ces autres centres de la dinanderie, Tournai, Bruxelles et Bruges, deux villes surtout avaient un renom, Dinant et Bouvignes, qu'une rivalité d'art et d'industrie leurra sur tant de champs de bataille.

C'est à Dinant, la cité des Copères, que fondait, inventait et ciselait au quinzième siècle ce fameux Jode dont on admire à Notre-Dame de Bourges le lutrin et le grand chandelier pascal; et presque en même temps Nicolas Joseph (Joseï?) était employé par le duc Philippe le Hardi pour les Chartreux de Dijon et les monastères de Bourgogne. Vers 1455 et 1459 un autre batteur illustre, Jacques de Gerines, dressait à des monastères princiers des monuments variés, aujourd'hui disparus. Un siècle plus tard, deux bouchistes, Joachim Patinier et Henri Bles, celui-là à Dinant, celui-ci à Bouvignes, créaient le paysage animalier et rustique. Liége, de son côté, avait des orfèvres, des enlumineurs, des orfèvres, des sculpteurs réputés: tous ensemble formaient une riche industrienne qui ne chômait pas et dont les activités dominaient les incessantes agitations politiques de l'époque. Puis l'art wallon, jusqu'alors catholique et naturiste, adhère au rituel du paganisme restauré; ses peintres Lambert Lombard et Gérard de Lairesse, fertiles, abondants, tous deux grands assimilateurs, italianisent leur race dans des ordonnances compliquées et décoratives; et un beau sculpteur, imaginatif et de métier irréprochable, Jean Delcour, par moments va jusqu'à refléter le style fleuri de Berrin.

V

Abondance d'édifices glorifiant les libertés communales. — Les Liégeois dans le passé. — Une armée de communiers. — Le gouvernement des princes-évêques. — La vie au XVIe. — Un petit Paris. — Particularisme des cantons liégeois. — L'ornement. — Le bâtiment.

A Liége, la basilique, la maison épiscopale, Bien et l'évêque remplacent les jours et les cuves qui, en pays flamand, engloutirent l'orgueil des communes.

Le peuple liégeois, toujours à l'avant-plan dans l'histoire réelle, la grande histoire souffrante du quatorzième et du seizième siècle, s'atteste médiocrement dans les témoignages de cette histoire écrite que les siècles ailleurs gravent au frontis des édifices. Il n'a pas, comme à Bruges, à Gand, à Audenaerde, à Louvain, à Bruxelles, la grande vaillance où chante l'âme publique ni l'ardeur du labeur. Le souffle profond de ses gaités et de ses colères n'a pas hissé d'échos dans ses temples et ses palais. Son Hôtel de ville serait une belle demeure privée,

mais ne symbolise pas les énergies d'une race. Enfin, un groupe galant et fleuri, au haut d'une colonne, perpétue seule, en la décorant, la tradition du vieux Perron.

Mort pour l'édifice, sans rien qui évoque matériellement, il ne revit que dans les chroniques, indomptés, superbe, disputant à Tegrî, évêque au dur, sa chair spirituelle et corporelle. Et le duc est tantôt ce Jean sans Peur, le vainqueur d'Othée, tantôt ce chasseur ivre de colère et de sang, ce politique des coups de folie furieuse, l'implacable Charles le Téméraire ; l'évêque, tantôt ce coupe-jarret, Jean de Bavière, dit Jean sans Pitié, tantôt ce piocheur, le simoniaque Louis de Bourbon, et plus tard les Ferdinand et les Maximilien de Bavière, toute une meute de carnassiers qui s'entend pour le spolier, le tromper, lui saper son or et ses moellons, finalement l'ensevelir comme une bête de boucherie.

Chose admirable : à travers tout, il demeure le Peuple, celui d'alors et de plus tard, le héros et le combattant, s'immolant sur l'autel des libertés, mais toujours renaissant de son sang et de ses cendres, vrai phénix.

Peu d'annales ont plus de gloire et de vicissitudes ; d'un bout à l'autre ce sont des rébellions, des défaites, de hautes vertus civiques, d'héroïques désastres, la vie humaine coulant à torrents, le miracle de la fable virgilienne : les abeilles s'engendrant de la mort. Abeilles, en effet, mais dont la cire sert à bâtir des palais de prélats et de princes. Aucun pouvoir ne ressemble d'ailleurs à celui qu'ils subissent et expert tour à tour, cette ruche lourde et sucrée où la ressse est d'or, mais les doigts de glaise. Quand la notion de l'État est partout confuse, leur gouvernement s'équilibre déjà par le système des contrepoids : des chartes, des droits civils, un appareil démocratique contrebalancent l'autorité du maître, roi par les hommes et par Dieu ; ils ont un réseau solide dont les mailles se replient et enferment l'évêque au bon moment. La paix de Fexhe qu'ils font signer au quatorzième siècle leur assure presque les avantages d'une constitution moderne.

Au seizième et au dix-septième siècle, ils possèdent un mécanisme gouvernemental qui leur garantit les droits civils et politiques les plus étendus : le clergé, les nobles, le peuple prennent part aux affaires publiques ; on ne vote qu'avec l'assentiment des trois états ; la confiscation est prohibée ; et si le souverain demeure en dehors et au-dessus de toute atteinte, un tribunal redoutable cependant connaît des agissements de ses ministres.

Ce haut état social portant n'a rien laissé après soi, pas un édifice, ni une tour, ni un beffroi. Là-bas, vers la mer, un hymne sort des maisons du peuple, de ces donjons, de ces colonnes bâties dans le ciel ; le Flamand, race de sculpteurs et d'artistes, cimente la pierre avec son âme et sa chair. Mais en pays wallon l'esprit n'est plus mystique. Même la basilique, avec sa prodigalité de fenêtres et ses flots de clarté, si merveilleux qu'y soit l'ordre, perd de son mystère en perdant de ses enveloppantes obscurités. Le compas et des idées des rocs voisins percé jusqu'en ces natures d'hommes industrieux, positifs, dédaigneux de la chimère.

De ce côté donc, point de surprises pour l'étranger. Le charme est ailleurs, dans l'ancienne de la ville à mi-côte, dans l'amphithéâtre de collines qui l'encerre, dans le labyrinthe de ses petites rues étroites comme les tortillés d'une forêt, dans ses venelles en escaliers qui vont, grimpent, hissent à travers les maisons, dans ses cours aux fleurs de vieilles, ou dans la superposition de ses terrasses étagées le long des pentes avec des escaliers en bois, des pavillons chinois, des gloriettes et des belvédères, dans les bosquets et les parterres de ses jardins suspendus, dans cette vie en l'air et cette intensité de la montagne et de l'habitation, si loin des banales symétries de nos capitales.

Il est aussi dans la gaîté et la vivacité du caractère, les saillies de l'esprit local, une

verve gaulois et rabelaisienne qui pétille au moindre choc, le tout et l'entrain de ce peuple si vite conquis, sans morgue ni réserve, et qui se livre dès l'abord. Grand ami du plaisir, il aime les godailles, la bière, la frite, non par goût de la crapule, mais par un épicurisme naturel qui lui fait exprimer les sucs de la vie. Là où un Flamand s'encroûte, engraisse les mauvaises, lape le vin et la bière, se satisfaisant d'une large joie animale, le Liégeois apporte une fleur de poésie : gais devis, musiques, ballades sur l'eau, la grâce d'un joli sourire de femme. Personne n'a au même degré l'art d'animer une partie; c'est un impresario de fêtes galantes, jamais à court de ressources; avec lui, la fête ne languit pas, et il improvise encore des sauteries, des pique-niques, des chasses, quand tout semble épuisé. Par lui-même rieur, bâilleur, empereur, la moquerie aux lèvres, mais le cœur sur la main, avec une finesse dans la gaudriole et peut-être une distinction plus délicate que le Wallon n'est accoutumé, à un pas de la France, c'est comme la Parisien d'une petite France, avec ses vignobles, ses « mouches » et les équipées canotières de son fleuve, et, sur les berges de Kinkempois, ses guinguettes, ses pelouses à danser et ses frênes.

Le peuple lui-même, en son dur labeur, garde une joyeuse et une insouciance bon enfant, une politesse ancrée et familière, une complaisance qui ne marchande pas la peine. Dans le haut comme dans le bas, le plaisir alterne avec le travail : toute la semaine, la forge flambe, activée par les bras et les intelligences; puis le dimanche apporte une trêve. Et c'est par milliers que l'industrie compte ici ses capitaines et ses soldats. Houillères, verreries, laminoirs, usines sont l'armature armée noire; une élite d'ingénieurs la commande; ensemble ils plongent au cœur des batailles enfumées. A toutes les expositions universelles, ce vaste effort collectif a paru rendre les limites du nombre; ils appliquent, inventent, multiplient l'emploi de la mécanique : et la grande école des mines liégeoises, en outre, discipline incessamment des bataillons pour les explorations futures. Cette nombreuse et vive jeunesse, venue de partout avec des idées d'étude et de plaisir, tout à l'heure bourdera les villes dans la légion des hommes du fer, du feu et du charbon; et, en attendant, elle jette dans l'air de la ville la chanson et l'éclat de rire de ses vingt ans.

Parmi tant d'industries plus âpres, Liège en possède une qui la rendue célèbre par le monde : sa fabrication d'armes. L'armurier est ici le véritable ouvrier de la cité et le type populaire par excellence : à lui seul il emplissait les plaines, si les métiers se levaient encore, comme autrefois; partout son enclume bat : des quartiers entiers font entendre le bruit d'un innombrable atelier; et les femmes, les hommes, les enfants, tout s'emploie à limer, polir, ajuster, fourbir l'acier, de l'aube à la nuit. Dans certaines rues, l'intense circulation se compose de leurs allées et venues; le pavé tremble sous le roulement des chariots chargés de montagnes de fusils; toute fenêtre encadre un outil, avec de cordiales et rudes figures se tenant autour. A la longue, la spécialité du travail a imprimé en ces curieuses agglomérations des mines et une physionomie distinctes. Un armurier n'accepterait pas d'être confondu avec les artisans des autres métiers, les jugerait inférieurs dans leurs pratiques à ce que la main-d'œuvre exige de sa part d'adresse et d'ingéniosité. Et quelque chose de la vaillance et de la franchise militaires a fini par passer dans son caractère, établissant ainsi des affinités entre la destination héroïque des armes qui par milliers sortent de ses forges et son constant labeur pour leur donner leurs mortelles et meurtrières vertus.

Dans ces mêmes quartiers se retrouvait aussi, il y a quelque vingt ans, en son originalité bizarre, la curieuse bonhomie et parchemineuse, la grimante, fruste et sarcastique femelle tirée par ses coups de fusée, la « bûteresse », comme on appelait ce véritable homme de

UNE RUELLE À CAIRO | LES DÉVIDEUSES.

peine de la ville. Le bérêt aux deux, une touffe de poils s'échevelant sur le front, on la voyait monter et descendre les raidillons de Pierreuse, la hotte ou « hot » au dos, à grandes enjambées de ses maigres tibias, sous des charges qui auraient fait ployer des bêtes de somme. Sans trébucher, d'une haleine elle faisait le trajet de Liége à Maestricht, avec un lot de cinq cents kilos, ne s'arrêtant qu'aux bouchons de la route pour ingurgiter d'un trait de pleins verres de genièvre, agressive, haute en gueule, toujours rigoureuse.

Bâtie en force comme un roc noir, elle s'enorgueillissait de ce dicton : « un Flamand bon pour deux Wallons, mais une bourgeoise bonne pour deux Flamands ». Quand on élèvera la butte de Waterloo, haute de deux cent vingt-six marches, elles arriveront en masse, s'atteleront aux chariots, brouetteront les terres, infatigables. En temps ordinaire elles s'emploieront surtout à transporter des bouteilles de faïence, qui, échafaudées en tonnes de leurs épaules, dressent au-dessus d'elles de monstrueux édifices. Les jours où chôment le travail, elles s'occupent à confectionner pour les citadins des boulettes mi-terre mi-charbon; les

L'HEURE A BOIRE.

mains sur les hanches, elles dansent des bourrées devant les portes, à coups de talons pulvérisant la houille et rythmant leurs salutions avec des refrains bouffons; ensuite elles pétrissent dans leurs seins la pâte molle, l'arrondissent, fendrecent la mettaient sécher sur l'aire: et les trottoirs ressemblaient à des mains chargées de petits pains noirs, dans un fournil de boulanger.

Cette habitude ne s'est pas entièrement perdue à Liége. Les gens qui ne possèdent ni jardin ni cour font encore fabriquer leur combustible dans la rue; mais il manque la silhouette furieuse, les tours de reins secondés et l'agrillardé guerrière des bourreuses du bon temps. La race des terribles commères s'est altérée; de portefaix qu'étaient les mères et les aïeules, celles d'aujourd'hui sont devenues commissionnaires et messagères sur les marchés et les places publiques; elles ont toujours les épaules anglées des bouteilles de lait, mais ne portent plus que des charges légères, denrées, légumes, petits paquets; et, loin d'être des magnifiques, quelques-unes sont coquettes, friquets et gorgiases. Tous les matins elles s'assemblent, soit place Saint-Lambert, soit en quelque autre lieu de la ville, attendant le client : c'est là qu'on vient les trouver et que se font les accords.

VI

Le dimanche à Liège. — Les divertissements du peuple. — Le vinâve, les guinguettes, les cassettes. — Le crampion. — Souvenirs et promenades. — L'embarcadère. — La vallée de Chaudfontaine. — Tilff et Esneux. — Fyschenimol. — Spa.

Le dimanche venu, la Bourdalère liégeoise fait halte, ôte ses sabots, gagne les champs en cassolette aux frais de paroisses. Par ribambelles, les ouvrières, les modistes, les demoiselles de magasin, comme une nuée de papillons, s'abattent sur les carrousels, envahissent les estaminets, fument vers les tourelles. Seule et triste, l'œil émerillonné, la lèvre moqueuse, folle de musique, de bals et de fêtes, la Liégeoise fait alors claquer ses rubans et son rire dans de grandes parties qui laissent les bénéfices, glissent sur l'eau, fourmillent au retentissement des orchestres. De Petit-Bourgogne à Liége, la campagne en prise d'assaut; des trilles, des chants, des vols d'oiseaux lâchés explosent les bois de Kinkempois; on monte la côte de Vinâve; on se répand à Jupille, Herstal, Angleur; tous les échos sont disputés par la tache claire des robes et des ombrelles.

LES DE CRAMIGNON.

Le soir, après les galopades, les manèges et les repas sur l'herbe, on regagne enfin la ville pour faire le « cramignon », cette formidable sarabande qui traîne par les rues, s'allonge par les places, se tord et se replie à travers des quartiers entiers, les mains enlacées, comme un gigantesque reptile. Alors les maisons se vident; hommes et femmes se mêlent à l'énorme guirlande humaine; on était cinquante, on est bientôt cent; une voix chante une ronde populaire que la foule entière reprend en chœur; gambillent, fringuent, tournoient en longues elipses autour des pavants. Puis le cercle se rompt, la file se refait ailleurs, de nouveau l'air joyeux résonne là-bas, en bas; ce jongue passe suivant, dans le noir des rues, ondule et va la folle sarabande. Il existe des recoins de ces lieux qu'on appelle nos cramignons et dont le nom a fini par s'appliquer au lieu lui-même : il y en a qui ont de la grâce et de la mélancolie; d'autres ressemblent aux salons, et presque tous ont trait à l'amour, en bien ou en mal. Un soir pleut et commencent, sous la fureur d'un mouvement, l'élégante et subtile grâce de Béfrichoux, le poète qui le mieux fit chanter l'âme amoureuse de Liége. Sa tradition n'est pas morte; aujourd'hui encore les gais rimeurs et les sensibles trouvères savent ressusciter le fibre populaire. Quelquefois des sociétés invitaient au concours; ainsi faisaient les antiques chambres de rhétorique.

Tandis que les petits voyages d'artisans, les bandes d'étudiants, les équipes de canotiers et de cantonniers cherchent l'ombre des taillis, pêchent à la ligne sur les bords de la Meuse ou fendent l'eau à coups d'aviron, les familles bourgeoises, les riches marchands du « Carré »,

les oisifs d'emplois s'empilent dans les trains qui sillonnent les délicieux pays baignés par la Vesdre et l'Ourthe. Un dimanche sans ses relents à Chaudfontaine, une ballade à Tilff ou une omelette aux salmigis d'Esneux semblerait manqué. Dès le matin, les files de wagons, comme de grandes voitures, s'emplissent d'un bourdonnement de mouches et d'un joli cliquetis de rires; enfin la vapeur siffle, on démarre, et dans la glace des portières s'encadrent des collines, des horizons, des eaux écumantes, des villas perchées sur la côte ou assises dans la vallée. Un ruissellement de lumière se prolonge; la petite flamme jaune des lampes s'allume dans les ténèbres : c'est le train qui s'engouffre au creux des monts. Rien que de Liége à Verviers il y a onze tunnels; on sent sous la sape et la mine ont fait sauter les grands rochers farouches; on passe du jour à la nuit et de la nuit au jour sans pouvoir se reconnaître, emporté dans un tourbillon.

Brusquement un paradis de feuillages, usurpé par les sinuosités de l'eau, se déroule; du haut en bas la montagne est tapissée de verdures; elle découpe ses crêtes en plein

CHAUDFONTAINE.

ciel, festonne au loin les horizons, étage partout ses amphithéâtres de taillis et de bois, et, comme au fond d'un entonnoir, une vapeur se condense, rafraîchie par la fontaine légère des cascatelles, avec des gazons, des bosquets, de roses facades de chalets égarées sous des ombres. Alors les vitres tintent, les portières battent, le train débarque sur le quai les filles cavalières, qui, la cravache nonchalante, se débandent sous les ombrages, escaladent les pentes vers Nessonvaux et Trooz ou vont tournoyer sur les pelouses du Kursaal. Ou est à Chaudfontaine, ou Spa en miniature, comme l'autre célèbre par ses promenades, ses concerts champêtres et ses eaux thermales.

On a laissé là-bas la chaîne : on va vers la nature : l'eau, la verdure, les sentiers fleuris disent au cœur des paroles mystérieuses. Angleur s'effile dans les fumées; sur les hauteurs le manoir de Colonster effile ses tourelles; une fontaine d'époque, *celle de ce Bon Pays*, montre du chêne et du pays, que l'évêque Notger promenait en Allemagne pendant qu'on vanit son donjon et que se bâtissait à la place une église, Sainte-Croix.

La locomotive cracha, souffle, stoppe. « Tilff ! » crie la garde. Et les uns, plus hardis, prennent le chemin des grottes, quatre heures de promenade à travers des sables aux roses

romantiques, les Harpes, les Echarpes, la Baignoire des Nymphes, le Boudoir des Muses, la Ranchisserie des Fées, quelquefois le long des précipices ; les autres errent à travers les prairies, gagnent le faîteau de Mery, gravissent la côte qui mène à Estaux, seul village de montagnes et rendez-vous de villégiature achalandé. C'est là tout à la fois comme une vie d'isolement et de famille : tout le monde se connaît ; la table d'hôte met un lien d'une heure entre personnes qui semble se disperser, causent les aventures du plein air et ne se retrouveront qu'à la clarté des lampes, le soir, dans le coup de dents du souper. Mais le touriste du dimanche, lui, n'attend pas l'épanouissement délicieux du crépuscule; un train passe: il s'y jette, heureux tout de même de cette indépendance d'un jour dans le grisou des mines.

Les marcheurs se font descendre à Pepinster, pour de là pouvoir jusqu'à Spa, par Jalhay, proche de Solwaster les Eaux froides le « Mémorial de Sainte-Hélène », Theux, une ville du quinzième siècle qui n'est plus qu'un grand village, avec une vieille église

THEUX.

à tour tronquée, curieuse à visiter pour sa vieille place, divisée en compartiments pointus, ses bénitiers, ses fonts baptismaux et ses dalles funéraires, enfin le Reid, une sauvagerie dans un désert, cinquante à soixante huttes mal bordées autour d'une chapelle en torchis, fenêtre de ghil.

En chemin, on décroît un crochet vers Franchimont, une ruine énorme mangée par les lierres, toute une histoire semblée là dans les ronces et les orties avec des sièges, des massacres, des incendies, des paroles royales, depuis Edgmond, le premier marquis, jusqu'à l'évêque Louis de Berg, son dernier hôte, presque huit siècles de deuils et de gloires. Les princes, les ambassadeurs, les gens de cour qui allaient prendre les eaux de Spa y faisaient étape, au temps d'Ernest de Bavière ; et les cuisines fumaient, des tables fastueuses étaient dressées, les musiques rendaient les vins plus doux.

Passé le Reid, on est presque à destination. Bientôt une allée de grands arbres, une nef gothique bâtie avec des feuillages, entrelace ses ramures pardessus les cimes d'un ravissant hêtre de roches mousseux : c'est le vestibule d'entrée au bout duquel tout à coup la ville apparaît, fraîche, fastueuse, pauvre au revers qui fait rêver et trop vantée tabletterie.

A chaque ouverture de saison, Spa a l'air de sortir d'une de ces petites boîtes que le commerce a répandues partout, claires comme des miroirs où se reflètent une nature pompadourée et qui lui ont fait un renom d'art à travers toute l'Europe. Les maisons, peintes à neuf, derrière leurs rideaux blancs, semblent cligner de l'œil au passant; il y a une invitation dans les seuils entr'ouverts des chambres; et, sur le pas des portes, les habitants encore ensommeillés, agaillardis après les engourdissements de l'hiver, secouent négligemment au soleil de petits fauteuils mécaniques.

Spa, l'été, devient une grande auberge; tout y est à louer, jusqu'aux moindres recoins; le tablier du garçon servant oublié à travers les horizons comme une oriflamme. Mais on n'a pas encore tâté l'air, le vent et la verdure; la promenade Meyerbeer, la promenade des Anglais, celle des Artistes appartiennent toujours au premier venu: à travers l'alléchement du grand carrousel, des coins d'ombre et de solitude gardent la douceur des bonheurs volés. La foule et la mode, elles, s'agglutinent au claire-voie des fontaines. Barisart, le Tonnelet, le Souvenir et la Géronstère, flirtent et coquettent dans les salons de Casino, flânent aux contours du Parc de Sept Heures, sous les ombrages des grands cerfs il y a près d'un siècle et demi plantés par l'archevêque d'Augsbourg, et régulièrement, une fois par jour, s'en vont dévotieusement boire un gobelet au tintinnabulum du Pouhon.

Cependant, depuis l'abolition des jeux, la bonne vie mondaine, éternel regret du Spadois qui ne sait pas oublier les folles années, a fait place à un train sensé, tranquille, un peu monotone. Le Pactole, alimenté aux sources mystérieuses de la chance, a cessé d'épandre par les boutiques et les magasins ses flots couleur de soleil, de métal blanc et de bank-notes. Ainsi se lamente le chœur des insatiables citadins en tâtant ses escarcelles. Et cependant Spa est toujours la grande reine servie à tous les repas par milliers de tributaires, ses flots, ses bois à courre, industrie d'innombrables artistes, propagent au loin l'illustre

prestige de ses paysages; et ses eaux thermales n'ont pas perdu les vertus qui les illustraient au quatorzième siècle.

Encore auparavant le bourg n'était encore qu'une agglomération toute primitive, perdue dans le giron des bois; mais déjà les habitants des pays voisins y arrivaient prendre les eaux. Un industriel de Berlo, un Collin Wolff ayant obtenu d'Adolphe de la Marck, prince-évêque de Liège, la concession de deux bassins, y avait fait une saison, puche la fontaine du Pouhon; son exemple fut suivi, bientôt d'autres maisons s'élevèrent près de la source, et toutes ensemble formèrent la place du Marché actuel.

Il ne paraît pas, du reste, que le séjour y fût bien recherché pour l'époque; on était

PANORAMA DE SPA.

auprès d'apporter avec soi la route sous laquelle on campait dans les prairies avoisinantes. Même deux siècles plus tard, les conditions de la vie y restaient si rudimentaires encore l'idée d'une villégiature confortable, que Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre, trouva là sous prétexte d'une cure, sans mieux se condamner dans Liège. « Les eaux de Spa n'étoient qu'à trois ou quatre lieues de là, et n'y avoit qu'auprès un petit village de trois ou quatre méchantes petites maisons, madame la princesse de la Roche-sur-Yon fut conseillée par les médecins de demeurer à Liège et d'y faire apporter ses eaux.... De quoy je fus fort aise, pour faire notre séjour en lieu plus commode et si bonne compagnie. »

Cette peinture dans la manière noire s'éclaircirait de quelques retouches, si l'auteur du royal écrivain, regrettant peut-être ses terrestres rives, pouvait confronter la pénible réalité d'alors avec l'animée et divertissante réalité actuelle. Une longue tradition de prospérité, basée

sur les agréments de l'existence et les merveilleuses propriétés de ses fontaines, a fait du « petit village », où naguère *la* Roche-sur-Yon ne trouvait pas à loger, une ressource cité par laquelle plus d'une autre rivale depuis a passé. Et cette immuable vogue s'explique encore par le privilège d'une nature exceptionnelle. Dans son entourage de montagnes qui la préservent des vents du nord, Spa garde, à côté de la désolation des Fagnes voisines, la fraîcheur et la grâce d'un petit paradis d'été, alternant les rumeurs de la ville avec les silences de la nature.

VII

Mœurs aux alentours de Spa. — Fontaines d'hygiène aux Liégeois. — Pouhon pétaudière. — La vie agitée. — Disparition des fontaines salutifères. — Verviers et ses industries. — Une hospitalière. — Propriété et fabrique.

Cette grande rue de Liége, naguère aperçue du balcon de Sauvenière, puis des hauteurs de Géronstère, va se dérouler une dernière fois devant nous, par longues échappées, dans notre montée vers les plaines du pays de Herve qui, de rampe en rampe, nous conduiront à Verviers.

Dès Anglette, la vallée de la Meuse s'élargit; une pauvre grisaille recule les montagnes de droite, tandis que celles de gauche, de leurs masses étagées, continuent à fermer le passé de l'intérieur vestibule rempli par la cendre du fleuve; on coupe ensuite la chaussée qui court vers Tilff, et presque aussitôt le train franchit le pont de l'Ourthe dont, à dextre, dans des lointains bleus, la vallée se creuse entre des collines ondulantes et qui, à sénestre, reflète sur ses cailloux polis un feuillis de vieilles ramures en verdoiement, à l'endroit où les eaux de la rivière s'épuisent dans la large nappe fluviale.

Des tourbillons fumeux chevauchent tout à coup l'air; les ateliers de la Vieille-Montagne (mines de zinc) pantèlent dans une blancheur crayeuse; Chênée, en contre-bas, groupe en une dégringolade de toits son agglomération turbulente; puis cette dernière activité de la grande industrie liégeoise s'efface dans des perspectives brumeuses: les cimes chevelues de la Vesdre se dessinent au loin, rayées par les sinuosités de la rivière, qu'un pont enjambe sous la voie ferrée; on rentre dans la région sereine des paysages. Vaux à présent étale sur des pentes, laissant émerger de ses feuillages des clochers et de vieilles installations, sous l'énorme butte de Chèvrement, à jamais célèbre par le tour pittoresque que Nodgers, le terrible ivrogne, joua au seigneur de l'endroit.

Quand, après un quart d'heure d'escalade sur les lacets de mont, le long des stations d'un calvaire toujours visité des pèlerins, on atteint enfin la cime, une chapelle entre-bâille son humble voisinage recouvert d'ex-voto, presque à l'ombre du fastueux couvent érigé sur les possessions du primitif manoir féodal qui, supérieur, régulier, les croix plantées en plein ciel, commande sa fenêtre, ses collines, à la plaine, à d'illimités et splendides horizons.

Cependant la vallée baignée par la Vesdre, entrevue tout à l'heure dans les lointains pâles, découpe maintenant, à travers l'échancrure plus vaste des avant-plans, la succession de ses croupes vertes, mollement à l'infini; la vue s'est élargie: en même temps on plonge de plus haut dans ce labyrinthe de collines ensoleillé en tous ses replis courbes et foisonnant le ciel d'une suite d'ourlets. Et brusquement une large cressure, à gauche, ouvre une première percée dans la direction de Liége; tandis que le sentier ralentit et souffle en son ascension des côtes, la ville commence à sortir des brouillards; suit le vibrant ne se lèvera tout à fait qu'après Bois-de-Breux, dans cette proximité aérienne que le train semble décrire expressément autour de la montagne pour ménager la surprise d'un véritable coup de théâtre.

Graduellement les avant-plans s'abaissent, la fraîcheur des verdures s'accentue, des ondées soufflent de vergers, comme des trompe-l'œil dans les panoramas, concertent un effet de stéréoscope sur l'ouverture lumière impromptue des fonds. Alors le tableau se développe : Liège sort de sa cave, grimpe aux côteaux, lâche ses maisons sur les pentes ; tout au fond de la perspective se grouple d'un fourmillement de toits ; des clochers çà et là piquent le ciel ; l'observatoire de Cointe pointe ses minarets ; tout au bas la citadelle aligne ses feuilles géométriques.

Puis le bassin s'ouvre et s'élargit encore ; à chaque tour de roue, la vitre des portières lourde des horizons agrandit ; l'ossature de la cité se déploie, s'étale, finit par se reconstituer presque tout entière, avec des imbrications de faîtes en ardoises, des surgissements de tours, une frise de cheminées ; et cela monte, s'empile, se tasse, prend la colline d'assaut, court à travers l'escarpement des faubourgs. Tout en bas, la Meuse plaque ses lacunes métalliques, au pied évide les trous noirs de ses arches, des quais prolongent leur grand mur gris ; et de nouveau l'axe se déplace, la ligne décrit une oblique, le spectacle qu'on avait à gauche entièrement s'étend sur la droite, une longue échancrure découpe par-dessus un océan de fumées, derrière les usines et les toits de Chênée, la silhouette de la ville expirant dans les fluides aériens.

LIÈGE EN HIVER.

Au printemps, quand partout les vergers rougis sur les côteaux épanouissent leurs touffes roses et blanches, l'impression tient de l'enchantement : une clarté de bouquet inonde de haut en bas les pentes des collines ; le vent secoue dans l'air une pluie de neige et d'étincelles qui se répand jusque sur Liège, et par moments les tours, les ponts, les places ont l'air de s'engloutir sous l'écroulement des floraisons.

Chaque paysage contient d'ailleurs en soi une beauté particulière qui s'accommode d'une saison plutôt que d'une autre. De même que les blanches féeries printanières enchâssent les panoramas liégeois dans un décor plus émouvant, les immenses plaines du pays de Herve avec leurs champs de seigles, d'avoines et de froments s'enflamment merveilleusement aux rouges soleils caniculaires. A l'infini les plateaux ondulent en vallonnements légers, s'abaissent et se relèvent sous un déferlement de hautes vagues d'or ; par instants un pignon de ferme est aperçu dans cette mer de céréales comme une proue à demi submergée par les eaux ; et, tout de suite après, l'immense étendue jaune se referme sur lui. A Beyne, à Fléron, à Micheroux, le travail de la glèbe n'a pas de concurrence ; tout le monde s'emploie à fouiller les matérielles entrailles d'une terre puissante et généreuse qui paye au centuple l'homme de ses sueurs ; et les cultures ne sont interrompues que par des pâturages. Herve est la capitale de cette région agricole, et, si petite qu'elle paraisse, son nom a rayonné par le monde, porté par les arômes forts d'un fromage qui lui a conquis la célébrité. Chaque ferme contient une officine où s'élaborent et mûrissent les fameux cubes renommés tout à la fois pour leur délicatesse et leur pestilence ; l'abondance et la qualité des sucs distillés par les prairies gonflent ici, dit-on, le pis des vaches d'un lait plus substantiel qu'ailleurs ; et en effet les troupeaux qu'on aperçoit libres à pleins flancs dans l'herbe des pacages s'égalent presque, pour la beauté et la santé, aux troupeaux magnifiques du Vorarlberg.

Cependant des mouvements de terrain ne tardent pas à succéder aux faibles circonflexions de la bande ; en moins temps la campagne se morcelle en une infinité de vallons ; des

lignes d'arbres divisent les propriétés; la contrée prend l'aspect d'un grand échiquier bizarre par les damiers et les cadres maraîchers.

Au bois, dans la direction du ravin d'Asbeil, les chênes de taillages, qui nous avaient quitté au sortir de Bois-de-Breux, recommencent à découper le ciel; un vallon s'éclaircit par delà les rameaux qui bientôt s'élèvent à notre gauche; puis le pays se creuse, la solitude des hauteurs fait place à des agglomérations de maisons. Dison, dont les rues s'allongent dans un fond, bordées de fabriques et d'usines, nous rejette en pleines fumées industrielles.

Dison et Hodimont sont les faubourgs de la flamandante Verviers qui, à travers les temps, fut renommée pour la fabrication du drap. Au douzième siècle on estimait déjà les draps de Verviers; au treizième, le prince-évêque de Liége s'fut de les mettre en

VERVIERS.

cette dure sur pulse; au siècle plus tard, le marché de la cité attirait les marchands du continent entier; et cette fortune d'une industrie universellement connue grandit encore au seizième siècle par l'exportation dans les Indes.

Au moment de la réunion de la Belgique à la France, trente mille ouvriers, répartis en vingt-cinq villages et cinq cent quatre-vingts hameaux, vivaient du travail des ateliers, chacun filant chez soi et portant ensuite le fil aux tisserands. Puis un ouvrier anglais, d'un nom aujourd'hui illustre, le père du grand Cockerill, de Seraing, passa par la ville, y installa des appareils, dressoirs, cardes, mondins à filer en gros et en fin, et petit à petit, sous cette poussée venue du dehors, les manufactures se transformèrent. Successivement apparurent le rouet volant, les machines à filer, les presses hydrauliques, les tondeuses mécaniques, les foulerles à marteaux, les machines à échardonner. Et, depuis, cette grande industrie de la fabrication du fil et des tissus de laine n'a fait que se développer, parallèlement avec le progrès dans l'outillage.

Les trente mille ouvriers d'autrefois ont doublé, mais incorporés dans cette foule de tanneries, de brasseries, de filatures, de cimenteries, d'ateliers d'équillage métallique qui sont les casernes du travail. Ajoutez les établissements de constructions de machines, les teinturerie, les carrières, les fonderies de fer et de cuivre, etc. : vous aurez l'idée d'une petite cité américaine ou anglaise et d'un admirable organisme économique.

Cependant le pouvoir industriel n'a pas étouffé, comme on le croirait, l'homme intérieur en cet homme de la mécanique et de « Time is money » : la musique, le spectacle, la lecture lui ont donné des goûts et des habitudes de désintéressement; une société du cru, le Cercle verviétois, est une artère composée de membres actifs, chanteurs et musiciens, dont les talents s'utilisent pour le plaisir commun. La librairie en Belgique n'a pas de route plus constante qu'auprès de cette population curieuse de science et de littérature; un éditeur y a trouvé le moyen de former une bibliothèque déjà considérable; et, même l'ouvrier, l'auxiliaire de la machine, en son âpre servage, lit, médite, apprend, cite couramment les maîtres de la sociologie contemporaine.

LIÉGE : LE PONT DES ARCHES À CHEVAUX.

Tout autour de Verviers, le coup de talon de cette race volontaire et emportée s'est imprimé dans la terre; comme le Prométhée antique, la nature, Prométhée aussi avec ses monts, ses eaux et ses rivières, a été enchaînée; et ce que rêva l'esprit, l'argent l'a réalisé. Il fallait se tailler un passage vers Dolhain, Aix-la-Chapelle, Cologne : on a fait sauter des montagnes, on a foré le rocher, on a bâti des viaducs. Entre Dolhain et Verviers, sur un parcours de cinq kilomètres, il n'y a pas moins de neuf tunnels; et le viaduc de Dolhain enjambe l'espace en vingt et une arches dont chacune a dix mètres d'ouverture et vingt mètres de hauteur. Tout ce travail de géant est comme la préparation au grand œuvre titanique de la Gileppe : les vingt et une arches semblent ouvrir leurs portes sur l'immense lac taillé là-bas dans les ravins déserts.

VIII

Une grande ville manque qui soit pour — Dolhain. — Le faubourg de Limbourg. — La Vesdre. — Un travail de géant. — Le barrage de la Gileppe. — L'Hertogenwald. — Jalhay. — Silence des oiseaux. — Les Fagnes. — Un Saint parti — La Baronne Wolter. — Stavelot.

Dolhain n'est qu'un faubourg au pied d'une ville : Limbourg. Mais, tandis que celle-ci se dessèche, comme en proie aux vers, avec le deuil d'un grand passé irréparable, l'autre, l'agglomération des bas, ce ramassis d'hommes du fil et de la laine, constamment lui prenait sa sève, pompait les restes de son antique vitalité. Maintenant la vraie ville est en bas, dans la vallée; elle fait, le long de la Vesdre, un bruit d'active ouvrière, avec l'infiltration des illustres fainéants rôdant là-haut sur les remparts; à peine subsiste-t-elle encore que des empereurs, les Henri VII, les Charles VI, les Wenceslas et les Sigismond, sortirent des ramifications de l'arbre des Limbourg et des Luxembourg, passés dans cette terre

et ces pauvières. Elle cuede, elle tisse, elle graisse ses machines et ne se tourmente point d'autre chose.

Cependant la solitude et la mort vident un peu plus chaque jour, au profit de cette sanglante gorgone, le nid d'aigles et de vautours, la vieille capitale qui commandait à tout ce duché, s'étendait par la vallée de Bolhain, guerroyait contre les Brabançons, les Hollandais, les Espagnols et les Français, et finit ses révolutions dans une cathédrale et six églises. L'une d'elles, un vaisseau de l'ogival primaire, est démantelée accrochée au roc et plonge à pic sur le torc par où a coulé la vie d'en haut pour former le train d'en bas, tout isolée, sombre et triste parmi l'écroulement du reste, regardant par ses lancettes brisées, encore par des arbres de pierre, se hausser à son pied l'orgueil de la cité de Lenit et de fumée, oublieuse de la cité de ténèbres et de silence. Des arbres ont mis leur ombre sur cette ombre; et ailleurs l'herbe, l'herbe grasse des cimetières, recouvre la pierre des remparts, pour que la destruction soit plus complète et que rien ne subsiste du passé, pas même la mémoire. Du pont de Bolhain on aperçoit une promenade bouquetée d'arbres; elle s'étage sur le flanc de la montagne; au-dessus se dresse une haute qui dentelent des toits; l'endroit s'appelle toujours l'Esplanade, comme si des hommes d'armes allaient y paraître; et une ivresse rend plus sensible encore la tristesse de ce lieu qui nous son tapage par le monde, celle d'une grande maison à tourelles plus haute que la mine et la mort et l'église. Avec trois usines de tours encore visibles au-dessus des collines de la rivière, débris d'une enceinte fortifiée, c'est tout ce qui, de la ville, de son château fort et de ses gloires, a passé à travers le tamis des siècles et ne s'est pas émietté en poudre.

Dès le premier pas dans Bolhain, le piéton devient la proie d'une meute de voituriers; une concurrence pour le prix et la qualité des attelages les rend hargneux et tenaces. Nous étions quatre, à une traversée sérieux, qui, pour échapper à leurs obsessions, acceptâmes d'être menés au barrage par l'un d'eux; mais ce cocher extraordinaire ne voulut nous quitter qu'au bout de deux jours, et peut-être voyagerions-nous encore dans sa calèche, sans les arguments que nous fîmes valoir pour le convaincre de la nécessité d'une séparation. Cependant au milieu lamentable, entre les jambes excoriées duquel un cauchemar eût très bien fait la parade, nous entendîmes d'une voix suffisante que la bête osseuse attelée aux brancards de cette barque roulante nous culbuterait incontinent dans la première ornière; il n'en fut rien, Dieu merci! et nous fîmes une des plus délicieuses excursions dont tous les quatre nous ayons gardé le souvenir.

Le temps de nous accorder avec l'automédon, et nous enjambons le marchepied. Bientôt Bolhain, sa rue en dos d'âne, son pavé de vieilles maisons parties en avant-corps sur des modillons, ses fabriques ronflantes du tapillonnement des navettes décroissent au tournant du chemin.

Tandis que la Vesdre file là-bas, reflétant dans son flot irrégulier de frustes parois rocheuses, un ruisselet tout à coup se met à couler à notre droite, entre des rives boisées d'arbustes. Une échancrure de gorge se dessine ensuite; nous nous engageons sur des rampes qui, d'étage en étage, acheminent à l'énorme nappe suspendue de la Gileppe; et petit à petit le site s'encaisse, le flot d'eau bouillonne parmi des blocs de pierre sous des frondaisons plus touffues, nous apercevons à travers les feuilles au haut mur gris, sur lequel se découpe la silhouette d'un gigantesque lion assis, la face tournée vers le défilé où nos roues cahotent et gémissent.

Puis la côte s'écroule en obliquant, on dépasse une pauvre auberge, le bourdonnement

d'une chute d'eau vraie et se répercute de roc en roc. Maintenant le formidable mole se voit tout entier, barrant de sa crête rectiligne l'espace compris entre les gentes du ravin et croulant à pic d'une hauteur de quarante-sept mètres jusqu'aux appareils d'alimentation et de distribution établis à sa base. Aux extrémités, deux *donneurs*, taillés dans la montagne, ont l'air de grands escaliers, avec des gradins qui défient l'escalade et sur lesquels, à l'époque des échappements, les eaux retombent en augissant. Avant même qu'on ait atteint la jetée, d'où la vue embrasse dans son ensemble le prodige de ce travail humain, une émotion indéfinissable prend à la gorge, dans l'attente et l'anxiété de la lutte qui va s'engager tout à l'heure entre la science et les puissances de la nature.

Lentement le cortège gravit la dernière montée ; à droite, de rugueux pans de roche surplombent leurs profils écorchés par le passage de la route ; et brusquement une digue

LIMBOURG.

merveilleuse s'allonge parallèlement à la digue ; les yeux s'emplissent de l'étendue d'une mer dormante ; en vue sur la chaussée, large de sept mètres, avec accotements et voie carrossable, qui couronne le barrage.

Alors l'esprit demeure confondu tout à la fois par la magnificence du spectacle, la pensée de la vierge et primitive genèse si naturellement transgressée, le souffle profond des machines qui, dans l'air purifié, à flots *qui succèdent* au travail des hommes entre l'homme et la terre. On est ici en présence du miracle des eaux soumises et toutes captives entre les limites d'un immense bassin artificiel. Douze millions de mètres cubes pèsent de leur poussée continue contre le mole jeté en travers des montagnes, comme la démarcation entre les éléments rebelles et la volonté souveraine des hommes. Dieu disait autrefois à la création : « Tu n'iras pas plus loin ; » et les montagnes, les tertres, les cratères défendaient les accès du redoutable mystère où se dérobait son impénétrabilité. Aujourd'hui la science a intervenu les rôles : c'est elle qui, après avoir abattu les portes des mêres muettes

derrière lesquelles se retranchait le secret des souverains, fait entendre le grand commandement ; et elle déploie les monts, entraîne les fleuves et les rivières, à son tour délivrés l'arbre où tourne la nature enchaînée.

Notre pressentiment ne nous a pas trompé : nous sommes réellement devant un de ces grands labeurs qui, à travers les siècles, laissent ceux qui en sont restés à bout. Le lac de la Gileppe s'étend sur une superficie de huit cent mille mètres carrés : son barrage n'a de comparable en Europe que les puissantes digues du Furens, dans le département de la Loire, et du Tibi, près d'Alicante ; encore les dépasse-t-il par l'énormité de ses proportions ; et cette œuvre prodigieuse sert à alimenter l'industrie verviétoise, pour laquelle elle a été créée. Verviers, presque toujours à sec pendant les étés sans pluie, malgré la Vesdre et la Magnebroux, laissait chômer ses machines ; à la période des grands calmes, on sentait se vendait jusqu'à six centimes, dépense ruineuse quand on considère que, pour la manipulation d'un mètre de laine, il faut environ un mètre cube d'eau. En outre, l'avare filet de la Vesdre, à sa descente d'Espen, n'arrivait que chargé des impuretés de cette ville d'usines, et le lavage des laines, la teinture, le rinçage exigeaient un filtrage constant.

PORTE DE LA GILEPPE.

Alors naquit l'idée hardie d'un réservoir dans la montagne : on mit dix ans à l'étudier, et dix années encore furent employées à la réaliser. Dans un temps où les questions économiques ont remplacé pour les villes les dissensions intestines et les démêlés avec les voisins, les luttes de toute nature pour vaincre les résistances qui d'abord entravèrent les travaux donneront une des pages mémorables de l'industrieuse petite cité. Le grand lien de pierre symbolise donc avec raison la force triomphante et opposée, au même temps que l'orgueil de la tâche accomplie. Mais le dôme et les apparences sensibles, cette lourde et massive architecture du barrage, l'immense plaine liquide accumulée et contenue entre les rives, n'offrent que la beauté extérieure de cette œuvre incomparable.

Tout un colossal appareil hydraulique fonctionne dessous, comme le système artériel, le poumon et l'âme de cet organisme, avec puits, galeries, conduites d'eau, vannes, soupapes, tuyaux de décharge, chambres de raccordements, cuves d'alimentation et de distribution, déversoirs, bassins ; et l'aqueduc qui charrie les eaux à la ville, d'une hauteur de deux mètres cinquante sur deux mètres de largeur, n'a pas moins de deux lieues de longueur.

Du milieu de la chaussée, on est bien placé pour contempler les sérieux splendeurs de ce grand tableau dont les bois et les rochers ont fourni l'ordonnance, mais qui porte partout la griffe victorieuse de l'homme.

Entre les parois ravinées, le lac s'allonge, uni, métallique, à peine ridé de légers frissons, terrifiant à force de silence et d'immobilité ; sa nappe rigide n'a point les transparences des eaux vives et à distance se plombe même de teintes foncées, couvre les espaces liquides suspendus sur des gouffres ; on croirait voir en cette grande paix morte la souveraine sérénité des torrents domptés, songeant leur peine et complotant des catastrophes. Çà et là des crêtes échancrées la rive qui recule jusque dans la montagne ; un plan général du lac, dans un café voisin, dessine vaguement la silhouette d'un monstrueux serpent, la tête

formée par le barrage et les prises d'eau, la queue se fourchant en deux tronçons inégaux, le cierge allongé et sinueux ; et, pour compléter la ressemblance, les petits galets entraînés dans le roc viennent à la partie antérieure la projection des mandibules.

La vaste étendue va, s'ouvrant, croître au loin l'horizon des bois, dont les cimes se superposent en un amphithéâtre de dômes et finalement se perdent dans les hautes brumes de l'Hertogenwald. Le même silence qui règne sur les eaux s'appesantit à travers l'air ; on n'entend au-dessous de soi que l'éternel ruissellement étouffé de la chute qui, selon le vent, expire dans la profondeur de la vallée ou s'élève comme une plainte ; et cette mutité douteuse épandue par l'espace rend plus pénétrante l'impression des solitudes.

Notre voiturier s'impatiente : il fatigue l'écho d'une pittoresque nomenclature de coups de fouet ; nous apprenons alors de lui le véhicule.

Le chemin qu'enfile l'attelage monte à présent à la droite du lac ; l'escalade est rude ; devant nous l'empierrement s'allonge, toujours plus haut, et semble se perdre dans le ciel ; nous sommes dans l'Hertogenwald. Lâches, à perte de vue, montonne l'énorme et mystérieuse forêt, avec ses masses dorées par le soleil de l'après-midi, ses taillis impénétrables et qu'aucune hache ne sillonne, ses chênes, ses sapins et ses hêtres qui, pareils à des colosses, soutiennent le poids de la voûte verte. Après le tâtonnement fiévreux des villes, le grondement des industries, l'âpre et stérilisant effort des machines, après Spa, Liége et Verviers, croulais dans la rondeur des horizons, la nature enfin va nous reprendre et nous bercer en son giron. Le vent, qui souffle du large et remue les espaces comme d'une palpitation virilisante, sera, pendant des lieues, la seule voix dont le chaleureux discours daignera nous emplir.

A mesure que nous nous élevons, en ce pays des altitudes, il augmente comme la sainte rumeur des halliers dévastés par les hardes vagabondes, et comme l'haleine même de la ténébreuse forêt. Un instant encore, nos regards embrassent le déroulement des eaux du lac ; le barrage a l'air d'une borne que les rochers, ces autres bornes plus hautes, dominent et dévorent ; soudainement la grandeur de l'œuvre des hommes décroît dans l'immensité du cadre où elle finit par s'engloutir. Et toujours les horizons s'approfondissent : derrière les croupes de bois, d'autres croupes émergent, touffues, massives, comme les vagues figées d'une mer. Une dernière côte, puis nous roulons sur un plateau qui met un arrêt nouveau dans les interminables rampes au bout desquelles s'érige la Baraque Michel.

Graduellement, l'épais rideau forestier s'est rouvert ; des cultures, des amas de maïs, de betterave et de blé bourgeonnent le landa ; et ces défrichements qui, dans la rude terre où s'ensemencent les broussailles, ont fait passer le tranchant du soc, révèlent l'existence d'un village prochain. A notre droite, en effet, dans le vaste pays de Sourbrodt qui reçoit les fagnes spadoises, des maisons peignent leurs pignons, nains et basanés, comme perdus à travers les clairières de plaines ondulées.

L'agglomération est un peu plus loin, à Jalhay, que notre route traverse et dont les fermes, en tournant, tout à coup nous apparaissent, échelonnées sur des hauteurs. Une épaisse couche de lierres et de clématites les défend presque toutes, du côté de l'ouest, contre les vents et les pluies ; quelquefois ce revêtement, juxtaposé au mur en briques, a une profondeur de plus d'un mètre ; et les rampales et les vrilles ont fini par s'accrocher au gîte des toits et s'enrouler autour des cheminées. Comme nous passons, des chasseurs rempaillent les vieux sièges défoncés, lissent et raidissent les tuteurs de chanvre avec leurs pignes. Bien qu'on touche à peine aux grandes chaleurs de l'été, l'habitant de ce nid des plateaux, toujours exposé aux coups d'équinoxe, se prémunit déjà contre les rafales qui s'abattent là, terribles, dès octobre, en tourbillons descendus des hautes fagnes et qui semblent de tout emporter ; il se hâte de profiter de la moins clémente pour défendre son logis contre le

LE BARRAGE DE LA VIEUVE.

retour des intempéries; demain il ne serait peut-être plus temps. Et, malgré les ardeurs d'un soleil encore jeune, on pense aux âpretés de l'hiver qui tant à l'heure reconnaît-ravent, fouettant la petite bourgade de leurs lanières blanches, bouchant les ouvertures avec des montagnes de neige, ensevelissant les toits dans le froid et la solitude d'une Sibérie.

Maintenant, dans le poudroiement vermeil, les pauvres bicoques ont presque un air riant; des femmes, le fardeau sur la tête, vont chapeau de paille oblong, à galerie d'ivoire flottant dans le vent, la plupart isolées, couleur de cuivre rouge, la gorge plate et les tibias éclaboussés, arrivent la fontaine; toutes les portes sont ouvertes, celles des maisons et celles des étables; et les vaches que à une s'en viennent boire à la grande auge de pierre qu'une pompe alimente d'une eau vive. Nous dépassons la mairie, qui sert aussi d'école communale et où

CHALET.

nous nous égarons au bon vieux maître chaux, le même depuis un demi-siècle, enseignant la lecture et l'arithmétique à une ribambelle de petits morveux en sabots, tout blancs de la poudre des chemins, avec des joues rougies de lait et des yeux de jeunes loups sous l'ébouriffement des tignasses. Cet homme simple ne sait rien de nos agitations; en septembre il récolte lui-même ses pommes de terre après les avoir binées et mises en sillons; pendant c'est-il descendu dans les villes que deux ou trois fois, avec l'étonnement de cette vie fiévreuse qu'on ne connaît pas dans la montagne et qui ne rend pas plus heureux.

Puis les toits en chaume se chiffonnent; la côte grimpe entre des fraîches ombres et des étendues de bruyères; une grosse ferme, que le caprice de son propriétaire a munie de créneaux et de tourelles, singulière ambition à ces approches du grand désert, se cache à demi derrière une palissade d'arbres, entaillée de baies qui correspondent à l'ouverture des fenêtres. En décembre, quand se lamentent les tourbes et que les volets du dimanche empêchent d'ouvrir les portes, la fermière peut surveiller par ces échancrures de lignes courbes la noire silhouette des loups rôdant à la lisière des bois. Un peu au delà, des

femmes entament à coups de hache des troncs abattus ; leurs mouvements sont saccadés et fâchés ; celles-là travaillent comme des hommes, vieillies par leur dur labeur journalier ; mais, dans l'immense paysage, leur forme grêle semble se dissoudre, toute petite et lointaine.

Jalhay n'est plus qu'un point derrière nous, sous le gémissement incessant des feuilles mortes des êtres ci et là ; la vie va s'arrêter à cette limite, passé laquelle l'infinie mélancolie des solitudes ne s'interrompra pas ; une maison de cantonnier, au bord de la route, et plus loin, à l'embranchement de la chaussée d'Espen, l'habitation d'un sabotier, seules nous disent que, même aux extrémités de la vie, dans le vent et la désolation du nord, la vaillance humaine peut encore se créer un toit.

Maintenant la Fagne, — la Fange comme dit avec raison cette terre pourrie et spongieuse — nous entoure en tous sens, prolongée à travers les horizons. Aux deux côtés de la voie, des tiges de mélèzes, minces comme des balivaux, croissent visiblement de pousse. La fureur du vent les casse à mesure qu'ils grandissent ; il faut sans cesse les remplacer ; et ils ont l'air vieux et rétréci d'un cordon de sentinelles montant une consigne sous les boulets. Ce sont, en effet, les sentinelles de l'éternel hostile ; autrefois, quand le chemin n'était pas tracé, le voyageur qui s'égarait risquait de périr dans les fondrières ; ils jalonnent la route, et par les hautes neiges, alors que la glace et la chaussée elle-même ont sombré sous les vagues blanches, leur misère douloureuse qui dépasse l'extrême niveau sert à guider le passager de ces mortes régions.

La chaussée monte, monte toujours. Aussi loin que va le regard, il n'aperçoit que le tourbillonnement d'une herbe courte et dure, une terre rouge d'innombrables plaques de mousses et de touffes de bruyère crépelée qui, usinée sous le soleil, demeurent sombres. Un deuil éclatant s'étale sur cette contrée que les floraisons joyeuses n'émaillent pas et qui, l'hiver comme l'été, toujours noire, hirsute, sévère, avec ses eaux croupissantes, ses marais qui ne croient au mouvement que pour se refermer plus loin, les meilleures cavités de ses tourbières, absorbe la lumière au lieu de la réfléchir.

La mer et le désert, cette autre mer, sont les seules images qui viennent à la pensée, devant cette monotonie et cette grandeur. Aucun oiseau, hormis la becasse, la gelinotte, le courlis et la poule d'eau, ne fait entendre ici son coup d'aile ; l'air et la terre sont muets ; l'éternelle plainte du vent, aigre et effarée, rompt uniquement l'accablement sourd de silence. Ce qui tantôt n'était qu'une faible ouaille à présent sur nous des hivernes glacées ; les averses de novembre ont à peine cette fraîcheur dans les villes ; et, sous les bourrasques rafales, les herbes et les petits arbres de la route se tordent, entrechoqués. Cependant, à l'extrême horizon, sur notre gauche, l'Hertogenwald se déploie toujours avec l'inébranlable de ses immobiles masses noires, pareilles à l'entablement de la vaste corniche sérienne ; comme une borne gigantesque, la forêt semble ici-bas indiquer le délimitement de la fagne ; et, toute vide, barrée seulement par la grande route d'Espen, avec les six à huit maisons d'Ensival perdues dans la saillie de ses frondaisons, l'imagination la peuple de monstres chimériques, comme cette forêt des Ardennes où Shakespeare mettait des lions et des panthères.

Enfin nous touchons au point culminant de cette série de plateaux qui nous ont élevé à six cent quatre-vingt mètres au-dessus du niveau de la mer ; la montée faiblit ; devant nous un bouquet d'arbres laisse passer la pointe d'une flèche.

Il y a quelque quatre-vingts ans, un tailleur de Herbester, du nom de Michel Schmidt, égaré parmi les marécages et les tourbières, promit au ciel de bâtir une halte pour servir d'asile aux voyageurs, s'il échappait à la mort et retrouvait ses chemins. Sa prière fut entendue ; il se construisit un abri surmonté d'un petit clocher ; et le reste de sa vie, de moment

en trouver, il agitait une cloche dont les sons se prolongeaient à travers les dangereuses solitudes. Surtout les nuits de tourmente, il ne cessait de sonner, et souvent des cris appelaient, gémissants, de pauvres diables qui venaient frapper au seuil de sa cabane, guidés par le balancement de la cloche tutélaire. Cette touchante et miséricordieuse pensée d'un brave homme a fini par donner naissance à la petite station de Fischbach, que, par un pieux hommage à la mémoire du vieux tailleur, on continue à appeler la Baraque Michel.

Le hameau ne se compose en réalité que d'une seule maison, une pauvre maison basse et trapue, que trois chambres inégales divisent au rez-de-chaussée; en face, de l'autre côté de la route, s'élèvent un hangar et une écurie où relayent les chevaux de la malle-poste d'Espen à Malmédy; un peu sur la droite du corps de logis, une chapelle, dédiée à la Vierge et construite par un Henri Fischbach de Starchot, chevalier. — C'est le nom réel du hameau — érige cette flèche que nous aperçevions il y a un instant; enfin, il quelques pas plus loin, le Dépôt de la Guerre a fait construire une chambre pour la triangulation du sol belge.

LA BARAQUE MICHEL.

Toute la vie de cet humble ermite se concentre le matin au final solennel, dès le crépuscule, dans le petit clocher: mais si le campanile du bon Michel si le final s'éteignent plus; le bureau hospitalier est lui-même devenu une modeste auberge où, en attendant que notre hôtesse achève de broyer son pinotin, nous avalons des bouchées fourrées de tranches de jambon. Le feu nous a pénétré; nous nous chauffons à un maigre feu de tourbe que la maîtresse de la maison, une figure triste, pâle, la tête enveloppée d'une capeline, vient de recharger pour nous; et l'homme, petit, rude, taciturne, le mine sérieuse et lente, avec un flot de barbe fauve sur la poitrine, nous parle des Fagnes, de l'hiver qui les sépare du reste du monde, d'un pauvre couple de fermiers naguère ensevelis dans les neiges, de bons d'autres demeurés là, perdus et égarés, pour s'être aventurés dans l'obscurité où n'avoit pas suivi les sentes frayées, si vagues elles-mêmes, bientôt effacées. Il n'est pas rare qu'en juin l'eau gèle dans les seaux de la maison; les arbres se dentellent alors de congélations; et une couche de givre craquant à travers la plaine une fine guipure blanche, dont on ne voit pas la fin.

Notre repas terminé, nous risquons une course le long des fondrières d'une lointe

explosive pour l'extraction de la tourbe. A tout instant le sol se *dérobe* sous nos pieds; nous enfonçons *jusqu'à* la cheville *dans des* tourbières noires; l'eau, aux endroits les moins spongieux, rejaillit en éclaboussures et en fusées sous nos semelles. Mais une vue merveilleuse nous paye de nos courtes peines : là-bas, dans la mouvée, quatre lieues de pays, cueillies par les mêlés secs, se déroulent en rayons verts et blonds. Toujours derrière la ligne des bois, d'autres crêtes se massent et ondoient, par zones interminables qui dessinent au bas du ciel comme des degrés géants et font se perdre ensuite dans les lacs gris perle, amorcés et roses des vapeurs suspendues par l'air. Et quand nous ramenons nos regards autour de nous, les Fagnes, teintes, solennelles, insultées, sans un scintillement d'insecte ni un battement d'ailes, nous paraissent plus désolées encore, après cette lumière des espaces. En tous sens elles s'étendent trouées d'excavations noires, bérissées de petits tas de tourbes séchant au soleil et barrées par les grands canaux sombres des eaux mortes.

Nous sabrons d'un mélancolique adieu la baraque et nous remontons en voiture. Une barque de pêcheur se dresse à notre gauche; elle emboîte une plaque de fer rouillée sur laquelle un aigle à deux effacé profile son ombre; et l'héraldique roi des oiseaux nous ouvre le seuil de la Prusse.

Tout de suite l'aspect de la contrée change. Ce sont les Fagnes encore, mais trouées déjà par les plantations de sapins : alors que la Belgique se *résigne* à ne rien tenter pour combattre la stérilité de cette région perdue, le gouvernement prussien *défriche* et *assainit* graduellement le grand terre *reconnu*; et les sombres haies de bois entre lesquelles commence à se *dérouler* la route qui descend vers Malmédy sont comme la prise de possession définitive d'un sol qui semblait fermé pour l'agriculture. Au bout d'une demi-heure, les premières cultures apparaissent, tigrant de carrés verts et jaunes les bosses noires de la bruyère; un troupeau de vaches pâit une herbe encore rare, mais qui se multiplie de pouce en pouce; et la musique des clarines qu'elles balancent à leur cou nous suit à travers le bourdonnement des roues. Puis une métairie bourdie en tuyaux se *quadrille* de bâtiments d'autres maisons, d'un aspect terreux, sortent des massifs d'arbres qui les *enbagnent*; une bande d'oiseaux pirelle dans un *buisson*; et la route devale plus rapide, écrivant des lacets réglés autour d'un ravin profond, dont les végétations touffues s'échelonnent sous nous, échelonnées d'une pluie de clarté.

La procession rabougrie des pâtres sorbiers qui depuis Jalhay n'a pas cessé de défiler au bord du chemin, maintenant s'égrène de feuillages nourris; à notre droite, le sol s'écroule de masses rocheuses que la tranchée a entaillées; en même temps le vent se lève, et tout à coup, au bas de l'entonnoir, Malmédy groupe ses tanneries, ses usines et ses maisons dans le crépuscule qui tombe, allumé par les cuivres du couchant. Pendant qu'à l'auberge, une vieille et appétissante *bouillerie de pommes* de terre nous prépare la truite et la *côtelette* que nous arrosons d'une *bole* de Moselle, nous signons en riant par les rues; on ruisselet les longe et par endroits les coupe diagonalement, sous des planches aboutées qui permettent la circulation du voisinage; le hennissement de l'eau, le pétarrement des bouts qui restent de pâturage, les roulements traînés de porte en porte font une soudaine symphonie au silence de la petite ville engourdie par les approches du sommeil; et un personnage rigot, hélas! barbu comme un fleuve, en uniforme bleu tarquin à boutons d'argent, tout rouge, une ligne sur l'épaule, montant du bas droit une grande femme sèche et portant à l'autre bras un cerbillon. Ce *digne* gendarme prussien, car c'en est un, regagne paisiblement sa caserne, après une partie de pêche dont il fera griller tout à l'heure le produit à la poêle.

Malmédy ne nous écarte pas sensiblement de la Belgique; autrefois elle faisait partie du

pays de Stavelot ; et le jargon tudesque n'y a pas tué le dialecte wallon. Tout en dépeçant les chairs savoureuses de notre truie, nous nous réjouissons d'entendre sonner à nos oreilles les rudes consonnes du parler ardennais ; et c'est l'esprit satisfait, l'estomac apaisé, que nous reprenons notre berlingot et que, dans la nuit tiède, parfumée par les fragrances résineuses des bois et des prés, nous roulons vers la frontière où, au bout d'une couple d'heures, les gabelous brusquement surgissent de l'ombre, le mousquet en bandoulière : mais rien ne trahit dans notre existence la marmite et le dîner ; au surplus homme s'avise dans le chapeau du fiacre, et nous gravissons paisiblement la dernière côte, au bout de laquelle l'hôtellerie met en travers de la route son pittoresque pignon.

IX

La dîme des lards. — Stavelot. — Bière et salpêtre. — L'abbaye. — La vénerie. — Monastère. — Empire. — Le Pont de Quarreux. — Norroy-le-Veneur. — Montjardin. — Rencontre. — Aisy-sur-Aisy. — Un chêne aux quatre-vingts cornes. — Lambert. — Arrivée à Condroz-au-Pont.

Le mugissement des bœufs nous pour nous la *dîme* : nous nous éveillons à Stavelot, dans une chambrette tendue de papier à bouquets roses ; une lumière déjà haute, tamisée par des rideaux de mousseline, glisse sur les courtines miraculeusement blanches de notre chevet ; des mouches entre-heurtées s'exhale une odeur vague de pommes mûres.

L'échappée qui s'ensuit dans nos fenêtres, au bout de rue caboche et frappée d'ombres portes de maisons, avec de grands toits en auvent et des façades faites ventre par-dessus l'ourlet mince des trottoirs, nous donne l'envie de déambuler par la ville. C'est vraiment que nous enflons d'abord nous conduit à une petite place en pente, décorée d'une fontaine dont l'entablement s'ornemente de fraises silhouettes de loups, par allusion sans doute aux origines de Stavelot (Stabulum), bâtie dans un lieu sauvage hanté par les hardes errantes. Puis nous tombons sur une file de petites figures furtives et pressées, en qui nous devinons des dévotes matinales, et qui nous acheminent à leur suite vers une affreuse église sous, l'église paroissiale. Nous n'ignorons pas que le trésor de ce sanctuaire possède deux admirables reliquaires ; le *sacristain*, que nous allons chercher au fond d'une *chambellerie*, nous exhibe successivement la châsse de saint Remacle, une merveille de l'orfèvrerie du quatorzième siècle, et le buste en argent de saint Poppo, à mi-corps, posé sur un socle historié de curieuses et délicates ciselures.

Ces pieux objets nous reportent au temps où Stavelot, siège de l'antique abbaye fondée par saint Remacle, avec ses puissantes abbés, princes du Saint-Empire et comtes de Logne, ses vingt lieues de tour, ses trente mille habitants et sa « prévôtérie » de Malmédy, formait la capitale d'un petit Etat. Plus rien n'évoque cette lointaine grandeur ; le palais des abbés a disparu dans les reconstructions de l'abbaye, au siècle dernier, et celle-ci n'est connaître en un hospice ; la primatiale tour carrée de la vieille église abbatiale, avec sa flèche contrefaite par les ouragans, elle-même a été par servir de magasin d'écorces.

Mais, dépossédée de ses gloires, la cité des fastueux prélats s'est recomposé, grâce les calmes activités de son industrie, une physionomie originale ; la montagne lui fournit en abondance les écorces dont elle a besoin pour ses tanneries ; et jusqu'au cœur de la ville se dressent les grandes cours fermées et basses, entourées de séchoirs aux claires-voies desquels d'innombrables peaux de bête conservent la forme animale. De basse en basse, par des ruisseaux cuillotières de caboches, le sirop des étoiles et terres rues dégringole les

perles et en débouche à l'Ambève, qui dans ses sauts brusques reflète des plans superposés de maisons, des pignons bien d'aplomb, le joli feuillé des façades et des toits étagés sur le versant, parmi les touffes fleuries des vieux jardins.

Nous montons dans ces tortilles d'impasses et de ruelles, quelquefois nous effaçant pour livrer passage à une file de vaches conduites par un petit pâtre et traînant leurs museaux à l'odeur des pâturages voisins, d'autres fois admirant le caprice des architectures en retrait ou en saillie, bizarres, déjetées, tassées, cupidement cherchées de toits à lucarnes et la plupart abritées contre le vent et l'averse par des revêtements d'ardoises ou des bardeaux de bois juxtaposés.

SORTIE DE LIÈGE.

En route! en route! L'étape est longue d'ici à Barvaux où nous coucherons ce soir; mais la rivière nous tiendra compagnie, tout au moins jusqu'à Comblain-au-Pont, nous faisant trouver toutes les lieues.

C'est elle en effet, c'est l'Ambève, tour à tour riante ou morose, qui va nous servir de guide dans cette excursion nouvelle et dont les capricieuses sinuosités nous révéleront des paysages inespérés. D'abord elle serpente dans des fonds, se perd en des rochers, miroite à travers des défilés dans les rares éclaircies du ciel, à notre gauche : près la route s'élève : nous longeons la berge : les petites bandes que nous dominons rapidement s'étagent au-dessus de nous; et des prés, de larges nappes étoilées de marguerites déroulent jusqu'aux galets découverts par l'abaissement des eaux. En automne, après les grandes pluies qu'amènent les vents d'ouest, le flot, sans cesse grossi par les affluents de la montagne, bouillonne avec impétuosité à travers ce large couloir, barrant de ses écumes tout l'espace compris entre les deux rives et souvent envahissant les prairies bordées par la route. Mais, pour le moment, les urnes du ciel semblent taries : l'air sec brûle et poudroie par-dessus les eaux claires et moirées qui ne parviennent pas à gagner les bords.

[illegible] LA MAISON [illegible]

Bientôt de nouvelles collines croisent leurs cols; la Salm glougloute au goulet d'un ravin et vient s'unir à l'Ambève, comme des paliers qui feraient se répandre les eaux, des ponts ouvrent leurs arches grises dans l'encaissement du site, donnant à la gorge sa dénomination de Trois-Ponts. Cette Salm est, avec l'Aire et le Hoëgne, une des grandes rivières à truites du pays; son chasse sans trêve traque le frétillant poisson à travers les cailloux frileux qui sont rentrer argenté; on le pêche à la mouche ou avec des filets dont les mailles ont l'espacement réglementaire d'un pouce.

Puis le tableau change; par moments la rivière se dérobe; des taillis profonds en interceptent la vue; on la voit lointaine derrière les rideaux de chèvrefeuilles, les touffes fougueuses, les chênes et les bouquets de cytises qui garnissent la rive. Tout à l'heure elle va prendre son élan pour franchir le saut de cette cascade de Coo, créée par les

VUE DE STAVELOT.

voisins de Stavelot, et qui demeure toujours une des célébrités de la contrée. Un pont rustique en cet endroit, du haut duquel les Vosges riveraines lançaient autrefois dans les écumes de malheureux chiens qui savaient allaient se fracasser sur les roches du fond et qu'on regardait tournoyer à travers le cabrement des eaux. Pour avoir été entaillée dans la montagne par la main des hommes, la chute, surtout après un de ces fréquents orages qui font rouler les avalanches le long des pentes, n'en reste pas moins un admirable

LE DU BOUCHET.

spectacle. La cascade s'écoule d'une hauteur de vingt mètres, brisée en deux tronçons par la pile qui soutient la double arche du pont ; mais, tandis que l'un de ces tronçons se rue comme une trombe, avec un grondement de tonnerre, l'autre se forme plus qu'une cascatelle qui devine la force du courant ; puis tous deux se rejoignent dans les bouillons de la cuve creusée par l'éternelle retombée de la gerbe principale.

Nous traversons la Gleize, groupe sur un mamelon autour d'une antique et minuscule

église dont le clocher, ni-décrit par le vent, se penche sur les flancs d'un de ces humbles et touchants cimetières de campagne, tout rempli d'ombre, avec des croix rongées de mousses et des tertres englouti sous les herbes.

Maintenant l'Ambléve coule lentement, entre des monts verts dont les croupes bossellent l'horizon ; une côte s'escarpe à travers bois, puis descend tout le versant d'une allée ; et jusqu'à Stoumont les talus s'enflamment des coupes pourprées de la digitale.

Tandis que la voiture contourne seule par la grande route et va nous attendre à une demi-lieue de là, nous arpentons les ruelles du joli village, grimpant et dégringolant les bosses sur lesquelles s'éparpillent ses petites bordes, spacieuses de larges dalles de schiste. L'industrie locale a donné ici aux habitations une physionomie particulière : presque toutes appuient leurs toitures sur des piliers en bois, chaumières à la base, avec la maison en retrait entre deux avant-corps qui servent pour l'étable et pour la grange ; et les murs, faits de hardeuse recouverts de bossillage, avec une couche de plâtre par-dessus, entrecoupent extérieurement leurs palissons, comme les pièces d'une armature. Dans un fond, par delà un vieux moulin dont la roue sème dans l'air l'éclaboussement d'une plaie de pierreries, les huttes en torchis de Targnon, un pauvre hameau du bord de l'eau, tout délabré et noirci de vétusté et de misère, semblent faire de leurs toits délimités un support à la chapelle chétive qui a poussé là son clocher de travers, comme un chapeau de pierrot ivre, si basse d'ailleurs qu'on voit s'encadrer, à travers ses vitres poudreuses et tapissées de toiles d'araignée, l'argile émiée et croulante des murs rongés à l'intérieur.

CHAPELLE A MONTAGNE.

A peine a-t-on quitté les solitaires chaumières, qu'une trépidation secoue le sol ; le strident d'un sifflet déchire l'air ; un train passe en soufflant ses flocons de vapeur ; et la première station d'un embranchement de ligne (de Stoumont à Rivage) découpe sa silhouette rouge sur les vertes perspectives de la vallée. Un remblai prolonge à présent sa voie rectiligne, parallèlement à la route, à travers le pittoresque désordre du paysage, dont naguère encore les ressauts et les ondulations accompagnaient si délicieusement la sauvagerie de cette partie de l'Ambléve. C'est le commencement de la dévastation qui guette ces nobles et beaux paysages, promis à l'utilisation industrielle et que bientôt plus rien ne pourra sauver. Cependant l'usine nous donne toujours son grand versant boisé, aux parois duquel s'accrochent des taillis si touffus que leurs végétations ne laissent point apercevoir l'ouverture du roc, et que la montagne a l'air de balancer par-dessus les mirages de l'eau les profonds rouleaux d'une forêt suspendue. Plus bas, le Fond de Quarreux, un amoncellement de blocs éboulés, comme des morceaux de puits, des tables de marbre ou des chapiteaux de colonnes qu'un cataclysme aurait confondus, obstrue la rivière d'une minuterie de chaos, parmi les écumes et le bouillonnement du flot ; l'hiver surtout, au bas des roches dépouillées, sous l'aigre clarté des ciels lourds, l'enfreit se dramatise parmi les inquiétants profils des énormes pierres qui, dans les batailles du jour et de l'ombre, prennent de chimériques apparences ; et, un peu plus loin, cette solitude de nature farouchement recommence dans les bouleversements d'un lit de torrent, le ru Dorneux, grossi par le ruissellement d'une

quantité de petits affluents et qui descend des hauteurs du Vert-Bonhon. Les quartiers de rues partant entassent des barraques entre ses bords ; mais, à mesure qu'on se rapproche de la « chaudière » creusée par les eaux à l'endroit où elles s'étranglent de la montagne, leurs masses finissent par se superposer comme des entassements. Cette chaudière, ainsi baptisée par l'imagination populaire, forme une vaste profondeur, au fond d'une roumbaure entaillée par le cours constant

de ruisseau et petit à petit s'est emplie de tous de rochers, de marbre et de métaux, dans un caprice échevelé de colorations.

Nous disions Nouveaux : au lieu de découpés, dans l'ombre et le verdissement des pentes, les façades blanches de Montjardin, avec leurs volets effilés, leur tourelle d'angle aiguë en poivrière et le petit donjon délicieux qui se hausse par-dessus les cheminées, délicieux motif pour une aquarelle romantique et dont la rivière reflète dans ses deux-tiers chutes les épis-neurs touffus et les arbrisseaux transparents. En outre ruines, mais diabo-

ligne rebelle, et deux la légende ne s'est pas effacée des mémoires, s'érigeait autrefois sur la rive opposée. Une histoire d'amour et de sacrilège s'y rattache, celle d'une jeune demoiselle aimée par le terrible seigneur du pays et qui, sur le point d'être prise dans cette traque où elle était la proie et où déjà sonnait l'hallali triomphant de l'ouvrage voisin, eut soudain la pensée de se mettre sous la protection de la sainte Hostie. Le couteau transperça le symbole sacré et presque aussitôt le manoir d'une lieue se fendit sous les foudres du courroux céleste. Alors aussi, dit-on, des ruines fumantes on vit monter vers le ciel l'âme de la jeune fille.

Puis Renaud-sans-Peur aligna le long de sa jetée en pierre, dans une enfoncement de rainbogne, la file inégale de ses maisons; trois grottes rugies l'une au-dessus de l'autre ont donné au village un renom que suffirait à justifier l'étrange ruissure de sa physionomie; et tout à coup la vallée s'élargit; le mur rocheux qui régnait à gauche faiblit et recule; les monts de droite, au contraire, commencent à dessiner la superbe vallée de leurs contreforts; et nous gagnons Anseylle, les yeux emplis par les magnifiques architectures de ces grands blocs superposés. Anseylle! En entrant une fois la légende, d'un coup de baguette magique, fait sortir des décombres du passé la rose d'amour et de sang. Là haut, sur l'emplacement des ruines dont lézardent se couronne le roc, se dressait la demeure féodale de Raoul de Beaufresne. Blanche de Montfort était sa fiancée. Il arriva qu'un jour, le seigneur au jeu des armes gagna au joyau vivant, la belle Mathilde de Rouzac, pour laquelle il délaissa celle qui déjà s'était unie à lui par les saintes promesses. Ce fut cette fois au jeu des armes où il trouva la mort. Blanche poignarda l'infidèle et pour laver sa disgrâce, ensuite la plongea au cœur de sa rivale. On n'a jamais vu de légende aussi fantasque; aussi, tous les ans, deux mois avant le Fauconnet, à l'heure des crimes et de l'expiation, un mystère remplit d'effroi les gens de la contrée qui, à la cime du mont, aperçoivent la forme blanche d'une femme sortant parmi les pierres et les végétations. L'ombre défaille sous le fais de deux cadavres : c'est Blanche de Montfort qui pleure avec ses victimes. Puis le chant du coq retentit dans la vallée : c'est le matin, et on dirait qu'un nuage blanc s'est détaché de la roche et a roulé le long des pentes. Blanche s'est précipitée dans la rivière.

Toujours est-il qu'un manoir existe là, le château d'Anthisne qui lui-même peut-être remplaça en ces mêmes lieux une colonie romaine : « Ad Aleva » et on se rappelle la ruse de guerre que rapporte le « Vita Agilolfi » au cinquième siècle, Charles Martel, pour surprendre l'ennemi, imagina de recouvrir ses soldats de branchages verts. Les Neustriens, voyant cette forêt en marche, furent terrifiés et se laissèrent tailler en pièces, comme il arriva pour les soldats de Childebert et ceux de Macbeth.

Des ballades d'écuelles et de chapeaux de paille dans la grande rue bordée d'auberges coquettes, un flot d'enfants et de jeunes filles qui jouent à la roquette ou au cerceau, et, sur le seuil des hôtelleries, de grosses dames lisses, roulant de leur carrure la largeur des bancs, nous donnent un pays de villégiature dans la contrée peuplée de ses souvenirs. Tentons nous résister aux séductions de ce séjour civilisé pour nous replonger dans le chaos et les surprises de la vallée et goûter jusqu'au bout les enchantements de cette Ambleve encaissante qu'il nous faudra quitter bientôt en plaisir qui nous quittera pour finir sa jeunesse vers l'Ourthe.

D'ailleurs la journée s'achève; au-dessus de nous, les corneilles déploient leur grand éventail noir dans l'or roux du crépuscule; et comme des fantômes, les femmes coiffées retournent à leurs cures entre les arbres; il nous faut regagner de vitesse avec la nuit, qui tombera dans une heure. Et, d'un tout sentier dont l'élargissement rythmique résonne dans la paix du paysage, notre carrossier serpente le talus de route grise qui côtoie la rivière allongée par les flammes roses du couchant.

Sur l'autre rive court une interruption [illegible] de rochers, hardiesquisée de cités dentelées en taillée à pointe droite, avec ses calcaires gris saillants comme des vertèbres, ses stratifications superposées comme des tables de pierre, ses bancs revêtus à forme de bastions et de terrasses, ses vagues sillonnées d'animaux chimériques en serpents sur le sable, et sillonnés ses parois boisées, entalant de proche en proche sous le voisin des

[illegible] DES QUAIS DES ARDENNES.

végétations. Dans la région des grands vols, si haut qu'une chaleur de soleil la fait encore fleurir par-dessus les horizons accidentés, une carrasse de chênes fort, en hauteur par de mur, dont les ouvertures ont l'air de portes ouvertes aux hordes du vent, se tient suspendu comme le tablier d'un pont-levis qui, pour s'abaisser par l'espace et laisser s'écouler le tourbillon des spectres, attendrait l'heure fatidique des sorcets. Non loin, au reste de tour s'accroche au roc, parmi les éboulements et la déliquescence des ruines, C'est tout ce qui subsiste de la voûte demeure du Sanglier des Ardennes, sur laquelle plane aussi,

comme un reflet d'épopée, le souvenir plus lointain des quatre fils Aymon. Mais cette vision héroïque à peine a rempli dans le cerveau la pénombre des vieilles légendes, qu'elle se dissout parmi les réalités magiques des feuillages et des eaux. Un petit village, Anthée, bouille dans le soir ses toits d'ardoises, desquels monte la rumeur des ménages; et les dernières lenteurs de la journée se mêlent aux claquets de la rivière le long des barrages.

Toutes les gloires de la haut ne valent pas le repos d'activité qui, chez ces humbles riverains, accompagne la rentrée au foyer, après le labeur lourd de la carrière et du chantier. Et, autour d'eux, les grands rideaux d'arbres, les îlots fleuris, la musique des cascatelles encadrent d'un décor d'idylle les approches lentes du sommeil. Maintenant le roche s'escarpe à notre gauche, toute droite par moments, avec de grands blocs demi-détachés; et, dans le noir des ravines, de puissantes masses cuivreuses semblent réverbérer encore les flammes solaires qui les ont brûlées tout le jour. Au loin les maisons de Coubkin-au-Pont se piquent de lumières; on allume les lampes; il règne juste assez de jour pour nous permettre de saluer d'un dernier regard les soubresauts d'un énorme promontoire rocheux en saillie par-dessus les toits qui avoisinent la gare; et, tandis que notre attelage regagne par Spetmont et Louvignié son écurie de Dollain, nous nous jetons dans un train qui passe et qui, au bout d'une demi-heure, nous décharge à Bertrix, cette étape inutile des excursions dans le Luxembourg.

L'ABLIME DE FRÛ.

LE LUXEMBOURG

CHATEAU DES MOY (ARDEN.

LE LUXEMBOURG

I

Environs. — Une ville dans un trou : Bouillon. — Du Mahyant à La Roche. — En barque. — Visite aux ruines. Rendez-vous historiques. — Le château de jadis.

Barvaux est la première marche de la rude contrée luxembourgeoise quand on l'aborde par l'Ourthe, la sœur de cette autre sauvage et fière rivière, la Somme, ravale échappée du gîte des monts et qui gonfle et se cabre, écumante et noire, dans la nuit des défilés. L'endroit sent la grange et la sablière, rêve sèche et paysanne odeur de paille et d'avoine digérées qui particularise l'air en ces plaines où les végétations grasses ne poussent pas, mais seulement les céréales et les pauvresses graminées. Des laboureurs, des fermiers, des hommes de la terre habitent les grosses « censes » carrées, ramassées, hâtives en moellons, aux bancs taits de schistes, dans ces territoires où les anciens âges laissèrent des vestiges. Il existe à Wéris, non loin, sur le plateau des Tailles, un dolmen, qui évoque avec certitude les deux premiers et dernier âges mégalithiques en Belgique. Ce même plateau est aussi

pour ses richesses minérales. Rhaïn s'arrête, pensif, la seule localité de l'Europe d'où s'extrait la véritable « pierre à rasoir ». On y trouve aussi des pépites d'or, mais en quantité trop minime pour qu'on ait pu songer à une exploitation sérieuse.

Un peu en dehors de Buxton une côte se dresse, au pied d'une butte ronde et légèrement striée de parallèles, et dont les contreforts s'épandent à l'Ouest, dans la direction de Derby. On peut gagner par là cette étonnante petite ville, encaissée dans la montagne comme en un poing; mais l'abord est plus beau par la route qui, toujours montante, finit par surplomber le trou sévère, un marbre et grêle entourant au fond duquel inopinément, à cent pieds sous soi, on voit des toits, des ponts, un château, une église et, coupant en deux la rue, le bleuissement pâle de l'eau. Avec les versants du fond, les terrasses en gradins, les plaques violettes des faîtes en ardoises, les bouillements gris du pavé, les minuscules silhouettes des hommes et des voitures, grosses fourmis noires et brunes, c'est comme l'illusion d'un coin de terre et d'humanité, perdu loin dans l'espace et dans le temps. Une rampe descend au cœur de l'agglomération, comme une échelle de corde jetée d'en haut pour rattacher la petite vie intermittente de l'habitant au reste du monde. Par là passe la circulation, vont les attelages à bœufs, pénètrent le bien et le mal de nos civilisations qui, même en cette cuve à ciel ouvert, avec un demi-crépuscule pour couvercle, sèment la fièvre et la folie. Derby a une justice de paix, une école, une mairie, des promenades, une ou deux hôtelleries et des cafés. Derby exploite mines de fer et de plomb aux alentours. Et pourtant ce rien de ville, ancienne prévôté et châtellenie des ducs d'Ursel, qui y ont gardé leurs tourelles, mais arrangées selon le mauvais goût moderne, tiendrait sans trop de gêne dans la place du Carrousel.

Nous gagnons par la chaussée Petit-Bux et Monneville; l'Ourthe tout à l'heure nous rejoindra à Deulin, d'où nous nous dirigerons sur Rouville et Melreux, en laissant à droite les grands horizons mouvants de Marche. A Melreux, la malle-poste qui dessert La Roche n'attelle que deux fois le jour; l'après-midi s'avance; et nous ne voudrions pas manquer l'entrée de la ville avant la tombée du jour. Nous prêtons donc l'oreille aux offres d'un gamin hissé sur le siège d'une carriole et qui, moyennant dix francs, prix fixe, à ce que nous dit l'auberge, mettra de l'épinage, nous mettra au pied des rochers, avant le coucher du soleil. A peine installés sur la molesquine des banquettes, le kiosk s'allonge d'un trot sonore, roule par moments dans les branards aux ongulades du petit cocher, qui, d'un « hue, Louis! » ravivent encore les cinglades du fouet. Ce bout d'homme, quinze ans à peine, brûlé comme un mercenaire, la mine hardie, a ceinturé le diable au corps; son unique préoccupation est de dépasser la concurrence, un cabriolet qui se devine tout, avec une charge de voyageurs; et nous fuisons sur les cailloux comme une lorgne à la poursuite des wagons. Le drôle, en outre, crache, chante, harpe aux cahots des roues de pépiat. En moins d'une heure il vide six verres; il rendrait des points aux femmes de Cos, connues pour leur goût de genièvre; et nous dépassons Hotton, l'Ourthe, à notre gauche, coulant entre des roches et des prés; Hampteau et ses bois dévalent dans la poussière des routes; le traditionnel relais de Rendeux nous retient un instant parmi un grouillis-grouillot de voitures et de diligences.

Jusque-là le paysage est une idylle dans du gris et de la verdure; les roches du fond de l'eau, droites, peu tourmentées, d'un gris bleuté d'ardoise, s'entrecoupent de bois; la rivière, mouchetée d'or par les feuillages ensoleillés, roule de l'ombre et du silence. Et, pour ajouter à ces champêtres délices, le fumet des frênes coupés mêle aux rires des femmes, le hurah sur la foin, fument les fumiers grillés; ailleurs on charge les chariots. Puis la vallée s'élargit: Barvaux, en face de nous, étage à mi-côte ses deux tiers de maisons; et un

énorme promontoire boisé fait obliquer la route, reliée au village par un pont. Tout là-haut, dans les chênes, une chapelle pointue se fléche; c'est Montaigu, célèbre pour les dévotions à Saint-Thibaut, un saint du onzième siècle, grand guérisseur de maux, mais surtout grand retrouveur d'objets. (Le saint d'Saint Thibô qui leu lûs et qui n'trouve rin nû.) Une fois l'an les pélerins, en longues files, gravissent le petit sentier qui roule au flanc des monts et chemine à l'orniére, sur ce coupeau qu'une forteresse couronnait, au temps du comte de Montaigu. A présent il n'y a plus dans cette ruine et cette solitude qu'un vieil homme, nourri par la charité des fidéles, tout seul, en plein ciel, il vit là les livres et les rites, perpétuant la tradition des croyances du lieu, sans barbe blanche ni bure, car tout s'en va, même ces attributs essentiels des primitifs anachorètes. D'où vient-il? Personne ne le sait. L'autre ermite étant mort, celui-ci apparut, misérable, en souquenille, l'air paterne. Quelquefois, quand ses provisions sont à bout, on le voit descendre la montagne: la faim mène le chasse vers la vallée; et le reste du temps il jeûne pour les infirmités du monde, expiant peut-être aussi quelque ancien péché.

Cette singularité d'un ermitage s'ajoute, pour ce pays de Marcourt, à une autre sorte d'illustration: c'est ici, sur la bonne poupée de chaussées et de petites maisons, que naquit la citoyenne Théodore de Mérimont, dans le nom de laquelle se sont altérées les syllabes du village natal. Un jour, déjà membre de la rouge société, elle revint au toit paternel, pour en repartir bientôt après et se faire arrêter à Liége. La petite laine rose des brayères, cueillie en courant par la pauvre fille, folle de son corps, de son âme et de tout, n'eut pas le temps de sécher à son ouvrage: le vent d'exil l'emporta.

Le grand épaulement du Montaigu domine l'extrême saillie d'un long mur rocheux, à travers lequel la route développe son lacet gris et qui paraît percé de cheminées de mines. Devant nous, la perspective s'accidente: par delà les coupes vertes des cimes, d'autres crêtes montent, foncent, semblent capitonner les lointains: des combes ombreuses s'ouvrent aux murs scintillants pour se refermer ensuite sur leur faîte mousseux. Par moments l'horizon n'est plus qu'un trou clair dans l'appondissement de la gorge: déjà s'annoncent les soubresauts violents des sites de Hérou et de Malaige; et une grandeur vient à cette nature que l'homme n'a pas désensauvagée et qui réserve aux curiosités de la genèse. Après Jupille et Queue-de-Vache, la montagne, sur l'autre rive, fait un long contour, marchetée sur le plateau par les maisons de Grille, le hameau bien nommé, perdu dans les plaines de l'air; puis le roc, au bord de la route, s'avance en un dernier remblai; une crevasse fend le bloc, comme un porche; et brusquement, par un coup de théâtre que rien n'égale, la Roche apparaît dans un fond, avec la vallée lumineuse de la rivière, la grande échine pelée de la côte du Gravier et, sur une butte crevassée à pans droits, les parapets et les tours d'un vieux burg sourcilleux, merveilleusement démasqué par le vert des herbes et l'or brun des mousses. Un cri nous échappe: debout dans la carriole, nos regards embrassent cette ordonnance superbe d'une petite ville blottie dans son entonnoir de montagnes, au pied des ruines que les flammes éclatantes du soleil empourprent soudainement. Une lumière tranquille, légèrement assombrie déjà par les approches du crépuscule, qui en ce profond ravin tourne rapidement à la nuit, baigne la bousculade des petites maisons bariolées de rose et de pistache, dont les toits d'ardoises ont l'air de vestes déployées et s'empourprent de reflets de fournaise. Du côté de l'eau, des balcons en bois, des châssis de peinture, de frustes moellons bombardés, des logettes en surplomb, des bouts de courtils animent la perspective d'un fouillis de lignes heurtées. Et tout de suite, aux enseignes dont les gigantesques lettres noires rejaillissent les pignons, aux bâches vertes et grises tendues sur les patios d'hôtellerie, à un certain mouvement de la rue constellée de toilettes

chaînons, on a l'impression d'un séjour de villégiature. Une rumeur vague, le bruit des ménages, des rangements d'étable, des voix pieuses d'enfants montent du fond de la vallée, dans la chaleur de ce dernier rayon qui lentement décroît sur le vieux château et l'une après l'autre quitte ses tours déchiquetées. Bientôt la cime des montagnes demeure seule éclairée par-dessus la ville ; une ombre de moment en moment plus grise bouffie les profils solennels de la ruine ; les maisons s'enfoncent dans les boules du soir ; et au tintement d'une cloche qui sonne l'heure de la table d'hôte, nous franchissons enfin le pont suspendu, suit d'union entre les deux tronçons de la pittoresque bourgade.

A la Roche fleurit encore la patriarcale auberge, relais des diligences, comme au vieux temps. Celle que nous avons choisie s'ouvre à l'angle des deux rues, gaie de pont, propre, petite, accorte, exhalant par ses fenêtres une odeur de longues mangeailles. L'hôte, une bonne figure ouverte et joviale, en sarreau bleu, s'interrompt dans un marchandage de gants graillant sur le seuil, pour nous souhaiter la bienvenue, son chapeau de paille à la main ; et sa corpulente silhouette se détache sur l'enfoncement des cuisines, luisant par le galop des marmitons, rouges et les bras nus.

La merveilleuse réjouie du brave homme nous promet un plat de truites pour notre souper, et, tandis qu'on nous recommande cette nourriture périlleuse, nous profitons de la splendeur de cette fin de jour pour nous confier à la conduite d'un certain barbier, qui, exhibe avec l'enseigne du rasoir les fonctions de gardien du château, devenu propriété de l'État, il y a quelques lustres, moyennant la minime somme de mille francs. Une grille s'ouvre ; nous franchissons un porche égalé à des restes de tours crénelées, sur l'emplacement de la primitive herse ; et, au bout de la rampe qui conduit aux livre l'accès des cours et des salles, il semble que les siècles eux-mêmes sortent de la poussière pour nous accueillir et nous guider. Un puissant donjon carré se dresse, parmi les autres tours, comme un suzerain de briques et de moellons ; il appartient, celui-là, à cette forteresse du quinzième siècle devant laquelle l'évêque de Liège vint mettre le siège et qu'illustra le plaisant stratagème d'un des comtes de La Roche. La lutte s'éternisait de part et d'autre ; mais la famine commençait à ronger les gens du château ; et tout à coup, sur l'ordre du comte, un porc fut lâché, moreau, qu'on avait repu. La graisse de cet animal extraordinaire fit soupçonner des vivres en abondance derrière les remparts ; on désespéra de réduire des hommes si bien approvisionnés, et le Tribunal de paix, une noble ligue contre le viol, le meurtre, le *duel* et les querelles de seigneur à seigneur, et qui s'était armée pour chasser le comte Henri, rebelle à ses idées de pacificateur, en fut pour sa peine inutile.

Les guerres, la foudre et le temps ont taillé leurs coupes sombres dans cette hautaine demeure ; des salles d'armes, des chemins de ronde, des logis il ne subsiste que des pans de mur, des trous d'ombre et de feuillage, des tronçons de tours marbrés de lierres chevelus ; mais le songe du passé s'évoque, d'autant plus obsédant, de ces réalités lointaines au bout desquelles les yeux de l'esprit, à défaut des yeux du corps, perçoivent une humanité violente et fruste, avec des passions plus crudes, mais aussi des énergies plus hautes que les nôtres. Nous escaladons les marches écroulées d'escaliers disparus, nous grimpons sur des plates-formes qui finissent dans le vide, nous errons dans le labyrinthe des salles, des couloirs, des souterrains, les artères et les poumons du vieil organisme scléreux. Brusquement le sol manque sous nos pieds ; une baie s'est ouverte et découpe, comme en un cadre, les ramures de la ville, la rivière, les routes au loin, déjà lourds de nuit. L'Ourthe va et vient, coule, dans l'encerclement des rives, lui le tour de la ville, se bouche par delà la côte du Gravier, finalement passé sous Quatre-de-Vache. Bleue dans le soir, l'ossature du pays se dessine, puissante, hérissée, hiéroglyphe en deux grandes arêtes, entre elle du Gravier,

LA ROCHE.

avec ses étoiles de sculptures, ses statues parallèles, sa clôture de ramures vénérables, et, à l'opposé, la cime de Bièvre étagée en gradins sous la superposition de ces murs de terrasse. À gauche, Gentilly dresse sa masse, encadrée à sa base par les rampes de la route et plus haut par une tranchée, la route d'autrefois, que les morts de Hazé, au bourg de La Roche, suivent encore dans leur funèbre voyage au cimetière de Bourg-la. Voie de terre : chemin des morts. Nous sommes là en pays de légende et d'histoire : au centre-bas de la route actuelle, le roc s'écroule de ramures lézardes qui cloisonnent à son sein ; mais le plus célèbre est l'excavation en forme de siège où, prétend-on, le roi Pépin tenait son lit de justice, indice probable de quelque villa carolingienne dans ce pays de forêts et de chasse où plus tard devait s'élever la forteresse du onzième siècle.

Cependant, autour de nous, dans la nuit plus dense, les objets commencent à dessiner des aspects chimériques : une à une, les lampes s'allument derrière les vitres des maisons ; tout là-haut, vers Cielle, un bourdonnement sourd se dissout dans un reste de clarté. Nous regagnons l'hôtel ; du chevreuil et des truites nous font trouver savoureuses les fatigues de la journée ; mais il nous tarde de nous replonger dans la nuit et le silence des rues. La senteur de moyen âge montée des ruines nous a rempli le cerveau de rapsodies ; il nous semble, grâce aux ténèbres complices, que les siècles se sont immobilisés sur la petite cité merveilleuse, qu'elle n'est endormie il y a trois longtemps derrière ses maisons à pignons, ses pignons découpés par les lambourdes, ses balcons fenestrés faits pour les rayonnements roulades, et que tout à coup le son lointain de quelque trompe, parti des tours, va la réveiller dans la grande nuit des morts. Et, en effet, comme nous étouffons le bruit de nos pas pour mieux savourer l'immense douceur du silence, en cette folle illusion de poète où se berce notre imagination, une corne, embouchée par quelque d'invisible, souffle réellement par trois fois un rauque appel au bout de la rue pleine de songe. Cependant le pavé dressé sous un ciel lent, appesanti, lui aussi, par le sommeil ; une ferme grandit entre le noir empiètement des maisons ; et, au prochain carrefour, de nouveau la corne retentit, sourde, profonde, sortant le hallali des ombres par-dessus l'ombre où, depuis une éternité, s'est englouti le La Roche des comtes et des hauts faits d'armes. Alors, obéissant à cette injonction de protéger le logis, de peur de déroger par notre présence de vivants la tutrice assemblée des fantômes, nous regagnons sur la pointe des pieds l'hôtellerie muette, où tout dort comme dans le reste de la ville. Et seulement le lendemain, à notre réveil, après une nuit bourdonnante du ronflement de la trompe cornant l'heure en bronze, nous apercevrons que la silhouette spectrale aux bonds pas errants était celle du veilleur qui, l'été comme l'hiver, par les tourbes de neige aussi bien que par les nuages étoilés, mène de quartier en quartier, tard aux agnels, comme le bon ange protecteur des cheveux.

II

Les environs de La Roche. — Une promenade archéologique. — Les carrières de Bièvre. — Combourg des temps carolingiens. Hôtellerie et Redoute.

Par les prés et les vaux, par les bruyères qui, l'automne, s'emplissent du hoquetant des sangliers, les sentes sinueuses où galopent les hardes de chevreuils, et les ravines que le matinal rouge gueule de tonitruantes cascades, nous allons, en ce pays des grandes eaux, des grands vents et des grandes solitudes. Chaque promenade ici, quoi la dirige vers n'importe

quel point des lenteurs, point des airs d'expédition, surtout si, chasseur d'impressions éventuelles, on dédaigne les palatines du baromètre, quitte à affronter en chemin la bourrasque, les grêlons et les crues soudaines, dans un pays où les voies tracées sont rares et où, à travers l'interminable entrelacement des haliers, il faut marcher quelquefois pendant trois ou quatre heures avant de rencontrer un hameau.

Il nous en cuisit un jour que, partis par un ciel tourmenteux, d'où filtrait une bruine légère, nous cheminions la rampe qui monte vers Freyhen, côtoyant de ci les grands chênes moussus des futaies de La Roche, et de là une ténébreuse gorge dont à peine on voit le fond à travers les vertes vagues d'une mer de feuillage, si dense et si touffue qu'elle rejaillit jusque par-dessus la crête de la route. A mesure que se déroulait devant nous la côte, des brouillards s'élevaient de ces combes, en lueurs et pâles écharpes qui flottaient à la dérive du vent, par moments se condensaient pour former de croulantes architectures et d'autres fois se dissolvaient en fumées à la pointe des arbres. Puis toutes ces nuées éparses finirent par s'amonceler en lourdes masses plombées qui graduellement bouchèrent les perspectives; et l'humide brouillard, que nous avions bravé jusqu'ici, bientôt se changea en une pluie serrée dont les lames nous transperçaient. Cependant, à notre droite, la forêt, pénétrée, éloignait ses troncs comme des colonnes dans le bleuissement des chimères, nous mettait dans l'âme de telles joies que nous ne désespérions pas d'aller jusqu'au bout. Des troubles réseaux de fraîcheur s'évaporait pour nous la vision des grands bois druidiques, où, pareillement à ces terres et ondulantes buées, rampaient les funèbres émanations des sacrifices; et nous pensions ainsi à l'antique retour d'impénétrable horreur qui fit rêver le divin Shakspeare de bêtes farouches, de lions et de tigres rôdant dans les halliers de l'Ardenne, parmi le hérissement des palmiers.

D'ailleurs, une éclaircie pourrait trouer la sombre rampe du ciel; et nous regretterions alors la pusillanimité qui nous eût fait battre en retraite. Malheureusement cette espérance d'une embellie fut déçue: l'averse s'obstinant, nous rentrâmes à travers des trembles d'une qu'aggravaient encore les cataractes épanchées des arbres; et une certaine mélancolie nous envahissait quand, après une heure, nous entrevîmes enfin le salut sous les apparences d'une vaste métairie isolée au bout de la route, dans une échancrure des taillis. Une jeune femme au profil aiguisé de jeune louve ne consentit à aucun prix à nous allumer le feu de bruyères dont nous aurions eu si grand besoin pour sécher nos vêtements, mais, après nous avoir ordonné permis de nous asseoir dans la froide cuisine où elle épluchait des légumes, s'offrit à nous servir les barrières de l'enclos pour nous accourcir le chemin qui devait nous ramener à La Roche. Cette maison peu hospitalière, silencieuse et morne en ses larges cours, nous laissa, depuis l'impression de quelque chiffon de la fenêtre, percé bas des vitres et habité par des êtres cupides qui en défendaient les approches au voyageur. Alors commença pour nous, à travers de bourbeux ornières et des sentes quasi impraticables, une bataille furieuse contre les fourrés dont les ronces s'accrochaient à nos jambes comme des reptiles et dont les arbustes nous fouettaient le visage de leurs branches. Parfois nous roulions parmi des éboulis de pierres, trempés jusqu'aux chevilles par l'écume des ruisselets qui, de moment en moment, sourdaient, plus nombreux, des flancs de la montagne. De partout à présent jaillissaient ces filtrations; une rumeur d'eaux bruissantes, à chaque halte, nous emplissait les oreilles d'un long bourdonnement; et nous avions la sensation d'un complot mystérieux de la forêt ouvrant ses secrets réservoirs pour nous barrer la route par des lacs et des cascades où, en poussant un peu les choses à l'extrême, nous devions infailliblement trouver la mort.

A mesure que nous dévalions, ce bouillonnement de cascatelles augmentait, finissant par

fermer des rapides qui emportaient les terres et les cailloux ; et lorsqu'avec un petit frisson délicieux, sous le froid de nos habits devenus spongieux, nous parcourut la peau quand, d'un ravin encore invisible, monta le grondement d'un torrent, roulant avec un bruit de tonnerre lointain. Enfin une trouée s'ouvrit qui, obliquant dans la direction de la ville, laissait dévaler sur une côte d'or, en peu de temps, notre cinéma dégringolé jusqu'au cœur de l'agglomération, perclus, la chemise collant sur ce, si, de plus, tout entiers d'émotion, mais emportant de cette course accélérée comme la joie d'avoir surpris en leurs élaborations studieuses les génies cachés de la montagne.

LES ROCHERS DE HÉRON.

La Roche, pour le touriste vraiment épris de nature et de solitude, multiple les enchantements. Quand, après d'âpres passages et des alternatives d'escalades et de descentes, on voit enfin se dessiner les *profils* déchiquetés des célèbres rochers du Héron, dans les sauvageries d'un site aux routes pratiquées, exclusivement, de taillis profonds et perpétuant en tous sens le désordre des entrelacements sylvestres, il y a comme une vraie de prise de possession dans le charme et l'horreur de se sentir oublié et perdu, loin des vivants, parmi ces sauvages grandeurs d'un lointain chaos que ne déshonorent pas les feuilles basses et qui bien plaisir semblent réservées aux œuvres diaboliques d'un sanhédrin de sorcières. Ici les moins magiciennes pourraient faire bouillir dans leur chaudron, sans crainte d'être dérangées, les herbes desquelles s'engendrent les philtres. Immobile sur une patte, le mélancolique héron s'allonge au bord des eaux, comme l'âme et la sorcière de ces lieux désolés. Aucune rumeur n'y trouble le silence lourd des midis ; et seulement au crépuscule, à l'heure où la faim éveille

les hêtres des fourrés et des ravins, on entend monter dans l'air le glapissement d'un renard, le cri aigre de l'épervier ou le métallique battlement du chat-huant.

Au pied de cette éclatante falaise du Rivage, l'Ourthe, ramassée sur elle-même en un de ces tordions fantasques qui redoublent à mesure qu'on se rapproche du confluent, sortes de spirales tirebouchonnées à tous les horizons et décrivant par les vallées comme les ellipses d'un immense coup de fouet, l'Ourthe, naguère silencieuse et limpide, lustrait sur ses galets les tranquilles beautés des paysages, devient inquiète, s'assombrit entre des parois emplombantes, de blue en blue route, écumante, parmi les déchirements du défilé. « Les fonds de l'Ourthe exercent une attraction mystérieuse, inspirent le sentiment de l'indépendance entière, farouche, indomptable », a fait quelqu'un qui les connaît bien (Léon Dommartin, « L'Ardenne »). Et ce sentiment grandit encore quand on aborde la gorge profonde où s'opère la jonction des deux branches de la torrentueuse rivière, cette énorme crevasse des monts en travers de laquelle s'avance la pointe de la presqu'île forgée par les eaux. Le bois, les courbes irritées des criques, et sous la voûte des bois, les bonds désordonnés du roc figurent les mouvements d'une lutte chimérique. Et l'âme, à ces approches d'une nature cyclopéenne, éprouve d'on ne sait quels combats des éléments, dont l'histoire se fit encore dans la tourmente pacifiée des choses, s'exalte mollement ici au rêve d'une vie héroïque qui accorderait ses épopées aux épiques splendeurs de cette contrée faite pour des exploits de paladins et des extermination de fauves.

Les points de vue, les surprises, les pittoresques échappées abondent, du reste, dans toute la région de rocs, de bois et d'eaux qui a pour centre La Roche. Une saisissante de routes et de sentes, suspendues au flanc de la montagne, ont l'air d'échelles de corde flottantes et mènent à Ciella, à Beausaint, à Amberloup, ailleurs à la fantasque Fraiture, à Hives, à Houffalize. Quelques endroits sont célèbres, les Caillous de Mousny sur le plateau de ce nom, et, dans la vallée de la Bovette, en amont de larges dalles plates, les Tombes, comme on les appelle, dominées par une roche basculeuse et ruineuse. Ici surtout, le charme est vif; on longeait une pénible et jolie vallée, tapissée de pins francs, et ces blocs, ces éboulis, ces vagues formes d'autels et de pierres sacrées brusquement jaillissent à l'esprit des conjectures. Cependant suivies par les virages, tout en haut des ravins et des précipices, le ruban de chaussée qui rejoint Houffalize, sous les pentes de la jolie villette une rue passe, silencieuse et sûre, un lacs de vieilles rues en pente, de maisons à hauts toits, de murs en meilleur moellon taillé par les plaies; c'est encore l'Ourthe, mais jeune fille, avant son hymen avec la branche de Sainte-Marie-Chevigny; maigrement elle épouse son arroi à travers d'austères landiques.

Houffalize, comme Durbuy, La Roche, Bouillon, a eu cette étrangeté de se présenter inopinément au voyageur des glissées dans un trou de montagnes, étranglement épié entre ses rocs et ses bois. Quand on vient par Tavigny, une succession de marches saltale à travers un large pays de plaines qui tout à coup s'effondrent aux approches de la ville; et le ravin de Cowan, où plonge la route, tortueux et boisé par des redans magnifiques, est comme la préparation à la gorge tourmentée au fond de laquelle se blottit l'ancienne petite baronnie du Luxembourg. Au crépuscule, l'impression tient du prestige: la dernière côte franchie, on dévale rapidement dans une mer de brumes violettes où les grands rochers semblent successivement du brouillard solidifié. En contre-bas de la chaussée, dans des criques d'ombre, des eaux s'allument de lueurs d'astre; au loin, des pignons font des taches grises, confuses, sous les bois d'arbustes; et petit à petit les énormes blocs qui bondissent la perspective se haussent, grandissent, finissent par suspendre des bastions et des cathédrales par-dessus le renfoncement grisâtre de la route. Puis la roc se dessine, le passé s'étrangle entre deux rangs de

maisons disloquées, et une tour carrée, en reste de fortifications, bande irrévérencieusement du dix-septième siècle, fait un coude violent, comme pour fermer le passage. En face, à l'angle d'une affreuse bâtisse moderne, servant d'école communale, un segment d'enceinte ruinée découpe sa dentelure, débris informe d'un vieux château qui, d'après la légende, remontait au temps de Charlemagne. Et, toujours descendant, on arrive enfin à un tournant; la ville oblique à droite, passe un pont, remonte de l'autre côté; et du versant la rue s'enfonce, en amont et en aval, les arches noires de deux autres ponts, le chevet d'une antique église, dépendance de l'abbaye du val Sainte-Catherine, fondée par Thierry, sire d'Houffalize, et, plus à gauche, sur les pentes, la dégringolade des toits en schiste, pareils dans le soir aux dalles d'un

LES TANNEURS.

immense et mystérieux cercueil. L'une après l'autre, les lampes brillent; des voix montent, sourdes, des bords; une paix de sommeil flotte déjà sur la vallée; on est peu soi-même d'un tressaillement à cette dernière église d'une ville qui, même le jour, fait rêver encore. A neuf heures, toutes les portes sont closes : au rez-de-chaussée sont des magasins; çà et là seulement une vitre demeure éclairée, avec d'insaisissables ombres tendues des plafonds, énigmatiques silhouettes penchées de guitares et de mandolines où, après réflexion, on soupçonne des fuseaux de jambons. La salubrité et le lavage du pavé sont à peu près, en effet, l'unique industrie de ce coin perdu. De grand matin, la corne du pâtissonnet appelle au gagnage les troupeaux dissemblés; des lueurs s'échappent, à ce signal, des fils de grains roux; et la gothique procession gonfle à mesure que se prolongent les bourdonnements de la trompe. Tout le jour, la bande paître sur les hauteurs l'herbe sèche, les glands et

les chasses ; quand le soir les ramène enfin dans la ville, grognant et se bousculant pêle-mêle, chacun regagne de soi-même la litière, lichant le reste de la soupe ; et celle-ci de seuil en seuil se fond sur les talons du petit pâtre, qui, sa dernière oseille dispersée, reprend enfin, lui aussi, sa corne en sautoir, le chemin de la soupente où jusqu'à l'aube il dormira du bon sommeil stupide des bêtes. Ce gouffrement de verres, de porcelets et de gueux s'ajoute, pour l'animation de la ville, au roulement des malles-postes qui, trois ou quatre fois le jour, débarquent les passagers et emportent les courriers. Et la monotonie de cette existence loin des capitales et des chemins de fer, au fond d'une coupe habitée par de braves gens simples, a un charme d'apaisement qui, sous les rêts, requiert en cet endroit une petite colonie de fidèles. Mais, l'hiver, chassés des cités, les neiges s'abattent en rafales par les rues, obstruent les portes et les fenêtres. On s'ensanglante alors près des feux de tourbeau et de bois, dans l'odeur des jambons séchant au pendoir : on entre seulement, quand tinte la cloche des messes basses, des femmes encapuchonnées se coulant le long des maisons et cherchent en claquant un pauvre curelier tout blanc qui, en l'absence des malles bloquées, va, par monts et par vaux, chercher à la gare de Tacigny la correspondance.

Cette pauvre gare, isolée loin du village, a son importance : c'est elle qui, par l'embranchement de Bastogne, met en communication Bonfaite et ses environs avec la grande ligne de Libramont et de Namur. Bastogne, qui se découvre au sortir des bois et des landes de Bourcy, dans un pays de sapins et de bruyères, aux immenses horizons nus, est un peu comme la capitale de la contrée. Elle l'était à un degré supérieur au seizième siècle, quand Guichardin l'appelait emphatiquement en Paris en Ardenne : en ce temps il n'y avait pas de plus grand marché aux chevaux ; et, par surcroît, la bombance y tenait table ouverte. Cette lointaine prospérité s'est aujourd'hui réfugiée dans une foire aux bestiaux qui, tous les samedis, fait affluer de dix lieues à la ronde les gros herbagers et dans un considérable commerce de jambons, les fameux jambons de Bastogne, d'une chair plus parfumée que même les jambons d'York. Toute la ville tient d'ailleurs dans une grande rue en pente, très spacieuse, bordée de maisons en briques, en bois, en torchis, basses, étranglées, diversement pignonnées, avec d'étroites boutiques au rez-de-chaussée. Derrière, entre des murs de vieux jardins et des restes de remparts, courent les ruelles, encombrées de fumiers, plaquées de lessives éclatées, zébrées de rares pignons à lambourdes. Et lorsque enfin le pavé se resserre, la dégringolade des maisons s'arrête au pied d'une massive tour romane coiffée d'une cage en bois à toiture quadrangulaire ; puis, la rue bifurquant, un des tronçons remonte vers le remblai du chemin de fer, tandis que l'autre file sous une voûte rugueuse, une très véritable porte d'enceinte, garnie encore de ses mâchicoulis. Les parlements de Bastogne offrirent qu'autrefois la tour de l'église servît pour la défense de la ville ; les Templiers eurent ensuite accolé une église à un donjon guerrier ; et ainsi le primitif château, toujours entouillé sous les empâtements de l'église, et ses piliers trapus, son portail d'entrée et d'autres parties basses, garderait l'ambigüité d'un ouvrage à la fois militaire et religieux. Quoi qu'il en soit, la frusque et vieille basilique avec ses nefs d'inégale hauteur, quatre colonnes d'un côté et trois seulement de l'autre, ses fenêtres à meneaux et à verrières, sa voûte enchevêtrée de nervures prismatiques et historiée de rinceaux et de personnages peints, plonge aussi dans les siècles, symbole éternisé d'une religion tourmentée, variable en ses formes sensibles.

À Bastogne nous sommes au plein cœur de l'Ardenne pouilleuse et gueuche qui, pour quelques auteurs, réalise le type de l'Ardenne véritable. Écoutez les graves et belles paroles d'un écrivain qui, mieux que personne, a su évoquer leur sombre grandeur : « L'Ardenne

n'offre rien qui soit doux et joyeux. Mais ses grands paysages muets et souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères et tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge surtout, quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes et la nature, quand avec inquiétude et impatience on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus sûrement la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides et frissonnantes, ces habitations pauvres et rares, ces bois rabougris et silencieux, ces hommes qui se prolongent longtemps dans la nuitée et reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides retenant les gelées blanches jusqu'en juin et les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de Bleité, et, la mettant en harmonie avec leur sombre décor, la ramènent en lui persuadant par un invisible accord que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes. » (Edmond Picard). La contrée qui va de Boulogne à Neufchâtel, avec ses rochers sur Boulogne, cette vaste tristesse d'une terre stérile coupée par dunes et prolongeant à l'infini, pareillement aux vagues d'une mer immobilisée, le déroulement de ses courtes ondulations, revêt en ce tableau d'un accent si humain. Il ne faudra rien moins que le mouvement et les séductions de la Semois, dans l'Ardenne méridionale, pour en faire oublier la grande note persistante et monotone, comme un de ces traînants accords voilés qui, dans les polyphonies de Wagner, finissent par énerver délicieusement l'âme et la plonger au rêve des opaissantes ténèbres.

III

De Bouillon à Bouillon. — Le dernier chapitre de l'histoire de Bouillon. — Une ballade normande. — Le château de Bouillon. — La Semois de Bouillon à Rochehaut. — Rochehaut. — De Bouillon à Florenville. — La Forge Simon. — L'abbaye d'Orval.

A la descente de Paliseul, une malle-poste attend le voyageur. Quand la charge est complète et que colis et passagers se sont empilés dans le caisson et sur l'impériale, un coup de fouet prend en flanc les deux rosses, et cahin-caha, au-delà des sonnailles, l'attelage enfile la longue chaussée poudreuse qui, de bosse en bosse et de creux en creux, mène des plaines violettes de bruyères, des étendues de genêts plus hauts que des hommes et de sombres chênaies enchevêtrées de taillis, même à Bouillon. A mesure qu'on approche, la déclivité de la côte s'accentue, la route décrit des sinuosités plus rapides, des ravins rupestres s'étagent à droite et à gauche comme les gradins du défilé, et tout à coup le gracieusement des rues entre le frein grandit dans l'encaissement d'une rue étranglée entre deux files de murs et de maisons, hâtes en gros moellons, patinés par l'homme et le temps. On est dans la ville. Aux rez-de-chaussées se succèdent de petites boutiques ajourées de vitrines à carreaux étroits, des échoppes de taillandier, de ferronnier, de bourrelier, de noirs couloirs ouverts sur des intérieurs délabrés, quelquefois au seuillet en pierre de trois ou quatre marches, le tout coiffé d'une bonnemaison de jambon fumé; puis la rue débouche sur une place, se divise en deux branches dont l'une monte vers la Chapelle et l'autre passe le pont, s'enfonce dans les quartiers de la rive gauche; et une large échancrure s'ouvre, dans le creux de laquelle se blottit en amont, sous les feuillages, au bord de l'eau, un enchevêtrement de toits et de pignons, dominé par les grands pruils abrupts de rochers, au haut de l'énorme roche qui à droite bouche le ciel. En aval, les parois de l'entonnoir se resserrent, avec un coude brusque par où disparaît la rivière, dans une solitude qui

commence tout de suite après les dernières maisons ; et, repliée sur elle-même, en une longue courbe qui la fait ressembler vers son cours supérieur, elle tourne autour de la ville et va baigner l'autre versant du promontoire couronné par les donjons et les remparts de la vieille forteresse. A l'abri des grands vents dans son poste de montagne, Bouillon, le glorieux duché du douzième siècle, aujourd'hui déchu à la médiocrité d'une vie somnolente et routinière, s'enveloppe de silence et de mélancolie, à travers le lourd manteau d'ombres que les eaux environnantes lui coulent aux épaules, comme un drap mortuaire aux grands plis immobiles. A peine une rumeur d'industrie, le battement des marteaux sur le fer sonore dans la quiétude assoupie de ses quais ; le meuglement des bœufs qui deux fois le jour traversent la rue pour monter aux pâturages ou regagner l'étable, donnent, avec les sons de la corne du pâtre, tous les autres bruits ; et toutefois, à des intervalles réguliers, une sonnerie de trompettes, venue de l'école régimentaire, se répercute en éclats cuivrés par les rocs, puis va mourir dans les espaces sourds, après avoir lugubrement éveillé les échos de la citadelle.

La mort et l'abandon, depuis deux siècles, ont touché au cœur cette grosse bourgade qui, s'il fallait en croire les gens de l'endroit, ne demanderait pourtant qu'à revivre. Entourée, sur la hauteur, de vastes étendues de pays, exercée à l'élevage du bétail et au défrichement des terres incultes, possédant une race de chevaux qui n'a pas sa pareille pour la vigueur du jarret et la résistance à la fatigue, elle se plaint d'être abandonnée à elle-même, au fond de son trou d'isolement et de tristesse, sans chemin de fer qui la relie aux centres du pays et la fasse participer à la circulation des affaires. Peut-être a-t-elle raison : la sollicitude de l'État, qui presque toujours s'exerce dans le rayon limité des grandes villes et délaisse les extrémités du territoire, semble ignorer les mortifères souffrances de ces agonies de petites cités lointaines qui, pour refleurir, n'auraient souvent besoin que d'être rattachées par une voie plus rapide que les interminables chaussées, au mouvement des grandes villes.

Cependant, si effacée de l'histoire que soit depuis tant de temps l'ancienne place forte démantelée, on sait qu'elle s'est réveillée au grondement des canons de Sedan pour mourir, après tant d'autres cataclysmes où elle s'était fondue elle-même, à la disparition d'un empire. L'effroyable tourmente de 1870 passa dans ses rues comme un ouragan, balayant tout et semant sur la route des ruines et des blessés. J'étais là, poursuivant moi-même dans la débâcle, l'âme altérée, sans pouvoir me désaltérer ; et, dans le vide et l'horreur des jours, ma main traçait ces notes hâtives : « Un va-et-vient furieux emplissait les rues. Nous gagnâmes la place, toute comble de bourgeois, de paysans, de lanciers, de prisonniers, de blessés se démenant à travers les pieds des chevaux, les roues des voitures et les porteurs de civières. Et cette cohue faisait un brouhaha terrible, dans le soir de l'après-midi. Une sueur montait des dos, flottait dans le brouillard du ciel rampant et lourd ; et les uns couraient sans but, les yeux élargis, semblablement ravagés sur leurs pas, les autres piétinaient sur place, attendant on ne sait quoi, perdus dans des angoisses. Une stupeur vitreuse apparaissait sur les cervelles. Et la petite place avait l'air d'un cerveau bouillonnant, regardé par les ramures vertes d'humilité, avec le scintillement inquiet de leurs nerfs » (*Les Charniers*).

Une de ces maisons, celle du coin, à la gauche du pont, l'hôtel de la Poste, garde toute une nuit, sur ses rideaux blancs, l'empâtement et l'agitation d'une ombre, l'ombre du dernier Bonaparte, veillant et prisonnier. Autour de lui, dans les épaisseurs et les anfractuosités de la haute falaise des époux français emportés par la défaite, Bouillon, après cette vision tragique d'un règne finissant au pied de son château, dans la paralysie effarouchée des foules et les éclaboussures d'un sanglant bourbier, replongea en sa nuit. Rien ne dit plus aujourd'hui la désolation de ces jours horribles, si ce n'est timoré pèlerinage qui, de tous les points, pousse vers la ville, première étape des champs de bataille de Bazeilles,

BOILLOT.

de Grosse, de Gravelotte et de Sedan, les feuilles arrachées d'un de leurs troncs et venant s'emplir les yeux de la contemplation de cette terre nourrie de la cervelle et des viscères de ceux qu'elles ont perdus.

Le hasard a de ces rencontres macabres : un empire, un prodigieux organisme, une dynastie éclosent en ce rêve-de-pierre de montagnes, sous le coup de fouet d'Attila et périssent misérablement, dans cette obscurité d'une lanterne rôle bâtie par des fantômes! Les ombres des grands capitaines de Bouillon présidant, du haut des donjons, à cet écroulement dans les gouffres du temps de la postérité napoléonienne! Ce prodigieux cadavre d'une forteresse reprenant un instant souffle et vie, par-dessous l'affreux paysage en feu, dans des allées et rennes de patrouilles et de prisonniers!

Brusquement les massives portes blindées de fer grincèrent sur leurs pentures rongées par la rouille; les énormes clefs pendues dans l'âtre du gardien plongèrent au fond des galeries; le marbre colossal sentit passer en soi une palpitation d'humanité. Puis, la garde libre, casernes, corps de garde, cours d'enceinte, poternes et ponts-levis remuèrent à leur bord silence de nécropole. C'est en elle comme une cité de la mort que cette vaste maison féodale, minée par l'enchevêtrement de ses catacombes, avec l'enfer double de ses corridors, de ses galeries, de ses passages dans le roc, en pleines ténèbres. Et jusqu'aux caveaux où l'on descendait les ducs, large trou de nuit aujourd'hui vide de ses ossements et de ses poussières, tout y évoque la sévère pensée des choses accomplies.

L'endroit était bien gardé si l'on en juge par les pentes, hérissé sur le vide, qu'il faut franchir avant de pénétrer au cœur de cet immense entassement de tours et de courtines entassées dans les poches du roc, de telle manière que le château a l'air d'une prodigieuse écluse collée à l'intérieur du puissant bloc sur lequel il est bâti et formant avec ce dernier un tout indestructible. A la seconde passerelle seulement, on est vraiment dans la forteresse; une porte s'ouvre au bas de deux tours semi-circulaires, les redoutes de cette enceinte bâtie dans le génie de la montagne, deux inventions hardies du treizième siècle, fendues et trapues comme les culées de quelque gigantesque pont que les eaux du temps auraient emporté; et quand les battants se sont refermés, interceptant la communication avec le monde des vivants, une indicible oppression s'abat sur les épaules, de tout le poids de cette Babel d'escaliers et de souterrains où l'on se sent un instant enterré.

Alors commence un émouvant tête-à-tête avec les siècles précédents sous les voûtes. Un monde, un descend, un descend sautant, un descend toujours. Derrière soi on a laissé la tour d'Autriche, une construction de 1551, aux armes de Charles-Quint, gratifiée par la Révolution, les cours des poudrières et des batteries, les pittoresques casernes que le gouvernement hollandais élèva sur l'emplacement de la chapelle Saint-Jean et de l'habitation des gouverneurs, toute la banale et stupide architecture d'un temps qui n'entendait plus rien au formidable appareil de la guerre; et par des escaliers mystérieux, aux degrés usés, taillés dans la roche, par un faux de couleur sans jour, où, de pas en pas, l'inexprimable angoisse de l'entrée redoutable et qui quelquefois se resserrent comme les parois d'un sarcophage, par des ouvertures aiguës en fer de lance et des ogives de ténèbres, on va, on erre en d'extraordinaires labyrinthes de casemates, d'oubliettes, de basses-fosses, de salles, de latrines : ici la cour de justice, une cave profonde, noire, effrayante; là la chambre des supplices avec ses crochets demeurés dans le mur; ailleurs la cage étroite par où les cercueils glissaient jusqu'au caveau sépulcral, taille conjecturale à défier de réalités justes et qui aident l'imagination à reconstituer l'oppressive et toujours chimérique vision de ces âpre et farouche moyen âge. A ce dédale d'angoisses succèdent des souterrains plus spacieux; les passages s'éclairent d'une clarté brouillée; on longe des salles à provisions, et le guide ne manque

jamais de tirer un coup de pistolet dans le petit vestibule dont les échos s'endormaient, dit-on, à plus de cinquante mètres au-dessous de la rivière et qui répercute encore avec d'effroyables sonorités la détonation de votre pauvre de poudre. Quand enfin on respire, au lieu de cet air vicié, rapidement saturé de relents de décomposition, les émanations salubres de l'herbe et des feuillages, on croit échapper à un exil.

L'histoire de ce fantasque château, compliqué de si étonnantes superpositions de styles et d'époques, est d'ailleurs aussi divertissante que les profils de ses différentes architectures : les Godefroid, ducs de Basse-Lorraine et seigneurs de Bouillon, y défilent d'abord, puis les princes-évêques de Liège, en vertu de la cession du duché à l'évêque Albert par Godefroid de Bouillon, le héros de Jérusalem, et plus tard les La Marck jusqu'au moment où les La Tour d'Auvergne à leur tour entrent en scène, tout cela embrouillé de querelles de famille, de disputes entre les d'Auvergne et les évêques, d'interventions royales et d'incessants conflits politiques.

Il fut un temps où la Semois baignait les assises du rocher de Bouillon; mais l'extension des murs du rempart détermina la récession de la rivière. Un sentier large actuellement les contreforts de la montagne, tout fleuris de cerfeuil, de mille-pertuis et d'œillets sauvages dont les tailles vives cueillent la grande chape sombre des mousses et des lichens tendue du haut en bas de l'escarpement. C'est le chemin par lequel on gagne Corbion, Poupehan et Rochehaut, dans la direction de l'embouchure, avec retour par Botassart, le moulin Brument et la ferme Cordemois. Au bout de quelques centaines de mètres, le mince ruban de route escalade la roche sous une voûte de tilleuls, contourne l'eau, qu'il est impossible de suivre autrement, laisse à droite un pic chenu, le rocher du Prado, énorme noix de schiste enfoncé dans la perspective, baisse, plonge à travers des ombres, remonte vers les plateaux et, passé Corbion, vrai village de montagne, tiré à lue et à dia sur des bosses, se fabrique en un ravin profond, au bas duquel Poupehan, sur la rive droite, groupe ses toits gluis à micelée. Agenouillées dans leurs layons, des filles de brandebois, vieilles et jeunes, les bras nus, coiffées du bavolet de jacconas, se penchent sur l'eau, arrêtent le beau des battoirs et lessivent à pleine poigne, parmi les blanches écumes de savonnée qui frangent le courant. Poupehan est la patrie des brandebois: le hameau n'a pas d'autre industrie, et celle-ci est variée admirablement par le large cours d'eau dont la frontière.

Après une heure d'escalade, une pointe de clocher pique le bleu du ciel et signale Rochehaut, une cinquantaine de maisons massées à la croix d'un pâtis, si haut que le hameau paraît en bas, à l'extrémité de la presqu'île qui coupe en cet endroit la Semois, l'obscur et solitaire Frahan, avec sa blanche chapelle à toit d'ardoise, ses petites fermes clôturées de haies et sa minee passerelle de planches suspendue sur des X, ne semble pas dépasser sensiblement les dimensions d'une grande loge de bergerie. Rochehaut est doublement célèbre et par son écho qui répète de quinze à vingt syllabes et par ses points de vue sur cette contrée de la Semois, où les points de vue se multiplient à chaque pas. Du bord de la route le regard étreint un merveilleux horizon de montagnes; d'infinies ondulations, mamelonnant en tous sens dans la verdure, superposent leurs croupes vertes, lilas ou indigo selon la lumière; à droite une grande chaîne dentelée s'allonge, toute pâle, un d'étage en étage vient se fondre la succession des collines : c'est la France. Et, juste en dessous, de soi, Frahan forme la pointe d'un promontoire, d'abord vert et gai, qui s'échancre et se couvre ensuite de bois, avec des arêtes, des redans, des tourmentures, comme les pattes et les mâchoires d'un monstrueux crocodile dont l'échine s'élargirait à travers l'espace.

Cette bizarre et symbolique configuration se reproduit plus loin, quand, remontant la Semois, dans la direction de Bouillon cette fois, on regarde s'allonger des hauteurs de

Bettemart, au lieu d'un immense paysage panoramique, la cette échappée d'une carte de Suisse dont chacun s'évanouit à l'autre en un renflement brisant la vue plus des courbes et tortueusement interpose à l'arrière un de soudains rapidement. Ce ne sont là, du reste, que les singularités fortuites de cette admirable vallée dont les innombrables et variables beautés n'ont pas besoin de fantasmagories pour s'éterniser dans l'esprit et qui, par le scintillement de ses eaux, le caprice tournoyé de ses roches, les faites de ses chevaux aveux serpentant à nu-tête sous bois, les surprises toujours renaissantes de ses sinuosités et de ses replis, ses crêtes, ses îlots en fleur, ses rives marbrées de gris ou bordées de pentes arborées, ses percées sur les horizons capricieux, rend inoubliable l'enchantement de ses solitudes. Et

LE VERGER À BOTTEMART.

cet enchantement ne cesse pas un instant, à travers les trente-cinq ou quarante lieues de circuits, de serpentements et de courbes que l'indicateur Semois parcourt dans un espace qui, pour une rivière moins tarabiscotée, ne exigerait à peine la moitié. Alors que l'Ourthe et l'Amblève, entamées par l'exploitation et hantées par le railway, ont perdu un tant d'endroits leur fière sauvagerie, elle a gardé la virginité de ses eaux, à travers des défilés souvent inaccessibles et dont il faut longer les tortueux détours par les hauteurs. A tout instant elle se dérobe, s'enlace entre des parois à pic, s'engouffre dans des gorges où l'on cesse de la voir, toute mère de l'autre des monts qui la regardent bouillonner au fond de leurs entonnoirs.

En amont de Bouillon, Dohan, Auby, Cugnon, Herbeumont, Florenville épanouissent une suite de caractéristiques bourgades, échelonnées sur des pentes. Les maisons basses et rougeâtres étreignent intégralement la route, obstruée de fumiers noirs, de grandes poutrelles, de tas d'osselets et de billettes, produit des affouages; dans l'air se volatilise une odeur de fumée de bois; aux seuils, des hommes et des femmes fendent des bûches à coups de hache, les uns et les autres torses, nus, rougis par les flèches; çà et là des poux se

défendent le long des haies, des attelages de petits chevaux maigres, la crinière et la queue longues, stoppent devant un cabaret, des filles de roches et de bonde lapent l'eau en de grandes auges en pierre où les ménagères viennent aussi laver leurs légumes. Presque toujours la rivière encadre ces paysages de ses eaux couleur d'or brun, égratignées de miroitements de soleil, cuirées de grandes plaques empesant ou rentes au passage des roches et des bois, ailleurs marbrées par la tache splendide des lentilles peuplant les gués.

A Florenville surtout, on touche à la plus belle partie de la Semois. Des pasteurs de barques, comme ils s'appellent, vous font naviguer sur des bachots plats à travers les gorges encaissées qui se prolongent de Chiny à la Caisse. Debout à l'arrière, ils plongent la gaffe

LA SEMOIS ENTRE CHINY ET LA CAISSE.

dans les rainures du lit et d'une poussée dirigent l'esquif parmi les étranglements qui en tous sens barrent le courant. Quelquefois l'eau est insuffisante pour le cantonnement de cet océan : l'un tire alors à la cordelle, du côté de la pousse, tandis que l'autre, au moyen d'un levier, imprime des secousses à la barque pour la faire glisser sur les pierres ; et tous deux manœuvrent dans les étroites et les remous, baignant jusqu'à la ceinture. Encore n'est-ce pas sans peine qu'ils se frayent un chemin à travers ce labyrinthe de blocs, tellement pressés qu'on n'en peut sortir qu'en louvoyant et en cherchant les passes où le tirant d'eau est plus fort. A droite, à gauche, en amont, en aval, les roches s'étagent, s'escarpent, dressent de prodigieux escaliers, le rocher du Nège, le rocher de la Goffe Louis, le rocher de la Goffette, le rocher Pierot, les grands rochers du Hat, plus loin le Rebut et le Rocher Isolé, énormes remous en surplomb, à pic, de grès gris, dont les profils écroulés et grimaçants évoquent

RUINES DE L'ABBAYE D'ORVAL.

l'horreur des animalités fabuleuses et qui se lèvent de merveilleuses étoffes d'or, de pourpre et de vermillon sous les mousses, les renoncules, les capucines, les digitales et les mille-pertuis montrant à l'infini comme une trame. À la lisière des rochers, des quartiers de schiste et de quartz, ceux-là noirâtres et sombres, ceux-ci verts et pâles comme des marbres, se détachent des crêtes et, dégringolant de degré en degré, rebondissent jusqu'au milieu de la rivière, où, parmi tout cet entassement, leur forme tourmentée leur donne des airs d'hippopotames et de cachalots échoués. Partout, l'illusion se multiplie en prestiges; des îlots exigeaux de mines-de-près semblent voguer comme des corbeilles fleuries; l'eau, pâlissant d'un frémissement lumineux, comme des cuvettes ébréchures de vieille argent, comme une épaule de nacre, le reste scintillant des poissons; et tout en haut, à la cime des rocs, les bois mêlent comme un grand sourcil irisé. Sur les rives, derrière les roseaux

LE BOURG DE DIVIN.

et les joncs, au pied des rouvres accrochés dans la pierre, des tiges de fraisiers et de verdures rampent des tiges splendides, étoilées de corolles et panachées d'ombelles. Le soleil, blanc par les feuillées, n'y descend qu'en fines et vierges poussières, comme la sciure tombée d'un van; et cette lumière qui glisse, s'étreint et par places perce d'une flèche l'épaisseur des fourrés, semble faite exprès pour allumer, dans le crépuscule des hautes herbes, la robe fauve d'un renard, d'un chat sauvage ou d'une fouine, qui, à l'abri d'inaccessibles remparts, pullulent là librement et troublent seuls de leurs chasses et de leurs amours le lointain silence des eaux et des bois. Quand, après une heure et plus de cette navigation ralentissante dans les émerveillements d'une nature primitive, on débarque enfin à la Cassine, le petit hameau posé à la sortie des défilés du Refuit, il semble qu'on vient de retomber sur un coin vierge de la genèse et que toute cette flore qui, à certaines heures, dans les vapeurs roses du matin et les bouffées violettes du soir, tient plus du songe que de la réalité, s'est ramassée en des horizons chimériques.

Flammeville, la bourgade au nom poétique, se déploie là-haut sur des ondulations d'un vaste

vière, avec son église dont la flèche s'aperçoit à plusieurs lieues à la ronde, perchée au bord même de la crête, sur un terre-plein d'où s'étend un spacieux paysage de plaines et de bois, sillonné par les méandres de la rivière. Parmi tant d'autres étapes recherchées des touristes, celle-là est peut-être la plus séduisante; dès l'aube, le cornement des bœufs allant à la pâture remplit les rues du mouvement et de la rumeur d'une bucolique; on s'éveille en pleine rusticité; et la journée écoulée ne paraît jamais trop longue pour arpenter les routes qui mènent soit aux Amerais, soit à la Forge Russel, soit aux ruines d'Orval. Ici, dans le vide des encoignures, la solitude des forêts voisines semble redoubler par le contraste de cette puissante masse d'église, où des âmes prient et sur les ruines de laquelle le sifflement toujours du vent semble tourner en dérision l'éphémère variété de tout. Cependant, la nature n'a pas entièrement repris possession de ces masses de pierres écroulées; une sollicitude veille à la conservation de ce qu'elle aurait bientôt fait de noyer sous les végétations et de desceller sous la poussée des racines; et ce qui subsiste encore, les énormes et mystérieux couloirs s'entrecroisant dans les demi-obscurités du souterrain, les fines ogives des arceaux d'un cloître tout emmêlés de vrilles et entrelacées de ramures, les piliers d'une église du dix-huitième siècle et son haut mur admirable fragment de transept, à triple baie surmontée d'une rose à six lobes, restes du temple primitif, ces vestiges toujours existants du squelette effondré révèlent, dans la nudité du grand cimetière, la grandeur et la magnificence de cet ordre des Cisterciens qui, pendant près de sept cents ans, déploya là sa gouge, maître d'une véritable cité où les arts et les lettres étaient cultivés, à l'égal des compagnes tributaires de l'humanité des abbés et nourriciers de toute turpitude humaine parqué sous leur crosse.

LE LIMBOURG

LA COUPE À BOIS.

LE LIMBOURG

I

L'homme de la glèbe. — Tessenderlo. — La plaie. — Une vague de pierre.

Nous dépassons Diest et roulons vers Tessenderlo. Pendant quelque temps, les zones de cultures se succèdent; mais, après la grasse campagne de Tirlemont, la terre, ici maigre et maigre, semble montrer les os. Des toits rares, d'un rose humide d'aquarelle, piquent les seigles couleur d'argent brun, pareils à de gros coquillages dans les touffes blondes d'un bouquet. Puis les maisons s'espacent; le sol s'écorche de larges plaques rougeâtres et pelées; la végétation s'élargit; des carrés de sapins découpent dans la clarté du jour leurs taches sombres.

C'est déjà, en petit, l'aspect souffrant de la contrée qui va se révéler à nous. La belle santé des régions plantureuses bientôt fera place à l'aridité des landes crayeuses, coupées de tourbes et de marais, avec le défilé noir des sapinières espacées à l'horizon et, par places, le renflement d'une dune. Cependant la tristesse du pays ne se fera sentir dans sa plénitude que plus loin, quand nous aurons atteint les solitudes de Genck. Jusque-là nous verrons la sueur du paysan opérer, même aux limites de la vie végétale, le miracle de la fructification. De l'aube à la soupée, son échine se courbe sur les sillons; le vent, qui souffle plus fort à travers les larges espaces nus, secoue ce taillis humain isolé que, perdu dans la bruyère, tout seul au milieu des vagues de sable qui toujours plus avant reculent le désert, il diminue sous le passage lourd des nuées au point de n'être plus qu'une forme confuse dont le geste désespéré semble ramer dans un naufrage; il a l'air de fouir le cadavre de la terre pour en arracher une parcelle de chaleur.

Comme aux moyens latitudes de la Campine anversoise, ce grand coeur fertile du pacant brabançois ne connaît ni la fatigue ni le découragement. Sous la canicule et sous l'averse il poursuit son âpre combat sans trêve, ouvrier mystérieux des destinées qui, dans l'effort d'un homme, font croître la loi et la leçon de l'humanité, ce laboureur toujours en marche, dans la main, depuis les temps de la genèse, s'ouvre et se ferme, lance la graine aux siècles futurs. Ainsi il va, le noir terricole des sables, sous les ciels farouches, élargissant tout les ans d'un sillon sa conquête sur la terre ouverte où, quelque jour, se dissoudront ses os et que d'autres ensemenceront après lui.

Ce sont les sérieuses pensées avec lesquelles on étonde ces régions de dur labeur. Même dans la paix des villages, elles ne nous quittent pas tout à fait : on demeure attaché par une pitié fraternelle à l'obscur servage qui accable à un joug pareil, derrière les haies par delà lesquelles se prolonge l'immense plaine, la créature humaine et le bœuf, tous deux courbés et ployés, en un compagnonnage de misère et d'incessible vaillance.

Transdéylio, où nous descendons, semble fait tout exprès pour nous préparer aux austérités des impressions prochaines. En arrière des petites maisons basses qui bordent en files inégales le pavé de la chaussée, des champs de blé et de pommes de terre chétivement leurs tiges grêles sur une séance couleur arable grisâtre par les engrais et qui s'étonde en poudre grisâtre le long des accotements. Juin crépite sur le grand paysage plat où s'écroule la rigole ; au loin, les bois de conifères font des trous d'ombre dans la clarté du soleil ; çà et là de petits chênes rabougris s'ébouriffent, entrecoupent leurs ramures rousses de grosses taches dans lesquelles roule le soleil, pareil à une rouge araignée. Puis la rue s'étrécit, les toits se touchent, on trouve de tous côtés, aux contreforts en briques ramifiées, pointe au-dessus des arbres du presbytère : nous touchons au cœur du petit village et, du même coup, à ses extrémités. Toute cette ancienne capitale de la Taxandrie tient en effet dans l'ombre de l'église, autrefois dépendante de la grande abbaye de Tongerloo, dont l'ossature extérieure, ce massif pilier hexagonal de nouveaux gothiques, et le chœur polygonal aux nervures effilées, contrastent avec la misérabilité des choses environnantes.

Le temple est entier : nous entrons. Des lacs de clarté bleue baignent dans la transparence des hautes verrières, arrivant d'une tranquille lumière le sombre pavage. Une vieille femme balaye les dalles d'un geste automatique et lent qui s'accompagne de glissements de ses chaussons sur la pierre luisante. Nulle autre révélation de la vie, dans le sommeil de la petite église, que ce coup de brosse régulier qui fait voler la poussière en un léger tourbillon et dont l'écho se perd dans les ombres élevées de la nef. Tout à coup le demi-jour mystérieux qui estompait le portail s'est fondu dans les ombres lumineuses descendues des vitraux : d'un jet admirable le jubé s'élance au-dessus de nos têtes ; il déroule ses flexibilités de lianes et ses treillis de dentelle, légers comme les trames aériennes que les robes d'automne tissent à la pointe des herbes. Tout ici, en effet, est prestige et illusion : la flore seule, avec ses spires et ses rolles, peut donner une idée de cet hymne de la pierre élancée en lui, fontaine de pampres, feuillages de ramures, corbeille de volutes et dont les délicates arborescences serpentent à travers une broussaille de dais, de niches, de tourelles et de pinacles. On dirait un jardin de lierres et de fougères où toutes les tiges se seraient enroulées et qui aurait fait pâir soyer sous des guirlandes, des branchages et des grappes l'édicule tout entier. C'est une profusion d'ornements inutiles qui, de pilier en pilier, s'accrochent, s'enlacent, se dressent, retombent, jaillissent, guillochent les plus petits recoins d'arabesques compliquées et donnent à ce merveilleux feuillu l'animation et le frisson d'un feuillage remué par le vent.

Nous sommes ici dans le règne du Seigneur ; son plus noble fruit, le fils spirituel de sa

éternelle et de sa charité, y apparaît, dans les gloires et les opprobres, de la Naissance à la Résurrection, à travers une suite d'images sculptées. Toute la fantaisie de cette imagination du seizième siècle n'a même servi, semble-t-il, qu'à encadrer les épisodes de cette destinée divine : ainsi les vieux enluminures engirlandaient les textes sacrés de fleurs et de feuillages dans l'or enflammé des marges. Et la vigne chrétienne va, monte, ondule,

JUBÉ DE TONNERRE. Dessin de Fernand Besnier.

se ramifie de pilier en pilier, associée à l'harmonie de la composition par le synchronisme de ses feuilles et de ses grappes qu'on voit pendre dans l'évidement des culs-de-lampe.

Nous sortirons ici à l'agonie du gothique; déjà la symétrie pittoresque des Signes signale la Renaissance; l'imagier inconnu qui se complut à cet enchevêtrement compliqué comme un casse-tête est bien plus pâle de l'ostentation de ses talents que du recueillement en Dieu. Il semble vraiment que les pampres et les raisins ont ici une signification profane : bien plus que les délectations de l'ivresse mystique, ils traduisent les fonctions d'un art ingénieux et sensuel.

Tandis que nos regards, pareils à des abeilles, errent à travers le halliér des cloîtres, un clocher plus grand s'est fait autour de nous dans l'église. Les pas de la vieille femme ont décrit du côté de la sacristie; elle en sort au bout d'un instant, portant dans ses bras les candélabres d'argent qui la veille ont brûlé parmi l'encens de la procession. Les jonchées de fleurettes et de papier découpé qui, comme une gloire d'azur, de pourpre et d'or, constellaient les sables de la route, nous avaient déjà révélé, dès notre entrée au village, le passage du pieux cortége. Une lassitude de fête semble inviter encore au fond de la torpeur qui endort des maisons closes et, par la porche large ouvert, se prolonge à travers la paix des nefs. Par moments un souffle de vent roule un peu de poussière dorée dans la clarté rayonnante du dehors sur les dalles. Et nous pensons à ce Dieu des paysans qui, de l'autre côté des murs, garde les épis des champs et que le flamboyant jubé glorifie à sa manière, avec une pompe qui ne dépasserait pas les temples les plus magnifiques des villes.

II

Un relais. — Les marchands du camp. — Bourg-Léopold. — La salle d'attente. — Une salutation impériale.
Le camp de Beverloo. — Retour et départ. — Les manœuvres. — Une journée militaire.

Le train nous emporte dans la direction de Bourg-Léopold.

A travers un paysage altéré de bois de sapins et de cultures, relèvent les fumées salubres d'innombres champs de blé s'étendent à perte de vue, ondulent dans les horizons; puis le sable reparaît, plaqué de bruyères, des taillis de chênes s'allongent de bosquets métalliques; le vert des prés prolonge dans l'aveuglement de l'après-midi ses nappes d'émeraude qui reposent nos yeux brûlés par l'incendie des blés. De plus en plus les villages se clairsèment; quelquefois un rassemblement de toits fauves de glui fleuri se resserre à l'ombre d'un plantis d'arbres grêles, dans un repli de terrain; et, tout de suite après, la solitude recommence, avec le silence de la grande lande rousie au soleil.

Dusseldorf et Hoppen sont à peu près les seuls endroits habités de ces étendues de plaines qui toujours se succèdent et tantôt se renflent en légères circonflexions, tantôt filent en lignes droites jusqu'aux limites du ciel. A chacun de ces relais, les portières claquent : des soldats se précipitent sur le marchepied et bousculent de leurs les paysannes que le train vient de débarquer; puis le sifflet souffle, la file des wagons repart en cahotant dans un bondissement de voie; bientôt les approches du camp se font sentir aux plans géométriques des levées de terre qui signalent les abords de Bourg-Léopold. Nous sommes dans la zone radiante où chaque année se concentrent les manœuvres de l'armée.

On suit d'abord la chaussée qui divise l'agglomération. De chaque côté s'allongent des rangées de maisons basses, échoppes, cafés-concerts et cantines, l'air bourgeois, des rideaux relevés de moult rouges et blancs aux vitres, avec la peinture de grosses enseignes connues dans les écailles du indigène, « A l'Oie grasse », « Au Lion des Flandres », « Au Repos du soldat », « A l'Alouette », « Au Palais indien », « Au Foyer », « A Gambrinus ». Dans l'entre-bâillement des portes, des croisées déjà garnies de filles s'aperçoivent, guipées d'une fleur ou d'un ruban, sur un fond de papier à ramages, cités de plaques gaufrées et dorées de chromos héroïques.

Tout de suite on a deviné le genre d'existence de ces quelques centaines de logis tenus à l'entrée du camp : c'est l'entrepôt où vient se ravitailler le soldat; tout ce petit monde est de bonne fortune hasardeuse, d'aubaines furtives, de gains précaires, réglés sur la solde du

militaire. Comme des suçoirs, les cafés, les brasseries, la friture, la boutique de caramels lui pompent le sang et l'argent. Et rien n'est curieux comme la poussée de ce pauvre trafic sur les couches primitives, la race des premiers colons qui, voici là, il y a une trentaine d'années, par le bas prix de la terre, ont fini par s'engraisser du vice et du désœuvrement des casernes. Alors le pays n'était encore qu'un désert : à peine une route frayait-elle le passage à travers les mouvants sillons des sables ; aux temps des manœuvres seulement, une route de verdures hâtives et déguenillées s'ébattait, sautrelles rouges perdues aux régiments qui passaient. Puis un embryon de village se fonda : la glèbe héroïque fut creusée dans sa profondeur : des vaches maigres pâturèrent la bruyère. Aujourd'hui Bourg-Léopold, à un pas de l'énorme camp, est presque une ville, avec une gigantesque et moderne basilique romane, une gare, des rues, une place, des auberges, tout l'appareil d'un petit organisme régulier.

Cependant nous cheminons d'abord dans un demi-silence ; le lourd soleil d'été verse une torpeur sur le pavé de la longue chaussée ; l'heure du coup de feu se soustrait pour ce rassasié pratique qu'à la tombée du crépuscule. Bourgeoisement les maisons cossues ; la route s'allonge entre des bordures de tilleuls ; une sauvagerie sylvestre se dévoile, ramassée du bourdonnement des frelons, du ramage des oiseaux, du souffle profond du vent dans les feuillées.

A tout moment une percée nous découvre un bout de chalet, le toit en accent, dans la gaîté d'un parterre de roses ; des chèvres paissent au piquet ; un passage de robes et d'ombrelles s'enfonce derrière les haussées. La vie de l'officier s'est ménagé ces riants abris au pied des jeunes bois.

Toute cette végétation ne compte pas plus de quarante ans : elle est sortie de terre aux coups de bêche forcenés du soldat ; et graduellement les soleils et les pluies ont recouvert l'œuvre de ce colon impavide. A présent, les plantations, sur un espace considérable, ont rougi la dune aride, consolidée au moyen de composts et d'engrais. Et l'humide arôme des petites herbes monte à nous avec le frais des sèves, tandis que nous longeons les accotements, le cœur pris par la douceur de ce grand jardin au sortir d'un sahara brûlant. A l'artère principale s'embranchent des allées ; celles-ci à leur tour plongent dans l'épaisseur glauque des feuillages ; toutes sont comme des avenues de la vaste forestière humaine dont l'haleine par instants semble nous arriver dans le bercement rythmé des arbres. Ce n'est qu'une illusion : la terre en travail épand seule sa voix dans ces solitudes. Les maisons ellemêmes ont l'air dormantes et vides parmi le silence. A droite, au fond d'une échancrure, le chalet royal, avec ses capricieux dé chaumes mousus et sa longue file de fenêtres closes, s'enveloppe de paix et d'abandon. Mais un faisceau souvenir, le monument commémoratif aux morts de Tacambaro, se dresse, de l'autre côté de la route, dans l'axe de la clairière ; des tables chargées de noms recouvrent les faces de la pyramide ; au bas, l'aigle impériale du Mexique déploie ses ailes, un serpent dans son rostre ; et ce rappel des catastrophes humaines étreint brusquement une sérénité sur le charme de la perspective.

Maintenant nous nous rapprochons des baraquements : les sentiers se peuplent de silhouettes militaires ; par intervalles, un lointain nous avise en sifflant un air du pays, auquel les échos répondent dans le taillis. Puis, l'immense grouillement : le bois semble se réveiller. D'étranges et pauvres figures se lèvent des dessous couverts, et les unes portent à l'épaule de grandes crosses en ferblanc, les autres ont passé leurs bras aux anses des paniers. Toutes se dirigent vers les carrés dont nous commençons à apercevoir les cuissons symétriques à travers les trous du feuillage.

Bientôt il nous est donné de conjecturer le motif de ce pullulement insolite. Des spirales

de fumée tirebouchonnant à travers les branches, du côté des cuisines; en même temps une sonnerie aigre d'oiseaux et de grains s'élève dans le vent; et, comme, après quelques dernières arquebusades, tous délaudions enfin dans la vie et le mouvement du camp, nous distinguons, occupées aux leurs tâches, silhouettes aux arbres ou tapies dans la pénombre, les mêmes imaginaires figures entrevues l'instant d'avant. Quelquefois un pantalon blanc s'approche des cantonnements; le bec des cruches s'incline alors et épanche une liqueur mousseuse que l'homme absorbe d'un trait : ce sont les vendeurs de vin. Ailleurs les paysans enfournent des chaudrons de pain, des épluchures de légumes, des os, la desserte de la riche table du soldat. Celui-ci, lui-même, nourrit de ses restes l'immonde garde des crève-la-faim de la lisière. Lentement le soleil qui s'abaisse derrière les sapins à l'horizon ramène pour rentrer l'espace de la zone prochaine. Aux fenêtres, dont les rouges clartés flambent par les vitres ouvertes, des têtes nues se meuvent en des gestes lents. Et, fantômes, sortis de leurs tanières, les hyènes et les chacals qui vivent du résidu des armées, l'œil au guet et les oreilles allongées comme des cros, rôdent autour des cantines. Avant la nuit, l'aire sera débarrassée de ses moindres vestiges.

Les silences de la nature ont fait place à l'activité d'une cité. C'est, en effet, une petite cité que l'agrégat humain qui s'aligne en alignements réguliers au bord des rues parallèles où nous nous sommes engagés. Des deux côtés, des files de toits bas recouvrent des rez-de-chaussée en briques, percés d'un égal nombre de fenêtres. Un poudroiement chaud flotte aux ouvertures, avec l'odeur fade des foules rassemblées dans un espace restreint. Et sur le brouillard pâle des pénombres, en travers des tables installées qui lui servent de couchette, le ménage du soldat s'active, parmi un va-et-vient de chambrée affairée, des traînées de rires et des colloques de porte à porte.

Au dehors, sur les terre-pleins, les pompes sont assaillies d'hommes baignant leurs faces jusqu'aux épaules dans l'eau des baquets ou essuyant leur linge qu'ensuite ils mettent sécher au lendemain sur des piquets au soleil. Un peu plus loin, dans le tremblais d'une enceinte, un sergent, la moustache sellée et soufflant, traite des convenables, sous une vague tonnelle dressée d'une table et de deux bancs. Toute cette animation joyeuse semble cadencée par les volées de notes cuivrées qui portent du carré de la musique, et tout là-bas, par delà les sapins, par les « ra » et les « fa » des tapins frappant la peau d'âne à grands roulements de baguettes.

Une esplanade s'ouvre ensuite, une étendue de sable ou chacun qui nous brûle les yeux et nous râpe les semelles. Heureusement une haie de bois entame cette horreur. Nous nous jetons à travers les arbres en prenant des précautions pour ne pas heurter les dernières filets au frais dans les ravines, par cas, en une grosse pie de pomme qui les tient là renfermés, le nez en l'air, la bouche bâillée, sous les filets solitaires qui criblent la verdure.

Et tout à coup un cri nous échappe : devant nous, profonde comme une mer, les sables découvrent leur lande aveuglante, marbrée des taches violettes de la bruyère. L'énorme plaine va à l'infini, labourée par le piétinement des charges, toute nue, sans un arbre ni un toit, presque noire dans l'incendie pâle du ciel. Rien n'y bouge, à part une confuse trépidation de l'air qui par moment semble rouvrir cette grande terre morte. Aux limites de l'horizon, une ruine ligne blanche ronde les dernières ondulations, réfractée aux miroirs de l'éther en tons d'émail neuf qui, plus haut, s'irisent dans l'enivrement du bleu cendreux. C'est là-bas : pareil à un clou d'argent, un mamelon couronne cette longue crête au delà de laquelle il n'y a plus que l'illimité de la route astrale.

Nous sommes devant le champ de la théorie. Avec un effort d'imagination, nous tâchons de reconstituer l'aspect du terrain à l'époque des grandes manœuvres, les masses profondes

MANOEUVRES D'ARTILLERIE AU CAMP DE [illegible]

des régiments de fantassins s'élançaient au pas de charge, le passage lourd des canons ébranlait le sable de larges ornières, les vociférations de la foule dans le bruit des commandements et le cliquetis des armes, le nuage de poussière qui roule du bout de la lande et couvre enfin, dérobé à la portée des salves par les courbures de la couleuse, les grêles sonneries des clairons et les roulements des tambours donnant par moments le grand bourdonnement profond des salves, et, tout de suite après, les lourds silences d'attente qui précèdent les chocs décisifs.

Il fut un temps où les grandes manœuvres coïncidaient avec l'arrivée du roi. Alors le camp prenait une animation extraordinaire ; toutes les avenues se décoraient d'arcs de triomphe; des échafaudages surchargés de trophées et de feuillages couraient tailladement des perspectives; d'arbre en arbre couraient des guirlandes de pots à feu qui dans le soir s'allumaient et faisaient flamboyer l'illumination par-dessus les spectacles et les paroles. Chacun se livrait à ses ingéniosités naturelles en rapport pour quelques heures les outils de sa profession ; les charpentiers dressaient les architectures ; les tapissiers et les peintres multipliaient la couleur et les festons; les cadeliers et les ornemanistes cousaient dans l'argile de haute du souverain. Partout des faisceaux, des attributs militaires, des monogrammes glorifiaient la visite royale ; la bouche des canons s'emplissait de flammes étoilées ; les fusils s'aigrettaient de gerbes; au centre des esplanades, des tentes tripudiaient sous les assauts de bave, de satin et d'ennui ; ailleurs des loches pittoresques dérobaient, en manière de rideau, les appréts du drame et de la comédie.

ENTRÉE DE LA REINE ET DU ROI.

Aujourd'hui, lorsque les guides et les hussards se trouvent au camp, ils organisent sur la grande place du Camp, un concours hippique. Le spectacle est brillant et l'assistance nombreuse. On sait que l'école belge d'équitation a acquis une réputation enviable. La place, entre le Parc royal et les grands bois de sapins, revêt alors une décoration spéciale, tentes, estrades, arcades fleuries. Et parfois les divertissements équestres se compliquent par de défilées, mythologies, apparitions d'hommes sauvages, etc.

Cependant le soleil s'est abaissé à l'horizon ; des brumes violettes montent des taillis que nous longeons tout à l'heure, l'échine ingrillée de piqûres cuisantes. Quand, après en cuisant après-midi de marche, nous gagnons enfin, devant une omelette fumante, le repos mérité de l'auberge à Bois-Léopold, les vitres des maisons commencent à se piquer d'étoiles rouges. Des tâtonnements de bonne éperonnées battent à présent le pavé de la chaussée ; par bandes, les soldats désaltérés à toutes les sorties du village enfin sorti de sa torpeur ; on voit

des dos s'inclinent à la file dans les attelages flamingants. Et, l'un après l'autre, les cafés-chantants lisbon à la rue des toiles de toits aigus et de cheminées d'usines qui, dans les étables et les écuries, sont exclusives au large par le ronflement des bœufs, les redressements des ânes et les grilles lointains des poulains dressés dans leur sommeil.

III

En route pour Gand. — En wagon. — Une rencontre.

Il est cinq heures du matin quand nous enjambons les rênes de la courroie qui doit nous mener à Zonbeke. Déjà le camp est éveillé : d'un petit trot serré, entre haies vives et rondeurs de luzernes, les hommes en pantalon de toile et en sabots, les chevaux sans selle et sans rênes, conduits par le licou, filent le martèlement des fers sur le pavé cotteux. La petite troupe dévoile du côté de l'obscurité; et nous voilons dans la campagne.

Le pays que nous traversons la veille ne semble pas sensiblement changé d'aspect : des taillis, des marécages, des emblavures, une terre maigre et poudreuse qui a fait, par fractions sous un labeur toujours reconnaissant. Çà et là un village, Beverloo, Beverigem, où, en 1750, Voltaire, venu là en exil avec son amie la marquise de Châtelet, et durant quelques lettres d'« En Barbarie » et dans la rondeur les clochers de Heusden et de Zolder.

Un bleu très doux, lamé d'argent, s'étend sur le paysage, dont les lointains s'effacent dans la vapeur. A cette heure matinale, la chaleur est encore tempérée par la légère brise fraîche qui du large nous apporte les senteurs du galipot. Une fine poussière s'élève derrière nous, dans le sillage de la voiture; elle plane un instant dans le scintillement de l'air, puis cette trace matérielle de notre passage se dissout par l'arrière : il n'y a plus lichen que la bande qui s'allonge. Et tout allons : le petit cheval à du jarret et des poumons : c'est à peine si un mince nuage de sueur mouille son poil sablonneux près de la sellette. Mais, avec le soleil, les mouches gothes commencent à monter : quelquefois, tandis que nous grimpons au pas un raidillon, leur bourdonnement emplit l'espace d'une vibration lointaine et continue qui, avec le long frisselis du vent, est la seule rumeur de ces solitudes.

Bientôt la terre change d'aspect : la culture se ferme plus qu'en accidents dans l'élargissement de la bruyère; elle s'étend ouvertement à perte de vue, aride et brûlée; le crépitement de ses végétations courtes rompt seul l'uniformité des premières plaies et plus avant s'égalise en une grande lueur morne qui se perd sous la lumière. Même par ce matin d'été, la nombre pâle garde sa sérénité, comme si elle portait le deuil des sables où rien ne germe. La chaleur ne s'y répand pas en poussées incessantes aux perles de l'aiguail; tout de suite la rosée se sèche aux souffles ardents de la route fournaise sans ombre qui s'étend à toutes les horizons; il semble que le « Zand » dévorant boive le jour comme une immense bouche altérée; il s'y recorbe et y meurt, ne laissant sur le ciel illimité de faire que l'impression d'une agonie de soleil. Puis, de nouveau, le désert recule devant la colonie de Thorn-sur; les steppes cultivées du blé nous révèlent l'approche d'une bourgade; devant nous grandissent les toits de Zonbeke. Notre relai est arrivé au terme de sa course : une botte de foin et une ration d'avoine dans un coin de litière fraîche vont lui rafraîchir la ferveur pendant que nous paisserons pédestrement sur Genck.

En marche! nous bien il nous faut mettre à profit les heures clémentes de la matinée. Rapidement le pavé s'efface : il n'est plus, pour nous guider, que des sentes peu foulées,

elles-mêmes à demi submergées par les hautes eaux du sable. Ce sont les villages par où la vie a passé avant nous et qu'elle a laissés sur ces inconnues surfaces pour servir à l'orientation du pèlerin.

Pendant des heures nous errons, les yeux rougis par la blancheur pulvérulente du sol, n'ayant d'autre horizon que le contournement crayeux de la plaine sous les flèches enflammées du ciel. Quelquefois un arbre, tout seul dans cette nudité universelle de la nature, s'aperçoit au loin; il semble, de ses rameaux bras ouverts sous le soleil, nous adresser un appel; mais le sentier nous en écarte; la pauvre silhouette de ce tronc solitaire gesticulant diminue sans que nous ayons pu nous arrêter à son secours.

A nos pieds s'allonge une lèpre de lichens, en dartre crépitant et dru qui ride nos semelles; même la broyère ne parvient plus à s'alimenter dans la désolation de cette terre calcinée; ses touffes clairsemées et rabougries font à peine une tache sur la pâleur cendreuse du grand cadavre. Maintenant la chaleur est intolérable; de la plaine montent des haleines enfiévrées qui tarissent la salive à nos lèvres; le vent, au lieu de nous rafraîchir, nous souffle au visage une touffeur énervante; là-haut, dans l'éther vert, le soleil, pareil à un four, rugit en crevelant ses flammes. Enfin, dans la morne perspective, des toits se découvrent; lentement le sol reverdit; les sentiers se labourent d'ornières laissées par le charroi. Devant nous, à une portée de fusil, Genck s'étage à mi-côte sur une bosse dominée par la flèche de son église.

Celui qui, après une étape sous les grilles du midi, les moelles liquéfiées par une coulée de plomb fondu, n'a pas trouvé sur son chemin une auberge bien close, tout humide du froid des dalles et odorant le cru du cellier prochain, celui-là ne sait rien des bonheurs du voyage. Un jour tamisé, rayé des poussières d'or que blatte la fenêtre des couvreurs, éclaire doucement, aux murs de la salle où a été dressé notre couvert, les bordures d'or dont s'encadrent une vingtaine d'esquisses et de tableaux. C'est, au fond de la maison mantle, dans ce coin perdu de la campagne pouilleuse, comme un petit musée d'art où tout saluent des talents amis.

Genck, en effet, depuis vingt-cinq ans, est devenu le centre d'une fidèle colonie de peintres que l'automne surtout ramène aux mélancoliques splendeurs de cette nature souffrante et suggestive. Une fois qu'on a plaisir dans son charme austère, elle vous retient par d'irrésistibles ensorcelleries. Les âmes pensives, impressionnables par l'insondable problème de l'être, y alimentent leurs songeries au double influx du ciel et de la lande, l'un et l'autre agités par les vents et les nuées, profonds et tristes comme le mystère naïves de la vie. Et les yeux, d'autre part, sont touchés par les magnificences sombres de ces steppes étranges, au-dessus desquelles, dans l'or et les vermeilles, s'étendent les architectures végétales, le colossal accord des grands vents palpitants et des soldes infinis d'une exacte couleur de vieille rouille, la tache lie-de-vin de la bruyère en fleur allongeant ses grandes bandes lumières comme les rougeâtres courants d'un fleuve, les prismes enfin de la lumière circulant en arc-en-ciel dans la poussière des routes en descendant mourir aux rayons mystiques des flaques marécageuses.

Au déclin du soleil, laissant en arrière l'auberge et son repos hospitalier, nous dépassons les dernières maisons du village. Brusquement le chemin tourne; la solitude recommence. Nous longeons des lisières de conifères dont les files noires s'alignent sur pentes d'un terrain ravinés jusqu'à l'horizon de la bruyère, et par moments s'échancrent, ménageant des percées sur des couchers de soleil, de rangées bandes de blés pointées d'or pâle, bleuis à l'ombre des lisières sombres. Jamais l'homme ne désespère de la grande nourricière; la moisson où ses mamelles semblent tuméfiées, il tâche de suppléer par ses sueurs aux sèves plus amères

que des larmes, distillées de sa peine infinonde. Même au cœur des sables, à peu d'une lieue du village, nous apercevrons encore des vestiges de labour; quelquefois une botte de paysan se dresse, pareille à une barque échouée, derrière un pli de la dune ou un mince rideau d'arbres qui la protégent contre les rafales. Isolés, perdus dans l'immensité de cette plage d'où la mer s'est retirée, mais où on continue toujours à la chercher, ne voyant passer qu'à de rares intervalles un visage humain, avec le ciel pour horizon et les nuages pour uniques confidents de leur dur labeur, les pauvres colons regardent se lever et disparaître tour à tour les soleils qui règlent leur triste existence, sans en attendre aucun allégement à leurs maux. Eux-mêmes disparaîtront, ils s'en iront où vont les nuages, ne laissant aucun regret derrière eux, mais ayant labouré vaillamment la glèbe maîtresse où se passa leur vie et que d'autres, après eux, bêcheront d'un égal effort. Encore ces deux ou trois arpents nourris de leur sang et qu'ils ont fait germer à force de jours et d'années, ne leur appartiennent-ils pas toujours : de l'héritage paternel les enfants ne recueilleront peut-être que l'outil séculaire et rouillé sur lequel il s'ébrécha; une partie, le champ et la maison feront retour au propriétaire, la Commune ou l'État, je ne sais. Et l'on ne prend à regretter qu'une loi semblable ne leur obtienne pas, après un si long martyre du fonds et de l'homme, la juste réintégration de leur inaliénabilité sans trêve. Tout au moins rendrait-on qu'à l'exemple des « Sarts » de l'Ardenne et du pays wallon, ancêtre redevance ne fût attachée au travail de la terre, dans cette région cruelle où la terre n'est qu'une amante frileuse et hautaine qui boit la sueur sans la rendre et constamment dépeint l'attente du serf lié à cette glèbe compagnonne.

Bientôt les chaumières s'abîment dans l'éloignement, un rêve d'or devant nous s'enfonce aux lèvres du ciel; de la crête nous voyons enfin se dérouler la ligne des marais. Ils s'étendent sur un espace de plusieurs lieues dans la direction de Hasselt, étalant la perspective de leurs métalliques, comme de grands ruisseaux allumés au soleil de vénérables artères. Avec eux la vie se remet à fermenter dans cette mort du désert où le sol jaunâtre ressemblait à un cimetière dont les ossements calcinés auraient été pulvérisés partout en une poudre calcaire et grisâtre. Comme pour ajouter à la funèbre illusion, de grêles tiges de sapins arrêtés dans leur croissance et que la distance diminuait encore, ressemblaient à des squelettes dressés errant au bord de leur sépulture. Mais insensiblement l'eau apparaît, un pullulement de bêtes et de végétaux anime les alentours. L'humidité est rampe. Comme le sang artériel, la filtration des sources vivifie l'aire exigueuse. Des sentiers filent à présent à travers les touffes d'ajoncs; les roseaux inclinent leurs sabres sur les lagunes dormantes; des broussailles de buis s'emmêlent à une végétation sombre et drue où se dérobe la grappe carminée de la bryone. Çà et là des taillis ont poussé, et quelquefois un massif de bouleaux les domine, ou un chêne dont le vent a jeté là la graine et qui pendille le ciel de son feuillage déchiqueté.

Autour de nous, l'après-midi achève dans un apaisement profond. Le sable, tout un jour rougi, nous envoie en bouffées attiédies les effluves plus fortes des plantes; en même temps se volatilisent par l'air les brumes vieux des marécages. Assis au bord des eaux, nous regardons s'allumer le soleil derrière les fumées violettes sorties des huttes.

Peu à peu l'occident s'est allumé : le ciel ressemble à un océan d'or liquide que bordent, pareilles à des plages, de grandes bandes enflammées; une lave ardente, des jets de soufre et de feu fulgurent à travers leurs fissures, comme aux cratères de quelque monstrueux Etna dérobé par les fumées. Pendant quelques instants la fournaise lavoie dans ses gouffres le cuivre et la pourpre des nuages; puis l'énorme incendie faiblit, ses fusées achèvent de se dissoudre sous le talon du soir; il ne reste plus au-dessous de la nue grise qu'une vaste lueur sombre qui elle-même s'éteint aux bords de la nuit. Une solennité indicible

s'épand alors sur le paysage; les arbres ne sont plus que des taches confuses dans la pâleur des ténèbres; un hêtre élevait près d'une ferme sa silhouette méditative; la lune inondait l'orient de sa faucille d'or, entourée de nuages et de chimères qui sur terre conduit le chœur des incertitudes et là-haut mène le ballet des astres. Graduellement la plaine est retombée au mystère.

II

Hasselt. — Les distilleries. — La ville et les jardins. — Le foirail.

Nous débarquons à Hasselt juste à temps pour assister au marché. Les maisons, ce jour-là, se vident à la rue; la solitude des quartiers déserts s'anime du passage d'une petite foule affairée; pendant quelques heures la ville sort de son insouciance et fait une rumeur au soleil. Sans son foirail, la petite capitale du Limbourg risquerait de s'éterniser dans un demi-assoupissement; il y a longtemps que l'histoire a cessé de passer par ses places; un monument de grand allure commémore l'héroïsme des moines qui, en 1789, participèrent à cette Vendée flamande, la Guerre des paysans. C'est proche de la porte de Saint-Trond, qu'ils succombèrent : c'est là que s'érige l'obélisque. Les maigres activités de la vie administrative actuelle ne sont pas faites pour labourer d'un sillon bien profond le pavé délavé par les agitations de la vie sociale. Hirsute le ronflement de ses cheminées ne dérange pas sensiblement la tranquillité des boulevards et des grandes rues. L'étranger qui, à la tombée du jour, se glisse le long des avenues, croit errer dans un béguinage. Il regarde s'enfoncer dans le soir et le silence la ligne monotone des façades; quelquefois, sur le pas des portes, un couple de vieilles gens unis hume les fraîcheurs du crépuscule. Il conjecture au fond de ces habitations closes, dont les vitres ne s'ensoleilleront pas de sitôt, une existence étroite et casanière. Et il va, il finit par déboucher sur une place en bosse que dominent de vieux pignons : les boutiques, un passage lent de promeneurs, une tour qu'il voit émerger des toits lui annoncent qu'il est au cœur de la cité. Accoudés sur la terrasse des cafés, des tablées de buveurs chopinent et fument la pipe considèrent avec étonnement ce visage inconnu; et tout à coup les oiseaux mélodieux d'un carillon battent de l'aile au-dessus de sa tête. Partout où chantent ces hautes volières de pierre dont les sonneurs sont les oiseaux ailés, il y a des âmes et une patrie : il se sent moins seul dans le bruissement de ces voix qui tombent du ciel et frappent sur les timbres de son cœur.

Cependant, qu'il ne s'arrête pas à cette impression mélancolique; que, le matin venu, il s'engage à travers le tarin des ruelles qui s'emmêlent aux confins de la ville : la douceur physionomie de la ville a fait place à une certaine animation industrielle; des chemins de grains; des baquets encombrés de futailles, des tombereaux bourrés de drèche obstruent les abords de grandes constructions vitrées et noires, rougies par la fumée. Ce sont les distilleries. Par les portes charretières entr'ouvertes d'une vapeur chaude, il aperçoit des cuves, des serpentins, des condenseurs, des entrelacements de tuiles et de madriers, des rampes de bois filant aux pénombres dantes des greniers. Longtemps Hasselt fut le grand alambic où se distillaient le vertige et la mort des Flandres; ses cervoises incessamment dégorgeaient la monstrueuse liqueur de gloire et d'oubli, ce nonpareil génièvre insolubile dégoisé aux comptoirs des villes en un tout-brouet sirotant d'ignobles poèmes. Par certains jours mornes il partait de là, vierge encore, perlant en gouttes ambrées autour des chaudières, couleur du froment mûr avec lequel il était fabriqué. La soie et le sang des ouvrages aboutissaient ici, en effet,

aux cornues des fontaines pour y passer par les spirations multiples de la chauffe et s'y tremper aux vertus puissantes de l'alcool.

Ce matin-là nous sommes réveillés par le meuglement des bœufs: à pointe d'aube ils ont quitté l'étable et, par les pavés sertis des champs, se sont acheminés vers la ville; de partout à la fois ils arrivent, énormes et doux, le mufle humide à ras de terre, regardant de leur œil rond dévaster le pavé sous leurs larges rejaillies égales. Des sentes roses de porcelets bondissent dans leur sillon, le queue en tirebouchon, par petits troupeaux qui quelquefois se débandent et qu'on guillant ribló, en pas lent comme ses grognants cuailles, ramène d'une aiguillade cinglée en pleine chair dans le droit chemin. Le long des trottoirs s'entassent de vieux paysans ensuite, courbés sous des charges de légumes et de fruits, l'épaule anglée d'une hotte qui maintient à leur échine une rotondité vaguement ressemblante à une chaise défoncée et sur laquelle s'empilent leurs denrées. Puis d'ores, de maigres cantilènes tirées par le grand air raboteux le sol d'un coup de tabourin, droites entre leurs paniers odorant les beurres et les fromages. Mêlés chez les jeunes, à de rares exceptions près, le chair, brûlée et dorée, tourne à des tons de vieux cuir qui ne rappellent en rien les joues en fleur des belles filles du polder savoureux. Toute cette caravane s'engouffre dans l'entonnoir des rues, débouche à travers les places, s'allonge à l'ombre de Saint-Quentin. Les ramailles vont s'aligner sous les arbres d'un petit terre-plein, dans contre fleur, dans un ensoleillement serré de cornes et de croupes; un carrefour voisin sert de refuge au grouillement des porcs; terricolor et marginellus s'épandent par longues files devant les façades des maisons, chacun gardant sa place accoutumée et transformant le trottoir en un énorme étal terricolore qui, par places, s'emporpre de la couleur saignante des viandes et s'élève chaque dans la ligature des nouages, des écheveaux de laine et des pâles d'étoffes. Une foule de petites industries se greffent, en outre, sur cette foire aux denrées et au bétail, marchands de lacettes et de boisselerie, de pièges à rats et de pains d'épice, de scapulaires, de lunettes et d'électuaires; et les échoppes avoisinant les trésoirs; les éventaires se confondent aux tas des paniers; la boutique en plein vent du potier empile sur les charrettes de choux-fleurs, de carottes et de céleris écroulés à ras de l'aire. Chaque pas qu'on fait risque de s'égarer à travers les monts d'œufs, les pains de beurre, les pâtés de chaumines, les dunes de tartes aux pruneaux, qui en quelques heures ont passé du pavé et sur lesquelles s'abat la curée des citadins. Un mêlement de ribelles et de brouards hante les extrémités des rues; des chevaux, la bride passée dans un anneau, paissent l'herbe verte et le foin dans les vesselles croulantes. Et le marché plonge à travers les pâtés de maisons, s'étend de quartier en quartier, envahit jusqu'au porche des églises. Une foule à l'idiome musical et traînant s'y bouscule en un tumulte de marchandage, un long piétinement sur place qui broche les avenues et baigne dans une buée blonde, mêlée des déjections animales en fermentation et des émanations humaines sanies et salées. De moment en moment la rumeur grandit; le brouhaha des voix roule comme une roue de moulin, parmi le cotonnement des vaches, l'aigre glapissement des porcs, la rauque chanson des ânes; et tous ces bruits hétéroclites s'accompagnent des coups de cuillère pigeant ses trilles et plaquant ses arpèges.

Nous échappons un instant aux agitations du travail. Une rue bordée de pignons remuants, l'étage en saillie et les toits en auvent, nous jette dans les jardins d'un béguinage déposséde de son petit peuple de femmes pieuses. La chapelle et le jardin d'entrée sont désertés; mais, à la place des guimpes blanches, des bourgeoises d'ouvriers et des bonnes de nourrices s'aperçoivent derrière les vitres étroites au fond des cadres encadrés d'un pinceau de guimauve.

LA GRANDE PLACE DE BRUXELLES UN JOUR DE MARCHÉ.

Puis de fil s'élèvent de hautes cheminées noires de brasseries et de distilleries : l'odeur aride du houblon nous arrive, mêlée aux exhalaisons piquantes de l'alcool ; des jets de vapeur bouillante s'échappent des tuyaux de décharge, et les cheminées crachent des bouffées de fumée. Puis un réseau de petites rues étroites nous ménage des échappées sur un coin de vie paisible où la province se reprend à son sommeil et jusqu'où les rumeurs du marché ne s'étendent pas.

Un aspect particulier à la petite cité s'y révèle à nous, le gradué absorbement de la ville par la campagne. Elle reflue du fond de ses vertes horizons jusque sur le pavé arboré. Le paysan a réalisé son rêve pour être plus près des soucis industriels qui engraissent son bétail. La ferme du petit éleveur est ici comme le vestibule où se dégagent les chaudières et les alambics. Une odeur musquée d'étable flotte des cours embourbées de paillers profonds : la vache et le porc, unis à une stabulation perpétuelle, dans une promiscuité atmosphère de bière et de genièvre, y fermentent d'une graisse suchaille et malsaine.

Tout à coup le silence des boulevards nous enveloppe; une marine en miniature se prolonge entre les quais de pierre proche du « gasheys » (lanière), une grande construction en briques du siècle dernier. Quelques chalands y sont amarrés; une large à cabine verte qui fait le service entre Hasselt et Beverlingen encombre son grelin à un pilier; dans la perspective des arbres, un canal s'enfonce, tout droit, comme un rail d'acier; et, devant nous, le campanile de Saint-Quentin sort d'un bouillon de végétation et de toits.

La Ville des fleurs, comme on l'appelait sous la première République, n'a pas tout à fait démenti de son cleur renom : aux cimetières des jardins qui bordent les promenades, des touffes de mules, des bouquets d'essences variées, des boiteaux de fantaisie. Ni maison communale, ni palais administratif, quand on a rasé la façade, actuellement restaurée, de la maison de refuge des abbesses de Herckenrode, les pittoresques maisons de la Grand'-Place et les pignons chinois des quartiers populaires, on a hérissé épais la monotonie. Même une certaine banalité vulgarise les églises, richelée seulement à Notre-Dame par la pompe et les grâces maniérées de deux mausolées de Delcour. Mais une prédilection unique autrefois se faisait jour ici parmi ce dédain pour le marbre et la pierre : c'était le goût pour les beaux parterres, les grands feuillés et les bosquets pleins d'oiseaux. La ville s'entourait encore d'une ceinture de plantations; on ne l'aperçoit d'abord qu'à travers un rideau de feuillages et un étalement de fleurs.

Une vieille tourmente, longée d'un bout où s'enfouraille un ancien bras de Bisser, restes d'un travail hydraulique du treizième siècle, nous attarde un moment dans un recoin humide et pittoresque, animé par le roulement de grandes roues aux palettes moussues. C'est comme une pointe de banlieue qui brusquement s'achève ennuie dans le fossé et l'animation de la pleine ville. Le marché nous reprend à ses bourdonnements de voix; mais déjà le carreau commence à se dédayer; la foule s'espace, laissant à découvert un fumier grouillant d'épluchures et de boues. Avant qu'il soit midi, Hasselt aura repris son aspect accoutumé.

V

Paysages. — Saint-Trond. — La Grand'Place. — Les couvents.

Le train plonge dans la fumée et le vent : nous filons sur Saint-Trond. Le nouveau pays change d'aspect ; après la grande lande solitaire, la campagne généreuse reconnaissance, les champs de blé qui montent dans le ciel, les prés baignés dans une poussière de soleil, les bois qui mettent des coins d'ombre sous l'éther en feu, les massifs d'arbres qui ensoleillent leurs silhouettes sur l'or des plaines. La terre revêt ici des apparences joyeuses et vivantes ; des tâtonnements légers font onduler les horizons ; on se croirait dans un coin de la contrée lumineuse.

Alken nous apparaît au passage, puis Corswarem, et la végétation, à chaque pas, devient plus dense et plus touffue. Des files d'arbres et de peupliers rayent le paysage ; les champs sont séparés par des haies vertes ; les hameaux se pressent. A mesure que nous avançons vers le sud, l'impression de force féconde et de bien-être qui se dégage de cette région couverte de puissants engrais, nous fera mieux sentir le labeur forcené de Flandre. Et toujours, par l'ouverture des portières, comme à travers la bordure d'un cadre, les fermes, les cultures, les bouquets d'arbres, les profonds dormoirs remplis de bétail tantôt se succèdent.

Une chaleur de fournaise tombe ici-dessus ; le ciel et l'espace nagent dans une lumière éblouissante ; par moments, de lourds chariots chargés de foin passent dans les blés, pareils à des montagnes mouvantes ; et la tête des chevaux seule émerge des hautes verdures qui se referment sur leur sillage. Puis les cultivateurs s'espacent ; on est noyé dans le feuillage des vergers ; et tout à coup, à gauche, par-dessus leurs grosses touffes métalliques, les tours de Saint-Trond s'élancent dans la perspective.

Nous tombons dans le brait allongé d'une fin de kermesse. Près de la gare, un carrousel de vélocipèdes mène son branle au renfermeur d'un orgue mécanique. Une baraque foraine semble endormie dans le silence des toiteaux vides de leurs baladeurs. Tout proche, une diseuse de bonne aventure se dandine derrière la tenture grimaçante d'une montagne. Plus loin, un comptoir de friture, décoré de cuivres et de glaces, avec un alléchement de marmites en blanc autour des fourneaux fumants, empantit l'air de ses relents d'huile chaude. C'est tout. La gaîté populaire s'accommode de ce pauvre amusement qui du moins coupe pour quelques heures la régularité triste de la vie provinciale.

Celle-ci coule d'un flot tari dans la vieille cave où bouillonnaient les passions publiques ; à peine la rumeur des usines, dont les grêles cheminées dépassent l'horizon des toits, hausse-t-elle d'un degré ce qui reste encore de souffle à ce cadavre décomposé d'une grande cité. Personne ne s'aviserait de retrouver dans la race dégénérée des Saint-Trudonniens d'aujourd'hui les descendants des Jordan de Pede et des Walkenaere qui au treizième et au quatorzième siècle tenaient en garde les riches marchands contre la double autorité des abbés et des évêques. Les Liégeois ne se montrèrent pas ardents dans la revendication de leurs privilèges que ce rude peuple jaloux, au fond des forêts qui environnaient la ville, avec les coupées pleines d'embûches et de ruse dont la trace s'allonge parmi les pompes de l'antique abbaye de Saint-Trudon.

Le temps a passé sur ces gloires ; les vergers et les champs de betteraves ont tiédi l'échauffement farouche des halliers ; le dernier abbé s'est effondré dans l'émiettement révolu-

lumière ; de l'abbaye il ne subsiste plus qu'un pilier de tour, comme la cable d'une cathédrale lalapée par les eaux. Une pierre qu'aucun chaînon, parti du fond des eaux, ne livrera plus, scelle à jamais dans le tréfonds de la noyauté épiscopale, à travers les tâtonnements de la mort, les grands abbés et les grands commanditaires.

Pourtant, sous cette léthargie des corps, l'esprit religieux veille toujours ; il semble que certaines villes aient soudés à des prédestinations indéfectibles ; le Saint-Trond des âges perdus a germé, à travers la ruine et la décadence, dans une graine séculaire et monastique. De l'arbre catholique qui, pendant des siècles, a étendu ici en tous sens ses rameaux, un virginal est sorti, enfoncé par les mêmes racines dans l'âme et le sang de cette vieille terre chrétienne.

LA GRAND'PLACE DE SAINT-TROND.

Là où Saint-Trudon creusait ses cryptes et dressait les nefs de ses hautes nefs, un sanctuaire pierre à pierre a poussé, comme une bastille de la Foi. Une grande ombre s'étend sur ses feuilles mystérieuses qu'aucune lumière n'ignore et dernière lesquelles on soupçonne les cubiculums de l'esprit replié en soi-même; et cette ombre est celle de la croix où saigne, par-dessus la souffrance des hommes, le cadavre immortel du Christ.

Après avoir subi longtemps par la ville, sans que notre talon y fît résonner d'autre écho que ce faible bruit du pavement qui tout de suite s'efface dans l'égoïsme des rues, nous vînmes, ce soir-là, une forte impression. Saint-Martin, avec son mélange de styles, ses colonnes trapues ornées par des architectes ogivales, sa voûte décorée de couleurs et de peintures, son portail italianisé de Renaissance, n'avait éveillé en nous qu'une curiosité superficielle.

Une émotion plus vive excita notre esprit quand de la cour plate où débouche la principale artère de la ville et qui était à coup reconnaître à nos yeux, dans un ensemble d'architectures disparates et séculaires, l'image exprès d'un grand corps social agité des ferments puissants de la vie. Au centre le noyau hellénique de 1686, revêtu d'un campanile bulbeux qui s'effile en flèche, semblait monter à rebours, sur les disques de cuivre de ses cadrans, les aiguilles qui règlent les sonneries du carillon ; tandis que les sonneurs frappaient pour les habitants les heures présentes, il nous paraissait que nous étions entraînés en arrière par la révolution vers les temps évolus ; nous écoutions chanter, à travers le musique ailée, l'âme des foules frayantes, des foules d'autrefois. Une église qui, à notre droite, dans un léger recul, découpait ses ressemblances comme des nacres dans le ciel, la cathédrale de cette grande Notre-Dame dont Albert Béren est élevé la première tour et qui a semblé presque extérieurement dans l'incendie et les restaurations, en même temps nous apparaissait pareille au vaisseau inébranlable de la foi : après tant de naufrages et tant de révolutions, elle avait

l'air d'appareiller pour les pays célestes, portant dans l'air comme un mât sa flèche où se brise la volée des vents du siècle.

Mais c'est à gauche surtout, dans la perspective qui s'approfondit à l'extrémité de la place, que s'opérait pour nous, sous la forme d'une savante substruction et d'un délicat portail, une suggestive évocation. La tour sévère, fruste, appuyée de lourds contreforts, symbolisait les stérilités de la foi primitive; puis celle-ci faisait place à des compromis de résistance qu'exprimaient à leur tour, dans leur langage de pierre, les élégantes pâleurs du petit décadi pompé comme une loge de portier — le portier du bon Dieu — à l'entrée de la grande maison sainte.

A cette même place, saint Trudon, parent de Childéric et de Pepin de Landen, fondait un monastère; à cette même place ensuite s'érigeait la majestueuse basilique romane de l'abbé Médard, portée par douze colonnes d'un marbre rose et précieux « les plus belles de tout le pays », dit un chroniqueur du seizième siècle. Un incendie ayant rongé le temple de fond en comble, une église nouvelle sortit des décombres de la première; après des siècles, la Révolution française l'envoya rejoindre dans l'éternité sa sœur sainte. Mais, si les églises s'en vont, l'Église n'est pas morte; elle revit ici doublement, matérielle avec la chapelle du séminaire, spirituelle avec ces autres édifices qui prolongent ses fondements dans l'âme et que cimente la vertu des théologies.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls souvenirs qui, en cet endroit, se livrent des crépuscules de l'histoire : une maison carrossée et altière, celle du Sanglier des Ardennes, s'y dénoue aux mains d'une ancêtre lointaine; tout autour, l'orgie épuisait ses rouges haleines. Il ne permit pas meurtrier à la mort, le terrible La Marck, quand, en ce jour de ripailles et de rixes, cédant à l'appel de l'évêque, le fait reparaît, il traversait en pas de sa monture les cours de l'abbaye, ogre, superbe, son œil de faucon luisant sous ses sourcils chenelus. Ce fut la Mort pourtant qui, sous le casaïl et les traits inédits du prélat, l'installa à son siège, à travers les fumées du vin et des victuailles. L'ogre ne sortit de là que le couteau sur la gorge, emportant l'échafaud que le lendemain devait faire son sang à Maestricht. Puis, vint venir d'autres ombres encore : elles rôdent sous les voûtes, inquiètes, tourmentées, furtives comme la révolte et la vengeance. Tremble, Philippe! le Compromis des Nobles tient à l'abbaye ses assises pour la première fois.

Hantés par ces fantômes, nous avions gagné l'obscurité des boulevards. La ville éteignait ses rumeurs dans la nuit tombée. Au-dessus des vieux jardins touffus, les pignons s'aiguisaient sur les pâleurs du ciel. Et tout à coup une ruelle nous jeta dans un quartier désert à l'entrée duquel un grand christ étendait les bras. D'immenses et mornes façades sans fenêtres se prolongeaient, étranglant l'espace au-dessus de nous, se faisant entre leurs faîtes qu'une étroite couloir d'air et d'étoiles, si hautes et si noires qu'on eût dit des murs de prison. C'était en effet la prison des âmes; là gisait et s'exhalait, en horloges de la scolastique, la pauvre raison humaine; comme en une sombre volière, au vol épervé de jeunes esprits s'y blessait aux barreaux de la Somme et du Dogme; et une terreur nous prenait devant cette caserne bâtie avec la pierre même de l'Inquisition, murée avec du silence et des cilices, défendue contre les idées du siècle par des herses et des remparts plus impénétrables que tout l'appareil féodal.

D'autres christs maintenant surgissaient aux d'autres façades; toutes adhéraient ensemble et formaient au bloc de nuit où s'allumait seulement, par places, le tremblotement d'un cierge, derrière le grillage fleuri d'un petit autel accroché à la brique. Après les cellules, la tombe; après les séminaires, les couvents. Un peuple d'hommes et de femmes expie ici, dans la mort de cœur et des sens, l'horreur de vivre; plus rien d'humain ne trouille en

leurs entrailles; ils se livrent au raisin dans le lacuna où ils se sont enfermés la veille. Et nous allions à travers le froid et la souffrance de cette humanité comme à travers des catacombes, prêtant l'oreille à des bruits étouffés où nous croyions distinguer des vers et des soupirs, quand un cri, un rire aigu et douloureux, déchira le pesant silence du soir. Devant nous se dressait la maison des fous. Ici encore, c'était le tombeau, mais un tombeau où Dieu ne descend pas, qui n'est pas visité par les anges et que ferme irrémissiblement sur la bête l'âme repartie.

Ainsi, en quelques instants, nous avions franchi les cercles de la mort charnelle et spirituelle, volontaire ou soumise aux fatalités, fille de la Foi ou de la Douleur, l'une trempée dans le sang de Jésus, l'autre dans les larmes de la vie. Désormais un vent passa, qui nous apportait le parfum des fleurs, cette prière de la terre, et le carillon se mit à chanter, jetant à l'éternité les minutes qui ne comptent plus pour les trépassés de la raison et des terrestres affections.

VI

Congrès de Notre-Dame. — Une Idylle du Nord. — Les dernières de mai.

Nous descendions d'un degré vers le sud; chaque tour de roue nous ramenait au pays plus au cœur de cette terre sévère, fermentée, gorgée d'engrais, cru paradis des fermes et des bestiaux, qui marque la limite de la prêtrise. Tandis que tout lisière, à l'autre extrémité, Maeseyck, en attendant la ligne internationale qui la tirera de son isolement, est comme perdue, au sortir des silences de la lande, dans ses pâturages du bord de la Meuse, ici les villages se pressent au point d'entourer les villes d'une banlieue plus populeuse et plus vaste que les villes mêmes. Le sang et la vie de la contrée est ramassé là, comme à la grande artère centrale de cet organisme que le sable infécond, l'absence de communications et l'espacement des hameaux ont stropié ailleurs. Et pourtant, si détachée que soit Maeseyck des activités du temps, une gloire impérissable continue d'acheminer par delà le sourcil désert campinois, comme à un pèlerinage séculaire, la piété et les admirations du monde vers la cité mystique où les Van Eyck ont vu le jour : ce berceau pèse aux balances de l'histoire le poids d'un empire.

Cependant, à mesure que nous nous rapprochons de Tongres, notre mémoire évoque d'autres souvenirs. Devant nous se lève la formidable civilisation romaine; de leur pas emporté, les légions de César silencieusement les halliers de ce sol aujourd'hui livré aux moissons; elles passèrent comme la grêle et l'incendie, ravageant tout, vengeant par l'irrémédiable destruction des Eburons le massacre des armées de Sabinus et de Cotta dispersées par Ambiorix. Puis, sur ces ruines et ces cendres d'un peuple, une ville s'érigea, puissante, enlaçant ses murs, comme un matériel symbole de haine et de défi, dans la terre grasse des héros trépassés. Ni le temps ni les révolutions humaines n'ont eu raison de leurs indestructibles fondements : la vieille cité impériale n'est plus qu'un fantôme au deuil de ses gloires évoluées; mais l'énorme enceinte demeure accrochée à ses entrailles comme l'ancre qui retenait sur ce rivage la fortune de Rome.

Rien ne frappe plus l'esprit que le vide et le silence de ce cadavre d'une grande formidable derrière les remparts effondrés qui ont fait de la défensive contre un ennemi imaginaire, et la défendent seulement contre les rafales montées de la plaine. On pense à ces armures tragiques forgées pour les chocs des mêlées et qui se roulent au fond des musées, béantes

sur l'ombre et le vent, ayant à leurs extrémités le visage livide d'une toile où dépérit une araignée. Toujours, comme la délicate araignée, attachée à ses remparts les bouts de la toile avec laquelle, depuis des siècles, elle tisse son linceul.

La vie présente est comme étouffée ici sous le flux écrasant des souvenirs : quelque effort qu'elle fasse, elle sent peser sur elle la pierre effroyable du passé. Celle-ci ne se soulève tout juste que pour permettre à ce petit peuple noir de la poussière des crypts de respirer. Et ce n'est pas seulement l'obsession de la Basse militaire et conquérante qui, à chaque pas qu'on fait du côté de la campagne, le long de ces boulevards où l'humble maison moderne a fini par se greffer sur les ossements de l'inépuisable muraille, persiste et se matérialise en cette ceinture et ces restes de tours irrémédiables, pareils à un cercle enchanté dans lequel les fatalités anciennes condamnent les générations à bouger sans espoir d'en jamais sortir ; le moyen âge chrétien, avec ses châtres et ses grandes églises, symboles du renoncement et de l'effacement terrestres, les noms écrivain un hiératique silence parcourt les têtes, et semble boucher de ses blocs hiératiques les brèches ouvertes dans le ciment romain.

Si loin qu'on s'avance dans la campagne, soit qu'on descende vers Pirange ou qu'on monte vers Sluze, partout le prodigieux pilier de Notre-Dame se dresse comme le donjon de cette bastille spirituelle qu'aucune force humaine n'a pu jusqu'ici abattre. Comme si rien ne pouvait plus pousser à leur entour, dans la terre épuisée où l'arc et l'autre enfoncent leurs racines, la Basse des Césars et la Basse des Papes dient à l'étranger : « Tes destinées sont closes, le monde expire devant notre barrière. Bête et pris, si tu veux, mais tu ne bâtiras pas en regard de nous. Tout est vert et pourrissoir là où nous sommes. »

Quand on suit la large rue qui commence à la gare, on ne tarde pas à rencontrer, en inclinant à droite, une brèche de terre où des arbres ont poussé leurs végétations touffues et qui couronne les massives substructions du rempart féodal. En contre-bas, dans la direction de la ville, une vallée de feuillages voudrait la perspective des toits, groupés au pied de Notre-Dame d'où l'étranger choisit, percé des lucarnes ogivales, à l'air d'un cloître géant au-dessus du tassement des tuiles.

D'ici on est merveilleusement placé pour embrasser sous un de ses aspects les plus magnifiques ce chef-d'œuvre de pierre auquel collaborèrent les siècles. De la vertigineuse pensée de ses soixante-quatorze mètres, la tour s'élance, entre le double épanouissement de ses contreforts en retrait, de haut en bas aiguillée de pinacles à crochet, avec ses trois étages de fenêtres à meneaux flamboyants, son portail de style ogival adapté à ses proches roses et, au-dessus, l'épouvantail de sa fine colonnade crénelant une arcade de la Vierge. Une balustrade, évidée en quatre-feuilles, court le long de la face latérale, masquant les toitures des bas-côtés, en haut des contreforts qui séparent les fenêtres en partie rayonnantes et flamboyantes ; et, derrière s'étagent les deux rangs superposés des arcs-boutants de la grande nef, semblables à des verrières accoudées dont l'ouillade laisse voir les triples lancettes des verrières. Lentement le majestueux profil décroît ; la plate-forme, de laquelle nous l'aperçevions tragique, s'abaisse et s'interrompt ; nous suivons un boulevard qui va vers la ville basse.

L'ancienne moyen âge apparaît encore, coupée de larges entailles que les jardins et les habitations depuis ont bouchées, où et là rendue de rebute ou arrondie en demi-lune, et, plus bas, le long d'une admirable allée de châtaigniers profonde et sombre comme un cloître de cathédrale, bordé par les eaux d'une petite rivière où se reflètent ses exactitudes exigeantes. Puis le chemin s'étrangle, les fortifications romaines deviennent un comble brusque, plongent à pic dans les champs, étalent leurs superpositions de moellons carrés, larges de plus d'un mètre en certains endroits, pareilles à un mêle de silex et de ciment entre lequel les eaux de temps sereins venues se logent.

Le gothique régulier du quatorzième siècle s'en est venu comme un contrefort pour y bâtir le donjon d'une entrée de ville, cette curieuse porte de Visé qui ne voit plus passer que des files de bœufs les pieds de marbre et qui, solitaire, de sa masse carrée, percée d'ouvertures inégales s'accroupit le pont-levis commandait la campagne d'alentour. Comme pour opposer une image de paix à cette évocation hircoque, un petit béguinage délicieux, tout noyé de silence et d'ombre, un pauvre recoin de piété fidèle et bénisse, aux façades cendrissantes comme les parois d'un puits, s'abrégeait de repos et d'oubli au bruit des heures qui sonnent à son humble église et goutte à goutte, comme des larmes cristallisées, roulent sur l'aiguille ronde l'éternité.

TONGRES ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

Une rue vous mène à la grande cité catholique, toujours ouverte dans le sommeil et l'effacement de l'autre, à la forêt mystique où, dans les chapiteaux et les vitraux, s'enlacent les fleurs de l'âme et de la prière, à cette Notre-Dame de Tongres qui, semblable à la Vierge de Van Eyck, élargissait jadis sur les hommes et les villes les plis immenses de son manteau, l'étreint tout l'horizon de rayonnement de sa robe de pierre. Une ronde de petits anges, à demi sortis du tympan, sont les coussins du perche autour où Jésus et Marie sont parfois représentés, semble se pencher sur les fidèles comme par une lucarne du ciel.

Entre le léger sentiment de toutes ailes qui sont à coup rafraîchit l'air autour de nous! Une sérénité froide comme celle qui monte des tombes sans peinture. Nous sommes dans la vie; cette porte s'est ouverte : nous sommes chez les morts, chez les siècles, chez les morts.

Aucun lien sensible ne rattache plus, en effet, les austères cloîtres de la foi primitive à la *piété légendaire de ce temps*; comme l'âme des cénobites, ils sont nus et ouverts sur le ciel leurs grands jours sans mystère, ainsi que des yeux emplis de pensées simples.

La même émotion sensible et d'autres temps à Nivelles nous ressaisit ici; les deux cloîtres se ressemblent; tous deux appartiennent au roman le plus pur; ils ont gardé intacte les rites silencieux de la grande religion du douzième siècle. A Tongres, comme à Nivelles, le préau s'entoure d'une galerie ajourée d'arcades en plein cintre, dont les archivoltes retombent sur des colonnettes isolées ou géminées, historiées de chapiteaux feuillus et refaits ensemble par le prolongement du stylobate. L'un et l'autre sont comme le gynécée de l'église prochaine à peu naissance. Elle projette sur eux l'ombre de son chevet; mais son voûtage la couvre à son tour, comme des temps, plus large ainsi plus haute, l'ancêtre étant ici le cloître.

Tandis que nous touchons avec respect ces antiques pierres usées d'humanité, des femmes priantes, les bras en croix, se silhouettent sombrement sur les cierges allumés d'un petit autel. Scellées dans le mur, des dalles tumulaires se succèdent, orgueilleuses et parées d'inscriptions qui parlent de la vie dans ce lieu où la mort seule devait élever la voix. Çà et là un seul ouvert encadre une chapelle, les nervures d'une voûte, un retable gothique, ailleurs un bas-relief de marbre d'une grâce enfantine et finissine. Mais l'œuvre d'art nous émeut moins que la réalité vivace des noms, unis comme ces monuments sur lesquels le monde n'a plus de prises.

Une porte nous livre l'accès de l'église. En un instant nous sommes transportés dans la pompe et la magnificence; un lyrisme de styles et d'époques s'accomplit sous nos yeux; l'égival primaire des nefs, du transept droit et du chœur se mêle, dans le rond-point du chevet, le transept gauche et les chapelles des bas-côtés, à l'ogive du quinzième siècle. La voûte basilique ouvre, à travers l'espacement de ses vingt-quatre piliers, son imposant vaisseau; là-haut, par-dessus les toits en tiers-point des travées, le triforium, luxuriété de petites arcades supportées par des colonnettes cylindriques, ressemble à la galerie d'une cuirie qui supporte dans la lumière des paradis. Et dans le grand chœur rétrécissant où les chutes vives du dehors jaillissent à torrents par deux rangs superposés de hautes fenêtres à lancettes géminées, ainsi que des eaux ruisselantes par la bouche des échaux, l'admirable et autre beauté d'un retable sur l'autel, entre les candélabres d'argent, comme une palpitation de vie lointaine, qui, plus bas, sur les dalles où posent leurs pieds nudes, a l'air de s'achever dans l'épaisseur d'ailes des aigles des lutrins.

La cuivre, la couleur, la lumière s'accordent dans l'aube et blanche église, pour glorifier Marie, la céleste patronne du lieu; son image, sous la forme d'une très vieille statue polychromée, les joues enluminées d'un rouge vif, une épée retombant aux plis de la robe — cette même épée qui plus tard se retournera dans le sang et la chair de son cœur, — continue de sourire en un coin du transept gauche, d'un pâle et fragile sourire qui semble s'égarer sur les nôtres venues là géminantes, et leur verser les consolations, au nom du divin martyr qu'elle berce dans ses bras.

Depuis des siècles, les générations s'agenouillent en son honneur, dans le trésor de l'église, les os, les nues boucles, les joyaux, aux ruissellements qui remplit des émeraudes et forme comme le vitrage terrestre de la haute Dame dans son pèlerinage à travers la souffrance humaine. Longuement devant nous, et que prêt des étoles et des surplis perdus à des clous ont gardé l'attitude et le geste de l'officiant, les ciboires, les burins, les ostensoirs, les chasses, les pyxides, les anciennes reliques, évocatrices des saintes douleurs des premiers confesseurs de la Foi. C'est un véritable cénacle qui nous apparaît à travers les grosses et

les orfèvreries ; notre scepticisme moderne n'y trouve plus qu'un spectacle curieux ; mais d'autres que nous y viennent encore apporter les larges de leur ferveur ; et nous pouvons au temps lointain où c'était la coutume d'exposer toutes ses possessions illustres derrière la haute grille de la nef, au-dessus du grand portail que nous apercevions tout à l'heure du transept.

Rien plus que les cendres et les os des chrétiens suppliciés, ce sépulcre de perles et de métaux précieux nous paraît embrasser les gloires en poudre de la ville ; la grande sainte y repose dans les bandelettes, sur un lit royal, ayant en ses orbites crânes, à la place du soleil et de la vie, le nocturne étincellement des pierres de la mort, l'émeraude verte couvrant la cloie des côtes, le rubis pourpre comme le pleur d'une plaie, la topaze où se reflète la jaune flamme des cierges. Les bandes des momies de Calvo, après tant d'autres

LE CLOÎTRE DE NOGARET.

catalysmes qui l'auront épaisie, ont fait couler par leurs brèches ce qui restait encore de la cité héroïque. Elle est morte spirituellement ; le genre misérable qu'elle cherche encore n'est que l'automatique fonctionnement de la vie des corps. Depuis deux siècles, les orgues de Notre-Dame prolongent sur sa dernier décrépitude le bourdonnement des *de profundis*.

Nous avons soif de la vie, au sortir de ces monumentales images de la mort. Sous le soleil brûlant, la rue, toute vide, sans une rumeur, semble continuer les silences lourds du chœur et de la crypte aux reliques. Elle va s'élargissant comme des bras autour de la masse de miséricorde et de prières, avec ses files de petites maisons, pacifiques oasilles de la bergerie divine, presque toutes basses et n'ayant pour décoration que ci et là le découpage des pignonceaux et des croix perdant à des triangles.

Une carriole nous emporte dans la chaleur et la poussière des blés ; presque sans transition les froides extrémités de la cité plongent au milieu des activités de la nature :

la bonhomie du bon Dieu met la pitié de son ciel bleu, de ses allées grenues, de ses vastes plaines où grésille l'alouette sur la paroisse déserte où les heures sonnent le silence et l'oubli. Et ainsi j'ai mon cœur de retour dans la douceur de la terre nourrissante et de mon sentir naïf à l'éternité radieuse de la genèse, après cette autre servitude sombre de la foule dont nous avons descendu les degrés.

A perte de vue l'ensemble des seigles flambe dans la lumière des horizons; le sol ondulant moutonne comme une mer aux vagues de flamme et d'or; un immense bourdonnement joyeux de l'air semble répercuté à l'infini les vibrations d'une cloche mystérieuse agitée dans les nues; et toujours, derrière nous, au fond des espaces, Notre-Dame élève sa tour, comme un clerge prodigieux, pardessus les mers de la nature et de l'histoire. Toutes les routes rayonnent vers les yeux profonds que ses cavités et ses porches ouvrent aux quatre vents du ciel; elle est l'axe lumineux vers lequel convergent les artères de grèves des lointains diaphanes par la campagne féconde; les allées ombreuses, les sentiers bordés de céréales, les fils des eaux courantes sont comme les avenues qui mènent à son giron sacré.

C'est l'heure où les travaux descendent la pente herbeuse des vergers; le soleil allonge une ombre plus tiède sous les arbres; assises sur les seuils, des femmes font aller leurs mains diligentes dans le trousse des paille. Quelquefois, par les trous de la verdure, un rais sonore vient allumer entre leurs doigts les chaumes, qui ressemblent alors à des tigelles d'or, et elles ont l'air de tresser de la clarté. Nous sommes dans un pays d'indolente impériale; la terre ici donne deux fois le pain, par le grain qu'on prend et par le glui qu'on trouve; le seigle et le froment, dépouillés de l'épi, s'entrelacent ensuite comme les bras d'une cadenette et finissent par s'accomplir aux formes multiples du chapeau de paille. De Stone, l'humble village renommé pour son église romane, à Gloss, la petite capitale de cette Italie du Nord, toute une population flamine s'emploie à cet art rustique, sorti de la nature crétoise du sol qui donne à la tige des céréales une finesse et un brillant incomparables. Même les enfants apportent leur part de collaboration à la grande tâche commune; nous voyons, au fond d'une petite chambre où ruisselle une fraîche lumière, des fillettes de cinq ans activer leurs doigts grêles au tressement de la natte qui se nouent et se nouent s'allonge derrière elles, sur le carreau; d'autres, plus grandes, s'appliquent à des ingéniosités déjà compliquées; la mère, de son côté, achève un travail commencé le matin, en surveillant du coin de l'œil sa couvée. D'abord on choisit les pailles les plus belles; toutes sont coupées de longueur égale, sans nœuds; puis une machine les divise en brins qu'on aplatit au cylindre; et chaque ouvrière en prend une botteline qu'elle tient dans sa poitrine et dont elle écrase à mesure la grosse partie sous son bras. Aucune minute n'est perdue pour ces agiles tisserandes; elles voisinent de porte en porte, leurs mains remuées en un va-et-vient qui ne cesse pas, rythmique, égal, monotone; même aux champs, elles font paître les vaches, toujours occupées, la longue tresse dentelée ballant entre leurs reins comme une couleuvre irisée. Partout la campagne est pleine; leurs silhouettes se détachent dans la splendeur des lointains; elles aident l'air de trouver les chœurs de la terre, soyeux et forts, couleur de l'été qui les mûrit.

Lentement le ciel s'épaît sur ces idylles; une fraîcheur pose insensiblement sur les horizons; le soleil descend derrière la paix du grand paysage. Ma pensée alors se retourne vers la glèbe spirituelle, les saines labeurs par mon travail effort j'en vins à songer qu'il me se refermerait plus sur les pages de ce livre. Avec son dépôt déjà froid de silence et d'ombre, il me parut que s'enfonçait dans la nuit toute accomplie un coin de vie de mien. De l'ai suivie à travers la vie bonne et mauvaise : depuis bientôt cinq ans j'y prodigue une tendresse religieuse pour la terre maternelle où dorment les aïeux, où moi-même

LE TRAVAIL DE LA FILLE À AILLY.

jour donner un jour. Et voici que je touche à son déclin. A travers l'inévitable tristesse qui accompagne la fin des labeurs humains, il me reste une douceur, celle d'y avoir vécu, dans les siècles et le temps, chez les ancêtres et chez les vivants, de la vie entière de la patrie, en communion constante avec sa grande âme indéfectible.

BRUXELLES. — LES MARCHANDS DE LA RUE.

TABLE DES GRAVURES

M. CHARLES LETOURNEAU — FRONTISPICE

LE BRABANT

1. La Bourse de Bruxelles. — Dessin de L. Bombled, d'après une photographie.	1
2. Bruxelles. — Le quai du canal de la petite Senne. — Dessin de Lancelot, d'après nature.	3
3. Bruxelles. — Les boulevards extérieurs (boulevard du Nord et boulevard de la Senne). — Dessin de M. Lancelot, d'après une photographie.	5
4. La vieille Bruxelles. — La rue du Lion-Noir. — Dessin de Gustave Rouvier, d'après nature.	7
5. La fontaine du Manneken-Pis. — Dessin de Ch. Guillaume, d'après une photographie.	8
6. Le vieux Bruxelles. — Les petites échelles du ciel. — Dessin de A. Gilbert, d'après F. de la Rive.	9
7. Constructions modernes (Maison primée). — Dessin de J. Meyer, d'après une photographie.	11
8. La promenade aux étoiles. — Dessin de E. Vuillier, d'après nature.	13
9. Bruxelloises bruxellantes. — Dessin de L. Bombled, d'après nature.	15
10. Types de la rue Haute. — Dessin de A. Gilbert, d'après G. Vuillier.	17
11. Marchande d'œufs. — Dessin de L. Bombled, d'après nature.	19
12. L'ascension pour de rire. — Dessin de J. Tarrabuzzi, d'après nature.	21
13. Vieilles maisons de la place du Grand-Sablon (rue Haute à droite). — Dessin de M. Lancelot, d'après une photographie.	23
14. Pêche à la ligne. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.	25
15. La rue Terarken. — Dessin de L. Lhermitte, d'après nature.	27
16. Un coin du vieux Bruxelles. — La Boucherie. — Dessin de E. Pérard, d'après nature.	31
17. Charrette de tapissier. — Dessin de L. Bombled, d'après nature.	33
18. La place Sainte-Gudule. — La nouvelle et l'ancienne église. — Dessin de M. Lancelot, d'après une photographie.	35

10.	Le pas de la cavalle. — Dessin de E. Verdyen, d'après nature.	41
10.	Un fil de fourneau. — Dessin de V. Billiet, d'après nature.	41
11.	La rentrée. — Dessin de E. de La Berge, d'après nature.	42
12.	Une rue avec le Grand'Place. — Dessin de A. Rose, d'après nature.	47
17.	Un chêne de victoire. — Dessin de E. Verdyen, d'après nature.	51
21.	Jordaens. — Le mariage de la pomme. — Dessin de A. Rose, d'après une photographie.	61
23.	L'Hôtel de Ville. — Dessin de Sterny, d'après une photographie.	65
26.	La cathédrale. — Dessin de H. Clémentot, d'après une photographie.	74
27.	Chaire de Saint-Gudule. — Dessin de Gaillemin, d'après une photographie.	77
28.	Le Jardin botanique. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.	82
31.	Les bassins du canal.	86
32.	Les tours de Zuppelin. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.	87
34.	Le Palais de Justice. — Dessin de A. Bertin, d'après une photographie.	98
35.	Monument Charles Buls.	98
42.	Bâtiments au bord de la Senne. — Dessin de Th. Weber, d'après nature.	74
43.	Le chêne de Waterloo. — Dessin de J. Tiebaudon, d'après nature.	76
45.	Waterloo. — La Butte-Lion. — Dessin de A. Taylor, d'après une photographie.	77
46.	Waterloo. — La Ferme des Bourgeois. — Dessin de A. Taylor, d'après une photographie.	80
47.	La Maison à Waterloo. — Dessin de Th. Weber, d'après nature.	82
48.	Le moulin de Vivalbay. — Dessin de J. Tiebaudon, d'après nature.	84
53.	Enfants au Calvaire de Villers. — Dessin de Ste. Bonnet, d'après une photographie.	87
60.	Place de Meir et Cathédrale. — Dessin de Ath. Verhaeghe, d'après nature.	91
62.	Une scène de pèlerinage à Notre-Dame de Hal. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature.	96
63.	Premiers Architectures au moyen-âge à un pèlerinage. — Dessin de A. Robert, d'après nature.	98
65.	Différentes de personnes fantastiques. — Dessin de G. Bonnet, d'après nature.	99
66.	Ruines du château de Horst. — Dessin de E. Verdyen, d'après nature.	101
67.	Le château de Rixensart. — Dessin de E. Pothier, d'après nature.	102
68.	Hôtel de Ville de Louvain. — Dessin de Stanley, d'après une photographie.	105
69.	Intérieur et jubé de l'église Saint-Pierre de Louvain. — Dessin de Bertin, d'après une photographie.	106
70.	Louvain, fontaine de Saint-Pierre. — Dessin de Gaillemin, d'après une photographie.	110
71.	Bibliothèque de Louvain. — Dessin de Lemercier, d'après nature.	110
72.	Les grands moutons à Jodoigne. — Dessin de A. Robert, d'après nature.	111
73.	Le cimetière de Nivel. — Dessin de E. Pothier, d'après nature.	111
74.	Tabernacle de Leau. — Dessin de Gaillemin, d'après une photographie.	112
75.	Hôtel de Ville de Léau. — Dessin de Bertin, d'après une photographie.	113

PROVINCE D'ANVERS

77.	Malines. — Vue sur la Dyle. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.	121
78.	Malines. — Palais de Marguerite d'Autriche et les Halles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.	125
80.	Malines. — Grande place et église Saint-Rombaud. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.	127
81.	Malines. — Maison des Tanneurs. — Dessin de H. Clément, d'après une photographie.	129
82.	Malines. — Maisons du quai aux Avoines. — Dessin de H. Clément, d'après une photographie.	130
83.	Porte de Bruxelles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.	132
84.	Ancien Hôtel du Magistrat de Malines. — Dessin de A. Mallery, d'après nature.	133
85.	La chaire de Vérité à Saint-Rombaud. — Dessin de Bertin, d'après une photographie.	138
86.	Intérieur de Notre-Dame. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.	141
89.	La Pêche miraculeuse, par Rubens. — Dessin de F. Stiller, d'après la gravure de Wilhelm Hon. sur	145
91.	Église Saint-Pierre. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.	153
93.	Les portes de Bruxelles ouvrent leur hôtel-de-ville, soldat du roi. — Dessin de A. Robert, d'après nature.	157
95.	Intérieur de la Maison d'Anvers. — Dessin de Bertin, d'après une photographie.	161
97.	Le Tramway (Allée du Cygne). — Dessin de A. Robert, d'après nature.	165
99.	Un marché à Anvers. — Dessin de A. Robert, d'après nature.	169
101.	L'ancien marché aux poissons. — Dessin de A. Gilbert, d'après nature.	173
103.	L'intérieur de la cour d'Otto Venius. — Dessin de Bertin, d'après une photographie.	176
111.	Le Steen.	185
112.	Le Grand'Place et la Fontaine Brabo.	189
115.	Intérieur extérieur du bois, porte Saint-Georges. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.	193
117.	Le pont aux Augustins. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.	196
121.	Le Musée des Beaux-Arts. — Dessin de A. Bertin, d'après une photographie.	201
124.	Perspective intérieure (Cour à pilastres). — Dessin de E. Mallery, d'après nature.	207
127.	Escalier de la maison Rubenienne. — Dessin de E. Mallery, d'après nature.	210
128.	Carnaval des ânes. — Gravure de « pourceaux ». — Dessin de A. Robert, d'après nature.	211

Pages

75. Un marché aux poissons à Anvers. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature. 113
77. Le théâtre flamand à Anvers. — Dessin de Rossy, d'après une photographie. 129
81. Le monument Loos. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 129
83. Un canon au quai d'Anvers. — Dessin de Ed. Mahieu, d'après une photographie. 161
87. Stockingstraat. Une ancienne façade à quatre étages. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature. 161
89. Marque servant à la numérotation des portes. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature. 161
91. Un canal à Anvers pris — dessin de C. Lauters, d'après nature. 177
93. Vue de la ville prise de la Tête de Flandre. 177
97. Barques de pêche amarrés dans le bas fleuve. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 193
99. La Bourse et la cathédrale d'Anvers. — Dessin de Rossy, d'après une photographie. 193
101. Panorama de la ville et de l'Escaut. — Le Grand Place d'Anvers et l'Hôtel de Ville. — Dessin de Rossy. 209
103. Le palais de Justice d'Anvers. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 209
105. Un coin du quai Jordaens ; la statue de ce peintre Jordaens. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 225
107. Intérieur de la cathédrale d'Anvers. — Dessin de Rossy, d'après une photographie. 225
111. Saint-Georges de Rubens. — Dessin de Rossy, d'après une photographie. 241
113. Intérieur de l'église Saint-Jacques, à Anvers. — Dessin de Rossy, d'après une photographie. 241
115. Le calvaire de Saint-Paul. — Dessin de Rossy, d'après une photographie. 257
117. Cour de l'ancienne maison de Rubens. 257
119. Maison de Rubens, par G. Smith, vieux Verre. 273
121. La loge ou principal pignon de la maison de Rubens, d'après le tableau de Rubens au musée d'Anvers. 273
123. Musée Plantin. Cour intérieure. Dessin de Sirouy, d'après une photographie. 289
125. Musée Plantin. Les presses. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 289
127. Une salle du musée Plantin. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 305
129. Extérieur du théâtre. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 305
131. La Cathédrale de Bruges. — Dessin de Thorel, d'après nature. 321
133. Intérieur de l'église de Jérusalem. — Dessin de Taylor, d'après nature. 321
135. Une chaire en Jérusalem. — Dessin de A. Robert. 337
137. Couvent de femmes à Bruges-Saint. — Dessin de Taylor, d'après nature. 337
139. Vue des docks de Calaspoland. — Dessin de H. Vreedenburgh, d'après nature. 353
141. Promenade. — Dessin de Taylor. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 353
143. L'Hôtel de la Trappe. — Scène de la vie des Trappistes. — Dessin de C. Bossoni, d'après nature. 369
145. Hospice de Zevort. — Intérieur de la Trappe d'après une photographie. 369

LA FLANDRE ORIENTALE

147. Panorama d'Anvers à la Tête de Flandre. — Le bassin. — Dessin de L. Sandoz, d'après nature. 385
149. Le Grand Place de Saint-Nicolas un jour de marché. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 401
151. Un remorqueur le long des quais à Saint-Nicolas. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 401
153. Vue de Tamise. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 417
155. Le bombarde du Lobbeke à l'église de Tamise. — Dessin de L. Sandoz, d'après nature. 417
157. Le barque de Waesdonk. — Dessin de L. Sandoz, d'après nature. 433
159. Un moulin de polder. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 433
161. Les inondations volontaires aux environs de Saint. — Dessin de E. Claus, d'après nature. 449
163. Métier de saboter. — Dessin de L. Mahieu, d'après nature. 449
165. Vue d'ensemble de l'établissement des Beaux à Gand. — Dessin de L. Sandoz, d'après nature. 465
167. Un marché au petit beguinage de Gand. — Dessin de E. Sandoz, d'après nature. 465
169. Une entrée de béguinage à Gand. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature. 481
171. Entrée jadis des comtes de Flandre. 481
173. Place du Vendredi et statue de Jacques van Artevelde. 497
175. L'Hôtel de Ville de Gand. 497
177. La Lieve de Gand et la haute voie Rive. 513
179. Gand. — La Rivière. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 513
181. La Lieve de Saint-Bavon à Gand. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 529
183. Quai aux Herbes. — Maisons des Vieux Métiers, aux Hommes et aux Bois, du Lait, de l'Orge et au Foin, avant la restauration. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie. 529
185. Intérieur de Saint-Bavon. — Dessin de Cattaneo, d'après une photographie. 545
187. Le Vieux pavement sur la cour d'après le tableau de Van Hool, à l'Hôtel-de-Ville de Gand. — Dessin de A. Robert. 545
189. Les bombardiers sur le Marché-au-Blé à Gand. — Dessin de A. Robert, d'après nature. 561
191. Intérieur d'un bateau flamand navigant sur la Lys. — La Bassin aux herbes. — Dessin de L. Mahieu. 561
193. L'Hôtel-de-Ville Terminus et commencement de la Flandre. — Dessin de E. Claus, d'après nature. 577
195. Le Steen sur la Lys à Terneuzen. — Dessin de Th. Taylor, d'après un croquis de V. Rossy. 577
197. Le Grand Place de Terneuzen, telles que nous la montrons. 593

137.	Hôtel de Ville (Aile). — Dessin de A. Bida, d'après nature.	474
138.	Les blanchisseuses d'Alost. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	475
139.	La Tête de l'enfant-Jésus à Termonde. — Dessin de J. Ulens, d'après photo.	477
140.	Hôtel de Ville d'Audenarde. — Dessin de Rouby, d'après une photographie.	479
141.	Intérieur de l'église de Notre-Dame de Pamele. — Dessin de Gustave Mossop, d'après nature.	481

LA FLANDRE OCCIDENTALE

142.	Paysage de Courtrai.	487
143.	La rivière de cour en Courtrai. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature.	491
144.	Le pâturage de la Lys à la Lys. — Dessin de F. Ulens, d'après nature.	493
145.	L'Escaut. — Dessin de E. Ulens, d'après nature.	497
146.	Intérieur de Courtrai, avec le marché à blanc et la Lys. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature.	499
147.	Les Beffrois. — Dessin de A. Taylor, d'après une photographie.	501
148.	Cheminée de l'Hôtel de Ville de Courtrai. — Dessin de Mahieu, d'après une photographie.	505
149.	Saint-Martin de Courtrai. — Dessin de E. Lancelot, d'après une photographie.	511
150.	Statue des anciens d'Ypres. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	513
151.	Salon de la vie des commissaires. La leçon des cloches. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	517
152.	Une grand'place à Ypres. — Dessin de F. Ulens, d'après nature.	521
153.	Les Halles d'Ypres. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.	525
154.	Intérieur des halles d'Ypres. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature.	527
155.	Une vente à l'encan sur la place des halles. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	531
156.	Saint-Martin d'Ypres. — Dessin de Rouby, d'après une photographie.	533
157.	Les remparts de Bruges et l'Hôtel des Bruges. — Dessin de V. Mahieu, d'après nature.	535
158.	Le Minnewater ou le lac d'Amour. — Dessin de G. Taylor, d'après une photographie.	537
159.	Bruges : travaux de dégagement. — Dessin de A. Taylor, d'après une photographie.	541
160.	La porte Marchale à Bruges. — Dessin de G. Clerget, d'après une photographie.	545
161.	La porte des Baudets à Bruges. — Dessin de G. Taylor, d'après une photographie.	549
162.	Un canal par la place à Bruges. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	553
163.	Un canal à Bruges. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	558
164.	Le canal du Rosaire à Bruges. — Dessin de E. Lancelot, d'après une photographie.	561
165.	Un canal à Bruges, le soir, par gelée blanche. — Dessin de A. Taylor, d'après un croquis de E. Clerget.	563
166.	Le Beffroi de Bruges. — Dessin de Rouby, d'après une photographie.	569
167.	L'Hôtel de Ville et la chapelle du Saint-Sang à Bruges. — Dessin de un croquis d'après une photographie.	573
168.	Le Palais de Bruges, ou Je quai des Marbriers. — Dessin de E. Lancelot, d'après une photographie.	587
169.	La chapelle du Saint-Sang à Bruges. — Dessin de J. Ulens, d'après nature.	589
170.	Châsse du Saint-Sang à Bruges. — Dessin de Mahieu, d'après une photographie.	593
171.	La chevalerie du Graal. — Dessin de Mahieu, d'après une photographie.	595
172.	Le quai Vert. — Dessin de A. Taylor, d'après une photographie.	597
173.	Le chœur de la Primatiale. — D'après un croquis de Eug. van Acker.	599
174.	Le Confessionnal de Notre-Dame. — Dessin de G. Clerget, d'après une photographie.	599
175.	Intérieur de l'église Saint-Jean. — Dessin de Mahieu, d'après une photographie.	601
176.	Le Calvaire de notre Vendée. — Dessin de Mahieu, d'après une photographie.	603
177.	Cathédrale de la Bourge, par deux rue Rue. — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie.	605
178.	Bruges : La rue Flamande. — Dessin de G. Clerget, d'après une photographie.	607
179.	Bruges : Le quai des Marbriers et le Palais par un temps de neige. — Dessin de G. Taylor, d'après une photographie.	610
180.	Bruges : Une procession de l'hôpital Saint-Jean. — Dessin de E. Lancelot, d'après une photographie.	613
181.	Bruges : La façade du Couvent. — Dessin de J. Ulens, d'après nature.	615
182.	Bruges : quai du Miroir et statue de Jean van Eyck. — Dessin de Gerlier, d'après une photographie.	619
183.	Bruges : La chapelle de Jérusalem. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	621
184.	Bruges : Église Sainte-Sauveur, vue extérieure. — Dessin de G. Clerget, d'après une photographie.	625
185.	Bruges : Intérieur de Sainte-Sauveur. — Dessin de G. Clerget, d'après une photographie.	629
186.	Le Tympan de Michel-Ange. — Gravure de Hotel, d'après une photographie.	633
187.	Tombeau de Marie de Bourgogne. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.	635
188.	Tombeau de Charles le Téméraire. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.	639
189.	Bruges : Intérieur de Sainte-Sauveur. — Dessin de E. Lancelot, d'après une photographie.	643
190.	Bruges : Les ruelles du béguinage. — Dessin de G. Taylor, d'après nature.	647
191.	Bruges : Le Rosaire. — Dessin de E. Lancelot, d'après un croquis de J. Ulens.	651
192.	La maison communale de Damme. — Dessin de G. Mahieu, d'après nature.	657
193.	Intérieur de Notre-Dame de Damme. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	659
194.	Plage d'Ostende. — Dessin de A. Bida, d'après nature.	661
195.	Types de pêcheurs des côtes. — Dessin de Eug. van Acker, d'après nature.	663

Pages.

195. Un coin de village à Ramsay. — Dessin de A. Hilpert, d'après nature. 169
197. L'entrée d'Oisemont. — Dessin de A. Rixens, d'après nature. 169
199. Villas dans les dunes de Cayeux. — Dessin de A. Rixens, d'après nature. 177
199. La digue d'Ostende. — Dessin de A. Rixens, d'après nature. 177
200. La digue de Blankenberghe. — Dessin de A. Rixens, d'après nature. 181
201. A la cale ; femmes cueillant de la perche sur rochers. — Dessin de H. Wilson, d'après nature. 181
202. Crocodile. — Dessin de Eug. Sandoz, d'après nature. 184
203. Dromadaire se désaltérant avec la main à l'entrée des dunes. — Dessin de A. Rixens, d'après nature. 185
204. La Grand'Place des Pavons. — Dessin de A. Hilpert, d'après nature. 191
205. La promenade des Pavons. — Dessin de A. Hilpert, d'après nature. 193
206. Les halles de Nieuport. 172

LE HAINAUT

207. Entrée du Mont, rue prise des jardins de l'Abbaye. — Dessin de Fernand Hamman, d'après nature. 177
208. Châtelmagne et autres ruines de la vallée harmise. — Dessin de Gustave Mossier, d'après nature. 181
209. Orphée vaincu dans l'entrée d'une grotte. — Dessin de A. Fivé, d'après une photographie. 185
210. Place forte d'Avesnes. — Dessin de Gustave Mossier, d'après nature. 185
211. Tourelle d'un fruit de mûriers. — Dessin de A. Fivé, d'après une photographie. 189
212. Maisons entrant le charbon dans la ville. — Dessin de A. Fivé, d'après une photographie. 189
213. Dentelleuses passant la soirée en petit Rodez. — Dessin de S. Hilbert, d'après nature. 193
214. Un coin de Saint-Sauve pris du temps de siège. — Dessin de S. Hilbert, d'après nature. 193
215. Avesnes. — Dessin de Fivé, d'après une photographie. 196
216. Coin de village hainut. — Dessin de Gustave Mossier, d'après nature. 196
217. Une cabaretière d'un hameau à Condé. — Dessin de Fivé, d'après une photographie. 201
218. Fête d'exhortion de Maroilles. — Dessin de Fivé, d'après une photographie. 204
219. Train de houilleurs dans un hameau de Montigny-sur-Sambre. — Dessin de Gustave Mossier, d'après nature. 207
220. Rue de Quiévrain à Saint-Saulve. — Dessin de Fivé, d'après une photographie. 208
221. Fabrique à sucre dans une usine de Fresnes. — Dessin de Gustave Mossier, d'après nature. 208
222. La halle au veaux aux usines de Trith. — Dessin de S. Hilbert, d'après nature. 209
223. Une cabaretière d'un haut fourneau à Maubeuge. — Dessin de A. Fivé, d'après une photographie. 212
224. Intérieur d'une cuisine à Louvroil. — Dessin de Gustave Mossier, d'après nature. 213
225. La cantine ambulante, rue des fonderies de Condé. — Dessin de Vion, d'après une photographie. 217
226. Les Sablons à Charleroi. — Dessin de Vion, d'après une photographie. 221
227. Intérieur de Condé et rue principale de Saint-Ghislain. — Dessin de Thérion, d'après une photographie. 221
228. Condé. — Intérieur de Saint-Ghislain ; Condé et le pont. — Dessin de Thérion, d'après une photographie. 225
229. La Grand'Place de Tournay et la halle. — Dessin de A. Lancelot, d'après une photographie. 225
230. Château de Beloeil. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 229
231. Intérieur d'un cabaret de Frasnes-lez-Anvaing, dans le pays d'Enghien. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie. 229
232. Le château de Condé au pays d'Enghien. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie. 232
233. La chapelle du pays d'Enghien. — Dessin de de Lancelot, d'après une photographie. 232
234. Fontaine du château d'Anvaing. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 233
235. La tour Burbant. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 236
236. Chapelle du château de la Hulpe. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 241
237. Une meurtrière aux Ecaussines. — Dessin de Vion, d'après une photographie. 241
238. Landrecies. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie. 244
239. L'Abbaye d'Orval. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 244
240. Thiant. — Dessin de Vion, d'après une photographie. 245
241. Rue de Soignies. — Dessin de Vion, d'après une photographie. 245
242. Intérieur de l'église de Lobbes. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 248
243. Le retour des Ecaussines, pour la fête de Mons. — Dessin de S. Hilbert, d'après nature. 249
244. Le rempart des Fondeurs. — Dessin de Lebon, d'après un croquis de E. Demolder. 249
245. Le château de Mons. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie. 253
246. L'Hôtel de Ville de Mons. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie. 253
247. Intérieur de Saint-Waudru à Mons. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie. 256
248. Le choir de Mons. — Dessin de F. Mathieu, d'après une photographie. 256

PROVINCE DE NAMUR

249. Rochers de Freyr. — Dessin de Taylor, d'après une photographie. 261
250. Rochers de Dinant. — Dessin de Taylor, d'après une photographie. 261
251. Dinant et son rocher. — Dessin de A. Lynch, d'après une photographie. 265
252. Rochers de Montfaucon. — Dessin de Rixens, d'après une photographie. 265

166.	Le lion sur la Meuse. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie	166
174.	Ruines de Montaigle. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	174
178.	Intérieur de l'église de Walcourt. — Dessin de Fischer, d'après une photographie	178
179.	Une tour de remparts à Fosses. — Dessin de J. Vandenbroeck, d'après un croquis de Gaucher. — Le Loup	179
187.	Le Val-aux-Serpents à Fosses. — Dessin de A. Bida, d'après nature	187
190.	Abbaye de Florennes. — Dessin de A. Lemaire, d'après une photographie	190
191.	Les Mosses, devant Namur; la Citadelle, couronnant les Mosses et la Meuse. — Dessin de E. Vuillier	191
193.	La Sambre à Jamet	193
195.	Panorama de Namur. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	195
197.	Intérieur de Saint-Loup. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie	197
203.	Les ruines de Poilvache. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	203
205.	La roche aux Corneilles; le Château. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de Taylor	205
207.	Godet. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie	207
209.	Fortifications et tête rouge de Givet-Notre. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	209
211.	Rochers de Dailly-sur-Meuse. — Dessin de E. Vuillier, d'après une photographie	211
213.	Notre-Dame de Dinant. — Dessin de E. Vuillier, d'après une photographie	213
215.	Panorama de Dinant. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	215
217.	Rochers et rochers de Freyr. — Dessin de Bida, d'après une photographie	217
221.	La Roche à Feyen. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	221
223.	Le Château de Celles. — Dessin de Fischer, d'après une photographie	223
225.	La grotte de Rabot à Rochefort. — Dessin de E. Vuillier, d'après une photographie	225
227.	La grotte du prêtre dans les grottes de Han. — Dessin de E. Vuillier, d'après une photographie	227
231.	La Maison-Forestière-Lamormaine. — Dessin de E. Vuillier, d'après une photographie	231
233.	La Roche à Frêne. — Dessin de E. Vuillier, d'après une photographie	233
237.	Le château Fergusson à Walzin. — Dessin de Bertier, d'après une photographie	237
239.	Roche du Corbeau. — Dessin de Bida, d'après une photographie	239
243.	Waulsort. — Dessin de Bida, d'après une photographie	243
245.	L'Hermitte de Chaudfontaine à Chaudfont. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie	245

PROVINCE DE LIÉGE

251.	Liège. Quai sur la Meuse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	251
253.	Huy : La citadelle et la collégiale. — Dessin de H. Lanoue, d'après une photographie	253
255.	La portail de la Vierge à Huy. — Intérieur de la Collégiale, d'après une photographie	255
261.	Château de Modave. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de L. Dery	261
263.	Un sentier de hameau à la descente du Val-Saint-Lambert. — Dessin de C. Bossoz, d'après nature	263
265.	La rentrée de l'usine aux cristalleries Val-Saint-Lambert, à Seraing. — Dessin de C. Bossoz, d'après nature	265
267.	Liège : l'église Saint-Martin. — Dessin de Bertier, d'après une photographie	267
269.	Liège : Le Perron. — Dessin de Bertier, d'après une photographie	269
271.	Le quai de la Batte à Liège. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	271
273.	Liège : La fontaine de la Cloche. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie	273
275.	Liège et des hauteurs de Cointe. — Dessin de A. Bida, d'après nature	275
277.	Liège : Coin de l'ancien palais des princes-évêques (palais de justice). — Dessin de Bertier, d'après une photographie	277
281.	L'hôtel provincial de Liège. — Dessin de A. Lemaire, d'après une photographie	281
283.	L'église Saint-Paul à Liège. — Dessin de Bertier, d'après une photographie	283
285.	L'église Saint-Jacques à Liège. — Dessin de A. Lemaire, d'après une photographie	285
287.	L'église Saint-Barthélemy à Liège. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	287
289.	Une cuelle à Liège : les bouilleurs. — Dessin de V. Wolfart, d'après nature	289
291.	L'hôtel de la Recette	291
293.	Chaudfontaine. — Dessin de Bida, d'après une photographie	293
295.	Tilff. — Dessin de Bida, d'après une photographie	295
297.	Spa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	297
303.	Verviers. — Dessin de Taylor, d'après une photographie	303
305.	Limbourg. — Dessin de A. Bida, d'après nature	305
307.	Les tanneries de la Vesdre. — Dessin de Bertier, d'après une photographie	307
311.	Les Remparts, Malmedy. — Dessin de A. Lemaire, d'après nature	311
315.	Vue de Stavelot. — Dessin de A. Bida, d'après nature	315
317.	Les Six Fontaines. — Dessin de A. Bida, d'après nature	317
319.	Canal de Quenast. — Dessin de A. Bida, d'après nature	319
321.	Montjardin. — Dessin de E. Thérond, d'après nature	321
323.	Entrée des grottes de Remouchamps. — Dessin de V. Wolfart, d'après nature	323
325.	Grotte de Han. — Dessin de A. Bida, d'après nature	325

LE LUXEMBOURG

Numéros.		Pages.
112.	L'ambulance des deux mondes. — Dessin de A. de Lemud, d'après une photographie.	729
113.	Le Sénat. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.	729
114.	Les orphelins de Bitche. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.	729
115.	Les Tuileries. — Dessin de A. de Lemud, d'après une photographie.	729
116.	Pantins. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.	730
117.	La Semeuse à Guignol. — Dessin de A. de Lemud, d'après une photographie.	730
118.	La Semeuse entre Chien et la Culotte. — Dessin de Rog. Desfosses, d'après nature.	730
119.	Retour de l'Olympe d'Hyvel. — Dessin de Eug. Lambert, d'après nature.	730
120.	Le retour du Troupeau. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.	731

AU LIMBOURG

121.	La Fontaine à Liverpool. — Dessin de V. Adam, d'après nature.	740
122.	Allée de Brandebourg. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	737
123.	Monument Carnegie et statue de Beaudoin. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	738
124.	Orlando de la fête en temps. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	739
125.	La Grand'Place de Bruxelles un jour de marché. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	740
126.	La Grand'Place de Saint-Trond. — Dessin de A. Adam, d'après nature.	741
127.	Tongres et l'église Notre-Dame. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	742
128.	Le château de Tongres. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	743
129.	Le tournoi de la pairie à Mons. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	744

TABLES

130.	Bruxelles : Monument de la rue. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.	745
131.	La Meuse près de Liège. — Dessin de M. H. Rott, d'après nature.	746
132.	Bruxelles : Le canal et l'embarcadère. — Dessin de H. Scott, d'après nature.	746
133.	Entrée du Hainaut. — Dessin de Harry Fenn, d'après nature.	747

LE MEUSE PRÈS DE LIÈGE.

BRUXELLES. — LE CANAL ET L'ENTREPÔT.

TABLE DES CHAPITRES

LE BRABANT

I

Bruxelles. — Aspect de la ville. — Habitudes de la vie. — Intérieurs de la bourgeoisie. — Les rues. — Les environs. — Les faubourgs. — Les cabarets. — Les fêtes. — Les kermesses. — Les cimetières. — Les monuments. — Les musées. — Les artistes. — Les écoles. — Les théâtres. — Les journaux. — Les sociétés. — Les cercles. — Les clubs. — Les cafés. — Les restaurants. — Les hôtels. — Les auberges. — Les tavernes. — Les brasseries. — Les estaminets. — Les cabarets. — Les guinguettes. — Les bals. — Les concerts. — Les spectacles. — Les théâtres. — Les cirques. — Les ménageries. — Les jardins zoologiques. — Les musées. — Les bibliothèques. — Les archives. — Les écoles. — Les universités. — Les académies. — Les sociétés savantes. — Les journaux. — Les revues. — Les livres. — Les auteurs. — Les éditeurs. — Les imprimeurs. — Les libraires. — Les bouquinistes. — Les antiquaires. — Les collectionneurs. — Les amateurs. — Les artistes. — Les peintres. — Les sculpteurs. — Les graveurs. — Les architectes. — Les ingénieurs. — Les savants. — Les professeurs. — Les étudiants. — Les écoliers. — Les enfants. — Les femmes. — Les hommes. — Les vieillards. — Les malades. — Les morts. — Les cimetières. — Les monuments funéraires. — Les tombeaux. — Les caveaux. — Les chapelles. — Les églises. — Les cathédrales. — Les basiliques. — Les abbayes. — Les couvents. — Les monastères. — Les ermitages. — Les hospices. — Les hôpitaux. — Les asiles. — Les prisons. — Les maisons de correction. — Les maisons de fous. — Les maisons de santé. — Les maisons de retraite. — Les maisons de campagne. — Les châteaux. — Les fermes. — Les chaumières. — Les cabanes. — Les huttes. — Les tentes. — Les campements. — Les bivouacs. — Les camps. — Les villages. — Les hameaux. — Les villes. — Les cités. — Les capitales. — Les métropoles. — Les ports. — Les rades. — Les golfes. — Les baies. — Les caps. — Les îles. — Les archipels. — Les continents. — Les mers. — Les océans. — Les fleuves. — Les rivières. — Les ruisseaux. — Les sources. — Les montagnes. — Les vallées. — Les plaines. — Les forêts. — Les déserts. — Les volcans. — Les tremblements de terre. — Les éruptions. — Les laves. — Les cendres. — Les pierres. — Les métaux. — Les minéraux. — Les fossiles. — Les animaux. — Les végétaux. — Les plantes. — Les arbres. — Les fleurs. — Les fruits. — Les graines. — Les racines. — Les feuilles. — Les tiges. — Les branches. — Les troncs. — Les écorces. — Les bois. — Les charbons. — Les pétroles. — Les gaz. — Les vapeurs. — Les nuages. — Les pluies. — Les neiges. — Les glaces. — Les vents. — Les tempêtes. — Les ouragans. — Les cyclones. — Les trombes. — Les tornades. — Les typhons. — Les moussons. — Les alizés. — Les courants. — Les marées. — Les flux. — Les reflux. — Les vagues. — Les écumes. — Les embruns. — Les rosées. — Les brouillards

I

La rive droite. — La Senne et ses ponts. — Fondation de la ville. — Origine du nom. 1

II

Le Grand Place. — L'hôtel de Ville. — Le beffroi et ses physionomies. — Caractère général et principaux détails de l'architecture. — Histoire et description. 13

III

Les établissements de Bienfaisance. — Le Grand Hôpital. — Les églises. — Le couvent des Sœurs noires. 41

IV

Les environs de Bruxelles. — La porte de Namur. — La forêt de Soignes. — Groenendael. — Waterloo. 71

V

Le pays wallon. — Les esprits frappeurs. — Anderlecht. — L'abbaye de Forest. — Vue générale des villages. 83

VI

Archéologie monumentale. — Le plus ancien monument de Bruxelles. — Ruines du vieux château. — Le Caudenberg et son emplacement. 99

VII

Le pays brabançon. — Les villages. — Les églises. 107

VIII

Louvain. — L'ancien duc de la ville. — L'Université. — L'hôtel de ville. 119

IX

Aerschot. — Léau. — Diest. — Tirlemont. 131

PROVINCE D'ANVERS

I

Malines. — Entrée dans la ville. Les rues tortueuses. — La Dyle. — La Grand'Place. — Notre-Dame et la cathédrale. — Les églises. — La Bibliothèque. — Les Galeries de bois. — Curieuses sculptures. — Promenades et environs. — La Béguinage. 143

II

Les églises. — Notre-Dame. — La chaire de Verhaegen et le « Christ en croix » de Van Dyck. — « La Pêche miraculeuse » et « l'Adoration des Rois » de Rubens. — Saint-Jean. — Saint-Pierre. 161

III

Anvers à vol d'oiseau. — Les fortifications. — L'ancien château d'Anvers. — Introduction et commencements historiques. 179

IV

Fondation. Accroissement et commerce d'Anvers. — La république des rentes et les régents. — Les Hanséates. — La renaissance. — Situation actuelle d'Anvers, comparaisons avec les grandes villes de la terre. — Les démolitions. — Le port. Docks et bassins. — Le Marché aux Poissons et les bateaux-lits. Architecture d'Anvers. — Les Maisons de Guildes. Guilde et Corporation. — Différence et ressemblance d'Anvers. — « Tendresse ». —

Le « Hoog » de l'Impératrice. — La Halle aux Fromages. — Le Grand-marché. — L'Hôtel de Ville. — La Maison Hanséatique. — Le marché de Berne. — Les maisons Hydrauliques et diverses rue d'Arenaberg. 148

V

Habitudes des Carolorégiens. — La domestique. — L'« Oranjeplag ». — Le carnaval. — Les « peperneuten ». — Les kaddens à Turnhout. — Anciens jeux d'intérieur pour la danse. — Les guinguettes. — Le cabaret. — « Vaere! » — Influence de l'immixtion européenne et de l'air de l'Escaut sur l'hygiène publique et le type de la population. — Histoire pittoresque de l'Antiquité. — Les compagnons des Métiers. — La nouvelle usine. 171

VI

Le pont 179

VII

La cathédrale. — Histoire et vie haut de la tour. — Le « Dreumès des rats » et l'« Heureux qui vient ». — Le puits de Quentin Metsys et sa légende. — Les cloches de la tour. — Henri Kessteloot et la grande horloge. 189

VIII

Le quai des Arts. — La maison de poissons. — Rubens. 197

IX

Le musée Plantin. 213

X

Les tableaux d'Anvers. — Guidonaldi. Le Jeune et le vieux. — Les primitifs. — Le Quesnoy. — Fonderies des Canons. — Bronze et gypse. — La Cathédrale de Paris. 230

XI

La Cuisine. — Aspect général de la question. — Les menus complexes. — Les spécialités de la maison. — Le hochepot de bœuf et le chien de feu. — La cuisine du Brandebourg. — La bonne chère liégeoise. — Les potagers du Dauphiné. — L'ouvrage du chef-cuisinier gâtronomique dans toute la contrée. — Les brasseurs et les cabaretiers. — Cuisines de hasard. — Compliment. — Les dames de cabaret. — Hospitalières, serviables, bavardes. — L'abbesse de la Trappe. 250

LA PLANÈTE ORIENTALE

I

La rencontre. — La route des Flandres. — Saint-Nicolas. — La halte des marchés. — Coup d'œil sur les différentes villes. — Le pavillon. — Un mort dans la rue 257

II

L'ombre du matin. — Le réveil d'une petite ville. — Les habitants du petit Renaud. — Le bac. — Les vieux Flamands. — Les paysages de l'Escaut. — Saint-Amélberge et l'église qui lui est dédiée. 274

III

Le bâton de Tambourin. — Coup de village. — Le banquet de Wachtmeester. — Tambour Hégemon. — La pudeur. — Le mendiant. — Les habitants de Gand 293

IV

Gand. — La cour, le parvis, le portail central. — Grand portail des douze. — Triomphe de l'Immaculée. — Un dîner de Seville 304

V

Les hôpitaux. — Visite au petit Béguinage. — Le couvent. — Rapport sur le vie des Béguines. 323

VI

Les abords d'un beffroi. — L'Escaut abordé par le Lys. — Déchargement de la récolte. — Les Jeunes de Gand. — Activité de la ville. — Un Manchester flamand. — Le passé aux prises avec le présent. — Vieilles gloires locales. — Le Théâtre des Jeunes. — La Philarmonie. — La Colombophilie. — La place du Vendredi. — La vie d'autrefois et de nos grands-pères. — Jacques Van Artevelde 171

VII

Les monuments. — L'Hôtel de Ville. — La rue Saint-Georges. — Le Théâtre et la Société Nouvelle. — Quelques curiosités de pierre. — Les Maisons de vieux Gand. — Le pont aux Herbes. — Les Amis du Beffroi. — Le « Belle Arbre ». — Le chapitre Saint-Bavon. — L'ancien Saint-Bavon. — Bouleversements en vue. — L'« Intérieur de l'Escaut » par Van Eyck. — Le « vieux Gand » de Rembrandt. — Un collectionneur flamand. 189

VIII

Environs de Gand pris en un jour de bonne pluie. — Les Agglomérations. — Lys et Escaillon. — Activités des petites localités. — Le Blanchissage de la toile à Deynze. — Céramiques. — Un allongeant journée de quelques. — Excursion archéologique classique du lieu. — Assainissement des villes flamandes. — Les campagnes et les anciens peintres. 209

IX

Encyclopédie de la campagne flamande. — Amour des paysans pour la terre. — Horticulture des Gantois. — Approches de la Hollande. — Différences dans les mœurs et les aspects. — Habitat de race. — La plaine entre canaux et bouquets. — Campagnes pour la vie durable. — Les installations artificielles. — Promenades sur le canal. — La Grand'Place de Termonde. — Une Gilde d'arc flamande. — Notre-Dame de Termonde et ses Leuves d'art 231

X

La Escaut. — Passages de bateaux. — Canal navigable et maritime. — Les ponts de pontons. — Aspect d'écluse. — Le Coffre et contrebande. — Un contrebandier de Rupelmonde. — Cramignons. — Type des Tuns. — L'« Indomptable » et le « Sambredandand ». 254

XI

Environs d'Anvers-ville. — La campagne environnante. — Physionomie flamande. — Anciennement une zone de marais. — Les polders de jadis. — L'Hôtel de Ville. — Rembrandt d'art. — Les Bollandais et Nouvelle-Amsterdam. 277

LA FLANDRE OCCIDENTALE

I

La frontière de race. — Lievens. — Les campagnes. — Paysans flamingants. 297

II

Une région hospitalière. — La Lys. — Le lin et ses cultures. 309

III

Environs de Courtrai. — La Renaissance et la fabrique des Tapisseries d'art. — Notre-Dame-des-Grâces. — La Grande-Place et la Cathédrale des pauvres. 320

IV

Les Flandres. — L'Hôtel de Ville. — La Cathédrale de la vieille rue Courtrai. — Les Halles. — La Beffroi. — L'église Saint-Martin 341

V

Le paysage entre Ypres et Courtrai. — Splendeurs de la frontière. — Apparition de la frontière. — Les cabarets. — La frontière. — Contrebandiers et douaniers. 141

VI

Entrée à Ypres. — Un quartier d'une autre époque. — La rue Lombard d'aujourd'hui. 151

VII

Les halles. — Le Beffroi. — L'église Saint-Martin. 161

VIII

Bruges. — Impressions. — Promenade sur les remparts. — Admirables fraîcheurs que plaît aux Brugeois. — Les portes de la ville. — Les moulins des remparts. — L'esprit des Brugeois. — Le Lac d'amour. — Le béguinage et les béguines. — Les Gothiques sur marbres de Paros. — La porte de la Boucherie. — Les ponts Marchands. — La porte d'Ostende. 171

IX

Les canaux de Bruges. — Promenades en gondoles. — La fin des eaux. — Adieux. 181

X

Le Beffroi. 191

XI

Le vieux Bourg. — L'Hôtel de Ville. — La Chapelle du Saint-Sang. — Le Greffe. — La Galerie de cuir. — Le Palais du gouverneur. — Le Franc. 201

XII

La chapelle Saint-Basile. — La chapelle primitive. — L'intérieur de la chapelle. — La relique du Saint-Sang. — La procession du Saint-Sang. — La chronique des Francs. 211

XIII

Autour des canaux. — Promenade sur le Rosaire. — Le quai du Rosaire. — Les rognes des canaux. — Un calme révélateur. — La Dyle-rie. — Le quai Vert. — La Verdure. — Les vieux ponts. Légende des Augustines. — La Cathédrale de Notre-Dame. 221

XIV

L'Hospice Saint-Jean. — Hans Memling. — Le tableau. — Jean Van Eyck. 231

XV

Le Bruges moderne. — Le plein à Bruges. — Impressions et conclusion. — Bruges au printemps. — Origine d'une ville. — Bruges l'Ecluse. 241

XVI

Adieux à Bruges. — La musique du Beffroi. — Vue générale de la ville. 251

XVII

Epilogue. 261

XVIII

La mer. — Ostende, Blankenberghe, Heyst, Nieuport, la Panne, Knocke. — Aventures des plages. 449

XIX

À travers la dune. — L'Yser. — La vie des pêcheurs. — Coxyde. 455

XX

Furnes. — Sa prospérité. 466

LE HAINAUT

I

Entrée en pays wallon. — Une jeune nouvelle. — Les couleurs de la terre et de l'homme. — Les bons campagnards. — Bonhomme. — L'accueil dans la Hesbaye. 477

II

Aspect du Borinage. — Vue de la contrée du haut des environs du château de Mons. — Caractères économiques. — Importance et prospérité. — Les houilles. — Le Hainaut. — Conditions de l'existence de la femme et des enfants au Borinage. — Les travailleurs hennuyers. 479

III

Les villages miniers. — Le dimanche matinal. — La dernière couche de la nuit. — Attention du charbonnage. — Les filles borgnes. 495

IV

Les « dalots » humides. — La Petite-Suisse. — Boussoit et Jemeppe. — Les carrières et les dames de dame-... Le lavoir du Bonnet. 502

V

Vue d'ensemble du Borinage. — Une contrée triste. — Aspects des villages. — La maison du Borain. 510

VI

Le pays de Charleroi. — Aspect général du pays. — Le monde des carrières. — Le « gaillet ». 520

VII

Les usines métallurgiques. — Gosselies. — Marchienne. — Saint-Remy d'Ougrée. — Différences en tre Charleroi la vieille et Forcenée. — Développement des usines. — Retour aux réalités de la nature. — Aspect du pays aux environs de Charleroi. — Le royaume du Fer. — Le Manchester belge. 523

VIII

Aux portes du pays. — Les premiers hommes. — Aveugles d'industrie. — Plaie du siècle. — L'émeute charbonnière. — La fatalité. — La vie pauvre et laborieuse des gens noirs. — Charleroi. 538

IX

Portrait de la Wallonie. 548

I

Notre-Dame. 109

II

Visites. — Les églises. — Le Grand'Place 123

III

Environs de Tournai. — Les châteaux. — Maisons historiques. — Eli et ses légendes. — Antiquités du pays. — Les carrières. — Les industries 135

XII

Les industries 141

XIII

Mons. — Aspect de la ville. — La Grand'Place. — Hôtel-de-Ville. — Les rues marchandes. 148

XI

Le comté de Hainaut. — La dynastie. — Eu et sa légende. — Le gouvernement. 159

XII

Mons au temps habituel. — Le beffroi actuel. — La jeunesse de Mons. — Mons à table. 170

XIII

Habitants de la ville. — Les vieilles rues. — Les nouveaux quartiers. — Les rues de Mons. — Le jardin. — L'Hôtel de Ville. — Sainte-Waudru 181

PROVINCE DE NAMUR

I

Les premières apparitions du rocher. — L'Entre-Sambre-et-Meuse. — Aménagement à l'Ardenne proprement dite. — Les vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Les feuillets de grandes cavernes. — L'Eau Blanche et ses souterrains. — L'histoire du lieu de Couvin 173

II

Les rivages occupés par des montagnes. — Une traversée à Rivière. — La Roche à Rosiers. — Rance-Roche. — Les ruines de Vencimont. — L'Hermitage. — Vallée et grotte. — Montagnes 179

III

Les Gîtes. — Walcourt. — La légende de la Vierge. — Le pèlerinage de Walcourt. — Les marches carolines dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Avesnes. — Florennes. — Approches de Namur 188

IV

Namur, comme d'habitude. — Environs en gare. — La citadelle. — La ville. — Les églises. — La Meuse. 194

V

Les bords de la Meuse. — Jambes. — Namur. — Wépion. — Yvoloux. — Le Namur. — Les rochers de Frêne. — Les cabanes de la montagne. — Une église dans le roc. — Les Namurois. — Lambin. — La vallée de Samson. — Souvenir d'un ordre royal. — Une Alberte. — Godinne. — Bouffioux. — Les ruines de Poilvache. — Les grottes de Dinant. — Yvoir. — Anseremme 181

VI

Bouvel. — Son rocher. — La collégiale 205

VII

Les ponts de Dinant. — Vue d'ensemble de la ville. — La rue. — Deuxième rocher de Bouvel. — Les Dinantois dans le passé. — Traits de courabilité pris dans l'histoire. — Courage dans la montagne 220

VIII

Histoire du pays circonvoisin. — Les platines. — Coucy et le Condroz. — Le gouffre de la Veille. — Admirable ferblanterie de temps et de hauteurs. — De la fantaisie exprimentale. — Les deux villageois (Simonet, Simonkart, Spandin, Lampet) 231

IX

La Roche à Bayard. — La gorge de Freyr-mont. — Un pâtre égaré. — Les solitudes. — Celles où vous mènent. — Chevaux. — Les grottes de Rochefort. — Les grottes de Han. — Enchantements et sortilèges 245

X

Anseremme. — Une colonie de peintres. — La Lesse. — L'eau dit. — Château et chapelle de Chevalier. — Wiérin. — Considérations du bord de l'eau. — Le Rocher sauvage. — Les jardins de Freyr. — Retour de Charles-Quint. — De Freyr à Montfort. — Le cercle de Condé. — Après l'époque, l'église. 261

PROVINCE DE LIÉGE

I

Les environs fabuleux à rayons de Namur à Liége. — Vues stéréographiques, vus vues, vus isolements, vus régularités. — Bois-Seigneur et le pont coupé. — La Bibliothèque jusqu'à Villalle. — Le Rivage. — Huy. — Les de Tinchin et les Montmorency 282

II

La Meuse industrielle. — Le Val Saint-Lambert. — Une Vierge. — Jules Cockerill. — Bataillon-rouges. — Seraing. — La vendeur des Farves 298

III

Entrée à Liége. — Les villages. — Les usines. — Les bouteilles. — Les ponts. — Les quais. — Le quai de la Batte. — La Grille. — Le Perron. — Le Mont-de-Puits 313

IV

Physionomie de Liége et des hauteurs de Cointe. — Les ponts, les rues, les églises. — La roche en rayons. — Symphonie en gris. — Le vieux Liége et la ville nouvelle. — La place Saint-Lambert. — L'ancienne cathédrale. — Le palais des princes-évêques. — Allemandes, pagodes et pomps. — Maître François Renard. — Le palais de Justice et l'hôtel provincial. — Pèlerinages. — Rues Basse-Sauvenière. — Saint-Paul. — Sainte-Croix. — Saint-Martin. — Saint-Barthélemy. — Le cloître Saint-Jean et la tour de Notger. — Les deux tombeaux du Pont-Rouge-Mur. — Antiquités d'un ex-pays de Liége 330

V

Charles d'Oultremont, gouverneur des Guelfes, commandant. — Le Limpurg dans le passé. — Une cause de révolutions. — Le gouvernement des princes-évêques. — La vie au jour le jour. — Un petit Paris. — Particularités du caractère liégeois. — L'urbanité. — La bonhomie. 660

VI

Le démembrement à Liége. — Les divertissements du peuple. — Le vandalisme, les guinguettes, les estaminets. — Le cramignon. — Excursions et promenades. — Chasse-Dimanche. — Le bapteme de l'Oreiller. — Noël au Thier. — Fêtes publiques. — Spa. 680

VII

Misère aux plateaux de Herve. — Industries répandues par Liége. — Fabriques prématurées. — La vie agricole. — Récapitulation des diverses industries. — Ouvriers et sous-industries. — Une hospitalière. — Tanneries et tanneurs. 820

VIII

Une grande voie romaine par une petite. — Goffontaine. — Le fondateur de Limbourg. — La Vesdre. — Un brevet de gloire. — Le barrage de la Gileppe. — L'Hexhaptonoxyle. — Aubel. — Milmort aux victimes. — Les Pagnes. — La Tuerie noire. — La Statistique Michel et Malherbe. 840

IX

La draperie des Scrupt. — Maréchal. — Hier et aujourd'hui. — L'Amérique. — La Chine. — Monopole. — Emprunt. — Le Fonds de Quarteau. — Spécialités. — Montjardin. — Remarquables. — Avenirs. — Un château des quatre fils Aymon. — Ambleve. — Service à Commission-Pont. 720

LE LUXEMBOURG

I

Gaume. — Une idée dans un livre. Gerbau. — Les Malvers à La Roche. — Un loup. — Loups des temps. — Relief du territoire. — Un coteau de sud. 735

II

Les environs de La Roche. — Une promenade archéologique. — Les rochers de Hotte. — Confluent des deux Ourthes. — Bomal-sur. — Durbuy. 745

III

De Pallocel à Bouillon. — La dernière chapelle du Comté de Logne. — Une ballade contemporaine. — Les Ardennes de Bouillon. — La Semois de Bouillon à Florenville. — Epicuriens. — De Florenville à Chassepierre. — La Forge Simonet. — L'Abbaye d'Orval. 775

LE LIMBOURG

I

L'homme de la plaine. — Transmutation. — Le pain. — Une vigne de pierre. 795

II

Principes. — Les approches du camp. — Camp Léopold. — Le forêt d'Houthem. — Les camps improvisés. — Le camp de Beverloo. — Hygiène et chemin. — Les manœuvres. — Une formation militaire. 840

III

Se rendre pour dîner. — Un cabaret. — Les auberges. 101

IV

Dîner. — Les distractions. — Le vin et les gardiens. — Le dessert. 207

V

Paysages. — Saint-Trivier. — La Grand'Place. — Les remparts. 298

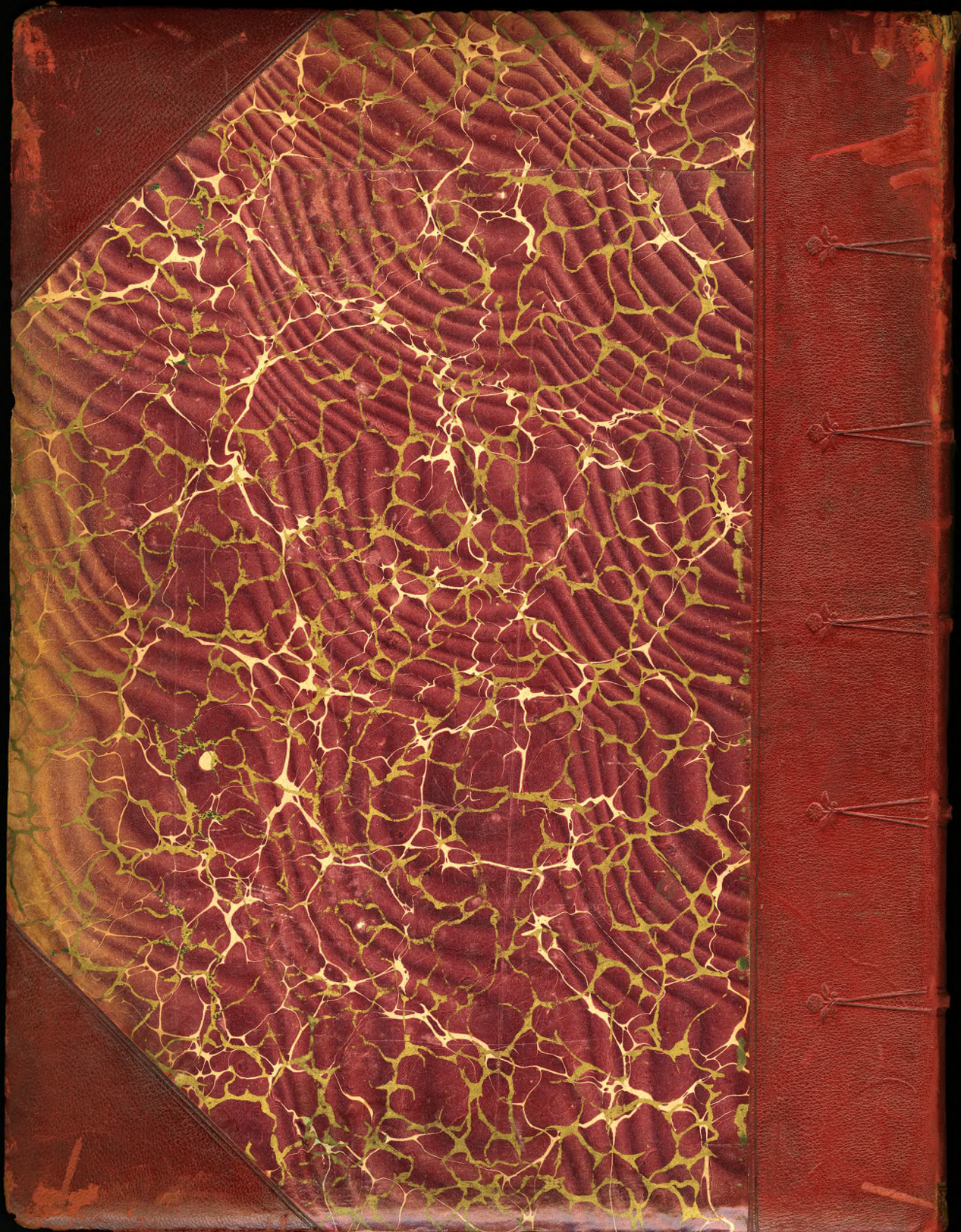
VI

Pérignat et Notre-Dame. — Une halte de Noël. — Les traditions de jadis. 355

RUINES DE BRIGOMBRE.

IMP. PAUL DE BRUYN ET C^IE, RUE DES BOUCHERS, 78.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00135 3511



C. LEMONNIER

LA

BELGIQUE